VALERY ALEFF

# PYRAMIDE

PREMIERE PARTIE

# TERRORISTES

Nous sommes à mi-hauteur d'un mur, et pourtant nous ne voulons pas nous pendre, ce qui veut dire que les apparences sont parfois trompeuses. Elles nous trompent et nous tombons dans le panneau. Nous tombons, nous tombons ; et pourtant nous sommes toujours au beau milieu de la paroi. Pourquoi sommes-nous là, par-là ? Parce que nous n'arrivons pas à nous endormir et nous pensons que nous nous endormirons ailleurs – sur un mur, par exemple. Nous n'arrivons pas à nous endormir par terre, sur le sol, dans un lit. Alors, nous nous mettons dans la tête cette idée saugrenue : nous pourrons nous endormir au sommet d'un mur, à deux mètres du sol. Et nous grimpons sur le mur, comme si nous voulions nous pendre ; mais nous ne nous pendons pas. Nous sommes simplement *sus*pendus à deux mètres du sol, mais nous ne sommes pas morts. Une fois de plus, les apparences sont trompeuses, comme si elles avaient quelque chose en commun avec le fameux trompeur de Descartes qui se trompait assez souvent, paraît-il.

Même à mi-hauteur  d'un mur, nous n'arrivons pas à nous endormir. Alors, nous sortons, quittons la maison pour nous promener dans les rues de notre ville natale. Et nous tombons sur un passant que nous avons l'air de connaître personnellement et même intimement. Nous disons à ce passant : « Excusez-moi, j'aimerais connaître votre nom. J'ai l'impression que je vous connais. » Et le passant répond : « Je m'appelle 'la vie'. » Et nous lui répondons : « C'est banal. Tout est la vie. Moi aussi, je suis la vie, quoique je m'appelle Valery. » Et la passante – c'est une femme ou la vie – dit qu'elle ne nous comprend pas. Puis elle s'arrête pour nous regarder. Et nous lui disons qu'elle n'est pas la vie car la vie ne s'arrête jamais. La vie est une sorte de volonté et cette volonté garde son élan même si tout le monde meurt et l'univers entier devient un monceau de cendres. La vie est au centre de l'univers et le centre n'est jamais détruit : il n'y a que les périphéries qui tombent en poussière. Et nous tombons en poussière ; nous n'avons rien d'autre à faire.

Nous ne faisons plus rien ; nous ne grimpons même plus sur les murs pour y reposer nos os et notre cerveau. Nous ne reposons plus rien. Nous ne posons rien non plus : plus de questions, plus de briques qui sont censées construire un palais de justice, de paix, d'harmonie, le palais de l'Être Suprême. Il n'est pas si suprême que cela, cet être, mais le palais est grandiose. Il aurait été grandiose s'il avait été construit. Personne ne l'a fait. À dire vrai, quelqu'un a construit un palais et quelqu'un d'autre l'a démoli. À présent il n'y a plus rien, à part quelques tombeaux ; et ce sont des tombeaux de Couperin. Ce sont plutôt des tombeaux de reines, et certaines de ces reines ne s'appellent pas Marie-Antoinette. Si nous mourons, nous ne sommes pas toujours Jules César ou Louis XVI. Nous sommes parfois Louis, Paul, Jean ou

Sartre ; nous sommes parfois une bande de satyres qui dansent avec des bacchantes sur les plaines où ils ne risquent pas d'être interpellés par la police. Ils ne dansent pas en rond, contrairement à ce que l'on pense d'habitude. Ils dansent en carré et en triangle, si étrange que cela paraisse. Mais cette fois les apparences ne sont pas trompeuses.

Personne ne trompe plus personne et même les apparences disent toujours la vérité ; et c'est cela que l'on appelle le Palais de l'Harmonie Universelle. C'est à cela que rêvait l'empereur Auguste et vingt siècles plus tard son rêve se réalise enfin. Mieux vaut tard que jamais, comme on dit et ce n'est pas pour rien qu'on le dit. Et pourtant c'est tout à fait faux car le temps compte énormément et partout, de sorte que ce que vous faites trop tard est voué à l'échec. Les Russes disent : « L'œuf est à sa place le Jour du Christ », ce qui veut dire que si vous peignez un œuf en automne, cela n'a pas de sens. D'ailleurs, on se demande si l'on doit manger des œufs toute l'année. Il se peut qu'il faille en manger le jour de Pâques et pas ailleurs, pas dans les autres espaces du temps. Alors, plus d'œufs, plus d'eux. Mais, on peut manger des poules – tant que l'on veut, à condition de ne pas être végétarien. Et il vaut mieux être végétarien pour respecter la paix des animaux. Certes, ils ne vivent pas en paix entre eux : ils se mangent et se tuent tout le temps. Mais nous, les êtres humains et suprêmes, ne devons pas le faire et ce pour montrer l'exemple. Si nous montrons cet exemple, tôt ou tard les animaux le suivront et ne s'entre-tueront plus. À cette époque-là, l'harmonie sera vraiment universelle et le palais dont nous rêvons depuis longtemps – depuis la Révolution française, entre autres – sera enfin construit.

Nous commençons la construction aujourd'hui : mieux vaut tôt que jamais. Et il n'est jamais trop tôt pour poser quelques briques et assurer les fondations de ce palais mythique auquel beaucoup de compositeurs ont contribué et pas seulement Mozart, comme on le croit habituellement. Mozart a posé quelques briques qui s'appellent « les briques enchantées », mais les autres compositeurs n'y allaient pas de main morte non plus. Ils y allaient de main vivante, pour ainsi dire, et il faut toujours dire les choses comme elles sont, surtout s'il agit de la vie, même si elle est représentée par une main ou une jambe, par exemple. Où que nous allions et nous nous précipitions – vitesse de notre époque oblige –, nous y allons toujours d'une jambe vivante, sinon nous restions où nous sommes. Dans notre tombeau, autrement dit. Il faut bouger, sinon rien ne bouge – ni les pensées ni les jambes ni le monde. Mais le temps risque de s'arrêter si nous ne nous bougeons pas. Pourquoi ? Parce que c'est nous qui créons le temps à tout instant : nos jambes, nos espoirs, nos souvenirs. Comme disait Parménide : « Rien ne passe, rien ne lasse. » C'est-à-dire que les morts vivent toujours et pas seulement en tant que morts, contrairement à ce que l'on croit d'habitude. Les morts sont avec nous, pourvu que nous

pensions aux morts. Il ne suffit pas de regarder leurs photos en pleurant à chaudes larmes. Il faut vraiment *penser* à eux. Pensez-y, comme on dit, et pour une fois on a raison et nous aussi. Pourvu que nous pensions et existions.

Même les personnages de nos chefs-d'œuvre littéraires existent dans la réalité et en réalité, et pas seulement sur les pages de nos livres que nous gardons dans nos bibliothèques. Ils se promènent avec nous dans les bois et partout ailleurs. Hamlet se promène dans les bois pour être en forme : il a beaucoup de combats à livrer. C'est une lutte pour la vie, pour la survie, et ce n'est pas la lutte finale, contrairement à ce que dit l'auteur de l'*Internationale*. Les luttes ne sont jamais finales ou finalisées ; elles continuent toujours et partout, sinon la vie serait morte une fois pour toutes. Et la vie n'est pas morte, contrairement à ce que croient les pessimistes et les personnages suicidaires. Eux, ils sont peut-être morts, s'ils ont déjà mis au point leur suicide – au point de mettre à l'exécution ce projet blasphématoire. La vie est aussi vivante que nos mains, nos jambes et notre estomac qui continue à digérer le dîner de Noël. S'il s'arrêtait en cours de route, le dîner ne serait pas digéré, et c'est mauvais pour la santé. Et nous ne faisons que ce qui est bon pour la santé – pour ne pas être inférieurs à Hamlet. Après tout, nous ne sommes pas des personnages *en quête* de la vie ; nous sommes des êtres supérieurs, suprêmes et accomplis. Nous avons des mains et des jambes, et Hamlet n'en a pas. On se demande comment il arrive à se promener dans les bois.

Il ne se promène peut-être pas dans les bois. Il ne se promène sans doute pas – même pas sur les pages de la tragédie. Nous avons l'impression que quelque chose et même quelqu'un existe, mais il se peut qu'ils n'existent pas ; ni l'un ni l'autre. Et même si Hamlet existe, nous n'en savons strictement rien, à part le fait qu'il hésitait avant de tuer qui que ce soit. Mais cela ne le distingue pas de n'importe quel assassin, si ce n'est qu'un vrai assassin – et pas un personnage de Shakespeare – n'hésite jamais et tue dès qu'une occasion se présente. Et les occasions se présentent toujours, à condition que nous voulions qu'elles se présentent. Peu importe si les gens prient ou non, s'ils vont au ciel ou sous terre. C'est la surface de la terre qui nous intéresse avant tout, avant tous les cieux et tous les enfers ; et sur cette terre nous tuons tous ceux qui doivent mourir. Et n'importe qui, tout un chacun, doit mourir parce que nous sommes tous pécheurs et nous péchons sans arrêt, non seulement quand nous volons des poires dans les jardins de nos voisins, comme le faisait saint Augustin. Nous sommes remplis à ras bord de péchés mortels – pas de poires, hélas, ni de pêches – et nous n'avons rien de mieux à faire que de nous tirer une balle dans la tête ou dans le ventre. Une balle dans le ventre ? Cela peut être douloureux, et cela peut durer trois jours ; en tout cas, c'était le cas de Pouchkine.

Mieux vaut mourir toute de suite, sans souffrir – comme si nous mourrions dans notre sommeil. Est-ce ce que l'on appelle un « sommeil de plomb » ? Autrement dit, un sommeil de balle ?

La mort est toujours un moment exceptionnel. Pourtant la science moderne et Bergson croient que tous les moments se valent et par conséquent que la mort n'est pas exceptionnelle en soi et en d'autres. C'est juste un moment à passer et ce n'est même pas un mauvais moment. Un moment comme un autre, un point c'est tout. Un point, un moment, et c'est tout ; pour toujours ou pour un petit moment. Une petite secousse, comme on dit au Québec. Nous passons ce moment et nous nous retrouvons au ciel – cela va sans dire. Il y a des choses qui n'ont pas besoin d'être dites : elles vont de soi et de nous. Ce sont des axiomes et depuis Euclide nous respectons les axiomes. Depuis Pythagore nous respectons les triangles et les hypoténuses. Comme disent les Russes : « Le pantalon de Pythagore est égal de tous les côtés. » Nous prenons un côté et voyons qu'il est égal à un autre côté – tout comme les moments, somme toute. Nous prenons un moment de la vie et celui de la mort. La même chose, rien d'exceptionnel. La vie n'est pas un phénomène exceptionnel ; la mort non plus. Ce n'est pas la peine de se poser la question : « Pourquoi le monde existe-t-il, au lieu de ne pas exister ? » Il est vrai qu'il aurait mieux fait de ne pas exister du tout, mais il existe parce qu'il est stupide ; il ne comprend rien à rien. Il en va de même pour la vie. Si la vie comprenait quelque chose à quelque chose, elle serait sans naissance, sans connaissance. Elle est toujours sans connaissance et sans conscience, mais elle contient beaucoup de naissances. C'est notre tragédie qui ne cède en rien à celle d'Hamlet.

Si chaque moment ne constitue pas un sommet quelconque, il n'y a pas d'histoire dans le monde. Il y a des histoires, des situations plutôt, mais il n'y a pas d'histoire et de but – de fin théologique, comme on dit. Tout passe et tout casse sans arrêt, et nous nous demandons même s'il y a une cause et un effet. Il est vrai que si vous giflez quelqu'un, ce quelqu'un risque de vous provoquer en duel, à moins que ce ne soit une femme ou un enfant. Une femme risque de vous gifler à son tour pour démontrer à quel point elle peut être hystérique. Elle tombe et se roule par terre, comme en proie à une crise d'épilepsie. Pour une fois, il ne s'agit pas d'une crise d'identité. Au contraire, l'identité de cette femme se porte bien : c'est son identité qui la pousse vers ces crises, vers ses cris et chuchotements déchirants. Mais vous n'avez que faire de tout cela et vous vous dites que c'est cela la vie ; c'est une crise permanente.

La révolution permanente n'a pas eu lieu ; au lieu de cette révolution, il y a une crise universelle et nous n'avons pas besoin de faire quoi que ce soit pour déclencher la suite de cette crise. Cela arrive tout seul car cette crise se comporte comme une grande fille ; elle sait se débrouiller toute seule et nous mène par le bout du nez jusqu'à ce que nous nous trouvions dans

un état de prostration. Autours de nous une multitude de femmes se roulent par terre. Nous sommes assis dans un fauteuil roulant et nous les regardons, comme si nous ne les connaissions pas ; comme si nous ne connaissions pas leurs enroulements, leurs roulades et roucoulades.

Tout se déchaîne et même s'enchaîne ; et pourtant tout est pareil au même, de sorte que tout ce qui nous arrive est déjà arrivé mille fois ou dix mille fois. Mais les mille ne s'arrêtent pas ; les zéros non plus. Les zéros sont partout ; nous mettons un un ou un deux devant ces zéros et nous voilà devant des énormités sans pareilles. Elles ont leur pareilles dans le passé et aussi dans le futur ou l'avenir irradié, mais cela nous est égal car nous entendons des cris. Nous voyons des femmes, des enfants qui tendent leurs mains vers nos visages, en criant : « Du pain, du pain. » Comme dans *Boris Godounov* de Moussorgski. Et puis ils crient : « Spectacles, shows, ordinateurs, jeux de gladiateurs et de supermen » et nous leur achetons tous ces jeux pour ne plus entendre ces cris, pour ne plus voir les bras qui se tendent vers nous de tous côtés. Cela s'appelle la vie contemporaine, moderne et postmoderne, et post-post-post-post, mais nous ne l'appelons ni de nos vœux ni de nos voix ; nous la subissons. Nous subissons ses sons, ses soubresauts, et cela recommence de plus belle.

On nous promet une sortie de la crise – ou la sortie, plus exactement –, et puis on nous dit que la crise est plus grande que prévue. On prévoit tout, sauf la grandeur des crises. Il faut qu'une fois pour toutes nous nous disions que chaque crise – ou la crise tout court – est toujours grandeur nature, gravité nature. Et sa nature est si grande et grave qu'elle recouvre non seulement la terre, mais aussi les planètes voisines où nous envoyons nos engins spatiaux remplis de crises et de microbes. Nous pensons que nous présentons à l'univers la musique de Bach et Léonard de Vinci, mais ce sont des microbes grandeur nature que nous offrons à nos voisines et voisins ; et même à leurs enfants. Ils regardent nos microbes, nos grands virus qui agissent comme des grands, vaccinés à tout jamais, et disent : « Comme c'est beau ! Cette terre est une planète merveilleuse. Quelle décadence magnifique ! Quel romantisme ! C'est pathétique. C'est la *Pathétique* de Tchaïkovski. » Nous leur envoyons la *Pathétique* de Tchaïkovski dirigée par Mengelberg et ils la confondent avec des microbes. Tout se confond avec les microbes et à la longue tout devient pathétique ; même si nous ne mourons pas tout de suite.

Nous mourons *ensuite* – *en* suite – et parfois nous ne voyons pas de différence entre toutes ces suites. Ce ne sont pas des suites royales de toute façon ; ce sont des suites anglaises, françaises, russes et ainsi de suite. Cela concerne tout le monde, vous savez, comme on dit. On dit toujours trop et nous disons toujours la même chose, comme si nous étions des perroquets vénérables et chevronnés. Les perroquets russes disent : « *Popka*, *popka*, *popka* », ce qui veut

dire : « Derrière, derrière, derrière. » Ils ne veulent pas insinuer que tout est situé derrière par rapport à l'endroit où nous nous tenons à présent. Tout est dépassé, à jamais révolu : prospérité, civilisation, incarnation, Bach et même l'art de la fugue. Même l'art de la f*i*gue n'est plus la même car les figues mangées par les Romains étaient bien meilleures. Il est vrai que tout est derrière nous, sauf nos derrières qui sont toujours où ils sont. Et c'est de ces derrières-là que les perroquets russes nous parlent sans discontinuer. Ils ne discontinuent pas leurs discours, si bien que nous entendons toujours : « Derrière, derrière, derrière », comme si nous étions en train de les perdre.

Nous nous demandons pourquoi ne pas perdre nos derrières ; après tout, ce ne serait pas une si grande perte, étant donné que nous pouvons nous asseoir sur nos devants, tant qu'à faire. En tout cas, nous pouvons nous allonger sur nos devants – sur nos divans et même par terre, à condition que ce parterre soit recouvert d'un tapis ; pas nécessairement d'un tapis volant. À dire vrai, nous n'avons pas besoin de voler ni littéralement ni métaphoriquement. Nous avons besoin de repos, à condition que ce ne soit pas le repos *éternel*. Il nous faut un repos *partiel* : plage, bain de soleil, bain tout court. Tout ce qui est éternel est dangereux, étant donné que la mort s'y mêle. C'est à propos d'elle que nous parlons de l'éternité ; sinon, nous parlons du temps où nous jouissons de la cuisine gastronomique et des yachts.

Et nous nous demandons s'il y a des yachts dans l'au-delà – s'il y a des mers et des océans, en d'autres termes. Y a-t-il des mers  dans les cieux ? ou n'y a-t-il que des étoiles ? ou n'y a-t-il que des mers, de l'eau salée ? Il est vrai qu'au ciel on boit de l'eau d'Évian et pas de l'eau salée, ce qui serait insupportable, à en juger par les films qui nous montrent des naufragés et leur état de santé et l'état des choses. Ne nous montrez plus ces films ; ne nous montrez rien du tout. C'est ainsi que nous serons enfin heureux : nous vivrons dans notre imagination, imaginaire, aire, air, mer, mère. Il serait agréable de vivre dans notre mère – pas nécessairement dans son ventre. Nous pouvions vivre dans sa poitrine, par exemple ; ou dans sa tête. Pourquoi pas ? Chaque mère est Zeus en quelque sorte. Il n'y en va pas de même de tous les pères.

Et bien, nous sommes fatigués parce que nous vivons des moments et pas des sommets. Il faut vivre chaque moment et il y a beaucoup de ces chaque, de ces Jacques ; et de ces claques. Et il faut faire avec. Nous n'allons pas vers les buts ; nous n'allons nulle part, même pas vers la gloire. Même pas vers les jours et les secondes. Nous allons tout simplement, en toute simplicité ; et nous n'allons nulle part, comme disait Démocrite ou quelqu'un qui habitait en Crète. Rien n'est dû au hasard, mais rien ne se dirige vers rien. Rien pourrait se diriger vers rien : personne n'exclut cette hypothèse. Mais rien ne se dirige jamais vers quelque chose de tangible, de matériel et d'habitable. Et quelque chose se dirige toujours vers un rien ou beaucoup

de riens, de petits riens ou de riens du tout ; ou de toutes sortes de riens. Il y en a beaucoup et il y en a de toutes sortes. Ici est cette sorte de rien-ci ; là-bas, nous trouvons une sorte de rien-là qui n'est pas toujours *ce* rien-là, contrairement à nos espoirs. Cela pourrait être ce rien-là, tout rien-là, rien rien-là et patati et patata et tatata et tarata boum.

Bon, nous avançons même si nous ne marchons pas ; c'est l'essentiel. Nous avançons masqués et même si nous enlevons nos masques pour les jeter par terre, nous avancerons ; mais cette fois, nous n'avancerons pas masqués. Nous avancerons *non*-masqués. Pourquoi pas ? Nous n'avons rien à craindre. À l'époque de Descartes, on risquait d'être pendu pour un oui ou pour un m-m-m-m-m. Aujourd'hui, nous ne sommes plus pendus. Nous sommes simplement dus : nous payons nos impôts. Nous payons tous les impôts et tous les pots de vin ; donc nous sommes de bons citoyens, comme aurait dit Robespierre ou la Marseillaise. On nous dit que nous sommes bons, mauvais, etc. On ne nous dit jamais que nous sommes pour de vrai, en vérité, ce que nous sommes vraiment. Et si nous ne sommes ni vraiment ni véritablement, nous ne sommes pas obligés de payer nos impôts. Le vide et le néant ne payent pas d'impôts, que nous sachions. Sans eux il n'y aurait pas de mouvement ; nous le savons et affirmons qu'ils existent car si tout était plein, il n'y aurait pas de place pour nos mouvements et nos joggings.

Nous joggons dans le monde où l'on peut avoir des yachts ; par conséquent, il y a des vides un peu partout. Ils existent, sinon nous n'en parlerions pas. Si nous parlons de quelque chose, si nous nous donnons la peine d'en parler, c'est que cette chose existe, surtout si elle est liée aux yachts, aux plages et au champagne. Une bouteille de champagne explose et la mousse remplit une petite parcelle du vide. Mais c'est cela la vie et nous le savons, comme d'habitude ; sinon, il n'y aurait plus rien. Et nous n'en voulons pas : ce rien ne nous permettrait pas de boire du champagne.

Supposons que nous achetions une bouteille de champagne. Nous l'ouvrons, goûtons le liquide qui en sort et disons à nos amis : « Ce champagne ne vaut rien. » Nous ne pouvons pas dire : « Ce champagne ne vaut pas le vide » parce que ce n'est pas vrai. Tout vaut le vide, d'après les bouddhistes, et ils ont raison.

Il n'y a rien de mieux que le vide et l'absence d'incarnations ridicules, douloureuses et tourmentées. Nous passons à travers des existences et nous traînons ce corps ou un autre un peu partout, et ce partout nous traîne partout car il ne peut pas faire autrement : la vocation d'un partout se limite à ce traînement partout, sinon un partout ne serait pas un partout ; il ne serait pas partout non plus. Et la vocation d'un fourre-tout consiste à nous fourrer tout ce que l'on peut imaginer dans tout notre corps et aussi dans notre cerveau. Ce n'est pas gai, non ? On nous fourre tout cela soit sur le dos, soit dans le cerveau, soit dans les deux ou dans les trois. Que

faisons-nous de tout cela ? Nous le supportons, ce tout cela, car nous n'avons pas le choix. Tout est déterminé, même notre choix et notre libre arbitre qui n'est pas si libre que cela. Il n'est pas arbitre non plus et nous ne savons pas très bien à quoi il sert. Il ne sert peut-être à rien. Enfin nous avons trouvé quelque chose ou quelqu'un qui ne sert à rien, malgré les efforts des utilitaristes. À dire vrai, rien ne sert à rien, mais cette fois le rien en tant que tel est pris au sérieux, et il faut prendre au sérieux cette prise au sérieux.

Ce n'est pas pour rien que nous réfléchissons à *tout* cela, au lieu de nous pencher sur un *petit peu* de cela. Nous réfléchissons à tout, à la totalité, et nous nous disons que c'est la totale ; et pour une fois nous avons raison. Tout est total ; même rien est total. C'est surtout ce dernier qui est total, et quoi que nous fassions, nous nous butons contre ce total-ci et nous nous disons que tout est fini, comme dit Carmen dans l'opéra de Bizet. « Entre nous, tout est fini », dit-elle. (Un grand récit dont on ne se débarrasse pas si facilement.) Mais c'est fini un peu partout. Entre eux, c'est fini aussi ; et entre ceux-là. Et entre les objets et les hommes qui ne se comprennent plus ; et entre les objets qui s'entre-tuent, comme les animaux ou les hommes. Ils ne se perpétuent pas, contrairement à ce que pensent les généraux et les maréchaux de la société de consommation. Ils ne sont pas encore morts, ces objets-ci et là, mais ils tirent à bout portant et ces bouts portent ; ces coups portent aussi et nous supportons tout cela.

Tout porte, chaque instant porte ; nous ne voulons pas l'admettre. Nous contrôlons toujours tout : nous sommes le sommet de la Création et nous régnons sur des champignons qui peuvent nous tuer, s'ils sont vénéneux. Cela va de soi. Pourquoi dire tout cela ? Il y a des champignons – et des champagnes – qui nous font mal et nous font comprendre que la vie ne vaut rien et « autant disparaître ». C'est ce que les champignons disent et nous leur obéissons ; nous disparaissons. Pour une fois, nous sommes obéissants. Nous ne sommes plus réfléchissants. Nous ne réfléchissons pas ; nous écoutons soit des ordres, soit des conseils. Nous suivons les deux et nous avons envie d'ajouter : « Et les trois aussi. » Nous sommes prêts à suivre n'importe quoi, pourvu que nous puissions avancer, marcher, parfois à reculons. L'essentiel est de marcher car il y a des ennemis et aussi la vie. Si nous voulons vivre, nous devons nous rendre compte que nous avons des ennemis un peu partout, sinon la lutte pour la vie n'aurait pas lieu. Et la guerre est la mère, comme dit Héraclite.

Elle a lieu parce qu'il y a la vie et la lutte ; il y a un mouvement perpétuel qui s'apparente à ce que l'on appelle « *perpetuum mobile* ». Et la mort, et la friction ? Le *perpetuum* s'arrête ; le *mobile* aussi. Tout s'arrête, mais nous continuons à vivre. Pourquoi ? Parce que nous croyons en la vie, en Dieu, en l'humanité toute entière. Et même si nous ne croyons qu'en l'humanité

toute partielle, nous comprenons que la vie vaut la peine d'être vécue, et nous nous donnons cette peine.

Nous peinons, c'est vrai ; nous ne le nions pas. Nous ne nions jamais la vérité : ce n'est pas dans nos habitudes. Nous ne savons pas très bien en quoi consistent nos habitudes, à part le café que nous prenons le matin, l'après-midi et même le soir car, pour une raison inconnue – nous n'avons pas envie de connaître cette raison – le café nous fait dormir, au lieu de nous réveiller toutes les deux minutes. Nous nous réveillons toutes les trois minutes, mais cela vaut mieux que de ne pas nous endormir du tout. Donc, nous nous disons : « J'ai dormi, j'ai dormi. Alors, il est probable que je dormirai encore. Dans deux minutes, dans trois heures. Je suis encore capable de m'endormir et cette capacité est cette dose d'optimisme dont j'ai besoin. J'ai trop de pessimisme dans mon corps, même dans mes intestins. Surtout dans mes intestins, pour être franc. Sans parler de mon hypertension, ça va sans dire. Je n'en parle donc pas. Je ne parle que de mes intestins, de mon estomac, de mon cœur et de mon diabète. De quoi d'autre pourrai-je parler ? De Heidegger, comme d'habitude ? de Hegel ? Non, non, ça suffit amplement ou parcimonieusement. En tout cas, ça suffit, même si ça ne suffit pas une fois pour toutes. Il y aura d'autres fois, j'en suis sûr et certain. Mais pour le moment, laissez-moi tranquille, qui que vous soyez. Dieux, hommes, femmes, loups des steppes. Laissez-moi tranquille. »

Il paraît qu'à un moment donné, la matière noire n'était pas au rendez-vous des lentilles gravitationnelles. Dans notre vie, quelle qu'elle soit, elle est toujours au rendez-vous et nous n'avons nul besoin de lentilles gravitationnelles ou de roses pour voir tout en noir. La vie n'est pas en rose et Édith Piaf en savait quelque chose : elle était une spécialiste de la matière noire, opaque et ainsi de suite. Nous voyons tout en noir ; un peu plus tard, nous voyons tout en rose, en rouge, en bleu. Nous sommes tantôt communistes, tantôt socialistes, tantôt monarchistes, tantôt masochistes. Nous nous fouettons et la vie nous aide dans ce domaine. Elle nous abandonne dans tous les autres domaines, y compris le domaine de la vie ; mais quand nous avons envie de nous fouetter, elle est toujours au rendez-vous. Nous ne nous donnons pas de rendez-vous : ce n'est pas la peine. Elle vient, la vie, c'est tout, c'est tout. Fidèle au poste. En dehors de ce rite, elle est absente, le poste est vide, mais dès que nous concevons ce rite, elle est présente et le poste se remplit peu à peu, à mesure qu'elle fouette. Elle vient et dit : « Veux-tu que …? » et nous savons de quoi elle parle. La plupart du temps, elle parle de fouets et c'est pour cela qu'il est facile de deviner de quoi elle a envie de parler. La vie est sadique ; nous sommes masochistes. C'est pour cela que nous sommes toujours en vie ; c'est pour cela que la vie est toujours en nous.

Sommes-nous toujours en vie ? C'est une question dont l'importance dépasse de loin celle de la question : « Pourquoi cette présence, au lieu d'une absence ? » Si nous sommes toujours en vie, c'est que la vie nous fouette et nous voyons son fouet – cela en plus du reste. Non seulement nous voyons son fouet ; nous le sentons. Il s'acharne contre nous charnellement et nous n'osons pas dire que nous aimons ce châtiment. À vrai dire, nous ne l'aimons pas tellement ; lui, il nous aime et on nous dit qu'il faut aimer non seulement les bons, mais aussi les méchants. Et puis on nous dit que la nature humaine est très complexe ; en tout cas, une sorte de dualité est inscrite dans notre psyché, de sorte que nous sommes à la fois optimistes et pessimistes, masochistes et sadiques. En outre, nous avons l'âme et le corps, et ils continuent à se battre, comme tout le monde. C'est la même loi qui nous inspire notre lutte pour la vie ; et parfois pour la mort. Il y a cet instinct de la mort qui nous pousse à la dislocation et la condition des pierres. Tous les arts aspirent à la condition de la musique ; tous les corps aspirent à la condition des pierres, de la matière inorganique. En d'autres termes, notre organisme aspire à notre inorganisme et nous cédons à cette aspiration car nous n'avons pas le choix.

On nous dit qu'il faut toujours avoir le choix, autrement nous ne serons pas libres. Nous risquons même de perdre notre nature humaine. Alors, nous sommes obligés de choisir entre l'organisme et l'inorganisme. Nous choisissons l'organisme et même l'orgasme pour pouvoir jouir de la vie et consommer tout ce que nous pouvons consommer. Mais c'est une vieille chanson et nous voulons chanter d'autres chansons parce que l'on nous dit que notre époque est celle du zapping. Nous avons déjà tout acheté et c'est pour cela qu'il y a une crise sans précédent. Excepté la crise ou le crash du début du XXe siècle. Les années vingt, paraît-il. Laissons tomber : nous avons d'autres années à fouetter. Et ces années sont devant nous, autour de nous, dans notre siècle. Nous nous mettons donc à prier. C'est une autre chanson ou plutôt un hymne. Nous chantons cet hymne et nous nous sentons soulagés. Et nous nous soulageons et cela fait du bien. Il faut se soulager le plus souvent possible pour ne pas encombrer le système, la psyché et le reste de l'ego et de l'alter-ego.

Que nous arrive-t-il encore ? Il y a le zapping ou la théorie du zapping ; par conséquent, nous zappons tout le temps pour ne pas mourir d'ennui. Et nous ne mourons pas d'ennui ; nous mourons d'autres choses. Et ces choses-là sont beaucoup plus joyeuses que l'ennui. Nous nous amusons avec des veuves joyeuses, avec des adolescents joyeux, avec des Lolita joyeuses. Tout le monde est joyeux et c'est pour cela que cela s'appelle l'*Ode à la joie universelle*. Tout ce qui se passe de nos jours est toujours universel et ce n'est pas à cause des universités américaines qui sont toujours en tête de la liste de meilleures universités du monde. Non, c'est à cause de notre village global que nous sommes devenus des universaux : charité, bonté, joie de vivre,

joie de mourir, zapping, jogging. Nous sommes à la fois des nominalistes et des réalistes ; et des utilitaristes qui savent que c'est le résultat qui compte et pas une réflexion stérile. Si la réflexion en question n'est pas suivie d'une action qui prouve son efficacité, cette réflexion est nulle et non avenue. Si, si : malheureusement, pour notre malheur, elle est advenue et nous avons perdu beaucoup de temps. À présent nous devons rattraper tout ce temps et tout cet argent.

Nous rattrapons tout ce que nous pouvons, et nous jurons de ne plus perdre notre temps avec tout cela. Universaux, nominalisme. Cela ne veut rien dire, si l'action, l'investissement et la bourse ne suivent pas ces mots pas à pas ; si la bourse ne les devance pas. C'est ainsi que nous boursicotons : nous devançons les décrets du destin et les autres qui ne savent toujours pas quoi faire. Par conséquent, ils ne font rien et nous, nous faisons tout et nous devenons tout pour continuer notre lutte. Notre lutte devient tout, elle aussi. L'espace d'un instant, elle n'était rien car nous murmurions nos prières en priant notre Dieu – et pas les autres dieux – de nous préserver de nouveaux péchés. Non, d'abord nous Lui avons demandé de nous pardonner nos anciens péchés qui ne sont jamais anciens – même si Dieu les pardonne. Ils demeurent sur notre conscience et aussi dans notre inconscient, si bien que nous nous en souvenons sur notre lit de mort ; et même avant, dans d'autres lits. Nous sommes dans notre lit et nous n'arrivons pas à nous endormir. Soudain, nos péchés font leur apparition ; les remords aussi. Et nous nous demandons quels cris retentissent davantage : ceux des péchés ou ceux des remords.

Nous nous bouchons les oreilles, nous nous endormons, nous nous réveillons. Nous nous demandons pourquoi nous sommes déjà réveillés. Un peu plus tard, nous répondons à cette question qui n'est pas une vraie colle, somme toute. Nous entendons la souffleuse de nos voisins, de leur jardiner qui fait du zèle tous les jours. Il fait du zèle six heures par jour, pour être exact. Et notre psyché qui en souffre, est toujours exacte dans ces matières. Notre soufreuse entend tantôt une souffleuse, tantôt une tondeuse. Le jardinier s'amuse : il est le roi à présent et il fait souff*l*ir – hommage à Derrida – ses sujets qui ne supportent pas le bruit qu'ils entendent dans tous le quartier. Notre roi choisit toujours les machines les plus bruyantes – br*ill*antes, comme il dit – pour prouver qu'il existe et qu'il lutte contre l'herbe, les feuilles et beaucoup d'etc. Et il gagne toujours ces luttes : ses sujets meurent soit d'une hémorragie cérébrale, soit d'une crise cardiaque. On appelle cela « la vie de tous les jours », « la vie courante », la « liberté et la fraternité ». Nous nous fraternisons au moyen d'une nuisance sonore. Cela fonctionne mieux que l'amour ; en tout cas, c'est plus universel.

Quand nous nous plaignons et le supplions d'arrêter le supplice, il répond qu'il fait son boulot et son devoir. Et son devoir consiste à sortir la mort de son jardin pour la porter vers les habitants du quartier. Il universalise la mort ; et l'amour aussi. Il appelle cela « l'amour des

jardins » ou « l'amour de la nature », ce qui est encore plus universel. « Je fais du bruit, donc je suis. » Cela sonne mieux que « je pense ». En tout cas, c'est beaucoup plus bruyant.

Les jardiniers et les motards du monde entier s'unissent et chantent le final de la *Neuvième* de Beethoven. (Encore un grand récit.) Une fois de plus, on nous demande d'être joyeux. Comme a dit un soldat américain au Vietnam : « Je vis et c'est déjà *ça*. » Quoi ? Le terme freudien ? Ou est-ce simplement ça ? C'est simple, c'est çà ; c'est aussi simple que le grand art et Mozart. Nous vivons, nous luttons, nous ne luttons pas, nous dormons, nous ne dormons pas, nous entendons une souffleuse et nous soufflons. Un souffle de soulagement et de repos. Nous entendons du bruit, donc nous sommes toujours en vie.

Comme dit Borges, il y a très peu de thèmes dans le domaine de la littérature. Il y a la mémoire, la mort et son instinct, les millions qui s'embrassent chez Beethoven et Schiller ; pas ailleurs. En outre, nous persévérons dans notre être et dans un état de choses que nous trouvons autour de nous. Et puis nous aspirons à la condition du changement. Changement, c'est maintenant, comme disent les Français. Maintenant, c'est changement. Nous zappons, nous zappons. Et c'est toujours la même chose, les mêmes thèmes éternels et temporels ; les grand récits. Nous aspirons à la condition des pierres et aussi à celle des mères, que ce soient les mères de Goethe ou les mères tout court. Quand une mère nous paraît trop courte, nous pensons aux mères de Goethe. Quand ces dernières nous paraissent trop longues, nous pensons à notre propre mère. C'est aussi une tranche de vie, une tranche maternelle. Et nous la préférons à la tranche fraternelle.

C'est le cirque, comme on dit, et nous sommes tous des clowns. Peut-être, peut-être. Supposons même que nous ne sommes pas des clowns. Nous chevauchons sur un beau cheval espagnol et tout le monde applaudit, de plus en plus. Nous ne savons pas si le monde applaudit à notre laideur ou à la beauté du cheval, mais il est indéniable que le monde applaudit, et après tout, cela nous est égal. Que ce soit le cheval ou nous. Quelle importance ! quelle différence ! L'essentiel est d'entendre des applaudissements et pas des sifflets, pas des huées. Nous entendons des applaudissements et tout le monde est heureux, même ceux qui applaudissent ; sinon ils n'applaudiraient pas. Ils pleureraient à chaudes larmes, ou à froides larmes : il faut respecter les antinomies de Kant et les oppositions de Jacobson. Nous les respectons et nous pleurons tantôt à chaudes larmes, tantôt à froid. Nous avons tantôt froid, tantôt chaud. C'est la vie, comme on dit. C'est un climat continental. Nous sommes peut-être à Moscou et le rouble continue à chuter à cause des sanctions. Quelles sanctions ? Il y a toujours des sanctions et nous nous y perdons. Nous-mêmes, nous continuons à tomber et à voler dans les airs, et tout cela provient de notre respect pour Kant et Jacobson.

Nous respectons tout le monde ; nous plaignons tout le monde. Nous avons pitié des animaux qui marchent ou rampent. Nous les tuons s'ils tombent malade – pour qu'ils ne souffrent pas outre mesure sur cette terre. À présent ils peuvent souffrir où ils veulent, mais pas sous notre nez, au vu et au su de tout le monde vivant. Ils souffrent donc ailleurs car il y a des souffrances ailleurs, et notre cirque continue à déambuler dans les forêts et dans les plaines – à la recherche d'un nouveau terrain de jeu ou plutôt de spectacle. Comme d'habitude, il y a spectacle ce soir, et l'espace d'un instant nous nous demandons de quel spectacle il s'agit. Et puis nous ne nous demandons plus rien parce que nous nous disons que cela ne fait pas de différence, et par conséquent cela et ceci n'ont aucune importance. En effet, les spectacles se succèdent, mais cela revient au même et ils reviennent au même ou aux mêmes. Cela dépend de la pluralité des mondes ou d'un monde unique – du monothéisme, en d'autres termes. Cela ne dépend pas de nous en tout cas, et nous le savons depuis quelque temps. C'est ainsi que le temps s'écoule et coule, quoi que Bergson dise à ce sujet. À présent nous ne savons rien ; au futur nous savons tout. Dans le futur lointain et extérieur, nous ne savons de nouveau rien du tout. Mais nous savons que nous ne savons rien et cela est un grand acquit, digne du récit de Socrate.

Puisqu'il savait cela et parlait aussi de la vertu, de la connaissance et de la mort bienheureuse, nous pouvons affirmer qu'il savait quelque chose, et qu'il mentait en disant qu'il ne savait rien. Pourquoi mentait-il ? Ce n'est pas bien de mentir : on donne un mauvais exemple à ceux qui nous écoutent. Nous leur parlons de la vertu et nous mentons en disant que nous ne savons rien. Alors, on nous dit : « La vertu n'existe donc pas ? » Nous répondons qu'elle existe ; et nous ajoutons « bel et bien », au cas où les imbéciles n'auraient rien compris du tout. Ils disent : « Ah bon ? ah bon ? » Mais cela ne signifie rien, puisqu'on dit tout ce que l'on veut et même tout ce que l'on ne veut pas. De toute façon, cela ne rime à rien, même si nous parlons en vers. Par exemple, nous pouvons réciter *Le Cid* de Corneille, et pourtant ni *Le Cid* ni Corneille ne riment à rien. Corbeille rime avec corbeille, mais cela ne nous mène à rien du tout. Cela ne nous mène même pas à rien. C'est rien du tout, un point c'est tout. Et ne parlons pas de points ce soir car les points ne mènent à rien non plus. Ce sont les virgules qu'il nous faut, si nous tenons à continuer notre route et suivre notre chemin jusqu'au bout, quel que soit ce bout. Cela ne rime pas toujours avec le Paradis.

Encore un thème éternel, un récit essentiel. Nous croyons que notre route nous mène directement au Paradis. Nous parlons souvent du Paradis et de l'Enfer, surtout si, à la télévision, on nous montre tantôt des papes, tantôt des terroristes, des islamistes. On parle du nouveau carnage à Paris. Nous avons entendu parler de ce carnage, de cet attentat, mais nous n'en savons

pas plus. Nous ne pouvons pas dire que nous n'en savons rien : nous savons qu'il y a eu un attentat. Il est vrai que l'on nous dit sans arrêt qu'il y a toujours des attentats, sans arrêt, un peu partout. Il n'y a donc rien de nouveau dans les journaux, et nous le savons, nous le tenons pour dit et acquis. Il y a le soleil et la terre sur la surface de laquelle nous marchons, même si nous ne chantons pas la Marseillaise. Tantôt nous chantons la Marseillaise sans marcher ; tantôt nous marchons sans chanter la Marseillaise, ce qui ne veut pas dire que nous ne pouvons chanter autre chose, par exemple : « *Singing in the rain*. » Même s'il ne pleut pas, nous pouvons chanter ou siffloter cette chanson. Mais il vaut mieux ne pas siffloter la Marseillaise : cela pourrait donner lieu à un malentendu. On pourrait nous accuser du manque de respect pour la nation française. Nous ne sommes pas censés brûler les drapeaux américains, par conséquent nous ne sifflotons pas la Marseillaise. Les deux exemples se rapportent à l'irrespect que quelqu'un risque de manifester envers un symbole patriotique.

Mais revenons à l'attentat. Nous ne disons pas « à nos moutons » car le moment est grave et nous sommes pleins de respect pour ce moment et pour les victimes. Nous savons qu'il y en avait dix-sept et cela nous permet d'évaluer les dimensions de la tragédie. Nous ne parlons pas à la légère, loin de là. Notre ton n'est pas léger du tout, et il n'y a pas une trace d'ironie dans ce que nous disons. Ce n'est pas le moment d'ironiser à propos de ceci et de cela, même si ces ceci-là ne sont pas liés directement à la tragédie. Ce n'est pas une tragédie grecque ; ce n'est même pas une tragédie française car cela dépasse les frontières et nous concerne tous, qui que nous soyons. Les terroristes pensent qu'ils iront au Paradis et, d'après eux, leurs victimes iront en Enfer. Et si c'était le contraire ? Mais ne nous occupons pas pour l'instant de l'Enfer et du Paradis. Il y a un enfer sur terre et cela sonne mieux que le paradis sur terre. Cela rime pour une fois, et toutes les fois que nous répétons « enfer sur terre, enfer sur terre », cela rime ; il n'y a rien à faire. Et cette rime en dit long sur l'état et l'étant de choses où nous nous trouvons.

Cela dépasse les frontières, mais cela ne dépasse pas l'imagination. Dans ce domaine – dans le royaume de l'Enfer – rien ne dépasse plus l'imagination. En Enfer notre imagination est tellement volumineuse que même une série d'enfers – sans parler de cercles – ne la dépasserait pas. En fait, nous jouons tout le temps au hula hoop. Nous le tournons autour de la taille et, après l'avoir tourné à satiété, nous nous mettons à le rouler par terre vers les autres cieux, comme dit Don José. Lui et Carmen sont aussi grands et éternels que le thème du couteau : souvenons-nous de Lulu et de sa mort filmée par Pabst. Un gros plan de Jacques l'Éventreur, un gros plan du couteau, un autre gros plan – gros visage – de Jacques qui a déjà pris sa décision, et nous pouvons affirmer que Lulu est déjà morte. Pas la peine de regarder la fin du film. Ce film se termine tragiquement, comme la plupart des films de ce genre ; et ce n'est pas la peine

de demander quel est le genre de ce film. Cela se termine toujours mal et je me demande si je n'appartiens pas à ce genre ; et pourtant je peux dire que ce n'est pas mon genre, pas du tout. Je ne connais ni Jacques l'Éventreur ni nul autre tueur, à l'exception du jardinier de mes voisins.

J'exagère peut-être ; en fait, je ne suis pas du tout sûr qu'il soit un tueur soit potentiel, soit virtuel, soit réel, soit en série. Je ne sais pas du tout à quelle série télévisée il correspond, à quel type, à quel genre. Il a plutôt mauvais genre, très mauvais genre, mais je ne sais pas si ce genre inclut les meurtres. Les meurtres, où commencent-ils ? Parfois sur une table où il y a un couteau ; parfois dans une prison où vous séjournez pour un vol de rien du tout, où vous rencontrez un tueur à gages qui vous apprend beaucoup de choses. Il vous apprend la guerre des religions et répète le mot « saint » à tout bout de champ ; et tout ce qui est saint résonne dans le cadre des meurtres que vous êtes censés commettre à la sortie de prison. C'est une sortie honorable à la différence de celle qui attend les hommes repentis dont le seul but consiste à trouver un travail honnête. Ceux-ci s'inscrivent dans le cadre de la société qu'ils commencent à nourrir et qui les nourrit à son tour. Tour à tour ils se nourrissent et cela s'appelle la « vie sociale » ou la « vie de société ». Ils vivent jusqu'à cent ans, tandis que vous voulez mourir beaucoup plus tôt pour aller directement au ciel. Les autres doivent mourir plus tôt, eux aussi – pour aller en Enfer, cela va sans dire.

Mon jardinier n'appartient sans doute pas à ce groupe de tueurs qui entre dans un bâtiment pour tuer un autre groupe de gens parmi lesquels il y a des journalistes et des dessinateurs. Parfois nous parlons dans le vide, à propos du vide. Et puis ce vide se remplit et les abstractions deviennent réalistes et concrètes. Il ne s'agit pas d'un meurtre dans le vague, celui que personne ne voit, mais dont tout le monde parle. C'est un meurtre qui s'apparente aux notions, aux abstractions, aux conceptions. Nous disons qu'il y a un meurtre comme cela ; il y a des terroristes qui tuent d'habitude leurs opposants et les symboles de la démocratie et du capitalisme. Nous ne voyons pas encore ceux et celles qu'ils tuent ; nous sommes dans le vague pour le moment. Puis tout s'éclaircit : il y a une vraie attaque, un vrai attentat. Nous ne sommes plus dans le vague, et pourtant il y a des vagues partout, des vagues de sang. Ce sont les mots que l'on tue : « liberté de la presse », « liberté d'expression », « liberté tout court ». Ensuite il y a des vagues de protestation. Les mots s'accrochent les uns aux autres, tout comme les individus, les humains. Ils descendent dans les rues pour protester contre l'attentat.

Nous devenons de plus en plus concrets. Nous parlons d'un attentat concret qui s'est produit à Paris il y a deux jours. Je suis toujours sous le choc et j'oublie même mon jardinier ; je m'oublie moi-même, moi aussi. À la sortie de cette nouvelle crise – ma crise personnelle – je n'irai pas vers une cellule de crise car ce n'est pas dans mes habitudes : d'habitude, je maîtrise

mes crises moi-même. Mais je serai loin de moi-même, de moi et de même ; et parfois je serai même loin de loin et de près. Je serai loin de notions et de conceptions ; bref, je serai dans le vague, dans le divague. Pour quoi faire ? Je ne saurais faire autrement, et quand on est dans une telle situation, on ne fait ni autrement ni simplement ni comment. On ne fait rien ; on est dans un état de prostration où l'on est plongé à la suite d'une barbarie sans pareille. Il y a des pareils à cette barbarie, mais je ne veux pas y penser. Pourquoi dois-je me souvenir une fois de plus de l'histoire ? J'ai déjà dit que l'histoire n'avait pas d'histoire. Il y avait des histoires, pas d'histoire. L'histoire nous rattrape-t-elle aujourd'hui ?

Mercredi 7 janvier, 11 heures du matin, 10 rue Nicolas Appert, dans le 11e arrondissement de Paris. Au siège de *Charlie Hebdo*, le célèbre hebdomadaire satirique, les journalistes sont en réunion de rédaction. Elle a lieu chaque mercredi, en fin de matinée. Soudain – cela n'arrive pas toujours soudain – vêtus de noir, le visage dissimulé par une cagoule, deux hommes sortent d'un Citroën C3 de couleur noire et font irruption dans le bâtiment. La mort lente n'a rien de soudaine. D'abord elle a les apparences de ce mot et s'y apparente. Tout d'un coup nous constatons que nous sommes au bord d'un gouffre, au seuil de la mort. Un homme ou une femme veut nous tuer. Mais au lieu de nous tirer une balle dans la tête sur le champ, sans tergiverser, cet humain traîne et nous permet de vivre encore et encore pour faire durer son plaisir, pas le nôtre. À vrai dire, nous n'éprouvons aucun plaisir et cette durée n'a pas de sens, contrairement à la durée bergsonienne que nous traiterons tôt ou tard. Comme d'habitude je ne sais pas de quel « nous » je parle. Je parle peut-être de « *nous* » qui signifie esprit ou raison en grec.

Nous sommes assis dans un grenier ou dans une cave. L'inhumain humain qui nous menace d'un revolver remet notre mort à plus tard et c'est pour cela que nous appelons cette mort « lente » et disons qu'elle plus douloureuse que la mort rapide. Jules César aurait été d'accord avec nous. Par contre, la mort dont nous sommes en train de parler n'était pas lente, loin de là. Les hommes vêtus de noir – n'oublions pas les cagoules – sont armés de fusils d'assaut. Kalachnikov, Kalachnikov, Kalabachnikov. Grâce aux tueurs, on connaît ce nom dans le monde entier, mais le monde ne sait pas que Kalachnikov lui-même n'a pas vraiment profité de son invention. Il est mort récemment en Russie, dans la pauvreté. La plupart des Russes sont pauvres, mais tous les Russes ne s'appellent pas Kalachnikov. Et si vous vous appelez ainsi, en principe vous avez droit aux droits d'auteur. Si vous êtes à l'origine de tant de meurtres, vous avez droit non seulement à une pension honorable, mais aussi à une vraie fortune. Vous êtes censé être fortuné, si l'on vous utilise dans le monde entier. Il est vrai que Kalachnikov ne pensait pas aux terroristes lorsqu'il se penchait sur ses diagrammes. Il pensait à l'usage paisible

de son arme – tout comme les inventeurs de l'énergie atomique. Hélas, il y a des inventeurs et il y a des constructeurs ; les premiers inventent une énergie, les derniers fabriquent une bombe. Kalachnikov est à l'origine de l'invention et de la fabrication de son arme, mais il se situait de l'autre côté de la barricade : il pensait que grâce à son arme on saurait venir à bout des guerres et des terroristes. L'erreur est humaine et inhumaine à la fois.

Les deux hommes se présentent à la réception et demandent où se trouve la salle de rédaction de l'hebdomadaire. Ils tuent un employé et montent au deuxième étage, où ils ouvrent le feu en rafales. Ils tuent huit journalistes ou caricaturistes. La mort par surprise, surprenante. Il n'y a rien de surprenant à cela, sauf que l'on ne tue pas tant de gens tous les jours – dans une salle de rédaction. On les tue ailleurs ; on tue des milliers de personnes, mais cela ne se passe pas dans un bâtiment où siège un hebdomadaire satirique ou n'importe quel autre hebdomadaire. On tue des policiers – peut-être pas par centaines ; pas tous les jours. Pas à Paris en tout cas.

Les deux hommes s'enfuient ; une patrouille les attend. Les hommes descendent, tirent et touchent un policier du commissariat du 11$^{e}$ arrondissement. Celui-ci tombe à terre. Ceux-là ou plutôt l'un de ceux-là s'approche de lui et l'achève d'une balle dans la tête en vertu du principe « on achève bien les chevaux ». On achève bien les policiers, eux aussi. Ceux-là remontent dans la voiture et continuent leur fuite. Rue de Meaux, leur voiture heurte quelque chose et ses occupants se heurtent à une sorte d'obstacle. Ils descendent, descendent – non, pas cette fois – , *braquent* un automobiliste et lui volent sa Clio grise. Peu après, la police perd leur trace : premier homme, deuxième homme, Clio. Ils disparaissent tous et la traque se met en place.

Nous ne perdons pas leur trace, ni nous ni moi ni vous, quelle que soit votre religion, vos convictions. Sainte-Beuve pense qu'afin de juger les œuvres d'un écrivain, nous devons savoir beaucoup de choses sur lui en nous posant toutes sortes de questions. Et nous sommes censés poser un nombre encore plus important de questions à ses amis pour savoir notamment quelle est sa religion et son attitude envers les femmes, l'argent et les hommes. Nietzsche a l'air de penser la même chose lorsqu'il parle de l'importance du corps dans la vie d'un philosophe ; et aussi dans ses écrits. L'importance d'être corporel, comme aurait dit Oscar Wilde. Michel Onfray commence ses exposés par les biographies qui sont également corporelles en quelque sorte. Proust pense autrement. Il dit que le moi qui écrit un livre n'est pas celui qui vit et meurt de l'asthme. Autrement dit, votre moi – au moment où ce moi écrit – est plutôt « celui » ou « celle-là ». C'est n'importe quoi, n'importe qui, sauf celui qui vit à côté du papier et des ordinateurs. Un moi tape un texte, un autre moi mange un sandwich. Et pourtant ces deux moi

n'ont que deux mains, au lieu d'en avoir quatre. Sont-ils des manchots ? Et leurs jambes ? Sont-ils des cul-de-jatte ?

Mon moi est peut-être célibataire ; je n'en sais rien et dans ce domaine je ressemble à Socrate. (Encore un grand récit, mon récit.) Pas dans les autres domaines, d'ailleurs : je me serais enfui d'Athènes, si l'on m'avait condamné à mort, justement ou injustement. Peu importe : je ne suis ni à Athènes ni à Rome. Où suis-je ? Marcel de Proust n'était pas Proust lui-même : beaucoup de gens insistent sur ce point, y compris Nabokov. Espérons qu'il a tout compris de l'œuvre de Proust. Mais c'est Proust *quand-même*, un petit Marcel Proust. Au lieu de sa grand-mère, il parle de sa mère. C'est-à-dire que, dans le roman, sa grand-mère prend la place de sa mère ; et vice versa peut-être. Et Marcel est peut-être son propre neveu qui contient toutefois une parcelle – pas celle-ci, celle-là – de vrai Marcel. On est tenté d'ajouter : « Ou un faux Marcel, ce qui revient au même. » Dans le cadre du roman, tout revient au même Marcel ou au même Proust, mais ces Proust et Marcel sont un tantinet différents parce qu'ils n'aiment pas Sainte-Beuve et veulent le contredire au moyen de leur différence, de ce tantinet. Qu'ils le contredisent ou non, mes moi les regardent de loin parce que je m'appelle Valery ; et mon Valery sera peut-être différent de celui – d'un second Valery – qui sera un des héros de ce livre. Comme on ne lit plus de romans, paraît-il, ce livre n'en est pas un. C'est la vie, comme aurait dit Tolstoï ou Matthew Arnold ; mais pas Paul Valery, certainement pas. Je suis peut-être Valery, mais pas Paul, pas Paul, people.

On utilise souvent à tort et à travers le mot « héros », et on peut dire la même chose à propos de tous les mots et de tout ce que l'on utilise. Mais ce mot est particulièrement vulnérable – à un tel point que la plupart du temps ce sont les criminels qui deviennent des héros parce que l'on peut tout voir d'un autre côté, pas nécessairement de l'autre côté d'un miroir. Il y a d'autres côtés et d'autres aspects ; il y en a tant qu'on ne les compte plus, d'autant que ce n'est pas la peine de les compter. Il faut compter *avec* eux et c'est cela qui compte. Par exemple, les terroristes qui ont tué les journalistes dans la rédaction du *Charlie Hebdo*, sont considérés comme des héros par les islamistes et certains autres « istes » que l'on n'identifie pas toujours. Comment identifier tout le monde, si l'on n'arrive pas à s'identifier soi-même ? Comme dit Ingmar Bergman : « La question 'Qui vous êtes' me taraude depuis mon enfance. »

Je ne sais pas si la même question me taraude, mais supposons que ce soit le cas. Depuis quand me taraude-t-elle ? Est-ce une question ou une réponse ? Comment pourrait-elle être une réponse ? Si vous vous posez cette question, c'est que vous n'êtes pas vous-même, et par conséquent ce n'est pas la peine de la poser ou de poser quoi que ce soit. Je crois que je l'ai déjà dit car je n'arrive toujours pas à poser un simple vase sur une simple table. Pourquoi ?

Parce qu'il y a d'autres tables où ce vase aura l'air un peu plus consensuel, autochtone, congénital, et par conséquent sera à sa place. Sur cette table-ci, il n'est pas à sa place, de sorte que je me demande s'il y a une place de par le monde où ce vase sera enfin à sa place. Pour le moment je crois que non ; mais si je n'arrive pas à trouver une place appropriée pour ce vase, toute l'harmonie du monde sera perturbée et j'en serai peut-être mort d'une mort prématurée. J'ai dis quelque part que rien n'est prématuré dans le monde et que tout arrive à bon moment, même si cela arrive au mauvais moment. (Un petit récit.) Je me répète et je m'embrouille, et tout cela à cause de ce maudit vase et de ces fleurs. Je reste planté au milieu du salon, un vase et un bouquet de fleurs à la main. Les fleurs sont dans le vase et elles ont l'air d'être à leur place : les fleurs se sentent à l'aise dans un vase. En tout cas, c'est un cas et une situation traditionnels, et il ne faut pas négliger les traditions.

Ce ne sont pas des héros, ces terroristes ; ils ne sont pas à leur place sur la liste des héros de l'histoire humaine. Et l'histoire inhumaine ne tolère pas le mot « héros ». Criminel, salaud, ordure. Même cela n'est à la hauteur de leur crime : leurs bas-fonds sont encore plus profonds. Mais l'histoire hésite à leur sujet ; et pourtant leur crime et son horreur sont au-dessus ou au-dessous de tous soupçons. Ce n'est pas la peine de parler des antinomies de Kant : lorsqu'on parle de ces individus dans les termes où fourmillent les mots « dessus », « hauteur », « Paradis », il faut immédiatement ajouter « dessous », « bas-fond », « Enfer ». En revanche, on peut et on doit même parler des oppositions dont parle Roman Jacobson. Dessus n'existe pas sans dessous ; les deux sont toujours présents à l'esprit, si bien que si nous disons dessus, nous pensons immédiatement au dessous. Parfois nous allons jusqu'à prononcer le mot dessous pour ne pas déranger l'équilibre linguistique et mental. Le mot que l'on prononce a plus de poids que celui que l'on ne prononce pas, en se contentant d'une pensée qui s'y rapporte. Il ne faut pas dérégler la balance qui pèse constamment le monde et notre propre vie.

Un journal dit qu'une patrouille les attendait ; la télévision dit que personne ne les attendait, ni les journalistes ni les patrouilles. Ils sont tombés du ciel ou plutôt ils ont surgi de l'enfer. En tout cas – dans les deux cas – personne ne les attendait. Il y avait un policier sur sa bicyclette. Je ne sais pas si la bicyclette lui appartenait – si c'était *sa* bicyclette ou *non*. C'était peut-être une bicyclette de la police et de l'État français. Peu importe – il roulait sur cette bicyclette dans les rues de Paris. Tout d'un coup, il voit une voiture et deux cagoules. Les cagoules descendent de la voiture et tirent. Il ne voit que les cagoules, un gros plan des cagoules – comme dans un film de Pabst ou de Bergman. Et puis il entend une détonation ou deux détonations. Cela dépend, cela dépend. Tout dépend de quelque chose et parfois on appelle cela « cause et effet ».

Parfois on appelle cela « dépendance » ou « indépendance ». Vous êtes toujours indépendant par rapport à quelqu'un ou à quelque chose ; vous n'êtes jamais indépendant tout seul, dans un désert. Et même si vous êtes tout seul dans un désert, vous dépendez de son sable, de son soleil et de votre soif. Vous dépendez aussi de votre dromadaire, de sorte que vous êtes dépendant, et si vous avez envie de fêter quelque chose, c'est le jour de la Dépendance que vous devez fêter, si ce n'est qu'il serait illogique de fêter un tel jour ; il vaut mieux pleurer à chaudes larmes. Hélas, même vos larmes sont dépendantes ; toujours, toujours.

Le policier roule sur une bicyclette, tombe et un des terroristes l'achève – comme s'il s'agissait d'un chien, dit un journaliste. Moi, j'ai parlé des chevaux, mais il faut choisir les mots et on ne les choisit pas toujours ; on les prononce, c'est tout. Ils viennent et sortent de la bouche de celui ou celle qui devrait rester muet. Personne ne veut rester muet – à part une héroïne de Bergman – car les humains ne veulent pas qu'on les prenne pour des sourds-muets. Parfois ils recourent à ce qu'on appelle la « sourde oreille », mais ils ne se taisent jamais, sauf s'ils se trouvent dans un film de Bergman. La nouvelle génération ignore Bergman et ses films, et il est mort avant qu'ils ne naissent, si bien qu'il ne les a pas mis dans ses films. Donc, ils bavardent sans discontinuer, même s'il n'y a personne autour d'eux. Ils envoient des SMS, ils parlent aux personnages qui sortent de leurs ordinateurs sans en sortir.

Bref, le policier est tué. Parfois ou même toujours il faut être bref, même si en français on n'associe pas le mot *sweet* (doux) au laconisme. On vous dit simplement qu'il ne faut pas écrire des romans-fleuves ; il suffit d'écrire une nouvelle et inventer un slogan. « Slogan, c'est maintenant. » Mais vous êtes amer ; vous continuez à parler jusqu'à ce que vous tombiez. En tout cas, vous tombez en anglais et ce qui se passe en anglais – à notre époque, s'entend – se passe aussi en français à cause de la mondialisation et de la prédominance de la langue de Shakespeare et plutôt de celle d'Obama. N'importe quel président américain est plus important que Shakespeare de nos jours et dans les jours à venir ; à moins que les premiers secrétaires chinois n'imposent leur langue à la planète.

Le policier est toujours tué, même si son corps n'est plus là : vous ne pouvez pas laisser votre corps à Paris sans qu'on ne vous l'enlève. On vous l'enlève même si vous êtes déjà mort, ce qui veut dire qu'on ne l'enlève pas pour le transporter à l'hôpital. Si un clochard s'endort dans la rue, un policier peut le réveiller pour emmener son corps au commissariat. Ou il lui donne un coup de pied qui le réveille ; de cette façon, le policier peut rester muet et s'épargner la peine que l'on se donne lorsqu'on cherche le mot juste. En effet, que peut-on dire au clochard lorsqu'on le réveille ? On peut lui dire : « Réveille-toi. » Et si cela ne le réveille pas ? On peut dire : « Hé toi, debout ! » Et on peut le traiter de tous les noms. Il y a trop de noms de ce genre

et on ne sait pas lequel choisir. Par contre, on n'a que deux pieds, et si l'on est gaucher, on décoche ce coup à l'aide du pied gauche. Dans le cas contraire, on le fait au moyen du pied droit. Tous les moyens sont bons pour donner un coup de pied à un être humain dont le corps gît par terre. Qui plus est, ce corps est endormi, de sorte que l'effet de surprise est toujours là. Qui plus est – et ce plus est encore plus grand que le précédent – on peut donner ce coup de pied en toute impunité : on aura le temps de s'enfuir. Le clochard a beaucoup bu la veille ; il a la gueule de bois et le bois se réveille lentement, et parfois ne se réveille pas du tout. Tout dépend du coup de pied que l'on donne à ce bois. De toute façon, personne ne dira rien – même si l'on tue ce clochard. Il a bu, il s'est endormi et il est mort. Voici une chaîne causale digne de ce nom. Pas d'antinomies pour une fois ; pas de dialectique, pas d'oppositions. Il est mort ; il était déjà mort. On achève bien les clochards, non ? non ?

Les terroristes entrent dans la salle de la rédaction ; on rejoue cette scène dans sa tête, dans les journaux, mais pas à la télévision car les caméras n'étaient pas là. Même les caméras cachées ne sont pas toujours là, surtout s'il s'agit d'un vrai crime. Si vous volez un gant dans un supermarché, une caméra cachée vous verra et on vous attrapera à la sortie ou dans la rue, à la rigueur. Si vous tuez une douzaine de personnes, les caméras deviennent muettes, comme si elles perdaient la parole au mauvais moment. Et pourtant elles n'ont pas besoin de chercher les mots ; surtout pas les mots justes. Il faut des images justes qui traduisent l'injustice du monde avec impartialité. Nous sommes toujours enclins à dire : « Tout ira bien demain, après-demain au plus tard. » Les caméras nous disent que rien n'ira bien ni demain ni même après le jugement dernier ; à condition que ces caméras parlent, chuchotent. Parfois elles ne bégaient pas ; même pas un tout petit bégaiement.

On tourne et retourne cette scène dans la tête ; les caméras n'y sont toujours pas. Personne ne dit : « On tourne », et pourtant cela tourne dans la tête et aussi dans le monde, sur la terre qui tourne malgré tout. Les terroristes entrent et repartent ; d'autres personnes entrent à leur tour. Cette salle est un tombeau, mais on peut visiter ce tombeau, et il y a des collègues qui la visitent. Et pourtant ils connaissent cette salle par cœur, grâce à la répétition kierkegaardienne qui les y conduit depuis des années. Ils connaissent cette salle et peuvent la décrire en cas de besoin ; ils ne connaissent pas ce tombeau. Ils le décrivent quand-même – aux journalistes, aux caméras de la télévision.

Ils sont entrés, et là, ils ont découvert l'horreur. Il y avait des corps partout. Ils ont tenté de porter secours aux blessés avant l'arrivée des premières ambulances. Ils sont terriblement choqués par ce qu'ils ont vu et sont tous à l'hôpital où une cellule d'aide psychologique les a pris en charge.

Les images des journalistes – ils ne font pas partie du tombeau – réfugiés sur un toit lors de la fusillade au siège de *Charlie Hebdo* ont fait le tour du monde. Cela continue à tourner.

Un ancien poète ou philosophe a dit à peu près ceci : « Si vous regardiez la terre et toutes les mers d'en haut, de la lune, cela devrait vous paraître très beau. Mais si vous n'avez personne à vos côtés et par conséquent ne pouvez partager votre joie avec cette personne ou plutôt avec personne, vous serez malheureux. » Ce sage n'a pas ajouté ceci : « Vue d'en bas, la terre est laide, mais au moins vous pouvez parler de sa laideur à vos amis. Et vous serez heureux en parlant de la laideur de la terre car il n'y a rien de plus beau que l'amitié qui compense n'importe quelle laideur. »

Que peut-on dire des astronautes ? Ils ont un robot à leurs côtés et ce robot leur ment, à en juger d'après ce qui se passe dans le film de Kubrick. Les autres camarades dorment d'un sommeil de plomb pour ne pas se fatiguer avant l'atterrissage ou avant l'ajupiterinage. Vous veuillez et admirez la beauté de la terre. Ne peut-on pas l'admirer en silence ? Parlez à votre admiration, à votre monologue intérieur, si vous avez vraiment besoin de parler et d'épancher votre âme. Ou parlez au cosmos qui est moins perfide que les humains qui peuvent vous tuer pour un dessin ou une phrase.

Les humains vous tuent, le robot vous ment. Vous grimpez sur un toit en espérant échapper au massacre et vous y échappez si les terroristes n'ont pas assez de temps à leur disposition et cherchent surtout des symboles. Un des symboles s'appelle « la quantité des humains massacrés ». Cette fois c'est la *qualité* qui comptait pour les tueurs ; ils ont tué les principaux collaborateurs de ce journal en laissant en vie les journalistes réfugiés sur le toit. D'ailleurs, ils ne savaient même pas qu'il y avait des journalistes et des responsables sur le toit, sinon ils auraient loué un hélicoptère pour les tuer tous, pour ajouter une touche finale au massacre. On en a déjà parlé : il n'y a ni luttes ni touches finales et tout est à recommencer. Sans arrêt on renoue avec la vie et la suite est prévisible, comme la plupart des suites, malgré les surprises occasionnelles : sans arrêt on renoue avec la mort, avec son rite. Toutes les suites sont prévisibles, même les suites de Bach, à condition qu'elles répètent le même matériau, ce qu'elles font avec régularité et fidélité. Elles sont fidèles au matériau et à la répétition. Nous aussi, nous sommes fidèles aux victimes du *Charlie Hebdo*. Je suis Charlie, en d'autres termes. Ce sont les mêmes termes ; il n'y en a pas d'autres.

Donc, vous grimpez sur le toit et regardez les pavés pleins de sang et de policiers. Et même si vous grimpez sur la lune, vous verrez le même sang. Les policiers disparaîtront peut-

être, mais vous verrez le sang : il n'y a rien d'autre à voir et à sentir. (Le sang, vous le sentirez aussi.) Le sang gicle de partout et vice versa : le partout gicle du sang, de sorte qu'il y a un giclement continuel et universel. Si vous voulez, vous pouvez le dire à un humain, pas nécessairement à un ami. Vous voulez partager votre sentiment et votre angoisse, sinon vous ne vous sentirez pas heureux. En revanche, si vous dites : « Le sang gicle de partout », vous serez un tantinet heureux et tous ces tantinets, même en quantité négligeable et infinitésimale, comptent énormément dans la vie de tous les jours. Et même les jours fériés, de sorte que sans tantinets les fêtes ne seront pas les fêtes. On appelle cela des « petites joies » et on a raison, à condition que ces tantinets soient grands. Un grand tantinet peut sauver la vie d'un humain qui sombre dans une dépression sans fin. Aussi sa dépression aura-t-elle une fin – pas nécessairement un *happy* end, quoique les Américains nous disent qu'il n'y a pas d'autres ends ; et ils nous le disent tous les jours, pas seulement les jours fériés et le jour des Rois.

Aucun toit ne vous sauvera d'un terroriste qui a tout le temps et prend son temps ; même si vous êtes sur la lune, il prendra son temps et le vôtre. Il vous attrapera par un pan de votre manteau ou de votre chemise pour vous ramener sur terre. Pourquoi vous ramener sur terre, sur cette planète que vous n'aimez pas tellement ? Vous l'aimez de loin, mais pas de près. À présent vous êtes loin, mais vous ne l'aimez toujours pas ; vous la tolérez, tout au plus, sauf s'il y a un terroriste qui vous guette et tend son bras pour vous attraper. Tout le monde sait que les bras des terroristes sont très longs ; ils sont suffisamment longs pour vous saisir et vous démolir. Oui, de loin la terre est très belle, si l'on fait abstraction de quelques points noirs qui tendent les bras vers vous et votre garde-robe. Tous les moyens sont bons pour se saisir de votre corps qui porte des vêtements, la plupart du temps. Il fait froid sur la lune et vous ne voulez pas attraper un rhume. Il ne manquerait plus que cela, vous dites-vous en chuchotant. Vous chuchotez, mais le terroriste vous entend. Et il entame une conversation avec vous. Vous savez qu'il ne faut surtout pas négocier avec les terroristes : tous les présidents de toutes les républiques le disent sans cesse. Mais on peut dialoguer avec les terroristes et vous dialoguez à n'en plus finir, sauf s'ils disent : « Nous voulons mourir en martyres. Foutez-nous la paix. » Vous leur foutez la paix et vous les tuez.

C'est ainsi que cela se passe la plupart du temps. Les terroristes vous tuent et s'enfuient. Vous les poursuivez et dialoguez avec eux. Ils sont tous des martyrs, sauf s'ils restent en vie. Vous voulez qu'ils restent en vie, qu'ils demeurent sur cette terre, dans vos bureaux et au fond des chaises électriques. Vous espérez qu'ils vous donneront des renseignements, que vous trouverez toutes les filières possibles et inimaginables pour désamorcer toutes les actions, tous

les abus, tous les obus. Vous leur demandez des noms et ils vous répondent : « Il s'appelle Martyr.

- Martin ?

- Martyr.

- Martha ?

- Martyr. »

Cela ne s'appelle pas un dialogue des sourds : ni vous ni votre interlocuteur ne sont ni sourds ni muets. Vous n'êtes pas muet parce que vous dites : « Martha ». Et vous n'êtes pas sourd parce qu'à la maison vous écoutez la *Neuvième* de Beethoven – tout comme un héros de Kubrick. Vous aimez Beethoven, donc vous n'êtes pas sourd. Non seulement vous existez, mais vous n'êtes ni sourd ni muet. Vous avez l'oreille musicale et on se demande pourquoi vous ne dites rien sur la musique au cours de votre dialogue avec le terroriste notoire, habillé en noir. Vous pourriez lui dire : « Aimez-vous Beethoven ?

- Non, mais j'aime Brahms.

- Alors, vous aimez aussi Françoise Sagan.

- Non.

- Alors, nous sommes faits pour nous entendre. »

Et vous vous entendez enfin avec le terroriste. D'abord vous l'assoupissez au moyen de votre berceuse : tous les moyens sont bons, même les berceuses. Et puis, tout d'un coup, vous lui posez des questions cruciales au bout desquelles il doit y avoir des noms. Au bout de certaines questions il y a des réponses, et au bout de certaines réponses il y a des noms. En effet, vous entendez une série de noms : « Mohamed, Mohamed, Mohamed, Mohamed, Mohamed. » À présent vous savez tout et vous pouvez donc relâcher le terroriste qui, une fois relâché, retrouve sa kalachnikov et tue une dizaine de personnes au nom de Mohamed ou du prophète. Il venge les deux, mais pas les trois car il n'est pas chrétien, et l'affaire est réglée. Malgré cela, la terre continue à tourner parce que – je l'ai déjà dit plus haut ou quelque part – elle n'a rien d'autre à faire. Elle n'a toujours rien d'autre à faire et c'est pour cela que cela ne me gêne pas de répéter la phrase qui nous parle du tournoiement de la terre. La terre lui tourne. Je pourrais aussi parler du tournoiement des mers et aussi des mères : nous tournons tous et cela nous tourne la tête, si bien que la tête nous tourne, comme pour singer la terre et notre mère. Est-ce Lacan qui dit que nous singeons toujours notre mère, quels que soient notre âge et notre profession ? Est-ce cela qui se nomme « miroir » ?

En fait, vous singez tout le monde car vous êtes les autres et ceux-ci – les autres, autrement dit – sont vous, votre moi ou vos moi. Vos mois, vos années – votre temps, en d'autres termes.

Vous êtes eux et eux sont vous ; et vice versa. Tout est toujours vice versa, quoi que vous disiez ; et c'est aussi un thème éternel, un cliché de tous les temps, au moins en ce qui vous concerne. Vous avez vos temps et vos clichés qui coïncident de temps en temps avec d'autres grands clichés, grand récits et thèmes. Ce qui est en haut et aussi en bas, comme disait Hermès Trismégiste, et vous le dites aussi : vous n'avez pas peur d'être accusé de plagiat. Tout le monde répète les éternels clichés, sinon ils ne seraient ni éternels ni omniprésents. Ils seraient des OVNI, rien d'autre. Il y a beaucoup d'OVNI dans les films de Fellini, mais il se répète, revient à ses thèmes, ses couples, ses acteurs. Anita Ekeberg et Marcello Mastroianni, par exemple. Nous les rencontrons dans *La dolce vita* ; et puis dans *L'Intervista* où Fellini cite une séquence de *La dolce vita*. Comme quelqu'un a dit quelque part : « Il n'y a que des citations. » Mais il y a parfois des irruptions, des interventions – des OVNI, autrement dit. Pas cette fois.

Il y a de nouveau un terroriste qui n'est pas un OVNI, loin de là. Il est terrestre et pas extra. Nous le connaissons par cœur : il nous a déjà tué une centaine de fois. Cette fois, nous dialoguons avec lui pour l'amadouer, sinon il nous tuera une fois de plus. Combien de morts peut-on subir dans cette vie ? Personne ne le sait, à part les morts, et nous ne sommes pas encore morts, jusqu'à nouvel ordre. Un nouvel ordre arrive et nous sommes morts ; il repart et nous revenons à la vie pour dialoguer avec le touriste – pardon, le terroriste. Après tout, c'est un être humain et il comprend le français : il est né en France et il n'a pas l'accent québécois. Son accent est carrément inhumain, mais c'est un être et Heidegger a dialogué avec lui pendant des années. À notre tour, nous dialoguons avec lui et il nous dit qu'il nous tuera tôt ou tard. « Mieux vaut tard que tôt, disons-nous.

- Il se fait tard, dit-il. Que fais-tu sur la lune ?
- Je m'y réfugie.
- Je t'ai trouvé et je t'attraperai avant le coucher du soleil.
- Au ciel le soleil ne se couche pas, disons-nous. Il se promène toute la nuit.
- Il doit être fatigué à cette heure-ci.
- Le soleil n'est jamais fatigué.
- Pourquoi la lune ? Tu n'es pas un astronaute américain, que je sache.
- Qu'en savez-vous ? Je suis un ami intime d'Armstrong.
- Tu n'es pas à ta place. Descend !
- Non.
- Descend, sinon je te descends.
- Ce jeu de mots n'est pas digne de toi.
- Rien ne nuit à la dignité du futur martyr. »

On a la mauvaise habitude d'amalgamer tout ce qu'on peut amalgamer, et dans ce domaine on peut beaucoup de choses. Dans ce domaine, on peut presque tout et c'est ainsi que la totalité, le total et l'Absolu font parfois leur apparition dans notre vie. Nous prions, nous faisons de la gymnastique physique et mentale. Nous faisons tout ce que nous pouvons ou presque ; sans résultat. Et puis, tout d'un coup, l'Absolu arrive lorsqu'on ne l'attend pas du tout. (Une chanson russe le dit à propos de l'amour.) C'est une sorte de révélation qui nous rend visite grâce à notre incompréhension, à la confusion de notre esprit qui sème la confusion autour de lui sans penser aux conséquences. On amalgame l'Islam et les terroristes, et par conséquent on brûle quelques mosquées. Le Prince Charles dit à une rescapée d'un camp de concentration : « Que voulez-vous, Madame ? L'histoire se répète. À présent nous avons un nouvel Hitler : Vladimir Poutine. » (Où sont les chambres à gaz ?) Dès que vous vous écartez des lieux communs, on dit que vous êtes fasciste. Si vous ne vous écartez de rien, mais ne dites pas à tout bout de champ : « C'est un nazi, c'est un nouvel Hitler, c'est un camp de concentration », on dit que vous n'êtes pas humaniste. Si vous pensez que les prisons servent à quelque chose, on dit que vous êtes un antihumaniste et même un antitout, un antiterre et un antiunivers.

Je n'ai pas envie de dire que le jardinier de mes voisins est un terroriste – pour la bonne raison que je ne veux pas diminuer l'horreur de la barbarie qu'on nous montre à la télévision depuis quelques jours. Je ne crois même pas que cet homme soit un antihumaniste ou un antiterrien. Ou un dantiterrien – dantesque, autrement dit. C'est un grossier personnage qui risque de me casser la figure. Un de ces jours, un de ces jours-ci ou là, comme je dis d'habitude lorsque je perds la notion du temps. Et cette fois je l'ai perdue une fois de plus car je suis incapable de prédire l'avenir, et je ne l'ai jamais prétendu, contrairement à Malraux qui disait que le XXIe siècle serait spirituel ou ne serait pas. A-t-il parlé des religions à cette occasion ? A-t-il dit qu'il ne serait pas religieux ? le siècle, pas lui ? Sainte-Beuve lui aurait sans doute posé cette question : « Êtes-vous religieux ? » Sinon, ni Sainte-Beuve ni Nietzsche n'auraient pu juger ses œuvres.

Nietzsche aurait aussi été curieux de savoir comment était le corps de Malraux. On aurait pu répondre à Nietzsche que le corps de Malraux reflétait à la perfection la condition humaine. En effet, Malraux souffrait de maux de tête, d'ulcères à l'estomac, de cancer du foie et des poumons, d'hémorragie cérébrale, d'infarctus et ainsi de suite. Et la suite est aussi royale que ce qui la précède. Une richesse incroyable mais imaginable, sinon je ne l'aurais pas imaginée. En tout cas, Malraux s'est trompé royalement : le XXIe siècle est, mais il n'est pas religieux et son âme n'est pas une réalité spirituelle. C'est une réalité superficielle où Dieu est au service d'intégristes, de terroristes et d'une piété pharisienne.

Je ne dirai rien au sujet de mes voisins : ils ne sont ni nazis ni fascistes, contrairement à Monsieur Poutine et à la plupart des Russes qui approuvent ses actions, son fascisme, nazisme, antisémitisme et antimutisme. Pourquoi parle-t-il, au lieu de se taire et écouter les Occidentaux ? Au lieu de quoi, il leur répond du tac au tac, et cela fait tic-tac, comme tout le monde le sait. Et ce tic-tac nous empêche de dormir sur nos deux oreilles. Nous avons peur d'une guerre et aussi de la mort. Certes, nous n'irons pas en guerre : nous ne sommes ni Mabrouk ni la Grande armée. Mais nous ne voulons pas recevoir une bombe sur notre toit et par conséquent, par ricochet, sur notre tête. Nous voulons que notre tête demeure à l'abri des bombes et même de la pluie car n'importe quelle pluie est sans doute radioactive, vu le nombre de bombes atomiques qui explosent sur des îles désertes pendant des tests dont nous ne savons rien. On ne nous dit même pas : « Sur l'île X, nous testons une nouvelle bombe. » Non, on ne nous dit rien du tout : pas de dates, pas de noms, pas de mégatonnes. Nous savons qu'il s'agit de tonnes et de mégas, mais c'est tout ce que nous savons. Nous savons aussi qu'un jour cette bombe risque de nous tomber sur la tête. Dans ce cas, nous préférions tomber sur la tête nous-mêmes pour exercer notre libre arbitre et démontrer son existence.

On prétend qu'il n'existe pas, et même si un arbitre existe, il n'est pas libre. Alors, nous disons à tout le monde : « Vous savez, j'ai envie de tomber sur la tête. Et je suis sûr que Dieu n'y est pour rien. Il ne veut certainement pas que je tombe sur la tête parce que ce n'est pas bien. Et Dieu est bon, infiniment bon. C'est ainsi que nous connaissons son côté infini, d'ailleurs. D'ailleurs, Il n'a pas d'autres côtés : tous Ses côtés sont infinis. À l'infini. Voici ce que nous savons au sujet de Dieu. C'est la seule théologie positive qui nous soit accessible. »

Ensuite nous tombons sur la tête et nous nous sentons aussi libre que le vent. Et si nous nous sentons incapable d'exercer notre libre arbitre, si un doute cartésien s'installe dans notre for intérieur, une fois de plus nous tombons sur la tête. Jamais deux sans trois. Et si nous finissons par avoir une commotion cérébrale, cette commotion nous servira de la preuve dont nous avons besoin. Nous avons une commotion cérébrale, donc nous sommes libres. Et nous nous moquerons de Dieu en Le dessinant : ciel, nuages, barbe. Ceci est la légende de ce croquis humoristique : « Tu es vieux et perclus de rhumatismes. Moi, je cours dans tous les sens. Je suis libre de Toi et de Tes entraves. Je suis libre dans tous les sens. Ma liberté, combien de sens a-t-elle ? Tu n'en as aucune idée parce que Tu es Dieu et pas un surhomme. Tu n'es même pas homme. En tout cas, Tu n'es pas exposé dans le Musée de l'Homme. Et il n'y a pas de Musée de Dieu. Ce n'est donc pas la peine de parler de Toi et de Te dessiner. Adieu, barbu. »

Tous les journaux que j'achète et n'achète pas sont pleins d'hommages aux victimes de l'attentat qui continue à ensanglanter le monde. Dans *Le Soir*, il y a plusieurs caricatures qui se

trouvent dans le dossier intitulé : *Dans quel monde vivons-nous ?* Le premier croquis montre plusieurs cigognes qui portent des bébés dans leur bec. Un bébé s'exclame, en regardant la terre : « Nom de Dieu ! On doit vraiment naître là-bas ? » Et une cigogne répond : « On compte même beaucoup sur vous. Soyez polis. » Moi, mes parents m'ont acheté dans un magasin, et je me rappelle même la somme qu'ils ont payée : « Sept mille roubles. » Une centaine de dollars. Je vaux peut-être un peu plus à présent.

Un autre croquis représente le Chaperon Rouge qui est assise chez elle, dans son studio, au lieu de rendre visite à sa grand-mère. Il y a une énorme feuille de papier sur son bureau ; et son panier est rempli de crayons. Elle est en train de dessiner le loup ; le rire intérieur fait rayonner son visage, comme disait Victor Hugo. Elle a déjà fini deux moutons qui rigolent en regardant le loup que le Chaperon est sur le point de finir. Son crayon est posé sur une de ses pattes. « Hahaha », rigolent les moutons. Ils ne voient pas le loup qui se tient au-delà de la fenêtre, un revolver à la main. Le Chaperon ne le voit pas non plus. Et même si elle se retournait, elle ne le verrait pas : elle se concentre sur son travail, sur son rire intérieur et sur les futurs lecteurs qui rigoleront en regardant le croquis. Les lecteurs sont déjà là : elle a commencé par eux en pensant à la gloire. Son succès est sous ses yeux ; elle n'a donc pas besoin d'attendre les chiffres des ventes. Est-ce un hommage aux victimes ? une moquerie qui avance masquée ? « En assassinant *Charlie Hebdo*, les terroristes voulaient aussi tuer l'innocence », commente un journaliste qui se sent obligé de masquer la moquerie. Il se peut que je comprenne tout de travers. On peut déformer tout ce que l'on veut et cette déformation n'est pas toujours due aux chutes, aux commotions et à la tête en général.

Dans un des journaux que je trouve sur mon bureau, il y a un écriteau et les mots qu'on voit à la télévision et dans le monde entier : « Je suis Charlie. » Je mettrai ces mots sur un de mes murs car je suis Charlie, moi aussi, même si je suis toujours Valery. Marcel serait Charlie, lui aussi, s'il continuait à vivre en chair et en os. Cabu, Charb. Peu importe les motifs et les origines de leurs dessins qui ne me plaisent pas toujours. Mais cela n'a pas d'importance non plus. La mort brutale et violente sanctifie beaucoup de choses et pas seulement la vie. Elle sanctifie votre postérité et l'attitude que les êtres humains peuvent avoir envers vous. Si le destin – et votre dessin – vous distinguent de cette façon en s'adressant à deux tueurs masqués, à deux corps habillés en noir, vous n'êtes pas un Chaperon Rouge qui continue à voir sa grand-mère et son loup. Vous êtes inscrit dans l'histoire de l'humanité, dans la seule histoire qui existe et continue. En dessinant, en écrivant, vous ne pensez pas toujours à la liberté de parole ou à la liberté tout court, à la fraternité. Parfois, vous ne pensez à rien du tout. C'est votre destin qui le fait à votre place et vous laissez faire votre destin car il sait ce qu'il vous faut. Il vous faut

prouver que les crayons servent à quelque chose et que les journaux ne relatent pas toujours les déplacements d'un président stupide. Ils se penchent sur les grands récits et les thèmes éternels, et il n'y a rien à part ces thèmes ; sauf le vin et le pain.

Si le jardinier de mes voisins me casse la figure, je ne penserai pas à mon destin. Je me dirai que je suis mal tombé, que je n'aurais pas dû acheter cette maison. Où se situe-t-il ? Il ne faut surtout pas oublier que je ne suis pas Valery qui parle et vit dans le cadre de ce livre. Je suis un autre Valery qui habite ailleurs, mais pas dans l'au-delà, contrairement à ce que l'on croit en entendant « ailleurs ». Pourquoi ? Parce que Coriolan a dit : « Il y a un monde ailleurs », et il est mort presque aussitôt. (Encore un grand récit.) Il l'a dit en anglais : « *There is a world elsewhere*. » Peu importe la langue qui parle et affirme quelque chose. C'est l'idée qui compte ; et cette idée est fausse. Vous pouvez vous dédoubler ou détripler, mais le monde où vous le ferez sera le même. Coriolan disait n'importe quoi. Malgré ses déplacements, il restait dans le même monde et cela l'agaçait prodigieusement. Alors, il s'est fait tuer : c'était le seul moyen de sortir de ce monde-ci pour aller ailleurs. Ici, il n'y a pas d'ailleurs, d'ailleurs. Il faut le savoir pour ne pas céder à la tentation de bouger.

Et pourtant j'ai envie de bouger lorsque j'entends la souffleuse ou la tondeuse du jardinier en question. Dès que j'entends un bruit de cette sorte – pour moi, il n'y a pas d'autres bruits pour le moment –, je quitte la maison que j'ai achetée il y a plus d'un an et je me promène pendant une heure ou deux. À mon retour, j'entends le même bruit ; d'ailleurs, je l'entends même pendant ma promenade, à quatre cents mètres de l'origine de ce bruit. Il n'y a pas de monde ailleurs, de monde sans ce bruit épouvantable. Alors, je prends ma voiture et je roule pendant des heures – pour me prouver qu'il y a une sorte d'ailleurs où l'on n'entend pas le même bruit. Il y a d'autres bruits que l'on entend, que Valery entend : après tout, il ne vit pas sur l'île où Bergman a fini ses jours et ses dernières pièces.

À mon retour, j'entends le même bruit qui est fidèle à lui-même et au jardinier dont la vie dépend de ce bruit. Il y a des citadins qui ne supportent pas la nature, la campagne et son air. Dès qu'ils se trouvent à la campagne, ils mettent le moteur de leur voiture en marche et inhalent l'air pourri qui sort du pot d'échappement. Le jardinier met en marche sa tondeuse ou sa souffleuse. Un jour, il mettra en marche les deux, simultanément – s'il est au bord d'une crise de nerf ; ou pour se remettre d'une crise cardiaque. Ou pour se défendre contre un cancer. Mesures de prévention.

Je rentre à la maison et je retrouve le même bruit, mais je n'appelle pas ces retrouvailles « le temps retrouvé », d'autant que je dis quelque part – ailleurs, ailleurs – que l'on ne peut rien retrouver du tout, à part un trousseau de clés. Pas le temps, en tout cas. On peut retrouver le

même bruit et même le même jardinier. J'entends le bruit et je vois le jardinier. Je m'avance vers lui et je ne suis pas masqué : il faut qu'il voie celui qui lui parle et dont les nerfs ne supportent pas le bruit qu'il aime à la folie. (Je me demande s'il est fou ou non. Ou oui.) Je m'approche de lui et de sa tondeuse qui a l'air d'une voiture de sport, rien de moins. Lui, il ressemble à Alain Prost : il porte un casque. Je lui pose une question, malgré ma conviction profonde que ce genre d'individu n'est pas capable de répondre à mes questions, même s'il connaît la réponse. Après tout, je n'ai aucune intention de lui parler de Kant ou de Scheler.

Je lui pose une question simple qui se rapporte directement à ce qu'il fait. Je ne lui demande même pas d'expliquer comment fonctionne sa tondeuse et quelle vitesse elle pourrait atteindre sur une autoroute. Je lui dis : « Quand avez-vous l'intention de terminer votre travail ?

- Quand j'aurai terminé mon travail.

- Mais quand ?

- Je n'en sais rien. On verra.

- On entendra ?

- On verra.

- Vous savez, je n'entends que votre bruit. On dirait que les autres jardiniers ne travaillent pas. Je pense à mes voisins, aux autres voisins. Aucun bruit ne vient de leurs côtés. De temps en temps, très rarement. Pourquoi ?

- C'est à eux qu'il faut poser cette question.

- D'accord, d'accord. Ce que je veux dire, c'est ceci. La plupart du temps, ils se passent de tondeuses et de souffleuses. Donc, on peut s'en passer. Vous les utilisez tous les jours, six heures par jour. Quatre heures par semaine suffiraient, non ?

- C'est un grand jardin.

- D'accord, le mien est plus petit. Mais si l'on additionne tous les jardins du quartier, ils ne produiront pas autant de bruit que le vôtre.

- Parlez-leur », dit-il en lançant un regard en direction de la maison de mes voisins. Et il me tourne le dos. Et je n'ai pas envie de parler à son dos. Ni à ses jambes, d'ailleurs. Je ne sais d'ailleurs pas s'il a de belles jambes ou non ; et je n'ai pas envie de le savoir.

Un nazi me parlerait-il de cette façon ou non ? Non. Il me demanderait si je suis juif, et je lui dirais : « Oui », et il me tuerait sans attendre le reste. C'est quoi, le reste ? « Je suis juif, je suis Charlie, je suis catholique, je suis orthodoxe, je suis protestant, je suis un musulman, je suis Valery. » Il pourrait me demander aussi si je suis slave. Je lui dirais : « Oui », et il tuerait un sous-homme sans attendre, sans m'entendre dire que je suis aussi arien, aérien, tsigane, africain, asiatique, sauvage, cultivé, intello, Othello, Shakespeare, etc. Et si je lui disais

simplement : « Etc. ? » Et si je lui cassais la figure ? Pourquoi faut-il toujours attendre les coups et les balles ? On peut tirer avant les autres. On regarde quelques westerns, on regarde autour de soi (perception), on voit un indien et on tire (action). C'est ainsi que l'on s'en tire.

Donc, le jardinier de mes voisins n'est pas un nazi : je suis toujours en vie et même ma figure est saine et sauve. Mais pour moi il est un nazi, un khmer rouge, que sais-je. Et je crains qu'il ne mette le feu à m maison, qu'il ne démolisse ma voiture. (Je ne la laisse plus dehors, en dehors du garage.)

Mes voisins sont des terroristes ; en quelque sorte, jusqu'à un certain point. Il y a terroristes et terroristes. Les premiers vous tuent, les derniers vous embêtent purement et simplement, et ses embêtements sont une mort lente, comme je dis. En ce cas, je ne peux pas dire que je préfère une mort rapide ou par surprise ; je préfère cette mort lente parce que je peux ressusciter, si j'arrive à convaincre mes voisins que le bruit produit à la chaîne par leur jardinier est insupportable. Mais je pense que cela tombe sous le sens, que c'est aussi évident que la présence de la lune dans le cadre d'une nuit sans nuages. Je pense que cela va de soi, que c'est un axiome euclidien. À vrai dire, je ne pense plus à Euclide, à ses axiomes et à n'importe quels axiomes.

Je ne pense même plus aux idées de Platon. Je pense que nos idées les plus évidentes risquent de ne pas être évidentes lorsque nous les communiquons aux autres, mêmes aux individus qui nous paraissent gentils, compréhensifs et intelligents. Il y a un décalage entre nous et nos voisins, sans parler de ceux qui vivent sur d'autres continents ; sans parler d'extra-terrestres. Il est vrai qu'à présent ma voisine m'a l'air plutôt extra-terrestre – et terroriste, sur les bords –, mais il ne faut pas que je devance mes propos ; ils sont lents, ciblés, et moi, j'avance en tous sens, comme Proust et comme d'habitude. C'est Valery qui avance comme Proust, mon autre Valery. Et pas comme d'habitude : je n'ai pas vraiment l'habitude de ce Valery-là.

Pour le moment, je prépare ma conversation avec la voisine. Je pensais lui parler au printemps. En principe, les jardiniers rangent leurs instruments au début de l'hiver car, aux temps des frimas, ni l'herbe ni les feuilles ne nécessitent leur intervention intempestive. Mais le 2 janvier – c'était un vendredi – j'ai entendu de nouveau la souffleuse et la tondeuse ; pendant quatre heures, ni plus ni moins. Je crois que cela a duré un peu plus, mais je ne passe pas mon temps en compagnie de ma montre. Donc, je ne peux pas dire qu'il a mis cinq heures montre en main. Ni en main ni sur le bureau. C'est un réveil de poche et très souvent il quitte ma poche pour s'installer sous mon oreiller, comme s'il s'y sentait mieux. Il est vrai que mon oreiller est plus confortable que ma poche où mon réveil doit se sentir à l'étroit. Je me promène assez souvent, de sorte que mon réveil se voit ballotté et secoué pendant deux heures, sauf s'il pleut

à verse. Aujourd'hui, il ne pleut pas vraiment, mais il y a du vent et par conséquent je reste à la maison. Et je n'entends ni la tondeuse ni la souffleuse. J'entends une sorte de siffleuse ; c'est le vent qui se produit sur les toits et dans les arbres. En tout cas, pour une fois mes voisins n'y sont pour rien. Ce n'est pas une raison pour renoncer à mon récit.

J'ai déjà écrit le paragraphe précédent et ce n'est qu'ensuite que je me suis souvenu que, dans le cadre de ce livre et peut-être dans les autres cadres aussi, j'étais un autre Valery – mon propre neveu, pour ainsi dire. (Pas un frère tout de même ; pas un cousin non plus.) Il y a le neveu de Rameau et le neveu de Wittgenstein. À partir d'aujourd'hui, il y aura le neveu de Valery Aleff. Je n'ai pas envie de réécrire le paragraphe en question et tous les autres paragraphes où la même question se pose. Que quelqu'un d'autre le fasse ; un autre neveu ou une nièce.

Quant à mes voisins, j'ai envie de léguer la tâche qui me préoccupe depuis quelque temps à la même nièce ou à un autre neveu. En effet, pourquoi dois-je me casser la tête pour trouver les mots justes ? D'accord, je suis en train de me préparer pour une discussion avec ma voisine. Pourquoi les mots justes ? Les mots injustes suffiront, à mon avis, d'autant que pour une fois ils seront justes, étant donné les circonstances. Pourquoi dois-je décrire ce que je lui dirai ? C'est d'autant plus absurde que je lui ai déjà dit ce que j'avais à dire. Pourquoi dois-je recommencer le supplice ? Pour libérer mes paroles ? Et la liberté de la presse ? Devrais-je m'en occuper également ? Il faudrait d'abord trouver un éditeur.

Mes arguments, mes monologues intérieurs. Ils m'intéressent sans aucun doute – quand ils se rapportent à quelque chose digne de leur attention, de leurs impressions. (Mes voisins n'en sont pas dignes.) Nous voyons un bel objet et nous jouissons de sa beauté qui n'est pas suffisante, d'après Platon. Une beauté peut être suffisante, à la manière d'un humain dont l'arrogance nous agace et nous répugne. Mais quelle que soit la beauté d'une œuvre d'art, elle n'est jamais suffisante totalement, et par conséquent elle est incapable d'embrasser les millions de nuances et d'aspect dont la vraie beauté, la beauté totale, absolue et unique jouit jour et nuit, toujours, éternellement. Cette beauté n'est pas omniprésente, hélas, de sorte qu'il faut la chercher, d'après le même Platon. Il y a beaucoup de Platon, si nous pensons aux platoniciens et aux néo-platoniciens. Mais nous ne sommes pas obligés d'y penser tout le temps ; faisons une pause thé durant laquelle nous penserons à la beauté d'un seul Platon.

Nous voyons un bel objet ou un bel humain, mais au lieu de faire l'amour à cet humain sur le champ, nous procédons par étapes en nous tournant vers un humain supérieur, vers un objet dont la beauté surpasse celle du premier objet, même si le premier objet est un tableau de Giovanni Bellini. Bref, en quelques mois ou années, nous sommes capables d'atteindre le but

qui représente la beauté absolue, la beauté-même, son idée, son arrière-pensée, si tant est que les idées de Platon aient des arrières pensées. Tout doit être devant, évident, lorsqu'il s'agit des idées de cette sorte. Vous ne jouez pas à cache-cache avec elles, pourvu que vous soyez en mesure de les contempler dans toute leur splendeur. D'accord, vous ne les contemplez pas encore dans toute leur splendeur : cette splendeur est partielle, pour le moment. Encore un petit effort et elle se dévoilera devant vous, comme cette statue que l'on inaugure dans un film de Chaplin. On enlève la couverture et l'on voit une statue aux pieds de laquelle dort le héros de Chaplin. Si la même mésaventure vous barre le chemin vers la beauté absolue, vous chassez Charlie Chaplin – pas Charlie, pas Charlie – et la beauté vous envahit instantanément, de part en part, partout et toujours – dorénavant. Toujours – dorénavant.

Pas sûr, pas sûr. Et si vous récidivez ? si vous retombez ? Les péchés – et les pêches – sont toujours là, à l'affût de vos chutes. Une chute d'attention qui n'a rien à voir avec les chutes de tension, et vous voilà devant une beauté partielle ; devant un tableau de Fra Angelico, par exemple. Vous détournez vos regards, dégoûté et déçu : après la beauté absolue, ce tableau a l'air minable. C'est comme s'il était peint par le jardinier de vos voisins. Vous avez l'impression que le peintre qui est à l'origine de ce tableau est capable de nettoyer le studio d'un vrai peintre, d'un artiste absolu, mais il est absolument incapable de peindre quoi que ce soit, sans parler des anges de la Sainte Vierge. Vous repensez au jardinier de vos voisins. Il ramasse les feuilles à longueur de journée, mais il est incapable de gérer le jardin, d'en fignoler les fleurs. Pourquoi penser à ce jardinier ? Pourquoi perdre son temps ? Tout le temps que vous passez loin de la beauté absolue est perdu à tout jamais. Vous ne le retrouverez même pas chez Proust, malgré son génie et sa persévérance.

Vous pensez aux dalles de Proust et à ses chaussures, sans parler de l'éternelle madeleine. Rien. Pas de temps perdu, en tout cas. Et puis vous vous demandez si cette madeleine est déjà éternelle. Vraiment ? Et vous ? et vous ? Et dire qu'une petite madeleine est bien supérieure à un être humain qui, en principe, est identique à Dieu, d'après sa carte d'identité biblique. D'accord, vous n'êtes ni omnipotent ni omniprésent ; la petite madeleine non plus, d'ailleurs. Soyons sérieux : nous ne serons jamais égaux à Dieu, quoi que nous disions et faisions. « Oui, je suis créé à l'image de Dieu, à l'image de Dieu ! » Nous avons beau crier sur les toits et se taper sur les cuisses ; nous ne serons jamais à la hauteur de Dieu.

Même quand nous contemplons la beauté absolue, nous ne sommes pas à la hauteur de Dieu ; ni à Sa profondeur, d'ailleurs. Il est beaucoup plus haut et plus profond que la beauté absolue, contrairement à ce que pensent les néo-platoniciens et les platoniciens touts courts. Leurs pensées sont trop courtes pour comprendre la profondeur de Dieu, pour atteindre le fond

de Dieu qu'Il n'a pas. Dieu n'a ni fond ni toit. Construisez une néo tour de Babylone et vous verrez où vous arriverez. Essayez une fois, comme disent les Belges. Essayez deux fois, si vous voulez. Les Belges ne le disent pas, mais vous pouvez toujours essayer. Après tout, la parole des Belges n'est pas parole d'Évangile. Vous essayez et vous ratez tous les coups et tous les coches. Vous ratez aussi votre vie. Vous la ratez aussi si vous pensez à vos voisins, à leur jardinier et pas à vos semblables, pas à vos frères et sœurs. Pas à votre neveu.

C'est mon neveu qui raconte l'histoire du jardinier et des méchants voisins. Moi, je pense à la beauté absolue et à Dieu. C'est Valery qui raconte cette histoire ; pas encore, pas encore. Pour le moment, les deux Valery contemplent la beauté absolue : mon neveu est sous mon influence. Une femme peut être sous influence, même en dehors des films de Cassavetes ; Marcel peut l'être aussi, à condition que son gourou soit Marcel Proust. Personne ne m'accusera du plagiat si mon neveu participe au même cas de figure et s'il exprime ses craintes liées à sa propre figure que le jardinier risque de casser une fois pour toutes. « Une fois ? D'accord, dit mon neveu. Mais pas pour toutes, pas pour toutes. » C'est ainsi que mon neveu parle, et je le laisse faire : je suis un oncle gentil, très gentil. Je suis son oncle d'Amérique ou d'Angleterre, étant donné mon amour pour la langue anglaise. D'habitude, nos conversations – je parle de mon neveu et moi-même – se déroulent en anglais et roulent sur Shakespeare, Hume et Whitehead. Mais ce livre s'écrit en français et nous n'avons pas le choix dicté par la langue française, par le destin, par le déterminisme et les déterministes. Que saurions-nous de la prédestination, si les déterministes ne nous rabattaient pas les oreilles vingt-quatre heures sur vingt-quatre ?

Je me demande aussi pourquoi je m'occupe tellement de mes discours orientés vers le cerveau de mes voisins. Parce que ce n'est pas la peine de parler au cerveau du jardinier, d'autant qu'il n'en a pas, comme dirait n'importe qui. Ce genre de réflexions et de remarques est toujours dicté par la langue, si bien que nous nous demandons si nous ne vivons pas sous sa dictature. Il n'est pas nécessaire de consigner par écrit tout ce qu'elle dit, mais nous ferions mieux d'exécuter ses ordres, comme si elle était Staline qui n'était pas si éloquent que cela. Il ne maniait pas la langue russe comme il le fallait ; la seule chose qu'il arrivait à faire se situait dans le domaine des ordres. Il disait : « Supprimer », et l'on supprimait tout ce que l'on pouvait supprimer sur le champ et sur le moment. Et le reste attendait le nouvel ordre de Staline. Il ne faut donc pas comparer le pouvoir d'une langue à celui de Staline : si le pouvoir en général ne dépendait que des langues, Staline aurait été un galérien.

Souvent mes langues – celles que je manie plus ou moins bien – m'ordonnent : « Supprimer », mais je n'écoute que les ordres de mon corps : avec l'âge, notre corps devient

de plus en plus tyrannique. Il ne faut pas le comparer pour autant à Staline ; il ne faut rien comparer à Staline car il ne le mérite pas. Il faut mériter les comparaisons, les métaphores, les métonymies et autres figures de style. Je me demande si Staline a jamais mérité quelque chose, dans un domaine ou dans un autre. Quelque part, ailleurs. Ailleurs peut-être ; pas sur cette terre.

Je me pose trop de questions ces derniers temps ; je me demande, je me demande. En tout cas, je suis sûr que je répondrai à ces questions, si je suis capable d'y répondre. Les autres ne répondent que rarement à nos questions et ils ne répondent jamais à quoi que ce soit, s'ils connaissent les réponses. Ils les gardent pour eux-mêmes et une fois de plus cela tombe sous le sens. Les sens, eux aussi, tombent sous le sens, ce qui tombe sous le sens, ceci aussi : il est plus facile de vivre sous le sens qu'au-dessus de lui où se situent les nirvanas et l'absurdité de la foi chrétienne, comme disait Tertullien. Il n'est pas facile non plus de vivre au même niveau que le sens, d'être de plein pied avec lui ; cela tombe sous le sens, ceci aussi.

Valery écoute la tondeuse ou la souffleuse – il n'arrive plus à faire la différence entre elles – et il se dit qu'il ne supporte plus ce bruit, d'autant que l'on est le 2 janvier et que la plupart des voisins doivent faire le pont. Et peut-être le point : l'année dernière, celle qui vient de nous quitter, etc. Ils ne sont pas tous aux Caraïbes, et par conséquent ils font le pont car ils sont à l'aise et même fortunés, étant donné qu'ils habitent dans ce quartier résidentiel. Ils ne travaillent donc pas dans des usines et peuvent ne pas aller à leur bureau pour prolonger les fêtes et faire durer le plaisir. Eux aussi, ils entendent ces instruments de torture, quoiqu'ils soient plus loin de ce bruit infernal que Valery qui se trouve aux premières loges. C'est comme s'il avait acheté une place d'orchestre pour une représentation unique que tout le monde veut voir coûte que coûte. C'est quoi cette représentation, ce spectacle immortel ? Un jardinier qui porte un casque. Ce jardinier est, soit assis dans sa voiture de sport, alias sa tondeuse, soit debout, une souffleuse à la main. Il la tient à deux mains et fait du bruit que chacun écoute avec délectation. Tous, sauf Valery. Il ne comprend pas ce bruit. Il comprend la musique de Schubert, Wagner, Bruckner, Mahler et Schoenberg ; mais il ne comprend pas ce bruit.

Il ne sait même pas déchiffrer les notes des bruits de ce genre. Si on lui montre la partition de ce bruit, il n'y comprendra rien. Il ne connaît pas non plus la structure des œuvres produites par ce bruit. Est-ce une forme de sonate ? est-ce un rondo ? Il n'en sait rien. Rien d'étonnant qu'il ne jouisse pas entièrement de ce bruit que ses voisins lui offrent gratuitement. Il ne doit pas acheter un billet pour assister à cette représentation ; il ne doit rien faire. Il doit se réveiller, au lieu de continuer à dormir. Même dans son sommeil il entendrait ce bruit, mais il n'en saisirait pas toutes les nuances. Ce serait dommage de ne pas suivre les méandres de la partition, même si Valery n'arrive pas à la déchiffrer. C'est d'autant plus indispensable de l'écouter avec

attention et concentration. Tant pis, vous êtes incultes. Vous ne connaissez pas cette musique qui est plus importante que celle que vous connaissez. Vous ne savez même pas qu'elle est plus importante que Wagner. Wagner peut être très bruyant, lui aussi ; mais il n'est pas aussi proche de la nature que le bruit d'une tondeuse ou d'une souffleuse. Ce bruit-ci s'inscrit dans la nature et en fait partie, tandis que la musique de Wagner fait partie de Bayreuth, même si elle nous parle des murmures de la forêt. Ce n'est pas la même chose, comme nous le savons tous. Et ceux qui ne le savent pas peuvent rester à Bayreuth : personne ne les en empêche. C'est cela la vraie démocratie. On vous offre le bruit d'une tondeuse, mais pour assister au *Ring*, vous devez acheter un billet.

Mon neveu ne supporte plus le bruit dont l'origine se trouve à quelques mètres de chez lui – chez ses voisins, autrement dit. C'est autrement dit, mais ce n'est pas autrement entendu : où qu'il se trouve, il entend ce bruit. Il est à la maison ; il vient de se réveiller et il se rend compte – avec satisfaction, avec satisfaction – qu'il n'a pas vraiment raté le début du concert. Il en a peut-être raté quelques mesures, mais cela n'a pas d'importance, étant donné que les opéras auxquels il assiste pour rien durent encore plus que les opéras de Wagner. À ce moment précis, Valery a envie de faire une petite parenthèse. Parfois, il entend ce bruit dans son sommeil et cela arrive lorsqu'il n'arrive pas à se réveiller au bon moment. Alors, il voit plusieurs cauchemars car le bruit en question colore ses rêves, de sorte qu'il en résulte une cacophonie incroyable. Et cette cacophonie est à la fois visuelle et sonore. En ce cas, les rêves de Valery s'apparentent aux visions d'Empédocle pour qui le chaos était un espace où se promenaient des corps sans tête ou sans dos ou sans derrière. Il y avait des monstres à l'intérieur de ce chaos et ces monstres s'y promenaient jusqu'au jour où le dieu de Platon a mis de l'ordre dans cette pagaille. C'est cela que Valery observe dans ses rêves ou ses cauchemars. Et une fois de plus, le spectacle est gratuit.

Mais cette fois – le matin dont il parle – il se réveille à temps pour écouter l'opéra à l'état de veille. Tant mieux pour lui et tant pis pour son sommeil qui rate quelque chose ce jour-ci. Il est vrai que Valery peut prendre un somnifère pour ne pas se réveiller au mauvais moment. Après tout, son sommeil ne doit pas être privé d'un pareil plaisir, sans pareil. Il y a de pareils plaisirs dans les autres coins du globe, mais dans ce quartier il faut profiter de la souffleuse de ses voisins car les autres voisins n'utilisent pas la même marque de souffleuse. Pis encore, ils utilisent leurs tondeuses et souffleuses très rarement. Il y a même une voisine dont la tondeuse rampe à travers le jardin sans faire de bruit. Elle en fait un peu, mais ce n'est pas assez, comme Valery le sait. Donc, ce n'est pas la peine d'écouter ce bruit-là et donc n'en parlons plus.

Mais Valery ne comprend rien à rien ; une fois de plus, il est agacé par ce bruit qui se produit au mois de janvier, pas en plein été, en plein automne. Il décide donc de passer un coup de fil à sa voisine qui doit être aux Seychelles et par conséquent ne se rend pas compte de ce qui se passe dans son jardin. Elle pense que la tondeuse aussi bien que la souffleuse sont rangées dans le chalet qui se trouve au bout du jardin. Elle n'y pense même pas car en ce moment elle est dans l'eau ou sur la plage. Et sur les plages on ne pense pas aux tondeuses. On pense au soleil, au bronzage, à la vie en rose, à la vie bronzée. Pourquoi penser aux tondeuses ? Qu'y a-t-il à tondre dans les circonstances ? On nage dans la mer et dans le bonheur, et il ne faut surtout pas tondre ce bonheur, ce moment privilégié. Il est vrai que l'on a ce privilège assez souvent, presque tous les jours. On travaille un peu parce que le travail est agréable, lui aussi, à condition de rencontrer des gens intéressants et de bavarder avec eux. Mais pour le moment, on est sur une plage et on jouit du soleil, du bronzage et des vagues que l'on entend dans un demi-sommeil. Le bruit de ces vagues ne ressemble pas à celui de la tondeuse chérie, mais cela n'a pas d'importance. Un peu de patience et vous entendrez votre souffleuse, chers voisins.

Non, ce n'est pas ainsi que Valery raisonne. Il pense que ses voisins ne savent rien au sujet du zèle de leur jardinier ; après tout, il dépense beaucoup d'essence. Il est vrai que les voisins de Valery sont des gens richissimes et peuvent donc se permettre de dépenser de l'argent pour l'essence que leur tondeuse et leur souffleuse demandent pour accomplir leur devoir ; d'autant que le prix du pétrole continue à baisser. Mais les voisins de Valery ne savent rien au sujet du supplice qu'il endure tous les jours et ils aiment Valery ; ils le respectent au point de désirer son bonheur et rejeter son malheur. Et si Valery leur dit : « Vous savez, je suis malheureux parce que votre jardinier me casse les oreilles avec sa souffleuse », ils parleront à leur jardinier et le problème sera réglé en un rien de temps. Valery aime ce rien qui s'applique parfois au temps, et il se demande ce que cela veut dire. Plus de temps ou un tout petit temps ? Mais ce n'est pas le moment de parler du temps : il n'a pas le temps pour cela. Il décroche son téléphone et fait le numéro de sa voisine, le numéro de son portable. Après tout, elle est soit aux Seychelles, soit en Afrique – en train de chasser des lions.

Valery fait donc le numéro du portable de sa voisine. Disons que c'est moi qui le fais. D'abord, il est plus facile de taper « moi » ou « je » : il y a moins de lettres et chaque lettre compte, chaque seconde. On risque de perdre l'inspiration si l'on tape trop de lettres que l'on peut ne pas taper, par-dessus le marché. On peut taper deux lettres au lieu de six ; c'est ce que je ferai dorénavant, sauf si j'ai vraiment besoin de mon neveu pour me réfugier derrière son dos : on ne sait jamais avec ces gens, avec n'importe quels gens. Bref, on ne sait jamais et c'est

pour cela qu'on le dit assez souvent en se donnant la peine de prononcer toutes ces lettres et de produire tous ces sons.

Ce n'est pas moi qui fais le numéro de ma voisine, mais c'est moi qui entends sa voix. Et à en juger d'après sa voix, elle est ravie d'entendre ma voix. C'est aussi mon cas, d'ailleurs : je suis ravi et j'en ai certainement l'air car je pensais que je mettrais des semaines et des semaines pour l'avoir au téléphone, ce qui me donne une occasion inestimable pour me plaindre auprès d'elle au sujet de son jardinier. J'ai failli écrire : « au sujet de son sujet. » Il est vrai que je me dis parfois que je n'ai jamais pensé qu'un jour j'aurais peur du domestique de mes voisins. C'est le cas actuellement, dans le pays où j'habite après avoir quitté la France. J'ai peur de ce jardinier non seulement parce qu'il m'a tourné le dos à la fin de notre conversation qui a duré à peine une minute. Ce n'était pas vraiment la fin : j'étais en train de lui demander s'il savait ce que voulait dire « nuisance sonore ». Je ne sais toujours pas s'il le sait ou non car je n'ai parlé ni à son dos ni à ses jambes ni même à ses mollets. Et même si je l'avais fait, aucune de ces parties de son corps ne m'aurait répondu. Alors, ce n'est pas la peine ; c'est une perte de temps. Et pourquoi devrais-je perdre mon temps, actuellement ? J'ai déjà perdu tant de choses dans ma vie. Autant garder le temps à ma disposition.

Et le numéro que je fais ? N'est-ce pas une perte de temps ? Nos voisins et nos semblables ne comprennent rien à rien. Ils comprennent ce qui les concerne, mais ils ne comprennent rien d'autre : ni les autres ni les semblables des autres. Ni le semblant de l'altruisme et de l'autruisme. Ils comprennent ce qui les arrange et la propreté de leurs jardins les arrange, à condition que le jardinier soit beau et passe son temps à tondre tout ce que lui tombe sous les roues. Chomsky pense qu'il y a une grammaire universelle, mais les langues ne se ressemblent que rarement, et certaines d'entre elles n'ont pas de verbes. La langue de ma voisine n'a pas de substantif. Elle connaît le mot paix et peut même le prononcer lorsque les conversations roulent sur le monde, sur la Syrie, l'état islamiste et l'Ukraine. Mais elle l'oublie lorsqu'il s'agit de son voisin. Que son voisin vive en Ukraine ! Que les bombes lui tombent sur la tête et sur les autres parties de son corps ! Que les bombes déchiquettent son cerveau ! Elle ne se le dit peut-être pas, mais c'est tout comme, tout comme.

Alors, pourquoi ai-je fait le numéro de son portable ? Parce que le terme « téléologie » est de nouveau à la mode. Il y a quelques décennies on ne pouvait même pas l'utiliser, d'après Roman Jacobson. On le corrigeait immédiatement, de sorte que l'on lisait « théologie » à sa place, à la place de « téléologie ». Et nos fins, et nos faims ? Nous avons faim et il nous faut de la nourriture terrestre, sinon nous mourrons. Nous avons beaucoup de nourriture céleste, mais c'est de la nourriture terrestre qu'il nous faut actuellement, ce qui nous permettra de jouir de la

nourriture céleste. Il est vrai que nous pouvons manger le ciel sans recourir aux saucissons et aux blanquettes de veau. Mais pour cela il faut mourir et voyager jusqu'au Paradis dans un bateau céleste. Et nous ne voulons pas mourir. Nous regardons les bateaux grâce auxquels les pharaons étaient en mesure d'accompagner leur dieu du soleil, Monsieur Ra, dans ses voyages autour du ciel ; ces bateaux ne nous intéressent pas, étant donné l'intérêt que nous portons à la vie et aux paquebots de croisière. Nous regrettons les croisières transatlantiques durant lesquelles les passagers et même les membres de l'équipage mangeaient du caviar et buvaient du champagne à volonté. *Le France*, par exemple. Est-ce ainsi que s'appelait ce paquebot légendaire, ce paquebot-là ? Mais pas de *Titanic*, s'il vous plaît ; même si l'on vous propose des vieux champagnes.

La téléologie compte dans la vie courante. Nous nous proposons un but et nous atteignons ce but. Si nous ne nous proposons rien, nous pouvons atteindre un but par hasard. Mais la plupart du temps, le but que nous atteignons de cette façon – sans-façon – ne correspond pas à nos besoins vitaux. Il correspond peut-être au grand dessein du monde ou à celui de Dieu. Hélas, les desseins de Dieu ne correspondent pas toujours à nos besoins. Nous avons faim et Dieu nous dit : « Ne mangez pas ce fruit. » Et nous ne disons rien car nous avons peur de Dieu et nous sommes quasi paralysés en Sa présence, même si nous ne Le voyons pas vraiment. Nous voyons une ombre ou une fleur où Il se cache. Nous pouvons même mettre cette fleur dans un vase pour pouvoir regarder et sentir cette fleur. Nous la regardons et nous la sentons ; autrement dit, nous sentons Dieu qui, d'après Whitehead, continue à créer le monde, le temps et le reste, les beaux restes ; et les beaux jours. Et tout d'un coup nous sommes pris de panique. Nous nous disons que nous sentons Dieu. Comment osons-nous ? disons-nous. Et nous enterrons la fleur – pieusement, pieusement. Cela ne veut nullement dire que Dieu est mort. Pas du tout, pas du tout. Il continue à créer les secondes que nous égrenons, faute de mieux.

Nous nous proposons donc un but précis, sinon nous risquons de sentir Dieu – par inadvertance, par inadvertance. Nous mettons de *vraies* fleurs dans nos vases – nous ne supportons pas de faux-fleuristes – et téléphonons à notre voisine pour nous plaindre auprès d'elle. Quel est notre but, notre fin, notre téléologie ? Oui, nous osons prononcer ce mot et si quelqu'un dit « Vous voulez dire 'théologie' ? » nous disons que non. Nous voulons dire « téléologie » et nous le disons. Nils Bohr en parlait, lui aussi. Il disait qu'il y a une cause et un effet, un but que l'on se propose et qu'on atteint. Il est vrai que Dieu dispose, mais Il est pour le moment dans notre jardin, sous la terre de notre jardin, comme s'Il était indisposé. Nous n'avons donc rien à craindre, sauf nos propres peurs. Il faut craindre les peurs et les angoisses ; et nous en avons peur, il n'y rien à faire. Il faut avoir peur de quelque chose, sinon la vie n'est

pas complète. Et nous ne pouvons pas jouir de ce qui est incomplet. Nous pouvons jouir d'une symphonie inachevée, mais la vie incomplète nous tape sur les nerfs. Et n'oublions pas que Nils Bohr parlait de la complémentarité, si bien que nous apprenons que l'effet est un complément d'une cause et un but est celui d'un projet. Et notre projet consiste à téléphoner à notre voisine pour que le bruit produit par son jardinier et son jardin, par ses feuillages et ses herbages cesse une fois pour toutes.

Nous faisons son numéro et entendons sa voix. Rien d'étonnant à cela : après tout, nous avons fait le numéro de son portable. Et c'est elle qui le porte dans son sac à main ; cela tombe sous le sens. Nous lui disons « bonjour » et elle fait de même. Il y a des individus qui risquent de penser qu'un tel bonjour est un bon présage. Nous ne le pensons pas ; moi, je ne le pense pas, en tout cas. Elle me souhaite « bonne année ». « Meilleurs vœux !», dit-elle. Encore un bon présage et cette fois j'y crois au point de croire qu'elle ne me raccrochera pas au nez. Et j'ai raison : nous continuons à parler agréablement, gentiment. Je lui dis que je suis sûr que ni elle ni son mari n'aiment le bruit. Elle dit que j'ai raison. À cette occasion, je lui rappelle quelque chose qui s'est passé tout au début de mon séjour dans le pays dont le nom reste caché pour l'instant. Et cet instant risque de durer assez longtemps. Pourquoi ? Parce que je suis mon propre neveu et par conséquent je n'habite pas là où j'habite. Il en va de même pour mon neveu, d'ailleurs : il me suit un peu partout. Il est vrai que je pourrais déformer le nom de ce pays, à l'instar de Musil qui remplace l'Autriche par le Kakanien. L'épistémologie de ce nom n'est mystère pour personne ; on est loin des noms et des pays de Proust.

Non, le pays où j'habite n'a rien à voir ni avec cette épistémologie ni avec ce nom. Et de toute façon, cela n'a aucune importance. Mon neveu peut habiter où il veut : je ne suis pas son gardien. Il ne faut pas oublier qu'il n'est pas mon frère ; mon semblable mais pas mon frère. Ces réflexions – mes réflexions – ne m'empêchent pas d'écouter ma voisine qui ne dit plus rien, d'ailleurs. C'est tout à fait compréhensible et même logique : c'est moi qui lui téléphone et par conséquent j'ai un but qu'elle ignore pour le moment. Mais ce moment ne durera pas, sinon mon entreprise risque d'échouer. À mon avis, on ne se penche pas assez sur ce vers de Verlaine : « Avec un paradis au bout. » Je me demande si je le cite correctement. Je l'ai peut-être adapté à mes besoins rhétoriques. On finit toujours par ajuster les livres à notre vie, sinon ce n'est pas la peine de lire. Avec le Paradis au bout. N'est-ce pas un énoncé téléologique ? Encore un grand récit éternel.

Je suis allé en ville pour voir une exposition consacré aux peintres de Sienne, et autres peintres de la même période dont le champ de gravitation n'était pas très loin de Sienne, si j'ai bien compris. Pour une fois, mon neveu ne m'accompagnait pas, comme s'il savait que ce truc

stylistique n'est pas digne d'un écrivain. Il est vrai que c'est quelqu'un d'autre qui écrit et Marcel a raison lorsqu'il en parle ; Proust aussi. Mais changeons d'identités tout le temps ; sans en changer vraiment. C'est quelqu'un d'autre qui mange et nous le regardons manger. Et parfois nous ne le regardons même pas. Néanmoins il continue à manger et nous mangeons avec lui, si étrange que cela paraisse. Nous changeons d'identité comme de chemise, mais il y a des individus qui ne changent de chemise que rarement. Ils n'ont pas de femme de ménage et leur machine à laver est toujours en panne, si tant est qu'ils en aient une. Pourtant ils continuent à changer d'identité parce que vous ne lavez pas vos identités ni dans les machines à laver ni ailleurs – dans la mer Baltique, par exemple. Ce n'est pas un vrai changement – ni changement ni maintenant – et par conséquent les Français moyens ne seront pas contents. D'ailleurs, on se demande quand ils sont vraiment contents et heureux. Pour cela, il faut que leur équipe de football gagne la coupe du monde. Et il faut que ces coupes du monde se succèdent à une cadence accélérée : un final par semaine, sinon on boude.

Nabokov fait un pastiche de Proust dans la version russe de son roman intitulé en anglais *Laughter in the Dark*. En russe il s'appelle *Camera Obscura*. Comment procède-t-il ? Il entame un sujet, une description, et il s'y attarde en perdant tous les fils. Mais il ne le regrette pas parce que le fil perdu revient au foyer, au bercail, et il recommence de plus belle, de sorte que nous mettons une heure pour atteindre le cabinet d'un dentiste qui se situe à quelques mètres de notre maison. Le patient saute, s'attarde, se casse une jambe, achète une béquille, continue à avancer, à reculer, à sauter, regarde une fleur, décrit une fleur qui ne se rapporte ni d'une manière ni d'une autre à une dent pourrie. Et pourtant nous constatons que la fleur n'est pas pourrie et nous comprenons que la vie est belle et que Proust ferait mieux d'avancer un peu plus vite car nous savons que la vie est belle et que tous les tableaux que nous y voyons sont beaux, eux aussi.

Nous voulons savoir ce qui se passera avec Albertine et ses copines, mais nous apprenons que Proust était homosexuel – à la différence de Marcel qui ne l'est pas. Du moment que nous savons que Proust était homosexuel et ne s'intéressait aux femmes qu'aux moments où elles portent des chapeaux extravagants qu'il n'arrive pas à imaginer – même sa femme de ménage est au courant de son manque d'imagination – nous abandonnons la partie ou plutôt le roman. Les chapeaux désuets ne nous intéressent pas ; Albert non plus. La mode n'est plus la même et nous préférons les défilés de mode aux romans-fleurs où chaque pétale est soigné par un jardinier qui ressemble à s'y méprendre à celui de ma voisine.

Nous nous attendons à ce qu'Albertine trompe Marcel avec sa copine ou Clémentine, mais Marcel ne sait presque rien de ce qui se passe et le suspense commence à nous taper sur les nerfs. Tant de choses nous tapent sur les nerfs qui deviennent de plus en plus fragiles, de

sorte qu'ils cassent dès que nous nous donnons la peine de renouer avec Proust et sa narration saccadée. Il saccade mais ne saccage pas et nous préférons un bon coup de pied à ces caresses perfides. Assez de perfidie ! Passons à l'action, comme disent les Anglais qui préfèrent les actions aux mots. Rien d'étonnant qu'ils soient si utilitaristes. Lire utile, agir utile, manger utile, boire utile ; tandis que les Français gaspillent tout ce à quoi ils touchent. Et ils touchent à tout ; tout le monde le sait. Par conséquent, ce sont des touche-à-tout. Rien d'étonnant que Proust touche à tout en parlant de souliers ou d'un chapeau. Nous avons envie de lui dire : « S'il vous plaît, touchez ce chapeau et laissez l'univers tranquille. Nous savons que tout se reflète et il y a des liens partout. Après tout, nous connaissons la mécanique quantique mieux que vous. Vous ne connaissez pas la philosophie non plus. Vos amis vous racontaient les œuvres de Kant ou plutôt ses théories. Et nous lisons Kant dans l'original. À quoi bon se fier aux amis qui ne savent rien non plus ? Ce n'est pas dans les salons parisiens qu'on apprend la philosophie et les catégories d'Aristote. »

Bref, mon neveu ne m'accompagne pas au cours de mon voyage au musée où l'on expose les œuvres de peintres siennois. Il y a d'autres peintres, paraît-il – pas de par le monde mais dans le cadre de cette exposition. Tant mieux : on apprend tous les jours. Et c'est un jour où j'aimerais apprendre beaucoup de choses car il pleut et je ne peux pas faire ma promenade rituelle à travers les bois où mes poumons se régalent et mes jambes se dégourdissent. Et je n'ai toujours pas parlé à ma voisine et ce à cause de mes envolées, de mes sots sursauts. Pourquoi sauter sans arrêt ? Tantôt je téléphone à ma voisine, tantôt je raccroche sans attendre la fin téléologique de notre conversation. À quoi bon lui téléphoner, si je n'arrive pas à mes fins ? Je n'arrive à aucune fin en téléphonant de cette façon. Il y a d'autres façons qui n'ont rien à voir avec l'expression « sans-façon ».

Ne parlons surtout pas de mots : nous ne sommes pas sartriens. Nous savons que les mots nous détournent de tout et ils détournent parfois des avions, à condition d'être justes et soutenus par quelques bombes. Vous dites : « Personne ne bouge ! » et personne ne bouge. Il est vrai que si vous ne montrez pas deux revolvers à ces personnes, elles bougeront en tous sens. Elles vous donneront des coups de pieds ; elles vous casseront toutes les figures, toutes les poses. Ce sera la durée bergsonienne ou whiteheadienne de leur casse, de leur casse-route : elles casseront tout au cours de votre voyage. Alors, soyez sage et sortez plusieurs revolvers de votre commode avant de partir pour l'aéroport. Et si l'on vous pose des questions aux multiples contrôles qui vous attendent au seuil des avions, vous direz que vous voulez faire un cadeau à vos multiples enfants. « J'ai une famille nombreuse sur les bras », direz-vous et on vous croira car on aime

les familles nombreuses. Seul le fisc ne les aime pas : ces familles exhibent toujours leurs enfants pour ne pas payer d'impôts. « Vous voyez », disent-ils, et le fisc s'incline.

Il faut se concentrer sur quelque chose, sinon le monde continuera de s'éparpiller. Paul Klee dit qu'autrefois les peintres représentaient une image idéale du monde ou leur idéal du monde. À présent ils doivent se contenter d'une parcelle de notre monde qu'ils fouillent jusqu'à ce qu'ils épuisent ses possibilités. Il est vrai que ces possibilités sont aussi infinies que le monde que l'on peut, selon William Blake, voir dans un grain de sable. Et puis on voit ce grain dans le monde et on constate que les deux sont infinis, comme disait Pascal. Tout le monde dit quelque chose et il est impossible de suivre ce monde et tous les mondes créés par ce monde. Alors, on se concentre sur un grain de sable et on le fouille, on l'épuise, on atteint ses limites ou plutôt ses limites, à soi, à nous. Mais ce n'est pas la peine de démonter le mécanisme de la fiction, comme le faisait Nabokov – selon certains critiques russes. Il montre comment cela marche. Moi, je ne veux ni rien montrer ni rien démontrer. Il faut parler de l'exposition que j'ai vue hier en l'absence de mon neveu qu'il faut abandonner, d'ailleurs ; et ce pour ne pas paraître enfantin. Tous ces jeux sont enfantins : jeux de mots, jeux de personnages et d'identités. Peu importe qui écrit à propos d'une petite madeleine, d'une grande Madeleine ou d'une moyenne Clémentine.

Ne nous expliquez rien, s'il vous plaît. Votre grand-mère meurt ; vous pleurez sans arrêt, ce qui est compréhensible dans n'importe quel cadre : dans celui d'un roman, d'un cercle familial, d'un lit, d'une nuit. Et puis on apprend que c'est votre mère, mais les larmes sont les mêmes et elles coulent de la même façon. C'est un autre « moi » qui parle, un autre Marcel, un autre cel. Mar, mar. Albert s'envole et s'écrase quelque part. Il ne s'appelle pas Albert, mais peu importe les noms des humains : les noms des pays comptent beaucoup plus. Elle me trompe, je me trompe, j'espère que je me trompe, elle ne rentre pas, sa copine, son copain. Allez plutôt à la plage et jouez au volley-ball, comme le commun des mortels. Et cessez de fouiller dans les souliers, dans les lacets, dans les tasses immortelles, éternelles. Nous avons notre vie et nous voulons la vivre pleinement. Nous avons nos tasses et nos souliers. Et mes souliers ont des trous, de sorte que quand je sors pendant la saison des pluies, mes souliers me font savoir que le temps est à la pluie. Je n'ai pas besoin de cette information : je vois et entends la pluie et je la sens sur mon visage. On appelle cela « perception » et aussi « sens ». J'ai plusieurs sens et tous ces sens sentent la pluie, sauf celui de l'odorat. Il la sentira un peu plus tard, une fois la pluie terminée. Alors, mon nez sentira l'herbe fraîche.

Il n'empêche que mes souliers continuent à me parler de la pluie, comme pour rivaliser avec la duchesse de Guermantes qui continue à tripoter plusieurs paires de souliers, désireuse de satisfaire le goût de son mari. Moi, je suis à la maison, devant mon ordinateur, et je constate

qu'il ne pleut pas ce matin, à cinq heures du matin. Ce qui ne veut pas dire qu'il ne pleuvra pas plus tard : j'habite dans un pays où la pluie et le beau temps alternent, comme les chemises du duc de Guermantes ; ou les souliers de la duchesse. Ou ses chaussettes. Et ce n'est pas la peine de se demander si elles sont sèches ou archi-sèches : après tout, la duchesse de Guermantes n'est pas archiduchesse. Jusqu'au nouvel ordre. Et mes chaussettes étaient mouillées, archi-mouillées. Hier, avant-hier.

Il y a des tableaux que je me dois de décrire. Pourquoi ? Après tout, je n'ai rien ressenti au cours de ma visite de cette exposition. Mais j'ai ressenti quelque chose au cours de ma conversation avec la voisine. Et puis il faut que je parle de cette affaire pour élaborer une stratégie appropriée. Lorsqu'on parle de ses problèmes, on avance vers leur résolution. Quand on écrit au sujet de ses problèmes, on avance encore plus et plus vite car la parole écrite parle plus haut que la parole dite, si étrange que cela paraisse. La parole écrite retentit à travers des siècles, comme « J'accuse », par exemple. Moi aussi, j'accuse – sur une autre échelle, dans un domaine beaucoup moins important. D'ailleurs, « j'accuse » retentit très fort aujourd'hui car un nouvel attentat antisémite a eu lieu il y a quelques jours. Il faut que j'en parle aussi, mais il ne faut surtout pas que je dévoile mes projets, que je démonte le mécanisme de ce que je suis en train d'écrire, sa structure intrinsèque ; et sèche, comme les chaussettes d'Oriane de Guermantes.

D'abord la conversation ; ensuite les tableaux et puis les attentats. Pourquoi ne pas commencer par la tragédie ? Si l'on termine par elle, on comprend que cela ne se termine pas ; on comprend le tragique de la vie et on l'accepte. On n'accepte pas les attentant, inutile de le préciser ; mais on accepte le tragique de la vie. De la compréhension à l'acceptation il n'y a qu'un pas. Et la compassion est déjà là, toujours là, que cela déplaise ou non à Nietzsche. D'ailleurs, je ne sais plus si cela lui plaisait ou lui déplaisait. Dans sa jeunesse, cela devait lui plaire puisqu'il était un grand admirateur de Schopenhauer. Et Schopenhauer, pourquoi aimait-il la compassion ? à cause de Bouddha ? Une fois de plus je me perds dans les souliers de la duchesse et dans les tasses de thé. On peut se noyer dans une tasse de thé, vous savez. Ou dans les détails, si vous préférez. Cette participation du public ou du lecteur est aussi enfantine que le reste, que les démontages. Je me rappelle une pièce que j'ai vu dans un théâtre – pas à la télévision pour une fois. Au milieu de cette pièce, un acteur a jeté un ballon dans le public. Heureusement que ce ballon ne volait pas dans ma direction. Depuis lors, je ne vais plus au théâtre. Lorsque vous regardez la télé, vous ne risquez pas de recevoir un ballon sur la tête. Et

ma tête est devenue encore plus vulnérable au moment où j'ai vu la tête du jardinier de ma voisine.

C'est une belle transition. Voici la suite de ma conversation avec la voisine. Nous échangeons nos meilleurs vœux. Et puis je lui parle du bruit. De quoi devrais-je lui parler ? de la pluie et du beau temps ? D'ailleurs, il ne pleut pas aujourd'hui. Aujourd'hui, il pleut. Trêve d'enfantillages, de jeux avec le temps, de flashbacks. (A reculons, comme dirait Günther Grass.) Tout se déroule maintenant, à présent, dans le présent. C'est saint Augustin qui le dit, pas moi. Ou Marcel qui regarde les dalles, le dédale du temps. Trêve de références et de clins d'œil. L'œil ne cligne pas ; le reste non plus. Rien ne clignote. Le nom de mon chauffagiste est Linotte, comme dirait un personnage d'*Ulysse* qu'un monologue intérieur mène par le bout du nez, par le bout de la langue. Et dire qu'il y a quarante ans j'aimais ces monologues intérieurs. Ah, le savon, il faut que je le récupère. Très artistique, très pittoresque. Il ne faut pas que j'oublie de mettre deux sacs en plastique dans la voiture avant de partir, avant de faire mes courses. Pourquoi *acheter* des sacs ? Il faut économiser des centimes, comme dit quelqu'un.

« Chère Dominique ! Je suis sûr que vous vous souvenez de la fête que vous avez donnée pour l'anniversaire de votre fille il y a deux ans.

- Oui, je m'en souviens.

- Vous souvenez-vous de votre proposition ?

- Quelle proposition ?

- Vous saviez que la fête allait durer jusqu'à six heures du matin. Alors, vous avez proposé à vos voisins, à la plupart des habitants du quartier des chambres dans un hôtel quatre étoiles.

- Je m'en souviens.

- À ce moment-là, je me suis dit que vous étiez allergique au bruit, vous et Frédéric.

- Nous le sommes.

- Et que vous pensiez au confort de vos voisins.

- Nous y pensons. »

J'ai mal démarré la description de cette conversation pour une raison très simple que voici : je n'ai pas parlé de ce qui avait précédé cette conversation. Je n'avais parlé ni de mes sensations ni de mes suppositions. J'en avais esquissé des contours, mais cela n'est pas suffisant, étant donné qu'il y va de ma vie toute entière ou plutôt de ce qui reste de cette vie. En effet, je sais que je ne pourrais plus vivre comme j'ai vécu l'année dernière et même au-delà de cette année en question. Pendant cette année, j'entendais du bruit tous les jours et ce n'était pas un bruit d'avions que certains habitants de la ville où je me trouve actuellement entendent tous les jours, pour ne pas dire toutes les cinq minutes. Mais ils habitent de l'autre côté de cette ville ;

quant à moi, je n'entends pas les avions, à quelques exceptions près. Et ce n'est pas la peine de parler de ces exceptions, d'autant que, pendant quelques années j'habitais de l'autre côté de la même ville et par conséquent le bruit des avions que j'entendais à cette époque-là était presque identique à celui que les habitants dont j'ai parlé plus haut entendent aujourd'hui. Il pleut, mais les avions continuent à voler : la pluie ne les arrête pas. Il faut l'éruption d'un volcan pour les arrêter.

Quelles étaient mes sensations, mes impressions et mes suppositions ? Avant d'entamer la conversation avec ma voisine, je pensais qu'elle n'était pas là. Ce sont des gens richissimes et par conséquent ils ne sont pas censés fêter Noël et l'avènement du Nouvel An à la maison où ils habitent d'habitude. Dans notre esprit – pas seulement dans l'esprit français – les fêtes s'associent au changement. On ne change pas ses habitudes puisque on est habitué à changer de lieu, lorsqu'il s'agit des fêtes. On est censé voyager, aller à l'autre bout du monde afin de changer non seulement des lieux, mais aussi des bouts. On change des bouts et on est ravi – comme mes amis russes qui sont actuellement aux Caraïbes. « Tu ne t'imagines pas comme on est heureux. C'est un vrai paradis. » Non, je ne m'imagine pas cela. Je connais une multitude de faux paradis, mais le vrai paradis m'échappe toujours en éludant mes humeurs ludiques.

Donc, j'imaginais que mes voisins étaient aux Seychelles ou en Afrique, au milieu des tigres et des lions, un fusil à la main. Je pensais qu'ils ne savaient rien du zèle de leur jardinier. S'ils en avaient su quelque chose, une toute petite chose, ils lui auraient interdit d'utiliser la souffleuse et la tondeuse à longueur de journée – à cause du bruit et à cause de l'essence qui, il est vrai, ne coûte pas cher ces jours-ci. Il n'empêche qu'il vaut mieux ne pas dépenser de l'argent pour rien ou plutôt pour un bruit que l'on ne veut pas entendre, que l'on ne supporte pas. L'on, l'on, l'on. C'est moi qui ne supporte pas ce bruit ; les autres risquent de l'aimer car cela leur rappelle la vie. Prenons un mourant étendu sur son lit de mort. Soudain, il entend une souffleuse ; il sourit et se dit : « Je vis toujours. » Il n'entend plus ni paroles ni cris. Le monde chuchote et il ne comprend pas ce qu'il dit, le monde, s'entend. Et puis il entend le bruit de la souffleuse ; le monde l'entend aussi, lui aussi. Même l'au-delà l'entend, ce qui prouve que l'au-delà existe.

Tous les riches sont près de leurs sous, comme dit mon amie tourangelle et aussi quelqu'un d'autre. Et ils ont tous raison, cela va sans dire. Je connais une autre femme richissime qui marchande tout ce qu'elle peut marchander lorsqu'elle se trouve en Inde, par exemple ; ou dans tout autre pays où le marchandage est de mise et même de rigueur : on vous regarde de travers si vous ne marchandez pas. Et on a l'air offensé, ce qui veut dire que vous n'êtes pas vraiment très humain. Vous causez des problèmes et éveillez des sensations

désagréables chez les êtres qui ne vous ont rien fait de mal. Ils veulent vous faire du bien en vous vendant leurs produits pour rien, mais vous ne marchandez pas et vous payez le prix fort. Les vendeurs sont déçus car ce qui compte pour eux ne se limite pas à l'argent, loin de là. Ils veulent bavarder avec vous pour comprendre votre psychologie et aussi le monde où vous vivez. Vous les privez de cette possibilité et ils sont tristes, aussi tristes qu'un enfant qui regarde un jouet que ses parents ne lui offrent pas.

La femme richissime en question ne se rend pas compte que parfois il faut rendre les gens tristes pour qu'ils soient heureux un peu plus tard ou même tout de suite. Ils sont tristes parce que vous ne bavardez pas avec eux à propos de leur produit, des prix de ces produits et du pays d'où vous venez. Mais ils deviennent heureux en un rien de temps en vertu du surplus de l'argent qui atterrit dans leurs poches grâce à votre générosité qui se limite à l'absence de marchandage. Vous pourriez donner à ces gens cent dollars, deux cent euros sans acheter quoi que ce soit. Vous donnez votre portefeuille à ces gens-là et, croyez-moi, ils seront heureux en recevant votre portefeuille de vos mains ou de celles de quelqu'un d'autre. Peu importe les mains : c'est le portefeuille qui compte. Peu importe le portefeuille, sauf s'il sort de chez Hermès : c'est l'argent qui compte. Et ils comptent cet argent même avant votre départ, avant de voir votre dos et vos talons.

Ma voisine n'est ni en Inde ni aux Seychelles. Elle est à la maison, si étrange que cela paraisse, vu le nombre de décibels qu'elle doit entendre sans broncher. Si elle avait bronché, elle aurait arrêté ce lynchage sonore tout de suite. Elle ne l'arrête pas ; elle ne bronche donc pas. Que fait-elle alors ? Écoute-t-elle la tondeuse et la souffleuse ? Elle n'écoute pas les opéras de Wagner dirigés par Furtwängler, mais elle se délecte en écoutant la souffleuse maniée par son jardinier. Let goûts et les sons. D'accord, d'accord. Les goûts musicaux de ma voisine ne m'intéressent pas, d'autant qu'elle n'en a pas, selon ses propres dires. Aime-t-elle le jazz, Keith Jarret ? Je crois qu'elle préfère sa tondeuse parce qu'elle lui appartient, à elle, et Keith Jarret ne lui appartient pas. Il en va de même pour le Modern Jazz Quartet. Le jardinier ne lui appartient pas : après tout, il ne s'agit pas d'esclavage. Mais il travaille pour elle et Keith Jarret travaille ailleurs. Dans ce cas précis, la notion d'ailleurs existe bel et bien, et par conséquent la remarque « ailleurs existe » n'est pas déplacée.

« Vous êtes donc allergique au bruit, si j'ai bien compris, lui dis-je.

- Oui.

- Alors, pourquoi n'arrêtez-vous pas le bruit produit par votre jardinier ?

- Il produit du bruit ?

- Oui, c'est un producteur de bruit. Il y en va de même pour votre jardin et votre superbe maison. Avez-vous l'intention d'en faire un symbole du bruit ? son foyer ? son palais ?

- De quoi parlez-vous ?

- De la tondeuse et de la souffleuse.

- Nous faisons entretenir notre jardin. Et notre jardinier est très bien.

- C'est un bruit insupportable.

- Chez soi, on fait ce qu'on veut.

- Votre jardinier peut passer quatre heures au même endroit. Dix mètres carrés.

- Que-voulez vous ? C'est un perfectionniste.

- Un grossier personnage. Il m'a tourné le dos.

- C'est un macho, comme la plupart des Portugais. Un beau macho.

- Moi, je ne suis pas un laid maso. »

Elle m'a dit qu'elle avait trop de choses à faire ; elle était submergée du travail. Elle l'est toujours, j'imagine, et elle le sera si je lui téléphone. Elle m'a promis de m'appeler à la fin de la semaine. Elle voulait parler à son mari avant de reprendre cette conversation avec moi.

On fait tout ce que l'on veut du moment que l'on se trouve chez soi. On peut battre sa femme et son chien ; on peut courir nu en poussant des cris déchirants. Vous courez dans son jardin, vous jetez des bouteilles vides en direction du jardin des voisins. Vous jetez les bouteilles sur votre territoire. C'est-à-dire qu'au départ, au moment de leur départ, les bouteilles se trouvent dans votre jardin. Vous les jetez en regardant le jardin de vos voisins où elles atterrissent quelques secondes plus tard. Elles atterrissent sur la tête de votre voisin ou sur sa table recouverte des mets succulents. Les assiettes volent aux éclats et les couverts s'envolent vers le ciel. Vous continuez à jeter des bouteilles vides dont le nombre augmente à mesure que vous continuez votre nouba. Cette nouba se déroule chez vous, de sorte que vous avez tous les droits de la dérouler. Vous la déroulez et un bout de cette nouba tombe du côté de chez vos voisins, comme aurait dit Proust. Vous êtes de votre côté et une partie de votre nouba est du côté de chez vos voisin. Peu à peu votre nouba se déplace pour se trouver entièrement chez vos voisins. Alors, ils appellent la police et vous retirez votre nouba de leur jardin.

Mais le bruit que le jardinier en question – il ne se pose pas de questions – produit dans le jardin de ma voisine est intangible et par conséquent il ne se déroule pas. Vous ne pouvez pas appeler la police en disant : « Vous savez, un bout de ce bruit est dans mon jardin. Et ce bruit est produit par le jardinier de mes voisins.

- Ce jardinier ne travaille pas dans *votre* jardin, que je sache, dit le policier.

- Non.

- Alors, nous ne pouvons rien faire. D'ailleurs, à *votre* place je demanderais à ce jardinier d'enlever les feuilles qui jonchent le sol de *votre* jardin.

- J'ai un jardinier qui s'en occupe.

- Mais il n'est pas perfectionniste, que je sache. Il n'y a pas beaucoup de perfectionnistes dans ce domaine. S'il y en a un chez vos voisins, votre jardinier est nul. C'est la loi de la probabilité.

- Mon jardinier me satisfait.

- Vous n'êtes pas difficile, à ce que je vois. Téléphonez à vos voisins, au lieu de perturber notre travail. Demandez-leur de vous prêter leur jardinier. Et ne vous plaignez surtout pas du bruit qu'il fera chez vous, dans votre jardin. »

Vous réfléchissez au sujet de la conversation que vous avez eue avec votre voisine. Vous vous demandez pourquoi ces gens – vos voisins, en l'occurrence – étaient si gentils avec les habitants du quartier à l'occasion de l'anniversaire de leur fille. Et tout d'un coup ils deviennent insensibles au bruit de leur souffleuse dont la nuisance sonore est bien plus désagréable que les sons produits par un groupe de musiciens qui jouent du jazz ; ou par les enfants qui s'amusent en dansant et en criant. C'est plutôt touchant et cela vous rajeunit, surtout si vous n'êtes pas encore retombé en enfance. Vous êtes au bord de cette tombe, mais pas encore là-dedans. C'est une tombe agréable car il n'y a rien de plus agréable que l'enfance et les enfants. Si vos voisins vous parlent d'hôtels où vous pouvez passer la nuit à l'abri de ce bruit, vous leur dites : « J'adore les enfants d'autant plus que je n'en ai pas. Pourquoi voulez-vous me priver de la joie qui m'attend au sein de la nuit qui s'approche pas à pas ? Les jeunes qui dansent en riant, en riant. Et les vieux les regardent en souriant. Dommage que je ne sois pas parmi les invités. Et bien, je suis résigné à mon triste sort. Je ne verrai rien, mais au moins j'entendrai votre ode de joie, à la joie. »

Peu à peu, vous vous rendez compte que vos voisins sont sadiques : ils vous privent d'un bruit joyeux, optimiste et triomphant, mais dès qu'il s'agit d'un bruit affligeant, ils sont là, au gouvernail, à la tête de l'armée des décibels qui vous cassent tout ce qu'il y a à casser. Et même s'il ne reste plus rien à casser – vous vous dites « ouf » –, ils continuent à casser les petits riens, les grands riens. Ils ne se contentent pas de petits riens : ils sont trop petits pour eux. N'oublions pas que les décibels sont sadiques, eux aussi. Tel maître, tel décibel. Donc, ils font en sorte que les petits décibels deviennent grands en relisant les fables de La Fontaine. Poissons, décibels – peu importe de quel objet ou sujet il s'agit lorsque notre attention se tourne vers le développement, vers l'évolution créatrice. La vie vous pousse vers la téléologie, vous et les décibels. Tout croît, tout participe à ce mouvement de la vie, à sa durée qui ne s'arrête jamais.

Pas d'immobilisme, pas de poses. Nous procédons, nous marchons. Nous nous mouvons vers un but inconnu qui devient de plus en plus connu. C'est cela la vie et tant pis pour les décibels. Ils ont autant de droits que vous et les autres car ils appartiennent à la vie, et tout ce qui est vital ne leur est pas étranger.

Il ne faut surtout pas nier la durée concrète et cette durée nous dit – Bergson le dit aussi – que nous continuons à vivre et qu'il est difficile de dire si nous sommes un embryon ou un vieil homme. L'élan en question qu'il ne faut surtout pas questionner – il est *unquestionable* – nous pousse vers l'évolution et nous évoluons tant bien que mal. De temps en temps nous nous trouvons dans une tombe et puis nous en sortons, comme si de rien n'était ; de sorte que nous nous demandons s'il y avait quelque chose. Il n'y avait peut-être rien, même pas un embryon. La vie est le prolongement de l'évolution prénatale et nous constatons que nous ne savons pas exactement si nous sommes déjà nés ou non. À en juger d'après nos sensations, nous ne sommes pas encore nés et rien ne dit que nous le serons un de ces jours. Rien, sauf cette évolution qui continue à nous créer, comme si nous étions le monde qui, un jour, *once upon a time*, a eu besoin d'être créé et de créer par la suite. Nous nous demandons pourquoi et, comme d'habitude nous ne pouvons pas répondre à cette question sans réponse. Il faudrait peut-être d'abord trouver la réponse et puis se poser la question, mais nous faisons tout de travers. Toutes nos questions auraient déjà trouvé leurs réponses – depuis belle lurette – si nous les avions oubliées en nous concentrant exclusivement sur les réponses. Une fois les réponses trouvées, nous aurions cherché des questions, et il n'est pas difficile d'en trouver des milliers. Le problème aurait été réglé. Il ne l'est pas, hélas.

D'après Bergson, nous sommes peut-être des « larves d'insectes et des crustacés ». En ce cas, on comprend aisément pourquoi il est quasi impossible de dire si nous sommes vieux ou pas encore nés. D'accord, je suis né et je ne le nie pas. Le problème n'est pas là et ce problème n'est pas encore résolu. Je suis né et je ne le regrette pas, contrairement au roi Pyrrhus et à un nombre impressionnant des personnes qui se suicident sans arrêt. Par exemple, à la fin de la Deuxième Guerre mondiale, rien qu'à Berlin, cinq milles personnes se sont suicidées. Il est vrai qu'elles regrettaient surtout d'avoir soutenu Hitler dans sa lutte pour le pouvoir ; mais elles regrettaient aussi leur naissance, leur présence intrinsèque et extrinsèque sur cette terre. À vrai dire, elles auraient donné n'importe quoi pour être des crustacés car les crustacés n'ont pas honte d'avoir voté pour Hitler. Les crustacés n'ont pas le droit de vote ; ils ne connaissent ni Hitler ni Staline. Rien d'étonnant que beaucoup d'humains aient voulu être crustacés au milieu du XXe siècle. Même à présent il y a des gens qui veulent être crustacés, même s'ils n'entendent

ni Souffleuses ni Tondeuses. D'ailleurs, on se demande si les crustacés seraient gênés par le bruit infernal que j'entends presque tous les jours.

Que fais-je pour lutter contre ce bruit ? Je me déplace à l'intérieur de ma maison – et même à l'extérieur, si je tiens à profiter de mon jardin et du ciel sans nuages. Et même si le ciel contient un certain nombre de nuages, je demeure dans mon jardin parce que je l'aime et l'amour ne s'explique pas, comme tout le monde le sait ; même ma voisine qui est bouchée, peut-être à l'émeri. Je ne le sais pas encore et j'aimerais le savoir pour savoir comment la convaincre de l'intolérance que j'exprime envers ma situation. Mais pour le moment j'ai envie d'oublier ma voisine pour me laisser emporter par l'élan bergsonien qui a l'air de me promettre l'immortalité et tout ce que je veux : l'éternelle jeunesse, par exemple. C'est un bon exemple et j'y tiens par-dessus tout, ce qui n'est pas étonnant : tout le monde y tient, mais personne ne la tient. Voici le hic, comme disait Hamlet.

On perd quelque chose et on acquiert une autre chose ou même le même quelque chose. On récupère cette chose grâce à l'éternel retour ou simplement parce que l'on retombe à l'enfance. C'est cela que l'on appelle parfois « éternelle jeunesse ». Et on se trompe naturellement : c'est plus compliqué que cela, et les vieux gâteux ne sont pas toujours très jeunes. Ils ne sont rien d'autre que des vieux gâteux qui meurent tout doucement ou brusquement – tout dépend de la mort que votre sort vous prépare ; de sorte que vous ne devez pas vous occuper de votre mort. Un souci de moins ; pas de soucis, comme on dit à propos de tout et de rien. Bergson compare un être humain au sablier que l'on retourne quand le réservoir d'en bas se remplit. On remet les choses en place, comme il dit, et tout va bien ; on est jeune une fois de plus, deux fois de plus. D'ailleurs, on peut avoir deux sabliers, trois, et dès qu'un sablier s'épuise, un autre prend sa place, si bien qu'il ne faut rien retourner. Et s'il faut retourner quoi que ce soit, demandez à votre jardinier de le faire pendant sa pause-café ; tandis que vous aurez tout loisir de jouir de votre jeunesse retrouvée. Les sabliers sont plus efficaces que les dalles proustiennes, sans parler des balles prussiennes.

D'accord, on retourne ce que l'on peut, mais cela n'explique rien. Le sablier est là, sur la table de la salle à manger ; et il est probablement immortel. Mais cela n'a rien à voir ni avec votre mort ni avec votre vie. Vous avez votre montre à gousset, votre chronomètre et ainsi de suite ; par conséquent, vous n'avez besoin d'aucun sablier. Et vous n'en avez pas ; aucun, aucun. Comment explique-t-on votre immortalité ? Vous vous souvenez de votre jeunesse et même de votre enfance, si bien que vous y retombez en pensant à votre mère, à votre frère qui est mort pendant la guerre. Vous y retombez dans le cadre de votre mémoire et aussi ailleurs, lors de vos promenades, surtout quand vous n'arrivez pas à marcher et tombez par-ci par-là.

Comme un enfant, un bébé abandonné par sa mère. Elle ne le soutient plus et il tombe en versant une quantité de larmes. Il y en va de même pour vos promenades. Votre mère est morte il y a très longtemps et personne ne vous offre sa main ou son épaule : votre sœur est morte, elle aussi. Et votre tante, et tous vos cousins. Vous êtes donc seul sur les boulevards, dans les parcs et même dans les bois. Vous y allez toujours et vous tombez sous des arbres et même sous des arbustes. Jouissez-vous de votre enfance retrouvée ? Autant mourir ; au moins dans la tombe on ne tombe plus.

D'après Bergson, l'irréversibilité du temps est une apparence relative à notre ignorance. D'accord, nous nous mettons à reverser le temps ; ou à le renverser. Qu'il s'écoule et fuit comme de la vodka le jour d'une fête ou n'importe quel jour. Tout fuit, tout s'écoule, surtout si nous renversons une bouteille. Peu importe : il y en a d'autres. Il y a d'autres bouteilles du temps ; et si nous n'en avons plus, nous prendrons un sablier. Non, non, nous divaguons. Un sablier ne remplacera jamais une bouteille de vodka, comme aurait dit Mallarmé. Bref, le temps est réversible, renversable et contournable. Et tous les retours en arrière sont possibles, à condition que nous renoncions aux thèses irréductibles et aux métaphysiciens qui sont en nous, même quand nous sommes vides ; et à notre insu. Il ne faut rien arrêter ; c'est un laisser-aller perpétuel qui nous sauvera de la mort. Laisser-aller=durée. Heureusement que les rimes nous assistent au cours de nos recherches de la vérité.

De tout façon, je ne comprends presque rien de ce qui Bergson écrit au sujet de notre immortalité personnelle. Nous savons tous que les espèces nous survivent et sont pour ainsi dire immortelles ; mais nous ne le sommes pas et la preuve de ce que nous avançons se trouve dans n'importe quel cimetière. S'il suffisait de retourner des cadavres et de renverser des bouteilles, nous vivrions jusqu'au XXVe siècle. On ne peut pas tenir plus, étant donné les fardeaux que nous portons, même si nous sommes immortels. Personne ne dit qu'en cas de passage à l'état de l'immortalité, nous serons débarrassés de tous les fardeaux, de tous les lourdauds. On nous posera des questions stupides ; on se moquera de nous et on passera des tondeuses à proximité de nos jardins. À quoi bon vivre éternellement dans ces conditions ?

Je ne comprends ni l'immortalité ni la réversibilité de Bergson. Je sais que Giles Deleuze en parle dans ses cours sur le cinéma, et j'écoute ces cours dans ma voiture. Il faut que j'attende un peu et cela va venir ; je crois que c'est le CD suivant qui en parle. Mais il faut que je fasse attention : je risque d'avoir un accident, si j'écoute ce disque trop attentivement. Et comment ne pas l'écouter attentivement ? Une fois de plus, je ne comprendrais rien. Je me rappelle une publicité où on voyait une voiture de luxe qui fonçait droit devant elle, à travers une ville ou une autre. À un moment donné, le conducteur décide d'écouter un CD. Pendant qu'il met le CD

dans l'appareil – je ne sais pas comment cela s'appelle en français – un camion fait son apparition. Les spectateurs le voient, le conducteur non. Nous regardons l'écran de la télévision, tandis que le conducteur regarde l'appareil dont je ne connais pas le nom. Le résultat est prévisible et audible ; nous le prévoyons, le voyons et l'entendons. Et je n'ai pas envie d'entendre un tel résultat.

Il faut donc que je fasse attention. Supposons que je comprenne enfin tout ce que cela signifie. Je comprends à la fois Bergson et son immortalité ; et mon immortalité, à moi. Mais pour devenir immortel, je dois rentrer à la maison et retourner quelque chose, pas nécessairement un sablier que je ne possède pas, d'ailleurs. De toute façon, il faut rentrer à la maison, ce que je ne pourrai faire, si je meurs dans un accident de voiture. Je ferais donc attention et je m'arrêterai pour un passage incompréhensible. Je chercherai une place pour garer ma voiture et j'écouterai ce passage à l'aise et à ma guise – dans mon tempo, en d'autres termes. Je ne suis plus à Paris, ce qui me compliquerait la tâche : il est beaucoup plus facile de se garer dans la ville où j'habite actuellement.

Bon, il faut que j'attende de toute façon : je n'ai pas envie de sortir le CD de la voiture et de l'écouter au cours de ma promenade de cet après-midi. Le soleil brille et par conséquent j'irai me promener. Il est vrai qu'aujourd'hui je n'entendrai pas le jardinier et ses instruments de travail : nous sommes samedi et il ne travaille pas pendant les week-ends, à quelques exceptions près. Aujourd'hui, il n'y aura pas d'exception, j'en suis sûr. Pourquoi ? J'en donnerai des explications au moment voulu. Pour le moment il faut que je m'occupe de ma voisine et aussi du musée, de l'exposition des peintres siennois. Il est vrai que je ne risque pas de perdre les fils de mes récits, étant donné le nombre de recherches que mon ordinateur a déjà entrepris dans ce domaine. On cherche un mot et on trouve tout ce que l'on veut.

Le musée peut attendre : l'exposition dure jusqu'au 25 janvier. Et nous sommes le 16 janvier. (Encore un jeu enfantin ; encore une phrase ludique.) La voisine pourrait attendre aussi, d'autant qu'elle n'attend rien de ma part, à part une réprimande, pour ne pas dire une engueulade. Il y a des individus qui ne comprennent rien, à part les engueulades. Ils ne comprennent ni Kant ni Tolstoï, mais dès que vous vous mettez à les engueuler, ils disent : « Ça y est ! J'ai tout compris. » Je crois qu'elle attend une vrai engueulade, sinon elle m'aurait déjà téléphoné pour prendre un rendez-vous, pour entamer une vraie discussion au sujet de son jardinier. Tout est faux dans cette histoire : sa perception, l'image qu'elle a construite dans son imagination – il est perfectionniste –, son incompréhension totale des sons. Tout cela est une fausse perception du monde d'où découle une fausse perception de la vie. Mais le reste est vrai : ma colère, ma détermination d'éliminer le bruit immédiatement et coûte que coûte.

Je me prépare déjà à notre future discussion ; et pourtant je me dis qu'il n'y aura pas de discussion. C'est ce que je leur dirai : « Il n'y aura pas de discussion. Vous n'avez qu'à m'écouter. Je fais un petit discours et ensuite vous me direz ce que vous en pensez. Si vous ne pensez pas comme je pense, si vous pensez autrement, éternellement, alors je contacterai tous les journalistes que je connais. Et aussi tous les princes et tous les ministres. » Je sais déjà comment je commencerai mon discours. Je dirai d'abord que je ne comprends pas comment on peut ne pas comprendre que le bruit d'une souffleuse est insupportable. Ma voisine était sincèrement étonnée lorsque je lui ai dit que j'étais gêné par ce bruit. Elle ne comprenait même pas de quoi je parlais. Elle pensait sans doute que je parlais des avions, des autres voisins qui sont peut-être des amateurs de rock au point d'inviter des groupes de ce genre chez eux – et pas seulement à l'occasion des anniversaires et des jubilés. Elle n'arrivait pas à concevoir une idée très simple qui cache une des vérités absolues que les philosophes recherchent en vain : le bruit d'une tondeuse ainsi que celle d'une souffleuse sont insupportables.

Pourquoi est-ce insupportable ? à quel point ? Je leur indiquerai ce point en disant qu'avant de faire ma sieste je réfléchis longuement à propos de mon logement – à propos de la chambre où je ferai ma sieste. La position de cette chambre dépend du bruit qui doit venir d'un moment à l'autre, et je n'ai pas envie d'être réveillé au beau milieu de ma sieste, même si à cette occasion je ne rêve pas de femmes superbes et un tantinet opulentes. Même si je ne rêve pas de paquebots de luxe et de vieux champagnes, je préfère ne pas être réveillé par une tondeuse, sans parler des souffleuses. Il est vrai que quel que soit l'emplacement de mon lit, j'entendrai ce bruit infernal, même si le jardinier décide de travailler dans l'autre partie du jardin – par rapport à ma maison et aux chambres qu'elle contient. Je suis sûr que j'entendrai ce bruit et ce jardinier à Moscou et à Pétersbourg. Et je n'ai pas besoin d'y aller pour le savoir.

Pour commencer, je dirai que ce bruit est insupportable, que tous ceux à qui je parle de ce bruit sont unanimes à ce sujet. Donc, si un jour je décide d'écrire une lettre aux juges et aux ministres, je n'aurai qu'à sortir de chez moi pour que tous les habitants du quartier signent cette lettre. Ce n'est pas la peine d'aller à Moscou à la recherche de signatures : mon quartier suffira amplement. Ensuite je m'attarderai sur deux remarques que j'ai entendues au cours de notre conversation mémorable ; je parle de ma voisine et de moi-même. Parler de soi-même ? Mais cela ne se fait pas. Pour une fois, cela se fait et je parlerai de moi à n'en plus finir. Au début de notre discussion, je demanderai à mes voisins de me donner dix minutes, mais je parlerai pendant un quart d'heure au moins, sinon ce n'est pas la peine de parler. Que pouvez-vous dire en dix minutes ? Il fait beau. Oui, d'accord, il fait beau. Mais pourriez-vous parler de Bergson et de Whitehead ? Que pourriez-vous dire à leur sujet au cours de ces dix minutes ? Vous

pourriez dire que tous deux étaient sensibles à la durée. Et vous, vous êtes sensible au bruit. C'est une belle transition qui s'appuie sur la sensibilité humaine, mais puisque ni vous ni vos voisins n'ont beaucoup de temps, il vaut mieux attaquer directement le bruit, ses conséquences et les conséquences de la discussion en cours.

Je ne parlerai tout de même pas de mon immortalité. Chaque chose à sa place. Chaque événement doit se dérouler dans le cadre du temps qui lui est octroyé. Il vaut mieux parler de deux remarques car il faut aller droit au but. Parfois les détours sont les bienvenus, à condition que vous ayez tout votre temps et que vous soyez au milieu des bois ou sur un lac. Mais ne prenez pas votre temps au centre d'une ville américaine ou européenne. Ne le faites surtout pas à Moscou car la pollution y est encore plus grande qu'ailleurs ; dix fois plus grande. D'ailleurs, je répète que ce n'est pas la peine d'aller à Moscou : toutes les signatures se trouvent à portée de la main. Et la même main les portera au ministère de la culture et vers les cours de justice, la Cour suprême. Et la même main les déposera sur les bureaux et ailleurs, si nécessaire. Il vaut mieux faire plus de choses que de moins ; en l'occurrence, en l'occurrence.

La première remarque en question : « Chez soi, on fait ce qu'on veut. » J'en ai déjà parlé. Il est vrai que j'ai tout mon temps ; j'ai même le temps des autres, jusqu'à un certain point. Mais je l'utiliserai autrement ; je parlerai de la deuxième remarque. « Que voulez-vous ? C'est un perfectionniste. » Moi, je me souviens de cette remarque ; les autres non. Il faut que l'on me croie : elle l'a vraiment dit, ce qui paraît incroyable. Un perfectionniste ? Faut-il être perfectionniste pour ramasser des feuilles ? O.K. Vous êtes un jardinier professionnel. Si vous l'êtes vraiment et pas faussement, vous ramassez les feuilles à une vitesse incroyable qui n'est pas accessible aux amateurs. Vous ne fignolez pas ce processus parce que ce n'est pas la peine. Il vaut mieux consacrer votre temps aux plates-bandes ; c'est ce que les vrais jardiniers font à n'en plus finir, à ce qu'il paraît. Ils fignolent les fleurs, pas les feuilles qui gisent par terre parce qu'elles sont mortes. Ou voulez-vous gésir, sinon par terre, au sol ? si vous êtes mort ?

Je leur dirai que leur jardinier n'est pas professionnel pour la bonne raison qu'il ramasse des feuilles pendant des heures et des heures. Je le ferais plus vite à mains nues. Donnez-moi une petite pelle et je le ferai plus vite que votre soi-disant jardinier soi-disant perfectionniste. Mais il est hors de doute que c'est un vrai macho, un vrai de vrai. Plus macho que lui, tu meurs. Ou vous mourrez. Comme vous voulez. D'ailleurs, je ne sais même plus si l'on se tutoie ou non. Je peux tutoyer quelqu'un pour ne pas paraître trop guindé, surtout si l'on se met à me tutoyer sans crier gare. Mais j'oublie tous les « tu » en les remplaçant immédiatement par une multitude de « vous », si je suis en colère ; si je suis fâché contre la personne en question. Et il

y a tant de personnes en question que la plupart du temps je dis « vous », comme si j'avais oublié le pronom personnel qui s'appelle « tu » ou « toi » ou « te » ou simplement « t ».

Et puis je leur parlerai des Japonais car on ne parle pas de jardins sans faire appel à ces jardiniers-nés que la plupart des jardiniers consultent avant d'attaquer les jardins dont ils sont censés s'occuper sans dépasser les limites : sans ramasser des feuilles et des herbes à longueur de journée. D'autant que les Japonais ne le font pas et c'est pour cela que je dois en parler à mes voisins qui ne sont jamais allés au Japon. Comment, des gens richissimes ? jamais au Japon ? Ils sont venu à la maison il y un an à peu près. À cette époque-là il y avait encore des travaux dans leur jardin qu'ils ne laissent pas tranquille. Mon jardinier dit que les jardins se reposent en hiver, comme les ours russes et même peut-être leurs collègues polaires. Leur jardin se repose la nuit ; il dort sur ses deux oreilles après une journée pleine de corvées. J'imagine que leur jardin s'endort tout de suite et n'a jamais de problème de sommeil ; il ne faut pas avoir une imagination débordante pour l'imaginer. Il est vrai que les jardins japonais dorment moins, étant donné la présence des cascades : à moins que les cascades ne soient qu'une berceuse améliorée. Mais à moins leur maîtres et ceux qui les soignent ne les brutalisent pas sans discontinuer : ils ne ramassent pas *toutes* les feuilles car les Japonais considèrent qu'un tel ramassage fait partie du groupe social associe à la rubrique du mauvais goût. Inutile de préciser que, si vous ramassez toutes les feuilles sans exception, vous êtes classé une fois pour toutes.

Et si vous le faites – par inadvertance, par insouciance – votre employeur secoue les arbres qui immédiatement offrent une partie de leurs feuilles au jardin maltraité. Il y a des ours mal léchés et on pense que ce n'est pas bien d'être mal léché dans le domaine des ours et surtout des humains. Mais si votre jardin est mal léché, il est bien léché, si vous voyez ce que je veux dire. « Il est bien, quoi », comme disent les jardiniers japonais et les Japonais en général. Le jardinier de mes voisins ne fait que lécher le jardin que ses employeurs ont par erreur placé sous sa tutelle. Qui plus est – qui moins est, plutôt – il ne le lèche pas aux bons endroits, comme s'il préférait les feuilles et l'herbe aux fleurs. D'ailleurs, je me demande s'il y a des plates-bandes dans le jardin de mes voisins. Et s'il y en a une ou deux, une question se pose, une question de plus : « Quand s'occupe-t-il de ces plates-bandes ? » Il passe tout son temps à ramasser et à tondre tout ce qui se trouve sous ses pieds. D'abord il marche sur une pelouse et se dit : « Il faut la tondre. » Il se dit peut-être qu'il faut la lécher. Alors, je me demande pourquoi il ne la lèche pas ; il se contente en effet de la tondre. Lèche-là, lèche-là ! Va jusqu'au bout ! Ne t'arrête pas à mi-chemin ! Sinon je dirai à ma voisine que tu n'es pas perfectionniste.

Pourquoi ne mange-t-il pas les feuilles qu'il ramasse ? Pourquoi ne tond-il pas les pelouses avec ses dents ? Un jour, quelqu'un apporte à Cioran un bouquet de fleurs. Ce dernier

– Cioran, en l'occurrence – est à l'hôpital car il souffre d'Alzheimer, si mes souvenirs sont exacts. Et même s'ils ne sont pas exacts, cela ne change rien car je me souviens exactement du fait qu'il a mangé ce bouquet ou une de ses parties. Il tondait les feuilles et les tiges avec ses dents avant de les manger. Il va sans dire qu'il mangeait aussi les fleurs qui sont sans doute plus succulentes que les tiges qui me rappellent les asperges. Cela ne veut pas dire que je n'aime pas les asperges, surtout les asperges blanches. Mais je n'aime ni les tiges ni les feuilles. Quant aux fleurs, je peux en manger dans un restaurant gastronomique : c'est dans ce genre de restaurants que l'on trouve parfois des fleurs dans son assiette. Je ne mangerai jamais les fleurs que l'on peut retirer de mon vase, sauf si je tombe malade et partage le sort de Cioran. Je n'ai rien contre son sort en général, mais je n'aimerais pas manger un bouquet de fleurs.

Il est vrai qu'il vaut mieux être un lèche-pelouse qu'un lèche-cul et même un lèche-bottes, mais cela n'excuse en rien le comportement du jardinier de mes voisins. (Et celui de mes voisins.) Lorsque je parle de lui à mes amis, ils me disent qu'il lui manque une case. Je ne suis pas d'accord avec eux. Je leur dit : « Non, ce n'est pas un fou. Il lui manque sans doute quelques cases, mais ces cases ne se rapportent pas à la folie. Elles se rapportent à la stupidité, à l'opiniâtreté, que sais-je. Au fait, je ne crois même pas qu'il soit un abruti, un demeuré mental. Ce n'est pas un joueur non plus. Et pourtant il joue avec ses joujoux, avec la tondeuse et la souffleuse. Il en fait ses joujoux et il joue avec elles. Logique, n'est-ce pas ? Au moins il est logique. Je me demande à quel niveau de la logique il se situe – par rapport à Aristote, par exemple. A-t-il compris qu'Aristote est dépassé ? depuis longtemps ? »

Je pourrais le dire aussi à mes voisins. Mais il faut que je sois plus constructif, comme disait Brejnev et d'autres dirigeants soviétiques. Ils étaient si constructifs que leur construction a fini ses jours comme un château de cartes, sauf que cela n'a jamais été un château. C'était le palais du communisme ou celui du socialisme vainqueur. Avant de parler à mes voisins, je dois construire un château-fort ; autrement dit, il faut que je sois non seulement fort, mais aussi convaincant, logique et implacable. Il faut que mes arguments soient massues et que leur masse écrase toute résistance, toute velléité de contradiction. Je n'entends pas les autres voisins. Est-ce un argument massue ? Mes voisins me répondront ainsi : « Vos autres voisins ont des jardins minuscules et misérables. Leurs jardins ne méritent ni tondeuses ni souffleuses. Ils peuvent rester comme ils sont : personne ne remarquera la différence. Pourquoi ? Parce qu'il n'y en a pas. Leurs arbres ne sont pas de vrais arbres. Ce sont des arbres nains. Il en va de même pour leur herbe, leurs arbustes et leurs feuilles. Tout est nain chez eux, eux compris. Comprenez-vous ce que nous voulons dire ? Comprenez-vous le mot 'nain' ? Vous êtes d'origine étrangère, à ce qu'il paraît. Vous êtes russe d'origine, si nous ne nous trompons pas. Alors, vous ne

comprenez peut-être pas le mot ‘nain’. Vous ne comprenez sans doute pas la différence entre notre jardin géant et les jardins nains. On peut dire que ce sont des jardins ‘*niet*’. C’est comme ça que vous dites, vous autres, les Russes ? Ça veut dire ‘non’, si nous ne nous trompons pas. Leurs jardins s’apparent à votre *niet*, comme s’ils n’existaient pas. Ce sont des non-jardins. À ne pas confondre avec les jardins-nô. Puisque vous parlez du Japon, vous risquez de confondre tout cela. Loin de nous d’insinuer que vous avez l’esprit brouillon, mais ce que vous dites a l’air d’un brouillon. Vous n’avez pas assez travaillé votre discours. Alors, nous allons vous laisser. Appelez-nous quand votre discours sera prêt. »

Je pourrais aussi leur parler de la pluie et du beau temps. Pourquoi ? Parce que cela tomberait bien et aussi sous le sens. Au cours de ma vie, je ne faisais pas attention aux dates ni aux noms des jours. Je savais qu’il y avait un lundi et aussi un mardi, mais je vivais hors du temps, dans la durée de Bergson, si tant est que je comprenne bien de quoi il s’agit lorsqu’on parle de la durée de Bergson et de la durée en général. Rien ne dure d’après Héraclite ; même vos jambes ne durent pas à cause des molécules et de cellules. Et cette fois-ci, il ne s’agit pas de cellules grises, à n’en déplaise à Monsieur Poirot. Il s’agit de cellules blanches peut-être ; je n’en sais rien. La couleur de vos cellules dépend-elle de la couleur de votre peau ? Je parle des cellules qui se trouvent et se déplacent dans vos jambes. Et bien, elles ne se déplacent pas en ce moment, étant donné que je suis assis devant mon ordinateur. Ou se déplacent-elles toujours, même quand nous dormons ? Est-ce pour cela que je ne dors pas bien ? Et les somnifères ? Que font-ils ? Leur tâche consiste à immobiliser les cellules, je *présume* ; comme disent les Américains, surtout lorsqu’ils parlent du docteur Livingstone.

Je leur parle donc de la pluie et du beau temps. Imaginons qu’ils soient déjà là, en face de moi. C’est ainsi que certains chefs d’orchestre travaillent. Ils mettent des chaises dans leur salon et se mettent devant ces chaises, derrière un pupitre ; s’ils ne dirigent pas par cœur, ce qui leur arrive de temps en temps. Supposons qu’ils dirigent par cœur. En ce cas, il n’y a pas de pupitre entre eux et les membres de leur orchestre. Il n’y a qu’une baguette ; et encore. (Certains chefs dirigent sans baguette. Boulez, par exemple.) En face d’eux, il y a un nombre impressionnant de chaises. En tout cas, cela impressionne leurs visiteurs qui se posent des questions et posent des questions. « C’est quoi ça ? Pourquoi ? » C’est un orchestre, voyons. Que voulez-vous que ce soit ? des invités ? Pourquoi faire ? Il y a un concert dans quelques jours et on ne reçoit ni amis ni ennemis la veille d’un concert que l’on doit diriger ou jouer au piano. Les chaises sont donc destinées aux membres de l’orchestre. Ils ne sont pas là, mais c’est tout comme, tout comme. Avez-vous compris quelque chose ? comme diraient mes voisins. Et puis vous dites à

un membre de l'orchestre : « C'est trop fort. » Et vous dites à un autre membre : « C'est trop *piano*. Je ne vous entends pas. »

Je leur parlerai de la pluie et du beau temps pour une *autre* raison. (À mes voisins, pas aux membres d'un orchestre que je n'ai pas.) D'habitude, les gens en parlent quand ils n'ont rien à se dire. (De la pluie et du beau temps.) Ils tuent le temps qu'ils sont censés passer ensemble en parlant de la pluie, en se plaignant de la pluie. C'est surtout approprié au cas où il pleut vraiment, en ce moment. Sinon, vous pouvez toujours parler d'hier et même d'avant-hier. Vous pouvez aussi dire qu'il a plu tout le mois de mai, même si ce n'est pas vrai. Vous pouvez dire aussi que, d'après vos voisins et les spécialistes, il pleuvra tout le mois de novembre et même au mois de décembre. Il neigera et il pleuvra : parfois on peut parler aussi de la neige, d'autant que la neige tue le temps aussi efficacement et même aussi promptement que la pluie. Il en va de même du beau temps.

D'abord vous parlez donc de la pluie et de la neige ; ensuite vous glissez imperceptiblement vers le beau temps, vers le ciel bleu et sans nuages. Vous pouvez ajouter quelques nuages à ce ciel immaculé et ce pour ne pas ressembler au jardinier dont je parle sans arrêt ou plutôt avec de petits arrêts. Il n'empêche que j'en parle tout le temps pour ne pas le perdre de vue ; comme si quelqu'un pouvait le perdre de vue et surtout d'ouïe. Je crains de perdre le fil qui me mène vers l'arrêt définitif de son travail. *Well*, il peut travailler *de temps en temps*, à condition qu'il réduise au minimum son travail et son zèle ainsi que son esprit joueur dont son travail dépend lourdement. S'il réduit tout cela d'une manière drastique, je n'écrirai ni aux ministres ni aux secrétaires d'état.

Je leur parlerai de la pluie et du beau temps pour la raison que voici. Autrefois, comme tout le monde, je me réjouissais lorsque je voyais du soleil filtrer entre les deux moitiés de mon rideau. D'ailleurs, Marcel faisait la même chose soit à Combray, soit ailleurs, si mes souvenirs sont bons. Autrefois, je me disais que je pourrais me promener et me réjouir en regardant la lumière qui s'apparente à Dieu ; en tout cas, dans le cadre de certains écrits. À présent je deviens triste dès que je vois un rayon de soleil dans la chambre où je me réveille et ouvre les yeux pour saluer un nouveau jour. Je me dis immédiatement que le jardinier se mettra au travail d'une seconde à une autre. Il ne perd pas son temps lorsque le soleil brille au firmament. Le soleil brille et le jardinier travaille ; moi, je me promène en attendant la fin des travaux. Et si, en cours de route, je tombe de sommeil, je tombe tout simplement, tout bêtement. Je sais que de toute façon je ne m'endormirai pas à la maison, vu le nombre de décibels que mon cerveau encaisse chaque fois que je rentre à la maison sous les rayons du soleil. Donc, je ne rentre pas et je dors dans la rue, en pensant à Charlie ou à Chaplin. Je n'oublie pas Charlie. Je suis Charlie.

Autrefois, je ne pensais pas aux week-ends. À présent je les attends car le jardinier ne se permet pas de travailler pendant les jours fériés. Il est vrai qu'il travaille parfois le samedi, en se disant qu'il n'est pas juif et par conséquent peut se le permettre. Il ne se le dit peut-être pas – pas à ce sujet, en tout cas. Il travaille, c'est tout, un point c'est tout ; automatiquement, mécaniquement, stupidement, obstinément. Ceux qui sont stupides depuis leur naissance et pendant leur jeunesse ne peuvent pas travailler autrement. Ils ne peuvent pas *vivre* autrement. Tout ce qu'ils touchent devient stupide – même les objets inanimés qui ont une âme, sinon ils ne pourraient pas devenir stupides. Bref, je me dis qu'on est mardi et qu'il me reste encore quatre jours avant que je puisse profiter du calme. Est-ce une vie ? C'est la question que je poserai à mes voisins. Je ne leur dirai pas : « Est-ce une vie *normale* ? » En tout cas, ce n'est pas une vie tout court. On sonne à la porte ; Salomon ouvre la porte et voit un homme qui lui pose la question suivante : « Est-ce que David vit ici ? » « Oui, répond Salomon. Mais est-ce une vie ? »

Il est vrai qu'au tréfonds de mon âme je désire cette confrontation : grâce à ce genre de controverse vous pouvez devenir relativement connu du monde et, quoique vous disiez ou fassiez, vous avez besoin du monde, de cette fameuse reconnaissance hégélienne et de la sociabilité animale dont Aristote nous parle dans son *Éthique*. Et puis, quelle que soit leur origine, les décibels font partie de l'élan vital dont parlent Bernard Shaw, Bergson et le reste du monde philosophique pour contrecarrer l'instinct de mort qui doit sa naissance à la plume et au cerveau de Freud. Sans lui, l'instinct de mort n'aurait pas existé et nous aurions vécu indéfiniment, poussés par la force vitale et l'élan créateur. Même si nous ne créons rien du tout, à part des problèmes, nous sommes portés par cet élan. Après tout, nous faisons partie de deux natures : la nature tout court et la nature humaine. Hélas, ce genre de réflexions nous éloigne de la téléologie et de notre but – de mon but, en l'occurrence. Et mon but s'oriente vers le bruit qu'il faut éliminer. Grâce à la publicité, tout le monde sait qu'il est plus facile d'éliminer des éléments toxiques de notre organisme : il suffit de boire de l'eau d'Évian. Tant pis pour la reconnaissance hégélienne et plébéienne. Qu'on ne me reconnaisse ni dans la rue ni dans l'histoire humaine. Je survivrai, pourvu que je ne sois pas harcelé par le bruit, jour et nuit !

Hier, je suis sorti de chez moi – pas seulement pour me promener dans les environs où l'on n'entend plus le bruit des tondeuses et des souffleuses. Même le jardinier de mes voisins s'est calmé, mais il ne s'est pas vraiment calmé. En tout cas, il ne c'est pas calmé tout seul : c'est moi qui ai pris l'initiative, sinon il aurait continué à travailler jusqu'au jour du jugement dernier. Seuls les jugements derniers peuvent mettre fin à ce genre de travaux et d'individus qui ne font que persister et signer, de sorte que l'on trouve leur signatures un peu partout : dans les

yeux, dans les oreilles. Il ne persiste plus ; il ne signe plus. Pourquoi ? Pour une fois, je peux répondre facilement à cette question et même à n'importe quelle question : en l'absence de bruit, dans le calme je pense mieux et j'existe davantage. Et dans cette nouvelle existence je peux répondre à toutes les questions pour la bonne raison que tout est clair devant moi et même derrière moi. Je n'ai pas besoin de tourner la tête et de regarder en arrière. Je vois tout ce qu'il faut voir et parfois même ce qu'il ne faut pas voir pour ne pas devenir fou – la vérité absolue contre laquelle Nietzsche nous met constamment en garde. Tant pis, je la vois ; je n'en parlerai pas pour que les autres ne tombent pas comme des mouches. Pour que les mouches ne tombent pas. Comme la plupart des gens, je n'aime pas les mouches et s'il n'y en a pas, elles ne tombent pas. Sinon elles tombent, parfois ; si l'on utilise cette bombe dont le nom m'échappe pour le moment.

Une de ces vérités absolues est énoncée et annoncée par Bergson. Mais avant de parler de Bergson et de nos vérités absolues, je me sens obligé de dévoiler le mystère concernant/ de la disparition sonore du jardinier qui habite à plein temps chez mes voisins. Il fait des apparitions visuelles, si bien que je le vois parfois près de mon portail ; d'après ce que je vois, il n'a pas l'intention de forcer la serrure de ma porte. Il se contente d'enlever les feuilles qui s'amoncellent peu à peu près du portail de mes voisins, et cette fois il le fait avec un balai : la tondeuse n'est pas de mise en pleine rue. Avant-hier matin, je l'ai d'abord entendu; il s'affairait près du portail et je l'ai deviné tout de suite en calculant ses coordonnées d'après le bruit que j'entendais. Chouf, chouf, chouf, comme aurait dit Céline. Il aimait tous ces chouf, chaf, maf, paf. C'est ainsi qu'il décrivait la guerre et les bombes. Moi, je suis en train de décrire le travail du jardinier en question, et cette fois il s'agit d'une vérité partielle – elle n'est pas aussi grande que la vérité absolue – et d'un travail partiel car tout est partiel pour ce jardinier s'il ne peut utiliser ni la tondeuse ni la souffleuse. La vie, elle aussi, est partielle dans ce cas. Alors, qu'il vive partiellement, dorénavant.

Je ne perds pas le fil de Bergson, mais avant de faire défiler ce fil, je dois expliquer la disparition sonore du jardinier. Ce n'est pas par hasard qu'il n'utilise plus ni A ni B : c'est fatiguant d'écrire tous ces mots sans arrêt. Tondeuse, souffleuse. Lui, il s'est arrêté, moi aussi : je ne parlerai plus ni de T ni de S. Dorénavant il n'y aura que A et B et éventuellement C. L'a b c de la vie. Cet arrêt de la part du jardinier n'est pas dû au hasard : j'ai déjà dit quelque part que son bruit ne sera jamais aboli par hasard, au hasard, etc. Il a plu pendant trois ou quatre jours. Soudain, la pluie s'arrête. Et le bruit recommence, le bruit de la tondeuse ou celui de la souffleuse. Nous étions le 16 janvier ; ou dans ces eaux-là, dans ces bruits-là. Alors, je me dis : « Ça suffit », et je fais le numéro du portable de ma voisine qui ne m'a toujours pas appelé,

malgré mes appels à l'aide. J'entends la tonalité et puis sa voix qui me dit mécaniquement que je dois lui laisser un message pour qu'elle me rappelle tout de suite. Je sais qu'elle ne me rappellera ni tout de suite ni demain : elle ne se donne même pas la peine de décrocher son téléphone quand je lui téléphone. Elle voit mon numéro qui luit ou s'inscrit sur l'écran de son portable, et elle se dit qu'il ne faut surtout pas parler « avec cet emmerdeur ». Je ne sais pas si elle lit Céline, mais si elle le lit, elle utilise d'autres mots pour me stigmatiser.

Une fois *son* message fini, je me mets à parler. Je lui dis que le macho s'est remis au travail et que la tondeuse est de nouveau à l'ordre du jour. « Il faut que ça s'arrête. C'est un ordre. » Je n'ai pas dit ça. Une de mes amies me dit qu'il ne faut pas enguirlander ma voisine trop souvent, sinon elle sera outrée et prostrée. Et son jardinier ne tarderait pas de profiter de cette prostration pour me casser le reste de mes oreilles. Donc, je ne lui parle pas de mes ordres. Je lui parle plutôt du désordre causé par ce bruit. Ce désordre est partiel car il ne concerne que ma vie et celle des habitants du quartier. Il est vrai que, d'après Blake et la mécanique quantique, on peut voir dans ce quartier le monde entier, sans parler de l'univers, mais parlons plutôt de moi et de ma vérité, quelle que soit sa partialité. Je lui dis que je ne peux plus supporter tout ça. Ce n'est pas la peine de préciser de quoi il s'agit et je ne le précise pas par crainte d'être interrompu par son répondeur. Il est peut-être plus patient que sa maîtresse qui est toujours très occupée quand on lui parle de son jardinier, mais même sa patience n'est pas infinie. Je lui dis donc qu'aucun jardinier ne travaille en janvier et que si le bruit persiste et signe, je ferai ce que je peux. Je n'ai pas précisé ce que je peux faire : il faut qu'elle pense que je peux *tout* faire, tout sans exception. Et il est impossible de décrire ce tout et l'absence d'exceptions en quelques secondes. Je lui dis aussi que je lui demande de m'appeler impérativement pour que nous puissions discuter de ça en présence de son mari.

Il est vrai que son mari pose problème et que ce problème ne se rapporte ni à ses humeurs ni à son caractère. Il m'a l'air très sympathique et c'est avec lui que je voulais parler de ce bruit. Dès le début de cette aventure sonore je pensais à lui et pas à elle. Si elle avait été plus jolie, j'aurais plutôt pensé à elle, mais ce n'est pas le cas, ce n'est certainement pas le cas. Elle n'est ni belle ni jolie ni laide. Je pensais qu'elle était gentille et intelligente. À présent je me rends compte que je me suis trompé. Je me trompe souvent et ce n'est pas dans mes habitudes de nier mes tromperies et mes erreurs en général. Je ne les nie ni ne les renie, de sorte qu'elles continuent à vivre à mes côtés et même à l'intérieur de ma psyché et mon corps. Bref, son mari pose un problème qui n'a rien à voir avec ses dispositions innées, naturelles et même surnaturelles.

Un jour, je sors de chez moi : malgré l'amour que je porte à ma maison, je franchis souvent son seuil car ma solitude n'est pas toujours légère à porter. Je suis prêt à la porter pendant des jours et des nuits, mais parfois je me rebiffe et je quitte la maison pour faire une promenade ou faire des courses. À propos, j'ai oublié de préciser que le bruit – il n'y a qu'un seul bruit au monde – s'est arrêté deux minutes plus tard. Je reviens à mon coup de fil, au message que j'ai laissé sur le répondeur de ma voisine. Je ne sais pas si elle travaillait à la maison – il faut que je parle un jour de cette maison – où ailleurs. Mais je sais et j'en suis certain que le bruit c'est arrêté deux minutes plus tard. Elle a peut-être ouvert une de ses fenêtres pour crier : « Alphonse, arrêtez tout. Arrêtez, Alphonse ! » Je ne sais pas comment s'appelle ce jardinier proverbial, mais je sais qu'il s'appelle d'une manière ou d'une autre. Je ne connais pas cette manière et je n'ai pas envie de me lancer à sa recherche. « Alphonse » n'est peut-être pas un prénom courant au Portugal. Je n'en sais rien. Et je peux même ajouter : « Rien de rien. »

Il se peut aussi qu'elle téléphone à son jardinier ; de temps en temps, même si elle est en Chine. Une fois de plus, je n'en sais rien et pour une fois cela ne me regarde pas. Il se peut aussi que je confonde le mari et la femme. C'est son mari qui a un bureau en Chine ; elle travaille surtout dans le pays où j'habite actuellement. Elle travaille à présent dans sa nouvelle maison ; la plupart du temps, paraît-il. Quant à son mari, il est peut-être à l'hôpital. Quelqu'un a dit sur son lit de mort : « Bientôt je verrai le grand peut-être. » C'était peut-être Voltaire qui l'a dit ; ou Rabelais. Mais à côté de ce grand peut-être, il y a des milliers de petits peut-être qui nous encombrent au point de nous priver des certitudes que les Grecs prenaient pour des vérités absolues. Je suis certain que le monde est immobile. Je suis certain que tout bouge tout le temps. Voici les Grecs et leurs doctrines ; et leurs certitudes.

Je ne suis pas grec et par conséquent je ne suis pas certain que le mari de ma voisine soit à l'hôpital actuellement. Un jour, je la rencontre par hasard et elle me dit : « Tu sais, mon mari ne va pas bien. Il est à l'hôpital. Une hémorragie interne, tu sais. » Je ne sais pas ce que cela veut dire, et par conséquent je téléphone à une amie médecin pour lui poser une question pertinente. Elle me répond que cela peut être grave. Encore un peut-être. Supposons que ce soit grave. Dans ce cas, son mari est toujours à l'hôpital et elle ne veut pas lui parler de mes plaintes et de leur jardinier, d'autant qu'elle s'intéresse peut-être trop à ce jardinier et à son machisme ; et son mari est peut-être jaloux. Une fois de plus, je n'en sais rien et je ferais mieux de parler de ce que je sais, ne serait-ce que partiellement.

Un jour, j'oublie mes clés à la maison et je laisse même la porte d'entrée entrouverte. Heureusement qu'on ne voit pas ma maison de l'extérieur – de la rue, je veux dire. Notre quartier est plus ou moins résidentiel – plutôt plus que moins –, et par conséquent il y a

beaucoup de vols dans les parages ; et il y a beaucoup de voleurs. Il y a peut-être un voleur, mais il est aussi assidu que le jardinier dont je parle pendant des heures. Que le nombre des voleurs soit grand ou petit ou minuscule n'a pas vraiment d'importance. Ce nombre n'est pas nul et c'est ce qui compte. Ce voleur n'est pas nul non plus, étant donné la qualité de son travail et la quantité des bijoux qu'il a dérobés dans plusieurs coffres-forts.

Je laisse les clés à la maison, dans la serrure de la porte d'entrée ; mais je ne m'en rends compte que sur le chemin du retour ou plutôt devant le portail de mon jardin. Une fois planté devant ce portail, je me rends compte que les clés de la maison ne se trouvent ni dans mes poches ni dans ma voiture. Elles auraient pu tomber quelque part, mais, pour une raison inconnue, je me dis qu'elles ne sont pas tombées, que je les ai oubliées à la maison. Et pour une fois, j'ai raison. Et si je continue à oublier les clés de la maison à la maison, j'aurai toujours raison en me disant que j'ai oublié les clés à la maison. Il est agréable d'avoir raison de temps en temps ; mais pas à ce prix, pas à ce prix. Pour une fois, il vaudrait mieux avoir tort.

Je cherche une solution et je la trouve – pour une fois ; cette fois aussi pour une fois. Je franchis le portail de mes voisins qui est presque toujours ouvert – on se demande pourquoi – et je sonne à leur porte. Leur femme de ménage ouvre la porte et je me dis qu'elle est adorable. Je me l'étais déjà dit à plusieurs reprises et à présent je reprends cette rengaine pour me tenir plus près de la vérité, de la réalité, d'un jugement absolu. Je lui pose une question à propos du téléphone – je ne porte jamais mon portable – et elle me dit que je peux utiliser leur téléphone. D'ailleurs, je ne m'attendais pas à une autre réponse de sa part. Son mari ne m'aurait pas répondu, purement et simplement. Il m'aurait tourné le dos une fois de plus. Elle ne me tourne pas le dos, si bien que je vois son visage qui m'a l'air gentil et généreux. Elle n'a pas grand-chose à offrir ; une blanquette de veau, peut-être. Mais si elle avait une centaine de dollars dans sa poche, elle pourrait me les prêter pour me dépanner. Peut-être. Peu importe : je n'ai pas besoin de ses dollars, de ses euros et de ses bijoux. Je veux téléphoner et elle m'offre cette possibilité d'autant plus généreusement que ce n'est pas elle qui règle la note du téléphone.

Je téléphone à mon amie tourangelle et je lui demande de téléphoner à mon jardinier – il y a d'*autres* jardiniers de par le monde – pour qu'il vienne avec les clés, avec son trousseau qui est identique au mien. Je raccroche et la femme de ménage me dit que je pourrais escalader le mur de mon jardin, à condition qu'elle fournisse une échelle indispensable pour un pareil exploit. D'abord je refuse et ensuite j'accepte ; après un débat intérieur. D'abord, je me dis que mon jardinier n'est peut-être pas chez lui ; il est peut-être en train de boire de la bière belge chez les copains ou dans une brasserie. Il y a des brasseries dont l'accès ne lui est pas interdit ; il y en a d'autres où il casse la gueule des clients, de sorte que leurs propriétaires lui disent qu'il

ne doit plus franchir la porte de leur établissement. Mais il y a des brasseries où il est capable de rester jusqu'à minuit. Et il y reste en profitant de la négligence des propriétaires qui ne reconnaissent pas un casseur de gueules parmi leurs clients.

J'oublie toujours quelque chose, quoi que je fasse, et il n'y a donc rien d'étonnant que cette fois-ci j'aie aussi oublié quelque chose. Mais cette fois c'est tout à fait compréhensible, étant donné que cette fois j'ai oublié le jardinier des voisins. Depuis quelque temps, je fais tout ce que je peux pour oublier son existence. Je me dis que si je réussis à oublier son existence, j'oublierai aussi celle de la tondeuse et celle de la souffleuse. J'oublierai même ces mots sans lesquels je peux vivre jusqu'à cent ans. Mon jardinier les utilisera, si nécessaire, mais je lui demanderai de ne pas m'en parler. Il dira simplement : « Je vais travailler dans le jardin », et cela suffira amplement, indiscutablement. L'essentiel est d'oublier le jardinier des voisins. Et je fais de mon mieux pour l'oublier. Ce soir-là, je le faisais aussi sans doute, de sorte que j'ai pu sonner à la porte de mes voisins, ce que je n'aurais pas fait si je m'étais souvenu du jardinier, ne serait-ce que l'espace d'une seconde. Je ne l'ai pas fait et j'ai donc sonné à leur porte.

J'ai même poussé sur les boutons du téléphone que leur femme de ménage m'avait tendu à la suite de ma demande. Je pousse, fais le numéro de mon amie tourangelle et j'entends une voix qui s'apparente à celle de son frère. Je salue donc son frère en disant : « Jacques, Jacques. » C'est son vrai nom et je ne vois pas pourquoi je devrais le cacher. Je ne vois pas non plus pourquoi je cache le nom du pays où j'habite depuis plus d'un an. Pourquoi ne pas l'appeler le Caucasien ? Parce que ce pays n'est pas situé dans la région du Caucase. Peu importe : j'entends une voix et cette voix n'est pas une voix caucasienne. Elle a une autre origine sous tous les rapports ; en tout cas, ce n'est pas la voix du frère de mon amie. Et pourtant je répète : « Jacques, Jacques » ; en désespoir de cause. Et puis j'entends : « Vous me laisserez parler à ma femme, oui ou non ? » Du coup je me souviens du jardinier, du mari de la femme de ménage. Je tends l'appareil à cette femme et elle parle à son mari en ma présence. Je ne suis donc pas sorti de la maison pour me promener dans le jardin qui est bien plus grand que le mien, ce qui, d'après le jardinier et ma voisine, nécessite des travaux plus importants que ceux qu'exige mon jardin exigu, si tant est qu'il exige quelque chose. Je crois que sa modestie ne le permettrait pas.

Ils se parlent ou c'est plutôt le jardinier ou le mari qui parle, tandis que la femme dit : « Oui, oui, oui, oui, oui, oui, oui. » Une fois la conversation finie, elle me tend de nouveau l'appareil et cette fois j'entends la voix de mon amie tourangelle – de la tourangette, comme je l'appelle. Nous nous parlons, nous finissons de parler et je raccroche aussitôt, soucieux de la note de téléphone que mes voisins recevront à la fin du mois. Je ne sais pas si mon appel est gratuit ou non : dans le pays où j'habite depuis quelque temps, on ne sait pas grand-chose dans

ce domaine. On sait simplement que les communications téléphoniques sont trois fois plus chères qu'en France ; et cette information suffit à justifier mon mutisme international. Il va sans dire que j'envoie très peu d'emails et leur destinataire est toujours le même : mon amie tourangelle. J'aurais dû dire « leur destinatrice » ; ce n'est pas encore trop tard pour corriger cette faute involontaire.

La femme de ménage sort pour aller chercher une échelle appropriée à mon exploit futur ; un exploit à l'échelle de l'homme, comme dit André Gide. On se demande de quel homme il parle. Du jardinier, de moi ? S'il parlait du jardinier, il devrait dire « à l'échelle du macho ». De toute façon, le mot « homme » ne peut être appliqué à la fois au jardinier et à moi. Il faut dire plutôt : « Le jardinier et lui. » Le premier vient de parler à sa femme, et pour le moment il n'est pas assis sur sa tondeuse ; le dernier sort dans le jardin des voisins et se dirige vers le mur qui sépare son jardin de la splendeur dont le jardinier à qui on ne pose pas de questions s'occupe six heures par jour. On ne le lui pose pas de questions par crainte de retrouver son dos sous le nez.

La femme revient et ce n'est pas la peine de préciser de quelle femme il s'agit : aujourd'hui, il y a très peu de femmes dans ma vie et elles vivent loin de mon jardin et de ma maison ; loin du jardinier de mes voisins. La femme apporte une échelle et l'installe au pied du mur que je dois escalader au péril de ma vie. Je l'escalade au péril de ma vie, et je suis toujours en vie, si étrange que cela paraisse, vu ma maladresse et mon corpulence. Je ne ressemble pas encore à Hitchcock, mais cela va venir, si je continue à manger autant que mon chat britannique qui grossit à vue d'œil. C'est peut-être une vue de l'esprit et pas de l'œil, mais ce n'est pas de mon chat que suis en train de parler. Quoi qu'il en soit, mon chat aurait escaladé ce mur en un rien de temps, même sans l'aide de l'échelle. Mais mon chat n'était pas dans le jardin de mes voisins, et même s'il avait escaladé le mur de ce côté-ci pour passer de ce côté-là, il ne m'aurait pas apporté les clés pour que je puisse ouvrir le portail de mon jardin. Il est vrai que cela m'aurait permis d'éviter une petite confrontation avec le jardinier, mais ce qui est fait est fait ; et ce qui n'est pas fait n'est pas fait. Même Aristote aurait compris cette logique ; et pourtant elle n'a rien à voir avec les syllogismes.

J'escalade le mur ou plutôt je suis en train de l'escalader : cela me prend pas mal de temps. Il serait réaliste de consacrer à cette escalade plusieurs pages, mais je ne suis ni réaliste ni surréaliste ni hyperréaliste ni antiréaliste. Je préfère parler de la mort et même de la vie, quand une occasion se présente et ne se retire pas tout de suite, ce qui est souvent le cas. Je commence à parler de la vie, et dès que je commence et plonge dans le vif du sujet, j'entends le bruit de la souffleuse ; et mon souffle s'épuise. Le souffle du génie, comme on dit. Et même si je ne suis

pas à bout du souffle, je n'écris plus rien. En tout cas, je n'écris rien à propos de la vie ; et la mort surgit une fois de plus.

Je m'assieds sur le premier toit venu, et je me dis que j'espère que le jardinier ne voit pas cette escalade misérable et miséreuse ; sinon il pensera qu'il n'y a rien de plus facile que de me casser la gueule, pour utiliser son expression. Il n'a pas besoin de lire Céline pour l'utiliser aussi souvent qu'il le veut. Je suis assis sur le toit, mais je n'ai pas de violon sous la main. Et même si j'en avais un, je ne pourrais rien en faire, sauf la casser en mille morceaux. Je suis assis, j'attends ; et je répète ces deux immobilités à la satiété. La femme de mes rêves arrive enfin et me passe la deuxième échelle que j'attrape et tire vers moi. Cela prend encore cinq ou six minutes ; l'échelle tombe, retombe, et nous recommençons, comme si de rien n'était.

Enfin – il y a eu plusieurs enfin ce soir-là – je réussis à poser cette échelle de mon côté du mur, et j'en profite pour descendre dans mon jardin à la va vite. Dommage que le jardinier ne me voie plus. J'aurais dû filmer cet exploit pour démontrer de quel bois je me chauffe. À qui ? À tous ceux qui ne croient pas que je sois capable d'un exploit physique, pour ne pas dire gymnastique. J'en suis capable et ce fait ne diminue en rien mes capacités mentales et intellectuelles. Ces dernières ne cèdent en rien aux premières, de sorte que je suis bien équipé de tous les côtés et dans tous les sens. Sur le plan physique, je suis peut-être moins bien équipé lorsque je me trouve du côté de chez mes voisins, surtout lorsqu'il s'agit de grimper sur une échelle, quelle que soit sa hauteur. Mais une fois chez moi, je redeviens le superman que je suis –sur tous les plans et sur toutes les coutures.

Je retrouve mes clés, mon chat, et je suis heureux ; pour une fois.

Je ne comprends toujours pas la doctrine de l'immortalité proposée par Bergson et Deleuze. Bergson en parle autrement que Deleuze, de sorte que l'on se demande s'ils parlent de la même chose, de la même immortalité. Tout le monde parle toujours de la même mortalité, mais l'immortalité pose des problèmes, sinon Socrate serait en vie. Au lieu de quoi on ne cesse de répéter que l'homme est mortel et par conséquent que Socrate l'est aussi, puisqu'il est homme. Ou bien il est homme parce qu'il est mortel. Il aurait été ravi de devenir un poisson, même un tout petit poisson, si cette métamorphose lui avait garanti l'immortalité. Non, Socrate est un cas spécial, comme on dit ; il voulait mourir et il est mort. En ce moment, il est en train de s'entretenir avec Homère et il vaut mieux ne pas lui infliger le supplice de l'immortalité, sauf si l'on octroie la même immortalité à Homère. Borges l'a déjà fait et cela n'a pas marché.

Laissons cela de côté ; ou plutôt, laissons-les. Borges, Homère, Socrate. L'immortalité, ils n'en voulaient pas. Tant pis ou tant mieux pour eux. Tant mieux sonne mieux dans le contexte et même en dehors. Alors, tant mieux pour eux, dirait un poète qui continue à prétendre que tous les arts aspirent à la condition de la musique. Mieux, ieux, eux. La musique est là, sa condition aussi. Et la condition humaine ? Elle est là aussi, grâce à Malraux qui parle aussi de la poésie des rochers de Douvres. Les rochers sont peut-être immortels, ne serait-ce qu'en partie ; nous ne le sommes pas, malgré les promesses de Bergson et de Deleuze.

Ce dernier prétend que le premier disait que nous sommes à la fois jeunes et vieux. Même les enfants sont vieux, selon cette doctrine. Nous contenons à la fois, en même temps, l'enfance, la jeunesse, la maturité et la vieillesse. Il ne faut surtout pas penser aux souvenirs : la mémoire n'a rien à voir dans l'histoire. La mémoire compte dans le cadre de l'histoire de l'humanité et c'est pour cela que l'on dit sans discontinuer : « Il ne faut pas oublier. Rien n'est oublié, personne n'est oublié. » Je suis d'accord et c'est pour cela que je suis Charlie et que je vois le certificat de cette identité sur le mur d'en face, à un mètre de la chaise où je suis assis. Mais notre histoire personnelle est différente, ne serait-ce que partiellement. Nous sommes tous Charlie ; nous ne sommes pas tous Bergson et Deleuze. C'est pour cela que nous ne comprenons pas de quoi ils parlent. Tous les âges coexistent et nous continuons à mourir. Comment cela se fait-il ? Nous avons l'impression que tout se fait à notre insu. Puis nous nous regardons dans un miroir et poussons plusieurs cris. Et Bergson aussi bien que Deleuze sont morts. Ce n'est pas la peine de parler de l'évolution et de la création si vous êtes mort ou même en train de mourir. Est-ce cela votre évolution ? Vous êtes en train de créer votre propre mort. Il n'y a pas de quoi être fier, sauf si vous êtes un martyr chrétien. (Pas un martyr musulman.) Ni Bergson ni Deleuze n'étaient fiers car ils étaient des philosophes. Et les philosophes ne sont jamais fiers ; ils mènent une vie philosophique qui bannit la fierté en la remplaçant par la méditation.

Je médite et c'est ainsi que je crée une suite dans mes idées. Je termine un paragraphe par le mot « méditation » et je commence un paragraphe qui suit le même mot à la trace. Personne ne pourrait donc dire que je n'ai pas de suite dans les idées, mais cette suite ne me mène nulle part et c'est à cause de cela que je suis triste ce matin, malgré l'absence de broyeuse de noir. (Même une suite royale ne mène nulle part.) Il neige chez nous et le jardinier n'aime pas la neige qui le prive de ses joujoux et de ses feuilles chéries. Il est vrai qu'il pourrait souffler la neige et la ramasser par l'intermédiaire de sa souffleuse et même de sa broyeuse. Autrement dit, il pourrait tondre la neige. Il ne le fait pas. Tant mieux pour moi ; tant pis pour lui.

Bergson, Bergson, Bergson. Pour être franc, il me cause autant de souffrances que la souffleuse parce qu'il n'y a rien de pire que de ne pas comprendre comment on peut devenir

immortel. Le livre où tout est dit est là, sur votre bureau. Il est ouvert et par conséquent c'est un livre ouvert. Vous n'avez même pas besoin de l'ouvrir ; vous n'avez qu'à le lire. Vous vous penchez sur les pages et vous lisez ; et vous ne comprenez rien. Vous comprenez le bruit d'une souffleuse, mais vous ne comprenez pas votre propre immortalité ; ni celle de l'humanité. Alors, pourquoi ne pas écouter la souffleuse des voisins ? à longueur de journée ? Vous la comprenez et votre compréhension de la souffleuse est bien plus grande que celle qui vous offre un accès à la philosophie. Est-ce ce que l'on appelle l'entente cordiale ? Si l'on se comprend, on s'entend.

Bergson parle de finalité. Qu'est-ce que cette finalité ? l'immortalité ? L'éternité peut-elle être finale ? Elle ne contient pas de fin, à ce qu'il paraît : elle dure et perdure. Et ce qui dure éternellement n'a pas de fin. Mais c'est trop simple et Bergson n'est pas si simple que cela. Il est même beaucoup plus difficile que ceci. Il brise en morceaux l'antique conception de la finalité, selon laquelle les sandwichs étaient faits pour les estomacs, etc. Il s'agit en l'occurrence de la finalité *externe* qui n'existe pas, selon Bergson. Donc, il n'y a pas de sandwichs ; il y a beaucoup de bouches ouvertes, mais ces bouches attendent en vain un morceau de pain, un morceau de thon. C'est pour cela qu'il y a la famine de par le monde. Si l'on pouvait restaurer la finalité externe, tout le monde mangerait à sa faim : dans la Grèce antique, personne ne mourait de faim. Il ne faut surtout pas penser à la Grèce moderne qui n'a rien à voir ni avec Platon ni avec les sandwichs anciens.

D'autre part, Bergson nous parle de la finalité *interne* où se déroulent les processus vitaux, tels que la digestion, la respiration, l'urination, etc. Toutes les parties dont nous sommes faits et que nous contenons pour vivre dignement « se concertent pour le plus grand bien de l'ensemble ». Très bien : notre ensemble fonctionne à la perfection. Mais où est le grand bien ? Encore un grand peut-être ? Il paraît que cet ensemble s'organise « en vue de cette fin ». Ni hors du contexte ni à l'intérieur du contexte cette fin ne signifie rien, si ce n'est que nous digérons notre dîner sans éprouver aucune douleur. Je suis prêt à aller aux toilettes toutes les deux minutes, si cela peut me rendre immortel. Mais les toilettes n'ont jamais rendu immortel ni Socrate ni Bergson ni qui que ce soit, et ce n'est donc pas la peine d'y aller. Mangeons et digérons – c'est tout ce que nous avons à faire. Et remercions Dieu pour nos intestins qui ne nous causent pas d'ennuis ce soir.

D'après Leibniz, les choses et les êtres exécutent une sorte de composition, ce qui nous rappelle les orchestres que les chefs dirigent à la maison et à Carnegie Hall. Les notes sont là et nous jouons la composition de Dieu, et tout en la jouant, en l'exécutant, nous courons à notre perte. C'est pour cela que Furtwängler et surtout Knappertsbusch préféraient les *tempi* lents. Il faut marcher à sa perte lentement, dignement. Personne ne court au cours des funérailles ; à part

les paparazzis. Mais nous aimons l'imprévu, selon Bergson. Parce que l'imprévu nous ouvre les portes de la création au-delà desquelles il y a les œuvres d'art et les nouveautés de toutes sortes : ordinateurs, jeux, jouets, souffleuses. Il paraît que tout est donné, mais nous devons déconstruire et détruire cette donnée. Il est vrai qu'une partie nous est donnée, mais nous devons découvrir d'autres parties pour construire un ensemble digne de celui que Dieu nous a offert en nous offrant nos intestins, notre estomac et notre foie qui souffre lorsque nous buvons du vin, sans parler du whisky. Nous buvons du whisky et de cette façon nous détruisons le don de Dieu. Sans façons, sans façons, disons-nous. Nous n'avons rien à perdre. Nous avons même perdu nos chaînes. Alors, nous buvons à notre santé car l'immortalité n'existe pas, quoi que l'on dise. Cause toujours, tu m'intéresses.

Et que ce passe-t-il après une lecture de Bergson ? Grâce à Liszt, nous savons ce qui se déroule et court à sa perte après une lecture de Dante. Et Bergson ? Il parle de la lumière, mais nous ne voyons pas cette lumière dans le sillage de notre lecture. Nous ne la voyons ni devant nous ni derrière notre dos. Et nous ne voulons pas entendre parler de ce tunnel proverbial le long duquel les comateux avancent à quatre pattes pour nous parler de cette lumière. Une fois revenus à la vie, ils ne cessent de parler de cette lumière, surtout s'ils voient une lampe halogène, par exemple ; ou une bougie. Ceux qui sont à la fois comateux et pieux voient d'habitude des bougies ; les autres se contentent des lampes halogènes ou même des réverbères. Les goûts et les couleurs, comme on dit à tout bout de champ, à tout propos.

Il y a une succession et une durée ; ou *la* durée, si vous préférez. Les uns s'arrêtent tout le temps car ils se disent que l'instant est beau et qu'il est temps de se reposer, de sentir le goût de l'éternité ; les autres ne s'arrêtent jamais. Pourquoi ? Parce que pour eux chaque arrêt est un arrêt de mort. Par contre, s'ils continuent à se mouvoir, ils participeront au fonctionnement de la durée et dureront jusqu'au jugement dernier et même au-delà de ce jugement, comme je le dis. Ils voient la lumière et marchent vers elle en se disant que ce n'est pas la peine de s'arrêter dans les ténèbres. Ils ne veulent pas apprendre la leçon des ténèbres donnée par Couperin et d'autres. Ils désirent ardemment la leçon de la lumière qu'ils sont prêts à apprendre par cœur en un rien de temps. Pour cela, ils n'auront pas besoin de profiter des leçons mnémoniques de Giordano Bruno. La lumière s'apprend toute seule, à condition que vous vous baigniez au centre de cette lumière. Et son centre est partout, comme tout le monde le sait.

Ces derniers – ils sont aussi les premiers – accusent les mathématiciens pour qui le monde ne fait que mourir et renaître à chaque instant. Autrement dit, le monde s'arrête et repart sans cesse. Trois et trois font six. On s'arrête pour admirer cette équation ou cette formule ; par la même occasion, on arrête le monde. Et on commet un crime car le monde ne doit pas s'arrêter.

Tant pis pour six, trois et quatre. Le monde ne doit pas renaître, sauf s'il s'agit de Jésus. Mais dans son cas, cela s'appelle « Résurrection » et pas « Renaissance ». Mais, comme d'habitude, on confond tout avec d'autres touts. On dit : « Le monde renaît ». On dit aussi : « Le monde résuret. » On crée des néologismes dans l'espoir que quelqu'un comprendra ce que l'on veut dire. Et ces dires se situent au-delà des mots connus, comme disent tous les poètes et certains romanciers. Sans parler des philosophes qui créent des néologismes à tour de bras.

Quelle est la différence entre ces deux mondes ? Si vous avez une révélation et voyez Jésus en personne, vous renaissez en tant que chrétien ou que saint Augustin ; et vous devenez un nouveau-né chrétien, comme disent les Américains. Et si vous mourez – ce qu'à Dieu ne plaise –, vous ressuscitez à l'instar de Jésus. Vous jouez sur les deux tableaux et vous gagnez, comme aurait dit Pascal. Tandis que les mathématiciens perdent tout le temps. D'un côté, ils perdent leur temps : au lieu de devenir des nouveau-nés chrétiens, ils continuent à se pencher sur leurs équations, ces crétins. Le temps s'arrête, repart, s'arrête de nouveau. Quatre et quatre font huit. Huit et huit font seize. « Mais, dans le temps ainsi conçu, comment se représenter une évolution, c'est-à-dire le trait caractéristique de la vie ? » s'interroge Bergson. Et il nous interroge, nous aussi, depuis son outre-tombe. Que répondons-nous ? Nous répondons que nous ne comprenons rien. Pas rien à rien, pour une fois. Rien à sa doctrine qui n'est pas rien, comme tout le monde le sait. En tout cas, nous le savons et nous le regrettons amèrement.

Une chose est claire comme l'eau de roche : nous devons bannir les mathématiciens de notre cité, comme aurait dit Platon. Et lui-même adorait les mathématiques au point d'en faire la pierre angulaire de toute sa philosophie et de celle de ses successeurs, ce qui nous a valu une période de stagnation sans précédent. Il y en va de même pour la logique d'Aristote qui était peut-être vraie à l'époque où il vivait et écrivait ; il ne bavardait pas comme Socrate et ne démolissait pas les sophistes à tour de bras. Il n'empêche qu'il a freiné, lui aussi, l'évolution de la philosophie, si bien que nous ne comprenons rien lorsque Deleuze et Bergson nous parlent de l'immortalité. La seule chose que nous puissions dire à ce sujet se limite au fait que tous deux sont morts, malgré leur immortalité externe. Oui, ils sont immortels parce qu'ils sont grands *externement*. Et ils s'amenuisent dans leurs tombes, à moins qu'ils ne soient morts et pas *enterrés*. Les crématoriums nous préservent de cet amenuisement décadent, dégradant et humiliant. Rien que les os, comme on dit. C'est triste, très triste.

Il y a un autre genre d'immortalité qui se limite surtout aux enfants. Ceux-ci sont censés porter nos gênes et nos génies vers l'avenir ou vers l'éternité, si vous préférez, si vous avez des enfants. L'avenir ne veut rien dire ; l'éternité par contre nous parle d'elle-même et de ses bienfaits, tels que l'abolition du temps. C'est une nouvelle abolition de l'esclavage et nous

savons que, grâce à l'éternité, nous ne seront plus jamais des esclaves, comme les Anglais qui n'ont jamais été des esclaves, à ce qu'il paraît ; à en juger d'après leur chansons. Et le temps ? Les Anglais sont sans doute les maîtres du temps. Ils profitent de la durée mieux que nous qui ne comprenons pas Bergson. Il ne suffit pas de le lire dans l'original : il faut comprendre l'originalité de sa pensée. Et nous, nous continuons à jouer avec ceci et cela, avec des souffleuses : et les souffleuses nous soufflent des mots pour que nous jouions avec eux. Nous ne les comprenons pas ; autant jouer avec eux. Ils sont plus intellectuels qu'une tondeuse, plus respectables. Cela dépend, cela dépend. Cela dépend des dimensions de votre jardin.

Et il y a Charlie naturellement ; encore une immortalité qui n'est pas aussi basique que celle basée sur les enfants. Charlie est immortel ; il est aussi immortel que Charlie Chaplin. Mais son contenu est immortel également, lui aussi. L'un des ces contenus concerne les dessins et les textes, les légendes. Et puis il y a les dessinateurs, les journalistes, les écrivains, les victimes. Quand on dit « Je suis Charlie », on prononce tout un discours. On dit : « Je suis Charb. Je suis Stéphane Charbonnier. Je suis né à Conflans-Sainte-Honorine. Je dénonce les injustices, fustige les fanatismes, moque les puissants. » On dit aussi : « Je suis Cabu ou Jean Cabut. Je suis auteur d'une trentaine d'albums de bande dessinée. » On dit aussi : « Je suis Wolinski, né à Tunis le 28 juin 1934. Je veux être incinéré. J'ai dit à ma femme : 'Tu jetteras les cendres dans les toilettes. Comme cela, je verrai tes fesses tous les jours.' »

Je ne connais pas les fesses de Madame Wolinski, mais je comprends son mari, son idée et son rêve. Quant à moi, je ne dirais pas « non » si mes cendres pouvaient contempler les fesses d'Aphrodite ou de Venus. Pas jusqu'au jugement dernier, pourtant. L'éternité nous offre d'autres possibilités, d'autres amusements. Dans le cadre ou dans l'espace de l'éternité il faut s'amuser, sinon nous risquons de nous ennuyer, de nous noyer dans l'ennui ; c'est bien connu. Il y a d'autres fesses dans les coins de l'éternité. Il y a aussi des jambes et nous pouvons les voir, à condition que l'on ne mette pas nos cendres dans les toilettes. On peut les éparpiller, par exemple. Il faut que nos cendres soient emportées par le vent. De cette façon, nous verrons des jambes, des seins et d'autres beautés féminines ou masculines. Quant à Venus, il va sans dire que je ne me contenterais pas de ses fesses. Autant le préciser tout de suite : mes cendres doivent rejoindre le vent tout de suite, sans passer par les toilettes, quelle que soit la beauté de ces toilettes ; quelle que soit la beauté de ses propriétaires. Quelle que soit sa propreté. Si vous nagez dans la saleté, aucune paire de fesses ne vous réjouira.

Nous n'avons encore ni immortalité ni éternité ; même une toute petite immortalité pleine de misère nous est inaccessible. Mais nous parlons déjà de la diversité des fesses : une paire ne nous suffit donc pas. Je crois que si l'on nous proposait une immortalité sous n'importe quelle

forme, nous serions d'accord de la passer dans les toilettes, dans une poubelle, dans un pot d'échappement. Nous serions d'accord pour ne pas la passer entièrement, dans sa totalité. Laissez-nous respirer l'air de l'immortalité ; c'est tout ce que nous demandons. Voilà ce que nous dirions si n'importe quelle immortalité était à notre portée. Mais l'immortalité n'est pas à notre portée – loin s'en faut. Et puisque la situation est désespérée et l'affaire inextricable, nous nous mettons à marchander. Non, une femme ne me suffit pas. Amenez-moi Aphrodite. Non, elle n'est pas si jolie que ça. J'aimerais voir la Belle Hélène. Non, elle est trop petite. Je veux Marlène Dietrich. Et patati et patata. Nous pourrions nous contenter de pa et de ta, mais au lieu de patates nous mangeons du foie gras ; dans notre imagination. C'est pour cela que l'immortalité demeure imaginaire. Rien à faire : nous sommes des immortels imaginaires.

Je suis sorti de chez moi, mais je ne suis pas allé à pied pour atteindre ma destination qui doit être attachée à la téléologie ou à l'entéléchie, si elle veut rester une destination et un but, au lieu de devenir n'importe quoi. Les jambes vous emportent souvent dans les directions que vous ne connaissez pas ; et même si vous connaissez certaines de ces directions, vous ne savez pas où elles vous mènent et emmènent. Vous dites « amen » à tout ce qui se passe et ce passage n'a rien à voir avec la téléologie. Disons que c'est n'importe quoi et vous risquez de rencontrer n'importe qui pendant votre voyage. Mais vous êtes intrépides et vous partez, malgré les paroles qui sortent de la bouche de votre mère ou de votre frère : « Où vas-tu ? Pourquoi, pourquoi ? Reste à la maison. Le monde est hostile et tu risques de périr dans son for extérieur. » Mais vous partez et pour le moment vous ne le regrettez pas. C'est ainsi que la vie d'un fils prodigue s'écoule ; il y en va de même pour les filles prodigues. Tout le monde est prodigue et tout s'écoule. C'est une conclusion dangereuse, étant donné que n'importe quoi est un danger et pas une béatitude.

Je sors et je prends ma voiture, ce qui me donne une autre occasion d'écouter les instructions de Deleuze qui nous parle de l'éternité. Oui, il dit que nous sommes à la fois dans notre enfance et partout ailleurs, si bien que ni la vieillesse ni l'âge mur ne nous sont étrangers. Il n'y a pas d'étrangers dans notre vie et nous accueillons tout ce qui se passe et passe à bras ouverts. Tout passe devant nos yeux et nous applaudissons car nous aimons la vie et nous sommes sûrs que, quoi que tous les Bergson et tous les sons nous disent, nous sommes immortels dans une certaine mesure. Et puis cette mesure se casse et nous nous disons que nous sommes immortels partout, même sur les planètes lointaines que l'on ne voit pas depuis la terre à l'œil nu ; et même à l'œil vêtu et revêtu.

Deleuze dit que Bergson dit que le passé ne se trouve pas dans nos souvenirs. Alors, nous nous posons une question légitime : « Où se trouve-t-il ? » En effet, le passé n'existe que dans

la mémoire et dans les livres que nous lisons et relisons ; et que nous laissons dans nos bibliothèques où ils dorment d'un sommeil de plomb. Nous nous disons qu'ils dorment d'un sommeil des livres, mais ces expressions ne changent pas le monde ; les livres non plus. Mais le passé est capable de changer le monde, à condition de devenir actuel et réel. Le devient-il ? le devient-il ? Et les livres ? Comment deviennent-ils actuels ? Il ne suffit pas de les lire à haute voix ; il faut faire autre chose et cette chose se trouve quelque part ; nous le savons et sentons. Et Deleuze répète – de sa voix rauque, et rauque signifie fatum en russe – que le passé n'est pas dans la mémoire. Où est-il alors ? Et la réponse tombe comme un couperet, comme on dit : « Dans le temps. » Quand on écoute *La leçon des ténèbres* de Couperin, la réponse tombe comme un Couperin.

Le passé se réfugie donc dans le temps ; le reste aussi. Le reste se limite au futur, j'imagine ; mais mon imagination va de plus en plus loin, de sorte que je me demande si je peux extraire quelque chose de l'espace que mon imagination vient de conquérir, et ce, sans passer par le passé et surtout par le temps. Je m'imagine tout ce que je peux imaginer et on me dit que tout cela se trouve dans le temps et pas dans mon cerveau. Je me souviens de tout car on me dit sans arrêt : « N'oublie pas, personne n'est oublié. » Je sais qu'il ne faut pas oublier les martyrs et même les morts en général : il y a des hommes et des femmes qui meurent dans leur lit, ce qui ne veut pas dire qu'il faut les oublier tout de suite. Je suis aussi toutes ces personnes, même si personne ne les a tués. Deleuze dit que le passé se trouve dans le temps et pas ailleurs. Et le futur ainsi que l'avenir se trouvent ailleurs, j'imagine – dans l'imagination car il n'y a pas d'autre ailleurs. Et l'imagination nous dit que nous vivrons demain et peut-être même après-demain. Et puis il y aura le XXe siècle et aussi les siècles qui précéderont ce siècle-là. Mais ces siècles-là ne se trouvent pas dans le temps, visiblement. Et cela pose un problème.

Certes, le passé m'intéresse dans la mesure où il peut influer sur mon présent et sur mon temps en général. S'il se trouve dans le temps, il faut que je m'avance vers ce temps proverbial. Il y a tant de proverbes et de légendes dans notre entourage que nous ne savons pas vers quel point avancer et où il faut reculer pour ne pas tomber entre les mains des terroristes et de la mort. La mort a le bras long – presqu'aussi long que la vie ; et il ne s'agit pas de l'oublier. Même si l'on souffre d'amnésie, il ne faut pas oublier le bras de la mort. Sinon tu es mort, comme disent les terroristes. D'ailleurs, ils ne disent rien, même s'ils parlent français, anglais et toutes les autres langues civilisées. Ils parlent la langue de la mort qui est plutôt barbare. En tout cas, leur dialecte de cette langue est sans doute barbare. Mais ils ne s'en doutent pas et ils continuent à tirer : c'est tout ce qu'ils savent faire. Je ne sais pas si leurs tueries se trouvent dans le passé ou non. Tout le monde dit que je suis Charlie ; et tout le monde a raison car je *suis*

Charlie. *Je* suis Charlie ; je, moi et toi. Mais *où* suis-je Charlie ? Dans mon bureau puisque je vois cette vérité sur un de ses murs et sur la porte. Cette tuerie n'est pas dans le présent, étant donné que les terroristes sont déjà morts et je ne sais pas si on les enterre ou non. Cela n'a pas d'importance : ils sont déjà au ciel où on les enterre avec les honneurs militaires. Mais où se passent le passé et le présent ? dans le temps ?

Le passé se trouve dans le temps et il n'y a rien que le passé, de sorte que même le futur est une variété du passé et ce n'est pas la peine de se souvenir de saint Augustin qui se trouve, lui aussi, dans le temps. Et si l'on veut parler de lui, il faut aller à la pêche pour le repêcher, comme on dit pendant des compétitions sportives. On repêche quelqu'un et ce quelqu'un devient un champion. Il a perdu à un moment donné, mais ce moment est passé ; il n'est plus là. Personne ne se donne la peine d'aller le chercher dans le temps car c'est à l'intérieur du temps qu'il se trouve et pas en nous qui ne sommes pourtant pas à l'extérieur. Laissons saint Augustin en paix, en disant : « Paix à son âme. » Et même si nous ne disons rien de tout cela, son âme *sera* en paix, *est* en paix et *fut* en paix ; fut, fut, fut, fut, fut. Et ce fut appartient au temps, lui aussi.

Le passé et le reste se trouvent dans le temps et pas en nous ; pas au milieu de notre mémoire, pas sur les bords de notre inconscient. Nous allons à la pêche pour pêcher le passé et aussi le futur, par la même occasion. L'occasion est bonne et nous pêchons tout ce que nous pouvons, même le péché. Cela va sans dire car nous péchons tout le temps, même quand nous n'allons pas à la pêche. Nous péchons dans un salon, quelles que soient ses dimensions, qu'il y ait une cheminée ou non. Et s'il y en a une, les dimensions de cette cheminée ne comptent pas vraiment. Si elles comptaient, nous pourrions choisir une petite cheminée en nous disant qu'en présence d'une petite cheminée nos péchés n'oseront pas être trop grands. Et un petit péché ne compte pas vraiment car il n'est pas mortel ; il n'est pas immortel non plus. Si nous pouvions pécher de cette façon – en péchant immortellement (immodérément) – nous serions peut-être immortels. C'est ce qu'Hitler pensait sans doute. Mais nous ne sommes pas immortels ; nous sommes les citoyens paisibles d'un monde horrible. Et cela ne nous dérange pas outre mesure.

Ce qui nous dérange se situe dans un autre domaine ; et ce domaine se situe à proximité d'aujourd'hui et même tout près de demain. C'est une sorte de tombe et d'hécatombe, et nous survivons à côté de tout cela sans nous donner la peine de nous débarrasser de tout cela et de tout ce qui nous empêche de vivre normalement et confortablement. Nous cherchons notre passé dans le temps où nous puisons aussi notre immortalité. Pour cela il faut que nous sortions de nous-mêmes car l'immortalité se trouve en dehors de nous, sinon nous serions déjà immortels, comme les héros de toutes les nouvelles où nous rencontrons des immortels qui s'ennuient à

mourir. Mais ils ne meurent pas et cette idée qui englobe l'ennui, l'immortalité et la perte d'identité, nous paraît désuète, pour ne pas dire ridicule. Nous répétons que nous ne redoutons pas l'immortalité pour la bonne raison que l'immortalité vaut mieux que la mort. Pourquoi se contenter de ce qui n'est pas au-dessus de tout ? Nous sommes au-dessus de tout et nous voulons trouver quelque chose ou quelqu'un qui soit à notre hauteur. Mais la plupart du temps nous tombons sur ceux ou celles qui sont en-dessous de la moyenne et nous nous disons que cela ne nous convient pas ; même la moyenne ne nous convient pas, sans parler de tous ces dessous.

Bref, tout se trouve dans le temps et ce temps n'est pas bref du tout, sinon il ne pourrait accueillir tant de choses, tant d'êtres humains ; de sorte que l'on va, l'on va, l'on va, et l'on ne s'arrête pas car ce n'est pas la peine de s'arrêter. Pourquoi nous donner cette peine ? Certes, nous fouillions dans le temps pour trouver le passé. Nous fouillions d'abord à l'intérieur de nous-mêmes et nous ne trouvons rien, selon Deleuze. Alors, nous nous mettons à chercher ailleurs pour ne pas rentrer bredouille, où que ce soit notre point de chute. Il ne faut surtout pas rentrer bredouille, sinon nous serons la risée du monde entier. Et même si nous ne connaissons que le monde partiel, nous serions accablés d'être la risée du monde partiel. C'est le mot « risée » qui nous dérange et nous ne voulons pas être dérangés.

Nous sommes bien dans notre coquille et notre coquille est bien lorsque nous nous installons en elle. Donc, tout va bien, si ce n'est que nous devons chercher le temps dans le temps, dans son for intérieur. Et nous n'aimons pas cet exercice car pour l'exécuter il faut sortir de son corps et aller au diable vauvert – à la recherche du temps perdu, comme d'habitude. D'ailleurs, nous n'avons pas perdu ce temps ; en tout cas, nous ne nous sommes pas rendu compte de cette perte sur le moment. Mais le temps passe et nous nous rendons compte de tout, pas seulement du fait que le temps passe. Le temps nous lasse et nous ne voulons pas y penser ; nous ne voulons pas le tuer non plus car nous ne sommes pas des tueurs, des tireurs, des terreurs, que sais-je. Nous supportons le temps et nous prions Dieu pour Le convaincre de persuader le temps de nous supporter. C'est notre seul désir, grâce auquel nous pouvons devenir immortels.

Le héros ou l'admirateur de Deleuze va vers le temps à la recherche du passé et ce n'est pas de cette façon que l'on devient immortel. Certes, le passé est très important et sans lui, sans son soutien quotidien, nous ne pouvons pas vivre normalement et complètement. Et une vie incomplète est pire qu'une œuvre inachevée qui peut être un chef d'œuvre. Même une vie inachevée peut être magnifique – celle de Schubert, par exemple. Elle était complète, sa vie, et c'est cela qui compte en définitive. Vous pouvez vivre vingt ans et accomplir une multitude de choses, remplir la bibliothèque du Congrès : un (vrai) chef d'œuvre remplit toute une bibliothèque, quelles que soient ses dimensions.

Nous décidons d'aller vers un autre temps, si tant est qu'il y ait un autre temps dans le domaine du temps. Nous nous demandons souvent si le temps est monolithique ou non, s'il est moniste ou non, s'il est religieux ou non. Si le temps croit en Dieu, la plupart de nos problèmes se voient résolus car le temps et nous-mêmes sont sur le chemin qui mène vers la Cité de Dieu décrite par saint Augustin et n'importe quel grand poète. Nous sommes emportés par le temps, et pas seulement par le vent. Si le temps nous porte dans la bonne direction, si nous sommes sur la bonne voie, nous sommes sauvés, sauvés, sauvés. Le temps est un instrument de sauvetage ; il guérit les plaies physiques, psychologiques et inconscientes. Nous ne pensons à rien, nous ne couvons rien. Et tout d'un coup on nous dit que nous avons le cancer et c'est déjà le dernier stade, les dernières métastases. Alors, nous faisons notre testament et nous cessons de compter sur le temps que nous pouvons compter sur les doigts d'une main. En l'occurrence, en ce cas. Quand les métastases arrivent à bout de leur boulot, nous ne comptons plus rien ; et nous ne comptons sur personne. Il y a des amis et des cousins qui entourent notre lit de mort. Ils sont partout, si bien que nous sommes du côté de chez Charles et aussi du côté de chez Annette. Au seuil de la mort, nous sommes de chez tout le monde et de tous les côtés, mais c'est trop tard et nous mourons en souffrant ; et nos souffrances sont atroces.

Nous allons donc vers un autre temps, vers un temps qui transgresse les lois du temps, les lois de son hospitalité. Il est vrai que le temps est très hospitalier. Il nous dit sans arrêt : « Installez-vous confortablement dans ce fauteuil. Soyez à l'aise. Je ne vous tuerai pas. Je ne vous ferai pas de mal. Ne me confondez pas avec votre dentiste. » Saint Augustin se pose des questions au sujet du temps, et il répond à certaines de ces questions. Il aurait dû commencer par le fait que le temps n'est pas un dentiste. Il le pensait peut-être, mais il ne l'a pas dit explicitement. Le temps ne nous fait pas de mal, et s'il nous tourmente, il ne soigne ni nos dents ni le reste de notre corps. Les Russes disent en regardant une plaie : « Ça guérira avant le mariage », ce qui veut dire que vous serez sain et sauf et en bonne santé à l'église où vous direz « oui » une fois pour toutes. Mais ça ne guérira pas ; cela non plus. Rien ne guérira et on vivotera jusqu'au mariage, selon les usages. On se mariera, nous nous marierons pour avoir beaucoup d'enfants. Nos enfants tomberont malades et le temps les soignera jusqu'à leur mariage. Ils se marieront et tomberont malades parce que le temps ne leur a rien promis, à part la guérison qui devait avoir lieu avant le mariage. Cette guérison a eu lieu, si bien que le temps a accompli sa mission. En tout cas, c'est ce qu'il pense. Nous disons : « Temps, mon petit chéri, aide-nous, s'il te plaît. Nous étions en bonne santé le jour de notre mariage, mais nous continuons à vivre, tu sais. Tu le sais très bien puisque tu participe à notre vie. Alors, essaie de comprendre que

nous avons besoin de notre santé et de la santé tout court après le mariage et même après notre divorce. S'il te plaît, fais en sorte que nous soyons à l'abri des cancers et autres maladies. »

Le temps ne nous écoute pas, ce qui n'est pas étonnant : il n'écoute jamais personne. Il n'en fait qu'à sa tête – à sa grosse tête, comme on dit. Il faut que nous allions vers cette grosse tête qui contient non seulement le passé, mais aussi l'avenir. Et c'est l'avenir qui nous intéresse par-dessus tout. Le passé est important, lui aussi. Il ne nous garantit pas l'immortalité parce que le passé est mort, ne serait-ce qu'en partie. Nous regardons une photo ou un film et nous nous disons : « Comme elle est belle ! Mon Dieu, comme il est beau ! » Mais nous ne dirons pas : « Comme il est aimable » parce qu'il n'est plus aimable. En tout cas, il ne peut pas faire la preuve de son amabilité. Il est beau sur la photo et aussi dans le film ; c'était un beau garçon et personne ne le conteste. Mais l'amabilité et même la vertu sont attachées au temps au point de ne pouvoir survivre dans le cadre d'une photo ou d'un écran où la personne en question sourit en montrant ses belles dents. Et il va sans dire que nous ne pouvons toucher cette personne, même si nous mettons sa photo sous notre oreiller, même si nous dormons sur cette personne jour et nuit.

Et l'attouchement compte, quoique l'on dise. On peut se marier dans l'esprit ; on peut se marier avec la Sainte Vierge et même avec Jésus. On peut faire tout ce que l'on veut à l'intérieur de ceci et de cela, à condition de ne pas sortir du cerveau. Dans le monde extérieur il y a le temps qui dicte ses lois en nous disant que nous pouvions laver les pieds du Jésus il y a deux mille ans, mais que maintenant nous ne pouvons que boire son sang et manger son corps. Mais nous voulons Le toucher *autrement*, et nous voulons L'embrasser – cela va sans dire. D'accord, le temps nous donne la possibilité d'embrasser Jésus. Nous l'embrassons et quelqu'un crie : « C'est Judas. Attrapez-le ! » On nous attrape et on nous mène quelque part, vers une prison ou une autre. Ce ne sont pas des châteaux ; ce sont des vraies prisons. Et bien, nous sommes heureux car nous sommes des stoïciens et nous nous disons que les chaînes qui immobilisent notre corps n'exercent aucune influence sur notre esprit qui demeure libre dans sa demeure. Il y a d'autres demeures de par le monde et il y a des individus dans ces demeures. Et ces individus se regardent et se disent : « Où est le cerveau de Valery ? On aimait bien ce cerveau, n'est-ce pas ? On n'aimait pas Valery, mais on aimait son cerveau qui était assez spirituel. Où est-il ? Dommage qu'on ne puisse pas profiter de ses réparties. »

Tant pis pour les amis et les ennemis qui profitaient de notre cerveau et de ses capacités. Nous en profitons toujours, même si nous sommes emprisonnés par le temps. Il se peut que la prison du temps nous concerne tous, pas seulement les nous dont je parle à n'en plus finir. Je finirai tout cela un jour et une personne dira : « Voici son œuvre inachevée. Il ne voulait pas

l'achever, d'ailleurs. Il voulait que cette œuvre suive le temps et même l'espace et les arrières mondes. Il voulait que son œuvre suive la vie pas à pas, de façon à ce que ce soit un pas-de-deux éternel. Ou un pas-de-trois, si vous voulez, si vous pensez toujours à la Trinité. D'accord, c'est un pas-de-trois et même un pas-de-quatre car les cabalistes ont l'habitude de jumeler trois et quatre. Je n'ai jamais compris pourquoi, mais c'est comme ça et parfois ou même toujours il faut accepter tous les comme ça et tous les comme ci. Il faut tout accepter, sinon on sombre dans la folie, dans l'alcool et dans la drogue. On sombre, quoi. On coule, comme dit Schubert dans l'avant-dernier film de Bergman. *En présence d'un clown*. Nous sommes toujours en présence des clowns car nous sommes des clowns, des fous ou des hommes ordinaires. Ou des femmes extraordinaires. Tout ça revient au même. Comme d'habitude, tout ça revient à ça et à tout. Et à ou-ou-ou-ou-ou-ou-ou. Est-ce ainsi que parlent les loups ? »

Mais les terroristes sont aussi immortels. On connaît leurs noms, leurs visages, leurs armes. Cicéron a dit à son meurtrier : « Vous êtes immortel, vous aussi.

- Comment ça ? s'interroge le meurtrier. Et son regard interroge Cicéron.

- Vous allez me tuer, n'est-ce pas ?

- Spa, répond le meurtrier.

- Bon, très bien. J'aime beaucoup la Belgique.

- Je ne connais pas la Belgique, dit le meurtrier. Je connais la Gaule, mais je ne connais ni Bruxelles ni tous les spas possibles et imaginables.

- Vous n'imaginez rien, à part ma mort ?

- Si. Mais votre mort est aux premières loges.

- Je sais que la vie est un théâtre. Shakespeare en parle, si je ne trompe. Moi, j'en parle aussi, dans mes pièces. Vous les avez lues ?

- Non. Je n'ai pas le temps de lire. Et si je lis quelque chose, je lis utile, comme on dit.

- Comme vous le dites. Vous êtes déjà immortel parce que je serai dans tous les livres d'histoire, d'après une série télévisée anglaise. Avez-vu cette série ?

- J'ai vu d'autres séries.

- Mais cette série vous concerne personnellement. Et vous ne l'avez pas vue. Peu importe – vous êtes déjà immortel car vous allez tuer un immortel.

- J'hésitais, vous savez. Je ne savais pas si j'allais vraiment vous tuer, malgré les ordres. À présent je sais que je vous tuerai, sinon je resterai dans ma condition actuelle, dans le cadre de ma vie misérable. Et je ne le veux pas. Ce que je veux se résume en un mot : immortalité. Donc, je vous tue. Donc, je suis. Donc, je serai. Donc, je serai à tout jamais. À tout jamais, cher Cicéron.

- À tout jamais, cher assassin. »

Les tueurs sont donc immortels. Il y a des hommes et des femmes un peu partout, même tout près de ma maison qui est relativement isolée. Ils se promènent par-ci par là, et certains de ces individus sont remarquables. Ils font des recherches dans le domaine du cerveau qui dit très souvent n'importe quoi, mais qu'il faut prendre en considération, sinon nous serons comme des mouches qui ne pensent à rien. Elles ne pensent même pas aux poubelles auxquelles elles rendent visite tout le temps, ce qui nous fait penser que leur temps s'écoule dans le cadre des poubelles et des toilettes de toute sorte. Et notre temps ? Il s'écoule ailleurs car nous mettons nos poubelles à l'extérieur pour que les poubelliens les ramassent une fois par semaine. Très bien. Ils les ramassent et nous nous disons que ce sont de braves gens. Nous, nous ne pourrions pas nous occuper des poubelles des autres. Nous nous occupons de nos poubelles et cela nous suffit amplement. Nous faisons notre devoir et nous ne sentons pas la pourriture à l'intérieur de nos maisons. Il y a de la pourriture partout, mais dans nos intérieurs – qu'ils soient fors ou non – règne la propreté. Tant pis pour le monde qui s'encrasse. Ils s'appellent « éboueurs », je crois, les poubelliens. Ces noms n'ont pas d'importance : ce n'est pas Adam qui les a inventés.

Il y a les éboueurs et les tueurs. Les premiers ne sont pas immortels, quelle que soit la quantité d'immondices dont ils s'occupent personnellement tous les matins. Les derniers sont à la recherche des immortels qu'ils projettent de tuer pour devenir immortels à leur tour. Il y a des tueurs qui cherchent les femmes car il est dit : « Cherchez la femme. » Ils cherchent donc la femme. Ils sont obéissants : ils suivent ce qui est écrit et dit. Ils cherchent la femme, la violent, la tuent, mais ils ne deviennent pas immortels, quelle que soit la quantité du sang versée à cette occasion. Il faut quelque chose de plus ; il faut un plus. Même si le meurtre défraye la chronique, les tueurs ne sont pas toujours placés sur la page d'un livre d'histoire. Par contre, le tueur de Cicéron y est déjà et on peut même retenir, mémoriser son nom pour se dire : « Je ne suis pas Cicéron, mais je n'aimerais pas rencontrer ce bonhomme. » On le voit d'ailleurs dans la série anglaise consacrée à Rome. Il est vrai que l'on connaît Jaques l'Éventreur et on le voit même dans plusieurs films hollywoodiens. Mais il y a beaucoup d'autres Jaques que personne ne connaît personnellement parce qu'ils ne tuent pas les immortels. Ils ne tuent pas non plus une série infinie d'hommes.

Les assassins qui ont pénétré dans le bâtiment où les membres de la rédaction de *Charlie* travaillaient et riaient savaient qu'ils iraient au Paradis. Savaient-ils qu'ils seraient immortels ? On voyait leur visage sur les écrans de la télévision et aussi dans les journaux qui ne parlaient que d'eux et de leurs victimes. Et on parlait même plus des assassins parce qu'il fallait les trouver et les arrêter pour que cela ne recommence pas, pour qu'il n'y ait pas d'éternel retour.

Tant pis pour la joie et l'optimisme de Nietzsche ; nous avons notre vie et nous choisissons nos retours et notre éternité. Et les retours remplis de cadavres ne nous intéressent pas ; ils nous répugnent. Ce qui retourne et pénètre dans notre vie l'embellit et met des fleurs dans nos salons. Nous voyons Shakespeare et Newton. Nous voyons aussi les dessinateurs de *Charlie*. Et leurs assassins sont en Enfer qui ne communique pas avec la doctrine de l'éternel retour, malgré toutes les améliorations que nous apportons au domaine de la communication. Il y a des cadavres qui continuent à remplir les salons et les boudoirs de l'Enfer par un juste retour des choses. Il y a aussi des cercles, paraît-il. Alors, il faut préciser que les criminels remplissent ces cercles de leurs rectangles, étant donné que la plupart des corps sont rectangulaires. Même les obèses ont un corps plus ou moins rectangulaire. Et même si leur corps s'apparente plutôt à un carré, ils ne sont pas rejetés, expulsés hors de l'Enfer sous prétexte que la quadrature du cercle n'a de sens que dans le domaine du non-sens.

Hitler est un des immortels, hélas. Nous scrutons sa vie et ses moindres gestes. Nous nous demandons comment il est arrivé au pouvoir. N'importe quel livre d'histoire parle de lui bien plus que de Cicéron. Et il y a des livres d'histoire qui ne parlent pas de Cicéron car il n'était pas aussi grandiose qu'Hitler ; il n'a pas influencé l'histoire au point d'être maudit tous les jours. Les victimes d'Hitler et leurs enfants et leurs petits-enfants maudissent Hitler tous les jours et ils ont raison. Quand on maudit quelqu'un pendant des siècles et qu'on a raison en le faisant, on confère à ce quelqu'un – Hitler était quelqu'un, tout le monde pense – ce que l'on appelle l'immortalité, peut-être à tort. C'est peut-être une mortalité immortelle : Hitler se suicide tous les jours et prend le pouvoir tous les soirs. Et même si certains essaient de lui pardonner, il continue à s'immortaliser parce qu'il est notre pierre d'achoppement, notre verdict, notre douleur éternelle.

Certains pardonnent à Hitler car ils sont enclins à pardonner tous les criminels et même présenter l'autre joue pour prouver qu'ils sont sincères. Ils disent : « La rédaction du *Charlie* n'est pas vide. Il y a encore des journalistes dans la salle de rédaction. Et ils présentent l'autre joue. Il est vrai que ça dépend de votre angle de vision, mais si vous ne voyez toujours pas la deuxième joue, tournez-vous un peu et retournez-vous. Alors, vous la verrez. Et dès que vous la verrez, vous pourrez tirer. Ou bien vous donnez d'abord une gifle à cette joue parce que chaque fugue a besoin d'un prélude. Ou presque. En tout cas, votre fugue – et c'est ainsi que cela s'appelle – a besoin d'un prélude. Et ce prélude est la gifle que vous donnez à la joue tournée de votre côté. Du côté de votre main et de votre balle ; du côté de votre désir de tuer et de venger le Prophète. Donc, *Charlie* tourne l'autre joue, mais cela ne veut pas dire qu'il pardonne Hitler. Il pardonne peut-être tout le monde, mais pas le personnel de la police qui

aurait pu mettre une série de boutons dans la salle de rédaction. N'importe quelle bijouterie a cette série et ces boutons. Dès que l'on voit une cagoule et même un visage suspect, on appuie sur un des boutons ou sur tous les boutons, et la police surgit du néant. Du coup, le néant n'existe plus, ni *Nichts* ni le néant. À la place de tout cela il y a plusieurs membres de la police. Et ces membres tirent sur les terroristes pour ne pas leur offrir une occasion supplémentaire de tirer en tous sens, d'autant qu'un de ces sens est celui où se trouve la police. »

Et les policiers ne veulent pas mourir. De ce point de vue, ils ne se distinguent pas du reste de l'humanité où il y a pourtant quelques personnes suicidaires qui grimpent sur les monuments ou sur les gratte-ciel pour se jeter dans un précipice ou un autre. Un précipice convient aussi bien qu'un autre, et ce qui compte se mesure en mètres qui séparent le futur suicidé du sol ou du fond ou du néant. Il ou elle se précipite dans le précipice et cela précipite sa mort. En fait, lui et elle ont un cancer que l'on ne peut guérir, malgré tous les progrès et tous les regrets. De toute façon, ils seront tous morts d'ici peu de temps. Mais ils se suicident parce qu'ils ne veulent plus attendre. Il n'y a rien de pire qu'une attente, disent-ils à l'unisson, d'autant qu'il s'agit de l'attente de la mort. Est-ce elle ? Est-ce elle qui tape à la porte ? Ne passe-t-elle pas à travers toutes les portes ? Beethoven était naïf : il pensait que le destin frappait à la porte avant de pénétrer chez nous ; comme s'il n'était pas avec nous tout le temps en s'absentant de temps en temps. Non, il ne s'absente jamais, de sorte que ce n'est pas notre sort qui frappe à la porte dans la *Cinquième* de Beethoven et dans la vie courante. C'est le voisin ou son jardinier.

Revenons à nos tueurs, à nous ; et nous pouvons y revenir, même s'ils sont déjà au Paradis ou en Enfer. D'accord, ils sont tantôt au Paradis, tantôt en Enfer : cela dépend de ce que les autres disent d'eux. Si les autres les maudissent, ils séjournent en Enfer ; et ils n'ont même pas besoin de prendre un ascenseur pour y descendre. Il y a un oiseau qui les y porte et on peut voir cet oiseau dans l'*Enfer* de Dante illustré par Doré. Et puis les islamistes s'exclament : « Ce sont des héros. » Et les ex-soviétiques et les vieux communistes affirment par écrit : « Ce sont des héros de l'Union Soviétique car ils luttent contre le sionisme et l'absence de censure. » Comme d'habitude, les avis divergent au point de faire se balader les terroristes du Paradis à l'Enfer et vice versa, comme d'habitude.

Nos terroristes sont des grands voyageurs. Avant de faire la navette entre le Paradis et l'Enfer, ils circulaient dans Paris, en tuant un policier, en volant une voiture. Au volant de cette voiture, ils ont redécouvert l'envie qui les poursuit depuis longtemps. Cette envie leur fait savoir qu'ils doivent tuer surtout les policiers et les Juifs. Mais ils savent que quelqu'un d'autre s'occupe des Juifs en ce moment, à ce moment-là ; et ce quelqu'un se trouve du côté opposé de Paris, quelque part au sud. Il n'est pas tout à fait à Paris, d'ailleurs, ce qui ne l'empêche pas de

tuer une policière. Il est tout près d'une école juive, mais il se dit qu'il est trop fatigué pour tuer une dizaine d'enfants et deux, trois, quatre professeurs. Donc, il remet la tuerie à demain ou au jour suivant pour s'y préparer mentalement et sûrement. Et la police française ne fait rien pour protéger les Juifs. Ni la police ni le gouvernement n'ont peut-être d'effectifs qui pourraient éventuellement déjouer les combines d'un nouveau tueur. On ne déjoue rien du tout et il dort sur ses deux oreilles en attendant son heure, sa chance. Ses futures victimes n'attendent rien, ne pressentent rien. Pourquoi devrait-on avoir des pressentiments ? sans arrêt ? Ne pourrait-on pas vivre tranquille, dormir tranquille, sans penser à la mort ? Le terroriste solitaire est tranquille ; il dort tranquille. Il pense à la mort – à la mort des autres. Il pense aussi à sa propre mort qui sera malpropre. Il le sait et il ne la craint pas. Après tout, il ira au Paradis pour coucher avec toutes les femmes qui ne lui accordent pas leurs faveurs sur terre.

À la veille de la tuerie, notre terroriste – j'espère qu'il n'est ni notre ni l'un des nôtres – rêve de tout ce qu'il a détruit au cours de sa vie qui se termine d'après lui et aussi d'après les policiers qui commencent à le connaître. On leur dit qu'il faut le prendre vivant car il est capable d'indiquer toutes les filières et d'énumérer tous les futurs crimes sans exception. Mais si on le tue, comme on a habitude de le faire pour ne pas se faire tuer, les futures tueries auront lieu et un jour, elles seront dans le passé. Et le gouvernement ne le veut pas ; mais les policiers sont d'un autre avis. Ils se disent que celui qui tire le premier s'en tire et ils veulent s'en tirer – pas sans tirer mais avec tirets – même si on les prive des avantages attachés à ceux qui ne tirent pas et exposent leur corps et surtout leur poitrine de telle façon que le meurtrier n'a qu'à dégainer son pistolet et tirer à bout portant qui porte toujours.

Que ne fera-t-on pour coucher avec une femme que l'on aime et désire ? Le terroriste désire toutes les femmes, sauf celle qu'il a abattu, sinon il ne l'aurait pas abattue. Il l'aurait violée en pleine rue. Il est vrai qu'elle était policière, mais il aurait commencé par la désarmer, par lui donner quelques coups de pied un peu partout. Peut-être aux seins. Depuis longtemps il s'entraîne de manière à pouvoir donner des coups de pied au visage ; et les seins sont un peu plus bas que n'importe quel visage. Donc, pour lui c'est un jeu d'enfant de détruire les seins des femmes avec ses pieds et ses talons. Il les écrase avant de violer la porteuse de ses ex-seins. Il est bien plus sensible aux jambes, sinon il n'aurait pas écrasé tant de seins, tant de mamelles. Il aurait écrasé une multitude de jambes. Il n'arrive pas à vivre sans écraser tantôt ceci, tantôt cela. Ce n'est pas pour rien qu'il est terroriste et exhibitionniste. Il exhibe ses kalachnikovs et son intrépidité ; et son amour du paradis d'Allah. D'ailleurs, il ne serait pas contre un court séjour au paradis chrétien, à condition qu'une vingtaine de femmes puissent l'y accompagner sur les ailes d'un oiseau de luxe.

Il y a un opéra qui s'appelle *La Mort de Klinghoffer*. Je ne connais pas cet opéra, mais je ne suis pas seul sur terre et par conséquent il y a des gens qui la connaissent ; pas par cœur. Ils sont tous mélomanes sans doute, sinon personne ne comprendrait pourquoi ils connaissent cet opéra et même son auteur, le compositeur qui s'appelle John Adams. Il n'est connu que par ceux qui connaissent la musique et s'intéressent à elle. Les passants et les premiers venus n'en savent rien. Il faut aller à l'opéra tous les mois pour connaître la plupart des tenants et aboutissants du genre qui est pourtant beaucoup plus accessible que la musique de chambre, par exemple ; il y a plus de gens au Métropolitain Opéra de New York que dans n'importe quelle salle où l'on joue un quatuor de Haydn ou de Beethoven ; surtout s'il s'agit d'un des derniers quatuors de Beethoven qui, à la fin de sa vie, déviait de tous les chemins connus et communs, reconnus et recommandés. Nous pouvons le suivre jusqu'à un certain point ; on atteint ce point et on décroche parce qu'on se dit que le compositeur débloque. Et nous commençons à le rejeter en bloc. Nous nous disons qu'il a toujours débloqué, même quand il composait *La Pathétique* ou *Le Clair de lune*. Autrement dit, il a toujours été fou car les fous sont fous depuis leur naissance. C'est dans leurs gênes et cela nous gêne de communiquer avec eux. Même nos moyens de communication, qui sont extrêmement sophistiqués, n'arrivent pas à atteindre leur cerveau. Ce n'est pas la peine de leur envoyer des SMS, par exemple. Nos SMS – et aussi nos SOS – resteraient à mi-chemin entre leur cerveau et le nôtre – suspendu dans les airs, peut-être. Oui, notre SMS s'est pendu devant leurs yeux, mais ils ne le lisent pas, comme s'ils ne savaient ni lire ni écrire.

D'accord, nous ne leur demandons pas de nous écrire quoi que ce soit, mais il faut qu'ils puissent lire et traduire nos SMS, sinon la terre s'écroulera ou disparaîtra. Leur cerveau est si loin qu'il a besoin des traductions pour comprendre de quoi il s'agit. Il en va de même pour les terroristes qui ne nous comprennent pas. Ils se disent que ce n'est pas la peine de comprendre les Juifs et les chrétiens, « puisque nous n'avons rien en commun avec eux, sauf notre Dieu », se disent-ils. Et ils ne nous écoutent pas. Nous leur disons : « Jetez vos armes. Vous êtes encerclé et par conséquent vous ne pouvez pas vous enfuir.

- Mais nous ne voulons pas nous enfuir, disent-ils. C'est notre Prophète qui nous inspire et trace la suite des événements.

- Nous pensions que c'était Socrate, disons-nous.

- Quel Socrate ? quoi ?

- Socrate ne voulais pas s'enfuir non plus.

- Encore un martyr ?

- Oui. N'avez-vous pas lu Platon ?

- Non.

- Avant la mort de Jésus, Socrate était un symbole pour le monde entier. Et même maintenant on pense à lui quand on ne veut pas s'enfuir et qu'on accepte la mort en bloc.

- Est-il au Paradis ?

- Oui. Il est en train de bavarder avec Hésiode.

- Avec qui ? »

Il est impossible de parler – sans parler des pourparlers – avec les terroristes : ils ne connaissent personne, à l'exception du Prophète et des copains. Et nous, nous ne connaissons pas leurs copains. Nous voudrions les connaître pour les arrêter une fois pour toutes : cette fois, pas d'amnistie, pas d'idiotie. Mais ils ne nous présentent pas leurs copains pour la bonne raison que les morts ne parlent pas. Les vivants ne parlent pas non plus parce que, soit ils sont en fuite, soit ils sont en train de tuer quelqu'un. Ils braquent leur pistolets et disent : « Tu vas mourir. Aussi le Prophète sera-t-il vengé. » Vous essayez de vous protéger au moyen d'une chaise ou d'une porte qui s'interpose entre vous et les terroristes. Les balles traversent la porte, mais elles ne vous atteignent pas car vous êtes déjà ailleurs. Il vaut mieux d'être *ailleurs* pendant une telle période. Vous êtes donc ailleurs et vous ne pouvez pas parler aux terroristes en leur posant des questions pertinentes qu'ils considèrent comme des questions impertinentes. En effet, au lieu de les laisser mourir, vous bavardez avec eux à n'en plus finir. Comme le paillasse que l'on voit et entend dans l'opéra de Leoncavallo, vous répétez : « Le nom, le nom, le nom », ou « *Il nome*, *il nome*, *il nome* », si la personne à qui vous vous adressez ne comprend pas le français. Rien ne dit que cette personne comprenne l'italien, à moins qu'il ne s'agisse d'un terroriste italien. Mais un terroriste peut aimer l'opéra. N'oublions pas que *La Mort de Klinghoffer* est un opéra et pas un roman. Ce terroriste a pu voir et entendre cet opéra à cause de ses collègues que l'on y représente et rend romantiques. Il est vrai qu'à part un plaisir purement esthétique, ce terroriste ne peut rien en tirer : il est impossible d'entrer en contact avec les terroristes qu'il voit sur scène. Il peut aller les voir dans les coulisses, mais s'il réussit à se frayer un chemin jusqu'à leurs loges, il constatera qu'il s'agit de chanteurs et d'acteurs – pas de vrais terroristes. Et ce n'est pas la peine de parler aux chanteurs : ils ne comprennent rien à rien.

Bon, vous n'êtes pas encore tué, mais vous détestez le terroriste parce qu'il est toujours à l'intérieur du bâtiment où vous vous trouvez en ce moment. Et même s'il était à l'extérieur, vous le détesteriez parce que c'est un terroriste et pas un citoyen honnête qui paye ses impôts, malgré les augmentations et les restrictions. De nos jours, en France, vous ne pouvez pas faire un pas sans payer un impôt : tous les gestes sont taxés. Vous bougez, alors vous devez payer. Les riches doivent payer et ceux qui sont en bonne santé sont censés payer une taxe sur leur

santé. Pourquoi ne sont-ils pas sur leur lit de mort ? Il n'y a pas de taxe sur la mort. Si, il y en a plusieurs, mais ce n'est pas vous qui payerez les impôts sur la mort. Et vous prononcez la phrase suivante : « Que ma femme se débrouille. » Et si vous n'êtes pas marié – ce qui n'est pas bien, d'après les Juifs – vous donnez naissance à la phrase suivante : « Que ma sœur se débrouille ! » Et vous pouvez ajouter que votre sœur ainsi que votre frère ont assez d'argent pour se débrouiller. Ce sont des débrouillards et vous, vous ne l'étiez pas. C'est pour cela que vous êtes mort. Vous auriez pu quitter la France au bon moment ; vous ne l'avez pas fait. Vous vous disiez que c'est un pays grandiose, magnifique, etc. ; vous pensiez à Montaigne, à Pascal et même à Flaubert ; au lieu de penser à vos impôts et à la mort. Alors, rien d'étonnant que vous soyez puni ; un point c'est tout.

Vous êtes aussi mort que Klinghoffer. Lui, il est mort d'une balle de terroriste et vous, vous succombez sous le poids des impôts. Peu importe – vous êtes morts tous les deux. Mais on n'écrit pas d'opéras au sujet de votre mort car vous n'êtes pas un martyr, sinon la plupart des Français le sauraient ; et le nombre des martyrs est limité. Il n'y a pas assez de place pour tout le monde dans le Paradis qui n'est pas infini, contrairement à ce que l'on pense. Il est éternel mais pas infini, de sorte que même si vous êtes un martyr, vous risquez de vous retrouver en Enfer, faute de mieux ou de pire ; et surtout, faute de place.

Revenons à Klinghoffer et à nos terroristes. Non, pour une fois il ne s'agit pas de *nos* terroristes : il y a beaucoup de terroristes sur notre terre qui ne sera plus notre, si cela continue comme cela, si le nombre des terroristes continue à augmenter outre mesure. En ce cas, il n'y aura que des terroristes sur terre, et nous ne serons pas parmi eux, cela va sans dire. Et ce pour deux raisons : nous ne sommes pas des terroristes nous-mêmes, de sorte qu'il ne faut pas nous confondre avec cette racaille. Secundo – nous ne voulons pas être tués par les terroristes, ce qui pourrait arriver, si nous étions à leurs côtés, au milieu de leur foule. Tant pis pour les opéras : nous pouvons vivre sans eux, à condition d'être récompensés par la vie. Nous vivons et nous allons à l'opéra, de temps en temps. Nous regardons et écoutons les paillasses, les matelots, les Parsifal. Nous pouvons même écouter l'opéra d'Adams et contemplez la mort de Klinghoffer depuis la salle, à l'abri des balles. Mais nous n'écouterons pas les airs chantés par les terroristes : ils sont trop romantiques. Nous quitterons la salle et nous boirons du champagne au buffet.

L'œuvre de John Adams est jugée « antisémite » par des opposants. Quels opposants ? Pourquoi « antisémite » ? Il y a tant d'antisémites sur cette terre que la question ne se pose même pas. Mais il y a antisémites et antisémites. Et certains de ces antisémites ne le sont pas vraiment. En tout cas, c'est ce qu'Adams pense en répondant aux questions d'un journaliste. Il craint que les gens ne comprennent pas son opéra à cause de ce préjugé : ils penseront qu'il est

antisémite et ne l'écouteront même pas. Ils verront un pistolet et un corps gisant sur scène, mais la musique dépasse les bornes de cette image qui est plutôt bornée. Cette image exclut le reste, tandis que l'opéra continue à résonner dans un opéra – au Met, en l'occurrence. Mais personne ne l'écoute. Les individus sont dégoûtés par le côté romantique des tueurs qui chantent des airs au sujet de leur enfance et de leur mère. « Ô ma mère ! chantent-ils. Ton fils est en train de devenir un martyr. Je demande ta bénédiction. Je me souviens toujours de ton lait. Qu'est-ce qu'il était bon ! Je n'ai jamais bu un tel lait au cours de mon existence orientée vers la guerre sainte. »

Par contre, notre terroriste – celui qui a tué une policière – chante d'une façon différente. Il ne parle ni à sa mère ni à son frère ni à son oncle. Il se prépare à l'action et chante ceci :

*Je me prépare, je me prépare.*
*Je ne pense ni à ma mère ni à mon frère.*
*J'ai besoin de tout mon cerveau*
*Pour préparer mon action,*
*Pour ne pas rater mes cibles.*
*Il y en a beaucoup et j'espère que je ne*
*Les raterai pas. Hourra ! Hourra !*
*Ne, ne, ne – c'est cela que je chante.*
Ne *pas rater,* ne *pas louper,* ne *pas avorter.*
*Il y a un accent sur* ne*, un sforzando.*
*Les Juifs* ne *vivront plus demain soir,*
*Sans parler des jours qui viennent.*
*Les Juifs ne viendront ni ne partiront :*
*Ils seront morts. Tous, j'espère.*
*Je ne suis pas romantique. Je suis*
*Terrorique. En tout cas, je suis un guerrier*
*Et un futur martyr. Par conséquent*
*Mon air n'est pas romantique, loin de là.*
*Le romantisme vous rend faible*
*Et affaiblit votre action, la punition*
*Des infidèles. C'est pour cela que mon air*
*N'est pas romantique. Il est*
*Plutôt titanique et teutonique.*

Notre opéra est un opéra vériste où il n'y pas de place pour les mensonges romantiques et féeriques. Et même si les terroristes se souviennent parfois de leur enfance et leur engagement idéologique – « Ô mon gourou ! Ô mon gourou ! » –, ce qui compte avant tout sont leurs balles, leurs rafales ; pas leurs sentiments et même leurs larmes. Tout le monde sait que ce sont les larmes de terroristes et nous ne devons pas y prêter attention car nous avons nos larmes et parfois elles coulent à flots ; elles ne peuvent pas faire autrement en présence de *nos* cadavres. Nos, nos, nos – c'est ainsi que nous chantons. Et si nous devons chanter en italien – même Mozart composait parfois ses opéras en italien –, nous chantons : « *No*, *no*, *no*. » Et puis nous ajoutons : « *No passaran* », mais nous ne connaissons pas l'espagnol. En tout cas, deux langues étrangères suffiront amplement : l'anglais et l'italien. *No*, *no*, *no*, *no*, *no*, *no*, *no*. Pas besoin d'autres amplificateurs.

Il faut organiser un concert de protestation. L'ouvrage de John Adams entre au répertoire de tel ou tel théâtre. La représentation se met en route ; au Met, par exemple. Mais dès qu'elle démarre, nous commençons notre concert de protestation et personne n'entend l'opéra. On continue à le voir, mais les sons, *leurs* sons, sont engloutis par *nos* sons, de sorte que nous nous rendons compte que si nous chantons à tue-tête, personne n'entendra l'air du terroriste qui est trop romantique et a l'air d'excuser ses actions à venir et même ce qu'il a fait dans le passé. Il est tout excusé parce que la mélodie est très belle, et on pardonne tout à tout le monde lorsqu'on entend une belle musique. Même Lénine en parlait et Lénine a toujours eu raison, même quand il paraissait déraisonnable, même quand il tuait ses adversaires ou les prostituées à tour de bras, par l'intermédiaire de Dzerjinski ou de Staline. Lénine pleurait en écoutant une pièce de Beethoven, toujours la même : contrairement aux Français, il n'aimait pas le changement. Il disait qu'il fallait tuer les gens, au lieu de les caresser. Alors, on mettait devant lui plusieurs aristocrates, plusieurs philosophes et plusieurs mencheviks. Il demandait à Dzerjinski de sortir plusieurs kalachnikovs, mais tout d'un coup quelqu'un se mettait au piano et Lénine entendait son œuvre préférée. Alors, il se mettait à caresser tout le monde, y compris les mencheviks qui en profitaient pour organiser une contre-révolution. C'est pour cela qu'à la fin de sa vie, Lénine n'écoutait plus rien, à part ses propres imprécations.

Je me demande pourquoi nous n'avons pas organisé un concert de protestation quand Hitler était nommé l'homme de l'année. Était-ce en 1935 ? le *Time* magazine ? Pourquoi avons-nous participé à ses Jeux olympiques en 1936, à Berlin ? Pourquoi avons-nous toléré les concerts des louanges qui s'étaient mis en route juste après les Jeux olympiques ? Même le *New York Times* y a pris part. Je ne me rappelle plus ce qu'il a dit, ce *Times*-là, mais il disait qu'Hitler

était magnifique, que les Allemands étaient merveilleux. Et les magasins de Juifs, tous ces magasins boycottés ? Et les Juifs emprisonnés et envoyés dans les camps de concentration ? Où était notre concert de protestation à ce moment-là, à cette époque-là ? Dans les coulisses, dans nos loges ? Chantions-nous pour nous-mêmes ? « Hitler, Hitler, Hitler. Meurs, meurs, meurs. » A l'instar de Tosca. Quelle *tosca*, comme disent les Russes. Quel ennui, quelle mélancolie, quelle tristesse, quelle erreur. À présent c'est trop tard. Mais d'autres concerts doivent retentir dans le monde entier, même dans les pays musulmans ; surtout dans ces pays-là.

Pourquoi n'avons-nous pas mis de policiers devant les synagogues, à l'entrée des magasins juifs ? Les policiers n'étaient pas censés chanter et personne ne leur aurait demandé de le faire. Mais ils auraient dû protéger les Juifs contre notre tueur qui se dirigeait lentement et sûrement vers l'hypermarché cascher situé à la porte de Vincennes. Il y entre et tue quatre personnes. Ce n'est pas assez et il le sait. Alors, il prend des otages – une vingtaine de personnes – et se met à les terroriser. Il sait que plus il les terrorise, moins ils auront de nerfs pour supporter la torture. Il espère que la plupart des otages succomberont à une crise cardiaque ou à une hémorragie cérébrale ; ou à l'une et à l'autre à la fois. Et si on l'arrête, si on l'accuse d'assassinat, il dira : « Ce n'est pas moi. Ils sont tous malades. Ils ont des cancers sans nombre. Ils étaient déjà tous morts lorsque je suis entré dans cette superette. » Non, c'est un martyr virtuel et réel, et par conséquent il dira : « C'est moi qui les ai tués à bout portant et à bout déportant. Je les ai déportés en Enfer. Moi, j'irai au Paradis, vous savez, à condition que vous me tuiez sans sourciller. Si vous décidez de sourciller, ça risque de prendre beaucoup de temps. D'abord vous prenez votre décision et ce n'est pas facile, étant donné que les autorités vous disent que vous devez me prendre vivant. Par conséquent, vous n'êtes pas censés me tuer sur le champ, dans cette superette. Ni ailleurs, d'ailleurs. Ensuite vous sourcillerez et ça prend du temps, ça aussi. Alors, tuez-moi tout de suite. J'ai envie de coucher avec les filles paradisiaques et cette envie est irrésistible. »

On a envie de décrire la situation pour mettre en garde tous ceux qui ne sont pas encore en garde. Mais il paraît que les terroristes sont en garde-à-vue ; non, pas tout à fait. On ne les voit même pas ; on sait simplement où ils se trouvent. Ce sont les frères… Je n'ai pas envie de les appeler par leur nom pour ne pas les immortaliser. Les autres l'ont déjà fait – dans les journaux, à la télévision. C'est un concert d'immortalisation et moi, je ne veux pas m'y joindre – par dégoût, tout simplement. On peut être dégoûté au point de ne pas vouloir dropper les noms, comme disent les Anglais. Donc, je ne droppe rien : ni les noms ni certains de mes amis que j'aimerais dropper tôt ou tard. Dans le cadre de la situation où je me trouve, je les dropperai plus tard, plutôt plus tard. Pour le moment je suis occupé ailleurs, notamment à l'est de Paris

où une superette cascher et ses clients sont menacés par un fou de service, par un de ces fous que l'on trouve souvent dans les parages des synagogues et des musées juifs. Ce fou ne se promène plus dans les parages : ce stade de son boulot n'est plus sur son agenda. À présent il est à l'intérieur de la superette et il faut que je m'en occupe pour qu'il ne fasse pas trop de bêtises. Il a déjà tué quatre personnes, mais je ne suis pas obligé d'écrire toute la vérité à ce sujet ; ou à n'importe quel sujet. Je peux épargner la vie des êtres humains. Encore un jeu d'enfant qui passe pour être un jeu postmoderne. On écrit deux fins pour une histoire et on écrit tout ce que l'on veut écrire : le postmodernisme est capable de libérer n'importe quelle plume, même celle d'une médiocrité absolue, aussi absolue que la vérité.

Les frères zéro sont réfugiés dans une imprimerie. Au fait, ils ne sont pas si zéros que cela : ils ont déjà tué douze personnes. Ils ne sont pas douze non plus ; après tout, ils ne sont pas les personnes qu'ils ont tuées. Qui sont-ils ? On en parle de plus en plus. Un des frères est allé à Yémen pour s'y entraîner, pour y préparer ses tueries prochaines. Il veut être professionnel pour tuer beaucoup de gens, pas un seul passant avec souci ou sans souci. Il veut pouvoir se dire : « Pas de souci », en tuant une douzaine de personnes. Pas de souci : j'ai ma kalachnikov et mes revolvers. Pas de souci : je sais tirer et toucher des cibles. Pas de souci : je sais crier des slogans. Par exemple : « Le Prophète est vengé. » Et bien, ce n'est pas un zéro, mais, pareil à Parsifal, il n'a pas de nom. « Je suis sans nom, sans nom », répète Parsifal. Notre terroriste a un nom et le monde entier répète ce nom en pensant à cette histoire, en la racontant. Dans mon histoire – c'est un roman où il y a plusieurs histoires qui s'entrelacent – il n'aura pas de nom, ce qui ne veut pas dire que mon histoire ne sera pas immortelle. Il y a un film qui s'appelle ainsi, si je ne me trompe. *L'Histoire immortelle* ou *Histoire immortelle*. Orson Welles y parle d'un matelot, si mes souvenirs sont bons et corrects. Jeanne Moreau en parle aussi, étant donné qu'elle fait partie de la distribution. En quoi sont-ils immortels, tous ces êtres humains ? Ma vidéo ne marche pas et je ne saurais donc expliquer en quoi consiste l'immortalité et ce qu'il faut faire pour l'obtenir. Laissons les martyrs de côté, pour le moment. Je parle de ce côté-là, de l'immortalité. Les autres aspects du problème restent aussi à l'ordre du jour.

Le ministre de l'intérieur confirme que l'intervention en cours est destinée à « neutraliser » les auteurs de l'attentat contre *Charlie Hebdo*. Nous concluons qu'il y a beaucoup de policiers autour de cette imprimerie locale où les terroristes se sont réfugiés il y deux, trois heures. Ils sont déjà neutralisés, ne serait-ce qu'en partie, et cette partie se situe à l'intérieur de l'imprimerie où, paraît-il, il y a un otage potentiel. Est-il déjà un otage réel ? Non, on nous apprend qu'il se cache et communique avec la police au moyen de son portable. Il dit : « Ce sont des salauds, vous savez.

- Oui, nous le savons, dit un policier. Savez-vous où sont les salauds ?

- Ils sont tout près. Je ne sais pas où exactement. Je n'entends plus leurs pas. Si, je les entends. Ils sont de mon côté.

- Ils sont du côté de chez l'otage, dit le policier à son collègue.

- Où est l'otage ? demande le collègue.

- De ce côté-là. » Et le policier montre le côté en question à son collègue.

Bref, les terroristes sont neutralisés. Ils quittent leur cachette et s'exposent bravement et brièvement aux balles des policiers qui ne les guettent plus. Une fois la neutralisation finie, les policiers cessent de les guetter et d'attendre leur sortie. Je suis ravi parce que, pendant des heures, je me mettais à la place de ces policiers qui risquaient d'être tués à n'importe quel moment. Et je n'ai pas vraiment apprécié cet état de choses, cette déconfiture de mon système nerveux. Pendant ce temps-là, le président de la République parlait de sa détermination. Et les journalistes disaient : « Il faut admirer notre président. Il est très courageux et même intrépide. Il est menacé, lui aussi, vous savez. »

Le président va d'un bâtiment à un autre ; quelques mètres séparent ces bâtiments. Les journalistes disent : « Notre président y va à pied. Il n'a pas peur d'être abattu, tué, massacré. Il fait preuve d'un grand courage. D'ailleurs, il n'a pas besoin de prendre son courage à deux mains. Même s'il était manchot, il serait courageux. »

Ils sont neutralisés, mais nous sommes terrorisés parce qu'il y a d'autres terroristes dans les parages et même au-delà des parages. Il y a des terroristes partout et nous le savons très bien. Nous n'avons qu'à regarder les femmes musulmanes qui sont toujours enceintes, même quand, d'après nos calculs, elles ne peuvent pas être enceintes. Nous pensons qu'elles n'ont pas de mari et comme elles sont pures et d'une fidélité à toute épreuve, elles ne peuvent pas être enceintes. Elles sont beaucoup plus chastes que les femmes européennes et celles qui habitent aux États-Unis. Donc, elles ne sont pas enceintes. Et comment expliquer les dimensions de leur ventre ? une maladie ? encore un cancer ? Non, elles sont enceintes et si elles sont enceintes, le nombre des terroristes augmentera d'ici la fin de l'année. Et s'il augmente, s'ils augmentent, à ce moment-là il faut tirer les rideaux et il ne faut surtout pas sortir, descendre dans la rue où les terroristes se promènent d'habitude avant de pénétrer dans nos magasins et nos salles de rédaction. Et même s'ils se promènent loin de tout cela, nous risquons d'être tués par une balle distraite, perdue dans l'espace. Une balle nous trouve sans nous rechercher et nous tombons sur le champ de bataille : le monde entier est un champ de bataille, comme nous le savons tous. Nous luttons pour la vie et à la mort.

Une fusillade nourrie éclate entre deux forcenés et trois policiers. Les balles volent en tous sens et nous nous disons que tout cela n'a pas de sens, étant donné que la vie est belle, à en juger d'après les cartes postales et les livres qui nous parlent des monuments historiques et de la nature. La nature est belle ainsi que nos monuments, qu'ils soient anciens ou modernes, mais les balles volent et aucun monument ni aucune jungle ne les arrêtent. Ce n'est pas la peine de se cacher derrières les jungles : les balles les traversent et tuent tout le monde. Les individus qui vivent dans ce monde sont en train de s'embrasser et les balles tuent leurs corps enlacés. Les terroristes nous disent : « Il faut que vous vous embrassiez, sinon nous ne croirons pas à votre amour, à votre fraternité. » Nous nous embrassons, nous prouvons tout ce qu'il y a à prouver et nous tombons sous les rafales qui traversent les forêts et les villes.

Et même si nous n'entendons ni les rafales ni les coups de revolver, nous entendons les hélicoptères et par conséquent nous nous disons que les terroristes sont dans les parages ou même peut-être dans nos garages. Pour le moment, ils se cachent en pensant que les policiers ne les chercheront pas dans nos garages car ce sont *nos* garages et pas *ceux* de terroristes. Mais si les policiers qui sont obligés de jouer aux devinettes, devinent ce qui se passe et gagnent la partie, les terroristes serons obligés d'utiliser nos voitures. Ils forceront toutes les portes et tous les barrages ; et ils tueront tout le monde sur leur passage et dans les parages. C'est pour cela que nous tirons les rideaux ; qui plus est, certains d'entre nous se tirent une balle dans la tête pour ne pas recevoir des balles terroristes. Ils se disent qu'il vaut mieux passer de vie à trépas par l'intermédiaire de sa propre balle, comme si elle était plus propre, plus belle que celle utilisée par les terroristes.

Les forces déployées, près de mille hommes, se répartissent par zones, contrôlant les axes routiers et tous les autres axes. Ils contrôlent les longitudes, les latitudes et aussi la lassitude des tueurs. Les forces pensent que bientôt les terroristes n'auront plus de forces car ils sont de plus en plus gagnés par la fatigue. À la longue, c'est la fatigue qui gagne tous les matches et toutes les batailles qu'elle engage avec les humains. Les humains ont besoin de dormir : même les animaux le savent, surtout les animaux domestiques. Ils savent que leurs maîtres dorment et passent au lit plusieurs heures d'affilée, à condition qu'ils ne souffrent pas d'insomnie. Sinon, ils se lèvent et réveillent leurs animaux domestiques qui sont censés les divertir pendant les heures d'insomnie ou les heures blanches, autrement dit. Ils les divertissent de leur mieux et leurs maîtres s'endorment à la longue car, malgré tout, ils sont vraiment fatigués et la fatigue les gagne de plus en plus. La fatigue gagne aussi bien leur corps que leur cerveau qui ne pense plus, malgré son *existence* précaire. Le cerveau s'endort et le corps le suit tant bien que mal.

Parfois le corps le suit très mal et les maîtres tombent de fatigue au milieu de leur salon. Leurs animaux les reniflent et s'endorment, eux aussi.

Il en va de même pour les terroristes dont le corps est fatigué, même plus que celui des maîtres qui, après tout, ne sont pas en fuite. Ils dînent en compagnie de leurs amis et boivent beaucoup de vin. Parfois ils s'endorment à table, ce que les terroristes ne se permettent pas de faire parce que les policiers rôdent autour de toutes les tables et dès que les policiers voient un homme endormi, ils l'arrêtent, surtout s'il porte une cagoule et tient un revolver ou une kalachnikov. Les terroristes savent qu'à table – surtout au milieu d'un restaurant – il ne faut pas montrer ses armes, même si les policiers ne sont pas loin. À la rigueur, on peut leur casser la tête avec une bouteille de vin ou de whisky. Et les terroristes savent qu'ils peuvent tenir une bouteille de whisky : la plupart des ivrognes le font pour pouvoir étancher leur soif sur le champ, sans chercher un verre et sans verser quoi que ce soit dans ce verre. Ils versent le liquide directement dans leur gorge et c'est ce que les terroristes disent lorsqu'un policier les interroge. « Pourquoi tenez-vous cette bouteille ?

- Pourquoi pas ? Je suis un ivrogne.
- Vous pourriez la déposer sur la table.
- J'ai soif.
- Alors, buvez un petit coup.
- Si je bois, je ne serai pas capable de cibler mes cibles.
- Quelles cibles ?
- Vous, par exemple. »

À la fin du dialogue, le terroriste sort une kalachnikov et tue un policier. C'est pour cela que les policiers n'aiment pas bavarder avec les terroristes. Lorsqu'une telle rencontre a lieu, tout le monde se tire et se retire. Voici un scénario que tout le monde connaît et que les policiers craignent par-dessus tout. Pas tout à fait : ils ne craignent pas cela par-dessus leur propre mort, mais ils le craignent quand-même, ce scénario. C'est pour cela que les gouvernements déploient de plus en plus de forces. Comment la définit-on dans *La Guerre des étoiles* ? C'est la force tout court ou c'est la force tranquille. Il ne faut pas confondre Alec Guinness avec Mitterrand.

Il s'agit donc d'une force qui se déploie de plus en plus. Peu importe de quelle force il s'agit. Elle peut être tranquille ; elle peut être agitée et même nerveuse. Pourquoi pas ? Tout est permis dans le domaine de la force, pourvu que la force elle-même ne soit ni faible ni morte de peur ; sinon elle sera morte, cela va sans dire. Pourquoi cela va-t-il sans dire ? Parce que c'est déjà dit, un point c'est tout. Et quand c'est tout, c'est tout, et un point est une partie intégrale de ce tout. Les forces mettent un point ou un barrage, pour parler la langue de bois. Les

terroristes se retirent d'une force et se heurtent à une autre force. Ils se tirent une fois de plus et foncent droit sur une troisième force qu'ils heurtent de plein fouet. La coupe est pleine et tout le monde s'arrête. C'est ainsi que les forces agissent en de telles situations.

Parallèlement aux opérations sur zone, La Direction générale de la sécurité intérieure et la sous-direction de la sécurité extérieure procèdent à des vérifications à Beauvais, à Versailles, dans toutes les villes qui se trouvent sur la Marne, sur la Seine et même sur d'autres rivières. Neuf proches des deux terroristes qui sont tantôt des suspects, tantôt des cadavres – tout se passe très, très vite à notre époque – sont placés en garde à vue. On les voit, mais on ne les entend pas car ils n'ont pas envie de parler. Ils sont d'humeur maussade et cette humeur ne leur permet pas de donner une multitude d'informations à la police qui ne pense qu'aux informations. Il est plus facile de s'adresser aux employés d'un bureau de renseignement, mais les policiers s'obstinent. Ils voient neuf personnes qui sont assises devant eux. Ils leur posent des questions auxquelles ils reçoivent les réponses suivantes : « Je n'en sais rien », « connais pas », « ce n'est pas moi », « ce n'était pas moi », « je n'ai jamais rien fait de pareil », « je ne suis pas pareil », « pour qui me prenez-vous ? », « je paie mes impôts », « voici ma carte vitale ».

Les policiers savent que même ceux qui possèdent une carte vitale peuvent être tués par des policiers, par des balles, etc. C'est d'autant plus facile que les terroristes n'ont pas de gilet pare-balles. Ils en ont peut-être dans leurs coffres-forts, mais ils ne les portent pas. On se demande pourquoi. Parce que ce genre de gilet ne leur permet pas de bouger aussi vite qu'ils le veulent ? N'oublions pas qu'ils sont presque toujours en fuite. Ils continuent à fuir et rencontrent une force, deux forces, trois forces, quatre forces. Ils ont oublié la table de multiplication et par conséquent ils ne savent pas combien de forces ils ont déjà traversées en courant et en roulant dans les voitures des autres. Pendant ce temps-là, les habitants balancent entre incrédulité et terreur. Et puis ils s'installent définitivement du côté de chez la terreur car ils savent que la force continue à se déployer, malgré le fait que la police a déjà neutralisé un certain nombre de terroristes. Par conséquent les habitants du quartier – de tous les quartiers, même de ceux de la lune – continuent à passer le plus clair de leur temps et de la lune dans le coin que les psychiatres appellent « coin-terreur ».

À présent ces habitants sont dans une cellule de crise et ils disent : « Ils ont inspecté ma maison et mon garage au peigne fin.

- De qui parlez-vous ? des terroristes ? Ils cherchaient votre voiture ?

- Mais non. Je parle des policiers. Ils nous on dit de rester chez nous, de laisser les volets clos et de nous enfermer à double tour.

- C’est fini, disent les psychologues et les psychiatres. Vous pouvez ouvrir les volets.

- Nous ne voulons pas voir ça.

- Quoi ? (Ce sont les psychanalystes qui posent cette question.)

- Le sang.

- Il n’y en a pas. Quand les balles pénètrent dans le cœur, il n’y a pas de sang. Vous savez, quand Rogojine a tué Nastassia Philipovna…

- Rogojine ?

- Il y avait très peu de sang, juste une goutte. Vous ne l’auriez pas vue, cette goutte.

- Ah bon ?

- Oui. On peut tuer sans donner naissance au phénomène que nous appelons ‘effusion du sang’. Ou ‘bain du sang’, si vous préférez.

- Nous préférons les bains de soleil.

- Prenez des vacances », disent tous les psys à l’unisson.

La plupart des psys sont des psychopathes et ils reconnaissent cet état de choses, cet état mental qui les caractérise. Ils disent que c’est indispensable pour comprendre les malades. Les malades vivent dans un monde parallèle dont l’accès est interdit à tous ceux qui sont plus ou moins normaux. Par contre, si vous êtes un peu anormal et même un peu fou sur les bords, vous comprenez ce que les malades disent et font, et vous êtes par conséquent capables de les guérir de leurs lubies et de leurs maladies. Ils dévient sans arrêt des sujets qu’on leur propose ; vous faites de même et vous vous rencontrez quelque part, à mi-chemin entre la folie et la normalité, si tant est que cela existe bel et bien ou juste un peu. S’il s’agit du traumatisme dû à une catastrophe où périssent vos parents et vos enfants, il faut agir autrement. Il faut vous éloigner de cette catastrophe et arracher de force la fixation que vous faites en continuant à penser à ce qui s’est passé.

Vous faites une fixation et un psy l’arrache et la jette quelque part ; et vous ne savez pas où se trouve la poubelle où l’on jette les fixations et même certaines maladies mentales. Il vaut mieux d’ailleurs que vous ne trouviez pas cette poubelle, sinon bonjour les dégâts, les fixations et le tremblement du cerveau. Le cerveau tremble et vous coulez, comme Bergman, son clown, Schubert et moi.  Tous les psys sont un peu clownesques – sur les bords, sur les bords. Ils aspirent à vous distraire, à vous arracher à vos cauchemars qui vous perturbent la vue et la vie. Vous parlez du sang et vous le voyez partout ; il n’y a que des flaques de sang dans le champ de votre vision. Et votre psy vous dit : «  Vous savez, le sang n’existe pour ainsi dire pas. Les morts existent et on tue pas mal de gens sous nos yeux. Mais nous ne sommes pas obligés de regarder ce qui se passe sous nos yeux. Il vaut mieux regarder ailleurs pour voir ce qui se passe

de l'autre côté du miroir, par exemple. C'est beaucoup plus excitant, n'est-ce pas ? » Et le malade répond : « Spa. » C'est le premier pas vers la guérison.

Il faut faire un second pas, sinon le malade risque de demeurer là où il est, de sorte que l'on pensera qu'il s'agit d'un demeuré mental. D'ailleurs, c'est ainsi que son psy le met en garde contre l'immobilisme. Il lui dit : « Il ne faut pas demeurer là où vous êtes, sinon on pensera… », etc. etc. Alors, ne demeurez pas et vous ne serez pas un demeuré. Ne demeurez nulle part, sauf si l'on vous propose de vous installer sur la lune, dans un de ses quartiers ; ou de l'autre côté d'un miroir. À l'instar de Lacan et dans son sillage, les psys du monde entier – à l'exception de l'Amérique latine – pensent que les mots doivent servir de ponts pour atteindre la guérison qui se situe d'habitude de l'autre côté. Ce côté ne doit pas nécessairement se trouver de l'autre côté d'un miroir : il n'y a pas assez de miroirs de par le monde pour guérir tous les malades mentaux et tous les cancers. Il y a des gens qui pensent qu'il suffit de traverser un miroir où l'on se voit tout le temps pour devenir différent de ce que l'on est et ce que l'on ne veut plus être. Mais les miroirs ne sont pas toujours disponibles.

Vous avez plusieurs miroirs à la maison. Ils sont trop petits pour votre corps, de sorte que ce corps n'arrive pas à pénétrer les miroirs en question ; par conséquent, il ne peut pas les traverser. Et il demeure là où il est ; vous aussi. Et ce n'est pas bien, ce n'est pas bien : n'importe quel psy vous le dira. Et il le dit, ce n'importe quel psy, et vous vous dites qu'il faut faire quelque chose pour que cela cesse une fois pour toutes. Et votre psy se met à vous raconter n'importe quoi pour vous éloigner de vous-même. Vous êtes trop près de vous et vous êtes dangereux, très dangereux. Tous les malades sont dangereux car ils risquent de vous contaminer. Il paraît même que les cancéreux sont dangereux, même s'ils ne sont pas fous. Vous les embrassez quand ils quittent votre maison, mais en vérité ils ne la quittent pas ; ils sont déjà dans votre for intérieur et ce par l'intermédiaire de leurs messagers que l'on appelle communément « microbes ». Ces microbes continuent à prospérer dans le corps d'un malade même après sa mort, de sorte que si vous embrassez un cadavre sur le front – cela se fait couramment dans les églises russes – vous tombez malade et mourez dans le sillage du cadavre que vous avez imprudemment embrassé, porté par votre élan fraternel ou paternel. Après tout, vous êtes censé embrasser votre enfant mort. C'est ce que vous faites sans penser à votre propre mort. Et sur votre lit de mort, vous vous dites : « C'est du propre. » Et vous pouvez même le dire à ceux qui se penchent vers vous ; tant pis s'ils ne comprennent rien.

Entre-temps, les psys nous parlent du sang et de ceux qui épanchent ce liquide par-ci par-là. C'est à cause de cela que l'on entend parfois le nom de Rogojine qui a tué Nastassia Philipovna, sans pour autant verser son sang, si étrange que cela paraisse. On dirait qu'il ne

voulait pas porter atteinte à sa beauté. Vous portez atteinte au corps de quelqu'un, mais vous préservez sa beauté. Alors, vous contemplez cette beauté et vous vous dites : « Pourquoi l'ai-je tué ? Je pourrais faire l'amour avec lui ou avec elle. Maintenant et ce soir. Mais je ne suis pas nécrophile. Donc, je reste à côté de ce cadavre que je déshabille pour l'admirer encore plus, pour que je puisse me rincer l'œil. »

Pendant ce temps-là, les psys vous parlent d'un autre roman de Dostoïevski car ces romans contiennent beaucoup de sang. On se demande d'ailleurs s'il y a autre chose dans ces romans. Il y a quelques pendaisons dans une zone non-sang. Il y a quelques bleus par-ci par-là – sur les cous, par exemple ; mais il n'y a pas de sang, si bien que les psys parlent de ces pendaisons aux malades qui voient du sang partout. Les psys leur disent : « Essayez de vous débarrasser de votre fixation. Pensez plutôt à la pendaison. » Ils le disent parce que les parents des malades ne se sont pas pendus : on ne se pend pas dans un avion qui s'écrase. Non, ils attendaient le crash patiemment ou impatiemment. Cela dépend, comme on dit. Peu importe leur patience ou leur impatience ; ce qui compte est l'absence de pendaison, de sorte que l'on peut en parler aux malades qui ne font aucun rapprochement. Ils se disent qu'il y a d'autres choses de par le monde – par rapport aux crashes et aux taches de sang. Peu à peu, ils glissent vers la guérison et même vers la joie ; peu à peu, de cette façon.

Ma femme de ménage m'a dit l'autre jour : « Ils ont tué un policier.

- Oui, ai-je répondu.

- Je parle du deuxième policier, de celui qu'ils ont rencontré dans la rue.

- Oui, je vois.

- Je n'ai pas vu son sang. On l'a montré plusieurs fois à la télévision, le cadavre, mais je n'ai pas vu de sang.

- Moi non plus. Je n'ai rien vu du tout. Ce jour-là, je ne regardais pas la télévision.

- Je n'ai pas vu de sang. Comment ça se fait ? pourquoi ?

- Vous savez, quand Rogojine… »

La plupart de nos semblables font une fixation sur *Charlie Hebdo*. Rien d'étonnant à cela : Charlie est fixé sur leur poitrine et sur les murs de leurs maisons. Moi, je suis un bon exemple de ce qui se passe de ce côté-là. Je suis Charlie, je suis Charlie. Cet hebdomadaire n'est pas mort et par conséquent on peut penser qu'il n'est pas dangereux de le fixer sur sa poitrine. Mais en le fixant sur votre poitrine, vous le fixez dans votre cerveau et cela peut être dangereux, surtout si vous êtes déjà un peu psy. Vous êtes un psy de l'autre côté du miroir : vous n'êtes pas un psychiatre ; vous êtes un psychopathe, un psychosomate, etc. C'est d'autant plus dangereux d'enfoncer le clou, d'autant que vous l'enfoncez dans votre tête. Si vous l'enfoncez dans la

paume de votre main, on vous comparera à saint François. Mais votre tête diffère sensiblement de vos mains, de sorte que vous feriez mieux d'enfoncer les clous dans vos mains en laissant votre tête tranquille. Pourquoi ne pas devenir un saint ? ou un mystique, faute de mieux ?

Bon, vous ne voulez pas enfoncer de clous ni dans votre tête ni dans vos mains. C'est la vie qui compte et vous voulez vivre aussi longtemps que vous pourrez. Et vous pouvez vivre assez longtemps, à en juger par votre dernière prise de sang. Vous rangez donc les clous et les marteaux pour vous concentrer exclusivement sur le côté mental du problème. Vous vous dites qu'il faut chasser les pensées avec des pensées opposées. Ainsi chasse-t-on les pensées noires avec les pensées blanches. « Je suis Charlie » est écrit sur un fond noir ; il s'agit donc d'une pensée noire. Parfois cette inscription adopte la couleur blanche – entièrement, entièrement. Tantôt « Je suis » est en blanc et le reste en noir ; tantôt cette inscription est blanche d'un bout à l'autre. Mais ce n'est pas suffisant, étant donné que vous continuez à faire une fixation qui vous empêche de vivre normalement, comme tout le monde ; ou plutôt comme le monde qui ne pense ni à Charlie ni aux terroristes. Jour et nuit, jour et nuit.

Comment écarter ou même bannir une fixation ? Les psys continuent à parler de Dostoïevski, et vous préférez Tolstoï ; et il n'y a rien à faire de ce côté-ci. Alors, vous ouvrez un journal approprié – il a l'air approprié dans le cadre de votre fixation – et vous lisez un article consacré aux anti-Charlie. Ils ne sont pas si anti que cela, mais ils refusent « l'unanimisme émotionnel », comme ils disent. Toute la France est debout ; les citoyens défilent dans toutes les villes pour commémorer les victimes de la barbarie et d'une entorse à une religion monothéiste. Les antis ou les tièdes – comme dirait un des anges de l'Apocalypse – restent à la maison. Certains d'entre eux sont des fatalistes qui pensent que c'est trop tard. Vous défilez, mais tout le monde est tué – c'est ce qu'ils se disent. Et ils le disent aussi à Internet qui les écoute attentivement – au point de publier leurs avis dans *Le Figaro*. Oui, les soldes continuent et il ne faut pas rater cette occasion en or ; c'est le cas de le dire. Quelle occasion ? Tout le monde défile ailleurs et vous faites vos achats dans des magasins à moitié vide. Tout le monde pense au Charlie ; quelques citoyens – on les compte sur les doigts d'une main – défilent à leur façon en allant d'un magasin à un autre. « Nous avons autre chose à faire », disent-ils à Internet et même aux journalistes. Et si les journalistes ne comprennent rien, ils leur montrent les magasins et les prix alléchants. C'est pour cela que l'on parle des lèche-vitrines.

« Suis-je un citoyen indigne, pour tout dire un salaud, parce que je ne vais pas me lever contre le terrorisme ? Je ne me lève pas, un point c'est tout. Je reste dans mon lit. Les soldes ne m'intéressent pas non plus. Je lis dans mon lit et aucune manifestation ne m'arrachera à mes lectures. » « C'est un vrai salaud, dit un patient. Il a raison quand il dit qu'il est un salaud. Et il

déraisonne quand il parle du reste. Où est son engagement civil ? Pourquoi n'est-il pas un animal social ? C'est un citoyen indigne et il a raison quand il le dit. Il a raison deux fois et le reste est n'importe quoi. C'est moi qui ai raison, en ce qui concerne le reste. Je m'enfonce dans mon trou et j'y reste parce que le monde est plein d'injustice et de terroristes. Et la liberté des paroles que nous prononçons et écrivons ? N'existe-t-elle pas ? Qu'est-ce qu'il existe alors ? le sang ? les kalachnikovs ? Qui est Kalachnikov ? un fou russe ? Tous les Russes sont fous, sinon ils n'auraient pas envahi l'Ukraine. »

Le patient s'enfonce dans un autre trou où les Russes cohabitent avec les Ukrainiens et c'est un trou sans fond : le psy s'en rend compte. À présent il faut choisir entre deux trous : celui de Charlie et le trou consacré au conflit ukrainien. Le psy choisit le trou parisien. D'abord il permet à son patient de s'enfoncer dans ce trou parce que, à son avis, Paris est plus beau que l'Ukraine et la Russie, quel que soit le coin que l'on choisit. Si on les met ensemble, l'Ukraine et la Russie, tous leurs coins et avenues, c'est Paris qui gagnera, malgré les attentats. Paris est plus beau, un point c'est tout ; et son histoire est beaucoup plus longue et profonde. Sans parler de la France entière. Le patient s'enfonce donc dans le trou où il y a des monuments historiques de toute beauté ; il y a aussi pas mal de sang et le patient s'y enfonce de plus en plus. On dirait qu'il nage dans le sang et c'est un bon nageur, surtout lorsqu'il s'agit du sang. Il aime y nager et c'est de cette habitude malencontreuse que proviennent tous ses cauchemars.

Par conséquent, le psy essaie de le sortir de ce trou en citant l'article en question qui pose des questions au sujet de Charlie et de l'attitude que l'on doit adopter vis-à-vis de tous les Charlie sans exception. « Le grand mouvement 'Je suis Charlie' a quelque chose de dégoûtant », dit quelqu'un. « Il est dégoûtant lui-même, dit le patient. J'en suis dégoûté. » Il vaut mieux être dégoûté que fou : c'est ainsi que pensent les psys. Les patients dégoûtés sont sur la bonne voie – sur la voie lactée, selon l'expression que les psys utilisent en de tels cas. Et les psys de continuer à citer les antis : « Y aurait-il une obligation à la fois morale et civique qui contraindrait l'honnête homme à se rendre dans ce défilé dominical qui va mêler à tant d'illusions tant de publics hétérogènes, tant de pensées contradictoires, tant d'attitudes conventionnelles, tant d'hypocrisies ? » « Encore un salopard », dit le patient ou les patients. Ils réagissent toute de suite et on ne sait pas quel patient écouter en premier lieu. Et même le deuxième lieu n'est pas clair du tout. Pourtant les psys les écoutent tous et toutes. « Salaud, hypocrite toi-même, salopard, léopard, Visconti, hypocrisie d'un bout à l'autre, j'aimerais être à l'autre bout, passez-moi un miroir, une glace, je veux une glace, j'ai chaud. »

Les psys et les psys-psys citent souvent quelqu'un ou quelque chose parce que souvent leurs patients se méfient d'eux en pensant que le fait que leurs psys-psys-psys passent le plus

clair de leur temps avec les autres psys et chos signifie qu'ils ne sont pas tout à fait normaux. En effet, un homme normal passe ses jours et ses nuits avec ses semblables, pas avec des dingues. C'est une perte de temps, une perte sèche, un temps sec. Il est vrai que les séances ne sont pas gratuites ; qui plus est, vous pouvez écrire un livre à propos de vos fous en décrivant leurs délires, leurs loups, etc. Mais tous ces livres et même les prix Nobel ne compensent pas le temps que l'on passe en compagnie des dingos qui se prélassent sur les divans et racontent leur vie et celle de leurs voisins. Ils disent tout ce qui leur passe par la tête et cette tête est malade à un tel point que parfois on n'arrive à rien tirer de ce délire que les patients de Freud offraient à leur gourou qui notait soigneusement : « Loup-garou, loup-garou, loup-garou. Ô mon loup-loup-gourou ! »

Les citations utilisées par les psys les dispensent non seulement de remarques qu'il faut inventer, mais aussi des commentaires qui, en principe, doivent suivre ces remarques. Vous dites quelque chose et immédiatement les autres – les fous en général – vous bombardent des questions telles que : « Pourquoi ? Ah bon ? Que voulez-vous dire ? Pourriez-vous expliquer de quoi il s'agit ? » Si vous citez un journal ou même un livre savant, on peut vous poser deux, trois questions, mais vous n'êtes pas obligé d'y répondre car ce n'est pas vous qui parlez. Vous *citez* et ceci est une autre chanson. Et vous n'êtes pas obligés de la chanter. Vous dites simplement : « Pour savoir de quoi il s'agit, vous n'avez qu'à vous adresser à l'auteur de ce livre. Je suis sûr qu'il pourra vous renseigner à ce sujet et à d'autres sujets dont il est question dans sa tête. » Et si l'auteur est mort ? Alors, vous dites : « Adressez-vous aux enfants ou aux petits-enfants de l'auteur. Il leur a certainement parlé de ses livres car les auteurs ne font que ça. Ils parlent sans arrêt de leurs livres. Ne perdez pas votre temps en ma compagnie. Téléphonez-leur. Voici leur numéro de téléphone. Et voici aussi leur e-mail. » D'ailleurs, le jardinier de mes voisins a adopté le même système. Lorsque je lui demande pourquoi les autres jardiniers ne font pas autant de bruit que lui et sa souffleuse, il répond : « Parlez à ces jardiniers. Je ne suis pas eux et je ne travaille pas dans leurs jardins. Et je ne suis pas payé par leurs employeurs. J'ai ma femme et ma femme n'est pas leur femme. Et si vous voulez savoir pourquoi leur femme les trompe, vous n'avez qu'à vous adresser à leur femme. »

Les ding-ding-dingos téléphonent à l'auteur en question – pas au jardinier en question, s'entend – et entendent ceci : « Vous me posez cette question. Et bien, je vais vous répondre. » Quelle question ont-ils posée à l'auteur des romans terroristes ? La question suivante : « Pourquoi y a-t-il tant de terroristes de par le monde ? Pourquoi ne les arrête-t-on pas avant qu'ils ne commettent leurs crimes ? » Voici la réponse de l'auteur : « Ces individus avaient fait l'objet de surveillance. Leur statut n'était pas judiciarisé. » « Judiciarisé ? » C'est votre

deuxième question. « Oui, judiciarisé. Il n'y avait pas de procédure judiciaire en cours les visant. Avant de me téléphoner, renseignez-vous auprès des autorités. » Il vous raccroche au nez et vous téléphonez à un autre auteur qui vous dit ceci : « Il n'y avait pas d'élément les concernant témoignant de l'imminence d'un attentat. Et s'il n'y avait pas eu d'attentats, je n'aurais pas écrit ce livre. Et je n'aurais pas gagné tant d'argent. » Et le troisième auteur répond qu'il n'y a pas de risque Zéro. Il y a un risque Trois et même Deux est rarement vu à côté du mot risque.

Vous avez même peur du risque Un qui risque de vous concerner. Supposons qu'il n'y ait qu'un seul terroriste et que ce terroriste se promène sous vos fenêtres. Vous ouvrez une de vos fenêtres car vous trouvez que cela sent moisi un peu partout – à l'intérieur de votre appartement. Vous voulez une bouffée d'air frais et recevez une rafale en pleine figure. Il n'y avait qu'un risque Un qui se trouvait juste sous vos fenêtres et vous vous rendez compte que c'est par le plus grand des hasards que vous avez reçu tant de balles dans les yeux et dans le nez. Hélas, il faut compter avec le hasard qui ne sera jamais aboli, quel que soit le nombre de dés et de dominos que vous possédiez. C'est pour cela qu'il n'y a pas de risque zéro : les policiers sont encore plus impuissants que les dés et Mallarmé. Vous avez peur et en parlez aux psys en répétant : « Risque un, risque deux, risque trois. » Étant devenu fou – « étant », comme dit Heidegger ; ou « l'étant » –, un héros de Pouchkine répète sans cesse : « Trois, sept, as. Trois, sept, dame. » Risque Trois, risque Sept, risque dame ou femme fatale. Vous lisez tout cela et vous avez mal au cœur.

Alors, les psys décident de changer de sujet. Les patients sont dégoûtés, mais cela ne suffit pas, contrairement à ce que l'on pensait tout à l'heure. On ne pense donc plus de la même manière et on essaie de trouver une distraction plus appropriée et plus convenable. Il faut peut-être s'éloigner du temps où l'on vit pour s'enfoncer dans un autre temps, pour enfoncer les pensées dans une autre époque. Ainsi les psys nous conduisent vers une époque très lointaine où les humains ne vivaient pas encore et par conséquent ne s'entre-tuaient pas ; ce qui veut dire qu'il n'y avait ni terroristes ni victimes. Il n'y avait que des singes et parmi eux il n'y a pas de terroristes car il n'y a pas de kalachnikovs. Et si vous ne possédez pas au moins une kalachnikov, vous n'êtes pas un terroriste professionnel. Et les islamistes ne tolèrent pas les terroristes amateurs qui bâclent toujours tout ce que l'on peut bâcler pendant un attentat. Ils tirent n'importe comment en tuant des chiens au lieu des humains ; parfois ils tuent des oiseaux qui sont innocents et ne touchent pas aux prophètes.

Les psys parlent des singes en présence des malades qui répondent du tac au tac : « Nous ne voulons pas marcher à quatre pattes. » Et les psys leur disent qu'ils ne sont pas obligés de le

faire en humiliant leur corps qui est si fier d'appartenir à la race humaine qu'aucune autre race, si parfaite et paisible soit-elle, ne lui convient pas. « Non, disent les psys. Vous marcherez à *deux* pattes. Autrement dit, vous garderez vos jambes et utiliserez vos bras comme auparavant – pour manger et ramasser des feuilles. Quel est le point commun entre un moineau, un tyrannosaure et vous ? Vous ne le savez pas ? Et bien, nous vous le dirons. La bipédie. Vous ne savez toujours pas de quoi nous parlons, de quoi il s'agit. Savez-vous ce que c'est qu'une bicyclette ? C'est à peu près la même chose car bi veut dire deux. Une bicyclette a deux roues et un bipède à deux jambes. Vous avez deux jambes, étant donné que vous êtes nés après la guerre. Pas d'accident de voiture, n'est-ce pas ? Aucun train n'a déraillé au cours de votre vie. Vous êtes donc toujours bipède et vous en êtes fier, à ce que nous voyons. Bon. Soyez-en fier : ça ne vous fera pas de mal. Mais ne soyez pas trop orgueilleux, sinon vous n'irez pas au Paradis. Rappelez-vous Dante qui doit se contenter du Purgatoire. Revenons à nos moutons ou plutôt à nos singes, aux singes qui appartiennent à la race des bipèdes. La bipédie, c'est quoi ? C'est avant tout une posture grâce à laquelle un animal peut se déplacer et tenir debout sur deux pieds en contrant les effets de la gravité. Vous n'aurez donc aucun problème de ce côté-là, du côté de la gravité. Pas de problème du côté de chez terroristes non plus. N'oubliez pas que nous protégeons les singes et d'autres animaux. Les terroristes les protègent aussi. Le Prophète aimait les animaux, comme la plupart des prophètes, d'ailleurs. Rappelez-vous… »

Mais les malades n'écoutent plus les psys qui enchaînent leurs idées et renchérissent sur le règne animal en disant que la particularité locomotrice des grands singes réside plus dans la variété des modes que dans une quelconque spécialisation. Ils parlent ensuite des arbres et des fruits que l'on peut manger sans attendre qu'ils tombent et jonchent le sol – à condition d'être un singe et voler d'un arbre à l'autre. Et si on leur dit : « Je pratique l'escalade, le saut et même la suspension », ils répondent que la composante quadrupède a disparu du répertoire positionnel de l'homme moderne, tandis que les singes jouissent des deux modes locomotrices. « Quoi qu'on en dise », ajoutent-ils, en pensant à Tarzan. Alors, nous ne disons plus rien.

Nous pourrions pourtant dire ceci : « La domination de l'homme sur ses cousins et l'ensemble de la planète est lourde de conséquences : les grands singes sont menacés par la pollution, le braconnage, la déforestation, ainsi que par des maladies dont le virus Ébola. Les primates ont de bonnes capacités de résistance, mais ces dangers sont trop importants pour qu'ils puissent y faire face seuls. »

Et nous ne les aidons pas, nous ne les sauvons pas. La seule façon de les sauver consiste à devenir un singe. Nous sommes égoïstes et nous persévérons dans notre être. Et si nous

sommes tous des singes, nous persévérerons dans notre être simiesque. Tuerons-nous nos semblables ?

Nous en avons assez et nous savons exactement de quoi nous avons assez. Il suffit de regarder le monde pour le comprendre, et nous l'avons compris il y a longtemps, de sorte que nous nous demandons ce que nous faisons sur cette terre. Primo, il n'y a pas d'autres terres à proximité de notre corps ; secundo, nous aimons cette terre où nous vivons depuis quelque temps, et ce n'est pas contre cette terre que nous dirigeons nos griefs. Ce sont les humains qui nous agacent, même s'ils ne portent rien dans leurs poches, à l'exception de leur portefeuille et de leur mouchoir. Pas de revolvers, pas de kalachnikovs. Nous avons besoin de nos portefeuilles pour manger à notre faim en remplissant notre estomac. Il est vrai que nous pouvons le remplir en braquant un revolver – pour une fois, nous pouvons nous passer de nos kalachnikovs – sur une caissière ou un propriétaire. Mais cette procédure risque de s'avérer compliquée, étant donné que le monde où nous vivons est rempli de boutons. Et cela nous donne des boutons – inutile de le préciser. Même un demeuré mental comprend la situation et le fait que l'arrivée de la police puisse perturber n'importe quelle opération, même celle organisée par des islamistes et leurs terroristes. Il y a des gens qui prétendent que tous les islamistes sont des terroristes, soit potentiels, soit actuels, soit réels, soit super-réels. Il y a des superettes de terroristes et nous évitons ces superettes pour ne pas nous faire descendre une fois de plus.

Donc, nous voulons continuer à vivre sur terre qui ne nous a rien fait – en tout cas, jusqu'ici, jusqu'à aujourd'hui. Nous lui faisons un tas de choses, mais elle ne nous fait rien car elle n'a pas envie de se venger. Si, elle se venge en nous envoyant ses tsunamis, ses ouragans, mais nous faisons beaucoup plus pour la détruire et elle ne se plaint pas outre mesure. La terre ne dépasse jamais la mesure, tandis que nous, nous, nous, nous, nous le faisons tout le temps et c'est ainsi que nous mesurons le temps, n'en déplaise à saint Augustin. C'est en dépassant la mesure que nous mesurons les minutes, les secondes et aussi nos sensations. Si nous ne sentons rien, nous ne sentons pas le temps non plus car il dépend de nos sensations, de notre subjectivité, comme disait Kierkegaard, et Rousseau approuvait cette attitude envers le monde. Mais nous pouvons débrancher notre subjectivité, sa lumière ou ses ténèbres : tout dépend de nos humeurs sans lesquelles nous ne sentons ni le temps ni Dieu. Nous ne pourrions même pas sentir un tout petit ange envoyé par Jésus, si nous n'avions plus notre subjectivité à portée de la main – dans une de nos poches, pour être exact. Notre subjectivité est une sorte de kalachnikov grâce à laquelle nous tuons tout ce que ne nous intéresse pas. Cela s'appelle le choix, et nous choisissons sans arrêt tantôt ceci, tantôt cela, tantôt rien du tout, ce qui s'inscrit aussi dans/sur la palette de nos choix. Aujourd'hui, nous ne voulons rien choisir et c'est notre droit le plus

strict et notre choix le plus judicieux. Pourquoi choisir entre un malheur et un malheur, entre une crise et une crise ?

Mais si nous ne choisissons rien – ni aujourd'hui ni demain – nous garderons le statu quo, et nous n'avons aucune envie de le garder car nous abhorrons ce statut et nous voulons nous en débarrasser. Et c'est pour cela que nous parlons des kalachnikovs : un revolver ne viendrait pas à bout de ce problème. On nettoie la terre et on agit à sa guise dans un monde d'une propreté à toute épreuve. « Mettez-vous à votre aise », dit notre gourou et nous écoutons son conseil. Nous nous mettons à notre aise et nous mettons nos pieds sur la table, comme le fait Boris Godounov dans la mise en scène de Tcherniakov. Il s'agit d'un oligarque russe qui peut tout se permettre. Que nous soyons des oligarques ou des tsars – cela nous est égal. Les deux options nous conviennent à merveille. Nous ne voulons pas être des citoyens ordinaires que n'importe quel terroriste peut abattre sans avertir la police et les autres concitoyens. On vous tue en pleine rue et les passants s'enfuient car ils ne veulent pas être « avec souci ». Pas de souci ! Sans souci ! Ils ne savent rien de l'attentat qui se prépare dans les coulisses, et ils ne veulent rien savoir après tout cela, une fois l'attentat fini. Ils ne veulent rien savoir à part leurs propres soucis et leur âme ne sera en paix qu'à la fin de leurs préoccupations et de leurs inquiétudes.

Pas de préoccupations ! Pas d'inquiétudes ! Tant pis pour les cadavres. Non, pas tant pis, pas tant pis. Nous prendrons part à la manifestation qui se prépare. Mais d'abord il faut que nous nous enfuyions, sinon cette manifestation aura lieu sans nous. Et si nous ne sommes pas là, il n'y aura pas assez de monde ni la place de la République ni porte de Vincennes. Ne nous taxez surtout pas d'égoïsme, si vous nous voyez nous enfuir. Ce n'est pas pour épargner notre corps que nous le faisons. Nous le faisons pour les victimes, pour que la solidarité mondiale apparaisse dans toute sa splendeur, pour que les Martiens disent en regardant notre détermination et notre commisération : « Les terriens sont tous frères et sœurs. Et il n'y a pas de terroristes parmi eux. Il faut que nous apprenions cette leçon que les terriens nous donnent. Il faut que nous éliminions nos propres terroristes. Et dire que certains terriens se demandent toujours s'il y a la vie sur Mars. Et nos terroristes ? Seraient-ils déjà tous morts ? »

Quel est notre choix ? On ne peut même pas s'installer sur Mars, à en juger d'après ce que nous entendons dans le cosmos. Les mots « terroristes » et « attentats » retentissent partout, et même si nous n'entendons rien de tel, les terroristes passent aux actes tout le temps, ce qui prouve qu'ils sentent le temps aussi bien que saint Augustin. Ils se disent que sans leurs attentats la masse du temps –*Zeitmasse*, comme dit Stockhausen – ne sera pas complète. Le temps ne vole pas toujours ; il peut s'arrêter et tomber, à condition que quelqu'un se donne la peine de prendre une kalachnikov et d'exécuter une symphonie de rafales. Comme tout le monde le sait,

un revolver ne suffit pas pour abattre le temps. Alors, le temps s'arrête et on observe une minute de silence pour rendre hommage aux victimes. Le temps n'est jamais seul et on ne peut pas l'abattre sans abattre au moins une dizaine de personnes, sauf si vous avez l'occasion d'abattre un prince héritier. À ce moment-là, l'histoire risque de s'arrêter pour que l'on puisse écrire une nouvelle page dans son livre ; une nouvelle guerre. Et pour pouvoir écrire cette guerre, il faut tourner la page. Comment la tourner ? en trouvant un remède contre le cancer ? Si l'on décide d'attendre l'avènement de ce remède, on risque de demeurer sur la même page pendant des années et des siècles. Il y en va de même pour le Sida. Il est plus facile de tuer des journalistes.

Alors, nous décidons de rester sur terre, mais nous ne voulons plus subir les coups du sort qui sort très souvent avec des terroristes pour nous tuer et par la même occasion venger le Prophète. Nous disons aux terroristes que le Prophète est déjà vengé et que c'est le moment d'arrêter les attentats et de jeter les kalachnikovs dans les poubelles. Mais les terroristes répondent : « Non, le Prophète n'est pas encore vengé. Notre Prophète est aussi infini qu'Allah, et Allah n'envoie pas n'importe qui sur terre. Son messager est fait à son image, vous savez.

- Nous sommes tous faits à l'image de Dieu, répondons-nous.

- Pas vous, disent les terroristes. Nous pouvons vous tuer quand nous voulons. Et nous le voudrons dans cinq minutes, l'histoire de terminer cette conversation. Si nous ne la terminons pas, vous ne connaîtrez pas la vérité avant de mourir. C'est tout de suite ou jamais, vous savez. Si nous pouvons vous abattre, vous n'êtes pas immortels. Et Dieu l'est et le restera toujours, de sorte que nous ne pouvons pas L'abattre. D'ailleurs, nous ne le voulons pas.

- Mais nous sommes des tsars, disons-nous. Ne voyez-vous pas cette couronne sur notre tête ?

- Ça ne veut rien dire. Les têtes couronnées tombent sans arrêt.

- D'accord, nous ne sommes pas des tsars, puisque ça ne sert à rien. Mais nous sommes des oligarques. Nous pouvons vous donner autant d'argent que vous voulez. Avec cet argent vous pourrez acheter autant de kalachnikovs qu'il vous faut pour abattre tout le monde, à l'exception des oligarques. »

Nous ne négocierons pas avec les terroristes. Nous entendons cette phrase sans arrêt : tous les présidents de toutes les républiques la prononcent pendant les crises. Les premiers ministres la prononcent aussi, et même les bouches couronnées se joignent à cette manifestation de détermination. Nous ne négocierons pas, nous ne négocions pas, nous n'avons pas négocié. Résultat – toutes ces têtes sont élues une fois de plus car les électeurs sont très sensibles aux victoires sur les terroristes ; et ils ont entièrement raison, sauf que ce ne sont pas ces têtes-là qui neutralisent les terroristes. Elles ne font que profiter des neutralisations. Et les policiers se font

tuer pendant les opérations qui se rapportent aux neutralisations. Pourquoi ne pas couronner les policiers ? Une médaille ne suffit pas ; même deux médailles ne sont pas à la hauteur de cette tâche, de cette reconnaissance, de cette gratitude.

Nous ne négocions donc pas avec les terroristes, et nous n'ignorons pas le fait que c'est vrai aussi dans le sens inverse : les terroristes ne négocient pas avec nous. Et même si tout d'un coup, sur un coup de tête, nous décidons de négocier avec eux et leurs gourous, ils dégaineront leurs kalachnikovs, leurs balabachnikovs. Nous avons fabriqué plusieurs drapeaux blancs et nous les portons dignement en faisant en sorte que les terroristes du monde entier les voient et en prennent note. Ils ne prennent rien du tout, à l'exception de leurs armes qu'ils n'ont même pas besoin de prendre car ils dorment avec elles ; et ils meurent avec elles, cela va sans dire. « Nous ne jetons jamais nos armes », disent-ils en sortant de leurs baraques et de leurs imprimeries pour effectuer leurs tueries ou celles des policiers qui, pour une fois, sont en mesure de les descendre. Pour une fois, les terroristes ne s'enfuient pas. Ils sont là, la tête et leurs kalachnikovs en l'air. Dans une telle situation, les insurgés russes dénudent leur poitrine en criant : « Tire, canaille ! » Et la canaille tire.

Puisque nous ne négocions pas avec les terroristes, nous les neutralisons : nous n'avons pas le choix. Mais nous tenons à notre libre arbitre qui, en principe, doit nous permettre de choisir partout et tout le temps. Et n'importe qui peut jouir de ce cadeau de Dieu, si bien que le dicton anglais que l'on traduit ainsi : « La nécessité fait loi », n'a pas de sens. Si, la traduction a un sens, ce sens nous dit que la nécessité existe et nous le savons mieux que quiconque – mieux que les Sélénites et les Martiens, en tout cas. Nous savons aussi que la loi existe et que la nécessité rime avec la loi, même si elle rime plutôt avec toi et moi. Ce sont des synonymes en quelque sorte, de sorte que si quelqu'un prononce le mot « loi », les autres savent qu'il est nécessaire d'y obéir car si nous n'obéissons pas à la loi, les policiers nous abattent. Il ne faut surtout pas penser qu'ils n'abattent que les terroristes. D'ailleurs, si vous n'obéissez pas à la loi, on dit que vous êtes un terroriste. Et même si vous vous donnez la peine d'expliquer votre action qui ne s'accorde pas entièrement avec la loi, on vous abat sur le champ – sur les Champs Élysées, par exemple. Pourquoi ? Parce que l'on ne négocie pas avec les terroristes ; on ne les écoute même pas en pensant qu'ils parlent toujours de leur Prophète, au lieu d'énumérer leurs complices.

Par contre, un autre dicton anglais n'a pas de sens parce qu'il parle des mendiants qui, d'après ce dicton, n'ont pas le choix. Et Dieu ? et son libre arbitre ? *notre* libre arbitre ? Est-ce pour rien que l'on en parle ? Dieu en parle, ses prophètes en parlent, nous en parlons. Seul Spinoza n'en parle pas ; il n'est pas le seul, d'ailleurs. Qu'il soit seul ou non, cela n'a pas

d'importance : tous ceux qui nient l'existence du libre arbitre, nient aussi le Seigneur et Son humanité. Même les animaux jouissent du libre arbitre : les chats, par exemple. Viennent-ils toujours à votre appel ? De temps en temps, pas toujours. C'est cela le libre arbitre. Et les mendiants ? Seraient-ils inférieurs aux chats ? Un mendiant peut se dire qu'il préfère son libre arbitre à l'argent que les passants lui donnent lorsqu'ils choisissent d'orienter leur libre arbitre vers ce mendiant, au lieu de le tourner vers les bijouteries et autres boutiques de luxe. « Je ne vous donnerais rien, si je ne voulais pas faire preuve de mon libre arbitre, disent-ils au mendiant.

- Moi, je ne peux pas ne pas accepter votre don parce que je suis un mendiant et aucun mendiant n'a le choix.

- Êtes-vous Anglais ? demandent les oligarques qui passent de temps à autre à proximité de ce mendiant.

- Non.

- Alors, vous êtes libre de ne pas accepter notre argent. L'acceptez-vous ou non ?

- Je l'accepte. Si je ne l'acceptais pas, je mourrais de faim.

- Pourquoi ne pas mourir dignement, en tant qu'homme ? Pour le moment, vous êtes moins libre que n'importe quel chat. Et aussi moins libre qu'un moine qui reste enfermé dans sa cellule. Où est votre dignité ? »

En fait, les mendiants *peuvent choisir* car il leur est permis de choisir la mort et de ne pas accepter l'aumône des passants parmi lesquels il y a aussi des petits bourgeois dont la compassion dépasse les limites des manifestations que l'on organise à la suite des attentats. Ils sont si miséricordieux qu'ils donnent beaucoup de kopecks aux mendiants de toutes sortes, si bien qu'ils renoncent aux tablettes de chocolat et aussi aux chocolats belges qui vous facilitent le voyage vers le Paradis. Une boîte de chocolats belges raccourcit la route paradisiaque de kilomètres dont le nombre dépend des dimensions de la boîte et par conséquent du nombre des chocolats que vous ne mangez pas à cause de votre sacrifice humaniste ; trop humain, selon Nietzsche ou n'importe quel vrai amateur de chocolats belges ou de pralines, comme on dit en Belgique.

Tantôt nous sommes trop humains, tantôt trop peu humains ; la voie moyenne nous élude à tout bout de champ. Quelle que soit l'extrémité où nous nous trouvons, nous constatons que nous ne sommes pas au milieu et pas conséquent nous trahissons Aristote et Buddha dont nous parlons avec plaisir. Si nous parlons d'Aristote, cela veut dire que nous connaissons ses catégories et si c'est le cas, nous sommes très intelligents car seul saint Augustin les a comprises sans aide extérieure. Il les a comprises soit grâce à son intelligence, soit grâce à son intuition ;

soit c'est Dieu Lui-même qui a voulu que le saint comprenne Aristote. Pourquoi faire ? Dieu n'a pas besoin de ces catégories ; ceux qui croient en lui non plus.

Si nous sommes trop humains, nous donnons des kopecks et même des roubles aux pauvres en nous privant de chocolats, ce qui n'est pas très agréable, même si les chocolats en question ne viennent pas de Belgique. Si nous sommes trop peu humains, nous mangeons des chocolats à longueur de journée, même s'il ne s'agit pas de chocolats belges. Nous dévorons même les chocolats russes parce que nous ne pouvons pas nous passer de chocolats ni de sucreries en général. Nous ne nous passons ni de pâtisseries ni de barbes à papa ; et si des barbes à maman se trouvaient aussi sur le marché, nous les mangerions après les repas et même avant les repas, en guise de zakouski. Tel est notre amour des sucreries et nos gourous regrettent que nous n'aimions pas l'humanité de la même façon.

À dire vrai, nous n'aimons pas l'humanité du tout ; à cause des terroristes. Sans terroristes, sans leur présence terrorisante, nous embrasserions tout le monde, même les lépreux. Nous nous donnerions la peine d'aller en Inde pour embrasser les lépreux dans les rues de Delhi et ailleurs : sur les routes, dans les temples. Nous demanderions aux autorités religieuses de ne pas interdire aux lépreux et à leurs collègues l'accès aux temples et nous les embrasserions devant les autels pour que Dieu nous voie face à face. Nous savons qu'il s'agit du même Dieu, quoi que les prêtres disent à ce sujet. En tout cas, Sri Ramakrishna pensait que nous avions tous affaire au même Dieu. Seuls ceux qui croient que Dieu a une barbe ne sont pas d'accord avec nous et avec les Sri, quel que soit leur nom. À propos, « psy » se dit « *shrink* » en anglais. Et Sri ? Cela veut dire quoi ? en anglais, en français, en allemand ? Quoi qu'il en soit, Aurobindo n'était pas un psychanalyste.

Si nous mangeons trop de sucreries – la version « trop peu humain » – nous devenons d'abord obèses et ensuite diabétiques. D'ailleurs, les deux processus vont souvent ensemble, main dans la main. C'est pour cela que nos parents nous disent qu'il ne faut pas abuser des sucreries et la seule façon de ne pas en abuser consiste à donner son argent de poche aux pauvres qui regardent les poches des autres avec avidité et impatience. Ils voient tout de suite les dimensions de ces poches et calculent le nombre de billets de banque qui s'y trouvent. Et ils règlent leur conduite en fonction de ces nombres ou plutôt de ces quantités ; même leur voix change, sans parler de leur corps dont les courbes vont en tous sens en éliminant les lignes droites : la dignité n'est pas de mise lorsque vous mendiez et quémandez. Il paraît que les Géorgiens ne perdent jamais leur dignité, si bien qu'ils crient : « Donne, donne, donne », quand ils veulent qu'on leur donne quelque chose – une dizaine de dollars minimum. S'ils veulent

obtenir plus et s'ils voient qui vous pouvez leur donner cent dollars, ils crient : « Donne, canaille ! Donne, canaille ! » Et vous leur donnez tout ce que vous avez.

Il n'est pas vrai que les Russes croient que tous les Georgiens sont des terroristes. On leur donne des euros parce qu'ils sont charmants, pittoresques ; et leur musique est polyphonique, comme celle de Bach et d'Okeghem. Les Arméniens préfèrent la monodie à la polyphonie, mais leur mélodies sont tellement belles que les Russes leur donnent tout ce qu'ils ont et même plus, lorsqu'il s'agit de Russes qui sont trop humains. De nos jours, les Russes sont tellement pauvres que la version « trop humain » emprunterait le chemin inverse, si les Arméniens aimaient les Russes un tant soi peu. Les Arméniens n'aiment pas les Russes qui demeurent pauvres – comme un rat d'église, selon leur expression. Excepté les oligarques, s'entend.

Si l'on vous propose le choix entre un oligarque russe et un singe, vous choisirez l'oligarque, mais pas dans la perspective où il faudrait lui tenir compagnie et l'accompagner dans les salles de concert pour lui expliquer les fugues de Bach. Non, c'est pour devenir un oligarque ou un singe que nous luttons aujourd'hui car nous ne voulons pas rester ce que nous sommes, étant donné la présence invisible et parfois visible des terroristes. Notre premier élan nous conduit vers le statut de l'oligarque, mais en réfléchissant nous choisissons le singe. On neutralise souvent les oligarques ; on les supprime, on les anéantit. Cet anti-exploit est souvent accompli par leurs collègues et même par leurs copains. Un copain sonne à la porte d'un oligarque et celui-ci ouvre la porte. C'est son copain qui lui rend visite ; il ne s'agit tout de même pas d'un terroriste. Les oligarques se trompent de temps à autre, et la plupart du temps ils commettent des erreurs fatales lorsqu'ils pensent que leurs copains sont leurs amis et pas seulement leurs copains, leurs collègues. Et un ami ne tue pas un ami, sauf si la femme d'un des amis est si belle que l'autre ami ne réussit pas à résister à la tentation. Il couche avec la femme de son ami et celui-ci l'apprend grâce à un autre ami ; c'est ainsi que la tragédie se déroule dans *Le bal masqué* de Verdi.

Il va sans dire qu'avant de mourir l'ami intime dont la blessure mortelle est à l'origine d'une grosse flaque de sang – encore une flaque, comme dirait un psychopathe – chante quelques mesures pour pardonner son assassin : ce n'est pas pour rien qu'il est chrétien. Il essaie même de se mettre sur le dos pour que son assassin puisse enfoncer son poignard dans sa poitrine, mais les forces le quittent ; ou la force, la force. Il n'y qu'une seule force dans l'univers et peu importe comment on la nomme : volonté, élan, cancan. Si nous devenons un oligarque russe, nous ne serons pas obligés de chanter au seuil de la mort ; ainsi une des corvées nous sera épargnée. Le problème ainsi que le souci ne sont pas là, cependant. Nous ne voulons pas mourir et c'est pour cela que nous voulons devenir un singe que l'Unesco protège ainsi que les

monuments historiques. L'Unesco a tout à fait raison car n'importe quel singe est un monument historique et ce monument est d'autant plus précieux que l'histoire de la vie humaine commence à l'intérieur de ce monument. Que ferions-nous sur cette terre si les singes disparaissaient une fois pour toutes ? Nous croirions sans doute que Dieu nous a créés d'un morceau d'argile ; ou d'un autre morceau, à l'instar de Michel-Ange.

C'est pour cela que les créationnistes pensent qu'il faut anéantir les singes qui, d'après eux, brouillent les cartes. Ils pensent que si nous ne voyons pas de singes ni dans les zoos ni en Inde ou ailleurs, nous ne dirons pas : « Hier, j'ai vu un singe qui est mon portrait craché. » Non, c'est plutôt notre femme qui est capable de dire une telle méchanceté lorsqu'elle est fâchée contre nous. « Tu ressembles à ce singe-là. Paul, regarde un peu. Ce singe-ci et ton père se ressemblent comme deux gouttes de vodka. Tu te souviens de la vodka ? Paul, tu m'écoutes ou non ?

- Oui, je t'écoute, Maman.

- Tu te souviens des bouteilles de vodka ?

- Oui, Maman.

- Alors, ton père est aussi une bouteille de vodka. Il est aussi ce singe-là. »

Vous avez beau dire à votre femme et à votre fils que, selon Leibniz, rien ne ressemble à rien, si bien que tout est unique au monde : chaque feuille, chaque goutte d'eau. Ils ne vous écoutent pas : leur attention se dirige vers les singes. Et leur attention est si soutenue que vous restez devant les cages pendant une demi-heure, voire une heure. Votre femme se promène entre les cages et compare les singes tout en vous regardant de temps en temps. Elle sourit et rit ; son fils suit son exemple car vous lui avez dit mille-et-une fois qu'il doit imiter sa mère. Vous lui avez même parlé de Roland Barthes à cette occasion. Vous n'êtes pas sûr que votre fils se souvienne de ce que vous lui avez dit ce jour-là, mais il se souviendra des singes ; et il vous comparera aux singes et à la vodka – vous coulez, vous coulez – jusqu'à la fin de ses jours.

Si l'on nous compare aux singes et s'ils sont vraiment nos ancêtres, nous nous demandons pourquoi nous ne pouvons pas redevenir singes pour ne plus être en butte aux balles des terroristes et aux couteaux des Jacques l'Éventreur. Les humains sont toujours en danger et même si l'on trouve un remède qui nous sauvera tous de tous les cancers, nous serons toujours vulnérables, quoi que nos médecins fassent pour nous prolonger la vie humaine. Les singes, par contre, n'ont pas peur de Jacques l'Éventreur et nous nous demandons si les singes succombent de temps en temps aux microbes liés intimement et fraternellement au cancer. Mais même s'ils tombent malade, comme tout le monde – il faut consulter les gardiens des zoos – ils sont plus heureux que nous car ils n'ont pas peur de terroristes. Quant à nous, nous en avons peur même

si nous n'insultons pas le Prophète et ne tirons pas sur les islamistes. Nous ne tirons ni sur les islamistes ni sur les pianistes ; et pourtant nous avons peur et aussi beaucoup d'angoisse et d'*Angst*.

Nous avons peur dans toutes les langues que nous connaissons et ce n'est pas bien ; ce n'est pas bien du tout. Il paraît que cela nuit à notre santé ; nous en sommes même sûrs et certains car après n'importe quelle attaque de terroristes, nous sommes atteints par une crise cardiaque. On ne nous transporte pas toujours dans les hôpitaux, mais cela ne veut pas dire que nous ne souffrons pas. Nous restons à la maison sans bouger, sans jouir de la vie que l'on observe dans la rue et sur les places publiques. La vie est là, comme d'habitude – encore un thème éternel, un grand récit, un récit grandissime cette fois. (On s'en débarrasse après le trépas, pas avant.) Elle n'est pas toujours simple ; elle n'est jamais tranquille. Quoi qu'il en soit, nous voulons y participer. Nous sommes nés ; nous sommes au milieu de la vie, même si notre corps n'est pas exactement au centre de ce qui se passe. Alors, pourquoi ne pas participer à la vie, tant qu'à faire ? Parce qu'il y a des balles que l'on n'identifie pas toujours comme des balles de tennis. Et puis il y a les infarctus.

Les singes ne jouent pas au tennis et par conséquent ne confondent pas toutes les balles. Et puis ils sont intelligents, de sorte que le seul argument que nous devions affronter avant de subir la métamorphose simiesque ne tient pas vraiment. Oui, les singes sont intelligents et la nouvelle de Kafka intitulée *Le rapport à l'académie* le confirme indiscutablement, sans équivoque. Et si les singes sont intelligents, presqu'aussi intelligents que nous – pourquoi être aussi intelligents que nous ? – nous nous demandons pourquoi nous n'avons pas encore subi cette métamorphose. Qu'attendons-nous ? une nouvelle preuve de l'intelligence simiesque ? C'est romanesque, tout cela. D'ailleurs, nous nous demandons si nous sommes vraiment intelligents. Nous sommes au sommet de la Création – d'après la Bible, pas d'après d'autres sources d'information. Mais faut-il toujours traîner sur les sommets, au milieu des nuages ? Et si l'on distribuait les accents autrement ? Reprenons la question que nous nous sommes posée plus haut : « Pourquoi être *aussi* intelligents que nous ? » On peut déplacer l'emphase pour que la phrase soit dite de cette façon : « Pourquoi être aussi *intelligents* que nous ? » Cela revient à dire : « Sommes-nous intelligents ? » Nous autres, les humains.

Étudions un peu le comportement des singes qui dépend en partie de leur tête où, en principe, leur intelligence et plusieurs instincts habitent depuis la nuit des temps ou depuis l'aurore de la Création. Il est vrai que dès que nous prononçons le mot aurore, nous pensons tout de suite à l'horreur car n'importe quelle aurore – à l'exception de l'héroïne de la belle au bois dormant – nous apporte l'horreur et aussi la terreur. Il vaut mieux par conséquent parler de

la nuit des temps, sauf que nous ne pouvons pas nous empêcher de demander aux autres de quelle nuit il s'agit. Pour parler franc, il n'y a eu que des nuits dans la vie de l'humanité et pour pouvoir contrôler la vie et ses nombreuses manifestations, nous ferions mieux de savoir de quelle nuit il s'agit en l'occurrence. De la nuit du tombeau ? de la nuit éternelle ? La nuit est éternelle – tout le monde en convient ; à part les imbéciles et les optimistes qui se moquent de nous, d'après Schopenhauer. Mais est-ce la nuit du tombeau ou des tombeaux ? La question est posée, mais la question n'est pas là ; elle ne s'impose pas, en d'autres termes. Et ce qui ne s'impose pas n'a rien à voir avec la vérité. Pourquoi patauger au milieu des mensonges et fausses suppositions ?

Parlons plutôt des singes qui supposent peut-être quelque chose ; de temps à autre. Supposons que le temps soit autre actuellement, et en principe ce temps doit nous permettre de juger les singes avec acuité et discernement. Il ne suffit pas d'observer leur comportement dans un zoo où nous constatons que nous leur ressemblons. En tout cas, nos femmes et nos enfants le constatent et s'en réjouissent : à présent ils peuvent nous taquiner à n'en plus finir. Ils ont toujours voulu exercer leur ascendant sur nous. À présent ils peuvent le faire en toute impunité car nous n'avons aucun argument à notre disposition. Nous avons beaucoup d'arguments dans notre cerveau et aussi dans notre bibliothèque, mais aucun de ces arguments ne peut réfuter la thèse selon laquelle nous ressemblons à n'importe quel singe. La seule chose que nous puissions dire en écoutant notre femme et nos enfants se rapporte aux goûts et aux couleurs ; et aux problèmes liés à ce que l'on appelle physiognomonie, si mes souvenirs sont bons. Nous pouvons donc dire aux membres de notre famille : « De quel singe parlez-vous ?

- De ce singe-ci, répondent-ils à l'unisson.

- Je préfère ce singe-là. Ne trouvez-vous pas que je lui ressemble plus qu'à ce singe-ci ?

- Non.

- Écoutez. Je suis d'accord avec vous : je ressemble à un singe. Mais je suis en désaccord avec vous quand vous dites que je ressemble à *tous* les singes. D'ailleurs, on ne peut pas ressembler à tous les singes : c'est impossible. Les singes sont aussi humains que les êtres humains et vous ne pouvez pas ressembler à tous les êtres humains. Et ce n'est pas la peine de parler de Leibniz. Pour une fois. Par conséquent, je ressemble à ce singe-là et pas à ce singe-ci. »

Bref, il faut regarder les singes de plus près pour savoir à quel singe nous ressemblons. Mais ce n'est pas ce problème – le problème de la ressemblance et des apparences – qui est sur notre agenda actuellement. Nous voulons savoir exactement de quoi les singes sont capables et à quoi ressemble leur vie dans la jungle et ailleurs – dans nos zoos, par exemple. Non, laissons

les zoos à côté : nous ne voulons pas être enfermés pour la vie. Après tout, nous ne sommes pas fous, loin de là. Oui, nous sommes loin des fous car les fous ne veulent pas devenir singes. Ils sont Napoléon, Jeanne d'Arc, Moïse, Gorbatchev – bref, ils sont humains, trop humains. Certes, il y a des fous qui préfèrent les animaux aux humains au point de devenir des oiseaux, des éléphants, des lions, des tigres, des crocodiles. Dans la peau d'un lion, ils se sentent en sécurité. Ils ont tort ; ils oublient les oligarques qui chassent les tigres et les lions en Afrique. Et les crocodiles ne sont pas à l'abri des balles non plus.

Et les singes ? Il est vrai que l'on se sent plutôt en sécurité dans un zoo – par rapport à ailleurs. Mais d'abord il faut devenir singe : tant que nous restons dans notre peau humaine, personne ne nous mettra dans un zoo, dans une cage. On nous mettra peut-être dans une cage, mais cette cage ne sera pas située dans un zoo. Et nous abhorrons les prisons où, d'après les socialistes et les marxistes, les humains s'exposent à des humiliations et à des mauvais traitements ; à des traitements dégradants, en d'autres termes. Passons, passons. Sortons de notre peau pour étudier les us et coutumes des singes à qui se rapporte notre prochaine incarnation. Nous faisons le rapprochement, nous nous approchons des singes et nous voilà parmi eux ; ou plutôt parmi les spécialistes qui s'en occupent.

Ces derniers – il faut que nous nous retrouvions dans ce fatras humain – nous parlent des gorilles et des chimpanzés. On ne peut pas dire que nous avons l'embarras du choix, mais contentons-nous de ce que nous avons – pour le moment, pour le moment. Nous avons donc d'une part les gorilles et d'autre part les chimpanzés. D'ailleurs, une question se pose tout de suite et nous n'arrivons pas à répondre à cette question ; en tout cas, pas tout de suite. Vivent-ils ensemble ? les gorilles et les chimpanzés ? Autrement dit, nous nous demandons si nous pourrions éventuellement jouer sur les deux tableaux. Apparemment non. Apparemment ces deux espèces risqueraient de s'entre-tuer si, faute d'espace, ils étaient obligés de cohabiter dans une caverne ou une autre. D'ailleurs, on peut se sentir à l'étroit même au milieu de la jungle.

Ce ne sont que des suppositions. Lisons plutôt ce que nous raconte le magazine *Dossier pour la science*. En ce moment, je suis donc *Dossier pour la science*. Fini Charlie. Pas tout à fait : l'inscription « Je suis Charlie » me regarde toujours depuis le mur d'en face. Il n'empêche que je peux lire un autre journal, un autre magazine, sans être bourrelé des remords. Et le magazine que je suis en train de lire me dit que plusieurs comportements culturels des chimpanzés impliquent des outils. Dans le royaume des humains, un comportement culturel se rapporte aux musées, aux opéras – même s'il ne s'agit pas du Met – et aux livres. Pour lire un livre nous n'avons besoin d'aucun outil, sauf si pour le lire il faut utiliser un couteau à papier. Par contre, nous nous mettons dans notre voiture pour aller à l'opéra, à moins que nous

n'habitions à deux pas du Met. Il en va de même pour les musées : nous ne pouvons pas habiter à deux pas de toutes les galeries nationales et aussi en face du Louvre.

L'espace d'un instant, nous nous réjouissons en pensant que les singes vont au musée et jouissent des opéras qui ne sont pas tous composés par Adams, de sorte que les singes aussi bien que les humains peuvent écouter la plupart des opéras sans entendre en même temps des concerts de protestation. L'instant passe et nous apprenons qu'il s'agit d'un autre comportement culturel : la culture universelle est infinie et par conséquent comporte une multitude de comportements, des millions de comportements. Et certains de ces comportements n'ont rien à voir ni avec les opéras ni avec les symphonies de Brahms. Le comportement culturel dont on parle dans le dossier en question concerne un gorille qui a un jour employé un bâton pour sonder un plan d'eau qu'il voulait traverser pour en estimer la profondeur. Il est vrai que nous en sommes capables aussi. De toute façon, pour nous le problème ne se pose même pas : soit nous prenons un bateau pour traverser un fleuve ou une mer, soit nous nageons s'il s'agit d'un lac ou d'un petit bras de mer. Un bâton peut nous aider au cours d'une lutte avec des chiens enragés, mais il ne nous serait d'aucun soutien dans un musée ou à l'opéra de Paris, sauf si le fameux fantôme refait son apparition pour voler encore une cantatrice de renom. Le problème se pose autrement et c'est de moi que j'ai envie de parler en ce moment, d'autant que je l'ai déjà promis à plusieurs reprises. Je n'ai jamais promis de parler de moi-même. J'ai essayé de m'éloigner de moi-même autant que possible, étant donné cette aversion que Proust éprouve vis-à-vis de Sainte-Beuve. Je préfère Proust et sa recherche à Sainte-Beuve, d'autant que je n'ai pas lu ce dernier, à l'exception des extraits que Proust cite dans son pamphlet. Néanmoins, je préfère Proust et, à un moment donné, cet amour livresque et littéraire m'a poussé à inventer un neveu qui me remplaçait de temps en temps pour satisfaire le désir bizarre de Proust. Je n'ai pas encore parlé de ma grand-mère parce je n'ai pas envie de la remplacer par ma mère, mais à présent je me sens une prédilection pour les singes ; pas dans le domaine du temps où je continue à rencontrer ma grand-mère. Je préfère les singes, ce qui ne veut pas dire que je les préfère à Proust ou même à Sainte-Beuve. En tout cas, je préfère Sainte-Beuve au singe qui a pris un bâton pour mesurer l'eau, sans parler des autres singes, qu'ils appartiennent à la catégorie des chimpanzés ou à celle des gorilles.

Comme je viens de le dire, le problème se pose autrement à cause de ma lassitude qui érige une sorte de barrière entre moi et les tableaux que je regarde dans les musées lorsqu'il m'arrive de franchir le seuil de ce que l'on appelle communément « musée ». À un moment donné, j'ai voulu parler d'une des ces visites et ce désir a coïncidé avec mon retour de ce musée, de sorte que j'avais envie de battre le fer au moment où il était encore relativement chaud.

Ensuite le fer s'est mis à refroidir et inévitablement un moment est arrivé – un moment fatidique pour la compréhension de l'art – où le fer était froid et par conséquent je ne pouvais plus rien en tirer. Je me souvenais encore de l'exposition que j'avais vue au Palais des Beaux-arts, mais ses contours s'étaient déjà en partie estompés et ce n'est pas la peine de parler de contours estompés, même s'ils ne sont qu'à demi estompés. Quant à mon état présent et à mon cerveau qui se concentre sur les singes, ni mon état ni mon présent ni mon cerveau ne sont vraiment capables de parler des peintres siennois. Mais à la différence de ma voisine d'à-côté, je tiens mes promesses car je ne tiens pas à les rompre ; pour plusieurs raisons.

Paul Ricœur en parle avec son éloquence habituelle. Il n'était pas aussi éloquent et flamboyant que Foucault, mais je préfère Ricœur à Foucault et c'est pour cela que je cite le premier et pas le dernier, ce qui ne veut pas dire qu'un beau jour je n'aurais pas recours à la science du dernier. D'après le premier, la promesse est un symbole de notre engagement. Ce n'est pas ainsi qu'il le dit, mais je ne suis pas obligé de le citer verbatim : je ne l'ai jamais promis et par conséquent il ne s'agit pas d'un quelconque engagement. D'après lui – je parle toujours de Ricœur en laissant de côté Foucault – tout la philosophie est résumée à l'intérieur du mot promesse. Il est vrai que les philosophes nous promettent de découvrir la vérité. Ils l'ont déjà découverte, mais nous ne savons rien de leurs découvertes, et ils sont prêts à nous dévoiler et révéler leurs secrets qui, selon eux, n'ont rien à voir avec les multiples secrets de Polichinelle. On dirait que Polichinelle ne possède rien, sauf des secrets ; en tout cas, tout le monde a l'impression que dans sa vie – et dans n'importe quelle vie – il n'y a de place pour rien, sauf pour les secrets. C'est-à-dire que si vous avez un nombre infini de choses appartenant à la même catégorie, vous n'aurez pas d'autres choses, pas d'autres catégories : faute de place, comme je le dis d'habitude. Quant à Polichinelle, il n'a que des secrets à sa disposition, mais il en a tant que toute sa vie s'écoule au milieu de ces secrets. Et tant que cette expression existe, Polichinelle sera immortel. On oubliera la commedia dell'arte ; on oubliera Pierrot et les autres. Mais Polichinelle restera dans la mémoire collective des Français qui auront toujours des secrets, surtout ceux qui appartiennent de plein droit à Polichinelle. À moins qu'au XXIIIe siècle on ne se mette à dire : « C'est un secret de Paul. » De quel Paul ? de Paul de Tarse ? Quel secret ? sa première rencontre avec Jésus ?

On dit : « Je promets » et on s'engage beaucoup plus que dans les autres domaines, d'autant qu'il peut s'agir d'argent. On dit : « Je promets de vous rendre cet argent à la fin de la semaine. » Et à la fin de la semaine vous ne recevez rien du tout : pas d'argent, pas d'appel téléphonique, pas de SMS. Et si vous en recevez un ou deux, on vous parle de l'impossibilité de rendre cet argent tout de suite pour la bonne raison que celui ou celle qui parle n'a pas cet

argent à sa disposition. Cet argent – la même somme – se trouve ailleurs et est à la disposition de quelqu'un d'autre. Mais vous ne connaissez pas ce quelqu'un ; vous connaissez beaucoup d'autres mais pas celui-là. Et si l'on vous dit : « Ce n'est pas celui-là, c'est celui-ci », vous répondez que vous ne le connaissez pas non plus. Et au bout de quelque temps, vous vous rendez compte que l'on vous mène par le bout du nez. Il ne s'agit donc pas de philosophie ; autrement dit, cet « on » n'est pas un philosophe.

Et pourtant les philosophes sont capables des mêmes supercheries. Ils vous parlent de Dieu, comme s'ils savaient tout à son sujet. Si vous ne savez rien à ce sujet ou à un autre sujet, n'en parlez pas. Il y a tant de sujets de par le monde que l'on n'en viendra jamais à bout. C'est pour cela que le flot des paroles que l'on entend un peu partout est intarissable. Les gens parlent de ce qu'ils savent et aussi de ce qu'ils ne connaissent ni par ouï-dire ni autrement. Mais il faut reconnaître qu'il y a des philosophes honnêtes parmi les philosophes, et ces philosophes vous disent à la fin de leur discours : « Nous ne pouvons rien savoir au sujet de Dieu. La seule chose que nous puissions dire à ce sujet se limite à *niet* : Il n'est ni, ni, ni, ni, ni, ni, ni, ni. » Faut-il lire tout un pavé pour arriver à cette conclusion ? Nous ne sommes pas des philosophes, mais nous nous sentons capables de conclure notre raisonnement de la même façon : ni, ni, ni, ni, ni, ni, ni. Pourquoi ne pas commencer de la même façon ? Si vous écrivez au début de votre livre : « Ni, ni, ni, ni, ni, ni », personne ne le lira, à part quelques fous ou plusieurs adeptes du minimalisme. Ou de l'animalisme : même un singe est capable de juger le monde au moyen de ce son. Il ne prononcera peut-être pas la même syllabe, mais nous comprendrons la signification de son son, que ce soit « m-m-m-m-m » ou « u-u-u-u-u-u-u ». C'est ainsi que les singes parlent de Dieu et du monde en général. Peut-être ne sommes-nous pas obligés d'ajouter « du monde en général » : Dieu est partout et sa circonférence n'est nulle part. Sa circonférence ou sa non-existence.

Que puis-je dire à propos de cette exposition que j'ai oubliée et dont je ne me suis jamais souvenu ? Même quand j'étais à l'intérieur du musée, je ne m'en souvenais déjà plus. J'étais devant les tableaux et je me disais que les anges ne rayonnaient plus, et même s'ils continuaient à irradier quelque chose de divin – quoi ? quoi ? –, je n'étais pas en mesure de recevoir cette irradiation, cette radiation, cette information, pour parler la langue du bois. Je recevais plutôt une sorte d'irritation qui venait de mon for intérieur avec une telle force et détermination que je me demandais s'il existait vraiment quelque chose en dehors de mon for intérieur, ce qui ne serait pas une mauvaise chose : dans mon for intérieur ou simplement dans mon intérieur je suis immortel.

La lumière divine m'agaçait passablement, ce qui ne veut pas dire que je ne croie pas en Dieu. Je n'aime plus les manifestations de la foi, même si ces manifestations sont dues au pinceau de Fra Angelico, par exemple. « Ah, je suis la lumière et la bonté et l'harmonie et l'éternité. » C'est ce que ces images nous disent et nous savons que ce n'est pas vrai, que c'est un fruit de notre imagination ou de celle de Piero della Francesca ou de Botticelli. Et notre imagination et l'imaginaire en général nous agacent depuis quelque temps, à mesure que nous devenons de plus en plus grands et mûrs. À présent il y a des murs autours de nous et nous nous disons qu'il n'y a rien au-delà de ces murs, à l'exception de notre imagination à laquelle nous ne faisons plus confiance. Nous la détestons au point de mettre fin à n'importe quelle divagation : rien ne peut embellir le monde. Il n'est pas beau, contrairement à ce que dit Wordsworth qui se pâme devant n'importe quelle montagne pour faire plaisir à Whitehead et aux autres amateurs de poésie.

Et l'exposition dont je parle faisait plaisir à beaucoup de visiteurs, à en juger d'après le temps qu'ils passaient devant chaque tableau en arrêtant leur regard et leur cerveau sur tel ou tel détail ou couleur ou preuve qu'ils cherchaient obstinément. Il y a des gens qui cherchent partout des preuves de l'existence de Dieu ; et ils en trouvent pas mal, d'autant qu'ils voyagent sans arrêt et rendent visite à tous les musées du monde remplis des preuves de ce genre ; surtout si vous vous concentrez sur les anges, Jésus et la Vierge Marie. Par contre, Dieu le Père risque de vous bousculer et de vous faire perdre votre voie lumineuse. Tout d'un coup, vous vous trouvez dans le décor à cause d'une barbe improbable et de sourcils broussailleux qui vous rappellent le visage de Brejnev. Et à la différence de Staline, Brejnev n'a jamais été un dieu pour personne, même pas pour les membres étrangers du parti communiste ; même pas pour les Français. Il n'était même pas le petit-père des peuples. (Dieu est le *grand*-père des peuples.) On ne parlait même pas du culte de la personnalité, lorsque les conversations roulaient sur Brejnev. On ne parle pas non plus du culte de la personnalité de Dieu. Parce qu'il n'a pas de personnalité ? Ni, ni, ni, ni, ni, ni, ni ?

Et vous ? En quoi ressemblez-vous à Dieu ? On parle de l'image d'après laquelle vous êtes fait et cette image correspond exactement au portrait de Dieu. Quel portrait ? Disons que cette image correspond au physique de Dieu et même à certaines lois de la physique ; et même de la métaphysique. Alors, vous vous réjouissez en vous disant que tout est permis car tout est permis à Dieu : Il peut nous envoyer plusieurs déluges sur la tête et personne ne dira rien. Personne ne dira : « Ce n'est pas bien, Grand-Mère. (Féminisme et androgynisme obligent.) Tu es assez grande pour savoir qu'il ne faut pas détruire quoi que ce soit, à part les pécheurs mortels qui risquent de devenir immortels, grâce à Ta destruction. Il y a des martyrs partout et ces

martyrs-là sont aussi immortels que Caïn et Abel. Tous deux sont immortels ; et pourtant le premier est un criminel, un terroriste, et le deuxième un innocent. J'allais dire un violoncelliste, mais je me suis retenu de justesse. Il ne faut pas permettre aux mots de vous induire en erreur et de vous faire dire n'importe quoi parce que cela rime etc. Il n'y a pas d'etc., si votre discours n'est pas approuvé par votre raison. » Et patati et patata. Quand on parle à Dieu, on s'arrête rarement. On ne s'arrête jamais si l'on n'est pas arrêté. Nos prières sont infinies ; nos vies sont finies. C'est pour cela que nous disons dans le sillage de Carmen : « Tout est fini. »

Vous n'êtes ni ceci ni cela ; vous êtes mollasson. Et vous répondez : « Mollasson vous-même ! », et si vous répondez de cette façon, vous n'êtes pas si mollasson que cela. Vous n'êtes peut-être pas mollasson du tout. Que vous soyez mollasson ou non, le monde tourne et ne se retourne jamais, malgré la doctrine de l'éternel retour. Vous allez au Musée des Beaux-arts ; j'y vais aussi. Nous voyons une multitude des tableaux. Vous dites : « Merveilleux » et moi, je ne dis rien. Je regarde plutôt ceux qui n'irradient pas la lumière divine parce qu'on n'en sait rien. On ne sait rien au sujet de Dieu. Que sait-on de sa lumière ? Sa lumière est Lui-même et nous ne connaissons ni l'un ni l'autre. Mais nous connaissons l'horreur du monde ; et c'est pour cela que nous réagissons en voyant quelque chose d'anormal relativement à la lumière de Dieu transportée par Ses anges. Ils transportent la lumière et tout le monde dit que les anges sont un très bon moyen de transport. Et puis nous voyons saint François qui reçoit les stigmates, comme un ouvrier qui dit à son copain : « Vas-y, vas-y. Ça y est, ce clou est enfoncé. À présent tu dois enfoncer l'autre clou, sinon mes stigmates seront inachevés. Vas-y, vas-y. » Il s'agit d'une paire d'ouvriers qui font des travaux quelque part – dans l'univers, dans le cosmos, dans le cadre de la religion chrétienne. Et il n'y pas de travaux sans clous ; en tout cas, il n'y en avait pas il y a une trentaine de siècles. D'ailleurs, nous nous demandons s'il y avait des clous à cette époque-là. Il y avait sans doute des marteaux. Mais les clous ?

Je me promène à l'intérieur de cette exposition et ma promenade pourrait avoir lieu à l'extérieur des tableaux que regarde en passant. Je passe comme un passant plein de souci et je constate qu'il y a des tableaux qui me frappent parce qu'ils sont décalés par rapport à notre vision du monde ou n'importe quelle vision du monde. Un saint n'a pas de lumière dans les yeux car il sait qu'il n'est pas au ciel ; il est au milieu des souffrances. Il y a la Vierge Marie placée à l'orée d'un paysage qui retient notre attention à cause de sa beauté quasi surréaliste. Nous oublions la Vierge Marie : il est si facile de l'oublier, à moins que vous ne soyez un catholique à toute épreuve ou un nouveau-né chrétien. Dans ce dernier cas – nous nous demandons pourquoi tous les cas ne sont pas derniers – vous vous souciez plutôt de Jésus. C'est à Lui que vous parlez et pas à la Vierge. Certes, il ne vous viendrait pas à l'idée de poser votre

tête sur les genoux de Jésus. Et encore, et encore. Vous êtes peut-être son apôtre préféré. En ce cas, vous pouvez poser tout ce que vous voulez sur Ses genoux et aussi sur Ses épaules. Vous posez tout sur Ses épaules et Il doit se dire que c'est le poids du monde qu'Il supporte. Mais Jésus est beaucoup plus fort qu'Atlas et par conséquent cela ne pose pas de problème. D'ailleurs, nous nous demandons pourquoi dans les villes où nous habitons, nous ne voyons qu'un nombre infini d'Atlas qui portent sur leurs épaules tous nos balcons. Et Jésus ? Que fait-Il pendant tout ce temps ? Ni Atlas ni Hercule ne peuvent nous aider ; et Jésus n'est plus là.

Il y a aussi un archange – je parle toujours de cette exposition – qui ressemble au jardinier de mes voisins. J'ai failli écrire « mon jardinier », ce qui aurait été un mensonge car mon jardinier ne ressemble à aucun ange. Il ressemble plutôt à un dieu, mais je ne sais pas à quel dieu il ressemble. Mais cela n'a pas d'importance dans ce cadre doré où je place mes personnages, mes anges et mes jardiniers qui sont soit perfectionnistes, soit machistes ; soit les deux. Et on parle plutôt de perfectionnistes et de dieux, si l'on se donne la peine de parler de qui que ce soit. Certes, on parle de ses voisins, si les voisins en question font trop de bruit. Les dieux ne font aucun bruit ; ils ne font pas de bruit du tout. Certes, n'importe quel tonnerre nous parle de Zeus, mais Zeus est périmé et nous reléguons ce dieu-ci au passé où l'on entendait parler de lui. Même Homère en parlait. À présent il parle à Socrate et c'est mieux que de parler à n'importe qui, de n'importe quoi. Si Homère avait été un grand poète, il aurait parlé de Jésus et pas de Zeus. Il aurait tout prévu, comme Virgile dont la quatrième ou la cinquième ou la sixième composition – comment cela s'appelle-t-elle – nous parle de Jésus qui va venir. En d'autres termes, il nous parle de l'avènement du Christ. Le reste est Zeus, comme aurait dit Verlaine ou Rimbaud.

Quant à l'archange dont je parlais tout à l'heure, avant d'ouvrir une troisième bouteille de bière, il ressemble au jardinier de mes voisins. Ils se ressemblent tellement que l'on pourrait s'y méprendre. Je ne me méprends pas : je reconnais le jardinier de mes voisins. Et les personnages que je vois à côté de cet archange ou cet ange ou ce dieu sont mes voisins parce que j'ai ma vision du monde, et ma vision – même quand elle est relative aux autres mondes – dépend de ma subjectivité en dehors de laquelle il n'y a rien qui vaille. Même maille ne vaut plus rien, mais je me demande si, au XXIVe siècle on comprendra ce que je veux dire en disant que c'est la maille qui ne vaut rien. Il est vrai que l'on peut écrire un commentaire sur tout cela, sur la vie d'aujourd'hui et d'hier. On écrit un commentaire, on fait un documentaire en anglais, et on se demande comment traduire maille et vaille. Et on se dit qu'il n'y a que la vie qui veille que veille. Il faut ôter un i, sinon la vie sera vieille et ce n'est pas la peine de vivre une vie qui est vieille. Quand on est vieux, on perd ses dents ; et il est douloureux et coûteux de mettre

d'autres dents à la place de celles que l'on a perdues. Bref, *in short*, *there is no life that lives*. *There is no death that dies.* Et en français? Il n'y a pas de mort qui meurt. Il n'y a que des implants qui plantent. *There are no implants, only plants.*

Il y a choses et choses ; il y a êtres et êtres.

Il est vrai que les choses sont des êtres – jusqu'à un certain point. Où est ce point ? On n'en sait rien, comme d'habitude. On est des choses, nous sommes des choses et des êtres. Dès que nous disons « nous », nous devenons des êtres ; sinon nous sommes des choses et parfois nous ne sommes même pas des choses en soi ou même en eux. Nous sommes des choses tout court et, comme je l'ai dit ailleurs et à plusieurs reprises, et peut-être tout à l'heure, il vaut mieux être tout long, au lieu d'être tout court. Il vaut mieux devenir tout ce que l'on veut ou tout ce que Lui, Il veut, pourvu que ce que nous devenons et ce à quoi nous revenons soit plus long que ce court. Comment traduire cela en anglais ? *It is better to be long than short*. *It is better to be a long jump than a short jump*. Il vaut mieux sauter le plus loin possible, sauf si vous êtes un Chinois. Alors, vous ne sautez pas pour ne pas obéir à Mao qui voulait que tout le monde saute. Tout le monde a sauté ; tout le monde est tombé. Et les chutes ne sont pas agréables, sauf s'il s'agit de la chute du communisme et du mur de Berlin. Mais les sauts de Mao – so, so, ao, ao, o, o, o – ne présageaient pas la chute du communisme. Ils ne présageaient rien, à part l'avenir anti-radieux.

Je n'appartiens ni à la catégorie de beaucoup ni à celle des gens ni à celle des amateurs, cela va sans dire. Mais il faut le dire parfois, comme on dit, car c'est nécessaire, sinon les gens ne comprennent pas que vous n'êtes ni beaucoup ni amateur. Vous n'êtes même pas ni celles ni ceux ; vous n'êtes ni sel ni sucre ; vous n'êtes ni chair ni poisson et cela tombe sous le sens, cela va sans dire ou sans sens. Vous n'êtes pas non plus un amateur. De quoi ? Êtes-vous un amateur parce que vous n'êtes pas professionnel ? Non – vous n'êtes rien du tout parce que le monde n'est rien du tout, et vous vivez avec le monde à l'instar de Dieu le Panthéiste. Vous êtes sur la même longueur d'ondes ; et pourtant vous ne savez ni la longueur ni l'onde. Vous ne connaissez rien du tout, à l'exception du caviar et de la Romanée Conti. Tant mieux pour vous. Dans ce cas, vous êtes sur la même longueur de monde, du beau monde. La vie n'est pas belle, mais le monde peut être beau, très beau, à condition que vous soyez capable de créer cette beauté de toutes pièces. Vous voyez une pièce et vous vous dites que cette pièce appartient au monde qu'il faut créer, un beau monde. Vous mettez cette pièce dans un endroit qui vous a l'air beau et vous vous mettez à la recherche de la pièce suivante car le monde contient beaucoup de pièces et par conséquent la pièce que vous avez posée quelque part ne suffit pas à créer le monde

où vous pourriez vous installer pour l'éternité dont vous rêvez sans discontinuer. Puisque vous ne discontinuez pas, l'éternité vient à votre rencontre. Ne discontinuez pas, ne discontinuez pas.

Que puis-je dire à propos de l'exposition que j'ai vue au palais et aux beaux arts, à l'intérieur de ces beaux et de ces arts ? J'ai tout oublié, comme d'habitude. Mais il y a des livres qui me rappellent ce que j'ai oublié et par conséquent je suis en désaccord avec Platon qui blâmait l'écriture – pas dans le sens où l'on prononce ce mot aujourd'hui – car, à son avis, elle risquait de détruire notre mémoire. Notre mémoire – la mienne, en tout cas – est partiellement ou entièrement détruite. Nous nous disons toujours : « C'est la fin, c'est le fond. On ne peut pas tomber plus bas. » Mais nous continuons à tomber, de sorte que le fond recule de plus en plus et ce n'est pas la peine de lui parler en disant : « S'il te plaît, ne recule plus. »

Une fois de plus, je vois la lumière divine que je ne comprends pas car je commence à me poser des questions ; dès que je vois cette lumière, je commence à me poser des questions auxquelles personne ne trouvera de réponse. Autant parler de ma voisine et de son jardinier qui ne pose pas de questions. Il n'y a pas de questions attachées à la personne de ce jardinier pour la bonne raison que je sais tout à son sujet. Son sujet n'est pas si vaste que celui que les humanistes imaginent lorsqu'ils parlent des êtres humains. Pour eux, c'est un sujet extrêmement vaste, aussi vaste que le monde et l'univers mis ensemble. La vastitude de ce sujet dépasse de loin les steppes de l'Asie centrale – pour eux, pour eux –, comme dit Borodine. Quant au jardinier en question, il est aussi petit que la parcelle du jardin sur lequel il s'acharne ce matin.

Je téléphone à ma voisine. Personne ne me dit : « Tu dois absolument téléphoner à ta voisine parce qu'elle est merveilleuse et belle. » Personne ne me le dit et par conséquent je ne risque pas de me déshonorer, si je ne téléphone pas à ma voisine toutes affaires cessantes. Les affaires ne cessent pas car il n'y a pas d'affaires ni dans ma maison ni dans ma vie qui est très attachée à ma maison, de sorte que ce qui se passe dans ma vie ne sort presque jamais de ma maison ; à quelques exceptions près. Et même ces exceptions rentrent à la maison après un certain temps ; même si je ne les bouscule pas. C'est dans leur nature, on dirait : elles rentrent à la maison, comme les chiens et les chats. Pourquoi ? Parce que même les exceptions – à condition que ce soient *mes* exceptions et pas celles de quelqu'un *d'autre* – font partie de la vie et des règles qui gouvernent la vie. Rien d'étonnant qu'il y a plein d'exceptions dans ma maison ; et aussi plein de règles.

Je téléphone à ma voisine et je lui dis que son jardinier me casse les oreilles et le reste de ce qui me reste de mon corps. Je parle à son portable ou plutôt au répondeur de son portable qui ne répond de rien, cela va sans dire ; il ne répond de rien, à rien, et il ne connaît rien à rien. Et pourtant il ne s'agit pas d'un connard ni d'un canard ni d'un canard enchaîné. Comment traduire

tout cela en anglais ? D'ailleurs, on se demande – je me le demande, en tout cas – pourquoi je n'écris pas ce texte en anglais. Comme si je ne pouvais pas l'écrire en anglais ou en russe! Je l'écris en français et la langue française tourne en rond : c'est une de ses caractéristiques. Le russe bégaie parfois – dans le cas de Tolstoï, par exemple. Tolstoï n'arrive pas à démarrer et quand il démarre, souvent il demeure à mi-chemin entre l'action et la punition. La punition arrive tôt ou tard et c'est Tolstoï qui inflige les souffrances, malgré tout ce qu'il dit à ce sujet. D'après lui et la Bible, c'est Dieu qui punit les humains et les humains n'ont rien à faire dans l'histoire que l'on appelle « histoire des punitions ». Les humains n'ont qu'à se taire et à se tenir coi. Ce qu'ils font parfois, mais pas toujours, pas toujours. En tout cas, Tolstoï ne le fait pas. Il ne se tient coi ni dans un coin ni ailleurs.

Je ne bégaie peut-être pas car ce n'est pas dans mes habitudes. Je dis ce que j'ai à dire, entièrement, franchement, et si je n'ai rien à dire, je me tais. Et si je ne me tais pas, je dis que je n'ai rien à dire et j'ajoute « pour parler franc » ou « à dire vrai ». Mais nous ne sommes pas à l'époque de Beckett où l'on parlait sans discontinuer au sujet de l'impossibilité d'écrire et peut-être de dire quoi que ce soit. Même coi ou coït étaient plus ou moins interdits. On pratiquait le coït, mais on n'en parlait pas ; c'est l'image que l'on garde de cette époque. Et puis on s'est mis à parler du coït et on appelait cela « libération sexuelle » ou « libération » tout court. On ne sait de quoi on parle quand on mélange « tout court » avec « coït ». Parfois il vaut mieux ne pas savoir de quoi on parle. Dans ce contexte, je ne peux m'empêcher de revenir à mon chat qui fait ce qu'il veut et vit comme il l'entend. Il entend son nom, si je me donne la peine de le prononcer en sa présence. Je le fais même dans son absence, quand je suis à l'étranger et que ne peux le caresser à longueur de journée. Je ne le caresse pas, mais je dis : « Musil, Musil, Musil, mon petit, viens, mon, mon, mon. »

Bref, mon petit sait tout ce qu'il faut savoir. Il sait qu'il y a une écuelle où se trouve sa nourriture. Il se dirige vers sa nourriture, vers ses croquettes, et il les mange sans penser à l'univers et à sa cause principale qui meut les planètes et tous ce qui se trouve sur ces planètes : les plantes, entre autres. Ce *mover* est le premier moteur, et on se demande si c'est un moteur à combustion interne ou non. Il ne s'agit certainement pas d'un moteur à combustion *interne* parce que ce qui arrive à cause ou grâce à ce moteur se situe *à l'extérieur* de ce moteur, de sorte que l'on se dit que tout ce que l'on voit est Dieu. Et Dieu est un moteur à combustion interne car il n'a besoin de rien ni de personne pour se mouvoir. D'ailleurs, Il ne se meut pas pour ne pas porter atteinte à sa dignité. Tout ce qui se meut s'affaire inutilement, et Dieu est au-dessus de tout cela et au-dessus du monde, même sur le plan géographique et topographique. Donc, il s'agit d'un moteur à combustion interne qui meut tout ce qui est externe, de sorte que nous

mouvons, agissons, mouvons de nouveau, et cela nuit à notre dignité. Nous courons en tous sens et on nous explique que c'est cela la vie moderne. Alors, nous nous disons que nous sommes modernes, que nous sommes à la page, et par conséquent nous pouvons continuer à courir et à mourir. La mort et le processus qui y mène ne détruisent pas notre image. Au contraire, nous suscitons de la pitié et nous voyons tout le monde autour de nous : toutes les organisations caritatives et même Dieu qui est toujours là car Il continue à naturer la nature dont nous faisons partie.

Je parlais des promesses et pas de la vieillesse que nous voyons partout, pas seulement dans les miroirs. Les miroirs sont vieux, eux aussi ; en tout cas, c'est ce que nous nous disons en nous disant que nous ne sommes pas si vieux que cela. Nous sommes jeunes ; ce sont les miroirs qui sont vieux car il s'agit de miroirs anciens. Nous n'aimons ni les meubles modernes ni les objets de notre époque ; c'est pour cela que tout nous paraît vieux chez nous. Et nous ne voulons pas sortir pour ne pas nous heurter à ces jeunes qui jouent mal du violon, du piano, et de n'importe quel autre instrument. Avant-hier, j'ai assisté à un concert lamentable ; et pourtant ce groupe des jeunes jouait en présence du roi et de la reine. Et pourtant on a dû choisir les meilleurs jeunes parmi les jeunes. Hélas, ces meilleurs jeunes sont beaucoup moins bien que les pires vieux. D'ailleurs, « hélas » est un autre grand récit, un autre thème éternel.

En ce qui concerne les promesses, ma voisine m'avait promis de me téléphoner à la fin de la semaine, et je ne me souviens même pas de quelle semaine il s'agissait : tout cela est loin, très loin. Mon amie tourangelle me dit que je dois passer un coup de fil à son mari car j'ai le numéro de son portable. Et si son mari est à l'hôpital ? en train de mourir ? Aux dernières nouvelles, il avait une hémorragie interne. Je me demande si cela a quelque chose à voir avec le moteur dont je parlais tout à l'heure. Le mot interne est utile lorsqu'il s'agit de nos voyages dont le but concerne notre for intérieur. Nous nous explorons nous-mêmes et pour cela nous avons besoin d'un moteur à combustion interne parce que nous nous mouvons *à l'intérieur* de nous-mêmes pour faire plaisir à Heidegger et à Jaspers ; et peut-être à Dieu. On ne sait jamais.

Mais revenons au mari de ma voisine. Il faut toujours revenir au point initial, au point de départ, à sa mère, sinon on risque de se perdre dans l'océan de l'incertitude dont Kant parlait si poétiquement, si mes souvenirs sont bons. Comment savoir si vos souvenirs sont bons ou mauvais ? Il suffit d'ouvrir le livre en question ou plutôt hors de question. Vous l'ouvrez et vous vous dites : « C'est hors de question », et vous dormez sur vos deux oreilles. Sinon, vous ne dormez même pas sur une oreille, comme si vous n'aviez pas d'oreilles du tout. Vous avez votre tête. Vous vous posez la question de savoir si vous avez *toute* votre tête ou une *partie* de votre tête. Vous n'avez plus d'oreilles, c'est clair. Comme l'eau de roche ou n'importe quelle

eau minérale, à condition qu'on l'achète en France ou en Belgique. Vous n'avez plus vos oreilles et c'est pour cela que vous dormez mal : vous ne pouvez pas dormir sur votre seule tête. Pour une fois, la tête ne suffit pas ; il faut avoir des oreilles, un nez et même deux narines.

Mais revenons à Marina. Non, je voulais dire qu'il fallait revenir à ma voisine et à ses promesses en l'air. D'ailleurs, je trouve que cette expression n'a pas de sens. S'il y avait des promesses en l'air, si l'on pouvait trouver un certain nombre de promesses en observant l'air de sa maison, on serait tranquille et satisfait. En effet, vous voyez une promesse qui vole dans les airs de votre chambre. Vous l'attrapez et la tenez. Et vous téléphonez à votre voisine pour lui dire que vous tenez sa promesse. Au fait, c'est elle qui doit tenir sa promesse et pas vous. Mais le jeu des circonstances et du destin fait toujours en sorte que cela se passe en dehors de la logique, des lois et des contrats dont Rousseau et Hobbes parlaient à n'en plus finir. Ils ont fini, leur vie est finie, mais leurs traités restent avec leurs contrats sociaux qui nous obligent à tenir nos promesses, s'il agit des promesses qui concernent nos voisins, nos semblables et même nos dissemblables. Nos animaux, par exemple ; qu'ils soient domestiques, domestiqués ou non. On parle des droits des animaux ; c'est la révolution américaine qui diffère dans ce domaine de la révolution française qui s'arrêtait aux droits de l'homme. Les animaux sont supérieurs à nous tous car ils ne font rien de superflu ni de supérieur. Ils font tout ce qu'il faut faire ; ni plus ni moins. Ils ne se posent pas de questions parce que ce n'est pas la peine de se les poser, de les contempler, d'y répondre. Ils avancent et reculent quand c'est vraiment nécessaire. Et tout est vraiment nécessaire dans leur royaume. Il s'agit d'un déterminisme agréable et acceptable. Il en va de même pour la prédestination.

Alors, la promesse de ma voisine. Il ne s'agit pas d'une promesse divine ou augustinienne qui nous promet monts et merveilles, merveilles et monts. Elle m'a promis de me téléphoner à la fin d'une semaine quelconque. Elle ne l'a pas fait et cela met en marche toute une réflexion au sujet des promesses non-tenues, non-ténues, têtues, etc. Ricœur en parle et j'en parle aussi car je ne peux pas me taire, comme disait Tolstoï. Il ne se taisait pas ; il ne s'est jamais tu. Seule la mort a su venir à bout de ses paroles intarissables. La mort tarit toutes les paroles et même les paroles de Tolstoï ont succombé à ce tarissement. Quant à moi, je ne veux pas fuir et me réfugier dans un monastère ; je n'ai aucune intention de quitter ma femme et mes enfants pour la bonne raison que je n'en ai pas. J'aimerais tout donner aux pauvres, aux nécessiteux, mais je ne suis ni le président de la République ni mère Theresa. Cette donation n'est pas ma raison d'être. Donc, je ne donne rien ni aux pauvres ni aux riches car si je donnais quelque chose de ce que je possède, je mourrais de faim ou de fin, tout simplement. Mourir de fin n'est pas agréable, mais c'est assez courant. De quoi est-il mort ? De la fin ; il ne pouvait plus vivre.

C'est ainsi qu'un de mes amis moscovites a expliqué la mort de son père qui avait 97 ans. Tantôt on exprime le temps avec des chiffres ; tantôt avec les mots. Quatre-vingt-dix, quatre-vingt-onze, quatre-vingt-douze. Plus de mots on utilise pour définir son âge, mieux c'est, tandis que les chiffres vont vite, trop vite. Même si vous dites que vous avez 90977097 ans, vous tapez cela en un rien de temps. Et le temps compte, si vous ne connaissez ni Bergson ni saint Augustin.

Je me demande ce que Paul Ricœur a dit à propos de la promesse en tant que telle ou en tant qu'elle. Ou simplement en tant que. Tout cela concerne ma voisine et je me demande pourquoi je parle si souvent de cette voisine qui ment sans arrêt et dit n'importe quoi. Un jour, je sonne à sa porte pour donner une bouteille de champagne à sa femme de ménage qui m'a aidé à escalader le mur de ma petite propriété. La propriété est petite et le mur n'est pas haut, mais pour l'escalader j'ai eu besoin de deux échelles. J'en ai déjà parlé et on peut trouver cette histoire sur Internet ; en tout cas, on peut la trouver à l'intérieur de ce livre. Par contre, je n'ai pas parlé de cette bouteille-là. C'était un champagne très ordinaire car je me suis dit que la femme de ménage de ma voisine ne comprenait rien dans ce domaine et par conséquent ce qui comptait en l'occurrence était mon intention et aussi la bouteille que tenais dans ma main droite. L'intention plus la bouteille – c'est bien suffisant. Peu importe la qualité de la bouteille : l'intention et l'action l'emportent sur n'importe quelle qualité. Donc, je tenais cette absence de qualité dans ma main droite et je sonnais à la porte avec ma main gauche. J'ai sonné trois fois ; personne n'a ouvert cette porte. Je suis revenu le lendemain et j'ai répété le même rituel à ceci près qu'à présent je tenais la bouteille dans ma main gauche et c'est ma main droite qui sonnait à la porte. Mais le résultat était le même : le porte demeurait close. Je repartais et revenais bredouille. J'en ai conclu que le mari de la femme de ménage lui avait interdit d'ouvrir la porte si c'était moi qui me tenais derrière cette porte. J'en parle à ma voisine et elle me dit : « On ne peut pas voir qui sonne à la porte chez nous. » Alors, on ouvre la porte à n'importe quel voleur ; on ne voit rien et on ouvre la porte quand quelqu'un sonne, quand la sonnette fonctionne. Et elle fonctionne toujours. Encore un mensonge : la porte d'entrée de mes voisins est entourée de fenêtres. Et il y a des caméras partout : caméras de surveillance, caméras de malveillance. Ma voisine dit n'importe quoi ; à n'importe qui. À moi, en tout cas.

Moi, je dis aussi n'importe quoi ; peut-être, peut-être. Mais au moins je ne promets rien – ni à moi ni aux autres. Je ne dis pas en me parlant à moi-même : « Demain, je deviendrai immortel. Pour ça j'ai besoin de vivre jusqu'à demain. Une fois que ce sera fait, je serai aussi immortel que l'Homère de Borges. » Mais revenons à Paul Ricœur, à ma voisine et même à mon voisin qui n'est pas loin, même s'il est à l'hôpital. Je crois savoir que son hôpital se trouve en Belgique et pas en Kakanie ; ni en Pipinie. Ce voisin-ci – j'en ai d'autres – ne m'a rien

promis. Au moment où le jardinier faisait des siennes il était peut-être à l'article de la mort. Si vous dites « hémorragie interne », vous continuez sur votre lancée. Hémorragie cutanée, cérébrale, nasale, stomacale, urinaire, utérine. Hémorragie de l'appareil respiratoire et de tous les autres appareils. Même votre ordinateur souffre de cette hémorragie. Une fois lancé, vous continuez coûte que coûte et parfois sans crier gare. Vous ne criez ni gare ni art ; vous continuez tout simplement. Vous pensez que cela suffit. Pour quoi faire ? Pour vivoter jusqu'au jugement dernier ? Non, non. Il ne suffit pas de parler, de papoter, de babiller et de gazouiller. Il faut avoir des médicaments et des médecins. Et vous n'êtes pas un roi. Cela vous épargne un mauvais concert auquel vous devez assister parce que vous êtes un roi ou un ex-roi. Vous pouvez être un « ex » : il y a beaucoup d'ex dans les parages. Mais ils peuvent rester à la maison car personne ne les sollicite. Tant mieux pour eux. Pas de mauvais concerts, pas d'oreilles cassées.

Mon voisin ne m'a rien promis ; sa femme a fait quelque chose dans le domaine que Paul Ricœur dissèque avec son assiduité coutumière. Il dit qu'à l'intérieur de n'importe quelle promesse on trouve le problème du temps, si j'ai bien compris. Une fois de plus, on se heurte au problème du temps qui ne nous quitte pas car le temps est collant. Il colle à votre peau et au reste, et au reste. Quand on dit « au reste », je frémis parce que j'ai beaucoup de restes qui ne sont pas toujours beaux, cela va sans dire. Mais la langue de bois me pousse à la déclaration selon laquelle j'ai des restes qui ne sont pas beaux. Au moins peut-on prétendre à la possession de la beauté, même s'il s'agit des morceaux dépareillés qui ne sauront créer le monde ; même pas un monde minable et regrettable.

Vous faites une promesse et personne ne dit que cette promesse doit se matérialiser tout de suite, en un clin d'œil. Il est facile de dire que vous pouvez clignez de l'œil, mais la promesse ne se réalise pas. C'est trop facile et vous ne cédez pas à la facilité. Oui, vous clignez de l'œil ou des deux yeux. Vous clignez, vous clignez ; rien ne se passe, malgré le nombre de clignotements. Alors, vous vous dites que vous avez confondu les langues : après la chute de la tour de Babel, on confond souvent les langues et le reste, comme d'habitude. C'est en anglais que l'on dit : « *In the twinkling of an eye*. » C'est pour cela que cela ne marche pas en français. Si vous cligniez l'œil en anglais, cela marche ; sinon cela ne marche pas. Vous pouvez clignez tout ce que vous voulez, mais si vous ne le faites pas en anglais, cela ne marchera jamais. Il faut tout faire en anglais, sinon personne ne vous comprendra, personne ne vous portera secours si vous tombez en syncope au milieu de nulle part ou de quelque part ou du métro moscovite. Vous tombez en syncope et personne ne vous comprend, même si vous parlez le russe.

N'importe quelle promesse est liée au temps, de sorte que ceux qui écoutent vos promesses ne comptent pas sur leur matérialisation et leur conclusion. Pas tout de suite, pas

dans la minute. Une promesse s'étire le long du temps et c'est au bout de quelque temps qu'une promesse se métamorphose en devenant ce qu'elle a promis. Autrement dit, une promesse devient un résultat, un objet, un chèque ou un virement, comme on dit en Belgique. Vous faites un virement et ce virement prouve que vous tenez votre promesse, que les dollars que vous versez à X ou à Y sont de vrais dollars et pas de faux coupons, comme aurait dit Tolstoï. Heureusement qu'il ne dit plus rien, sinon nous n'entendrions que sa voix rauque que nous n'avons pas envie d'écouter, étant donné que nous avons d'autres voix à notre disposition – celle de la Callas, par exemple. Nous écoutons sa voix et nous nous disons que nous sommes au Paradis ou aux environs du Paradis : dans une datcha située à trente kilomètres du Paradis. Cette datcha fait partie du bonheur que nous éprouvons en entendant le mot Paradis. Nous l'entendons et nous nous disons que nous sommes déjà là. Et puis nous nous disons que le Paradis est trop bruyant : tous les saints chantent des cantiques sans arrêt. Et puis ils dansent comme Fred Astaire, en faisant des claquettes. Alors, nous pensons à une datcha et nous obtenons cette datcha car nous nous comportons bien et tous les anges témoignent de notre bonne conduite. Ils disent : « Il mérite une datcha », et Dieu donne son accord. C'est ainsi que cela marche partout : même Dieu a besoin de pots de vin, si bien qu'en disant que nous méritons quelque chose, les anges glissent une enveloppe dans la poche de Dieu. Et Celui-Ci ne fait mine de rien, comme s'Il ne savait rien du tout, à part l'harmonie du Cosmos. L'harmonie résonne et nous résonnons avec elle. Et si nous ne le faisons pas, nous sommes anéantis par ceci ou par cela : par les doutes, par les punitions, par les abnégations et même par les tions. Ou par les lions car nous ne sommes pas Androclès.

Vous promettez quelque chose et votre promesse n'est pas en l'air. En tout cas, vous ne voulez pas qu'elle soit en l'air car vous êtes honnête et ceux qui sont honnêtes vous estiment. Et vous ne voulez pas perdre leur estime pour plusieurs raisons que l'on n'a pas le temps d'énumérer. Cela va de soi en quelque sorte, et cela suffit pour le moment. Vous faites donc une promesse et vous regardez autour de vous pour voir si votre promesse ne se trouve pas dans l'air qui remplit votre chambre ou votre salon. Et si vous voyez votre promesse planer au-dessus de votre tête, vous prenez votre aspirateur et vous aspirez votre promesse pour qu'elle ne soit plus en l'air. À présent elle est à l'intérieur de votre aspirateur, ce qui veut dire que vous êtes toujours honnête et que vous êtes un bon citoyen et concitoyen. Vous vous engagez en parlant, quand il s'agit de vos promesses. Vous parlez et vous dites : « Je vous promets », et dès que quelqu'un entend votre « promets », vous êtes engagé, vous n'êtes plus seul. Non seulement il y a quelqu'un à qui vous avez promis quelque chose, mais il y a aussi votre promesse qui est à côté de vous ou plutôt en vous. Elle n'est pas en l'air et vous faites tout ce que vous pouvez

pour qu'elle ne soit pas en l'air. Vous la mettez dans votre poche ou vous mettez votre mouchoir dans la même poche ; et ce mouchoir empêchera la promesse d'en sortir et de s'envoler vers l'air qui accueille toutes les promesses en disant : « Bienvenue, bienvenue. »

Vous dites beaucoup de choses ; vous dites : « A, B, V, C, G, F, D. » Cela ne vous engage à rien. Ce V que vous avez prononcé. Cela vous engage à quoi ? A rien, à V. C'est quoi, ce V ? Vous ne le savez pas ; personne ne le sait. Et si on vous dit : « Vous vous êtes engagé », vous répondez que non. Ce V ne vous engage à rien parce que cela ne veut pas dire Vouloir ou Vous ou quoi que ce soit. Cela veut dire V et cela ne veut rien dire. Vous n'êtes donc pas engagé vis-à-vis de qui que ce soit. Mais si vous dites : « Je promets de vous donner deux milles de dollars », vous vous engagez et vous devez faire quelque chose qui correspondrait à ce que vous avez dit. Et ces deux millions de dollars ne sont pas dans les airs, de sorte que vous ne pouvez pas les attraper pour les donner à celui ou à celle qui les attend avec impatience.

Vous changez tout le temps ; c'est Paul Ricœur qui le dit et Héraclite le dit aussi, si étrange que cela paraisse, vu les siècles qui les séparent. Vous changez et cela veut dire que vous ne pouvez pas tenir votre promesse. Vous la faites et vous changez. Et puis ce quelqu'un à qui vous avez fait la promesse vous en parle en demandant deux mille dollars ou trois mille euros. Vous lui dites : « À qui parlez-vous ?

- À vous.

- Mais je ne vous ai rien promis.

- Comment ?

- Non.

- Vous m'avez promis cinq mille…

- Rien.

- Que dites-vous là ?

- Je dis 'rien'. C'est un autre moi qui vous a promis tous ces monts. Moi, le moi qui est en moi aujourd'hui ne vous a rien promis. Je suis un fleuve où l'on ne peut pas entrer deux fois. Je coule, je coule. Vous n'êtes pas non plus, d'ailleurs. Ce n'est pas à vous que j'ai fais cette promesse. »

Votre promesse n'est pas en l'air car l'air change, lui aussi. Pendant un certain temps, votre promesse était suspendue en l'air ; et puis elle est partie et vous ne savez pas où elle est. Elle n'est peut-être nulle part ; elle *est* nulle part, en ce qui concerne l'être humain à qui vous avez fait cette promesse. Il est peut-être nulle part, lui aussi : il y a des gens qui vivent et survivent grâce aux promesses que les autres font parce que nous sommes tous chrétiens, à l'exception des terroristes qui tuent les journalistes. Nous sommes tous chrétiens et nous

donnons tous nos dollars à tout le monde, à l'exception des terroristes à qui nous ne donnons rien du tout, à l'exception des balles. Nous leur donnons autant de balles qu'ils en veulent. Ils veulent des balles pour devenir des martyrs et pour aller au ciel, au Paradis où il y a des danseuses. Ils reçoivent les balles et les danseuses ; ils sont ravis. Nous le sommes aussi car les terroristes sont au Paradis et nous leur avons donné un coup de main, un coup de pouce, un coup de pistolet. Ça y est, comme on dit.

L'air est différent aujourd'hui. Hier, votre promesse était dans les airs, suspendue entre le plafond et votre meilleur tapis. À présent elle n'est nulle part. C'est pour cela que ma voisine ne répond pas à mes appels ; l'air n'est plus le même et les promesses s'évaporent, comme s'il s'agissait d'eau bouillante. L'eau bout et s'évapore ; les promesses aussi. Tout s'évapore et il ne reste que des cadavres qui jonchent tous les sols qui ont froids. La terre a froid ; elle a besoin de nos cadavres pour se réchauffer. Nous nous tuons ; nous tuons les autres ; les autres nous tuent. La terre est ravie : elle s'est réchauffée grâce à nos cadavres. Tant mieux pour la terre ; tant pis pour nos vies. Et nos promesses dans tout cela ? Je promets de réchauffer la terre. Non, je n'ai pas fait cette promesse, d'autant que ce n'est pas nécessaire. Nous réchauffons la terre sans arrêt. Nos pots d'échappement la réchauffent ; nos bombes en font autant.

Il faut que vous restiez le même, sinon vous ne pouvez rien faire. Vous devez devenir ce que vous êtes ; vous le voulez et vous faites tout pour le devenir, si vous êtes lui. Vous le devenez, et puis vous constatez que vous n'êtes plus le même. Vous voulez devenir ce que vous êtes, mais vous n'êtes plus, même si vous continuez à vivre. Lui non plus ; elle non plus. Quant à vous, vous n'êtes plus le même. Vous êtes devenu ce que vous êtes, mais vous n'êtes plus ce que vous êtes. Autrement dit, vous n'êtes ni n'êtes plus non plus. On se demande qui vous êtes, mais vous ne savez pas qui le demande. Oui, quelqu'un demande qui vous êtes, ce que vous êtes et si vous êtes ou non êtes. Que répondez-vous à toutes ces questions ? Vous dites : « Je suis, j'étais, je ne suis plus, autre, notre, votre, bien à vous. » Voilà ce que vous répondez et personne ne comprend rien, comme d'habitude. Tout le monde attend la réponse qui s'impose, à savoir : « Je suis ce que je suis. » Toutes les prostituées vous disent cela pour que vous sortiez votre portefeuille. Vous le sortez et vous sortez tout ce qu'il y a dans ce portefeuille ; et les prostituées se retirent. Vous vous retirez aussi. L'affaire est réglée.

Mais il est difficile de retirer une promesse. Vous faites une promesse. Vous ne signez rien ; vous ne sortez pas un canif de votre poche pour faire couler un peu de sang d'un de vos doigts. Vous coulez de toute façon, comme Schubert dans le film de Bergman. Vous n'êtes pas Schubert, pour autant. Vous n'êtes peut-être rien, rien du tout ; une nullité totale. Mais même une nullité peut faire une promesse. Cette nullité dit : « Je suis nulle, mais je fais une promesse.

Un oligarque pourrait vous donner dix millions. Moi, je suis une nullité. Donc, je vous donne un dollar. J'espère que vous en ferez bon usage. » Vous n'êtes pas une nullité. Vous n'êtes rien, même pas une nullité. Vous ne sortez rien ; vous ne rentrez rien, mais il y a une promesse dont on parle depuis quelque temps.

C'est ma voisine qui a fait cette promesse. Je n'ai rien promis à personne ; depuis quelque temps. Pourquoi devrais-je promettre quoi que ce soit à qui que ce soit ? Je ne dois rien à personne et c'est pour cela que je ne promets rien ; je ne promets rien même pas à l'air qui attend visiblement mes promesses. L'air s'ennuie, surtout s'il s'agit de l'air de ma chambre ou de mon salon – de n'importe quel air qui se répand autour de ma maison. Il s'ennuie, surtout quand je n'écoute aucun disque : pas de Furtwängler, pas de Callas. Et puis je lui envoie une promesse et l'air se remplit de cette promesse, et aussi d'une joie invraisemblable. Tout d'un coup, l'air entend la promesse de ma voisine. L'air entend toutes les promesses parce qu'il connaît l'expression qui l'enrichit et rend sa vie plus luxueuse. Par définition, l'air est pauvre ; il est presque vide et il risque de rester vide si nous ne le remplissons pas de nos promesses, de nos vanités. Une vanité en l'air ; malheureusement cela n'existe pas. On mettra nos vanités ailleurs.

Ma voisine fait une promesse. Elle promet de me téléphoner à la fin de la semaine. Quelle semaine ? Cette semaine-là. Je ne sais plus de quelle semaine il s'agit, mais je sais qu'il s'agit, qu'il s'agit, et c'est pour cela que j'en parle. Paul Ricœur dit que demain il aura des désirs nouveaux. Moi, j'ai surtout des désirs anciens. Je désire Aphrodite et je ne désire pas Albertine, qu'elle soit Albertine ou Albert. Je désire Aphrodite et Vénus et Greta Garbo. Je désire aussi… ceci, celle-là. Je ne me souviens plus des noms, mais je désire la plupart des actrices hollywoodiennes de ces années-là. Où sont ces années ? Sur la pellicule. On regarde cette pellicule et on se dit : « Je veux, je veux, je veux, je veux, je veux. » On veut et on prend. On prend quoi ? Une autre pellicule. Ou on ouvre son ordinateur et on trouve tout ce qu'on veut. Et si on ne veut rien, on trouve tout quand-même, si bien qu'on commence à vouloir quelque chose, au bout d'un certain temps. Et si l'on veut quelque chose, on vit, on vit.

Donc, une promesse m'engage et je sais que je suis engagé. Je suis un artiste engagé, même si personne ne m'engage. D'accord, personne ne m'engage et je peux dire à ces personnes inexistantes et aux autres, à d'autres : « Vous ne m'engagez pas, donc je ne me sens pas engagé. » C'est logique et tout le monde – même et surtout les mondes qui n'existent que dans mon imagination – comprend la logique de mon raisonnement. Personne ne me prend pour un fou, que je sache ou que je ne sache pas. Et bien, même si l'on me prend pour un fou, je ne suis pas d'accord avec les « on » et avec tous les « prendre » que je trouve autour de moi. Je ne les

prends pas parce que je n'ai pas envie d'être encombré de quoi que ce soit, même s'il s'agit de promesses. Ma voisine m'encombre de promesses : « Je vous promets que je vous téléphonerai, je promets que je vous verrai, je promets que vous me verrez chez vous ou chez nous, je vous promets de vous offrir du champagne si vous venez à la maison, je vous promets de mettre fin aux exercices jardiniers. Il est très bien, mon jardinier, mais vous trouvez qu'il travaille trop. D'accord, il se reposera, il reculera. Et je vous promets qu'il ne reculera pas pour mieux sauter. Il ne sautera plus, je vous le promets solennellement. Mon jardinier n'est ni Bubka ni une sauterelle. D'ailleurs, je ne vois pas pourquoi il devrait sauter. Il se met sur sa tondeuse et il tond toutes mes pelouses. Il y en a beaucoup, vous savez – beaucoup plus que chez vous, cela va sans dire. Votre jardin est petit et misérable, et j'espère que vous vous en rendez compte. Sinon ce n'est pas la peine de parler avec vous. Votre jardin est vraiment misérable et rien d'étonnant que votre tondeuse soit silencieuse. Il n'y a rien à faire dans votre jardin. Il n'y a rien à faire, en d'autres termes. Vous n'avez pas d'arbres et pas conséquent vous n'avez pas de feuilles. Par conséquent vous ne pouvez pas comprendre ce que ça veut dire quand on vous parle des feuilles qui se trouvent dans le jardin de quelqu'un. Dans mon jardin, en l'occurrence. Vous ne le comprenez pas. Vous pensez qu'il suffit de prendre des râteaux et de mettre ces feuilles de côté pour les brûler ensuite. Vous avez trois ou quatre feuilles. Nous en avons des milliers. Vous êtes trop pauvre pour comprendre la psychologie des riches. Vous êtes un pauvre d'esprit aussi, vous aussi. Mais vous n'irez pas au Paradis – je vous le promets. »

Donc, vous n'allez pas au Paradis ; moi, en l'occurrence. Pour une fois, ma voisine tient sa promesse. Elle me promet de ne pas me laisser entrer au Paradis ; et même la route qui y mène m'est interdite. C'est peut-être son jardinier qui construit les barricades qui me barrent tous les chemins – celui-ci en particulier, celui qui mène au Paradis. Par acquis de conscience, le jardinier me barre tous les chemins car il pense que je n'ai rien contre les détours. D'accord, vous me barrez le chemin qui mène directement au Paradis. Alors, je fais un petit détour ou un grand détour – peu importe. L'essentiel est d'arriver au Paradis, quel que soit le chemin que vous prenez. Vous passez par les bois et vous respirez l'air frais dont vous avez besoin car il y a une série d'expériences qui vous attendent avant que vous ne puissiez entrer au Paradis. Et pour passer ces examens, vous aurez besoin de toutes vos forces. Alors, vous profitez de l'air de votre détour – des bois où vous vous trouvez par inadvertance ou parce que vous voulez éviter les barricades qui vous rappellent les révolutions russes et françaises. Tout est mieux que ces révolutions. Vous ne regrettez donc pas votre détour, ce qui ne veut pas dire que vous ne regrettez rien. Vous regrettez ceci et ceux-ci. Mais ce n'est pas le moment d'en parler. Il y aura d'autres moments et d'autres ceux ; il y aura même d'autres cis et d'autres cieux.

Selon Paul Ricœur, il y a deux temps en l'occurrence. Il y a d'autres occurrences, d'autres circonstances et d'autres temps, mais pour le moment nous avons affaire à un temps rempli à ras bord de notre promesse que nous sommes tenus de tenir. Nous tenons tout ce que nous pouvons, mais nous ne pouvons pas tenir cette promesse car il y a un temps qui s'en occupe. Il la détruit et nous ne pouvons rien contre ce temps. Que peut-on faire contre les grands éléments ou les grands récits de la vie ? Le temps s'écoule et nous n'y pouvons rien. L'espace nous entoure et nous pouvons sauter de temps en temps pour conquérir cet espace et un peu de temps, par la même occasion. Et puis l'occasion disparaît car elle est liée au temps et pas à nous, et nous comprenons que rien n'est lié à nous, à part la mort. Cela ne nous réjouit pas ; ni le temps, d'ailleurs. Mais la question n'est pas là. Le temps n'est pas aux réjouissances et par conséquent nous ne nous réjouissons pas. Nous vivons et il paraît que c'est bien suffisant. Nous ne trouvons pas que cela soit suffisant à cause de la mort qui est toujours là ; le seul moyen de la faire disparaître et de nous réjouir est de se réjouir. Nous ne nous réjouissons pas, un point c'est tout.

Un temps détruit notre promesse ; un deuxième temps s'occupe de notre fermeté. Nous tenons bon ; nous voulons tenir notre promesse et nous la tenons coûte que coûte. Cela nous coûte, cela va sans dire ; mais nous tenons et nous aboutissons. À quoi ? Nous ne le savons pas trop. Il paraît – d'après nos sensations – que nous aboutissons au bout de notre patience et aussi de notre peine. Bref, nous sommes à bout ; cela n'a pas d'importance. Derrière ce bout il y a un autre bout et ainsi de suite ; de sorte qu'il y a toujours des bouts et nous nous tenons debout. Il est vrai que nous nous couchons de temps en temps, le plus souvent possible. Mais même si nous sommes couchés, nous sommes debout, et c'est cela qui compte. La France est debout, comme disent les journaux. Nous sommes debout, nous aussi. Cela ne veut peut-être pas dire que nous sommes la France, mais cela veut dire quelque chose. Et nous faisons tout pour que cela dise quelque chose. Et cela dit quelque chose ; au moins, on entend ceci et même c'est ça.

Le deuxième temps se rapporte à notre promesse et la porte, en quelque sorte. Il dit : « Je suis ton temps et même ton tonton, si tu veux. Tu ne comprends pas ce que veut dire le temps, mais tu comprends les tontons et les nounours. Je tiens ta promesse et si l'on te dit que tu ne l'as pas tenue, tu peux toujours dire que ton temps – ton deuxième temps, s'entend – la tient. Et si l'on te demande de montrer ce deuxième temps et ses mains qui tiennent ta promesse, tu dis que le temps n'est pas anthropologique. Dieu non plus, si bien que Dieu n'a pas de barbe ; le temps non plus. On peut dire à son sujet, si l'on s'ennuie : « La barbe », mais le temps n'a pas de barbe pour autant. Il ne s'agit pas d'un vieillard qui arpente une pièce ou fonce droit devant lui. Il ne s'agit pas non plus d'un gamin qui court sans tomber, sans s'arrêter, car il s'agit d'un

champion olympique. Non, tout cela n'est pas le temps et c'est pour cela que le temps n'a ni barbe ni pantalon court. En réalité, le temps n'a rien du tout ; c'est cela qui est effrayant.

Donc, notre promesse se porte bien et ce grâce au deuxième temps qui lui apporte son soutient. Et nous-mêmes ? Tant pis pour notre promesse qui est peut-être en l'air ou déjà sous terre. Nous promettons quelque chose à quelqu'un, mais ce quelqu'un ne mérite pas notre promesse. En fait, c'est à nous-mêmes que nous faisons cette promesse car nous nous disons que nous sommes tous des êtres humains et que nous devons aider notre prochain pour qu'il ne meure pas de faim sous nos yeux et même en dehors de notre champ de vision. Nous lui promettons un morceau de pain. Il nous remercie et sort de chez nous. Une fois à l'air libre, il se dirige vers le meilleur traiteur de la ville et achète un kilo de truffes. Il ne dit à personne qu'il a un compte dans une banque à Singapour et c'est pour cela que tout le monde l'aide, lui donne des sandwiches au thon. Il met ces sandwiches dans sa poche pour les jeter dans la poubelle la plus proche : il ne supporte pas le thon ni les sandwiches, d'une façon générale. Mais il aime beaucoup les truffes.

Nous donnons des promesses parce que nous sommes humanistes et les lumières, quelle que soit leur provenance, nous importent plus que les ténèbres qui nous rappellent Hitler et ses compagnons. Nous faisons des promesses et nous sommes ravis car nous nous sentons en vie et pas dans le royaume des morts où nous ne pourrions plus faire de promesses. Je promets quelque chose, donc je suis quelque part ; et patati et patata. Mais il y a quelque chose de plus important que nos promesses ; c'est nous-mêmes. Si nous ne sommes plus là, nous ne pourrons rien promettre à qui que ce soit ; même pas au vide, à la non-existence. Le deuxième temps nous permet de tenir le coup et même les coups. Il y en a beaucoup, mais nous tenons tous les coups, au lieu de tenir nos promesses. Nous ne pouvons pas tenir le monde entier, comme le fait Atlas qu'Hercule remplace de temps en temps. En fait, il tient plutôt la voûte céleste. Et le monde entier ? la terre et les mers ? Trois baleines ? Ce sont elles qui se chargent de notre désordre ? Prenez mon désordre, mon chaos et mes nombreux o-o-o, très chères baleines. Mes promesses, je m'en charge.

Il faut tenir le coup et peut-être même se tenir les coudes. Il faut se tenir les coudes et pourtant je me méfie des coudes et de ceux à qui ils appartiennent. Ces coudes nous donnent des coups de temps en temps : dans les côtes, par exemple. Et c'est assez douloureux, quoi que les teneurs de ces coudes disent pour justifier leurs coups. « Pardon, je ne voulais pas vous faire de mal. Je ne voulais pas vous tuer. » C'est ce qu'ils disent à votre cadavre qui les écoute attentivement : tous les cadavres sont attentifs. En tout cas, ils ne vous interrompent pas. Alors, j'envoie tous les coudes au diable. Qu'est-ce qu'on dit à propos du diable actuellement ? On dit

qu'il s'autodétruit. Comment ? pourquoi ? Parce que seul notre Dieu existe dans l'univers ? Et le mal ? Il s'autodétruit, lui aussi : il n'arrive pas à supporter le poids de ses propres péchés. Et les coudes que je pourrais trouver éventuellement, quelque part ? Ils ne supporteraient pas le poids de mon moi.

Il faut tenir coûte que coûte, sans coudes, sans les autres qui laissent tomber tout ce qu'ils peuvent. Dès qu'ils ont quelque chose qui ne les concerne pas directement, ils laissent cette chose ou cet être tomber. Et tout cela tombe avec fracas. On entend boum, boum, boum, boum, boum, boum ; tout le temps. Il faut tenir, quoi qu'il advienne, quoi qu'il en soit. Il faut tenir ses propres coudes, faute d'autres coudes et d'autres. Il faut tenir et on peut le faire grâce au deuxième temps, au troisième temps. Il y a tant de temps que l'on veut avoir sous la main, et il faut s'appuyer sur ces temps, ces échasses. Il faut tenir la route. Portez-moi vers moi, vers soi, vers la route de la soie

P. S

Je voulais m'arrêter il y a quelques instants. Je me disais que je ne pourrais plus parler de tableaux, de mes voisins, de Charlie, des horreurs, des honneurs, des bonheurs. Ce sont les bonheurs qui parlent et il faut les écouter : politesse oblige.

Mon bonheur. De quoi parle-t-il ? Il parle de moi, sans doute, autrement il ne serait pas à moi, et je n'ai pas besoin du bonheur des autres ou même d'autrui. Quand je dis « autrui », je pense à la truite qui m'attend dans mon frigo, mais je me dis que les mots me portent trop loin et par conséquent le sens de ce que je dis m'échappe, ce qui veut dire que la communication et le phénomène qui s'attache à ce mot m'échappe également, lui aussi. Je ne communique pas ; je résiste, comme dit Deleuze. Ce que je suis en train de faire est un acte de résistance et par conséquent on se demande à quoi je résiste. Je résiste à la mort, comme aurait dit Malraux, mort, Malraux, mort, Malraux, moral, Moraux. Je résiste à mon envie de m'endormir à tout jamais. Que le jamais arrive et règne sur le monde tant qu'il veut. Cela ne me fait ni chaud ni froid. Et si j'ai froid en ce moment, ce n'est pas le jamais qui crée la sensation et le froid qui me dominent en ce moment. Je ne sais pas ce qui me domine en ce moment. Les mots me font penser au domino, à ce jeu que je n'ai jamais aimé. Les cours moscovites résonnaient toute la journée du claquement des plaques noires que déplaçaient les joueurs en tapant sur les tables où le jeu se déroulait tant bien que mal. Les jeux se déroulent partout, même chez moi, quoi que je fasse. Je ne veux pas jouer. Je veux regarder le sapin de Noël que j'ai acheté tout à l'heure. C'est un sapin artificiel, cela va sans dire. Il serait insensé d'acheter un sapin naturel, organique, bio – à la fin du mois de janvier. Pour quoi faire ? pour quoi faire ? J'ai acheté ce

sapin pour jouir du nouvel an tous les jours. Chaque jour, en me réveillant, je me dirai que c'est le nouvel an ou le nouveau Noël, ce qui veut dire que je suis né une fois de plus et que les années ne comptent plus car il y en a beaucoup, énormément, et personne n'arrive à les compter. Même les ordinateurs s'y perdent. Moi, je ne m'y perds pas ; je ne me perds nulle part. Et je continue ma chronique coûte que coûte, vaille que vaille, raille que raille. « Raï » veut dire « paradis » en russe.

.

DEUXIEME PARTIE

# CRIMINELS

Nous nous réveillons et nous nous demandons où nous sommes. La première pensée qui nous vient à esprit – elle saute sur nous, plutôt – concerne les tombeaux. Nous sommes encore dans le noir et tout est calme dans le voisinage ; et même le maudit jardinier ne travaille pas car même les jardiniers zélés et joueurs doivent dormir ou faire l'amour avec leur femme. Celle-ci peut être jalouse des feuilles et des branches ; elle peut dire à son mari : « Tu t'occupes trop des feuilles que tu ramasses sans arrêt. Et moi ? Pourquoi ne veux-tu pas me ramasser ? Ramasse-moi et porte mon corps au Paradis, dans le Jardin d'Éden. Tu es jardinier après tout et les fleurs sont belles là-haut. » Et le jardinier ramasse le corps de sa femme et le porte vers la salle de bains où l'eau l'assiste gracieusement dans ses labeurs sexuels. Et puis cela devient trop laborieux : il est fatigué après une longue journée de travail. Alors il dépose sa femme sur le carrelage et se dirige vers le lit où le sommeil du juste l'attend.

Mais même ce jardinier se réveille parfois avec la sensation qu'il est dans l'au-delà : dans une tombe. Il n'est pas au Paradis qui baigne dans la lumière éternelle. Il fait noir – aussi noir que dans un cercueil. Précipitamment, il quitte le lit et explore les lieux. Il voit le corps de sa femme sur le carrelage et il se dit qu'il n'est pas loin de son jardin. Tant pis pour le Jardin d'Éden : son jardin est mille fois plus beau parce que c'est lui qui s'en occupe et pas Dieu. Dieu bâcle toujours tout ; c'est ainsi que le jardinier pense à Lui. À en juger d'après les récents attentats. Ils donnent naissance aux islamistes et aux terroristes ; et aussi aux journalistes qui se moquent du Prophète. Et cela veut dire qu'ils se moquent aussi de Lui car Dieu est Un et les prophètes sont Ses prophètes – Ses fils adoptifs en quelque sorte. Tout le monde s'entre-tue pendant que le jardinier manie sa tondeuse. Et sa souffleuse ; et sa broyeuse. Les autres broient du noir et le jardinier écoute le bruit de ses engins. Et ce bruit est plus harmonieux que n'importe quel chant angélique.

Lorsqu'il porte un casque, il ressemble à un soldat de l'Empire romain – dans son imagination qui est aussi fertile que les arbres de son jardin. Et une fois au sommet de sa tondeuse il devient Schumacher et gagne tous les grands prix, même ceux qui n'existent pas encore. Il gagne aussi les grands prix de tous les grands bruits et cela le fait rajeunir d'une décennie ou deux. Il est de nouveau un motard qui, tous les matins du monde, enjambe sa moto en réveillant jusqu'aux habitants de l'autre monde. Si puissant soit leur sommeil de plomb et de mort, tous les matins ils sont réveillés par des motards de tous bords ; peu de temps après, ils s'endorment de nouveau d'un sommeil de plomb, à moins qu'une broyeuse ne se mette à côté de leur tombe. Peu à peu ils deviennent immortels, mais ils ne quittent pas leur tombe car à la surface de la terre tous ces bruits sont insupportables.

Ainsi je peux compter sur le jardinier de ma voisine après ma mort : il me tiendra éveillé pour que je puisse lire et relire mes philosophes favoris. Et si le bruit devient insupportable, je demanderai à un fossoyeur de me donner un coup de main pour approfondir ma tombe et épaissir ses parois. Ce qui veut dire que je ne suis pas à l'abri de la crainte de la mort et tous les matins, au lieu de guetter un rayon de soleil se glissant à travers la fente des rideaux, je me demande si je ne suis pas déjà mort. Et le rayon timide que j'entrevois entre mes paupières annonce plutôt une nouvelle séance de broyeuse, un nouvel attentat terroriste. Cela ne veut pas dire que je préfère mourir car on peut toujours se réfugier aux Seychelles où les terroristes ne profitent pas des plages en toute impunité – je ne suis peut-être pas au courant des tueries tropicales – et où, en tout cas, on n'entend les broyeuses qu'une fois par an. Encore une idée fausse, j'imagine.

Je me fais beaucoup d'idées fausses et j'ai pris cette habitude dans mon enfance lorsque je me suis dit que le monde était faux et que le seul moyen de connaître la vérité se rangeait du côté de la fausseté, si étrange que cela paraisse. Je me disais que dans le monde faux où les idées fausses jouissent d'une réputation de vérité, il fallait se rabattre sur le contraire, les idées opposées qui en principe seraient vraies par rapport à la fausseté des idées en cours. En voyant la couleur blanche, je me disais qu'elle était noire, ce qui, de temps en temps, me faisait croire que le monde entier était peint en noir. Il est vrai que dans notre monde la doctrine d'optimisme a plus d'adhérents que celle qui opte pour la bouteille à moitié vide. Quant à moi, je préfère une demi-bouteille de La Fleur à une bouteille pleine d'une piquette imbuvable.

Devant moi, sur le mur opposé, je vois l'écriteau « Je suis Charlie ». Cette inscription apparaît sur un fond noir ; « je suis » est peint en blanc. Mais « Charlie » est à mi-chemin entre ces deux couleurs principales, de sorte que l'on se dit que « je suis » demeure et peu importe si « Charlie » est à moitié mort. Et « je suis » emporte dans son sillage beaucoup de réflexion du genre : « Je pense », « je perçois », « je suis perçu », « on m'entend », « j'écris ». « Je suis » est donc plus important que les noms car même les innommables existent, sans parler des anonymes. L'essentiel est de vivre, même si l'on est mort, si paradoxal que cela puisse paraître. Les génies vivent ; les pharaons aussi. Et on glisse insensiblement ou sensiblement vers leurs tombes et leur immortalité.

Mais avant les pyramides existaient de simples tombes ; et même après, car tout le monde ne pouvait se permettre de construire une pyramide. Et seules quelques personnes naissaient dans la peau d'un pharaon. Mais même les Égyptiens d'origine modeste espéraient vivre éternellement et pour cela ils avaient besoin de nourriture. Il faut croire que dans l'au-delà le temps s'écoule différemment, si bien que vous pouvez vous nourrir d'un morceau de pain ou

d'un grain de riz pendant des siècles sans éprouver le moindre dégoût : dans l'au-delà le pain n'est ni moisi ni rassis. En quelque sorte, l'au-delà se situe au-delà de la pourriture de toutes sortes. C'est pour cela que les chrétiens associent les deux au-delà : celui qui nous attend outre-tombe et celui situé au-delà. Il y a des théologiens pour qui même l'enfer se situe au-delà de la pourriture car, dans leur esprit, la pourriture est associée au temps. Ce qui est hors du temps ne pourrit jamais. Cet objet ou ce corps peut être mort et même enterré, mais il ne pourrit pas, sauf s'il a réussi à pourrir entièrement au cours de sa vie.

De l'autre côté, après la mort, les Égyptiens continuent à vivre, comme si de rien n'était. Ils continuent la même vie dénuée de toute élévation de l'esprit et même du corps – après coup, après la mort. On dirait qu'ils ne bougent jamais, qu'ils sont toujours dans leur tombe. Que ce soit de ce côté-ci, ou de ce côté-là, cela leur est égal ou presque. Le train-train de leur vie éternelle continue son bonhomme de chemin. C'est toujours le même chemin qui est tantinet escarpé, comme s'ils montaient au ciel à l'instar des tsiganes. Mais ni les tsiganes ni les Égyptiens ne montent au ciel ; nous non plus, sauf si nous pilotons un avion ou un engin interplanétaire.

Il est vrai que nous pouvons être assis dans un avion en tant que passager. Mais nous nous demandons si nous montons vraiment ou non. C'est une élévation spirituelle qu'il nous faut, une sorte d'échelle de Jacob. Seul le jardinier de mes voisins ne s'intéresse pas aux anges. Nous nous y intéressons vivement. Nous voulons voir s'ils ressemblent à leurs collègues peints par tant de primitifs flamands et italiens. Nous savons que nous serons déçus en constatant qu'ils ne ressemblent à rien du tout, pas même à un flocon de neige. Autrement dit, nous risquons d'apprendre qu'ils n'existent que dans nos musées et nos collections privées. Et il ne faut pas savoir voler de ses propres ailes pour aller à la chapelle Sixtine. Et pourtant, malgré toutes nos réticences, nous voulons monter au ciel, ne serait-ce que pour voir à quoi ressemble la voûte céleste.

Et à coup sûr, la voûte céleste ressemble à quelque chose ; autrement dit, ce n'est pas un simple flocon de neige. Il est vrai qu'il y une multitude de ces flocons au ciel et même sur terre – quand il neige. Mais cela ne nous intéresse pas outre mesure, sauf si nous voulons faire du ski à Courchevel ou ailleurs. Ce n'est pas la peine d'aller chez les Égyptiens pour faire du ski alpin. Nous y irons pour étudier leur immortalité, leur façon de passer d'un monde à l'autre. D'ailleurs, pour eux, ce passage n'est qu'une simple transition. On dirait qu'ils sont toujours en transit – sur terre aussi bien que dans le ciel. Et ce n'est pas une simple supposition : ils sont censés revenir sur terre parce que tout est cyclique dans l'univers. Il y a un cycle terrien et aussi un autre qui se déroule là où tournent des astres. Les Égyptiens disent : « Le printemps revient.

Pourquoi pas nous ? Et le soleil revient tous les jours. Nous reviendrons dans une semaine. » Ils regardent le Nil et voient qu'il se gonfle et redescend ; et ils plantent leurs récoltes. Puis ils mangent leurs récoltes et les replantent. Et ils pensent qu'ils sont semblables au Nil et qu'ils sont eux-mêmes leurs récoltes ; de sorte qu'ils se mangent et se replantent en quittant leurs pyramides. Les loups ne se mangent pas entre eux ; les Égyptiens se mangent.

Ils changent un peu après leurs repas cosmiques, pour ne pas dire comiques ; et pourtant ils restent eux-mêmes, ce qui prouve que ni la mort ni la métempsychose n'existent vraiment. Elles existent peut-être virtuellement, et cette existence est plausible d'autant plus facilement que Pythagore le pensait. Et Pythagore aussi bien que les Hindouistes jouissent d'une réputation incontestable dans le monde des humains. Il est vrai que nous doutons parfois de ce qu'ils disaient – et certains d'entre eux continuent à leur dire –, mais cela ne ternit pas leur réputation qui est toujours sans tâche, quoi que nos scientifiques nous disent dans leurs bouquins.

Il faut que l'âme d'un Égyptien puisse retrouver le corps auquel elle appartenait avant la mort de ce dernier ; ou plutôt son départ temporel. Les âmes sont de grandes voyageuses, et d'après les Hindouistes que nous respectons toujours, malgré l'intervention continuelle du temps, elles sont même capables de quitter notre corps pendant notre sommeil. Nous ne faisons pas attention à ce qu'elles font, car nous dormons et nous faisons de beaux rêves où nous voyons soit des femmes, soit des hommes : cela dépend de notre orientation sexuelle et aussi de notre sexe. Nos âmes profitent de cet état de choses et quittent nos corps pour vagabonder au diable vauvert. À la suite de cette réflexion sur les âmes, nous nous demandons si nous avons plusieurs corps ou non. Il y a un corps matériel, mais il n'exclut pas l'existence d'un corps spirituel qui rivalise avec l'âme dans le domaine de la spiritualité. Il s'appelle aussi « le corps lumineux », « le corps avec Dieu », « le corps éthéré », « le corps torturé et libéré », « le corps sans corps ». Peu importe la terminologie : nous comprenons de quoi nous parlons et c'est ce qui compte.

Nous avons peut-être plusieurs corps et une seule âme – au cas où nous accepterions la doctrine de la métempsychose ou celle de la métamorphose ; et aussi celle de la transmigration des âmes. Peu importe la terminologie, comme d'habitude ; sauf que cette fois nous ne comprenons pas de quoi nous parlons. Disons que nous parlons d'une âme qui voyage dans le cosmos : les âmes ne voyagent jamais sur terre, sauf si elles sont attachées à un corps. Donc, notre âme est en voyage interplanétaire et elle jouit de sa liberté et de sa spiritualité. Et puis Dieu lui dit : « Cela suffit. Assez de voyages. Tu as une tâche à accomplir, un devoir sacré. Redescend sur terre et trouve un corps.

- Mais j'ai déjà un corps, dit l'âme.

- Tu l'avais. Tu ne l'auras plus.

- Pourquoi ?

- Parce que tu ne le reconnaîtras pas.

- Alors, que faire ?

- Trouve-toi un autre corps.

- Pour quoi faire ?

- Pour travailler. Les vacances sont finies. »

Dans ce dernier cas – appelons-le « l'âme voyageuse » – nous avons plusieurs corps et une seule âme. À l'instar de Pythagore, nous pouvons nous souvenir de nos vies passées ou précédentes, mais il n'empêche que chaque fois nous changeons de corps, tout en gardant la même âme. Pythagore disait que dans sa vie antérieure, il était un pharaon et un empereur de Chine, mais que dans la vie depuis laquelle il nous parlait, il avait un autre corps sans aucun rapport ni avec la Chine ni même avec l'Égypte où, d'après plusieurs sources, il avait séjourné à plusieurs reprises. À cette époque-là, son corps était celui du Pythagore qui nous mettait en garde contre les haricots. Ni les pharaons ni les empereurs de Chine ne le faisaient, d'après les mêmes sources. Il n'est pas certain que ces sources soient fiables. Elles sont peut-être inacceptables, vu la quantité de mensonges qu'elles ont proféré pendant des années et des années. Et elles continuent à le faire, puisque nous lisons les bouquins où l'on trouve ces sources et même leurs sources.

Disons que nous acceptons cette hypothèse – celle où l'on parle des âmes voyageuses. En ce cas, je me demande quelle était l'incarnation précédente du corps qui travaille sous mes yeux, à proximité de mes oreilles. Cela va sans dire que je parle du corps du jardinier car il est inutile de parler de son âme. Je me demande, d'ailleurs, s'il en a une, étant donné que, selon les sources chrétiennes et médiévales, les femmes n'ont pas d'âme. À présent elles en sont pourvues, comme tous les hommes – à l'exception de ce jardinier qui est pire que n'importe quelle garce. N'importe quelle garce est mille et une fois mieux que lui ; en tout cas, le pire exemplaire de cette espèce – appelons-la « l'espèce-garce » – ne me casse pas les pieds avec une broyeuse ajoutée à une tondeuse. Ce jardinier me casse à peu près tout ; et il me coupe les nerfs en quatre. S'il se contentait de mes cheveux, je ne dirais rien, étant donné que je n'ai plus de cheveux. Mais les nerfs sont une autre paire de manches. Et cette cassure multiple me coûte très cher sur le plan psychologique et simplement humain. C'est aussi simple que les énigmes résolues par Sherlock Holmes.

Il me casse les cellules en mille morceaux et ensuite il les casse en dix mille morceaux. Je veux dire qu'il prend chaque morceau de mes cellules et continue de le casser jusqu'à ce que je hurle de douleur. Je hurle très fort, mais ni lui ni mes voisins n'entendent rien à cause du

bruit produit par cet hybride que l'on pourrait appeler « broyotondeuse ». D'ailleurs, je me demande s'ils auraient entendu mes hurlements dans le calme absolu qui est quasi introuvable dans le monde où nous vivons, mangeons et souffrons. Ils n'entendent rien ni personne, mes chers voisins, à en juger d'après le traitement qu'ils m'infligent. Ils ne veulent rien savoir de mes états d'âme et de corps. Et si je leur passe un coup de fil ou même plusieurs coups et une multitude de fils, ils ne veulent rien entendre, rien comprendre. Mais je continue à leur passer des coups de fil en espérant qu'ils décrocheront leurs maudits téléphones.

Je leur passe un autre coup de fil et je laisse le message suivant : « Chère Nathalie, c'est la dernière fois que je téléphone. Ton macho me broie tous les gênes sans exception. Si tu ne me réponds pas cette fois, je prendrai mes dispositions pour être entendu par d'autres personnes. Par un juge d'instruction, par exemple. » Quelques minutes plus tard, le téléphone sonne et je réponds, ce que je ne fais pas toujours, contrairement à ceux qui ne séparent jamais leurs oreilles de leur portable. Mais avant de parler de ce coup de fil, j'aimerais me poser des questions au sujet de l'âme de Nathalie et de ses vagabondages dans l'au-delà et ailleurs ; et en-deçà de tout ça. Je me pose des questions à propos de son dernier domicile : je n'ai pas envie de passer ma vie à analyser toutes les incarnations de la Nathalie en question. Alors, sa dernière habitation ; l'avant dernière, plutôt. Où se situe-t-elle ? Dans ce monde ? dans l'au-delà ? Était-elle une étoile filante dans sa dernière vie antérieure ? Je crois qu'elle était plutôt une renarde. Pas un serpent : ce serait trop méchant. Les serpents vous mordent tout de suite, tandis que les renards ne vous mordent pas ; en tout cas, pas tout de suite et pas tout le temps. Ils vous blessent psychologiquement ; au moment voulu. D'abord, ils sont gentils, mais ils sont tellement rusés que leur gentillesse est une gentillesse de façade. Et les façades vous trompent très souvent. Vous voyez une façade à Saint-Pétersbourg et vous pensez qu'il s'agit d'un palais. Vous entrez et vous constatez que tout est délabré, à commencer par l'escalier.

La renarde promet de vous appeler, mais ne vous appelle pas, malgré votre attente de son appel. Il se cache en vous blessant psychologiquement : tout votre inconscient réagit à ce silence de tombe. Et puis on vous appelle, mais il ne s'agit pas de la renarde ; c'est le mari de la renarde qui vous appelle. Vous ne le savez pas encore ; vous écoutez la sonnerie du téléphone et vous vous dites que cela pourrait être un ami ou un ennemi. Cette fois, il s'agit d'un ennemi, ce qui est presque toujours le cas. Et cet ennemi s'appelle « le mari de la voisine » ; il s'appelle aussi Pierre, ce qui n'a pas d'importance car Paul peut faire autant de bruit que n'importe quel Pierre. N'importe qui peut faire du bruit ; même les morts en sont capables, à condition qu'ils se donnent la peine de sortir de leur tombe pour vous rendre visite au milieu de la nuit, pas

nécessairement à minuit. Ils cassent vos vases, vos meubles, vos fenêtres, sans parler de votre cœur qui bat toutes les chamades possibles et imaginables.

Quelle est l'âme de celui qui est en train de m'appeler ? Est-elle ronde ou triangulaire ? Ce n'est pas là la question. J'aimerais savoir quelle était sa dernière habitation – en dehors du corps qu'elle occupe actuellement. Je sais où elle habite à présent et je le déplore amèrement. Autrement dit, je déplore son adresse actuelle. L'âme en question habite dans le corps qui a épousé ma voisine dont les richesses sont au-dessus de tout soupçon. Personne ne soupçonne rien à ce sujet : tout le monde sait d'où proviennent ces richesses et qui était le père de cette millionnaire ; ou de cette milliardaire. Bernard Shaw a écrit une pièce qui s'appelle *La millionnaire*, mais ce n'est pas à propos de ma voisine qu'il l'a écrite. Il ne manquerait plus que cela. Pourquoi doit-on s'occuper de cette garce ? Pourquoi je m'en occupe ? Parce qu'elle est assez pittoresque – Madame Verdurin, en quelque sorte ; sauf si ce n'est qu'elle n'aime pas la musique.

Revenons à l'âme de mon voisin – de Pierre, si vous préférez : même les mauvais voisins portent des noms. Les cadavres ne portent pas de costards, mais mon voisin n'est pas encore mort, hélas. Donc il porte non seulement des costards, mais aussi un nom. Et son âme ? Était-il un loup dans sa dernière incarnation ? Je ne crois pas. Il était peut-être un rongeur, je ne sais lequel. En fait, je ne sais rien à son sujet, sauf qu'il me casse la tête ; et le reste, comme d'habitude. Je sais aussi qu'il a épousé ma voisine : pour son argent, sans doute. Peut-être pas. Une fois de plus, je n'en sais rien. Leur argent ne m'appartient pas, et même s'il m'appartenait, je n'essaierais pas de connaître son origine. Tout ce que vous devez savoir au sujet de l'argent que vous avez dans votre coffre-fort se limite à la question suivante : irais-je en prison à cause de cet argent ?

En tous cas, d'après André Compte-Sponville, ma voisine est une salope : elle fait du mal pour se faire plaisir, un plaisir qui se situe tout autour de son jardin et trouve son point culminant dans la personne du jardinier et aussi dans ces machines infernales. Et Pierre est simplement médiocre. C'est aussi un plouc affable et un gigolo prospère.

Le téléphone continue à sonner, ce qui me rappelle un épisode des *Ames mortes* où deux protagonistes marchent le long d'un couloir ; Gogol profite du temps qu'ils mettent pour atteindre le salon pour décrire la maison de l'hôte. La sonnerie n'a pas duré aussi longtemps que leur promenade, mais cela n'a pas d'importance : il faut prendre son temps, comme on dit, et je l'ai pris. Tant pis pour le temps utilitaire qui ne supporte pas ce genre de durée. Entre-temps, le téléphone continue à sonner et je n'ai pas envie de décrocher car je sais déjà ce qu'il va se passer : je connais cette conversation presque par cœur. Ce genre de jeux littéraires me

rappelle le nouveau roman que je n'aime plus car je continue à mûrir et à mourir. Et je meurs de cette façon – en oubliant le nouveau roman, en parlant au téléphone et à ceux qui me téléphonent pour une raison ou pour une autre. Je me promène aussi et mes voisins sont au courant de mes promenades dans le voisinage : je ne me dirige pas vers les bois lointains. Mes promenades et le voisinage me permettent de leur dire qu'aucun jardin ne produit autant de bruit que le leur. Et même, si l'on mettait tous les jardins du voisinage ensemble, ils ne produiraient pas un tel bruit ; ce qui exclut la réponse évidente : « Notre jardin est plus grand que n'importe quel jardin. » Et le parc de Versailles ?

Donc, ce salopard ou ce renard – ou ce salopard de renard – me téléphone. (Ils sont tous les deux des renards.) Je reconnais sa voix et je me mets à trembler de colère. Je n'aime pas trembler, quelle que soit l'origine d'un tremblement ou d'un autre. Il va de soi que je n'aime pas les tremblements de terre non plus, à en juger d'après la réaction que j'ai eue dans un hôtel à Tokyo, secoué par un lointain désastre. Il est vrai que mes tremblements ne peuvent aucunement rivaliser avec ceux de la terre : rien ne peut rivaliser avec la terre et ses richesses, même pas Dante ou Shakespeare ou Beethoven. Je ne rivalise pas avec la terre ; d'ailleurs, je ne me propose pas un tel exploit. Je dépense mon énergie ailleurs : dans mon salon, la voix de mon voisin à la main. Et je pense qu'il me dira tout de suite : « Où est le problème ? ». Comme si personne ne pouvait avoir de problème en sa présence qui est censée nous protéger des tremblements de terre ainsi que de la colère de Dieu.

Je lui explique le problème et il m'écoute car c'est pour cela qu'il me téléphone ; sinon il ne m'aurait jamais téléphoné. Il a autre chose à faire et il fait beaucoup de choses, et il est ravi de pouvoir les faire, à condition que je sois loin de ces choses, de lui-même et de sa chère épouse. Hélas, je ne suis loin ni d'eux ni du reste de leur ménage dont le jardinier fait partie. J'entends donc tous les bruits, à l'exception de leurs querelles. Je ne crois pas que ces gens se querellent entre eux. Comme on chante dans une pièce anglaise : « Le pigeon et la pigeonne ne se querellent jamais. » Il y en va de même pour le renard et la renarde ; et pour le serpent et la serpente.

Le problème étend ses racines vers le passé qui n'est pas très lointain, ce qui ne l'empêche pas de s'appeler « le passé ». Même l'instant précédent est déjà du passé et rien ni personne ne peut vous le rendre ; ni me le rendre. Je ne crois pas que je veuille tellement le revoir, le ressentir, mais ce qui m'afflige n'a rien à voir avec la qualité de cet instant. C'est le fait qu'il s'est ajouté à d'autres instants qui composent ma vie et me poussent vers la mort. Si je pouvais rattraper l'instant en question, je pourrais aussi – peut-être pas par la même occasion – rattraper n'importe quel instant de ma vie : par exemple, l'instant de ma naissance. Et c'est agréable de

naître encore une fois, tout en gardant l'expérience que l'on a accumulée pendant des années et des années d'apprentissage. On apprend tous les jours, comme on dit. On a appris tant de choses qu'il serait dommage de les perdre, même si leur perte était la condition sine qua non de la renaissance. Donc, on garde tout, on ne perd rien. On renaît et recommence à vivre.

Bref, j'ai décrit mes tourments diurnes. Mon voisin m'a répondu que l'on était autorisé à faire du bruit pendant la journée, jusqu'à cinq heures environ. J'ai dit que j'avais entendu parler de la notion que l'on présente de cette façon : « tapage diurne ». « Ce n'est pas du tapage, m'a-t-il répondu.

- C'est quoi alors ?
- C'est du travail. Et on a droit de travailler.
- C'est même une obligation, lui ai-je répondu.
- C'est exact.
- Et moi ?
- Quoi ?
- Moi, je ne peux pas travailler à cause de ce bruit.
- Que faites-vous dans la vie ?
- J'écris.
- Ah bon. »

Il était inutile de continuer cette conversation et je le savais pertinemment. Pourtant je lui ai dit que l'emploi d'une tondeuse-broyeuse de cette taille n'était justifié que dans le cadre d'un jardin public. Il répétait toujours : « Ah bon » Tantôt son « ah bon » se terminait par un point d'interrogation ; tantôt il se contentait d'un simple point. Comme s'il voulait dire : « Un point c'est tout. Je n'ai pas besoin d'interrogation. Je sais que vous êtes un idiot et que vous n'avez pas assez d'argent pour me parler. » Et puis il m'a dit à un moment donné qu'il connaissait le premier ministre. Ce moment n'est plus là, mais, pour une raison inconnue, je l'ai arrêté, comme si c'était le moment le plus désirable de ma vie. L'expression ou plutôt l'exclamation « Instant, arrête-toi ! » n'a rien à voir avec cette situation déplorable. On dit ce genre de chose quand on veut rattraper tous les instants et rentrer dans le ventre de sa mère. Le premier ministre que mon voisin connaît intimement ne mérite pas que l'on arrête son regard sur lui. D'ailleurs, il faudrait peut-être l'arrêter : ils sont tous des escrocs, ces ministres corrompus et déchus de Dieu, comme disait Pascal. Dommage qu'il ne le dise plus.

Mon voisin, en revanche, continue à dire ceci et cela car il a assez d'argent pour acheter des milliers de paroles et aussi un gros paquet de silence où il peut les mettre. (Et une grosse valise remplie de temps.) Il me dit, entre autres : « Votre force est inférieure, d'après Hume.

Vous êtes incapable de toute résistance, et même si nous vous assourdissons au maximum et tabassons au même degré du maximum, vous ne nous ferez pas sentir les effets de votre ressentiment. Ou de votre douleur, ce qui revient au même. Il est vrai que, selon les lois de l'humanité, nous sommes presque obligés de vous traiter avec douceur : la loi est la loi. Et la douceur est la douceur, reconnaissez-le et la, et soyez reconnaissant envers nous. Mais, à proprement parler, aucun devoir de justice ne nous oblige à vous traiter avec ménagement. Vous n'avez ni droit ni propriété à opposer à vos maîtres. Nos relations avec vous ne se qualifient pas de 'société', car ce nom suppose un certain degré d'égalité. *Pouvoir absolu* d'un côté et *obéissance servile* de l'autre. Tout ce que nous convoitons, vous devez aussitôt y renoncer. Notre permission est le seul bail par lequel vous tenez vos possessions. Notre compassion et notre gentillesse sont les seuls freins qui vous permettent d'infléchir notre vouloir arbitraire. Mais n'oubliez pas que vous n'êtes pas un enfant handicapé. Par conséquent, nous avons tous les droits de vous oublier. Avez-vous lu Hume ?

- Et vous ? lui réponds-je. Avez-vous lu Spinoza ? Le bruit produit par votre jardinier et ses machines est un poison qui oblige les parties de mon corps à entrer sous de nouveaux rapports.

- Un peu de renouveau doit vous faire du bien, j'imagine. Changement d'air, vacances.

- Ces rapports ne correspondent plus avec ma propre essence.

- C'est du propre, ce charabia. Quoi qu'il en soit, Spinoza est immoraliste et athéiste.

- Mauvaise rencontre, décomposition de rapport. Adam en est mort, vous savez.

- Le fruit défendu ? Personne ne vous défend d'écouter nos tondeuses.

- La chute.

- La chute des feuilles. »

À ce moment du récit, comme aurait dit Paul Ricœur, j'aimerais faire un aveu qui n'en est pas un, étant donné que nous ne sommes pas dans le domaine de la vie. Tant mieux, diraient certains. Je ne le dis pas encore : j'ai besoin de mes voisins pour m'amuser en dehors de l'art et de la philosophie. Et mes voisins appartiennent à la vie. Ils n'appartiennent certainement pas à l'art, ni à la philosophie qui est aussi un art, à n'en pas douter. La philosophie est semblable à la poésie ; en fait, elle est sa sœur. En quelque sorte, mes voisins n'appartiennent qu'à leur jardin – pour mettre les choses au mieux. Sinon, on dira qu'ils appartiennent à leur tondeuse et à tous les autres « euses » qu'on puisse trouver dans leur ménage et dans l'entourage du premier ministre. Moi, par contre, j'appartiens à l'art et c'est à deux arts que j'appartiens ; et mon aveu concerne un de ses arts. Je répète : ce n'est pas vraiment un aveu. Je n'ai pas commis de crime et je ne suis pas amoureux pour le moment. Et si ce que je vais dire et écrire est un secret, il s'agit du secret de Polichinelle.

Marcel qui écrit son roman, ne dit pas qu'il est Proust. Il ne dit même pas qu'il l'écrit au lit. Il parle très souvent des lits et de ses malaises, mais il ne dit pas qu'il est Proust. Par contre, il nous rebat les oreilles de son manque d'inspiration littéraire et de son futur chef d'œuvre. Il ne dit pas qu'il est pianiste, que je sache ; malgré la haine viscérale qu'il porte à Sainte-Beuve. (J'ai tapé : « Sainte-Veuve. ») Par conséquent, il est presque Proust : il ne suffit pas de remplacer un homme par une femme pour devenir quelqu'un d'autre. Moi, je suis pianiste et le cas qui fait partie de mon récit est d'autant plus grave et ridicule qu'il concerne un pianiste qui joue des sonates de Beethoven tout en écoutant les tondeuses et les souffleuses. Il n'aurait rien contre une berceuse car il n'aime pas les insomnies auxquelles il est soumis depuis quelque temps. Il écoute la broyeuse qui est le contraire d'une berceuse, malgré les quelques lettres que ces deux mots ont en commun. Bref, je suis un pianiste ; aussi.

Je me suis déjà débarrassé d'un neveu qui me traînait sous les pieds. Et je n'aime pas tout ce qui me traîne sous les pieds. D'une façon générale, je n'aime pas tout ce qui ne se rapporte pas à ma vie soit directement, soit indirectement. Et ce neveu que j'ai inventé en hommage à Proust me gênait terriblement. Il y en va de même pour la situation que je suis en train de décrire. À cause de cette astuce proustienne, je n'ai pas le droit de dire que mon argument principal concerne les sons et pas le silence. Certains intellectuels se mettent à vous parler du silence dès que la conversation se tourne vers la musique. « La musique, c'est le silence », disent-ils. D'accord, très bien. Mais vous ne connaissez pas les sonates de Beethoven par cœur. C'est mon cas. Je peux les écouter sans regarder la partition, sans tapoter sur les touches : mon oreille interne fonctionne très bien. Et pour une fois, je ne parlerai pas du silence puisqu'il s'agit d'une broyeuse et pas du clair de lune que deux amoureux contemplent sans dire mot.

Résumons-nous : je joue des sonates de Beethoven pendant que la broyeuse accomplit sa tâche. C'est une tâche qui n'est pas du tout à la mesure de l'enjeu : elle est beaucoup plus petite que la broyeuse. Il y en va de même pour le jardin qui est minuscule en comparaison de cet engin. Je dois faire un autre aveu : j'ai commis une faute. Il s'agit d'une inexactitude, et puisqu'à présent, je ne dis que la vérité, rien que la vérité, je dois avouer que je ne joue plus les sonates de Beethoven. Je ne peux continuer à les jouer à cause de la broyeuse. Les intellectuels aussi bien que les profanes ignorent sans doute une chose assez simple. Un pianiste ne tape pas toujours sur le clavier ; un pianiste digne de ce nom, s'entend. Il joue pendant quelques minutes ; ensuite il regarde la partition et fait marcher son oreille interne. Comment voulez-vous vous adonner à ce rite en présence d'une broyeuse ? Elle est à une vingtaine de mètres de mon piano et on est au mois de février où, d'habitude, on n'entend pas les jardins ; sauf les

oiseaux, sauf les branches. Les jardiniers sont comme les ours : ils hibernent. Les jardiniers professionnels, s'entend. Je ne parle pas des pilotes de course ratés.

Je ne joue donc plus les sonates de Beethoven. Par conséquent, je ne travaille pas. Et mon voisin dit que l'on a droit de travailler. Et moi ? Je n'en ai pas le droit ? C'est un phénomène assez curieux. Il s'agit d'un homme assez intelligent ; en tout cas, il n'est pas aussi stupide que sa femme. Il n'est pas Spinoza, comme disent les Russes, mais moi, je ne suis pas Spinoza non plus. Je ne suis ni Hegel ni Kant. Je ne suis même pas Paul Ricœur que j'aime beaucoup. Je suis un pianiste et un écrivain, et j'aimerais exercer mes deux métiers en toute tranquillité. Je n'aime pas ceux qui disent : « C'est la poésie qui m'a choisi. » J'en ai déjà parlé à plusieurs reprises. Non, c'est moi qui ai choisi ces deux professions, ces deux vocations, et j'assume mes responsabilités, comme disent les politiciens français. Comment pouvez-vous assumer vos responsabilités – ou quoi que ce soit, d'ailleurs – en présence d'une broyeuse ? Mettez une broyeuse de ce genre près des oreilles du gouvernement français. Deux minutes plus tard, tout le monde démissionne. Tant mieux pour la France ; tant pis pour moi.

On me fait donc comprendre que le jardinier a le droit de travailler. Je parle à mon voisin des sonates de Beethoven ; lui, il entend sa broyeuse et parfois sa souffleuse. Et il voit son jardin ; parfois son jardinier. Le jardin lui appartient et fait partie de sa vie et surtout de son statut social. Ce statut compte pour tout le monde – sauf pour moi et plusieurs amis – et privé du jardin et de la broyeuse, ce statut risque de chanceler et même de s'écrouler. Comment, vous n'avez pas de broyeuse ? D'accord, d'accord. Vous avez un jardin et il est assez grand, paraît-il. Mais votre jardin ne vaut rien sans une broyeuse. Quand on ne possède pas de broyeuse, on reconnaît implicitement que le jardin est petit et même indigne du nom de jardin. C'est un espace libre sans importance. Un vrai jardin n'existe pas sans une broyeuse. C'est pour cela que sur les photos qu'on consacre aux grands jardins, on voit toujours une broyeuse. C'est comme un parterre de le Nôtre. »

D'accord, le jardinier a le droit de travailler pour que son maître soit reçu dans la bonne société. (Dans la mauvaise société.) On se demande si je l'empêche de travailler en jouant les sonates Beethoven. La réponse est non : il n'entend pas les sonates, les notes. S'il les entendait, il serait peut-être agacé au point de lâcher sa broyeuse et s'échapper à toutes jambes. Après tout, la musique est inscrite dans le cadre noir des nuisances sonores. Je connais un violoniste qui est obligé de travailler son violon dans un bus abandonné – je ne me souviens pas du terrain vague où il se trouve – parce que ses voisins ne supportent pas le bruit ou les nuisances de son violon. Et pourtant c'est le premier lauréat du Concours Reine Élisabeth. Moi aussi, d'ailleurs. Heureusement que je ne suis pas encore obligé de jouer les sonates de Beethoven dans un bus

vide et ou dans la carcasse d'un animal préhistorique. Rien d'étonnant : personne ne m'entend car les murs d'une vieille maison sont assez épais pour barrer le chemin à beaucoup de sons, surtout s'il agit des nocturnes de Chopin. Mais si le jardinier de mes voisins était contraint à abandonner ses instruments, mes voisins me mettraient en prison ou dans un asile psychiatrique. Après tout, les jardiniers maintiennent cet ordre cosmique dont les Grecs parlent beaucoup plus que les pianistes. Et n'importe quel jardin rappelle à ses propriétaires et leurs amis le Paradis perdu. Et retrouvé, comme auraient dit Milton et Proust.

Bref, la musique ne fait pas partie des instruments que l'on considère sur l'échelle cosmique ; et pourtant la musique des sphères existe et nous aide peut-être, souvent à notre insu. Mais n'importe quel jardin entretenu nous aide *concrètement* : il n'a pas recours aux arrières mondes. C'est pour cela que les jardins auraient dû plaire à Nietzsche bien plus que la musique. Pour une raison inconnue, il parlait souvent de la musique et rarement des jardins. On ne connaît pas toutes les raisons des grands penseurs ; leurs pensées nous échappent trop souvent pour que l'on puisse s'y appuyer. Par contre, nos jardins sont simples et tangibles : nous pouvons toucher leurs fleurs et même leurs papillons, à condition d'avoir tout ce qui est nécessaire pour en attraper un ou deux. Comment attraper les pensées d'un grand penseur ?

Comment rattraper un jardinier qui fuit son travail à cause de Beethoven ? En lui promettant le double de son salaire actuel. Alors, il tirera sur le pianiste ou lui cassera la figure ; ou les doigts, tant qu'à faire. Tous les moyens sont bons pour continuer le travail qui fait vivre non seulement le travailleur, mais aussi la société. Cette société – et n'importe quelle autre société moderne – trouve que les arts sont là pour nous divertir. Si l'on entend une sonate de Beethoven sans voir les grimaces du pianiste, on est agacé au plus haut point. Mais les grimaces font avaler la pilule et les sonates de Beethoven. Si l'on pouvait danser en jouant l'*Appassionata*, se serait encore mieux. Vous faites donc de votre mieux pour danser en jouant cette sonate et elle se joint à votre danse ; la salle aussi. Tout le monde danse l'équivalent moderne d'un boogie-woogie. Personne ne s'enfuit.

Les pianistes et les autres musiciens ne sont pas des travailleurs : ils ne travaillent pas pour le bien de la société et n'embellissent pas notre vie ou nos jardins qui sont un symbole de notre vie, de notre bonheur terrestre et même de notre bonheur céleste. Sinon Adam et Ève auraient habité dans une cabane ou un palais ; ou dans la maison de mes voisins qu'ils considèrent sans doute comme un équivalent du château de Versailles. Non, ils habitaient dans un jardin et ils le cultivaient sans doute, autrement je ne vois pas comment ce jardin aurait pu garder sa fraîcheur jusqu'à la chute qui l'a défraîchi. Les coiffeurs soviétiques avaient

l'habitude de dire après une séance : « Voulez-vous que je vous rafraîchisse ? » Et ils nous aspergeaient d'eau-de-Cologne locale.

Adam et Ève ne disaient rien à leur jardin ; ils se contentaient de le rafraîchir. D'ailleurs, j'ai l'impression qu'Adam seul s'occupait du jardin : sa femme était à la cuisine, comme la femme du jardinier. Je crois qu'il y a une opérette qui s'appelle *La femme du jardinier*. Ou s'agit-il d'un tambour-major ? Le jardinier de mes voisins est plutôt un tambour mineur, à en juger d'après sa mine maussade. Je crois qu'il est toujours maussade – non seulement lorsqu'il me parle ou plutôt me tourne le dos. Adam était maussade, lui aussi, j'imagine ; surtout après la chute. Je ne connais pas le nom du jardinier. Appelons-le Adam. Il ne me cassera pas la figure pour cela. Je l'espère en tout cas. J'espère qu'il n'est pas très sensible aux noms, aux surnoms. Je suis presque certain que tout cela finira par un massacre à la tronçonneuse, mais pas à cause d'Adam ; ni à cause d'Ève.

Donc, le bien-être de la société ne dépend pas des artistes et c'est pour cela que les Polonais disent : « Qu'ils crèvent, les artistes. » En tout cas, Kantor le dit. Le jardinier le dit aussi, ce qui ne veut rien dire : il n'est ni polonais ni un amateur de théâtre. Je ne suis même pas sûr qu'il aime les jardins. Je ne suis sûr que d'une chose : il aime le bruit de sa broyeuse et même de sa souffleuse. Et il aime probablement ces objets qui produisent un bruit fracassant. Il aime peut-être n'importe quelle source de bruit. Et si un jour je l'engueule, il m'aimera peut-être. Il n'aimera certainement pas mes paroles ; d'ailleurs, il ne les écoutera même pas. Il aimera mes cris, même si ma voix lui déplaît. Les cris, rien que des cris, des décibels. Et pourtant je suis sûr qu'il ne connaît pas Antonioni.

Comme d'habitude, il y a des souvenirs qui surgissent et nous rappellent que le temps peut céder la place à la durée où nous nous sentons nous-mêmes car il n'y a plus de préoccupations journalières. Il n'y a que l'éternité où tout est retrouvé, même ce qui n'est jamais arrivé. Ce souvenir est lié à ma voisine et pourtant ce n'est pas à elle que je pensais il y a quelques instants. Je pensais à son jardinier, à sa femme et évidemment à la broyeuse. Comment ne pas penser à elle ? Seule la mort pourrait me faire oublier son étreinte sonore. Je pensais donc à tout cela et puis je pense tout d'un coup à ma voisine qui ne s'appelle pas Madeleine. Elle ne s'appelle pas Nathalie non plus, mais cela n'a pas d'importance. Quand on réfléchit à l'intérieur de la durée ou plutôt dans son for extérieur, on se rend compte que peu de choses comptent vraiment dans la vie. La broyeuse compte, c'est certain ; et pourtant j'aimerais faire en sorte qu'elle ne compte plus du tout. La souffleuse compte aussi ; et le souffle, le souffle. « Le souffle du printemps », comme disait Werther dans l'opéra de Massenet. Et puis le souffle

vital, cela va sans dire. Je ne sais pas ce que c'est et je ne parle que des choses que je connais par cœur. Inutile de les énumérer.

Je les énumère tout le temps et j'en suis un peu fatigué. Numéro un, numéro deux, numéro trois. Le numéro un est la broyeuse, cela va sans dire. Pourquoi dire ce qui va tout seul ? Il est vrai que la broyeuse ne se déplace pas toute seule : le jardinier est assis dessus et il est Schumacher à présent. Il est peut-être Alain Prost ou Adam Prost. Je n'en sais rien et je ne lui poserai aucune question à ce sujet ni à aucun autre sujet. Un jour, je lui ai parlé et j'ai déjà rendu compte de cette conversation. Quand j'ai entamé le thème des nuisances sonores, il a tourné sa tête en direction de la porte de mes voisins ; de leur porte d'entrée. En fait, il m'a montré la porte de sortie ; il voulait que je sorte de sa vie une fois pour toutes. J'en suis sorti, mais je ne suis pas encore sorti de l'auberge pour autant. Mais en ce moment je pense à ma voisine et il n'y a rien d'érotique dans mes pensées ; rien du tout. Je pense simplement à un coup de fil qu'elle m'a donné il y a quelque temps pour me prévenir d'un bruit à venir, si je puis dire. On allait abattre un arbre dans son jardin, dans son parc de Versailles. Elle me téléphone et me dit : « Cher ami. J'aimerais vous mettre au courant de nos projets. Nous projetons de faire abattre un arbre dans notre jardin. Si vous voulez échapper à ce bruit, nous pouvons vous louer une chambre dans un hôtel de luxe qui se trouve à quelques kilomètres d'ici. »

Non, elle n'a pas parlé d'hôtel ni d'hôpital ; d'ailleurs, le bruit dont elle m'avait averti s'est avéré tout à fait supportable. Il n'empêche qu'elle m'avait fait savoir ce qui m'attendait ; j'ai attendu cet événement et j'y ai survécu. Je me demande à quoi pensent ces gens et comment ils réfléchissent. On ne peut mettre en doute le fait qu'ils réfléchissent, sinon ils n'auraient ni maison ni jardin ni jardinier ni cuisinière. Dans un cas, on vous avertit ; on vous parle d'un bruit qui ne dure que trois heures. Dans un autre, on ne comprend même pas que le bruit d'une broyeuse peut gêner et mettre la vie en l'air. Et il faut préciser que cette vie ne se dirige pas vers le Paradis, malgré le fait qu'elle soit en l'air. Non, elle reste suspendue dans cet air, sans bouger, sans vivre, comme aurait dit Dostoïevski. Vous ne bougez pas non plus : vous êtes paralysé par le bruit.

Il est vrai que cette durée avait peu de choses en commun avec la madeleine de Proust et de ses lecteurs. Il s'agissait plutôt de la madeleine de Marcel ou de Marcel de la madeleine. Ce n'était pas une sensation imprécise qui montait, montait, montait pour devenir à la longue Nathalie, alias ma voisine. Non, c'était un souvenir rapide, soudain. Tout d'un coup, je me suis souvenu de son coup de fil. Étant donné les circonstances, il est préférable de comparer ce souvenir aux dalles de Proust car, en ce cas, il s'agit aussi d'une révélation, d'un choc. Certes, je n'étais pas choqué lorsque je me suis souvenu de ma voisine et de son coup de fil. C'est à

présent que je suis choqué, et c'est un choc très lent ; il dure, autrement dit. Encore une durée. Mon Dieu ! Pourquoi me condamnes-tu à cette durée-ci ? Il y a tant de durées-là, mais je suis coincé dans cette durée-ci et elle dure, elle dure. Est-ce cela l'éternité ?

Si je ne me trompe, un des héros de Dostoïevski l'imagine sous la forme d'une araignée ou plutôt d'une pièce remplie d'araignées. Certaines de ces araignées se trouvent au plafond, cela va sans dire ; les autres se promènent autour de votre lit et le long de votre corps. J'espère que la souffleuse de mes voisins ne se promènera jamais sur mon corps : je n'ai pas de feuilles à vous offrir, chère demoiselle de compagnie. Mon corps ne possède même pas une seule feuille de vigne. Si vous pouviez soufflez sur mon humeur maussade et malade, je vous en serais très reconnaissant. Les feuilles dont vous vous occupez ne m'intéressent pas du tout. Le problème se situe ailleurs. Au lieu de vous concentrer exclusivement sur les feuilles, vous soufflez aussi sur mes pensées. Vous les éparpillez, de sorte qu'elles volent à présent dans l'air dont j'ai déjà parlé dans mon récit. Et cela a eu lieu ce matin. Cette fois, je parle du temps et pas de la durée. J'ai parlé de l'air et j'ai parlé en l'air – comme si je parlais à mes voisins. Tout ce que je dis pénètre dans leurs oreilles ; mais cela ne va pas plus loin. Cela s'arrête dans les oreilles et les bloque ; ils n'entendent plus ce que je dis. Donc, je parle en l'air et je me tape la tête contre les murs. C'est ce qu'on appelle « le tombeau ».

Inutile de dire que j'imagine l'enfer sous la forme de ce tombeau. Autrement dit, je suis déjà en enfer, si bien que je n'ai plus besoin de mourir. On meurt uniquement pour rendre visite à l'au-delà et la plupart des gens savent que cette visite risque de s'éterniser. Oui, cela s'éternise, cela s'éternise ; et il n'y a pas de saisons dans cet enfer. Même en hiver on y entend des broyeuses. Que faire ? Comment en sortir ? On n'en sort pas, d'après Dante. Il est vrai qu'Origène et d'autres pères de ceci et de cela pensent qu'à la longue ou à la fin même les démons seront pardonnés. Mais je ne suis pas un démon – jusqu'au nouvel ordre. Je ne suis pas un ange non plus. C'est cela mon problème. Si j'étais un ange, je volerais dans le Paradis et descendrais parfois sur la terre ; je condescendrais à parler aux humains. Si j'étais un démon, je passerais quelques éternités en enfer et je serais pardonné à la fin de tous les temps et de toutes les durées. À présent je suis coincé dans ma tombe et je ne sais pas quoi faire. Je suis prêt à devenir n'importe qui, n'importe quoi pour en sortir. Je n'en sors pas et la durée continue à m'écraser. C'est une mauvaise durée, une durée mauvais genre. Que T'ai-je fait, Seigneur ?

En tout cas, il est certain qu'à présent je suis incapable de nuire à qui que ce soit – ni à Dieu ni aux hommes. Je suis cloué au pilori et pourtant « pilori » n'est pas le mot juste. Peu importe où et comment je suis cloué. Je suis cloué, un point c'est tout. Et je crois sincèrement que c'est tout et il n'y a rien à faire. L'année dernière, il y avait une bétonneuse ; cette année, il

y a une broyeuse. Mais c'est une autre histoire. Non, c'est la même histoire, celle du bruit et de l'enfer ; et aussi celle du terrorisme. Les terroristes sont partout, comme on dit aujourd'hui ; et ils ne portent pas toujours des cagoules, comme je le dis dans un de mes essais. Ils portent parfois des sourires et des costards. Ils ne sont pas toujours costauds. Mais le jardinier de mes voisins est costaud ; il est à la fois macho et costaud, de sorte que j'ai toujours peur de lui. Il est capable de me casser le corps et de mettre le feu à ma maison. Même un enfant peut mettre le feu à une maison : on n'a pas besoin de moteur pour cela. Et on ne roule rien ni personne. Il suffit d'avoir un peu de mazout et une boîte d'allumettes. Et le mazout est bon marché aujourd'hui.

Je n'aime pas quand on dit : « Apocalypse *now*. » Ce n'est pas tout à fait exact. Je dirais plutôt que c'est tout à fait inexact. Apocalypse *always* reflète bien mieux la réalité et nous ne devons pas avoir peur de la réalité puisque tout est réaliste à présent, à l'exception des mondes virtuels. Nous sommes pragmatiques et s'il y a des terroristes quelque part – cela veut dire partout – nous essayons de les éliminer d'une manière ou une autre. Nous les poursuivons, coinçons et tuons. Eux, ils ont leurs kalachnikovs ; nous, nous avons des chars d'assaut. D'accord, très bien. Et s'il y a une guerre ? Cela se passe d'habitude en Ukraine – pas toujours, mais depuis quelques temps. Nous ne pouvons pas envoyer des chars ni à Kiev ni à Moscou. Nous devons donc aller quelque part pour discuter, pour arracher un accord de paix à la dernière minute. Nous l'arrachons et nous sourions pour les photographes et le monde entier. Le monde entier regarde nos sourires et tout le monde se dit que tout va bien. Il est vrai que tout cela rappelle Hitler et les accords de Munich, mais nous avons la mémoire courte et sa longueur nous satisfait entièrement. Nous avons peut-être raison, après tout : Poutine n'est pas Hitler et il n'aime pas les chambres à gaz. En tout cas, il n'en crée pas pour exterminer les Juifs et certains autres représentants de la race humaine.

Selon certains, Poutine est un terroriste, et si les autres disent qu'il ne l'est pas, on lui met une cagoule sur la tête et on se dit qu'il a l'air d'un terroriste, même s'il sourit. D'ailleurs, on voit à peine son sourire qui est à moitié caché par la cagoule. On voit ses dents qui sont celles d'un vampire. En tout cas, elles ressemblent à celles d'un vampire – à s'y méprendre, comme d'habitude. On s'y méprend et on se dit que Poutine est un vampire. De toute façon, tous les Russes sont des vampires et des barbares. Et si on nous dit que les vampires sont très civilisés et connaissent la musique et les arts en général beaucoup mieux que nous, nous répondons que nos jardins sont très beaux ; et on montre à tout le monde nos broyeuses. Alors, on nous dit que les dents des vampires ne sont pas différentes de celles de nos broyeuses. Alors, nous répondons que nos broyeuses n'ont pas de dents : il s'agit d'appareils dentaires. Mais ces appareils sont si

performants que le monde entier est constamment broyé par eux. C'est ce que l'on appelle « Apocalypse *always* ».

Entre-temps les réfugiés prient pour que le ciel de Debaltseve se taise. On lit un journal et on se demande ce que cela veut dire. C'est quoi Debaltseve ? Est-ce un endroit où l'on déballe constamment quelque chose ? Est-ce un endroit où il y beaucoup de sève ? On n'en sait rien et on continue à lire le journal. Et puis Zeus fait son apparition dans notre esprit. On se dit que le ciel ne se tait pas parce Zeus fait usage de ses foudres, de son tonnerre. Et puis on se dit que le ciel ne se tait jamais de toute façon : il ne faut pas faire fi de la musique des sphères. « Ça n'arrête jamais », dit quelqu'un. Pourquoi voulez-vous que cela s'arrête ? Vous n'aimez donc pas la musique ? Êtes-vous aussi bouché que les jardiniers-machos ? Êtes-vous aussi imperméable et hostile à la musique que les propriétaires des jardins où travaillent ces machos perfectionnistes?

On ne badine pas avec les bombes : c'est mille fois pire qu'une broyeuse, quelle que soit la force destructrice de cette dernière. Mes voisins le savent, eux aussi : je ne suis pas le seul à lire les journaux. Ils lisent les journaux et se disent : « Quelle horreur ! Quelle horreur ! Et dire que notre voisin se plaint d'une broyeuse pendant que les gens meurent sous les bombes en Ukraine. N'a-t-il pas honte ? Il ne lit peut-être pas les journaux. Rien d'étonnant : il ne s'intéresse à rien en dehors de lui-même. Et les gens qui habitent à… Peu importe le nom de la ville. Ils y habitent – c'est ça qui compte. Si on leur proposait une broyeuse en échange des bombes, à coup sûr ils choisiraient la broyeuse. Il n'y aucun doute là-dessus. Notre voisin en doute peut-être, mais c'est un fou et ce n'est pas la peine de parler de lui. D'ailleurs, nous oublierions jusqu'à son existence, s'il ne nous emmerdait pas. Malheureusement, on est bien obligé de se souvenir des emmerdeurs, ne serait-ce que pour les anéantir. Il ne s'intéresse même pas au sort de ses ex-compatriotes. Pour lui, ils sont 'ex', rien de plus. Ou 'x'. Autrement dit, ils sont anonymes et donc n'existent pas. Et les bombes tombent, pleuvent du ciel qui ne se tait jamais. Elles tombent sur des hôpitaux, sur des lits où les gens continuent à mourir. C'est ça la vraie apocalypse. Notre broyeuse n'est rien à côté. Notre broyeuse est gentille et douce. »

Et les journaux nous parlent de quelqu'un qui a survécu grâce au four qu'il avait fabriqué lui-même avec des pommes de terre et de la ficelle. Une fois de plus, je ne comprends rien. Comment peut-on fabriquer un four avec des pommes de terre? Décidément, on ne comprend rien à rien, si l'on ne se trouve pas dans la même situation, dans la maison d'à côté. Je comprends pourquoi cet homme ou cette femme avait voulu fabriquer un four. C'est pour réchauffer la soupe et le thé. Et nous réchauffons des côtelettes d'agneau dans un four fabriqué en Allemagne. Il est vrai qu'il est préférable d'écouter la mélodie d'une broyeuse. Je me

souviens de ce que l'on disait en Union Soviétique pendant des années de pénurie ; il n'y avait pas d'autres années en Union Soviétique. On disait : « Pourvu qu'il n'y ait pas de guerre. » Cela veut dire que l'on peut tout supporter, même le temps perdu dans les queues, même une vie indigne d'un être humain – surtout s'il s'agit d'un être qui croit ferme en l'avenir radieux.

Mais tout cela est loin à présent ; l'avenir radieux, je veux dire. Il a toujours été loin, mais les soviétiques croyaient qu'il était à portée de la main. Ils étendaient souvent leurs mains pour savoir si cet avenir était déjà là. Leurs mains restaient suspendues dans le vide, ce qui ne voulait pas dire qu'il n'y avait pas d'avenir à portée de la main. Il y a des gens et peut-être des nations qui n'ont pas d'avenir, mais il ne faut pas toujours parler au sens figuré. Et dans le sens non-figuré il y a toujours un avenir – sombre, la plupart du temps. On n'en veut pas ; on veut l'avenir radieux. Hélas, l'avenir qui vient n'irradie rien, sauf l'énergie nucléaire, peut-être. Et ce n'est pas cela qu'on veut. C'est pour cela qu'on ferme quelques centrales nucléaire. Mais on n'arrête pas les atomes ; on n'arrête pas le progrès, autrement dit. Et la guerre continue, malgré tous les accords, tous les cessez-le-feu. Le feu cesse ; la guerre continue. Et puis on constate que le feu n'a jamais cessé : l'information que l'on recevait vingt-quatre heures sur vingt-quatre était fausse. On appelle cela « manque de communication ».

On continue à lire les journaux. Il y a des périodes comme cela. À dire vrai, on peut se passer des journaux pendant des mois, sauf si l'on est dans un avion et que l'on meurt d'ennui. On n'aime pas la mort, quelle que soit la forme qu'elle adopte en passant ; et par conséquent, on veut l'éviter à tout prix. C'est pour cela que l'on condescend à ce rite ridicule qui nous incite à lire un journal, deux, trois, voir quatre fois : tout dépend des dimensions de notre ennui et de celles de notre peur de la mort. Si nous avons une peur noire de la mort, nous sommes capables de lire une dizaine de journaux en trois langues. Sinon, nous regardons une page, deux pages, et nous constatons que nous nous ennuyons encore plus ; par conséquent, nous mourons encore plus, encore plus vite. C'est comme si l'on buvait de la vodka, rasade après rasade, verre après verre. Au lieu d'un verre d'eau, on boit un verre de vodka qui a les mêmes dimensions, ce qui trompe les autres passagers. Ils se disent que l'on a soif, mais ce n'est pas vrai. Cela ne veut pas dire nécessairement que l'on aime mentir et que l'on est un menteur invétéré. Un petit mensonge par-ci par-là, parfois. C'est tout ; c'est plutôt inoffensif. Mais si l'on nous demandait : « Aimez-vous cette eau » ? nous répondrions sans hésiter : « Oui, beaucoup. J'adore cette eau. C'est la meilleure des eaux que je connaisse. Je vous la recommande chaudement. » Pas de trace de mensonge. Et les gens boivent de la vodka tout le long du voyage. C'est ainsi que l'on devient bienfaiteur de l'humanité. Il est vrai que l'on pourrait dire : « Vous savez, ce n'est pas de l'eau que je bois. C'est de la vodka. Si vous aimez la vodka, je vous la recommande. C'est une vodka

russe et il n'y a rien de mieux au monde. » Mais on ne le dit pas et tout le monde est content. Et c'est cela qui compte : le bonheur de l'humanité. Tant d'utopistes et de réformateurs y ont pensé à travers les siècles. La recette est simple ; la vodka est une force tranquille. Pas de phalanstères à la Fourrier ; pas de communisme à la Che. Rien que de la vodka. Une fois de plus, ce sont les Russes qui sauvent le monde.

Les responsabilités obligent un homme à éviter une guerre, même s'il ne risque pas d'y périr lui-même. Oui, il est à la maison ou dans son bureau, son palais. Il entend parler d'une guerre qui approche, de sorte que l'on entend une sorte de canonnade qui ne présage rien de bon. L'homme se dit que tôt ou tard il perdra son poste à cause de cette guerre, à cause de cette boule qui tombera sur les autres têtes dont il n'a que faire. Mais ces têtes appartiennent à la race humaine et la race humaine est indivisible en quelque sorte. On la divise tout le temps en disant : « Ce sont des méchants, ce sont des bons. Ce sont des amis, ce sont des ennemis. Les amis de nos ennemis sont nos ennemis. Les ennemis de nos amis sont nos ennemis. » Et puis on commence à confondre les ennemis avec des amis : il y en a tant que l'on se perd au milieu de cette foule. On tue celui-ci et puis on se dit qu'il était l'ami d'un ami. Mais on n'a pas le temps de regretter quoi que ce soit, à part le manque de temps qui manque toujours, quand il s'agit de supprimer ceci ou cela. On est toujours en manque et le temps continue sa marche triomphale vers un avenir radieux, irradié ; vers un autre sommet qui s'annonce bien, tant bien que mal.

Et puis on obtient une paix fragile. Tout le monde dit, « Cette paix est fragile. Certes, il vaut mieux avoir une paix fragile qu'une guerre solide, mais c'est ainsi, c'est ainsi. Nous avons une paix fragile et nous devons écrire 'fragile' sur cette paix pour que les transporteurs ne la cassent pas. » On transporte cette paix partout et les journaux annoncent que les deux belligérants tentent de gagner du terrain. Certains journaux parlent de ces gains ; les autres disent que les belligérants ne gagnent plus rien. Ils se mettent à perdre du terrain pour que la paix puisse s'installer en toute tranquillité là où il n'y a plus de guerre. Les belligérants continuent à perdre et du coup la paix gagne de plus en plus de terrain. C'est la paix qui est gagnante, annoncent les journaux. Et ils ajoutent : « Est, est, est, est, est, est, est », pour que les lecteurs sachent que l'on vit toujours, malgré toutes les menaces et toutes les guerres en l'air.

La paix prévoit un cessez-le-feu et une zone démilitarisée. La paix prévoit beaucoup de choses ; elle prévoit même l'harmonie universelle et l'entente cordiale des nations à l'intérieur de notre village et même dans son for extérieur. Mais cette paix n'est pas seule : il y a des humains à l'intérieur de cette paix et même à l'extérieur, ce qui gêne tout le monde. Il y a toujours quelque chose à l'extérieur et c'est pour cela que l'on n'arrive pas à instaurer l'harmonie totale sur terre. La guerre totale est accessible et notre maudite histoire l'a prouvé,

quoi que disent les révisionnistes. La paix totale pose des problèmes d'ordre ontologique et même psychologique : il n'est pas facile d'assumer de telles responsabilités. On restaure la paix en Ukraine, mais une guerre éclate dans le Caucase où l'on doit aller pour tout arrêter avant qu'il ne soit trop tard. On arrive et on constate que c'est déjà trop tard ; mais on constate aussi que l'on peut sauver les restes. On sauve les restes et on chante l'hymne de la paix. Et puis la guerre recommence son boulot.

La fragilité du monde ne garantit pas une paix durable, mais on voit une lueur d'espoir, pas moins, pas plus. Certains voient cette lueur ; les autres non. Certains disent aux autres : « Nous voyons une lueur d'espoir.

- C'est une lueur de désespoir, disent les autres.

- Le désespoir ne luit pas, répondent certains.

- C'est une lueur blafarde, pâle, tremblante et vacillante. L'espoir n'est jamais pâle. L'espoir n'est jamais maladif.

- L'espoir fait vivre, le désespoir non », répondent certains.

Il va sans dire que l'on veut vivre, au lieu de dire : « Ça va, on s'en va. » Alors, on parle de Diogène qui se masturbait dans les rues, comme n'importe quel chien mal élevé. Il se promenait aussi avec une torche à la recherche de l'homme. Certains disent qu'il cherchait un homme digne de ce nom ; les autres pointent le doigt vers les cieux en disant qu'il cherchait l'idée de Platon et ne la trouvait pas. Il cherchait l'idée de l'homme et ne trouvait que des hommes, une multitude d'hommes et de femmes qui ne méritaient aucun nom, même pas celui de « bête ». Certains disaient qu'ils voyaient une lueur : il y a ceux qui voient toujours des lueurs ou des lumières lointaines. Ils n'ont pas besoin de comas pour voir ces lueurs, pour espérer qu'au bout de n'importe quel tunnel se trouve la lumière des cieux et des dieux. Et les autres parlent des astres qui luisent dans le même ciel et ne promettent rien ou presque rien.

Il y a encore ceux qui sont formés par le saint désir de la sagesse, comme disait un penseur arabe au XIIIe siècle. Dès que certains entendent le mot « arabe », ils cessent de vous écouter en disant que cet arabe a sans doute tué quelqu'un. Vous dites que vous parlez d'un arabe qui vivait au VIIIe siècle et qu'il n'était pas islamiste. Les autres vous répondent que les arabes ont toujours tué quelqu'un et que même au VIIIe siècle ils portaient le voile, la cagoule et la kalachnikov. Vous dites que cet arabe parlait de la lumière des astres qui, d'après lui, véhiculaient une influence occulte. Les autres répondent qu'il utilisait cette influence pour tuer les honnêtes gens. « C'est une lueur d'espoir, répondez-vous. Les astres peuvent et doivent nous aider parce que nous vivons dans le même univers. D'après Charles Fourrier, les astres communiquent par des jets d'arômes. Ne sentez-vous rien ? Les parfums sont dans l'air du soir

et les lueurs aussi. Tous ces éléments véhiculent l'espoir. » Après un tel discours, il vaut mieux ajouter « *you know* » car tout le monde parle anglais et si vous dites à vos interlocuteurs qu'ils savent déjà de quoi vous parlez, ils seront d'accord avec vous et la paix régnera encore un peu et sans partage.

Il est vrai que peu après, les mêmes interlocuteurs vous demanderont ce que vous faites et vous diront : « Vous avez dit : 'Vous savez', mais nous ne savons pas ça. Et nous ne sommes pas d'accord.

- Mais c'est trop tard, dites-vous. C'est déjà fait.

- Il n'est jamais trop tard pour rattraper une bêtise, vous dit-on.

- Non, c'est trop tard.

- Non, ce n'est pas trop tard. »

La guerre recommence de plus belle et vous constatez que les astres n'y peuvent rien. Vous les regardez et ils luisent, comme pour vous promettre quelque chose. Il y a des lueurs partout, mais cette fois il s'agit des projecteurs qui cherchent des avions et trouvent des explosions. Et ce ne sont pas des explosions de joie. La paix était fragile et tout ce qui est fragile risque de se casser en deux, en trois et même en quatre. Cette fois, la paix s'est cassée en quatre, mais il serait inutile d'analyser cette situation que l'on peut résumer en quelques mots : « Il y avait des chars. Il n'y a plus de chars. Il y avait des maisons. Il n'y a plus de maisons. Il y avait des personnes. Il n'y a plus personne. » On pointe ses doigts noircis de cambouis vers le ciel et on dit : « Les astres ne nous aident pas. » On allume une bougie, on regarde sa lueur et on marmonne une prière. Et on dit : « Dieu nous aidera, Dieu nous aidera. Heidegger disait que Dieu seul pourrait nous aider et Il nous aidera. Heidegger était très intelligent. Il devait avoir raison. »

Mais il paraît que les humains peuvent et doivent discuter, lorsqu'il s'agit de paix ou de guerre, et même lorsqu'il ne s'agit ni de l'une ni de l'autre. Vous vivez normalement parce que personne ne jette de bombes sur vous. Vous ne brûlez pas vif et vous continuez à vivre tant bien que mal car on ne peut pas vivre bien sur cette terre, même si l'on est un milliardaire. Vous vivez donc normalement, mais pas paisiblement, contrairement à ce que l'on peut croire. On croit que la vie normale se déroule dans le calme absolu où l'on n'entend que les chants des oiseaux. D'ailleurs, mes voisins pensent que la présence d'une broyeuse dans ma vie n'altère en rien son statut de vie normale. Elle est toujours normale parce que j'achète des produits alimentaires dans les mêmes magasins que leur domestique qui s'appelle Ève. Oui, Ève fait des courses dans les mêmes magasins et mes voisins croient que cela suffit pour que ma vie puisse s'enorgueillir de l'épithète « normal ». Et le bruit ? Ève l'entend aussi, de sorte qu'il s'inscrit

normalement dans le cadre de la vie courante que l'on appelle « la vie de tous les jours ». Le fait que ce soit presque tous les jours comme ça ne les dérange pas du tout. La broyeuse, tous les jours, six heures par jours en été ; et à l'automne, au printemps. C'est cela la vie normale.

Mes voisins pensent qu'il s'agit aussi d'une vie paisible, et à ce moment-là je leur dis : « *I beg to differ*. » Je ne suis pas sûr que leur connaissance de l'anglais leur permette de comprendre ce que je veux insinuer. Je veux leur faire comprendre que je ne suis pas du tout d'accord avec eux. Je leur dis tout cela et même plus que cela ; en tout cas, plus que ceci, j'en suis sûr. Mais ils ne comprennent toujours rien. Je ne sais pas s'ils ne comprennent rien à rien car pour savoir si c'est le cas ou non il faut d'abord définir le premier « rien » et ensuite le deuxième. Cela prendrait trop de temps et même Proust n'avait pas de temps pour ce genre de discussion philosophique, logique, éthique, etc. Il avait assez de temps pour les etc., si bien que l'on peut dire que son roman ne contient que des etc. Passons, passons. Pour parler du roman de Proust d'une manière adéquate, il faudrait écrire un roman de la même longueur et peut-être même de la même envergure. En l'occurrence, je préfère parler de mon roman – en l'écrivant, peut-être. Ou en voulant l'écrire.

Comment discuter avec de pareils individus ? Ils sont trop individuels pour comprendre un point de vue émis par un autre individu – moi, en l'occurrence. J'émets mon point de vue, mais ils ne voient que leur propre point de vue qui leur bloque la vue au point de leur interdire toute connaissance de ce qui se passe à l'extérieur. Et ce n'est pas la peine de consulter les livres qui sont censés nous instruire au moment voulu, en cas de besoin. D'accord, je veux ce moment et j'ai ce besoin. J'ouvre un livre et je trouve ceci : « Le point de vue à partir duquel les questions morales peuvent être évaluées *impartialement*, nous le nommons le 'point de vue moral'. » Peu importe qui le dit : ce sont les paroles qui comptent et pas les noms. D'accord, il y a une série de noms qui commence par Habermas. Puis il y a Kant – comme d'habitude, pourrait-on dire. Il y a aussi John Rawls qui nous fait penser à Rolls Royce. Et cela nous égare inévitablement, inexorablement. Nous oublions les principes, les doctrines et les points de vue : seule la Rolls compte à présent. Et la broyeuse de mes voisins est une Rolls dans le domaine du jardinage.

Si vous êtes écrasé par une Deux-chevaux, vous porterez plainte, tôt ou tard, quelque part, que ce soit dans l'au-delà ou de ce côté-ci des barricades. Mais s'il s'agit d'une Rolls, vous devez être reconnaissant à son propriétaire de vous avoir offert une mort honorable, respectable. Vous êtes un clochard que la plupart de vos concitoyens méprisent. Et puis ils apprennent que vous avez été écrasé par une Rolls. Alors, ils vous érigent une statue. Vous aussi, vous êtes à présent un *status symbol*, comme disent et écrivent les Anglais, les Américains, les Canadiens et les Australiens. Peut-être dois-je être reconnaissant à mes voisins de m'offrir le bruit de leur

broyeuse qui me rend de plus en plus respectable. « Personne ne se plaint », comme dit mon voisin. Il pense aux autres voisins lorsqu'il parle de cette façon. Il veut dire par là que les autres voisins respectent le bruit de la broyeuse au point de se taire, d'être muets d'admiration. Dans ces conditions, aucune discussion n'est possible et ce n'est pas la peine de lire des livres et leurs instructions, d'autant que l'on ne comprend rien lorsqu'on lit ces livres. Rien d'étonnant que n'importe quelle Rolls Royce soit plus compréhensible, plus évidente que John Rawls qui « propose une position originelle dans laquelle tous les participants se font face en tant que décideurs rationnels, contractants égaux en droit ». Comment appliquer ce point de vue, cette position ?

Mes voisins ne sont pas rationnels. Ce sont des décideurs qui décident du sort de leur voisinage – de mon sort, entre autres. Voici notre broyeuse et vous n'avez qu'à l'écouter toute la journée. C'est leur décision et nous n'avons qu'à nous incliner devant elle. Mais, de mon point de vue, cette décision n'est pas rationnelle car elle ne prend pas en considération la vie du quartier qui ne doit pas être laissée de côté – du côté de chez mes voisins, de leur propriété. Comment peut-on isoler cette propriété du reste du quartier et de la vie ? À mon avis, ce n'est pas rationnel ; en tout cas, ce n'est pas juste et la justice est un des attributs de la rationalité. Mais mes voisins raisonnent autrement. Ils pensent qu'il ne serait pas rationnel d'utiliser des râteaux, au lieu d'une série de souffleuses. Et ils donnent des motivations rationnelles à leurs actes en disant que les souffleuses facilitent la tâche de leur jardinier et lui permettent de passer plus de temps au volant de la broyeuse. À son tour, la broyeuse lui permet d'économiser le temps qu'il peut ainsi consacrer à une des souffleuses. Il y en a plusieurs, j'en suis sûr : parfois, j'entends deux souffleuses à la fois. Et je me dis que la femme du jardinier y est pour quelque chose. C'est un duo que je suis censé admirer, même s'il ne s'agit pas d'une Rolls Royce, cette fois. Disons que c'est une Mercedes.

Bon, la discussion s'enlise, selon toute apparence. C'est ce qu'il arrive lorsqu'on se met à lire des bouquins pour savoir comment mener une discussion avec ses voisins imbus de leur statut, statues, signes et richesses. Contractants égaux en droit. Mais nous ne sommes pas égaux en droit : ils connaissent le premier ministre que je n'ai jamais rencontré. Je ne connais même pas son nom. Ce ministre leur dit : « Vous devriez vous acheter une broyeuse. J'en ai une chez moi. Ça va beaucoup plus vite, vous savez.

- Nous le savons, disent mes voisins. Mais elle fait trop de bruit. Nos voisins ne seront pas contents.

- Qu'ils soient contents ou non, ça n'a aucune importance. Je m'en charge, de toute façon. S'ils portent plainte, je les mettrai en prison. Ou ils payeront une amende.

- Nous avons déjà deux souffleuses, disent mes voisins.

- Achetez-en une troisième. Ça ira plus vite.

- Mais nous ne voulons pas que ça aille plus vite. Nous voulons embêter notre voisin qui nous harcelle au téléphone.

- Je le mettrai en prison.

- C'est un pianiste.

- Et alors ? En prison, on lui permettra d'utiliser un clavier muet. Il ne faut pas déranger les autres détenus. »

John Rawls parle de « la situation de départ adéquate assurant que les accords qui y sont conclus sont équitables ». De quoi parle-t-il ? Où est cette situation de départ ? Il y a beaucoup de situations de départ, mais aucune d'entre elles n'est adéquate. Il n'y a rien d'adéquat dans le monde, surtout pas les situations, qu'elles soient celles de départ ou celles d'arrivée ; ou celles de retour. Mes voisins ont une broyeuse ; moi pas. Le jardinier de mes voisins fait beaucoup de bruit ; moi pas car personne n'entend mon piano. Les murs de ma maison sont assez épais pour empêcher mes sons de taper sur les tympans de mes voisins. Et même si j'abattais tous les murs, mes sons ne sauraient rivaliser avec les leurs : Beethoven est impuissant et pathétique face aux outils archi-sophistiqués. Bref, cette situation ne saurait assurer des accords équitables, même si j'arrive à diminuer la fréquence de l'utilisation de la broyeuse, grâce à des arguments massues ou à des larmes. Je me demande ce qui se passerait si je pleurais un petit coup en parlant à Pierre ; au téléphone. Resterait-il de pierre ?

Les larmes sont plus efficaces que des arguments d'origine musicale. Vous dites : « Beethoven, Beethoven, Beethoven », et votre voisin vous répond : « Et alors ? » Vous dites : « Silence, silence, silence, triolets, sextolets », et il répond : « Et alors ? » Et si sa femme daigne le rejoindre, vous entendrez « alors » toute la journée. Par contre, si vous pleurez, vous assenez un coup psychologique à vos voisins. Ils se disent : « C'est un homme et il pleure. C'est un phénomène psychologique que nous ne devons pas ignorer. Et s'il se met à pleurer dans la salle d'audience ? Un pianiste qui pleure à chaude larmes. Alors, tout le monde dira : 'Vous avez tiré sur ce pianiste et c'est pour cela qu'il pleure. Vous êtes cruels, cruels, cruels. Vous méritez notre opprobre. Vous êtes exclus de la société. Vivez avec des animaux dorénavant, avec des loups.' Et nous ne voulons pas vivre avec des loups. Nous sommes sûrs qu'ils ne supporteront pas le bruit de notre broyeuse. Les loups ne comprennent rien dans le domaine des signes extérieurs de richesse. »

Au lieu des larmes, G. H. Mead recommande une sorte de mise en scène. Vous mettez tout le monde dans le même bain ou plutôt dans la même salle d'audience. Tous les sujets qui

s'efforcent d'effectuer un jugement moral se mettent à la place de ceux qui sont concernés. En d'autres termes, tout le monde se met à la place de tout le monde. Les mondes se mélangent, de sorte qu'à présent vous êtes en présence d'un mélange qui est censé vous permettre d'effectuer un jugement de valeur. Vous ne savez toujours pas quelle sera la valeur de ce jugement, mais vous savez pertinemment que toutes les conditions sont réunies pour que ce soit une réussite. Vous avez tout fait pour cette réussite ; autrement dit, vous avez tout mélangé. À présent c'est à ce mélange qu'incombe la tâche honorable de produire quelque chose d'équitable. Et le mélange se met au travail. Comment travaille-t-il ?

Mon voisin se dit qu'il doit se mettre à ma place. Ou plutôt il ne se le dit pas : il ne veut pas être à ma place car mon jardin est plus petit que le sien et je n'ai pas de broyeuse pour l'entretenir. Sa maison est plus grande, elle aussi ; elle a l'air d'un château. D'ailleurs, les voisins l'appellent « château » et c'est pour cela qu'ils ne disent rien, qu'ils ne se plaignent pas : on ne badine pas avec les châtelains. Alors, mon voisin ne se met pas à ma place spontanément ; par conséquent, il faut l'y pousser. On lui dit : « C'est la place de votre voisin et vous devez vous y installer.

- Je ne dois rien à personne, dit mon voisin. Je suis plus riche que n'importe quel voisin. D'ailleurs, je ne sais toujours pas de quel voisin il s'agit.

- Il s'agit du pianiste, vous savez.

- Quel pianiste ?

- Votre voisin.

- Ce n'est pas un pianiste. C'est un emmerdeur. Il faut appeler un emmerdeur un emmerdeur.

- D'accord, d'accord. Voulez-vous prendre la place de cet emmerdeur ?

- Non, je ne suis pas un emmerdeur.

- Pour quelques minutes.

- Pour quoi faire ?

- Pour mettre en vigueur une norme litigieuse.

- Quoi ? »

C'est souvent par cette question que se termine une lecture qui doit nous orienter vers la procédure de la discussion pratique, comme on dit. Après une lecture de Dante, Liszt a écrit une superbe sonate, tandis que notre lecture se termine par une série d'interrogations : « Quoi ? quoi ? quoi ? quoi ? quoi ? quoi ? quoi ? » Et ces « quoi » sont souvent accompagnés du mot « alors ». Alors, nous ne savons pas quoi faire, et nous pleurons un petit coup car les larmes soulagent les miséreux et accusent leurs bourreaux. « J'accuse » dit chaque larme et les

bourreaux finissent par laisser tomber leur hache. C'est ainsi que le monde fonctionne et nous devons nous en souvenir avant d'entamer n'importe quelle discussion. Même s'il s'agit d'un ouvrier qui siffle en travaillant. Oui, parfois il s'agit d'un siffleur qu'il ne faut pas confondre avec un souffleur. D'ailleurs, il ne faut pas non plus confondre un souffleur avec un autre souffleur. Un souffleur vous parle de son trou sur la scène d'un théâtre ; un autre souffle des bouteilles. C'est le troisième souffleur qui nous intéresse par-dessus tout : il manie sa souffleuse dans un coin du jardin qui jouxte à la fois votre jardin et votre coin. Mais à présent c'est plutôt un siffleur qui nous intéresse vraiment.

Je ne peux pas dire qu'il nous intéresse vraiment, vraiment, mais à titre d'exemple il peut nous intéresser l'espace de quelques instants. Il siffle dans un coin du jardin de vos voisins ; ou dans un autre coin. Bref, vous l'entendez et c'est ce qui compte. Une fois de plus, vos oreilles sont sollicitées et vous n'aimez pas ce genre de sollicitations. Même si ce siffleur siffle *La Pathétique* de Beethoven, vous ne supportez pas son interprétation car vous préférez l'original, un point c'est tout. Et vous préférez le piano aux lèvres humaines, sauf s'il s'agit des lèvres d'Angela Joly. Mais ce n'est pas elle qui siffle dans le jardin de vos voisins et vous en êtes sûr et certain, sinon vous n'auriez pas entamé cette discussion fructueuse. Vous entendez donc ce sifflement et vous vous mettez à pleurer. Personne ne vous entend, même pas votre chat. Alors, vous vous mettez à sangloter. Vous escaladez le mur qui vous sépare du jardin de vos voisins, et vous vous mettez devant le siffleur, à deux mètres de ses lèvres. Il voit vos larmes et entend vos sanglots ; du coup, il cesse de siffler.

Mais revenons à ma place ou plutôt à celle que mes voisins sont censés adopter pour émettre un jugement approprié. Approprié à quoi ? à la loi ? C'est le premier ministre qui décide en ces matières, malgré toutes les démocraties dont on parle dans les journaux et même dans les rues, pendant des manifestations ; et même en dehors de ces manifestations. On parle de la démocratie et le premier ministre dit : « Arrêtez ce boucan. C'est moi qui représente la démocratie dans ce pays et aussi dans notre Union Européenne. Je suis son symbole – sa statue, si vous préférez. Alors, vous vous rangez, vous vous taisez. Il faut se taire quand la démocratie parle. Et je suis en train de parler. Ne l'entendez-vous pas ? » On écoute le premier ministre et on se tait. Et puis on se dit qu'il est corrompu : il donne toutes les permissions à ses amis et met ses opposants en prison. « Vous confondez notre pays avec la Russie, dira le juge. C'est dans votre pays natal que l'on met les opposants en prison. De plus, on les tue. Quant à nous, nous ne tuons personne. Pas même vous. »

Permissions, permissions. C'est une autre histoire ; et pourtant c'est la même histoire et elle concerne mes voisins, comme d'habitude. Comme s'il n'y avait personne d'autre dans le

monde. Il n'y a que deux maisons dans le monde, deux maisons et deux jardins. Il y a un jardinier et sa femme. Il y a des souffleurs et leurs instruments ; il y a aussi un broyeur, le broyeur. Il n'y a rien d'autre, de sorte que je ne peux dire à mon voisin : « Comment osez-vous faire tant de bruit ? Vous êtes entouré de voisins, de leurs maisons, de leurs enfants. » Non, il n'y a personne, il n'y a rien. Rien que deux maisons, deux jardins, des feuilles que l'on broie. Il y a aussi « A-a-a-a-a-a-a-a-a-a-a-a-! » Mon « a ».

Supposons que ma voisine se mette à ma place, l'espace d'un instant, histoire de se moquer de moi une fois de plus. On lui parle du bruit dont on parle depuis pas mal de temps – c'est toujours le même bruit, malgré les heures et les saisons – et elle répond : « De quel bruit parlez-vous ?

- Du bruit de votre broyeuse. Et de votre souffleuse.

- De ma siffleuse ?

- De votre souffleuse.

- Mais je n'entends aucun bruit.

- Qu'entendez-vous par là ? Ou plutôt, qu'entendez-vous ?

- J'entends de la musique.

- Quelle musique ? L'*Appassionata* de Beethoven ?

- Non. La musique de mon jardin.

- La *Pastorale* de Beethoven ? sa symphonie en fa-majeur ?

- Non. La musique de mon jardin. Quand j'entends cette musique, je me dis que mon jardin devient de plus en plus beau. »

Elle le pense, en effet. Elle pense aussi que le bruit de sa broyeuse et la broyeuse elle-même rendent son jardin encore plus grand, beaucoup plus grand. C'est le contraire qui se produit, à ce qu'il me semble, si je ne me trompe. Plus on écoute le bruit de ces instruments de torture, plus on se dit que cela ne va pas, que quelque chose cloche, que son jardin ne mérite pas ce bruit ni même cette attention. Il n'est pas assez grand pour mériter cet honneur bruantissime. Le bruit est grand, il n'y a aucun doute là-dessus. Et le jardin ? Est-il aussi grand que le bruit ? Non. Seul le parc de Versailles a les mêmes dimensions que ce bruit. Alors, de quoi parle-t-on ? De la broyeuse. Pourquoi ? Où est-elle ? A côté, dans le jardin de mes voisins. À bon ? Que fait-elle dans ce jardin minuscule ? Y aurait-il une exposition dans ce jardin ? Broyeuses, tondeuses. Un salon d'agriculture ?

On appelle cela « une opération publique pratiquée par tous intersubjectivement en commun ». On continue à insister sur le terme « intersubjectivement » pendant que Pierre qui est mon voisin depuis plus d'un an répète : « On a le droit de travailler. » On lui demande de

qui il parle et il répond : « De mon jardinier. » Et si on lui demande pourquoi il ne m'a pas mis sur la liste des travailleurs, moi, un pianiste de longue date, il risque de donner toutes sortes d'explications, pourvu qu'il se donne la peine de les donner. Étant donné qu'il connaît le premier ministre assez intimement, il peut tout simplement dire : « Vous me foutez la paix, oui ou non ? » En ce cas, c'est vous qui serez obligés de lui répondre par un « oui » ou par un « non ». Et si vous dites : « Non, nous ne vous foutrons pas la paix », il risque de se plaindre auprès du premier ministre qui n'est pas aussi corrompu et malhonnête que les membres du gouvernement russe.

Et si Pierre daignait donner une explication, une seule ? Supposons que le premier ministre lui dise : « Pierre, tu es plus fort que tous ces faiblards. Et tu es plus intelligent que tous ces imbéciles. Tu es un vrai philosophe, Pierre. Ne cites-tu pas Hegel à tout bout de champ ? Alors, dis-leur ce que tu en penses et pourquoi, à ton avis, ce pianiste ne travaille pas. À la différence de ton jardinier. Ta femme, Nathalie, a déjà donné son avis au sujet de son jardin et de sa musique. Et son avis compte énormément parce qu'il prouve qu'elle est au courant de ce que disait Tolstoï. Il disait que les chants de ses paysans étaient plus beaux que n'importe quelle sonate de Beethoven. Et ta femme pense à votre jardinier, à son chant. C'est ton tour, Pierre. C'est à toi, à présent, de faire l'éloge du jardinier. »

Alors, Pierre se met à discourir sur le travail de son jardinier qui travaille vraiment pour changer la terre, le jardin dont la musique ne s'entend pas encore. Pour cela, il faut que le jardinier soumette une partie du jardin à sa volonté et à celle de ses maîtres. Il est esclave de ses maîtres, de son sens inné de la perfection et du jardin qui lui résiste tant bien que mal. Il travaille à la sueur de son front, tandis que le pianiste s'exerce. Il a déjà du talent et il ne fait que l'entretenir, l'exercer, le perfectionner pour jouer des sonates de Beethoven. Le jardinier n'est pas doué du tout et sa réussite est d'autant plus méritoire. Ne ramasse-t-il pas les feuilles mortes ? Il préfère la nature vivante et c'est pour cela qu'il la débarrasse de tout ce qui est mort en elle. On dirait qu'il l'opère constamment. Tantôt il s'agit d'un cancer du foie ; tantôt le jardin succombe au cancer du poumon, comme s'il fumait toute la journée et même une partie de la nuit. Entre-temps le pianiste s'exerce à l'instar de ces aristocrates d'autrefois qui ne travaillaient jamais. Ils s'en allaient en guerre, ils jouaient aux cartes. Mais est-ce un travail ? Et la guerre ? Même si vous mourez sur le champ de bataille, votre mort n'a rien à voir avec le travail. Ce n'est pas la fatigue qui vous tue : votre ennemi s'en charge volontiers. On n'a pas besoin de se fatiguer au travail pour mourir au cours d'une bataille sous les pieds d'un cheval ou sous les chenilles d'un char.

Par contre, si vous bossez jour et nuit pour nourrir votre famille, vous travaillez, surtout si, par la même occasion, vous combattez votre nature qui n'est pas très douée. (Et la nature en général, qui n'est pas très douée non plus.) Elle n'est pas douée, pour être franc, et il faut être franc en ces matières, sinon on n'est pas démocrate. Les tyrans et les bourgeois cachent toujours quelque chose, et les aristocrates sont des pervers. Non seulement ils cachent tout ce qu'ils peuvent cacher, comme Platon le faisait et le disait, mais ils essaient de persuader tout le monde que c'est tout à fait normal. C'est la nature qui fait en sorte qu'ils soient aristocrates ; et ils sont écologistes, ce qui veut dire qu'ils ne contredisent pas la nature. Il ne faut jamais contredire la nature, disent-ils, sinon il y aura un désastre quelque part ou on aura un désastre sur le dos : les forêts mourront si nous ne reconnaissons pas les droits des aristocrates. Quels sont leurs droits ? C'est clair : ils veulent dominer le monde par un moyen ou un autre. S'ils n'ont pas d'argent, ils ont leur titre, et ils disent que c'est bien suffisant.

Vous bossez à côté d'eux et eux, ils se prélassent dans leur chaise-longue et le moindre bruit les dérange. Vous travaillez et vous faites du bruit ; c'est tout à fait normal car si vous ne faites pas de bruit, vous ne travaillez pas. On vous écoute et on se dit : « Il ne travaille pas car on n'entend rien. » Et puis on entend une broyeuse et on se dit : « C'est bien, c'est bien. Voilà un brave ! » Et les aristocrates ? On écoute et on n'entend rien. Si, on entend quelques sons de piano. On entend même des gammes et des arpèges. Mais ça n'a rien à voir avec le vrai travail. Il s'agit d'exercices qui ennuient tout le monde. Qui plus est, ils sont complètement inutiles. En effet, ces exercices, ces polonaises et ces trilles n'ajoutent rien au budget de l'État. Et l'Union européenne qui se réunit à Bruxelles sans arrêt, nuit et jour, nous dit que nous n'avons pas assez d'argent en caisse/dans nos banques centrales. Et les pianistes continuent à jouer des arpèges et font tout ce qu'ils peuvent pour ne pas payer d'impôts. Et les jardiniers payent leurs impôts, même s'ils n'ont rien à payer. Il est vrai qu'ils ne gagnent pas assez d'argent pour porter secours au budget de l'Etat par leurs contributions. Alors, nous devons élargir nos jardins pour que nos jardiniers puissent gagner plus et payer des impôts ; sinon notre économie s'écroulera une fois pour toutes.

Et si nous décidons de ne pas élargir nos jardins, il faut que nos jardiniers puissent profiter de la technologie moderne. N'importe qui peut ramasser des feuilles à la main – même un pianiste peut le faire. Il mettra des gants pour protéger ses mains précieuses – il le pense vraiment – et se mettra à quatre pattes. Et il ramassera les feuilles, une par une, tandis qu'un jardinier professionnel enfourchera une broyeuse et nettoiera le monde entier. Mon voisin affirme qu'au départ son jardinier était incapable de faire quoi que ce soit. Il est issu d'une famille d'alcooliques et ses gênes le privent de tous les talents auxquels aspirent les êtres

humains. Ils veulent gagner beaucoup d'argent et acheter des Rolls pour épater les bourgeois et le reste de l'humanité. Mais le jardinier n'a pas de mémoire ; il ne retient pas ce qu'on lui dit. Alors, on ne lui dit plus rien. On lui montre simplement une broyeuse et on dit en l'air ces paroles : « Broie, broie, broie, broie. » L'air retient ce mot et à la longue il pénètre dans le corps du jardinier qui retient le mot « broie ». Et le corps du jardinier se met à broyer tout ce que lui tombe sous la main et sous le pied. Il serait même capable de broyer son propre pied, mais il se rend compte que ce n'est pas une feuille. Par conséquent, il ne doit ni ramasser son pied ni le broyer. C'est ainsi que mon voisin présente les choses et on peut, on doit lui dire que son jardinier n'est pas un demeuré mental. C'est un sportif et il aime le bruit, comme tous les motards, d'ailleurs ; et même comme Schumacher. Tous les motards ne sont pas des demeurés mentaux, *are they* ? Ils ne sont pas des handicapés non plus. Mais le voisin insiste : « Le jardinier est un pauvre petit qui a besoin de notre aide. Ou, si vous voulez, c'est un pauvre grand, un pauvre macho. »

Nous vivons dans une république, même si nous avons un roi. Il y a eu la Révolution française et la déclaration des hommes et des droits. Cela tient toujours, d'ailleurs, malgré les progrès du capitalisme et du libéralisme. Nous sommes tous égaux devant la loi et aussi devant n'importe quoi. Même si nous sommes dénués de talent, nous sommes égaux et c'est notre travail qui nous distingue des animaux qui sont peut-être des automates, comme disait Descartes. Certes, ils souffrent et nous ne devons pas noyer les chatons ; mais les animaux ne travaillent pas. Ils ne payent pas d'impôts non plus. Laissons-les tranquille. Nous leur donnons des croquettes et ça suffit comme ça. Parfois nous les montrons à un vétérinaire et s'ils ont une maladie quelconque, nous les soignons car nous sommes humains, trop humains. Mais les jardiniers sont une autre paire de manche. Ils sont sans talent, sans argent, sans rien. Nous avons des institutions qui les aident. Nous leur donnons quelques talents. Non, nous leur donnons plutôt de l'argent : ils n'ont pas besoin de talent ni de talents pour ramasser les feuilles et enfourcher des broyeuses. Au départ, ça ne marche pas : ils tombent dès qu'ils essaient d'enfourcher quoi que ce soit. Nous les tenons et les soutenons. Nous avons des syndicats qui les soutiennent. Nous avons aussi la sécurité sociale. Si un jardinier tombe, nous venons à son aide. Nous lui donnons mille euros et il guérit au sein de sa famille nombreuse. On lui achète un lit, on leur achète un appartement au centre de Paris, avenue Foch. Non, il vaut mieux que notre jardinier guérisse au milieu de la nature : il faut penser à la pollution qui risque de nuire à ses poumons et à sa santé en général.

Donc, notre jardinier se repose au milieu des oiseaux qui chantent pour lui. C'est ça notre république et notre humanisme. Kant le disait, n'est-ce pas ? Il disait qu'il faut faire un effort

pour être vertueux. D'accord, vous êtes un génie et vous jouez toutes les sonates de Beethoven. Mais où sont vos vertus ? Vous en avez ou pas ? Pas, sans doute pas, parce que vous ne voulez pas travailler. Vous comptez sur votre génie et ne faites rien pour l'humanité. On n'a que faire de vos sonates de Beethoven. Faites quelque chose pour l'humanité, pour l'héritage de la Révolution française. Nous sommes tous égaux et vous pensez que vous n'êtes pas égal. Nous ne jouons pas les sonates de Beethoven ; nous ne jouons même pas les sonates de Schubert. Mais ça ne veut rien dire et ça ne dit rien. Ça ne *nous* dit rien, en tout cas. D'ailleurs, vous ne nous intéressez pas car il y a un jardinier à vos côtés et c'est lui qui nous intéresse par-dessus tout, tout, tout. Pour le moment, il est incapable de faire quoi que ce soit. Il sait marcher et il sait mâcher. C'est tout ce qu'il sait faire. Mais c'est un être humain et Kant parlait de la perfectibilité. C'est un perfectionniste né, mais il ne le sait pas encore. Alors, nous lui disons : « Vous êtes un perfectionniste, cher futur jardinier. Mettez-vous sur une bicyclette à trois roues. À présent il faut que vous nous montriez votre perfectibilité. Vous roulez autour du jardin et ramassez les feuilles. Pour le moment vous les ramassez à la main et vous ne les broyez pas. Ça viendra, ça viendra. Soyez patient. Pour le moment vous ne faites pas beaucoup de bruit. Vous ne faites pas de bruit du tout, à vrai dire. Dans quelques années vous ferez beaucoup de bruit parce que vous êtes un être humain. Les animaux font du bruit, eux aussi, mais ils font toujours le même bruit : ils ne sont pas perfectionnistes. Les humains font de plus en plus de bruit et c'est ça leur perfection et l'excellence de la nature humaine. Les humains ont une histoire et c'est une histoire de bruit. Tantôt on roule sur une broyeuse, tantôt on jette des bombes et on envoie des chars en Ukraine. Et la sécurité sociale – c'est un des acquis de la Révolution française – nous aide parce que nous avons besoin d'aide. Nous sommes tous de pauvres petits. Un jour, nous deviendrons de grands riches.

Ce ne sont pas les dons naturels – d'après Kant, selon lui ? – qui font la valeur morale d'un individu. Et c'est ce qui compte en définitive : la valeur morale. Ou la bonne volonté, si vous préférez. Vous préférez la bonne volonté ? D'accord, d'accord. Vous en avez ? Il ne s'agit pas de la volonté de Schopenhauer. Il ne faut surtout pas confondre les volontés. La volonté de Schopenhauer est mauvaise et c'est pour cela qu'il veut s'en débarrasser, à l'instar des Bouddhistes. On se débarrasse de toutes les volontés et on plonge dans le nirvana. Non, nous ne le faisons pas. Le nirvana ne nous aidera pas à sortir de la crise monétaire et internationale. Même une dizaine de nirvanas ne nous aideront pas dans ce domaine. Il nous faut de la bonne volonté et nous n'avons pas besoin de dons naturels qui nous fourvoient sans arrêt. On nous dit : « Il est très doué. » Et alors ? La corruption des meilleurs est la pire. Rappelez-vous Hitler et les chambres à gaz. Non, nous avons besoin des jardiniers qui naissent tous les jours et sans

talent. Ils sont nus, pour ainsi dire : pas de talent, pas d'argent. Nous leur donnons de l'argent. Les talents, c'est pour les pianistes qui ne valent rien de toute façon. En tout cas, ils n'ont pas de valeur morale. Et ils ont souvent de mauvaises intentions : ils embêtent nos jardiniers et parlent de nos broyeuses. Il faut que l'on broie les pianistes, au lieu de tirer sur eux. Tirer, tirer. Ça ne sert à rien. Vous tirez et ils continuent à jouer leurs sonates et leurs gammes. Il faut broyer les pianistes et leurs pianos.

D'après Kant, les dons naturels ne fondent pas la valeur morale d'un être. Que fondent-ils ? Les dons naturels, rien d'autre. Les dons naturels fondent les dons naturels. C'est un cercle vicieux et il faut que nous sortions de ce cercle. Nous disons que c'est l'usage que nous faisons de ces dons qui détermine quelque chose. Quoi ? La valeur morale. Tout cela est trop compliqué et c'est pour cela qu'il faut abandonner les dons moraux *altogether*, comme disent les Américains. Nous les abandonnons et Kant applaudit. Il croit en Dieu, mais à présent nous nous débrouillons sans Lui. Sans Dieu, pas sans Kant. Dieu nous offre des dons naturels et nous n'avons que faire de ces dons, qu'ils soient naturels ou surnaturels. Kant nous donne des lois humaines et morales. Sans Kant nous ne pourrions pas nous débrouiller car grâce à lui nous sommes devenus les présidents de notre globe et les maîtres incontestables de la vie humaine. Kant nous parle de la valeur morale et la Révolution française nous garantit la sécurité sociale. Si la volonté est mauvaise, alors l'intelligence est une putain, comme dit Luther. Ils disent tous quelque chose et nous les écoutons car c'est notre histoire qui parle. Et les animaux n'ont pas d'histoire ; les plantes non plus. Vous ne pouvez même pas dire « quelle histoire ! », lorsqu'il s'agit des plantes ou des animaux. Que peut-on dire lorsqu'il s'agit des pianistes ? On peut parler de la mauvaise volonté et du mauvais usage que les pianistes font de leur volonté. Alors, pas de sécu pour eux. Pas d'écus non plus. On donne de l'argent aux jardiniers et on entend leur gratitude. Aucun hussard noir de la république ne peut s'affranchir de cette vision du monde. Aucun instituteur de la république ne peut s'affranchir des broyeuses.

On se fatigue très vite car le corps humain n'est pas immortel, et même pendant la brève vie que Dieu ou Kant lui octroie, il réussit à tomber malade et à succomber à toutes sortes d'épidémies. Une épidémie arrive de l'Amérique ou de l'Australie et le corps tombe sur un lit ; et souvent ce lit se trouve dans un hôpital parce qu'on ne peut soigner le corps que dans un hôpital où on peut lui faire des piqûres sans discontinuer. On ne discontinue donc pas et on y ajoute une transfusion de sang. Le sang se balade d'un corps à l'autre et c'est ainsi que l'on peut tenir le coup encore quelques années. Mais pas jusqu'au Jugement dernier, contrairement

à ce que disent les Anglais. Ils mesurent tous nos malheurs à l'échelle de ce jugement dont on ne sait rien du tout. Il y aura peut-être une balance sur laquelle on mettra un cœur. Et puis on regardera ce cœur et on voudra qu'il monte au ciel. Comme d'habitude le ciel est un bon signe car il n'y a pas d'enfer aux cieux. Qui sait, qui sait.

Lorsqu'on voit un gros bouquin, un pavé, un roman-fleuve, on se dit : « Ah non, c'est trop, c'est trop. » Et on ne le lit pas, sauf s'il s'agit du roman de Proust avec ses lacets, ses madeleines et ses larmes versées à propos d'une maman ou d'une grand-maman. Mais on peut verser les larmes sans recourir au style de Proust. Par conséquent, on verse les larmes autrement – en écoutant *Lucia de Lammermour*, par exemple. La Callas, la Callas, comme d'habitude. On préfère les notes aux mots qui sont ennuyeux. Ils nous parlent toujours de quelque chose, tandis que les notes ne nous parlent de rien, même lorsque Lucia assassine son mari. Elle l'assassine et perd la raison ; les notes continuent leur bonhomme de chemin, comme si de rien n'était. Donizetti n'a pas encore perdu la raison, pas encore, de sorte qu'il peut continuer à composer son opéra. Après tout, l'amant de Lucie attend son adversaire. Ni l'un ni l'autre ne sont encore morts et c'est pour cela que Donizetti continue à composer son opus romantique. Il connaît son devoir et il ne se pose pas de questions au sujet des jardiniers. Certes, il s'exerce et ne travaille pas ; et on se demande s'il a le droit à la sécurité sociale. Peut-être pas, malgré les acquits de la Révolution française. Malgré ces acquits, Donizetti n'est pas l'égal d'un jardinier. Donizetti n'égale pas un jardinier ; cette équation ne marche pas.

On oublie Donizetti pour se concentrer une fois de plus sur les jardins et l'écologie en général. Faut-il croître ou décroître ? C'est là la question qui se réduit à la formule hamletienne car tout se réduit à cette formule. On pose la question suivante : « Garde-t-on cette centrale ? » et quelqu'un répond que si l'on veut *to be*, il faut supprimer cette centrale et tous ses impedimenta. Par contre, si l'on ne veut pas *to be*, on ne supprime rien, à part quelques écologistes qui se pendent à nos basques. On supprime, on garde et ainsi on s'expose au danger de mort. Mais on se dit que la mort guette les corps de toute façon, qu'ils soient exposés à la radiation ou non. La mort guette un corps, l'attrape, le traîne vers le cimetière le plus proche et le jette dans un trou qu'on ne peut même appeler « tombe ». Une bombe a creusé ce trou il y a quelque temps et plusieurs corps s'y trouvent déjà. Ils se sentent bien dans le trou qui ne sent pas bon : n'importe quel trou est mieux que l'air libre où l'on se promène en s'exposant à la radiation, aux voitures, aux tueurs et leurs couteaux. De ce point de vue, la mort est mieux que la vie.

D'ailleurs, certains écologistes vont dans le même sens – dans le sens de la destruction proprement dit. D'abord, ils nous assurent que les humains ne sont en rien supérieurs aux arbres.

Bien au contraire – ils leur sont inférieurs, ce qui n'est pas grave en soi parce qu'ils sont encore plus inférieurs aux pierres, sans parler de la terre elle-même. Elle est au-dessus du lot, tout au sommet de la hiérarchie qui structure notre vie. D'après les écologistes, la terre ne détruit rien, si l'on oublie les tsunamis et les tremblements de toutes espèces. Il est vrai que l'on tremble en pensant à ces tremblements, mais la terre n'y est pour rien, assurent les écologistes. En tout cas, elle ne le fait pas exprès et si elle tremble à Lisbonne ou ailleurs, un Voltaire peut se déchaîner contre Dieu, s'il le veut. La terre n'y est pour rien. C'est comme si la terre imitait le jardinier de mes voisins qui montre leur porte d'entrée dès que la conversation se met à rouler sur les nuisances sonores. La terre montre la porte d'entrée de Dieu. Le problème est que l'on ne voit pas cette porte ; et même si on la voyait, on ne pourrait pas la pousser car elle est fermée à double tour. Et ce n'est pas la peine de bâtir une autre Tour de Babel.

Les humains détruisent tout sur leur passage, même s'ils ne passent pas et demeurent là où ils sont. C'est ce qui dérange les autres humains : les premiers humains ne passent pas. Il faut qu'ils passent, qu'ils disparaissent – mes voisins, par exemple. Il faut qu'ils déguerpissent et décampent pour aller camper ailleurs. Non, ils demeurent, comme s'ils étaient cloués sur place ; et même un tremblement de terre ne saurait les déloger, à ce qu'il me semble. Je ne suis pas sûr que mon hypothèse soit exacte. Il faudrait attendre un tremblement de terre ou tout autre cataclysme, mais comme je suis leur voisin, je risque de souffrir à cause du même cataclysme et c'est pour cela que je pense qu'il faut agir autrement. Autrement dit, il ne faut pas faire peur à la terre en espérant qu'elle tremble. Après tout, elle ne peut se concentrer uniquement sur leur jardin et leur habitation. D'accord, cela pourrait être l'épicentre de son tremblement. Mais même les circonférences de ces tremblements ne sont pas accommodantes, de sorte qu'il faut utiliser d'autres moyens de persuasion. Et il y en a pas mal, d'après les écologistes profonds. (Même les écologistes superficiels le pensent.) Pourquoi ? Parce que l'homme est un animal-destructeur. Même s'il ne passe pas, il détruit tout ce qu'il peut – par exemple, la parcelle de la terre où il est planté. Ses pieds creusent un trou, parfois à son insu. Parfois il tombe dans ce trou, mais il resurgit, contrairement à nos prévisions. Il escalade les parois du trou et apparaît une fois de plus à la surface de la terre. Et ses pieds recommencent leur boulot. En regardant ces trous, nous pensons aux bombes et aux avions russes, mais, en vérité, il s'agit des pieds.

Et si l'homme est couché, il creuse la terre avec ses ongles. Et quand on lui demande ce qu'il fait, il répond : « Je ne fais rien. J'ai une crise d'épilepsie et c'est elle qui fait quelque chose. Si vous voulez vous plaindre, adressez-vous à ma crise d'épilepsie. » Comme disent les Russes, Piotr fait un signe de tête en direction d'Ivan ; Ivan fait un signe de tête en direction de Piotr. Quand je parle à mes voisins du bruit et des machines agricoles, ils disent : « C'est à notre

jardinier qu'il faut parler. Il est impossible de l'arrêter. Il aime tellement son travail que rien ne l'arrête, même pas les tremblements de terre. Ni la réduction de son salaire, d'ailleurs. Nous lui disons : 'Si vous ne cessez pas de travailler, nous ne vous payerons plus rien.' 'En ce cas, je travaillerai pour rien, répond-il. J'aime mon travail par-dessus tout, même par-dessus l'argent, même par-dessus l'amour que je porte à ma femme, à ma chère Ève.' »

Imaginons un sapin de Noël. Au sommet du sapin il y une boule qui représente la terre. Le sapin lui-même est le signe de l'arbre, comme on dit : il représente la flore. Sur les branches, par-ci, par-là, il y a quelques animaux : des ours, par exemple. Et tous ces ours ne viennent pas nécessairement de Russie. Et puis, tout en bas de l'échelle ou plutôt au pied de l'arbre, il y un ivrogne étendu de tout son long. C'est l'homme ou plutôt l'objet qui le représente. C'est ainsi que les écologistes profonds voient l'univers ou plutôt sa partie la plus importante : la terre. Il dort, se réveille, s'étire et se met à creuser la terre sous les racines du sapin. Il donne des coups de pied au sapin, casse plusieurs branches qu'il peut atteindre sans se lever. D'après tous les indices il vise à détruire le sapin et par conséquent la terre qu'il que le sapin symbolise. Il y a des symboles et des signes partout ; et ces signes se font des signes tout le temps. Le fait que l'ivrogne creuse la terre est aussi un signe, comme aurait dit Roland Barthes. D'ailleurs, il l'a dit à maintes reprises. Il ne parlait ni de l'ivrogne ni du sapin ; il parlait des signes, mais il en parlait si souvent que même les choses qui ne lui venaient pas à l'esprit se muent peu à peu en signes.

L'homme se conduit comme le porc qui, en l'occurrence, est un personnage de Krylov que l'on compare volontiers à Ésope et aussi à La Fontaine, d'autant qu'ils écrivaient tous trois au sujet des mêmes porcs et des mêmes fourmis. Quand on voit une fourmi, on se dit : « La Fontaine a déjà écrit au sujet de cette fourmi. Grâce à lui, tout est dit au sujet des fourmis. Vous voyez une fourmi et du coup vous voyez toutes les fourmis parce qu'elles se ressemblent. C'est pour cela qu'ils s'assemblent : il n'y a pas d'autre explication. » Krylov parlait donc d'un porc qui faisait exactement la même chose : il creusait la terre sous les racines de l'arbre sous lequel il était couché. Il s'agissait d'un chêne qui abondait en glands. Après avoir mangé tous les glands, le porc a dormi, à l'instar de l'homme, et au réveil il s'est mis au boulot. Alors, on dit à l'ivrogne qui est en train de travailler : « Que faites-vous ?

- Je travaille, dit l'ivrogne.
- Vous vous exercez ou vous travaillez ?
- Je travaille. Je n'ai pas de dons naturels.
- Quel genre de travail est-ce ?
- Je détruis cet arbre.

- Pour quoi faire ?

- Je le détruis parce que je suis son maître.

- Comment ça ?

- Comme ça. Dieu m'a mis au-dessus de cet arbre parce que je suis un être humain.

- Mais vous êtes en bas, dans les bas-fonds.

- Non. Je suis le sommet de la création. Je me multiplie et je resplendis.

- Pourquoi avez-vous mangé tous les chocolats ? C'étaient des cadeaux destinés aux enfants.

- Parce que je dois me multiplier. Ève va venir tout à l'heure et j'ai besoin de toutes mes forces pour faire un enfant digne de ce nom, de mon nom. »

L'homme se multiplie et tous ses enfants se mettent au pied du même sapin de Noël qui représente le cosmos. Dieu tourne et retourne ce sapin, de sorte que tantôt les humains sont dans les bas-fonds, tantôt ils sont au sommet de la création. L'arbre renversé est un grand symbole qui nous dit que nos racines sont au ciel, et quoi que nous fassions, un de nos pieds sera toujours au ciel ; et notre âme aussi, cela va sans dire. Nous sommes aussi des créatures célestes crées à l'image de Dieu et à celle des anges. Il y a beaucoup d'images et de modèles, et pour le moment nous nous contentons de celle de Dieu qui nous convient mieux que celle des anges au sujet desquels nous ne savons toujours pas grand-chose ; tandis que Dieu porte une barbe et nous n'avons rien contre les barbes. Nous laissons pousser nos barbes et, quelque temps après, nous nous mettons à ressembler à Dieu.

Mais pour le moment, nous devons nous occuper de l'arbre qui pousse tantôt sous nos pieds, tantôt au-dessus de notre tête. Nous détruisons cet arbre, d'après les écologistes. Et c'est l'arbre de la vie et il ne faut surtout pas l'oublier, sinon le processus s'appellera « l'oubli de la vie » ou plus précisément « l'oubli de l'être ». Et pour ne pas oublier cet être, nous nous mettons à nous multiplier. Et si Heidegger nous dit que nous oublions l'Être avec toutes ses majuscules, nous lui montrons nos enfants et nous disons : « Les enfants représentent tout ce qu'il y a de plus précieux sur terre. Si un enfant meurt, nous portons le deuil pendant un an au moins. Si un adulte meurt, nous nous contentons d'un mois. Même si cet adulte a tous les dons naturels qu'on puisse imaginer, nous ne portons pas le deuil au-delà d'un mois. Nous n'oublions donc pas l'être représenté par nos enfants. »

Nos enfants grandissent et se mettent à détruire l'Arbre de la Vie ; mais pas Celui de la Connaissance, contrairement à ce qu'il faut faire, si l'on respecte la Bible et ses préceptes. La Bible ne nous dit pas qu'il faut *détruire* l'Arbre de La Connaissance. Elle nous dit simplement : « N'y touchez pas. Mangez vos yaourts, mais ne touchez pas aux fruits de cet arbre parce qu'ils

ne sont pas bio. » Mais nous pensons qu'il faut détruire cet arbre pour que nos enfants ne soient pas tentés de manger ces maudits fruits, ces pommes Granny Smith, etc. Nous détruisons cet arbre ainsi que tous les arbres qui l'environnent et les écologistes disent : « Ce n'est pas bien, ce n'est pas bien. C'est vous qu'il faut détruire et pas les arbres. » Et le commandant Cousteau dit textuellement : « L'élimination des virus relève d'une idée noble, mais elle pose à son tour d'énormes problèmes. Entre l'an 1 et l'an 1400, la population n'a pratiquement pas changé. À travers les épidémies, la nature compensait les abus de la natalité par des abus de mortalité. À présent, il n'y a que des abus de la natalité. La nature ne compense plus rien parce que nous éliminons les virus. Laissez-les vivre. C'est leur droit, après tout. Ne connaissez-vous pas la Déclaration des droits du virus ? »

Alors, nous ouvrons nos livres d'histoire et lisons cette déclaration pour ne pas passer pour des ignares. Et cette déclaration nous dit que les virus ont le droit de vivre autant que les rochers, les plantes et les fourmis. D'après cette déclaration, les systèmes de valeurs humanistes doivent être remplacés par des valeurs supra-humanistes qui placent toute vie végétale et animale dans la sphère de prise en considération légale et morale. Et, à la longue, que cela plaise ou non à tel ou tel, ou à telle ou telle, il faudra bien recourir le cas échéant à la force pour lutter contre ceux qui luttent contre les virus. Selon cette déclaration – et il y a d'autres déclarations qui vont dans le même sens – les médecins qui prescrivent les médicaments contre les virus doivent être envoyés dans des asiles psychiatriques. Ils sont fous, ces médecins. Ne sont-ils pas au courant de ce qui se passe dans le monde ? Regardez tous ces enfants. D'accord, ils sont mignons et l'Arbre de la Vie n'est pas très beau ; il faut le reconnaître et nous le reconnaissons. Nous pouvons le décorer comme un sapin de Noël, et nous le décorons. Mais quoi que nous fassions, nos enfants nous paraissent toujours plus beaux que n'importe quel arbre. Nos enfants ont deux bras et deux jambes car ils sont créés à notre image, tandis que n'importe quel arbre est créé à l'image d'un arbre. Et alors ? C'est beau, si vous voulez, mais ce n'est pas aussi beau que nos enfants qui ont aussi des yeux. Et les sapins de Noël n'ont qu'une tête où nous mettons une étoile ou une boule. Et n'importe quel pair d'yeux est plus belle que cette boule.

Mais les écologistes ne nous laissent pas tranquilles. Ils continuent à nous bombarder de chiffres qui sont effrayants, il faut le reconnaître. Ils nous disent – ce sont les écologistes qui le font – que la bombe démographique pourrait exploser. Il y a beaucoup de bombes autour de nous et même au-dessus de notre tête ; et une de ces bombes s'appelle ainsi. Rien d'étonnant : elle concerne la démographie, la surpopulation – surcopulation, supercopulation, superpolution – qui littéralement menace notre terre et même notre vie sur terre ; et même ailleurs. Tous ces « sur » et « super » talonnent l'homme et il n'arrive pas à s'en débarrasser pour la bonne raison

qu'il ne le veut pas. Il aime copuler et il copule en mettant la main droite ou gauche sur la Bible qui lui parle de la table de multiplication. Multipliez-vous, multipliez-vous. D'accord, d'accord, dit l'homme et il harcelle des femmes qui finissent par se coucher au pied des arbres, sur les bancs, derrière les arbustes. Et cette partouze dure depuis des millénaires. Et les écologistes nous disent que les experts de l'ONU ont révisé leurs prévisions de croissance de la population mondiale. Loin de se stabiliser à 9,5 milliards en 2050 comme prévu, elle pourrait croître, dopée par l'Afrique, jusqu'à 11 milliards en 2100 ! Entre les naissances et les décès, notre population augmente d'environ 81 millions de personnes par an. En 2100, selon l'ONU, le monde comptera 11 milliards d'habitants (contre 7 milliards aujourd'hui), et l'Afrique pèsera presque autant que l'Asie. Le Nigeria rivaliserait même avec la Chine au titre de deuxième pays le plus peuplé.

C'est pour cela que le commandant Cousteau – vous vous souvenez de son film *Le Monde du silence* ? – prend la parole et nous dit qu'il ne faut pas éliminer les virus et les maladies en général. Autrement dit, il ne faut pas soigner les malades – surtout pas en Afrique, en tout cas. S'il y a un génie à l'hôpital américain, à Neuilly, il faut le soigner, cela va sans dire. Il faut le guérir pour qu'il puisse écrire sa *Dixième* symphonie ; et aussi son *Onzième* oratorio. Mais il faut abandonner les Africains à leur sort ; et leur sort coïncide avec celui de l'univers tout entier, de sorte qu'ils meurent comme des mouches. Bientôt, on dira : « Les humains meurent comme des Africains. » Le commandant Cousteau dit qu'il faut éliminer 350 000 hommes (et femmes) par jour. « C'est si horrible à dire qu'il ne faut même pas le dire », dit-il, mais il le dit quand-même ; et nous l'écoutons.

Nous regardons les Africains et les Asiatiques qui roulent sous nos pieds tout en faisant l'amour à leur femme, à leurs nièces, à leurs sœurs. Après tout, Charles Fourrier n'y voyait aucun inconvénient ; et chacun sait que les Asiatiques aussi bien que les Africains sont des fouriéristes non seulement convaincus, mais aussi redoutables. Et ce ne sont pas des fouriéristes de la dernière heure, si bien que leurs populations respectives continuent à croître. C'est pour contrecarrer cette tendance meurtrière que nous disons à leurs hommes : « Faites plutôt l'amour avec vos frères et laissez vos sœurs tranquilles. Ni vos frères ni vos neveux ne peuvent engendrer quoi que ce soit. C'est pour ça qu'il faut se rabattre sur eux. Vous pouvez aussi faire l'amour à votre père. Pourquoi pas ? Ou plutôt demandez à votre père de faire l'amour avec vous. Nous savons que vous avez un excès de libido et nous vous donnons les moyens qui vous permettront de le combattre ou au moins de le calmer. »

Et puis nous laissons faire la nature. Nous ne prédisons plus rien : ni les tremblements de terre ni les tsunamis ni les ouragans. Tous ces éléments se mettent à parcourir la terre et la dévastation que nous subissons – eux, eux, eux, eux, eux la subissent, eux, eux, eux, les autres

– est si grande et même démesurée que nous nous disons que nous pouvons dormir sur nos deux oreilles, malgré le sifflement des ouragans. Soudain, nous nous réveillons au milieu de la nuit et nous constatons que les hommes continuent à détruire la terre. Les ouragans l'épargnent car ils se concentrent surtout sur les hommes. Certes, de temps à autre il y a un arbre qui tombe. Et alors ? Nous devons nous réjouir : les arbres qui tombent sont ceux de la Connaissance. Oui, ils sont fragiles, ces arbres-là – beaucoup plus fragiles que les arbres de l'Ignorance. Vous connaissez quelque chose et vous pensez que vous connaissez cette chose-ci qui vous mène vers ces choses-là par l'intermédiaire de l'induction et de la déduction, tout en ayant recours à la légendaire loi causale. Cette loi crée des liens causals grâce auxquels vous continuez à grimper vers l'origine du monde. Vous voulez tout savoir et d'ici peu de temps vous saurez tout : c'est ce que vous pensez. Et puis votre tour de Babel s'écroule, encore une ; et vous vous trouvez pendu à l'Arbre de l'Ignorance.

Bon, il y a moins de monde sur terre à présent ; c'est un présent de typhons et de tsunamis. À l'occasion, leur présence est capable de se déchaîner comme Fantômas. Elle est capable d'éliminer 350 000 hommes (et femmes) par jour. Elle élimine aussi des enfants car la nature est aveugle : elle ne voit pas s'il s'agit d'un enfant ou non. Un tremblement de terre ne choisit pas ses victimes et au début nous le regrettons amèrement. Nous nous disons que nous devons protéger nos enfants, notre avenir, etc. Quels sont ces etc. ? Nous n'en savons rien, mais nous voulons protéger nos enfants puisque cela se fait, comme on dit. Et nous le faisons, nous le faisons ; au début, au tout début de notre aventure de déconstruction du genre humain. Et puis nous nous inclinons devant la nécessité qui nous ordonne de sacrifier les enfants et de sauver la terre ; sinon il n'y aura plus ni enfants ni adultes ni vieillards ni nourrissons. C'est ainsi que nous raisonnons en laissant les enfants mourir sous nos yeux. Oui, ils meurent sous nos yeux, à condition que nous gardions nos yeux rivés sur nos enfants. Nous ne le faisons pas : nous détournons nos regards car le commandant Cousteau ne nous commande pas de contempler la mort de nos enfants. D'ailleurs, il ne nous dit même pas qu'il faut les tuer ou laisser faire la nature dans leur cas, à l'intérieur de leur royaume. Mais nous arrivons à cette conclusion grâce à la déduction prisée par les philosophes d'autrefois. Et nous ne renions pas nos conclusions qui nous permettent de sauver les beaux restes de la terre.

Mais une fois de plus nous constatons que ce n'est pas suffisant ; autrement dit, les catastrophes naturelles ne suffisent pas. C'est comme si la terre et l'atmosphère reconnaissaient leur impuissance. « Nous sommes incapables de réduire radicalement le nombre des hommes. Nous nous rendons compte que notre réduction ne suffit pas. C'est trop tard, c'est trop tard. La terre continue de périr.

- Faites encore un effort, disons-nous.

- Nous sommes épuisées, disent les catastrophes.

- Mais vous avez une multitude de dons naturels.

- Oui, c'est vrai. Mais nous manquons d'exercice.

- Alors, exercez-vous. Personne ne vous en empêche.

- Mais vous ne nous aidez pas non plus. Vous continuez à fermer vos centrales nucléaires.

- Nous ne fermerons plus aucune centrale.

- Promis ?

- Nous le jurons. »

Une fois de plus, nous sortons la Bible d'un tiroir de notre commode et nous mettons les deux mains sur sa couverture. Et puis nous nous souvenons d'Ébola. Et voilà ! Le tour est joué ! Il y a une coquille, une sorte d'œuf où le virus Ébola se cache jusqu'au nouvel ordre. L'ancien ordre disait : « Il ne faut surtout pas toucher à cet œuf, à sa coquille. Ne réveillez pas le virus qui dort. Pour le moment il dort et au lieu de le réveiller, on doit le tuer. Sinon c'est le virus qui nous tuera. C'est une question de vie et de mort. Ou de *struggle for life*, comme disent Darwin et tous les Anglo-Saxons. D'habitude, nous ne disons pas 'la lutte pour la vie', mais cette fois nous le dirons. Cassez les œufs et ne faites surtout pas d'omelettes. Cassez les œufs et jetez-les dans le vide-ordures. Non, ne les jetez pas comme ça : il faut les détruire avant de les jeter. Il faut les brûler. Brûlons les œufs d'Ébola au nom de la vie ! »

On criait : « Vive la vie ! » et on brûlait les œufs d'Ébola ; à présent on casse ces œufs et on en fait des omelettes. Et on fait manger ces omelettes aux Africains. On leur dit : « Vous vous plaignez toujours qu'on ne vous donne pas de nourriture. Vous mourez de faim et on ne vous donne rien. À présent vous avez tout ce qu'il vous faut. Vous devez dévorer des omelettes qui sont aussi succulentes que le foie gras et le reste de la nourriture française, de sa cuisine. Vous êtes gâtés, n'est-ce pas ? Vous ne comprenez pas le français. Il est vrai que nous sommes de l'autre côté de l'Afrique dont les habitants parlent plutôt l'anglais. Alors, on vous dit que vous êtes *spoilt* et on ajoute : '*Aren't you* ? *Aren't you* ?' Pourquoi ne mangez-vous pas ces omelettes ? Parce que vous ne comprenez pas la langue de Montaigne, de Voltaire et de Rousseau ? D'accord. Alors, on vous dit : 'Miam, miam, miam.' Comprenez-vous cette langue ? N'importe quel enfant le comprend. Il est vrai qu'il y a des racistes qui disent que n'importe quel enfant européen est plus intelligent qu'un Africain, qu'il soit adulte ou non. Il va de soi qu'on condamne cette attitude. On la stigmatise et on juge sévèrement ceux qui se permettent ce genre de remarque. On les met en prison, vous savez. *You know*. *Know you* ?

O.K. O.K. Mangez, mangez, ne nous écoutez pas. Bon appétit, comme disent les individus mal élevés. »

Les mangeurs d'omelettes meurent comme les mangeurs d'omelettes, mais nous ne faisons rien, nous ne les aidons pas – *for the sake of* la terre, ajoutons-nous en pensant à ceux qui ne comprennent pas le français et par conséquent condamnent nos actions. La terre est au sommet de notre hiérarchie et il y a encore des criminels qui ne veulent pas l'admettre et se conduire d'une manière adéquate. Ils nous parlent toujours du genre humain et montrent la Bible. Ils vont même jusqu'à ouvrir la Bible et nous entendons : « Multipliez-vous, multipliez-vous. » Et puis en anglais : « *Replenish*, *replenish*, *replenish*, *replenish*. » Mais le virus d'Ébola continue son bonhomme de chemin. Oui, notre bonhomme continue son chemin et nous lui sommes très reconnaissants. D'ailleurs, il a l'air d'un bonhomme et ressemble à s'y méprendre au jardinier de mes voisins. Il est trapu, cette crapule, et il a des sourcils qui me rappellent Brejnev qui, lui aussi, était un macho. Il n'était pas perfectionniste, loin de là, mais une seule qualité suffit pour un homme d'État, surtout s'il est soutenu par le parti communiste et s'il est le premier secrétaire de ce parti.

Il a des épaules assez larges. Je continue à parler du jardinier sans vouloir le comparer à Brejnev dont les épaules m'échappent pour le moment. J'imagine qu'elles m'échapperont toujours, d'autant que je n'ai aucune envie de consulter les photos de Brejnev. Je dois en avoir plusieurs, quelque part, mais je ne bougerai pas d'ici avant de terminer la description du virus qui s'appelle « Adam » ou « le jardinier ». Cela revient au même parfois, surtout si l'on se donne la peine d'imaginer le jardin d'Éden et Adam se promenant au milieu de ce jardin, une souffleuse dans les mains. Le jardinier n'est pas très grand, mais il est suffisamment grand pour manipuler les instruments qu'il manipule pour me casser les oreilles. Quelquefois, il lui arrive de casser quelques branches, mais cela n'a pas d'importance : mes oreilles sont beaucoup plus précieuses, étant donné que je suis pianiste. Par conséquent, je peux jouer les sonates de Beethoven ; presque toutes, à vrai dire. Et les branches ? la musique du vent ? Elles ne peuvent même pas exécuter la pièce d'Haendel qui s'appelle *Water Music* car elle est consacrée et même dédiée à *l'eau*.

Si le commandant Cousteau s'était avisé de faire un film sur le virus Ébola, il n'aurait surtout pas dû l'appeler *Le Monde du silence*. Certes, les virus ne se parlent pas entre eux, à cause de leur capacité à se comprendre sans paroles, sans sons d'aucune sorte. Ils avancent et tuent sans réfléchir, sans dresser le plan de la bataille qu'ils livrent aux humains. Ils la livrent et se contentent de cette livraison ; et ils ont raison car l'essentiel est de tuer au nom de la vie. Dans ce film, une armée de jardiniers avanceront à travers les champs et les villes. Ils ne diront

mot, à l'instar de mon voisin qui ne me parle pas. Et s'il me parle, il ne dit ni « bonjour » ni « au revoir ». Je ne me rappelle pas si j'ai déjà raconté l'histoire de mon coup de fil ; du coup de fil que j'ai passé en présence d'Ève. Cela s'est passé avant mon escalade de leur mur, de mon mur. C'est tellement loin, tout cela, que l'on se demande comment et pourquoi je m'en souviens. Je sais pourquoi je m'en souviens. C'est pour dire que le jardinier est un goujat. C'est un goujatier, en quelque sorte.

Oui, j'ai checké, comme on dit à Londres. Oui, j'ai raconté cette histoire il y a quelques jours, de sorte qu'elle se trouve dans ce texte. J'espère que tout se trouvera dans ce texte, même des choses introuvables ailleurs ; ou introuvables tout court. C'est facile, *isn't it* ? En l'occurrence, c'est facile. Quelle est cette occurrence ? Vous cherchez « à ma femme » et vous trouvez ce que vous cherchez : le jardinier et même sa femme. Mon voisin dit : « mon épouse » et c'est pour cela que j'ai retrouvé le jardinier et pas Pierre ; ni Jean, d'ailleurs. Bon, en dehors de cela, le jardinier ne parle pas ; et même à cette occasion-là il ne m'a pas dit « bonjour ». Les virus ne se parleront donc pas. Pas non plus, pas non plus. Ils hocheront la tête, feront toutes sortes de « oui » de la tête et des autres membres de leur corps, mais ils seront aussi muets que les poissons de Cousteau. Ils seront trapus et auront les yeux noirs. Ils ne seront pas grands, mais un virus n'a pas besoin d'être grand pour tuer la moitié du genre humain. Et c'est cela qu'il nous faut, d'après les calculs de Cousteau ou de quelqu'un d'autre. Ils font tous des calculs ; ils sortent leurs calculatrices et nous disent combien de personnes nous devons tuer pour survivre, pour que nos enfants puissent vivre dans un monde meilleur. Ou dans le même monde. L'essentiel est de vivre, de participer à la vie, comme disait un autre Français que j'aime citer encore plus que le Commandant. J'oublie parfois son nom, mais cela n'a pas d'importance : ce sont les idées qui comptent. Et aussi les intentions.

Les personnages de Cousteau seront costauds – comme le jardinier qui est par conséquent capable de me casser la figure ; ou la gueule, comme il dit ou doit dire, eu égard au degré de sa vulgarité. On dirait qu'il lit sans arrêt des livres de vulgarisation. Non, il ne lit rien du tout, même pas les journaux. Il ne veut rien savoir au sujet de l'Ukraine et de Poutine qui continue à terroriser la terre entière à cause de son obstination et aussi à cause du territoire qu'il veut conquérir. Le jardinier ne veut rien savoir à ce sujet, et pour une fois il a peut-être raison. D'ailleurs, il ne sait pas s'il veut savoir quelque chose à ce sujet ou non car il ne sait pas de quel sujet il s'agit. Il sait que cela ne concerne ni son jardin ni Ève ni ses enfants, et cela lui suffit largement. Ève lui parle de leurs enfants, de leur conduite à l'école et ailleurs ; il l'écoute, mange ses omelettes bios et s'en va, quitte la table pour rejoindre son jardin qui doit lui manquer pendant les repas. D'ailleurs, on se demande pourquoi il ne mange pas dans le jardin, mais

j'imagine que c'est une question plutôt superflue : ce sont les maîtres qui doivent prendre leurs repas dans leur jardin, pas leurs domestiques.

Au début de ce thème – les virus, le jardinier – j'ai dit que Cousteau n'aurait pas dû appeler son film *Le Monde du silence II*. Pourquoi pas ? Pour le moment, tout le monde est silencieux, à part la femme du jardinier qui continue à lui parler de leurs enfants, de leurs succès scolaires. Et puis Adam quitte la table – il faut que nous nous rappelions de temps et temps qu'il s'appelle Adam – et s'installe dans le jardin. Et le bruit recommence. Peu importe si les virus font un bruit infernal ou non : du moment qu'on les compare au jardinier, le bruit refait son apparition. Je confonds si souvent le silence et le bruit que parfois j'oublie de quoi je parle dans ce domaine ; dans le domaine des sons et de leur absence. Dans l'intimité de ma maison, je remplace si souvent le bruit par le silence que j'hésite lorsque je décris quelque chose car je ne sais pas de quoi je parle – de mes rêves ou de ma réalité. Dans mes rêves, le monde est aussi silencieux que celui que l'on voit dans le film de Cousteau. Autrement dit, mon monde privé est rempli de poissons. Par contre, le monde extérieur regorge de jardiniers ou plutôt du jardinier de mes voisins multiplié par cent, deux cents. « Ne vous multipliez pas ! Ne vous multipliez pas ! » comme chanterait Jacques Brel.

Le bruit ne peut ne pas recommencer et même les virus succombent à la tentation d'en faire presque autant que le jardinier ; si bien que Cousteau se sent obligé – pour justifier visuellement ce bruit – de doter ses personnages de siffleuses et de broyeuses. Les virus broient et sifflent, sifflent et broient ; ils ramassent les humains à la pelle. La pelle est trop petite pour ramasser tous les humains qui tombent sur le champ de bataille : ils continuent à se battre pour la vie en essayant d'éliminer les virus. Il va sans dire que les virus sont imbattables et que les maladies qu'ils véhiculent sont incurables. En tuant les humains, en les achevant sans pitié, ils chantent à tue tête : « Vous n'avez pas encore vaincu le Sida. Vous ne le vaincrez jamais ! » Mais Ébola n'a pas besoin du Sida pour réduire le nombre des hommes qui se promènent sur la surface de la terre.

Il est vrai qu'ils s'y promènent de plus en plus rarement ; ils se cachent la plupart du temps, comme si les virus ne pouvaient pas les trouver dans n'importe quelle cachette. Les humains se disent que s'ils n'entrent pas en rapport avec d'autres humains, ils n'attraperont pas la maladie. Et puis ils se rendent compte que les virus n'ont rien à voir avec les humains, sauf qu'ils les tuent. Alors, les humains se mettent à garder des distances entre eux et les animaux qui se promènent à présent à distance des humains. Aucun rapport, autrement dit. Les humains tiennent aux animaux domestiques et en particulier aux chevaux, quoi qu'ils ne jouent pas toujours aux courses. Mais ils les aiment et ils laissent de la nourriture à tous les animaux, même

à certains animaux sauvages, à condition que tous les animaux soient loin au moment où les humains mettent des croquettes dans des seaux et dans des écuelles. Pourtant le virus continue à sévir et les humains se disent que la faute en revient aux plantes et ils demandent aux jardiniers d'abattre les arbres et les buissons ; et de tondre les pelouses. Une fois de plus, le boucan recommence de plus belle. « Quel beau boucan », se dit le jardinier de mes voisins.

La vie s'obstine, de sorte qu'il est presque hors de question de l'éliminer, ne serait-ce qu'en partie. Tout engendre la vie, comme si Dieu disait à tout le monde et aussi à toute chose : « Multipliez-vous et *replenish*, *replenish*, *replenish*. » Oui, remplissez la terre à ras bord jusqu'à ce qu'elle en ait ras le bol. La terre en a ras le bol, mais rien ne change, malgré la présence envahissante des virus. Le Sida ne dit pas « si » ; il dit toujours « *da* ». Il ne dit pas : « Je vous tuerais, si vous devenez méchant. » Que vous soyez méchant ou gentil, le Sida vous tue sans se sourciller. Malgré ces nombreux « da », le genre humain prospère – plus ou moins, plus ou moins. Et ce n'est pas la peine d'ergoter pour savoir si c'est *plus* ou *moins*. On étouffe sur terre et c'est ce qui compte en définitive. L'herbe étouffe, elle aussi : on la tond tout le temps.

On dit qu'en hiver il faut laisser les jardins respirer, mais il y a des jardiniers – nous en connaissons un certain nombre – qui ne font rien de tel. Ils étouffent l'herbe sous leurs broyeuses ; d'abord ils l'étouffent et ensuite ils la rasent. Ils ne pensent pas qu'il suffit d'étouffer l'herbe – ou de l'étrangler, autrement dit. Ils roulent, perchés sur leurs broyeuses, au sommet de leurs machines. Ensuite ils descendent de leur perchoir et regardent l'état de l'herbe ; et ils constatent que l'herbe continue à respirer. Et cela leur déplaît au plus haut point. Ils se remettent donc sur leurs engins et tondent les pelouses en rasant l'herbe au maximum, si bien que le jardin a l'air chauve à présent. Mais on n'a pas envie de le comparer à cet acteur dont je n'arrive pas à écrire le nom car je ne sais plus comment ce nom s'écrit. Je crois qu'il était d'origine russe ou plutôt tatare. Yol, Yul, Yil. Bref, il était beau ; et le jardin en question est laid à présent. Et il sera laid demain car le jardinier de mes voisins renouvelle son rasage tous les jours. Au départ, il y a toujours un jardinier, celui de mes voisins. Ensuite il se multiplie, pas seulement en donnant naissance à des enfants. Il se multiplie et devient une multitude de jardiniers. À la fin, on le retrouve solitaire au volant de sa broyeuse.

La vie s'obstine : l'herbe repousse et les humains réapparaissent à la surface de la terre. Pourquoi ne dorment-ils pas dans les tréfonds de leur mère nourricière ? Mais dans ses catacombes, elle doit les nourrir, sinon les morts ne nous rendraient jamais visite. Alors, nous demandons à Dieu de nous envoyer un nouveau déluge. Et Dieu entend nos prières : le déluge envahit la terre et tout le monde périt. Même Noé périt cette fois. Dieu dit : « *No* », et Noé périt car il a l'habitude d'obéir à Dieu – à la différence de Lucifer. Noé ne se révolte pas contre Dieu ;

il ne grimpe même pas sur le toit de sa maison pour prolonger sa vie de quelques minutes. Il se couche par terre et attend patiemment le déluge. Il ne dit pas : « Après moi le déluge ». Il dit simplement : « Pendant, pendant, pendant. » Et Dieu entend sa prière. Quelques minutes après, l'eau recouvre Noé qui n'a même pas commencé à construire (qui ne s'est même pas mis à construire) son arche – son vaisseau fantôme, comme dit Wagner en français. Pourquoi ne dit-il pas « le Hollandais volant » ? parce que les Hollandais ne volent pas en français ? ou parce qu'ils ne volent jamais au-dessus du territoire français ? Pourquoi ? Parce que le président américain a ordonné au président français – à François Hollande, autrement dit – d'interdire ces vols ? Les Hollandais volants sont-ils tous à la solde des Russes ?

Mais il y a des individus qui nagent et continuent à vivre, malgré les cataclysmes et la colère de Dieu qui est coléreux et n'arrive pas à comprendre pourquoi les humains sont désobéissants ; à ce point, à ce point. On peut être désobéissant *un peu*, vu l'omniprésence du libre arbitre sans lequel la vie humaine n'a pas de sens, paraît-il. Mais à *ce* point ? à ce *point* ? Dieu est mécontent ; les écologistes – qu'ils soient superficielles ou profonds – sont mécontents aussi, au point de se réjouir au moment où le Tout-Puissant ouvre tous les robinets et laisse le déluge agir à sa guise. Le déluge le fait ; il fait de son mieux, mais il y a des humains qui s'entraînent toujours en prévision des déluges. Ils nagent tous les jours dans leurs piscines et aussi dans les piscines municipales en se disant que, tôt ou tard, il y aura un autre déluge parce que la nature humaine est inchangeable. Rien ne peut la changer, même pas une série de déluges et de conflagrations. Que peut-on faire contre une conflagration ? comment s'y habituer ? On peut faire un feu de bois et s'y promener deux heures par jours. Mais c'est plus difficile : seuls les saints et certains enfants ne s'y brûlent pas, à condition d'être soutenu physiquement par le Tout-Puissant. Cette fois, un soutien moral n'est pas suffisant, même s'il a sa source dans la nature divine, dans Sa substance.

Alors, on nage et on passe le plus clair de son temps sous l'eau pour s'habituer au monde du silence, comme dit Cousteau. Mais certains répondent qu'il a tort : les poissons parlent ou plutôt se parlent. Ils ne nous parlent pas car ils estiment que nous ne comprenons rien dans le domaine de la vie. Nous ne comprenons rien de ce qui se passe sur terre. Comment pourrions-nous comprendre la vie sous-marine ? Certains disent que nous la comprenons grâce au commandant Cousteau. « Oui, nous avons vu son film et nous savons de quoi il s'agit lorsque quelqu'un nous parle des profondeurs de la mer. » Mais ce n'est pas clair ; ce qu'ils disent ne nous renseigne pas sur la profondeur de leur connaissance. Connaissent-ils les noms des poissons que l'on voit à l'écran ? D'accord, vous les connaissez. Vous vous dites que vous voyez un turbot, une daurade et une sole. Vous arrivez même à reconnaître une barbue. Et

alors ? Vous n'êtes pas dans un restaurant, et même dans un restaurant vous pouvez vous passer de noms, pourvu que l'on vous montre la carte et que vous puissiez mettre votre doigt sur le poisson que vous voulez manger. Par exemple, vous voulez manger des rougets. Alors, vous mettez votre doigt dessus et une demi-heure plus tard, vous mangez les rougets. Il y aussi des olives dans votre assiette et peut-être même un autre accompagnement. Mais cela n'a rien à voir avec ce qui vous attend sous la surface de l'eau.

Si vous vous trouvez sous la surface de la terre, vous vous dites que vous êtes mort et enterré ; sauf si vous êtes un mineur ou un spéléologue. Que vous dites-vous si vous vous rendez compte que vous êtes au milieu de la mer ? Pas sur un paquebot ou sur une barque. Vous êtes entre la surface et le fond de la mer Noire ; disons cela ainsi. Choisissons la mer Noire pour cette occasion parce que nous la connaissons mieux que les autres mers et, en l'occurrence, cette connaissance peut nous aider. Et nous avons besoin d'aide. On peut toujours compter sur Dieu, et nous comptons sur Lui. Mais on dit dans plusieurs langues que cela ne nous empêche pas de compter sur nous-mêmes. Autrement dit, si nous ne pouvons pas compter sur nous-mêmes, Dieu ne nous aidera pas. Dieu se trouve à l'opposé de ce qu'on appelle « l'instinct maternel ». J'en ai déjà parlé à plusieurs reprises, mais cela me revient et tout ce qui me revient constitue la fameuse durée que je n'oublie pas, malgré le nombre croissant de mes préoccupations. Même mes voisins ne m'empêchent pas de prendre soin de ma durée sans laquelle je serais un simple fonctionnaire, un citoyen ordinaire, plus qu'ordinaire. Même un citoyen ordinaire plonge parfois dans sa durée en oubliant le business et l'argent.

Je plonge donc dans ma durée personnelle – il n'y en a pas d'autres – et je retrouve mes voisins qui sont toujours là car ils sont mes voisins ; et aussi l'instinct maternel qui agit sur mes nerfs de la même façon qu'une broyeuse. Pourquoi ? Parce que c'est insupportable. Je ne supporte pas les femmes qui se laissent attendrir par les minus, tout en ignorant les plus, si je puis dire. Il y a ceux qui pensent qu'ils peuvent tout dire, même s'il s'agit de néologismes redoutables. Du moment que l'on comprend de quoi on parle, on peut parler librement en utilisant à fond son libre arbitre. Et bien, je ne comprends pas pourquoi les minus gagnent toujours, même s'ils n'éveillent pas nécessairement cet éternel instinct maternel. Ils trouvent des sponsors ; ils prospèrent dans la vie courante et aussi dans le domaine des arts. Des jeunes femmes ravissantes sont toujours autour d'eux, autour de ces semi-vieillards ; tandis que les sponsors s'occupent de la publicité. Leur visage apparaît partout ; il est si minable que tout le monde – même les enfants de bas âge – ont envie de les aider. On les aide et ils empoisonnent tout le monde. Seul le déluge peut venir à bout de l'instinct maternel et de cette manie que les sponsors exhibent en présence des faiblards qui sont aussi des minus et des nullités. Il est vrai

que les sponsors n'aideront jamais un génie – pour ne pas éprouver de complexe d'infériorité. Ils ne veulent pas se dire : « J'ai des millions et aussi des milliards. Mais je ne peux pas composer une sonate de Beethoven. » Et ils aident ceux qui ne peuvent pas composer une sonate de Beethoven non plus.

Le passé revient souvent et on n'y peut rien. Oui, nous en avons déjà parlé ; nous avons déjà parlé de tous les passés imaginables et inimaginables. Proust se heurte au passé sans arrêt ; on dirait qu'il ne fait que cela. Pour une part, il le fait consciemment puisqu'il veut le retrouver coûte que coûte pour nous offrir l'immortalité par l'intermédiaire de l'art ; ou de dalles, ou de lacets. Parfois, nous en avons assez. Nous nous disons qu'au détour de ce sentier-ci, il trouvera une dalle qui lui rappellera tous les ducs et toutes les princesses. Mais il y a d'autres souvenirs, et nous n'avons besoin ni de dalles ni de cours pour les voir apparaître une fois de plus. Certes, ils ne disparaissent jamais, mais on ne sait jamais, on ne sait jamais. Il y a des gens qui veulent oublier leurs souvenirs, et ils font de leur mieux pour les oublier. Entre autres choses, ils ne lisent pas les journaux où l'on en parle. Mais quoi qu'ils fassent, ces journaux reviennent et ils n'arrivent pas à en faire abstraction. Encore un grand récit ; encore un thème éternel.

« Il régnait une odeur de mort et de cendres. » C'est ainsi qu'un soldat de l'Armée rouge raconte la « libération » du camp d'Auschwitz. « N'importe qui se serait évanoui, mais nous, cela faisait presque trois ans que nous combattions, que nous avions traversé la Russie, l'Ukraine et que nous voyions partout des destructions, des morts. » On continue à lire *Le Monde* ; et le monde en général. Et le monde rime avec l'histoire, le passé. « À Oswiecim, on voudrait oublier Auschwitz. La ville où a été implanté le camp de la mort porte aujourd'hui son nom polonais. Une manière de prendre de la distance avec un passé pesant que l'on préfère taire. » Comment peut-on taire le passé avec lequel on voisine ? Ce passé est bien plus bruyant que n'importe quelle broyeuse, si bruyante soit-elle. « Après la guerre, mes parents ne voulaient pas regarder derrière eux. Ils souhaitaient une vie normale, à tout prix. Le prix est trop élevé, et même si vous le payez, le passé continue à vous hanter à travers les journaux et vos propres souvenirs, vos dalles personnelles. Ah le passé ! Ah je vois ! Ah ça alors ! »

Oui, cette ville porte aujourd'hui son nom polonais. Et Königsberg porte le nom de Kaliningrad. Mais tout le monde sait qu'il s'agit de Königsberg et pas de Kaliningrad. C'est la ville où Kant faisait ses promenades ; il ne s'est jamais promené à Kaliningrad. Et Oswiecim est Auschwitz – à tout jamais. Ce n'est pas à Oswiecim que se trouve le camp de concentration. Il s'y trouve toujours et quelqu'un dit ceci : « A part le camp, il n'y a rien de spécial ici. C'est bien de l'avoir, la ville gagne de l'argent. Vous-mêmes, vous venez pour lui, pas vrai ? » Oui, c'est vrai, c'est vrai. Nous ne venons pas chez vous pour Oswiecim et la vie de ses habitants.

Nous venons chez vous pour voir les morts qui nous rendent visite. Et nous les accueillons ; nous ne pouvons faire autrement. Ne devons pas, ne devons pas. C'est ainsi que nous retrouvons le passé ; les dalles sont à côté de la plaque.

Pourquoi pas un nouveau déluge ? Il ne faut pas oublier, surtout pas oublier. Mais sous l'eau, vous oubliez tout à l'exception de votre enfance et même de votre jeunesse. Quand vous êtes en train de vous noyer – heureusement que cela n'arrive pas souvent – vous vous souvenez de tout et pas nécessairement de votre visite à Auschwitz où vous étiez en touriste. Sous l'eau, on ne peut pas enseigner la Shoah. Vous n'entendez rien, même pas les cris, les plaintes ; même pas « boule, boule, boule ». Si l'on coule, les autres entendent « boule, boule, boule ». Vous-même, vous les entendez parfois, ces boules. Sous l'eau vous n'entendez rien et vous oubliez l'histoire même avant de mourir. Alors, un nouveau déluge ? Pourquoi retrouver le passé ? à quoi bon ? pour quoi faire ? Pour ne pas oublier. Quoi ? qui ? Le duc de Guermantes ? Pour quoi faire ? Que peut-on faire de ce duc ? et de sa duchesse ? Oriane, Oriane. Quand ai-je relu ce roman pour la dernière fois ? Je crois qu'elle s'appelle Oriane (ou Ariadne) et pour confirmer cette hypothèse audacieuse – comment compter sur la mémoire ? – je n'ai qu'à descendre au rez-de-chaussée pour mettre la main sur le volume de la Pléiade où ce nom se trouve à coup sûr. *Du côté de chez Guermantes*. Du côté de chez les déportés. Du côté d'Auschwitz.

D'abord nous nageons à la surface de l'eau, et nous ne savons plus s'il s'agit de la mer Noire ou de la mer Rouge ou de la mer Blanche. En fait, il s'agit surtout de la mer Morte. Elle n'est pas encore morte car elle doit nous engloutir : c'est son devoir. Sinon, à quoi bon le déluge ? pour divertir ceux qui n'ont pas de piscine dans le jardin de leur villa ? Les champions olympiques n'en ont pas besoin non plus : ils peuvent s'entraîner ailleurs. D'ailleurs, il ne s'agit plus des jeux Olympiques qui ne se déroulent jamais au milieu de la mer Morte. Nous sommes tentés de dire qu'ils se déroulent au beau milieu de la mer Vivante, mais ce n'est pas le moment de faire de mauvais jeux de mots. Il ne s'agit pas de jeux de mots olympiques non plus. Quand on demande à un vieillard vénérable s'il a de grands projets, il répond d'habitude : « Mourir. » Par contre, les autres vieillards répondent : « Vivre. » Ce sont des vieillards non-vénérables.

## AUSCHWITZ

Il y a oubli et oubli ; il y a atrocité et atrocité, et rien ne peut être comparé à Auschwitz. D'ailleurs, on se demande pourquoi il faudrait comparer quoi que ce soit à Auschwitz qui est un monument historique. C'est pour toujours que notre histoire est marquée par ce monument, par cette pyramide. On continue à se demander comment on l'a construite et on ne trouve pas

de réponse ; c'est comme si c'était une vraie pyramide. Comment ? comment ? Combien d'ouvriers, combien de pierres ?

Tout le monde s'accorde à dire – sauf les Russes, s'entend – que seule la destruction finale de l'empire et la transformation de la Russie en un État-nation comme les autres seront à même de dissiper les complexes impériaux et la douleur résiduelle. On se demande de quel résidu il s'agit car il y en a beaucoup de par le monde ; il y en va de même pour la douleur. Il n'y a que de la douleur, d'après les écologistes et les pessimistes, et dans ce cas, on ne parle pas d'un résidu. La douleur est partout, un point c'est tout. Et tout le monde en souffre, même les milliardaires. S'ils ont un bobo, ils vont à l'hôpital Américain car ils peuvent se le permettre. Et ils y meurent comme Onassis qui aimait beaucoup les femmes et détestait la douleur. De ces points de vue, il ne différait pas d'un simple citoyen du monde, sauf que ce citoyen peut aimer beaucoup les hommes.

Il est certain qu'un nouveau déluge peut venir à bout de n'importe quel empire, et même l'Empire romain aurait succombé à ce fléau que l'on appelle communément « le déluge », si Dieu s'était donné la peine d'en créer un pour l'occasion. Mais Dieu ne croyait pas que l'occasion était appropriée et Il s'est contenté d'une bande de barbares et d'Attila de toutes sortes. Ces Attila marchaient sur Rome avec leurs soi-disant soldats et mettaient à feu tout ce qui pouvait brûler. Et Rome brûlait, comme d'habitude. Quand on lit les livres d'histoire, on se dit que Rome ne faisait que brûler. Tantôt c'est Néron qui jouait avec des allumettes, tantôt les communistes s'adonnaient au plaisir de la destruction, comme aurait dit Hitler, s'il avait vécu à Rome dans ces années-là. Mais il attendait sa naissance en Allemagne-Autriche car il savait que c'était le seul endroit où il pourrait proclamer sa dictature pour anéantir à la fois les Juifs et les communistes. (Le seul endroit, peut-être. Sans doute pas. Je n'en sais rien.) Pour lui, il n'y avait pas assez Juifs de par le monde à l'époque de l'Empire romain. Il voulait une guerre totale, un anéantissement grandiose. C'est pour cela qu'il attendait son espace et son temps, patiemment, patiemment.

Oui, c'est trop tard, comme d'habitude. On dit toujours que c'est trop tard ; et si on ne le dit pas, on ne comprend rien à rien. On pense que l'on peut continuer à vivre parce que la terre est toujours là, comme s'il n'y avait plus de collisions avec les comètes, comme s'il n'y avait plus de trous noirs. On nous dit qu'il y a des trous bleus et si l'on arrive à tomber dans ce trou, on sera sauvé. D'ailleurs, il y a ceux qui disent que l'on n'a pas besoin d'être sauvé. Sauvé de quoi ? On n'est pas en péril, que l'on sache. On n'est pas sur un bateau en train de couler.

Schubert dit qu'il coule, mais il le dit au sens figuré car il n'est pas non plus sur un bateau ; il est dans sa chambre. Dans le film de Bergman, Schubert dit qu'il coule ; ensuite il dit qu'il se lève dans les airs, qu'il lévite pour ainsi dire. En tout cas, il le dit et on le croit parce qu'il est Schubert ; en tout cas, on croit à sa musique, à ses quatuors. Et quelqu'un qui compose de telles sonates ne peut mentir. Toute sa vie est vérité et cette vérité est peut-être absolue. Mais on n'est pas digne de comprendre cette vérité ; on l'entend parfois, mais on ne la comprend pas. Comment comprendre la musique de Schubert, la musique en général ?

C'est trop tard et on nous demande pourquoi c'est trop tard. On nous parle de la résurrection et pour le moment il ne s'agit que d'une résurrection avec un « r » minuscule. C'est une petite résurrection parce que la vraie Résurrection qui mérite notre attention et le « R » majuscule est unique au monde. Et la résurrection dont on nous parle et dont nous parlons à notre tour est une toute petite résurrection de rien du tout. On a signé un accord et cet accord prévoit la réduction de ceci et de cela. Et ceci est du $CO^2$ à l'intérieur de cet accord, dans son cadre étroit. Nous reconnaissons que l'accord dont nous parlons est très étroit, mais nous nous disons que ce n'est qu'un début et qu'il faut toujours commencer quelque part ; et autant commencer par le début car c'est plus logique. Et si la logique n'est pas respectée, si dès le début on se fourvoie et on dit n'importe quoi, alors il n'y aura pas de fin. Ou plutôt il y aura une fin tragique et ce n'est pas ce que nous voulons. Si nous voulons quelque chose, s'il nous reste encore quelque chose du vouloir dont Schopenhauer nous rebat les oreilles, nous ne voulons pas une fin tragique. Les tragédies viennent toutes seules et nous n'avons pas besoin de les souhaiter. N'importe quel souhait, si petit soit-il, est un reflet de notre volonté. Alors, nous voulons un *happy end*, et les autres *ends* ne nous intéressent pas. Il y en a peut-être beaucoup de par le monde ; il n'y a que l'embarras du choix, comme on dit. Mais nous n'avons pas besoin de cet embarras. Nous sommes toujours dans l'embarras lorsqu'il y a cet embarras. Pour une fois, nous n'avons pas besoin de notre libre arbitre qui nous approche de l'image de Dieu. D'accord, nous nous éloignons de cette image et de toutes les barbes que nous voyons dans les musées du monde entier et aussi dans les églises. Nous voulons un *happy end* et il se peut qu'il n'y ait qu'un seul *happy end* de par le monde et même en dehors de ce monde et de l'autre monde. D'accord, nous voulons cet *end*, cette *happiness*, un point c'est tout. Nous ne voulons rien d'autre car nous sommes sûrs que nous trouverons tout à l'intérieur de ce bonheur, qu'on le dise en anglais ou non.

Alors, pourquoi est-ce trop tard ? À cause d'Hitler qui a anéanti le monde ? À cause de Staline, à cause de Lénine ? Oui, ce grand récit revient, et on n'y peut rien, on n'y peut rien. Quel dommage que l'on ne puisse pas dire : « On peut tout, on peut tout. » Si vous le dites,

quelqu'un vous dira : « Vous êtes trop orgueilleux. Voulez-vous bâtir une nouvelle tour de Babel ? » Vous pouvez répondre que c'est en effet votre souhait. De toute façon, il y a trop de langues de par le monde et l'humanité est dispersée, malgré tous les villages que l'on nous propose. Ils sont tous globaux, ces villages, mais cela ne sert à rien. Chacun vit dans son petit coin, même si ce petit coin est aussi grand que l'ancienne Russie, l'empire que l'on doit détruire pour que l'Ukraine, la Pologne et les pays baltes puissent dormir sur leurs deux oreilles. Ce n'est peut-être pas nécessaire, disent les autres. Heureusement qu'il y a toujours des autres, sinon on ne pourrait plus rien écrire. Vous écrivez pour contredire ceci, cela et les autres qui sont partout. Ils vous contredisent aussi et les journaux font leur apparition pour nous amuser et nous avertir. « Il y aura une guerre, disent les journaux. C'est la dernière chance, le dernier sommet. Sinon, sinon, sinon, sinon… » On dit « non » et il n'y a plus de « sinon », sauf si Poutine recommence de plus belle. Il le fait et cela recommence. Il y a de nouveau de la guerre dans l'air et on se dit que d'ici peu de temps elle sera sur terre. Sauf, sauf, sauf… On le dit aussi et on ajoute que c'est fragile.

On continue à lire les journaux, et pourtant on n'est ni dans un avion ni dans un train. Parfois, on lit les journaux chez soi – lorsqu'il s'agit d'une guerre dans l'air ou plutôt dans les airs. Aujourd'hui, les soldats mettent rarement les pieds sur terre ; ils passent le plus clair de leur temps au milieu des nuages et aussi au-*dessus* des nuages ou plutôt par-*delà* les nuages, ce qui nous rappelle le dernier film d'Antonioni. C'est un bon souvenir, même s'il ne s'agit pas d'un grand film. Mais c'est Antonioni, c'est son film, et on sourit, comme si l'on était heureux, comme si l'on touchait ce que l'on appelle un *happy end* ou *ending*. On se dit que l'on n'a plus besoin de débuts : ils portent toujours malheur. On dit qu'il y a un début à tout, mais on a tort et ce n'est pas la première fois que l'on a tort ; en tout cas, ce n'est pas le début des torts. On a toujours tort et il n'y a pas de première cause en ce cas. On ne peut pas dire : « C'est lui qui a eu tort dans le jardin d'Éden. » Non, cela a débuté beaucoup plus tôt et même le Big Bang ne nous renseigne pas au sujet de ce début.

On dit d'habitude : « On n'a rien vu, on s'est trompé. » Et puis on se suicide ou on ne se suicide pas – c'est tout comme. Pourquoi se suicider si c'est tout comme ? Quoi qu'on fasse, on se suicide, comme disent les écologistes profonds, intelligents et prophétiques. Les historiens le disent aussi ; en tout cas, les historiens profonds le disent et nous assurent qu'une guerre de plus ou de moins ne compte plus. Un pays envahit un autre pays. Et alors ? disent les historiens. Après la deuxième guerre mondiale rien n'a de sens. Alors, il vaut mieux se taire, ce qui ne veut pas dire qu'il faut envahir, que l'on peut le faire. Ne faites rien et attendez le *happy end* ; ou un *end* tout court. L'attente est votre boulot ; vous n'avez rien de mieux à faire. Pourquoi voulez-

vous perdre votre temps ? Vous fabriquez une voiture et vous vous mettez à l'intérieur de cette voiture ; et vous mettez vos mains sur le volant. Pour quoi faire ? Pour aller à la plage. D'accord, allez-y, mettez-vous au soleil. Vous feriez mieux de nager pour vous entraîner en vue du déluge. Et puis vous vous dites que même le déluge n'aura pas lieu. Rien n'aura lieu, rien du tout.

Alors, vous lisez un journal ; vous le lisez depuis quelque temps. Vous êtes au soleil et pas encore dans l'eau. Et puisque vous n'y êtes pas encore, vous pouvez continuer à lire votre journal. Pour quoi faire ? Pour comprendre comment c'est arrivé. Quoi ? Tout cela. À quoi bon le comprendre ? De toute façon, c'est trop tard et vous le savez mieux que quiconque. À l'occasion, ce quiconque peut vous dire que ce n'est pas trop tard, mais vous ne vous laisserez pas faire ; vous ne vous laisserez pas induire en erreur. Vous ne faites pas partie de l'humanité qui vivait au début du XXe siècle. Vous faites partie de cette humanité-ci, et l'humanité en question qui se pose parfois des questions, vit au début du XXIe siècle – à l'abri des Staline, des Lénine et des Hitler ; et même des Pol Pot. Sans parler des Mao. Il y a Poutine et on n'est pas tout à fait à l'abri ni de lui ni d'eux, mais c'est trop tard, trop tard : on n'a plus rien à perdre. Les crimes sont des crimes et ils ne s'effacent pas, quoi que l'on dise. « Je pardonne, nous pardonnons, le pape a pardonné, Jésus a pardonné, ils ne savent pas ce qu'ils font, nous ne savons pas ce que nous faisons, pardonnez-nous, pardonnez-moi, je vous demande pardon, je vous rends votre pardon, tenez votre pardon, ne le perdez surtout pas, ne laissez pas tomber votre pardon, tenez-le bien, ne me laissez pas tomber non plus. »

On finit toujours par parler à Dieu. D'abord on lui pose la question suivante : « Mon Dieu, m'entendez-vous ? » Puis on se dit qu'il faut Le tutoyer, notre Dieu, le Seigneur. Il faut toujours utiliser les majuscules, lorsqu'on parle de Dieu ou que l'on s'adresse à Lui. Mais on peut Le tutoyer, à condition de ne pas oublier les majuscules. On parle à Dieu à propos du *happy end* ou plutôt à propos de la bonne continuation, de la suite : on n'a pas envie de mourir tout de suite. Donc on dit : « Seigneur, s'il Te plaît, s'il Vous plaît, s'il Te plaît. Prolonge, prolongez ma vie au-delà de toutes les limites. » On se dit que c'est ainsi que cela fonctionne. L'espérance de vie se limite à 86 ans, si l'on pense au Japon en faisant abstraction du reste du monde. Et puis, grâce à Dieu, on se met à repousser cette limite. On la pousse, on la pousse et l'on traverse plusieurs limites en poussant cette limite-là, la limite initiale. À présent on se redresse pour voir où se trouve la limite en question. Comme d'habitude, on se pose des questions et on reçoit une réponse : « La limite se trouve tout près de ton centenaire. » Encore un petit effort, se dit-on, et on franchit ce centenaire – avec un peu d'application.

C'est ainsi qu'il faut agir pour atteindre la bonne continuation dont nos amis nous parlent au seuil de notre maison. « Bonne continuation, bonne continuation. » Et si nous sommes

malheureux ? Alors, nos amis devraient nous dire : « Mauvaise continuation » – pour que le mauvais élan s'essouffle et cède la place au bon élan que l'on appelle « veine » et qui fait partie de l'expression « avoir de la veine ». Une fois en possession de cette veine, nous pouvons dire à nos amis : « Dorénavant, vous pouvez nous dire : 'Bonne continuation.' » Et pendant tout un temps, tout va bien, malgré le fait qu'il est trop tard. Nous ne mesurons pas ce temps en nous disant que, si nous ne le mesurons pas, il deviendra immesurable et même incommensurable ; aussi incommensurable que les nombres incommensurables. Nous ne savons pas de quoi parlent ces nombres, mais nous sentons qu'ils sont éternels et immortels. C'est cela notre but inavoué et avoué. Et nous sommes prêts à tout pour vivre éternellement, même si Dieu nous réduit au statut d'une ombre, d'un nombre incommensurable.

« Nous avons publié hier, en dernière heure, les premières nouvelles du soulèvement, à main armée, des maximalistes de Pétrogard, qui se sont emparés des rênes du pouvoir et ont déclaré déchu l'ancien gouvernement provisoire. » À cette époque-là, on les appelait « maximalistes », et l'on avait raison car c'étaient des maximalistes, pas des bolcheviques dont le nom provient du théâtre qui s'appelle « Bolchoï », comme tout le monde le sait. En fait, les bolcheviques n'ont rien à voir avec l'art et le théâtre, même si Lénine pleurait, paraît-il, en regardant Sarah Bernard mourir sur scène. Les bolcheviques n'ont rien à voir non plus avec le mot « *bolchoï* » qui veut dire « grand ». Ils n'étaient pas grands ; ils étaient à l'image de Lénine qui n'était grand dans aucun sens du terme. Les bolcheviques étaient en minorité, mais ils ont décidé qu'ils représentaient la majorité des ouvriers russes et ils ont dit à tout le monde – à leurs concitoyens, aux historiens – qu'il fallait les appeler « bolcheviques ». Ils étaient maximalistes – tout comme les écologistes profonds, *deep*, sans fond. Tout comme les écologistes, les bolcheviques pensaient à l'avenir et utilisaient toujours le futur simple. Pour eux le futur était simple et le passé composé. Le passé se composait d'aristocrates, de bourgeois, d'ouvriers et de paysans. Et le futur était simple : il n'y avait que le prolétariat dans ce futur. Il n'y avait que le prolétariat et sa dictature.

Les bolcheviques voulaient conclure une paix séparée avec les Allemands. « Plus de guerre, ça suffit ! » était un de leurs slogans principaux. Ces individus étaient doués pour tuer leurs concitoyens et aussi les étrangers, quand ils en avaient l'occasion ; sauf dans le cadre de la Première guerre mondiale. Ils prévoyaient une autre guerre, celle des mondes, comme disait Herbert Wells. Lénine et Trotski voulaient conquérir l'Europe pour y instaurer leur régime, pour pouvoir tuer encore plus d'humains qui les dérangeaient et les agaçaient. À la différence d'Hitler qui se concentrait surtout sur les Juifs, les tsiganes, les communistes, les homosexuels et les sous-hommes, ils faisaient tuer *tout* le monde littéralement ; le monde des humains.

Parfois, ils ne savaient même pas de quelle orientation ou nationalité étaient ceux qu'ils jetaient dans les trous. Par exemple, ils ont tué beaucoup de lesbiennes, même celles qui appartenaient au parti communiste. Ils jetaient dans le même trou les communistes et les anticommunistes, les socialistes et les antisocialistes. Céline aurait continué ainsi : les anarchistes et les anti-anarchistes, les tsiganes et les anti-tsiganes, les écologistes et les anti-écologistes, les pianistes et les anti-pianistes, les voisins et les anti-voisins. Céline affectionnait les numérations.

Depuis quelque temps, l'expression « bon voisinage » me fait tiquer car mon voisin l'emploie assez souvent ; il l'emploie tout le temps lorsque j'ai une occasion inestimable de l'avoir au téléphone, ce qui n'arrivera pas souvent, dorénavant, étant donné la précipitation que lui et sa femme manifestent au cours de nos conversations. Celles-ci se seraient terminées beaucoup plus tôt, si je n'avais pas dit plusieurs fois de suite : « J'ai quelque chose d'important à vous dire. Écoutez-moi, écoutez-moi. C'est important. » Je ne mentais pas, à la différence de Nathalie qui ment souvent. Je ne sais pas si Pierre ment ou non, et j'espère qu'il me donnera une occasion de découvrir la vérité, au lieu de dire sans arrêt : « Notre conversation a assez duré. » Sa femme le dit autrement, mais cela revient au même, de sorte que j'ai l'impression que mes voisins sont en pleine possession du temps. Ils savent tout à propos des débuts, des fins et même des milieux. Une prochaine fois, ils seront capables de me dire au tout début d'une discussion : « Nous sommes déjà au milieu, tu sais. » Mais d'abord ils diront qu'ils sont mes amis. Ils diront aussi que l'amitié mène à la camaraderie.

Hitler disait n'importe quoi, lui aussi. Mais il savait pertinemment qu'il disait n'importe quoi, et il le faisait exprès, tandis que nous, nous ne savions même pas qu'il disait n'importe quoi, qu'il n'y avait pas un mot de vérité dans son discours. Sauf peut-être le mot « intérêt ». Oui, c'est avec un intérêt qu'il suivait l'évolution du peuple russe. Il savait que Staline avait liquidé la plupart des généraux de l'armée rouge qui était à présent décapitée, comme on dit à présent. (Tout est à présent, toujours. Dans le présent.) Il savait aussi que l'Union Soviétique n'avait pas réussi à vaincre la Finlande, ce qui voulait dire que l'armée allemande que l'on appelait « toute puissante » pourrait venir à bout de la résistance des sous-hommes en un rien de temps. « Blitzkrieg, blitzkrieg », répétait Hitler. Il avait même appris l'équivalent français de cette notion : « La guerre éclair. » Cela lui plaisait non seulement à cause de sa victoire sur la France, mais aussi parce qu'il adorait les éclairs au chocolat.

Le mot « économique » n'était vrai qu'à moitié : Hitler n'avait aucune intention de continuer les relations économiques avec l'URSS. Mais il est vrai que Staline avait soutenu

l'effort de guerre fourni par les Allemands en leur envoyant du pétrole et aussi des métaux précieux, si je ne me trompe. En tout cas, dans un documentaire j'ai vu des trains allemands ou russes qui transportaient les matières premières et même les matières secondes – je ne sais pas si Céline l'aurait écrit – vers l'Allemagne. Et, en apprenant la prise de Paris, Staline a envoyé à Hitler un télégramme de félicitations.

> *Cher Camarade ! C'est avec une joie très vive que j'ai appris la chute de Paris que je ne connais que par ouï-dire, cela va sans dire : j'ai trop peu de temps pour le tourisme. Mais mon ouï et les dires que j'ai entendus m'en ont appris suffisamment sur les bourgeois qui s'amusent et s'enrichissent aux dépends du peuple, au détriment de sa liberté, de sa prospérité et de son égalité. Rien d'étonnant que je déteste cette ville où un ouvrier ne peut s'offrir une bouteille de grand bourgogne. Et ce n'est pas dû au fait que les ouvriers français préfèrent les grands bordeaux, les grands crus. Ils ne peuvent même pas boire une bouteille de champagne, que ce soit à l'occasion de la Saint-Valentin ou de la Saint-Silvestre. Comment peut-on aimer un pays où il y a une telle disparité entre la classe ouvrière et les nantis qui ne travaillent pas ? Savez-vous ce que dit Marx à ce sujet ? Ceux qui ne travaillent pas ne mangent pas. C'est-à-dire, qu'ils mangent, mais ils n'ont pas le droit de manger car ils ne travaillent pas à la sueur de leur front, à la différence des ouvriers. Pis encore, ils boivent de grands bordeaux. À propos, je sais que vous n'appréciez pas le vin ni l'alcool en général. Vous avez raison car nous devons être lucides à longueur de journée et de nuit pour confondre nos ennemis. Et l'alcool brouille la cervelle et par conséquent les cartes. Il brûle la cervelle, surtout la vodka. C'est pour cela qu'il ne faut pas en abuser. Mais une bouteille de vin rouge par jour ne nuit à personne, surtout pas à celui qui la boit. Et le vin qui me vient à l'esprit est un vin géorgien qui ne cède en rien aux grands bourgognes, je vous l'assure. Si un jour vous venez chez moi, je vous ferai goûter plusieurs vins de mon pays natal. Et je suis sûr et certain que vous aimerez ces vins, même si vous n'aimez pas les vins en général. Je sais que vous n'aimez pas Marx non plus, mais je suis sûr que tôt ou tard vous l'aimerez car il est impossible de ne pas l'aimer. D'ailleurs, même les intellectuels français l'aiment à la folie, paraît-il. Je ne lis ni Foucault ni Derrida, cela va sans dire. Je ne lis pas Deleuze non plus. Cela va sans dire aussi. Mais j'ai entendu dire qu'ils aiment tous Marx, et pour une fois, ils ont raison. Quant à vous, vous êtes bien supérieur à tous les philosophes français, de sorte que même si nous les mettions tous ensemble, les uns sur les autres, ils ne vous arriveraient pas à la cheville. Alors, je me dis que vous aimerez Marx car vous*

*êtes un ami de la vérité, un ami très précieux. Je vous embrasse très fort, votre Staline. Je suis sûr, par ailleurs, que Lénine se serait joint à moi, s'il avait été encore en vie. Donc, je vous dis de sa part : « Je vous embrasse, cher Herr Hitler. Nous vous embrassons tous les deux. » P.S. Trotski ne vous aurait pas embrassé.*

Comme le monde entier le sait, Staline était un opportuniste et quand il disait qu'il n'aimait pas la France, il le disait parce que son interlocuteur était Hitler. En revanche, lorsqu'il écrivait à Romain Roland, il se souvenait de Fourrier et de Saint Simon qui, d'après lui, étaient des précurseurs de la Révolution d'Octobre ou plutôt celle de Novembre. Et il se souvenait aussi de la Révolution française qui avait ouvert « les yeux, la voie et même la porte aux révolutionnaires russes qui ont compris ce qu'ils devaient faire. Ils ont compris aussi qu'il ne fallait pas commettre les fautes que les révolutionnaires français avaient commises. » A la fin de ce message télégraphique, Staline a dit quelques mots au sujet de Sartre qu'il appréciait plus que tous les autres philosophes français du XXe siècle. Et à la fin de l'éloge de Sartre, Staline a dit simplement : « Sartre a compris. De Gaulle n'a rien compris, mais Sartre a compris. »

Souvent on parle du temps comme d'une entité indivisible, de sorte qu'on l'imagine étaler sur une table et peut-être même sur la table de salle à manger. On mange le passé et l'avenir car ils sont tous là, accessibles non seulement aux prophètes, mais aussi aux simples mortels qui s'adonnent à la durée, au temps en tant que tel. Tel quel, comme disent les intellectuels français. Ils le disent, mais ils ne le pensent pas toujours et lorsqu'ils parlent du temps, ils parlent surtout du passé où ils trouvent Marx et même Trotski. Et puis la discussion s'épuise et on pense au déluge qui n'a pas eu lieu à cause de la paresse ou de l'indifférence de Dieu. Le Seigneur adopte parfois le point de vue de Spinoza et d'Épicure, surtout quand Il dit à propos des humains : « Qu'ils aillent au diable. Ils ne méritent même pas un déluge. »

Et les scientifiques disent : « Cela n'aurait servi à rien.

- Quoi ? demandent les non-scientifiques.

- Cela sert toujours à quelque chose, disent les admirateurs de Savonarole.

- L'humanité s'accroche à la vie, disent les spinozistes.

- Ça suffit, ça suffit, disent les autres. C'est à cause de vous que Dieu n'écoute plus nos cris.

- L'eau a une mémoire d'éléphant, disent les scientifiques. Par conséquent, il vaudrait mieux dire : 'Une mémoire d'eau.'

- D'eau pétillante ? Les bulles sont-elles des souvenirs ?

- Si vous voulez. N'importe quelle eau a une mémoire d'eau, sinon personne ne se souviendrait de nous. Mais l'eau parle de nous.

- De Christophore Colomb ?

- Et aussi d'Ophélie. De n'importe qui. Et même s'il y a un nouveau déluge, l'eau racontera notre histoire aux Martiens.

- Tant pis. Qu'ils se bouchent les oreilles ! Qu'ils souffrent à notre place !

- Pis encore, s'il y avait un nouveau déluge, nous reviendrions.

- Comme Batman ? »

Quand les scientifiques se mettent à parler, on se dit qu'on ne comprend pas non seulement ce qu'ils disent, mais aussi la vie, la mort et l'existence humaine en tant que telles. Bref, on ne comprend rien à rien, comme on dit très souvent, ce qui correspond à ce que l'on ressent et à ce qui se passe vraiment dans ce monde. On donne beaucoup d'explications, mais ces explications n'aboutissent à rien car ce n'est pas leur but qui consiste en une *sorte* d'aboutissement. Hélas, cet aboutissement mène vers un *autre* aboutissement ou plutôt une *autre* explication. On dit quelque chose et puis on ajoute « ou plutôt », et même si un espoir luit l'espace d'une seconde, il s'éteint dès que l'on prononce cette formule « ou plutôt », sans parler de « je ne sais quoi » qui détruit tout à la fois. Et malgré le fait que tout est déjà détruit, nos hésitations et nos formules continuent à détruire même ce qui n'existe plus – pour en être sûr deux fois, comme disent les Anglais. Et ils ont raison ; en tout cas, leur langue a raison, sinon elle n'aurait pas conquit le monde. Rappelons-nous que Dante avançait cet argument – la conquête du monde – pour prouver la justesse et la justice de la religion chrétienne. Et les Arabes avançaient le même argument pour prouver la supériorité de *leur* religion. C'est ainsi que le monde tourne, se tourne et se retourne. Et pourtant elle tourne, comme aurait dit Galilée.

Alors, les scientifiques se mettent à parler de l'eau. Comme dit une chanson russe : « Sans eau on ne va ni à droite ni à gauche. On ne va pas tout droit non plus. Et il va sans dire que l'on ne revient pas à la case départ. » Il est vrai que sans eau nous pourrions mourir une fois pour toutes, malgré la Résurrection qui continue à nous promettre monts et les merveilles. Le mont des Oliviers, par exemple. Mais revenons à l'eau qui nous garantit une sorte d'immortalité car, d'après les scientifiques, elle contient l'énergie de la vie. Quelle énergie ? demandons-nous. L'énergie nucléaire ? Dès que l'on parle d'énergie, le mot qui nous vient à l'esprit est le mot « nucléaire », et immédiatement nous nous mettons à discuter de cette énergie dont dépend notre facture de l'électricité ; et aussi notre vie, ce qu'il ne faut surtout pas oublier. Tant pis pour l'électricité et l'argent : la vie est plus chère que l'argent, comme disent les Russes. Cette

fois, ce n'est pas une de leurs chansons qui le dit. Ce sont eux-mêmes, les Russes ordinaires : passants, paysans, chauffeurs, chauffagistes, etc.

Les scientifiques précisent qu'ils parlent de l'énergie de la vie et que le nucléaire est l'énergie de la mort. Ce sont surtout les écologistes profonds qui le disent, mais nous parlons de l'eau, et on peut parler de l'eau sans quitter le côté de chez les écologistes. Elle tient dans une goutte d'eau, selon les scientifiques. Quoi ? Il y a tant d'informations autour de nous que nous oublions très vite de quoi nous parlons. Nous parlons de l'énergie ; cela, nous le savons. Mais de quelle énergie parlons-nous ? Nous pouvons parler de l'énergie d'un homme énergique, d'un président de la République. D'autre part, nous n'ignorons pas le fait qu'il y a des présidents qui sont aussi mous qu'un chiffon sans eau. Donc, si nous disons « le président de la République », nous ne pensons pas toujours à l'énergie, sauf si ce président a l'intention de fermer toutes les stations nucléaires. « Elle tient dans une goutte d'eau », disent les scientifiques et nous comprenons de quoi nous parlons. L'immortalité du genre humain tient dans une goutte d'eau. Et nous nous demandons comment elle peut tenir dans une petite boule qui n'est même pas en cristal.

Il est vrai que les scientifiques procèdent ainsi dès que nous nous mettons à leur poser des questions au sujet de l'avenir car nous y pensons de plus en plus. Autrefois, nous disions : « Après moi le déluge. » À présent nous disons plusieurs choses. Nous disons d'abord, « Avant moi le déluge », et nous nous rendons compte – et cette prise de conscience s'opère très, très vite – que le déluge n'a pas eu lieu et qu'au lieu d'un déluge nous avons eu Hitler, Staline et tutti quanti. Donc, nous disons : « Après moi pas de déluge. » Oui, d'un côté nous parlons sans arrêt de la nécessité d'un déluge qui pourrait nettoyer le monde même plus efficacement qu'Hercule ; d'un autre côté nous pensons à nos enfants auxquels nos ancêtres ne pensaient presque pas. Ils pensaient plutôt à leurs chevaux et même à leurs vaches car les chevaux et les vaches servaient à quelque chose, tandis que les enfants ne faisaient que crier et avoir de mauvaises notes à l'école. Et puis l'école buissonnière, l'école buissonnière ; sans arrêt, presque tous les jours. Et les instituteurs qui disaient : « Votre enfant ne travaille pas. C'est un bon à rien », ce qui voulait dire implicitement que nous n'étions également bons à rien.

Mais à présent nous sommes prêts à supporter n'importe quoi *for the sake* de nos enfants ; ou *pour* nos enfants, si vous préférez. Et vous êtes capables de préférer « pour » et même « sur » à « *for the sake* », si vous ne connaissez pas l'anglais et si vous pensez que la langue française est plus mélodieuse et même plus riche. Oui, nous supportons tout : instituteurs, notes, insultes. Nos enfants volent des poires dans le jardin de notre voisin et celui-ci se plaint auprès de nous en disant : « Votre fils est un voleur. » Que pouvons-nous répondre à cela ? Nous répondons

ceci : « Non, vous avez tort, cher voisin. Notre fils est un futur saint Augustin. » Nous avons raison, nous aussi. Nous n'avons pas toujours raison, contrairement à ce que nous pensons. Même cette fois, nous n'avons pas tout à fait raison. D'ailleurs, on est tenté de dire que personne ne peut avoir tout à fait ou entièrement raison pour la bonne raison que c'est impossible et même impensable. Et si un Français vous dit : « 'Impossible' n'est pas français », vous remplacez le mot « impossible » par le mot « impensable ». « C'est impensable », dites-vous à votre Français. Que peut-il répondre à cela ? Il répond du tac au tac : « Voulez-vous dire que je ne pense pas ?

- Non, ce n'est pas ce que je voulais dire.

- Ne respectez-vous pas notre tradition cartésienne ?

- Si, je la respecte et j'aime beaucoup Descartes.

- Et Descartes pensait que tout était pensable, puisque nous existons. Dès que quelqu'un est né et se met à exister, ce quelqu'un pense à tout. Sinon il meurt. Si nous pensions à quelque chose, cette chose ou cet être existe. Et si nous ne pouvons pas penser à quelque chose, Dieu nous mettra cette chose dans l'esprit, de sorte qu'il n'y a rien d'impensable dans l'univers. Pourquoi ? demandez-vous. Parce que Dieu est bon. »

Je pense à mes voisins, donc ils existent. Je ne pense pas à mes voisins, mais ils continuent à exister. D'ailleurs, il faut que me prépare à un procès éventuel : leur jardinier a recommencé ces travaux et rien ne peut l'arrêter, sauf le verdict « Coupable » ; sauf, la prison. Même si on lui dit : « Vous êtes coupable » il pointera vers la porte d'entrée de ses maîtres et continuera à tondre tout ce qu'il y a à tondre et aussi ce qu'il n'y a pas à tondre. Et si l'on dit à ses maîtres : « Vous êtes coupables », ils parleront du premier ministre et de tous les présidents de tous les conseils. Mes voisins parlent toujours de tout et c'est grâce à cela que la bureaucratie existe.

Mais revenons à nos enfants. Je n'en ai pas et je pousse un soupir de soulagement en pensant au bruit que tous les enfants adorent par-dessus tout. Ils en produisent eux-mêmes avec tout ce qui leur tombe sous la main. Et si rien ne leur tombe ni sous la main ni sous le pied, ils font tomber un tas de choses et ces choses tombent pour que nos enfants puissent faire autant de bruit qu'ils le veulent. Supposons que j'aie plusieurs enfants et que mes enfants aiment le bruit autant que les autres enfants. N'importe quel enfant prend l'initiative dès qu'il s'agit de produire un bruit, mais aucun enfant ne rejette les secours que l'on peut lui porter dans ce domaine, de sorte que le jardinier de mes voisins est une idole des enfants que mes voisins chérissent, comme n'importe quels voisins, comme n'importe quels citoyens du monde. Et ce sont leurs enfants qui demandent au jardinier de faire du bruit six heures par jour. C'est une supposition plutôt gratuite ; en tout cas, ce n'est pas comme cela que l'on gagne des procès. Il

ne faut surtout pas que je parle des enfants, sinon mes voisins diront tout de suite : « Nous faisons tout pour nos enfants. Nous supportons n'importe quel bruit pour nos enfants. N'aimez-vous pas les enfants ? Si vous ne supportez pas le bruit produit par notre jardinier, vous haïssez les enfants en tant que tels. Et par conséquent, vous ne méritez pas une place à la surface de notre planète enfantine. »

Donc, revenons à notre déluge qui ne revient toujours pas. Il serait blasphématoire de l'appeler « Le nouveau Messie » pour la bonne raison qu'il n'est pas nouveau : plusieurs épopées nous parlent du premier déluge et on se demande combien de déluges émaillent l'histoire de l'humanité. Peu importe : un déluge suffirait, si Dieu se donnait la peine de nous l'envoyer. Mais Dieu ne se donne pas cette peine et nous peinons toujours en essayant de trouver une solution au problème du réchauffement de la planète, entre autres. Bref, nous ne disons plus : « Après moi le déluge » car nous pensons à nos enfants qui ne savent pas nager. Et même si nos enfants apprennent à nager, il y aura toujours d'autres enfants – des nouveaux nés – qui se noieront dès que nous les mettrons dans l'eau ; ce qui ne veut pas dire que nous ne devons pas les faire baptiser. Un petit plongeon, et la chose est faite. Il n'y en va pas de même dans le cas d'un déluge qui requiert un art que seuls les nageurs et les plongeurs professionnels maîtrisent. Je crois qu'il faut plutôt parler des plongeurs profonds.

Nous ne parlons donc plus du déluge au futur simple. D'ailleurs, le futur n'est jamais simple, à en juger d'après ce qui nous arrive tous les jours, tous les lendemains. Nous disons plutôt : « Après moi les crèches. Après moi les jouets. Après moi le bruit. Après moi les jardiniers. » Oui, je le dis presque tous les jours, même si le jardinier de mes voisins est en vacances. Je n'entends rien sauf les oiseaux, les chiens et mon chat ; et la musique. Mais je continue à me dire : « Après moi le bruit. Après moi les jardiniers. » Faites ce que vous voulez après ma mort. Je vous autorise même à danser sur le toit de ma maison. D'ailleurs, avant ma mort, il faut que je le rende vulnérable et fragile. Vous dansez sur le toit, le toit s'écroule et vous tombez sur les clous que j'enfoncerai dans le plancher du premier étage de ma maison. Il faut que je pense à tout cela avant ma mort. J'espère que mes prières me laisseront assez de temps pour ce meurtre à retardement. Et si saint Pierre me pose la question : « Pourquoi as-tu tué tes voisins ? » je répondrai : « Je ne savais pas qu'ils allaient danser sur mon toit, après ma mort. Seuls les violonistes dansent et jouent sur les toits. *Fiddlers*, comme on dit. Mes voisins ne jouent pas de violon. En fait, ils détestent la musique. »

Pendant ce temps-là, les scientifiques continuent à nous rabattre les oreilles avec l'eau. Ils nous disent que la vie est née dans les nuages et que même s'il y a un nouveau déluge, l'humanité reviendra au grand dam des écologistes et de leurs profondeurs. Oui, au gré des

turbulences de l'atmosphère, les gouttelettes des nuages fertiliseront la terre une fois de plus. Les écologistes nous disent que n'importe quel déluge est censé nettoyer la terre en la débarrassant de ses habitants. Mais les humains n'habitent pas dans les nuages – « à l'exception de quelques têtes », disent les écologistes. Par conséquent, Dieu ne fera pas de mal aux nuages, même par mesure de précaution. Et ce sont les nuages qui se chargeront de l'avenir de l'humanité, les enfants et les nuages. Et cela veut dire que nous devons chérir les nuages presqu'autant que nos enfants ; comme s'ils étaient nos enfants. Et pour cela il faut que les Anglais changent leur point de vue. Ils chantent toujours à propos des étoiles, mais celles-ci n'ont rien à voir dans notre histoire, quoi que les astrologues disent à ce sujet. Rien du tout, disent les scientifiques. Et puis ils nous parlent de la mécanique quantique et ils se contredisent, comme d'habitude. Et ils se disputent, comme d'habitude. Einstein parle de l'harmonie, Nils Bohr de la disharmonie. Bref, les Anglais doivent chanter autrement.

Ils doivent chanter ceci :

Petit, petit nuage.
Je me demande ce que tu es.
Tu es un petit nuage
Et cela, je le sais.

Mais tu donnes aussi la vie
Et tu te penches sur notre lit
Pour nous chanter une berceuse,
Pour écarter les fées malencontreuses.

Et les nuages répondent à notre chanson : « Vous nous maltraitez. Que faites-vous avant vos fêtes nationales ? Vous nous balayez, comme si nous étions de la poussière. Vous envoyez vos avions dans le ciel et vous nous balayez. Nous nous faisons traiter comme des malpropres. Pensez-vous que nous pourrions gâcher vos fêtes en versant de la pluie sur la tête de votre président ? Nous ne pleu*v*ons pas toujours. Ou nous ne pleu*r*ons pas toujours, si vous préférez. Nous pleurons à propos et nous respectons les fêtes. À dire vrai, nous les fêtons avec vous. Pourquoi nous exclure de vos festivités ? Seriez-vous allergiques aux nuages ? D'accord, vous l'êtes, vous l'êtes. Vos fêtes le sont aussi. Alors, nous sommes allergiques à votre vie. Un point c'est tout, *period*, *full stop*. »

« À l'intérieur de la goutte, la tension de surface fabrique des molécules complexes », disent les scientifiques. Ils continuent à nous parler de la vie, de son retour, de l'éternel retour de la vie. Nous leur disons que c'est une vieille chanson.

Retour, retour, et éternel,
Et éternel, et ritournelle.

« Normalement, disent les scientifiques, les aldéhydes et les amines réagissent difficilement ensemble. Or, dans une goutte, cette réaction est tout à coup simplifiée : aldéhydes et amines ne cessent de fusionner, fabriquant de nouvelles molécules plus complexes. » Personne ne les écoute.

Avant d'entreprendre quoi que ce soit, il faut savoir à qui on a affaire – surtout s'il s'agit du monde des humains. D'après certains, dans le monde des animaux les choses se passent plus simplement ; autrement dit, il est plus facile de s'entretenir avec les animaux, de les entretenir. Il n'en va pas de même pour les jardins, et mes voisins me fournissent un tas d'exemples que je pourrais utiliser au cours du procès qui s'approche, à mon avis ; il devient de plus en plus inévitable, étant donné l'obstination de mes voisins et leurs sourdes oreilles. Ils ne se donnent même pas la peine de les tourner ; ils ne m'écoutent pas, un point c'est tout. Ils écoutent leur broyeuse et cela leur suffit amplement, de sorte que je me demande s'ils continuent à écouter les humains pendant les réunions auxquelles ils assistent de temps en temps. Certainement, certainement. Mais je n'assiste pas à ces réunions, moi ; par conséquent, ils ne m'écoutent pas.

Je pourrais peut-être prendre part à une de leurs réunions pour pouvoir dire en présence de leurs collègues : « Vos collègues ou plutôt vos PDG n'aiment pas la musique et détestent les artistes. Comment pouvez-vous travailler avec eux ? Certes, vous vous occupez de millions et pas de sonates de Beethoven. Vous vous dites que les grands compositeurs du passé étaient tous pauvres, et par conséquent qu'il vaut mieux ne pas suivre leur exemple. Il vaut mieux ne pas composer, ne pas jouer et même ne pas écouter. Ça ne sert à rien et c'est même nuisible parce que ça éloigne des millions. Dès que les millions entendent de la musique classique, ils déguerpissent. Même s'ils entendent le finale de la *Neuvième* de Beethoven qui leur parle de l'embrassade des millions, ces derniers quittent la salle. D'accord, je ne vous parlerai pas de la musique. Je vous parlerai plutôt du bruit. »

Mais parfois les gens ne comprennent pas de quoi vous parlez, si vous leur parlez du bruit. Ou ils disent : « Ça dépend, ça dépend. » Pour ces gens-là, il y a des signes que la plupart des Anglo-Saxons appellent « *status symbols* ». En fait, il n'y a que des pauvres et des milliardaires qui n'en parlent pas. Les pauvres profonds ne les connaissent pas et les milliardaires ne sont pas richissimes pour rien : ils sont au-dessus de ce genre de considération. Ils ont déjà dépassé cet étape et n'épatent plus ni les bourgeois ni les aristocrates ; sans parler des ouvriers. Mais j'imagine que mes voisins continuent à penser aux *status symbols*. Leur connaissance ou méconnaissance de la langue anglaise ne leur permet pas de lire Shakespeare dans l'original, mais elle leur permet de parler des *status symbols* ; en tout cas, ils y pensent, sinon ils n'auraient pas acheté cette broyeuse qui doit coûter une fortune. Autant qu'une Ferrari, autrement dit. Je suis sûr et certain qu'une Ferrari vaut plus que n'importe quelle broyeuse, mais je leur dirai : « Il faudra vous séparer de votre broyeuse. Elle vaut même plus qu'une Ferrari, mais les Ferrari sont silencieuses à côté de votre broyeuse. Si vous en achetez une ou deux, je ne dirai rien. Je vous le promets solennellement. »

Pour le moment, mes voisins ont respectivement une Audi et une Maserati. En tout cas, mon jardinier prétend que Pierre a une Maserati que je n'ai jamais vue, quant à moi. La garderait-il dans son garage ? Pour quoi faire ? Après tout, c'est un autre symbole qu'il faut montrer, ne serait-ce que de temps en temps ; sinon ça ne sert à rien. On se sent aussi bien dans une BMW, à mon avis. Il est vrai que je n'ai jamais voyagé dans une Maserati. En Inde, un jour, j'ai parcouru plusieurs kilomètres dans une Rolls, mais c'était il y a trente ans et je ne me souviens de rien, sauf du fait qu'un jour, mon corps était à l'intérieur d'une Rolls Royce. « Et alors ? » demande mon esprit. Il ne pense qu'à son élévation et ne prête pas assez d'attention à mon corps, de sorte que je crains de plus en plus une révolte de mon corps contre mon esprit. Une maladie, une paralysie générale, voir la mort. Contrairement aux pessimistes et aux écologistes, je ne vois pas la mort partout et toujours, mais malgré tout – malgré quoi ? je me demande – je la vois de temps à autre. Pour le moment, le temps est *autre* par rapport à ces temps-là. C'est pour cela que je pense plutôt à ma vie qui est liée indissolublement au bruit malsain produit par mes voisins.

Je n'irai pas à leurs réunions qui ne m'intéressent pas. Je suis presque sûr que personne ne m'écoutera parce que l'on pensera aux millions et aux milliards. Pendant ces réunions, mes voisins ne parlent que de cela en prononçant le mot « million » à tout bout de champ. Et au moment où ils pensent que personne ne les écoute à cause de l'inévitable fatigue, ils disent : « vingt milliards » et leurs collègues dressent l'oreille. D'ailleurs, je suis presque certain que leurs sujets se lèvent lorsque les milliards se mettent à sortir de leur bouche, de la bouche de

leurs patrons ; de leurs P, de leurs D, de leurs G. D'ailleurs, les Russes n'ont pas besoin de recourir aux mots « cul » et « *arse* ». Ils disent simplement « G », ce qui signifie exactement la même chose. Par ailleurs, ils prononcent ce « g » à la française, pas à l'anglaise ; pour une fois.

Je ne sais ce qu'ils sont qu'en partie. Je continue à parler de mes voisins qui ne m'invitent pas chez eux, contrairement à leurs promesses ; de sorte que j'ai très peu d'occasions de les connaître, d'autant qu'ils font de leur mieux pour ne me parler ni au téléphone ni dans mon salon. La plupart des humains – qu'ils soient riches ou pauvres – se disent qu'il faut éviter les émotions négatives. Oui, pour une fois, les pauvres et les riches sont sur la même longueur d'onde et on se demande si l'on peut éviter les grèves et même les révolutions en disant aux mécontents : « Vous vous trompez : nous avons beaucoup en commun. Ni vous ni nous n'aimons les émotions négatives. Et vous et nous voulons vivre le plus longtemps possible. » Une fois de plus, je suis presque sûr que même un pauvre ne décrocherait pas, s'il voyait mon numéro de téléphone sur un écran quelconque. 'C'est l'emmerdeur qui continue à me harceler, se dirait ce pauvre. Pourquoi décrocher ? Pour écouter sa voix de crécelle ? Rien que ses intentions me donnent la chair de poule. Et la chair de poule raccourcit la vie de ma propre chair. »

Oui, je sais déjà que mes voisins sont des « G », tous deux. Il y a quelques mois, je croyais qu'il n'y avait qu'un seul « G » dans leur famille ; ou plutôt une seule « G ». Ne parlons pas des enfants : c'est mal vu par tout le monde y compris par les écologistes, qu'ils soient profonds ou superficiels. Même Staline aimait les enfants ; en tout cas, il les prenait dans ces bras pour les montrer à ses sujets. Et il souriait en présence des enfants pour montrer qu'il pensait à l'avenir de son pays. Et même après la mort de Staline, les dirigeants soviétiques montraient les enfants aux foules, comme pour rappeler aux ouvriers et aux paysans que leurs enfants vivraient à l'époque du communisme triomphant. À l'époque soviétique, on caressait les enfants de plus en plus car on avait l'impression qu'on touchait le communisme. Et c'était le seul moyen de le sentir d'une manière réaliste. Le reste était littérature et surréalisme.

Je ne dis donc pas que les enfants de mes voisins sont des « g » minuscules, et je ne le dirai toujours pas, même si j'apprends un jour qu'ils adorent non seulement le jardinier, mais aussi ces instruments. Mais un « g » et même cinq « g » ne suffiront pas à convaincre les juges ou les jurés de la culpabilité de mes voisins. Et même si j'adjoins cinq « p » et cinq « d » aux cinq « g » dont j'ai parlé tout à l'heure, cela ne m'avancera à rien. Supposons que je dise au juge : « Mon voisin est un 'G' majuscule.

- Pardon ?

- Voulez-vous que je traduise cette lettre en français ? Selon toutes apparences, vous ne connaissez pas le russe.

- Non.

- En russe, la lettre ‘g’ veut dire ‘derrière’.

- Et alors ? Que voulez-vous dire par là ? Voulez-vous dire que votre voisin a un derrière ?

- Non, ce n’est pas la peine : tout le monde peut le voir.

- Effectivement. S’il n’avait pas de derrière, il n’aurait pas pu s’asseoir au début de la séance. Il s’est assis et il se lèvera quand je lui demanderai de se lever. Et il s’assiéra de nouveau quand je lui permettrai de s’asseoir.

- Je sais, je sais. Je ne parle pas de son derrière. Je n’en ai cure, d’ailleurs. Je dis simplement qu’il est lui-même un derrière. Attention ! Je ne dis pas : ‘C’est un arriéré mental.’ Il est plutôt un derriéré tout court. »

Non, cela ne va pas du tout. Et puis ce n’est pas la vulgarité qui triomphe dans une salle d’audience où même les gens vulgaires deviennent respectueux ; même si le juge ne porte pas de perruque. Tout le monde sait qu’un juge peut porter une perruque et que cela se fait en Angleterre, par exemple. Et puis on dit tout le temps : « Votre honneur, votre honneur » ou quelque chose de semblable. Il serait indécent de parler d’un derrière – quel que soit ce dernier – en présence de « votre honneur ». Honneur et derrière ne vont pas ensemble, quoi que les linguistes puissent dire à ce sujet. Et puis cela n’a rien à voir avec la broyeuse, si ce n’est que le jardinier s’assied dessus. Et pour cela il a recourt à son derrière. Il ne se couche pas sur sa broyeuse ; il ne se couche ni sur le ventre ni sur le dos. Il se peut qu’il puisse ou sache accomplir sa tâche dans une position horizontale, soit sur le ventre, soit sur le dos. Il se peut qu’il puisse s’étendre de tout son long sur la broyeuse qui est de toute façon plus grande que lui, malgré sa taille. D’ailleurs, il n’est pas si grand que cela. Mais Pierre est encore plus petit. Je ne les ai jamais vus ensemble, mais si je les voyais côte à côte, je penserais qu’Adam peut battre Pierre à plate couture – sans problème, comme on dit ; ou « pas de soucis ».

Quand on voit un petit homme, on se dit qu’il s’agit soit d’un émule de Napoléon, soit d’un petit bonhomme. Je crois que Pierre est un petit bonhomme qui parfois fait un petit étalage de sa bonhomie. En tout cas, il n’est certainement pas un émule de Napoléon ; même sa femme ne l’est pas, malgré ses dents. Je ne saurais décrire son physique pour la bonne raison que ce sont ses dents que je vois lorsque je la vois soit dans sa voiture, soit ailleurs. Je vois ses dents automatiquement, même lorsqu’elle ne sourit pas. Il est vrai qu’elle sourit presque tout le temps, mais même lorsqu’il s’agit de ce presque, je vois ses dents. D’habitude, on divise les femmes d’affaires en deux catégories : les unes sourient tout le temps, les autres jamais. Nathalie a choisi

la voie moyenne et elle suit cette voie un peu partout – partout où cette voie la mène. Elle ne me parle plus au téléphone, mais elle écoute mes messages et va même jusqu'à les transmettre à son jardinier.

C'est le père de Nathalie qui est le Napoléon de l'histoire ; hélas, cette histoire ne le concerne pas vraiment, si ce n'est que sans son argent mes voisins n'auraient pu acheter ni leur maison ni la broyeuse. Il y a des romanciers qui ne font que raconter des histoires, et j'imagine qu'un de ces romanciers se renseignerait auprès des financiers belges au sujet du père de Nathalie dans le but d'étoffer l'histoire en ajoutant un caractère pittoresque dans son cadre. Tous les Napoléon sont pittoresques et Raskolnikov est une preuve presque tangible – les haches sont souvent tangibles – de ce que j'avance. Mais je ne raconte pas d'histoires ; je ne fais que me préparer au procès qui aura lieu tôt ou tard. Et pour cela, il faut que je puisse me représenter non seulement la broyeuse que mon amie tourangelle voulait prendre en photo, mais aussi mes voisins, leur physique ; et leur chimique, j'allais dire en pensant à leurs pensées, à leurs intentions.

D'un côté je vois une trentaine de dents, de l'autre un petit bonhomme qui suit son bonhomme de chemin en compagnie de sa femme ; et en compagnie des compagnies de sa femme. Et après ? Que sais-je du physique de mes voisins à part la taille et les dents ? Prenons, par exemple, leurs cheveux. Qu'en sais-je ? Presque rien. Pourquoi devrais-je m'occuper de leurs cheveux ? Pour pouvoir décrire mes personnages ? Mais ce ne sont pas mes personnages. Ce sont mes voisins et mes ennemis. Pierre a beau me dire qu'il est mon ami. Il pense sans doute que s'il m'arrivait quelque chose, il pourrait m'apporter une orange. Autrement dit, il attend qu'un malheur s'abatte sur moi pour répéter le dicton auquel tout le monde croit : « C'est dans le malheur… » J'ai dit quelque part que c'est le contraire qui est vrai : c'est dans le bonheur que l'on connaît les vrais amis. Un orange par-ci, par-là ne compte pas. Quand vous êtes heureux, vos soi-disant amis se laissent aller et vous insultent. Et si vous êtes sur votre lit de mort, ils vous parlent de Dieu ; parfois, ils se donnent même la peine de prier pour vous, d'autant qu'en priant pour vous, ils prient pour eux-mêmes. Ils prouvent à Dieu qu'ils s'en souviennent aux moments difficiles ; et Dieu les récompense pour cet effort qui fait travailler leur mémoire. Pour ce double effort.

Il me semble que les cheveux de mon voisin sont noirs d'ébène. On les appelle peut-être aile de corbeau, ce qui pourrait vouloir dire que mon voisin est un corbeau lui-même : tels cheveux, telle identité. Ou telle incarnation. Mais dans l'esprit français le mot « corbeau » est lié aux lettres anonymes et je n'ai pas envie d'accuser mon voisin de plusieurs crimes à la fois, surtout que je suis presque sûr qu'il n'écrit pas de lettres anonymes. Au contraire, il met les

cartes sur table en disant : « Je connais le premier ministre et douze PDG. » Et tout le monde se tait car tout le monde – à quelques exceptions près – ne met pas en doute la grandeur d'un premier ministre pour la bonne raison qu'il est le premier parmi les ministres. Être ministre n'est pas mal en soi et tout le monde s'empresse à vous appeler « Monsieur le ministre » ; mais si vous êtes le premier parmi les ministres, vous méritez un mot de plus, et ce mot n'est pas n'importe quel mot. C'est le mot que l'on attribut aux gagnants, qu'il s'agisse des jeux olympiques ou de la vie courante. On dit : « C'est un soldat de première classe » et cela veut dire qu'il s'agit du meilleur des soldats. Tous les autres sont bien, tandis que vous, vous êtes excellent, au-dessus du lot. En votre présence, le lot disparaît peu à peu. Il y en va de même pour celui dont on dit : « Il est le premier de la classe. » D'abord, on dit : « Il a beaucoup de classe », mais comme il y a toujours des gens qui sont prêts à contester tout ce qu'ils entendent, vous préparez votre réponse à leurs ripostes à l'avance. Ils vous disent, par exemple : « Et alors ? Il y a beaucoup d'hommes et de femmes qui ont beaucoup de classe. » Alors, vous sortez votre réponse sans oublier votre sourire : « Mais c'est le premier de la classe » et tous ces minus se taisent.

Mon voisin est donc un anti-corbeau en quelque sorte. Il est aussi un corbillard, étant donné sa production de bruit qui pousse ses voisins vers le tombeau, mais il n'est pas un corbeau, pas du tout. À ce train-là, on peut dire qu'il est tout et personne, ce qui risque de nous rappeler Borges ; et ce n'est pas le moment de se souvenir de Borges et même des Borgia, malgré quelques ressemblances frappantes. Entre qui et qui ? Entre les Borgia et mes voisins ; laissons Borges tranquille. Laissons les Borgia tranquilles, eux aussi, et parlons plutôt du procès que je dois gagner, sinon bonjour toutes sortes de dégâts ; l'hypertension, entre autres. (Et bonjour les petits bourgeois.) D'ailleurs, mon jardinier m'a conseillé de m'adresser à mon médecin pour lui demander d'écrire une sorte d'attestation, comme quoi je ne supporte pas le bruit à cause du stress que cela me cause et aussi parce que je suis pianiste. Je prépare un concert et j'entends ce bruit. Je me dis que je suis pianiste et que par conséquent je suis censé entendre la musique et pas le bruit d'une tondeuse, etc. À la rigueur, je pourrais écouter la musique des sphères, mais la musique de ce jardin-ci – il ne s'agit aucunement d'un jardin japonais sonorisé par une cascade – ne s'accorde pas avec mon monde intérieur et même celui que je crée à l'extérieur de moi-même lorsque je me donne la peine de jouer du piano.

D'accord, je suis le conseil de mon jardinier et pense à mon médecin, à cette femme que je connais depuis une quarantaine d'années. Elle est charmante, adorable et serviable. Elle est tout ce que vous voulez et pour le moment je suis presque obligé de vouloir tout ce que je veux car mes voisins veulent tout ce qu'ils veulent ; et ils agissent en conséquence. Pour être

conséquent, je dois donc agir de la même façon et pour cela je dois téléphoner à cette femme pour lui demander d'écrire une sorte d'attestation, comme quoi je suis sujet aux maux de tête, à l'hypertension et aux crises cardiaques qui deviennent de plus en plus fréquentes à cause de la broyeuse intempestive. Mais je n'ose pas le faire parce que j'ai beaucoup d'amitié pour cette femme et je ne veux pas la mettre dans une situation difficile et presque sans issue. D'un côté elle se sentira obligée de me sortir du pétrin où je me trouve actuellement ; et pour une fois ce n'est pas de ma faute. Certes, j'aurais pu ne pas acheter cette maison ; j'aurais pu même rester en France, malgré la mauvaise conjoncture et le gouvernement clownesque. D'ailleurs, Bergman et surtout Fellini auraient été ravis de pouvoir faire un film sur ce gouvernement, étant donné la passion qu'ils nourrissaient envers les clowns. Mais j'ai assez de clowns à ma disposition et pour une fois, mes voisins ne me contrediront pas. Et pourtant je ne suis pas sûr qu'ils se rendent compte que leur propriété est une arène où un clown se produit presque tous les jours ; et les autres clowns l'écoutent, le regardent et l'admirent.

Mon amie risque de me dire : « Que pourrais-je écrire ?

- Tu peux parler du stress et surtout de l'hypertension.

- Mais on ne t'a pas encore hospitalisé.

- Je ne suis pas mort non plus. Pas encore. Ce serait un argument massue et inutile. Après moi, le bruit, tu sais.

- Tu sais, mon voisin a un chien. Il aboie sans arrêt. Comment veux-tu arrêter un chien ?

- Et un être humain ? Le jardinier n'est ni un chien ni un loup. C'est plutôt un clown, rien de plus.

- Comment arrêter un clown, un clown à plein temps ? »

Je me dis : « Je suis pianiste, je suis le premier lauréat d'un concours important, très important, j'ai passé huit ans au conservatoire de Moscou. Et lui, lui, mon voisin ? Il est ce bruit, ce bruit, ce bruit, ce bruit. Je ne mérite pas cela. Je ne mérite pas la légion d'honneur non plus, mais entre cet honneur-là et ce bruit-ci il y a une distance d'une dimension énorme, comme dit un personnage de Griboïedov. Et cette distance me permet de choisir la voie moyenne que je choisis volontiers, d'ailleurs. Je peux vivre sans la légion d'honneur, mais je ne peux pas vivre en présence de ce bruit, dans son voisinage immédiat. C'est ce que je me dis et la tension monte au fur et à mesure que je répète les mots 'bruit', 'ne mérite pas', 'déshonneur', 'immédiat', 'voisinage', 'copinage', 'premier ministre', 'deuxième ministre', 'troisième homme', 'manque de respect', 'Beethoven', 'Bach', 'Platon'. » Je ne peux plus lire non plus.

Hier, je me suis dit : « Le bruit recommence », et je ne me suis pas menti. D'ailleurs, je n'ai pas cette habitude : je ne me mens jamais, même quand il s'agit d'un faux espoir qui n'est

pas vraiment un mensonge. Une mauvaise habitude, rien de plus. Comme la plupart de mes semblables, je ne peux renoncer à l'espoir ni au profit du désespoir ni pour une autre raison. Oui, j'ai entendu le bruit de la souffleuse ou de la tournicoteuse. Quelque chose tourne quelque part et j'entends ce tournage, ce voyage au bout du bruit. Moi, je ne voyage pas ; j'écoute, j'écoute, je suis à l'écoute de ce voyage infernal, glacial. Aujourd'hui, j'écoute ce voyage à partir de neuf heures du matin. Et même lorsque je regarde un DVD russe consacré à des malfrats et par conséquent aux pistolets et aux balles, j'entends ce bruit ; et aucune explosion ne viendra à bout de ce bruit, à son bout, quel que soit ce bout ; sauf si une bombe atomique tombe dans mon jardin – dans leur jardin, dans leur jardin. Un lapsus peut nous coûter la vie, comme dit Freud dans son livre consacré à la vie quotidienne. Encore un tombeau.

Soudain, le bruit s'arrête. En l'occurrence, le mot « soudain » est juste car ce bruit ne s'arrête presque jamais, et par conséquent ces arrêts arrivent soudainement : on ne s'y attend pas. On peut s'attendre à tout de la part de ces gens, mais pas à cela, pas à cela ; à tout ce que l'on veut, mais pas à cela ; à tout ce que l'on ne veut pas, mais pas à ce que l'on veut. Peu importe : le bruit s'arrête et c'est ce qui importe en ce moment ; à n'importe quel moment, comme je dis. Alors, je me dis que le bruit s'est arrêté pour la journée : il est déjà trois heures de l'après-midi. Ensuite, je me rends compte que je me suis trompé. Je regarde mes fenêtres et je vois des gouttes de la pluie. Je mets le nez dehors et les mêmes gouttes – d'après la théorie de Keats, il s'agit des mêmes gouttes – me tombent sur le visage et même sur une des épaules qui n'est pas dénudée, Dieu soit loué. Je referme la porte et je me dis que je me suis menti il y a quelques minutes. Le bruit ne s'est pas arrêté à cause d'une cause intérieure : la fatigue, la mauvaise conscience. Non, il y avait une cause *extérieure* et je me dis – cette fois, je ne me mens pas – qu'aujourd'hui je préfère la pluie au beau temps. Oui, j'ai peut-être déjà parlé de la pluie et du beau temps – dans ce contexte-ci, ici, par ici. (Il n'y a pas d'autres contextes dans ma vie ; pas en ce moment.) Mais cela revient, revient. Quelque chose doit revenir de temps en temps, sinon il faudra dire adieu à l'éternel retour, à l'éternité. Cela revient et je me dis que je préfère toujours la pluie au beau temps.

Et puis cela recommence et je me dis que même la pluie n'arrête plus notre brave macho-perfectionniste. Il ne pleut pas à verse, mais il pleut, il pleut, et même les bergers peuvent en témoigner, pas uniquement leur femme. Dorénavant, je prierai Dieu de nous envoyer des averses qui, dans le royaume du ciel, sont situées dans le voisinage des déluges. C'est ainsi que l'on fait d'une pierre deux coups. Si l'on ne peut pas obtenir un déluge, on se rabat sur des averses qui ne punissent personne, même pas les amoureux qui dansent sous la pluie, sous les averses, et qui pourraient peut-être même danser au milieu d'un déluge, mais on n'aura jamais

de preuve de cette aptitude que l'on attribue aux amoureux. Oui, ils perdent la tête mais pas les jambes, de sorte qu'ils dansent des valses et tout ce qu'il y a de plus moderne dans les rues où il n'y a que le malheur et la misère. Mais les amoureux ne les remarquent même pas. Ils se concentrent sur leur amour et leur bonheur au point d'oublier le monde entier. D'ailleurs, ils ne cachent même pas cet oubli. Ils chantent, par exemple : « J'ai tout oublié, sauf toi, ma chérie. » Quel égocentrisme, pensent les passants qui meurent de faim. Pour une fois, il ne s'agit pas de passants sans souci. D'ailleurs, il n'y a rien sans souci dans le monde et Goethe en savait quelque chose. C'est pour cela peut-être que l'on dit sans discontinuer : « Pas de souci, pas de souci. » Pour conjurer le sort.

Une fois de plus, je reviens au physique de mes héros – ou plutôt de mes ennemis qui ne sont ni des héros ni des héroïnes. Ils ne sont rien du tout, malgré leur richesse et les signes extérieurs de cette richesse dont je souffre dans la vie quotidienne, comme s'il agissait de ma misère intérieure. En fait, ma vie est devenue quotidienne et misérable à cause de ce maudit bruit – bruit maudit, maudit bruit – car ce bruit est capable de tout ; en sa présence, même un saint risque de devenir un démon. Encore une métamorphose. Autrefois, ma vie était une fête permanente ; à présent elle suit la trajectoire du bruit. Tantôt il loge dans un coin du jardin ; tantôt dans un autre. Ce jardin a beaucoup de coins et le bruit les visite tous sans oublier les recoins et même les rerecoins. On ajoute encore quelques « re » et le tableau est complet, si tant est qu'il puisse être complet, ce tableau. Je me demande quelle pièce Moussorgski aurait écrit, s'il avait entendu le bruit de ce jardin. *Les tableaux d'un jardin*. Première pièce : *La tondeuse*. Deuxième pièce : *La souffleuse*. Troisième pièce : *La broyeuse*. Quatrième pièce : *Les feuilles*. Cinquième pièce : *Le jardinier*. Sixième pièce : *Le quatrième signe de richesse*. Septième pièce : *Le huitième signe de richesse*.

Alors, leur physique : cheveux, yeux, épaules, omoplates, poitrine, ventre, cuisses, tour de taille. Je n'en sais rien. Il paraît que les brunes sont plus démoniaques que les blondes. Ce sont les mélomanes qui le disent, les amateurs d'opéra. Ils aiment tous Mozart et pour eux toutes les brunes sont la reine de la nuit. Mais les mêmes amateurs se souviennent des Valkyries, dès que la conversation se met à rouler sur les blondes. Conclusion : toutes les femmes sont féroces. Non, pas toutes les femmes, pas toutes, pas toutes. Même Nathalie n'est pas féroce ; elle est pour le moins insignifiante. C'est sa fortune qui est signifiante. Elle est à la fois le signifiant et le signifié. Pas pour moi, s'entend ; mais je ne compte plus, étant donné que mon vote est déjà acquis. Je vote pour moi-même, pour ma paix – je ne parle pas de la paix de mon âme – et aussi pour la musique que je préfère aux souffleuses. Si un jeune homme ne comprend pas la musique,

on lui dit : « Écoute, écoute. Tu t'y habitueras. Tu l'aimeras. » J'écoute la broyeuse tous les jours ; je ne l'aime toujours pas.

Ne parlons plus des cheveux, des épaules et des corps en général. Même les signes extérieurs de richesse peuvent disparaître l'espace d'un instant parce que j'en aurai besoin dans quelques minutes et dans quelques heures. Mais pour le moment ce sont les signes *intérieurs* de richesse qui m'intéressent. C'est facile, n'est-ce pas ? Un jeu de mots, un de plus ; un jeu d'esprit. On dit « intérieur » et on ajoute « extérieur ». C'est facile de raisonner, de penser comme cela. Le cerveau n'a pas besoin de voler d'un objet à un autre, de prouver que la théorie des lacets et la mécanique quantique disent la vérité, que tout est lié dans l'univers et que l'harmonie dont rêvait Einstein n'existe pas. Et Dieu joue aux dés sans arrêt, sans arrêt. On Le prie d'arrêter, de s'occuper des choses sérieuses, des crimes qui concernent toute l'humanité. Mais Dieu continue à jouer aux dés et il n'y a rien à faire parce que nous sommes trop petits, trop impuissants. Et la seule chose que nous puissions faire concerne nos jardins ; et c'est à cause de cela que nous achetons des broyeuses et des souffleuses. Nous prouvons que nous existons. Nous aussi, nous pouvons jouer aux dés ; et nous jouons aux dés en prouvant à tout le monde que nous sommes des petits Dieu. Et nous passons des signes extérieurs aux signes intérieurs. Nous ne jouons plus aux dés et du coup nous découvrons qu'il y a une sorte d'harmonie de par le monde. Le mot « extérieur » est lié au mot « intérieur ». Si l'on fait un test et l'on vous dit : « Dites un mot sans réfléchir. Nous dirons un mot et vous direz un autre mot. Nous vérifions vos capacités mentales, les jeux d'associations dont vous êtes capable. Alors, nous disons le mot 'extérieur'. Que dites-vous ? » Et vous dites « intérieur ». La vie est simple, mais elle n'est pas tranquille. Ce bruit-là vient du jardin de mes voisins. Et c'est de ce bruit que je dois m'occuper pour survivre, pour travailler, pour écrire, pour jouer du piano. C'est une question de survie. C'est cela que j'ai dit à Nathalie. Alors, parlons des signes de sa richesse intérieure.

Je n'ai jamais rencontré de petits bourgeois. C'est-à-dire, j'en ai rencontré beaucoup, mais je ne pensais pas à cette notion en leur parlant, en buvant du thé avec eux. Je les écoutais, même si l'on ne parlait pas toujours de Heidegger et de Wittgenstein. On en parlait parfois, mais on parlait d'autres choses aussi car il y a beaucoup de choses dont vous pouvez parler si vous buvez un bon thé au lait et mangez un bon gâteau. Vous parlez et vous ne vous dites pas : « Je parle à des petits bourgeois qui se comportent comme des petits bourgeois. » La plupart des philosophes français le faisaient il y a quelques décennies. Même aujourd'hui, en France, on fait encore une fixation sur la lutte des classes et sur la bêtise des petits bourgeois qui sont ridicules, risibles, etc. S'il y a une bêtise quelque part, immédiatement on attribue cette bêtise

aux petits bourgeois. On dit : « Les petits bourgeois disent, pensent, font, foncent. » Comme si les ouvriers ne faisaient pas la même chose, de temps en temps ; comme s'ils ne disaient pas les mêmes bêtises. Et les intellectuels ? Non, les petits bourgeois les intéressent moins qu'autrefois. Dans mon cas, c'est l'inverse : autrefois, je ne m'intéressais pas aux petits bourgeois. À présent je m'y intéresse car ma vie dépend de la petite bourgeoisie.

Si vous êtes un petit bourgeois, vous pouvez devenir grand, si Dieu vous prête vie et argent. En fait, Dieu ne vous prête pas d'argent ; Il vous en donne. Et vous devenez un grand bourgeois. Et pourtant vous gardez vos petites habitudes que Léon Bloy et Roland Barthes auraient placées dans la catégorie connue sous le nom de « petite bourgeoisie ». Les petits bourgeois disent, les petits bourgeois pensent ; les petits bourgeois ne pensent pas. Nos petits sont déjà grands car ils ont de l'argent à présent, mais leur richesse intérieure est toujours petite, il n'y a rien à faire ; et c'est ainsi que l'on répond à la question « Que faire ? », même si personne ne pose cette question et personne ne demande une réponse à quoi que ce soit.

Alors, je me demande ce que cela veut dire, cette notion, cette position dans la société. Je me pose des questions et j'aimerais avoir une réponse à une de ces questions : il est impossible de répondre à tout ce qui se présente. Il ne faut pas être gourmand, surtout lorsqu'il s'agit de votre survie, de votre raison d'être. On consulte les livres ; pas Flaubert, cette fois. Ses petits bourgeois se rangent du côté des idées reçues et c'est d'une autre catégorie de bourgeois que je m'occupe à présent. Et encore, et encore. Les petits bourgeois sont si étroits que l'on se demande s'il y a plusieurs catégories qui s'y rapportent. Y, y, y. Oui, les petits bourgeois sont aussi étroits – les étroits-bourgeois – que le « y ». Yacht, yacht, yacht. Un grand bourgeois dont l'esprit reste petit achète un yacht et en parle au monde entier ; même aux ouvriers. « Regardez mon yacht, écoutez ma broyeuse. Si j'ai une broyeuse, j'ai un grand jardin. Ce jeu d'associations est un peu plus compliqué que celui qui vous fait passer de l'extérieur à l'intérieur. Et pourtant c'est assez facile et vous pouvez faire ce rapprochement sans vous adonner à la lecture de Deleuze. Si on a une broyeuse, on a un grand jardin, sinon cela ne sert à rien. Broyeuse, grand jardin. C'est facile, n'est-ce pas ? En faisant ce lien, vous prouvez que vous êtes intelligent. En tout cas, vous prouvez que vous comprenez la vie et que vous êtes capable de vous débrouiller dans les situations que la vie vous offre. Bientôt, vous aurez un yacht vous-même. »

C'est une idée reçue, n'est-ce pas ? Un beau jardin signifie une belle vie. Et même si votre jardin n'est pas beau, vous pouvez jouir de la beauté de la vie, si vous avez une broyeuse à portée de la main. Vous avez une broyeuse, donc vous existez au plan culturel et esthétique. Vous existez tout court, vous existez tout long. Encore un jeu d'associations. Ceux qui disent

« court », disent « long » sur le champ. Ceux qui disent « broyeuse », disent « Éden ». Ou pensent « *Eden* », ce qui suffit parfois. On vous parle d'une broyeuse et vous vous dites : « Ces gens sont riches. Et ceux qui sont riches sont importants. On n'a pas besoin de jouer au jeu d'associations pour le savoir. Et ceux qui sont importants connaissent le premier ministre. Et ceux qui connaissent le premier ministre peuvent faire tout ce qu'ils veulent, qu'ils soient chez eux ou ailleurs. »

« Essayez de faire comprendre à des bourgeois qu'il peut y avoir lieu de se plaindre, en effet, et que l'excessive beauté d'une mariée peut avoir des inconvénients ! » Et l'excessive beauté du jardin garantie par un bruit infernal ? « Oui, c'est beau, c'est beau, se dit ma voisine. J'entends la broyeuse, donc mon jardin existe et il s'agrandit de plus en plus. Et il devient de plus en plus beau. Et quand je n'entends pas la broyeuse, mon jardin rapetisse. Qui moins est, il devient laid ; de plus en plus. Et il faut avoir un beau jardin, sinon la vie n'a pas de sens. L'argent n'a pas de sens non plus. » En guise de réponse, son mari cite Léon Bloy : « Il y en va de même pour nos épouses. Il nous faut des épouses d'une beauté parfaite. Et tu es parfaite, ma chérie – dans tous les sens du terme. Ta beauté est parfaite, ton caractère l'est aussi. Et aussi ton monde intérieur. Parfait, parfait, parfait. Tu n'a même pas besoin d'être perfectionniste. D'ailleurs, tu l'es puisque tu es parfaite. Les êtres parfaits se perfectionnent sans arrêt. Écoutons notre broyeuse qui nous assure que ce que je dis est tout à fait vrai. » Et l'espace de quelques minutes ils écoutent la broyeuse. Puis Pierre téléphone à leur jardinier pour qu'il change de chanson. Et l'espace de quelques minutes ils écoutent la souffleuse. Et ainsi de suite, ainsi de suite. Le pigeon et la pigeonnette ne se querellent jamais.

Y a-t-il un autre signe de la petite bourgeoisie ? Il ne doit pas être grand, pas nécessairement. Le signe peut être grand, mais la bourgeoisie restera petite, malgré les dimensions des signes et des richesses. Je parle à Pierre qui me rend une visite inopinée – la dernière, sans doute –, et je lui dis ceci : « Votre jardinier fait du bruit six heures par jour. » Et Pierre répond : « Rien d'étonnant : il travaille à plein-temps. En principe, il doit travailler huit heures par jour. » Huit heures, huit heures. Si nous avons un jardinier à plein temps, nous pouvons nous le permettre. Et notre jardin requiert ce genre de soins parce que notre jardin est grand et beau. Si vous avez un petit jardin, vous pouvez ramasser les feuilles vous-même. Mais si vous avez un jardinier à plein-temps, votre jardin est beau et vous connaissez le premier ministre. Et Pierre dit la même chose, tout de suite, sans attendre le milieu de la conversation. « Notre jardinier travaille à plein-temps. Sinon ce n'est pas la peine. D'ailleurs, si vous n'avez pas de jardinier, vous êtes un raté. Ce n'est pas la peine de vous parler. C'est pour cela que je ne vous parle plus. Je dois vaquer à mes occupations qui sont autrement plus importantes parce

que nous avons besoin du nouveau modèle de la même broyeuse. Il faut que nous agrandissions notre jardin. Vous dites que nous ne sommes pas dans le parc de Versailles. Si nous achetons huit broyeuses, nous y seront. »

Il est vrai que j'ai dit à Pierre que leur jardin n'avait pas grand-chose en commun avec le parc de Versailles. « À part la beauté », ai-je ajouté. Mais j'ai ajouté aussi qu'il n'y avait pas beaucoup de plates-bandes dans leur jardin et que l'on n'y voyait pas la patte de Le Nôtre. Et j'ai ajouté aussi que leur jardin n'était pas encore sous la protection de l'Unesco et par conséquent le bruit qu'il produisait n'était pas tout à fait justifié. J'ai ajouté aussi que leur jardin était le plus beau jardin privé que j'avais jamais vu. Mais j'ai ajouté tout de suite que leurs exercices de jardinage seraient plus de mise à Vaux-le-Vicomte et que je me demandais pourquoi ils n'achetaient pas un vrai château un peu isolé. « Un endroit parfait pour parfaire l'art du jardinage », ai-je ajouté. Hélas, Vaux-le-Vicomte n'est pas à vendre. Peu importe : il y a d'autres châteaux, d'autres isolations.

C'est ainsi que je parle à Pierre. Ma méthode alterne la douche froide avec la douche chaude. Hélas, aucune de mes douches n'agit sur la conscience ou l'inconscient de mes voisins qui s'accrochent à leurs signes et ne les lâchent pas, comme dit Roland Barthes. Il dit aussi ceci : « Ce que la petite bourgeoisie respecte le plus au monde, c'est l'immanence : tout phénomène qui a son propre terme en lui-même par un simple mécanisme de retour, c'est-à-dire, à la lettre, tout phénomène *payé*, lui est agréable. » Je ne comprends pas très bien ce qu'il veut dire ; je comprends *bien*, mais pas *très* bien. Prenons, par exemple, le jardin de mes voisins. Pas le parc de Versailles : Pierre m'a interdit d'en parler. « Ne me parles plus de ce parc », a-t-il dit. Cela aussi, cela fait partie de ma méthode : j'enfonce les clous. Le parc de Versailles est un clou, en l'occurrence. J'enfonce ce clou dans le crâne de Pierre tout en répétant que leur jardin n'appartient pas au patrimoine mondial. Et pour enfoncer un autre clou – deux clous sont mieux qu'un seul – je prononce le mot « Unesco » plusieurs fois de suite. Les deux clous sont enfoncés, mais rien ne se passe. C'est-à-dire, le bruit ne cesse pas, malgré la présence des clous dans le crâne de Pierre. Dommage que je ne puisse plus le voir ; je suis sûr que les clous sortent un peu de son crâne, de sorte que l'on peut les voir à l'œil nu, au-dessus de sa tête – comme des cornes, pas comme un nimbe.

La Bruyère a peut-être mis le doigt sur le problème qui concerne tous les bourgeois sans exception. D'après lui, ce problème se déplace ainsi que cette une notion et tout dépend de votre réussite, si bien que si vous ne réussissez pas, on dit que vous êtes un petit bourgeois et un malotru par-dessus le marché. On peut ajouter que vous êtes vulgaire et inculte, et on ajoute encore ceci et cela ; et tout cela par-dessus le marché. C'est cela la loi de ce marché : on ne peut

s'arrêter ni dans un sens ni dans un autre. Voici l'autre sens, le sens opposé. Vous réussissez, alors tout le monde veut épouser vos filles ou vos filles ou vos fils. Et on oublie que vous êtes un homme de rien et un malotru parce que vous êtes un homme de tout à présent. Il y en va de même pour mon voisin. En tout cas, c'est un homme-broyeuse et cela en dit long sur son train de vie, qu'il s'agisse de la vie extérieure et de celle qui s'écoule paisiblement à l'intérieur de notre âme, de notre corps et de notre inconscient sans lequel la littérature contemporaine serait inférieure à cette des siècles passés. Mais tout le monde sait qu'elle est supérieure à Tolstoï et ainsi de suite car ni Tolstoï ni sa suite ne savaient rien de l'inconscient que Philip Roth et Milan Kundera maîtrisent à la perfection. D'ailleurs, je me demande pourquoi les philosophes français – Deleuze, Derrida et aussi Roland Barthes – pêchaient contre le bon goût dans le domaine de la littérature. Après tout, ils aimaient tous Bach et ne connaissaient pas Kabalevski. D'après Kant, il ne faut pas toujours s'appesantir sur la subjectivité et rebattre les oreilles de ses interlocuteurs des goûts et des couleurs.

La Bruyère dit aussi qu'il n'est pas facile ou quasi impossible de vouloir tourner en ridicule un « homme fort riche et fort sot ». Il paraît que les rieurs sont de son côté. Moi, je ne suis pas de son côté, mais une fois de plus, je ne compte pas. Je sais que je suis du côté de chez moi et j'y reste. Et les autres, nos voisins communs ? Je ne suis même pas sûr qu'ils soient des rieurs : je ne leur ai pas encore parlé du premier ministre et du perfectionnisme de notre macho. D'accord, je leur en parle, mais ils ne rient pas, contrairement à mes espérances. Que faire ? Ou disons qu'ils rient et qu'ils n'en pensent pas moins. Ils pensent que notre voisin est riche et qu'il est encore plus important qu'ils ne le croyaient car il connaît le premier ministre. Le premier ministre le connaît, lui aussi, ce qui est encore plus important. Tout cela est doublement et triplement important. « Triple », comme on dit à propos de certaines bières belges. Et les Belges savent de quoi ils parlent lorsqu'ils disent qu'un homme est triplement important. Cet homme connaît le premier ministre, le président du Conseil d'État et le cuisinier du roi. Supposons, donc, que mes voisins rient au sujet de notre voisin – de Pierre, autrement dit. Il n'empêche qu'ils seront toujours de son côté, selon La Bruyère. Comment pourrais-je mettre les rieurs de *mon* côté ? du côté de chez les musiciens ?

D'ailleurs, les rieurs ne rient pas. Pour une raison inconnue, La Bruyère parle des rieurs, mais n'y en a pas et l'on se demande où il les a vus. Personne ne rit des riches, qu'ils soient stupides, malins ou gros comme Falstaff. En leur présence tout le monde devient sérieux, même les jeunes gens que nous adorons car ils sont à peine plus âgés que nos enfants, de sorte qu'eux aussi, ils sont notre avenir ou l'avenir tout court ; ou tout radieux. Le jeunisme nous oblige à les aimer, lui aussi, malgré le rituel de la prostration – et pas celui de la pro*test*ation – auquel

ils risquent de s'adonner en présence des nouveaux-riches et des anciens-petits bourgeois, ce qui revient au même car il s'agit des mêmes gens. Un jour, je constate qu'il y a une voiture garée le long de mon mur. Cela ne me dérange pas outre mesure ; cela ne me dérangerait pas du tout, si je ne me disais pas que cette voiture aurait dû se trouver dans la cour de mes voisins et pas à côté de *mon* jardin. Et si j'invitais une dizaine d'amis chez moi ? Une soirée russe, une table recouverte de zakouski, des chants tziganes. Pourquoi pas ? Mais voici le hic, comme dit Hamlet. Notre rue est assez étroite et je crois que j'en ai déjà parlé car j'aime me plaindre et je profite de chaque occasion pour le faire en public. Notre rue est étroite, de sorte que je ne peux inviter chez moi qu'un nombre limité d'amis et de simples connaissances. Pas de parking, pas de voitures, pas d'invités. Il est vrai que l'on peut toujours se débrouiller et marcher pendant des heures en se disant que n'importe quelle promenade est bonne pour la santé. Et les voitures qui passent dans cette rue ? dans les deux sens ? Que faire ? Personne n'a pu répondre à cette question : ni Tchernychevski ni Tolstoï ni Lénine.

Mais il y a toujours une voiture garée le long de mon mur ; un mois plus tard. Que faire ? Pas de réponse. Et puis je vois une jeune femme qui descend de cette voiture. Je me dirige vers elle et je dis : « Puis-je vous demander de ne plus garer la voiture près de mon mur ? Vous savez, j'ai des amis qui risquent de venir à n'importe quel moment.

- Ah bon ? dit-elle.

- Oui, j'ai quelques amis, si étrange que ça paraisse. Et comme la rue est assez étroite…

- Je sais, dit-elle.

- Vous allez sans doute chez mes voisins ?

- Oui, dit-elle.

- Pourquoi ne pas garer votre voiture dans leur cour ?

- Parce que ma voiture perd de l'huile. Et je ne veux surtout pas salir les pavés de leur cour. Je sais ce que je ferai : je mettrai du papier sous la voiture ou plutôt un carton. »

Le jour suivant, j'ai repéré cette voiture le long du mur des voisins de mes voisins. Et puis elle a repris sa place qui n'est pas la sienne, loin s'en faut, le long de mon mur. Aujourd'hui, je l'ai vue de nouveau près du mur de mes voisins. Je l'ai vue le matin ; et le soir je n'ai vu que deux taches d'huile. Même en Union Soviétique on aurait mis du papier – un journal, par exemple – au-dessous de cette voiture ; ou on l'aurait fait réparer. Il n'y avait presque pas de garages en URSS, mais il y avait toutes sortes d'oncles : oncle Vania, cela va de soi, mais aussi oncle Sacha, oncle Gricha et patata. Et ces oncles – ces *diadia* – réparaient nos voitures qui ne perdaient d'huile que rarement, sinon il y aurait eu encore moins de voitures dans mon pays natal, à cette époque-là. Pas d'embouteillages ; rien que des taches d'huile, un peu partout.

L'autre jour, je rentre à la maison en compagnie d'une amie. C'est elle qui conduit et nous n'avons pas d'envie de faire une promenade, quelle que soit sa durée ; quel que soit le genre de cette durée. Par conséquent elle veut s'arrêter devant mon portail, mais deux voitures s'y trouvent déjà : celle de mon jardinier et celle de ma femme de ménage. Mon amie est donc obligée de garer sa voiture le long du mur, mais il y a une voiture qui vient de se garer entre deux voitures garées le long du mur, si bien qu'il n'y a plus de place pour la voiture de mon amie. Il y a un jeune homme qui descend de cette avant-avant-avant-dernière voiture et se met à marcher le long de mon mur en direction des murs de mes voisins. Mon amie l'interpelle en lui signalant qu'elle habite dans la maison cachée par ce mur et que par conséquent elle aimerait garer sa voiture à l'endroit où la voiture du jeune homme vient de se mettre. « Vous allez sans doute chez mes voisins ? lui dis-je. Je ne sais pas combien de fois j'ai répété cette phrase dans ma vie belge.

- Oui, dit-il avec étonnement, comme si ma question était pour le moins saugrenue ; comme s'il n'y avait pas d'autres maisons dans la rue où j'habite.

- Ne pourriez –vous pas garer votre voiture dans leur cour ?

- Je ne suis pas sûr qu'il y ait de la place dans leur cour.

- Ici, chez moi, il n'y a pas de places non plus. Le long de mon mur. Ni dans mon jardin. Ni dans ma vie. »

On nous rebat les oreilles avec l'égalité et la fraternité. L'égalité est légale aujourd'hui grâce à Kant, Tocqueville, Danton, Robespierre. Aujourd'hui, n'importe qui peut se permettre d'acheter un yaourt de chez Danone sans se ruiner une fois pour toutes. Nous sommes tous égaux et quelle que soit votre fortune et vos jardins, vous n'êtes pas mieux que votre voisin qui n'a ni la même fortune ni le même nombre de jardins à sa disposition ; sans parler de leurs dimensions. Nous sommes tous à égalité : dix partout, comme disent les juges qui jugent les matchs de tennis. Mais si l'on dit « millions », même les jeunes gens se mettent à réfléchir, malgré les acquis de la Révolution française dont nous connaissons par cœur les victoires et les défaites. Il y a plusieurs millions d'un côté, du côté de chez mes voisins ; de l'autre côté, les chiffres ne sont pas assez impressionnants. Alors, les jeunes conducteurs garent leur voiture le long du mur dont le propriétaire n'est pas à égalité avec ses voisins, quoi que Kant nous dise à propos de la bonne volonté et du travail. D'un côté, il y a un jardinier à plein temps, de l'autre il s'agit d'un pianiste à plein temps. Tous deux sont pleins de bonne volonté, mais ils ne sont pas à égalité parce que les taches d'huile se trouvent du côté de chez le pianiste, tandis que le jardin de ses voisins est impeccable, sans taches, sans feuilles mortes. Et même les feuilles vivantes sont bien taillées, rangées, cataloguées.

Oui, nous n'acceptons plus l'éthique aristocratique qui nous parle du cosmos et de la hiérarchie des êtres. Nous sommes tous égaux devant la loi et je crois que si le jardinier de mes voisins me tue, il sera condamné à perpétuité, malgré la présence omnipotente du premier ministre. Même si Pierre s'avise de m'envoyer chez mes pra-pra-ancêtres, comme disent les Russes, il ira en prison, quel que soit le *network* ou le réseau de ses copinages. Mais pourquoi dois-je attendre ce meurtre ? Je ne l'attends pas du tout car je veux vivre jusqu'à cent vingt ans. Et pourtant c'est le seul moyen de prouver que Pierre et moi sommes plus ou moins égaux, sauf que, si je le tue, je vivrai en prison jusqu'à la fin de mes jours ; tandis que lui, il en sortira au bout de trois ans. Ce n'est donc pas la peine de mourir pour la bonne cause. Aujourd'hui, on meurt pour ses enfants et pas pour défendre les principes de la Révolution française ou n'importe quelle autre révolution ; d'après Luc Ferry. Pas pour défendre le premier humanisme, le deuxième humanisme, le troisième humanisme. Pas pour défendre l'humanisme tout court ni les droits de l'homme.

Quand j'ai dit à un de mes nouveaux amis que mon voisin sortirait au bout de trois ans, il m'a ri au nez. Et il m'a raconté une histoire qui en dit long sur la région ou la commune où j'habite actuellement. Un nouveau riche possède une maison et un jardin qui sont encore plus spacieux que ceux de mes voisins. A-t-il une broyeuse ? Je n'en sais rien, mais pour une fois cela n'a pas d'importance, et cette fois on peut ajouter qu'une fois n'est pas coutume car la possession et l'usage d'une broyeuse sont toujours importants, très importants. Il y a des gamins qui se promènent dans le jardin d'un nouveau richard en profitant de son espace et sa beauté. Le richissimard leur dit que ce n'est pas bien, mais les gamins ou les adolescents font la sourde oreille et recommencent leur promenade quelques jours plus tard. Le richissimard – ou l'agent de change – en a marre. Il prend son fusil et tire ; un gamin s'écroule. Il est mort, tandis que les autres s'enfuient pour ne pas mourir à leur tour. La femme de l'agent lui dit qu'il faut se débarrasser du corps, et une fois de plus elle a raison. C'est elle qui porte la culotte et par conséquent elle a toujours raison. Ils se débarrassent donc du corps et un agent de police sonne à leur porte trois jours plus tard. Ils vont au commissariat et y parlent des accidents et de la légitime défense. Il est vrai que l'assassin a tiré de loin, pas à bout portant. Alors, on admire son adresse, ses qualités de chasseur. Quelqu'un prononce le mot « *marksmanship* » car, à la différence de la France, en Belgique tout le monde parle anglais. Il ne s'agit pas de légitime défense, mais cela ne change rien à l'affaire. L'agent de change s'en tire à bon compte, et pourtant il ne connaît pas le premier ministre. Il ne connaît même pas son secrétaire.

On nous dit que les lois nous protègent et que si nous nous donnions la peine de les étudier, tout serait arrangé en un rien du temps. Alors, je me dis que je dois aller à la mairie –

ou plutôt à la maison communale, comme on dit en Belgique – pour apprendre enfin que je suis à égalité avec mes voisins et que les lois ainsi que toutes sortes de règlements me protègent. Après Kant et la Révolution française toutes les lois sans exception sont humanistes et je compte sur leur humanisme pour me protéger contre le bruit qui m'empêche de méditer sur les sonates de Beethoven et sur Beethoven lui-même ; sans parler de Mozart. Je vais donc à la maison communale et je pose une question à une jeune femme qui ne comprend pas de quoi je parle. « Je vous parle du bruit, lui-je dit.

- De quel bruit ? celui des avions ?

- Non. Je vous parle du bruit produit par mes voisins ou plutôt par leur jardinier.

- Vos voisins ont un jardinier ?

- Oui. À plein temps.

- À plein temps ?

- Oui, à plein temps.

- Que pourrions-nous faire pour vous ? Voulez-vous que nous vous trouvions un jardinier ? à plein temps ?

- Mais non. J'aimerais connaître le règlement qui prévoit ce genre des nuisances sonores.

- Des nuisances sonores ? Un jardinier à plein temps ?

- Mais vous n'avez pas entendu ses instruments.

- C'est une entreprise ?

- Non.

- Ah bon ? Désolée, nous ne pouvons rien pour vous. Allez voir dans le bâtiment d'en face. »

Une employée de ce bâtiment-là m'envoie à la police, après avoir dit « ah bon !» trois fois de suite. À la police, on me répète les paroles de mes voisins : « Chez soi, on fait ce qu'on veut. » Et puis on me dit qu'aucun règlement ne parle ni de décibels ni de broyeuses. « Si vous êtes libre de faire ce que vous voulez, vous n'avez pas besoin de règlements. Les hommes naissent et demeurent libres et égaux en droits. Par conséquent, vous avez le droit de louer les services d'un jardinier et de produire la même quantité de bruit que vos voisins. Mais pour ça il faut que votre jardinier travaille à plein temps. » Vous avez beau dire et répéter que vous êtes pianiste et que vous devez travailler votre piano, tandis que vos voisins n'ont pas de piano et n'aiment pas la musique. « Nous ne sommes pas à égalité, dites-vous.

- Mais rien ne vous empêche de louer les services d'un jardinier, dit le policier de service.

- J'*ai* un jardinier, répondez-vous.

- Il travaille à plein temps ?

- Non.

- Alors, votre jardin n'est pas grand. Les grands jardins – prenez le parc de Versailles, par exemple – ont besoin des jardiniers à plein temps.

- Parlons plutôt des musiciens. On les empêche de travailler chez eux.

- Moi aussi, je suis un musicien, dit le policier. Je joue de la guitare. Nous avons un petit orchestre et personne ne se plaint, personne. D'ailleurs, les voisins n'entendent rien : les murs de ma maison sont très épais.

- Et si vous habitez un appartement ?

- Alors, il ne faut pas être musicien.

- Et le nombre de décibels ? Ça ne compte pas du tout ? Un violoniste est silencieux en comparaison d'un broyeur.

- Il faut habiter une maison », dit le policier en guise de conclusion.

Heureusement que la police n'est pas la dernière instance et par conséquent on peut aller plus loin. Un des personnages de Dostoïevski dit qu'il faut pouvoir aller quelque part, mais je ne suis pas sûr qu'il ait raison. Si vous êtes mal dans votre peau ou chez vous, dans votre maison, vous devez déménager, sinon vous risquez de porter atteinte à vos jours – et à vos nuits, comme disent les amateurs de cauchemars. Mais si vous êtes bien chez vous, à côté de votre bibliothèque, vous n'avez aucune raison de bouger, de déménager. Par contre, si tous les jours vous entendez une broyeuse, vous devez déguerpir dès qu'une occasion se présente ; ou lutter contre la broyeuse, contre celui qui la manipule six heures par jour. Si vous tuez ce minus, vous allez en prison et vous y restez le restant de vos jours car vous ne connaissez pas le premier ministre. Si vous demandez à votre jardinier de lui casser la figure, votre jardinier répondra : « Même si je lui casse la figure, il continuera à jouer avec sa broyeuse, sa souffleuse, etc. Il faut lui casser les bras et les jambes. Il faut lui arracher les yeux. » Alors, vous renoncez à votre entreprise car vous ne voulez pas avoir un tel crime sur la conscience. Cela vous rappelle le *Roi Lear* et vous aimez Shakespeare au point de vouloir épargner certains de ses personnages – ceux qui sont positifs, comme disaient les critiques littéraires en Union Soviétique.

Reprenons notre travail. Quels sont les autres instances ? Je pourrais m'adresser au juge de paix. Mais ce juge risque de me dire : « Vous vous trompez d'adresse. Je suis un juge de paix et pas un juge de guerre. Ce qui se passe chez vous s'apparente beaucoup plus à la guerre qu'à la paix. Et la paix est préférable à la guerre sur tous les plans et dans toutes les dimensions. Elle est supérieure à la guerre sur le plan moral. Ce n'est pas bien de tuer vos semblables, d'autant que l'amour existe et qu'il faut profiter de son existence. Et vous, vous ne le faites pas, à ce qu'il paraît. Pourquoi n'aimez vous pas votre prochain, votre voisin ? Parce qu'il fait trop

de bruit ? Est-ce une raison suffisante ? Avez-vous lu Leibniz ? Alors, vous pourrez sans doute répondre à ma question que je répète et rerépète : 'Est-ce une raison suffisante ?' Non, je ne crois pas. S'il vous disait que le monde ne tourne pas rond et qu'il faut tuer les habitants de la terre pour pouvoir survivre et atteindre un âge vénérable, vous pourriez lui dire : 'Je ne suis pas d'accord avec vous.' Mais tout en disant ce que vous en pensez – et il faut dire ce que vous pensez, franchement, sincèrement – vous ne devez pas perdre de vue le fait que c'est votre semblable, votre prochain et même votre voisin. Par conséquent, vous devez l'aimer, quoi qu'il dise. Et l'amour est la paix, et vice versa. Et la guerre est la haine, et vice versa. Vous devez dire : 'À la paix comme à la paix', 'à l'amour comme à l'amour'. »

Il y a aussi ce qu'on appelle le « Conseil d'État ». Mais vous n'avez pas besoin de conseil : vous en avez déjà entendu suffisamment. Et vous êtes toujours à la case Départ ; qui plus est, vous n'avez pas vraiment l'air de partir, sans parler du verbe « déguerpir ». Que faire ? Adressez-vous à la dernière instance, à ce conseil et à l'État où vous vivez. Je ne sais pas ce que c'est, malgré les explications fournies par mon jardinier. Il m'a dit que son frère ne pouvait plus jouir d'un paysage ou plutôt d'une partie de ce paysage parce que son voisin avait fait construire une maison en face de la fenêtre de son frère, si bien qu'une partie de cette maison empiétait sur le paysage que son frère aime par-dessus tout. Si ce frère avait des enfants, on pourrait lui dire : « Comment ? Vous préférez un paysage à vos enfants ? » Mais il n'a pas d'enfants et par conséquent on lui permet d'aimer un paysage par-dessus tout, même par-dessus les grands bourgognes. D'accord, ce frère aime un paysage et à présent il ne voit qu'une partie de ce paysage. Et ce n'est pas sa partie préférée. C'est l'autre partie qu'il aime par-dessus tout et cette partie se voit cachée par une maison qui ne vaut rien – sur le plan esthétique. Et de toute façon, le frère préfère les paysages aux maisons ; autrement dit, il préfère les œuvres de la nature à celles des humains. C'est son droit, d'autant qu'il n'a pas d'enfants.

Alors, ce frère s'adresse au conseil d'État et ce conseil – ou un de ses conseillers – se donne la peine de visiter le lieu du crime et de dire au criminel : « Vous devez détruire cette maison.

- Pour quoi faire ? demande le criminel.
- Parce qu'elle cache un paysage.
- Mais il n'y a pas de paysages par ici.
- Si, si. Vous n'aimez donc pas la nature.
- J'aime ma famille et ça me suffit.
- Vous avez donc des enfants ?

- Un garçon et une fille. Je les ai grâce à mon don naturel. Et grâce au don naturel de mon épouse. J'aime ce don naturel et par conséquent j'aime la nature.

- Et vous les aimez ? vos enfants ?

- Par-dessus tout.

- Alors, ça va, ça va. Désolé de vous avoir dérangé. »

Il se peut que j'aie un peu plus de dons naturels que mes voisins qui, d'ailleurs, reconnaissent ma supériorité dans ce domaine. (Sauf dans le domaine de la famille.) Mais ils pensent que cela n'a aucune espèce d'importance. (Sauf dans le domaine de la famille.) Pourquoi ? Parce qu'ils savent que l'éthique aristocratique n'a plus cours. Par contre, l'éthique bourgeoise prospère et fleurit comme les plates-bandes dans le parc de Versailles. Bonne volonté, égalité. Cause toujours tu m'intéresse. Vous héritez une fortune de votre père. Votre volonté vous ordonne d'accepter ce don naturel car il n'y a rien de plus naturel qu'un héritage, même si Bakounine était contre ce rite, cette procédure. Mes les héritiers ne lisent pas les œuvres de Bakounine et, même s'ils le font, ils sautent le passage qui leur parle ou plutôt ne parle pas de l'héritage en tant que tel. Ils héritent donc d'une fortune considérable et ne disent pas « non », ce qui est sans doute un témoignage de leur bonne volonté – selon Kant, selon Kant. Certains de ces héritiers travaillent, les autres ne travaillent pas, ce qui ne veut pas dire que ces derniers sont des aristocrates. Certes, ces derniers-ci ne travaillent pas : ils s'exercent et meurent sur les champs de bataille. Mais il y a des bourgeois qui ne travaillent pas non plus. Leurs frères et sœurs se disent que si on leur donne la chance de diriger l'entreprise familiale, cette dernière fera faillite dans les jours qui viennent. Alors, on leur donne une centaine de millions – à ceux qui sont censés ne pas travailler – et ils ne travaillent pas. Ils voyagent, mangent et boivent, et même Kant n'aurait pas dit qu'il s'agit d'un travail, en l'occurrence.

Et puis ils achètent une propriété et louent les services d'un jardinier qui travaille à plein temps ; et il est plein de bonne volonté. Ces bourgeois-chômeurs – une autre pièce de Molière – font appel à des professeurs qui sont censés instruire leurs enfants en leur apprenant, l'anglais et l'économie. Les professeurs arrivent en masse et mettent leurs voitures le long du mur du voisin qui n'est pas à égalité avec *leur patron*, à en juger d'après les dimensions de son jardin – du jardin du voisin, moi –, de sa maison et surtout du jardinier qui brille par son absence. « *Conspicuous by his absence* », dictent-ils à leurs élèves. Il va sans dire que l'huile coule des voitures qui sont garées le long de ce mur, de sorte que le travailleur qui habite et s'abrite derrière ce mur ne peut être considéré comme un travailleur – ni à plein temps ni à temps partiel. Et il n'a pas la bonne volonté qui lui aurait permis d'accepter un quelconque héritage. Et s'il n'y a rien à accepter ? Ce paresseux ne veut même pas accepter le fait qu'il y a des voitures et

de l'huile à proximité de ses murs. « Garez-vous dans la cour de mes voisins. » Décidément, il n'accepte rien du tout et c'est pour cela qu'on ne l'inscrit pas dans le cadre kantien, rousseauien et picdelamirandolien – dans le cadre de leur éthique qui se situe à l'opposé de l'éthique des aristocrates et de leur ordre grec.

Pic de la Mirandole a écrit un ouvrage qui s'intitule *Discours sur la dignité humaine*, tandis que Rousseau nous a tout dit dans son *Discours sur l'origine de l'inégalité*. Et l'huile continue à couler ; le long des murs, devant le portail, devant le jardin où rien ne fleurit à cause de cette catastrophe écologique. Coule toujours, huile.

Reprenons. Le jardin de *mes voisins*. En quelque sorte, il se roule sur lui-même. Pierre dit : « Mon jardin » ; au fait, il n'a pas besoin de le dire. On sait qu'il a un jardin et on y pense. Et si, l'espace d'un quart d'heure, on n'y pense plus, le jardin revient à la mémoire par la force. Il force son entrée ou plutôt sa rentrée dans la mémoire, et une fois de plus on entend le mot jardin prononcé, soit par Pierre, soit par nous-mêmes. Jardin, jardin, jardin, jardin, jardin. Si vous dites le mot « jardin » et ajoutez « de mes voisins », vous n'avez pas besoin d'ajouter quoi que ce soit. Le reste va sans dire : beauté, signe, broyeuse, bonheur, *dolce*, *vita*. Mais vous vous arrêtez là : ne pensez surtout pas à Fellini parce qu'il n'a rien à voir dans l'histoire. Je suis sûr même qu'il n'aurait pas mis mes voisins dans ses films : ils sont trop insignifiants, même comme clowns. Visconti n'y aurait pas fait attention : ni à eux ni à leur jardin.

Barthes parle de l'art religieux et des bourgeois qui considèrent cet art comme valeur fondamentale de la culture. Il pense que la petite bourgeoisie se préoccupe d'alibi culturel – « aussi 'évadé' que possible ». Peut-être, peut-être. Je connais très peu les autres petits bourgeois. Mais les miens, les bourgeois qui m'appartiennent à l'intérieur du cadre de ma vie, ne se soucient pas de l'art et des évasions liées aux valeurs culturelles. Ils n'ont pas besoin de s'évader, sauf pour aller en Afrique où ils chassent le lion. « Quel dommage que je ne connaisse pas la musique, dit Nathalie. Mon père ne me parlait que de banque. » Encore un cliché petit bourgeois. Si vous dites : « Quel dommage que je ne connaisse pas la musique », vous entendez par là que tout votre être est orienté vers la culture, vers l'art avec un « A » majuscule. Même l'art avec un « a » minuscule mérite votre attention car dans les deux cas il s'agit d'art et pas d'argent. Vous reconnaissez votre ignorance qui ne vous permet pas de connaître quoi que ce soit dans le domaine de la musique, et vous en rejetez la faute sur votre père. C'est lui qui vous a empêchée d'apprendre les notes, de jouer du piano et d'apprendre les sonates de Beethoven par cœur. C'est lui qui vous arrachait à votre tourne-disque qui aurait pu vous faire entendre quelques symphonies de Bruckner.

« Père, père, père, père. Qu'as-tu fait, toi que voilà, de ma jeunesse ? L'argent, l'argent, l'argent. Heureusement que j'en ai assez pour aider les jeunes artistes. Mon âme et mon cœur sont pleins de musique. Ils en débordent, pour tout vous dire, et ce débordement se dirige vers l'art, comme pour compenser mon inaptitude à l'apprécier. » Ma voisine ne dit pas tout cela : elle pense que je suis capable de compléter sa remarque concernant son père et le tableau qu'elle n'a pas le temps de peindre. Elle pense que je pense qu'elle ne pense pas aux banques car toutes les pensées sont indissolublement liées à l'art. Et si par hasard une banque apparaît à l'horizon de son monologue intérieur, elle devient un signe extérieur qui atterrit sans trop tarder dans la poche d'un artiste. Banque, banque, banque. Art, art, art. Carr, carr, carr, carr, comme disent les corbeaux russes.

« J'ai déjà signalé, dit Roland Barthes, la prédilection de la petite bourgeoisie pour les raisonnements tautologiques (*Un sou est un sou*, etc.) » Etc. est rempli de jardins, de yachts, etc. D'abord, on ne dit pas un sou ; une aristocrate russe me l'a dit un jour. « Ça fait minable » a-t-elle ajouté. Alors, on dit : « Un franc est un franc, un million est un million, un jardin est un jardin. » Et on ajoute : « Quoi que vous disiez. » Et on continue sur le même ton : « Oui, on nous accuse de parler de notre jardin. Qui sont les juges ? comme dit Griboïedov. Ceux qui n'ont pas de jardin. Alors, ceux-là envient ceux-ci qui en ont un. Oui, nous sommes fiers de notre jardin. Une aristocrate russe dit que tout le monde est fier de ce que chaque membre de ce tout le monde a, ce qui veut dire qu'un ouvrier est fier de son passé ouvrier et du fait que tous ses ancêtres sans exception étaient des ouvriers. Il étend une de ses mains et se met à frapper sa poitrine tout en disant : 'Je suis un ouvrier, je suis un ouvrier. Et je suis fier de l'être.' Qu'il en soit fier. Pourquoi pas ? Il est fier que tous ses frères et sœurs soient des ouvriers et des ouvrières. Pourquoi ne pas ajouter un autre 'pourquoi pas' ? Du moment qu'il nous laisse tranquille, il peut faire tout ce qu'il veut. Et nous, nous sommes fiers de notre jardin. Et notre jardin est plus beau que cet ouvrier. Il est vrai que notre jardinier est beau et il ne faut pas oublier que c'est un travailleur de choc. C'est un ouvrier, autrement dit, mais il est beau, très beau, parce qu'il travaille dans notre jardin. Notre jardin embellit tous ceux qui s'y promènent. Vous introduisez Cendrillon dans notre jardin et immédiatement elle devient une princesse. Elle n'a même pas besoin de perdre ses souliers, ses chaussures et ses pantoufles, sans parler de son soutien-gorge. Elle n'a qu'à faire quelques pas dans notre jardin et la métamorphose s'accomplit toute seule. La Princesse se regarde dans une glace et ne se reconnaît pas. Cendrillon est la Princesse. Notre jardin est notre jardin. Cela va de soi et cela parle de soi. Nous n'avons pas besoin d'ajouter quoi que ce soit. Pourtant nous pouvons ajouter que votre jardin est minable et que si vous osez inviter une princesse chez vous pour lui proposer une promenade dans votre

jardin, elle deviendra Cendrillon et perdra tous ses vêtements. Elle perdra aussi la tête et deviendra folle. Nous pouvons ajouter aussi qu'une broyeuse est un beau jardin. Oui, c'est la peine de le répéter. Il faut enfoncer les clous, vous savez. Nous avons beau enfoncer les clous dans votre crâne et dans le reste de votre substance : vous ne comprenez toujours rien à rien. Si vous ne comprenez rien à notre jardin, vous ne comprenez rien du tout, sans parler de la vie. Même la vie de tous les jours vous est inaccessible. Vous allez dans les magasins achetez de quoi manger. Mais vous mangez comme un cochon, pas comme un grand bourgeois fier de l'être. Nous sommes fiers de l'Être, comme aurait dit Heidegger. Vous voyez, nous connaissons Heidegger. Et vous pensez que nous ne connaissons que notre souffleuse. Détrompez-vous, cher Monsieur, avant de nous faire un procès que vous perdrez à coup sûr. Un premier ministre est un premier ministre. Un avocat est un avocat. Un premier est un premier. Un million est un million. Ou deux millions, cela dépend. Connaissez-vous la parabole des talents ? Pour vous, le talent est le talent. Autrement dit, il se rapporte au domaine de l'art et signifie « génie », ou à peu près. Vous ignorez que les talents, *talenta* en grec, dans l'Évangile, sont des pièces d'argent. Et nous préférons l'Évangile à n'importe quel philosophe, vous savez. Vous pensez qu'un homme sans talent – celui qui ne sait pas jouer du piano – n'est pas un être. C'est un non-être d'après vous et peut-être d'après Heidegger. Nous disons la même chose, sauf que nous parlons de l'Évangile et pas de Heidegger dont nous n'avons cure. Et l'Évangile nous dit qu'il y a un maître et trois serviteurs. Le maître donne à son premier serviteur cinq talents. D'après vous, ces talents sont le don musical, le don poétique, le don pictural, le don sculptural et le don philosophique. Non, cher Monsieur. Détrompez-vous, détrompez-vous ! Il s'agit d'argent qu'il faut multiplier par deux, par trois et par quatre. Si vous multipliez cette somme par cinq, Dieu vous dira : 'Bon serviteur ! Entre dans la joie de Ton maître.' C'est ainsi que nous entrons dans la joie de Dieu – dans le royaume de Dieu, autrement dit. Et cela prouve que seuls les riches y entrent, quoi que vous disiez ; que ce soit par le chat d'une aiguille ou par un trou blanc. »

En présence des juges, ils ne parleront pas comme cela. Il se peut qu'ils n'assistent pas au procès, que leur avocat s'occupe de tout. Il dira que ses clients ont tous les permis et que tout leur est permis – pas seulement parce qu'ils sont ses clients. Non, il y a d'autres raisons et elles sont multiplies. *Primo*, ce sont des gens importants. Leur avocat ne dira peut-être pas qu'ils connaissent le premier ministre parce que ce n'est pas nécessaire : tout le monde sait que ce sont les meilleurs amis du premier ministre. Ce sont des amis de longue date. Dans sa jeunesse et même dans son enfance, le premier ministre était amoureux de Nathalie, mais il a sacrifié son amour pour l'amitié qui le liait à Pierre, de loin son meilleur ami. Il n'était pas amoureux de Pierre et c'est pour cela que personne ne dit que le premier ministre est homosexuel. Il est

vrai que même s'il l'était, aujourd'hui il pourrait épouser Pierre car la loi le permet et, comme disent les petits bourgeois, la loi est la loi. Mais la question ne se pose pas et personne ne pose ce genre de questions. Rien d'étonnant que personne n'y réponde et qu'on n'attende même pas ces réponses ou d'autres réponses.

Il y a des affaires plus urgentes, plus importantes, mais l'affaire du bruit n'en fait pas partie. (L'Ukraine est plus importante car il s'agit de la Troisième guerre mondiale.) C'est sans importance car le plaidant ne connaît ni le premier ministre ni celui qui occupe la deuxième place. Bref, il ne connaît aucun ministre et ce n'est pas la peine d'en parler ou de lui parler. Il est vrai que l'on vit dans un pays démocratique ; et on y meurt soit dans son lit et dans son sommeil, soit ailleurs. Dans la réalité de tous les jours, par exemple ; au milieu d'une rue. Mais il ne s'agit ni de la vie ni de la mort ; il ne s'agit même pas d'amour et pourtant il s'agit toujours de l'amour, comme disent les chrétiens et même les bouddhistes. Mais laissons tout cela de côté car cela n'a rien à voir avec le procès qui vient, qui arrive au galop. Non, pas tout à fait. Cela risque de traîner pendant quelque temps, et pendant ce temps-là j'entendrai le bruit de toutes les -euses. Et je l'entendrai toujours puisque je n'aurai pas le choix. J'ai déménagé il y a dix-sept mois et je ne déménagerai plus jamais. Il ne s'agit pas d'une allergie ou d'une aversion quelconque. Je ne déménagerai pas pour la bonne raison que je n'aurai pas le temps de ranger mes livres. Cette fois, cela m'a pris trois mois. Je n'ai plus de trois mois à ma disposition ; pas pour cela, pour un rangement. Je l'ai dit à Nathalie, mais elle n'a rien compris. D'ailleurs, je ne suis pas sûr qu'elle m'écoutait. En tout cas, Pierre ne m'écoutait plus – à la fin de notre conversation. Il y a des interlocuteurs qui ne vous écoutent pas et par conséquent il vaut mieux les appeler « des gens » tout simplement. Ils écartent le récepteur de leur oreille et continuent à noter des chiffres. Et puis ils entendent le silence. Alors, ils rapprochent le récepteur de leur oreille – souvent, ils changent d'oreille au cours de ce processus – et vous disent : « Allo, je vous entends mal. » C'est le moment de leur dire qu'ils ne vous entendent pas du tout ; dans tous les sens du terme.

Non, ils ne disent rien de tel, de peur que vous ne fassiez le même discours encore une fois. Ils vous disent : « Je vous écoute, je vous écoute », et vous continuez à parler, comme si de rien n'était. Vous ne refaites pas le même discours, mais vous parlez d'autres choses ou plutôt de la même chose ; une fois de plus, ils écartent le récepteur de leur oreille et l'écran de leur ordinateur accueille une série de chiffres. Une fois de plus cela n'a pas d'importance car, quoi que vous disiez, les petits bourgeois ont une réponse ; *une* réponse à tout. Cette réponse varie d'un bourgeois à l'autre ; même à l'intérieur d'un bourgeois – simplement *à l'intérieur* car il n'a pas de *for* intérieur – il peut y avoir une série de réponses. Ce qui compte pourtant est

le fait que toutes ces réponses reviennent au même, à une seule réponse. Par exemple, vous parlez d'une exposition ou d'un livre. Le petit bourgeois à qui vous parlez fait « oui » de la tête, mais dans cette tête il y a une réponse à tout, par exemple : « J'ai une Ferrari », ou « J'ai un jardinier à plein temps » et patati et patata. Vous lui dites : « Votre jardinier fait du bruit six heures par jour » et le petit-petit bourgeois vous répond : « Mais il doit travailler huit heures par jour », ce qui revient à dire : « J'ai un jardinier à plein temps. Et le plein temps veut dire huit heures par jour, pas moins. S'il ne travaille que six heures par jour, il ne s'agit plus de plein temps. Ce temps-ci est un temps incomplet et j'ai besoin d'un signe complet. C'est comme si ce jardinier, ce signe et ce symbole, n'avait pas de mains. Un manchot ne peut pas accomplir la tâche d'un jardinier-perfectionniste. Et un jardinier qui n'est pas perfectionniste n'est pas complet non plus. C'est comme s'il n'avait pas de ventre. Et un homme sans ventre ne peut pas manger. Et si un homme ne mange pas, il ne travaille pas, comme disait Marx. »

Les petits bourgeois sont petits parce qu'ils rapetissent la vie ; ils la circonscrivent sans arrêt et cette circonscription n'a rien à voir avec la circoncision. Leur petite vie devient de plus en plus petite et se réduit à la longue aux dimensions d'un petit pois que personne ne remarque, sauf ceux qui prêtent attention aux *status symbols*. Mais si on met ce petit pois dans le lit d'une princesse, sous son matelas, elle ne réagira pas ; elle dormira sur ses deux oreilles. Quant à moi, je n'ai dormi que sur une oreille la nuit dernière ; et j'aimerai rattraper mon sommeil habituel en faisant un petit somme maintenant, après mon petit-déjeuner ; après mon grand-petit-déjeuner. Mais je crains que le jardinier ne recommence à fignoler le travail qu'il a accompli hier. Cela lui a pris six heures, et le fignolage risque de lui prendre sept heures puisque nous avons affaire à un *grand*-perfectionniste. Je ne sais donc pas quelle chambre choisir pour mon somme, pour mon repos bien mérité. Depuis une demi-heure, je suis à l'écoute du jardin qui est toujours en question, quoi que je fasse. Et pour le moment je n'arrive pas à répondre à cette question ; et par conséquent je ne dors pas encore.

Et puis je m'endors ; et puis je me réveille. Toujours pas de bruit, ce qui veut dire que je peux dormir encore un peu, jusqu'à ce que le bruit recommence une fois de plus. La vie est simple et turbulente. Si vous ne savez pas si vous avez le droit de vous endormir, vous écoutez le cosmos qui se limite souvent au jardin de vos voisins. Quoi que disent les adeptes des *bootstraps*, ou autrement dit des lacets, vous ne pouvez pas entendre tout le cosmos. Si Dieu ne se soucie pas de vous, vous vous posez la question suivante : « Pourquoi les étoiles se soucieraient-elles de moi ? Je ne suis pas à leur image, même si je suis une étoile moi-même. Alors, à quoi bon les écouter ? Qu'elles écoutent les broyeuses. On leur envoie du Bach. On a

tort : ce n'est pas notre musique. C'est la musique des sphères ou celle des étoiles. En tout cas, ce n'est pas notre musique. Par contre, les broyeuses… » et patati.

« Il faut connaître ses ennemis », dit Lénine. Les petits bourgeois sont mes ennemis, d'après les philosophes, Flaubert et Léon Bloy. Mais je ne les connais pas, malgré ma connaissance de Flaubert et de Léon Bloy. Je peux les citer et je le fais de temps en temps, mais cela ne m'avance à rien. Barthes parle des trouvailles qui ne valent rien ; ou de l'innovation permanente. Selon lui, c'est ce que les petits bourgeois affectionnent dans le domaine de l'art. Comme je l'ai dit tout à l'heure, ni l'art ni son domaine – ni son jardin – ne sont la tasse de thé que mes voisins consomment tous les matins et à cinq heures de l'après-midi. Ils préfèrent le café, quelle que soit sa signification dans le domaine des arts. Je sais que Bach a composé une cantate à la gloire du café, mais je n'en bois pas à cause de ma tension ; ce qui ne veut pas dire que je n'aime pas Bach. Mon hypertension ne m'empêche pas d'écouter son *L'Art de la fugue* et même ses *Passions*. Certes, je suis ému lorsque j'écoute cette musique dont mon bien-être dépend largement ; et aussi l'être de Heidegger qui parlait plutôt de Schubert en disant que les philosophes ne pouvaient en faire autant avec la philosophie. Peut-on en faire autant avec de l'argent ? Les petits bourgeois pensent que oui – d'après Sartre, en tout cas. Et d'après Simone de Beauvoir, sans doute. Quand ils s'adonnaient à une nouvelle crise d'infidélité, ils savaient qu'il leur suffirait de parler des bourgeois pour se réconcilier. Les petits bourgeois nous réconcilient et nous servent de bouc émissaire sans équivalent, surtout dans le domaine de la philosophie française ; et de la littérature française, s'entend. Pourquoi les stigmatiser jour et nuit ?

Vous ne dormez pas et vous vous mettez à stigmatiser les petits bourgeois – pour tuer le temps. Vous savez très bien que vous ne pourrez jamais tuer tous les petits bourgeois sans exception : il y aura toujours des exceptions, comme d'habitude. Et s'il reste un petit bourgeois quelque part, il donnera naissance à un autre petit bourgeois et la petite bourgeoisie renaîtra de ses cendres ; et de ses gênes. Et cette minuscule bourgeoisie s'enracinera dans nos villes, de sorte que nous serons obligés de nous installer à la campagne. « L'air frais, vous savez », dirons-nous à nos amis. Nous parlerons à nos amis, à condition qu'ils ne s'embourgeoisent pas. Ils habitent toujours dans les villes, et nous savons que les petits bourgeois sont des citadins, ce qui ne veut pas dire qu'ils n'aiment pas l'air frais, le lait frais, les vaches et les rossignols. Quand ils sont à la campagne, ils écoutent des rossignols et se disent à tout bout de champ : « Ah c'est un rossignol. » Et puis ils écoutent un cygne et se disent : « Il est en train de mourir, sinon il ne chanterait pas. » Et ils donnent de quoi manger au pauvre cygne qui chante son air

d'adieu. Les petits bourgeois aiment la charité, mais je ne sais pas si Roland Barthes parle de ce trait caractéristique des petits et des bourgeois.

Quant à moi, je parle de ce que je sais grâce à mon expérience dans le domaine de la petite bourgeoisie qui est grande, somme toute, étant donné la grandeur de l'espace qu'elle occupe sur terre ; surtout dans les livres français. Un jour, Pierre vient chez moi pour prendre le thé, et je lui montre ma bibliothèque. Je me demande si ce geste peut être rangé parmi les actes petits bourgeois. Ou est-ce un geste *moyen* bourgeois ? En tout cas, j'ai accompli ce geste et ce qui est fait est fait. Est-ce une phrase petite bourgeoise ? Un sou est un sou. Ce qui est fait est fait. Une bibliothèque est une bibliothèque. Je ne l'ai pas dit, mais je l'ai pensé. Je me suis dit qu'une bibliothèque, quelles que soient ses dimensions, est supérieure à n'importe quelle tondeuse.

Ce sont des élucubrations et des approximations. Je ne suis pas un petit bourgeois – en tout cas, je le crois ferme – et par conséquent je ne peux parler comme les petits bourgeois. Je peux dire ceci : « Un petit bourgeois est petit. Un grand bourgeois est grand. » Et alors ? Cela sonne faux, comme dirait un petit bourgeois. Un grand bourgeois ne dirait peut-être rien : après tout, je dis qu'il est grand. Je ne l'offense pas. Bien au contraire : j'entame un concert de louanges. Qui plus est, j'y participe en tant que pianiste. Comme d'habitude, je vais plus vite que les violons et même que les pianos, comme dirait un mauvais plaisantin. Je ne connais pas les grands bourgeois non plus. Je ne sais pas s'ils sont grands, moyens ou semi-moyens. Ils ne peuvent pas être petits puisqu'ils sont grands, mais ils peuvent être moyens. Ou semi-moyens, en tout cas. La plupart des ouvriers prendraient mes voisins pour les grands bourgeois parce que même les philosophes associent la grande bourgeoisie aux comptes en banques, à la Suisse ou plutôt à Singapour. Moi, j'ai d'autres points de repère, mais la question n'est pas là. Luc Ferry dit quelque part que dans notre société tout meurtre est considéré comme un meurtre. Vous tuez une nullité et vous êtes condamné à la perpétuité. Vous faites la même chose avec un génie et vous êtes condamné à la même chose. Il y en va de mêmes pour les petits et les grands, pour les moyens et les semi-moyens, pour les mitoyens et semi-mitoyens.

Voici encore deux petites phrases ; personne ne dira qu'elles sont grandes, j'imagine. Même Proust qui, comme nous le savons tous, n'avait pas d'imagination, n'aurait pas dit que les deux phrases suivantes sont grandes : « C'est bien. À présent il faudra lire tous ces livres. » Je reprends ce passage dès le début, sinon Luc Ferry dira que la lecture de mes livres n'est pas une chose facile et accessible à tout le monde ; aux enfants que nous adorons par-dessus tout, par exemple. Pierre vient chez moi et je lui montre ma bibliothèque. Il regarde ma bibliothèque et dit : « C'est bien. À présent il faudra lire tous ces livres. » Même Luc Ferry ne pourrait dire que ces deux phrases sont incompréhensibles et que le commun des mortels n'y voit ni queue

ni tête. Il faut que j'explique tout ce que j'écris. Bornons-nous à ces deux phrases. À mon avis, elles ne sont ni grandes ni compliquées. Je dis que Proust n'avait pas d'imagination ; c'est lui-même qui le disait, d'ailleurs. D'accord. Ce que je veux dire dans ce contexte proustien est ceci : même si Proust avait eu une très grande imagination, il n'aurait pas pu imaginer que ces deux phrases soient grandes. Et si elles ne sont pas grandes, elles sont petites. Je ne crois même pas qu'elles soient moyennes. D'ailleurs, je ne comprends pas pourquoi je parle de Proust à cette occasion. Ce qui se passe est ceci : je parle de Proust même quand aucune occasion ne se présente ; en tout cas, dans le cadre de ce roman. C'est peut-être une trouvaille, peut-être pas ; et je ne sais pas si tout cela plaira aux petits bourgeois. D'après Roland Barthes.

Quelqu'un qui ne lit presque rien, à part quelques policiers, au bord de la mer, sur une plage, voit beaucoup de livres. Il a vu une certaine quantité de livres dans les bibliothèques ; et encore, et encore. Quand est-il allé dans une bibliothèque pour la dernière fois ? pour la première fois ? Il est vrai qu'il s'agit d'un ami intime du premier ministre, ce qui veut dire que, parfois, il rend visite au gouvernement ou plutôt au bâtiment qui abrite le gouvernement. Et dans ce bâtiment il doit y avoir une bibliothèque qui contient des livres de comptabilité. Peu importe de quels livres il s'agit en l'occurrence. Ce qui compte c'est le nombre de livres que mon voisin voit dans un espace clos. Il voit les livres de comptes et on lui dit qu'il s'agit des livres de comptes pour qu'il ne pense pas qu'au gouvernement on lit des policiers ou Proust pour se divertir. Alors, mon voisin se dit que ces livres existent pour qu'on les écrive et qu'on les lise. Sinon on risque de se tromper en planifiant le budget de l'état. Il voit la même quantité de livres chez un particulier et il se dit qu'il faut les lire, sinon on risque de perdre son argent et malmener le budget de la famille.

Au fait, il dit n'importe quoi, et il le dit pour dire quelque chose. Les petits bourgeois disent toujours quelque chose pour que les autres ne pensent pas qu'ils n'ont rien à dire. En outre, ils parlent pour que les autres ne parlent pas sans arrêt. C'est une stratégie qui leur permet de gouverner le monde, d'être omniprésents, en quelque sorte ; et aussi omniscients. L'essentiel est de participer et en l'occurrence la participation s'exprime par les paroles. Vous participez à une conversation et vous dites n'importe quoi. Certains pensent que vous êtes stupide, mais cela ne vous fait ni chaud ni froid. Vous aussi, vous pouvez pensez que les autres sont stupides. On peut penser tout ce que l'on veut, et d'habitude c'est ce qui se passe. Les bourgeois pensent ce qu'ils veulent et, en même temps, ils n'en pensent pas moins. Autrement dit, ils ont des arrière-pensées. Et un certain nombre de ces arrière-pensées se situe dans leur inconscient. Et lorsque leur inconscient se donne la peine de leur parler, il leur dit que les autres parlaient pendant la conversation qui avait lieu la veille ou il y a un mois. Et cela veut dire que les autres – les petits

bourgeois – existent et qu'ils ont leur mot à dire. Et si c'est le cas, vous ne pouvez pas dire tous les mots que vous avez dans la tête, sans parler de votre inconscient. Parce que les autres parlent et empiètent sur votre temps. Cela veut dire que vous n'êtes pas si important que cela et que vous devez compter avec l'opinion de ceux qui parlaient pendant la conversation. Participation, participation. C'est ce qui compte.

Un petit bourgeois voit une multitude de livres. Il ne sait pas quoi dire, d'autant qu'il n'a lu aucun de ces livres. Mais il se sent obligé de dire quelque chose pour prouver qu'il est concerné, qu'il n'est pas dépaysé, qu'il ne se trouve pas sur une autre planète. Alors, il dit ce qui lui passe par la tête. Et il ne dit pas que ces livres ne servent à rien car il s'agit de philosophie, de poésie et pas de livres de comptes. Cela lui vient à l'esprit, mais il ne le dit pas parce qu'il ne veut pas passer pour un ignare ; et pour un petit bourgeois. Alors, il dit : « Il faut les lire », ce qui veut dire ce que cela veut dire, comme il dit lui-même de temps en temps. Il dit qu'il faut les lire et on a l'impression qu'il les a tous lus ; sinon il ne dirait pas qu'il faut les lire. Il sait que ces livres sont merveilleux parce qu'il les a lus. Il a passé les nuits entières en leur compagnie. C'est pour cela qu'il sait qu'il faut les lire. Par contre, celui qui lui montre ces livres ne fait que les collectionner pour épater les petits bourgeois à qui il montre sa bibliothèque. Mais il est difficile d'épater notre petit bourgeois parce qu'il ne fait que lire et ce avec une broyeuse en accompagnement. Et son voisin écoute la broyeuse sans lire quoi que ce soit. Il faut un début à tout. Autrement dit, il faut que le voisin du petit bourgeois se mette à lire les livres qui se trouvent dans sa bibliothèque ; sur le conseil de ce dernier.

Il paraît que les robots restent limités dans leurs mouvements. Mon voisin va en Chine où il a un bureau ; et il boit du thé dans son bureau, ce qui ne veut pas dire qu'il est un petit bourgeois. Moi, je bois aussi du thé et cela veut dire simplement que j'aime le thé en tant que tel ; pas un tant que signe. Et cela ne signifie rien à part le fait – ou le signe – que j'aime le thé. Encore une phrase bourgeoise qui se concentre sur l'amour et le thé. J'aime le thé parce que je l'aime. Non, je ne suis pas sur la bonne voie ; c'est le moins que l'on puisse dire. Je n'avance pas, malgré le nombre de mots que j'ai déjà écrits. Je sais que mon voisin est un petit bourgeois par excellence ; il en va de même pour ma voisine. Et alors ? Que dirais-je à notre juge ? Que vous dirais-je maman ? Je pouvais lui dire tout ce qui me passait par la tête – à ma maman. Mais les juges ne sont apparentés ni à moi ni à mes voisins. (Qui sait, qui sait.) Ils sont sans doute des amis intimes de mes voisins ; des amis de longue date. Il faut par conséquent que je fasse attention à ce que je dis. Que puis-je dire ? La pensée « Ce sont des petits bourgeois » me passe par la tête, mais cela ne m'avance à rien. Je ne peux pas dire aux juges : « Ce sont des petits bourgeois, vous savez. Il faut les condamner à cinq ans de prison. » Non, les juges ne répondront

pas qu'en ce cas il faudrait condamner le monde entier. Ils ne diront rien ; ils me regarderont de travers ou ils ne me regarderont même pas. En tout cas, cela ne marcherait pas ; c'est certain.

Ou ils me diront : « Vous vous trompez. Vos voisins sont des *grands* bourgeois et c'est pour cela que nous ne pouvons pas les condamner. Si nous nous mettons à mettre les grands bourgeois en prison, nos entreprises feront faillite. Notre industrie s'écroulera. Notre pays n'existera plus. D'abord on nous demandera de quitter l'Union européenne et ensuite nous serons obligés de quitter la terre où il n'y a pas de place pour les pays privés de grands bourgeois. C'est vous qu'il faut condamner pour sauver notre pays et l'Union européenne. Nous avons déjà la Grèce sur le dos. Vous nous empêchez de vivre. Et vous parlez d'une broyeuse. La vente des broyeuses fait marcher et l'industrie et notre pays. Et vous nous parlez des sonates de Beethoven. Les salles de concert sont à moitié vides. Nous perdons de l'argent à cause de vos sonates et de vos trios. Vous nous perdez. Nous vous condamnons à cinq ans de prison. Votre absence de la scène internationale nous permettra de redresser notre pays. »

Mais revenons à nos robots. Mon voisin n'en est pas un car il va en Chine ; par conséquent, ses mouvements ne connaissent pas de limites. Et son cerveau ? D'après Sartre, les petits bourgeois sont intégrés ; ce sont des intégristes, en quelque sorte. C'est ainsi que les robots raisonnent : intégré, intégriste. D'accord. Un robot est capable de dire en voyant des livres : « Il faut les lire. » Il est capable aussi de dire en regardant un jardin : « J'ai un jardinier à plein temps. » Et il est même capable de montrer ce jardinier, un autre robot. Et le robot-jardinier est capable de ramasser les feuilles et de tondre les pelouses. Il est incapable de composer des plates-bandes, mais personne ne lui demande de faire ce genre de travail, d'autant que mes voisins n'ont pas de plates-bandes. Ils n'ont que des arbres et des feuilles qu'il faut ramasser. D'ailleurs, on se demande pourquoi ne pas ramasser les arbres, par la même occasion. Cette occasion se présente tous les jours. Pourquoi ne pas en profiter ? Plus d'arbres, plus de feuilles, plus de bruit. Mais les robots aiment le bruit.

Les petits bourgeois sont intégrés ; les robots aussi. En robotique industrielle, le défi n'est pas vraiment de concevoir des robots autonomes – au contraire, on préfère limiter les initiatives –, mais plutôt aptes à travailler sans blesser les humains autour d'eux. Blesser ? dans quel sens ? On peut dire, par exemple : « Ce robot est trop bruyant. Il me blesse. Remplacez-le, s'il vous plait. » Il en va de même pour mon voisin, de sorte que je peux dire la même chose aux juges. Mais ce ne sont pas les juges qui pourront le remplacer. Si je leur faisais savoir à quoi je pense, ils me diraient : « Ce n'est pas à nous que vous devez vous adresser. Adressez-vous au fabriquant de votre voisin ou au vendeur qui vous l'a vendu.

- Mais ce n'est pas moi qui l'ai acheté.

- C'est votre voisine ?

- Peut-être.

- Voulez-vous dire que votre voisin l'a épousée pour son argent ?

- Non, pas du tout. Luc Ferry dit que notre époque humaniste se distingue d'autres humanismes par le nombre des mariages d'amour. Il n'y a presque plus de mariages d'arrangement. Tout le monde s'aime à l'intérieur de notre humanisme postmoderne et post-déconstructiviste. On a déconstruit les grands récits, les récits tout courts, la littérature, l'art en général et la dignité humaine et même animale. Après tout, les animaux domestiques sont obligés de vivre parmi les minus.

- Voulez-vous dire que votre voisine a acheté un minus, une nullité ?

- Non, pas du tout.

- Voulez-vous dire qu'il s'agit d'un achat de ses parents ?

- Mais non. Elle l'a trouvé, tout simplement.

- Où ? dans les choux ? Croiriez-vous toujours aux fables que l'on raconte aux enfants ?

- Mes parents m'ont dit qu'ils m'avaient acheté dans un magasin.

- Alors, vous êtes un robot, sauf que vous n'êtes pas intégré.

- Oui, je ne suis pas marié à une robotte.

- Même s'il ne nous restait que l'amour, ce ne serait pas si mal que cela. Après tout, l'amour gouverne le grand Tout. »

Non, cela ne marche pas non plus. Si je dis aux juges et aux journalistes : « Mon voisin est un robot », on me dira : « Que ferions-nous sans robots, sans leurs capacités de calcul, sans leurs aptitudes à fouiller et analyser des pétaoctets d'informations ? » Et une fois de plus, on m'accusera de sabotage. Si l'on prive un pays de ses robots, l'économie coule et s'écroule ; le reste aussi d'ailleurs, car aucun pays ne peut vivre sans économie. Et aucune économie ne peut vivre sans les pétaoctets d'informations qu'il faut analyser vingt-quatre heures sur vingt-quatre pour survivre dans le monde implacable, cruel et fou. Il n'est pas si fou que cela, notre monde. Les broyeuses ne suffisent pas à le rendre fou. Mais elles le rendent stupide. Et si l'on supprimait toutes les broyeuses, toutes les souffleuses ? Le monde deviendrait-il intelligent ?

Le procès, le procès. Il faut que me prépare au procès, et pour cela je devrais rendre visite à mes voisins – aux autres voisins – que je ne connais pas. Pierre dit que son bruit ne dérange personne parce que personne ne se plaint. Alors, il faut que j'aille voir mes voisins pour leur dire que nous devons nous plaindre parce que ce bruit est insupportable. Mais ils me diront que

ce bruit est supportable puisqu'ils ne l'entendent pas. Et vous pouvez supporter ce que vous n'entendez pas. Vous pouvez le supporter à la perfection. Il n'est pas difficile de devenir perfectionniste dans ce domaine. Vous n'entendez rien et vous dites à votre psy : « Je supporte la vie. Je la supporte très bien.

- Comment ça ? dit votre psy.

- Comme ça. C'est une sorte de nirvana. Je n'entends rien et je supporte bien ce bruit inexistant.

- Mais vous m'entendez, n'est-ce pas ? dit le psy.

- Je vous entends. C'est comme si je ne vous entendais pas, à vrai dire. En tout cas, je supporte très bien le bruit de vos paroles.

- Et le bruit de la broyeuse ? Vos voisins ont une broyeuse, n'est-ce pas ?

- Oui, mais je ne l'entends pas. Je passe mon temps en Suisse et aux Seychelles. »

Et puis mes voisins pensent sans doute qu'il ne faut pas porter atteinte aux relations qu'ils entretiennent avec leur voisins car il faut que l'entente cordiale règne dans le voisinage, parmi les gens de bonne compagnie, comme on dit. Et la compagnie est très bonne. Dans cette compagnie, il y a même la Princesse de M*** ; en tout cas, mon voisin a parlé d'elle au cours de sa première visite qu'il m'a rendue le lendemain de mon déménagement. J'avais une petite compagnie à la maison et il y avait une comtesse parmi mes invités. Cette comtesse est intégrée, elle aussi, mais son intégration est différente de celle dont Sartre parle dans ses livres lorsqu'il se penche sur le « cas petit bourgeois ». Il se penche sur leur cas et dit : « Ce sont des citadins et ils sont intégrés. » D'accord. Mais comment expliquer la suite de la conversation, de notre conversation ? Nous sommes assis dans mon salon, mes amis et moi. Parmi mes amis, il y a une comtesse qui pose des questions à mon voisin-robot ; ou à mon voisin-petit bourgeois. Elle lui pose une question au sujet des voisins, à propos des humains qui habitent dans la rue où j'habite actuellement. Mon voisin-petit-petit bourgeois (ou petit-petit tout court) répond : « La Princesse de M***.

- Mais quelle M***. ? demande la comtesse.

- La *Princesse* de M***. », répond le voisin qui devient de plus en plus petit au fur et à mesure que le dialogue avance dans le temps.

La comtesse réagit brutalement. Elle hausse les épaules ; elle lève les yeux vers le ciel qui pourrait répondre à n'importe quelle question, même si l'hypothèse d'Épicure s'avère vraie un jour. Je veux dire que même si les dieux et Dieu ne se soucient pas de nous, le ciel est capable de répondre à n'importe quelle question posée par un humain. Pourquoi ? Parce que le ciel est le ciel.

« Mais quelle M*** ? » répète la comtesse. Le voisin la regarde sans dire mot. Quel mot pourrait-t-il prononcer en ces circonstances ? Même les petits bourgeois se taisent parfois, surtout lorsqu'ils ne connaissent pas personnellement la princesse sur laquelle la conversation se met à rouler à cause d'une comtesse qui veut connaître le prénom de la princesse. En a-t-elle vraiment besoin ? tout de suite ? Pour quoi faire ? Pour lui passer un coup de fil ? Pour lui dire : « Geneviève, c'est toi ? Je ne savais pas que tu habitais dans cette rue. Quelle surprise ! Es-tu libre ce soir ? Viens à la maison. Comment va François ? et les enfants ? Oui, ils sont grands à présent. Ils n'ont jamais été petits, pas vraiment, surtout si l'on pense à leur intelligence. D'ailleurs, je n'aime pas tellement le mot 'petit', tu sais. Bon, on bavardera ce soir. Et ton chien ? »

Mais avant de téléphoner à son amie, la comtesse voulait savoir à quelle M*** elle aurait affaire si elle faisait le numéro qui lui permettrait d'inviter une M*** et son mari chez elle. C'est un peu compliqué, d'autant que la question que la comtesse a posée à plusieurs reprises à mon voisin était encore plus compliquée. Tout était compliqué dans cette histoire, et cet épisode grandissait au fur et à mesure que le dialogue progressait, de sorte qu'il s'agissait à présent d'un dialogue entre un grand bourgeois et une grande aristocrate. Tout était grand à ce moment-là, sauf la princesse qui était toute petite par la force des choses : elle n'avait toujours pas de prénom. La comtesse ne voulait pas comprendre que le bourgeois ne pouvait connaître le prénom de la princesse pour la bonne raison qu'il n'avait jamais été invité chez elle. La comtesse n'était pas intégrée dans le milieu bourgeois, mais elle aurait pu deviner que ce milieu ne pouvait même pas *empiéter* sur le milieu aristocratique, y mettre les pieds : après tout, elle n'invitait pas les bourgeois ni à dîner ni à déjeuner. Et même ses petits déjeuners se passaient de bourgeois.

Un jour, mon voisin vient chez moi et nous bavardons dans mon jardin. Il fait beau et pour une fois ni moi ni mes voisins n'entendent la broyeuse et tutti quanti. Nous pouvons donc rester dans mon jardin et même échanger quelques propos sans avoir peur du bruit qui pourrait noyer n'importe quelles paroles, même celles d'un Hitler ou d'un Mussolini. Et même Chaplin qui imite Hitler dans son film *Le dictateur* ne pourrait vaincre la broyeuse de mes voisins. Mais ce jour-là, nous n'entendions que nous-mêmes, et même les chiens se taisaient dans notre quartier résidentiel, comme s'ils savaient que notre conversation était importante et qu'il ne fallait surtout pas l'interrompre. En fait, notre conversation n'était pas si importante que cela car elle ne roulait ni sur la broyeuse ni sur le jardinier et son perfectionnisme inné. Nous parlions de la société belge et mon voisin me disait qu'il était difficile de se faire accepter par cette société. Sur le moment, je me suis dis que ce n'était pas un problème que je devais affronter ;

pour plusieurs raisons. À présent je me dis que mon voisin pensait aux princesses en parlant d'intégration et de non-acceptation. Il ne faut surtout pas que je dise tout cela au juge, à commencer par la princesse dont mon voisin ignorait le prénom. Si je le dis, le juge me dira : « Alors, votre voisin n'est pas un petit bourgeois. Il n'est pas intégré, pas complètement. Tandis que, d'après Sartre, les petits bourgeois sont intégrés à cent pour cent.

- D'après Sartre, les petits bourgeois n'ont pas de fantaisie. Mon voisin aurait pu inventer un prénom, un prénom fantaisiste : 'Marie, Sophie, Sony. Pardon, Sonia. Il aurait pu même prononcer le prénom de sa femme. Nathalie, Nathalie. Mais il n'a pas de fantaisie.

- Et alors ? Faudrait-il mettre en prison tous ceux qui n'ont pas de fantaisie ? Et Proust ? Faudrait-il mettre en prison tous ceux qui ne connaissent pas le prénom de la princesse de M*** ? »

C'est à présent que je me rends compte que ce mi-aveu de mon voisin est une nouvelle plutôt rassurante. Cela veut dire que *tout* le monde ne se prosterne pas devant les richesses et leurs signes extérieurs, de sorte que si la Princesse M*** s'était donné la peine de rendre visite à mes voisins, elle n'aurait pas laissé sa voiture à côté de mon mur et par conséquent je n'aurais pas eu des taches d'huile à proximité de mon jardin. Cette réflexion prouve une fois pour toutes que souvent et même trop souvent je donne libre cours à ma fantaisie qui, du coup, se met à peindre des situations hautement fantaisistes et quasi surréalistes. Par exemple, un surréaliste – Salvador Dali, entre autres – aurait pu peindre un tableau : le jardin de mes voisins, la princesse qui marche vers la porte d'entrée. Personne n'aurait dit en regardant ce tableau : « Salvador ! Tu es devenu réaliste, ma parole ! » La Princesse de M*** ne viendra jamais chez mes voisins, quoi qu'ils disent ou fassent. Et cela me rassure, jusqu'à un certain point. Pas à cause des taches d'huile.

Il est vrai que je pourrais parler de Rousseau et de sa définition de la liberté. Nous sommes libres, mais notre liberté s'arrête où commence la liberté des autres. Nous ne sommes donc pas *entièrement* libres. Autrement dit, nous ne sommes pas intégrés, pas absolument, pas dans ce domaine. Supposons que nous nous promenions dans la rue. Il y a des passants un peu partout, ce qui ne nous empêche pas de nous promener. Mais si nous nous mettons à bousculer ces passants et à leur marcher sur les pieds, ces passants risquent de nous rappeler qu'ils sont libres, eux aussi, car nous vivons tous dans un pays démocratique. Ils peuvent même aller jusqu'à dire que même en Union Soviétique les passants pouvaient marcher dans la rue sans être dérangés par d'autres passants, sauf si Beria roulait dans sa voiture le long des trottoirs où vous marchiez plus ou moins librement. Il est vrai qu'aucun passant soviétique ne se sentait *complètement* libre. Les femmes savaient que Beria aimait les observer depuis sa voiture. Parfois, il disait à

son chauffeur : « Amène-moi cette blonde », et le chauffeur exécutait cet ordre sur le champ, dans la même rue ; si bien que, même si les autres passants ne bousculaient pas les belles moscovites, les belles passantes n'étaient pas sans soucis, pas tout à fait. Elles surveillaient la rue, les voitures qui roulaient sous leurs yeux. Elles connaissent toutes la voiture de Beria. Mais celui-ci changeait de voiture toutes les semaines et parfois tous les jours. Alors, les belles passantes se demandaient en regardant une voiture : « Est-ce la voiture de Beria ? »

Le problème ne s'arrêtait pas là. Les autres membres du Politburo se disaient qu'ils n'étaient pas inférieurs à Beria, comme disent les Russes, de sorte qu'ils pouvaient, eux aussi, aller à la chasse en utilisant leur voiture de fonction et leur chauffeur de fonction. Et la fonction de leur chauffeur était double et les belles moscovites connaissaient surtout le double ou la doublure. Les chauffeurs avaient tous des ceintures de toutes les couleurs et même les lutteurs japonais n'auraient pu les vaincre, sans parler des femmes japonaises et des femmes soviétiques. D'ailleurs, les serviteurs des maîtres soviétiques n'avaient pas besoin de leur force et de leur adresse. Ils accostaient les femmes en question et leur disaient : « Chère citoyenne, suivez-moi », et les citoyennes les suivaient sans se débattre, sans appeler la police ou plutôt la milice. Et si elles ne comprenaient rien et se mettaient à pleurer, le chauffeur prononçait la lettre « b ». Si l'on voulait traduire cette lettre en français, cela donnerait « p » pour pute. Autrement dit, cette lettre insinuait deux choses : Beria vous désire et de toute façon vous n'êtes qu'une pute. Toutes les femmes sont des putes.

Encore un détour. Ce n'est pas ainsi que je gagnerai le procès. Beria ne sert à rien. Iil pourrait éliminer tous mes voisins, s'il était en vie et si j'étais son copain ou son collègue du Politburo. Je pourrais même le faire sans son aide, si j'étais un membre du Politburo. Même en Belgique je pourrais le faire si Staline était en vie. Staline jouissait d'un tel prestige que l'on pouvait faire tout ce que l'on voulait, à condition de dire préalablement : « Nous le faisons au nom de Staline et pour Staline, pour le petit père des peuples. Non, Staline n'est pas un petit père des peuples. C'est un *grand*-père des peuples. Non, c'est notre père *tout court*. Notre Père qui est en Union Soviétique. Alors, nous brûlerons vos maisons, vos broyeuses, vos jardiniers et vos jardins au nom de notre Père commun. »

Aujourd'hui, cela ne marcherait pas. On vous dirait tout de suite : « Staline est un criminel, un tyran, un Poutine. » Il vaut mieux parler de Rousseau, même si l'on vous dit que c'est vieux jeu et que Rousseau est mort il y a deux, trois siècles. Et la liberté ? est-elle morte, elle aussi ? Ne suis-je pas libre chez moi, dans ma maison ? Dois-je me déplacer d'une chambre à une autre pour trouver un abri contre le bruit ? Oui, Rousseau nous dit que notre liberté s'arrête à l'endroit où commence la liberté d'autrui. Mais si je dis cela au juge, il me dira que mon

voisin ne vient presque jamais chez moi. « Vous dites vous-même qu'il ne veut vous parler ni au téléphone ni de vive voix.

- C'est vrai qu'il ne me parle plus. C'est son bruit qui le fait à sa place.

- Rien d'étonnant à cela, dit le juge. Votre voisin est très sociable et il tient beaucoup à l'amitié qui le lie à ses voisins. Mais, contrairement à vous, il travaille, vous savez. Il voyage, il va en Chine. Et vous, vous restez à la maison à vous tourner les pouces.

- Je suis pianiste.

- Ne vous tournez-vous pas les pouces en jouant du piano ? Vous vous tournez tous les doigts en jouant les sonates de Beethoven. Et vous tournez les pages de ces sonates. Vous tournez en rond, autrement dit, pendant que votre voisin s'échine en Chine. »

Mon voisin et ma voisine disent que l'on peut faire tout ce que l'on veut, du moment que l'on est chez soi. D'accord, vous êtes chez vous et vous invitez vos amis ; et vous commencez une orgie. Vous ne vous promenez pas nus dans votre jardin ni dans celui de votre voisin. Vous vous déshabillez chez vous, et vos amis en font autant, de sorte que tout le monde se trouve déshabillé, à un moment donné ; à deux et à trois moments donnés. Cela dure un certain temps et tout le monde fume pendant ce temps-là. Vous et vos invités fumez tout ce que vous voulez et vos cigarettes sont remplies de tout ce que vous y mettez. Et vous y mettez beaucoup de choses. Vous achetez ces choses avec l'argent que vous gagnez licitement et explicitement, ce qui ne veut pas dire que le contenu de vos cigarettes n'intéresse pas du tout la police. Mais votre voisin le plus proche reste tranquille et ne se plaint pas, pour la bonne raison que cela ne le regarde pas : il n'est pas policier et par conséquent il n'est pas obligé de vous arrêter pour que vous expliquiez votre comportement aux autorités. De toute façon, vous connaissez le premier ministre et celui-ci vous connaît et reconnaît à son tour. Il reconnaît vos mérites et ce n'est pas la peine d'expliquer quoi que ce soit, d'autant que l'on ne vous pose pas de questions. Par conséquent, vous pouvez faire tout ce que vous voulez à l'intérieur de votre maison, à condition de ne pas en sortir pour exposer votre corps nu et vos méfaits dans le jardin. Si, vous pouvez le faire, à condition que personne ne vous voie. En fait, vos voisins n'ont rien contre vos corps nu et même la nudité de vos amis ne les gêne pas, malgré l'âge de ces derniers. Bref, faites ce que vous voulez, à l'exception du bruit.

Pourquoi ? se demande-t-on. Parce que le bruit que vous faites dans votre jardin quitte les limites de celui-ci et se répand un peu partout. Votre bruit – et n'importe quel bruit de cette sorte – est plus libre que Carmen et par conséquent il se promène partout, pas seulement dans les montagnes. Par exemple, il se promène dans le jardin de votre voisin. Il se promène, s'arrête et regarde votre voisin fixement. Le bruit le fixe et reste planté dans son jardin, dans sa maison

et même autour de son lit, si bien que votre voisin n'arrive pas à s'endormir. Il est vrai qu'il ne dort pas toujours seul et il n'a rien contre une jolie femme dont le corps peut embellir non seulement son lit, mais aussi son existence toute entière, à l'exception de l'espace qu'il consacre à la musique et à la littérature. Et même cet espace peut être envahi par le corps et l'esprit de cette femme car de temps à autre il a besoin d'une muse. Mais le bruit que vous produisez, très chers voisins, n'a rien à voir avec la notion même de muse.

Donc, quand vous dites que l'on peut faire tout ce que l'on veut, vous parlez de votre maison, de votre chez soi et vous avez raison, si vous ne sortez pas de chez vous. Mais si vous sortez, vous sortez, comme vous le dites à la manière petite bourgeoise. Et votre bruit est votre bruit. Et la maison de votre voisin et la maison de votre voisin – *ma* maison, autrement dit. Ma vie ressemble à présent à celle que menait mes parents à Moscou, dans les années quarante du siècle dernier. Ils habitaient dans un appartement communautaire et même moi, je ne sais pas ce que cela veut dire. Si, je connais la signification de cette notion, mais je n'ai vécu dans ce type d'appartement que pendant cinq premières années de ma vie. Et je m'en souviens à peine ; autant dire que je ne m'en souviens pas du tout. Il y avait d'ailleurs un petit jardin qui était communautaire, lui aussi. J'imagine que je me promenais dans ce jardin. Oui, je me suis mis à marcher à l'âge de trois ans, mais je ne parlais pas encore. Cela n'a pas d'importance et aucun juge ne m'écoutera si je me mets à parler de mon enfance communautaire et de ma façon de parler à cette époque lointaine. Si, les juges m'écouteront si je compare un appartement communautaire et la vie de ses locataires à la vie que je mène à présent dans ma maison.

Il n'y avait qu'un seul téléphone dans les appartements communautaires ; un seul téléphone, une seule salle de bains, une seule cuisine. Il fallait faire la queue pour se laver les mains, le corps et les dents. Il fallait faire la queue pour passer quelques minutes dans les toilettes. Ce n'est pas mon cas et ma voisine dirait : « Ce n'est pas vrai », si je disais que c'est mon cas actuellement. Pendant notre dernière conversation téléphonique, je lui ai dit que son jardinier travaillait six heures par jour en faisant du bruit. Je n'aurais pas dû ajouter le mot « bruit », parce que cela allait de soi et seuls les petits bourgeois répètent ce qui va de soi et s'adonnent au rituel tautologique. « Ce n'est pas vrai, a-t-elle répondu. Ce n'est pas vrai du tout. » J'ai dit que le jardinier faisait du bruit six heures par jour – en été. D'ailleurs, je me suis trompé une fois de plus. Hier et avant-hier il a fait du bruit pendant six heures ; et nous sommes toujours en hiver.

« Ce n'est pas vrai », dirait ma voisine. Pourquoi ? pourquoi *cette* fois ? Parce que je peux aller dans ma salle de bain quand je veux. Et je ne suis pas obligé de faire la queue pour passer quelque temps dans les toilettes. Et il y en va de même pour le téléphone qui m'appartient, à

moi seul, et par conséquent je peux téléphoner à mes amis et même à mes ennemis quand je le veux. Je n'ai même pas besoin de connaître le premier ministre et d'avoir son soutien pour effectuer cette opération. Il y en va de même pour mes voisins : ils n'ont pas besoin de leur copain pour ne pas décrocher le téléphone quand je les appelle désespérément. Mais votre bruit m'accompagne partout, chère voisine. C'est encore pire que les voisins que l'on trouve dans les appartements communautaires, car parmi ces voisins il y a de jolies femmes. Ce serait absurde de faire la cour à un bruit, surtout s'il s'agit d'un bruit pareil. On peut faire la cour à une sonate de Beethoven et on est même obligé de la faire si on la joue soit dans un studio d'enregistrement, soit en public. Votre bruit exclut les notions mêmes d'amour et d'érotisme. Pourtant il n'exclut pas la notion de la mort et la mort tout court.

Oui, votre bruit, chère voisine, m'accompagne jusqu'à mon lit. Votre bruit couche avec moi, mais au lieu de me faire l'amour – à Dieu ne plaise ! – il me fait la haine. Moi aussi, je fais la haine avec lui. C'est une haine réciproque, et dans notre société chrétienne on est censés s'aimer, chers voisins ; surtout à l'époque du nouvel humanisme et de la nouvelle mondialisation, d'après Luc Ferry. À présent un homme couche avec un homme sans problème, comme on dit. En France, les homosexuels se marient et adoptent les enfants pour qui ils sont capables de sacrifier leur vie, toujours d'après Luc Ferry. D'accord, très bien. Une fois de plus, je n'ai rien contre tout cela. Mais le bruit ne s'inscrit pas dans cette catégorie ; il ne doit pas s'inscrire dans la vie humaine. Ni nos héritages ni nos caresses ne le concernent. Mais une fois de plus je m'éloigne de mon sujet. Certes, mon sujet est le bruit produit par le jardin de mes voisins ou plutôt par ce qui s'y trouve ; le jardinier, entre autres. Mais mon vrai sujet s'appelle « le procès » et aucune description du bruit, aucune métaphore ne peut remplacer une stratégie qui pourrait me permettre de gagner ce procès, malgré la présence invisible du premier ministre.

Cette présence sera, hélas, visible, plus que visible. (Pas pour la princesse de M***.) Tout le monde sait qu'il est copain de mon voisin qui, grâce à ce copinage, peut obtenir toutes les permissions possible et imaginables ; et j'ajoute d'habitude : « Et inimaginables. » Et ce n'est pas un simple jeu de mots ou d'associations. Je ne pourrais jamais gagner ce procès si je ne parle que de la broyeuse et du bruit qui m'accompagne jusqu'à mon lit. On me dira : « Achetez des boules Quies. Où est le problème ? Et vous n'avez pas besoin de dormir dans votre jardin, en été, à l'automne. Dormez dans votre cave à vin. Vous n'y entendrez rien, sauf vos propres ronflements. » Non, il faut des antécédents, des précédents. Pas des vies antérieures, car on dira : « Adressez-vous à ceux qui faisaient du bruit dans votre vie antérieure. D'ailleurs, à en juger d'après ce que vous racontez, vous ne faites attention qu'au bruit, que ce soit dans votre vie présente, vos vies antérieures ou vos vies futures. C'est une idée fixe, une obsession. Vous

êtes malade, cher Monsieur. Soignez-vous, soignez-vous ! Et puis vous devez vous dire en entendant ce bruit que le jardin de vos voisins devient de plus en plus beau. Et cela vous concerne, vous aussi. Après tout, vous êtes un voisin de vos voisins. Vous voyez leur jardin depuis votre chambre, si vous vous donnez la peine de jouir de la vue que vous offre votre fenêtre. Regardez par cette fenêtre et admirez le jardin de vos voisins. Jouissez de la vue qui s'offre à vos yeux. Là tout n'est qu'ordre et beauté, comme dit le poète. Vous pouvez le dire aussi, vous savez. Après tout, vous êtes poète vous-même. »

Alors, je peux répondre ceci : « Et la bétonneuse ? Fait-elle aussi partie de cet ordre, de cette beauté ? » Et je leur raconterai l'histoire des travaux que mes voisins ont entreprit il y a un an et demi pour construire une maison pour Nathalie qui veut travailler en paix. Tout le monde a le droit de travailler en paix ; Nathalie aussi. Ses enfants courent dans tous les sens dans la maison principale et Nathalie a besoin de se réfugier quelque part pour ne pas entendre leurs pas et leurs cris joyeux. Si j'en crois Luc Ferry, Nathalie est prête à sacrifier sa vie pour ses enfants, et son travail ne passe pas avant l'amour qu'elle leur porte. Son travail, elle ne l'aime peut-être pas du tout, mais elle doit gagner de l'argent pour que ses enfants puissent faire du ski, bronzer et nager loin de la Belgique. Quand on a un but aussi noble, on n'a besoin d'aimer que ses enfants et rien d'autre ; même pas son mari. Mais nous savons tous que Nathalie aime la musique à la folie et qu'elle regrette que son père ne lui ait parlé que de banque et de billets de banque. Par contre, il ne lui a jamais parlé des billets qui nous permettent d'assister aux concerts et aux spectacles. Bref, elle avait besoin d'une maison et son mari lui en a offert une. Et pour cela il fallait qu'une bétonneuse puisse s'installer en face de mon garage, histoire de bloquer les sorties de ma voiture.

Tout au début de ma vie belge, mes voisins m'ont invité chez eux. Au cours du dîner, nous avons parlé des choses et d'autres – comme d'habitude, somme toute. Et puis Pierre a dit tout d'un coup : « On achète une maison dans un pays plutôt paisible, dans un quartier résidentiel. Et on découvre que les voisins sont sur le point de faire bâtir une maison. Il y a du bruit en perspective. » J'ai connu une vieille dame qui parlait souvent des plaisirs en perspective. Elle avait peut-être oublié le mot « bruit » : elle vivait dans une maison isolée, dans un endroit calme. Mon voisin n'a pas menti ; c'est sa femme qui l'a fait à sa place. Elle a dit : « Ça n'est rien du tout. Ça ne durera pas. À peine trois mois. » Pierre ne voulait pas être en reste de courtoisie : si votre femme ment, vous devez mentir, vous aussi. Si la reine d'Angleterre voit qu'un de ses invités met un couteau dans sa bouche, elle fait de même pour qu'il ne se sente pas gêné ensuite. Supposons que quelqu'un lui dise : « Comment as-tu osé mettre un couteau dans ta bouche en présence de la reine ? » Alors, le coupable peut répondre ainsi : « La reine a

fait de même : j'ai vu sa bouche et un couteau à l'intérieur de sa bouche. » Il y en va de même pour mes voisins : Nathalie ment et Pierre lui tient compagnie pour qu'elle ne se sente pas démunie.

Donc, quelques secondes plus tard, Pierre dit : « Tu as raison, ma chérie : ce n'est rien du tout. Un tout petit bruit. Peut-être la bétonneuse, un petit peu plus. » Le bruit était infernal de toute façon et à chaque fois que j'entendais ce bruit, je me disais que la bétonneuse était déjà là. Et puis elle est venue et j'ai compris ce que la notion de *vrai bruit* signifie dans le monde des humains. J'ai compris aussi que même l'espace en souffre, sans parler du temps. Chaque visite de la bétonneuse durait quatre heures pendant lesquelles la rue où j'habite était bloquée, de sorte que si j'avais eu une hémorragie cérébrale, une ambulance aurait eu du mal à arriver jusqu'à chez moi, sans parler de mon corps : non seulement mon garage, mais aussi ma porte d'entrée était bloquée ou plutôt mon portail. C'est de cela que je devrais parler aux juges. Ils pourraient me répondre que cela n'a rien à voir dans l'histoire en question ; dans l'histoire du tapage diurne auquel le jardinier m'expose chaque fois qu'il fait son apparition dans le jardin qui jouxte le mien. Et bien, je pourrais leur dire que la propriété de mes voisins n'est rien d'autre qu'une source permanente de bruit, de sorte que si quelqu'un s'avise à parle de son style, je répondrai : « Son style s'appelle le bruit. » Et même quand mes voisins boivent un Comtes de Champagne 1947, je me dis : « Ils boivent du bruit. Ils sont le bruit. Et ce bruit n'a rien à voir avec les bouchons de champagne qui quittent leur bouteille et volent vers le plafond. Il se peut que mes voisins se situent assez haut sur l'échelle bourgeoise. Ils volent peut-être plus haut que leur nombril, étant donné leur petitesse. En tous cas, leur bruit vole bien plus haut que les bouchons de champagne. »

Si l'on me pose la question suivante : « Quelle est la profession de votre voisin ? », je répondrai sans hésiter un instant : « Le bruit. » Mais le juge ne me posera pas cette question. C'est à mon voisin qu'il s'adressera en l'occurrence et, à vrai dire, je ne sais pas ce que mon voisin répondra. Je sais qu'il va en Chine assez souvent ; je sais aussi que si le juge lui pose cette question il ne répondra pas : « Des voyages en Chine. » Et moi ? D'après les films que j'ai vu au sujet des procès – même dans *Le Procès* de Kafka et d'Orson Wells on pose cette question – cette question est posée à celui qui se tient devant le juge d'une manière ou d'une autre. On ne dit pas à l'accusé ou au plaidant : « Quelle est la profession de votre voisin ? » Non, pendant les procès, les questions sont ciblées et la plupart du temps leur cible est circonscrite par le corps de celui ou celle qui se tient devant le juge ou le procureur ou l'avocat. Alors, si le juge me regarde droit dans les yeux et me pose une question relative à ma profession, je risque de lui répondre : « La haine du bruit. » De plus en plus j'oublie mon piano – à cause du bruit, cela

va sans dire. Et la littérature ? Ce que j'écris se concentre de plus en plus sur le bruit, de sorte que je me demande si, un jour, je serai capable d'aborder un autre sujet.

Ma mémoire compte dans ma vie, surtout si la première affecte la dernière au point de me priver des plaisirs auxquels je tiens par-dessus tout. Freud explique les oublis par notre envie d'échapper à ce que nous oublions ; nous le faisons pour une raison ou pour une autre. Tantôt nous n'aimons pas la personne qui tombe dans l'oubli car notre mémoire est plus serviable que n'importe quel ami, n'importe quelle douce amante. Elle efface ce qui nous fait grimacer ou passer une nuit blanche. Et ma voisine ? Comment expliquer ces oublis ? Inutile de préciser que je ne connais sa vie ni intimement ni autrement. Je ne la connais pas du tout. Mais je connais un de ses oublis qui n'en est pas un peut-être. Au milieu de notre première rencontre elle a dit au sujet de la construction de sa nouvelle maison : « Ça ne durera que trois mois. Il n'y a pas lieu de vous inquiéter. » À cette époque-là, nous nous vouvoyons. J'ai une amie qui se met à me vouvoyer dès qu'elle se fâche contre moi. Il est temps de vouvoyer ma voisine ; et mon voisin. J'espère qu'ils m'offriront cette occasion un de ces jours.

Les travaux ont duré un an, contrairement à ce qu'avait dit Nathalie. Au cours de notre deuxième et dernière rencontre, je lui ai rappelé sa remarque et elle m'a répondu : « Je ne l'ai jamais dit. » S'agit-il d'un oubli ou d'un mensonge ? C'était un mensonge ; à présent j'en suis sûr. D'ailleurs, une fois de plus son mari l'a rejoint dans ce domaine pour ne pas être en reste de courtoisie : il a menti en m'envoyant le planning des travaux qui avaient commencé au début de novembre 2013. D'après le planning les mêmes travaux auraient dû prendre fin à la fin du mois de juin 2014. Or, ils ont pris fin à la fin de l'année 2014. Je n'ai rien entendu au mois de juillet. Le premier août j'ai vu et entendu un camion qui s'était mis devant la porte de mon garage. Je suis sorti et j'ai demandé au chauffeur ce qu'il faisait devant la porte de mon garage. « On fait des travaux chez vos voisins, a-t-il répondu.

- Mais les travaux sont terminés. On les a terminés à la fin du mois de juin.

- C'était une autre équipe, sans doute, a-t-il répondu. Je ne connais pas ces gens-là. »

Était-ce un oubli de la part de Nathalie ? A-t-elle tout oublié ? les autres équipes ? les dates ? les trois mois ? D'après Freud, elle les a oubliées parce que ces dates et ces équipes lui rappelaient son mensonge initial. Et c'est toujours désagréable de mentir, que vous soyez nouveau riche ou petit bourgeois. Tout le monde sait que ce n'est pas bien. Ce n'est pas bien de tuer, de violer une femme ou un homme. Il est vrai que si vous mentez, vous ne tuez personne, à quelques exceptions près. J'imagine qu'il y a des mensonges qui peuvent tuer, mais je n'ai pas le temps de m'en souvenir et de les analyser. Il y a tant d'analyses à faire avant le procès

que je ne sais pas à quelle analyse m'attaquer en premier lieu. Et je n'ai pas envie de m'attaquer à l'analyse des analyses.

Il y a beaucoup de cercles vicieux et de queues leu-leu, et tout cela s'étale devant moi lorsque je pense à mes voisins, au procès. Mon ami dit que mes voisins sont certainement des nouveaux riches car les vieux riches se comportent différemment : ils sont habitués à leurs richesses et n'ont pas besoin de les étaler. Leurs voisins, eux aussi, sont habitués à cette richesse-là et par conséquent peuvent se passer d'étalages, de prosternations. Ils savent à qui ils ont à faire et tout le monde est content. On n'y pense plus ; on passe à d'autres choses. Moi, je ne peux pas passer à d'autres choses à cause des étalages et des prosternations que je subis sans arrêt. Tantôt il s'agit d'une nouvelle broyeuse ou d'une nouvelle tache d'huile, tantôt mon voisin me parle d'une bouteille de Cheval Blanc sur laquelle il compte pour me gagner à sa cause. « Il n'y a rien de mieux qu'une bouteille de Cheval Blanc pour résoudre tous les problèmes », dit-il. Pour lui, le Cheval Blanc n'est pas un vin ; c'est un signe, comme disent Roland Barthes, Michel Foucault, etc. Je ne bois pas de signes, et il me reste encore une douzaine de Cheval Blanc à la cave. Je peux me passer des symboles de mes voisins, d'autant que leur bouteille ne résoudra aucun problème, même pas celui d'un dîner, un seul.

Je me souviens de la bétonneuse et je me demande si je pourrais éventuellement l'utiliser pendant le procès, même s'il s'agit d'une autre histoire, d'un autre bruit. Vous regardez une série télévisée et d'habitude, au début d'une nouvelle série, on vous montre quelques extraits de la série précédente pour que vous compreniez de quoi on parlera dans la série que vous êtes prêt à voir. Mes voisins participent à une série d'événements qui se déroule à queue leu-leu, et si vous ne comprenez pas un leu, vous ne comprendrez pas le leu suivant ; vous ne comprendrez pas que le comportement que je suis en train de décrire n'est pas entièrement dû au fait que mes voisins tiennent à faire écouter leur nouvelle broyeuse à tous leurs voisins et éventuellement au monde entier. Ils peuvent compter sur moi. Et si moi, on ne m'entend pas, on écoutera un journaliste car les gens continuent à lire les journaux, malgré Internet, la télévision et autres engins qui nous facilitent l'accès au monde. Comme si le monde était inaccessible.

Une amie me conseille de me renseigner auprès de l'équipe du journal en question – celui qui publiera un article caustique sur le signisme de mes voisins – au sujet des abonnés illustres de ce journal. Pour le moment, mes voisins n'ont pas accès à la meilleure société belge parce que les petits bourgeois ne sont pas admis dans cette société, sauf si leur esprit n'est pas vraiment petit. Et encore, et encore. Si je mets la liste en question dans leur boîte aux lettres, ils comprendront qu'ils pourront abandonner tout espoir, si l'article est bel et bien publié. Mon amie suggère même que je ferais mieux d'ajouter à cette liste un brouillon de l'article en

question – celui où la question du bruit se pose avec toute son acuité. Mais je crois que c'est superflu, étant donné la virulence que j'ai mise en avant durant nos dernières conversations téléphoniques. Je n'ai pas parlé des petits bourgeois, mais c'est tout comme. Et parfois « comme » est mieux que « tout ».

Par contre, la liste des abonnés est importante car elle contient des noms ; à leur tour, ces noms contiennent de l'argent. Et si ces noms lisent cet article, ils se diront qu'il ne faut pas avoir affaire à quelqu'un qui a une mauvaise réputation. N'importe quel article où l'on parle de vous est important, même si le journaliste ose vous descendre en flammes. Que vous soyez descendu ou non, en haut ou au bas de la page, votre nom est dans un journal, et c'est ce qui compte. Mais si l'on y dit que vous ne respectez ni la musique ni les artistes, on se dit que vous ne respectez personne, même pas vos clients, sans parler de leur argent. Alors, on ne vous confie rien du tout. Mon voisin est assez intelligent pour comprendre le mauvais effet que cet article risque de produire dans la société belge. Son intelligence est celle que l'on range d'habitude dans la catégorie du « second ordre », mais cet ordre lui permet de mettre de l'ordre dans ses finances tous les jours sans exception. Il se dit que son prestige souffrirait moins, s'il consentait à réduire l'exhibitionnisme de sa broyeuse. Un cran plus bas, trois crans plus bas. Il se dit que lui et sa femme pouvaient y renoncer complètement et définitivement, si cela contribuerait à la hausse de leur fortune. Cinq crans plus haut, sept crans plus haut. Tout le monde dirait : « Ils ont le courage d'abandonner leur broyeuse qui coûte les yeux de la tête. Autant qu'une Ferrari, plus exactement. » Et les gens courageux méritent qu'on leur confie des millions, voire des milliards.

Mais il faut que je procède par ordre, même s'il ne s'agit pas de l'ordre alphabétique. À l'ordre du jour – je ne sais même plus de quel jour il s'agit en l'occurrence – je trouve les oublis de Nathalie. Ou les mensonges de Nathalie. Oublions les rimes pour quelque temps. Oublis, Nathalie, oublis, Nathalie. Oublions tout cela, d'autant que je n'ai pas l'intention d'écrire un poème ; pas aujourd'hui, pas à propos de Nathalie. J'ai d'autres pains sur la planche ; et puis je ne crois pas que Nathalie mérite un poème. Mérite-t-elle tous les mots que j'ai tapés en parlant de ses mensonges perpétuels ? Je suis sûr qu'elle ment comme elle respire, comme elle mange, comme elle danse, comme elle sourit. Elle ment peut-être aussi comme un arracheur de dents, mais je deviens méchant lorsque je pense aux dents de Nathalie. Je ne peux pas m'empêcher de penser qu'il faudrait lui arracher trois, quatre dents ; au moins, au moins.

*Nathalie,*
*Tes oublis.*

*Quatre dents,*
*Au moins.*

Je crois qu'elle mérite le poème ci-dessus. Mais je ne pourrais pas réciter ce poème à l'intérieur de la cour de justice. On me dirait que les dents n'ont rien à faire dans l'histoire, qu'il s'agisse de quatre dents ou d'une douzaine d'incisives. On me dirait que je ne suis pas dentiste, que je suis pianiste, et les pianistes ne pensent pas aux dents lorsqu'ils jouent des sonates de Beethoven. Ils ne pensent même pas aux dents de Beethoven lorsqu'ils jouent ses sonates. Alors, n'y pensons plus, puisque nous ne sommes ni Jules ni César et par conséquent nous ne pouvons penser à une dizaine de choses à la fois. Pensons plutôt aux sonates de Beethoven et laissons les dents de Nathalie tranquilles. Nathalie, tranquille ; les dents tout au moins.

J'ai oublié les dents de Nathalie, mais je n'ai toujours pas oublié ses oublis, surtout celui que j'ai entendu au milieu de notre première rencontre. À ce moment-là, ce n'était pas encore un oubli ; c'était un mensonge pur et simple. Je ne sais pas si les mensonges peuvent être purs, mais parfois ils sont simples et personne ne pourra nier cette affirmation, même pas Freud qui voit les complications un peu partout ; et le sexe, le sexe. D'accord, parlez de vos complexes d'Œdipe, mais je peux vous assurer que le sexe ne participe ni aux oublis de Nathalie ni au rituel de ses mensonges qui se déroule tout seul, comme un grand. J'ai assisté à un déroulement et à un rite. Non, j'oublie un autre rite, et je ne peux m'empêcher de dire que les mensonges et les oublis sont liés à un tel point que même moi, je n'arrive pas à me soustraire à leur défilé. Main dans la main, des heures durant.

« Les travaux ne dureront que trois mois. » Premier mensonge. Quatre mois plus tard, au milieu de notre deuxième rencontre, elle dit ceci : « Je n'a jamais dit cela. » La première remarque est un mensonge ; la deuxième se range plutôt du côté des oublis. Et encore, et encore. Mais supposons que j'aie raison et que Nathalie ait vraiment oublié ce qu'elle avait dit quelques mois auparavant. Comment cela se fait-il ? Comment l'oubli se forme-t-il dans le cerveau de Nathalie ? D'abord, elle se dit qu'elle ne peut pas mentir parce que son père lui a dit en parlant des billets de banque qu'il ne fallait pas mentir aux clients, sinon il n'y aurait plus de clients et plus de billets de banque. Mais cette fois, il ne s'agit pas de billets de banque. On parle des travaux qui, certes, coûtent cher, très cher. On parle à son voisin à qui on peut dire n'importe quoi car il ne s'agit pas d'un client, mais d'un homme, d'une personne. Est-il aristocrate, petit bourgeois, prolétaire, marxiste ? Cela n'entre pas en ligne de compte. Et cela n'a rien à voir avec les comptes en banque, qu'ils soient en Suisse, à Singapour et même en Sibérie.

Mais si, mais si. C'est aujourd'hui que je commence à comprendre l'étendue des mensonges qu'à mon insu j'explore depuis mon déménagement en Belgique. « Les travaux ne dureront que trois mois. » Et dire que, même hier, je pensais qu'il pouvait s'agir d'un simple oubli, pas d'un mensonge. Oui, Nathalie se dit qu'elle ne peut mentir. Et si elle ne peut mentir, elle ne ment jamais. Ce raisonnement est très simple et il est même accessible aux petits bourgeois, quelle que soit la petitesse de leur cerveau et de leur bourgeoisie. Et puis elle commence à douter car même les petits bourgeois doutent de temps à autre, surtout si le français est leur langue maternelle. D'après tous les structuralistes, la langue est une sorte d'épée de Damoclès et elle risque de nous tuer à n'importe quel moment. Cette fois, le moment vient à un moment imprévu, et Nathalie met et remet en doute son incapacité à mentir sous l'influence néfaste du doute cartésien. Je doute, donc je suis ; je ne doute pas, donc je ne suis pas.

À ce moment-là, Pierre vole au secours de sa femme en disant : « Tu ne mens jamais, chérie.

- Si, si. J'ai dit que les travaux dureraient trois mois. Et pourtant je savais pertinemment…
- Non, tu ne savais rien ni pertinemment ni autrement.
- Mais le planning…
- Quel planning ? Il n'y avait pas de planning. Il n'y en a toujours pas.
- Ah bon ? Alors, ça se termine quand, nos travaux ?
- Je n'en sais rien. Oublie tout cela. Je m'en charge. Tu sais ce que dit Freud ?
- Non.
- Il dit qu'il faut oublier tout ce qui est déplaisant.
- Et si je ne l'oublie pas ? mon mensonge ?
- Ton inconscient s'en chargera. Calme-toi, ma chérie. »

Nathalie se calme et l'oubli s'installe ; il s'installe tout seul, sans l'aide de l'inconscient.

*Calme-toi, ma chérie.*
*Voici ton oubli.*
*Tu l'accueilles, tu l'accueilles,*
*Tu la cueilles, tu la cueilles.*
*C'est une fleur dans ton jardin.*
*Lis* Tintin*, lis* Tintin.

On peut compter sur une pareille berceuse pour oublier tout, sauf sa propre vie. On peut toujours compter sur une broyeuse pour revenir à la vie, à la réalité, aux jours ; mais pas aux plaisirs, pas aux plaisirs.

*Bétonneuse, bétonneuse,*
*Broyeuse, broyeuse.*
*Berceuse, berceuse.*

C'est ainsi qu'on peut décrire la vie humaine ou peut-être n'importe quelle vie ; celle de mon chat, par exemple. Il a entendu et la bétonneuse, et la broyeuse. Et la berceuse ? Ce n'est pas encore le moment, Dieu soit loué. On est né, on entend le bruit de la vie. Et puis on constate qu'on est déjà sur son lit de mort. Et le lit que l'on désigne ainsi n'est pas toujours équipé pour sa rencontre avec la mort. On est toujours obligé de se lever pour aller aux toilettes. Non, l'équipement arrive et à présent on se dit – et on le sent – que l'on peut se passer des toilettes. Et puis on entend la berceuse et l'on comprend qu'on est *en train* de mourir. On meurt depuis quelque temps ; depuis sa naissance, pour être précis. Mais on n'aime pas être précis – pas dans ce domaine, en tout cas. Donc, on n'est pas précis. On se dit que l'on ne mourra ni dans les bras de sa mère ni sur la poitrine de sa femme. On ne mourra jamais, même pas devant les écrans des ordinateurs. À présent on est en train de mourir car on entend une berceuse ; et on se demande qui la chante. On est seul et on entend la berceuse. Encore une énigme, la dernière sans doute. Et puis on commence à douter, comme d'habitude.

*On doute, on doute.*
*Une mauvaise habitoute,*
*Somme toute, somme toute.*

Tout sonne comme une berceuse, sauf une bétonneuse, sauf une broyeuse, sauf une souffleuse, sauf une tondeuse. « Tout est caca, sauf pipi », comme disent les Russes. En tout cas, on le disait au conservatoire de Moscou. Pourquoi ai-je quitté mon pays natal ? Je ne sais pas si j'aurais été heureux là-bas, là-bas. Oui, affirment les films russes. Et ici ? Non, affirment les livres russes. Même Tourgueniev n'était pas heureux à Bougival. Il vivait à côté de la femme qu'il aimait, Pauline Viardot. Mais pas à ses côtés, hélas. Elle était mariée et heureuse. Et à la différence de Nathalie, elle ne mentait pas. Elle ne disait pas à Tourgueniev : « Dans trois mois, je quitterai mon mari. Définitivement, je vous le promets. Je le jure, je le jure. » Les mois

passent, une année fait de même ; le mari est toujours là. Et Tourgueniev n'est toujours pas là : il est toujours dans sa soi-disant datcha qui se situe à une centaine de mètres de la maison de maître, alias celle de Pauline et de son mari. Un jour, Tourgueniev parle à Pauline pour lui rappeler sa promesse, mais elle ne se souvient de rien. Elle se souvient de son mari et même de Tourgueniev et de sa datcha. Rien d'étonnant à cela : dès qu'elle sort de sa maison de maîtresse, elle voit cette datcha et elle sait que cette datcha n'est pas vide. Sinon, elle y aurait mis ses enfants qui courent en tous sens et l'empêchent de chanter. Elle aurait accompli cet acte de séparation il y a longtemps car elle aime la musique et nous ne sommes pas encore au XXe siècle où, d'après Luc Ferry, les enfants supplanteront tout et tous sans exception : religion, patrie, arts, métiers. Pour le moment, on sacrifie sa vie à l'art, pas aux enfants, ce qui ne veut pas dire que ces derniers meurent comme des mouches. Les enfants ne sont pas encore les premiers, mais ils ne meurent pas comme des mouches. Nous ne sommes plus à l'époque de Montaigne.

En tout cas, en Russie je n'aurais pas entendu de broyeuses, même si ma datcha avait été entourée d'une dizaine de datchas. Les nouveaux riches russes sont assez respectueux de leurs voisins. D'ailleurs, on le voit dans les films où les personnages s'embrassent tout le temps. Nous sommes tous frères et sœurs ; même Staline l'a dit un jour, au début de la Deuxième guerre mondiale. Mais, pendant le procès, je ne parlerais ni de Staline ni de Poutine. Et je ne chanterai aucune berceuse, même pas celle-ci :

*Lénine, Lénine, Lénine, Lénine,*
*Staline, Staline, Staline, Staline,*
*Poutine, Poutine, Poutine, Poutine.*

On est sûr de pouvoir s'endormir à la fin de cette berceuse. Mais ni les juges ni les jurés ne doivent dormir au cours du procès. Procès, procès, procès, procès / Jurés, jurés, jurés, jurés. D'ailleurs, je ne sais même pas s'il y a toujours des jurés dans les salles d'audience et si l'on y entend encore : « Messieurs les jurés, mesdames les jurés. » On n'y entend peut-être que « Votre honneur, votre honneur. » En tout cas, dans les films anglais et américains, on entend toujours : « *Your honour*, *your honour*. » Et en Belgique ? Quoi qu'il en soit, on ne dit certainement pas : « Votre déshonneur », même si l'on sait que le premier ministre n'est pas loin. Il est invisible, mais le juge le connaît, même s'il ne s'agit pas d'un ami intime et de longue date. Sans parler de mon voisin. Et pourtant je dois parler de lui et de sa femme car ce n'est pas le moment de parler de Montaigne et de Chamfort. J'en parlerai plus tard, une fois le procès

fini. Et j'espère qu'il ne durera pas aussi longtemps que le procès décrit par Dickens dans *Bleak House*. De toute façon, qu'il dure ou non, avec de la patience on arrive à tout. C'est une de premières phrases françaises que j'ai apprises : ma mère me le disait assez souvent.

Ce matin, je suis allé dans deux supermarchés. Et les deux fois, en attendant mon tour à la caisse, j'ai dû attendre plus longtemps que prévu. Il n'y avait qu'une personne devant moi. Dans le premier cas, il s'agissait de quelques planches sur l'une desquelles il n'y avait pas de prix. Alors, la caissière téléphone à quelqu'un pour demander le prix de l'article. Elle donne ses dimensions et cela prend du temps parce que d'abord elle pose la question au client qui se met à regarder la planche en question. Il la tourne en tous sens et trouve enfin ses dimensions, au bout d'une minute. Deux minutes s'écoulent encore avant que la caissière ne reçoive une réponse qu'elle tape sur sa machine. Il va sans dire que la machine travaille plus vite que les humains, ce qui ne contredit pas mon discours sur les robots. Mais souvent les robots ne comprennent rien quand on leur parle, et de ce point de vue, j'avais raison en disant que mon voisin ne comprenait pas ce que je lui disais. Je lui disais, par exemple, que le jardin doit se reposer en hiver ; c'est mon jardinier qui le dit et je ne fais que répéter ses paroles. Mon voisin ne comprenait pas de quoi je parlais. Il connaissait pourtant tous les mots que je prononçais en lui parlant : jardin, repos, hiver.

Dans le deuxième cas – il s'agit exceptionnellement du deuxième supermarché et pas du premier jardin –, j'ai vécu la même situation, la même confusion. Il y avait un bouquin devant la caissière ; elle le tenait même des deux mains. Elle le tournait et le retournait – en tous sens, comme d'habitude, mais son appareil ne disait rien : on n'entendait pas le bip que l'on associe d'habitude à l'exclamation « ça y est ». La caissière prend son téléphone et téléphone à celle qui s'occupe des prix et des autres détails qui posent des problèmes et causent des retards aux caisses et même ailleurs. Il s'ensuit un dialogue au cours duquel la caissière répète à plusieurs reprises : « La quatrième série, la quatrième série. » Et puis elle dit : « Pas la troisième, la quatrième. » Puis elle dit : « Pas la cinquième, la quatrième. » Puis elle dit : « Ce bouquin fait partie du journal *Le soir*. Tu vois *Le soir* ? Je sais, je sais. Je suis en train de te parler d'un journal, pas de la journée. Le journal, *Le soir*, la quatrième série. Tu piges ? Tu ne piges pas ? Alors, tu fais quoi ? D'accord, continue tes recherches. » Cela dure encore deux minutes. Je finis par demander à la caissière si elle peut s'occuper de moi tout de suite, en laissant tomber les bouquins et les séries. Je connais la réponse à l'avance et pour une fois je gagne au jeu de devinettes. Elle dit : « Non » et le jeu continue. Si vous ne considérez pas ce genre de situation comme un jeu, vous perdez et devenez fou. Moi, je ferai mon possible pour ne pas devenir fou ; pas avant le procès, en tout cas. Je ne suis pas encore devenu fou, malgré l'insistance de la

broyeuse. Pourquoi ? Parce que je sublime, comme disait Freud. Je sublime et je joue ; et même si je perds, je gagne. En ce cas, en tout cas. Je gagne contre les petits bourgeois.

D'ailleurs, je ne sais pas de quoi et de qui il s'agit. Je sais qu'il s'agit de moyen-bourgeois et même de bourgeois moyens. En tout cas, mon amie qui est au courant – dans ce domaine, en tout cas – me dit qu'il ne s'agit certainement pas des grands bourgeois. Elle ne connaît pas mes petits bourgeois ou plutôt elle ne les connaît que par ouï-dire car je lui en parle pour déverser ma bile sur leurs petites têtes. Je déverse donc ma bile et elle m'écoute ; et elle dit après m'avoir écouté : « Ce ne sont que des moyen bourgeois parce que les grands bourgeois ne se comportent pas comme ça. En fait, ce seraient des petits bourgeois s'ils n'avaient pas d'argent et de broyeuses. Et comme ils ont les deux, ils sont plus ou moins grands. D'accord, d'accord, ils sont plus *moins* que *grands*. Nous sommes tous d'accord là-dessus. Les journalistes seront d'accord, eux aussi. Tu leur parles de tout ça et ils seront d'accord. Ils n'auront pas le choix. Parfois, même dans un pays démocratique, tout le monde parle d'une seule voix, surtout quand il s'agit d'une évidence absolue. Et c'est le cas, c'est le cas. »

Du coup, je me demande s'il ne vaudrait pas mieux parler d'abord aux journalistes pour préparer le terrain. Si le terrain n'est pas préparé, à n'importe quel moment on risque de recevoir une visite du premier ministre qui, dans le contexte, rappellera à tout le monde *Don Giovanni* et le père de Donna Anna, le Commendatore. N'importe quel premier ministre est un monument ; une statue de pierre, en quelque sorte. Et Pierre connaît cette statue de pierre. J'aurai beau dire : « Je souffre, la broyeuse, je m'en foutisme », tôt ou tard la statue entrera dans la salle et posera sa main sur mon épaule et celle du juge qui dira : « Innocent, innocent », en pointant vers le plaidant, le plaideur, le pédant et je ne sais que autre pendant. Bref, il étendra son bras en direction de mon voisin et répétera pour les sourds, comme disent les Russes : « Innocent, innocent, innocent, innocent. » Puis il se tournera vers moi et dira d'une vois de stentor : « Coupable, coupable, coupable, coupable. » Et il ajoutera, en pensant au monde entier et peut-être même à l'univers : « *Guilty*, *guilty*, *guilty*, *guilty*. »

Je ne serai pas condamné à mort, même si la mort par pendaison existe toujours en Belgique. D'ailleurs, je ne sais pas si cette peine a jamais existé dans ce pays dont je suis un citoyen à part entière, à plein temps. D'ailleurs, je pourrais le dire peut-être : « Je suis belge, je suis belge, je suis belge, je suis belge, et rien de belge ne m'est étranger, même pas le premier ministre actuel. Ni le premier ministre ancien ni celui qui succédera à celui-ci, au premier ministre actuel. » Mais la plupart de ceux qui seront dans la salle de l'audience seront aussi belges, de sorte que je devrai sortir des arguments plus massues que celui-ci car celui-ci ne me sortira pas du pétrin où je me trouve actuellement. D'ailleurs, au cours du procès, j'aurai un

autre pétrin sur le dos, un pétrin supplémentaire, pour ainsi dire. Combien de pétrins aurais-je sur le dos et sur les bras à la fin de ce procès ? Tout dépend de mon comportement et aussi de celui de mon avocat. Je ferais mieux de ne pas compter sur mon avocat, quel que soit son art de la dépétrinisation : l'avocat de mes adversaires sera sans doute encore plus ingénieux, futé et ainsi de suite. Pour l'amour de Dieu, ne parlons pas de cette suite. Nous avons d'autres choses à faire, d'autres pains et d'autres poissons.

Parlons plutôt des journalistes. Que peuvent-ils faire, nos chers et chères journalistes ? J'en connais une qui admire ma façon de jouer les sonates de Schubert : pour une fois, il ne s'agit pas de sonates de Beethoven. Mais je ne jouerai aucune sonate dans la salle de l'audience. Dommage, dommage. Je me sentirais plus à l'aise au cours de ce procès si, au lieu de parler du bruit et de la bourgeoisie, je pouvais jouer ne serait-ce qu'un moment musical de Schubert. Ce serait un grand moment, j'en suis sûr, quelle que soit la qualité de mon interprétation. Pourquoi ? Parce que d'habitude personne ne le fait pendant des procès. Si le bruit de la broyeuse m'avait tué définitivement, mon avocat posthume aurait pu dire aux jurés, au juge et aux autres : « Quel pianiste, quelle mort triste. Écoutez un peu celui que l'on a tué et la musique qui est morte avec lui. » Alors, on met un de mes enregistrements et tout le monde l'écoute religieusement.

Mon procès n'est pas encore en cours, mais je dois faire tout ce que je peux pour le gagner. Pourquoi dois-je le gagner ? Parce que ma victoire sera celle de la musique. Voici une vraie victoire de la musique qui n'a rien à voir avec les prix que l'on vous donne en France. Il est vrai qu'il faut mettre tout cela au conditionnel : ma victoire et aussi une des victoires de la musique dont on parle dans les journaux français. Et la vie ? Faudrait-il la mettre au conditionnel, elle aussi ? Je débattrai de cette question après le procès. Promis, juré, comme disait Pauline Viardot.

Encore un détour proustien ou aleffien. Revenons à nos journalistes qui sont censés préparer ou déblayer le terrain avant que le procès ne commence. Comme disait mon premier professeur au Conservatoire de Moscou : « Si l'on ose participer à un concours international, il faut le gagner avant d'y aller. » Allons-y ! Gagnons avant que cela ne commence ; en tout cas, avant que cela ne se termine. Et c'est loin d'être terminé, de sorte que j'ai encore pas mal de temps à ma disposition ; et même à la disposition de mes voisins. Mais ils ne profiteront pas de ce temps parce qu'ils pensent que je ne suis pas assez fou pour leur faire un procès. C'est comme si l'on faisait un procès au gouvernement belge – à cause d'une malheureuse broyeuse. Qu'ils pensent ce qu'ils veulent : après tout, nous vivons dans un pays démocratique. *Free country, isn't it* ?

Il est vrai que je pourrais aussi parler de la petite bourgeoisie, en laissant la broyeuse de côté. Mais le journaliste me répondra : « Cher Monsieur, tout ça n'intéresse plus personne. Soyez bourgeois ou aristocrate, petit ou grand ou moyen ! Ça ne regarde personne : c'est votre affaire personnelle. Vous dites que vos voisins vous font penser à *Mon oncle* de Tati. Je me souviens vaguement de ce film, tandis que les jeunes ne connaissent ni cet oncle ni Tati. Et ce sont les jeunes qui me passionnent et pas leurs oncles âgés et gagas. Lady Gaga me passionne aussi, mais elle n'est pas mon oncle. Désolé. Je suis presque obligé de plaisanter, sinon je risque de mourir d'ennui.

- Vous rappelez-vous la fontaine ? dirai-je.

- Quelle fontaine ? la fontaine de Trevi ?

- Mais non, celle de *Mon oncle*.

- Non. Elle est belle ?

- Non.

- Alors, pourquoi s'en souvenir ?

- Parce qu'elle est drôle et typique. Les petits bourgeois sont comme ça. Ils font marcher leur fontaine quand un invité important arrive. Sinon non.

- Vos voisins ont-ils une fontaine ?

- Non.

- Alors, pourquoi en parlez-vous ?

- Les héros de Tati font des économies et par conséquent leur fontaine ne marche…

- Connaissez-vous Anita Edberg ?

- Oui.

- Aurait-elle pu se baigner dans cette fontaine ?

- Je ne crois pas.

- Alors, elle ne m'intéresse pas. Cette fontaine, s'entend.

- Mes voisins ont une broyeuse.

- Et alors ?

- Quand leurs invités arrivent, ils mettent en marche leur broyeuse, à défaut de fontaine. Faute de mieux.

- Une broyeuse est mieux, mille fois mieux. N'importe qui peut avoir une fontaine. Une broyeuse se situe dans une catégorie bien supérieure, mille coudées au-dessus. C'est une autre paire de manches. Et puis vous vous contredites, cher Monsieur. Vous dites que dans le film on met la fontaine en marche à l'occasion d'un dîner ou un cocktail. Le reste du temps on fait des économies. Mais vos voisins, d'après vos dires, font marcher leur broyeuse tout le temps. Par

conséquent, ils ne font pas d'économies, ce qui veut dire qu'il ne s'agit pas de petits bourgeois radins. Ni de petits bourgeois tout court. »

Évidement, je pourrais parler aux journalistes – pas à celui-ci – des musiciens dont les droits sont bafoués au profit des symboles qui ne signifient rien, à part le bruit. Oui, j'inviterai chez moi de grands artistes et je leur ferai signer une pétition qui défendra ces droits et ceux qui doivent en profiter pour pouvoir porter haut le drapeau de l'art. Pendant des années, les occidentaux écoutaient les slogans et les discours des soviétiques et ils croyaient à ce qu'ils entendaient. Les républicains espagnols chantaient des chansons soviétiques et scandaient des syllabes en brandissant les poings. Et Romain Roland disait que tout allait bien en Union Soviétique et que c'était le paradis sur terre et sur mer. Il pensait sans doute à la mer Baltique et à la mer Noire. Ou il pensait à l'océan Indien car il croyait sans doute que le modèle soviétique allait s'imposer partout. Alors, permettez-moi de parler du drapeau de l'art qu'il faut porter très haut. Après tout, les pianistes soviétiques gagnaient presque tous les concours internationaux. Et les écrivains ? Et les écrivains d'aujourd'hui ? La censure commerciale est plus redoutable que la censure de Staline et de Poutine réunis ; et de Lénine et de Brejnev réunis. Je l'ai dit et je le redis ; tant pis pour le procès.

D'autre part, je pourrais écrire cet article moi-même. Une fois terminé, cette article sera soumis à un journaliste qui le signera et placera auprès du rédacteur en chef de son journal et le bruit sera terminé. Oui, je mettrai le journal dans la boîte aux lettres de mes voisins et ils le verront, ils le liront immanquablement car j'entourerai l'article d'un cadre noir. Et ils se diront que ça ne peut continuer comme ça, sinon il y aura d'autres articles et même un roman où l'on parlera de leur petitesse, de la nouveauté de leur richesse, de leur insolence. Il faut que ça s'arrête et pour ça je dois écrire un article où la vérité apparaîtra dans toute sa splendeur. Même une vérité amère est splendide : elle nous révèle le monde où nous vivons. Il faut que cette vérité soit encore plus indiscutable qu'une sonate de Beethoven. Vous pouvez en discuter en disant que vous préférez une autre sonate et même un autre compositeur. Mais la formule « deux et deux font quatre » est indiscutable. Mes voisins sont de nouveaux riches sans vergogne, sans éducation. La seule chose dont ils parlent à n'en plus finir concerne les permissions qu'ils obtiennent grâce aux copinages de toutes sortes. Et une de ces sortes se rapporte au premier ministre. Par exemple, par exemple. Il y a toute une série de chefs et de premiers, et grâce à eux mes voisins sont en mesure de mettre leurs camions devant les portes des garages, derrière les portes d'entrée, de sorte que l'on vit avec leur outillage et les équipes qui remplacent d'autres équipes et d'autres chefs d'entreprises. PDG, GDP, DPG, G, G, G. Tout le monde défile sous mes fenêtres et j'entends ces défilés qui m'empêchent de faire ma sieste et de faire de beaux

rêves qui font partie intégrante de la vie, sinon on ne nous dirait pas avant le minuit : « Faites de beaux rêves. »

Voici mon article :

*Je suis belge et je suis aussi un citoyen du monde. Je ne suis pas né en Belgique, mais j'aime ce pays car c'est lui qui m'a accueilli. Au fait, je devrais écrire au sujet de mes déboires avec mes voisins du point de vue d'un journaliste, qui dira : « Valery A. est né en Union Soviétique, à Moscou, mais cela n'a pas d'importance puisqu'à présent il vit dans notre pays. » D'accord, d'accord. Le journaliste à qui je soumettrai mon travail – c'est un travail au même titre que les tontes, tondages et autres massages – corrigera tout cela et mettra « lui » à la place de « je ». L'essentiel est de décrire les faits, la vérité et mon état d'esprit qui est un autre fait, et il est indiscutable. Donc, je continue comme si de rien n'était. J'ai fait mes études au Conservatoire de Moscou, ce qui veut dire que ma profession est libérale et que je travaille chez moi car j'ai besoin d'un piano ; et les pianos ne se trouvent pas partout – pas au milieu de la rue, en tout cas ; de sorte que je ne peux pas sortir de chez moi en espérant trouver un piano près de la Grand place ou ailleurs. Même dans les faubourgs de Bruxelles, je ne trouverai pas un piano au milieu d'une rue ou d'un square. Rien d'étonnant que je travaille chez moi et c'est ainsi que je gagne mon pain quotidien. J'ai tous les droits de vouloir et de pouvoir le gagner car c'est le seul moyen que j'aie à ma disposition. Je parle du moyen qui me permet de gagner de l'argent à la sueur de mon front. Oui, le travail d'un pianiste ne se borne pas à une sorte de contemplation au milieu de laquelle les sons se promènent, main dans la main. C'est aussi un travail physique et il ne faut surtout pas sous-estimer cet aspect de notre travail. Et si Marx ou Mao dit que les intellectuels doivent aussi travailler dans les champs, je peux leur répondre que je ne travaille pas dans les champs, mais c'est tout comme. Si vous mettez un piano au milieu des champs, je pourrai m'exercer sur ce piano, à condition que vous ne fassiez pas trop de bruit avec vos tracteurs et vos broyeurs. Ce n'est pas la question. Mettez mon piano où vous voulez, mais pour le moment il est chez moi et il n'est pas facile de le sortir de chez moi car il est assez grand et l'embrasure de la porte est assez petite. D'ailleurs, on se demande pourquoi je dois faire sortir ce piano de chez moi. J'ai acheté cette maison et j'ai tous les droits de m'y installer confortablement soit dans un de mes fauteuils, soit devant mon piano. Comme j'ai une série de concerts au Japon, je m'installe devant mon piano. Je ne veux pas rater ces concerts et c'est ma conscience*

*professionnelle qui me dicte ces conditions. Elle me dit que je dois travailler pour ne pas décevoir mes admirateurs.*

*Mais pour pouvoir travailler mon piano – ou un autre piano – j'ai besoin de silence. Quand un jardinier travaille dans le jardin de ses maîtres, il n'a pas besoin de silence. Bien au contraire : il a besoin de son propre bruit qui crée une atmosphère agréable où le travail se mêle aux plaisirs physiques et psychiques. Vous êtes assis sur votre broyeuse et vous sentez sa puissance et sa nuisance sonore. Vous tapez sur les nerfs de tous les voisins et cela vous fait plaisir car vous aimez taper, quel que soit l'endroit où vos tapes atterrissent. Moi, je ne tape pas sur mon piano, contrairement à ce que vous pouvez imaginer. De toute façon, vous ne savez rien sur les pianos et la musique en général. Certes, vous avez entendu quelques noms : Beethoven, Mozart. Vous avez même vu un film sur Mozart qui s'appelle* Amadeus*. Et vous savez peut-être que Mozart a été enterré dans une fosse commune. Et à l'occasion vous pouvez dire à vos amis, au cours d'un dîner : « Pauvre Mozart. On ne sait même pas où il est enterré. S'il vivait maintenant, en Belgique, nous assumerions les frais de ses obsèques. » Petits bourgeois du monde entier ! Unissez-vous pour que Mozart se sente à l'aise dans sa tombe !*

*Mais revenons à mes petits bourgeois. À chacun sa petite bourgeoisie ! Ou la moyen-bourgeoisie. Ne chipotons pas sur les détails, sinon nous n'avancerons jamais. Et nous devons avancer car je n'ai aucune envie de retrouver le temps ; l'année dernière, par exemple. Ils faisaient bâtir une maison, mes chers petits-voisins. C'est une maison où il y a des saunas et tout ce que vous voulez. Ma voisine, Nathalie, y travaille car ses enfants l'empêchent de travailler ailleurs. Cela ne me concerne pas, d'ailleurs. Qu'elle travaille où elle veut, pourvu que j'arrive à travailler, moi aussi. Il faut que je travaille mon piano et ma voisine ne m'empêche pas de le faire car elle ne fait pas de bruit elle-même. Mais elle donne des ordres. Elle dit à son jardinier : « Ramassez* toutes les feuilles *que vous voyez. Le soir, je sortirai pour voir ce que vous avez fait pendant la journée. Si je trouve ne serait-ce qu'une feuille sur le sol de mon jardin, je vous congédierai sur le champ. Ou sur le jardin, si vous préférez. » Ma voisine ne sait pas que les Japonais ne ramassent jamais toutes les feuilles de leurs jardins. La nature est la nature et il faut qu'elle ait l'air naturel, sinon elle ne sera plus la nature. Et un jardin ne sera plus un jardin. J'espère que vous lisez cet article, chère Nathalie.*

*Chers lecteurs ! Vous n'avez qu'à regarder le film de Jacques Tati qui s'intitule* Mon oncle*. Il y a une fontaine dans ce film, mais cette fontaine n'a rien à voir avec les cascades que l'on voit dans les films japonais et dans les jardins que l'on visite au cours d'un*

*voyage au Japon. Pas du tout ! Et bien, regardez le film de Tati et vous verrez mes voisins dans leur vie quotidienne. Mais ne croyez surtout pas que la connaissance de ce film vous dispensera de la lecture que je vous propose. Certes, les petits bourgeois se ressemblent et ils s'assemblent, de sorte que l'on peut voir une foule de petits bourgeois dans le jardin de mes voisins lorsque ces derniers donnent une fête en l'honneur de leur fille qui a dix ans, onze ans, douze ans. Je n'en sais rien et je n'ai pas besoin de connaître l'âge de cette fille ou de ce garçon pour écrire cet article. Qu'elle soit vieille ou jeune – cela m'est égal. Donc, je dis que les petits bourgeois se ressemblent et on le voit surtout quand on a l'occasion de les voir ensemble – à l'occasion de telle ou telle fête. Mais si vous vous promenez parmi ces petits bourgeois, vous remarquez que, malgré toutes les ressemblances possibles et imaginables, il y a des détails qui ne concordent pas. Prenez par exemple la fontaine que vous voyez dans le film de Tati. Et bien, mes voisins n'ont pas de fontaine. En revanche, ils ont une belle broyeuse. Pas une belle noiseuse : il ne faut surtout pas confondre les films.*

*J'ai perdu le film de Tati, le DVD. Par conséquent, je ne peux pas revoir tous les détails dont j'aimerais vous parler. D'après une de mes amies, il y a des steaks qui vous sautent dans la bouche. Je ne sais si tout cela se passe dans la cuisine ou ailleurs, mais je suis sûr que dans la nouvelle maison de mes voisins tout est automatisé et on n'entend que les derniers cris de la technologie moderne. Tout vous saute dans la bouche et aux yeux. Et puis c'est vous qui sautez. Vous sautez dans un sauna et atteignez votre nirvana sans passer par les gourous et les lotus. Vous prenez votre nirvana ; autrement dit, vous passez une heure dans la sauna, au beau milieu de son équipement. Et puis un morceau de foie gras vous saute dans la bouche et vous vous mettez à mâcher ce morceau. Cela s'appelle « la vie des moyens bourgeois ». Et puis vous buvez un* status *symbole qui s'appelle « Les Comtes de Champagne ». Et puis vous buvez un autre* status *symbole qui s'appelle « Cheval Blanc ».*

*Et puis vous écoutez la broyeuse et aussi la souffleuse ; en même temps. Cela s'appelle « stéréophonie ». Voulez-vous jouir de ce que l'on appelait autrefois « quadriphonie » ? D'accord, très bien. Votre gentil organisateur, alias mon voisin, passe un coup de fil à son jardinier, et à présent vous entendez une broyeuse, une souffleuse et deux tondeuses. Êtes-vous satisfait ? Avez-vous passé un bon week-end ? Et vous pensez que vous êtes comblé ; et vous pensez que vous sentez ce comble du bonheur. Détrompez-vous, chers invités de mes voisins. Vous n'avez pas encore entendu la bétonneuse qui jouait pour moi tout au long de l'année dernière. L'année dernière à Marienbad, comme on dit. Savez-*

*vous ce que c'est ? Je vous parle toujours de la bétonneuse. Elle arrivait à sept heures moins le quart. Je parle du matin et pas du soir. Elle arrive et se met à tourner. Je ne peux pas dire qu'elle tourne en tous sens parce qu'elle tourne dans un sens, un seul. Mais ce sens remplace tous les sens possibles et imaginables car tout tourne dans l'air du matin, comme aurait dit Debussy. Les sons tournent, les lumières tournent. Il y a une énorme machine qui tourne en faisant du bruit : ces engins ne peuvent pas tourner autrement. Ils font toujours du bruit ; c'est leur vocation, c'est dans leur sang. Mon chat était effrayé. Il regardait par la fenêtre et se demandait à quoi rimaient toutes ses lumières qui tournaient en rond en dansant dans l'air du matin.*

*A présent vous avez une quantipluphonie, mais ce vacarme n'est pas encore complet. Il faut y ajouter les chants des ouvriers qui chantent encore plus fort que les bateliers de la Volga. Ils chantent et sifflent, et leur sifflement est presqu'aussi irrésistible que celui de la souffleuse, de la siffleuse, de l'emmerdeuse. De la zuteuse, comme diraient mes voisins. Ils ne le disent pas pour la bonne raison que tout cela ne les emmerde pas. Ils s'en réjouissent. Ils font construire une nouvelle tour de Babel et deviennent la sainte Dualité. Et les habitants du quartier se prosternent devant eux parce que nous continuons à idolâtrer les idoles. Il n'y a rien à faire, rien à faire. Moïse a beau nous parler – c'est plutôt Aaron qui nous parle –, nous ne l'entendons pas. Rien d'étonnant : la broyeuse de mes voisins est plus forte que Moïse, Aaron et toutes les tribus d'Israël qui se dirigeaient vers le mont Sinaï.*

*Et vous ? Allez-vous suivre leur exemple ? Bon, vous n'avez pas assez de données, et par conséquent votre conscience n'arrive pas à décider ce qu'elle doit faire dans ces circonstances. Encore un exemple, encore un fait. Mes voisins organisent une fête pour leur fille. J'en ai déjà parlé, mais vous n'en savez rien car je l'ai fait en dehors de cette article ; ou en marge, si vous préférez. Il y a donc une fête et mes voisins proposent à leurs voisins des chambres dans un hôtel de luxe. Pourquoi ? Pour leur épargner les sons produits par un orchestre de jazz. La fête dure jusqu'à cinq heures du matin et personne ne dit rien car il n'y a rien à dire. Vous dormez dans un hôtel de luxe et le petit déjeuner est compris. Que désirez-vous de plus ?*

*Et bien, c'était une astuce. C'est aujourd'hui que je m'en rends compte. Encore une astuce, encore une leurre. Ils ont fait tout cela pour que leurs voisins ne se plaignent pas des travaux effectués sur le territoire de leur jardin. Mais ces travaux ont largement dépassé le cadre de ce jardin. Camions, bétonneuses, grues. Et tout cela se mettait devant la porte de mon garage. Et quand je parlais au chef du chantier, il me répondait : « Nous*

*avons toutes les permissions. » Il n'ajoutait pas « grâce au premier ministre », mais c'est tout comme, tout comme. Ce genre de copinage vous permet de bloquer la rue à votre guise. Il y a une bétonneuse et la rue est bloquée. Les automobilistes font des détours proustiens. Certains d'entre eux ne connaissent pas Proust, mais si, un jour, ils se mettent à le lire – pour une raison inconnue, cela va de soi – ils constateront qu'ils le connaissent déjà, ne serait-ce qu'en partie. Et si l'on dit à mes voisins que tout cela est insupportable, ils répondront : « Où est le mal ? Nous enseignons le roman de Proust aux habitants du quartier. Nous sommes les représentants des lumières. »*

*Donc, vous louez des chambres pour vos voisins. Les voisins rentrent chez eux et un mois plus tard, le vrai bruit commence. Mes les voisins – pas* mes *voisins – se disent : « Il est vrai que c'est un peu gênant. Mais ils sont tellement gentils. Ils doivent souffrir autant que nous. Même plus que nous, beaucoup plus. » D'ailleurs, ma voisine m'a dit au cours de notre deuxième dîner : « Je souffre, je souffre. Quand je pense à mes voisins d'en face, je tremble. Tout ce bruit. Ah les pauvres. ! » Et moi ? et moi ? Je ne suis pas d'en face ; je suis tout à côté. Et la bétonneuse se met devant* mon *portail. Il en va de même pour tous les camions et toutes les grues. Un jour, je parle à ce chef dont j'ai déjà parlé et je lui demande pourquoi la grue est plantée devant la porte de mon garage. « Parce que c'est impossible autrement.*

*- Mais si, c'est possible, c'est possible. Voulez-vous que je vous montre un endroit où elle aurait pu se mettre depuis le début des travaux.*

*- Cet endroit n'existe pas.*

*- Ça me fait penser à Lénine, vous savez. Pendant un congrès, quelqu'un a dit qu'en Russie il n'y avait pas de parti qui pourrait prendre le pouvoir. Lénine se précipite vers la tribune et crie : 'Il y a un tel parti ! Il y a un tel parti !' Il voulait dire que son parti pourrait renverser le gouvernement provisoire.*

*- Pourquoi vous me parlez de Lénine ?*

*- Parce qu'il y a un endroit où vous pourriez dorénavant mettre vos grues. Et vous dites que cet endroit n'existe pas. Le voici.*

*- Oui.*

*- Vous êtes d'accord ?*

*- Oui.*

*- Alors, pourquoi vous mettez vos grues devant mon garage ?*

*- Parce que c'est plus facile pour nous. »*

*Vous faut-il quelque chose de plus ? Une sextaphonie ? D'accord, d'accord. Revenons à la remarque de ma voisine, à son cri de cœur : « Je souffre, je souffre, je tremble, je tremble. » Elle a mal calculé son coup pour la bonne raison qu'elle n'est pas très intelligente, ce qui ne veut pas dire que tous les moyens bourgeois sont stupides. Ce n'est pas là le problème. Les Russes pensent que les petits bourgeois – ils les appellent autrement, mais cela n'a pas d'importance – se trahissent en mettant des statuettes sur leur commodes. Des éléphants, par exemple. Non, ce n'est pas du tout cela. D'ailleurs, mes voisins n'ont pas de meubles anciens. Design, design. C'est encore pire que les éléphants. D'ailleurs, ce ne sont même pas les meubles de luxe que certains designers fabriquent aujourd'hui. Parfois, c'est beau. Pas aussi beau qu'une commode de Riesener, mais ce n'est pas là le problème. Mes voisins n'ont même pas une collection de peinture. Les grands bourgeois sont férus de peinture moderne. Vous pouvez même voir un Miro sur un de leurs murs. Mes voisins n'ont rien de tel : la broyeuse leur suffit. Et le jardinier à plein temps. Il remplace tous les Miro et tous les Klee, tous les Proust. Pourquoi pas ? C'est une question de goûts et de couleurs. Pas tout à fait. On peut et on doit discuter des goûts et des couleurs. Et si mes voisins m'offrent cette occasion, cette discussion inestimable, je leur prouverai par a + b qu'ils ont tort de négliger les peintres, les écrivains et les compositeurs. Certes, il ne s'agit pas de science, de formules, de « deux et deux ». « Font quatre » est un jugement déterminant, tandis que même les sonates de Beethoven se limitent aux jugements réfléchissants, de sorte que Beethoven n'est pas aussi exact que « quatre ». C'est-à-dire que vous pouvez ne pas être sensible à sa vérité absolue. C'était le cas de Stravinski, d'ailleurs. Il connaissait la musique mieux que mes voisins, mais il disait que Beethoven était sans doute un grand homme, pas un grand compositeur. Il avait réfléchi et il était arrivé à la conclusion que Beethoven ne reflétait pas la grandeur de la musique. N'oublions pas, pourtant, que le beau est une « présentation symbolique de l'idée de Dieu », selon Kant. Et aucune broyeuse, si imposante soit-elle, n'est en mesure de représenter ni Dieu ni même un tout petit ange, un ange-nourrisson. Tandis que Beethoven, Klee et Proust nous racontent par le menu le contenu de Son cerveau. Les pensées du Tout-Puissant.*

*« Je souffre, je tremble. » Le coup n'a pas porté – à cause du mauvais calcul. Elle aurait dû dire : « Je souffre quand je pense aux sonates de Beethoven que vous jouez en vue d'un enregistrement. Je pense à tout ce qui jure avec ces sonates. Je souffre en pensant à vos souffrances. Je compatis, croyez-moi. J'espère que vous nous pardonnez ces nuisances sonores. Hélas, nous ne pouvons pas faire autrement. Je dois travailler pour*

*nourrir mes enfants, nos enfants, nos petits chéris. » On écoute tout cela et on se dit que tout cela est très humain et pas trop humain, contrairement à ce que pense Nietzsche. On n'est jamais trop humain, surtout quand il s'agit d'enfants. Si l'on a besoin d'une broyeuse pour nourrir ses enfants, tout le monde doit supporter le bruit de cette broyeuse pour l'amour de Dieu ou plutôt pour celui des enfants. Pour les deux, pour les dieux. On se dit : « Tout ce bruit sert la bonne cause, celle du futur ou de l'avenir, si vous préférez. » Comme d'habitude, on préfère l'avenir aux temps présents – une mauvaise habitude communiste – et on écoute le bruit, on regarde les enfants qui courent en tous sens. La vie est belle, comme d'habitude.*

*Un mauvais calcul. Elle a parlé des voisins d'en face en oubliant mon existence, mon* « ergo sum ». *Et je n'oublie pas facilement ce genre d'erreurs humaines, ce qui ne veut pas dire que je sois rancunier. Pas du tout. Je suis plutôt gentil et accommodant, mais il ne faut pas me pousser à bout. Si vous me poussez à bout, je serai à bout. Logique, n'est-ce pas ? Il ne faut pas ni être Leibniz pour comprendre cela ni lire ses œuvres. Qu'elle lise Luc Ferry : c'est à sa portée. Je ne lui conseille pas de lire Heidegger, ce qui serait inhumain et passible d'un terme de réclusion.*

*Luc Ferry prétend que nous sommes beaucoup plus humains aujourd'hui qu'hier et que nous nous divinisons tous les jours. Selon lui, nous ne nous divisons pas, contrairement à ce que l'on dit et redit dans les bureaux de l'Union européenne. Il parle de l'homme-dieu et aussi de la femme-dieu ou la femme-déesse. En tout cas, il s'agit du sacré à visage humain. Où a-t-il trouvé ce visage ? dans l'histoire du socialisme ? Je crois qu'une fois de plus, nous pensons tous à Mère Theresa ; ou au Dalaï Lama. Mais même si vous regardez* leurs *visages avec l'accompagnement d'une broyeuse, vous maudirez l'humanité et tous ses visages, qu'ils soient sacrés ou non. Le sacré à l'image de la broyeuse. Pour en revenir à ma voisine, elle ne ressemble ni à Mère Theresa ni à Marlène Dietrich.*

*Si elle tremble en pensant aux autres, c'est ce qu'elle pense aux autres. C'est ce que j'étais censé me dire. Encore une astuce. On vous apporte un magnum de bordeaux et on pense que vous oublierez tout en buvant ce magnum. Mais on ne noie pas dans l'alcool le bruit d'une broyeuse ; même la vodka russe n'y arriverait pas. Même si l'on boit de la vodka «* Krepkaya *».* Strong*, forte. Soixante six degrés, si mes souvenirs sont bons. Elle n'est plus sur le marché. Et même si elle était à portée de la main, elle serait incapable de lutter contre le bruit avoisinant, pour la vie darwinienne. Elle tremble, elle tremble. Pas la vie – ma voisine. La vie tremble aussi, d'ailleurs ; ma vie. Elle tremble de peur –*

*c'est pour quand, la broyeuse ? – et elle tremble de fatigue. On peut trembler de fatigue, vous savez. Vous êtes fatigué et vous vous mettez à trembler, inconsciemment, involontairement. Alors, vous téléphonez à un ami, à deux amis. Il paraît que les bavardages soulagent. Vous voulez vérifier cette maxime et vous faites plusieurs numéros. La plupart de vos amis ne sont pas là : ils vaquent à leurs affaires, comme d'habitude. Mais un ami ou une amie suffit parfois. Et cette fois-là, cela m'a suffit.*

*Pourquoi ? Parce qu'une amie m'a dit que je pouvais lutter contre le bruit de mes voisins et contre mes voisins eux-mêmes plus efficacement. Comment ? comment ? L'art pose des questions auxquelles il ne répond pas. C'est ainsi que d'habitude on définit le domaine des arts. Mais cette fois, il ne s'agit pas d'art ; il s'agit de la vie. Alors, mon amie me dit que je peux enfumer mes voisins. J'achète une substance toxique et je les enfume en allumant un feu tout près de leur jardin, de l'autre côté, de mon côté. Le jardinier travaille de son côté ; j'allume le feu et le jardinier ne travaille plus : il est enfumé. Je crois qu'il ne fume pas et il se peut qu'il ne supporte pas la fumée. Et même s'il la supporte, il sera enfumé, et il ne supportera peut-être pas le fait d'être enfumé, d'avoir de la fumée dans les yeux, dans les oreilles, dans les narines, dans la bouche, dans le cerveau. Il aura une fumée de cerveau et je me demande comment il supportera toutes ces fumées. Il est vrai que ce projet pose des problèmes – celui du vent, par exemple. Il faut que le vent soit de mon côté, qu'il se range de mon côté, qu'il transporte la fumée dans la bonne direction. Mais il est plus facile de s'arranger avec le vent qu'avec mes voisins. Guerre, guerre, guerre, guerre.*

*Matthew Arnold a dit : «* Guerre et paix *n'est pas une œuvre d'art. C'est une tranche de vie. » D'accord, d'accord. Mon roman n'est pas un roman ni une œuvre d'art. C'est aussi une tranche de vie, sauf qu'il n'est pas aussi beau que le roman de Tolstoï – il n'y a pas d'Hélène parmi mes personnages – et il s'intitule* Guerre*, comme disait une marquise ou une comtesse dans le roman de Choderlos de Laclos. Alors, guerre ; alors, guerre. Comme d'habitude. Les mauvaises habitudes, on les prend assez vite – en un clin d'œil. On cligne de l'œil et on voit une mauvaise habitude installée dans une bergère Louis XV. Il faudrait dire : « Alors, paix. » Je ne demande pas mieux, mais cela ne dépend pas de moi, pas entièrement.*

*C'est ce que disent les dirigeants occidentaux à la veille de leur rencontre avec Poutine. « Poutine est imprévisible, disent-ils. Comment savoir quelle astuce il nous offrira demain ? Il ment comme les voisins de Valery A. Et il ment à une échelle internationale, de sorte qu'il ne s'agit pas d'un jardin, quelle que soit sa beauté. Il s'agit du monde entier*

*et nous sommes responsables du monde où nous vivons, même si ce monde est fou, comme dit un film américain.* Crazy, crazy. *D'accord, très bien. Ou* mad*, si vous préférez. Aussi* mad *que le roi Lear. Mais le roi meurt non seulement dans la tragédie de Shakespeare, mais aussi dans une pièce d'Ionesco qui s'intitule* Le roi se meurt*. Et bien, nous ne voulons pas que le monde meure. Nous ne voulons pas non plus que le monde se meure. Nous voulons vivre et nous soutenons même certaines thèses de nos amis écologistes qui veulent sauvegarder notre vie sans pour autant porter atteinte à nos libertés qui sont étroitement liées à l'économie et à la pollution. Nous ferons ce que nous pourrons, mais pour le moment c'est Poutine qui nous préoccupe et pose des problèmes quasi insolubles. »*

D'accord, cela risque de ne pas marcher avec des journalistes car ils écrivent ce qu'ils veulent et n'entendent pas le bruit que j'entends, de sorte que leurs articles seraient plus ou moins abstraits et centrés sur la corruption, sur la dernière gaffe du premier ministre ou sur la première gaffe du ministre de la défense. Je ne compte pas car je ne suis ni un ministre ni un petit bourgeois qui connaît les ministres et tous les présidents de tous les concours. Vous pouvez gagner tous ces concours, mais si vous ne connaissez pas leurs présidents, vous ne comptez pas, et par conséquent vous ne pouvez pas non plus compter sur les journalistes. Vous ne pouvez pas tomber et c'est cela votre vrai problème, du point de vue journalistique. Vous ne pouvez pas être réfuté, comme aurait dit Carl Popper. De la même façon qu'on ne peut réfuter ni les théories de Karl Marx ni celles de Freud. Autrement dit, vous ne pouvez pas tomber ou chuter parce que vous n'êtes pas sur un piédestal, à la différence d'un premier ministre ou d'un président quelconque.

Le premier ministre belge peut tomber ; vous resterez toujours où vous êtes, à condition de payer les impôts et les autres frais imposés par l'État et la vie. Les journalistes ne s'intéressent pas à ceux qui ne tombent pas de temps à autre. Ce qui les intéresse avant tout, c'est la possibilité de faire tomber quelqu'un. Et puis, un peu plus tard, on peut relever ce quelqu'un et le mettre sur un nouveau piédestal ; ou sur le même piédestal. C'est le travail des journalistes nés et innés. Ils fabriquent un piédestal – souvent de toutes pièces – et y mettent quelqu'un. Inutile de dire que ce quelqu'un est aussi fabriqué par des journalistes. De toutes pièces, d'une seule pièce. Ils mettent cette pièce ou ces pièces sur un piédestal et ils la regardent en hochant la tête. Ensuite ils bousculent cette pièce et elle tombe pour mordre la poussière. Les journalistes mesurent la quantité de poussière qui reste et se disent : « C'est assez comme çà.

Soulevons-là. » Ils soulèvent la pièce et ça recommence tantôt de plus belle, tantôt non. Ça dépend, comme d'habitude. Que ferais-je dans cette galère ?

Je pourrais peut-être parler à mes voisins, avant qu'il ne soit trop tard. Hélas, je crois qu'il est déjà trop tard et quoi que je fasse, quoi que je mette dans leur boîte aux lettres, ils ne m'ouvriront pas leur porte et ne répondront pas à mes appels téléphoniques ; même si je proclame mon intention de leur parler de jardins. Il est vrai que les jardins ne les préoccupent pas outre mesure, un jardin au pluriel. C'est *leur* jardin qui les préoccupe et les enchante, un point c'est tout. Un jardin est le jardin. Le jardin est leur jardin. Ils en jouissent même quand je leur dis qu'il n'a rien à voir avec le parc de Versailles. « Versailles est Versailles, pensent-ils, mais nous sommes ici, dans notre jardin qui est notre jardin. Il a deux qualités indéniables : c'est le jardin, le seul, et il est à nous. À quoi bon aller ailleurs ? »

Je pourrais leur dire ceci ou cela : on peut dire beaucoup de choses à propos des jardins. Par exemple, on peut dire ceci et ce ceci concerne mes voisins, eux aussi, si bouchés soient-ils : « Le jardin est un symbole du Paradis terrestre, du Cosmos dont il est le centre, du Paradis céleste dont il est la figure, des états spirituels qui correspondent aux séjours paradisiaques.

- Nous le savons, diront-ils.

- On sait que le Paradis terrestre de la Genèse était un jardin qu'Adam cultivait.

- Nous le savons, diront-ils. D'ailleurs, Adam cultive toujours ce jardin.

- Les jardins de la Rome antique étaient les souvenirs d'un paradis perdu.

- Nous le savons, diront-ils. Et notre paradis est un paradis retrouvé, cela va sans dire. Ou le temps retrouvé, si vous préférez.

- Je préfère le silence.

- De quoi parlez-vous ?

- D'accord, d'accord. Le jardin clos des maisons musulmanes avec sa fontaine centrale…

- Ne nous parlez pas des musulmans.

- Ce sont des images du Paradis.

- Nous n'avons pas de fontaine.

- Un jardin paré d'arbres fruitiers, de plantes odoriférantes et de courants d'eau vive.

- L'eau vive n'est rien d'autre qu'une bouteille de Cheval Blanc.

- Dieu Lui-même est un jardin, écrit saint Jean de la Croix.

- Nous le savons. Vous devez le savoir aussi. N'entendez-vous pas les paroles de Dieu ? tous les jours, à l'exception des week-ends ? D'ailleurs, si la parole de Dieu vous manque, nous pouvons demander à notre jardinier de travailler pendant les week-ends. Il est vrai que cela nous

coûtera une fortune. Mais nous faisons ce que nous pouvons pour nos voisins et pour autrui en général. C'est notre règle d'or.

- Une tradition kabbalistique traite aussi du Paradis comme d'un jardin ravagé par certains de ceux qui y sont entrés.

- Notre jardin est loin d'être ravagé. Penseriez-vous qu'il y ait trop de feuilles sur l'herbe ? Penseriez-vous qu'il y ait trop d'herbe ? Nous vous assurons qu'il ne s'agit pas de mauvaises herbes. Mais on ne sait jamais, vous savez. C'est pour cela que nous demandons à notre jardinier que vous connaissez par ouï-dire, de tondre nos pelouses tous les jours. Nous ne voulons pas que notre jardin devienne un autre empire du mal. Un seul empire de ce genre suffit, n'est-ce pas ?

- Les Égyptiens avaient aussi le goût des jardins, avec des massifs fleuris et des bassins. Ils en dessinaient sur les murs et sur le sol de leurs palais.

- Nous n'avons pas besoin de dessiner quoi que ce soit. Tout est dans notre jardin qui est complet, vous savez.

- Et votre palais ?

- Il est bien comme ça. Il n'y a rien à ajouter, comme disent certains de vos collègues. Mozart l'a dit à l'Empereur d'Autriche, d'ailleurs. En fait, il a dit qu'il n'y avait rien à enlever. Mais cela revient au même, n'est-ce pas ?

- Les fêtes du mariage de Zeus et d'Héra se sont déroulées dans le merveilleux et mythique Jardin des Hespérides, symbole d'une fécondité toujours renaissante.

- Nous le savons. Nous avons assisté à ce mariage. Pour une raison inconnue, vous pensez que les aristocrates ne nous invitent pas. Peut-être, peut-être. Mais nous sommes invités aux mariages des dieux, de Zeus lui-même. Et nous pensons que Zeus est plus important que n'importe quel aristocrate. N'est-ce pas votre avis ? Vous aimez la culture grecque, n'est-ce pas ? Et nous, vous ne nous aimez pas. Et pourtant, nos fêtes de mariage se sont déroulées dans notre jardin, ne vous en déplaise.

- Au Japon, le jardin a pris une signification cosmique.

- Nous le savons, grâce à notre jardin. N'entendez-vous pas sa dimension cosmique ?

- J'entends sa dimension comique. En Perse, le jardin a deux dimensions de plus : métaphysique et mystique. C'est une source perpétuelle de comparaisons. La bien-aimée est comparée au cyprès, au jasmin, à la rose.

- Est-ce pour ça que vous achetez des roses ? à cause de votre solitude ? S'il vous plaît, ne nous parlez plus d'islamistes.

- Plusieurs grands poètes ont voulu être enterrés dans des jardins.

- Personne ne vous empêche de le faire. Faites-vous enterrer dans votre jardin. Nous veillerons à ce que ce rite soit accompli à la perfection. Notre jardinier s'en occupera. Il sait creuser des tombes, vous savez. Pour ça, il n'a besoin ni de broyeuse ni de souffleuse.

- Savez-vous pourquoi je vous en parle ? de tous ces jardins ?

- Non. Pourquoi ?

- Parce qu'un vrai jardin a une dimension intérieure qui n'a rien à voir avec les broyeuses, les souffleuses.

- Nous le savons. Notre jardin a cette dimension, sinon nous ne serions pas si fiers de lui.

- Et vous ? Êtes-vous digne de votre jardin ? de n'importe quel jardin ? Ou n'êtes-vous digne que de votre broyeuse ? »

Pourquoi parler à mes voisins ? Ils ne comprennent ni les paroles ni la musique. Ils comprennent le bruit et cela suffit dans le monde où ils circulent, parlent, agissent, boivent et mangent leurs symboles. Ils se meuvent parmi des symboles qui n'ont rien à voir avec la poésie de Baudelaire ; ni avec la poésie en général. Avec quoi ont-ils quelque chose à voir ? Avec moi, peut-être, malheureusement, par l'intermédiaire de leurs instruments. Et mon instrument n'atteint ni leur cerveau ni leur âme ni leur corps. Même Beethoven ne leur parle pas un langage familier. *Le Clair de lune*, *La Pathétique*. Et s'ils venaient chez moi pour les écouter de plus près ? Ils ne viendront pas, ni pour écouter les sonates ni pour prendre en considération mes plaintes. Surtout pas, surtout pas ; sauf si je leur parle de Poutine. Après tout, ils doivent lire les journaux. D'ailleurs, Pierre m'a demandé un jour ce que je pensais de Poutine, de l'Ukraine et de la Crimée. Je ne me souviens pas de ce que je lui ai répondu : même à cette époque-là, je savais qu'il ne m'écoutait pas. Même quand je parlais de Poutine. Il préfère lire des journaux et des romans policiers. Notre roman est policier, en quelque sorte ; et pourtant la police se tient à distance. La police n'a pas bougé lorsque mes voisins ont bloqué la rue. Elle n'a pas bougé non plus lorsque je n'arrivais pas à sortir ma voiture du garage. La police est clouée sur place par le nom du premier ministre, par un nom que je ne connais pas ; ou par la fonction. La police approche ; on entend des sirènes. Et puis on dit : « Le premier ministre » et tout s'arrête : voitures, policiers, sirènes.

On me pose cette question : « Que voulez-vous ?

- Je souffre du bruit.

- Adressez-vous à un médecin. Pourquoi êtes-vous ici, par ici ?

- Parce que je porte plainte contre mes voisins.

- Il faut *s'entendre* avec ses voisins, avec le monde entier. C'est une loi chrétienne.
- Je n'ai rien contre cette loi.
- Alors, pourquoi êtes-vous ici ?
- Parce que je n'arrive pas à travailler.
- Vous êtes au chômage ?
- Non.
- Alors, pourquoi êtes-vous ici ?
- Parce que mes voisins m'empêchent de travailler.
- Ils viennent chez vous ? Ils se droguent chez vous ?
- Non.
- Ils vous battent à plate couture ?
- Non.
- Alors, de quoi vous plaignez-vous ?
- Ils font du bruit.
- Ils jouent du piano ?
- Non.
- Du violon ?
- Non.
- Alors, de quoi vous plaignez-vous ?
- De leur broyeuse.
- Vos voisins ont donc un jardin.
- Oui.
- Alors, ils produisent de l'air frais, non-pollué.
- Je n'en sais rien.
- Mais si, mais si. Vous n'aimez pas l'air frais et la verdure ?
- Si.
- Alors, de quoi vous plaignez-vous ? »

Vous dites que le bruit de la broyeuse est insupportable et que votre voisine ne comprend même pas de quoi vous parlez lorsque vous lui parlez de sa broyeuse ou de celle de son jardinier. Alors, on vous dit que vous ne comprenez rien et que la broyeuse est une sorte de vibromasseur dont votre voisine a besoin. Elle travaille trop pour nourrir ses petits et par conséquent elle n'a pas le temps pour l'aérobic et ce genre de choses. Elle n'a même pas le temps pour le masseur qui, en principe, doit venir tous les jours. Il est vrai qu'il vient tous les *deux* jours, mais il doit venir *tous les jours* parce qu'il travaille à plein temps, tout comme le jardinier. Et le jardinier

est là *tous* les jours. Et le masseur ? Non, pas tous les jours. Mais les médecins disent qu'il doit venir tous les jours, sinon Nathalie ne vivra que cent ans, au lieu de vivre cent-dix ans, voire cent-vingt, entendre cent-trente ans.

Elle écoute donc son vibromasseur et ce n'est pas la peine de lui parler de votre hypertension qui atteint les sommets au cours des séances consacrées à ce vibromassage recommandé par les meilleurs médecins du monde. Nathalie vous répond : « Et mon espérance de vie ? Il est vrai que vous ne pensez qu'à vous-même. Profitez-en.

- Profitez de quoi ?

- De mon massage. Vous devriez m'en être reconnaissant.

- Pourquoi ?

- Parce que c'est aussi *votre* massage. N'importe qui le comprendrait, sauf vous. Vous ne comprenez rien à rien.

- Je comprends quelque chose dans le domaine du bruit.

- Pas tout à fait. *Partiellement*, comme dit saint Paul. Vous ne comprenez que le bruit, mais vous ne comprenez pas le massage. Le message, comme on dit aujourd'hui. Vous ne voulez pas vivre au-delà de cent ans ? Si vous ne le voulez pas, personne ne vous y obligera. Mais si vous le voulez, écoutez mon message et mon massage. Il va sans dire que je ne vous invite pas chez moi, dans ma nouvelle maison. Vous pouvez profiter de mon massage à distance. C'est cela qu'on appelle 'message', j'imagine. On ne touche pas toujours votre corps quand on vous envoie un message. J'imagine, j'imagine. Alors, profitez-en ! »

J'en ai profité et je ne le nie pas. J'espère que je vivrai au-delà de cent ans, si j'écoute le même bruit tous les jours sans exception. D'ailleurs, il faut que je demande à ma voisine de faire en sorte que je puisse profiter de cette espérance de vie inespérée, même pendant les week-ends, sinon ce sera raté. C'est déjà raté en partie, et je regrette amèrement mon attitude récalcitrante et mes caprices, mes plaintes. Dorénavant, je ne me plaindrai plus jamais. Je remercierai le Seigneur et mes voisins à longueur de journée, aussi longtemps que j'entendrai la broyeuse et tous les tutti, et tous les solos. Et tous les quanti, cela va de soi.

## LA PLAIDOIRIE DE L'AVOCAT DES VOISINS

*Chers messieurs et mesdames les jurés. Vous avez tout entendu. Vous avez même entendu la broyeuse en question. Et vous connaissez tous le bruit d'une souffleuse et d'une tondeuse ordinaires. Pas tout à fait ordinaires, d'ailleurs, car mes clients n'ont rien d'ordinaire chez eux, ce qui se comprend, j'imagine. Faut-il vous dire que leur train de vie supporte notre économie et nous fait vivre bien au-dessus de nos moyens ? Vous savez*

*que nos moyens ne sont pas très grands et seraient encore plus petits, si les grands bourgeois ne nous donnaient pas constamment un coup de main. Ils vivent de mieux en mieux, grâce à leurs jardins et leurs jardiniers qui travaillent à plein temps, comme vous le savez déjà. Et vous en avez pris note, j'espère, car cet élément est très important, vous savez. Vous le savez, tandis que Monsieur le pianiste ne le sait pas. Pourquoi ? Parce qu'il vient d'Union Soviétique où il n'y avait pas de chômage. Pourquoi ? Parce tout le monde était dans les camps de concentration pour exécuter des travaux forcés. Le jardinier de mes clients travaille à plein temps et personne ne le force à travailler. Il est libre de partir quand il veut, mais il ne part pas. Pourquoi ? Parce qu'il aime son travail, tous les aspects de son travail et pas uniquement le bruit, contrairement à ce que prétend Monsieur le pianiste. Oui, il aime les plantes, les arbres et l'herbe qu'il tond pour qu'elle soit encore plus belle, pour qu'elle pousse encore plus vite.*

*Résumons-nous. Le jardinier travaille et le pianiste joue du piano. Suivons les méandres de notre langue, ne serait-ce que l'espace d'un instant ; les méandres de notre langue et ceux de la langue que parle le pianiste. Il connaît notre langue, mais sa langue maternelle est le russe et pour être objectifs, nous devons nous pencher sur sa langue, même si cela nous fait perdre du temps, sans parler de notre patience. Dans notre langue, dans la langue française, nous disons : « rabot », lorsque nous parlons d'un outil de menuisier. Et je suis sûr que vous savez de quel instrument je parle quand je dis : « rabot, rabot, rabot, rabot, rabot, rabot, rabot. » Mais je suis presque sûr que vous ne savez pas que les Russes empruntent à ce mot sa racine pour désigner leur vie quotidienne. D'ailleurs, je ne suis pas sûr que ce soit leur vie quotidienne parce que celle-ci se limite à la vodka, aux dominos, aux cartes, etc. Bref, quand les Russes doivent aller à leurs usines, ils parlent de la «* rabota *», ce qui veut dire « travail ». J'espère que vous voyiez ce que je veux dire et à quoi j'aimerais en venir et vous conduire. S'il vous plaît, faites ce voyage avec moi et vous comprendrez que seuls les menuisiers et les jardiniers travaillent à plein temps. Et leurs employeurs, cela va sans dire. Les pianistes pianotent leur notes, ce qui ne nous dérange pas, étant donné que nous aimons Beethoven, Mozart, Bach et ainsi de suite.*

*Le jardinier de mes clients travaille à plein temps et de cette façon il lutte contre le chômage non seulement dans notre pays, mais aussi dans toute l'Union européenne. Et la lutte contre le chômage est notre priorité, comme vous le savez. Et les sonates de Beethoven ? Oui, je suis d'accord, c'est harmonieux et agréable. Et les jeunes pianistes les jouent très bien, surtout* Le Clair de lune *que j'aime particulièrement. Mes clients*

*aussi, d'ailleurs. Ils aiment toutes les sonates de Beethoven et toutes ses symphonies. Je peux vous assurer que je n'ai jamais été aussi heureux qu'en leur compagnie, surtout lorsque nous écoutions* La Pathétique. *Représentez-vous la situation. J'en appelle à votre imagination. Une nuit de pleine lune. Pour une fois, je ne parle pas d'Eric Rohmer que j'aime beaucoup, par ailleurs.*

*Nous sommes dans le jardin de mes clients qui est bien taillé, bien arrangé, de toute beauté. On voit tout de suite qu'il est entre les mains d'un perfectionniste. Et nous avons besoin de perfectionnistes sans qui notre vie n'aurait pas de sens. Tout doit être beau et notre vie doit se métamorphoser en un jardin. Et pour imaginer ce paradis sur terre, nous avons un modèle qui peut et doit nous servir de guide dans ce monde où l'on voit trop de laideur à cause de Poutine et des islamistes. Et puis la pollution, la pollution. Le jardin de mes clients lutte contre la pollution aussi bien sur le plan psychologique que physique. Il produit de l'air frais et aussi la pureté qui doit nous guider dans la vie de tous les jours. Mes clients sont purs, eux aussi, tandis que Monsieur le pianiste fait des fausses notes sans arrêt. Il dit n'importe quoi et agit n'importe comment. Il pense que l'union de mes clients est due à une sorte d'arrangement dont ce pianiste raté ne sait rien du tout. Il pense que l'argent préside à tout dans les pays occidentaux. Que voulez-vous ? C'est le régime soviétique qui lui a enseigné ce mensonge.*

*Il pense qu'il s'agit d'un mariage arrangé, que mon client n'aime pas ma cliente. Il se trompe lourdement et fatalement. Je parle du pianiste, s'entend. Oui, il se trompe parce qu'il vit au moyen âge où il n'y avait que des mariages arrangés. Vous aviez de l'argent et on vous épousait à cause de cet argent. Le pianiste est resté à ce stade-là. Il n'en a jamais rien dit. Il se préoccupe surtout de la broyeuse. Mais il n'en pense pas moins, j'en suis sûr. Il pense que mon client a épousé ma cliente pour son argent, pour la fortune amassée par son père. Mais tout cela est indécent, voyons. Certes, au moyen âge c'est votre village qui vous mariait. Vous faisiez parti de votre village et on vous disait un jour : « Tu dois épouser Nathalie. » Et vous obéissiez aux dirigeants de votre village, à son premier ministre ou à son président ou vice-président. Rien d'étonnant : vous ne pouviez pas faire autrement, puisque vous étiez un villageois et pas un citadin. Monsieur le pianiste prétend que mes clients sont de petits bourgeois. Mais les petits bourgeois sont citadins par définition. En tout cas, c'est une définition fournie par Jean-Paul Sartre. Alors, cela ne colle pas, comme nous le voyons. D'un côté – selon le pianiste, pas selon nous – les liens du mariage qui unissent mes clients sont arrangés ; d'un autre côté ou d'autre part, si vous préférez, il s'agit de citadins qui, selon Monsieur le pianiste ou le*

*pianiste tout court, se marient en écoutant les élans de leur cœur. Pourquoi ? Parce qu'une ville, quelle que soit sa petitesse, ne peut pas s'unir pour vous marier. Ses habitants ont d'autres chats à fouetter. Et même au moyen âge ils allaient dans leur bureau pour écrire, compter et trouver des solutions à leurs problèmes financiers. Bref, ils n'avaient pas le temps de vaquer aux affaires des autres, sauf s'il s'agissait d'argent. Mais un mariage est une autre paire de manches, même si l'argent y joue un rôle primordial.*

*Nous avons entendu le témoignage du médecin du pianiste. Ce soi-disant médecin parle de l'hypertension dont, à son avis, souffre son patient. Mais il en souffre depuis sa jeunesse. Son hypertension est héréditaire et tous ses amis savent que cette tension est dans ses gênes ; ainsi que toutes les autres tensions, d'ailleurs. Cet individu est tendu et nous sommes tous d'accord là-dessus. Vous l'avez vu et il suffit de le voir pour comprendre qu'il est hypertendu et même plus que cela. Le mot « stress » que son médecin a prononcé à plusieurs reprises ne suffit pas pour déterminer l'état mental, psychique, physique et psychologique de son patient, du client de mon collègue que je respecte beaucoup et à qui je rends hommage à cette occasion. Il s'agit donc d'hypertension. Notre vie risque de provoquer des troubles psychiques car tout va très vite et nous courons en tous sens. Heureusement que nous avons nos médecins assistés par le progrès technologique qui prolonge notre vie et notre santé au-delà de toutes les limites, de toutes les espérances. Alors, je me demande pourquoi le médecin de notre pianiste ne profite pas de ce progrès et des médicaments qui envahissent littéralement le marché.*

*Autrefois, les êtres humains mouraient de la tuberculose ; aujourd'hui, personne n'entend plus parler de cette maladie. Nous entendons encore parler de la dépression nerveuse, mais nous pouvons et devons lutter contre cette maladie, s'il s'agit en effet d'une maladie. Dans la plupart des cas, nous avons simplement affaire à des caprices et à des sautes d'humeurs. Les humeurs sautent et nous appelons une ambulance. Nos médecins sont généreux et humains, mais nous ne devons pas exploiter à fond cette générosité, ce dévouement. Soyons tendres avec nos médecins. Après tout, ils nous prolongent la vie. Et ils sont capables d'enrayer la progression de nos dépressions, si tant est que nous ayons des problèmes de ce côté-là. C'est un mauvais côté et, en principe, nous ne devons pas avoir de problème du côté de chez la dépression nerveuse. Et si notre pianiste a des problèmes de ce genre, il n'a qu'à s'adresser à son médecin, au lieu de porter plainte et déranger tout le monde. Et son médecin n'a qu'à lui prescrire un*

*traitement qui reflète les progrès de notre époque. Et il ne faut surtout pas oublier que notre époque fait tout ce qu'elle peut pour nous faciliter la vie et même la mort. Mais ne parlons pas de la mort parce que c'est de la vie dont nous devons parler tout le temps, si nous voulons vivre* dignement*. Et nous le voulons, c'est certain. Et nous nous demandons pourquoi ce pianiste est en désaccord avec notre époque. Son médecin aussi, d'ailleurs.*

*Oui, si étrange que cela paraisse, son médecin est en désaccord avec notre époque ou simplement il n'est pas au courant de ce qui se passe dans le domaine où il travaille depuis quelque temps, et son diplôme – je l'ai vu et lu – lui permet de traiter les êtres humains et leurs maladies, leurs nerfs et leurs dépressions. Je me demande pourquoi il ne parle pas de relaxation. Pourquoi ? Je me le demande, nous nous le demandons. Et pourtant n'importe quelle relaxation apaise l'anxiété et peut être pratiquée aussi bien pendant qu'après une dépression. D'accord, cela ne marche pas. Alors, on se dit que le médecin du pianiste doit lui parler de* méditation *parce qu'un programme de méditation a été spécialement adapté à la dépression, le MBCT. Nous ne savons pas ce que cela veut dire, et nous ne devons pas le savoir. C'est le médecin du pianiste qui doit penser à ces lettres. Et j'espère qu'il y pensera : MBCT. Même s'il ne pense qu'à C, cela suffira, je pense. Et puis il ne faut pas oublier que la dépression saisonnière survient le plus souvent en hiver, lorsque le soleil se fait rare. Le soleil se fait rare et le pianiste entend la broyeuse. Il n'entend plus le soleil. Il entend les sonates de Beethoven, mais le soleil lui manque. Alors, la broyeuse de mes clients se met en marche pour réconcilier le pianiste avec le monde. De quoi se plaint-il ? Nous nous le demandons sans cesse.*

*Et les anxiolytiques ? Ils sont utilisés pour lutter contre l'anxiété et le stress. Ils appartiennent à plusieurs familles chimiques, la plus connue étant celle des benzodiazépines. Vous ne connaissez pas cette famille, messieurs-dames ? Rien d'étonnant : c'est une tâche qui incombe au médecin de notre pianiste. Ce n'est pas nous qui devons le soigner. C'est lui et par conséquent il doit prendre en considération les électrochocs. Dites aussi sismothérapie ou électro-convulsivothérapie, il s'agit d'une technique réservée aux formes résistantes et graves de dépression. Et le pianiste résiste, vous savez. Vous le savez, n'est-ce pas ?*

*Vous savez aussi, sans doute, que le plaidant est un pédant qui s'empare d'une idée abstraite et ne la lâche pas. Autrement dit, comme le dit Spinoza, il se contente d'imaginer, au lieu de comprendre. Il ne cherche pas à comprendre les rapports qui se composent. Il ne retient qu'un* signe *extrinsèque, un caractère sensible variable qui*

*frappe son imagination, et qu'il érige en trait essentiel en négligeant les autres. Dans tous les sens du terme. Les autres !*

*Je ne veux pas vous ennuyer avec mes divagations, chers jurés, chers messieurs-dames. Nous savons tous que c'est l'innocence de mes clients qui compte en l'occurrence. Ils sont aussi innocents que la neige du printemps ou que Roméo et Juliette. Et leur mariage est celui où l'amour s'épanouit et atteint le plus haut point de son épanouissement en un rien de temps. Vous ne devez même pas regarder votre montre : leur amour est là. Et notre prospérité aussi. Notre prospérité dépend de mes clients et pas de quelques notes que Monsieur le pianiste pianote en passant. Ces notes résonnent un peu partout et aussi dans notre conscience. Que pouvons-nous en faire ? Nous n'avons rien contre l'art, même si cet art est dépourvu de « A » majuscule. On ne peut pas vivre parmi les majuscules ; nous devons nous reposer de temps en temps au beau milieu des minuscules. Mais cela ne veut pas dire que mes clients sont des minuscules – loin de là. Ce sont des majuscules, je vous l'assure. Après tout, j'ai vu et entendu pas mal de clairs de lune en leur compagnie ; notamment ceux de Debussy. Entre autres, entre autres. Et j'ai vu aussi pas mal de clairs de soleil, en leur compagnie. Et pas mal de Chevaux Blancs. Entre nous, je préfère les chevaux blancs aux chevaux noirs.*

*Je divague une fois de plus. Je suis influencé par Proust, vous savez. Je divague, je débloque, je dévie. Oui, le pianiste insiste sur le fait que l'on a mis des panneaux dans la rue où il habite. Cela c'est passé l'année dernière. Sur ces panneaux il y avait une inscription qui disait : « Déviation ». Bon, c'est bon, pour moi c'est bon. D'accord, les habitants du quartier lisaient cette inscription et déviaient, roulaient dans les rues avoisinantes. Et alors ? Il n'y a pas de mal à cela, que je sache. Et je sais un tas de choses, vous savez. Par exemple, je connais toutes les sonates de Beethoven par cœur. Et aussi ses quatuors. Et aussi ceux de Haydn. Je dévie peut-être, mais c'est une déviation nécessaire : si l'on ne dévie pas dans la vie, on ne sait ce que c'est que la durée bergsonienne, proustienne et aleffienne. Et si nous ne connaissons pas et n'éprouvons pas ces déviations, nous ratons quelque chose. Et nous ne devons rien rater, rien du tout. À propos, le pianiste parle des râteaux, figurez-vous. Il pense que le jardinier de mes clients pourrait utiliser des râteaux pour ramasser les feuilles qui jonchent le sol et les plates-bandes de leur jardin. Une fois de plus, il se croit au milieu du moyen âge. Comme tous les Russes, d'ailleurs. Ils ont beau jouir des services que nos ordinateurs leur offrent. Ils sont toujours au milieu du moyen âge ; ou plutôt à son début.*

*Et nous, nous sommes au début d'une autre ère où nos enfants courront en tous sens. Ils courent déjà en tous sens, mais il y aura d'autres sens dans la vie que notre postérité connaîtra et qui n'a rien à voir avec l'avenir radieux proposé par les communistes soviétiques qui ont contaminé le pianiste que voici, car il se tient devant vous. Que pouvez-vous dire à son sujet ? D'après vous, c'est un homme normal. Il n'est peut-être pas tout à fait ordinaire puisqu'il a gagné le Concours Reine Élisabeth. Il y a très longtemps, mais il n'empêche qu'il l'a gagné. Quand, on se demande ? Personne ne se souvient de lui. Mais n'importe qui peut poser n'importe quelle question puisque nous vivons dans un pays démocratique et pas en Union Soviétique. Alors, cette question résonne un peu partout ; en tout cas, elle résonne dans cette salle, si mes oreilles ne me trompent pas. Quand ? quand ? Il y a quarante-trois ans. Alors, ce n'est pas vrai, se dit-on. Mais si, mais si ; c'est vrai. N'ergotons pas, comme je dis. Nous avons d'autres chats à fouetter. Alors, fouettons ces chats et restons calmes pour innocenter mes clients et condamner le coupable, le* guilty party*, comme on dit.*

*Il y a un panorama devant vous. Et ce panorama est semblable à celui que vous pouvez voir à Waterloo, si vous vous donnez la peine de venir chez nous. D'un côté, il y a Napoléon qui se croit être Napoléon ; de l'autre côté, il y a le duc de Wellington qui combat Napoléon et sa grande armée ou sa moyenne armée. Les deux armées se heurtent au milieu des champs. D'accord, elles se heurtent. Et alors ? C'est une question que vous me posez, même si vous ne la posez pas. Et je vous réponds ceci : « D'accord. C'est une bataille et Napoléon est un génie. Et alors ? Ce génie sera vaincu par Wellington parce que le monde entier se range derrière lui, à ses côtés. Tout le monde avance et combat Napoléon. Nous n'avons pas besoin de génie de ce genre. Nous avons besoin des gens qui travaillent dans leur jardin ou surveillent ceux qui travaillent dans leur jardin. C'est ce qui compte. Travaillez, travaillez, travaillez, travaillez ! Tondez votre pelouse. Mais n'essayez pas de changer le monde qui ne changera jamais, quoi que vous fassiez. Vous faites ceci et vous constatez que le monde ne change pas. Vous faites cela et vous constatez que le monde ne change pas d'un iota. Alors, soyez cet iota vous-mêmes. Vous faites ce qu'il faut faire et c'est comme ça qu'il faut faire. C'est comme il faut, comme il faut. Et c'est cela qu'il nous faut.*

*Vous ne me croyez pas ? Vous voulez d'autres preuves ? Vous en aurez, je vous le jure. Le pianiste dit que le jardin de ses voisins n'est pas si grand que cela. D'accord, d'accord. S'il le compare au parc de Versailles où il s'est promené pendant trente-trois ans, il n'est pas grand, en effet. Mais il est grand* autrement *car il représente le jardin*

*d'Éden et tout ce qui s'ensuit. Amour, toujours. On peut s'en moquer ; et pourtant il ne faut pas s'en moquer. C'est le jardin où nos enfants jouent et courent ; et c'est dans ce jardin que nous parlons de l'amour, de l'avenir. Comme disent les Russes : « Nous sommes prêts à supporter n'importe quoi, n'importe qui. Pourvu qu'il n'y ait pas de guerre, pourvue qu'il n'y ait pas de guerre. » Mes clients ne sont pas russes, à la différence du pianiste. Il est belge à présent, mais il n'est pas belge de souche. Il est vrai que notre pays est celui où l'on accueille tout le monde, même le monde qu'il ne faut pas accueillir. Mais ne parlons pas de cela. Nous ne sommes pas là pour cela. Nous sommes là pour nous aimer les uns les autres. Pourvu qu'il n'y ait pas de guerre. Pour une fois, écoutons les Russes. Pourquoi faut-il faire la guerre à ses voisins ? Posons cette question au Russe qui se tient devant nous. Pourquoi ? pourquoi ? Ne le faisons pas. Ne posons pas cette question et embrassons-nous. Après tout, nous vivons à une époque qui sacralise le visage humain. Et le corps humain tout entier.*

Ils s'embrassent et je chante une berceuse ; pour moi-même. Ma mère n'est plus là pour le faire, pour me la chanter. Alors, je le fais à sa place.

*Tu n'es pas de souche,*
*Tu n'es pas de souche.*
*Tombe comme une mouche,*
*Tombe comme une mouche.*

Je n'arrive toujours pas à m'endormir. Encore une berceuse :

*Tu as raison,*
*Tu as tort.*
*Un bonbon.*
*Tu t'endors.*

Encore une berceuse :

*Tu vas très bien.*
*Tu vas très mal.*
*N'y a pas de lien.*

*Y'a Hofmannsthal.*

*Pourquoi Hofmannsthal ?*
Le Chevalier à la rose *?*
Der Rosenkavalier *?*
*Mes roses, mes roses.*
*Sans pourquoi, sans d'où.*

*Les trous noirs ne sont pas noirs, dit Stephen Hawking.*
*Grâce à l'effet de la mécanique quantique,*
*Il y a une radiation résiduelle.*

*Ça ira, ça ira,*
*Comme disait*
*Marie-Antoinette.*
*Ou plutôt son fils.*

TROISIEME PARTIE

# RECIDIVISTES

Il y a une suite. Il y a des suites anglaises, françaises. Il y a des danses et peut-être des chances. Et ces chances peuvent être égales à zéro ; ou elles sont peut-être un peu au-dessus de zéro, ou beaucoup, beaucoup. On écrit des livres, comme dit Marcel Duchamp ; et tout cela est pour des prunes. Et les prunes ? pourquoi sont-elles ? Ou sont-elles sans pourquoi, comme les roses et les mimosas ? Au moins, les héros de Proust meurent-ils de temps à autre ; pas toujours sur les champs de bataille. Ils meurent et Proust cesse d'en parler ; ou presque. On s'en souvient, mais cela ne veut rien dire, même si Marcel Duchamp continue à parler. Et il n'y a pas de moyens de l'arrêter car tout est enregistré, filmé, et on achète un DVD qui fait partie du marché. Et le marché veut dire quelque chose, ne serait-ce que parce que l'on y achète quelque chose ; Marcel Duchamp, entre autres. Lui, il achetait des urinoirs qu'il exposait – dans ses toilettes, entre autres. Nous, nous achetons ses interviews qui veulent dire un tas de choses. Et par la même occasion, ils disent même ce qu'ils ne veulent pas dire. Ils ne veulent peut-être rien dire, mais nous leur faisons dire ceci et cela, et ils finissent par le dire car ils n'ont pas le choix. Ce que nous achetons nous appartient et nous fouillons dans nos achats pour en sortir quelque chose.

Et puis ce quelque chose sort puisque nous ne lâchons pas prise avant que le contenu de nos achats n'apparaisse en plein jour. Et alors, nous voyons des dinosaures ou des terroristes, et nous nous disons que nous n'avons pas dépensé notre argent pour rien. Mais parfois, nous nous disons le contraire et notre mauvaise humeur affecte tous ceux qui se trouvent dans notre voisinage, à proximité de nos grimaces et de notre voix maussade et malade. Duchamp m'a réjoui d'autant plus que je savais peu de choses de son œuvre ; et je ne savais pas qu'il continuait à peindre, malgré les rumeurs qui le privaient de ce plaisir, de cette vocation. Il est amusant d'acheter des choses pour les exposer dans les musées du monde entier : des porte-manteaux, entre autres. On peut aussi acheter des manteaux pour les pendre sur ces portemanteaux, sur ces patères. On peut aussi se pendre sur ces patères sans enlever son manteau. Le tout est de pouvoir trouver une patère appropriée, destinée au rituel de la pendaison. Mais il est encore plus amusant de p*ei*ndre un tableau que tout le monde interprète à sa manière ; et c'est ainsi que l'on se rend compte que le monde ne se compose pas uniquement de foules qui se meuvent dans la même direction et crient les mêmes slogans. « Pain, pain, pain, pains. Show, show, show, shows. » On leur montre du pain

et les foules se calment. Et puis elles recommencent de plus belle – comme les jardiniers du monde entier.

Alors, Duchamp peignait un tableau et ce labeur lui prenait de plus en plus de temps, de sorte qu'à sa mort le tableau était soit achevé, soit inachevé. On ne sait jamais si une œuvre que l'on regarde est achevée ou se trouve au milieu de son exécution. Si son créateur est toujours en vie, il peut nous renseigner au sujet de son accomplissement, en disant, par exemple : « Regardez le fruit de mes insomnies. Je l'ai fini, finalement. » Alors, on se dit que l'on regarde une œuvre achevée, mais cela ne veut pas dire que l'on comprenne cette œuvre et ce qu'elle nous raconte. L'œuvre de Duchamp parle d'une femme nue, étendue dans une sorte de prairie. En tout cas, il y a de l'herbe autour d'elle et même quelques arbustes, si je ne me trompe : on ne voit cette œuvre qu'à travers deux trous, de sorte que l'on peut se tromper assez facilement. Pour comprendre un tableau ou un livre, il faut y vivre, mais on est toujours au-delà de ces œuvres, même si on ne les contemple pas toujours à travers des trous. On les touche parfois et on sent leur odeur. On pourrait peut-être même sentir l'odeur de cette femme de Duchamp, son parfum. On ne sent rien, même pas les trous.

Pas moi, en tout cas : je suis trop loin de Philadelphie où le tableau est exposé. Je sais que la femme tient une sorte de lampe dans une main. Le tableau s'appelle *Étant donnés : 1° la chute d'eau 2° le gaz d'éclairage*. Il y a des données et il y a aussi des étant, et tout cela s'appelle la vie, paraît-il. Les étant – et les étangs – sont nous-mêmes et le reste se trouve à l'extérieur, en soi, hors de soi. Les choses sont parfois hors d'elles, et cela s'appelle la révolte des choses ; en tout cas, c'est le titre d'un film allemand que je dois avoir dans ma vidéothèque, à moins que je ne l'aie perdue pendant le déménagement. J'ai perdu pas mal de choses pendant ce déménagement, pendant d'autres déménagements. J'en ai eu combien, pendant ma vie ? Trois ou quatre, et je ne me souviens pas de ce que j'ai perdu. On dit toujours qu'il ne faut pas se perdre soi-même. On est toujours soi, qu'on le perde ou non, qu'on se perde ou qu'on se retrouve. À la rigueur, on retrouve le « on », et ce n'est déjà pas mal. J'ai dit quelque part que « on » veut dire « lui » en Russe, et c'est toujours vrai : les langues ne changent pas aussi vite, surtout quand il s'agit des pronoms personnels, impersonnels, démonstratifs, etc. Lui, elle, toi, moi, eux, eux, eux.

On se demande ce que cela veut dire ou signifier. Où sont les signifiés et les signifiants ? La femme est signifiante et la lampe est signifiée. Toutes deux sont loin d'être insignifiantes et l'on se dit que le tableau est réussi, car il y a beaucoup de signifiants à l'intérieur de ce tableau. Et même les trous à travers lesquels on le regarde sont des signifiants qui signifient quelque chose. Ils nous disent qu'il y a des trous de par le monde et que l'on ne peut voir ce monde qu'à travers ces trous, jamais face à face. D'autre part, on peut sans doute voir quelque chose à travers ces trous ; une femme nue, par exemple. Cela me rappelle un sauna en Crimée et les trous qui l'ornaient, comme pour inciter les voyeurs du monde entier à jouir du spectacle durant lequel les femmes se déshabillaient, mettaient leur corps à l'endroit où la température était insupportable pour être en nage, pour nager dans la vapeur, au milieu de la chaleur. Parfois ces corps s'approchaient des trous, comme pour voir ce qui se passaient à l'extérieur ; mais il n'y avait rien à l'extérieur, sauf quelques yeux qui regardaient fixement le labyrinthe du sauna, à quelques mètres duquel la mer Noire faisait son devoir. Les vagues déferlaient sur la plage et celle-ci les accueillaient avec indifférence. Les vagues détruisaient les châteaux en Espagne ou plutôt les châteaux de sable, mais cela ne fait rien ; c'est ce que les enfants disaient le lendemain en bâtissant d'autres châteaux et même d'autres Espagnes. Les enfants construisent beaucoup de choses, et ces choses sont vouées à la destruction. Les enfants n'y prêtent pas attention ; ils sont même contents en voyant que leurs œuvres périssent une fois de plus. Les adultes sont différents : ils pensent à la durée, à l'immortalité, de sorte que leurs châteaux espagnols durent et perdurent. Pas toujours, mais souvent ; tout dépend des matériaux que l'on utilise et aussi de la structure des choses. Si cela tient, cela tient ; sinon cela s'écroule.

Nous ne comprenons pas ce que la femme de Duchamp fait dans cette prairie – ou dans cette galère – qui n'est pas située au bord de la mer, que ce soit la mer Noire ou la mer Bleue ; de sorte qu'elle n'est pas en train de bronzer. Et puis notre attention se dirige vers la lampe (ou la bougie) qu'elle tient et qui doit signifier quelque chose car il s'agit soit d'un signifiant, soit d'un signifié. Et ce n'est certainement pas un insignifiant ni un insignifié : les bougies sont toujours pleines de sens. Elles nous parlent des églises ou des Méseglises ; et de Dieu, et des morts. Et une fois de plus, Nietzsche nous dit que Dieu est mort car, d'après ses exégètes, il profite de chaque occasion pour nous le rappeler. Nous disons, par exemple : « Les morts, les morts » et, en le disant, nous levons les yeux. Et si nous levons les yeux, tout le monde pense

que nous pensons à Dieu et espérons recevoir des cadeaux de Lui. Alors, immédiatement les exégètes de Nietzsche – et de Dieu – nous rappellent que Dieu est mort et que ce n'est pas la peine de regarder les étoiles ou le soleil. Alors, nous leur disons que nous guettons des avions et des hélicoptères dont les vols nous enchantent, et les exégètes nous laissent tranquilles. Et nous pensons à Dieu en toute tranquillité.

Alors, nous nous disons que la femme étendue dans la prairie ou ailleurs – nous ne voyons pas très bien où elle est étendue – pense à Dieu, d'autant qu'elle tient une bougie. Et puis nous nous demandons si Duchamp croyait en Dieu. Apparemment non, étant donné qu'il achetait des portemanteaux et des urinoirs, au lieu de se concentrer sur les icônes du XIV siècle ou de n'importe quel autre siècle. Non, il achetait des portemanteaux, comme pour nous faire comprendre que son manteau comptait plus pour lui que n'importe quel ange. « Oui, je ne veux pas jeter mon manteau par terre ou sur une chaise. Je ne veux pas que mon manteau soit froissé, qu'il vieillisse prématurément. C'est le seul manteau que j'aie car je n'ai pas beaucoup d'argent. Certes, je pourrais vendre l'urinoir exposé dans un musée. J'ai payé cent francs pour cet objet ready-made. Après son séjour dans ce musée, il vaut le double, voire le triple, voire le quadruple. Mais le directeur du musée ne veut pas me le céder, même si je lui propose cent francs ou plutôt vingt-cinq dollars. Alors, je suis obligé de porter le même manteau et de le pendre sur le même portemanteau. Que voulez-vous ! C'est le destin d'un peintre révolutionnaire. »

On ne voit pas grand-chose à travers ces trous, et l'on comprend que, de toute façon, on ne voit pas grand-chose, que l'on soit en face de trous ou en face d'une prairie, d'une plage, d'un château en Espagne ou au Portugal. On ne comprend rien du tout, un point c'est tout. Qu'on veuille ou non, on ne comprend rien. Et pourtant on veut comprendre l'univers et tout ce qui se cache derrière le temps et en-deçà de l'espace. Alors, on se dit que l'univers s'élargit de plus en plus, si bien que le problème démographique n'existe pas vraiment. Il existe peut-être mais ailleurs, dans un autre univers qui se rétrécit en se dirigeant vers le Big Crunch. On se dirige vers l'avenir qui n'est ni radieux ni irradieux. C'est un avenir tout court et cela suffit largement, malgré toutes les petitesses que l'on trouve en chemin. On appelle ce chemin « le chemin du salut » et l'on pense à la bougie de Duchamp et de sa femme, et l'on se dit que même lui, il pensait au salut, malgré ses urinoirs, ses WC, ses chasses d'eau, ses papiers toilette. Rien d'étonnant à cela : on peut penser à la fois aux toilettes et au salut. Même une

femme qui fait sa toilette peut penser à son salut, et même à celui de l'humanité. Pourquoi pas ? En tout cas, la femme de Duchamp y pense, sinon elle tiendrait une houppette.

On ne voit pas grand-chose, si bien que Duchamp aurait pu se contenter de quelques mots – à la manière de Magritte. Par exemple : « femme », « nue », « prairie », « bougie ». Ce que font les *Pink Floyd* depuis quelque temps. Je ne sais pas s'ils continuent à le faire, mais ils l'ont fait une fois et je me dis : « Autant continuer sur sa lancée. » Il y a un mois, j'ai acheté un DVD de *The Endless River*. La rivière sans fin, le fleuve sans fin, la rivière de diamants sans fin. C'est ce que la femme de Duchamp préfère, je parie. Elle est dans une prairie et il n'y a ni mers ni rivières dans les parages au milieu desquels elle se repose. Alors, elle ne se soucie pas de rivières qui se trouvent quelque part, hors de sa portée. À quoi bon penser aux choses inaccessibles ? Après tout, elle ne peut se lever pour marcher en direction de la rivière la plus proche ou la plus lointaine. Mais une femme pense toujours aux bijoux, même si elle se tient au milieu d'un tableau : quelqu'un peut lui apporter ces bijoux, cette rivière de diamants. C'est sur cela qu'elle compte, sur un homme galant.

J'achète cette rivière – celle des *Pink Floyd* – et je rentre à la maison pour voir de quoi il s'agit. J'allume des bougies et je me mets devant l'écran de mon téléviseur. Et je ne vois rien, à part un certain nombre de titres qui défilent devant moi, comme s'ils voulaient dire quelque chose. Ils me disent quelque chose, mais je veux que l'on me *montre* quelque chose, que les *Pink Floyd* me montrent cette rivière, cet infini et la béatitude que l'on éprouve en écoutant leurs disques. D'ailleurs, sur la couverture de leur enregistrement, je ne vois qu'un bout de cette rivière. Mais il s'agit d'un bout qui a une fin, malgré l'horizon qui a l'air de cacher les espaces infinis dont Pascal nous parle tout en continuant de penser. Il pense, existe et prend peur en regardant ces espaces. Moi, je n'ai pas peur car je ne vois qu'un bout qui ne m'effraie pas. Ce bout ne va pas assez loin, ce qui pourrait me faire peur. Mais le bout et l'homme qui me tourne le dos – il se tient debout dans une barque – m'indiffère, d'autant que pour une fois il ne s'agit pas d'un bateau ivre. Ce bateau est plutôt sobre et je n'aime pas la sobriété des bateaux. Après tout, il ne s'agit pas d'une croisière paisible et luxueuse. C'est une aventure poétique qui doit nous attendre, voir atteindre chaque fois que nous insérons les *Pink Floyd* dans nos appareils.

Il est vrai qu'il ne faut pas toujours s'enivrer à l'avance dans l'espoir de vivre soit passivement, soit activement une vraie aventure ; d'autant qu'il ne faut pas oublier que la musique est toujours enivrante, de sorte que l'on se demande si l'on a bu quelque chose ou non. Si vous jouez du piano, vous savez que si vous êtes ivre ou ivre mort, vous ne pouvez pas jouer. Certes, vous n'êtes pas encore mort et par conséquent vous êtes capable de produire quelques sons en appuyant sur les touches qui vous répondent, tant bien que mal. Et cette fois, elles répondent plutôt mal car vous appuyez trop fort et les sons que vous produisez sont tonitruants et leur timbre vous casse les oreilles. Mais si vous appuyez sur les touches tout doucement, elles ne répondent pas et vous en déduisez que, soit vous ne savez pas vraiment jouer du piano, soit que vous êtes ivre au point de ne pouvoir appuyer sur les touches à fond, jusqu'à leur fond qu'elles doivent toucher pour produire un son. C'est pour cela que l'on dit : « Cette touche a touché le fond », et c'est un des compliments que chaque pianiste espère recevoir. C'est comme si l'on lui disait : « Vous avez une belle sonorité ».

Les *Pink Floyd* ne touchent pas les touches ; en tout cas, je ne reconnais pas le son du piano lorsque j'écoute leurs enregistrements. Ils ne l'imitent même pas, ce qui est compréhensible car Liszt disait que le piano n'avait besoin d'aucun autre instrument pour se produire dans les salles. Une personne suffit pour mettre en marche cet orchestre qui remplace les orchestres symphoniques, les orchestres de chambre et même les orchestres de jazz, les ensembles de rock. Tout dépend de la musique que vous jouez en touchant les touches à fond car si vous ne faites que les effleurer, aucun son n'en sort ; ou bien le son qui en sort n'est pas digne du piano. Il n'est pas « profond », comme on disait au Conservatoire de Moscou. On le dit peut-être toujours et dans le même lieu, malgré la déchéance dudit conservatoire qui ne fait que refléter l'état des choses que l'on observe un peu partout : dans les pays socialistes, dans les pays capitalistes et même dans les pays communistes, si tant est qu'il y en ait encore de par le monde. D'ailleurs, je ne pensais pas que les *Pink Floyd* se produisaient toujours ; ou produisaient quelque chose, soit dans des studios d'enregistrement, soit en plein air. Je sais qu'un *Pink* ou un *Floyd* est parti une fois pour toutes, et je suis ravi de constater que son départ n'a pas mis fin à l'existence du groupe.

J'ai été ravi lorsque j'ai vu les DVD dans le magasin qui se trouve à une dizaine de kilomètres du lieu où aujourd'hui, exceptionnellement, je n'entends pas de broyeuse. J'ajoute « ce matin » en espérant que ce matin se prolongera hors de sa durée, de sorte que l'on pourra

dire « tous les matins du monde », en pensant à tous les jours et toutes les nuits. Instant, arrête-toi, autrement dit. D'ailleurs, les *Pink Floyd* sont en mesure d'arrêter les instants, et j'ai souvent eu cette impression en écoutant leurs disques, leurs microsillons et aussi leurs DVD. Cette fois, je l'ai eue aussi, malgré un certain étonnement que n'importe qui aurait éprouvé en regardant ce que j'ai vu après avoir inséré le premier DVD dans mon appareil, dans mon lecteur vidéo-audio. Au lieu d'une rivière sans fin et sans fond, j'ai vu une série de titres qui défilaient devant moi pour indiquer les morceaux que j'entendais sans pour autant voir ni apprécier leur contenu visuel. Je ne voyais ni barques ni musiciens ni instruments de musique ; ni poissons. Je n'espérais pas voir un piano ; d'ailleurs, ce n'était pas le but de ce voyage musical car j'ai un piano à la maison et il n'est pas loin des enceintes qui reproduisent les sons que j'écoute, qu'il s'agisse des enregistrements de La Callas ou de *King Crimson*. Quant aux membres du groupe des *Pink Floyd*, je ne les voyais pas, contrairement à ce que j'avais espéré en achetant ce DVD qui n'en était pas un : si vous ne voyez que des titres, vous n'avez pas besoin d'une installation pour les voir. Une brochure suffit.

Je ne voyais que les titres et peut-être les inscriptions qui me disaient ce que je ne voulais pas savoir : *track one*, *track two*. Céline traduit toujours les mots allemands parce qu'il sait que la plupart des français ne parlent même pas l'anglais. Mais les Français achètent des CD américains où il n'y a que des *tracks*, et on se demande même s'il y a autre chose à part ces *tracks* qui sont des choses en soi et en nous, en vous, et par conséquent qui peuvent contenir tout ce qu'ils veulent ; et s'ils ne veulent rien, ne désirent rien dans le monde des sons, et leur préfèrent le monde du silence – même sans poissons –, ils vous disent qu'ils sont des *tracks* et rien d'autres. C'est ce que les *Pink Floyd* font, plus ou moins, et même s'ils ajoutent quelque chose à leur *tracks* – je parle de l'aspect visuel de la chose – cela ne vous dit pas grand-chose. Par exemple, ils vous disent : « Les choses que l'on laisse sans paroles », en pensant à Mendelssohn, sans doute ; ou à Beckett, comme d'habitude. Dès que vous dites « *unsaid* », vous pensez à Beckett ; mais quand vous prononcez le mot « *said* », quel que soit votre accent à ce moment-là, vous pensez à Proust qui parlait à n'en plus finir. Même quand il a retrouvé son temps et celui des autres êtres humains, il continuait à parler, à écrire, à corriger, à allonger son roman qui est encore plus infini que la rivière des *Pink Floyd*. Première piste, deuxième piste, troisième piste et ainsi de suite et de piste.

On vous dit que les choses ne sont pas dites, ce qui vous incite à penser à tout car tout n'est pas encore dit ; tout et aussi le tout, et mêmes les tous, les toutes. Et même tous les matins du monde ne sont pas encore dits – pas tous, en tout cas ; de sorte que vous pouvez vous appesantir sur le soleil que vous voyez ce matin sans le regarder fixement, à l'œil nu, par crainte de devenir aveugle. Proust a-t-il décrit la vie d'un aveugle ? rien que sa matinée ? Les rideaux sont tirés et les sons qui viennent de la rue éveillent l'imagination d'un Marcel ou d'une Axelle. Moi, je demeure sourd à ces sons parce que je ne veux pas les écouter. J'ai d'autres sons à écouter, à jouer, à entendre. Les sons de Beethoven, si vous voulez ; et même si vous ne le voulez pas, ce qui serait le cas de mes voisins, s'ils se donnaient la peine de les entendre en s'approchant de la haie qui sépare nos jardins respectifs. Mais non : même s'ils s'en approchent et tendent toutes leurs oreilles, ils n'entendront rien à cause de l'épaisseur et la vieillesse de mes murs. En vieillissant, les murs deviennent de plus en plus malentendants pour finir comme tous les malentendants humains : au bout d'un siècle, ils constatent qu'ils sont sourds. Et les sourds ne peuvent transmettre ce qu'ils n'entendent pas à ceux qui veulent entendre quelque chose – notamment ce que les autres n'entendent pas. « Nous avons entendu, nous avons entendu. » Les bien-entendants n'ont même pas besoin de prononcer cette phrase pour se sentir supérieurs à leurs semblables qui vivent dans le monde du commandant Cousteau. C'est pour cela que les sourds disent parfois : « Je suis un poisson. » Et ils n'ajoutent même pas qu'ils sont des poissons de Cousteau parce que tout le monde comprend ce qu'ils veulent dire. Et même si ces sourds ont une multitude de virus et couvent diverses maladies, le commandant fera son possible pour qu'ils vivent le plus longtemps possible car il se dira : « Nous sommes du même monde. » Et d'habitude on fait tout pour son monde, même si ce n'est pas le meilleur des mondes.

Les *Pink Floyd* ne nous parlent même pas de leurs *tracks* puisque ce qui n'est pas dit n'a pas besoin de numéro. Certes, vous pouvez dire : « Ce que je ne dis pas ce matin est numéro 'un' dans mon catalogue. Et cet après-midi est numéro 'deux', quoi que je fasse. » Et même si vous ne faites rien, c'est toujours deux et pas trois, même s'il y a trois jours que vous êtes obligé de vivre. Ils portent tous les mêmes numéros, mais vous pouvez vous dire que les matins sont différents des après-midi, que chaque second est unique et que vous ne devez mélanger ni les chèvres ni les choux ni les torchons qui ne vont pas du tout avec les serviettes. Je suis en train d'écouter ce disque, mais je ne regarde pas l'écran de mon téléviseur car il ne me montre

rien, sauf les titres des chansons qui résonnent dans ma maison. Je connais ces titres et par conséquent je peux me passer de mon salon où le téléviseur me montre beaucoup de choses, le soir aussi bien que le matin. Dans l'après-midi, je ne regarde pas mes DVD et mes cassettes parce que je fais mes promenades auxquelles je tiens par-dessus tout : il ne faut pas oublier que je n'ai pas d'enfants. Je tiens aussi à mon chat et je tiens à lui par-dessus mes promenades, de sorte que quand je me promène et que je déplore le fait que mon chat ne puisse pas m'accompagner durant ces promenades, je vois mon chat au-dessus de la promenade que j'effectue pour des raisons de santé et pour un tas d'autres raisons. Mais pour le moment, j'écoute les *Pink Floyd*, leurs fleuves et leurs mers, et mon chat les écoute aussi.

La musique ne s'associe pas dans mon esprit au silence, quoi que tout le monde dise à ce sujet pour que les autres mondes admirent la finesse du premier monde. Oui, d'accord, la musique croît du silence, mais ce n'est pas là le problème, si tant est qu'il y ait un problème. N'importe quelle lecture est une course d'obstacle, tandis que la musique vous laisse vivre et vous vivez, vivez la musique et vivez tout court, autant que vous le pouvez. Et vous pouvez beaucoup « d'autant » quand vous écoutez de la musique. Vous vous laissez aller, vous vous laissez faire, et vous faites tout cela – ou vous ne faites rien du tout – d'autant plus volontiers que vous pouvez ou ne pouvez pas le faire. La musique poursuit tous ses chemins qui ne mènent nulle part et vous vous laissez emporter par elle, comme si vous étiez dans un sac, comme si la musique était le petit chaperon rouge. Elle vous porte quelque part, pas nécessairement vers la maison de sa grand-mère. De toute façon, ce chaperon a plusieurs grand-mères ; il a aussi des oncles et des tantes. Vous vous laissez faire et vous ne comprenez même pas ce qui se passe. Tant mieux pour vous : parfois il vaut mieux ne rien comprendre, et tout le monde le sait, même Socrate, même les socratiques. Socrate savait qu'il ne savait rien ; et il ne savait rien parce qu'il ne voulait rien savoir. Pourquoi se battre contre les sophistes, les masochistes et tous les autres chistes et phistes ? Au lieu de quoi, on peut se laisser porter par la musique.

Le titre suivant est : *C'est ce que nous faisons*. Si je tape ce titre en anglais, mon ordinateur se met à corriger les mots et même mes intentions. Une fois mon travail fini – le titre anglais est sur l'écran – je dois rétablir la langue française, lui rendre ses droits. C'est le correcteur français qui règne sur mon texte et il répète les paroles de Racine : « Il faut régner, il faut régner. » D'accord, il règne et c'est pour cela qu'il continue à corriger, quoi que j'écrive,

car il pense qu'à présent il doit corriger la langue anglaise. Moi, j'écris de nouveau en français et le correcteur ne le comprend pas. Pourquoi changer de langue ? La langue française peut exprimer le monde et il faut la laisser faire. L'anglais le peut aussi, mais j'ai déjà écrit pas mal de pages en français, et je ferais mieux d'ouvrir un autre dossier si je veux écrire un livre en anglais. Alors, pour pouvoir continuer mon travail, je suis obligé de corriger mon correcteur, et cela prend du temps et je n'ai pas le temps à perdre.

Jusqu'à ces derniers temps, j'entendais la broyeuse de mes voisins ; mais pour le moment je n'entends rien, je ne vois rien. J'entends la musique des *Pink Floyd* et je me dis que c'est ce que je fais. Et pourtant ils ne sont plus là, près des mots « *what we do* ». À présent il s'agit d'un autre titre, d'une autre *track*. Je regarde la brochure que j'ai trouvée à l'intérieur de la boîte qui abrite les CD en question et je lis : *Ebb and Flow*. Si étrange que cela paraisse, mon correcteur ne corrige ni « *and* » ni « *flow* ». Mais il corrige « *ebb* », comme s'il n'y avait pas de reflux ; nulle part. Rien que le flux, flux, flux.

Flux artériel, veineux, laminaire. Un flux de paroles, de protestations. Quelqu'un parle du flux et du reflux de la mort, de la vie, et quelqu'un d'autre parle du flux de la vie et du reflux de la mort ; comme d'habitude. Et pourtant les gens n'aiment pas parler de la mort, surtout s'ils sont en train de mourir. Ils parlent de leurs projets, de ce qu'ils feront dans deux mois. Ils ont plusieurs « moi », même s'ils n'ont pas lu Freud et ne savent rien au sujet des ses soi, de ses supersoi et ses dessousdesoi. (Il y en va de même pour les moi.) Ils pensent que même s'ils meurent, un de leurs moi continuera *leur* bonhomme de chemin. Staline continue le boulot de Lénine en signant des condamnations à mort. Apparemment, il a signé quatre mille condamnations au cours d'une nuit. Un peu moins, un peu moins ; trois mille et quelque. Après tout, il était presque aussi humain que Lénine. Et ce dernier était le plus humain de tous les hommes, de toutes les femmes. Simone de Beauvoir n'aurait pas été d'accord avec la fin de la phrase précédente. Elle aurait dit : « Lénine était *aussi* humain que toutes les femmes. »

En Union Soviétique, on aimait se concentrer sur un homme, un objet, une notion pour ne pas éparpiller la conscience qui s'éparpille dès qu'elle comprend qu'elle est libre et peut faire tout ce qu'elle veut, même si elle ne sait pas exactement de quoi il s'agit lorsque les théologiens parlent du libre arbitre. La conscience se sent libre et prononce des mots qui ne se marient pas facilement, même si, de temps à autre, autour d'elle on parle de la voie

moyenne, du centre politique où socialistes et libéraux capitalistes peuvent se rencontrer et se réconcilier – jusqu'à en certain point. Puis ce point disparaît et tout le monde vote tantôt à droite, tantôt à gauche en oubliant le centre, en l'abandonnant à son propre sort. Quel est le sort du centre et des centristes en général ? Ils sont ballottés entre la droite et la gauche et touchent parfois des extrêmes, ce qui n'est pas bien, leur dit-on. C'est ce qui se passe en Occident, tandis que dans l'Union Soviétique on disait : « Lénine », « Staline », « le parti », « la dictature du prolétariat », « le culte de la personnalité », « le père ». Et tout le monde regardait dans la même direction parce que ces mots signifiaient la même chose, le même objet, le même homme qui était en même temps une femme, ce qui plaisait à Simone de Beauvoir et aussi à Sartre qui disait tout le temps : « Je suis pour, je suis pour », tout en regardant dans la même direction. Et puis la direction changeait – la direction du parti aussi – et tout le monde regardait vers un autre point qui, lui aussi, s'appelait « communisme » ; mais c'était un autre communisme car ce communisme avait un autre visage. De toute façon, le communisme changeait sans arrêt. Tantôt il avait un visage humain – l'espace de quelques jours –, tantôt il nous montrait la gueule d'un loup ou le visage de Staline ; et certains disaient que cela revenait au même.

Alors, on se fatigue des mots et on se rabat sur la musique – sur celle des *Pink Floyd*, entre autres. Les *Pink Floyd* ne nous disent pas que seules les paroles les gênent – à quelques exceptions près – et par conséquent ils vont loin, très loin, en nous privant d'images auxquelles nous sommes habitués à cause de nos ordinateurs qui nous parlent surtout le langage des images ; tandis que les *Pink Floyd* nous montrent les titres de leurs pièces, comme si les images étaient supprimées, elles aussi. Une fois de plus, nous nous rendons compte que tout se précipite vers la musique et plonge en elle, de sorte que ce qui reste à la surface ne nous dit rien, même pas « président », « république », « centre-gauche », « gauche-centre », « humanisme », « communisme ». Nous écoutons des notes et nous nous disons : « C'est la musique, c'est ça la musique. Ça fait du bien. Plus de politique politicienne, plus de promesses en l'air. Allez au diable avec votre communisme, capitalisme, libéralisme et Union européenne. L'union des notes nous suffit et nous délecte. Allez au diable avec vos constructions et déconstructions. Vous déconstruisez et ensuite vous bâtissez. Vous bâtissez quelque chose à gauche, à droite et au centre. Puis vous prenez vos responsabilités. Puis vous laissez tomber vos responsabilités. Puis vous reprenez vos responsabilités. Vous les ramassez

et vous les reprenez. Nous sommes fatigués de tout cela. Fourbus, fourbus, fourbus. Vidés et fourbus. Si vous voulez, continuez votre baratin, faites-le, faites-le – ailleurs, ailleurs. Vous sortez de l'euro, vous rentrez dans l'euro, il y a des sanctions, des unions, des désunions, des sommets, des tours de Babel. Allez au diable. Laissez-nous tranquilles. Nous écoutons l'harmonie universelle, la musique des sphères. Et ces sphères n'ont rien à voir ni avec les hautes sphères de la politique, ni avec les basses sphères de la finance. »

Il n'est pas facile de se débarrasser de l'humanité, de ses prix Nobel, de ses Obama, de ses taramas et ses Tamara ; de ses Tartarin, de ses Tarascon. Et de ses cons, cela va sans dire. Alors, on se rabat sur la musique. On écoute, par exemple, la *Symphonie n° 3* d'Arthur Honegger. Autrefois, j'écoutais ce compositeur assez souvent. J'habitais Moscou et ce temps est si lointain qu'une fois de plus je n'arrive pas à me le représenter, malgré tous les souvenirs involontaires qui m'accablent de temps à autre en obéissant à une sorte d'élan proustien, à ses nombreuses madeleines. Par parenthèses, je suis las de ces madeleines et ma lassitude est tout à fait comparable à celle que l'on éprouve en écoutant les politiciens politiques qui disent n'importe quoi pour apaiser nos craintes et pour ne pas augmenter notre pouvoir d'achat. Je reçois encore un coup du passé et je me dis que ce coup était imprévisible. Le passé me bouscule, me plonge dans une rêverie qui m'empêche de travailler et même de vivre. Et je ne me dis pas que je suis béni par le temps, par le vrai temps. Je ne me dis pas non plus qu'il s'agit de la durée et pas de l'utilitarité, qu'elle soit bergsoniste ou utilitariste. Non, je n'en veux pas. Laissez-moi tranquille avec votre mémoire involontaire. Tout d'un coup, quelque chose surgit du passé et nous nous disons : « Ah, ah, ah », ou « ça y est, ça y est », ou « je vis, je revis », ou « merci, merci ». Elles ne durent pas, ces apparitions, ces illusions. Ces corps intangibles nous quittent en nous laissant en compagnie de notre présent qui nous impose l'action et les privations.

Et puis une autre madeleine nous tombe sur la tête, et nous remercions Dieu qu'il ne s'agisse pas cette fois d'un soulier ou d'un pavé – Dieu soit loué. Une dalle nous tombe sur la tête et avant de mourir une fois pour toutes, nous disons que l'art est immortel et que grâce à lui nous retrouvons toutes les béatitudes et tous les temps, sans parler de la théorie de la relativité qui nous encombre avec ses espaces. Notre mémoire involontaire n'est pas si involontaire que cela. Parfois nous nous disons : « Dommage que nous ne puissions nous souvenir de ce gâteau au chocolat. Il n'y en a plus comme ça sur le marché, dans les *konditerei*

où nous allons tous les jours. Oui, en Russie on disait *konditerskaya* et ce nom venait d'Allemagne, de la langue allemande. Et le gâteau ? venait-il de la France ? Peut-être, peut-être. Dommage qu'on ne puisse retrouver le même gâteau ni en France ni en Belgique ni en Allemagne ni en Autriche ni en Suisse. Nous donnerions n'importe quoi pour ce gâteau. D'accord, d'accord, les ingrédients ne sont plus les mêmes – à cause de l'écologie et de toutes les détériorations que nous subissons. Alors, nous nous contenterions d'un souvenir, qu'il soit volontaire ou involontaire, qu'il soit dû au volontarisme ou à l'involontarisme. Allez au diable avec vos notions et vos réflexions. Nous voulons ce gâteau, un point c'est tout. » Tout d'un coup, le passé s'entrouvre et le gâteau fait son apparition sur la table de notre salle à manger ; et nous le mangeons. Jusqu'à un certain point, nous avons programmé ce souvenir en nous disant que nous voulions ce gâteau, même en absence de nos tantes, de nos oncles et de nos grand-mères. Nous ne savions pas quand ce gâteau pourrait prendre congé du passé pour se trouver en notre compagnie. C'est le côté involontaire du souvenir en question.

Bref, j'écoute la *Symphonie* d'Honegger tout à fait volontairement, en comptant sur ma mémoire pour produire des sensations liées à mon enfance, à tous ses goûts et toutes ses couleurs. « Voici mon jardin ; voici la petite fille aux yeux bleus dont j'étais amoureux involontairement. Je ne voulais pas être amoureux, pas à cet âge-là. Je ne savais même pas que ce sentiment existait quelque part – dans notre jardin communautaire, entre autres. Et puis, tout d'un coup, mon cœur s'est mis à battre et je me suis senti envahi d'une harmonie qui me promettait le Paradis. J'ignorais le Paradis et j'ignorais jusqu'à son existence. Je ne connaissais même pas le mot Paradis. Je ne connaissais pas le nom d'Adam ; non plus, non plus. Mais je connaissais le nom de ma bien-aimée qui buvait avec moi de l'huile de foie de morue. Ah non, ah non ! Pas ce goût-là ! Je préfère les madeleines et même les souliers proustiens. Je suis sûr que je ne pourrais pas mettre ses souliers, étant donné que mon pied est sans doute plus grand que celui de Proust. Et les lacets ? D'accord, d'accord. Si ces lacets me permettent de devenir aussi immortel que l'art en général, je suis d'accord pour les nouer et de les dénouer – à perpétuité. »

Bref, j'écoute la *Symphonie* d'Honegger et je ne peux pas dire qu'elle me déplaise, malgré tous mes préjugés. Je me souviens de la musique que j'ai entendue à Moscou, et cette musique est liée dans mon cerveau à une locomotive et une trompette. Je continue à parler d'Honegger et aucune madeleine, aucun souvenir involontaire ne m'empêchera de terminer

ma réflexion sur ce compositeur suisse. Je ne parlerai même pas du chocolat suisse que j'adorais il y a une trentaine d'années ; et même il y a une quarantaine d'années. À cette époque-là, je vivais en France où l'on ne trouvait que le chocolat fabriqué sur place ; c'est-à-dire en France. Et je voulais les originaux suisses, de sorte que ma voiture a toujours été chargée lorsque je traversais la frontière entre la Suisse et la France. Un jour, je suis allé chez Alain Chapel qui vivait encore, le pauvre, comme aurait dit la tante Léonie ou une autre tante, une autre mammy. Il faisait très chaud et j'ai demandé au maître d'hôtel de garder mes chocolats à l'abri du soleil, à l'intérieur du restaurant. Mais pas n'importe où, pas n'importe où. Heureusement que dans les restaurants de cette envergure, on sait traiter et garder le chocolat.

*In short*, *in brief*, j'écoute la *Symphonie* d'Honegger qui n'a rien à voir ni avec le chocolat suisse ni avec aucun autre chocolat, malgré le fait qu'Honegger était et est toujours un compositeur suisse (1892-1955). Il a vécu moins que moi, et je me dis que, malgré mon âge et la durée de mon séjour sur terre, je n'ai pas encore composé ni ma première symphonie ni ma deuxième. Et ce n'est pas la peine de parler de la troisième symphonie ou du troisième concerto pour piano parce qu'ils sont tous deux au-delà de tous les horizons. *To cut a long story short* – je ne suis pas Proust, après tout –, j'écoute la symphonie dite « *liturgique* ». Même si, à l'instar de Miaskovsky que peu de gens connaissent en Occident, j'avais composé vingt-sept symphonies, aucune d'entre elles n'aurait porté ce nom ; ce qui ne veut pas dire que je ne croie pas en Dieu.

Bon, j'écoute cette symphonie et je me dis que c'est une musique pure et même simple – jusqu'à un certain point. Si nous la comparons aux *Variations pour orchestre*, op. 31 de Schoenberg, elle nous paraît simplissime, de sorte qu'Honegger aurait pu la dédier à Simplissimus. On peut écouter ces variations sans se poser de questions, d'autant qu'on est déjà habitué à cette méthode : on ne pose et on ne se pose plus de questions car les vraies questions n'ont pas de réponse ; et ce sont les vraies questions qui intéressent les connaisseurs, les philosophes et les artistes. Bon, on écoute la pièce de Schoenberg d'une façon plutôt naïve en se disant qu'il s'agit de musique pure et qu'il n'y a pas d'autres musiques de par le monde. La musique ne parle ni de politique ni de politiciens ; elle ne parle ni de centre-gauche ni de celui qui se situe plus à droite. Elle parle d'elle-même et l'on n'a qu'à écouter ce qu'elle dit, comment elle se vante. Elle dit : « Je suis pure, pure, pure. Je suis

harmonieuse et bonne. On m'écoute et on se dit que la vie est encore plus belle et plus *wonderful* que ce que l'on voit dans les films de Capra. »

Et puis nous nous disons que nous ne comprenons rien du tout en écoutant la pièce de Schoenberg. En tout cas, nous ne nous rendons pas compte que la vie est vraiment belle. Alors, nous nous rabattons sur les films de Capra qui nous rebattent les oreilles avec leur « beau, belle, beauté ». Puis nous revenons à Schoenberg parce que nous voulons comprendre sa musique pour ne pas passer pour des ignares ni parmi les amis ni à l'intérieur d'autres cercles infernaux où la vie nous projette en répétant le mot heideggérien : « *Gewonferkeit*, *Gewonferkeit*. » Je ne suis pas sûr de l'orthographe, mais le sens ne m'échappe pas car je sais que nous sommes projetés, jetés, et les poubelles sont partout. Nous ne sommes pas toujours dans les poubelles beckettiennes, tête en bas, mais c'est tout comme, tout comme. Et la vie répète tantôt « tout », tantôt « comme », tantôt « coma » et pour une fois nous comprenons de quoi notre vie nous parle. (Et si elle nous disait : « Comma » ?) Mais nous ne comprenons toujours pas ce que la pièce de Schoenberg nous dit, et nous voulons le comprendre pour ne pas rejoindre les ploucs du monde entier ; pour ne pas nous unir à eux.

Donc, nous ouvrons des livres et nous nous mettons à les lire d'autant plus passionnément qu'ils nous parlent des *Variations pour orchestre*, op. 31. Ils nous disent : « La périodicité asymétrique de 5 + 7 mesures dans l'antécédent et le conséquent. » Et nous nous demandons ce que cela veut dire ; autrement dit, nous recommençons à nous poser des questions. Ce qui n'est pas bien, comme nous le savons. Nous savons beaucoup de choses, mais nous faisons le contraire de ce que nous savons car nous savons aussi que c'est très humain et que si nous ne nous trompons pas, nous perdons notre humanité. Nous faisons donc tout de travers et rien d'étonnant que la terre et son atmosphère se réchauffe en nous préparant un nouveau déluge qui sera soit après nous soit pendant nous. Plus nous vivons, plus la possibilité du déluge grandit, de sorte que nous nous demandons s'il ne vaut pas mieux ne plus penser à l'espérance de vie liée directement au nouveau déluge. Nous n'espérons plus la vie, et le déluge – en tout cas, sa possibilité – recule de plus en plus. D'ailleurs, Luc Ferry nous dit que nous n'avons rien à craindre, surtout si nous aimons nos enfants et sacrifions notre vie pour eux. Nous n'avons rien à craindre de ce côté-là, pas de ce côté-ci. Pour savoir ce que Luc Ferry dit au sujet de ce côté-ci, je dois sortir de la maison et rejoindre ma bibliothèque qui se trouve un peu plus loin de la porte qui donne sur le jardin et trois bouleaux.

Et je suis paresseux en ce moment, tout comme l'héroïne de Musil, Agathe, qui dit sans arrêt : « Je suis *faul*, je suis *faul*. » Pas « je suis folle, je suis folle » : elle n'est pas Ophélie. Nous avons une fâcheuse tendance à confondre et mélanger les personnages que nous rencontrons dans les romans et les pièces de théâtre. Et si nous nous donnons la peine de parler de la folie, nous pensons toujours à Ophélie, au roi Lear et à Lady Macbeth ; comme s'il n'y avait pas d'autres fous sur cette planète. Et Hamlet ?

Le temps passe et le ciel s'éclaircit, comme s'il avait compris quelque chose. Mais le ciel ne comprend rien, même si tous les anges de toutes les planètes s'unissent au sein du ciel pour lui enseigner l'amour, l'éternité et le Paradis. Non, le ciel ne comprend toujours rien, mais il s'éclaircit de temps en temps, comme pour nous dire que le jour arrive et que nous devons travailler pour vivre, survivre et nous battre contre nos ennemis et parfois même contre nos amis. Nous nous battons, nous évoluons et parfois nous héritons quelque chose de nos parents ou de nos vieilles tantes. En ce cas, nous ne sommes pas obligés de travailler et même de nous lever de notre lit qui n'a rien contre notre corps et contre notre âme. Notre âme se repose dans le même lit que notre corps – même pendant notre sommeil, contrairement à ce que pensent les Hindous. Non, elle ne voyage pas, ne se promène pas au diable vauvert, même si elle rencontre le diable, de temps en temps. Elle le rencontre *à l'intérieur de notre corps* et nous le savons depuis longtemps ; nous le sentons et pourtant nous ne réussissons pas à localiser leurs rencontres. Où se déroulent-elles ? dans notre cœur ? Peut-être, peut-être. Mais même si nous savions exactement où notre âme rencontre le diable, nous ne pourrions pas les empêcher de se rencontrer car ces rencontres sont inévitables et implacables. Alors, nous nous disons « tant pis » et continuons à vivre, comme si de rien n'était. Et rien n'est, rien n'est. Et il n'y a rien à faire, comme d'habitude.

Le ciel devient de plus en plus blanc – pour le moment. Cela ne veut pas dire qu'il ne deviendra pas bleu au cours de la journée. Il peut devenir tout ce qu'il veut et je ne dirais pas non s'il devenait noir, une fois de plus ; dans l'après-midi, en raison d'une éclipse du soleil. Le soleil se lève et le ciel s'éclaircit pour suivre les états de choses qui se succèdent et cèdent la place à d'autres états de choses, à d'autres états d'âme. Et puis l'éclipse arrive et tout le monde se dit : « Aïe, aïe, aïe ! Nous allons perdre une bataille. » C'est ce que l'on se disait autrefois. À présent il y a peu de batailles ou pas du tout parce que nous vivons après la fin de l'histoire et il n'y a pas de batailles et de guerres après la fin, comme tout le monde le sait.

Alors, aujourd'hui on se dit que les islamistes attaqueront et que leurs kalachnikovs sont déjà dans les salons où l'on prend du thé en compagnie de madeleines et de souvenirs. Puis le ciel s'éclaircit une fois de plus pour redevenir le bleu du ciel ; et les rides disparaissent des visages. Et les plis quittent les vêtements pour permettre à tout le monde de participer aux bals et aux cocktails de charité ; et de lire Giles Deleuze.

Mon jardin est clair à présent, grâce au jour qui se lève de plus en plus ; si bien que je peux aller à la bibliothèque sans allumer quoi que ce soit et sans craindre pour ma figure que les voyages dans le noir risquent de casser. Je rejoins donc mes livres et tombe sur Luc Ferry qui nous rassure, comme d'habitude, tout en nous rappelant que nous devons nous aimer, aimer tout le monde, pour rendre hommage au nouvel humanisme. L'humanisme précédent nous poussait vers les conquêtes, ce qui explique le nombre des colonies que nous avions jadis et autrefois. À présent c'est un état de choses à jamais révolu parce que nous vivons à l'intérieur d'un autre humanisme, dans son espace qui s'appelle « l'espace humaniste numéro deux ». Donc, nous nous aimons car c'est une obligation morale et cette fois l'obligation dont je suis en train de parler n'a rien à voir avec Dieu qui nous dit la même chose, d'ailleurs. Il nous dit et nous redit : « Aimez-vous, aimez-vous. Autrefois, je vous disais : 'Multipliez-vous', mais à présent je ne le dis plus : vous êtes trop nombreux sur cette terre et je ne veux pas que vous vous sentiez à l'étroit dans mon monde. Je vous dis donc : 'Aimez-vous' et cela ne veut pas dire que vous deviez passer votre temps dans une multitude de lits pour faire des enfants à tour de bras. Non, il faut que vous vous aimiez – c'est tout ce que je demande. Vous pouvez même vous aimer à distance et même sans ordinateurs. L'amour n'a besoin ni de Facebook ni d'autres books. Aimez-vous, aimez-vous, un point c'est tout. »

Non, Dieu ne dit plus rien ; en tout cas, Il ne parle pas dans le cadre du second humanisme. Ce sont nous qui parlons et nous disons la même chose car nous nous souvenons encore de Dieu et de Ses paroles. Le deuxième humanisme ne nous interdit pas d'obéir aux commandements, quels que soient leur nombre. De toute façon, si vous vous aimez, vous ne couchez pas avec la femme de votre voisin. Vous aimez ce voisin et aussi sa femme, mais vous ne couchez ni avec cette dernière ni avec ce premier – ce premier-*là*, s'entend. Il y a beaucoup d'autres premiers et vous pouvez coucher avec certains d'entre eux. Mais pas avec celui-ci, pas avec le mari de votre voisine. Bref, nous vivons au sein du deuxième humanisme en espérant que d'autres humanismes nous attendent en cours de route. Un humanisme s'épuise

assez vite, quelle que soit sa longueur ou sa profondeur. Alors, un autre humanisme arrive et un autre Luc Ferry dit qu'à présent nous n'avons besoin ni de Dieu ni des humains. C'est un humanisme de chiens qui sont nos meilleurs amis. Ils sont aussi les meilleurs amis de Dieu et c'est pour cela que nous exécutons toujours les ordres de Ce Dernier. Autrement dit, nous ne couchons toujours pas avec notre voisine.

Donc, nous nous aimons dans le cadre du *second* humanisme. N'allons pas plus vite que les violons qui nous disent – ou nous chantent plutôt – que c'est toujours le second humanisme à qui nous avons affaire. Nous nous aimons et nous nous demandons si notre amour ne réchauffera pas notre planète. Encore plus, encore plus. Mais Luc Ferry nous dit : « Vous pouvez vous aimer autant que vous voulez. En vous aimant de tout votre cœur, vous refroidissez l'atmosphère de votre planète. Oui, je sais qu'il s'agit d'un paradoxe, mais il y a beaucoup de paradoxes dans le domaine de la philosophie. Il y a aussi des antinomies, mais je n'ai pas le temps de développer ce sujet. Concentrons-nous sur le réchauffement climatique. Faut-il le craindre ? Pas du tout. Il y a des îles qui disparaîtront. Tant pis, je dis. Qu'elles disparaissent, ces îles paradisiaques. Nous vivrons dans les montagnes qui sont encore plus paradisiaques. Nous sommes tous des montagnards nés. Nous sommes tous nés sur l'Ararat. Vous souvenez-vous de Noé et de son arche ? et du déluge ? Et bien, même s'il y a un autre déluge, nous survivrons car nous aimons nos enfants et nos enfants nous aiment. Pour le moment, ils grimpent sur les arbres, à l'instar de saint Augustin. Après le déluge, ils grimperont sur les montagnes. L'air est plus pur dans les montagnes, à leur sommet où jadis se promenait Zarathoustra. C'est cela mon écologie. Et puis vous ne pouvez rien prédire. Qui a pu prédire le téléphone portable ? Personne. Et personne ne peut prédire ni un réchauffement ni un déluge. Ils arrivent ou n'arrivent pas. C'est à eux de décider ce qu'ils feront. Un poète russe dit qu'il faut que nous obligions l'espace à nous aimer. Il y en va de même pour les déluges et les réchauffements. Il faut qu'ils nous aiment et l'amour qu'ils nous porteront les empêchera de nous embêter. »

Alors, nous nous disons que nous n'avons rien à craindre, même si nous ne comprenons ni Luc Ferry ni Heidegger ni Schoenberg ni ses disciples. Alors, nous fermons les livres de Heidegger et nous nous rabattons sur Honegger dont la *Symphonie n°3* est sur notre agenda depuis quelque temps ; depuis hier matin. Nous écoutons cette symphonie et nous comprenons tout. Nous comprenons le rythme et aussi les mélodies qui surgissent et nous

parlent leur langue familière. Et nous nous disons que nous connaissons cette langue et que nous la parlons presque tous les jours, surtout quand nous sommes tristes. Mais nous ne pouvons nous empêcher de lire les livres parce que nos bibliothèques nous attendent avec impatience. Et d'après nos voisins, il faut que nous lisions les livres que nous avons en notre possession, sinon ce ne sera pas bien et nous ne serons pas des gens de bien. Donc, nous lisons ce qu'Honegger dit au sujet de son œuvre car nous voulons la comprendre encore plus, en allant encore plus loin, en descendant dans les profondeurs des sons. Et nous pensons que grâce aux aveux d'Honegger nous atteindrons les fonds de sa pensée musicale.

Honegger nous dit qu'il a « voulu symboliser la réaction de l'homme moderne contre la marée de barbarie, de stupidité, de souffrance, de machinisme, de bureaucratie qui nous assiège ». Nous comprenons le premier mot de ce catalogue : « barbarie ». Oui, nous savons ce que cela veut dire et de quoi Arthur Honegger nous parle lorsqu'il essaie de nous expliquer de quoi il parle dans sa symphonie. Il nous explique « son message », comme on dit aujourd'hui. Et nous comprenons que, d'après son message, il faut nous battre contre la barbarie et sa marée – contre les islamistes et les Russes, en d'autres termes. D'ailleurs, nous nous demandons pourquoi Honegger ne le dit pas plus clairement. Ne conçoit-il pas ce qu'il dit assez clairement ? Il a l'air de s'expliquer aisément, mais nous ne comprenons pas pourquoi il ne met pas les points sur les i. Si vous dites « barbarie » sans préciser de quoi et de qui il s'agit, vous laissez votre i sans point ; de sorte que votre i ressemble plutôt à un l. Et nous cessons de vous comprendre, d'autant que vous ne vous arrêtez pas après le mot « barbarie ». Vous continuez sur votre lancée, mais nous ne sommes encore ni sur notre lancée ni sur la vôtre. Pourquoi parlez-vous de stupidité ? Oui, nous comprenons le mot « souffrance » que nous appliquons tout de suite aux victimes de la barbarie, qu'elle soit islamiste ou communiste. Mais la stupidité, le machinisme ? Que sommes-nous censés en faire ? Et la bureaucratie ? Parlez-vous des fonctionnaires français et de leur nombre ? Et le machinisme ? Parlez-vous des ordinateurs, des robots ? Que ferions-nous sans eux ?

Et puis nous n'entendons rien de tel en écoutant votre symphonie. Vous dites encore que son dernier mouvement commence « par le thème de la bêtise humaine, sorte de marche qui piétine autour des mêmes notes ». D'accord, nous entendons les mêmes notes et nous nous demandons s'il ne s'agit pas d'une pièce minimaliste. Nous nous demandons si vous n'êtes pas un précurseur de la musique répétitive. Nous savons que vous n'êtes pas dans le

sillage de Schoenberg et de ses disciples ; autrement dit, votre musique n'a rien à voir avec le dodécaphonisme. Vous ne savez sans doute pas que vous êtes inutile – selon Boulez, selon Boulez. Celui-ci ou ce dernier pense et croit que les compositeurs qui dévient de l'itinéraire tracé par Schoenberg sont inutiles. Vous êtes donc inutile, mais vous ne le savez pas puisque vous êtes mort avant que Boulez ne prononce cette phrase. Votre mort vous prive des connaissances qui auraient pu vous protéger contre un tas d'erreurs, une multitude de symphonies inutiles. Il paraît qu'il faut lire utile, sinon cela ne sert à rien. Il faut aussi *écouter* utile, mais nous ne savons pas ce qui est utile ou inutile dans le domaine de la musique. Nous savons que les broyeuses sont utiles et, selon John Cage, qu'elles produisent de la musique. Mais je n'entends rien ce matin ; de ce côté-là, du côté de chez mes voisins. Alors, j'écoute la musique de Schoenberg.

Il y a des gens qui prétendent que la musique dodécaphonique, sérielle et tutti quanti nous casse les oreilles au même titre que les broyeuses, souffleuses, siffleuses et soi-disant chanteuses. Il y en a une – une cantatrice, somme toute – qui se prend pour La Callas ou La Tebaldi. Elle loue Carnegie Hall pour rendre heureux tous ceux qui continuent à aimer La Callas, malgré la mort de cette dernière. Oui, il y a des gens qui pensent que les morts ne sauraient rivaliser avec les vivants, quelle que soit la qualité de ces premiers. Vous avez beau être La Callas, mais une fois que vous êtes morte, n'importe quelle cantatrice vivante est supérieure à vous parce que sa voix vibre dans l'air d'une manière vivante : vous voyez sa bouche qui s'ouvre et se referme sous vos yeux. Tout cela vous dit que vous avez affaire à un être vivant et vous préférez avoir affaire à ces gens-là plutôt qu'à des cadavres qui n'arrivent même pas à ouvrir la bouche, sans parler de chant, même de chants sans paroles.

De ce point de vue, la broyeuse de mes voisins est vivante et La Callas est morte, et rien ne peut la ressusciter, même pas le bruit de la broyeuse, de sorte qu'on ne doit plus nous dire : « Le jardinier fait un vacarme à réveiller les morts. » Non, cela ne réveille pas les morts, sinon j'écouterais le vacarme produit par le jardinier de mes voisins vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Je sais qu'il faut réveiller beaucoup de morts et pour accomplir cet exploit, je suis prêt à écouter la broyeuse de mes voisins et même à m'en délecter. « Allez-y, allez-y », dirais-je au jardinier de mes voisins que je déteste presqu'autant que je déteste Judas ou les Judas : il y en a pas mal de par le monde. Et les morts se lèveront de leur tombe pour nous aider à supporter le poids de la vie. Pas tous les morts, cela va sans dire ; quelques uns. Et nous

sommes prêts à les échanger contre un certain nombre de vivants. Nous donnons dix vivants pour un mort, un grand écrivain du début du XXe siècle. Cent vivants, dix milles vivants. Proust et Musil se lèvent et une foule de vivants que nous échangeons contre eux se dirige vers une dizaine de cimetières.

Non, ce n'est pas assez, et Proust ainsi que Musil regagnent leurs tombes respectives. Alors, deux foules supplémentaires se dirigent vers une centaine de cimetières. Cette fois, le marché est conclu ; et encore, et encore. Ni Proust ni Musil ne sont parmi nous, pas encore. Alors, encore une dizaine de foules se sacrifie *pour l'art*, au lieu d'attendre les maladies de leurs enfants qu'ils aiment par-dessus *Le temps retrouvé* et tous les autres temps, sans parler d'Einstein et d'Eisenstein. Et la broyeuse continue à broyer les vivants – moi, entre autres. Pas aujourd'hui, pas depuis quelques jours. Bizarrement, le jardinier de mes voisins a l'air d'être au chômage. Non, il n'est pas au chômage car les *status symbols* ne chôment pas, sinon ils risquent de perdre leur *status* ; et aussi leur *symbol*. En tout cas, en anglais. En français ils resteront des symboles ou plutôt des signes car tout est signe en français ; et ces signes qui nous encombrent ne sont ni bons ni mauvais. Comme d'habitude, ils sont par-delà le bien et le mal. Ce sont des signes, rien de plus, qu'ils soient signifiants ou signifiés, et le jardinier en question est un de ces signes, même s'il s'arrête de travailler et consacre tout son temps à la bière et à Ève. Adam et son époux sont de nouveau ensemble et aucun Schoenberg ne pourra les séparer, quel que ce soit le bruit qu'il produira.

Il y a donc des gens qui pensent que le dodécaphonisme n'est rien d'autre qu'un signe qui signifie « le bruit » ou « le chaos ». Comme disaient les dirigeants soviétiques : « Le chaos au lieu de la musique. » Par contre, le bruit de la broyeuse n'est pas chaotique : il est organisé au plus haut degré, et l'on n'a pas besoin d'aller chez Schoenberg et prendre des leçons dans son appartement pour organiser ce bruit, pour lui conférer une sorte d'harmonie comparable à la musique des sphères. Laissons Schoenberg tranquille : il a tous les droits de reposer en paix dans sa tombe, comme dirait mon voisin. Il parle sans arrêt des droits qui s'appliquent tantôt au travail, tantôt au repos. Tout le monde a le droit de travailler ; tout le monde a le droit de se reposer. En l'occurrence, Schoenberg fait comme tout le monde. Il suit en tout cas l'exemple de ces morts immortels qui nous obsèdent et affectent notre vie. Et au lieu de nous demander ce que nous ferions sans robots, nous pensons aux morts. Et nous nous disons que nous serons rien sans Schoenberg ni sans Beethoven ni sans Musil.

Laissons Schoenberg en paix et pensons plutôt à Honegger, à sa *Symphonie n°3*. « La marche des robots contre l'homme civilisé, la revanche de la bête contre l'esprit. » C'est ainsi qu'il décrit le dernier mouvement de sa symphonie. Nous ne sentons rien de tel en écoutant ce mouvement ; nous ne voyons ni les robots ni l'homme civilisé ni la bête ni l'esprit. En revanche, nous voyons et sentons tout cela en écoutant la broyeuse. D'ailleurs, nous pouvons la regarder, si nous le voulons. Et nous le voulons pour comprendre ce qu'Honegger veut dire en parlant des bêtes et des robots. Nous comprenons à qui il fait allusion lorsqu'il écrit les mots « homme civilisé » et « esprit ». C'est nous, cela va de soi, car nous vivons selon l'esprit, ce qui prouve que nous sommes civilisés. Il y en va de même pour la broyeuse et son maître qui s'assied dessus et gouverne le mouvement et le brouhaha pour en faire une symphonie que nous comprenons davantage que Schoenberg, Honegger, Beethoven et même Mozart. Quand ce dernier nous affirme que toutes les femmes sont pareilles et qu'elles trompent sans cesse leur mari et leurs amants, nous le voyons sur scène ; et nous entendons aussi les paroles qui nous disent que les femmes son *cosi* et que toutes les autres femmes sont comme ça. Mais la broyeuse est plus éloquente, plus omniprésente. Mozart ne nous parle que des femmes ; la broyeuse embrasse le monde entier. Elle nous dit que tous les hommes sont *cosi*, eux aussi ; et, de toute façon, tout le monde est comme ça. Et quoi que l'on fasse, tout le monde sera toujours comme ça. Vous pouvez faire des procès et écrire des lettres aux présidents et aux rois. Rien n'altérera cet état de choses ; rien n'arrêtera la broyeuse qui continue son chemin, sa destruction, sa barbarie, sa mélodie.

Et sa prestation. La pièce qu'elle nous joue – une pièce pour un instrument mécanique – est bien structurée, bien rythmée, bien organisée ; tandis que la symphonie d'Honegger laisse à désirer. Vous pouvez pensez tout ce que vous voulez en l'écoutant chez vous ou dans une salle de concert. D'ailleurs, on ne joue pas souvent les œuvres d'Honegger ; de nos jours. Pourquoi ? Parce que les broyeuses les ont remplacées ? Vous ne pensez à rien en écoutant, en regardant une broyeuse. Vous pensez soit à elle, à sa beauté technologique, soit au jardinier qui vous rappelle Stakhanov, surtout si vous êtes un ex-soviétique. Et même si vous ne l'êtes pas, vous pensez aux exploits des travailleurs et des travailleuses.

Je me rappelle une femme qui parlait souvent à la télévision française – surtout avant les élections présidentielles. Elle commençait ainsi son intervention : « Travailleuses et travailleurs. » Je suis sûr qu'elle aurait admiré le jardinier qui est à la fois un travailleur, un

compositeur et un exécuteur. Pour une fois, un interprète et un compositeur travaillent, au lieu de s'exercer à n'en plus finir. En l'occurrence, ils finissent leurs exercices et se mettent au travail pour que notre vie soit encore plus belle. Elle est déjà très belle, selon Luc Ferry qui aime tout le monde, malgré le fait qu'il n'est pas chrétien : il l'avoue lui-même. Mais vous n'avez pas besoin d'être chrétien pour aimer votre voisin et votre chien. Vous êtes humain et par conséquent l'amour ne vous est pas étranger. Bien au contraire : l'amour est votre frère. Et votre sœur – au pluriel. Pourquoi ? Parce qu'il est l'amour, parce qu'elles sont les amours et les délices. Il y a des gens qui n'ont qu'une réponse à tout. Vous leur dites quelque chose et ils répondent : « L'amour. » Et s'il y a un icone dans le voisinage, à proximité de leur main, ils pointent vers cette icône et puis vous lance un regard qui en dit long sur leur sentiment ou engagement religieux, sur leur connaissance du sacré. D'ailleurs, la broyeuse est bien plus puissante que *Le sacre du printemps* de Stravinski. Voici un vrai rite du printemps, de l'été, de l'automne et même de l'hiver ; tandis que Stravinski et Nijinski mettent sur scène quelques danseurs qui se démènent pour suggérer une sorte d'extase et de paroxysme auxquels vous ne comprenez rien du tout.

Il y a quelques jours, j'ai rencontré ma voisine, mon autre voisine qui habite de l'autre côté de mon jardin. Une fois de plus, je n'arrivais pas à ouvrir mon portail et cette fois, je ne pouvais recourir à l'aide de ma voisine qui s'appelle Nathalie et dont le mari s'appelle Pierre. En réalité, il ne s'appelle pas Pierre, mais c'est tout comme, étant donné que ce n'est pas votre nom qui vous distingue des autres, et on se demande pourquoi Adam s'est donné tant de peine en donnant des noms à tout et à tous. C'est votre maison et votre jardin qui vous distinguent des autres qui seront des autres tant qu'ils n'auront ni un immense jardin ni une broyeuse. Gorki a écrit deux pièces où figurent des noms suivis par la dénomination « les autres ». *Egor Boulitchev et les autres*, par exemple. Vous n'avez pas besoin de regarder cette pièce : grâce au titre, vous savez que Boulitchev est plus important que tous ceux qui l'entourent ou se promènent dans le voisinage. Il y a des autres qui se promènent dans d'autres voisinages et se baladent à l'autre bout de la planète, mais ils ne nous intéressent pas car ils ne participent pas à la pièce et à l'époque où Gorki l'a écrite et où l'action de sa pièce se déroule : il n'y avait pas d'avions et on ne pouvait rien prendre à part un train ou un cheval. On les prenait, mais on n'allait pas très loin, étant donné la vitesse de ces engins et de ces animaux qui n'essaient même pas d'approcher la vitesse de la lumière ; ou même la vitesse

du son. Aujourd'hui ou plutôt hier, tous ces gens – des milliardaires américains – pourraient ou auraient pu prendre le Concorde et arriver sur la scène d'un théâtre moscovite en un rien de temps. Mais Gorki ne comptait pas sur eux ; il parlait d'un homme d'affaires – si je me souviens bien – qui vivait dans un entourage dont la pauvreté tranchait sur ses richesses. Et cet entourage dépendait de ses caprices et de sa maladie qui continuait son bonhomme de chemin car tout continue son bonhomme de chemin, en commençant par la terre. Elle tourne et le reste tourne aussi. Même Egor Boulitchev tourne, malgré ses bobos, ses rhumatismes et ses crises cardiaques.

Si vous avez un grand jardin, vous êtes Egor ; et si votre jardinier travaille à plein temps, vous êtes Egor Bou. « Bou-bou-bou-bou », crient vos voisins ou les autres. Pourquoi ? Parce que les machines que votre jardinier utilise ne se rangent pas dans la catégorie « dernier cri ». Elles ne crient pas assez et leurs cris – leur bruit, autrement dit – ne sont pas les derniers. Ils ne sont même pas les avant-derniers cris et, par conséquent, ce n'est pas la peine de parler de ces gens : ils ne le méritent pas parce que l'on ne parle pas d'Egor Bou. Par contre, si vous avez tout ce qu'il faut et que tout cela crie dernièrement ou plutôt de la dernière façon, vous êtes Egor Boulitchev ; et tous les autres sont simplement des autres. Autrement dit, ils ne comptent pas, même s'ils se portent comme le Pont-Neuf. Un homme riche est plus important que les autres, même s'il est malade. On attend qu'il meure, tandis que les autres n'intéressent personne, même pas les autres autres.

On peut dire que mon voisin est Egor et le nom de jeune fille de sa femme est Boulitchev. C'est un peu primitif et très rudimentaire, mais c'est pour me faire comprendre, comme dit Luc Ferry. Je ne sais pas s'il est Egor ou Bou ou Mou. Je sais, par contre, qu'il est Luc Ferry et c'est ainsi que je l'appelle pour que l'on comprenne de qui je parle. Je parle donc d'Egor, de Boulitchev, d'une série de bou, de la boue et de *last but not least* (les derniers, mais pas les moins). À présent je parle de mes voisins qui sont férus de derniers cris qui les propulsent immanquablement à la première place. Les derniers cris, alias les premiers cris, autrement dit. Il y a beaucoup d'alias dans notre monde et même dans le monde voisin – j'en suis sûr : on ne peut pas se passer des alias. Par exemple, il y a des gens qui pensent que mes voisins sont simplement des voisins ; ou des gens riches et importants. D'accord, d'accord. Mais si vous parlez à ma voisine – à la voisine de l'autre côté – elle vous dira que tous les autres voisins pensent qu'il s'agit des châtelains.

Une fois de plus, je suis en train d'escalader un de mes murs. Ma voisine dit : « J'ai une échelle, vous savez », et je vois une échelle que je porte immédiatement vers le mur en question. J'escalade ce mur tout en disant à ma voisine : « J'aimerais vous parler.

- J'attends un ami.
- Désolé de vous avoir dérangée à cette heure indue.
- Ça ne fait rien. C'est lui qui téléphone. Pardon. »

Effectivement, c'est son ami qui téléphone et elle lui parle en disant que son voisin – moi, en l'occurrence – n'arrive pas à rentrer chez lui. « Appelle-moi dans quelques minutes. Il est déjà assis sur son mur », ce qui est vrai une fois de plus ; ce qui veut dire que Mozart avait tort. Certes, il n'y a de science que du général, disait Aristote, ce qui ne veut pas dire que, d'une façon générale, on peut généraliser à qui mieux mieux. Tutte, tutti, tutti quanti. Non, cela ne va pas : de cette façon, on risque de se tromper, et parfois on se trompe une fois pour toutes. Et parfois une fois suffit, même s'il n'y a pas de suite. Vous êtes déjà dans votre tombe et la suite est votre séjour éternel dans cette tombe, dans cette pyramide. Pourquoi en parler ? Votre argent est déjà distribué – pas aux pauvres, contrairement à ce que pensent les philanthropes, Luc Ferry et les dames de charité ; et aussi les filles et les sœurs de la Charité. Non, votre argent a atterrit dans les poches des riches, comme dit La Bible. Pour une fois, je ne connais que la version russe de cette maxime qui nous dit que l'or se dirige toujours vers l'or et l'argent rejoint toujours l'argent. Bref, dès que votre héritage trouve refuge dans des poches, dans des coffres-forts et à Singapour, on ne parle plus de vous. Autrement dit, vous n'êtes même plus E, sans parler de Gor.

Je continue à parler à ma voisine, malgré le fait que je suis déjà de l'autre côté du mur ; de mon côté. Je lui dis que j'aimerais lui parler ; encore et encore. « Quand pourrais-je vous téléphoner ? » demandé-je. Elle hésite un instant et j'ai l'impression – je reçois cette impression de mon intuition – qu'elle n'a pas envie que je lui téléphone. Mais il s'agit de mes voisins de l'autre côté et cela me fait penser à une maxime que je pourrais mettre quelque part – dans un livre dédié à La Rochefoucauld, par exemple. « Il y a toujours un autre côté. » Ce n'est pas la peine de parler de médailles ou de jardins ou de miroirs : tout le monde comprendra ce que je veux dire. Bref, ma voisine finit par répondre à ma question en disant qu'elle me téléphonera demain, c'est-à-dire il y a quatre jours. Oui, elle m'a vraiment téléphoné il y a quatre jours ; autrement dit, elle a tenu parole et une fois de plus nous avons

tous envie de stigmatiser la formule de Mozart et même sa musique qui va dans le même sens, étant donné que Mozart était avant tout un dramaturge musical et par conséquent qu'il savait parfaitement bien rendre ses personnages et les situations où ils se trouvaient tangibles et pour ainsi dire réels et matériels. Et nous n'avons pas besoin de Simone de Beauvoir pour dire que Mozart était un macho et que nous ne regrettons pas le fait qu'il dorme pour toujours dans une fosse commune.

D'après Simone de Beauvoir, la femme doit travailler pour gagner sa liberté et son indépendance. Mais les femmes de Mozart sont libres et c'est pour cela qu'elles trompent tous les amants qui leur tombent sous la main. Elles sont à la fois indépendantes et libres. Si elles étaient dépendantes, elles ne tromperaient personne car elles seraient dépendantes de ces personnes. Elles veulent tromper une ou deux personnes et ces personnes leur disent : « Si tu me trompes, tu n'auras ni argent ni nourriture. » Et les femmes de Mozart, qu'elles soient comtesses ou servantes, ont de quoi manger ; et elles boivent du vin et de l'eau à volonté. Et leur volonté se manifeste pendant les baisers qu'elles donnent à ceux qui le méritent, d'après leur jugement ; leur indépendance est visible à l'œil nu. Elles écrivent des lettres anonymes, se déguisent, se font passer pour d'autres femmes et à l'occasion, elles peuvent même devenir un homme, si leurs intrigues exigent cette métamorphose.

Simon de Beauvoir nous dit que la femme entretenue « n'est pas affranchie du mâle parce qu'elle a dans les mains un bulletin de vote ». Non, il faut qu'elle travaille, travaille, travaille. Lénine disait : « Étudier, étudier et encore une fois étudier. » Mais il ne parlait pas aux femmes, aux personnes du deuxième sexe – ou du zéro-sexe, comme disent les machos. Non, Lénine parlait à tout le monde et aussi au monde entier. Il ne se donnait pas la peine d'ouvrir la bouche, s'il n'y avait que quelques personnes dans la salle où il daignait de se produire. Il s'est toujours produit au centre du monde, sur un piédestal qui lui permettait de surmonter tous les problèmes et dominait tous les adversaires. Et s'il disait : « Travailler, travailler, travailler », il s'adressait à tous les travailleurs et à tous ceux qui voulaient se reposer pendant les week-ends. « Non, vous ne vous reposerez pas, disait-il. Il faut que vous travailliez tous les samedis. C'est ainsi que vous vous affranchirez des bourgeois de toute espèce. »

Les femmes l'écoutaient et les femmes se disaient qu'elles devaient travailler tous les samedis pour devenir indépendantes et faire fi de leur mari. « Ils nous disent que nous devons faire la vaisselle, sinon nous serons privées de pain et de vin. Non, nous travaillons. Dorénavant, nous serons travailleuses et les politiciens français ajouteront 'travailleuses' dès qu'ils parleront des travailleurs. Et s'ils n'ajoutent pas ce mot magique, nous ne voterons pas pour eux. Voici notre bulletin de vote. À présent nous pouvons participer à la vie politique au même titre que nos maris. Ainsi nous pouvons voter pour Monsieur Hollande. Et nous voterons pour lui pour prouver que nous sommes libres et indépendantes. Mais, selon Simone de Beauvoir, cela ne suffit pas. D'accord, d'accord. Nous travaillons tous les dimanches. Pas dans la cuisine, contrairement à ce que vous pensez. Nous ne nous occupons pas non plus de nos enfants qui sont assez grands pour s'occuper d'eux-mêmes. Et s'ils ne sont pas assez grands, ils sont assez petits pour se passer de nous, de leurs mères. Ils crient : 'Maman, maman', mais nous sommes déjà devant les fourneaux de fusion des métaux. Alors, ne nous dérangez pas, chers enfants. Débrouillez-vous. Nous vous aimons par-dessus tout, mais vous n'aimeriez pas avoir une maman dépendante. Et vous pleuriez à chaudes larmes, si vous voyiez votre maman enchaînée à votre père. Les femmes doivent perdre leurs chaînes et elles les perdent en travaillant. Si une femme cesse d'être un parasite, le système fondé sur la dépendance s'écroule. Votre maman n'est plus un parasite. Elle est plutôt 'un'. Pas 'une', en tout cas. Savez-vous ce que c'est qu'un parasite ? C'est quelqu'un qui vit aux crochets de quelqu'un d'autre. En l'occurrence, ce quelqu'un d'autre est votre père. Jusqu'ici, nous étions enfermées dans notre condition de vassales. À présent nous sommes sur notre vaisseau qui nous emporte loin de notre prison, de notre maison. Nous sommes dans les champs où le blé nous attend ainsi que la récolte. Tout le monde nous attend et nous répondons à cette attente sans penser au morceau de pain fourni par notre mari et votre père. Et le bulletin de vote ? Ce n'est pas suffisant et nous le déchirons, de sorte que nous ne voterons ni pour Hollande ni pour Sarkozy ni pour de Gaulle ni pour Alexandre le Grand. Et si un jour nous nous donnons la peine de voter pour qui que ce soit, nous voterons pour Marie Curie, pour Élisabeth d'Autriche et pour Marine le Pen. »

Je suis sûr qu'un jour je verrai la femme du jardinier – elle s'appelle Ève, comme d'habitude – enfourcher la broyeuse, après avoir relégué son mari à la cuisine. C'est lui dorénavant qui fera la vaisselle et cuisinera de petits plats pour ses patrons, alias mes voisins.

Non, il ne fera rien du tout pour que sa femme puisse lui dire : « Tu ne travailles pas, donc tu es dépendant à présent. Tu veux manger ? Tu ne mangeras rien. Tu es trop gros, trop ventru. Tu dois perdre une dizaine de kilos. Tu ne boiras rien à part l'eau du robinet. Comme tu n'es ni libre ni indépendant, tu ne boiras pas d'eau minérale. Je sais que tu aimes l'eau avec des bulles. Tu aimes aussi le champagne ou plutôt le mousseux. Oui, nos patrons boivent un champagne qui s'appelle *Comte de champagne*. Nos patrons ne sont pas de comtes ni de comtesses. Mais c'est tout comme, tout comme. Ils ne sortent pas non plus des opéras de Mozart. Et alors ? disent-ils. Moi, je dis la même chose. Et alors ? et alors ? Devrait-on vivre dans le cadre de ses opéras ? dans leur for intérieur ? Nous avons nos opéras et notre musique. Quand la broyeuse se tait, le lave-vaisselle se met en marche. Nous sommes tous indépendants et libres, sauf toi, mon cher mari enchaîné. Pas enchanté – enchaîné. Il faut oublier les opéras de Mozart. »

Entre Ève et l'univers il n'y a plus de médiateur masculin. Il y a plusieurs médiateurs féminins – Nathalie, entre autres. Elle dit à Ève : « Très chère Ève, regarde l'univers, alias mon jardin. Tu vois des feuilles qui traînent ? Alors, tu n'as qu'à t'en occuper pour entretenir l'univers qui périra sans toi ou plutôt sans moi, son médiateur. » Moi aussi, je pourrais être un médiateur de ce genre, sauf que j'appartiens au sexe masculin et par conséquent je n'ai pas le droit d'empiéter sur l'indépendance et la liberté de la femme du jardinier de mon voisin. D'ailleurs, je me demande si elle est toujours sa femme, étant donné qu'à présent elle est indépendante et libre. Par conséquent, elle peut nouer des relations avec n'importe qui, à l'exemple du couple Beauvoir-Sartre. (Il ne faut surtout pas inverser les rôles en disant : « Sartre-Beauvoir. ») D'accord, à l'instar de Simone de Beauvoir, elle reste la femme de son mari, mais elle ne l'écoute plus. Son mari lui dit que ce n'est pas la peine de lire des bouquins. D'ailleurs, ce n'est pas la peine de le lui dire puisqu'elle ne lit jamais rien, à l'instar de ses patrons. Mais à présent, elle décide de lire le livre majeur de Simone de Beauvoir pour devenir encore plus libre car la liberté est sans limite : n'importe quelle femme libre le sait. N'importe quel sartrien aussi. N'importe quel révolutionnaire français aussi.

Alors, la jardinière lit : « Productrice, active, elle reconquiert sa transcendance. » Ève ne comprend pas de quoi parle Simone et elle ne veut pas poser de questions à son mari. « Pour rien au monde », répète-t-elle et, selon Simone de Beauvoir, elle a entièrement raison. D'ailleurs, les hommes n'ont pas le monopole de la connaissance. Ce sont plutôt les femmes

qui l'ont, étant donné que c'est une femme qui s'est emparée du fruit défendu. « Nous ne savons rien, sachons tout », comme dit l'*Internationale*. Ève sait tout à présent. Elle achète un dictionnaire et lit la définition du mot « transcendance ». À présent elle a de l'argent car elle est indépendante et elle enfourche la broyeuse tous les jours ; même tous les samedis, sans parler des dimanches. Alors, elle a assez d'argent pour acheter des bouquins. Elle a déjà acheté le livre de Simone de Beauvoir qui lui parle de son sexe. Ève sait que ce livre est très important : elle l'a entendu à la télévision. C'est un Anglais qui en parlait. Notre Ève ne connaît ni l'anglais ni l'allemand, mais cela va venir, cela va venir. En attendant, elle écoute des interprètes et lit des traductions : *Le Capital* de Marx, par exemple. Mais pour le moment, elle s'occupe exclusivement du livre global de Simone de Beauvoir.

Un Anglais dit que c'est un des livres les plus importants du XXe siècle. Et si un Anglais se donne la peine de parler en ces termes d'un livre français, cela veut dire quelque chose. Cela veut dire que ce livre est grandissime parce que les Anglais n'aiment pas vraiment les Français, malgré tous les marchés communs et toutes les unions européennes. D'ailleurs, ils veulent quitter ces unions, sans pour autant s'éloigner des marchés. Au contraire – c'est pour *s'approcher* des marchés qu'ils pourraient éventuellement quitter l'Union européenne. *Besides*, comme disent les Anglais, ils se croient supérieurs aux Français après leur victoire sur Louis XV. Peu importe : c'est le mari d'Ève dont le nom est Adam qui va au marché pour approvisionner ses patrons, alias ses bosses. « Pourquoi les appelle-t-on 'bosses' ? se demande-t-il. Parce qu'on bosse pour eux ? »

À la différence de son mari, Ève ne s'adonne plus aux plaisirs étymologiques de ce genre. C'est trop rudimentaire pour elle, étant donné qu'à présent elle est transcendante – grâce à Simone de Beauvoir, inutile de le rappeler. Et grâce au dictionnaire qu'elle a acheté il y a quelques jours, Ève comprend le sens profond et pour ainsi dire transcendantal du mot « transcendance ». Le dictionnaire lui dit que la transcendance nous assure de l'existence de réalités transcendantes. « D'accord, d'accord, se dit Ève. Je suis réelle et transcendante. Je suis transcendante parce que je ne m'occupe plus de petits plats. Je ramasse des feuilles, ce qui prouve que je suis transcendante ; et réelle car les feuilles sont réelles, sinon ce ne serait pas la peine de les ramasser. Je ramasse des feuilles, donc elles existent. Moi, j'existe aussi puisque je les ramasse. Autrefois, je n'existais pas : celle qui fait la vaisselle et passe l'aspirateur n'existe pas. Seules les broyeuses et les souffleuses nous confèrent ces statuts.

Quels statuts ? Existence, indépendance et transcendance. Je transcende la vaisselle et l'aspirateur. Je transcende aussi la poussière. Les feuilles sont plus belles et plus importantes que n'importe quelle poussière. Même les feuilles mortes sont plus signifiantes et signifiées que la poussière. J'ai beaucoup de projets à présent. Je veux conduire des voitures de sport et piloter des avions. Ce n'est pas pour rien que je suis transcendante. D'après mon dictionnaire, je m'élève au-dessus du niveau donné. Le machisme me donne un niveau et je le transcende *allègrement*. Et, d'après Simone de Beauvoir qui est ma nouvelle patronne, je m'affirme *concrètement* comme *sujet*. Et mon mari qui travaille à présent dans la cuisine, s'affirme de plus en plus comme *objet*. En plus, il s'affirme comme objet *concrètement*. Inutile de préciser que je ne m'entête pas dans l'impossible poursuite de l'être – cela veut dire quoi ? – à travers le narcissisme, l'amour, la religion. Bon, je comprends le mot 'religion' et aussi celui qui désigne une notion que je ne connais que par ouï-dire. En effet, je n'ai jamais aimé ni mon mari ni qui que ce soit, à part mes enfants. Est-ce de cet amour que parle Simone ? et Saint-Simon ? et le narcissisme ? Saint-Simon est un mâle et par conséquent je n'en ai cure. Et le narcissisme ? encore un mâle ? *Le* narcissisme. »

Ève met *Le deuxième sexe* – et son propre sexe, par la même occasion – dans un tiroir de son bureau et regagne la broyeuse. Moi, je pense à ma voisine et au coup de fil qu'elle m'a donné il y a cinq jours. Je crois qu'elle est à la fois indépendante et libre, étant donné qu'elle est divorcée et par conséquent ne rampe pas devant son mari ; et celui-ci ne lui ordonne rien et ne brandit aucun knout au-dessus de sa tête. Il ne crie pas : « Où sont mes pantoufles ? Où sont mes pirojki ? Les pirojki sont froids. Le koulibiac est immangeable. » Et le knout amorce une descente spectaculaire pour imprimer plusieurs cicatrices sur le corps de la pauvre femme ; ou plutôt le texte : « Sois esclave. » Cette esclave de l'amour, alias la femme de cet homme, attend toujours son émancipation, sa transcendance et son libre arbitre. Elle vote pour le premier ministre et pour tous les cabinets que l'on peut imaginer, mais son mari la bat à plate couture, et il n'y a rien à faire car elle aime son mari et pour rien au monde elle ne se séparera de lui. Cela me rappelle un film où Buster Keaton essaie de protéger une femme battue par son mari. La femme le chasse – Buster Keaton, pas son mari – et ce dernier continue à la battre à plate couture et à toutes les autres coutures. Et la couturière est visiblement contente – à en juger par l'expression de son visage et la position de son corps.

Cette histoire ne me rappelle pas du tout mon autre voisine qui, d'après sa femme de ménage, ne se laisse pas faire et triomphe toujours en compagnie des mâles, quels que soient leur machisme et leurs opinions politiques et culturelles. Dès que l'on se met à parler d'une femme, on se souvient tout de suite de tous les clichés véhiculés par les féministes, les machistes et les machinistes, tel notre jardinier ; ou simplement par quelques philosophes qui veulent rattraper le temps perdu ou plutôt le temps maudit où leurs prédécesseurs parlaient des femmes avec mépris : « Deuxième sexe, sexe, sexe, sexe, enfants, cuisine, serpillières. » Parfois, ils disaient même que les femmes appartenaient au *troisième* sexe, ce qui voulait dire que les chiens de chasse et les chevaux passaient devant elles. Seuls Jean-Jacques Rousseau et Charles Fourrier disaient qu'il s'agissait du *premier* sexe, si je ne me trompe. En tout cas, je sais qu'il y avait deux ou trois ou quatre philosophes qui parlaient en bien des femmes, de leurs talents et de leur capacité de gouverner les hommes et les pays. Ils disaient que Perséphone régnait dans l'autre monde. Pourquoi pas dans le nôtre ? N'y a-t-il pas de Perséphone parmi nos femmes, nos filles et nos nièces ?

En tout cas, ma voisine n'est opprimée ni par son ex-mari, ni par son sexe, ni par son ex, comme on dit, ni par qui que ce soit, qu'il s'agisse d'un homme ou d'une femme ou d'un chien. Elle a deux adorables chiens qu'elle aime par-dessus tout parce qu'ils « n'aboient pas », comme elle dit. Du coup, je les aime aussi, moi. Lorsque les chiens aboient, ni les caravanes ni les sonates de Beethoven ne passent. Même moi, je ne passe pas parfois. Si, je passe, je continue ma promenade, même si les chiens des environs s'acharnent contre moi, comme si je voulais inspecter les coffres-forts de leur maître. D'ailleurs, il s'agit surtout des coffres de leur maîtresse qui est encore plus libre que le vent et Carmen, grâce à l'argent que gagne son mari. Faisant fi des conseils de Sainte-Simone, elle ne travaille pas car elle compte sur son mari et les entreprises de ce dernier qui lui fournissent tout ce dont elle a besoin ; et elle y compte tout en demeurant indépendante de son mari. Et elle ne vote jamais, malgré le droit de vote octroyé aux femmes depuis quelque temps. « Je m'en fous », dit-elle, en jetant les bulletins de vote dans des sacs poubelles qui grandissent à vue d'œil. Le deuil de la politique, qu'elle soit politicienne ou *otherwise*. Autre, autre, autre, comme aurait dit Céline. Pour une fois, il aurait traduit ces mots de *l'anglais*, au lieu de nous expliquer que « *schnell* » veut dire « vite ».

Mon autre voisine est très indépendante – beaucoup plus indépendante que les pays qui secouent le joug du colonialisme, du communisme ou du terrorisme et se mettent sur la

bonne voie du développement. Sur cette voie, en la suivant et en surmontant tous les obstacles, ces pays deviennent de plus en plus libres et parfois, en pleine réunion des douze, des treize ou de vingt-et-un, ils disent « merde » à tous ceux qui préconisent la rigueur, la modestie et l'obéissance à l'Allemagne et aux États-Unis. Ce mot que mes voisins ne prononcerons jamais – ils diront « zut » à la place ; ou « flûte », à la rigueur – est le synonyme du « *niet* » que les Russes disent assez souvent, surtout lorsqu'il s'agit des fusées installées à Cuba ou ailleurs. « *Niet*, *niet*, pas de fusées, pas de canons, pas de mitrailleuses, pas de kalachnikovs. Ce sont vos terroristes qui possèdent une multitude de kalachnikovs et de fusées. D'ailleurs, nous ne leur vendons rien, à part de la vodka. C'est la meilleure façon de négocier avec les terroristes. Ils disent '*niet*' et nous leur donnons douze bouteilles de vodka. Ils nous menacent en disant qu'ils exécuteront tous les otages, et nous leur donnons treize bouteilles de vodka. Ils s'endorment à la longue et nous libérons les otages. C'est cela la vraie liberté. »

Il y a des Russes qui pensent que vous n'êtes libre qu'après avoir bu deux bouteilles de vodka. Autrement, vous êtes coincé entre Pascal et Schopenhauer. Le premier vous dit : « Misère de l'homme » et le dernier vous parle de votre volonté qui se concentre exclusivement sur la vodka. Il vous dit qu'il faut abolir cette volonté au plus vite, et on se demande s'il n'est pas de mèche avec Gorbatchev qui a ordonné de détruire toutes les vignes de Géorgie, de Crimée et de Moldavie. Et de Russie, cela va sans dire. Sous son règne, on jetait les bouteilles de vodka à la mer, comme pour porter aux autres le message suivant : « C'est votre mort. Buvez ce liquide, si vous voulez mourir. Et si vous ne le voulez pas, jetez cette bouteille à la mer. » Les femmes jetaient les bouteilles à la mer et leur maris – ex, futurs ou présents – se déshabillaient et plongeaient tête en bas pour rattraper ces bouteilles avant qu'il ne soit trop tard. D'ailleurs, je me demande si une bouteille de vodka – une bouteille archipleine, comme dirait un optimiste – ne coulerait pas à pic, une fois au milieu d'une mer, d'un lac ou d'un océan. Je pourrais faire un test dans ma salle de bain. Pourquoi pas ? Mais pour cela il faut avoir une bouteille de vodka et je n'en ai pas, si étrange que cela paraisse. Et cela ne marcherait pas avec une bouteille de Cheval Blanc – même avec celle que mon voisin m'a promise un jour.

Bon, je parle à mon autre voisine, à ma voisine de droite. Elle me téléphone et je lui parle au téléphone. C'est le moins que je puisse faire et, étant donné que je suis poli et hospitalier,

tout comme Jacques ou Jean qui se trouve dans un conte de Flaubert, je l'accueille chaleureusement. Pas en chair et en os, cela va sans dire. Je ne vois ni sa chair ni ses os. Mais je n'ai pas besoin de voir ni d'entendre ses os : la musique de Schoenberg m'enchante plus que n'importe quelle collection des os, n'importe quelle morgue, n'importe quel monde. Donc, je lui parle au téléphone et elle m'entend, autant que je puisse juger ses réactions, ses répliques. Elle me parle de son ami, de son grand amour. Elle n'en parle pas vraiment. Elle dit simplement : « Mon grand amour », et je comprends de quoi elle parle, même si je ne cherche plus ni grand amour ni amour tout court. Je ne cherche plus rien, sauf l'absence. En l'occurrence, il s'agit de l'absence du bruit qui est grand, très grand. Il est sans doute aussi grand que l'amour que ma voisine porte à son grand amour. Peu importe – je m'occupe à présent du grand amour de mes voisins qui ont plusieurs grands amours. Leur premier grand amour, ils le portent à leur jardin. (Pour une fois, ne parlons pas d'enfants.) Leur second amour, ils le portent à leur jardinier, à son plein temps, à son machisme, à son perfectionnisme. Leur troisième grand amour, ils le portent aux *status symbols*, aux *symbols status*, aux statues de toutes sortes. Autant que je sache, il n'y a pas de statues dans leur jardin, pour la bonne raison qu'eux, eux-mêmes, sont des statues. D'après ma voisine de droite, Nathalie prend une part active dans toutes les manifestations caritatives. Comment voulez-vous attaquer une femme généreuse qui veille à ce que tout le monde soit nourri, habillé et diverti ?

Donc, je ne peux attaquer mes voisins puisque, une fois de plus, il s'agit de bienfaiteurs de l'humanité. Ils sont bien et ils font quelque chose, et cette chose ou plutôt ces choses se dirigent vers l'humanité affamée qui attend les morceaux de pain et des spectacles, des shows de toutes sortes. Toutes ces sortes arrivent et les shows ne tardent pas non plus, de sorte que tout le monde est content, à part vous. Vous vous imaginez que vous êtes un artiste et que vous – par conséquent, par conséquent – avez droit au silence. Pas tout le temps ; de temps en temps, comme dit la loi. La loi dit que vous pouvez exécutez des travaux du jardinage à longueur de journée, à l'exception de dernières heures qui sont sacrées car elles préludent au sommeil. Et votre sommeil doit être sucré, comme disent les Anglo-Saxons et aussi les Saxons tout court. Ils parlent surtout de vos rêves, mais vos rêves sont viscéralement liés à votre sommeil car, pour une fois, on ne parle pas des rêves éveillés dont on n'a cure. Non, on parle des rêves endormis – et des belles endormies, entre autres. Il y a beaucoup de belles et de

beaux dans les rêves que l'on fait dans son lit, pendant son sommeil. Et la plupart de ces rêves concernent les belles endormies, les beaux endormis, les sujets, les objets ou le reste de l'humanité ou de l'inhumanité. On rêve, un point c'est tout. On vit, on vit au maximum.

Donc, je parle à ma voisine de droite. (Ma voisine de gauche ne me parle plus depuis longtemps.) Je suis éveillé, réveillé et ainsi de suite. Et je lui parle tant bien que mal, tandis qu'elle, elle me parle très bien, étant donné que je suis hospitalier et par conséquent tous ceux qui se trouvent dans ma maison – d'une manière ou d'une autre – sont non seulement bienvenus, mais aussi bien-accueillis. Cela veut dire que tout ce qu'ils disent est intelligent et intéressant. Par conséquent, ma voisine parle très bien et dit des choses profondes. Et même si elle dit des choses superficielles, elle m'aide énormément ; et j'apprécie son aide, cela va sans dire. Entre autres, elle me dit qu'elle n'entend aucun bruit. « De quel bruit parlez-vous ? » J'ai l'impression d'entendre Nathalie, mon illustre voisine de gauche – elle n'est certainement pas de gauche –, qui n'a jamais compris de quel bruit je lui parlais. Je lui dis que j'entends le bruit d'une broyeuse ; à ma voisine de droite. « Quelle broyeuse ? me dit-elle.

- La broyeuse de mes voisins.
- Ah bon ?
- Oui. Vous savez ce que c'est qu'une broyeuse ?
- Naturellement.
- Moi, je ne le savais pas. Et puis je l'ai entendue.
- Et alors ?
- Je n'aime pas la broyeuse.
- On ne vous demande pas de l'aimer.
- C'est vrai.
- Alors, de quoi vous plaignez-vous ?
- Du bruit. Ce bruit m'empêche de travailler mon piano.
- Vous n'avez qu'acheter des boules Quies.
- Si je les mets dans les oreilles, je n'entendrai plus mon piano.
- Ah bon ? Vous savez, j'ai rencontré Nathalie il y a onze ans. Je venais de déménager. Je la rencontre et elle me dit : 'Vous avez une fille, à ce que je vois. Et votre fille a le même âge que ma fille, si je ne me trompe. Alors, j'espère que vous viendrez souvent à la maison, pour que nos filles puissent jouer ensemble.

- Bonne idée, dis-je pour faire comprendre à ma voisine que j'aime les enfants et aussi leurs jeux. (Par la force des choses.)

- Ils ne m'ont jamais invitée, nos chers voisins. Vous savez pourquoi ?

- Non, dis-je.

- Parce que je suis seule. Une femme divorcée, vous savez.

- Je sais, dis-je. (Après tout, j'ai vu plusieurs femmes divorcées dans le courant de ma vie.)

- Alors, Nathalie s'est dit que j'étais dangereuse. Comprenez-vous ?

- Je comprends.

- Une belle dangereuse.

- Oui, dis-je.

- Ils ne m'ont donc jamais invitée.

- Je comprends, dis-je.

- Que voulez-vous que je fasse ? que j'aille chez eux ? sans être invitée ?

- Non, non, dis-je.

- Alors, que voulez-vous ?

- J'entends un bruit, dis-je. Et ce bruit est infernal. Je n'arrive pas à travailler.

- D'accord, d'accord. Vous êtes le premier lauréat du Concours Reine Élisabeth et vous n'arrivez pas à travailler. Ce n'est pas bien.

- Je crois que non, dis-je.

- Alors, il faut que je parle à Christanbeek et à Molenbook. Vous les connaissez ?

- Non.

- Eux, ils vous connaissent sans doute. Ils connaissent tous les lauréats du Concours Reine Élisabeth. Pourquoi est-ce que je dis parfois 'Rien Élisabeth' ? Après tout, c'était une grande reine. Elle aimait un de vos dirigeants, un soviétique. Voro, Vorocho. Peu importe. Ils pourront vous aider, j'en suis sûr. Je pense aux Molenbaak. Je leur passerai un coup de fil toute à l'heure. C'est tout ce que je peux faire. Je vous appellerai pour vous dire ce qu'ils en pensent. »

Entre-temps, en attendant, je me disais que ma voisine de droite se disait ceci : « Pourquoi devrais-je donner des coups de fil que je ne dois pas donner ? Il s'agit de mes amis, mais je peux les appeler demain ou après-demain, au lieu de les appeler aujourd'hui. D'ailleurs, je n'ai pas le temps aujourd'hui parce que mon grand amour est là, et quand mon grand amour est là, je n'ai le temps pour rien, à part l'amour. Et mon voisin me parle du bruit. Et bien, il y a des bruits dans ma vie, mais *ces* bruits n'ont rien à voir avec *vos* bruits, cher

Monsieur. Ni avec ceux de vos voisins, de nos voisins. Vous entendez leur bruit parce que vous ne faites rien. Vous vivez seul et vous entendez tout ce qui retentit dans l'univers. Vous n'entendez pas la respiration de la femme ou de l'homme que vous aimez. Parce que vous n'aimez personne, à part vous-même, j'imagine. Je n'imagine rien : c'est ainsi que ça se passe. Moi, j'entends beaucoup de choses et c'est grâce à ces choses ou plutôt à mon grand amour que je n'entends ni broyeuses ni souffleuses. Je vous conseille de tomber amoureux et de cette façon vous oublierez tous les bruits possibles et imaginables. Vous vous oublierez vous-même, ce qu'il faut faire, d'après Pascal. Pensez à Dieu, de temps en temps. Cette pensée et ce sentiment vous feront du bien, croyez-moi. »

L'espace de quelques heures, je ne téléphone à personne en espérant de recevoir un coup de fil de ma voisine. Elle téléphone à sa copine et puis elle raccroche, elle décroche. Moi aussi, je décroche, je raccroche. Je me rapproche de sa voix qui me dit : « Ça y est ! Tout est arrangé ! Dorénavant, vous serez tranquille. Plus de broyeuses, plus d'emmerdeuses. Sans parler d'emmerdeurs. Mon amie téléphonera à son amie pour lui demander que tout ça cesse une fois pour toutes. Et vous serez tranquille, en paix, en paix éternelle. » J'attends donc ce coup de sonnette ou de fil ; et je n'attends pas d'autres coups. J'en ai trop eu ces derniers temps. Pourquoi devrais-je attendre d'autres coups du destin ou de quelqu'un d'autre ? ou de quelque chose, que ce soit autre ou même, le même ? ou la même ? Non, je ne m'attends à rien, à part ce coup de sonnette, et je ne pense pas aux serpents qui ont quelque chose à voir avec des sonnettes. Je ne me rappelle pas de quel côté ils sont attachés à ces sonnettes. Soit ils sonnent votre glas, soit ils vous assomment tout simplement, sans tergiverser. Au lieu de sonner, au lieu de perdre leur temps en faisant de la musique, ils vous tuent et vous vous voyez sur une pelouse que personne n'a encore tondue. Et vous vous demandez s'il vaut mieux être enterré sur une pelouse non-tondue, tondue, tendue ou tordue.

Ce problème n'est pas facile et vous n'arrivez pas à le résoudre. Alors, vous appelez le jardinier de vos voisins et vous lui dites : « Pourriez-vous tondre cette pelouse, s'il vous plaît ? J'aimerais savoir si une pelouse tondue convient mieux à mon enterrement. Il faut que je prépare mon enterrement, comprenez-vous. Si je ne le prépare pas, je risque d'échouer une fois encore. Et ça suffit, à mon avis. Vous n'êtes peut-être pas de mon avis. Tans pis, tant pis. Vous serez peut-être de mon côté, si vous tondez cette pelouse. Vous la tondez et je m'y couche pour voir et pour sentir comment je m'y sens et vois ce que je vois depuis cette

pelouse. J'aimerais voir l'univers entier, même après ma mort, voyez-vous. En fait, je ne l'ai jamais vu de très près, pour tout vous dire. Mais à présent je suis censé le voir face à face, puisque je suis mort. Alors, je vous demande une faveur. Tondez-moi cette pelouse, s'il vous plaît. Et je vous demanderai aussi d'enlever toutes les feuilles, si ce n'est pas trop de vous demander. Vous savez, ces feuilles risquent de me faire mal : mon dos est très sensible, ce qui veut dire que les plis et les replis lui font mal, n'en déplaise à Deleuze. Qu'il dorme avec ses plis, s'il y tient. Moi, je préfère le luxe et une tombe relax. »

Le jardinier ne vient pas ; ma voisine de droite ne téléphone pas non plus. D'ailleurs, je ne sais pas si elle ne téléphone pas *non plus* ; elle ne me téléphone pas, c'est tout ce que je sais. Je ne sais pas grand-chose et je sais peut-être moins de choses que Socrate, mais je sais que ma voisine ne me téléphone pas, malgré sa promesse ou peut-être *à cause* d'elle. Elle se dit peut-être : « Je lui ai promis de lui passer un coup de fil. J'étais folle à ce moment-là. Pourquoi faire des promesses que je ne pourrais jamais tenir, même pas dans l'Au-delà ? Je ne sais pas ce qui se passera dans l'Au-delà, mais je sais pertinemment que je n'y tiendrai aucune promesse, qu'elle soit importante ou sans importance. Je continue à promettre quelque chose à quelqu'un. Ça se passe sur terre, dans ce monde-ci. Vous ne pouvez survivre dans ce monde, si vous ne faites pas de promesses tout le temps, même si vous n'avez pas le temps pour quoi que ce soit. Même si vos enfants meurent de faim, vous devez promettre quelque chose à tout le monde, sinon on vous bannit de la société et vous restez seul, accroupi près de votre téléphone. Oui, vous attendez toujours un appel qui vous sauvera de votre misère. En tout cas, il est censé vous sauver de tout. Il est censé aussi vous donner de l'argent. Mais cet appel ne vient pas ; personne ne vous appelle. Et vous vous jetez par la fenêtre car vous n'avez rien d'autre à faire. Tant qu'à faire, vous dites-vous. Tant qu'à faire. »

D'accord, vous vous jetez par la fenêtre. *Vous* vous jetez par la fenêtre ; ma voisine de droite ne le fait pas. Pourquoi ? Parce que son grand amour est à ses côtés. Et son amour est si grand que même les fenêtres ne disent plus rien à ma voisine, sans parler du bruit produit par mes voisins, par tous leurs « pleins temps » et « pleines souffleuses » et « pleines broyeuses ». Comme d'habitude, comme d'habitude. D'accord. Je suis allergique à tous ces bruits et aussi à tous ces pleins, mais j'attends toujours le bruit que mon téléphone produit lorsque quelqu'un m'appelle. Cette fois, personne ne m'appelle : ni ma voisine d'un côté ni mon voisin de l'autre côté. Moi, j'aimerais vivre de l'autre côté du miroir, cela va sans dire.

Mais je vis de ce côté-ci et ce côté-ci n'est ni du côté de chez Swann ni du côté de tous les Guermantes que l'on trouve sur terre et même ailleurs. Et on sait de quel côté se situe mon côté ; par conséquent ce n'est pas la peine d'en parler. Ce n'est pas la peine, de toute façon. Cela revient au même et même le même revient au même, par exemple le bruit produit, fabriqué, made in, etc.

Je n'attends plus rien, même pas le bonheur. Alors, je téléphone à ceux-ci et celles-là. Je bavarde avec eux et elles pendant des heures – pour oublier, comme on dit. Et je me demande de quoi je ne me souviens plus au bout des ces conversations. Je ne me souviens pas de ça et de ceci ; tant mieux, tant mieux. Je ne m'en souviendrai plus ; promis, juré. Je le jure sur la tombe de celui-ci et de celle-là. Je vais dans un cimetière, je regarde des tombes et je jure sur toutes ces tombes en espérant que mes jurons serviront à quelque chose. Le lendemain je constate qu'ils n'ont servi à rien. Alors, je recommence à jurer et tout va bien, pour le moment. Et c'est ce moment qui compte, d'après les philosophes. Pourquoi ? Parce que ce moment donne naissance à d'autres moments qui ont la même envergure. C'est-à-dire, que tous les moments que je suis censé vivre au cours de plusieurs décennies sont recouverts ou plutôt *imprégnés* de mes jurons. Plutôt ou plus tard. Il est plus facile de vivre parmi les jurons qu'autrement, comme disent les Anglo-Saxons et même les Saxons. *Otherwise*, *otherwise*.

Et tout d'un coup ma voisine de droite me téléphone. J'entends la sonnerie de mon téléphone et je me dis que quelqu'un m'appelle. Et pour une fois je ne me trompe pas. Vous vous dites qu'il suffit de ne pas vous tromper une fois pour que tout aille bien. Vous êtes sur votre lancée et cette lancée vous lance de plus en plus loin, en avant, en avant. Pas en arrière, à Dieu ne plaise ; aux autres ne plaise. Vous entendez une sonnerie et vous vous précipitez pour ne pas rater le coup. Il y a un coup et pour une fois ce coup peut ne pas atterrir sur votre crâne, ce qui ne veut pas dire qu'il atterrira sur le crâne de quelqu'un d'autre. Vous aimez tous vos prochains et vous ne voulez pas qu'un coup, si minime soit-il, atterrisse sur le crâne de votre voisin ; ni sur celui de votre voisine qui est votre semblable. Surtout pas. Vous êtes prêt à donner votre tête à couper pour épargner vos voisins et surtout leurs enfants. Personne ni rien n'a envie de vous couper la tête. Un petit coup – c'est tout. Pas nécessairement un coup de hache : oublions Raskolnikov. Pour une fois, pour une fois. Nous en aurons besoin un peu plus tard. Pour le moment, un tisonnier nous suffira. Je pense à mes voisins, comme d'habitude. Je pense toujours à mes voisins ; et aux autres, en général.

Ma voisine – mon autre voisine – me téléphone pour me dire ceci : « Je n'ai pas téléphoné.

- Ah bon ? dis-je.

- À mes amis. Mais j'ai parlé à mon grand amour. Il dit que c'est la loi belge. Vous pouvez faire tout ce que vous voulez, à condition que vous soyez dans votre jardin.

- Ah bon ?

- Oui. Vous coupez, vous tondez, vous broyez. Vous faites tout ce que vous voulez de huit heures du matin à dix heures du soir. Vous pouvez travailler dix heures d'affilée, si vous travaillez dans votre jardin et pas ailleurs.

- Et mon piano ?

- Votre piano est ailleurs, comprenez-vous ?

- Oui.

- Mettez votre piano dans votre jardin.

- En hiver ?

- Pourquoi pas ? En tout cas, mon grand amour dit que ce n'est pas la peine de les attaquer en justice. Attaquez-les autrement, si vous voulez. Mais ne les tuez pas, sinon vous aurez des problèmes. »

Une de mes amies propose une solution qui va dans le même sens, dans le sens de l'attaque. C'est une deuxième comtesse, mais la première vit toujours, ce qui veut dire qu'il y a plusieurs comtesses de par le monde. Proust pourrait s'intéresser à la première représentante de l'aristocratie française car elle porte des chapeaux ; d'une façon générale, ses toilettes sont assez pittoresques et cela vaut le détour, en d'autres termes. Dans le cadre de la vie proustienne, cela veut dire que Marcel Proust (et Marcel du roman) doit quitter son lit, malgré toutes ses crises et tous ses rhumatismes. Pourquoi ? Parce qu'il n'a pas d'imagination et par conséquent il n'arrive à imaginer ni les toilettes ni même les chapeaux de la première comtesse. Il sort donc de chez lui et va voir la première comtesse qui vit avec ses chiens ; et ses chiens n'épargnent personne. Récemment, ils ont cassé deux côtes à la chienne des voisins et ils ont réussi à casser quelque chose à l'intérieur et aussi à l'extérieur du corps de la voisine de la comtesse ; et aussi de son voisin qui est arrivé sur le lieu du crime pour secourir sa femme et sa chienne. Les cassures étaient assez graves, paraît-il, et la première comtesse a payé les pots cassés, malgré l'absence totale d'argent dont elle se plaint sans arrêt. Elle se plaint de tout – de la vie, entre autres. Elle veut quitter la Belgique pour s'installer en Inde car, d'après elle, la Belgique est un pays fasciste ; et la comtesse n'aime pas les nazis. Comme tout le monde, à part les néo-nazis.

Mais la comtesse n'a pas d'argent pour s'installer en Inde, à Bombay où habite sa meilleure amie ; pour la bonne raison qu'elle n'a pas d'argent. Et, d'après elle, Bombay est la ville la plus chère qui soit. Elle est même plus chère que Copenhague, Oslo et Helsinki. Même si l'on met toutes ces villes ensemble, Bombay sera toujours plus chère que n'importe quelle ville et n'importe quel pays. Donc, la comtesse ne peut s'y installer, de sorte qu'elle est obligée de vivre et mourir en Belgique. Et Proust aurait pu s'intéresser à son cas, d'autant qu'elle est folle sur les bords. Et Proust s'intéressait aux bords ; un peu moins que Dostoïevski, peut-être.

Quant à la deuxième comtesse – cela me rappelle les deux dames de Gogol –, elle attaque mes voisins ; par mon intermédiaire, cela va sans dire. Elle me propose ceci : « Prenez trois morceaux de sucre et mettez ces morceaux dans les moteurs du jardinier. Je veux dire qu'il faut les mettre dans l'essence de ses moteurs. Il y a trois moteurs, n'est-ce pas ? Il y a celui de la souffleuse, celui de la broyeuse. J'ai oublié le troisième moteur, mais ça n'a pas d'importance. Vous trouverez bien le troisième moteur. Et si vous ne le trouvez pas, cachez le troisième morceau de sucre dans un arbuste : tôt ou tard, vous en aurez besoin. Alors, vous mettez tout ce sucre dans les moteurs du jardinier et ils s'arrêtent. En tout cas, vous serez tranquille pendant trois ou quatre jours. D'ailleurs, je me demande pourquoi les moteurs à essence sont tellement sensibles au sucre. Souffriraient-ils du diabète ? »

Alors, j'explique à la deuxième comtesse qui me rappelle toujours une des dames de Gogol, que son plan est magnifique, mais qu'il demande un gros effort. Qui plus est, l'exécution de ce projet – d'après les puristes, il ne faut surtout pas répéter le même mot en l'espace de quelques secondes – risque de m'attirer des ennuis de toutes sortes. Les machines qui souffrent du diabète ne se trouvent pas en plein air, sauf quand le jardinier les utilise. Mais au moment où il les utilise, il m'est quasi impossible de m'en approcher, étant donné que le jardinier est costaud et qu'il ne me porte pas dans son cœur. À dire vrai, il ne me porte nulle part – pas dans son cœur, en tout cas, dans tous les cas. Il me porte peut-être dans cette partie de son cerveau qui s'occupe des gens qu'il hait et veut détruire d'une manière ou une autre. Je ne sais pas si elle se situe à l'intérieur du lobe frontal ou dans le lobe pariétal ; ou dans le lobe occipital ; ou dans le lobe temporal. Je ne crois pas qu'elle se cache dans le lobe temporal qui temporise, au lieu d'agir. Et le jardinier en question veut agir tout de suite, sur le champ, dans le jardin. J'arrive dans son jardin et il me cogne. Comment ? Il me donne un coup avec sa tête, son front – avec le lobe frontal, autrement dit. C'est pour cela que ce lobe existe ; c'est sa fonction. On cogne, un point c'est tout. Le jardinier se penche, met son front en avant et

torpille mon corps en visant mon ventre. D'abord, il prend mon ventre pour cible, et ensuite il torpille mon corps ; et mon âme, par la même occasion. Zinedine Zidane l'a fait un jour, lors d'une coupe du monde, et le jardinier s'en souvient toujours, j'en suis sûr. Il regarde les matchs de foot tous les jours après cinq heures ; sinon il resterait dans le jardin jusqu'à dix heures parce que, selon le règlement belge, vous pouvez faire autant de bruit que vous voulez, pourvu que ce bruit sorte de votre jardin ; et ce, jusqu'à dix heures du soir. Jusqu'à vingt-deux heures, autrement dit.

Pascal nous parle de nos membres qui ont tous leur propre volonté. Cette volonté est en quelque sorte impropre parce que les membres doivent obéir au corps qui doit leur dire ce qu'ils doivent faire. Par exemple, il dit aux jambes : « Vous devez marcher parce que j'ai faim. Vous devez marcher jusqu'au frigo. » Et le corps dit aux bras : « Vous devez vous étendre pour atteindre le frigo que les yeux voient déjà. Vous vous étendez, vous ouvrez le frigo et vous prenez un morceau de jambon. Vous prenez aussi une bouteille de bière parce que j'ai soif. D'ailleurs, je ne vous dois aucune explication. Vous prenez une bouteille de bière, un point c'est tout. C'est un ordre. » Et les bras prennent une bouteille et un morceau ; c'est ainsi que notre constitution fonctionne. En tout cas, c'est ce que Pascal prétend et affirme. Mais il nous parle aussi de Dieu qui est notre corps, en l'occurrence. Et nous ne sommes que les membres de ce corps ou plutôt de ce Dieu. Il est vrai qu'on peut couper un membre et l'éloigner du corps auquel il appartient. Vous vous coupez un pied ou vous laissez ce pied sur le tapis. Alors, vous vous demandez si le pied peut marcher, tout seul, comme un grand. D'après Pascal, oui : il peut marcher, courir et grimper en vertu de sa propre volonté qu'il possède grâce au même Dieu qui a insufflé la vie à tout ce qui vit et meurt. Par conséquent, Il a aussi insufflé la mort. C'est pour cela que l'on dit : « La respiration de la mort » ou « l'exhalaison de la mort » ou « l'exaltation de la mort ».

Donc, le pied marche, court, mais ces démarches n'aboutissent à rien. Pourquoi ? Parce qu'il n'est plus uni au corps qui seul est capable de le guider. Il ne faut pas oublier que le corps est Dieu – dans le cadre où Pascal raisonne, parle et enseigne sa doctrine poétique. Le corps est Dieu et c'est lui qui dit au pied qu'il doit marcher vers le frigo. Il dit aussi au même pied qu'il doit se promener dans un parc pour que le corps puisse vivre plus longtemps, pour que l'espérance de vie augmente un peu partout, pas seulement au Japon. Il faut qu'elle augmente même dans les pays sous-développés, en Afrique. Alors, le pied prend un avion, vole vers

l'Afrique et marche dans les parcs africains pour que personne ne se plaigne de la vie des populations africaines qui meurent au bout de quarante ans. Il y en va de même pour les Russes, d'ailleurs. Mais les Russes meurent autrement, et la cause ou plutôt la source de leur mort se situe à l'intérieur des magasins où l'on vend de la vodka. Les pieds russes vont vers ces magasins et les bras russes attrapent les bouteilles que les mêmes bras transfèrent vers les poches russes. Pour une fois, on ne parle pas de poches sous les yeux. Les Russes ont beaucoup de poches sous les yeux car ils n'arrêtent pas de boire de la vodka, mais c'est une autre histoire, une autre chanson.

Pascal nous dit que nos pieds doivent comprendre – une fois pour toutes – qu'ils appartiennent au corps et qu'ils ne sont rien sans ce corps. Et il ne faut surtout pas qu'ils se disent, en répétant les préceptes de l'*Internationale* : « Nous ne sommes rien, soyons tout. » « Non, nos chers amis, disons-nous à nos pieds, vous n'êtes rien et vous ne serez jamais rien, si vous ne pensez pas au corps, si vous ne lui obéissez pas. Si vous ne croyez pas dans le corps, vous n'êtes rien et vous ne serez jamais tout, même si vous faites la révolution d'Octobre, ou celle de Décembre. Vous ne serez jamais rien dans aucun domaine, qu'il soit possible ou simplement imaginable. On dira toujours à vos sujets : 'Ils jouent comme des pieds', et on aura mille fois raison. Vous péchez sans arrêt, très chers pieds. Alors, il faut que vous cessiez de pécher et que vous vous tourniez vers le corps. Tournez-vous vers le corps, au lieu de marcher sans but, n'importe où et comment. Voyez-vous le corps ? Comprenez-vous ce qu'il veut dire ? Il vous dit : 'Vous n'êtes que des pieds. Oui, sans moi, vous n'êtes que des pieds-pécheurs et aussi des pieds-pécheresses. Repentissiez-vous, que diable ! Plus vite que ça !' »

Les pieds se repentissent et du coup nous nous rendons compte que nous sommes inférieurs à nos pieds. Nous sommes au-dessus d'eux, mais nous ne nous repentons pas, malgré tous les efforts des saints qui nous entourent de tous côtés. Jean-Paul II nous en parle ; nous ne l'écoutons pas. Saint Augustin nous dit quelque chose, mais nous ne pensons qu'aux jardiniers de nos voisins. Leur bruit compte plus dans notre vie que les paroles de Dieu, des saints et des mystiques. Nos pieds sont déjà au Paradis, tandis que nous, nous végétons sur terre. Nous traînons nos pieds sur terre. Quels pieds ? Nous n'avons plus de pieds. En principe, nous avons deux paires de pieds : une paire matérielle et une paire spirituelle. La paire spirituelle est déjà au Paradis et cette paire marche de pair avec d'autres pieds bénis et pardonnés ; tandis que nous, nous marchons toujours sur terre. Nous pataugeons sur terre et

nous partageons les souffrances et les malédictions des autres humains dont les pieds sont maudits pour toute éternité. Les pieds maudits arpentent la terre et nous ne disons rien ; nous ne nous repentons toujours pas. Et les jardiniers qui nous cassent les oreilles continuent à travailler à qui mieux mieux. À qui pire pire, autrement dit. Nous jouons avec les mots et nous jouons comme des pieds ; comme des pieds matériels, cela va sans dire.

Et le jardinier de mes voisins – laissons les autres jardiniers tranquilles – continue à préparer son front à l'attaque frontale. Je suis à quelques pas de lui et il y a quelques secondes, il a résolu de me renverser au moyen de son front. Son front obéit à son corps, à son esprit et à sa haine – il n'y a aucun doute là-dessus. Mais même si l'on coupait son front en le séparant du corps du jardinier, ce front continuerait à préparer son affront. Autrement dit, il n'annulerait pas l'attaque qui risque de me coûter la vie. Il y a tant d'organes vitaux dans mon ventre que n'importe quel coup risque de perturber le courant vital de ma vie en me portant un coup mortel. Et le jardinier est en train de manigancer ce coup, et il sait qu'il peut compter sur son front et sa dureté ; ainsi que sur la dureté de sa tête. Il se dit : « Même si mon front était détaché de mon corps, il ferait son devoir. » Mais le front le contredit en lui disant : « Non, j'ai besoin du poids du corps et de son mouvement. S'il se lance et continue sur sa lancée, je peux faire tout ce qu'on veut. Sinon, non. »

Cela prouve une fois de plus qu'aucun membre de notre corps ne comprend quoi que ce soit si le corps ne lui donne pas de leçons tous les jours. Et le corps est Dieu, n'est-ce pas ? Quoi qu'il en soit, le jardinier se trompe : il ne peut pas compter sur son front. Pas dans *toutes* les circonstances, en tout cas. Si son front se détache de son corps, il perd une grande partie de sa force. Pourquoi ? Parce qu'il a besoin de l'inertie du corps, de son élan. Le corps dit au front de se baisser – pas en signe de soumission, pas cette fois. Le front se baisse et ainsi se prépare à l'attaque qui va venir : c'est clair, c'est clair. Le jardinier ainsi que sa victime le savent très bien. Mais, pour que cette attaque soit réussie, pour qu'elle atteigne son but, le corps doit prendre son élan. Sans cet élan, le victime restera en vie et se moquera du jardinier. Et ce dernier n'aime pas les moqueries.

Alors, il se prépare à l'attaque fatale et mortelle. La victime tremble en attendant cette attaque. On se demande, d'ailleurs, pourquoi la victime ne s'enfuit pas pour éviter sa dénomination de victime. Moi, je m'enfuirais tout de suite, le plus loin possible et impossible :

il faut toujours tout prévoir et c'est pour cela que l'on ajoute « impossible », dès que l'on prononce le mot « possible ». Mais supposons que la victime – moi, en l'occurrence – ne s'enfuie pas. Comme on dit, la victime reste clouée sur place. Pourquoi ? de quoi ? De stupeur. D'accord, d'accord. Pour une fois, la victime ne s'enfuit pas à toutes jambes, ce qui est étonnant ; c'est le moins que l'on puisse dire. La victime a deux jambes et deux pieds, et tous ces pieds et toutes ces jambes sont matérielles. Plus matériels, tu meurs, comme on dit. En principe, la victime ne veut pas mourir, mais il y a des circonstances qui vous font oublier tous vos principes et même votre instinct de conservation, sans parler de l'instinct de conversation. Vous ne parlez plus ; vous restez muet. Vous ne parlez même pas à votre futur bourreau : « Ne me tuez pas, je vous en supplie. Je vous donnerai tout ce que vous voulez, si vous me laissez en vie.

- Je n'ai besoin de rien, dit le bourreau. Je travaille à plein temps et j'ai tout ce qu'il me faut. Ne savez-vous pas que mes patrons sont des milliardaires ?

- Je sais, je sais. Mais vos patrons ne savent pas jouer du piano. Par conséquent, ils ne peuvent pas vous faire découvrir les sonates de Beethoven.

- Quoi ?

- Les sonates.

- Quoi ?

- De Beethoven.

- De qui ? »

Comme d'habitude, on bute sur le nom de Beethoven. Il faut tirer des leçons de ces conversations, au lieu de se dire : « Cela ne fait rien. Ce n'est que le fruit de mon imagination. » Quelle est la leçon que l'on tire de la conversation ci-dessus ? D'accord, d'accord. Les puristes me disent que je ne dois pas répéter le mot « conversation » puisque je l'ai déjà utilisé dans le cadre du même paragraphe. D'ailleurs, ils me disent aussi que le mot « ce » n'est pas élégant et il ne faut pas en abuser. Autrement dit, il ne faut pas l'employer du tout. D'accord, très bien. J'ai déjà utilisé le mot « accord » à l'intérieur de ce paragraphe et même dans son cadre. Mais puisque je suis d'accord avec les puristes, je peux le répéter, *et ce* pour souligner que je suis vraiment d'accord avec eux. Quant au mot « conversation », je peux le remplacer par le mot « dialogue », de sorte que la question ci-dessus aura l'air suivant : « Quelle est la leçon que l'on tire du dialogue ci-dessus ? » Et de ci-dessous ? Je suis sûr qu'il y aura encore

beaucoup de leçons à tirer. Plus on écrit, plus on se donne des leçons. Et si l'on ne tire rien, cela ne sert à rien.

Je me rappelle une petite histoire qui m'a l'air appropriée dans le cadre linguistique de mes propos. J'étais dans une voiture qui roulait en direction de Venise. Il y avait des amis dans cette voiture et l'un de ces amis la conduisait ; autrement dit, il était au volant de cette voiture. À un moment donné, sa femme lui pose la question suivante : « Pourquoi ne doubles-tu pas cette voiture ? » Son mari ne lui pose pas une série de questions stupides, ce qui ne veut pas dire que les maris ne posent jamais de questions stupides à leur femme. Et vice versa. Mais cette fois, la situation ci-dessus – il s'agit de la phrase précédente – ne se produit pas, de sorte que la réponse du mari n'est pas du tout stupide. Elle est même intelligente. Elle n'est peut-être pas géniale, de sorte qu'elle n'est pas sur un pied d'égalité avec les découvertes de Nils Bohr, mais elle n'est certainement pas stupide ; un point c'est tout. Bref, le mari répond à sa femme : « Il me tire bien. » J'espère que mon livre me tirera bien et que grâce à lui, je m'en tirerai. C'est ce que pensaient Dante et Saint Augustin.

La leçon que je tire de cette conversation ou de ce dialogue – ci-dessus, ci-dessus – est la suivante : « Si vous parlez à un jardinier, ne lui parlez pas de Beethoven, sinon il vous tuera. Sauf si vous parlez à Le Nôtre, s'entend. Mais ce n'est pas le cas ; ce n'était pas le cas. Ne parlez pas de sonates non plus. Et si les patrons du jardinier en question sont aussi riches que les oligarques ou les milliardaires russes, ne lui parlez pas d'argent non plus, sinon il se fâchera car, en lui parlant de l'argent, vous mettrez en doute la générosité et la perspicacité de ses patrons. Ils sont perspicaces car ils savent que si le salaire de leur jardinier est élevé, ils peuvent compter sur son front et aussi sur l'élan de son corps. Autrement dit, ce jardinier peut tuer l'emmerdeur qui vous empêche de faire tant de bruit que vous voulez en entretenant votre jardin. Qui plus est, cet emmerdeur a l'intention de mettre du sucre dans les moteurs qui entretiennent votre jardin et tous les signes extérieurs de toutes vos richesses. Que se passerait-il si cet emmerdeur réussissait son coup ? (Mes voisins répètent le mot « emmerdeur » à tous les coups. Je n'ai donc pas le choix, contrairement à ce que pensent les puristes.) Les machines s'arrêtent ; les signes et les symboles font de même, si bien qu'ils ne vont plus à l'encontre des voisins et de leurs amis. Ils ne disent pas à tout le monde : « Ceux qui habitent dans ce château sont grands et importants. Ils connaissent les premiers ministres

de tous les pays. Et tous ces premiers ministres s'unissent pour leur applaudir, comme disait Marx dans son manifeste. »

Alors, les inspecteurs et les Poirot de toutes sortes arrivent, trouvent le sucre dans les machines et prononcent leur verdict : « Diabète, diabète, diabète. » Ensuite, ils arrivent chez moi et vérifient la marque de sucre qui est inscrite sur les paquets que, d'après eux, je dois avoir dans mes armoires, mes placards et même dans ma cave à vin. Je n'ai rien de tel car je n'utilise pas de sucre au cours de ma cérémonie du thé : j'ai peur du diabète. Les humains, eux aussi, souffrent parfois du diabète à l'instar des machines.

Bref, on m'arrête et on me conduit en prison. Et les voisins mettent le feu à ma maison ; et personne ne les attrape, de sorte qu'au lieu de passer leurs journées en prison, ils demeurent à la maison et regardent la télévision ; ou reçoivent leurs amis qui, avant de pénétrer dans leur demeure, écoutent la musique de la broyeuse sans la comparer aux sonates de Beethoven qu'ils connaissent à peine. D'ailleurs, on se demande pourquoi on devrait tout comparer aux sonates de Beethoven ou à d'autres sonates. Il y a musique et musique. Il y a beaucoup de musiques de par le monde, et il y a des compositeurs qui pensent que tout est musique. Mais laissons tout cela de côté, surtout que je suis toujours en prison. En tout cas, je me suis laissé mettre en prison et je m'y trouverai jusqu'à nouvel ordre. Le nouvel ordre arrive et je sors de la prison pour manigancer quelque chose de plus pratique, de plus faisable ; ce qui veut dire que l'empoisonnement des machines par le sucre est infaisable. Pourquoi souffrir à cause du sucre ? Je parle de moi, de mon propre état. C'est moi qui souffrirais, si je le faisais ; et je ne veux pas souffrir. Un compositeur que je connais un peu m'a dit un jour : « Mon mécène qui fait en sorte que ma musique soit jouée par les meilleurs orchestres du monde, m'a dit un jour : 'Vous avez assez souffert. Dorénavant, vous ne souffrirez plus. Je vous le promets.' »

Promesse tenue, paraît-il. Moi, je souffre toujours. Je n'ai pas de mécène qui pourrait dire au jardinier : « Voici deux millions de dollars. Partez. » D'accord, je trouve un mécène qui donne à mes voisins trois millions de dollars. Alors, ceux-ci achètent de nouvelles machines pour remplacer celles que j'ai empoisonnées une fois pour toutes. Ils remplacent aussi leur jardinier acheté par mon mécène. Il y a donc de nouvelles machines et un nouveau jardinier ; et tout cela se passe à côté de ma maison, de mon jardin et de mon piano. Mon mécène vient

une fois de plus. Il accoste le jardinier et lui dit ceci : « Partez ! Je vous donne quatre millions de dollars. » Le jardinier part et cela recommence de plus belle. Tous les recommencements sont beaux, surtout quand il s'agit de la Résurrection et même d'un simple éternel retour. Mais le recommencement dont je parle en ce moment n'est pas beau, et sa laideur me répugne. Que faire ? Il y a une autre solution et cette solution – cette dernière, dernière solution – a été proposée par la deuxième comtesse car la première comtesse ne propose rien du tout, étant donné que je ne lui téléphone plus pour ne pas entendre ses méchancetés qui recommencent toujours, comme si elles n'avaient rien d'autre à faire.

Voici la deuxième solution de la deuxième ou seconde comtesse. D'ailleurs, avant d'aller en avant, je devrais expliquer pourquoi je compare ces deux comtesses aux personnages de Gogol, à ces dames qui apparaissent dans les *Ames mortes*, dans le premier tome de ce poème en prose. Aucune de ces dames-là n'est comtesse, mais cela n'a pas d'importance. Cela a de l'importance pour mes voisins qui se plaignent de ne pouvoir pénétrer dans la meilleure société belge et mondiale : il ne faut pas oublier que cette fois il s'agit d'une société mondiale, étant donné que les sièges de sociétés et d'organisations – et de toutes les unions, sauf celle de Marx – se trouvent à Bruxelles. Et la plupart des individus qui travaillent dans ces unions sont des aristocrates. (Il ne faut surtout pas confondre ces unions avec des *trade unions*, alias des syndicats, comme aurait dit Céline.) Bref, mes voisins ne sont pas admis dans les réunions des aristocrates et par conséquent ils ne connaissent ni la première comtesse ni la deuxième. Pierre a aperçu la première comtesse au cours de sa première visite, et même sa femme a dîné en face d'elle chez elle, dans sa salle à manger. Mais ni Nathalie ni son mari ne la verront plus jamais car la première comtesse – ni la deuxième comtesse, d'ailleurs – ne compte pas les inviter chez elle. Il s'agit de bourgeois et d'arrivistes. Il s'agit de parvenus, autrement dit, et les comtesses n'envoient pas leurs invitations aux parvenus, sauf si ces parvenus peuvent leurs offrir quelques millions d'euros ou de dollars. Elles accepteraient même des yens, et pourtant le yen se porte mal en ce moment.

Alors, pourquoi la première comtesse et la seconde comtesse ? pourquoi la comparaison où figure Gogol et ses dames ? Parce que ces dames font leur apparition dans la première partie des *Âmes mortes*, ce qui ne veut pas dire que je dois comparer tout le monde aux personnages de Gogol. Ce qui m'attire en l'occurrence se limite aux chiffres : un, deux. La première dame de Gogol s'appelle « la dame charmante à tous égards » ; la deuxième porte

le nom suivant : « la femme charmante ». La question que je me pose se réduit à ceci : Laquelle de mes deux dames est charmante ? Aucune. Parmi mes comtesses il n'y a ni charme ni gentillesse. Je leur dis de temps à autre : « C'est gentil de votre part », mais cela ne veut rien dire. D'ailleurs, en Belgique, on prononce le mot « gentil » beaucoup plus souvent qu'en France. On dit sans arrêt : « C'est gentil, c'est gentil, c'est gentil », même si cela ne l'est pas. Les Belges sont très polis, courtois et bons. Et c'est une bonne chose ; en tout cas, c'est ce que je me dis presque tous les jours. Et je ne comprends toujours pas pourquoi mon jardinier – c'est un Alsacien – me dit presque toutes les semaines qu'il ne mourra pas en Belgique. Pourquoi pas ? C'est un pays très confortable et, somme toute, adorable. D'ailleurs, le lieu de votre mort importe peu ; l'essentiel est de ne pas mourir comme un chien. C'est ainsi qu'un des personnages de Kafka est mort, si mes souvenirs sont bons. Il y a des érudits qui prétendent que tous les personnages de Kafka meurent comme des chiens, mais je ne suis pas de leur avis.

Nous avons donc affaire à deux dames qui ne sont ni gentilles ni charmantes ni belles. Elles sont vieilles, par-dessus le marché. C'est pourquoi je ne sais pas comment les définir ; je ne sais pas les définir du tout. C'est pour cela que je pense à Gogol et à ses dames. Au moins sont-elles nommées, cataloguées, rangées sur une étagère. Qu'elles y dorment en paix jusqu'à ma prochaine rencontre avec des comtesses et des duchesses : après tout, ce serait une occasion de parler de Proust. Une fois de plus. Bref, bref, bref, comme dirait Stephen Hawking. (Après tout, mon livre – n'importe quel livre – est une brève histoire du temps.) Bref, nous devons discuter de la deuxième solution qui a son origine dans le cerveau de la deuxième comtesse. Il s'agit aussi de son expérience personnelle. C'est ainsi qu'elle traite ses voisins qui, selon elle, font trop de bruit. Comme, à la différence de mes voisins, elle aime la musique, j'imagine qu'il ne s'agit ni de sonates de Beethoven ni d'études de Liszt, si bruyantes soient-elles. Non, non et renon, comme dit la première comtesse. D'ailleurs, j'ai promis de ne plus en parler. Mais comment se passer des comtesses ? Une question proustienne. Certes, je ne suis pas André Gide qui a rejeté le premier tome de la *Longue histoire du temps*, comme j'appelle ce roman-fleuve ou mer : il ne coule pas vraiment. Pas comme la Seine d'Apollinaire, en tout cas. Ce premier ou ce dernier ou ce moyen – André Gide, autrement dit – a dit qu'il n'avait même pas ouvert le manuscrit car il se disait que son auteur allait trop souvent dans les salons que lui, André Gide, ne fréquentait pas. Autrement dit, il pensait que Proust n'était

qu'un salonard et ces derniers n'écrivent pas bien. Ces premiers non plus, à mon avis. Passons, passons.

Aujourd'hui, je ne parlerai plus de la première comtesse, d'autant qu'elle n'est pas au courant de la guerre que je mène contre mes voisins ; à l'intérieur de mon bureau, pour le moment. J'en parle aussi dans mon salon et même dans mon jardin – à mon jardinier, par exemple. Et à cette occasion, je baisse la voix pour que le jardinier de mes voisins n'entende rien et par conséquent ne soit pas au courant de ma stratégie. Quelle est cette stratégie ? La deuxième comtesse suggère ceci : « Mettez vos haut-parleurs près de la haie à l'attention de vos voisins. » Elle suggère aussi que la musique projetée vers le jardin et les oreilles de mes voisins ne doit rien avoir à voir avec Beethoven et Schumann. « Certes, ajoute-t-elle, vous pouvez leur faire écouter des œuvres de Schumann, ses dernières œuvres, pour leur faire comprendre que vous devenez fou. Mais si vous faites ça, vous risquez de rater votre coup parce que vos voisins ne connaissent pas Schumann. Ils ont peut-être entendu son nom, mais ils ne connaissent ni sa musique ni son destin. Je parie qu'ils ne connaissent même pas Clara Schumann. Et s'ils connaissent Clara Schumann, ils ne savent certainement pas que son nom de jeune fille était Vick. Bref, faites leur écouter de la musique dodécaphonique. Il faut qu'ils sachent ce que c'est – rien que pour pouvoir en parler à leurs amis. Après tout, ils connaissent le président du Concours Reine Élisabeth. À l'occasion, ils lui diront : 'Tu sais, nous connaissons des œuvres dodécaphoniques. Et nous les aimons de tout cœur.' Ils veulent qu'on les prenne pour des mélomanes. Et pour qu'on pense que vous en êtes un, il faut connaître les œuvres de Schoenberg. Il ne suffit pas de connaître le président de notre concours. De leur concours. Je suis française, vous savez. »

D'accord, je leur ferai écouter les *Variations pour orchestre*, op. 31, en augmentant le volume toutes les deux minutes. Il faut qu'ils entendent cette musique malgré le double vitrage. Et s'ils s'avisent de se plaindre, je leur dirai ceci : « Vous écoutez une pièce dodécaphonique composée par un des plus grands compositeurs du XXe siècle. Il s'appelle Arnold Schoenberg. À partir de décembre 1901, il a vécu avec sa femme Mathilde à Berlin où il avait trouvé une place de chef d'orchestre dans un cabaret littéraire de grand style, le 'Bunte Theater'. Je vous conseille, d'ailleurs, de lire une biographie de Schoenberg qui vous aidera à comprendre sa musique. Michel Onfray pense qu'il faut connaître la biographie d'un philosophe pour comprendre de quoi il parle. Il y en va de même pour tous les artistes. Vous

connaissez Michel Onfray, n'est-ce pas ? Vous avez dû le voir à la télévision. Vous ne connaissez ni Kierkegaard ni Carnap, mais ça n'a pas d'importance. Passons, passons.

- Arrêtez votre musique qui nous casse les oreilles, disent-ils, diraient-ils.

- Vous ne voulez pas connaître les *Variations pour orchestre* ? C'est Furtwängler lui-même qui se charge de la création de l'œuvre. Celle-ci a lieu à Berlin le 2 décembre 1928.

- On s'en fout.

- Furtwängler. Ce n'était pas n'importe qui.

- On s'en fout.

- Vous préférez la musique répétitive ? Attendez un peu : procédons par étapes. La musique répétitive n'arrive sur le marché – vous connaissez le mot 'marché', n'est-ce pas ? – que dans les années soixante du XXe siècle. Quant à nous, nous sommes encore au début de ce siècle.

- Pardon ?

- Au début du XXe siècle, si vous voulez.

- Je ne le veux pas. Nous sommes au début du XXIe siècle.

- D'accord. Mais pour comprendre notre siècle et le temps en général, il faut connaître le passé car il n'y a pas d'effets sans causes. Et vous ne connaissez pas encore les causes. Vous savez, il ne suffit pas connaître la cause des richesses qu'on possède. Un père, par exemple. Ou une mère.

- Ça ne vous regarde pas.

- Vous avez raison. Par contre, les *Variations* de Schoenberg vous regardent. Fixement. »

Une fois de plus, j'augmente le volume, de sorte qu'à présent il casse la baraque ; Schoenberg la casse aussi. Et je mets un petit mot dans la boîte aux lettres qui se trouve à quelques mètres de mon portail. Je sais que pour comprendre cette pièce de Schoenberg, il faut non seulement l'écouter à longueur de journée, mais il faut aussi savoir comment elle est faite. Et je l'explique dans mon petit mot, en quelques petits mots :

« Dans le finale réapparaît la figure B-A-C-H – un hommage à Bach, vous savez –, et les figures se rapprochent, forment un cercle et contraignent en anticipant sur la sentence finale, à une autre configuration.

P. S. Tout ce que la partition renferme d'analyse motivique et d'art contrapuntique ne se révèle complètement qu'à l'écoute *répétée* de l'œuvre. »

Kafka pense que nous ne pouvons atteindre le village le plus proche, même si, dans notre garage, il y a une Maserati, comme c'est le cas de mes voisins. (C'est le grand-père de Kafka ou son oncle qui le dit, mais cela n'a pas d'importance.) Cela veut dire que même mes voisins, malgré leur connaissance du premier ministre, ne rouleront jamais jusqu'au village le plus proche, jusqu'à la plage la plus proche ou jusqu'au lion le plus proche. Nous n'avons pas assez de temps pour tout cela – ni mes voisins ni moi ni personne ; dans le monde entier. Cela veut dire que nous sommes coincés, mais ce n'est pas ce que Kafka voulait dire, à mon humble avis. Je crois qu'il se débattait contre le problème du temps qui ne lui permettait pas d'atteindre le point V, le point I, etc. Je crois aussi que ce n'est pas là le problème. Parfois, il suffit de déplacer un problème pour le résoudre – pas en entier, cela va sans dire car on ne peut rien résoudre en entier. C'est ce que Kafka, d'après ses exégètes, essaie de nous faire comprendre tout au long de son œuvre. En fait, je ne crois pas du tout qu'il nous fasse comprendre quoi que ce soit ; il écrit, écrit et cela suffit, comme on dit. Il écrit et les situations passent, comme les aurores dans un poème de Pouchkine. Il parle de Pétersbourg et il dit à ce sujet qu'une aurore en remplace une autre en ne donnant à la nuit qu'une demi-heure parce que chaque aurore est pressée. Il est vrai qu'il parle des nuits blanches.

Les situations changent, mais nous sommes toujours dans le même village. Et bien, j'ai changé de village et c'est pour cela que je pense que le problème n'est pas là. Vous pouvez aller où vous voulez, même au pôle Nord, même sur une étoile filante. Et alors ? Vous faites des projets et vous pensez que sur cette étoile ou à Bruxelles vous trouverez ce que vous cherchez. Vous en êtes même sûr car vous connaissez Bruxelles et la Belgique en général – c'est mon cas –, et par conséquent vous savez à quoi vous attendre. Vous vous attendez à quelque chose, mais ce quelque chose n'est pas là, comme s'il était parti juste avant votre arrivée. Ce n'est pas vrai : cette chose n'a jamais été là, ce qui fausse la perspective, cela va sans dire. Que vous le disiez ou non, c'est trop tard : vous êtes embarqué dans cette histoire et vous y resterez, même si, à l'instar d'un personnage de Pouchkine, vous comptez sur le « changement des endroits ». Vous changez d'endroit, mais cela revient au même. D'accord, vous n'êtes pas cloué sur place ; vous n'êtes ni prisonnier d'État ni votre propre prisonnier. Il n'empêche que ce que vous trouvez ne correspond pas du tout à ce que vous espériez trouver

avant votre départ du village précédent ; de sorte que vous êtes toujours dans un endroit imprévisible, comme s'il s'agissait d'un village global.

Et c'est cette imprévisibilité qui compte au cours de vos déplacements. Vos espoirs ne comptent pas du tout car ils ne s'appuient sur rien ou plutôt sur des lois qui n'existent pas. En d'autres termes, vous avez affaire à un chaos où il n'y a ni les lois ni les nombreuses fois que les êtres humains créent pour ne pas sombrer dans une dépression définitive. En tout cas, c'est ce que disait Feuerbach quand il disait que nous avions créé notre Dieu à notre image, sauf que l'image de notre Dieu est bien supérieure à la nôtre. Pourquoi ? Parce nous avions besoin d'un être supérieur. Les êtres inférieurs, il y en a partout, qu'il s'agisse des humains, des animaux ou des plantes. Il va sans dire que certains humains nous sont inférieurs, sans pour autant devenir une bande d'*untermensch*. Surtout pas d'Hitler, surtout pas d'hitlérisme, surtout pas de notions hitlériennes, disons-nous. Non, ces êtres-là, ces *Dasein*-ci sont simplement inférieurs. Ce sont des *mensch*, mais ils sont inférieurs, un point c'est tout. Il en va de même pour les animaux et les plantes ; tandis que notre Dieu est supérieur à tout le monde et même au monde qu'Il a créé.

Nous allons donc vers un autre village où nous espérons trouver une sorte de bonheur ou le bonheur tout court qui nous paraît plus souhaitable qu'une sorte de bonheur qui est caduc à cause de ce mot « sorte ». Oui, ce mot le rend inférieur, en quelque sorte. À quoi ? nos espoirs et nos espérances, qu'elles soient grandes ou non. Après le roman de Dickens, après notre lecture de ce roman, nous ne croyons plus vraiment à ces *great expectations*. On nous dit : « Espérez, espérez. Voyez tout en grand, surtout lorsqu'il s'agit de votre bonheur. » D'accord, dans notre cerveau tout paraît grand, et l'avenir est aussi radieux que n'importe quel communisme, même si le communisme que nous choisissons à cette occasion ne correspond pas aux doctrines de Marx. Et il y a des communistes qui diront qu'il ne faut surtout pas qu'il corresponde aux doctrines de Marx. D'après ces communistes-là, le communisme et ses maximes sont inépuisables parce qu'il y a toujours des inégalités et des pauvres qui sont réduits à l'écoute des broyeuses qui leur démontrent que le bonheur est accessible, mais pas pour eux, pas pour eux ; malgré le nombre impressionnant des organisations caritatives. Oui, Luc Ferry nous apprend que nos œuvres de charité sont bien supérieures à tout ce qui s'est passé dans le passé. Autrement dit, nous dépensons beaucoup plus d'argent pour les pauvres, les affamés et les orphelins. D'ailleurs, ma voisine contribue à

la prospérité de la charité en participant à tout ce qui est caritatif pour que les aristocrates se disent enfin qu'il faut l'inviter – ainsi que son mari – à ces cocktails où les princes ne côtoient que des duchesses et où seuls les Proust constituent un groupe d'exception car les aristocrates aiment les artistes, surtout si ceux-ci sont géniaux.

Bref, nous allons vers un village en espérant qu'il s'agit d'un village global – sur le plan psychologique plutôt que sur celui où l'on ne parle que de marchandises et de coûts ; et de coups, cela va sans dire. Au cours de notre premier repas, mon voisin a dit : « Vous êtes venu par ici pour vous reposer, j'imagine. Vous vous êtes dit : 'Enfin, je me reposerai après trente-trois ans de vie parisienne. Même Versailles est trop tumultueux à mon goût, tandis que la Belgique est calme et tranquille.' C'est ce que vous vous êtes dit, je parie. Et bien, nous allons construire une maison. Vous ne vous attendiez pas à ça, n'est-ce pas ? Vous savez, la vie est chaotique et imprévisible. Nous pensons qu'elle se déroule comme ça, mais elle se déroule autrement. Et elle ne nous prévient pas, ne nous parle pas de ses déroulements, de ses bifurcations. Nous sommes toujours surpris en cours de route. Il y a de bonnes surprises et de mauvaises surprises, comme nous le savons tous. Mais nous ne savons rien ni sur leurs apparitions, ni à propos des endroits où ils apparaissent et disparaissent. »

Oui, mon voisin avait raison : je ne m'étais pas attendu à cela. J'avais pensé que pourrais jouir de mon jardin, que je pourrais y dormir et y lire ; au lieu de quoi, j'écoutais la musique des travaux, si je m'obstinais jusqu'à vouloir m'installer dans mon jardin coûte que coûte. À présent je sais ce que le mot « coût » signifie dans le cadre de cette expérience ; et dans tous les autres cadres, comme dirait un physicien, en pensant à la mécanique quantique. Mais je ne suis pas encore mort, à la différence des sportifs qui, il y a quelques semaines, ont péri dans un accident d'hélicoptère. Voici deux cas qui m'intéressent en ce moment. Premier cas : on construit une maison à côté de votre maison. Deuxième cas : deux hélicoptères entrent en collision et s'écrasent. Ce n'est pas du tout la même chose, même si les souffrances sont à la base de toutes ces expériences. On souffre différemment et même dans le cadre d'une vie qui se limite à une famille et ne s'éparpille pas dans le monde entier, il y a des souffrances que l'on ne compare pas entre elles. Une fille a une mauvaise note à l'école et sa mère en souffre d'autant plus que l'institutrice lui demande de lui rendre visite ; autrement dit, l'institutrice l'attend à l'école, dans la pièce où tous les instituteurs se réunissent pour critiquer leurs élèves. Non, d'après le nouveau règlement, les instituteurs ne doivent pas critiquer leurs

élèves qui sont toujours au-dessus de tout soupçon car ils constituent l'espoir de l'humanité et leur mort serait la mort de notre civilisation.

Bon, la mère en question souffre lorsqu'elle apprend qu'elle doit aller à l'école où sa fille a reçu de mauvaises notes. Elle s'attend à des critiques de la part de l'institutrice : elle ne connaît pas le nouveau règlement et ne sait donc pas que ses souffrances sont superflues ou plutôt nulles et non avenues. Cela ne dépend que d'elle de sentir que sa fille surpasse toutes les espérances et que, par ailleurs, il n'y a plus ni grandes ni petites espérances dans le royaume des enfants. Ils sont tous très beau et très intelligents, de sorte qu'on les admire tout le temps ; on ne les critique jamais, cela va sans dire. Et dire qu'on a prononcé tant de mots pour les critiquer, pour anéantir leur personnalité. À présent on ne prononce plus rien : pas de verdicts, pas de condamnations. Donc, la mère souffre un peu – la mère en question –, mais elle souffre en pure perte, comme on se dit en pensant au nouveau règlement. Et puis, tout d'un coup, la mère apprend que sa fille a péri dans un accident de voiture. Il y a quelques siècles – selon Luc Ferry – elle n'aurait éprouvé qu'une toute petite souffrance car même la perte d'une vache était plus importante que celle d'un enfant qui perdait sa vie à tout jamais. On espérait de le revoir dans l'au-delà, mais dans l'au-deçà il ne faisait plus son apparition, sauf si l'on croyait aux fantômes et aux effets du spiritisme.

Donc, selon Luc Ferry, au siècle de Montaigne, une vache comptait plus qu'un enfant. Mais à présent nous faisons rarement attention aux vaches. Comme dit une amie argentine : « Mon mari a dix milles vaches. Une centaine d'entre elles peut périr. Pourquoi pas ? C'est ainsi que parlait Mao, n'est-ce pas ? Sacrifions cent millions de nos citoyens pour que le communisme triomphe dans le monde. » Bref, les vaches ne comptent plus. Nous les comptons de temps en temps pour savoir combien il y en a sur nos nombreux territoires. Les Chinois, nous les comptons aussi; de temps en temps. Ce n'est pas nous qui les comptons, Dieu soit loué. Ce sont eux-mêmes qui font ces calculs différentiels. Un milliard, dix milliards. Et puis un enfant périt dans un accident de voiture. Cet enfant n'est pas d'origine chinoise ; par conséquent, sa mère pleure à chaudes larmes. D'après Luc Ferry, elle souffre terriblement, et elle a raison ; Luc Ferry aussi. Il n'y a rien de pire que la perte d'un enfant, même si cet enfant est chinois. Vous adoptez un enfant et vous apprenez qu'il est chinois. D'ailleurs, vous l'apprenez avant de l'adopter. Vous vous dites qu'en Chine il y a trop d'enfants chinois et qu'en France il y en a beaucoup moins, de sorte que votre enfant pourra profiter de l'espace et du

temps beaucoup plus que ses compatriotes. Et puis cet enfant périt dans un accident routier, et vos larmes coulent à flots.

Pourquoi est-ce que j'en parle ? De quoi parlais-je tout à l'heure ? C'est ainsi que parlent ceux qui ne recourent pas aux services des ordinateurs ; ou des magnétophones, faute de mieux. Moi, je sais de quoi je parle et à quoi je pense. Je pense de nouveau au village où j'espérais trouver le calme et la volupté, même dans la solitude la plus totale : pas d'enfants, pas de sœurs. Et puis, tout d'un coup – non, ce n'était pas tout d'un coup, étant donné que mon voisin m'en avait prévenu – j'ai entendu : « Badaboum boum boum. » Comme dit Tchékhov dans une de ses pièces : « Tararaboumbia, je suis assis sur un tabouret. » *Sijou na toumbé ia*. Comme d'habitude, il y a une sorte de rime qui justifie cette rengaine ; sans cette rime, à première vue, Tchékhov risquerait de paraître absurde. Et je pense aussi à ce jeu au cours duquel dix personnes ont trouvé la mort ; dix personnes dont deux célébrités. D'habitude, on dit : « Dix personnes dont deux enfants », mais ce n'est pas le cas ; en l'occurrence. Ce qui ne rend pas cet accident moins tragique.

Ce devait être le programme star de l'été sur TF1. « Dropped », jeu de survie avec des sportifs célèbres, c'est terminé en tragédie nationale. Un coup d'arrêt définitif aux émissions d'aventure et à la téléréalité ? Il faut mourir pour que cette idiotie, cet exhibitionnisme s'arrête. Rien que la mort ; rien de moins que la mort. Je respecte et j'admire les alpinistes qui assujettissent les montagnes car il s'agit d'exploits personnels, presque intimes : pas de télévision, pas de rémunération, pas de voyeurisme malsain. Je n'ai rien contre ce que j'appelle le « sain voyeurisme ». Une femme se déshabille en votre présence. Vous écoutez une messe d'Okeghem et elle continue à se déshabiller. Où est le mal ? Nulle part, sauf s'il s'agit d'un corps laid qui n'occasionne rien, à part la pitié. Oui, un corps de ce genre fait naître toutes sortes de sentiments qui n'ont rien à voir avec l'érotisme et aussi avec l'harmonie que la messe d'Okeghem vous offre généreusement ; tandis qu'un beau corps se marie aux sons de la messe. Marier des couleurs qui s'harmonisent, comme on dit.

Je ne regarde jamais les émissions qui flirtent avec la téléréalité : je ne suis pas pervers à ce point. Un jour, en zappant – à cette époque-là, je regardais encore la télévision –, je suis tombé sur un groupe de jeunes qui, apparemment, étaient sur une île ; à en juger par leurs propos. Ils confiaient aux caméras tout ce qu'ils ressentaient et aussi ce qu'ils ne ressentaient

pas du tout ; mais ce dernier cas, cette dernière variété de non-sentiments était susceptible de leur apporter beaucoup d'argent. Les téléspectateurs aiment les confessions, même s'ils n'ont lu ni celles de saint Augustin ni celles de Rousseau. Ils aiment ce que les Russes appellent « l'âme ouverte, dénudée, nue, nue, nue ». Vous dénudez votre âme devant les caméras et vous gagnez quelques millions car tout le monde vote pour vous. Les téléspectateurs aussi bien que les joueurs aiment voir les humiliations ; ce qui ne veut pas dire que les autres stripteases ne les intéressent pas. Mais n'importe quelle humiliation ajoute une touche piquante à n'importe quel striptease. Une femme qui se déshabille dans un night-club ne s'humilie pas devant les spectateurs. Mais vous pouvez l'humilier chez vous, tout en écoutant une messe de Dufay. N'est-ce pas plus excitant ? Le marquis de Sade aurait dû penser à Dufay. Il parle de toutes sortes de blasphèmes, mais il ne parle pas de Dufay.

Alexis Vastine, le boxeur de Pont-Audemer. Il rate deux jeux Olympiques. En janvier dernier, Célie, sa sœur de vingt-deux ans, meurt dans un accident de voiture. Pour se reconstruire, il accepte de participer à l'aventure en Argentine. Mardi 10 mars, peu après minuit, deux hélicoptères entrent en collision, et cela se passe dans un village voisin, en Argentine. En acceptant d'aller dans ce village, qui n'est pas le village le plus proche, contrairement à ce que disait le grand-père de Kafka, Alexis Vastine espère pouvoir se reconstruire, comme s'il ne savait pas que n'importe quelle reconstruction cache une déconstruction et que l'on ne peut prévoir toutes les bifurcations auxquelles la route que l'on emprunte est soumise. « Bien entendu, il y a en général d'autres bifurcations qui suivent la première bifurcation », écrit Prigogine. Une bifurcation suit une autre et même si rien ne suit la première bifurcation, on est souvent coincé parce que l'on ne comptait sur *aucune* bifurcation. Ce sont les droites qui traversaient l'esprit et l'âme, et tout d'un coup on constate que ce que l'on prenait pour une droite, pour le voyage le plus court entre point m et point b – « bonheur », en d'autres termes – se présente sous la forme d'un autre malheur, et cette fois le malheur s'écrit avec un M majuscule. Kafka avait tort : on peut aller en Argentine ou en Nouvelle-Zélande. Ce n'est pas le voyage qui compte ; ce sont les bifurcations du destin. Ou bien le destin est une droite que l'on prend pour un zigzag. On pense que la ligne que l'on suit bifurque sans arrêt. En réalité, elle va droit au but.

Surnommée « la fiancée de l'Atlantique » après sa victoire, à trente-trois ans, dans la Route du Rhum, Florence Arthaud était aussi une femme d'écriture, comme on dit. Ainsi, le

19 mars, paraîtra *Cette nuit, la mer est noire*. Dans ce livre, Florence raconte son naufrage au beau milieu du Pacifique ou de l'Atlantique. Tout d'un coup, tout bascule « en une fraction de seconde », et Florence se retrouve dans l'eau. Le bateau et sa vie s'éloignent, mais elle survit grâce à un téléphone portable étanche. Depuis lors, la navigatrice se considérait comme une survivante. Hélas, les survivants ne survivent pas toujours, de sorte qu'il ne faut pas penser que si vous survivez une fois ou même deux fois de suite, votre destin vous protégera toujours et partout. Votre destin ne vous a rien promis ; il n'a rien juré ni sur La Bible ni sur nul autre livre. Il n'a pas juré du tout ; il n'a rien dit. Il a agit sans rien dire. Si l'on survit à un naufrage, on se met à croire que l'on survivra à tous les cataclysmes, que ce soit en haute mer ou en bas air. On est même tenté d'aller au Japon pour savoir si l'on survivra aux tsunamis et aux tremblements de terre. Et puis deux hélicoptères se rencontrent dans les airs, et c'est la fin, la fin de toutes les vies, de toutes les survies. Une fois de plus, le chemin bifurque et l'on se trouve dans les airs et pas dans un bateau, à la surface d'un océan.

« Une propriété remarquable de ces bifurcations est leur sensibilité », écrit et dit Prigogine. Tantôt je comprends ce qu'il dit et tout d'un coup, je constate que ces propos bifurquent, si bien que je ne comprends plus rien. Elles sont sensibles à quoi ? Je parle des bifurcations dont il parle, lui. Seraient-elles sensibles aux caprices de notre destin ? En tout cas, elles sont insensibles à notre sensibilité, à nos espoirs, à nos projets et à notre vie, en définitive. Elles construisent une autre vie qui nous détruit et moi, je n'appelle pas cela « sensibilité ». Je n'ai aucune idée de ce que les scientifiques pensent à ce sujet, et je crois que les victimes du crash auraient pu continuer à vivre, si les scientifiques pensaient moins à la mécanique quantique pour consacrer le plus clair de leur temps à la mécanique tout court, surtout à celle liée aux hélicoptères et à *leurs* bifurcations. De toute façon, la science est toujours dépassée soit par les événements, soit par elle-même. Elle se dépasse sans arrêt et c'est là que se trouve la différence entre elle et l'art qui demeure intact, de sorte qu'Homère est toujours aussi remarquable qu'il y a plusieurs siècles, tandis que Descartes et ses théories scientifiques nous font sourire, voire rire.

Poincaré dit que le physicien doit choisir des phénomènes répétables, sinon nous ne serons jamais capables d'établir les lois générales. Poincaré ne le dit pas aujourd'hui – cela va sans dire ; et son affirmation fait rire, de sorte que Prigogine rit sous cape. Il dit qu'aujourd'hui nous ne nous intéressons pas vraiment à ce que nous prévoyons avec certitude. Il ne le dit pas

aujourd'hui non plus et je me demande si je dois rire, sourire ou hocher la tête. Mais quand je joue les sonates de Beethoven, je ne hoche pas la tête, même si je suis en extase. Par parenthèse, il vaut mieux ne pas entrer en extase lorsque vous jouez du piano parce que, si vous le faites, vous risquez de rater pas mal de choses. Il faut tenir sous contrôle ce que vous faites– que vous soyez au piano ou ailleurs, en train de travailler. Si, par contre, vous *écoutez* les sonates de Beethoven, vous pouvez vous adonner à toutes les extases que votre sensibilité musicale est en mesure de vous offrir. Vous hochez la tête et tombez par terre. Mais ne vous roulez pas sur vos tapis, sinon vous n'entendrez pas toutes les nuances, toutes les transitions.

Aujourd'hui, on nous dit que les bifurcations sont sensibles ; demain, on nous dira qu'elles sont insensibles au point de nous laisser tomber tout le temps. Ce qu'elles font, d'ailleurs, qu'elles soient sensibles ou non ; qu'elles soient hypersensibles ou hydrosensibles, quelle que soit la signification de ce dernier terme. Parfois, en lisant un livre scientifique, nous nous demandons ce que signifie ce charabia, mais, contrairement à ce que nous pensons et sentons, il signifie quelque chose, si bien que le mot hydrosensible peut signifier quelque chose soit dans un cadre scientifique, soit dans un cadre non-scientifique. Ce terme nous parle de l'eau à laquelle nous sommes sensibles, surtout si nous buvons de l'eau sainte – en Russie, cela tombe sous le sens. Nous y sommes aussi sensibles lorsque nous nageons dans la mer Noire, entre autres ; entre autres. Nous sommes surtout sensibles aux bifurcations, surtout si elles se produisent dans notre cerveau, à l'intérieur de notre psyché. Nous pensons que cela ne peut nous arriver qu'en cours de route, sur un sentier de montagne ou sur une autoroute où un tas d'accidents nous attendent – avec impatience, comme je dis d'habitude. Mais parfois ils nous attendent avec patience, pendant des années. Il en va de même pour des briques qui ne tombent pas régulièrement sur notre tête – pas au cours de chaque promenade, en tout cas ; ce qui ne veut rien dire, rien du tout. Nous sommes des survivants, mais tôt ou tard les survivants meurent, eux aussi. Et, comme d'habitude, cela arrive plutôt tôt que tard.

Alors, il y a une pensée qui bifurque dans notre cerveau – il s'agit parfois d'un sentiment et de notre cœur – et nous ne savons pas quel chemin suivre et où nous diriger, dans quel but. À présent il y a des branches dans notre cerveau et Prigogine affirme que « de petites modifications dans la nature du système conduisent à un choix préférentiel d'une branche plutôt que de l'autre. » À bon ? Qu'est-ce que cela veut dire ? Que faut-il faire pour que le

choix s'opère sans problème ? « Pour cela, il suffit de briser la symétrie. » C'est ainsi que les livres scientifiques nous parlent. Tout paraît simple au premier abord ; et même au deuxième abord. Il est vrai qu'il ne faut rien arracher du contexte et qu'il faut lire tout le livre, d'un bout à l'autre, même si ces bouts se situent loin l'un de l'autre. Et si l'on ne comprend rien à rien – ou rien, tout simplement – il faut téléphoner à un ami qui comprend tout car il s'agit d'un scientifique qui passe son temps en compagnie des livres où il n'y a que des chiffres, des formules. D'ailleurs, dans le livre de Prigogine il y a aussi beaucoup de formules, de sorte que j'abandonne la lecture dès que je vois quelque chose comme cela. Dans mon enfance, j'adorais les mathématiques, et ensuite, quand je n'étais plus un enfant mais plutôt un adolescent, j'ai compris que je ne comprenais rien dans ce domaine et je l'ai abandonné et, par la même occasion, j'ai abandonné aussi une partie de moi-même. À présent je ne vois même plus cette partie parce qu'elle a l'air d'appartenir à quelqu'un d'autre. Cela m'arrive souvent et je me dis que je ne suis pas très différent des protagonistes de Musil qui parlent des éclats et des miroirs brisé – tout comme Agatha Christie. Oui, je ne peux plus me voir tout entier, même si je me regarde dans le grand miroir vénitien qui embellit ma salle à manger ; d'ailleurs, cette salle n'est qu'une partie de mon salon. Je vois une partie, mais je sais que cette partie m'appartient, et c'est bien suffisant, d'après les philosophes. Et d'après les mystiques qui ajoutent que notre partialité n'a pas d'importance et n'est pas grave en soi, pourvu que dans chaque partie – et même dans les parties qui ne sont plus là – il y ait une image de Dieu.

Je vois donc une multitude de chiffres, mais Prigogine recourt aussi aux mots pour dire, par exemple, que « le chaos est toujours la conséquence d'instabilités ». Je comprends cela très bien, malgré le fait que j'aie oublié toutes les mathématiques que je connaissais dans mon enfance. Pour savoir de quoi il s'agit en l'occurrence, il suffit de vivre une journée ou même une partie de cette journée. Tout est instable et même l'amour s'inscrit dans le cadre de cette instabilité. Nous nous disons que nous l'aimerons toute notre vie, quelle que soit l'identité de cette personne, et puis notre résolution vacille et le sentiment sur lequel cette personne s'est mis à compter bifurque, de sorte que nous sortons de chez nous pour essayer de trouver une autre personne à qui nous pourrions dire la même chose pour exprimer un autre amour ; ou le même amour, ce qui revient au même. Dans ce cas, nous ressemblons à Henri VIII qui changeait de maîtresse presque tous les jours, de sorte qu'on les comparaît à des chemises

ou à des gants ; et pour finir, on disait que les maîtresses du roi ressemblaient à des chaussettes. Même si elles n'étaient pas archiduchesses.

Mon destin bifurque, lui aussi. Je pensais que je me reposerais dans un petit pays luxueux. Mais dans n'importe quel pays moderne – quelles que soient ses dimensions et ses opinions politiques – il y a des broyeuses et des souffleuses. Globalité oblige, comme on dit aujourd'hui. Ou marché oblige, euro oblige. Bref – tout oblige et par conséquent vous êtes obligé d'acheter presque tout ce que vous voyez. Et si vous ne voyez pas grand-chose, on vous apporte quelque chose et on vous met cette chose sous le nez. Vous sentez cette chose – dans tous les sens du terme. Vous reniflez cette chose, comme si vous étiez un chat ; vous la regardez et la tâtez. Ensuite vous l'achetez, même si elle ne vous plaît pas. En l'occurrence il ne s'agit pas du dilemme que nous rencontrons tous les jours : plaire ou non. Même si cela ne plaît pas, nous l'achetons parce qu'il s'agit d'un signe extérieur et de nos richesses. Voici un signe, disent les structuralistes français. Et s'ils le disent – et ils le disent ; ils le répètent – nous devons acheter ce signe pour faire deux coups d'une pierre que nous trouvons par terre. Nous montrons ce signe et demandons à nos amis s'ils aiment ce signe. Et comme nos amis sont très polis et comptent en plus sur notre fortune, ils disent à l'unisson : « Oui, nous aimons ce signe. » Ainsi tout le monde prouve à tout le monde que tout le monde connaît Roland Barthes, Michel Foucault et tous les autres. Nous n'avons pas besoin de connaître leurs prénoms et même leurs noms. Il suffit de dire : « Quel beau signe », et tout le monde comprendra que nous sommes très intellos. En tout cas, personne ne pensera que nous parlons d'un oiseau qui chante avant de mourir ; sauf les ploucs, cela va sans dire.

Tout est instable parce que le monde est réduit à un chaos, comme pour donner naissance à un autre monde. Mais le Seigneur ne vole pas au-dessus de ce chaos, de ce vide, de cette instabilité ; par conséquent, nous sommes toujours dans le même monde auquel nous sommes tentés d'ajouter l'adjectif « immonde ». Non, nous avons assez de structuralistes, de tous ces savants qui prétendent qu'il n'y a rien au monde à part les langues qui nous mènent par le bout du nez et aussi par le bout de la langue. Et ce bout de la langue se promène partout et voyage même au-delà des villages dont parlait Kafka et sa famille nombreuse ; sa sœur, entre autres. Elle ne disait pas : « Le signe le plus proche. » Non, elle parlait des villages et Kafka acquiesçait d'un signe de tête. Cela me rappelle un film plutôt raté car on ne peut s'inspirer du roman de Proust pour faire un film. Et ce film-là brodait sur ce

roman et je n'ai pas apprécié cette broderie. Entre autres, quelqu'un a prononcé le mot « madeleine » – comme d'habitude, cela va sans dire. Dès qu'une conversation se met à rouler sur Proust – un rouleau à pâtisserie – tout le monde s'exclame : « Madeleine, madeleine. » Et certains disent même que le héros (ou plutôt l'héroïne) du roman consacré à tous les temps sans exception s'appelle Madeleine et pas Marcel. Et, comme d'habitude, nous avons affaire aux mauvais plaisantins qui disent que Proust était homosexuel. « Et ce n'est pas une mauvaise plaisanterie, contrairement à ce que vous pensez », ajoutent-ils. Et ils ne s'arrêtent pas là : ils ajoutent encore quelque chose. Ils ajoutent ceci : « Tous les homosexuels sont efféminés, ce qui fait que dans l'intimité ils rebaptisent leurs amis en leur donnant des noms de femmes. Proust s'appelait 'Madeleine' dans ces cercles intimes. N'avez-vous pas lu sa biographie qui a paru le mois dernier ? »

Dans le film que j'ai vu il y a quelques années, Marcel s'appelait Marcel, mais le réalisateur se sentait obligé d'introduire le mot « madeleine » dans son film, en pensant que personne ne le prendrait au sérieux, si aucun de ses personnages ne se donnait la peine de prononcer ce nom à haute voix. « Votre film parle de quoi ?

- De Proust.

- Quelle blague !

- Pourquoi ?

- Parce qu'il n'y a ni Madeleine ni pavés dans votre film. Il n'y a pas de temps retrouvé. Il n'y a pas non plus d'immortalité.

- Mais si. À un moment donné, Proust parle de l'immortalité de l'art.

- Il aurait dû parler de l'immortalité de l'âme : c'est plus important. Et Proust ne parlait que de choses importantes.

- Tout ce qui se trouve dans mon film est important puisque il s'agit d'un film dédié à Proust.

- Votre film n'est pas immortel. Ce n'est pas une vrai œuvre d'art. Savez-vous qu'une œuvre d'art que l'on peut appeler 'authentique' est censée survivre à son auteur ? Votre film ne survivra même pas aux pensionnaires des maisons de retraite. »

Bref, Marcel s'adresse à une jeune femme – elle n'est pas en fleurs – et lui pose la question suivante : « Puis-je connaître votre nom ? » Et la jeune femme qui n'est pas une fleuriste, contrairement à une héroïne de Chaplin, répond : « Madeleine. » « Ah Madeleine, Madeleine, Madeleine », dit Proust. Quelques secondes plus tard, il quitte l'assemblée pour

regagner ses pénates où une multitude de feuilles mortes l'attend – avec impatience, avec impatience. Il s'agit naturellement de feuilles de papier qui n'aiment pas leur état actuel car elles n'aiment pas la mort, à l'instar de la plupart des humains. Alors, elles attendent le maître de maison qui peut les sortir du tombeau car chaque vrai artiste est Jésus-Christ – jusqu'à un certain point. Non seulement il sort de sa tombe presque tous les jours, mais il ranime les autres, qu'il s'agisse de feuilles mortes ou de cadavres. Oui, les cadavres bougent, portent leur lit de mort et disent : « Nous ne pouvons accepter la mort avant de lire ce nouveau chef-d'œuvre. » Ils lisent le chef-d'œuvre en question et meurent une fois de plus, en emportant avec eux un sourire qui nous rappelle à la fois le Bouddha et la Joconde. D'après les spécialistes, il n'y a pas d'autres sourires de par le monde. Et bien, pour une fois les spécialistes se trompent : ils oublient le ricanement du Satan.

Prigogine ne l'oublie sans doute pas, sinon il ne parlerait pas de bifurcations et d'instabilité générale, généralisée, incrustée dans la texture de la vie. Il parle aussi d'un pendule sans friction qui, pour lui, représente un système stable, à toute épreuve. Nous nous disons toute de suite qu'il y a toujours des frictions, où que nous allions, car nous ne vivons pas dans le vide et l'endroit où nous vivons s'appelle le monde. Et dans le monde où nous vivons, il y toujours des frictions, et c'est pour cela que nos voitures ont besoin d'essence et de moteurs. S'il n'y avait pas de frictions, elles pourraient aller d'ici à Sakhaline. Les routes russes sont très mauvaises, mais si l'on en enlevait toutes les frictions, elles seraient presqu'aussi parfaites que les autoroutes belges qui sont éclairée toute la nuit. Il ne faut pas confondre Bruxelles avec Saint-Pétersbourg où l'on peut éteindre les lampadaires au mois de mai et aussi au mois de juin : n'oublions pas les nuits blanches. Mais il n'y a pas de nuits blanches en Belgique, abstraction faites de celles des insomniaques. Bref – on se demande pourquoi Proust n'utilisait pas ce mot de temps à autre –, il y a des frictions et des complications ; par conséquent, par conséquent. Et il faut faire avec, comme on dit. On le dit, mais on ne le fait pas toujours. C'est pour cela que nous avons toujours des terroristes, des récidivistes et des broyeuses de toutes espèces. D'ailleurs, je me demande ce que ferait une broyeuse – sans friction. Et le jardinier ? Il serait déjà sur l'île de Sakhaline.

Prigogine parle d'un système ; il parle aussi de brisures. En tout cas, selon lui, on peut briser la symétrie, où qu'elle se trouve. Cela me rappelle un peintre qui m'a toujours dit qu'il fallait à tout prix éviter toute allusion à la symétrie. Et comme sa femme était un bel exemple

de symétrie, il lui mettait des mouches partout, comme on le faisait à je ne sais quel siècle pour que les femmes soient encore plus belles ; encore plus belles que la Belle Hélène dont je parle souvent dans mes œuvres. Je reprends, comme je dis. Je ne sais pas si cette Hélène-là avait des mouches partout ou simplement sur une joue, ce qui lui permettait de briser la symétrie que ni Paris ni Aphrodite n'aimaient, mais passons, passons. (Encore un mot que Proust n'utilisait pas, malgré le volume de son vocabulaire.) Je passe et je trouve des brisures car il n'y a rien d'autre de par le monde. Et ces brisures se rapportent aux espoirs – mais pas aux désespoirs qui sont classables et non-cassables – et aussi au silence, à l'harmonie du monde qui n'a existé que l'espace d'un instant : tout au long du Big Bang. Même dans le jardin d'Éden il n'y en avait pas, contrairement à ce que prétendent les théologiens et les simples humains. Dieu a brisé cette harmonie en prononçant sa phrase la plus célèbre : « Vous ne mangerez point les fruits de cet arbre. » N'importe quelle interdiction brise les harmonies qui ne peuvent exister que dans un cadre harmonieux où aucune fausse note ne se fait entendre. Et une interdiction n'est rien d'autre qu'une fasse note qui veut dire que tout n'est pas ordre et beauté, sans parler du luxe et de toutes les voluptés dont on fait expérience à l'intérieur d'une harmonie. Et aussi à l'extérieur – partout où elle résonne, quel que soit le nombre des décibels qui la soutiennent.

Le mot « système » n'est pas très beau en soi car il nous plonge dans un monde technologique où la pollution est de droit. Mais quand les gens disent : « Il me tape sur le système », ils ne pensent pas à la pollution. Ils pensent plutôt à la destruction qui concerne leurs nerfs, leur patience et même leurs gênes ; si bien que je peux affirmer que le jardinier de mes voisins me brise le système. Il l'a déjà brisé, pour ainsi dire, étant donné qu'il tape sur lui depuis un an. Et si vous tapez sur quoi que ce soit, ce quoi et même ce soit se brisent, même s'il s'agit du rocher persécuté par des gouttes de la pluie. Tape, tape, tape, tape ; plof, plof, plof, plof. Et voici une brisure ou une cassure. En tout cas, les kabbalistes parlent de brisures et de vases. (Dans *L'Idiot*, Dostoïevski parle aussi d'un vase et même de sa brisure, mais ne il s'agit pas de même vase ; à moins que tous les vases ne soient pareils. Le même signe, pour ainsi dire.) La Kabbale nous dit que l'esquisse principale de la création commence avec les lumières qui sortent des yeux d'Adam ou plutôt d'Adam Kadmon, ce qui revient au même. Mais il ne faut surtout pas croire que tous les Adam sont pareils ou pareils au même : le jardinier n'a rien à voir avec Adam Kadmon, malgré le fait qu'il s'appelle Adam. Pourquoi ?

Parce qu'aucune lumière ne sort de ses yeux, à moins qu'il ne s'agisse de lumière noire. De toute façon, il y a de par le monde – ou plutôt au-dessus de lui – ce qu'on appelle « le soleil noir ». Pourquoi pas la lumière noire ? Elle est *à l'intérieur* de notre monde, pas *au-dessus* de lui. Si étrange que cela paraisse, cette lumière se concentre dans les yeux du jardinier qui la projette sur moi et sur le monde en général ; à l'exception de ses patrons qu'il épargne pour une raison connue, très connue. Après tout, son gagne-pain dépend d'eux ; et aussi son gagne-confiance. Il ne faut pas oublier qu'il devient Schumacher au moment où il enfourche la broyeuse.

Les vases dont parlent les kabbalistes sont nés de mélanges des lumières les plus inférieures – comme tous les hommes, somme toute. De quoi sommes-nous nés ? Oubliez l'image de Dieu l'espace de quelques instants. Ensuite, vous y reviendrez et chaque retour vous promet des délices, vu la nostalgie que nous éprouvons pendant les périodes de séparation. Nous sommes séparés – de Dieu ou de notre bien-aimée –, et puis, tout d'un coup, nous nous retrouvons. Il est vrai que nous ne sommes jamais séparés de Dieu ; même les athées les plus endurcis n'en sont pas séparés, malgré tous leurs efforts ou grâce à eux. Lorsqu'une brebis vadrouille quelque part, nous nous mettons à l'aimer vraiment. Puis elle revient et nous nous disons que nous l'aimons plus que les autres brebis qui nous sont restées fidèles. Proust procède de la même façon : s'il ne perd pas un amant, il ne l'aime pas. Mais dès qu'il commence à le perdre, il tombe amoureux de lui et écrit des lettres qu'on publie et qu'on étudie. Et on se dit : « C'est tout Proust. Voici qu'il est amoureux une fois de plus. Il lui suffit d'acheter un ticket de métro et de sauter dans un train pour tomber amoureux du premier passant sans souci, à condition que ce passant le trompe quelque part ; ou qu'il soit en train de mourir, de le quitter de cette façon. De la façon la plus naturelle, somme toute. »

Les commentaires vont bon train et les commentateurs suivent leur chemin. En tout cas, ils sont sur la bonne voie. On est toujours sur la bonne voie avec Proust. Vous vous dites que la duchesse est en réalité une comtesse et vous constatez que vous êtes sur la bonne voie qui se bonifie en s'allongeant. Et au bout de cette route vous vous trouvez au Paradis où l'art vous garantit l'immortalité parce que tous les chapeaux sont là, ainsi que les têtes, les Botticelli ; et les vases sont reconstitués, reconstruits, ressoudés. Et la symétrie ? est-elle brisée ou non ? Vous n'aimez personne ou plutôt vous n'aimez pas une personne. Cette personne vous aime, mais vous ne l'aimez pas. En d'autres termes, cet amour n'est pas réciproque et par

conséquent il n'est pas symétrique non plus. Et puis cette personne disparaît, et comme vous êtes Proust, vous vous mettez à l'aimer. L'espace d'un instant la symétrie règne dans votre monde : vous n'aimez pas cette personne et elle ne vous aime pas non plus à cause ou grâce à sa mort. La symétrie règne, de sorte qu'il y a de la symétrie entre deux branches. Vous représentez une branche – selon le livre de Prigogine – et cette disparue représente l'autre. Pour le moment, tout va bien ; et puis votre branche commence à craquer. Elle craque de plus en plus ; vous craquez, vous aussi. Tous ces craquements sont audibles et même visibles : vous êtes recouvert de fissures. En tout cas, votre cœur l'est, vous savez. Et vous savez que le cœur compte plus que les poumons et les testicules. Prigogine parle d'un champ qui brise la symétrie entre les deux branches. De quel champ s'agit-il ? des Champs-Élysées ? parce que Proust y jouait dans son enfance ? le long d'une allée qui porte son nom ?

Laissons Prigogine et Proust tranquilles. Et l'instabilité ? Elle nous poursuit partout – comme notre propre identité, d'après Malebranche ou quelqu'un d'autre. En fait, même si nous n'avons pas de personnalité, comme on dit, nous avons toujours cette instabilité, où que nous allions, où que nous nous réfugions, de sorte que l'on peut dire à propos d'une nullité : « Il a une personnalité remarquable. Il est tellement instable. » Mais les nullités ne sont jamais instables : leur médiocrité ou leur zéro est à tout épreuve, si bien que ce zéro ne bouge pas, quoi qu'il se passe. Les génies ont souvent le moral à zéro, mais le reste de leur substance est à cent, à mille, à un million. Le reste de leur substance est un oligarque russe et pas mes voisins ; surtout pas, à en juger par leur jardin. Et tout cela bouge, s'élève, se surpasse, saute par-dessus la tête.

L'instabilité me hante ou me tient compagnie dès le matin quand je commence à me demander si je dois travailler jusqu'à ce que le jardinier se réveille et se mette au travail ou abandonner mes œuvres à leur sort, à leur immobilité, à leur stabilité, à leur mort et aller en ville pour me divertir et tout oublier. Et puis j'entends des pas et je sais que ces pas sont dus à une sorte d'inspection qui se produit tous les jours parce que le jardinier, à l'instar d'un personnage de Nekrassov, fait le tour de sa propriété. Nekrassov parle du père Noël qui se promène en Russie pour voir ce qui se passe dans son royaume. Il en va de même pour le jardinier – il y a beaucoup de choses qui se ressemblent, même si elles ne s'assemblent pas – qui veut savoir ce qu'il doit faire dans la journée. Hier, je l'ai vu grimper sur une échelle pour atteindre plusieurs branches qui n'ont rien à voir avec les branches dont parle Prigogine. Je

n'en sais rien, d'ailleurs. Il se peut que toutes les branches soient unies, d'une manière ou d'une autre, de sorte qu'il n'y a qu'une branche dans le monde ; si bien que si vous coupez cette branche, tout le monde tombe puisque tout le monde est assis sur cette branche. On peut appeler cette branche « paix universelle », par exemple. Et celui qui la coupe invente une fois encore la bombe atomique ou hydraulique ou que sais-je.

Bref, le jardinier était parmi les branches, mais il essayait d'atteindre d'autres branches car les branches qui l'entouraient ne l'intéressaient pas. Je ne sais pas pourquoi, mais je sais qu'il touchait les autres branches – des branches plus ou moins lointaines – avec une sorte de canne ou de bâton, et je me demandais s'il voulait mesurer la distance entre son corps qui est capable de tout couper, et de ces branches-là. Alors, je me suis dit que cet exercice matinal ne présageait rien de bon. Un jour, ma voisine m'a téléphoné pour me prévenir que l'on allait abattre un arbre – à l'intérieur de *son* jardin, cela va sans dire. Cette fois, je n'ai pas reçu de coup de fil, et ce pour une raison bien connue, comme je l'ai déjà signalé, ce qui ne voulait rien dire. Je n'irai pas jusqu'à prétendre que rien ne veut rien dire ou ne dit rien, mais cette fois le silence de la part de mon téléphone ne signifiait pas grand-chose : mes voisins sont capables d'abattre tout ce qu'ils veulent sans se donner la peine de me prévenir de ce massacre. Le massacre à la tronçonneuse, à la broyeuse, à l'abatteuse, etc.

Donc, je m'attends au pire, mais rien ne se produit : ni le pire ni le meilleur. C'est ce que j'appelle l'instabilité. On voit quelque chose et on conclut quelque chose. On arrive à une conclusion et on se dit que tel ou tel événement doit se produire, sinon on ne comprend plus rien et par conséquent on ne peut se fier ni aux signes ni aux amis. On ne peut même plus se fier à ses propres yeux qui voient un jardinier grimper sur une échelle. Les yeux en concluent que les arbres intéressent le jardinier – en particulier leurs branches qui se situent assez haut par rapport à la surface de la terre ; sinon le jardinier n'aurait pas pris une échelle pour les atteindre et éventuellement les abattre. On ne fait qu'abattre et couper, et puisque il s'agit de branches, on se dit qu'on les coupera avant d'abattre l'arbre ou les arbres, les autres arbres. Non, cela ne colle pas ; et cela n'a pas de sens non plus. On cherche un sens – on ne fait que cela dans le courant de la vie – et on le trouve provisoirement. Pour le moment, on oublie les instruments qui abattent les arbres et on se concentre sur ceux à cause desquels les branches tombent comme des mouches. Bref, on s'attend à un bruit épouvantable, mais ce bruit ne vient pas, de sorte que l'attente est trompée et la symétrie détruite ; une fois de plus,

mais pas une fois pour toutes. Ce qui veut dire que l'on continue à espérer et que l'on compte toujours sur la symétrie, sur l'harmonie et la compréhension, le savoir et le pouvoir.

Attente-accomplissement. C'est une des variétés de la symétrie. D'ailleurs, il ne faut pas oublier que de temps en temps nous avons de bonnes surprises. Par exemple, nous nous attendons au pire – à un bruit infernal – mais il n'a pas lieu. Cela ne signifie pas que nous ayons à notre disposition le meilleur monde ou plutôt le meilleur des mondes *possibles*, mais nous ne sommes pas encore morts. Nous ne sommes pas sourds non plus. Le bruit infernal ne nous a pas encore assommés définitivement. Il se peut qu'il attende une autre occasion, une assomation spectaculaire. En tout cas, nous jouissons d'une sorte de sursis, une espèce de répit et c'est ce qui compte. Nous appelons cela des « petites joies » et j'en ai déjà parlé dans mes œuvres juvéniles et aussi plus tard car ma maturité n'a pas modifié mon attitude vis-à-vis des petites joies. J'ai même dit, à un moment donné, que les petites joies étaient grandes. Elles sont toujours grandes, à en juger par le sentiment du bien-être qui m'envahit lorsque le jardinier de mes voisins abandonne un de ses projets. En tout cas, ce jour-là, il n'a rien coupé, rien élagué – Dieu soit loué, Dieu merci. Autrefois, nous remercions Dieu pour tout, même pour de toutes petites joies. Nous continuons à le faire ; dans une certaine mesure. Il vaut mieux le faire – d'après Pascal – que de ne pas le faire, d'autant que cela ne nous coûte rien. Pour une fois.

Oui, je reprends, comme dit le même Pascal. Et une fois de plus il nous dit que nous devons haïr notre corps et aimer celui de Dieu. « Oui, vous ne vous haïssez pas assez, dit-il.

- Mais si, nous nous haïssons, disons-nous.

- Pas assez, pas assez, dit-il. Vous ne haïssez pas encore *tout* votre corps, votre corps *en entier*.

- Si, si, disons-nous.

- Non, non. Vous ne haïssez pas vos poumons.

- Si, si.

- Alors, dites-moi pourquoi vous respirez.

- C'est automatique, mécanique. Nous ne pouvons pas faire autrement.

- Une mauvaise habitude, hein ?

- Oui, sans doute.

- Il faut vous en défaire. Vous ne haïssez pas non plus votre estomac.

- Si, mais pas assez. Sans doute, pas assez.

- Pour une fois, vous avez raison. Pas assez. Il continue à s'occuper des aliments que vous mangez, de votre gloutonnerie.

- Désolé, disons-nous.

- Et votre tête ? à quoi pense-t-elle ? aux formules mathématiques ? Cela sert à quoi, votre science ?

- Nous savons qu'elle ne sert à rien.

- Vous avez tort, comme d'habitude. Elle vous détourne du droit chemin, par conséquent elle vous rend un mauvais service. Je reprends. Vous devez haïr vos jambes car elles vous mènent vers les vitrines. Vous devez haïr votre langue au moyen de laquelle vous léchez ces vitrines. »

On peut procéder de la même manière lorsqu'on parle de l'amour, j'imagine ; comme le fait Luc Ferry, par exemple. Il parle sans arrêt de l'amour et pourtant il n'est ni le pape ni un simple prêtre obligé de nous faire des sermons tous les dimanches. Il est un simple philosophe qui veut nous faire croire que tout va bien dans notre monde parce nous aimons les autres bien plus que nos ancêtres ne le faisaient dans le même domaine – dans le domaine de l'amour des autres, surtout des enfants. Oui, on commence toujours par les enfants – dans le domaine de l'amour et même dans celui de l'art. On vous dit que votre œuvre n'est pas assez simple ; en tout cas, le commun des mortels ne la comprend pas et par conséquent ne l'achète pas non plus. Et on vous conseille de prendre exemple sur les enfants qui sont purs, ouverts, curieux et simples, de sorte que ce sont eux qui vont au Paradis sans passer par le Purgatoire ; eux et pas les artistes qui, comme Dante, entre autres, doivent séjourner au Purgatoire pendant un certain nombre d'années. Donc, les enfants dessinent bien, jouent bien, écrivent bien et, d'une manière générale, tout ce qu'ils font est bien et bon. Et si vous n'êtes pas entièrement d'accord – par le plus grand des hasards –, un dialogue s'engage ; et au début de ce dialogue on vous dit que vous êtes pervers car seuls les pervers sont capables de ne pas aimer les enfants par-dessus tout et de tout cœur, toute âme, etc. On peut même parler des poumons à cet égard car on aime sentir les enfants dont la peau sent la pureté et même la sainteté.

« Vous n'aimez personne, dit-on.

- Je trouve que l'humanité est stupide, cruelle et bien inférieure aux représentants de la faune, que ce soit la faune polaire ou la faune tropicale.

- Vous avez tort. Les animaux ne sont pas créés à l'image de Dieu. Certes, il y a des poètes qui disent que si une grenouille se met à croire en Dieu, elle Le fabrique à son image. Autrement dit, son Dieu est une grande grenouille, une grenouille immortelle et omnipotente. Et omnisciente, à plus forte raison.

- Pourquoi pas ?

- Ne blasphémez pas. Dieu vous a créé à Son image et pourtant vous ne méritez pas vivre à l'image de Dieu car vous montrez à tout le monde à quel point cette image peut être déformée. Donc, c'est votre devoir d'aimer les autres, et même plus que vous-même parce que, en fait, vous ne méritez pas cet amour. Vous ne méritez même pas votre propre amour, cher Monsieur. D'autre part, vous vous devez de montrer une image qui soit digne de Dieu. Pensez à ceux qui vous regardent. Pensez surtout à nos enfants.

- Personne ne me regarde. Je sors rarement de chez moi.

- N'oubliez pas le Jugement dernier. Que vous soyez casanier ou non, vous serez jugé sévèrement. Vous devez aimer les autres d'autant plus sincèrement que vous vivez à une époque où l'on s'aime vraiment, pas hypocritement, comme autrefois. Commencez par les enfants, par les tout petits enfants.

- Mais ils crient et pleurent, surtout la nuit.

- Alors, vous vous dites : 'Plus cet enfant pleure, plus je l'aime.'

- Et s'il me mord ?

- Vous lui présentez l'autre joue ou l'autre bras. Un homme couvert de morsures aime les enfants. »

Une fois de plus, j'entends des pas, mais cette fois je constate qu'il s'agit de quatre jambes qui arpentent le jardin, ce qui ne présage rien de bon, comme d'habitude. Je me demande avec frayeur si, cette fois, la symétrie sera respectée ou bafouée ; ou détruite, autrement dit. Les jambes appartiennent au jardinier et à un homme que je ne connais pas. Les têtes qui planent au-dessus de jambes pensent à quelque chose et je suis presque sûr que les pensées produites par ces têtes concernent une multitude de coupures, de brisures, de bruisures ; ou de bruitesures. Ou blessures – de mon point de vue, du point de vue de mon corps, de mon système nerveux, de mon hypertension, etc. Il faut qu'un jour j'énumère tous ces etc. pour mesurer l'étendue des dégâts et des pertes irréparables. Je les mesure et je n'ai pas besoin de me concentrer outre mesure pour me rendre compte de quelles blessures il

s'agit dans cette affaire. Non, je n'ai pas besoin de me concentrer. Il suffit de cesser de jouer des sonates de Beethoven pour entendre toutes les blessures ; et pour en attendre une multitude qui va venir et ne va pas tarder. Les blessures et les jours, comme aurait dit Proust.

Cette fois, j'entends une machine dont je ne connais pas le bruit, si étrange que cela paraisse, étant donné que je connais tous les bruits de toutes les machines ; sans exception. Mais il paraît qu'il y a toujours des exceptions – même dans le domaine de la morale, selon Musil et son héros Ulrich. D'après eux, c'est cela notre morale : les exceptions qui confirment la morale, au lieu de l'infirmer. On peut même dire qu'il n'y a que des exceptions dans la vie. En tout cas, un scientifique a dit qu'il n'y avait pas de lois – pas seulement dans le domaine de la mécanique quantique, si j'ai bien compris. On ne peut pas dire que je ne comprenne jamais rien ou rien à rien : parfois, je comprends quelque chose à rien ou même à tout à rien. Mais il y a des gradations, des nuances. Tout n'est pas tout noir ou tout blanc, comme on dit – non seulement lorsqu'une conversation roule sur le cinéma. Il y a des nuances, de sorte qu'il se peut que je n'aie pas très bien compris ni même bien compris. J'ai peut-être moyennement compris ceci ou ce de quoi et de qui il s'agit.

J'entends une machine et cette fois je n'ai pas besoin de préciser que je reprends : la référence à cette machine se trouve au début du paragraphe précédent et pas au début du livre. Il suffit donc de relire le paragraphe en question pour savoir de quelle machine il s'agit. D'ailleurs, pour une fois je sais exactement quelle machine je contemple lorsque je regarde par la fenêtre. Cette machine s'appelle une brouette et je peux même affirmer que nous avons affaire à une brouette de jardinier, étant donné que c'est lui qui la pousse ; ce qui veut dire que cette brouette n'a pas de moteur. Elle n'est pas motorisée, autrement dit. Pour une fois, il n'y a pas de moteur dans une histoire que je raconte et c'est le moment de remercier Dieu pour les bienfaits qu'Il fait pleuvoir sur mon corps et mes oreilles et aussi sur l'humanité entière. Les bienfaits pleuvent et la brouette avance ; et le jardinier la pousse car elle ne peut avancer autrement, étant privée de moteur et de tout autre moyen de locomotion. À quoi sert-elle ? Rien ne sert à rien si ce rien n'a pas de moteur. Après tout, nous sommes au XXIe siècle, et nous n'avons aucune intention de reculer, de suivre l'exemple des crabes, comme disait Hamlet et personne d'autre, à l'exception de Günter Grass. Nous ne voulons pas reculer, même si notre but est de mieux sauter. Nous pouvons mieux sauter d'une autre façon. Nous nous entraînons dans un stade olympique et nous sautons de mieux en mieux. Nous ne

sommes pas encore des champions olympiques, d'autant que ce n'est pas notre but. Nous participons et nous sautons, ce qui veut dire que tout le monde saute. Mais nous sautons mieux que tout le monde, à l'exception des champions olympiques. Peu importe, peu importe : nous sommes grands et c'est ce qui compte. En tout cas, nos sauts sont grandissimes et personne ne peut le nier.

Qui plus est – il y a toujours quelque chose de plus, comme si le texte sautait, lui aussi – , je vois une femme à côté d'Adam et je me dis qu'il s'agit d'Ève ; et ce n'est pas la Bible ni Michel-Ange qui vont me contredire. Ni la plupart des autres peintres et des autres livres. Et cela prouve que le jardinier n'est pas si fort que cela, de sorte que je me demande si je dois avoir peur de lui. Est-il vraiment en mesure de me casser la figure ? Il n'arrive pas à faire bouger la brouette sans une aide extérieure. C'est bon à savoir, comme on dit : je peux me permettre d'être encore plus insolent à son égard. Quand la brouette négocie une pente dans le sens de la montée, Ève se met à côté d'Adam, de sorte qu'elle se trouve à ses côtés, face à la brouette, et ils poussent cette brouette, comme s'ils pouvaient remplacer un moteur fabriqué au XXIe siècle. Non, ils n'y arrivent pas, mais c'est tout comme, car la brouette avance. Elle négocie la pente et s'arrête pour permettre au jardinier de la remplir de feuilles et d'autres détritus au moyen d'une pelle, s'il vous plaît. Dans quel siècle sommes-nous ? dans quelle propriété ? dans quel parc de Versailles ? dans quel Postdam ?

Muet et presque paralysé –l'étonnement peut vous tuer, paraît-il – je regarde le couple biblique et les instruments qui font leur boulot presque silencieusement. Certes, j'ai entendu le grincement de la brouette, de ses roues et de je ne sais quoi d'autre. Elle grinçait et elle ne faisait pas « ta-ra-ta-ta, ta-ra-ta-ta », comme chante Carmen en imitant un signal militaire ou un signe qui signifie le départ de José pour sa caserne. Et ce n'est pas un signe signifiant et insignifié : la vie de José en dépend, de sorte qu'il est dépendant de ce signe et de tous les autres signes, cela va sans dire. Tout est signe ou multitude de signes, et nous le savons presque par cœur. Carmen est un signe, sa dance est un signe, un verre de vin est un signe, une fleur est un signe, surtout si c'est Carmen qui la jette. Et même les roses que j'ai mises sur la table de jeu sont un signe, ce qui me donne envie de m'en débarrasser une fois pour toutes. Pas de structuralisme chez moi, dans ma demeure, comme disait Faust à propos de Marguerite.

Le jardinier remplit la brouette et la pousse ; il est seul lorsque la brouette amorce une descente. Cette fois, il suffit de la pousser un petit peu ; pas trop, pas trop, sinon elle risque de s'écraser contre un mur de la maison ou du château, comme disent certains de riverains. Cela me fait penser au fait que je doive reprendre le thème lié à ma voisine qui vit de l'autre côté par rapport à ces voisins en question. Bon, je le reprends tout de suite, ce thème, sinon je risque de l'oublier et de le mettre à la fin du livre – dans mon *Temps retrouvé* qui portera le titre *Thèmes repris*. Pour en terminer avec Adam et Ève, il faut préciser que la femme du jardinier se tenait à ses côtés, même quand il dirigeait le stade descendant de la brouette. (J'ai écris « broyeuse ». Une mauvaise habitude, une de plus.) Elle *n'intervenait pas* dans le rituel de la descente, mais elle était *prête* à intervenir, au cas où son intervention aurait été *nécessaire*. Par exemple, elle se serait précipitée vers son mari, si celui-ci avait amorcé une chute, pour une raison ou pour une autre. Et comme il n'est plus aussi fort qu'autrefois, les raisons de sa chute se multiplient à vue d'œil.

Ma voisine de l'autre côté – du côté de chez mon autre voisine – est assez forte psychiquement, de sorte qu'on pourrait la prendre pour un homme – ce que Proust faisait tout le temps, en tout cas dans le cadre de son roman –, si elle n'était pas féministe à tout crin. Il y a des hommes-féministes ; et cela me fait penser à un roman soviétique qui s'intitule *L'Homme-amphibie*. Il n'est pas difficile de deviner que cet homme vit sous l'eau et étouffe à la surface de la terre où il est obligé de séjourner, de temps en temps, car il est entouré d'ennemis. Tout le pays, toute l'Union des Soviets étaient entourés d'ennemis, et nous le savions tous, sinon nous n'aurions pas compris pourquoi on venait nous chercher au milieu de la nuit pour nous emmener en prison. Nous nous disions que nous étions arrêtés pour que les ennemis de notre jeune république soient anéantis une fois pour toutes. Mais cette fois – la fois où nous étions arrêtés – n'avait rien à voir ni avec *une* fois ni avec *toutes*. On pouvait nous arrêter et ensuite nous relâcher – au bout de dix ans. Mais ensuite on nous arrêtait de nouveau et les ennemis étaient toujours à nos portes, de sorte qu'on nous arrêtait sans arrêt, parfois deux fois dans la même nuit.

Je me demande si je ne porte pas cette espèce de paranoïa – ou une autre espèce, toutes les espèces – dans mon corps et aussi à l'intérieur de mon cerveau. La question que je me pose à présent se rapporte surtout à mes voisins que je n'ai pas envie de tuer, pas encore. Mais cela va venir, comme on dit quand on sent qu'on est prêt à tout pour se débarrasser de

mauvaises sensations et d'absence de confort. En effet, nous sommes prêts à tout pour mener une vie confortable – aussi confortable que celle que nous offrent nos voitures et nos lave-vaisselle. Et si quelqu'un nous empêche de mener cette vie que le XXIe siècle nous offre grâce à la technologie moderne et postmoderne, nous tuons ce quelqu'un, cette personne-là. En tout cas, nous voulons la tuer. Comme dit Agathe dans le roman de Musil : « Je veux tuer Hagauer. » Autrement dit, elle veut tuer son mari qui l'ennuie à mort et lui tape sur les nerfs et même sur les gênes. Et son frère lui dit : « Pourquoi pas ? Tout le monde veut tuer quelqu'un. » Je me demande s'il pense à son père qui est déjà mort, entre parenthèses. Il a peut-être voulu le tuer, autrefois, comme aurait dit Freud.

Alors, nous parlons de la mort du père. Tout le monde a tué son père, paraît-il – non seulement à l'aube de la vie de l'humanité. Il ne s'agit pas toujours de pères primordiaux nés juste après le Big Bang. Il y a des pères qui naissent des millions d'années *après* le Big Bang ; et d'après Freud, nous devons tuer ce père pour nous repentir par la suite, pendant des années. Je ne me rappelle pas à quoi rime ce repentir, mais il doit rimer à quelque chose, sinon Freud n'en aurait pas parlé. D'après les freudiens, Freud n'a jamais parlé en l'air, comme s'il n'y avait jamais eu d'air autour de lui ; ni à Vienne ni à Londres. Alors, on se demande comment il a pu vivre jusqu'à un âge plus ou moins vénérable. Mais ce n'est pas l'âge de Freud qui nous préoccupe en ce moment. Il s'agit cette fois des meurtres que nous commettons tous les jours, d'après Oscar Wilde. Nous tuons ceux que nous haïssons et celles que nous aimons ; et *ceux* que nous aimons aussi, surtout quand il s'agit d'Oscar Wilde. Et si nous ne tuons pas nos pères directement, au moyen d'un couteau ou d'une balle ou de quelques gouttes d'arsenic, nous les tuons autrement : nous faisons durer le plaisir de la tuerie. Nous les tuons tous les jours, à longueur de journée. Nous les tourmentons, nous les contredisons, nous leur disons ce qui ne leur plaît pas. Et rien ne leur plaît, rien de ce qui sort de notre bouche. Mais ces petits riens continuent à sortir de notre bouche car nous sommes résolus de tuer nos pères, de les faire mourir à petit feu. Et nous n'augmentons pas le feu, nous ne le rallongeons pas – pour faire durer le plaisir. Et notre plaisir est immense parce que nous désirons notre mère. Nous pouvons donc désirer la mort de nos pères ou de notre père, si nous n'en avons qu'un seul. Il se peut qu'au cours de notre vie, nous ayons plusieurs pères. Nous en tuons un et notre mère se remarie, malgré nos conseils et nos suppliques. Nous disons à notre mère : « Maman, pourquoi voulez-vous vous remarier ?

- Parce que je me sens seule.

- Mais je suis là.

- Qui ?

- Moi, moi.

- Et alors ?

- Je suis là, votre fils.

- Vous n'êtes pas mon mari, mon fils. Et j'ai besoin d'un mari. N'avez-vous pas besoin d'un papa ?

- Pourquoi pas ? J'ai besoin de tuer quelqu'un et n'importe quel père convient parfaitement à ce rite primordial, antédiluvien.

- Pourquoi voulez-vous le tuer ? parce que vous m'aimez ? parce que vous voulez coucher avec moi ?

- C'est un rite freudien, voilà tout. Je le ferai pour le salut de l'humanité. Je ne veux pas avoir un père sur l'inconscient que je dois nettoyer tous les jours, sinon bonjour les dégâts. Et je ne veux pas dire 'bonjour' à n'importe quel dégât, quelle que soit sa grandeur. Je dis 'au revoir' à tous les dégâts. »

Si nous continuons sur notre lancée, nous dirons à la fin que nous n'irons plus jamais dans les musées, par peur de voir les tableaux de Degas. Mais il y a des limites aux mots et au langage, n'en déplaise à Lacan et *ijé s nim*, comme disent les Russes ; ce qui veut dire que, bon gré mal gré, ces copains doivent accepter cet état de choses, ce rejet de la langue. Lorsque je parle de Lacan – et j'en parle de temps à autre – je m'attarde toujours sur la langue, sur le langage et ses gages. Mais, malgré tout, l'amour que celui-ci – Lacan, autrement dit – portait à toutes ces langues, il parlait aussi d'autres objets ou d'autres notions. Il y a par exemple des miroirs à l'intérieur de sa théorie et autrefois je savais ce qu'ils reflétaient. Mais j'ai tout oublié ; en tout cas, j'ai oublié les miroirs de Lacan et leurs reflets. Tant pis, tant pis. Je n'ai aucune envie de me replonger dans la lecture de ses œuvres, des œuvres de ce dernier ; ou de ce premier, comme disent les lacaniens. Non, ils disent d'abord « Freud », mais ils ajoutent toute de suite « Lacan ». Et leur voix résonne plus fort lorsqu'ils prononcent le nom de Lacan. Ils y sont plus habitués, peut-être. Pourquoi ? Parce que tout le monde connaît le mot « Freud » ; cela fait partie de notre langue et aussi de notre langage ; et même de notre langage de tous les jours. Par contre, Lacan ne fait pas encore partie de notre vie quotidienne, de sorte qu'il faut répéter son nom sans discontinuer pour l'enfoncer dans les crânes, comme aurait dit Lénine. Lacan, Lacan, Lacan, Lacan, Lacan. C'est une sorte de symphonie que les

lacaniens exécutent tous les jours, plusieurs fois par jour. Mais il ne faut surtout pas confondre leur symphonie avec la broyeuse de mes voisins.

Revenons à ma voisine de l'autre côté ; il faut préciser que cet autre côté n'a rien à voir ni avec le miroir de Lacan ni avec celui de Lewis Carroll. D'accord, d'accord : c'est un autre miroir ou plutôt il s'agit d'une absence de miroir. Il est vrai que nous souffrons tous de narcissisme, ce qui ne veut pas dire que nous en souffrions *toujours et partout*. Et même si c'est le cas, nous n'avons pas toujours la possibilité de nous regarder dans un miroir. Je rencontre ma voisine, n'importe laquelle de mes voisines ; toutes mes voisines. Je les regarde en face et je ne vois que leur *face* – leur visage, autrement dit ; soit dit en français. Et je ne m'y vois pas, parce que leur visage n'est ni un miroir ni un lac. Bref, mon reflet est absent de ces rencontres ; mais mon narcissisme est toujours là car je n'ai aucune intention de m'en débarrasser. Bon, ma voisine se tient à deux mètres de mon corps, ce qui ne veut rien dire, rien du tout. Elle attend un coup de fil de son grand amour et celui-ci, ce dernier, son grand amour lui téléphone. Bon, elle disparaît, elle me téléphone et elle me parle de mes voisins. Une fois de plus elle me dit que mes voisins de l'autre côté ne l'invitent pas parce qu'ils ont peur qu'une femme divorcée ne pique soit Pierre, soit Nathalie. Les femmes divorcées ne font que cela, paraît-il. En tout cas tout le monde pensent qu'elles ne font que cela, qu'il s'agit de leur hobby, voire de leur métier ; surtout si elles n'ont pas de métier et ne travaillent pas.

Je raconte cette histoire à ma femme de ménage. Je m'attends à un rire car tous mes amis sans exception ont la même réaction : ils rient quand je leur parle de ce que ma voisine me dit à propos de son statut social et de l'attitude que les gens adoptent vis-à-vis de ce statut. Ouil-juil-juil. Je crois que j'ai déjà reproduit le son que ma voisine produit lorsqu'elle parle de cette attitude que les gens mariés adoptent vis-à-vis de son célibat. Ces juil-juil signifient qu'il ne faut surtout pas envoyer des invitations aux personnes solitaires : elles piquent tous ce qu'il y a à piquer. Même les bijoux, parfois. Ce n'est certainement pas le cas de ma voisine. D'ailleurs, contrairement à Proust, je n'ai pas envie de l'épier, de me mettre à côté de son portail pour guetter ses sorties : je ne suis pas amoureux d'elle. Après tout, elle n'est pas la duchesse de Guermantes. Il s'agit d'une aristocrate, mais elle n'est pas duchesse. Et même si elle en est une, elle ne sera jamais la duchesse de Guermantes. D'ailleurs, cette dernière ne m'intéresse pas non plus – hors du cadre de ce roman proustien ; je parle d'*À la recherche*,

naturellement. Dans la vie de tous les jours, je la laisserais tomber ; peut-être pas dans tous les sens du terme car on ne laisse pas tomber ce qu'on n'a pas.

Je parle donc à ma voisine de l'autre côté ; à la féministe, autrement dit. Je ne sais pas si Nathalie est une féministe ou non ; et cela m'est égal car je ne suis pas Proust. Je n'ai pas envie de connaître mes personnages de fond en comble ; ou de les croiser avec d'autres individus. Si je dis féministe, je parle de l'autre côté et de la femme qui y habite ; jusqu'à nouvel ordre. Mais cette fois, je lui parle par l'intermédiaire du téléphone qui reproduit le son de sa voix – tant bien que mal. Je préfère écouter ces Ouil-juil-juil en plein air, faute de salles de concert, d'espaces clos. Cela *sonne* mieux, comme on dit. (Critiqué par les puristes.) Ouil-juil-juil, ouil-juil-juil-juil. D'abord elle dit : « Elle s'est dit » et ensuite j'entends ces ouil-juil-juil-juil-juil-juil. Et je comprends ce que cela veut dire. Cela veut dire que ma voisine de l'autre-autre côté – Nathalie, autrement dit – a peur d'être privée de son mari. Et c'est ce qu'elle se dit en pensant à cette privation douloureuse. Je me demande si, pendant le procès qui viendra un jour ou l'autre, je ne devrais pas décrire ma situation et l'état des choses que je subis presque tous les jours au moyen de cette demi-exclamation : Ouil-jiul-jiul, ouil-juil-juil, ouil-juil-juil, ouil-juil-juil, ouil-juil-juil, ouil-juil-juil, ouil-juil-juil, ouil-juil-juil, ouil-juil-juil. (Ou vaudrait-il mieux dire « ou-ou-ou-ou-ou-ou » ? comme un loup ? un chien blessé ?) En principe, ça marche ; dans mon cas, en tout cas. Je compatis aux misères de la féministe, de sa privation : elle n'a jamais été invitée chez Pierre et Nathalie. D'ailleurs, je me demande si elle connaît leur jardinier. Peut être non. En tout cas, elle ne souffre pas du bruit de la broyeuse.

« Moi non plus. Ils ne m'ont jamais invité.

- Mais j'habite ici depuis onze ans. Pas une seule fois. Elle se dit : 'Ouil-juil-juil-juil', et elle ne m'invite pas. Lui non plus. Et dire qu'il y a des gens qui les appellent les 'châtelains'. Châtelains ? eux ? Ces gens-là n'ont jamais vu de châtelains, pas une seule fois. Et leur maison ? un vrai château ? Ouil-jiul-jiul, ouil-juil-juil, ouil-juil-juil, ouil-juil-juil, ouil-juil-juil, ouil-juil-juil, ouil-juil-juil, ouil-juil-juil, ouil-juil-juil. »

À la fin de la conversation, elle m'a promis de téléphoner à sa copine dont le mari connaît le mari de Nathalie. Ainsi il pourra parler à ce dernier mari pour lui dire quelques mots au sujet de mes souffrances et de mon problème professionnel. Personne ne se soucie de mes souffrances, comme si tout le monde disait : « Pas de soucis, pas de soucis. » Personne ne le

dit – pas à ce propos, en tout cas –, mais c'est tout comme. Je parle donc de ma profession et de l'impossibilité où je me trouve. Et cette impossibilité s'appelle « chômage technique ». « Oui, depuis que la broyeuse donne des concerts dans le jardin de mes voisins, je suis au chômage technique ou plutôt virtuose. Deux artistes d'une telle envergure ne peuvent se produire en même temps. Les artistes respectent les droits des autres artistes. Personne ne marche sur les pieds de personne. Tant que la broyeuse se produit, s'exprime, je ne toucherai pas mon piano. Tant qu'elle tient le plancher, comme disent les Anglais. Ou tant qu'elle broie les feuilles et tond les pelouses. »

« C'est tout ce que je peux faire », a dit ma voisine ; à la fin de notre conversation. Elle l'a répété trois fois, comme s'il s'agissait une fois de plus de ces juil-juil ; ou de ces yo-yo. J'avais même envie de lui dire que je l'avais entendu. Il va sans dire que je ne lui aurais pas dit : « Je vous ai compris. » Elle m'aurait ri au nez et aussi au téléphone. « Alors, vous vous prenez pour le général de Gaulle à présent. » C'est ce qu'elle m'aurait répondu. Et elle aurait ajouté que de Gaulle avait peut-être compris quelque chose. « Mais il n'a rien fait. Pas dans ce sens-là, dans le sens de sa compréhension. » Et notre conversation ? celle qui a eu lieu dans la réalité et pas dans mon imagination ? Je n'ai pas tout de suite compris ce qu'elle voulait dire et insinuer. Il s'agissait plutôt d'une insinuation et n'importe quelle insinuation – digne de ce nom, digne de ce nom – oblige celui ou celle à qui elle s'adresse à réfléchir ; sinon tout devient plat et tout le monde se dit qu'il s'agit plutôt d'un argument massue, étant donné le primitivisme et la lourdeur de cette soi-disant insinuation.

Alors, je réfléchis au sujet de l'insinuation de ma voisine pour qui ce n'était sans doute pas une insinuation. C'était, comme on dit en anglais, un *statement* qui, dans le domaine de la langue française, s'apparente plutôt à un argument massue ou à une affirmation. J'affirme, j'accuse, etc. Cette fois, ma voisine n'accuse personne, pas même mes voisins : elle ne veut pas se mouiller, c'est évident, et je l'avais su avant de la rencontrer, avant de savoir que j'aurais une féministe à mes côtés ou plutôt à côté de mon jardin ; une féministe divorcée. Elle est sans doute une gaie divorcée, comme dit un film américain. Étant donné la longueur de notre histoire et la grandeur de notre monde – je pense surtout au nombre de ses habitants – tout ce que nous disons reflète les dires des autres, de sorte que ce n'est peut-être pas la peine de dire à chaque fois : « Comme dit celui-ci, cet Anglais-ci, cette Russe-là. » Non, ce n'est pas la peine ; il suffit de dire ce qu'on a à dire sans se soucier des autres dires et des autres

langues. En anglais on dit ceci et puis on traduit tout cela en français – si cela vaut la peine, cela va de soi. Et on traduit souvent ce qui ne doit pas être traduit, étant donné la qualité de ce qui a été dit ou écrit. Et pourtant on traduit surtout ce qu'il ne faut pas traduire, de sorte que l'écologie terrienne en souffre encore plus que sous les attaques des gaz à effet de serre et des marées noires.

Entre-temps, je continue à réfléchir au sujet de l'affirmation de ma voisine. « C'est tout ce que je peux faire. » Cela rime à quoi ? Je ne lui ai rien demandé, sauf un conseil qu'elle ne m'a pas donné, d'ailleurs. Elle a téléphoné à sa copine et je lui suis très reconnaissant pour ce coup de fil, même si je pense qu'elle passe ce genre de coups de fil tous les jours sans qu'on lui demande quoi que ce soit. Même si personne ne se plaint de ses voisins, elle passe ces coups de fil car elle est assez bavarde, à en juger par le nombre de fois que j'ai entendu la tonalité « occupé » en lui téléphonant. J'imagine qu'elle ne prononce pas cette phrase à la fin de toutes les conversations qu'elle entame au téléphone pendant ses heures de loisir. Et comme il n'y a que des heures de loisir dans sa vie qui ne ressemble en rien à celle que mènent Adam et Ève, nos travailleurs de choc, elle passe son temps à passer des coups de fil. Elle les collectionne pour ainsi dire, de sorte que si on lui pose la question liée à ses hobbies et aux tableaux qu'elle possède, elle doit répondre : « Je collectionne des coups de fil. J'ai une belle collection, vous savez. Dommage que vous ne puissiez l'admirer ou y participer. Vous savez que je ne vous téléphone pas. Et vous savez très bien pourquoi je ne vous téléphone pas. »

Je sais pourquoi elle ne me téléphone pas – à moi. *Primo*, je ne suis pas son grand amour ; *secundo*, je ne suis même pas son petit ami. Je veux dire que je ne suis même pas son ami tout court. Quelle que soit la longueur de nos vies respectives, elle n'inclut ni amitié ni amour ; ni tout court ni *otherwise*. Bon, je me suis déjà résigné à ce sujet qui concerne le cadre de mes relations avec ma voisine d'à côté. Mes autres voisins ne sont pas vraiment « d'à côté », étant donné le bruit à l'origine duquel ils se trouvent par l'intermédiaire de leur jardinier. Ce bruit retentit à travers ma maison, si bien que je ne peux pas dire que mes voisins – Pierre et Nathalie – habitent à côté : ils habitent chez moi et je les entends tous les jours sans les voir pour autant. Ce sont un homme et une femme invisibles, quoique audibles, très audibles. *Le couple audible*. Pas mal comme titre.

Je reprends donc mes réflexions que je centre de plus en plus sur la dernière phrase de ma voisine qui voulait dire quelque chose en disant cette phrase. Chaque mot veut dire quelque chose, même s'il ne veut rien dire. Parfois même, ce qui ne veut rien dire, nous cause plus de soucis que ce qui va sans dire. Si cela va sans dire, on peut toujours se demander pourquoi on le dit ou plutôt pourquoi les autres le disent ; et on se demande pourquoi on doit écouter tout ce que l'on connaît par cœur. On n'est plus à l'école, que l'on sache. Et l'on en sait assez pour savoir que l'on n'est plus à l'école. Mais il y a des individus et aussi des gens qui aiment enfoncer les clous. Ils ont quelques clous dans la tête ; ils les sortent de leur tête et ils les enfoncent de plus en plus dans les crânes qui se trouvent à proximité de leur tête. Ces crânes-là reçoivent *l'information* – c'est ce mot qu'il faut prononcer aujourd'hui – et ils se rendent compte qu'il ne suffit pas de recevoir cette information. Il faut qu'elle soit *enfoncée*, sinon elle ne vaut rien et s'évapore tout de suite, dès qu'on ne voit plus la tête d'où elle sort ; la tête qui enfonce cette information dans les crânes, dans les mémoires et ainsi de suite.

Je me dirige vers la phrase de ma voisine ; je la capte et la tiens dans mes mains et aussi dans mon cerveau. Et même dans ma mémoire qui commence à s'en souvenir. Ma mémoire me répète cette phrase, et une fois de plus je me dis qu'elle signifie quelque chose car ma voisine n'est pas stupide. Elle est tout ce que l'on veut, mais elle n'est pas stupide. D'ailleurs, elle ne serait pas stupide, même si l'on voulait qu'elle le soit. Pourquoi vouloir que ma voisine soit stupide ? Je pensais qu'elle allait m'aider à me débarrasser du bruit produit par mes voisins ; sanctionné par mes voisins. Elle n'a rien fait de tel. Elle a téléphoné à sa copine et celle-ci a promis de parler à son mari, de sorte que je me demande si cette chaîne qui se compose de causes et d'effets s'arrêtera là ou non. Il se peut qu'elle s'arrête au moment où la copine se mettra à parler à son mari pour lui dire que mes voisins – elle les nommera en leur donnant leurs vrais noms – font du bruit qui dérange un pianiste, un écrivain et que sais-je. Et son mari lui répondra : « Écoute, Pierre et moi, nous avons d'autres sujets de conversation. Millions. Comprends-tu ce mot ? Millions, voir milliards. Et tu me parles de nuisances sonores et d'un piano qui joue les sonates de Beethoven que tu ne connais pas, toi non plus. Pourquoi ? Parce que ce n'est pas la peine de le connaître vraiment, personnellement. Si tes copines te parlent des salles de concert qu'elles fréquentent, tu leur dis : 'Beethoven.' Si ça ne suffit pas, tu ajoute : '*La Pathétique*, *Le Clair de lune*' et elles

applaudiront. Et tu passeras pour une femme cultivée et même une intello. Si c'est ce qu'il te faut. »

Mais supposons que cela aille plus loin parce que toutes sortes de choses vont plus loin et nous ne savons pas toujours où ces choses-là et les autres choses peuvent s'arrêter pour nous aider ou nous anéantir. Parfois, nous pensons qu'elles s'arrêtent dans un endroit qui nous aidera et nous faisons même le signe de la croix pour remercier le Seigneur de sa bonté. Et puis nous constatons que l'endroit qui nous paraissait propice à nos désirs et à l'accomplissement de tous nos vœux et même de ceux que nous entendons pendant les fêtes et le jour de notre anniversaire s'avère hostile à tous les vœux de bonheur et aussi à l'état de choses où nous sommes enracinés, faute de mieux, faute de temps. Nous sommes enracinés quelque part et nous n'aimons ni notre enracinement ni l'endroit où cet état de choses a lieu, si bien que nous attendons un coup de bol susceptible de renverser la situation où nous nous trouvons. Nous espérons qu'il nous mette dans une autre situation et nous permette de vivre dans un autre cadre où nous nous sentirons à l'aise et même dans notre assiette, ce qui n'est pas facile, étant donné qu'il n'y a qu'une assiette où nous pourrions nous sentir chez nous.

Alors, cela va plus loin – en tout cas, dans le cadre de mon imagination qui est assez fertile pour admettre que cela peut aller plus loin. Peut-être pas *très* loin, si bien que je ne peux compter sur cette conversation à moitié imaginaire et je ne peux espérer que le bruit cesse du jour au lendemain et que j'entendrai enfin la musique de mon cœur et de mes pensées. Non, on ne peut compter sur la compréhension totale des gens, même si les gens en question sont gentils et compréhensifs. Ils comprennent que cela vous gêne et ils se disent : « Au lieu de travailler huit heures par jour, notre jardinier ne travaillera que sept heures. » Et puis ils ajoutent, après une courte réflexion : « Oui, mais pendant ces heures-là, il mettra des bouchées doubles. » Et au lieu de ne plus entendre la souffleuse, une seule, vous en entendrez deux parce que le jardinier de vos voisins a deux bras et par conséquent qu'il peut manipuler deux souffleuses et même deux broyeuses. Il a aussi deux jambes et ses jambes sont en mesure de lui donner un coup de main. En fait, une souffleuse peut être manipulée par un pied, à condition d'être dessinée de cette façon, destinée à cette utilisation. À notre époque humaniste, on pense à tous les invalides sans exception ; on pense aussi aux jardiniers manchots qui doivent travailler pour gagner leur pain à la sueur de leur front, même si ce gagne-pain demande le concours de leurs jambes. Ils poussent des souffleuses et leur font

exécuter toutes sortes de manœuvres, grâce à une pédale qui ne fonctionne pas comme les pédales d'un piano.

Si vous appuyez sur une pédale dont votre piano est généreusement pourvu, vous entendez un *autre* son ; mais le piano *ne bouge pas*. Le son d'une souffleuse ne bouge pas : il est toujours fracassant, tonitruant, même si la souffleuse en question obéit à vos pieds et pas à vos doigts. Mais grâce à la pédale, elle bouge en tous sens ; tantôt elle s'approche de la haie qui la sépare de votre jardin, tantôt elle s'éloigne et vous vous dites « ouf ». Trop tôt : les souffleuses ne reculent que pour mieux sauter. Et la souffleuse saute lorsqu'elle obéit aux ordres des pieds. Elle saute et vous vous demandez si elle est capable de sauter par-dessus la haie pour vous importuner sur votre territoire. Et puis le bruit devient si infernal que vous ne pouvez plus vous poser des questions. Vous êtes étendu par terre et n'attendez plus rien. Vous *en*tendez tout, mais n'*at*tendez rien. C'est ainsi que fonctionne des langues humaines et peut-être celle des animaux.

D'ailleurs, les langues humaines perdent des mots puisque certains d'entre eux ne sont plus corrects ; pas sur le plan grammatical. C'est la politique qui s'en mêle et aussi notre humanisme du XXIème siècle, de sorte qu'il est plus correct de dire « humanistiquement correct » ou « humoristiquement correct », ce qui est plus correct sur le plan grammatical ; en tout cas, d'après mon ordinateur dont le correcteur d'orthographe n'est pas d'accord avec l'adverbe « humanistiquement ». Prenons, par exemple, le mot « invalide » qui n'est plus tout à fait valide, à en croire ce correcteur humaniste et peut-être politique. Il nous dit qu'il ne faut pas dire « manchot » ; il s'agit en l'occurrence d'un mal prenant et d'un mal manipulant et d'un mal jouant du piano. Et encore, et encore. Le frère de Ludwig Wittgenstein avait perdu le bras droit pendant la Première guerre mondiale. Alors, Ravel et Prokofiev ont écrit un concerto pour lui ; chacun a écrit un concerto pour la main gauche et pour le piano. Il y a donc deux concertos pour piano que l'on joue aujourd'hui avec la main gauche, même si l'on a une main droite en sa possession ; si l'on a deux mains, deux bras, deux pieds et deux jambes, ce qui est important pour faire marcher les pédales. Par conséquent, le piano peut rester là où il est et même *sonner*, même si vous avez une main de moins. Cela ne marche pas si vous avez *moins d'une main*, de sorte qu'il ne vous reste que des pieds pour jouer du piano. Mais cela ne va pas car ni Ravel ni Prokofiev n'ont écrit un concerto pour le pied gauche ; ou pour le pied droit. Ils n'ont même pas écrit de concertos pour deux pieds. On peut jouer n'importe quel

concerto comme un pied – ou comme deux pieds – et cela va de soi pour ceux qui connaissent la langue française.

Et si vous n'avez plus de jambes ? si vous êtes un malmarchant, autrement dit ? un malcourant, un malsautant, un maljouant à la marelle ? En ce cas, vous pouvez toujours jouer du piano, pourvu que vous ayez une main, pour mettre les choses au pire. Mais vous mettez les choses au mieux et du coup vous avez deux mains que vous mettez sur le clavier, si bien que vos doigts sont à présent en bonne position et peuvent se mouvoir le long des touches, à droite et à gauche. Et les pieds, les jambes ? et les pédales ? Mais c'est très chic, voyons. Si vous n'utilisez pas les pédales, on dit que vous êtes comme Rachmaninov qui n'avait recours aux pédales que rarement, surtout à la fin de sa vie, en plein milieu de sa maturité. Et Gieseking ne touchait pas les pédales lorsqu'il jouait Mozart ; c'est un fait bien connu et jamais contesté, à ce qu'il paraît. Pourquoi ? Parce qu'il a décidé que Mozart lui-même n'avait jamais utilisé les pédales. Vous pouvez donc égaler Rachmaninov et même Mozart – même si vous n'avez aucune jambe et aucun pied. Et si vous n'avez pas de derrière ? si vous êtes un malassis ? Vous pouvez vous mettre à genoux devant le piano ; par la même occasion, vous serez à genoux devant les compositeurs que vous exécuterez. C'est ainsi qu'il faut traiter et approcher Mozart, Beethoven, Schubert : à genoux.

Revenons à ma voisine de l'autre côté. Beaucoup de gens parlent de ce balancier qui, selon eux, doit leur permettre de revivre les bons vieux temps où les génies de toutes sortes nous offraient les dons de leur imagination, même s'ils n'avaient pas d'imagination. Mais, en ce cas, ils avaient d'autres choses à leur disposition ; et à la notre, cela va de soi. Ils avaient, par exemple, le don d'observation et aussi les oreilles qui entendaient la divine musique qui ne venait pas toujours des cieux. La musique de Mahler, par exemple, venait souvent des bois où il se promenait en écoutant les oiseaux et aussi les feuilles qui murmuraient leur vérité que seuls les génies peuvent entendre. Wagner, par exemple. Mahler écoutait Wagner, les feuilles, et composait de la musique que la plupart des gens apprécient en disant qu'elle est venue des cieux. Et cela nous rappelle cette histoire qui concerne Héraclite, je crois ; ou un autre philosophe grec. Quelqu'un voulait rendre visite à ce philosophe, et ce quelqu'un se tenait déjà au seuil de sa cabane : les vrais philosophes habitent dans les cabanes et dans les huttes, pas dans les châteaux. En tout cas, pas dans le soi-disant château où mes voisins s'adonnent à leurs plaisirs qui incluent la musique des broyeuses que l'on nomme « les derniers cris ». (Ou

« la dernière musique ».) Alors, le visiteur regarde le panorama de l'intérieur de la cabane et voit le philosophe en question près d'un poêle. Il est étonné et ne peut s'empêcher d'exprimer son étonnement au moyen d'une série de grimaces. Alors, le philosophe lui dit : « Même de cet endroit où je suis assis les dieux ne sont pas absents. » Il a peut-être dit : « Les dieux habitent surtout dans le voisinage des poêles. » Personne ne sait ce que les philosophes grecs disaient en réalité. Dans les livres ils disent toutes sortes de choses et nous savons qu'il ne faut pas toujours croire les livres, même s'ils sont écrits par d'autres philosophes ; surtout s'ils sont issus des plumes d'autres philosophes.

Bref, les dieux sont partout et je crois que Thalès ou quelqu'un d'autre l'a déjà dit il y a beaucoup de siècles. Chaque chose est remplie de dieux ; c'est ce que ce quelqu'un a dit et pour une fois je suis d'accord avec un philosophe. Un compositeur a toujours raison, à condition d'être grand, très grand. Bach avait raison, Dufay avait raison, et ainsi de suite ; et cette suite s'étend aussi bien vers le passé que vers le futur. C'est une suite royale et nous jouissons toujours des fruits de cette suite pour laquelle nous devons remercier les dieux et Dieu Lui-même. Ce que nous faisons avant de revenir au balancier qui, entre-temps, a effectué un voyage au bout du monde esthétique, au bout de la décadence que nous déplorons sans arrêt. J'aimerais soumettre ce manuscrit à plusieurs éditeurs français, mais je suis sûr que, dans ce domaine, les miracles n'existent pas. Ils n'existent nulle part, peut-être, et si c'est le cas, David Hume a raison. Mais supposons, l'espace d'un instant, qu'il ait tort, comme la plupart des philosophes et des scientifiques. Bon, en ce cas, les miracles existent et mon manuscrit peut être publié dans quelques années, voire quelques mois. J'aimerais l'annoncer de la façon suivante : « Il est difficile de se faire publier à l'époque où Patrick Modiano reçoit le prix Nobel – pour sa modestie, sans doute – et où l'on estime que Milan Kundera et Philip Roth sont de grands écrivains. Mais il se peut que le balancier proverbial fasse son devoir et revienne vers Proust et Musil. » Espérons-le.

Entre-temps j'ai tous les droits de recourir à mon balancier personnel et privé qui a rendu visite aux invalides de toutes sortes. À présent il peut revenir à ma voisine de l'autre côté – elle ne s'appelle pas Nathalie – et ce, pour déchiffrer l'énigme de ses dernières et avant-dernières paroles. En effet, elle a répété cette phrase plusieurs fois, comme si elle avait affaire à un malentendant et à un malcomprenant ; l'un n'exclut pas l'autre. Vous n'entendez presque rien, mais même le presque ou le rien que vous entendez, vous ne le comprenez pas. Cela

peut arriver et cela arrive assez souvent, sinon le monde se porterait mieux ; en tout cas, il se porterait différemment. Mais il ne se porte pas différemment et, par conséquent, ce n'est pas le cas. Et nous devons faire avec, comme on dit et comme on fait. On fait avec, on fait sans, et on oublie les idéaux, les génies ; et on se contente de ce qu'il y a dans ce meilleur des mondes. Les anciens auraient dit que le monde où nous vivons est tout bonnement impossible. Mais impossible n'est pas français, n'est pas anglais, n'est pas américain, n'est pas allemand, et ainsi de suite. Et cette suite-ci est loin d'être royale.

Bref, je reviens à ma voisine, comme si elle m'attendait impatiemment ou autrement. Elle ne m'attend pas du tout parce qu'elle a un grand amour, une fille et aussi un professeur qui lui donne des leçons grâce auxquelles, d'ici quelques années, elle remplira sa maison de ses propres sculptures. Et ces sculptures seront en mesure de nous faire voir – pas à moi, pas à moi – son grand amour et aussi l'amour tout court. Si elle se donne la peine d'être influencée par Rodin, elle guidera son inspiration vers les signes, pas vers les individus. (Van Gogh faisait la même chose, d'ailleurs : tisserands, mineurs.) Elle sculptera l'amour, la haine, la pensée sans penseur, etc. Il se peut que je confonde Rodin avec les symbolistes – avec Odilon Redon, entre autres. (Ou Platon.) Cela n'a pas d'importance car ce que vous dites ou faites reflète le monde, de sorte que vous pouvez faire n'importe quoi en disant : « Ce qui se passe dans le monde est n'importe quoi. » Puis vous sculptez un objet que vous appelez « Le monde », et tout le monde s'exclame : « C'est fait n'importe comment. Comme le monde. C'est un démiurge qui l'a fait construire, pas notre Dieu. » Vous pouvez dédier cet objet aux gnostiques, si vous voulez.

Voici la phrase que ma voisine a prononcée trois fois à la fin de notre conversation téléphonique. C'est par conséquent la phrase en question. La voici : « C'est tout ce que je peux faire. » Que voulait-elle dire en prononçant ces mots sans appel ? Il est plus facile d'imaginer la suite de notre conversation : j'ai assez d'imagination pour cela. En tout cas, je l'espère. Cela ne veut pas dire que je me croie supérieur à Proust. Non, pas du tout, pas du tout. Je crois simplement que même Proust qui reconnaissait ses propres tares – les génies le font assez souvent car ils n'ont rien à craindre –, aurait pu donner une suite à cette conversation en la complétant, en la finissant, en y ajoutant des rallonges, en espérant que Céleste les arrangerait au moyen d'une colle et d'une série de punaises. Ou des agrafes, que sais-je, que je ne sais-je pas. Mon amie qui lit mes manuscrits français, dit que parfois je cède à la facilité et fais des

plaisanteries que seuls les étrangers sont capables de faire. Il s'agit surtout de jeux de mots. À ce propos, je me souviens d'un jeu de mots que l'on trouve dans une pièce de Beckett où les personnages se penchent sur l'adjectif « coit », sur l'expression « se tenir coite ». Un personnage se demande s'il agit d'un coït ou non. Alors, ils s'accouplent ou non ? Il s'agit sans doute d'insectes car il ne reste plus personne et plus rien à la surface de la terre ; ni dans les profondeurs de la mer. Que sais-je, que je ne sais-je pas. Oui, il s'agit sans doute d'un jeu de mot qui caractérise l'attitude des étrangers vis-à-vis de la langue française. C'est ainsi qu'ils traitent ou plutôt maltraite la langue de du Belley, cette belle langue.

Voici la suite de notre conversation : « C'est tout ce que je peux faire.

- Oui, je comprends. Et je vous remercie de tout mon cœur.

- C'est tout ce que je peux faire. Ne l'oubliez surtout pas.

- Je n'oublie jamais rien.

- Jamais ? rien ?

- Presque, presque.

- Presque rien ou presque jamais ?

- Les deux.

- Alors, n'oubliez pas mes paroles. D'ailleurs, ce sont mes dernières paroles, vous savez.

- Oui, je devine qu'il s'agit de vos dernières paroles.

- C'est tout ce que je peux faire. Répétez, s'il vous plaît.

- C'est tout ce que je peux faire.

- C'est tout ce que *moi*, je peux faire. Moi, moi, moi. Vous, vous pouvez faire tout ce que vous voulez, à condition de ne pas vous mêler de mes affaires.

- Je n'ai aucune intention de le faire, je vous assure.

- Donc, ne me demandez plus rien. C'est tout ce que je peux faire.

- D'accord, d'accord.

- Je suis sûr que vous me demanderez de signer une pétition, une lettre. Je répète : je n'entends rien et je respecte mes voisins. Ces voisins-là, en tout cas.

- Je comprends.

- Alors, ne me demandez rien. De toute façon, je ne signerai rien, même si vous jouez pour moi, pour moi toute seule. Toutes les sonates de Beethoven. Et aussi celles de Schubert. Toutes les sonates, entendez-vous ?

- Je ne suis pas un malentendant.

- Beethoven l'était. Ne doit-on pas devenir sourd pour interpréter sa musique d'une manière adéquate ? »

Encore une mauvaise plaisanterie. Cette fois, il ne s'agit pas de jeux de mots. Peu importe : la plaisanterie que ma voisine aurait pu faire est de mauvais goût, de très mauvais goût. Mais je l'ai déjà entendue, cette plaisanterie. Je n'ai fait que la répéter. Après tout, moi non plus, je n'ai pas d'imagination. D'ailleurs, Proust faisait la même chose assez fréquemment, même s'il entendait des plaisanteries qui n'étaient ni subtiles ni drôles. Par exemple, un jour, un des personnages du roman – Montesquiu, si je ne me trompe – a demandé à un Rothschild de lui prêter des bijoux en vue d'un dîner important. Rothschild s'exécute. En passant, il fait savoir à Montesquiu qu'il s'agit des bijoux qui appartiennent à la famille de Rothschild ; par conséquent, il demande à Montesquiu – je ne sais toujours pas si c'est son vrai nom – de faire attention et de ne pas jeter ces bijoux ni à la poubelle ni par la fenêtre. Et ce dernier répond de façon insolente : « Je ne savais pas que vous aviez une famille, mais je savais que vous aviez des bijoux. » Ce n'est ni subtil ni drôle, à mon avis. Pourtant Proust a mis ce soi-disant « mot » dans son roman, sans changer quoi que ce soit. Le trouvait-il subtil ? Ou tenait-il simplement à sa réputation d'un réaliste impitoyable ? À mon humble avis, ce « mot », comme disait au XIXe siècle, contient même un fort relent antisémite parce qu'il a l'air de suggérer que les Juifs n'ont pas de famille – de pedigree, autrement dit. Ils n'ont pas d'histoire car ils sont tous des parvenus. En tout cas, ils le deviennent s'ils parviennent à quelque chose. Mais s'ils parviennent à avoir une particule, ils ont de l'argent et par conséquent des bijoux. D'ailleurs, ils n'obtiennent leur particule qu'en vertu de leur capacité de prêter ces bijoux à un aristocrate appauvri ; même s'il n'est pas appauvri. Je ne crois pas que Charlus était pauvre et je ne comprends toujours pas pourquoi il avait besoin de solliciter les Rothschild au sujet des dîners et des bijouteries. Bref, le contenu de cette remarque n'étonne pas, étant donné que la plupart des aristocrates étaient antidreyfusards.

Bon, ma voisine ne signera rien. Je suis sûr qu'elle connaît beaucoup de gens dans le quartier, mais elle ne passera aucun coup de fil à ces voisins. Et si elle le fait – elle le fera de toute façon – elle ne parlera ni de bruit ni de moi. À propos, mon amie dit qu'en écrivant en français, je ne dois pas utiliser le mot « gens » qu'elle remplace invariablement par le mot « individus ». Mais je continue, je continue. Je ne vois pas pourquoi le mot « gens » lui déplaît à ce point. Gens, gent. La gente trotte-menu, comme disait La Fontaine. Sans aucun doute, il

avait raison. Contrairement à Pascal, à sa moitié philanthrope, il avait envie de rabaisser les gens, même si ceux-ci ne faisaient aucun effort pour se mettre au sommet de toutes les échelles. Ils les rabaissaient même lorsqu'ils étaient bien bas. Il est vrai qu'à présent, dans le monde d'aujourd'hui, on est tenté de laisser les choses en paix, au lieu de vouloir changer cet état de choses et aussi d'autres choses. Descartes nous dit qu'il faut changer soit le monde, soit soi-même ; mais je n'ai pas envie de changer quoi que ce soit. Il vaut mieux dire « soit », même si, une fois de plus, il s'agit d'un mauvais jeu de mots. Soit, soit.

Je peux m'imaginer la suite de la suite ; une fois de plus, je parle de ma voisine et de la conversation que j'ai eue avec elle l'autre jour. Elle aurait pu et peut-être dû me dire ceci : « C'est tout ce que je peux faire. Mais Dieu peut faire beaucoup plus. Et vous le savez car vous êtes un lecteur assidu de Heidegger. Pourquoi ne pas adresser une prière au Tout-Puissant ? » Quel genre de prière ? « Mon Dieu, débarrasse-moi de ce bruit ! Je t'en prie, je t'en prie. Je t'en prie à genoux. » Oui, je suis habitué à ce rituel car je m'agenouille souvent devant Beethoven, Mozart, Schubert, Brahms et Bach. Pourquoi ne pas le faire en présence de Dieu ? Cela s'impose, je crois, surtout si je crois, comme disent les théologiens et même de simples babouchkas. « *Milok*, tu crois ou non ? en Dieu ? Tu fréquentes les églises de la capitale ? Elle est grande, notre capitale, notre Moscou. Très grande. Il y a beaucoup d'églises, beaucoup d'autels.

- Moins qu'autrefois, babouchka.

- Il en a assez, mon petit. Il en a assez pour nous tous. Une seule église nous suffira, si nous avons la foi. Tu l'as ou non ?

- Oui, babouchka. Oui, oui, oui. » C'est la seule façon de terminer la conversation. Pas une fois pour toutes, hélas. Une fois, juste une fois.

Bon, il faut que je fasse ma prière, et cette prière doit correspondre à quelque chose, sinon elle sera inefficace. Il y a un récit hassidique selon lequel c'est notre désir qui compte ; c'est-à-dire, que Dieu nous entend où que nous soyons et quoi que nous fassions, pourvu que notre désir de communiquer avec Dieu soit à la hauteur de Dieu. D'ailleurs, nous pouvons limiter notre prière à nos griefs : nous ne sommes pas obligés de demander une réponse immédiate, de sorte que nous ne devons pas demander à Dieu de nous répondre sur le champ. Il ne doit pas nous répondre du tout : *primo*, parce que Dieu ne nous doit rien du tout, comme certaines femmes et hommes le disent. Vous leur dites quelque chose en prononçant le verbe

« devoir » – entre autres, entre autres –, et ils vous répondent : « Nous ne vous devons rien, rien du tout. » Il est d'autant plus logique d'entendre cette phrase de la bouche de Dieu qui en effet ne nous doit rien du tout. Il nous a déjà donné la vie et un minimum de pain pour que nous ne mourions pas de faim. Que voulons-nous de plus ? du vin ? des shows ? des gladiateurs ? des morts de toutes sortes ?

*Secundo* : Nous ne nous attendons pas à une sorte de déclaration de la part de Dieu. Pour une fois – et il ne s'agit pas d'une seule fois, d'après les Anglais – les actions crient plus fort que n'importe quel mot. Même le mot « pitié » ne crie pas aussi fort qu'une action qui nous aide à survivre et à nous enrichir, à nous fournir des signes extérieurs et des richesses intérieures. Bon, quoi qu'il en soit, je dois prier ou faire un grand effort pour être entendu et compris. Je vous ai compris, en d'autres termes ; comme d'habitude. Donc, j'ai recours à la Bible, étant donné que personne ne m'empêche de citer ce livre, ce manuel de la vie. Après tout, Proust cite Montesquiou et beaucoup d'autres personnes ou gens. Et la Bible est bien plus précieuse que n'importe quel Montesquiou, même s'il est en réalité un Montesquieu ou Montesquieu tout court. D'ailleurs, je ne sais toujours pas comment il s'appelle et de quelle façon son nom s'écrit – pas dans le roman de Proust, mais ailleurs, dans les livres consacrés à l'histoire de la littérature. Même dans ces livres on ne parle de ce personnage que du point de vue de Proust et de ses lecteurs. Autrement dit, Montesquiou n'existe pas autrement. D'après les biographes de Proust, cet avant-dernier aurait été choqué d'apprendre qu'il n'existe pas autrement et ailleurs, sauf si cet ailleurs est consacré à l'analyse de l'œuvre et de la vie de Proust. Le personnage de Charlus ne contient qu'une partie de la personnalité de Montesquiou, toutes les autres parties étant empruntées chez les autres. D'ailleurs, je me demande ce qu'il reste de ce pauvre Montesquiou dans le personnage de Proust, dans le cadre de sa vie, de son portrait peint par notre écrivain favori. Peut-être « u », rien d'autre. En tout cas, si Proust avait pris pour modèle Montesquieu, que mon correcteur connaît, à la différence du premier, de ce poète raté – qu'il reste dernier, après tout – le personnage du roman se serait appelé Charlieu. Ce n'est pas le cas, comme nous le savons tous. D'ailleurs, il est temps de dire « bref » ou « revenons » : tous ces détours consacrés au nom des noms me déconcentrent de mon travail qui consiste en prières et en citations de la Bible. À propos, la deuxième comtesse me dit que je ne dois citer personne car je suis majeur et vacciné. Et mes

pensées ne sont pas inférieures à celles de Pascal. Je crois qu'elle est toujours amoureuse de moi, ma deuxième comtesse.

Donc, revenons à ma prière ; ou plutôt mettons-nous à prier. C'est le moment ou jamais. Si, si : je pourrais me mettre au travail – la prière est un boulot – le lendemain, à condition de le faire dans la matinée et pas le soir lorsqu'on a tendance de dire que la nuit porte conseil. Et puis, à l'instar de Proust, on se met à penser aux comtesses et on oublie Dieu et même les anges gardiens. Non, non. Il faut que je le fasse tout de suite, d'autant que le Livre est là, devant moi, sur mon bureau. J'ai deux versions du Livre – au cas où, comme on dit. C'est le cas de le dire : je n'arrive pas à trouver les psaumes que j'ai repérés dans la version de King James. Pourquoi ? Parce que dans les versions françaises ils portent des numéros différents. Je n'ai jamais compris pourquoi ils le font avec obstination : quel que soit le psaume que je regarde, il ne correspond pas à celui qui figure dans la version anglaise. Je me souviens que j'ai porté mon choix sur le psaume 58. Je m'en souviens parce que mon appartement moscovite se distinguait des autres appartements par son numéro, par ses deux chiffres : 5 et 7. J'y ajoute 1 et j'obtiens 58. Je me souviens toujours de ma première leçon de l'arithmétique.

En anglais, l'auteur nous parle des méchants (*wicked*) qui s'éloignent de l'utérus ou de la matrice dès qu'ils sont nés, au lieu de caresser leur mère pour la remercier du don que l'on trouve inestimable, pour peu que l'on croie en Dieu ou en la vie et aussi à la vie. Pourquoi s'éloignent-ils de leur mère, de leur lieu de naissance ? Parce que leur cœur est méchant et ils s'exercent en creusant la terre pour pouvoir ensuite détruire l'humanité. Et puis ils disent n'importe quoi car leur bouche est remplie de mensonges à ras bord. Leur bouche ainsi que leurs veines sont remplies de venin et ils arrosent de ce venin tout ce qui leur tombe sous les veines et sous la bouche. D'accord, j'ai déjà écrit à ce sujet et pour une fois je n'ai pas envie de me répéter à satiété. Oui, une fois de plus, il s'agit de mes voisins qui disent n'importe quoi et m'aspergent de leurs premiers ministres. D'ailleurs, je me demande s'ils n'ont pas osé asperger mon chat qui, depuis un mois, souffre d'eczéma. Hier, une fois de plus, je suis allé chez notre vétérinaire, et cette fois il m'a dit que mon chat avait été victime d'une brûlure. Mais comment ? pourquoi ? Le jardin où il se promène est clos de tous côtés. Comment ? Parfois, on est réduit à un seul adverbe et la plupart du temps il s'agit de cet adverbe-ci. Pourquoi ? Parce que l'on ne connaît pas l'origine des choses. Certes, si vous mettez feu à votre corps, on se met à parler d'auto-immolation et on dit que vous êtes mort parce que le

feu vous a consumé. Et mon chat ? Quel feu est-il à l'origine de sa plaie ? quel feu, quel crime ? Le jardinier ? une fois de plus ?

Mon jardin est clos, mais il y a des trous dans la clôture ou dans la haie, comme vous voulez. Il y a des trous partout, non seulement dans la mémoire. Et nous le savons, même si nous ne parlons jamais des trous noirs. Bon, parlons de trous noirs, ne serait-ce que dans ce paragraphe. Pour quoi faire ? Le crime supposé, hypothétique du jardinier n'a rien à voir avec les trous noirs. C'est plutôt un trou blanc qui l'a soutenu et assisté au cours du déroulement de son crime. Oui, cela a dû se passer dans la journée, pas dans la nuit. N'oublions pas que la femme du jardinier, notre chère Ève, qui a un corps de rêve et un cœur d'or est capable de tout. Elle serait même capable de mettre mon chat dans un trou noir et de l'y enfoncer jusqu'à ce qu'il meure, malgré sa tendresse et sa gentillesse foncière et innée. Après tout, elle est la femme de son mari, et celui-ci est une sorte de roi à qui Ève doit une obéissance sans faille. Et si elle omet de faire du mal à mon chat, à moi et ma voiture, elle sera coupable du crime de lèse-majesté. Est-ce elle qui a mis quelques gouttes d'acide nitrique sur le dos de mon petit ?

En tout cas, Adam en est capable ; j'en suis sûr. Il est vrai que seuls les paranoïaques sont capables de craindre une chose pareille et de soupçonner le jardinier de leurs voisins de vouloir commettre un crime de cette envergure. Beaucoup d'enfants torturent les chats et même noient leurs petits – ou eux-mêmes – sans éprouver le moindre remords. Ils s'en vantent même lorsqu'ils deviennent grands et reçoivent toutes sortes de vaccins car ils se disent peut-être qu'il faut avoir du courage pour noyer des chatons et des chats tout court. Ou ils veulent que les autres les craignent car celui qui est capable de tuer un chat n'hésitera pas à se débarrasser de son ennemi ; et même de son ami, si cet ami se met à lui mettre des bâtons dans les roues. Quoi qu'il en soit, la plupart de gens – et cette fois, il s'agit de gens et pas d'individus – croient que l'on peut tuer les animaux sans avoir un poids quelconque sur sa conscience. Donc, je dirai simplement que le jardinier de mes voisins est capable d'empoisonner ou de brûler mon chat. Disons qu'il s'agit d'un crime – dans le cadre de mes réflexions ; et dans le cadre de l'amour que je porte à mon chat. C'est ce qui me tracasse : laissons les termes et les définitions en paix pour le moment.

Supposons que le jardinier choisisse un moment propice et sorte l'acide nitrique de sa poche ; ou de sa sacoche. Mon chat s'approche : il ne connaît que les caresses dans ce monde

où certains gamins noient les petits et les grands chats. Alors, mon chat ne soupçonne rien ; il n'a pas de prémonition non plus. C'est ma faute car je ne lui ai pas enseigné la cruauté des humains qui sont prêts à verser des poisons dans les coupes et dans les *cups*, si l'action se déroule en Angleterre. Ils le font sans sourciller et si cela ne marche pas – c'était le cas de Raspoutine ou plutôt le problème de ses tueurs – ils sortent leurs revolvers et tirent, tirent, tirent jusqu'à ce que leur victime s'écroule. Et lorsque la victime gît à terre, ils s'approchent du corps pour vérifier si la vie l'a quitté complètement ou partiellement ; seulement partiellement. S'il n'y a plus de vie ni dans le corps ni même dans la bouche de la victime – un miroir témoigne de l'absence de la respiration – ils laissent le corps en paix. Ou plutôt ils le jettent dans un fleuve en espérant qu'il ne regagnera pas la surface dans quelques jours, à la fin de la semaine. Et même si c'est le cas – au cas où le corps serait las de la vie sous l'eau – ils ne craindront rien du tout car ils seront déjà loin ; à l'étranger, sans doute ; dans un pays sud-américain, comme d'habitude.

Mon chat s'approche car le jardinier l'appelle ; il lui montre même une tranche de jambon que mon petit affectionne particulièrement. Mon petit s'approche et le jardinier sort une pipette de sa poche ; une pipette gigantesque. Le jardinier s'en sert pour atteindre les branches que nulle échelle ne lui permet d'atteindre, malgré tous ses efforts. Cette pipette a plutôt l'air d'un tube, mais j'ai déjà pris la décision qui m'oblige à laisser les notions, les termes et les définitions tranquilles. Je ne sais pas comment elle s'appelle et je n'ai pas besoin de le savoir parce que ce n'est pas ce qui compte en l'occurrence. Supposons que je sache comment s'appelle cette arme. Alors, je pourrai dire à mes amis : « Le jardinier de mes voisins a tué mon chat à l'aide d'une pipirepette. » Bon, très bien. D'accord, ce salaud n'a pas tué mon chat ; pas encore. Mais il faut que je le surveille dorénavant. Oui, chaque soir je ferai une promenade le long de la haie qui sépare nos jardins respectifs. Il se peut que le jardinier y dépose – dans ce domaine limitrophe – une autre tranche de jambon. Dans une écuelle, dans une écuelle. Ou des croquettes que ma doctoresse appelle « bonbons ». Il paraît que c'est très bon, mais cela risque de nuire à la santé de mon petit qui, en principe, doit perdre encore quatre cents grammes pour ne pas devenir obèse ; pour ne pas souffrir du diabète. Il ne mange donc que des croquettes qui s'appellent « RD ». Cela me fait penser aux champagnes récemment dégorgés.

Cette fois, la tranche de jambon est empoisonnée. Je ne me connais pas dans ce domaine ; à la différence des mathématiques, je ne m'y suis jamais connu pour la bonne raison que je n'ai jamais voulu tuer mon père pour éliminer un rival freudien une fois pour toutes. Les morts quittent leur tombes pour nous ennuyer, embarrasser, pour révéler nos crimes à l'humanité qui est toujours à l'écoute de ceux dont les bouches parlent de crimes car elles ne parlent que de crimes, et c'est pour cela qu'il s'agit des bouches et pas d'autre chose. Les yeux parlent, eux aussi, mais parfois nous avons besoin des bouches qui disent une vérité que nous pouvons consigner sur un carnet ; pour la postérité ou nos contemporains qui jugent les coupables et les condamnent à perpétuité car la mort par pendaison n'est plus à la mode. La chaise électrique l'est toujours, mais pour pouvoir se débarrasser de ses ennemis de cette façon, il faut aller aux États-Unis, et certains d'entre nous ne veulent pas effectuer ce voyage car il est onéreux et peut-être inutile.

Dorénavant je regarderai partout pour savoir s'il n'y a pas de poison dans les parages, à l'intérieur de mon jardin ; et aussi dans son for extérieur qui n'est pas si for que cela, étant donné qu'il se situe juste à la sortie de ma maison, à l'endroit où je mets des poubelles. Mais le jardinier trouvera le moyen de placer le poison quelque part, n'importe où, pourvu que ce soit à portée de mon chat ; et celui-ci – mon chat, en l'occurrence – trouvera le moyen de manger ce poison caché dans des croquettes ou à l'intérieur d'un morceau de saumon. D'ailleurs, mon chat n'aime pas le saumon : j'ai déjà lui donné plusieurs tranches pour savoir s'il l'aime ou non. Non, il ne l'aime pas ; il préfère le jambon. Le jardinier ne le sait pas ; mais il est capable de faire des expériences, des tests de toutes sortes pour savoir ce que mon chat aime et n'aime pas ; pour pouvoir l'empoisonner avec une facilité désarmante. Tôt ou tard, il tombera sur le jambon que mon chat adore, et à dater de ce jour-là, mon chat sera condamné.

Il est vrai que je pourrais prononcer une prière concentrée et centrée sur mon chat : « Seigneur, sauve mon chat. Ne le laisse pas approcher le jambon que le jardinier de mes voisins mettra à proximité de la haie qui nous sépare ; à proximité de la haine, au milieu de celle-ci. Fait en sorte que mon chat ne mange pas cette horreur, cette mort. Et même si mon chat trouve que c'est bon, ce poison, détourne mon chat de cette abomination en lui disant qu'il y a beaucoup de croquettes à la maison, chez moi, chez nous. Et si mon chat veut du jambon, je lui en donnerai, exceptionnellement, car mon chat est au régime et, par conséquent, il ne mange pas n'importe quoi, même si ce n'importe quoi n'est pas n'importe

quoi. Ce jambon est bon : même moi, j'en mange assez souvent. Mais mon chat doit manger ses croquettes, quelles que soient ses désirs et ses appétits gourmets. Il faut donc qu'il s'accommode des croquettes qu'il trouve à la maison, à proximité de mon frigo, de notre frigo. Qu'il mange tout ce qu'il veut, à condition que cette mangeaille se trouve à l'intérieur de ma maison, de notre maison ; et pas n'importe où, même s'il s'agit de mon jardin, de notre jardin. »

Je m'adresse à Dieu pour que mes paroles Lui fassent comprendre que je dois être vengé, sinon ce n'est pas la peine de vivre. La Bible anglaise demande à Dieu de casser les dents des ennemis ; avant de les faire décapiter, j'imagine, à ce qu'il me semble. Sinon ce n'est pas la peine car ils se feront mettre des implants et ils mangeront toutes les blanquettes et les veaux et ils iront dans des banquets où il aura du caviar rouge, noir et blanc. Il est vrai qu'il vaut mieux casser quelque chose, lorsqu'il s'agit d'un ennemi, même s'il n'est pas mortel, que ne rien casser du tout. Vous ne cassez rien, pas même une dent, une dent de sagesse, et le jardinier de vos voisins vous casse tout ce qu'il peut encore vous casser, sauf les dents peut-être. Mais les nerfs sont déjà cassés, et il n'y a pas d'implants pour les nerfs ; on ne les remplace pas et tout ce que l'on peut faire dans cette situation se limite à des regrets. Vous regrettez la cassure de vos nerfs et vous vous dites : « Aïe, illiaï, illiaï, laïlaï. Que ferais-je sans mes nerfs ? Si je casse quelques pots, je peux en racheter une douzaine, voire une centaine. Mes les nerfs sont une autre affaire et un autre plat de poisson, comme disent certaines personnes qui se targuent de leur connaissance de la langue anglaise. »

Pourquoi se souvenir de quelque chose ? Que cette chose se souvienne de nous ; c'est à elle de faire ce travail. Est-ce ce qu'on appelle la mémoire involontaire ? Je crois que la mémoire involontaire concerne surtout des choses dont on ne veut pas se souvenir. Qu'elles demeurent en paix dans leur dernière demeure ! Ce serait mieux pour tout le monde. Mais il y a des proustiens qui ont besoin de se souvenir d'une manière inattendue de choses inattendues qui sont encore plus inattendues que la manière. Tout d'un coup, apparaît une source d'où commence à jaillir un souvenir. C'était où ? c'était quand ? Et puis on se souvient de tout et la puissance avec laquelle ce tout apparaît devant les yeux et siffle dans les oreilles

est telle que l'on se dit que la première fois ce n'était pas aussi fort ; à l'origine cette sensation était plus pâle, plus insignifiante. Mais à présent elle est renforcée par l'espace du temps et par le temps de l'espace.

Comme dit Proust, le souvenir marche sur des échasses et surgit devant nous à un moment invoulu et nous écrase car nous ne nous mettons pas sur des échasses pour l'accueillir. Nous pourrions acquérir une paire d'échasses – elles se vendent par paires, j'imagine –, mais nous ne savons pas à quel moment ce souvenir involontaire nous rendra visite. Nous ne savons même pas qu'en principe, il doit venir et il viendra à coup sûr si nous continuons à lire Marcel et Proust en croyant à cette immortalité de pacotille que le roman nous offre. Il faut comprendre une fois pour toutes que l'immortalité n'existe pas et que Proust est aussi mort que tous les autres morts, même si nous continuons à le lire et l'admirer. Ses révélations et ses conclusions ne sont valables que dans le cadre de son roman ; et nous vivons en dehors de ce cadre. D'accord, mettons-nous dans le cadre de ce roman et buvons toutes ces tisanes et tous ces cafés. Devenons des vers de bouquins, comme disent les mêmes Anglais – et les Russes – et mangeons ces bouquins, consumons-les, digérons-les. Tout cela ne rime à rien et nous le savons mieux que quiconque. Et si ce quiconque le sait mieux que nous, nous ferons un grand effort et nous surpasserons ce quidam pour en savoir plus, davantage, encore plus davantage que lui.

Nous ne nous attendons à rien ; et rien ne s'attend à nous, lui non plus. Et puis, et puis, tout d'un coup, etc. Non, nous ne voulons pas de ces cetera, de ces souvenirs qui nous tombent du ciel. Ils nous tombent de notre enfance, de notre jeunesse. Ou ils remontent de la terre, de ses entrailles, de nos entrailles. Et alors ? Cela ne prouve ni notre immortalité ni la continuité du temps. Toutes ces madeleines n'existent plus et nous nous demandons si les femmes qui s'appellent Madeleine sont dignes de ce nom, indigne de lui, si elles le portent ou non. Nous ne savons pas ce qu'elles font sur terre parce que nous ne savons pas non plus ce que nous y faisons ou si nous y faisons quelque chose ; ou en faisons quelque chose ou quelqu'un. Et nous nous disons que tout va bien car ce n'est pas la peine de dire et penser que tout va mal. Nous pouvons nous dire que rien ne va plus lorsque nous sommes dans un casino quelconque. D'ailleurs, c'est un croupier qui le dit pour nous. Nous jetons des jetons et nous regardons ce qui se passe. Nous perdons et nous gagnons. Et puis le souvenir de nos pertes nous arrive par l'intermédiaire d'un souvenir involontaire ; ou d'une mémoire involontaire qui ferait mieux de

se taire. Nous ne voulons rien et cela nous arrive, comme si de rien n'était ; ou plutôt comme si de *tout* était.

C'était il y a longtemps et ce n'était pas vrai, comme disent les Russes. Pour une fois, les Anglais ne le disent pas. Une fois, une fois, c'était peut-être, nous nous en souvenons à peine ou pas du tout. Après tout, nous nous disons que tout cela ne vaut plus rien, d'autant que cela n'a rien valu même au moment où cela s'est produit. D'accord, nous aimons notre tante et ses petits gâteaux. Et alors ? Nous ne pouvons plus manger ces petits gâteaux à cause de notre éternel régime.

De temps en temps, on veut connaître la vérité. Peut-être pas entièrement, pas toute la vérité. Et certainement pas toujours ; pas aujourd'hui, en tout cas. Mais on a déjà commencé ce déballage, comme dit la première comtesse. Je m'en souviens encore et je me demande s'il s'agit d'un souvenir volontaire ou involontaire. Je crois que ce souvenir ne s'inscrit ni dans le cadre involontaire ni dans celui qui ramasse tous les volontaires qu'il peut trouver sur la place publique. On se souvient donc de la première comtesse ; ou de la deuxième. Et la deuxième est sans doute une comtesse ou une duchesse ou une princesse car on continue à vivre dans le roman de Proust ; ou dans une opérette d'Offenbach, ce qui me convient mieux. Je ne sais pas ce qui convient mieux à on.

Paris. Je l'aime toujours ; je n'y vais plus jamais. Comment cela se fait-il ? Cela ne se fait pas : je veux y aller et je n'y vais pas parce que je bois une bouteille de vin chez moi, pas loin de ma cave où d'autres bouteilles m'attendent au cas où j'aurais besoin d'elles. Mais ce ne sont pas les bouteilles qui comptent, même si elles ne se comptent plus, comme dirait le Hofmann d'Offenbach. Moi, je ne le dis pas : je n'ai pas besoin de boire pour faire tout ce qu'il faut pour m'offrir le spectacle incomparable de ma mémoire volontaire qui est bien supérieur à son homologue involontaire. Oui, j'ai oublié tant de choses, mais je sais ce que j'ai oublié ; en grande partie, en tout cas. Je sais que j'ai vu tel ou tel film à Moscou, dans les années soixante. Et je veux revoir un de ces films : je n'ai pas le temps de revoir tout ce que j'ai vu dans ma jeunesse. Récemment, je suis tombé sur un de ces films à la FNAC qui se trouve à quelques

kilomètres de chez moi, si bien que je peux y aller « sans souci » quand ma mémoire volontaire me le demande. C'est cela mon château de Sans-Souci.

La mémoire volontaire s'apparente à ce que Platon appelle – dans ma traduction – « souvenance » ; le processus grâce auquel on se souvient de la connaissance universelle. (Même les esclaves d'autrefois en étaient capables.) « Connais-toi toi-même » n'en est pas loin non plus. N'est-ce pas supérieur aux madeleines de la tante Léonie et à d'autres extases de ce genre ? D'ailleurs, il est plus facile de retrouver le temps et l'éternité en plongeant en soi-même, dans cette connaissance qui révèle le tout dans une partie et vice versa. Grâce à Proust cette madeleine est devenue aussi universelle que deux et deux font quatre, mais je ne suis pas sûr que tous les esclaves d'aujourd'hui – tous les incultes, autrement dit – en soient conscients.

Je me souviens des jours anciens et cela va sans dire, sauf que je n'ai pas envie de m'en souvenir car il y a trop de mauvais souvenirs liés à ces jours anciens et à ces pleurs, à ces rires. Que Dieu me protège de cette mémoire involontaire car je n'en veux pas ; je ne veux aucune mémoire et aucun des jours de cette catégorie. Pas de jours anciens, pas de ces jardins où je me promenais dans mon enfance. Oui, c'était beau, très beau ; et j'étais heureux, comme tous les enfants qui découvrent le monde à chaque pas qu'ils font. Ils font un pas et le monde se découvre, se dénude. Et les enfants se disent tout bas ou tout haut : « Comme le monde est beau ! Comme il est nouveau ! » Il paraît qu'il faut garder ce sentiment toute sa vie. On découvre et redécouvre tout cela, et on est heureux comme tout ; et plus que cela, beaucoup plus. Oui, le jardin où je me promenais en sentant les parfums, les fleurs et les jours. Et c'est dans ce jardin que j'ai rencontré une petite fille qui demeure dans ma mémoire involontaire. Dès que j'ai envie de la revoir et de la ressentir, je ne sens ni ne vois rien. Mais quand je ne veux rien et quand je veux que l'on me laisse en paix – surtout ma mémoire qui m'embête très souvent – cette petite fille réapparaît et me dit : « Tu sais, j'appartiens à ta mémoire involontaire. Je sais que tu ne veux pas me revoir parce que tu ne m'aimes plus. D'ailleurs, tu ne m'as jamais aimé parce que tu n'aime que toi-même. Mais je ne vois pas les choses de la même façon. Ta mémoire non plus, d'ailleurs. Je viens donc chez toi et tu dois te rendre compte de ces 'doncs' qui te poursuivront tant que tu vis. Et même après ta mort, peut-être. Après ta mort volontaire ou involontaire. Tu ne veux tout de même pas te suicider. Si ? »

Oui, il y a des choses volontaires et involontaires. D'après Proust, ces dernières sont beaucoup plus précieuses que ces premières. Pourquoi ? Parce qu'elles sont envoyées par Dieu. Nous n'y pouvons rien ; c'est-à-dire que notre vie ne nous prédispose pas à ce genre d'expérience. C'est notre volonté qui préside à notre vie et à tout ce que nous y faisons pour prospérer et pour mourir dignement, comme dit une amie de la première comtesse. Cette amie veut que la comtesse ramasse les cacas de ces chiens ; et si elle les ramasse tous les jours, elle mourra dignement, selon son amie. Je ne crois pas qu'elle mourra dignement – même si elle ramasse tous les cacas qui recouvrent notre terre. C'est une remarque involontaire car je ne veux pas parler de la première comtesse ; ni de la deuxième, d'ailleurs. Mais parfois j'en parle – involontairement, d'une manière proustienne. Il ne pouvait pas ne pas parler de comtesses et de duchesses. Il est vrai que je n'appartiens pas au club de ceux qui l'accusent de snobisme. Cela m'est égal : je suis peut-être snob, moi aussi. Mais cela n'a aucune importance, surtout si vous êtes un aristocrate ou un poète ; ou les deux.

Je ne crois pas que mon enfance et tout ce qui s'y rapporte m'aidera à mourir – dignement ou indignement. D'accord, il y avait des fraises des bois et des jeunes filles en fleurs ; et des jeunes garçons en fleurs. Il y avait toutes sortes de *budding groves*, comme dit le premier traducteur de Proust et aussi Shakespeare lui-même à qui les titres du roman sont empruntés ; en anglais, cela va sans dire, comme on dit. Et alors ? Tout cela va très bien à l'intérieur du temps où cela se passe, où cela a eu lieu. Même à cette époque lointaine, cela ne se passait pas très bien, si l'on se disait sans arrêt que l'on allait mourir, peut-être le lendemain. En ce cas, cela se passait mal, mais on se souvient toujours des fraises des bois, surtout si l'on connaît le film de Bergman consacré à toutes ces bêtises : enfance, mort, souvenir, volontaire, enfants, mécontents, égoïsme, etc. Mais on meurt quand même et cela rassure car Borges pense que l'immortalité est une menace. Il est facile et méritoire de le penser si l'on est immortel.

Donc, je tombe sur un film que j'ai vu dans mon enfance ; et je crois même que je l'ai vu deux fois. Je connais un homme qui a vu *Citizen Kane* quatorze fois. Je n'ai vu *Les Sept mercenaires – The Magnificent Seven* – que deux fois, mais cela a laissé des traces dans mon cerveau qui prête une partie de son espace à ce que l'on appelle la « mémoire ». Je ne l'appelle pas comme cela ; je ne l'appelle pas l'oubli non plus. En fait, je ne l'appelle pas du tout.

Pourquoi faut-il appeler quelque chose qui nous fait vivre, nous protège et nous poursuit jusqu'à la mort ? On serait mieux sans ce poids, sans ses anges gardiens ; tout nu, tout nu.

Je regarde le film en question et je ne me pose pas de questions. Je regarde, je vois et parfois il vaut mieux suivre le cours des choses sans se poser des questions pour savoir si cette chose est à sa place ou non. Elle n'est certainement pas à sa place parce que rien n'est à sa place aujourd'hui. C'est peut-être la remarque d'Hamlet qui convient à ce qui se passe et ne se passe pas, mais c'est trop facile de se souvenir volontairement de cette remarque. Et ce qui est trop facile est difficile ; tout ce qu'il y a de plus difficile, en fait. Hamlet dit que le temps, son temps, son époque est « *out of joint* ». Mains jointes pour la prière : c'est tout ce que nous pouvons faire pour contrecarrer tous ces *out of joints* et *out of points*. On n'a pas besoin de connaître l'anglais pour comprendre de quoi il s'agit. Out, out, out. La balle est out. Et si la balle est out, il n'y a rien à dire. La balle est out ; la boule est out. Tout est out, ce qui veut dire que nous ne jouons plus. Qu'est-ce que nous faisons ? quoi ? Il faut cueillir les fraises de bois, comme disait Bergman. D'accord, nous le faisons ; et nous mangeons les fraises qui sont dans les corbeilles et ailleurs. Nous mangeons, nous vivons, nous nous en souvenons. De quoi ? De ceci, de cela. Ce n'est pas la peine.

Alors, il y a les sept mercenaires qui sauvent qui peut ; je veux dire qu'ils essaient de sauver tous ceux qui risquent de périr, si on ne les sauve pas. Un de ces mercenaires tire sur un cavalier qui s'éloigne à toute allure. Il est très loin à présent, et le tireur d'élite tire ; le cavalier s'écroule ou tombe de son cheval. Le cheval ne tombe pas, ce qui n'est pas étonnant : tout le monde ne tombe pas en même temps. C'est pour cela que nous avons le temps : chacun tombe en son temps. Et si l'on dit « son temps », cela veut dire que le temps existe et continue à voler, de sorte que vous et moi, chacun a son moment à l'intérieur de ce temps qui est très généreux. Vous avez votre temps ; moi, j'ai le mien. Vous tombez amoureux à ce moment-là, en ce temps-là. Moi, je fais de même. Mais le temps que nous empruntons pour faire tout cela n'est pas le même ; de sorte qu'il y a une multitude de temps qui ne sont pas nécessairement montés sur des échasses. Ils ne sont ni montés ni démontés. Ils sont les temps et nous n'avons qu'à nous faire à cet état de choses que Proust ignorait ; ou n'ignorait pas.

Donc ou bref, le tireur tire et le chevalier ou plutôt le cavalier s'écroule, tombe, s'écrase, que sais-je. En fait, on ne peut rien savoir au sujet de ceux qui tombent car, à n'importe quel

moment, ils peuvent se relever et nous rire au nez, en disant : « Je suis toujours vivant. » Et puis ils tirent et c'est nous qui sommes morts. Nous tombons et nous mourons ; ou plutôt en sens inverse. Nous mourons et nous tombons car nous ne vivons plus, et c'est pour cela que nous sommes incapables de soutenir et tenir notre corps qui veut rejoindre la terre ; et ce n'est pas en vertu de l'instinct de la mort dont Freud nous a tout dit ; et même plus. Non, c'est Newton et sa force de gravitation qui nous attire et tire vers la terre. Nous sommes attirés par la terre ; nous l'aimons et la chérissons. Mais pas à ce point, pas à ce point. Nous ne voulons pas nous étendre sur la terre, nous éteindre sur elle pour que l'on nous enterre. En fait, on tombe et on s'étend sur la surface de la terre sans penser à l'enterrement et aux frais que cela risque d'occasionner. (Comme d'habitude, on pense aux fraises.) Non, nous tombons et nous nous étendons parce que nous ne pouvons faire autrement. Et quand vous ne pouvez faire autrement, vous faites ce que l'on vous dit et parfois c'est la mort qui vous parle. Elle vous parle sans arrêt, mais parfois elle vous donne des ordres, et vous vous couchez par terre et vous n'attendez plus rien ; même pas votre propre ou impropre enterrement. Les opposés se rencontrent tout le temps et nous ne devons pas les empêcher de se rencontrer.

Le cavalier tombe et le tireur d'élite fait la grimace. Un jeune homme se tient à ses côtés; il n'est pas encore un tireur d'élite. Il sait et peut tirer, et il tue parfois, si la cible n'est pas trop loin et ne bouge pas trop. Mais il n'est pas mûr pour descendre un cavalier qui galope tout près de l'horizon. Il regarde simplement tout ceux qui descendent ce genre de cavaliers qui tombent et jonchent le sol jusqu'au passage du prochain ouragan. Donc, ce jeune qui a vu l'exploit du vieux ou de celui qui est relativement vieux, dit à ce dernier en s'exclamant : « Mon Dieu ! Je n'ai jamais rien vu de pareil. Une telle balle, un tir pareil. On n'en voit pas tous les jours. On en voit une fois dans la vie. Et je l'ai vu, cette fois. Cette fois, j'ai tout vu et je peux mourir tranquille. C'est le meilleur coup que j'ai jamais vu, éprouvé et senti. » Et le vieux lui répond : « Le pire.

- Le pire ? Que voulez-vous dire ?
- Le pire coup.
- Comment ça ?
- J'avais visé le cheval. »

Je crois qu'il s'agit d'une boutade car ce n'était pas la peine de viser le cheval ; cela n'avait pas de sens. Cela n'a toujours pas de sens : je revois le film et je me dis que cela n'a pas

de sens parce que c'est le cavalier qu'il fallait tuer. Le cheval ne vous avait rien fait – c'est ce que j'ai envie de leur dire. Le cheval était bon et gentil, comme la plupart des animaux, à l'exception des ours qui vous écrasent des os, si vous leur donner cette occasion. Et vous leur donnez cette occasion, si vous vous dites que les ours sont gentils, que ce sont des nounours, et que l'on peut jouer avec eux en les caressant, en les cajolant. Vous caressez un ours, vous le cajolez, vous lui dites quelques mots gentils, pour faire écho à sa gentillesse ; il vous écrase les os et vous gisez à terre. Ou plutôt ce sont vos os qui gisent à terre. On peut donner vos os à un chien : je ne crois pas que les ours mangent des os. Ils préfèrent les framboises, paraît-il. (Et les fraises de bois ?) Ils broient donc vos os – et ils le font aussi bien que la broyeuse de mes voisins –, mais ils les laissent sur place, là où ils sont, où ils tombent de leur mâchoire. Les ours mâchent vos os et ils tombent, mais les chiens n'arrivent pas. On appelle les chiens ; on leur dit qu'ils peuvent manger ou mâcher les os qui gisent à terre. Ils ne sont pas enterrés, pas encore ; et on ne sait toujours pas s'ils seront enterrés un jour ou un autre. Peut-être jamais ; autant les manger. Et qui peut manger des os ? Les chiens. En tout cas, ils peuvent les sucer. Qu'ils sucent nos os ; c'est ce que nous nous disons et nous répétons cette phrase jusqu'à ce que nous comprenions qu'il vaut mieux que quelqu'un – qu'il s'agisse d'un chien ou non – suce nos os que qui, que quoi, que ci, que rien ne s'en occupe. Cela veut dire qu'il vaut mieux que quelqu'un s'occupe de nous, que ce soit un chien, un chat ou un cheval. Un cheval nous enterre ; tant mieux. Un cheval ne nous enterre pas ; tant mieux. Tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes. Il y a un cheval, un chat et un chien ; et il y a nos os qui gisent à terre, au même endroit car ils n'ont pas bougé depuis quelques semaines. Et seul le chien s'occupe de nos os car les chiens sont les amis des hommes.

J'avais visé le cheval. Moi, je ne l'ai pas fait. Je ne peux viser personne, même pas le jardinier de mes voisins. Mais j'ai répété cette phrase mille fois, parce que j'ai été impressionné par le film ; cet été, cet été-là. Cet être-là, comme dit mon correcteur d'orthographe. Oui, il a raison : cet être-là. L'être que j'étais. Je ne sais pas si j'étais à la hauteur de l'être heideggérien, mais j'étais un être ; j'*étais*, autrement dit. Et je disais à mes camarades de classe : « J'avais visé le cheval. » On trouvait cela extraordinaire et c'est un souvenir volontaire que je m'offre et que j'accueille de tout mon cœur, comme si c'était ma madeleine, ou la Madeleine du coin. J'accueille aussi une phrase qui se rapporte à un autre mercenaire qui tire et tue tout ce qui bouge ; en tout cas, il tue ce qui le dérange, même si cela ne bouge pas. Le personnage principal qui peut tuer tout le monde s'il le veut – il ne le veut pas car il est gentil et bon – dit et redit à son sujet : « Il est le meilleur tireur de notre élite.

- Ah bon ?

- Ah bon.

- Pourquoi tire-t-il sur les autres ? Il leur en veut ?

- Non.

- Pourquoi ?

- Parce qu'il doit tirer.

- Pourquoi ?

- Parce que c'est le but qu'il poursuit à travers sa vie.

- Mais il est le meilleur.

- Oui.

- Avec qui rivalise-t-il ?

- Avec lui-même. »

Oui, je rivalise avec moi-même. Et cela durera ce que cela durera. Mais revenons volontairement à cette mémoire volontaire qui m'a permis de revivre ces coups, ces balles et ces coups du sort. J'ai vu le DVD du film dans un magasin et j'ai voulu revivre ces moments-là qui m'ont tenu compagnie il y a longtemps, très longtemps, au début de ma vie. Si vous n'avez personne autour de vous, vous avez toujours des moments et ils comptent ; ils comptent peut-être plus que les êtres. Ils appartiennent à cette catégorie, eux aussi ; ce sont des êtres de plein droit et nous n'avons pas le droit de les en priver, même s'il ne s'agit pas de l'instant que l'on arrête, que l'on attrape, que l'on tire par les cheveux pour le retenir, tout en disant : « Arrête, arrête, arrête, arrête. » Il s'arrête et un peu plus tard – ou tout de suite – on constate que ce n'est pas un moment privilégié et qu'il peut aller où il veut. Où veut-il aller ? En direction de l'éternité, sans doute. Qu'il y aille, s'il le veut. D'accord, il est déjà dans le royaume de l'éternité ou à l'intérieur de son empire. Il s'y sent bien, sans doute. Et moi ? J'attends un autre moment, un autre arrêt de la vie éternelle. Arrête-toi, arrête-toi ! Tu seras bien chez moi ! Tu seras beaucoup mieux dans le village global de l'éternité.

Oui, volontairement j'ai voulu revivre ces moments, et je les ai revécus. J'ai été heureux pendant quelques secondes ou instants ou moments ; et tous ces instants comptent, même si on ne les compte pas. Surtout si on ne les compte pas. Comme dit un personnage de Griboïedov : « Les heureux ne regardent pas l'heure », et même s'ils la regardent, ils ne la voient pas. L'heure passe, une autre la rejoint, et les heureux ne regardent qu'eux-mêmes et leur bonheur personnel qui est peut-être notre bonheur universel. Qui sait ? Les libéraux disent que si nous nous enrichissons individuellement, nous enrichissons toute la planète, de sorte que les créatures qui sont classées parmi les créatures les plus pauvres que l'on puisse imaginer, profitent de nos richesses. D'ailleurs, on ne dit plus « les pauvres » ; on dit plutôt « les démunis » ou « les mal

munis ». On ne dit plus « les minus » ; on dit plutôt « les zéros ». On dit « les démunis » et ceux-ci voient quelques roubles sur leur table de chevet. Grâce à notre langue et à notre *correctness*, nous ajoutons des roubles dans la tirelire de l'humanité. Nous disons « les mal munis » et les pauvres deviennent munis. Ils ne sont pas *très* munis, mais ils sont munis quand-même ; un petit peu. Ils ne sont pas unis non plus car ils ne lisent pas Marx. Mais ils sont mieux lotis et mieux nourris, grâce à nos expressions qui leur permettent de vivre et mourir dignement.

La mémoire involontaire – d'autre part, d'autre part – me fait revivre la mort d'un chien que j'ai vu sur une route de campagne. Je roule le long de cette route, ou une autre route bordée d'arbres, et soudain je vois un chien écrasé. Et j'éprouve une douleur que j'aurais pu ne pas éprouver, si mon cerveau n'avait pas été pourvu de mémoire involontaire. Schopenhauer aurait appelé ce phénomène « involonté ». Il n'y a que cette involonté de par le monde. Tout d'un coup, quelque chose surgit et le monde entier sourit parce que c'est cela le paradis sur terre ; et l'immortalité sur terre et pas *dans* la terre, *au centre* de la terre, comme dit Jules Vernes. Oui, c'est très important et notre Traviata dit une fois de plus : « Je revis, je revis », et elle tombe raide morte. C'est cela l'effet de la mémoire involontaire. Encore une révélation, encore une lumière, encore une tante, encore une grand-tante. Ah, ah, ah. Et tout est peuplé, car l'être qui nous manque ne nous manque plus. Il revient et dit : « Je ne vous manque plus. Le ressentez-vous ? » Et vous lui répondez : « Non, vous ne me manquez plus. Je ne suis plus dépeuplé. Je ne suis plus démondé. Je ne suis qu'un dé qui n'arrivera pas à abolir le hasard. Jamais, jamais. Je suis comblé, voilà tout. »

Oui, au lieu d'être dépeuplé, on devient un dé qui sait qu'il n'abolira jamais le hasard. D'ailleurs, il n'a aucune intention de le faire. Pour quoi faire ? C'est le hasard qui le fait vivre et revivre ; et écrire les chefs-d'œuvre. Il y a un hasard et ce hasard est involontaire car il n'y a pas de hasard volontaire, contrairement à ce que pensent certains. Je ne suis pas sûr qu'il y ait des individus qui pensent comme cela, mais on ne sait jamais, et c'est pour cela que je dis que, contrairement à ces certains, je pense le contraire. Je ne sais d'ailleurs pas ce qu'ils pensent et s'ils pensent *at all* – ce n'est pas la peine de dire « *at all* » –, mais s'ils pensent, ils ne pensent pas comme moi ; et c'est pour cela que je dis qu'ils sont contraires à tout bon sens et aussi à la naissance de l'harmonie apollinienne, comme dirait Nietzsche. D'ailleurs, il ne dit pas le contraire de ce que je dis, moi. Tant mieux, tant mieux. Il y a un écho dans le monde et l'on appelle cet écho « phénomène » ou « phénoménal ». Comme dit une amie : « Cet écho me répond et je reconnais ma voix. » Et si elle ne la reconnaissait pas ? Serait-ce toujours un écho ? ou une voix ?

Le hasard. On ne l'abolit ni ne l'amollit. Il est toujours ferme, solide et dur car il est destiné à perdurer. C'est cela son destin, d'après Mallarmé. Il perdure, dure ; il est dur, dur, dur. Mais il nous permet de devenir immortels car nous faisons partie d'une œuvre que nous écrivons au fur et à mesure que nous vivons, vivotons, et vuitonons, comme dit un de mes amis fortunés. Il n'est pas démuni, loin de là ; et je me demande comment l'appeler, étant donné que tout ce que vous dites sur un coup de tête – ou sur un coup de dé – est incorrect sur le plan politique. Pour devenir correct, il faut réfléchir et vous vous arrêtez pour le faire car vous ne pouvez pas devenir correct en marchant. Vous perdez trop de forces et vos jambes vous entraînent Dieu sait où. Alors, vous vous dites que Dieu ne sait plus rien et vous vous arrêtez pour devenir politique. Vous êtes déjà correct, sinon vous auriez été exclu de la société il y a belle lurette. Un tas de choses ont eu lieu, il y a belle lurette, mais vous faites toujours partie de la société et vous vous en félicitez parce que vous êtes un animal, un animal social.

Un tas de lurettes ont eu lieu – et elles n'ont pas toujours été belles, loin de là –, mais vous restiez correct, rien de plus. Il n'y avait rien de politique dans votre attitude et aussi dans votre comportement. À présent vous vous dites que vous devez devenir correct pour garder votre place au milieu de la société qui vous protège des voleurs, grâce au contrat de Rousseau ou de Hobbes. Vous ne vous souvenez pas de quel contrat il s'agit, mais vous savez que vous êtes protégé par la police qui fait partie de la société à laquelle vous appartenez de plein droit ; grâce aux droits de l'homme, peut-être. Vous savez que vous êtes un homme, cela va de soi. Parfois vous vous demandez s'il faut ajouter à cette affirmation quelque chose qui prouve que vous êtes aussi une femme. En tout cas, vos amis anglais le font. Alors, vous dites : « Grâce aux droits de la femme. » Et vous ajoutez : « Je suis une femme, ne serait-ce qu'en partie. Simone de Beauvoir l'a dit. » On vous dit que tout cela est du mauvais goût et que, une fois de plus, vous êtes un étranger qui n'a rien à voir avec le protagoniste de Camus. Mais vous dites et redites que vous êtes aussi une femme, et même les Français de souche sont parfois des travestis. Vous ne l'êtes pas, pas encore, mais c'est tout comme, selon la langue qui vous guide. Elle continue à vous guider et vous dites que la langue est notre Führer. Cette idée a fait fureur il y a une quarantaine d'années. Ce n'est plus une nouveauté ; ce n'est peut-être même plus tendance.

On ne devient pas immortel grâce aux madeleines et aux recherches ; un point c'est tout. On ne devient rien, si l'on n'est pas ce que l'on est. C'est-à-dire, on aspire à la condition de la musique qui nous fabrique à sa guise. Elle nous traverse le cerveau ; elle y verse ses larmes. Je dis que je serais ravi de pouvoir me débarrasser de la musique qui structure mon cerveau, pour la bonne raison que j'aimerais voir ou entrevoir d'autres structures, d'autres possibilités. Je n'ai

besoin ni de la petite musique ni de sa collègue dont la grandeur dépasse l'imagination. Je ne veux plus entendre les symphonies de Brahms, même quand je me promène paisiblement, dans Paris ou ailleurs. Ces symphonies et ces trios me mènent par le bout de l'oreille, par le bout du cerveau ; et une fois de plus, je fais un jeu de mots qu'aucun Français de souche ne ferait parce que ce Français et ces Françaises sont remplis de souches. Je ne suis pas de souche. Je n'ai aucune souche à ma disposition. Je ne suis même pas le Seigneur des mouches ou Sa Majesté des mouches, comme dirait cet écrivain anglais dont j'oublie le nom *dès* que j'essaie m'en souvenir volontairement ; et peut-être involontairement. Et ce *dès* n'abolira jamais le hasard de mes trous de mémoire.

Je cherche un moyen, qu'il soit mortel ou immortel ; cela m'est égal. De toute façon, on parle toujours de moyens parce que sans moyens on ne fera rien : si vous n'avez pas de moyens, vous ne pouvez rien faire, sauf si vous ne faites rien en vous disant que ce rien-faire est le seul faire qui soit digne de ce nom. Qu'il soit digne ou indigne, cela m'est égal. Il faut survivre, comme disent les darwiniennes et les spinoziennes. Il faut survivre, persévérer, même si vous ne gagnez pas. Vous persévérez, coûte que coûte, et j'en parle souvent dans mes œuvres. Spinoza en parlait dans les siennes ou dans la sienne ; moi, j'en parle dans les miennes, dans les miettes qui restent de ce que je pense. En fait, je dis n'importe quoi : je ne pense pas. En tout cas, j'essaie de ne pas penser pour ne rien abolir et ne rien restaurer ou faire vivre ou revivre. Vous vivez et moi, je vis de mon côté ; et je ne veux pas me demander si je vis ou non. Il y a beaucoup d'histoires à ce sujet. Il vit ici, mais est-ce une vie ? On se le demande. On se pose des questions et si l'on s'en débarrasse, on ne dit plus rien ; on ne se pose plus rien. Quelque chose est posé et l'on essaie de manier cette chose. Mais avant de la manier, on essaie de comprendre ce qu'elle représente. Parfois, elle ne représente rien du tout ; la plupart du temps, la plupart des instants.

Le moyen que je cherche. Pourquoi le cherché-je ? Parce que nous sommes des pionniers, comme disait Walt Whitman. Nous allons à l'Ouest pour chercher de l'or, de sorte que nous nous disons que nous n'aurons plus besoin des alchimistes qui cherchent de l'or en pure perte. Nous trouvons de l'or tel quel, dans son état pur et simple ; et nous pourrons vendre cet or au prix fort, sinon ce n'est pas la peine. Sinon ce n'est pas la peine d'aller à l'Ouest, de traverser les déserts, de mourir de soif, de s'embourber Dieu sait où et sortir la tête haute quelque part, tout près d'un gisement quelconque. Nous sortons la tête haute et nous nous disons que nous sommes déjà riches. Et puis nous périssons quelque part, pas toujours près de notre gisement. Nous périssons et nous nous disons – et nous le disons aux autres aussi – que tout va bien, que nous avons fait ce qu'il fallait faire. Nous devons tous mourir, mais cette fois, nous mourons en

sachant que nous avons fait quelque chose. En fait, nous avons tout fait ; nous avons accompli tous les devoirs qui ne se limitent pas uniquement à notre personne. Nous avons accompli *tout* et *plus* que tout. Ce *plus* nous pèse, l'espace d'un instant ou de quelques jours, et puis cela passe ; et cela lasse. Et nous nous disons : « Tant mieux », et ce tant et ce mieux, nous le disons sur notre lit de mort.

Mais ma mémoire involontaire fonctionne très bien, malgré mes injonctions et mes imprécations. Le jardinier recommence son travail et je me souviens de lui, involontairement ; cela va sans dire et sans faire. Je ne fais rien pour m'en souvenir, et pourtant je m'en souviens parce que je ne peux faire autrement. Je me demande d'ailleurs si je peux faire quelque chose autrement ; et si je peux faire « d'ailleurs », par exemple. J'aimerais pouvoir faire quelque chose « ailleurs », pas dans ma maison et dans mon jardin ; pas aux moments où le jardinier recommence à me casser les oreilles, après avoir cassé sa croûte. Il casse la croûte de mes oreilles ; il casse les tympans et même les timbales. Rien ne demeure intact après son passage et même pendant son passage. Et puis je commence à compter et à écouter le temps. Il y a des instants et tous ces instants sont bruyants, et « à qui mieux mieux » est une expression qui conviendrait à la description de ces instants. Un bruit est mieux qu'un autre bruit, ce qui veut dire qu'il est plus bruyant qu'un autre bruit. Ce n'est pas un bruit musical, si bien que ce n'est pas sa qualité harmonieuse ou harmonique qui compte. Ce sont les décibels, une fois de plus ; une fois de plus, deux fois de plus et ainsi de suite.

Un instant est bruyant ; un autre instant est plus bruyant encore. Alors, je me dis que je dois arrêter cet instant avant qu'un autre n'arrive et ne le remplace ; car n'importe quel instant suivant est encore plus bruyant que celui que j'aurais pu arrêter, si j'avais été plus énergique, moins mou. Je deviens moins mou et je dis à l'instant : « Arrête-toi ! Tu es laid, mais les instants qui vont suivre sont encore plus laids que toi. Alors, arrête-toi, car tu es plus ou moins beau, par rapport à d'autres instants, à d'autres bruits. » L'instant s'arrête et je constate qu'il est invivable et qu'il vaut mieux vivre au milieu d'un changement qu'en plein milieu de la monotonie. Cet instant arrêté me tape sur les nerfs à cause de sa tonalité qui ne change pas. Il s'agit de musique minimaliste, sauf qu'il ne s'agit pas d'elle. Il s'agit de n'importe quoi, et ce n'importe quoi est minimaliste ; comme d'habitude, j'ai envie de dire que c'est plutôt n'importe que quoi. Non, je me trompe une fois de plus, et je me demande si ce n'est pas à cause des erreurs de ce genre que j'ai raté ma vie. Ce qu'il faut dire, c'est ceci : « C'est plutôt 'quoi' que 'n'importe'. »

Non, les souffleuses importent parce qu'elles portent, et vous supportez tout cela parce que vous avez décidé de supporter tout ce qu'il y a à supporter. Vous supportez la vie parce que

vous vous dites que si vous ne la supportez pas, il faut que vous vous suicidiez, et vous ne le voulez pas, même si vous ne vous dites pas que vous ne devez pas le faire parce que la vie ne vous appartient pas. Dieu vous a donné la vie et c'est à Lui d'en disposer ; c'est ce que vous vous dites ou ne dites pas. Cela dépend de votre état d'esprit. Si vous pensez à votre bureau et aux meetings qui auront lieu cet après-midi, vous ne penserez pas à tout cela, sinon tout sera raté et vous n'aurez qu'à vous suicider. Donc, vous ne pensez qu'aux affaires et vous avez raison ; et vous avez raison pour une fois et pour deux fois, si vous pensez aux affaires. À vos affaires et à celles des autres, si elles vous concernent d'une manière ou d'une autre. Et tout d'un coup, vous entendez une souffleuse qui assène des coups à vos oreilles, à votre cerveau. Et vous ne dites rien car vous pensez au business ; et ce business vous préoccupe à un tel point que vous n'entendez rien à part les dollars.

Vous supportez la vie et le bruit que vous supportez fait partie de la vie car tout en fait partie, même ce qui a l'air de ne pas s'inscrire dans le cadre de la vie. Cela a l'air de s'inscrire dans un autre cadre, mais vous ne savez pas très bien de quel cadre il s'agit. Vous voyez un cadre doré et vous vous dites que ce cadre ferait bien dans votre salon et même dans l'année qui s'écoule paisiblement ou bruyamment. Pourquoi pas ? Mais vous n'arrivez pas à situer ce cadre qui se situe quelque part, sinon vous n'y penseriez même pas. Si l'on pense à quelque chose, cette chose et même ce quelque se situe quelque part. Le quelque se trouve sans doute dans le quelque ; et la chose fait partie de la part. Donc, tout va bien et votre raisonnement ainsi que votre cerveau où votre raisonnement se trouve ont mis les points sur les i. Vous voyez les i et les points ; et vous êtes content parce que la vie ne manque pas de sens et tout est sens et même sensuel. Vous vous insérez dans ce sens et vous le faites dans tous les sens ; et même dans tous les sens du terme. Vous trouvez un terme et vous le tournez dans tous les sens. Tout d'un coup, un sens apparaît ; il s'agit plutôt du sens car le sens qui fait son apparition n'est pas n'importe quel sens.

Donc ou bref, cela fait sens et si vous êtes prêt à supporter la vie, vous devez supporter tous les bruits qui en font partie car il n'y a pas de bruit pour rien. Tous les bruits sont pour quelque chose, et cette fois le bruit ou le brouyuit que vous entendez est pour la vie ; ce qui veut dire que, si vous n'entendez pas ce bruit, vous ne vivez pas. De toute façon, il faut l'accepter parce que vous devez accepter votre destin et nous en avons parlé mille fois. Cela s'appelle « *amor fati* » et il vaut mieux l'appeler plutôt « la mort » ; et il faut ajouter « *fati* » pour garder l'expression intacte, telle quelle. Autrement dit, vous pouvez dire : « La mort est faite » ; autrement dit vous êtes déjà mort parce que vous avez accepté le bruit qui vient du jardin de

vos voisins. Il est facile d'accepter cette rumeur-là qui vient de la ville ; il est plus difficile d'encaisser les souffleuses et leurs soufflets.

Mais vous encaissez tout et tout le monde car vous voulez vivre ; et vous vivez tant bien que mal, et la vie continue et le show aussi. On se demande si ce show continuel fait partie de la vie et on se dit qu'il ne peut en être autrement. Il n'y a rien d'autrement ; tout est ment, ment, ment. Et la broyeuse qui reprend sa route vers le paradis – elle est au bout du jardin – ment aussi ; et elle n'est pas autre, hélas. J'aimerais qu'elle soit autre, autre chose ; qu'elle soit une caresseuse, par exemple. Vous entendez une musique, une note de Mozart, et soudain votre joue ressent quelque chose ; ou même quelqu'un, quelqu'une. Vous vous dites que c'est Aphrodite elle-même qui vous rend visite. Vous savez pertinemment qu'Aphrodite est la meilleure masseuse du coin ou plutôt *du coin* ; c'est-à-dire, de ce coin qui englobe tout le globe. Disons qu'il s'agit d'un coin de l'univers. Il est vrai que ce coin est aussi l'univers entier et qu'Aphrodite qui vous rend visite est Aphrodite Kadmon, comme disent les kabbalistes ; mais pour l'instant vous ne vous occupez ni de Kadmon ni de kabbalistes. Vous êtes aux anges parce que vous sentez un massage – et une sorte de message – sur votre dos, votre estomac et même ailleurs ; et cet ailleurs compte beaucoup plus que tous les estomacs du monde.

Vous acceptez tout ce que vous voulez ou plutôt tout ce que l'on veut de vous. Tout d'un coup, le bruit de la broyeuse cesse et vous vous dites qu'il a cessé au mauvais moment parce que vous étiez au seuil d'une révélation et que vous voyiez déjà la Croix et le reste du Supplice que l'on associe à la Croix. Soudain et tout d'un coup, il n'y a plus de Croix, plus de broyeuse. Vous étiez déjà un martyr et un saint, et tout d'un coup vous n'êtes plus rien. Vous êtes dans une maison vide, dans un jardin clos. Et vous vous dites : « Où suis-je ? Je ne suis pas à Jérusalem, hélas. Je suis dans mon jardin. Et je me porte bien. Je me demande pourquoi je me porte bien. Il n'y a plus de broyeuse, plus de son brouhaha. Alors, la vie n'a plus de sens ; c'est un non-sens, une non-broyeuse. Et moi, je suis perdu au milieu d'un silence qui me pèse plus que n'importe quel bruit. Mais si ce silence me pèse, je redeviens un martyr, ce qui me convient très bien. Oui, ce silence des espaces infinis ou finis ou presque finis – on ne peut jamais finir ni les espaces ni les temps – me pèse, m'alourdit et me détruit à la longue. J'entends, j'attends ; je veux savoir si ce silence me détruit vraiment, et à la longue. Je sais qu'il me détruit et je ne sais pas ce que cela donnera d'ici quelque temps. À la longue, je serai peut-être sauvé et transporté au ciel. Il paraît qu'il y a un train qui part dans quelques minutes ; une sorte de funiculaire de San Francisco. Cette fois, il se dirige vers le ciel et pas vers une autre colline ou un autre film de Hitchcock ; un autre vertige.

La broyeuse est un point d'orgue et j'ai envie d'appeler ce point « point de broyeuse ». Cela ne veut pas dire – comme je le pensais encore il y a une heure – qu'un jour, dans ma vie, il n'y aura plus de broyeuse. Non, c'est un bruit qui structure ma vie et donne sens à tout ce que je fais et que j'ai envie de faire. J'envie d'écouter la broyeuse et je l'entends parce qu'elle est prête à satisfaire tous mes désirs, sauf celui du silence et de la musique des sphères. Je désire ardemment entendre la musique des sphères et de l'écouter pendant quelques heures, sans être interrompu un seul instant. Mais la broyeuse interrompt cette écoute et je me dis que la musique des sphères n'existe pas. Si, elle existe, mais elle existe sur cette terre et ce sont ces machines infernales qui rendent son écoute possible et même imaginable. Oui, c'est la terre qui chante et je me dis que l'on ne peut pas toujours écouter le murmure des forêts parce qu'on ne les entend plus vraiment. À notre époque, on a besoin de métal lourd et c'est lui qui nous renvoie vers notre temps que nous n'avons pas besoin de retrouver puisque nous sommes dans son for intérieur ; et lorsqu'on écoute une souffleuse, on est *au fort* de cette époque.

Les chiens entendent plus de fréquences que nous ; et nos ancêtres – même les chimpanzés – entendaient plus de fréquences que ce que nos oreilles nous offrent. Pour que nos oreilles nous offrent quelque chose, il faut que les décibels augmentent presque tous les jours ; sinon ce serait toujours et encore les ruisseaux avec leur chant et leurs joies champêtres, arcadiennes. Nous n'entendons plus les ruisseaux ; et même si nous les entendons, nous n'avons pas envie de les écouter pour la bonne raison qu'ils nous ne disent plus rien. Nous ne savons pas si nos raisons sont bonnes ou non ; elles ne le sont peut-être pas. Mais dans le domaine de la musique – et même dans son monde du silence – nous ne raisonnons pas ; nous écoutons, écoutons, écoutons. Un ruisseau ne nous dit plus rien, comme dirait Mahler. Non, il aurait dit le contraire : les ruisseaux lui parlaient, ainsi que les oiseaux et les espaces verts en général. À présent cela ne nous dit plus rien, sauf si nous nous disons que nous devons nous reposer en nous éloignant de la civilisation. L'espace de trois semaines, nous devenons David Thoreau, et nous regardons l'eau pendant des heures. Et ces heures nous disent que notre santé augmente ou s'améliore à vue d'œil.

Il faut que tout augmente, sinon ce n'est pas la peine de vivre. Et tout augmente, pas seulement le bruit. La tension artérielle augmente, elle aussi. Mais grâce à cette tension, nous entendons beaucoup plus, en comparaison de ce que nous entendions autrefois. Nous sommes plus tendus, plus à l'écoute de notre monde ; et nous oublions les arrières-mondes parce qu'ils sont trop arriérés. Pourquoi faut-il faire attention à tout ce qui est arriéré ou demeuré ? demeuré mental ou physique ? Ces entités demeurent où elles sont et elles ne bougent pas. Elles ne veulent ni bouger ni avancer. D'accord, elles ne veulent pas avancer ; et elles ne le peuvent

peut-être pas. Alors, nous nous disons que ces entités peuvent bouger – à moins, à moins. Non, elles ne peuvent même pas bouger, même pas tourner en rond. D'accord, elles peuvent tourner en rond et nous nous disons : « Regardons ces entités qui tournent en rond. Comme d'habitude, elles dansent et l'on y danse. Et tout est en rond et très rond, de sorte que Deleuze serait content. Il pensait que la vie était une ritournelle. Oui et non. La vie est sensationnelle ; ou extra-sensorielle. Nos sens nous disent que nous entendons une broyeuse, mais nos non-sens les corrigent en nous disant que ce que nous entendons dépasse l'imagination et aussi les sens. Tout dépasse tout, autrement dit. C'est un vrai dépassement et nous aimons tous ce qui est vrai, mais nous faisons fi de tout ce qui est dépassé. Il faut donc faire attention en parcourant ce chemin initiatique. Nous devons nous tenir à ce qui est vrai ; par contre, nous devons éviter tout ce qui est dépassé. Nous devons viser à la toute-puissance, comme disait Alfred de Vigny. »

Nous devons nous dépasser tout le temps. Nous sommes là et nous fabriquons ce produit-ci ou ce produit-là ; ou plutôt ce produit-est. D'accord, nous le fabriquons ; ou nous les fabriquons. Et alors ? Nos rivaux fabriquent des produits, eux aussi : nous ne sommes pas seuls sur le marché. Et puisque nous ne sommes pas seuls – et nous *ne sommes pas* seuls, contrairement à ce que croient les autistes – il faut qu'au moment donné, nous cessions de fabriquer ce produit-est. Nous devons fabriquer – ne serait-ce qu'en partie – ce produit-sera, sinon nous serons dépassés par les événements. Et il ne faut surtout pas que les événements nous dépassent. Il faut qu'ils passent, gentiment, sagement. Ils passent et nous les guidons, en disant : « Chers événements ! Allez par ici et tournez par là, sinon vous vous trouverez dans un espace clos et aussi au milieu de nulle part. Et pour ne pas vous trouver au diable vauvert, tournez à droite. » Et les événements suivent notre conseil en tournant à droite et pas à gauche. Et s'ils ne le font pas – s'ils ne tournent pas à droite toute –, nous courons ou roulons droit dans le mur et, étant donné l'état de choses où nous sommes, nous le faisons surtout à nos périls et plus tellement à nos risques.

Donc, il faut se dire que tout dépend de l'endroit où l'on se trouve. On se trouve à cet endroit-ci et on se dit que, tôt ou tard, on risque d'être dépassé par les événements. On scrute l'horizon ; on regarde en direction des événements lointains, vers le futur, comme on dit aujourd'hui ; et on le dira sans doute dans le futur. Dans le futur, on dira sans doute que l'on se dirige vers le futur ; et même si l'on ne s'y dirige pas, il faut regarder dans cette direction, sinon bonjour tout ce que peut imaginer un pochard pour qui la bouteille est toujours à moitié vide. Et comment peut-on vivre dans le monde où les bouteilles sont toujours à moitié vides ? On scrute donc l'horizon – ou *les* horizons, comme disent les optimistes – et on voit les événements avancer. Alors, on se met en route et on dépasse les événements, comme la tortue dépasse

Achille. Elle le dépasse et Achille essaie de la rattraper. Et tous les deux courent à leur perte. Pourquoi ? Parce qu'Achille risque de perdre sa renommée ; et la tortue risque de perdre, si Achille se donne la peine de lire Bergson et dépasse la tortue au bout de quelques secondes. Il le fait et tout le monde est content. Le monde se dit : « La justice triomphe une fois de plus, malgré la présence des philosophes qui nous détournent de la vérité. Ils nous embrouillent, ces philosophes-ci et aussi ces philosophes-là. »

Tout le monde nous embrouille ; le brouillard le fait aussi, de temps en temps. (Et le bruit, et les tronçons des tronçonneuses.) Nous nous réveillons et nous nous disons que nous voulons aller quelque part. Notre vouloir se met en marche et nous sentons que notre corps est prêt à aller quelque part. Et puis notre corps regarde par la fenêtre et se dit – et *nous* dit – qu'il ne peut aller nulle part car il y a un brouillard qui l'empêche d'aller où que ce soit, sauf aux toilettes. Le corps va aux toilettes et la promenade matinale se termine de cette façon : le corps se repose dans son lit de prédilection et le reste se repose aussi. Et même si le reste va en guerre, le corps se repose parce que, dans le cadre de cette heure, il ne veut plus entendre parler de guerres ; ce qui ne veut pas dire qu'il est pacifiste. Il est plutôt paresseux ou obèse, et par conséquent il se dit qu'il ferait mieux de rester au lit, au lieu de ne rester nulle part ; ou de ne *demeurer* nulle part, comme diraient les puristes. Et, comme dit La Fontaine, dès que vous quittez votre chez soi, vous n'atterrissez nulle part. Il y a une tempête qui se déchaîne et vous vous cachez dans l'herbe. Vous perdez tous vos cheveux dans cette tempête, ce qui ne vaut pas la peine, cela va sans dire. Ce n'est pas la peine de perdre ses cheveux dans une tempête ou dans un autre espace-temps : les cheveux couronnent la tête et sans eux la tête paraît démunie et presque nue. Il est vrai que Yul Brunner était chauve, mais tout le monde se dit qu'il ne l'était pas ; il *se faisait* raser le crâne, c'est tout. Ce n'est peut-être pas « un point c'est tout », mais nous pouvons arriver à *une conclusion* sans aller jusqu'à *ce point*. Nous n'allons pas jusqu'à ce point, et nous nous disons que Yul Brunner était beau et que nous sommes laids. Une fois de plus, cela va de soi. Ce n'est pas la peine d'aller jusqu'à *ce point* pour le comprendre.

Le corps se repose quelque part ; et puis vous le retrouvez en vous disant que vous devez faire quelque chose, sinon vous serez mort parce qu'un corps chômeur risque d'être incompris. On le voit et on se dit, et on le dit : « C'est quoi ? un corps ?

- Oui, disent les autres croque-morts ; ou croque-corps.
- Alors, qu'est-ce qu'on en fait ? On l'enterre ou non ?
- On nous paie ?
- Oui et non. On ne le sait pas encore.

- Si on nous paie, on l'enterrera avec les honneurs militaires. Ou millénaires. Ça dépend, ça dépend. Il est mort quand ?

- A la fin de l'autre millénaire. Mais il ne fait pas partie de notre millénaire.

- Si on nous paie, ça va.

- On nous payera ce que ça vaudra.

- Quoi ? le corps ?

- Mais non : il ne vaut rien.

- Pourquoi ? parce qu'il ne porte pas de costard ?

- Vous êtes dépassé par les événements. On ne s'occupe plus de costards. C'est un vieux film, et on ne se souvient pas des vieux. Les cadavres sont les cadavres, un point c'est tout.

- Alors, c'est tout ?

- Pas tout à fait. Qu'es-ce qu'on en fait ?

- Les vautours seront au rendez-vous. Et d'autres croque-morts, peut-être. Ils croqueront tous ces morts. Des croques-messieurs-dames, somme toute. »

Le corps se prête à ces jeux car il n'a rien d'autre à faire. Certes, il peut demeurer où il est en se disant que rien ne vaut rien et qu'un croque-mort en vaut n'importe quel autre, qu'il soit vivant ou mort. Le corps peut se dire tout ce qu'il veut : il se trouve sur le territoire d'un pays démocratique où l'on peut penser tout ce que l'on veut. Qui plus est, on peut dire certaines choses, à condition que quelqu'un se trouve tout près de ce dont on parle. Et s'il n'y a personne à côté de ce on, ce on se met à se parler à lui-même. Mais ce n'est pas bien, ce n'est pas bien. On est aussi un animal, et même un animal domestique est un animal social. Et le on est un animal *domestique*, surtout si l'on ajoute un « l » à ce on. Et si on ajoute encore un « un », un l'on devient presque humain ou plus qu'humain ; ou presque.

Bref, il a besoin de ses semblables ; il a aussi besoin de voyager pour connaître ses autres semblables. Et ce on pluriel et singulier se dit – et il le dit à haute voix – qu'il doit voyager et que l'on doit voyager ; en général, en général. Sinon, on risque de s'encroûter, de perdre le sens de la réalité et même la réalité-même. On la perd si souvent pour se réfugier dans le domaine de l'irréalité – ou de la surréalité – que l'on ne sait plus très bien où l'on se trouve. On perd les pédales, mais dès qu'on les perd, on se dit que cela n'a pas d'importance, que les pédales ont une signification lorsqu'il s'agit de pianos, de harpes et de voitures. Et l'on n'a pas besoin de tout cela pour vivre et même survivre, étant donné que la vie ne dépend pas de pédales. Les animaux vivent très bien et parfois leur vie est bien supérieure à celle des humains. Par exemple, les Russes nous disent que les chiens et les chats vivent mieux que les humains. On peut leur répondre que les chiens et les chats occidentaux vivent mieux que les Russes ; mais les Russes

insistent : même les chats orientaux – ou plutôt ceux qui vivent en Russie – sont mieux lotis que les humains, où qu'ils vivent. Pourquoi ? Parce qu'ils ne doivent pas aller aux toilettes : leurs toilettes se situent partout, sur toute la surface de la terre, sauf dans les rues de New York. Si votre chien fait n'importe quoi dans une de ces rues-là, vous payez une amende. Il en va de même à Singapour, paraît-il. Mais Singapour est trop loin, et comme le on est privé de toute pédale, il ne peut pas y aller, quelle que soit la longueur de ses pieds.

Et si vos jambes sont trop courtes ? si vous ne pouvez aller nulle part ? Alors, une fois de plus, vous restez chez vous ou chez soi ou chez on. Vous ne bougez pas et si l'on vous demande au téléphone si vous ne bougez pas ce week-end, vous répondez : « Non, je ne bouge pas. » Vous n'ajoutez pas que vous ne bougerez peut-être plus jamais, étant donné votre état général et votre état d'esprit qui est un état particulier, cela va sans dire. Mais cet état, quelle que soit sa particularité, compte parfois plus que n'importe quel état général. Quoi qu'il en soit, vous n'ajoutez rien ; en tout cas, vous n'ajoutez rien dans ce domaine, dans celui qui concerne les voyages. Par contre, vous pouvez parler des rencontres et de la communication qui s'installe assez souvent entre un humain et un humain. Ces deux humains se rencontrent et boivent une bouteille de vodka, deux bouteilles ; ils boivent même trois bouteilles de vodka. Tout va bien, pour une fois. La communication et l'intercommunication sont là, et il n'y a rien à dire, surtout si vous buvez cinq bouteilles de vodka et qu'il n'y a que deux personnes sur un divan ou par terre. Tout dépend de votre état de corps.

Vous dites donc à vos interlocuteurs téléphoniques : « Venez me voir.

- Volontiers. Nous viendrons le week-end de Pâques.

- Venez. Je me sens tellement seul. Et même si je ne me sentais pas seul, je serais ravi de vous revoir.

- Nous aussi. Au revoir. »

Vos amis viennent et vous constatez qu'il ne s'agit pas uniquement des corps. Il y a des cœurs et même des âmes, de sorte que vous avez affaire aux états d'âmes et aussi à ceux de cœurs. Il y a aussi les états de corps et parfois vous vous arrêtez en cours de route parce qu'un corps veut aller aux toilettes. Mais il y a d'autres situations où les toilettes n'apparaissent pas tout de suite. Elles viendront plus tard, mais pour le moment vous êtes confrontés à des soifs, à des faims et à des fatigues de toutes sortes ; et ces fatigues concernent non seulement l'état général des corps et des esprits, mais aussi leurs jambes qui refusent d'aller plus loin. Ces jambes vous disent qu'elles veulent s'asseoir quelque part – dans un café, par exemple. Et vous vous asseyez dans un café, si vous vous dites que vous ne voulez

pas perdre vos amis une fois pour toutes. Vous ne les perdez pas ; vous ne les perdez même pas de vue. Vous les suivez pas à pas pendant qu'ils cherchent leur café préféré. Ils ne connaissent pas encore ce café en question, mais ils savent que dès qu'ils s'y installeront, ce sera leur café de prédilection, ne serait-ce l'espace d'une heure.

En fait, les jambes et les corps en général ont aussi faim et soif, si bien que l'on cherche un restaurant et l'on est prêt à passer une heure dans n'importe quel restaurant, pourvu que ce restaurant ne soit pas trop cher. On regarde les cartes ; inutile de vous dire que tout le monde les regarde et pour une fois, il ne s'agit pas uniquement des amis. Vous et votre On les regarde aussi. Et vous trouvez que le restaurant en question n'est pas très cher. Mais vos amis disent : « Ou---ou---ou » et vous comprenez qu'ils ne veulent pas payer les sommes indiquées sur la carte, d'autant qu'il s'agit d'argent perdu. Vous pouvez déduire cet argent de vos impôts. Vous dites à tous les contrôleurs : « Vous savez, de temps en temps, je suis obligé d'inviter mes collègues à dîner. Si je ne le fais pas, ils seront hostiles à ma personne et je n'aurai plus de concerts, de commandes, d'argent. Et je risque de mourir de faim. Et si je meurs de faim, je ne payerai plus d'impôts. Les cadavres ne payent pas d'impôts. Vous avez donc tout l'intérêt de déduire ces frais de la somme globale que je dois payer à votre institution, à votre organisme social. Je suis un animal social et par conséquent je paye mes impôts. Et je tiens à les payer le plus longtemps possible. Je ne pourrai plus le faire, si je meurs de faim et si je ne suis plus en mesure de respirer l'air frais pendant mes vacances. »

Les amis s'installent dans un restaurant que vous trouvez plutôt acceptable. Vous êtes sur la réserve, mais vous y êtes presque toujours, sur la réserve ; et vous êtes habitué à cet état. Vous vous dites que si vous n'étiez pas sur la réserve, vous seriez mort depuis longtemps ; et même si vous étiez mort depuis hier, cela reviendrait au même. Et vous ne voulez pas que cela revienne au même, sauf s'il s'agit d'un événement heureux. Alors, vous vous dites : « Pourvu que cela revienne au même. » Et vous répétez cette phrase plusieurs fois. Mais un événement heureux ne revient jamais au même ; dans le meilleur des cas, il revient à autre chose. Cet autre chose n'est pas aussi heureuse que la chose d'origine, la chose originale – même si elle n'est pas vraiment originale –, mais cela revient au même, comme d'habitude. Et cette habitude, elle aussi, revient au même ou à l'habitude ; et pour une fois, il s'agit d'un cercle heureux car l'habitude est toujours une deuxième nature ; ou une zéro nature car elle ne bouge pas.

Vous êtes *donc* installé dans un restaurant, et ce restaurant ne vous déplaît pas outre mesure. (« Donc » est aussi important que « bref » et « cela va sans dire ».) On vous apporte la carte et vous vous mettez à la scruter, comme si c'était une mappemonde ; comme si vous étiez un Martien qui veut savoir où il peut atterrir pour attaquer les terriens. Ses projets ne se limitent pas aux attaques pures et simples : il veut profiter de la terre et de ses fruits au maximum. Il ne sait pas que, parmi ses fruits défendus et même interdits, il y a des fruits empoisonnés qui contiennent des bactéries ou des virus qui sont capables de le détruire en un rien de temps. Mais il a encore du temps, et ce n'est pas rien, comme on dit d'habitude. Il en profite pour étudier la mappemonde et il atterrit là où ses calculs le guident. Il va de soi qu'il a tous les ordinateurs à sa disposition et que sa technologie lui permet de choisir les États-Unis qui sont le centre du monde ou de la mappemonde. Il sait que si ses fusées ou rayons frappent New York, la terre sera sous son pouvoir. Il oublie les bactéries ; mais les bactéries ne l'oublient pas, comme si elles se souvenaient éternellement de lui. L'eau dispose d'une mémoire infaillible ; il en va de même pour les bactéries.

Chaque voyageur est un Martien ; dans une certaine mesure. Il pourrait être un Martien à *plein* temps – ou à *temps* plein –, mais il n'est pas né sur Mars et c'est son problème ; ou son souci, comme on dit aujourd'hui. Vous pouvez consulter une mappemonde, surtout si votre projet concerne le monde entier ; ou l'autre bout du monde, en tout cas. D'ailleurs, il vaut mieux consulter les guides, qu'ils soient gastronomiques ou géographiques ; et vous les consultez avant d'aller quelque part, même si ce quelque part se situe à quelques kilomètres de votre maison. Cette fois – j'ai tapé « cette *voie* » – se trouve à une cinquantaine de kilomètres. Vous préférez peut-être une cinquantaine de *mètres*, surtout si vous êtes obèse ou paresseux. Mais vos amis vous entraînent dans une aventure qui a une certaine envergure, et vous vous laissez faire parce que vous ne pouvez plus vous passer des autres qui sont aussi éternels que tous les clichés du monde ; que tous les chapeaux d'où surgissent des lapins, par exemple.

Vous êtes à une cinquantaine de kilomètres de votre maison. Vous avez envie de vous mettre dans votre lit pour être à l'abri de tous les fracas et les tracas, comme on dit ; ce qui ne veut pas dire que vous voulez vous mettre à l'écart de certains restaurants. Mais le restaurant où vous vous trouvez en compagnie de vos amis ne correspond pas tout à fait à vos goûts, d'autant que ses couleurs ne correspondent à rien. Vous vous laissez faire car il s'agit

de vos amis et Cicéron ainsi que Montaigne disent que l'amitié est très importante ; elle est aussi importante que l'amour. Tout le monde parle de l'amour, et tout le monde dit que l'amour est plus important que tout le reste. Et nous savons tous que nous parlons surtout de l'amour que nous portons à nos enfants. Dès que le mot « amour » surgit quelque part, à proximité de notre cerveau, un enfant apparaît et resplendit. Et c'est très bien ; il n'y a rien de mieux que cela, que l'enfant. Il resplendit ; il est sur un piédestal. On met des fleurs au pied de ce piédestal, et l'enfant resplendit encore plus. Mais il n'y a pas d'enfants dans le restaurant où vous êtes assis ; pour une fois, il n'y a pas d'enfants qui mangent leur menu pour enfants et pleurent quand ce menu ne leur plaît pas. Ils quittent les chaises ou les genoux et courent en tous sens ; et ces sens sont souvent contraires au bon sens. On les laisse faire parce que ce sont des enfants. Cela me rappelle une scène d'*En attendant Godot*. Un personnage a faim ; l'autre – c'est toujours Autre, il n'y a rien à faire – sort une carotte de son sac. L'autre personnage se met à la manger. « C'est comment ? » demande le premier personnage. « C'est une carotte », dit le deuxième, l'autre. Il dit peut-être : « C'est *la* carotte. » Ou la garrotte. C'est l'enfant.

Vous aimez cet enfant ; vous l'aimez par-dessus tout. Votre chat se met à côté de cet enfant parce qu'il l'aime aussi ; c'est tout à fait logique et normal. Cela ne veut pas dire que tout le monde s'aime et s'aimera toujours, mais cette fois, vous aimez cet enfant ; et c'est votre enfant, même s'il n'est pas votre enfant. Tout devient « vôtre » grâce à cet enfant ; et à votre chat. Vous êtes ensemble et vous demandez à l'un de vos amis de faire une photo de cet ensemble : l'enfant, le chat et vous. Et vous vous dites qu'il n'y a rien de mieux que cette photo. Le monde entier n'est pas mieux qu'elle ; qui plus est, cette photo est le monde, la mappemonde, et il n'y a rien d'autre en dehors de cette photo, de vous trois. Vous êtes les autres et tout le monde est l'autre. Tout le monde est ceci et cela, à la fois.

Vos amis font des photos tout le temps et parfois ils vous demandent de vous mettre à côté de l'un d'eux pour que vous soyez là, comme un témoin de leur bonheur. Si vous êtes heureux, souvent – et non seulement parfois – vous voulez partager votre bonheur avec les autres. Pourquoi ? Parce que vous voulez montrer l'exemple. En principe, le monde est malheureux et ce fait concerne aussi les plantes et les animaux, non seulement les êtres humains. Tout le monde est malheureux, mais il y a des couples qui se croient heureux. Ils se trompent sans doute, mais leur erreur est bénigne et il ne faut surtout pas l'extraire de leur

corps : pas de couteaux, pas de scalpels. Qu'ils soient heureux jusqu'à la fin de leurs jours ! Ils peuvent même continuer à être heureux *au-delà* de ces jours-là, mais cela ne dépend pas d'eux ; cela dépend de Dieu, comme on dit. On dit « Dieu » quand on n'a rien à se dire ; ou à dire, tout simplement. On le dit en l'air ou aux autres, mais il faut choisir le bon moment pour communiquer votre bonne nouvelle car les autres ne sont pas toujours capables de la comprendre. Alors, vous attendez Pâques et vous dites à tous vos amis que tout dépend de Dieu et ils vous comprennent parce qu'ils se disent que vous le dites à cause de Pâques ; parce que cela se fait et se dit, et il serait indécent de ne pas le faire et dire. Alors, on vous écoute, on fait « oui » de la tête ; ou l'on ne fait rien de la tête parce ce n'est pas la peine. Tout est dit sans la tête et sans ces « oui » et aussi sans ces « non ». Tout est dit et tout le monde est d'accord parce que c'est le jour du Seigneur, de sorte que le Seigneur Lui-même est d'accord avec ce qui se passe et qu'un accord résonne dans l'atmosphère ; pas seulement à l'église où vous êtes. Pourquoi ne pas faire une photo de cet accord ? Tout le monde est là et l'on voit même une icône au fond, à l'arrière-plan. Mais tout est *devant* aujourd'hui et rien n'est *en arrière*.

Vos amis prennent des photos ; et pourtant ce n'est pas le jour de Pâques et l'on ne voit le Seigneur ni à l'arrière-plan ni aux autres plans. Le Seigneur est toujours là et par conséquent vous ne vous inquiétez pas outre-mesure. Vous passez votre temps dans les restaurants que vos amis recherchent pendant des heures, comme si ces restaurants incarnaient le temps perdu. Une fois de plus il s'agit du temps perdu, mais cette fois vous perdez votre temps parce que vos amis commandent un plat, deux plats, et il ne s'agit pas de plats qu'on leur recommande, de sorte que cela prend du temps de cuisiner ces plats, d'autant que vos amis changent d'avis : ils veulent d'autres plats à la place des premiers plats et des premières entrées.

La ville où vous êtes s'appelle n'importe comment parce que vous ne pouvez pas dire Cabourg à cause de Proust et de Marcel. Il faut que ce soit Balbek ou Bolbec pour que Marcel lui-même ne soit pas Marcel Proust ; pour qu'ils soient loin l'un de l'autre. Pour qu'ils soient aussi loin que possible pour que Sainte-Veuve ne puisse dire qu'ils sont les mêmes et une seule personne. Donc, cette ville s'appelle « Merlot », parce que malbec est le nom d'un cépage, si j'ai bien compris ; et je comprends quelque chose dans ce domaine.

Vous êtes à Balbouk ; non, vous n'êtes ni à Balbouk ni à Cabourg. Vous n'êtes pas dans un équivalent de ces villes parce que vous êtes dans une ville qui n'a rien à voir avec les Balbecues et les Cabourgs. Ce sont des habitants de ces villes qui passionnent Marcel, mais vous n'avez rien à faire avec eux parce que vous ne souffrez pas d'asthme, comme votre écrivain préféré. Vous êtes donc dans une ville qui n'a rien à voir avec l'asthme, et vous vous demandez comment vous pouvez appeler cette ville. Et au moment où vous perdez tout espoir, vous l'appelez « Merlot », et vous êtes contents. Il faut être content de temps en temps, autrement on perd les pédales et parfois la vie. Puisque on n'a pas encore perdu la vie, on continue à discourir à propos de restaurants et de vues ou de *sights* qu'il faut voir. Et il va sans dire que vos amis veulent les voir : ils sont venus pour cela et il n'y a rien à faire. Et vous ne faites rien. Vous suivez vos amis qui, eux, suivent leur guide qui les guide quelque part. Et vos jambes commencent à vous parler de votre fatigue.

Votre fatigue est là, mais vous dites à vos amis qu'elle n'est pas là ; elle n'est nulle part, pour ainsi dire. D'accord, elle n'est nulle part ; vous pouvez donc grimper sur une tour au sommet de laquelle vous verrez toute la ville. Vous verrez toute la ville, à condition que vous tourniez autour du pot ; autour de la tour, plutôt. Vous pourriez tourner autour du pot, à condition que ce pot soit assez petit pour que vous puissiez en être quitte en ne faisant que trois ou quatre pas. La tour dont on parle est une autre paire de manches. Il faut d'abord grimper sur cette tour ; ensuite il faut tourner autour de tous les pots. Et il y a d'autres ensuites ; et les ensuites des ensuites. Mais vous accompagnez vos amis qui sont vos amis et pas les amis de vos amis. Non, ils sont vos amis ; et pourtant vous ne connaissez pas la femme de votre ami. Elle est un peu bizarre et se situe à l'autre bout du spectre – appelons cela comme cela – par rapport à votre ami ; de sorte qu'elle est un spectre, par rapport à lui. Lui, il est un être à part entière ; en tout cas, à l'intérieur de vos sens et réflexions. Elle est à part dans tous les sens, mais sa personnalité est tellement forte que souvent elle brûle toutes les étapes et se met à la place de son mari ; elle le remplace, autrement dit. Elle lui dit : « Grouille-toi », mais il ne veut pas grouiller ni se grouiller. Elle insiste et il commence à se grouiller car il ne peut pas faire autrement. On ne peut pas dire qu'elle soit prête à le gifler, s'il ne se grouille pas, mais c'est tout comme. Et quand c'est tout comme, c'est tout comme. C'est comme, comme on dit. Et ce comme n'est pas toujours comme il faut.

Vos amis ne sont pas vraiment vos amis, d'après Proust. Vous empruntez leurs traits à d'autres amis, comme le faisait Marcel, de sorte que si vos amis se reconnaissent en lisant votre œuvre, ils ne pourront vous accuser de rien. Ils ne pourront pas dire : « Aïe, c'est moi ! Je n'ai pas dit ça. Je n'ai pas dit : 'Grouille-toi.' J'ai dit : 'Mon chéri' ou 'mon amour'. Je ne m'en souviens pas. En tout cas, je n'ai pas dit : 'Grouille-toi.' Je ne connais même pas ce mot, ce verbe. Se grouiller. Qu'est-ce que ça veut dire ? » Donc, vous faites un mélange, à la mode proustienne. Vous mettez trois personnages dans un corps, à la manière de la Trinité ou plutôt à celle de Dieu qui a décidé qu'il fallait être à trois pour gouverner le monde ; ou, en tous cas, pour présider à tout ce vacarme symbolisé par les bétonneuses. Il y a donc trois amis à l'intérieur – et aussi à l'extérieur – de mon ami. Il s'appelle Nicolas ; mais il y a aussi Jean et Paul dans son for intérieur. Alors, Jean dit à sa femme qui s'appelle Jeanne, elle aussi : « Donne-moi mon appareil photo.

- Pour quoi faire ?
- Parce que je veux regarder les photos qu'on a faites.
- Je suis en train de regarder ces photos.
- Donne-moi mon appareil.
- Non.
- Donne-moi mon appareil.
- Ce n'est pas ton appareil.
- Ah bon ?
- C'est *notre* appareil. Et aussi celui de nos enfants.
- Donne-le-moi. À moins, tu sais de quoi je parle.
- Tu ne sais rien, comme Socrate. Comme tu dis.
- Je ne suis pas Socrate.
- Je le sais. Ce n'est pas la peine de me le dire.
- Alors, pourquoi tu le dis ?
- Pour que tu te taises.
- Jeanne !
- Quoi ?
- Donne-moi mon appareil !
- Je garde le silence.
- Pourquoi ?

- Parce que je ne te donnerai rien du tout, même pas ton appareil photo. »

Ces scènes de la vie quotidienne ne m'ont jamais intéressé car elles ne sont pas intéressantes. Il y a quelques questions éternelles ; elles tournent autour du cerveau et nous n'avons pas le temps de les résoudre, sauf si nous faisons abstraction des querelles domestiques et familiales. Nous couchons avec la gouvernante de nos enfants, et notre femme l'apprend pour pouvoir nous dire : « Vous êtes mauvais, cher Monsieur. » Si elle est en train de lire notre Proust, elle dit peut-être : « Vous n'êtes pas à la hauteur, cher Prince », et elle peut dire encore beaucoup de choses, si elle a envie de renchérir sur ce qu'elle a dit. Elle a déjà dit beaucoup de choses, mais il y a tant de choses dans son for intérieur qu'elle continue à parler pour nous dire que Proust n'était pas snob et que seuls les imbéciles lui reprochaient de l'être. Alors, on ne reproche plus rien à personne – et à rien, à rien – et l'on continue son monologue intérieur en bravant la remarque d'un personnage de Beckett qui disait à son copain que ce qui était à l'intérieur devait rester à l'intérieur.

Je me réjouissais à la perspective que mes amis allaient venir pour me débarrasser de mes monologues intérieurs – pour les extérioriser, plutôt. Ils les ont extériorisés, un peu, un peu ; mais j'avais aussi compté sur eux pour enrichir ma collection de personnages car un jardinier ne peut tenir le haut du pavé sur l'étendue de plusieurs centaines de pages. Il faut qu'il cède cette place à d'autres personnes, de temps à autre. Et ce temps est peut-être arrivé ; on ne sait jamais quand le temps arrive ou n'arrive pas. Il est peut-être là, mais on se dit que l'on a encore le temps et même beaucoup de temps ; en le disant, on pense à un autre temps qui n'a rien à voir avec celui qui tient le haut du pavé, comme disent les Anglais. *High time*, disent-ils, et ils ont peut-être raison car le temps peut être haut et bas, et cela dépend en partie de nos humeurs. Il n'y a pas de relations directes entre le temps et nos humeurs, contrairement à ce que pense saint Augustin.

Le temps continue son bonhomme de chemin, quoi que nous fassions, disions et pensions. Il est tantôt en bas, tantôt en haut ; et si nous pensons à l'avenir, à celui de nous-mêmes et à celui de nos enfants, le temps ne bouge pas, de sorte qu'il n'y a pas d'avenir ni de futur – même pas à l'intérieur de nos pensées. Il n'y en a pas du tout, nulle part, de sorte que ni notre planète ni l'univers entier n'ont aucun avenir. Et le passé ? Il est enfoui quelque part. Quand on fait des fouilles, une parcelle de ce passé peut surgir et même resurgir, mais ce n'est pas le passé dont saint Augustin nous parle, après avoir parlé à Dieu à plusieurs reprises. Il Lui

parle et Dieu lui répond que tout est subjectif et que le passé et l'avenir – et aussi le présent, jusqu'à un certain point – se trouvent dans notre tête. Il y a un tas de choses qui sont dans notre tête ; beaucoup de pensées, beaucoup de bêtises. Le temps n'y est pas et nous ne le regrettons pas car nous pensons qu'il y est, que tout est dans notre tête. Nous pensons que tout est dans notre tête, de sorte que nous nous demandons parfois si nous avons une tête. Non, c'est un amas de futilités que nous avons à notre disposition, et la tête ne s'y trouve pas ; ni en haut ni en bas. Il se peut que notre tête soit à nos pieds ; cela ne m'étonnerait pas, comme on dit. Notre tête est sous nos pieds et nous jouons au foot avec notre tête. Et nous marquons des buts – sans arrêt, sans arrêt. Mais à quoi bon gagner un tel jeu ? Cela ne rime à rien et, au bout de quelque temps, qui est en bas pour le moment, nous abandonnons notre tête et notre jeu. Qu'ils se débrouillent tous seuls, quelque part ; loin de nous.

Je pensais que mon temps était trop bas et qu'il fallait le remonter pour que la vie soit vivable, sociable et adorable. Mes amis sont venus et le temps s'est mis à remonter, tout doucement, en douceur. Puis la douceur s'est terminée et une sorte d'aigreur a pris sa place. Cette place ne reste jamais vide : il y a toujours quelque chose ou quelqu'un qui l'occupe. Que ce soit en haut ou tout en bas, la place est toujours remplie à ras bord. Cette place a des bords et l'on voit qu'elle est vraiment remplie, si bien que de temps à autre, on ne voit même pas les bords ; et on se dit que l'on est immortel. S'il n'y a pas de bords, il n'y a que l'immortalité, l'éternité et tout ce que l'on veut dans ce domaine, dans le domaine du temps. On veut l'éternité et on demande aux bords de disparaître ; et ils obéissent, à condition que l'on puisse assurer le remplissage de cette place que l'on appelle par mégarde un « trou ». Ce trou est rempli et du coup on se dit que l'on est heureux – même plus heureux que les bienheureux qui dansent et chantent dans le Paradis. On a un paradis sur terre – et sur mesure –, et on s'amuse comme on peut et mieux que les bienheureux : on peut pécher de temps en temps, en faisant l'amour en tous sens. Seul le sens le plus ordinaire est autorisé aux saints – celui qui produit des enfants. Mais on pense à d'autres sens – ici-bas, ici-bas. Bref, le temps ne faisait que remonter ; ensuite, il m'est tombé sur la tête et je me suis dit que je n'arrivais pas à supporter la présence de mes amis.

Mon ami mettait son couteau dans la bouche ; dans sa bouche, pas dans celle de sa femme. C'était tout comme, comme d'habitude. J'ai déjà dit que tout est tout comme et du pareil au même. Et même n'importe quel même est du pareil au même, de sorte que l'on

tourne en rond où que l'on se trouve. Même si l'on ne se trouve nulle part, on tourne en rond ; ou l'on ne tourne pas du tout. D'accord, on ne tourne plus ; seule la terre tourne dans un instant pareil ou sans pareil. La terre tourne, mais on ne tourne pas ; on est suspendu dans l'espace. Certes, l'espace tourne avec la terre et grâce à elle, à son effort ; mais on, on ne tourne pas ; on est à contre-courant. Il y a des courants et des courants d'air un peu partout ; on reste tranquille et immobile, quoi qu'il arrive. Et puis on constate que rien n'arrive plus et on est content : c'est un autre genre d'immortalité. On collectionne ces genres et on se dit qu'on en a assez pour devenir vraiment éternel. On l'est, d'accord, d'accord. Que fera-t-on de cette immortalité ? Le temps le dira et le montrera. Pour le moment, le temps ne dit rien, sauf ceci : « Le moment passe. Il n'est plus là. Un autre moment le remplace. » Et ainsi de suite.

Mon ami continue à mettre son couteau dans sa bouche ; et puis il en sort un petit morceau – de sa bouche. Et puis il en sort d'autres morceaux qu'il met autour de son assiette, sur son pourtour ou sa bordure. On ne voit plus les bords de cette assiette, si bien que je me dis que mon ami ainsi que sa femme – tel mari, telle femme ; telle femme, tel mari – sont devenus éternels. Cela veut dire qu'ils passeront un temps fou chez moi ; dans ma chaste demeure, comme dit le Faust de Gounod. Je ne sais pas si elle est vraiment chaste, ma demeure ; mais c'est ma demeure et j'y tiens par-dessus tout. Seul mon chat se situe plus haut que cette demeure ; et le temps, peut-être. Et encore. Et puis mon ami oublie toujours quelque chose, quelque part ; surtout dans ma chaste demeure, de sorte que nous ne partons pas quand nous voulons partir. Quant à moi, je ne veux pas partir du tout parce que j'ai vu tout ce qu'ils veulent voir. J'ai tout vu et tout entendu, mais eux, ils connaissent tout, sauf ce qu'ils veulent visiter dans le pays où je mourrai un jour ; pas demain, j'espère. Et ils m'entraînent dans leurs aventure ; et mon corps, je le traîne partout malgré le fait – il y a tant de faits autour de nous – que je ne veux rien traîner, à l'exception du temps. Je le traîne, c'est vrai ; et je le traîne exprès. Qu'il traîne, qu'il traîne, notre cher temps. Qu'il traîne d'autant plus voluptueusement que nous voulons le prolonger au-delà de tous les plaisirs, de toutes les issues. Il y a une issue et une solution ; ainsi un problème est résolu. Mais il y a d'autres problèmes et d'autres issues. La vie continue et c'est sa grande spécialité : elle nous pose des problèmes et des questions. Et nous répondons « oui », si nous ne voulons pas nous suicider. Et si nous le voulons, nous disons « non », et la vie accepte notre « non » parce qu'elle accepte tout, même ce qui est inacceptable. Elle accepte le rien, lui aussi.

Et puis il me parle de sa lune de miel. D'abord, j'apprends que mes amis ont quatre enfants ; ensuite ils me disent que c'est leur lune de miel. Comme d'habitude, je ne comprends plus rien et rien ne me comprend – même pas mes amis. Si vous avez des amis – ce qui n'est pas obligatoire, que je sache – la moindre des choses est de compter sur leur compréhension et même sur une sorte de contribution qu'ils peuvent apporter à votre vie. Et s'ils n'apportent rien du tout ? sauf quelques situations cocasses ? Si vous êtes un écrivain – et c'est le cas, peut-être – vous pouvez en profiter pour raconter une histoire, deux histoires. C'est très à la mode : tout le monde raconte des histoires dans tous les sens du terme et de l'expression, de l'idiome. Tout le monde raconte tout et rien. Bon, vous vous dites que tout le monde ne raconte rien et vous vous bouchez les oreilles pour ne rien entendre, pour que votre vie intérieure ne soit pas perturbée par tous ces propos qui arrivent toujours mal à propos. Vous écoutez quelque chose et vous vous dites : « Mal, mal, mauvais, mauvais. » Vous répétez ces mots-ci plusieurs fois et vous êtes dégoûté de la vie. Vous vous en voyez dégoûté, mais la vie continue son bonhomme de sentier, malgré tous vos dégoûts. Alors, vous vous dites que ce n'est pas la peine d'être dégoûté : de toute façon, vous êtes dépassé par la laideur de la vie. Et vous n'êtes plus dégoûté ; plus du tout.

Mon ami raconte une histoire. Il en raconte une dizaine, mais je ne retiens qu'une histoire ; peut-être deux. J'ai tout le temps et par conséquent je peux me souvenir de tout, même de ma naissance et de ma concupiscence. Je m'en souviendrai peut-être, avant qu'il ne soit trop tard. On le dit assez souvent – avant qu'il ne soit trop tard, trop tard –, et je ne sais toujours pas ce que cela veut dire. Trop tard par rapport à quoi ? à un moment, à une vie ? Nous disons : « Trop tard » quand nous mourons sur un trottoir en regardant la voiture qui nous a écrasé. Nous regardons les membres et les parties du corps qui n'existent presque plus – en tout cas, en tant que membres –, et nous nous disons qu'il est trop tard pour nous restaurer parce que l'on ne peut restaurer ce qui est au-delà de toute restauration, sans parler de la reconstitution et de la reconstruction. Personne n'en parle, d'ailleurs. Il y a beaucoup de passants qui s'agglutinent autour de notre corps qui gît ou ci-gît, mais personne ne nous contredit. Personne ne dit que nous vivrons jusqu'à cent ans et que les chirurgiens peuvent tout replanter et transplanter. Personne ne dit : « Prenez mes membres. Je vous les offre. » Personne, personne. Et il n'y a pas assez de membres dans les banques où l'on met les membres de ceux qui sont prêts à tout donner à l'humanité, même leurs propres membres.

Personne ne dit rien. Mon ami raconte une histoire. Nous nous disons qu'il vaut mieux entendre quelque chose que n'entendre rien du tout. Nous n'entendons rien du tout, et nous nous disons que tout est terminé, même l'histoire sans fin. (Je crois qu'il y a un film qui s'appelle comme cela ou autrement.) Mon ami raconte une histoire qui est assez courte ; en tout cas, elle est beaucoup plus courte que ce roman. Et d'après Milan Kundera, elle est mieux parce qu'elle est plus courte. Calvino – quel est son prénom ? Florence ? – pense sans doute la même chose.

Voici l'histoire de mon ami. Elle concerne deux individus et l'un d'entre eux – d'entre tous les individus – dit : « Salopard. » Et puis il répète le même mot et personne d'autre ne le fait ; en tout cas, personne ne le fait dans le quartier où se trouvent les deux individus en question. Alors, le premier individu répète : « Salopard », tout en regardant le deuxième individu. Celui-ci comprend de qui il s'agit parce qu'il n'y a pas d'autres individus dans les parages, sauf le narrateur qui est toujours mon ami. Je ne sais pas s'il le sera toujours à la fin de ce livre, mais pour le moment il l'est et il le restera jusqu'à la page suivante ; en tout cas. Sinon, ce n'est pas la peine ; une fois de plus, ce n'est pas la peine. Et il est pénible de le constater, cela va sans dire. Alors, je décide de ne plus rien constater. Je raconte des histoires sans constater quoi que ce soit. Si vous êtes invité à la télévision, on vous demande tout de suite : « Quel est le sujet de votre livre ? » Ou l'on vous dit : « Il raconte quoi, votre livre ? » Et vous ne pouvez répondre simplement, en disant : « Il raconte la vie. » La vie est trop grande et un livre ne peut la raconter. Alors, un livre parle d'un destin exceptionnel et par conséquent ce livre est exceptionnel.

Donc, ce livre raconte une histoire qui concerne deux individus ; et ces individus n'ont rien d'exceptionnel. Il s'agit sans doute de deux antihéros. D'accord, il y a deux antihéros. Un antihéros dit : « Salopard » et l'autre anti l'écoute sans broncher. C'est autour de ce fait – ou de ce pot – que l'histoire tourne ; et elle se retourne pour voir quel effet elle produit sur les individus qui l'écoutent. En l'occurrence, il n'y a qu'un seul individu qui le fait, à l'exception de la femme du *narrateur* prisé par Nabokov, Benjamin, Lesskov, etc. Mais cette femme n'écoute pas son mari parce qu'elle connaît l'histoire en question. Elle n'écoute plus son mari, ce qui ne veut pas dire qu'elle en ait ras le bol. Elle en a peut-être ras, mais elle n'en a certainement pas bol ; et c'est un autre jeu qui ne dénote que l'esprit d'un étranger. À un moment donné, Proust a dit qu'il écrivait « entre » (*in between*) le français et l'anglais qu'il connaissait très

peu. Moi, j'écris et je ne me pose pas de questions, d'autant que ce sont les autres qui racontent les histoires que j'écoute ; et que je note de travers. Ces travers comptent aussi, j'imagine. J'imagine beaucoup de choses et ces choses ont beaucoup de travers ; et tous les travers ont beaucoup de choses à dire et à médire.

Il est impossible de terminer quoi que ce soit et c'est trop banal, cette conclusion et cette confirmation. Mais l'histoire se termine ; en tout cas, provisoirement. Le deuxième individu se met à bouger ; en tout cas, il fait un geste et je ne sais pas exactement quel geste il fait. Il est certain qu'il fait un geste, qu'il bouge, après avoir entendu mille et une fois : « Salopard. » Et n'oublions pas que ce « salopard » est adressé à lui et pas à quelqu'un d'autre. Le premier individu – celui qui parle – lui adresse la parole, et pour une fois, il s'agit d'une parole et pas d'un discours, d'une proposition. Il dit un mot et ce mot dit tout ce qu'il y a à dire. Il n'y a peut-être rien à dire, mais on dit tout de même quelque chose parce qu'on ne veut pas passer pour un sourd-muet ; ou pour un malentendant, un malparlant. On dit : « Salopard » et on ne donne pas de précision. L'homme à qui on s'adresse est peut-être salopard dans un domaine et pas partout, dans tous les domaines. Et on prononce ce mot en sa présence pour qu'il l'entende et comprenne qu'il est salopard, sinon on ne lui dirait pas ce mot. On ne dirait rien parce que l'on n'a pas beaucoup de mots dans la bouche, dans le cerveau. Et les mots que l'on a doivent être prononcés à bon escient ; et si l'escient est bon, tout va bien. Sinon, tout va mal ; cela ne peut pas être autrement. Le monde est peint en noir et blanc. Si cela n'est pas blanc, cela est noir ; et vice versa.

L'autre individu bouge parce qu'il pense qu'il n'est pas un salopard. Il n'est peut-être rien du tout ; d'ailleurs, il préfère n'être rien du tout, au lieu d'être un salopard. On est souvent rien du tout et cela ne fait rien à personne. Un rien-du-tout se promène partout et on ne dit rien, rien du tout. On n'est rien du tout et on sera tout d'ici quelques jours ou quelques mois. Bref ou long, le deuxième individu bouge et le premier regarde le ciel et aussi la terre ; il regarde tout ce qu'il peut regarder car la nature ainsi que les humains sont témoins de ce qui se passe. Et il dit à tout le monde et au monde : « Il réagit. » Il parle du deuxième individu qui a réagi au mot « salopard ». Il l'a entendu une centaine de fois sans bouger, mais il a fini par bouger et c'est la fin qui compte. On dit que ce sont nos dernières paroles qui comptent dans notre vie, quand nous sommes sur notre lit de mort. Nous sommes en train de mourir et nous disons : « Salopard. » Et nos parents et nos enfants se demandent à qui nous adressons cette

parole prophétique et énigmatique. Nous l'adressons peut-être à nous-mêmes. Nous nous disons que nous sommes un salopard ; et c'est vrai, c'est vrai. Nous savons que c'est vrai et nous nous confessons au seuil de la mort parce que c'est le moment de nous confesser.

Nous nous confessons et nous disons que nous sommes un salopard ; et les autres ne réagissent pas. Ils nous regardent et c'est tout ce qu'ils font. Ils pensent que nous délirons, et ils ont peut-être raison. Nous délirons toute notre vie ; peut-être, peut-être. Et si nous le faisons toute notre vie, nous nous demandons pourquoi nous ne pouvons le faire le jour de notre mort, au cœur de l'instant qui termine notre vie en beauté ou en laideur. Nos instants se terminent et nous nous disons que nous sommes ceci ou cela. Nous pouvons dire la même chose à ceux qui nous regardent et nous écoutent au moment où il n'y a rien à entendre, à part les râles d'agonie. Il y a plusieurs râles, mais il n'y a qu'une seule agonie. Nous râlons, nous râlons ; nous râlons tant que nous vivons. Et puis les râles cessent ; tout d'un coup ou peu à peu. Et nous nous disons que tout est terminé. Parfois, nous pouvons nous le dire parce que nous sommes capables d'écouter nos râles et de juger de notre état – et de l'état de choses – d'après ces râles. L'état de choses est ce qu'il est et nous nous disons qu'enfin nous comprenons quelque chose. En fait, il suffit d'écouter les râles pour comprendre la vie ; et nous la comprenons ; au seuil de la mort. Mais il n'y a pas de morts ; il y a des seuils, mais cela ne veut rien dire. Alors, cela ne dit rien et nous mourons, comme si de rien n'était. Il n'y a jamais rien eu ; rien du tout.

Il faut réagir, peut-être. Et nous réagissons ; trop tard, peut-être. Ou nous ne réagissons pas du tout. Il s'agit d'une prostration, une fois de plus. Nous sommes tous les états et toutes les pensées. Nous passons et nous laissons quelque chose soit derrière, soit devant, en avant. Si nous avons des enfants, nous laissons quelqu'un en avant, en aval. Il y a quelqu'un en aval et nous nous disons que nous n'avons pas vécu pour rien. Nous avons vécu pour cet aval et nous nous disons que c'est tant mieux, tant mieux ; que tout est justifié et racheté. Tout est racheté et nous pouvons vivre tranquilles, même si nous sommes en train de mourir. Nous mourons, mais nous nous disons que tout va pour le mieux dans les meilleurs des mondes : il y en a deux actuellement. Et tout va mieux dans ces deux mondes, à l'intérieur de deux mappemondes. Tout va de mieux en mieux – partout, partout. Vous regardez autour de vous et vous vous dites que tout va bien et que les tulipes qui embellissent votre jardin repoussent

ou poussent. De toute façon, toutes vos fleurs sont belles ; et elles sont encore plus belles que l'année dernière.

Quand je me relis, je ne me reconnais pas ; je rencontre beaucoup d'autres à ma place. Vous voulez devenir deux, trois et peut-être quatre ; cela dépend de votre humeur. Supposons que vous vouliez devenir trois. Alors, vous vous coupez en trois et vous voilà trois, trois personnages sans auteur ; ou avec un auteur. Vous êtes donc quatre et à quatre. Et puis vous vous dites qu'il vaut mieux être un parce que c'est plus facile ; il ne faut pas nourrir quatre personnes. Et vous ne serez pas obligé de mourir quatre fois ; une fois suffit largement. Vous mourez une fois, et vous ressuscitez. Il est plus facile de ressusciter une fois que cinq fois. Vous ne ressuscitez donc qu'une fois et vous êtes déjà ressuscité. Non, vous ne l'êtes pas. Vous avez tort parce qu'il n'y a qu'une personne, une seule, qui soit capable de cet exploit ; une personne ou un dieu. Pas deux. Par conséquent vous avez tort. Si vous êtes en vie, vous mourrez ; si vous êtes déjà mort, vous ne ressusciterez pas. Il se peut que vous ayez tort ; une fois de plus.

Il est difficile d'avoir raison dans ce monde ; et dans tous les autres mondes. Par conséquent, vous avez tort dès que vous ouvrez la bouche ; et même si vous ne l'ouvrez pas, vous avez tort parce qu'il y a une bouche intérieure qui parle sans arrêt. Et ce qui parle sans arrêt ne peut avoir raison ; pas tout le temps, en tout cas. Donc, cette bouche-là – et toutes les autres bouches – ont raison de temps en temps ; pas tout le temps parce que c'est impossible. Et au bout de quelque temps, même le mot « impossible » devient français, à force d'être employé. À force tout devient possible, même la force. Elle devient possible ; elle se plie à sa propre force. Et vous, vous devenez un, à force de vouloir être quelqu'un d'autre. Vous ne voulez plus être ce que vous êtes ; et vous voilà quelqu'un d'autre. Mais avant de devenir ce quelqu'un, vous vous écrasez. Vous mettez les mains sur vos épaules et vous poussez, poussez, poussez, jusqu'à ce vous disparaissiez sous terre. Et vous disparaissez, un point c'est tout.

QUATRIEME PARTIE

# RE-RECIDIVISTES

Si vous voulez vous enfoncer, vous vous enfoncez. Cela, vous pouvez le faire et personne ne vous empêche de le faire, sauf un être qui vous aime. Et si vous n'avez personne à côté de vous, vous vous enfoncez ; ou vous coulez. Et si vous avez quelqu'un, et si ce quelqu'un ne vous aime pas, vous vous enfoncez encore plus vite. Et ce quelqu'un vous dit : « Donnez-moi cette massue. Je ferai ça mieux que vous. » Vous lui donnez la massue et il vous enfonce très vite, de sorte que vous vous dites que vous auriez dû recourir à son aide beaucoup plus tôt ; le mois dernier. Vous ne l'avez pas fait ; vous êtes toujours en vie. À présent vous vous dites que cela ira encore plus vite avec un fer à repasser, mais vous vous trompez. Cela irait *moins* vite, si vous mettiez à contribution un fer à repasser. Il pourrait vous *repasser*, au lieu de vous *enfoncer*. On vous repasse et on vous met dans un placard, comme si vous étiez une chemise. Vous pouvez mettre cette chemise sur votre dos. Mais vous n'avez pas besoin de chemises, de costars. Vous pouvez mourir tout nu ; il en va de même pour votre résurrection. Vous ressuscitez et vous êtes tout nu. Et alors ? Un policier vous arrête et dit : « Vous ne pouvez pas vous promener tout nu dans notre ville.

- Je viens de ressusciter, dites-vous.
- Ce n'est pas une excuse.
- Donnez-moi un peu de temps.
- Non.
- Un peu d'argent.
- Non. »

Vous voulez ressusciter. Vous êtes déjà dans votre tombe, ce qui est logique : si vous mourrez, vous allez dans une tombe ou un tombeau ou un caveau de famille. Vous vous y rendez ; vous vous y installez. Et vous vous dites que vous y êtes installé confortablement. Paul Celan en parle. Vous y êtes bien. Que voulez-vous de plus ? Vous avez votre tombeau ; tant mieux. Et pour une fois, vous êtes beau. On vous a endimanché pour que vous fassiez bonne figure dans le royaume des morts. Vous faites bonne figure, très bonne figure; vous êtes sans doute le roi de ce royaume des morts. Mais vous n'êtes pas tout à fait bien ; vous n'avez pas bon air du tout. Vous étiez mieux sur terre, parmi les vivants. Vous vous rendez compte que les vivants ne sont pas toujours vivables et sociables, mais vous les préférez aux autres, à ceux qui ne sont ni vivables ni sociables. Vous êtes donc dans votre tombe, et vous vous mettez à vous tirer par les cheveux, comme ce baron dont vous oubliez le nom. Il s'appelle Hausen, sans doute, sans doute.

Et il se tire par les cheveux. Et il s'en sort, cela va sans dire. En tout cas, ses cheveux en sortent. Il est chauve ; il s'agit d'une chauve-souris.

Je vis dans une pyramide. Ce n'est pas la pyramide du Louvre ; ce n'est pas une pyramide du tout. Ce n'est peut-être rien du tout. Oui, c'est une maison que j'ai achetée il y a un an et demi. J'aurais pu acheter une autre maison, mais j'ai acheté cette maison-ci, et je ne sais pas si je suis heureux dans cette maison ou pas. Peut-être non, mais j'ai mes livres et aussi ma momie qui peut lire ces livres ; et elle les lit de temps en temps. Il faut qu'elle les lise *tout* le temps, sinon elle sera morte définitivement ; et il vaut mieux ne pas mourir définitivement, sauf si on le veut ; vraiment. Mais on ne le veut jamais vraiment, définitivement ; on ne le veut qu'un peu, *in*définitivement, pour ne pas dire approximativement. On se dit que l'on veut mourir. Pourquoi pas ? On avale quelque chose ou rien du tout. On n'avale rien du tout, mais l'on veut mourir ; tout de même, tout de même. Et puis on se dit : « Tout de même » ; et l'on ne meurt pas, on reste en vie. On reste quelque part et l'endroit où l'on reste s'appelle la vie ; cet endroit, ce moment. Et on se met à lire les livres ; moi, en tout cas, je le fais, et je me demande pourquoi je le fais ou ne le fais pas. Je lis un psaume et je dis : « Mon cœur est prêt, Élohim. » Je mens : mon cœur n'est pas prêt. Rien n'est prêt, en ce qui me concerne – ni le cœur ni le corps ni le reste. Il y a des livres dans ma pyramide et je n'ai rien d'autre à faire ; il faut que je lise ces livres. Je ne peux écouter le jardinier, pas tout le temps, à longueur de journée. J'écoute, je l'écoute ; j'écoute aussi les œuvres de Schoenberg. Et je me dis qu'il faut se laisser faire : la vie n'est peut-être pas la vie, mais il faut la laisser faire, sinon elle ne fera rien.

On peint, on peint des vitraux. On ne peint pas n'importe quoi, mais on peint ce que très peu de gens verront. Parce qu'il faut des échelles pour les voir ; il faut aller les chercher, grimper. C'est mon amie qui a dit que personne ne pouvait voir ce que je fais, à part les happy few, les unhappy few. Ils voient, ne voient pas. Parfois, c'est sur un toit que cela se trouve et on regarde ailleurs. Il y a les vitraux et ils sont déjà peints, comme s'ils avaient été là dès le début. Le début est très loin ; les vitraux sont un peu plus près, mais ce qui est plus près ne se voit pas toujours. On se dit que l'on achète un ticket et que l'on regarde quelque chose. Et l'on voit quelque chose, et ce que l'on voit ne date pas d'hier, ni d'avant-hier. Cela ne date pas et n'a pas de date. Cela existe et l'on ne peut rien faire contre ce qui existe. On ne le voit pas, c'est

tout. C'est devant les yeux, sous les yeux ; seul Dieu voit ces vitraux. Il n'a pas besoin de les voir car Il les connaît par cœur.

On ne recherche pas le temps, qu'il soit perdu ou non. On peut chercher et rechercher tout ce que l'on veut. Pourquoi rechercher le temps ? Il est soit là, soit nulle part. On le perd, comme on perd une paire de gants. On perd, on perd. Ce que j'écris ne signifie rien par rapport à n'importe quelle mort. Mais je continue et je me demande si je cherche vraiment une harmonie. Oui, sans doute. Dans ma pyramide, il y en a sans doute ; une harmonie, quelque part. Schoenberg la cherchait. Pourquoi pas moi ? Einstein aussi. On peut échouer en cherchant cette harmonie. Et l'on échoue. Moi, en tout cas. Je ne recherche pas le temps. J'ai perdu mes parents, ma grand-mère. Quand je parle de ces morts, de mes morts, on m'arrête en me disant qu'il est douloureux d'écouter mes funérailles personnelles. C'est vrai, mais il y a cette partition, cette œuvre. Et cette œuvre est une nuit transfigurée ou éclairée. Une nuit n'est pas une œuvre. C'est une nuit au sens propre, métaphorique. On met un projecteur et on l'éclaire. Elle est éclairée ; elle devient un siècle de lumières. Et tout va bien, pour une fois. Et Lilia m'a dit – combien de fois ? – qu'elle m'aimait. Une belle femme qui tombe amoureuse une fois pour toute. Cela va de soi. Une belle femme, de longs cheveux. Je l'appelais « Ondine ». Je ne l'appelle plus. Elle est dans ma vie. Pourquoi l'appeler ? Je peux appeler aujourd'hui « aujourd'hui ». Je peux ne pas l'appeler. Je peux le toucher peut-être. Je le touche ; je touche cet aujourd'hui. Je touche une femme que j'aime et tout se passe, comme s'il ne se passait rien du tout. C'est cela le temps que l'on retrouve. Comme s'il ne se passait rien. Mais il se passe, il se passe ; il se lasse et se casse. Il y a quelques pots cassés et ils gisent par terre. On ne les ramasse pas ; on ne les paye pas. Ils gisent par terre.

Si vous êtes à court d'idées et si vous ne tuez pas d'enfant pour la bonne raison qu'il n'y a pas d'enfants dans votre roman, vous sortez et vous écoutez les passants et les duchesses. Elles sont tantôt pittoresques, tantôt grotesques. Vous notez ce qu'elles disent aux princesses et vous voilà au seuil d'un autre chapitre. Puis vous pénétrez dans ce chapitre et, une fois de plus, vous êtes heureux car l'inspiration est au rendez-vous. On ne peut vivre sans femmes ni sans inspiration, comme dit le personnage d'une opérette. Et Dickens tuait les enfants : il y en a beaucoup dans ses romans. Parfois vous vous demandez même s'il y a des adultes dans ces romans ; ou dans ses écrits, comme dirait un puriste pour ne pas répéter le mot « roman ». Et le mot « comme » ? Et même si vous continuez à demeurer à court d'inspiration, et si vous n'avez aucune envie de sortir de chez vous afin de ramasser quelques histoires et quelques paroles – à la pelle, à la pelle –, vous descendez en vous et vous trouvez le vide qui vous aide à vous remettre de toutes vos angoisses. Vous regardez le vide et tout d'un coup, la première comtesse refait son apparition ; et vous n'arrivez pas à la chasser du vide. Elle est suivie de la deuxième comtesse. C'est ce qui arrive d'habitude : si vous dites « la première comtesse », ces trois mots entraînent « la deuxième comtesse », même si les deux comtesses n'ont rien en commun, à par le titre et quelques cousins.

Il est plus facile de se rabattre sur les livres qui vous tiennent compagnie dans votre pyramide car c'est avec des livres que vous avez tapissé ses murs. Il y a quelques vrais tapis par-ci, par-là, mais vous n'aimez plus vous y prélasser en pensant aux femmes et aux harems ; et s'il vous arrive de penser aux femmes, de temps en temps – et aux hommes – vous le faites devant les écrans que votre télévision et votre ordinateur mettent à votre disposition. Peut-on se fier à son ordinateur ? Il y a un effet qui s'appelle « miroir » et cet effet envoie tout ce que vous tapez vers un miroir et ensuite vers un autre ordinateur, de sorte que rien ou presque ne risque de se perdre dans le cosmos, à l'exception des pensées fugitives et de quelques paroles que vous entendez dans la rue, dans les salons, dans les antichambres, dans les salles de concert. Les sons se perdent, eux aussi ; et ils se perdent encore plus facilement que les paroles qui vous entraînent souvent vers une comtesse ou une autre ; et leurs cousins, et les réceptions. La première comtesse, à la remarque : « M. est tout de même plus intelligente que O. » répond invariablement : « Ce n'est pas difficile. » Ses amis sourient, mais certains commencent à se rendre compte qu'elle dit la même chose à leur sujet, ce qui veut dire que quelqu'un est plus intelligent qu'eux et par conséquent qu'ils sont stupides. Ils sont stupides non seulement par

rapport à ce quelqu'un qui peut être Prigogine ou un autre savant de renom, mais ils le sont tout court, sans aucun rapport avec quiconque. Ils sont des êtres en soi et ces êtres sont stupides ; qui plus est – qui moins est – leur intelligence est si courte qu'en parlant d'elle, on ajoute « tout court », de sorte qu'on se demande s'il y a quelque chose de plus court dans le vaste monde où nous vivons, prospérons et bavardons. Oui, la comtesse prononce sa sentence si souvent que nous nous mettons à compter ses amis, ses cousins et même les individus qu'elle ne connaît que par ouï-dire. « Ce n'est pas difficile », résonne dans l'air et nous nous disons que cette fois il s'agit sans doute de nous parce que nous sommes arrivés au bout de la liste des amis de la comtesse et que nous atteignons à présent la circonférence. Et la comtesse est si snob qu'elle ne se donne jamais la peine de parler de ceux qui vivotent en dehors de ce cercle ; à part quelques artistes et Prigogine.

Il fait beau actuellement ; et pourtant nous sommes seulement à la mi-avril. C'est sans doute dû au réchauffement de la planète et aussi à celui de notre cœur, à en juger par le nombre d'organisations caritatives qui poussent comme des champignons ; d'après Luc Ferry. Et aussi d'après les gens qui connaissent, ne serait-ce que par ouï-dire, mes voisins. Vous ne pouvez attaquer les bienfaiteurs de l'humanité, quels que soient les bénéfices que les victimes de notre injustice tirent de leur portefeuille. Les mauvaises langues disent que ce sont les bienfaiteurs eux-mêmes qui tirent les bénéfices de leurs œuvres, mais n'en tirons aucune conclusion, pas pour le moment. Les uns disent que les richesses sont mal réparties et quel que soit notre croissance caritative, le nombre de pauvres continue à augmenter car le nombre des riches augmente, lui aussi. Nous pouvons demander où l'on trouve tant de monde sur notre planète car le nombre des pauvres et des riches ne cessent d'augmenter. Ce mois-ci, il y a cent mille millionnaires de par le monde ; il y a aussi cinq milliards de pauvres. Le mois suivant voit une augmentation des deux côtés, malgré la croissance des morts – et la décroissance de leur corps – qui meurent de vieillesse et aussi de faim. Les miséreux ont beau mourir, l'élan vital les dépasse et continue sans cesse à augmenter sa vitesse. Alors, nous nous disons que, quoi que nous fassions, la vie vaincra la mort, sauf si on la laisse faire. On nous parle de la démographie galopante et on ajoute : « Que voulez-vous ! Tout le monde galope dans le monde moderne : la mort, la vie, la médecine, les moyens de destruction. » On nous parle de la vitesse de la civilisation à laquelle nous appartenons ; elle ne nous appartient plus. Nous sommes dépassés par les événements ; puis ce sont ces derniers que nous dépassons, surtout au moment où nous

entrons dans le Royaume de Dieu où nous vivrons sans événements, sans dépassement d'aucune sorte. Même sans un dépassement de soi.

Les personnages de Musil veulent s'unir dans une sorte d'inceste extatique. Je ne sais pas si tous les amours incestueux sont extatiques, mais le pourcentage de béatitude est sans doute plus grand à cause des gênes et de l'enfance commune. Et saint Thomas ne préconise pas ce genre d'union car il pense qu'il risque de faire négliger l'union autrement plus significative – celle qui nous unit à Dieu et à la Trinité en général, au sein de laquelle nous sommes censés vivre même avant notre mort. Les personnages de Musil parlent de l'oubli de soi ; ils ne parlent pas du vide, contrairement à ce qu'Heidegger a pu penser. Ils veulent devenir l'autre et se multiplier, comme si c'est ce dont Dieu nous parlait en disant : « Multipliez-vous. » D'abord, ils veulent devenir un, ce qui est une preuve d'amour irréfutable. Ensuite, cet amour personnel et privé, pour ainsi dire, devient un amour cosmique, de sorte que vous devenez tout le monde : si vous aimez une personne d'un amour véritable, parfait et harmonieux, vous aimez le monde entier, l'humanité et même les plantes, sans parler des animaux que vous aimez de toute façon – au point de vous dire que vous et votre chien ne font qu'un seul être uni à lui-même. Bref, vous vous unissez à votre sœur et par son intermédiaire ou plutôt par celui de l'amour que vous lui portez, vous devenez des millions et même des milliards. Les *Milliarden*, en d'autres termes. Et les démographes ajoutent ces milliards à ceux qui sont déjà au milieu de la pollution que notre terre n'arrive plus à combattre avec les feuilles de ses arbres; c'est comme si toutes ces feuilles étaient déjà mortes, comme s'il n'y avait plus qu'une seule saison dans notre enfer. D'ailleurs, le jardinier a l'air d'avoir adopté cette doctrine, à en juger par le ramassage intempestif des feuilles auquel il s'adonne presque tous les jours. Bref, cette histoire est très longue, presque aussi longue que les queues que l'on voit dans certains aéroports et pendant les soldes. Les personnages de Musil continuent à s'unir et se multiplier en contribuant à l'accélération du galop de la démographie. De ce point de vue, il vaut mieux ne plus rien lire sur ses hommes, ses femmes et leurs nombreuses qualités. Et si l'on s'obstine et continue à mettre son roman sur sa table de chevet, alors il vaut mieux s'unir et ne pas se multiplier afin que chaque partouze réduise le nombre des humains considérablement, drastiquement. Cela dépend des dimensions de la partouze en question, mais ce qui compte est le désir de s'unir avec son prochain ; en ce cas, même l'amour ne compte plus. Vous vous mettez dans un lit ou sur un tapis. Ou vous vous regardez tout simplement. Vous regardez votre prochain : pas la peine de se faire l'amour. N'oubliez pas que l'amour peut se faire grâce à un simple regard fixe

et prolongé. Vous prolongez votre regard et devenez celui ou celle que vous regardez. Vous ne tuez personne ; c'est le contraire qui se passe. Mais la population de la planète perd une personne et de cette façon sauve une autre personne qui, grâce à cet acte d'amour, aura plus d'espace vital à sa disposition. Elle pourra peut-être trouver du travail et ainsi elle diminuera le nombre de chômeurs. Il paraît que l'on peut diminuer le même nombre en diminuant le nombre d'heures que les travailleurs passent dans leur usine toutes les semaines, à l'exception des vacances de Pâques, des congés payés et des funérailles. On diminue le tout et tout le monde – à l'exception des riches car nous sommes en France – devient plus riche, plus libre et plus responsable. Le syndicaliste nous explique qu'il veut discuter des trente-deux heures. Au XXVe siècle personne ne travaillera et tout le monde ne fera que s'amuser. Les travailleurs de notre siècle travaillent trente-cinq heures : nous sommes en France. Comme d'habitude, les riches ne travaillent pas du tout. Ils jouissent de leurs comptes en banque et passent le plus clair de leur temps sur leurs nombreux yachts et dans leurs avions. Et si le temps n'est pas clair, ils donnent des réceptions dans leurs palais ou châteaux qu'ils éclairent a giorno afin que tout soit clair. Il est clair que les riches s'enrichissent, selon Le Nouveau Testament, et les pauvres s'appauvrissent, d'après les philosophes qui pensent que les libéraux se trompent lorsqu'ils se fient à la Providence dans le domaine de l'économie. La Providence s'occupe de l'âme et pas des choses matérielles, surtout s'il s'agit d'argent sale, comme disait Mitterrand. Bref, la réforme proposée par le syndicaliste sera une vraie réforme qui ira dans le bon sens pour les salariés. Quel est ce bon sens ? Il faut aller dans le sens des yachts. Et toutes les réformes iront dans le mauvais sens – dans celui des HLM – si la répartition des richesses est déséquilibrée. On n'a qu'à équilibrer cette répartition et tout ira bien ; dans le bon sens.

On essaie de trouver un équilibre, de répartir les éléments de façon à ce qu'ils soient équilibrés. Les voici répartis et la répartition – ou la répar*a*tion, comme disaient les Grecs – paraît juste et harmonieuse. Et puis une flèche de Klee surgit, pointe vers la terre et tout s'écroule ; même le tableau pendu au mur s'écroule sous son propre poids et à cause d'un clou trop fragile. Il y a trop d'éléments et ils sont un peu partout ; même beaucoup partout. Et il y a ceux qui se penchent sur ces éléments et se mettent à les répartir. Ce sont des philosophes, des compositeurs et aussi des poètes. Un élément par ci, un autre par là – dans le coin opposé. Mais tout se marie à merveille – dans le cadre d'une œuvre ; en tout cas, les critiques et le public le pensent sincèrement. Ils *sentent* cette harmonie qui envahit leur corps ; pas comme un envahisseur. Il s'agit plutôt d'une douleur qui, comme d'habitude, pénètre dans notre cœur par

l'intermédiaire du poète. Sans lui, nous n'aurions rien ressenti : pas de douleur, pas de cœur. Un bout de caoutchouc – un point c'est tout. La présence du poète nous fait embrasser l'univers qui se cache dans notre for intérieur – comme d'habitude et comme il va de soi. Et puis il y a une flèche, une balle et tout s'écroule, comme si de rien n'était. Le tout ne peut pas ne pas s'écrouler parce que l'harmonie n'est nulle part : ni dans les œuvres de Schoenberg ni dans le *Paradis* de Dante. Elle n'est même pas dans notre imagination, contrairement à ce que l'on pense d'habitude. Au seuil de la mort, Schoenberg a dit : « L'harmonie, l'harmonie. » Il avait raison de le dire, mais il ne suffit pas d'avoir raison ; il ne suffit pas de le dire.

Le monde est éparpillé et on fait son possible pour ramasser tout ce qui traîne sous les pieds. Parfois, les éclats du monde traînent loin des pieds et l'on est obligé d'aller à l'autre bout du monde qui se trouve au diable vauvert pour trouver ne serait-ce qu'un petit bout de sens ou de naissance d'un sens. Rien ne naît, à part quelques bébés et quelques chiots – ce qui est déjà très beau et très bien – et l'on revient bredouille pour tout recommencer à zéro. Parfois, on recommence à un ou deux, mais cela ne sert à rien ; de toute façon, rien ne sert à rien. (En tout cas c'est ce que l'on se dit en hochant la tête.) Et pourtant on trouve quelques bouts et on se donne la peine de les ajuster pour en composer un tableau digne de ce monde-ci et même de ce monde-là. Disons que ce tableau est censé être digne de tous les mondes. On voit donc deux bouts – il faut toujours commencer par un bout ou par les deux bouts et procéder par stades – et on se dit qu'on peut essayer de les ajuster, quelles que soient les circonstances qui sont toujours contre les créateurs. Tantôt ces derniers n'ont pas d'argent, tantôt ils sont malades et meurent de tuberculose. Cette fois tout va bien et l'ajustement se passe sous de bons auspices. Vous voyez deux comtesses et vous vous dites que c'est un beau présage. Ces deux comtesses sont les deux bouts que vous voulez joindre pour que le monde soit enfin harmonieux, au lieu d'être dans un état déplorable. Il n'est pas difficile de joindre ces deux bouts, et pourtant les deux comtesses symbolisent les opposés qui ne se rencontrent jamais. Ils ne sont pas destinés à se rencontrer, mais vous êtes résolu à faire tout pour qu'ils se rencontrent, sinon le monde sera encore plus désastreux et disharmonieux que d'habitude. Et les habitudes du monde sont connues. Parlons-en ! Et nous n'en parlons donc pas car nous ne voulons pas perdre notre temps que nous consacrons à la jonction des deux comtesses, ce qui n'est pas facile, loin de là. Mais nous ne désespérons pas et nous amorçons la jonction. Pour commencer, nous comparons leurs paroles. La deuxième comtesse déjeune avec moi et je lui demande de demander à son frère s'il

ne connaîtrait pas un bon éditeur. Elle me répond, en hochant la tête : « Mon pauvre père est décédé il y a si longtemps.

- Mais je ne parle pas de votre père. C'est votre frère qui était un libraire.

- Oui.

- Pourriez-vous lui poser cette question à propos d'éditeurs ?

- Il ne donnera que des noms, si tant est qu'il donne quelque chose.

- Je vous en serai très reconnaissant, à tous les deux.

- Ce n'est pas la peine. Je sais ce qu'il dira. »

Un jour, la première comtesse me parle de son père. Tout le monde a un père, même si parfois il s'agit d'un père inconnu. Cette fois, il s'agit de pères connus et même reconnus, ne serait-ce que dans les milieux aristocratiques. On peut joindre ces deux bouts, ce qui donne un tableau harmonieux, beau et bien structuré : deux comtes se rencontrent et s'embrassent. Entre-temps, la première comtesse continue à me parler de son père qui ne voulait pas faire d'efforts superflus lorsqu'il s'agissait de rites un peu superficiels : mariages, enterrements. (D'après les mystiques, il y a des rites beaucoup plus profonds.) Il disait aux mariés : « Vous savez ce que je pense. » Il disait aux veuves : « Vous savez ce que je pense. » L'expression de son visage s'adaptait aux circonstances, mais c'est tout comme ; ou presque. À présent, nous avons deux autres bouts qui peuvent contribuer à l'harmonie du monde. « Je vous dirai ce qu'il en pense. » Il s'agit du frère de la deuxième comtesse. « Vous savez ce que je pense. » Il s'agit du père de la première. Alors ? Un père peut avoir un frère et vice versa. Il ne faut pas être trop perfectionniste lorsqu'il s'agit de l'harmonie du monde. Ainsi on trouve des points de repère et des bouts qui se mettent ensemble sans qu'on les pousse trop fort. De plus, cela a même l'air naturel et organique, ce qui prouve que cet agencement s'enracine dans la structure primordiale du monde et même dans l'esprit de Dieu qui ne s'écarte jamais de l'harmonie. Et puis on passe à deux autres bouts car il faut procéder par bouts, par stades, par étapes et par chiffres ; sinon on saute les étapes et, par la même occasion, on saute dans un précipice où le chaos attend tous ceux qui sont impatients. Un bout appartient à la deuxième comtesse. (Souvent il vaut mieux commencer par le numéro et le chiffre deux pour passer ensuite à un. Ainsi on trompe le temps et la logique qui induisent en erreur – tout le monde, sans exception.) Ce bout nous dit ceci : « Apparemment, vous voulez que votre roman soit publié.

- Oui.

- En tout cas, c'est ce que vous m'avez dit.

- Oui.

- Voulez-vous le publier à compte d'auteur ?

- J'aimerais d'abord essayer de trouver un éditeur.

- Pourquoi ne pas le publier à compte d'auteur ?

- Parce que c'est la deuxième étape. Et la dernière.

- Il n'y a rien de dernier de par le monde. À part le jugement.

- Oui.

- Je connais quelqu'un qui pourra le faire.

- Faire quoi ?

- Publier votre roman.

- Un éditeur ?

- Je me suis mal exprimée. Cette personne imprimera votre roman. À vos frais.

- Je n'ai pas d'argent.

- Ça ne coûtera pas cher. C'est pour ça que je vous en parle. Vous savez, ce genre de choses ne coûte pas grand-chose aujourd'hui. Grâce au progrès technique. Cet homme a donc baissé ses prix. Les autres ne l'ont pas fait. C'est pour ça que je vous le recommande. En plus, il habite tout près de chez vous. Si vous interrogez mon frère, c'est ce qu'il vous dira. Ce n'est donc pas la peine de lui poser la question. »

Cela veut dire que mes écrits ne valent rien et que ce n'est pas la peine d'essayer de les faire publier aux frais de la princesse. Ou de la comtesse. Et même la duchesse ne donnera rien pour ce que j'écris, même s'il s'agit de la duchesse de Guermantes qui doit apprécier le roman de Proust, ce qui prouve qu'elle aime la bonne littérature et les grands écrivains. Et cela prouve qu'elle n'aime pas les nuances de Grey et les prix Nobel récents ; et pas très récents. Elle a donc bon goût et on s'étonne qu'elle ne donne pas un sou pour faire publier mon roman. Elle ne donne pas un kopeck non plus. D'ailleurs, elle n'a pas de kopecks non plus. Elle a des euros, des livres sterling, etc. Nous avons donc le témoignage de la deuxième comtesse qui témoigne de son incapacité à m'aider. Elle m'offense sans s'en rendre compte. Et si elle s'en rend compte, c'est encore pire ; et il n'y a rien de pire qu'une offense que vous offre une comtesse. Ce qui est encore pire, en réalité, est une offense qui a sa source dans la bouche et dans le cerveau d'une duchesse. Mais à présent, nous nous concentrons sur deux comtesses et nous continuons dans cette voie pour ne pas abandonner l'harmonie du monde qui dépend un peu de la suite de nos idées. À son tour, la première comtesse me dit : « Vous avez raté votre vie. » Ce qui revient au même ; ce qui veut dire que nous avons une autre jonction, un autre bout d'harmonie. Deux comtesses vous offensent. Ce n'est pas mal pour un début.

Placez deux comtesses côte à côte ; ou deux duchesses. Vous les réconciliez et elles s'embrassent. Et alors ? avez-vous trouvé l'*harmonia mundi* ? Vous avez trouvé quelque chose ou quelqu'un, ou deux quelques-uns. Et pourtant vous pouvez vous passer de ces deux quelques-uns, ou quelques-unes et même des choses qui sont liées à eux ou à elles d'une manière ou d'une autre. Les deux comtesses se tiennent en face de vous et vous regardent ; elles sourient ou ne sourient pas. (Il faut toujours penser à une chose et à son contraire ; sinon cela ne marche pas.) Et alors ? L'harmonie du monde se trouve ailleurs, ce qui est une contradiction flagrante. Si l'harmonie du monde est ailleurs, elle n'est pas ici, ce qui veut dire qu'il n'y a pas d'*harmonia mundi*. Il y a une harmonie qui règne entre deux parties ; et même à l'intérieur de ces parties. Une comtesse est introvertie et l'autre extravertie, mais elles sourient pour le moment et c'est bien suffisant pour se sentir dans l'univers – comme on dit aujourd'hui – d'un grand compositeur qui fait tout ce qu'il peut pour harmoniser et structurer des notes, des accords. Il les harmonise et nous écoutons *La nuit transfigurée* de Schoenberg, par exemple. C'est une œuvre de jeunesse où la tonalité règne sans partage ou avec quelques partages. Les tonalités s'entremêlent à volonté, mais nous ne perdons pas le nord, ni la tonalité principale. Et puis tout commence à se perdre – dans les œuvres ultérieures. La tonalité perd le nord et son identité ; tout devient un peu confus sur le plan structurel. Et Schoenberg aspire à mettre de l'ordre dans tout cela. Il en va de même pour les deux comtesses qui se mettent à se moquer ouvertement de leurs habitudes respectives. Elles continuent à sourire, mais cette fois, il s'agit des sourires malicieux qui ne présagent rien de bon. Il y a très peu de bons présages dans le monde et il faut profiter de chacun d'eux pour survivre en harmonie avec soi-même. L'harmonie peut régner dans votre bureau, si étrange que cela paraisse, mais à l'intérieur de vous-même il y a une sorte de guerre intestinale et vous n'y pouvez rien, malgré tous vos efforts. Chacun devrait suivre des cours de yoga ou étudier les séries de Schoenberg pour savoir maîtriser ses élans avant de s'aventurer dans le monde extérieur. Sinon, bonjour les dégâts et même les catastrophes. Bon, vous écoutez les œuvres tardives de Schoenberg, les œuvres dites dodécaphoniques. Il y a une série de douze notes et vous maniez cette série pour instaurer ou restaurer la paix intérieure. Ce n'est pas le lieu d'entrer dans les détails, mais un jour il faudra le faire pour comprendre ce qu'un grand compositeur entend par harmonie. Il peut y avoir une harmonie dans un poème, même s'il agit d'un grand poème, celui de Dante, par exemple. Les romans sont rarement harmonieux. Ils peuvent avoir un sujet et même une structure, mais cela ne suffit pas. D'ailleurs, on se demande ce qui peut suffire dans ce monde car tout est insuffisant. Il y a des individus suffisants, mais ce n'est pas la même chose, comme tout le monde le sait. En tous cas, les Français le savent, ce qui ne les empêche pas d'être suffisants ;

parfois. Il en va de même pour la plupart des Européens. Mais les Russes sont rarement suffisants ; ils font plutôt un complexe d'infériorité. Plus maintenant, comme le prétendent certains observateurs en pensant aux milliardaires moscovites. Je n'en sais rien.

J'ai mes habitudes, ma série, mon harmonie personnelle. Je dis une phrase qui se termine par un mot, ce qui est tout naturel. Je prends ce mot et j'enchaîne ; je renchéris sur ce mot. Le procédé offre une sorte de continuité, une série de réflexions qui n'a peut-être rien à voir avec le dodécaphonisme. Mais je pense aux fugues de Bach, par exemple. Il y a des réponses et les thèmes varient, s'inversent et se renversent. Une note continue une autre note avec une tension implacable qui est beaucoup plus évidente que ce que l'on observe dans une symphonie, qu'elle soit due à la plume d'un Haydn ou d'un Beethoven. Il faut enchaîner et peut-être même s'enchaîner jusqu'à un certain point. C'est cela la liberté de Dante qui s'enchaîne par l'intermédiaire de tercets. Comme tout le monde le sait – pas toujours, pas toujours –, la liberté est lié à la non-liberté sans laquelle aucune liberté n'est possible. Vous mettez de l'ordre dans vos pensées et c'est à ce moment-là que vous devenez vraiment libre car vous pouvez faire tout ce que vous voulez dans le cadre de cet ordre qui vous empêchera de dire et de faire n'importe quoi. Enchaîner, s'enchaîner, se déchaîner.

Il y a ceux qui pensent que l'harmonie n'est atteignable que grâce à l'union de deux âmes et deux corps. Trois corps et trois âmes sont plus problématiques et cette combinaison débouche souvent sur une tragédie : un duel, un suicide. L'amour à trois et même à quatre pose des problèmes et souvent ces problèmes sont insurmontables, malgré l'optimisme de ceux qui entrent dans ce genre d'union. Ils y entrent et puis ils ne savent pas comment en sortir. Ils sortent, ils rentrent et se querellent car ils ne peuvent pas faire autrement. La plupart des gens sont possessifs et s'ils ne possèdent pas quelque chose entièrement, que ce soit une chose ou un être, ils ne sont pas contents. Ils sont même malheureux et ils se mettent à bouder, ce qui, une fois de plus, ne présage rien de bon. Vous boudez dans votre coin et puis vous sortez de ce coin pour bouder ailleurs car ce n'est pas la peine de bouder pour soi-même. Vous savez que vous boudez et vous n'avez pas besoin d'en savoir plus. Par contre, les autres n'en savent rien et par conséquent, ils continuent à faire ce qui vous déplaît et vous agace au plus haut point. Alors, vous sortez de votre coin et vous exposez à tout le monde votre bouderie. Ce n'est pas la peine de leur dire : « Regardez-moi. Ne voyez-vous pas que je boude ? » Ils le voient, si vous mettez

plusieurs accents sur votre bouderie. Et s'ils ne comprennent rien du tout – comme d'habitude –, vous cassez une assiette ou deux. Cela dépend. Vous êtes déjà en colère ; c'est-à-dire que vous quittez votre bouderie pour passer à un stade supérieur. Vous pouvez aussi casser la figure de celui qui ne vous comprend pas. Et vous giflez les femmes qui ne font pas assez attention à vos humeurs, à votre état d'esprit. C'est pour cela qu'il vaut mieux faire l'amour à deux. Rien ne dit que votre compagne ou compagnon vous comprend et fait tout ce que vous voulez jusqu'à devenir votre double. Cela peut arriver et cela arrive parfois ; c'est sans doute ce que Musil voulait montrer et démontrer dans la dernière partie de son ouvrage. Mais pour cela il a choisi un frère et une sœur en faisant confiance aux gènes et à l'enfance passée dans la même maison. Vous voyez votre sœur tous les jours ; vous voyez son corps grandir. Peu à peu, vous commencez à désirer ce corps dont le mûrissement vous excite plus que n'importe quel résultat. Une belle femme est désirable, mais elle est encore plus désirable si vous savez de quelle façon la nature a fait son devoir. C'est l'agencement des particules qui vous intéresse encore plus que l'harmonie qui en résulte. Vous vous demandez de quoi ses jambes auront l'air dans les années à venir. Vous jouez aux devinettes avec vous-même. Et si vous vous trompez, votre excitation et le désir de posséder le corps en question atteint le point de non-retour. Ils sont à leur comble et Oscar Wilde nous conseille de céder à ce genre de tentation, sinon une dépression risque de gâcher une partie de notre existence. Hélas, je n'ai pas eu de sœur ; ni de frère. J'étais amoureux d'une de mes tantes et j'attendais avec impatience notre séjour au bord de la mer Noire où j'espérais voir ses jambes sur une plage. Je les ai vues, mais j'étais trop jeune et elle était mariée ; et elle est morte avant de vouloir tromper son mari avec son neveu. Lilia est peut-être l'amour de ma vie, mais elle n'est pas ma sœur, même si elle songe à la douceur d'aller avec moi au bout du monde. Sa mère n'est pas ma mère, Dieu soit loué. Nos atomes ne sont pas crochus, loin de là. Je parle de mes relations avec sa mère. Lilia et moi, nous avons pas mal d'atomes crochus ; mais pas tous, pas tous, hélas. Après tout, nous ne sommes pas frère et sœur ; par conséquent nos gènes ne coïncident pas. Et les gènes se composent d'atomes, comme tout le reste. Même si vous êtes frère et sœur, vos gènes ne sont pas nécessairement crochus ; sans parler des atomes. Mais il y a plus de chance de s'entendre avec sa sœur qu'avec une femme que l'on ne connaît pas depuis toujours. Il est vrai qu'il y a des frères et des sœurs qui se bagarrent tout le temps, même quand rien ne provoque ces bagarres, à part quelques atomes mal accrochés. En revanche, il y a des opposés qui se rencontrent et s'aiment d'amour tendre. La vie est incompréhensible et ce n'est pas la peine d'essayer de la comprendre. Moi, je me bagarrais avec la mère de Lilia. Un jour, elle me téléphone pour dire de but en blanc que je suis un salaud. « Pourquoi dites- vous cela ?

- Parce que tu restes dans l'appartement de ma fille sans payer.

- Vous savez que je lui donne de l'argent.

- Pas assez. Tu dois payer cinq cents euros par jour. Comme si tu vivais dans un hôtel de luxe. Et l'appartement de ma fille est encore mieux que n'importe quelle chambre dans n'importe quel hôtel.

- Pourquoi ?

- Tu ne sais donc pas de quoi je parle. Tu es un vrai idiot. Je parle de ma fille. Sa présence est précieuse et tu dois la récompenser pour ça.

- Je ne veux pas traiter votre fille comme une fille de joie.

- Ne sois pas insolent, sinon je te ferai éjecter de l'appartement de ma fille. Et son frère te battra à mort. »

Le jardinier continue à faire ses apparitions. Elles font partie du monde des apparitions – qui est peut-être notre monde tout court – au même titre que les phénomènes que décrivent Schopenhauer et la plupart des Bouddhistes ; la plupart du temps, ces derniers n'écrivent rien et se contentent des roses qu'ils montrent à leurs adhérents. Le jardinier ne dort pas, sauf quand il dort vraiment – aux côtés de sa femme, la plupart du temps. Je n'en sais rien, mais, à en juger par le bruit qu'il produit ou est capable de produire, il n'est presque jamais ailleurs, à l'exception des moments où il sort les poubelles en quittant son jardin l'espace de quelques secondes. Comme disaient les Soviétiques : « L'ennemi ne dort pas », ce qui voulait dire qu'il fallait le ou les combattre jour et nuit. On combattait les ennemis, on mourait, on ressuscitait ; les ennemis ressuscitaient, eux aussi, et le combat recommençait. Comme dit une chanson : « Toute notre vie est un combat », ce qui ne veut pas dire qu'il s'agit du slogan de Darwin. C'est plutôt une lutte pour la mort. Le jardinier n'est pas encore mort et il n'a pas besoin d'être réveillé ; et même s'il en avait besoin, je ne le réveillerais pas. Ne réveillez pas les morts qui dorment ; ou qui sont morts, tout simplement. Alors, que peut-on faire avec les morts ? Peut-on les ressusciter ? Non, on n'a pas de moyens pour cela, à part les prières. On prie jour et nuit, mais les morts ne ressuscitent pas, ce qui ne veut pas dire qu'il faut arrêter de prier et de penser aux morts. Plus nous y pensons, plus ils deviennent vivants. Alors, nous y pensons, et plus nous y pensons, plus nous perdons les pédales ou les pieds qui, en principe, doivent se trouver sur terre et pas sous elle. Autrement dit, on s'enfonce dans la terre. On ne coule pas, comme Schubert dans la pièce de Bergman et sans doute dans sa réalité ; on s'enfonce. On peut couler aussi. Pourquoi pas ? L'un n'empêche pas l'autre. On s'enfonce et on coule. Si l'on coule, on est

absorbé plus vite ; on ressemble à la pluie, cette amie de la végétation. Et on est l'ami de la nature et la mort est presque toujours son amie. Les vivants détruisent la nature ; les morts la nourrissent. C'est ainsi que le monde fonctionne et l'on doit veiller à son fonctionnement. Entre-temps, l'ennemi ne dort toujours pas. Que ce soit entre-temps, entre deux temps, à l'intérieur de trois temps ou dans leur for extérieur, il ne dort pas, de sorte que je l'entends de nouveau dans mon jardin et aussi à l'intérieur de ma maison. Alors, je me souviens du conseil de la deuxième comtesse et des haut-parleurs qu'il faut mettre dans mon jardin pour contrecarrer les desseins de mes voisins. Je ne sais pas s'ils tiennent vraiment à m'embêter, si c'est leur but principal. Ceux qui m'embêtent peuvent être très riches, mais ce n'est pas en m'embêtant qu'ils gagnent de l'argent. Il y a des individus qui n'arrivent pas à vivre sans embêter l'autre et les autres ; surtout s'il agit de leurs voisins. D'ailleurs, ils arrivent même à embêter ceux et celles qui vivent à l'autre bout du monde ; tous les bouts du monde sont soumis à leur volonté. Mais c'est surtout le petit bout adhérant à leur jardin qui les intéresse ; moi, en l'occurrence. Ce matin, le jardinier s'est dit qu'il fallait m'embêter une fois de plus. Il s'est souvenu de l'ordre de ses patrons : « Embêter, embêter, embêter. » Lorsque je répète le même mot trois fois, je me souviens immanquablement de Lénine qui avait cette habitude. Il disait, par exemple : « Apprendre, apprendre, apprendre » ou « supprimer, supprimer, supprimer » ou « anéantir, anéantir, anéantir ». Et tout le monde apprenait à supprimer et à annihiler. Ce n'était même pas la peine d'apprendre ces mots : les actions suffisaient largement. Si l'on demandait à un tchékiste : « Qu'avez-vous fait ? », il montrait un cadavre ou des cadavres. Il ne connaissait ni le mot « singulier » ni le mot « pluriel ». Il savait ce qu'il devait faire et il accomplissait son devoir sans mot dire. Il en va de même pour le jardinier qui ne dit rien, même quand on lui adresse la parole. En tout cas, il ne dit rien quand c'est moi qui le fais. Alors, je ne le fais plus. Je l'écoute, c'est tout. Il ne parle pas, mais c'est tout comme. D'ailleurs, je me demande s'il préférait écouter sa voix. Dans ces matières, tout se vaut. Le jardinier est aussi nocif que n'importe quelle broyeuse et ce n'est pas la peine de choisir entre deux nuisances. En l'occurrence, les décibels ne comptent plus ; par conséquent, on ne compte plus les décibels. Il faut envoyer une certaine quantité de ses propres décibels à l'encontre de ces décibels-là. Ce que je me propose de faire. J'installe donc des haut-parleurs à l'extérieur de ma maison, sur l'appui d'une fenêtre qui donne sur le jardin. Je les installe, j'ajuste deux fils et cela marche du tonnerre ; c'est le cas de le dire. Je mets un CD où plusieurs œuvres de Varèse sont gravées pour l'éternité ; en tout cas, cette gravure durera jusqu'à ce que leurs nuisances sonores – celles de mes voisins – cessent une fois pour toutes. Cela durera ce que cela durera : ma discothèque me permet d'embêter tout ceux qui ne supportent pas la musique ; et ce, jusqu'à la fin de mes

jours et de leurs jours. Cette fois, c'est Varèse qui se charge de cette besogne. Mes voisins entendent une œuvre qui s'intitule *Amérique*. Varèse l'a composée entre 1919 et 1921. À l'origine, cette œuvre fait appel au concours d'un orchestre gigantesque qui se compose de cent quarante musiciens. Je ne sais pas s'il s'agit de la version originale ou d'une version postérieure à celle-ci, mais j'ai l'impression que deux cents musiciens sont assis tout autour de mon jardin, de sorte que cela résonne partout, même dans la ville voisine. Et si les voisins me demandent ce que signifie ce boucan, ces tam-tams ? Je dirai que j'écoute de la musique.

« Ce n'est pas de la musique.

- Si. Cette pièce est jouée par le Chicago Symphony Orchestra que Pierre Boulez dirige à la perfection.

- C'est du bruit, pas de la musique.

- Votre jugement me rappelle les attaques de Staline contre Chostakovitch et les autres compositeurs soviétiques dont la musique ne correspondait pas à sa notion du réalisme socialiste.

- Nous ne savons pas de quoi vous parlez, mais c'est insupportable.

- N'oubliez pas que cet enregistrement a été effectué par des perfectionnistes de Deutsche Grammophon.

- Vous n'avez pas le droit d'écouter cette musique dans votre jardin.

- Mais si. Chez soi, on peut faire tout ce qu'on veut. C'est votre formule, après tout. Et vous avez tout à fait raison. Je suis chez moi car mon jardin fait partie de ma propriété. Et ma propriété est ma propriété.

- Ces sons résonnent en dehors de votre jardin.

- C'est le but. Varèse écoutait le cosmos et il faut que j'écoute ce qu'il a entendu. L'espace de mon salon ne suffit pas. Même le château de Versailles ne peut remplacer le cosmos et son espace.

- Vous écoutez cette musique à longueur de journée. Est-ce nécessaire ?

- Oui. Je suis en train d'apprendre une pièce de Varèse qui ressemble à s'y méprendre à celle que vous entendez en ce moment. Mais je suis seul devant mon piano. Je ne jouis pas du support d'un grand orchestre. Il est d'autant plus nécessaire d'écouter le cosmos que je n'entends pas quand cette musique se sent à l'étroit dans mon salon et même dans le reste de ma maison. Même chez vous il n'y a pas assez d'espace pour cette musique. Et pourtant votre maison ou votre château est autrement plus spacieux que le mien. Que ma cabane, je veux dire.

- Nous vous avons vu sortir. Vous n'étiez pas là. Pourtant nous entendions toujours cette musique ? Pourquoi mettre ce disque si vous êtes ailleurs ?

- Je suis toujours ailleurs. Passons. Je reçois des amis qui souhaitent connaître ce compositeur. Je me sens obligé de leur faire oublier mon absence. Après tout, je dois faire des courses. De temps en temps. Je ne veux pas qu'ils s'ennuient pendant ces temps-là. C'est pour ça que je laisse ce disque où il est. Les disques se sentent mieux dans un appareil que sur une étagère. »

Le jardinier s'approche de la clôture, de la frontière qui sépare nos jardins respectifs ; il écarte deux branches et regarde. Il voit les haut-parleurs et leur tourne le dos pour regagner sa souffleuse qui ne l'attend peut-être pas. Même les objets inanimés ont besoin de se reposer de temps en temps. Le jardinier n'y pense pas du tout : il ne respecte rien ni personne, à part ses patrons qui nourrissent sa famille et ses ambitions. Après tout, il s'agit d'un Schumacher raté. Il agrippe donc sa souffleuse et la met en marche pour lutter contre la musique de Varèse. Seul un avion très puissant est capable de se mesurer à cette musique. Le jardin de mes voisins est gigantesque ; et pourtant son étendue ne leur a pas permis d'y installer une piste d'envol, sans parler d'une piste d'atterrissage, de sorte qu'aucun avion ne perturbe le silence que le jardinier m'offre de temps en temps ; quand il met les poubelles dehors, par exemple. Il y a beaucoup de poubelles chez mes voisins ; et la plupart de ces poubelles se remplissent très vite – en grande partie, à cause des enfants. Ce matin, j'ai vidé la maison de mon chat et versé la litière dans une des mes poubelles que j'ai mise dehors. Je ne sais pas ce que mes voisins font pour remplir leurs poubelles, mais tous les lundis je vois une pyramide de poubelles devant leur portail. Aujourd'hui, toutes les poubelles sont déjà dehors ou à l'intérieur ; en tout cas, mon jardinier ne s'en occupe plus pour le moment. Au lieu de cela, il s'acharne contre la musique de Varèse et il perd très vite la partie. Pendant un petit espace-*piano*, je constate que la souffleuse s'est essoufflée et que le jardinier s'est avoué vaincu. Le silence est un signe d'approbation ou de reddition et je n'ai pas besoin d'entendre sa voix pour le savoir. Par conséquent, il ne doit pas me dire : « Vous avez gagné. Ma souffleuse ne peut rien contre votre musique.

- Vous pensiez sans doute que vos machines étaient omnipotentes. Détrompez-vous : la musique est plus forte que la technologie, même si parfois elle y fait appel. La musique est plus forte que la mort.

- Est-ce que vous me permettez de travailler demain ? Je vous promets de ne pas utiliser la broyeuse.

- On verra. Vous pouvez tout faire à la main, vous savez. Le travail manuel est très apprécié et j'espère que vous ne l'ignorez pas. Par exemple, on voit cette expression sur les bouteilles : 'Vendange manuelle.' Vous comprenez de quoi je parle ?

- Je bois de la bière.

- À votre place, je demanderais à votre patron de vous faire goûter son Cheval Blanc. Vous verriez que c'est mieux que n'importe quelle bière. »

Parfois, le jardinier montre des signes de fatigue – même en dehors de mon imagination qui est fertile dans tous les domaines. À l'intérieur de mon imagination – mais pas à l'extérieur, hélas –, il utilise des râteaux et souffle sur les feuilles par ses propres moyens et pas par l'intermédiaire d'une souffleuse. Il souffle sur les feuilles et elles s'envolent. Un certain nombre de feuilles vole vers le ciel ; on a l'impression qu'il s'agit d'une pluie verte et que les feuilles, avant de mourir, s'envolent vers le ciel pour que Dieu comprenne de quel côté elles placent leur espoir. Nous ne pouvons pas nous empêcher de joncher la terre, mais nous pensons au ciel et à ses palais – c'est ce que les feuilles ont l'air de dire à Dieu ; et Dieu les écoute sans aucun doute parce qu'Il écoute tout le monde et toute chose, qu'il s'agisse de feuilles ou de broyeuses. Dieu écoute les broyeuses et ce bruit ne Le gêne pas du tout : comme Il est omnipotent, il transforme ce bruit en une sonate de Beethoven. Il n'a même pas besoin de transformer quoi que ce soit : cela se fait tout seul dans Son cerveau, de sorte qu'Il entend des sonates de Beethoven et des quatuors de Haydn. Et Il se dit que les humains aiment la musique et que ce n'est pas la peine de leur envoyer un nouveau déluge parce qu'ils sont devenu sages. Cette fois, ils ont l'air vraiment sage et tant que les broyeuses font leur devoir, les humains seront sages et gentils. Mon imagination fait ce qu'elle veut et parfois le monde se plie à ses visions, à ses notions. Mais la plupart du temps le monde résiste et exhibe sa volonté implacable que personne ne peut plier, même pas les Américains et les Chinois. Au moyen de l'argent, ils plient le monde en tous sens, mais cela n'a pas de sens car le monde se dirige dans un sens et ce sens est le sien, quoique disent les partisans du libre arbitre et de la liberté sartrienne. Beaucoup de philosophes parlent de la liberté, mais c'est à Sartre que je pense lorsque j'entends ce mot ; rien d'étonnant que j'aie mal au cœur en l'entendant, en le réécoutant. Et pourtant je n'ai rien contre la liberté, à condition qu'elle ne soit pas remplacée par des slogans. Vous criez le mot « liberté » et vous pensez que tout est fait, que l'affaire est dans la poche. Oui, c'est vrai dans une certaine mesure, mais il s'agit d'une liberté de poche en poche, à l'intérieur de votre poche. Elle loge à côté de vos clés à qui elle ressemble à s'y méprendre, de sorte que, tout en pensant que vous touchez la liberté et que vous la posséder, vous touchez vos clés ; et vous vous enfermez une fois de plus, comme d'habitude. D'ailleurs, vous n'avez pas besoin de vous enfermer une fois encore – ou plus – puisque vous êtes enfermé une fois pour toutes. Et, d'après certains philosophes, vous ne pouvez vous libérer qu'en appelant une clé une clé. Donc, vous vous dites : « Ce que je touche est une clé, un trousseau de clé. » Et vous voilà libre.

## UNE FOIS DE PLUS, ON DISCUTE DE L'EQUILIBRE

J'ai besoin d'un médicament et je vais à la pharmacie la plus proche, ce qui est logique : et ce d'autant plus que c'est ma pharmacie et on m'y connaît. De temps à autre, on me donne un chèque de cinq euros et même ma mutuelle se trouve dans les machines qui ornent le comptoir devant lequel je me plante en attendant mon tour. Cette fois, il y a deux queues et je vois un homme qui se tient devant moi, à quelques centimètres de mon corps. Je ne pourrais décrire ni ses yeux ni sa bouche ; et je ne suis pas sûr qu'il avait une barbe. En tout cas, à présent il n'en a pas parce que je ne me souviens presque pas de son visage. Ce serait charmant de se débarrasser du jardinier en l'oubliant tout simplement. Mais comment l'oublier ? C'est plus facile à dire qu'à accomplir. J'ai beau me dire : « Il faut que j'oublie jusqu'à son existence. » (Il y a en va de même pour le monde entier.) Mais je ne l'oublie pas. Pourquoi ? Parce que c'est son existence qui ne m'oublie pas. Le jardinier lui-même ne pense pas à moi, sauf quand il entend la musique de Varèse ; autrement il se fiche de tout ce qui me concerne. C'est son existence qui ne m'oublie pas. Son existence précède le jardinier lui-même ou, autrement dit, son essence. Je me demande d'ailleurs s'il a une essence. Il a eu une naissance, sinon je ne l'entendrais pas : les mort-nés ne manient ni les broyeuses ni les souffleuses. Et ceux qui ne sont même pas encore dans le ventre de leur mère ignorent tout ; ils ne savent même pas qu'ils n'existent pas. Rien ne précède rien, dans ce cas. Tout s'inscrit dans le domaine de zéro, et si quelqu'un essaie d'en tirer quelque chose, il se heurte à un autre zéro ; ou au même zéro, ce qui revient au même.

Il n'empêche que je suis toujours dans cette pharmacie ; et pourtant ces petits jeux avec le temps me fatiguent et me paraissent ridicules. Günter Grass s'amusait de cette façon. À présent il ne s'amuse plus, ni de cette façon ni d'aucune autre façon : il est mort il y a trois jours. Et encore, et encore. Peut-être s'amuse-t-on dans l'au-delà. Pas comme cela, en tout cas. Plus de flashbacks ; plus de *flashs*, plus de *backs*. En avant sergent, comme disait une vieille dame belge que j'ai connue au début de ma vie occidentale. Mais, en l'occurrence, « en avant » concerne mon récit qui ne peut avancer que grâce à l'aide de cette pharmacie où je fais toujours la queue – dans le cadre de ce récit. Et dire, qu'il y a encore des écrivains qui s'amusent avec de telles bifurcations du temps. De toute façon, le temps bifurque sans arrêt, qu'on le veuille ou non. Il trifurque, il quadrifurque. De temps en temps, on danse un quadrille avec le temps ; et on se sent heureux comme tout. Pour une fois, pour un temps. Mais un autre temps n'est pas loin et se met à empiéter sur le temps en question, et l'on commence à se poser des questions. Et même si l'on n'en pose aucune, les questions se posent d'elles-mêmes et l'on se voit écartelé.

On sait que c'était le cas de Ravaillac et de Pougatchev, mais cela ne soulage aucune douleur. Même si l'on a une rage de dents et si l'humanité entière en souffre – chacun souffre de sa rage de dents personnelle – on ressent toujours la même rage de dents. Et ceux qui prétendent que leur douleur diminue en fonction du nombre des gens qui éprouvent la même douleur mentent comme des arracheurs de dents. Il s'agit peut-être d'un soulagement psychologique, mais aucune psychologie ne soignera la dent qui tourmente une bouche, un corps.

Il n'empêche que je suis toujours dans la pharmacie et l'homme que je voyais tout à l'heure n'est plus là car il se trouve à présent entre les deux queues. Il occupe cette position stratégique pour profiter de la situation où l'une des queues arrivera à son terme – provisoirement, provisoirement. À ce moment-là il profitera de ce terme temporaire pour gagner la course où je suis engagé en me mettant derrière lui. Toute la vie est une course au cours de laquelle les uns s'essoufflent et les autres pas ; les uns tombent et les autres continuent à courir pour gagner à tout prix, tous les prix. Et pourtant ils ne savent pas ce qu'ils veulent et peuvent gagner ou regagner. Le Paradis ? Peut-être. Et, comme d'habitude, il s'agit du grand peut-être ; et parfois on préfère un tout petit peut-être où l'on se sent chez soi, à l'abri de toutes les honneurs et de toutes les horreurs. Il vaut mieux se faire tout petit et même s'aplatir pour éviter le pire, comme on dit. On évite le pire, mais le mieux n'est pas mieux, contrairement à ce que l'on pense. Alors, on se met à ne plus penser.

La plupart du temps, les coureurs se mettent sur la ligne de départ – d'ailleurs, je ne sais même pas comment elle s'appelle, cette ligne – et un pistolet tire un coup en l'air. On peut comparer ce tir à notre naissance. Nous nous mettons à courir, à mentir et à faire tout ce qu'il faut faire pour survivre, comme on dit. Et pour une fois, les on-dit ont raison. Il faut survivre et si vous ne courez pas, vous ne survivez pas ; vous ne vivez même pas, inutile de le préciser. Vous ne vivotez pas non plus. Vous « vo » ou « te » ; ou rien du tout. Comme d'habitude, les mots ne disent rien car, une fois de plus, Sartre est passé par là. Même les syllabes ne disent rien du tout ; et pourtant Sartre n'y est pour rien. C'est plutôt à Derrida qu'il faut s'adresser en l'occurrence. Mais nous ne nous adressons à personne car nous devons courir, et si nous parlons en courant, nous ne pouvons pas courir assez vite. En ce cas, nous perdons la compétition et la vie, les deux à la fois. Ou les trois à la fois car nous faisons encore quelque chose tout en courant, tout en vivant. Nous dirigeons des entreprises ; nous gagnons de l'argent. Plus nous avons d'argent, plus vite nous courons : pour une fois, la quatrième dimension nous aide à triompher de nos vicissitudes.

Nous nous mettons donc à courir, et je me demande si nous pouvons nous mettre à nous arrêter. En tout cas, nous pouvons mettre à point final un processus grâce auquel nous pouvons

arrêter de parler et de courir une fois pour toutes ; ce qui ne veut pas dire que nous voulons mourir, sans parler de notre suicide car il n'est pas à l'ordre du jour, Dieu soit loué. Nous louons Dieu car nous ne voulons pas nous suicider et tout cela nous fait revivre : nos hymnes à Dieu, nos louanges adressées à la Création et notre manque d'intérêt pour le suicide qui ne nous intéresse pas du tout – pas dans le cadre de notre vie, en tous cas. En dehors de ce cadre, il se passe beaucoup de choses. Parfois nous nous trouvons nous-mêmes en dehors de ce cadre. Oui, parfois nous sommes en dehors de notre vie, ce qui n'est pas étonnant, étant donné que la vie est étroite – bien plus étroite que le chas d'une aguille. Nous n'entrons pas dans ce chas et par conséquent restons en dehors de notre vie : rien d'étonnant à cela. Et pourtant nous ne sommes pas riches.

L'homme qui me précède dans la queue – ou plutôt au milieu des deux queues – est toujours là, et il ne faut pas le négliger, même si je ne tiens pas à gagner cette course : je ne suis pas pressé. Et pourtant, d'après les milliardaires et les gagnants en général, il faut toujours gagner, même si l'on n'en a pas besoin. Si vous perdez cette course, une de ces parties, ne serait-ce qu'une fois par semaine, vous prenez une mauvaise habitude. Et cette habitude ne tarde pas à se transformer en coutume, puis en rite. Et vous devenez un perdant invétéré ; et ce n'est pas bien, comme on dit, comme on pense. Et l'homme en question ne veut pas devenir ce perdant ; ou un autre perdant. C'est pour cela qu'il se tient au milieu de ces deux queues pour pouvoir réagir dès qu'une ouverture s'entrouvre, dès qu'un trou s'ouvre en lui permettant de gagner une fois de plus et peut-être définitivement. Personne ne sait quand la course se termine et de quelle façon. Il se peut que ce soit une course symbolique ; ou un test spirituel. Vous ne courez pas ; vous faites la queue dans une pharmacie. Vous surveillez toutes les queues et devancez un homme et une femme, grâce à votre stratégie et vigilance. Et Dieu se dit que vous êtes un élu – saint Augustin et Calvin se le disent aussi –, et par conséquent vous recevez un billet pour le Paradis ; et vous ne mettrez pas ce billet à la poubelle, cela va sans dire, d'autant que vous n'êtes pas un admirateur de Dostoïevski. On ne sait jamais ce que l'on gagne et où cela a lieu ; et comment. Et comment c'est.

L'homme en question – pour une fois, il y a un homme et une question – surveille les deux queues et établit une sorte d'équilibre entre elles. Il les unit au moyen de son corps. Avant son arrivée sur la scène de ce drame, les queues étaient séparées. Il y avait une pharmacie ; il y avait deux queues dans cette pharmacie, et ces deux queues n'avaient rien en commun à part le fait qu'elles se trouvaient dans la même pharmacie. Puis un homme entre et tout change en un clin d'œil. C'est plutôt au moment où j'entre, moi, que cela change véritablement, mais cela n'a pas d'importance, étant donné que je ne participe pas à la course ; c'est comme si Dieu

m'avait abandonné définitivement. J'espère que ce n'est pas vrai et que cette course n'a rien de symbolique, d'autant que je n'y participe pas – pas consciemment, en tout cas. Je reste où je suis : je n'ai pas envie de dépenser mon énergie pour rien. Disons que je pense à Kant en ce moment, à ce moment-là. Pourquoi devrais-je penser à quelques secondes que je pourrais gagner en me mettant dans une autre queue ou en allant dans une autre pharmacie ? ou dans une autre ville ?

L'espace d'une minute, l'homme maintient cet équilibre et puis il le rompt car une des queues arrive à bout de souffle – à un bout temporaire, comme je l'ai dit plus haut –, et l'homme s'adresse à une pharmacienne. Moi, je fais de même quelques secondes plus tard. L'homme n'a rien gagné, même si je suis arrivé après lui ; ou il y a peut-être gagné quelques secondes. Ou un billet pour le Paradis. Qui sait ? Mais saint Augustin n'en sait rien et il l'avoue avec sa franchise habituelle. Il dit : « Seigneur, Seigneur, parle-moi. J'ai besoin de Tes lumières. Je ne vois rien dans le noir car je ne suis pas un chat. Même les chats ne voient rien sans Ta lumière. Dis-moi ce qu'est le temps. Parle-moi aussi de l'espace, je T'en prie. Je fais un pas et je suis ailleurs. Et pourtant je suis toujours dans ma chambre ou dans mon église, ce qui revient au même. Je fais encore un pas et je suis toujours dans Ton église. À présent je comprends ce que Tu veux dire : l'espace est Ton église. Où que l'on aille, on est dans Ton église, dans Ton Toi. Dans Ton Moi. Dans Toi Moi. Dans Ton Moi. Dans Mon Moi. Dans Ton. Dans Mon. Dans Son. À propos, que penses-Tu des sons ? de la musique en général ? Aimes-Tu Bach ? »

## L'EQUILIBRE. ENCORE UNE FOIS

Supposons que deux hommes se rencontrent et se disent qu'ils pourraient se battre en duel ou se casser mutuellement la figure. Ils se mettent à se battre et l'un des hommes est déjà par terre parce qu'il est plus faible que l'autre homme. L'autre homme regarde le faiblard et donne un coup de pied à son corps qui gît toujours à terre. À cause de ce coup, ce corps risque de gésir à terre plus longtemps que prévu. Pas éternellement, peut-être, car l'homme en question n'est pas encore mort et ce n'est pas la peine de parler de son enterrement. Non, non, il gît toujours sur la terre et pas dans ses profondeurs. Quoi qu'il en soit, l'équilibre est rompu. Il est vrai que l'on pourrait dire qu'il y a deux hommes à la surface de la terre, sur cette parcelle de la terre ; le sens de l'équilibre exige qu'un de ces hommes soit *sous* la terre. Mais ce n'est pas le moment de parler des funérailles. Certes, les funérailles sont toujours à l'ordre du jour. Elles se déroulent partout et à tout moment, mais on ne peut en parler tout le temps : il faut parler de la vie, de temps à autre, sinon l'équilibre sera rompu une fois de plus.

On parle souvent de l'équilibre des forces, surtout lorsqu'il s'agit de l'Union Soviétique et les États-Unis. Il faut mettre tout cela dans le passé en imitant la procédure du temps qui met les choses dans le passé méthodiquement, quelle que soit la valeur de ces choses. D'accord, il y a cet équilibre des forces et on n'a pas besoin de l'Union Soviétique pour en parler. Il suffit de prendre deux hommes et de les faire se battre sur une petite parcelle de terre. Pour le moment, ne parlons pas d'underground ; laissons-le – ou la – en paix. Ce qui compte c'est la rencontre hostile de deux hommes qui se battent à mort, pour la vie ou pour l'amour. Tous les deux aiment la même femme et leur duel doit décider du sort de cette femme qui aime ces deux hommes, tous les deux, si étrange que cela paraisse. Non, cela n'est pas étrange du tout, même si l'on ne peut pas dire que cela arrive tout le temps. La femme en question se dit : « Que dois-je faire ? J'aime Pierre, mais j'aime aussi Paul. Lequel des deux dois-je épouser ? » Sa mère lui dit : « Épouse Pierre. Il est plus riche. » Son père lui dit : « Épouse Paul. Il est plus intelligent. » Mais la femme n'écoute qu'elle-même ou plutôt son cœur. Et son cœur lui dit : « J'aime Pierre. Et j'aime Paul, lui aussi. » Alors, les deux hommes regardent la femme qui les regarde à son tour. Elle regarde tantôt Paul, tantôt Pierre, et son regard rayonne de la même façon, quel que soit l'homme qu'elle regarde. Alors, les deux hommes se mettent à se battre à plate couture.

L'un est déjà par terre ; l'autre est toujours debout. L'équilibre est rompu une fois de plus et on ne peut pas laisser les choses dans cet état, sinon : bonjours les dégâts ! On aime dire bonjour à beaucoup de gens, et on dit bonjour de notre part à nos amis, aux amis de nos amis, aux cousins de nos cousins, etc. Mais personne ne dit en pensant aux dégâts : « Dites-leur bonjour de ma part. » C'est tout bonnement impensable et ce n'est pas la peine de penser aux choses qui sont impensables, d'autant que ce n'est pas possible. Bref, il faut restaurer l'équilibre et remettre les choses à leur place. Et leur place est sur une balance, selon les Grecs. En l'occurrence, sur un plateau de cette balance il y a un homme ; et il gît toujours à terre. Sur l'autre plateau il y a l'autre homme ; il est debout, cela va sans dire, étant donné qu'il est plus fort que le faiblard. Le plateau du premier homme descend et touche la terre ; le plateau du deuxième monte, mais il ne touche pas le ciel pour autant. Cette fois, tout le monde voit que l'équilibre est vraiment rompu. Personne ne peut dire : « Ce n'est pas vrai : il n'est pas rompu. » Non, il est rompu, mais il ne faut surtout pas dire « une fois pour toutes », sinon bonjour et au revoir.

Alors, quelqu'un arrive – un ange gardien peut-être – et se met à soulever le plateau qui gît à terre. C'est peut-être Atlas ou Hercule ou l'ange qui garde l'équilibre du monde. Peu importe : ce qui compte est l'équilibre et pas l'identité du restaurateur. Il restaure ce qu'il doit restaurer et c'est bien comme cela. Mais il faut retenir le fait qu'il *doit* restaurer ce qui doit être

restauré ; autrement dit, c'est son devoir. Kant aurait dit « oui » à cette action qui, pour une fois, n'a pas sa source dans une bonne volonté ou dans le domaine où règne le mal. Cela doit être ainsi, comme aurait dit Beethoven, et une fois de plus, un point c'est tout. À présent le plateau en question est à la hauteur de l'autre plateau qui est aussi en question, cela va sans dire : sans le deuxième plateau, il n'y a pas de question d'équilibre. Un plateau peut monter ou descendre à sa guise ; il peut s'amuser, en d'autres termes. Mais, en ce cas, il ne se trouverait pas dans le domaine de l'équilibre ; et encore, et encore. Il y a des philosophes – et on compte des Grecs parmi ces philosophes – qui prétendent que rien au monde n'échappe à la loi de l'équilibre. D'accord. Mais pour le moment, cela n'a pas d'importance puisque nous nous occupons de l'équilibre lui-même, et par conséquent nous ne nions pas le fait que l'équilibre doit régner partout, même dans le royaume d'Hadès. Pourquoi priver les morts de cette loi ? Ce ne serait pas démocratique.

À présent les deux plateaux sont à égalité, à la même hauteur. Ainsi l'équilibre se voit restauré. Le deuxième homme ne gît plus à terre. Et comme il est debout, en face du premier homme, il se met à lui casser la figure car il n'a rien d'autre à faire. Et même s'il avait quelque chose à faire, s'il devait vaquer à ses affaires, il continuerait à casser la gueule du premier homme à cause de la femme qui l'aime, lui aussi. Et il faut parvenir à l'état où cette femme ne l'aimera plus. On aime les morts, même si on les oublie au bout de quelque temps ; on n'aime pas les battus. Et c'est pour cela qu'il faut battre le premier homme ; à plate couture. Le deuxième bat le premier à plate couture et, par la même occasion, il devient premier. À présent, c'est lui qui est le premier homme. C'est ce que l'on appelle « équilibre » dans le langage courant ; et même dans le jargon philosophique. Les Grecs en parlent sans arrêt parce que c'est un des fondements de leur philosophie, de leur façon de penser et aussi de leur mode de vie. On peut appeler cela « l'harmonie », si l'on veut. L'essentiel concerne une bataille ou une lutte où il y a des vainqueurs et des perdants. Tantôt ce sont les uns qui perdent, tantôt ce sont les autres. Anaximandre parle des choses qui « se rendent mutuellement justice et réparent leurs injustices selon l'ordre du temps ». On se demande de quoi il parle quand il parle de l'ordre du temps. Qu'est ce ? L'équilibre, sans doute ; ou l'harmonie universelle. Ou l'harmonie à laquelle Schoenberg pensait aux derniers instants de sa vie.

Un plateau descend ; l'autre remonte. Il y a des plateaux partout ; ils descendent, montent, mais ne disparaissent pas. Il y a une danse des plateaux et il faut la regarder fixement, sinon on perd l'équilibre. Il y a des guerres et on les prend en considération, sinon tout peut arriver. De toute façon, tout arrive et on n'est pas préparé à ces arrivages, malgré tous les calculs et les prophéties qui alimentent le marché. Quoi qu'il arrive, on regarde la danse qui est plus

passionnante que celle où les petits cygnes de Tchaïkovski sursautent sur scène. Ils sursautent, ils sursautent, et l'on se dit qu'il s'agit de tous petits cygnes de rien du tout. En réalité, il s'agit du destin – comme d'habitude. Il sursaute, monte et descend. On le regarde et on se dit que l'on va bien – quand il est tout en haut. Puis il descend et on se sent mal ; même si l'on se sent bien.

Tout dépend du destin ; il nous dicte notre comportement, et si quelque chose ne va pas bien, nous nous disons – et nous le disons aux autres, à eux aussi – que c'est le destin, notre destin ou le destin tout court ou plutôt tout large car il concerne tout le monde et l'univers entier ; comme d'habitude, à en juger par les dits des physiciens quantiques, les quanticains. On pourrait créer un monastère où seuls les physiciens habiteraient. Ils chanteraient des quantiques et on les appellerait « quanticains » ou « quantilites », pour faire honneur aux femmes qui s'adonnent, elles aussi, à la physique avec un abandon exemplaire. Et le destin, lui aussi, dépend peut-être de la mécanique quantique ; en tout cas, nous l'espérons parce que, si tel est le cas, nous pourrons guider notre destin. Tout dépend de l'observateur et nous observons le destin sans perdre quoi que ce soit, sinon nous sommes perdus. Nous l'observons et l'influençons, et du coup notre destin dévie de son trajet prédéterminé ou simplement déterminé et nous devenons immortels, comme d'habitude. Mais nous perdons nos bonnes habitudes et c'est ce qui nous perd. Alors, un jour nous constatons que nous ne sommes plus immortels ; et nous avons raison pour une fois, comme on dit. On le dit une fois ; pourtant, cette fois, nous aurons toujours raison, pourvu que nous disions que nous ne sommes pas immortels. Nous le disons et nous avons raison ; par conséquent, nous sommes heureux. Pour toujours, cette fois.

Une guerre éclate ; un plateau descend, l'autre monte. Les deux plateaux ne peuvent pas descendre, sinon tout est perdu : équilibres, vies, morts, résurrections, insurrections, révolutions, évolutions. Tout est perdu une fois pour toute. Alors, on se rabat sur l'équilibre pour ne pas tout perdre. Il vaut mieux perdre la moitié que ce tout dont tous les mystiques parlent sans arrêt. Nous perdons une partie, mais cette partie est vitale. Elle s'avère vitale et dans sa chute, cette partie entraîne le reste. Et il va sans dire que le reste est bien plus important que n'importe quelle partie, surtout si ces beaux restes concernent le tout. Et ils le font toujours, étant donné qu'on ne parle pas des restes, s'il n'y a pas de tout. On dit tout cela pour retarder la guerre et éviter le désastre, ce qui nous rappelle les pourparlers de Munich ou plutôt la fameuse signature. On ne parle pas ; on signe car c'est plus facile. La signature est un signe, comme diraient nos Barthes ; et tous les autres nôtres. Tout est un signe, mais une signature est un signe tangible : vous pouvez la toucher, si vous voulez. Cette signature se trouve sur une feuille de papier et vous prenez cette feuille car vous devez la prendre pour une raison ou pour une autre. Vous la prenez et vous regardez la signature en question. Vous êtes ébahi, pour ne pas dire

choqué. Comment a-t-elle pu signer ce document ? C'est la question que vous vous posez. Pour y répondre, vous touchez la signature, et vous la sentez, même si vous ne sentez rien : il n'y a plus d'encre et aucun liquide ne mouille vos doigts. Mais la signature est là ; vous savez que vous la touchez, voyez et sentez ; pas dans tous les sens, peut-être.

On revient toujours à la guerre qui éclate car rien ne peut l'empêcher d'éclater, même pas les accords de Munich ; surtout pas. Hitler envahit la Pologne ; on est ébahi et on lui déclare la guerre qui éclate une fois de plus. Les fois et les plus ne se comptent plus, mais ce n'est pas ce qui compte, comme d'habitude.

Parfois, il vaut mieux être un des derniers dans le domaine de la richesse, cela va sans dire, pour être le premier au ciel. Si vous êtes le dernier des cons, ça ne va pas du tout : vous n'irez pas au ciel. Et encore, et encore. Pauvres d'esprit. Qu'est-ce que cela signifie ? Vous êtes un pauvre d'esprit à l'instar des *jurodivi* que l'on voit et l'on entend dans l'opéra de Moussorgski *Boris Godounov*. On lui vole un kopeck ; il parle au tsar et dit qu'il ne priera jamais pour lui parce qu'il est assassin. Au lieu de le pendre et de l'écarteler, le tsar le laisse tranquille car il s'agit d'un pauvre d'esprit et l'on ne se fâche pas contre un pauvre d'esprit. On ne se fâche pas non plus contre les ivrognes car ils ne savent pas ce qu'ils disent, en supposant qu'ils arrivent à prononcer quelques paroles dans l'état où ils sont. Ils arrivent à produire quelques sons dont la tonalité risque d'offenser les âmes sensibles et même insensibles ; mais personne n'y fait attention – pas en Russie, en tout cas. On prend soin des corps qui gisent à terre ; on les emmène à la maison et on les met dans une baignoire où ils passent quelques heures en produisant des sons de toutes sortes. C'est aussi une sorte d'équilibre, une sorte d'aller et retour. D'abord, vous consommez une sorte de poison et ensuite l'eau pure et simple baigne votre corps et restaure ses forces. Le juste retour des choses qui suit l'injuste départ des choses et de tout ce qui est lié à ces choses : mots, gestes, yeux ouverts. On répare les injustices et cela prend quelque temps : deux heures, trois heures ; voire plus.

À la longue, l'ivrogne se réveille et se met à vous insulter en disant qu'il avait voulu passer la nuit chez lui et pas chez vous, et que sa femme lui avait préparé un bon repas, tandis que chez vous il n'a rien mangé du tout. Dans ce cas, vous vous fâchez parce qu'il n'est plus vraiment ivre. Il a la gueule de bois, mais cela ne lui donne aucun droit à vous insulter. Il doit vous remercier de votre générosité et du temps que vous avez perdu en sa compagnie. On peut excuser un petit enfant qui vous gifle et essaie de vous crever les yeux avec un clou. Lui, il ne sait pas ce qu'il fait parce que son cerveau ne sait pas encore que l'on peut tuer des gens avec

des clous, surtout si vous tenez aussi un marteau – dans l'autre main. Il est vrai que vous pouvez tuer n'importe qui sans marteau et sans clou ; il suffit de prendre une pierre et d'assener un coup à un crâne qui ne vous plaît pas trop, ou qui vous déplaît carrément. Mais un enfant ne le sait pas encore. Il ramasse des pierres et vous les sentez sur votre crâne, dans vos yeux, sur votre nez – un peu partout, pour être franc. Mais vous souriez et ne dites rien ; et si vous dites quelque chose, vos paroles caressent l'enfant en lui disant qu'il est un petit ange. Vous ne lui dites pas que vous avez mal et que vous êtes en train de perdre connaissance. Non, vous continuez à le persuader qu'il est un petit ange. Et vous ajoutez que, dans quelques années, il sera un grand ange. Vous ne lui dites pas qu'il sera Dieu : ce genre de mensonge est inutile et n'a rien à voir avec la vraie éducation. Mais vous laissez faire votre enfant car il doit devenir lui-même et pour cela il ferait mieux de suivre ses instincts jusqu'au bout, même si ce bout est lié à votre sang, à vos bleus.

Entre-temps, Hitler est à Stalingrad et le plateau soviétique où le monde se couche également se met à se redresser. Le monde monte et Hitler descend. Les choses se rendent mutuellement justice, comme on dit ou comme dit Anaximandre. L'armée d'Hitler avançait, avançait, avançait ; à présent, elle recule, recule, recule. Tout cela rappelle une danse, une des figures d'une danse que l'on danse d'habitude dans les films consacrés au bon vieux temps où l'on dansait dans des salles de bal, où l'on s'inclinait devant ses partenaires. De nos jours, on ne s'incline plus ; on touche, on jette, on projette. Les corps virevoltent et se font l'amour sur scène ou dans une boîte de nuit. Les armées font de même en quelque sorte – pendant les batailles. Elles ne se font pas de révérences ; elles dansent, elles dansent. Elles jettent, projettent, malmènent, emmènent quelqu'un quelque part et les bataillons disparaissent. Il en va de même pour les divisions. Tout le monde sait qu'il s'agit d'une danse macabre et c'est pour cela qu'on n'intervient pas vraiment quand une bataille s'engage. Quelqu'un enlève sa chaussure et tape sur tout ce qui se trouve à proximité de cette chaussure pour protester contre cette danse. Mais personne n'y fait attention : tout le monde est habitué aux tapes de toutes sortes. Cela recommence de plus belle ; cela ne se termine pas de plus belle.

Et puis il y a une capitulation. En 1918, on assiste à un armistice. Ou à une autre capitulation ? En tout cas, il y avait des réparations. Les nations se rendaient mutuellement justice. On signe le traité de Versailles. Les Allemands ne sont pas contents. Le 15 mai 1919, la foule proteste devant le Reichstag à Berlin contre les conditions de paix accablantes imposées par les Alliés. La foule proteste et se dit que l'Allemagne a besoin d'un homme fort pour réparer cette injustice. Quelques années plus tard, on constate qu'une autre réparation est en cours. Cette réparation est censée réparer les réparations imposées par les Alliés, par le traité de

Versailles. Personne n'est content de ce traité, de ce soi-disant équilibre. Les Allemands pensent au Rhin, à leur fleuve préféré que Wagner chante dans sa tétralogie. Mais les Allemands – surtout les wagnériens – se sentent démunis car toute fortification ou rassemblement de troupes sur la rive gauche du Rhin leur est interdite, alors que cette région doit être occupée pour quinze ans par les Alliés comme garantie d'exécution du traité. Personne n'interdit les opéras de Wagner et le festival de Bayreuth fonctionne comme d'habitude, et Hitler l'honore de sa présence. Il n'est pas encore Hitler. Pour paraphraser une chanson soviétique : « Je ne suis pas encore dictateur, mais je suis en train d'apprendre ce métier. »

Comment apprend-il ce métier ? Il lit et relit l'article 231 du traité de Versailles, qui énonce le fondement juridique des réparations que l'Allemagne a accepté de payer. Hitler considère ce fondement infondé comme une condamnation morale et un verdict de culpabilité à endosser pour la guerre. Et les Russes ? et les Français ? et les Anglais ? Ne sont-ils pas coupables ? Hitler se dit que cette sentence morale rend les réparations à payer particulièrement odieuses pour Berlin d'autant que les Allemands doivent accepter de signer « un chèque en blanc », car les Alliés n'ont pas réussi à se mettre d'accord sur un montant. « Qu'est-ce que c'est que ce charabia ? » se dit Hitler. Un ressentiment s'installe dans sa poitrine et même dans le reste de son corps. Et il s'agit d'un ressentiment durable et en partie justifié : les Alliés ne sont ni ivres ni enfantins. Ce sont des adultes dont l'injustice dépasse l'imagination ; en tout cas, elle dépasse n'importe quelle imagination allemande. Il est vrai qu'il y a d'autres imaginations en jeu. Certains Français trouvent qu'il s'agit d'une paix trop douce pour ce qu'elle a de dur. Je ne comprends pas cette phrase, mais il est clair que celui qui la prononce pense que les mesures de coercition contre l'Allemagne sont insuffisantes dans l'avenir pour garantir l'application du traité et le paiement des réparations. Et cette personne regrette également que la France n'ait pas obtenu le démembrement de l'Allemagne pour la rendre inoffensive.

Les Belges ne sont pas contents non plus. La Belgique a reçu de nouveaux territoires, une remise de ses dettes vis-à-vis des Alliés et une priorité sur les réparations allemandes, mais elle n'obtient pas le montant espéré et, face à la méfiance de Paris, le rapprochement avec le Luxembourg ne sera que de nature économique avec la création de l'Union belgo-luxembourgeoise. La Belgique voit son statut de neutralité révisé mais elle n'obtient pas de la Hollande des compensations territoriales. Bref, l'équilibre que l'on crée au moyen de ce traité est instable, ce qui explique l'éclatement de la deuxième guerre mondiale. À la fin des années trente, Hitler ne cessait de répéter : « On s'éclate, on s'éclate. » Et on s'est éclatés dans tous les sens du terme, si bien qu'après la guerre il y avait beaucoup d'éclats un peu partout. L'Europe,

la Russie et le Japon étaient recouverts d'éclats qui jonchaient le sol, ainsi que de cadavres. Certains de ces cadavres étaient inconnus et on les mettait à l'intérieur des monuments dédiés à la mémoire d'un soldat inconnu.

Les vainqueurs se désunissent rapidement après la signature du traité. Le Sénat américain refuse finalement de le ratifier. Les Français et les Britanniques se confrontent rapidement sur les réparations, l'Allemagne s'oppose au paiement de sa dette, Paris prône l'intransigeance tandis que l'Angleterre lui préfère désormais la reprise du commerce avec Berlin. (On préfère toujours le commerce, cela va sans dire. Même les Français le préfèrent.) Cette désunion pousse les Français à occuper la Ruhr, région allemande riche en charbon, en 1923. Ce n'est pas avec des traités que l'on répare le monde et que l'on restaure l'équilibre ; sans parler de l'harmonie. Avec quoi le fait-on ? avec l'amour ?

## LA FIN DE L'EQUILIBRE

Avec l'amour, on répare tout, même l'irréparable. J'ai entendu cette phrase mille-et-une fois, mais je n'y crois toujours pas. Peu importe combien de fois vous entendez telle ou telle mélodie. Si vous ne l'aimez pas, vous ne l'aimez pas, un point c'est tout. C'est peut-être un raisonnement qui tourne en rond et par conséquent dénote l'esprit petit-bourgeois, mais il n'y a rien à faire : je n'aime pas cette phrase. Supposons que tout aille mal. On vous dit : « Tombez amoureux et tout ira bien. » Vous tombez amoureux et, l'espace de quelques mois, tout va bien et même très bien. Et puis on vous trahit, on vous insulte, on vous quitte, etc. Vous êtes malheureux et une fois de plus, tout va mal. Alors on vous dit : « Vous nous avez mal compris. Il s'agit de l'amour de votre prochain. Si vous aimez votre prochain, il ne vous quittera jamais. Le monde entier ne quitte jamais personne, même s'il s'agit d'un criminel endurci, d'un assassin. On le met en prison, on lui donne à manger, on le surveille pendant ses promenades dans la cour de la prison. On le met sur une chaise électrique que l'on prépare spécialement pour lui. On le soigne, autrement dit. »

Rien à faire : vous tombez amoureux de votre prochain. Mais votre prochain ne tombe pas amoureux de vous. On vous dit : « Qu'en savez-vous ? Connaîtriez-vous le monde entier ? On espère que vous n'avez pas cette prétention. Que savez-vous des pays lointains ? Supposez que quelqu'un vous aime en Australie. Cet amour suffit pour rétablir n'importe quel équilibre et restaurer n'importe quelle paix. » Vous rétorquez tout de suite que vous n'avez pas besoin de *n'importe quelle* paix : c'est *la paix de l'âme* qu'il vous faut. On vous répond que seul l'amour du prochain peut vous procurer cette paix à laquelle vous aspirez depuis longtemps,

pour ne pas dire depuis toujours. D'accord, une fois de plus vous tombez amoureux de votre prochain. Vous vous promenez dans la rue et vous voyez beaucoup de vos prochains. Vous n'essayez pas de les approcher, sinon vous risquez de vous retrouver en prison : tout le monde parlera d'harcèlement sexuel. Tous vos prochains le diront et vous leur direz que vous les aimez. « C'est ça, diront-ils. Nous connaissons votre amour, votre libido. Vous êtes un pervers, cher Monsieur. Vous êtes un vicieux, cher Monsieur. » Parfois, ils ne disent ni « cher » ni « Monsieur » ; en ces moments-là, ils se contentent du mot « salaud ». Ils pourraient au moins dire : « *Cher* salaud. » Non, ils ne le disent pas.

La mort nous réconcilie toujours avec la vie. Pourquoi ? Parce qu'elle ne demande pas notre avis à ce sujet. Si elle nous demandait : « Voulez-vous être réconcilié avec la vie ? » Nous répondrions : « Oui, oui. » Et la mort de continuer le dialogue :

« Je pourrais le faire en un rien de temps.

- Non, merci, disons-nous.

- Alors, vous voulez être brouillé avec la vie ?

- Oui.

- Vous préférez une brouille à une réconciliation ?

- Non, nous préférons les réconciliations, mais pas ce genre de réconciliations, pas cette fois.

- Pourquoi ?

- Parce que nous ne voulons pas mourir.

- Pourquoi ?

- Parce que nous ne le voulons pas, un point c'est tout.

- Vous utilisez mon expression.

- Comment ça ?

- Un point c'est tout. C'est moi qui le dis. Et c'est moi qui le fais.

- Allez au diable.

- C'est vous qui irez au diable. »

Au seuil de la mort, on échange souvent un baiser passionné, en pensant que cela garantit une réunion dans l'au-delà. On s'aime et c'est déjà très bien. On s'embrasse et ainsi on fournit la meilleure preuve d'amour qui soit. On ne fait pas l'amour au seuil de la mort pour la bonne

raison que l'on n'a pas assez de forces pour le faire. Mais même si vous mourez d'un cancer, vous pouvez embrasser quelqu'un, à condition que ce quelqu'un n'ait rien contre un tel baiser. Il y a des gens qui pensent que les cancers sont contagieux et pour rien au monde ils ne vous embrasseront si vous souffrez d'un cancer du foie, par exemple. Il y a aussi des gens qui n'embrassent pas les morts car ils pensent que la mort secrète une sorte de poison qui tue tout le monde – les chevaux aussi –, de sorte que même en Russie, de nos jours, on met un bandeau sur le front d'un mort pour que l'on n'embrasse pas directement son front. Les cercueils sont ouverts en Russie et cela se passe selon une ancienne coutume. Ils restent ouverts jusqu'à ce qu'on les ferme. Et on ne les ferme qu'une fois la cérémonie religieuse terminée. Le prêtre dit : « C'est fini » et on ferme le cercueil. On n'enfonce pas les clous, pas encore ; mais on ferme le cercueil une fois pour toutes.

Quoi que vous disiez, la Création et le Créateur répondent : « L'amour. » Vous dites : « J'ai mal aux reins » et la Création dit : « L'amour. » Vous dites : « L'amour n'a rien à voir avec mes reins » et la Création répond : « Si. » Et puis la Création vous parle des planètes qui tournent autours du soleil parce qu'elles aiment le soleil. Et c'est un amour réciproque car le soleil aime les planètes à son tour ; s'il ne les aimait pas, il y mettrait feu, ce qu'il est capable de faire, cela va sans dire. Il ne le fait pas et tout tourne, comme d'habitude ; tout danse une sorte de ritournelle.

Comme disent les poètes, la mort ne fait pas la différence entre les rois et les clochards. Pourquoi en parlent-ils sans arrêt ? Ils le faisaient au Moyen Age, à la Renaissance ; ils ne le font plus, heureusement pour nous. Ces poètes-là nous rebattaient les oreilles avec cette égalité et cette fraternité. Devant la mort et derrière elle, nous sommes tous égaux car elle ne fait pas attention à nos distinctions, à nos hiérarchies. D'accord, très bien. Mais c'est une piètre consolation pour les clochards. Certains d'entre eux ne veulent pas être rois car ils préfèrent leur liberté. Libre à eux ! Mais la plupart des clochards préfèrent le sort des rois à leur propre sort. Ce n'est pas la peine de leur parler de la mort et de ses goûts égalitaires, de sa démocratie. Ils disent : « On s'en fout. C'est la vie qui compte, pas la mort.

- Mais la mort fait partie de la vie, disons-nous.
- On s'en fout.
- Vous avez tort. Vous ne comprenez pas la loi principale de la vie.

- Quelle loi ?
- La mort fait partie…
- Foutez-nous la paix.
- Vous êtes déjà morts. En partie.
- Parce que nous sommes des clochards.
- Non – parce que vous êtes humains.
- Foutez-nous la paix.
- Les plantes sont aussi à moitié mortes. Même si elles continuent à vivre.
- Foutez-nous la paix.
- Regardez cette rose. Sentez-là. »

## TOUT N'EST QU'ORDRE ET LAIDEUR

« Ordonner est la tâche propre du sage », disait Aristote ou Thomas d'Aquin ; ou les deux. Ils ont souvent parlé à l'unisson, de sorte que, lorsqu'on parle d'eux, on entend un chœur que l'on qualifie souvent de « chœur de commentateurs ». Il y a tant de commentaires qui se rapportent à leurs œuvres qu'on a l'impression qu'eux aussi écrivaient des commentaires. Ils écrivaient des commentaires sur la vie, sur le ciel, sur la terre, sur Dieu ou les dieux ; tous les deux, tous les deux. Tout n'est que commentaire, comme dit quelqu'un ; et j'ai oublié ce quelqu'un, mais je n'ai pas oublié ses paroles. Souvent on oublie les hommes et même les femmes, mais on n'oublie pas les paroles que l'on trouve dans les cimetières et aussi dans les livres qui sont, eux aussi, des cimetières, comme dit quelqu'un. C'est peut-être du même quelqu'un qu'il s'agit dans les deux cas. Si l'on dit « comme dit quelqu'un », on pense peut-être toujours à un seul homme qui se plante au milieu d'une rue et dit tout ce que lui passe par la tête. Et tout lui passe par la tête jusqu'au moment où une voiture lui passe sur le corps et par conséquent sur la tête. Mais les passants retiennent les paroles de ce quelqu'un et les répètent des siècles durant. Et c'est ainsi que nous consumons cette connaissance et découvrons une fois encore Aristote, Thomas d'Aquin, Platon, Héraclite et même Thalès qui continue à scruter les étoiles et à tomber dans les puits. On creuse des puits pour entretenir sa légende et il y tombe pour la même raison ; pour prendre soin de sa légende. Ce n'est pas la peine d'ajouter une poignée d'étoiles au ciel : il y en a assez pour une centaine de Thalès.

Hitler ordonnait son pays et sa tâche n'était pas aussi ardue qu'on pourrait le croire, étant donné qu'il était un tyran. Un tyran dit : « Construisez-moi une centaine d'autoroutes », et des autoroutes font leur apparition dans le paysage. Dans un pays démocratique, cela ne se passe

pas ainsi ; cela se corse dès le début. Il y a des villageois qui protestent parce qu'une autoroute gênerait leurs moutons et aussi leurs vaches. Il y a des manifestations, des pétitions ; et l'autoroute ne fait pas son apparition. Tout ne peut apparaître ; il faut que quelque chose ou quelqu'un reste dans l'ombre ; ou sous terre, dans le ciel, dans le néant. Hitler, par contre, apparaissait un peu partout et son bras s'étendait et se levait, comme pour démontrer qu'il n'était pas encore paralysé. Et ses mains ne tremblaient pas ; pas encore. « Lorsque plusieurs choses sont ordonnées à une seule chose, il faut que l'une de ces choses règle et régisse et que les autres soient réglées et régies. » C'est toujours le chœur des commentateurs qui parle ; ou chante. On prend une cantate de Bach et on en change les paroles pour entendre la vérité annoncée par les autorités indiscutables, même si Heidegger et Gadamer en discutent et vont même jusqu'à critiquer cette vérité. Quoi qu'il en soit, tous les habitants de l'Allemagne étaient ordonnés à un seul être qui était sans doute quelconque et quiconque. Mais les Allemands ne le pensaient pas à cause des autoroutes, comme on dit. Peu importe ce que l'on dit : c'est le nombre des victimes qui compte.

Il paraît que cet ordre apparaît clairement dans l'union de l'âme avec le corps : l'âme commande par nature et le corps obéit – aussi par nature. Hitler était l'âme du peuple allemand ; et le peuple était le corps d'Hitler qui disait à ce corps ce qu'il devait faire. Évidement, avant tout, avant toute chose, ce corps devait marcher à l'Ouest et ensuite à l'Est. Le corps se mettait en marche et marchait jusqu'à ce que tout s'arrête ; et tout s'arrêtait. La vie s'arrêtait et l'âme jubilait. Mes voisins sont mon âme ; moi, je suis leur corps à mon corps défendant. Huit heures par jours ils règlent ma vie par l'intermédiaire de leur jardinier. Ils donnent un ordre précis et le jardinier l'exécute. Moi, j'entends, j'entends, j'entends. Je me lève et me mets au travail, mais mon temps est réglé autrement ; et il n'y a pas d'exception à cette règle. J'ai envie de dormir, mais je ne suis pas chez moi ; je suis en prison ou dans un camp de concentration. On m'ordonne : « Lève-toi », et je me lève. Je peux rester au lit, mais c'est encore pire car mon lit et n'importe quel autre lit est lié dans mon esprit au repos, au sommeil, à l'harmonie. Même si l'on traverse une série de cauchemars, on garde son équilibre que n'importe quelle souffleuse détruit en un rien de temps. On dirait qu'au moyen de sa tondeuse, le jardinier construit une autoroute. Il la construit dans mon cerveau où il n'y a plus de sentiers qui bifurquent.

Le jardinier recommence à travailler. Je pensais qu'il allait se calmer et les signes semblaient aller dans ce sens, dans la direction de mes pensées. En fait, les signes ne vont nulle part ; ils sont là et on les regarde pour comprendre ce qu'ils disent. Parfois, on les comprend et

on dit : « Ce signe signifie que nous sommes des petit-bourgeois. » Parfois, nous tournons autour du signe et nous le regardons de tous côtés. Depuis ma fenêtre, je voyais deux hommes s'affairer dans le jardin des voisins. Il n'y avait ni broyeuse ni aucune de ces euses qui sont toutes odieuses. Ces deux hommes avaient l'air de me dire : « Nous sommes deux parce que nous voulons remplacer les machines. Ces machines sont trop bruyantes et elles vous empêchent de travailler. Nous voulons que vous jouiez vos sonates qui sont autrement plus belles que nos travaux ridicules et bruyants. Regardez nos mouvements. À présent nous faisons tout à la main ; et nos mains ne sont pas bruyantes. Dorénavant, vous n'entendrez rien du tout. Si vous voulez voir quelque chose, regardez nos mains. Mais à votre place, nous jouerions les sonates de Beethoven que vous jouez si bien. »

Et puis, quelques jours plus tard, j'ai entendu plusieurs voix qui s'entretenaient juste derrière la clôture qui sépare nos deux jardins. Une fois de plus, je me suis servi de la fenêtre de ma chambre pour savoir exactement ce qui se passait. Il y avait des râteaux dans le jardin de mes voisins et je me suis mis à crier à la victoire ou au miracle ; ou à cette première et ce dernier ; à la fois. Je criais, je criais ; j'espérais que le miracle se produirait, à cause de mes cris ; ne serait-ce qu'en partie. Et bien le miracle ne s'est pas produit. Certes, trois hommes ratissaient une partie du jardin et j'avais l'impression que j'assistais à une sorte de révolution : plus de broyeuses, plus de ceci. Dorénavant, il n'y aura que cela ; c'est ce que me disais. Je me trompais lourdement. Parfois, on se trompe légèrement, et lorsqu'on découvre la faute et qu'on la constate, on sourit et ce sourire est aussi léger que la faute elle-même. Vous pesez les deux sur une balance et les deux plateaux montent au ciel, de sorte qu'une fois de plus, il n'y a pas d'équilibre. Il y a une sorte de victoire dont il faut profiter, avant qu'il ne soit trop tard. Mais souvent nous nous trompons lourdement et à ce moment-là – et cela dure, cela dure – les deux plateaux descendent, touchent le sol et disparaissent sous terre. Un nouvel enterrement, un de plus. Un de plus, un de moins. La vie n'est qu'un enterrement, comme a dit quelqu'un ; le même quelqu'un sans doute. Une fois encore, j'entends le même bruit. Je regarde par la même fenêtre et vois la même tondeuse accouplée à une broyeuse. Les promesses montent en l'air. D'ailleurs, il ne s'agissait pas de promesses : il ne faut pas prendre des vessies pour des lanternes ou un nombre de désirs pour le même nombre de réalités. Il y a deux hommes, trois hommes ; il y a quelques râteaux. Tout cela ne veut rien dire ; c'est raté, autrement dit, et ce n'est pas la peine de le dire car il suffit de l'écouter, de les écouter : les machines et le jardinier.

Parfois, on ne sait pas à quoi on a affaire – au pareil ou au même. On se dit que c'est la même chose, et la même chanson recommence. On l'écoute et on se dit qu'on en a ras le bol. Aujourd'hui, j'ai mis le disque de Varèse pour contrecarrer l'initiative et même l'offensive de mes voisins qui donnent des ordres à leur corps ; à leur jardinier, autrement dit. (Il s'agit toujours du même dit.) C'est peut-être leur corps, mais ils ne sont pas une âme. Ils ne sont rien de tel ; ils ne sont que des petits bourgeois qui sont si petits qu'on ne les voit pas. On les entend pourtant. En tout cas, moi, je le fais ; et je me demande pourquoi je le fais, au lieu de ne pas le faire. Au lieu de ne pas les entendre, les voir, les connaître, les prendre en considération ; au lieu de me prendre en commisération. Moi, moi. J'écoute mon disque et j'écoute la tondeuse ; je suis à l'écoute des deux. Cela ne rime à rien parce que je n'ai pas besoin de la tondeuse pour écouter mon disque, n'importe lequel. Une fois de plus, ma vie est perturbée : je fais ce que je ne veux pas faire. Je veux écouter ma vie, son écoulement, son halètement ; au lieu de quoi, j'écoute le jardinier qui me raconte son histoire, l'histoire de ses passions. Et toutes ses passions sont liées au bruit, pas à la musique, même s'il s'agit de la musique de Varèse qui a beaucoup en commun avec les bruits de toutes sortes. Je ne sais pas comment cela s'appelle ; je parle du jardinier, de mes voisins et de leur attaque, de leur invasion de mon univers, de ma paix intérieure ; et aussi de ma paix extérieure. La paix des sages ne dépend pas du calme, de la paix dite extérieure se mesurant en décibels qui appartiennent au monde extérieur d'où nous viennent toutes sortes de bruits à l'intérieur desquels se trouvent des avions, des motards et même des sifflements. Ce matin, le jardinier a sifflé et ce sifflement est encore plus affreux que toutes les tondeuses et les bruiteuses qu'on imagine quand on pense à la mort.

## RESSENTIMENT

Même si le jardinier ne travaille pas demain, j'éprouverai ce qu'on appelle – non sans raison, j'imagine – du ressentiment. Cette notion nous offre tout un musée où nous trouvons toutes sortes de sentiments, comme d'habitude et cela va de soi : il n'y a que des collections dans notre monde. Et des spectacles qu'on qualifie de variétés. Et il y a aussi des variétés des variétés, de sorte qu'on n'a que l'embarras du choix. On est embarrassé par cet embarras, mais il vaut mieux avoir cet embarras et cette variété de choix que la pénurie dont l'Union Soviétique a souffert pendant des années et même pendant des décennies. Vous connaissez la pénurie de ceci et vous êtes obligé de vous contenter de ce rien. Et si vous ne vous en contentez pas, si vous refusez de vous en contenter, vous mourez d'une manière ou d'une autre ; en Union Soviétique. Soit vous sortez dans la rue et criez : « Je ne me contente pas de ça », soit vous vous

contentez de ça. Dans le premier cas, on vous arrête ; dans le deuxième, vous ne mangez presque rien, et toute la journée vous avez des crampes d'estomac.

Nous participons à la vie courante et aussi à la vie de tous les jours, et je me demande s'il s'agit de la même vie ou non. Mais cela n'a pas d'importance ; en tout cas, pas pour le moment. Il y a peu de choses qui ont de l'importance dans la vie car nous mourons de toute façon ; et si vous mourez, vous ne faites pas attention à ce que vous faites. Vous vous dites que tous vos exploits ne valent rien, même si l'on fabrique un monument en votre honneur. D'accord, vous êtes immortel et la terre entière se souvient de vous pendant des siècles et même pendant les siècles à venir. Et alors ? Ces siècles viennent, mais vous ne venez pas ; vous ne revenez pas et les chants que l'on prodigue en votre honneur ne vous atteignent pas dans votre tombe. Vous n'entendez rien, ne sentez rien. Vous ne sentez même pas la terre qui vous entoure de tous côtés ; même la mort, vous ne la sentez pas. À quoi rime tout cela ? Gloire, éternité, deuxième connaissance, troisième connaissance ; comme disait Spinoza. On peut dire tout ce que l'on veut, mais vous n'êtes plus là. Même si vous êtes encore là, en un sens vous n'y êtes plus, et vous ne devez même pas dire : « Dommage. » C'est comme ça et c'est comme ça ; un point c'est tout. C'est pour ça que l'on dit si souvent : « Un point c'est tout. »

Il n'empêche que vous participez à la vie – tant que vous vivez, tant que vous mourez. Et si vous participez à cette soi-disant vie, tôt ou tard vous risquez d'être humilié. Il y des individus qui ne font que cela : ils humilient d'autres individus. On les appelle « humilificateurs ». C'est leur profession, en quelque sorte ; leur profession de foi. Ils croient en l'humiliation – pour différentes raisons. Il y a des humilificateurs qui pensent qu'il faut humilier les orgueilleux parce que c'est la seule façon de les faire entrer dans le royaume de Dieu. Si vous ne les humiliez pas, ils demeurent orgueilleux et oublieux du supplice du Christ. Ce n'est pas la peine de leur dire : « Avez-vous oublié la modestie du Christ ? Il n'était pas orgueilleux. C'est pour cela qu'Il était Dieu. » Non, ce n'est pas la peine de leur parler car ils ne vous écoutent pas. Ils n'entendent que leur ego regonflé au maximum. Alors, vous les humiliez. Vous êtes un bienfaiteur de l'humanité car vous croyez que c'est le royaume de Dieu qui compte avant tout. Il se trouve dans les cieux, et nous sommes encore sur terre ; jusqu'à nouvel ordre. Supposons que cet ordre arrive aujourd'hui. Nous ne sommes pas encore prêts, ce qui veut dire que nous ne sommes pas assez humiliés. Alors, nous envoyons un email à un humilificateur et il ou elle nous rend visite à notre domicile. D'ailleurs, les femmes nous humilient mieux que les hommes : elles sont plus douées dans ce domaine. Une femme vient et vous humilie. Elle vous dit que vous n'êtes pas un vrai homme, que vous êtes plutôt une loque humaine. Puis elle vous dit que vous n'êtes même pas humain : vous n'êtes qu'une loque ou un haillon. Elle fait l'amour avec vous et vous

lisez sur son visage ce qu'elle en pense. Vous lisez ses pensées et vous vous sentez doublement ou triplement humilié. Au moment où vous serez quadruplement humilié, vous serez prêt pour le royaume de Dieu.

Mais il y a des individus qui vous humilient pour rien. Ils ne pensent ni au royaume de Dieu ni à votre famille, à votre fortune, à l'impôt sur la fortune que vous payez en France. Ils ne pensent qu'à leur propre bien-être. Et ils ne sont bien – et ils ne sont même pas – que pendant les périodes où ils ont une occasion d'humilier quelqu'un. N'oublions pas que nous avons décidé de participer à la vie, ce qui veut dire que notre attitude envers elle n'est pas tout à fait objective. On nous humilie et nous sentons et ressentons cette humiliation. Nous ne la regardons pas de loin : nous la ressentons dans notre cœur et même dans notre estomac. La vie n'est pas un film que nous regardons à la télévision ; ce n'est pas non plus une conversation qui roule sur des faits divers ou même sur la signification de la vie. Elle ne signifie peut-être rien ; en tout cas, elle ne rime à rien. Mais cela ne doit pas nous concerner au premier chef. La vie doit être vécue et aucun débat, d'après Platon, ne peut en venir à bout. D'ailleurs, ce n'est pas la peine d'aller au bout de la vie, même si nous sommes épargnés à proximité de ce bout et par conséquent ne mourons pas. Il faut se tenir au milieu de la vie parce que c'est ce milieu qui est beau et excitant. Et c'est cela que l'on appelle « la vraie participation » ou même « la vraie vie ». Et moi, je suis enfermé dans ma pyramide ou dans ma bibliothèque, au beau milieu de mes bibelots ; et ce milieu n'est pas beau, cela va sans dire.

D'après Strawson – pour une fois, il ne s'agit ni de Platon ni d'Aristote – l'attitude objective qui nous rappelle la télévision et les films que l'on nous y montre, ne peut inclure toutes les tonalités émotionnelles. Ou toutes les tonalités tout court. Supposons que vous écoutiez ou jouiez le *Clavier bien tempéré* de Bach. Toutes les tonalités s'y trouvent et vous le savez. C'est cela la vraie participation, et vous participez à la vie de ce clavier, même si vous ne faites que l'écouter. Mais si, pour une raison ou pour une autre, vous n'y participez pas – supposons que vous soyez de mauvaise humeur –, vous ratez plusieurs tonalités, plusieurs préludes et fugues. Quel dommage ! comme dirait n'importe quel musicien professionnel.

Pour ne rien rater de ce que ce chef-d'œuvre nous offre, nous devons y participer, y vivre, pour ainsi dire. Ce qui ne veut pas dire que nous devons chanter ces préludes et fugues en les écoutant. Il ne faut pas non plus tambouriner sur une table ou une commode. Il suffit d'écouter, de vivre, de se laisser transpercer par cette musique. Un grand compositeur s'apparente à Cupidon : il tire des flèches et vous blesse de temps à autre ; ou tout le temps. Cela dépend, cela dépend, comme on dit. Cela dépend de quoi ? De votre écoute. Ne regardez pas autour de vous ; ne pensez pas aux amis qui viendront ce soir. Suivez les voix et les harmonies. Marchez le long

de ces sentiers qui bifurquent, s'entrecroisent et ne mènent nulle part. L'art n'a pas de but ; il est son propre but, comme disait le même quelqu'un.

Supposons, l'espace d'un instant, que vous soyez objectif. Vous ne voulez pas vous mêler de tout cela parce que cela risque de nuire à votre santé. N'importe quel engagement, si spirituel ou artistique soit-il, détruit la santé ; seul le quiétisme nous garantit longue vie et prospérité. Vous contemplez soit Dieu, soit le monde ; soit les deux à la fois. Mais vous ne bougez pas. Ni vos pensés ni votre corps n'entrent dans le jeu. Vous ne jouez pas ; vous n'êtes pas joueur, un point c'est tout. Vous êtes un contemplateur et un tranquilliseur. Sans arrêt vous vous calmez et apaisez vos nerfs qui ont une tendance malheureuse à réagir à n'importe quel événement – même au vol d'un bourdon. Le bourdon vole et vous vous levez brusquement de votre fauteuil. Vous pourchassez le bourdon qui est peut-être un faux bourdon. Vous n'essayez pas de résoudre ce problème d'identité car il ne s'agit pas d'une œuvre d'art. Si l'on vous propose un tableau de Vermeer, vous faites tout ce que vous pouvez pour savoir s'il s'agit de Vermeer ou de Hans van Meegeren. Mais le bourdon que vous pourchassez en brandissant une pantoufle peut être tout ce qu'il veut, d'autant qu'il ne s'agit même pas de l'œuvre de Rimski-Korsakov.

L'instant où vous vous sentez objectif continue à passer et vous éprouvez, tour à tour, la répulsion, la peur et la pitié. Vous regardez le jardinier de vos voisins et vous essayez d'être objectif pour ne pas devenir fou. Si vous êtes trop *su*bjectif en présence de ses machines et de son acharnement, vous risquez de perdre les pédales et, comme disent les pianistes, le clavier, lui aussi. Vous risquez de perdre tout le piano et la plupart des sonates de Beethoven. Donc, vous éprouvez de la répulsion et de la peur car vous pensez toujours à votre figure que le jardinier de vos voisins peut casser à n'importe quel instant, même s'il s'agit d'un instant objectif. Supposons que vous traversiez une période objective, mais le jardinier en question n'en sait rien. Pourquoi devrait-il être au courant de vos états d'âme ? Il n'en est pas au courant et par conséquent, l'espace d'un instant, il laisse ses machines et pénètre dans votre jardin. Un instant lui suffit pour vous casser la figure et aussi la gueule ; il met aussi feu à votre maison et donne un coup de pied à votre voiture, de sorte qu'à présent, votre voiture est cabossée. C'est de cela que vous avez peur, et vous avez tout à fait raison. Et vous avez pitié de vous, de sorte que votre peur voisine avec votre pitié ; l'espace d'un instant. Peu à peu, cet instant devient faustien ; et pourtant vous ne lui avez pas demandé de s'arrêter. Le temps s'arrête quand il veut. On pense qu'il est toujours objectif et par conséquent se meut d'un instant à un autre. Tout d'un coup, il s'arrête et tous les instants font de même, de sorte que même les machines du jardinier s'arrêtent, elles aussi. Alors, en entendant leur bruit, vous dites dorénavant : « Instant, arrête-toi. » Rien ne s'arrête.

Vous êtes toujours objectif, même si vous avez pitié de vous-même. Mais n'importe qui aurait pitié de vous, si ce n'importe qui voyait dans quel état vous êtes ; si ce qui et ce n'importe entendait le bruit que vous entendez presque tous les jours. Cette pitié ne débouche pas pourtant sur ce que l'on appelle « des relations interpersonnelles ». C'est toujours personnel, très personnel ; même si l'on vous casse la figure. Pourquoi ? Parce que votre attitude n'inclut pas le ressentiment, la gratitude et le pardon ; elle n'inclut même pas la colère. Vous n'en avez pas le temps. Le jardinier arrive et vous voyez son bras qui, un instant plus tard, entre en contact avec votre figure. Vous n'avez pas de temps ni pour le ressentiment ni pour la colère. À présent, votre figure est cassée, et vous vous mettez à éprouver de la colère, ce qui veut dire que les relations qui vous lient au jardinier en question deviennent de plus en plus interpersonnelles. Vous participez à ce combat – en tant que victime. Même si le jardinier ne vous casse rien – pas encore, pas encore – vous êtes engagé *personnellement* dans le combat qui vous oppose à lui et aussi à son patron, à sa patronne ou patronnesse.

Aujourd'hui, il ne travaille pas, et j'éprouve une sorte de gratitude envers mes voisins qui ont dû lui dire : « Cher macho ! Ne travaille pas trop. Tu casses les oreilles de notre cher voisin qui veut jouer des sonates de Beethoven. Ne lui casse rien, s'il te plaît. Tu peux te reposer aujourd'hui. Nous te permettons de te mettre en congé. » Alors, j'ai envie de leur écrire un petit mot et de mettre celui-ci dans leur boîte aux lettres. « Chers amis ! Merci, merci, merci, merci, comme disait Karmazinov dans *Les Possédés* de Dostoïevski. Merci et encore merci. Venez chez moi pour célébrer cet instant de silence, cet instant sans pareil. D'ailleurs, j'espère que cet instant n'est pas aussi solitaire que moi. J'espère qu'il a beaucoup de copains et de copines. J'espère qu'il est pareil à tous les instants silencieux, muets et harmonieux. Et à toutes les heures de cette espèce. J'aime l'harmonie, vous savez. Et le silence est la meilleure harmonie que l'on puisse trouver de par le monde. Venez et nous boirons une bouteille de Cheval Blanc, le vin de réconciliation. » Le jardinier se remet au travail et c'est du ressentiment que j'éprouve à longueur de journée et aussi à longueur de nuit car je n'arrive plus à m'endormir. À cause du ressentiment qui vibre à l'intérieur de mon corps.

Je préférerais voir tout cela à la télévision. Vous voyez un jardinier qui est assis sur sa broyeuse. Vous entendez le bruit de cette broyeuse qui ne peut vivre sans bruit : c'est son élan vital, son élixir de vie. Il en va de même pour le jardinier qui meurt lorsqu'on le prive de machines. Il meurt, ressuscite et se remet au travail, et cela ne se passe pas sur un écran de la télévision ou de l'ordinateur. Si vous regardez un de ces écrans, vous pouvez éteindre le son pour admirer le petit bonhomme qui se démène dans un jardin quelconque. Vous pouvez même lui assener un coup, sans pour autant casser les écrans. Il ne s'écroulera par, et vous voulez qu'il

s'écroule une fois pour toutes. Non, pour une fois, vous ne voulez pas qu'il meure parce que ce n'est pas la peine de battre les morts ; il faut battre les vivants tant qu'ils sont encore chauds. Les morts sont froids et on n'a pas vraiment envie de les toucher, d'autant qu'ils exsudent un poison. On ne les touche donc pas ; par contre, on touche et on bat les vivants qui empêchent les autres vivants de vivre et de jouir de la vie. Les malfrats s'écroulent et on attend leur retour à la conscience. Ils y retournent et on se met à les insulter. Selon Gourdjiev, chaque homme a plusieurs hommes dans son for intérieur, de sorte qu'un homme peut s'opposer à une armée des malfrats. Ceux-ci s'écroulent et entendent une multitude de voix qui les insultent à qui mieux mieux. Voici ce qui attend le jardinier s'il ne cesse de m'embêter presque tous les jours.

Je ne peux me dire que mes voisins ne le font pas exprès et qu'ils ne peuvent faire autrement. Ils *peuvent* faire autrement et ils *doivent* le faire car leur jardin n'est pas le parc de Versailles qu'il faut entretenir pour que les touristes y débarquent et jouissent des arbres et des carpes. S'ils ne le font pas, les touristes ne viendront pas. Les premiers diront aux seconds : « Ce n'est pas la peine d'aller à Versailles, dans le parc.

- Ah bon ? Pourquoi ?

- Parce qu'on ne l'entretient pas vraiment. Il y a quelques jardiniers par-ci, par-là, mais ils font tout à la main. Ils n'utilisent ni tondeuses ni broyeuses. Et ils ramassent les feuilles avec leurs doigts. On marche sur les feuilles, on glisse, on tombe. Un jour, on se trouvera sous les feuilles, comme dans une tombe.

- Pourquoi ne pas se laisser enterrer à Versailles ? disent les amis. C'est prestigieux.

- Non, merci, répondent les touristes. Nous avons notre caveau de famille. Nous tenons à être enterrés à côté de notre mère. »

Je pourrais éventuellement me dire que mes voisins ne savent pas ce qu'ils font ; mais cela ne tient pas non plus. Cette excuse ne tient pas la route ; elle s'apparente à un vieux vin qui n'a même plus le chapeau sur l'oreille. Il a dépassé ce stade ; il est définitivement passé. On ne le boit donc pas : il y a assez d'éviers pour ce genre de vin et pour d'autres choses de ce genre. Je n'avale donc pas cette excuse parce que, tout au début, elle était plus ou moins valable. Ma voisine ne savait ni ce qu'elle faisait ni de quoi je parlais. Au cours de notre première et dernière conversation, elle m'a fait écouter son étonnement à plusieurs reprises. J'entendais son étonnement et je me disais qu'il s'agissait d'un vrai étonnement, pas d'un faux, pas d'un jeu qui débouche sur une illusion mensongère. Non, elle était vraiment étonnée, de sorte que, à ce moment-là, l'excuse que j'évoque ci-dessus était encore en vigueur ; elle était vigoureuse,

comme dirait un étranger qui continue à s'amuser avec les mots français qu'il découvre au fur et à mesure de son récit. Ensuite, elle s'est mise à faiblir parce que j'ai expliqué de quoi je parle ; et j'ai répété la même explication plusieurs fois – pour les sourds, comme disent les Russes.

L'excuse s'est mise à faiblir et à disparaître ; ma voisine a fait de même, mais dans un autre domaine. Elle s'est mise à devenir sourde et muette ; tout à la fois. Parfois, on devient sourd, mais on parle tout le temps. Plus on est sourd, plus on bavarde ; il s'agit d'une sorte de règle. D'ailleurs, la plupart des sourds parlent très fort, comme s'ils voulaient s'entendre parler, comme s'ils en avaient besoin pour comprendre leurs propres paroles. Vous entendez vos paroles dans votre tête ; cela ne vous suffit pas. Vous avez besoin d'un support aérien et aussi du cosmos, même s'il ne vous entend pas. En tout cas, Dieu ne vous entend pas, selon Spinoza et Épicure. De temps en temps, il faut évoquer leurs arguments pour que les croyants ne nous rebattent pas les oreilles avec leurs prières. Ces prières s'adressent à Dieu et nous comprenons cette démarche parce que nous sommes faibles et que seul le Seigneur peut nous sortir de tous les beaux draps où nous nous sommes fourrés. Mais pour l'amour de Dieu, épargnez-nous vos discours car nous ne pouvons rien pour vous, et ce n'est pas la peine de prier très fort et de manière à nous faire entendre toutes les paroles, tous les points de suspension. Si vous ne baissez pas la voix, nous penserons que vous êtes des hypocrites, des Tartuffe. Oui, c'est cela. Vous voulez que nous pensions que vous croyez en Dieu, que vous êtes des citoyens honnêtes et respectueux des autres et de la vie en général. Vous ne l'êtes pas et ce n'est pas la peine de nous faire entendre vos voix. Une fois à la maison, vous appelez votre jardinier et vous lui ordonnez de mettre en marche toutes les machines dont il dispose. Et vous lui promettez d'autres machines, plus performantes encore. Et il se remet au travail.

Ma voisine ne m'écoutait plus ; elle ne me parle plus. Et pourtant elle sait de quoi il s'agit, de sorte que je ne peux plus dire qu'elle ne sait ni ce qu'elle fait – par l'intermédiaire de son jardinier – ni ce que je ressens. Alors, je me mets à ressentir un ressentiment ; pour une fois, il ne s'agit pas d'une *sorte* de ressentiment. C'est un *vrai* ressentiment que je ressens, un vrai de vrai. Et je n'aime ni ce sentiment ni ce ressentiment ; par conséquent, je continue à chercher des excuses pour m'en débarrasser une fois pour toutes. Et j'espère que cette fois, une fois pour toutes sera pour *toutes* et pas *une fois*. Il est vrai que l'attitude *objectivante* d'un non-participant est censée neutraliser des phénomènes moraux, mais je ne suis plus capable de reculer, d'écouter ce bruit depuis une autre ville, un autre pays – depuis la Russie, par exemple. Mon attitude est *subjectivante* et je n'y peux rien ; je reste où je suis. Je ne peux ni reculer ni sauter,

comme si j'étais déjà dans notre caveau de famille, à côté de ma mère. J'espère qu'elle n'entend rien du tout, sauf mes paroles, mes caresses linguistiques.

Oui, les sentiments moraux s'enchevêtrent lorsqu'il est question des relations internes. Ce sont des relations internes car tous mes organes internes sont chamboulés ; sans parler de mon oreille interne qui n'entend plus aucune musique, sauf celle produite par les machines agricoles. C'est de la musique concrète, comme on dit ; comme disait John Cage, en tout cas. Il parlait de camions qui roulaient près d'un conservatoire. On voit tout de suite qu'il ne connaissait pas les broyeuses qui battent tous les records et tous les camions à plate couture. D'accord, ne revenons pas là-dessus et ce d'autant plus ou moins que c'est hautement désagréable. Je cherche donc des excuses car j'apprends que l'on peut compenser les réactions d'un offensé en lui présentant des excuses. Quel genre d'excuses ? On vous empêche de vivre et aussi de jouir de la vie pendant une année et quelque. Et ensuite on vous dit : « Je m'excuse. Mon jardinier fait trop de zèle. D'ailleurs, je le comprends, étant donné les dimensions de notre jardin. On ne peut pas faire autrement, vous savez. Je ne vous dirai donc pas que dorénavant vous n'entendrez plus rien. Vous entendrez toujours la même quantité de bruit, huit heures par jour. Je m'en excuse par avance. »

Il va sans dire que ce genre d'excuses ne compenserait rien du tout. Bien au contraire : il attiserait ma colère, mon ressentiment et mon désir de vengeance qui est presque aussi volumineux que mon ressentiment. Je fais tout ce que je peux pour diminuer le volume de mon ressentiment car je sais que c'est un sentiment malsain – ou une passion triste – qui nuit à mon esprit et à mon corps beaucoup plus qu'à mes voisins. Ils peuvent s'en douter, et ils se demandent peut-être sur quoi ce sentiment risque de déboucher. Il cherche des débouchés ; ils doivent s'en douter. Quel genre de débouchés ? C'est là la question. Il est vrai que je leur ai mis puce à l'oreille quand j'ai dit à Pierre – j'ai failli divulguer son vrai prénom – que j'étais sur le point de contacter des journalistes ; et aussi un prince. Et alors ? C'est la question qu'ils se posent. Il se peut, pourtant, qu'ils ne se posent rien du tout : pas de questions, en tout cas. Nathalie pose un nouveau bijou dans un coffre-fort ; c'est ainsi qu'elle manie le verbe « poser ». Et les questions ? Elles se reposent quelque part, loin de sa maison ou plutôt de *ses* maisons, étant donné qu'elle en a deux, à présent. Elle en a peut-être six : en Suisse, en Italie, à Singapour. Je n'en sais rien et je n'ai pas envie d'inventer quelque chose pour animer le récit ; pour une fois, je n'ai pas de fantaisie, comme diraient les Italiens.

Il paraît qu'en retour, l'offensé peut pardonner une injustice subie. On lui dit : « Excusez-moi » dix fois de suite et il pardonne tout car il s'agit d'un vrai chrétien. Il ne faut surtout pas lui dire : « Je m'excuse. » Même s'il est un vrai chrétien, il répondra à coup sûr : « Je vois, vous

vous excusez. Moi, je ne vous excuse pas. » Même si vous êtes insensible à la grammaire, vous sursautez lorsqu'une tournure plus ou moins incorrecte frappe vos oreilles au mauvais moment. Et le moment des excuses est très important, vu la délicatesse de la situation. Tout dépend de votre voix, de vos intonations, de votre regard, de votre corps qui risque de vous trahir à n'importe quel moment. Vous êtes sûr que vous n'êtes pas coupable, de sorte qu'aucune excuse ne doit franchir le seuil de vos lèvres. Mais vous vous dites que cela ne vous coûte rien. Pourquoi ne pas le faire ? Après tout, vous êtes un humaniste. Vous faites partie de plusieurs associations caritatives. Vous pensez sans arrêt aux enfants handicapés pour qui vous organisez des concerts et même des bals. Alors, pourquoi ne pas vous excuser ? Certes, personne ne vous entendra. Quand vous organisez un bal, beaucoup de personne y participent, et ces personnes louent votre magnanimité et l'amour que vous portez aux enfants et à leurs malheurs. Mais si vous vous excusez auprès de votre voisin, personne ne vous admire, à moins que vous ne disiez à tout le monde : « Hier, j'ai demandé pardon à mon voisin. Et pourtant je n'ai rien fait de mal. J'ai simplement un jardinier qui prend soin de mon jardin. J'ai un grand jardin, vous savez. Rien d'étonnant qu'il travaille à plein temps. » Et vous entendez des applaudissements.

Il est difficile de se protéger contre le bruit et l'incompréhension au moyen d'une théorie. Vous vous dites que vos voisins ne sont pas des musiciens et par conséquent ils ne sont pas capables de comprendre à quel point vous êtes gêné par le bruit produit par tout ce qui se passe dans leur jardin ; et il s'y passe des choses, comme on dit. Et si on le dit, on pense tout de suite à des partouzes, à des bouteilles de toutes sortes, à des corps nus qui crient à tue-tête. Mais ce n'est pas tout à fait cela. Je pourrais m'imaginer une partouze à chaque fois que je jardinier enfourche sa broyeuse. Oui, ce bruit est le résultat des passions et des extases que plusieurs corps éprouvent à la fois. Ils s'enchevêtrent – comme tout le reste – et s'enlacent à qui mieux-mieux. Et ils crient car ils n'arrivent pas à se retenir. D'ailleurs, ils se demandent pourquoi ils devraient se retenir. Personne ne les y oblige, même pas Montaigne qui disait qu'il fallait crier, si l'on éprouvait une douleur insupportable. Lorsqu'on fait l'amour, on éprouve une douleur que l'on supporte à peine ; et on la supporte parce qu'elle est délicieuse. Si on éprouvait la même douleur dans le fauteuil d'un dentiste, on serait sans doute mort. Oui, c'est cela. Je m'imagine des grimaces qui accompagnent ces cris : j'en ai vu pas mal dans ma vie et même en dehors de cette vie, étant donné qu'il y a beaucoup de vies parallèles où l'on fait l'amour encore plus souvent, plus délicieusement. C'est ce que l'on appelle « espoir » ou « imagination », je suppose. Je suppose aussi que Proust possédait ce genre d'imagination. C'est pour cela qu'il quittait son lit de temps à autre, poussé par un des mondes parallèles conçus

par son imagination, sa fantaisie, son désir. Il imagine que l'on fouette Monsieur de Charlus. Il sort, voit un fouet et un corps, et rentre chez lui en souriant.

Il y a donc des partouzes chez mes voisins, dans leur jardin. La souffleuse enfourche la broyeuse pendant que celle-ci continue à faire l'amour avec l'herbe, avec des pelouses qui sont, elles aussi, friandes des partouzes. Personnellement, je n'aime pas les partouzes ; en tout cas, je n'y participe jamais. Mais je suis un voyeur invétéré, ce qui veut dire que je peux y participer – je parle toujours des partouzes – depuis mon jardin, en me cachant derrière un bouleau. Je n'ai même pas besoin de me cacher car personne ne m'interdit de voir ce qu'il y a à voir : lorsqu'on s'exhibe, on reçoit une portion supplémentaire de plaisir qui ne doit pas être rationné, sinon ce n'est pas la peine de vivre. Nous sommes tous des hédonistes et c'est pour cela que nos partouzes résonnent dans les airs, tout en chantant l'air du bonheur. Je ne me cache plus. Je me dénude devant la broyeuse que la présence de la souffleuse secoue, de sorte qu'elle tourne en rond, en sursautant, en poussant un cri continu et strident. Ils sont censés se multiplier. Comment ? Une broyeuse donne naissance à une broyeuse ; ou à une souffleuse. Il faut aimer son prochain ; par conséquent, je ne dois pas détester les machines agricoles et horticoles.

Au lieu de sortir, Proust aurait dû regarder le dessin d'une broyeuse qui lui aurait fourni tous les détails dont il avait besoin pour décrire Charlus. Et Madame de Guermantes ? Une souffleuse digne et spirituelle. Supposons que Monsieur de Charlus soit pédophile. Pour le suggérer, on met une petite broyeuse à côté de la grande broyeuse, et on se dit qu'il s'agit de broyeurs, un point c'est tout. C'est ainsi que l'on oublie son ressentiment. On joue avec des modèles, des petites voitures, comme aurait dit Wittgenstein. Ce sont des *pictures*, comme aurait dit le même Wittgenstein. On veut représenter l'entretien d'un jardin. On construit une multitude de machines qui ne sont que des jouets censés nous montrer comment tout cela marche ; comment le monde marche, recule et avance, pour ainsi dire. Tout cela se présente en miniature, de sorte que le bruit que l'on entend ne casse pas les oreilles. Cela ne casse rien, comme on dit. Les images que l'on voit ne cessent de parler du monde et c'est tout ce qui se passe, de sorte que je dois comprendre – je me le dis sans arrêt – que le jardin de mes voisins me parle du monde, tandis que les autres jardins ne disent rien ni au sujet du monde ni à propos des hommes. Alors, je me sens obligé de me rabattre sur les livres. Et ce n'est pas bien, comme disait Descartes. « Écoutez plutôt la souffleuse », aurait-il dit. « J'aimerais vous y voir », aurais-je dit. Non, tout cela ne marche pas du tout. Le bruit est insupportable et j'y suis impliqué personnellement ; et aucune excuse n'est en mesure de me sortir de cet impasse. Vous m'envoyez des fleurs qui ornent tous mes vases. Mais le bruit continue et les roses se fanent. Ronsard me dit : « Regardez, c'est cela la vie. Ces roses auraient pu tenir la route pendant une

semaine, mais les broyeuses tuent les roses et vous voyez le résultat de cette tuerie dans votre salon. Vous n'avez pas d'imagination et vous pensez sans doute que la mort n'existe pas car vous n'arrivez pas à l'imaginer. Regardez vos roses. Elles sont mortes. Vous serez mort, vous aussi. Je ne pourrais pas vous comparer à la rose car vous êtes vieux et laid. J'ai beaucoup d'imagination, mais mon imagination a ses limites. Je peux me représenter un être infini – Dieu, autrement dit. Mais vous ? en jeune premier ? Jamais, jamais. Mon imagination n'est pas à la hauteur d'une pareille métamorphose. »

Mes voisins m'offensent et m'attaquent par l'intermédiaire du bruit que j'ai déjà décrit à mille-et-une reprise. Je n'ai pas encore décrit les deux comtesses et vous êtes censé décrire vos personnages pour que tout le monde et tous les mondes les voient, sinon on ne comprend pas de qui ou de quoi vous parlez. C'est comme si vous parliez des machines. Vous écrivez : « La première comtesse. De quoi a-t-elle l'air ? Elle adore les chapeaux et les couleurs criardes. » D'accord. Et ses lèvres ? ses joues ? Il y a des lecteurs qui veulent embrasser les personnages qui peuplent les livres qu'ils lisent. Les lecteurs savent qu'il est difficile et presque impossible de faire l'amour avec un personnage ; mais on peut au moins l'embrasser car les *Millionen* s'embrassent, comme nous le savons. Et où trouverons-nous ces millions, sinon dans les livres ? Mais pour embrasser quelqu'un, il faut savoir de quelles lèvres il s'agit dans son cas. Il y a des gens qui n'aiment que les lèvres d'Angela Jolie. D'accord, vous écrivez : « Les lèvres de la première comtesse ressemblent à celles d'Angela Jolie. » Mais certains lecteurs risquent de ne pas être contents : ils veulent embrasser une comtesse et on leur propose une actrice. Alors, ils disent : « Les actrices, il y en a partout, tandis que les comtesses se font de plus en plus rares.

- Les lèvres de la première comtesse sont minces.

- Et alors ?

- Elles sont minces et sèches.

- On peut les humidifier. Quant à leur minceur, une petite intervention esthétique et anti-éthique arrangera les choses à merveille.

- Mais je peux écrire un livre sur Angela Jolie. En tout cas, je peux l'inclure dans mon livre : personne ne me l'interdit. Comme ça, vous aurez des lèvres par excellence.

- Non, nous voulons la comtesse, les deux comtesses. La deuxième est comment ?

- Elle porte des robes courtes, des minijupes.

- Très bien.

- Ses jambes sont trop maigres.

- Une petite opération de rien du tout… »

Mes voisins continuent à m'offenser : ils ont de la suite dans les idées, voilà tout. Il y a un code dont personne ne parle. On vous parle des codes civils et on oublie le code de tous les jours qui concerne tout le monde, même les clochards, même les comtesses ; et les duchesses, et les baronnasses, comme disait Offenbach, je crois. Non, c'est Rossini et son barbier qui disaient cela, si je ne me trompe. Il y a donc d'un code et Strawson nous dit : « Ce n'est pas au fait que l'interaction entre deux personnes soit perturbée que la révolte doit son caractère moral. En fait, cela vient, bien plutôt, du manquement à l'attente normative, sous-jacent et fondamentale, valable, non seulement pour nous et pour autrui, mais aussi pour toute personne qui appartient à un même groupe social, et même, dès lors qu'il s'agit de normes strictement morales, pour tout acteur responsable. » Je ne suis pas sûr que nous appartenons au même groupe social. Mes voisins sont des petits bourgeois qui continuent à s'enrichir. Moi, je m'appauvris de plus en plus. Ils ont des machines agricoles ; moi, j'appartiens à un groupe social qui se contente d'une petite souffleuse. Mon jardinier n'a même pas besoin de mettre un casque pour la manier à la perfection. Ce n'est pas sérieux, tout ça. En tout cas, je ne pourrais dire ni à Pierre ni à Nathalie : « Nous appartenons au même groupe social. » Ils me diraient : « Non, tu ne connais pas le premier ministre. Ton jardin est minuscule. Ta maison aussi. Tu n'es pas aussi petit que Napoléon, mais personne ne te compare à lui. Même toi-même, tu ne le fais pas. Alors, de quoi parlons-nous ? »

Alors, je leur parle d'acteurs responsables. « Nous ne sommes pas des acteurs. C'est toi qui es un artiste, un cabotin.

- Je suis un pianiste, un écrivain.

- C'est tout comme.

- Mais il s'agit de normes strictement morales.

- Chez soi, on fait ce qu'on veut.

- Vous êtes irresponsables.

- Viens nous voir dans nos bureaux où nous agissons de façon responsable. Tu sais pourquoi ? Parce que nous avons une attitude responsable. Et tu nous dis que nous sommes irresponsables. Il ne serait pas responsable de soutenir une telle position. »

« Naturellement, les sentiments de faute et d'obligation sont centraux », ajoute Strawson. C'est peut-être Habermas qui l'ajoute ; je n'en sais rien et, comme je dis d'habitude, je ne veux rien en savoir. Après tout, une fois de plus ce sont les mots qui comptent et pas leur origine. Autrefois, il n'y avait que des anonymes et nous ne savons toujours pas qui parlait en disant la vérité ou un tas de mensonges. À présent nous savons quel individu ment, mais cela ne nous soulage pas. C'est comme si l'on nous disait : « Il y a un peintre qui s'appelle Soulages. Il est

très connu. Par conséquent, vous devez être soulagé. » On ne connaît ni notre peine ni nos problèmes, mais on pense qu'un nom ou un mot – cela revient au même – est en mesure de nous soulager. Mais ni ce mot ni ce peintre n'ont aucune commune mesure avec ce que j'éprouve – non seulement dans le domaine du bruit et de l'horticulture. Oui, j'ai peur de la mort et il faut en tenir compte. On me répond que tout le monde a peur de la mort, ce qui veut dire que tout le monde souffre d'hypertension. En tout cas, c'est mon médecin qui le dit pour justifier son attitude envers mon voisin qu'elle ne veut accuser de rien. Tout le monde a tout et souffre de tout, y compris de la mort qui ne vient pas encore. Elle ne frappe même pas à la porte, à la différence du destin qui frappe aux portes de Beethoven. Et comme celui-ci changeait de domicile toutes les trois semaines, son destin ou sa mort frappait à toutes les portes, frappait sans arrêt. Pourquoi ? Parce que si vous déménagez, votre destin doit vous suivre et même annoncer sa présence au moyen de ces frappes qui ne sont jamais discrètes, quel que soit le nombre de décibels qu'elles portent dans leur for intérieur. (Il n'y a pas d'autres intérieurs.) Comme un chat, le destin marque son territoire, cet endroit où il habite, de sorte que nous entendons les frappes un peu partout, même dans la salle de bain. Alors, nous craquons et nous nous mettons à dialoguer avec notre destin. À propos, ce genre de dialogue était très à la mode au Moyen Âge et même au XIX siècle. « Que veux-tu de moi ?

- Il faut que tu saches que je suis là.

- Je le sais, je le sais.

- Tu l'oublies parfois. Tu penses que tu es libre, que tu vivras encore vingt ans. En tout cas, Musil le pensait. Il pensait qu'il avait suffisamment de temps pour arranger et terminer son roman. Pourquoi ? Parce qu'il pensait qu'il avait des gènes à toute épreuve.

- Oui, ses parents ont vécu longtemps.

- Et alors ? Nous avons des gènes qui datent d'il y a quelques siècles.

- Nous ? toi aussi ?

- Mais oui. Je suis un être vivant, une chose animée. Et, comme tu le devines, j'ai une âme.

- As-tu un cœur ?

- Oui.

- Alors, ne frappe plus à mes portes, ni sur mes murs. J'espère que tu as un cœur gros comme ça.

- Tu veux voir mon cœur ?

- Non, non.

- À bientôt.

- Pas à bientôt, j'espère. »

On se croit libre et on parle de temps en temps du libre arbitre. On répète : « Libre, libre, libre. » Et puis on se met à répéter le mot « arbitre », et on se rend compte que les deux mots sont liés dans notre conscience, mais pas ailleurs. Il se peut même que notre inconscient ne les lie pas car, d'après le même Freud – il y a aussi son fils, le peintre – notre inconscient est au courant de se qui se passe dans notre corps et dans le monde. Sans arrêt, notre conscience nous fait croire ceci ou cela ; ou à ceci et à cela ; ou en Celui-ci ou en Celle-là. Croire que, qui. Et puis il y a l'éternel « donc » et tout est approuvé, adjugé. Mais rien n'arrive ; et s'il arrive quelque chose ou quelqu'un, c'est le contraire de ce à quoi ou à qui on s'attend. Il ne s'agit pas nécessairement d'un monstre, mais ce n'est celui ou celle ou ce que l'on attendait et même entendait, dans une certaine mesure. On entend des pas et on pense que c'est lui ou elle ou cela, comme dit Freud ; et il est toujours le même. Pas tout à fait, à ce qu'il paraît. Nous changeons à tout instant et chaque nouvelle pensée amène une autre personnalité. Tantôt il s'agit de Misha, tantôt de Piotr. Ils s'entrecroisent mais ne se croisent pas. Par conséquent, il ne s'agit pas toujours de Freud ; en tout cas, ce n'est pas toujours Sigmund que nous rencontrons dans nos discours et ailleurs. Parfois, il s'agit de Piotr, et il n'est pas Freud.

Libre, libre, libre. On répète ce mot et on s'endort : on s'endort souvent lorsqu'on répète le même mot. On dit même que c'est un remède contre l'insomnie. Dans un film de Lubitsch, Garry ou Harry Couper – ou Couperin – répète le mot « Tchékoslovakia ». (Cela s'écrit peut-être autrement, mais cela n'a pas d'importance car ni Couperin ni Couper ne l'écrivent pas vingt fois de suite.) Il le répète à satiété, comme on dit ; il ne s'endort pas. Mais si l'on se met à répéter le mot « libre », on s'endort au bout de quelques minutes – sur ses lauriers. On est libre et on est heureux ; et cela se comprend et se conçoit clairement. On est libre parce que l'on conquit sa liberté – grâce à la Révolution française ; ne serait-ce qu'en partie. On ne sait pas exactement de quelle partie il s'agit, mais on pense que cette partie n'a rien à voir avec la guillotine ; et on a sans doute raison. Bref, on s'endort, Dieu soit loué. D'ailleurs, on est libre de dormir tant qu'on le veut : c'est à cela que la liberté sert vraiment. La liberté du sommeil sans somnifères. Mais on se réveille quand-même parce que l'on a peur du sommeil éternel. On se réveille et on se met à répéter le mot « arbitre ». Et on se rend compte que c'est un mot à part entière, de sorte qu'il a peu de choses à voir avec le mot « libre ». Cette fois, il s'agit d'un arbitre à part entière ou plutôt de *l*'arbitre. Certains l'appellent « fatum » ou « destin ». Le destin est libre de faire de vous ce qu'il veut, mais on se demande parfois si le destin lui-même est libre. Pas tant que cela, paraît-il. Au-delà du destin se trouve un autre destin, et ainsi de suite. On sait que même les dieux obéissent au destin. Même le destin obéit au destin.

Quelqu'un se comporte mal à l'égard des principes moraux et parfois ce quelqu'un a des scrupules qui peuvent constituer une « réponse » aux reproches de l'offensé. Mais il y a des conditions qu'il faut remplir. L'offenseur doit admettre qu'à travers la personne qu'il a offensée il a trahi une attente impersonnelle qui se trouve au-delà des hommes et des femmes ; des humains en général. Cette attente est liée aux lois cosmiques qui nous dictent la morale à laquelle nous sommes censés obéir. Les lois qui nous parlent du bien et du mal existent pour tous et nous devons y obéir pour ne pas déroger aux lois et à l'ordre public. Nous tournons en rond, mais parfois nous n'avons pas le choix : la terre tourne et nous tournons avec elle. Bref, il y a une sorte de morale qui existe pour tout le monde, de sorte que personne ne peut dire : « Ça ne m'arrange pas. » Vous pouvez dire tout ce que vous voulez, mais si vous dites quelque chose qui ne correspond pas aux vérités éternelles, personne ne vous écoute. Et si, malgré tout cela, quelqu'un vous écoute quand-même, ce quelqu'un ne vous prend pas au sérieux. Tout le monde se dit que vous ne faites pas partie de la société et du monde où l'on ne tue pas sans arrêt et où l'on ne couche pas avec la femme de son voisin. Oui, tout cela remonte à la Bible, au sermon sur la montagne et aux commandements auxquels personne ne touche par crainte de faire écrouler notre palais de justice.

Quoi qu'il en soit, mes voisins n'ont pas de scrupules, et ils ne savent pas qu'ils ont trahi nos institutions qui nous enseignent le bien et le mal pour que nous nous comportions en citoyens responsables vis-à-vis de nos voisins. Mes voisins font ce qu'ils veulent en faisant fi des institutions, de Beethoven et de ma sensibilité, sans parler de mon cerveau. Ils portent atteinte à l'édifice que nous construisons depuis des siècles grâce à la religion chrétienne, aux contrats sociaux et à l'amour que nous portons à nos semblables et même à nos dissemblables. Pourquoi les tenir à l'écart de notre bonne conduite ? Il paraît qu'aujourd'hui nous nous occupons beaucoup plus des malades, des mal-portants, des maux portants. Pour les raisons évidentes, nous ne prononçons plus le mot « handicapé », ni au singulier ni au pluriel, et cela correspond parfaitement à nos principes moraux. Mais il n'empêche que le même individu peut se comporter de manières différentes car il comporte plusieurs individus dans son sein et dans ses nombreux intérieurs. Un individu soigne les enfants et les vieillards ; un autre individu engage un jardinier qui casse les oreilles de tout le monde. Les oreilles sont cassées et le premier individu fait en sorte qu'elles soient réparées. Il donne de l'argent aux cliniques où l'on soigne les oreilles cassées ; autrement dit, les pots cassés. Ensuite, le processus ou le rite recommence. La broyeuse marche toujours et les oreilles se cassent en deux, en trois. Et l'association caritative que l'individu en question dirige depuis une vingtaine d'années se met à réparer les

dégâts. Bonjour les dégâts, au revoir les dégâts. C'est ainsi que cela marche. Et tout le monde applaudit ; tout le monde, sauf les victimes.

Mes voisins trahissent la beauté et l'ordre car nos principes moraux sont beaux ; et ils ordonnent notre vie qui serait odieuse sans ces principes. Nous ne pourrions plus sortir de chez nous. Nous ne pourrions plus *rester* chez nous à cause du bruit infernal. Et nous ne pourrions même pas vivre en enfer à cause de ce même bruit. Nous ne vivrions nulle part et ce serait peut-être mieux ainsi, comme disent certains. Non, ce ne serait pas mieux ainsi : la vie est belle, ordonnée et harmonieuse ; et il ne faut omettre aucun aspect de cette vie au cours de nos méditations. Nous méditons et nous nous disons qu'il vaut mieux naître que de ne pas naître. Naître ou ne pas naître ; c'est cela la vraie question. Nous naissons et personne ne demande notre avis. De toute façon, nous nous rangeons du côté de ceux qui aiment la vie par-dessus tout, même par-dessus l'opéra de Wagner, par-dessus *Tristan et Iseult* où l'on ne parle que de la mort. Pourvu que Dieu nous prête vie, comme on dit d'habitude lorsque la conversation roule sur la vie. Que faisons-nous lorsque la conversation se met à rouler sur les nuisances sonores ? Nous disons avec Diderot : « Je permets à chacun de penser à sa manière, pourvu qu'on me laisse penser à la mienne. » Mes voisins ne me laissent pas penser à ma manière ; ils ne me laissent pas penser du tout. Ni penser ni jouer ; ni Beethoven ni Bach. Quant à moi, je les laisse penser, mais je leur interdit de faire du bruit. Ils peuvent chanter à mi-voix ; s'ils veulent. Mais la broyeuse doit être broyée. Self-immolation, comme disent ces mêmes Anglais. Pourquoi voulez-vous qu'ils changent ?

Il paraît que les sentiments de culpabilité et d'obligation outrepassent le caractère particulier de ce qui concerne l'individu en situation définie. On définit la situation et on se dit que le bruit détruit pas mal de choses autour de soi. Il détruit l'état des choses et aussi l'équilibre mental de celui qui l'écoute malgré lui. Il y a beaucoup de choses qui se passent malgré vous et malgré nous. Elles se passent et nous nous lassons à la longue. Parfois, notre lassitude survient tout de suite ; la mienne, en tout cas. Dès que j'entends le bruit du jardinier, je me sens las au point de vouloir quitter cette vie sans faire trop d'histoires. On peut finir son histoire sans faire trop d'histoires : c'est dans la nature des choses. La culpabilité de mes voisins outrepasse tout ce que l'on peut outrepasser. Entre autres, elle outrepasse l'harmonie, l'équilibre, la vie, etc. Vous passez outre parce que vous vous dites – et vous le dites à vos voisins – que vous pouvez faire tout ce que vous voulez, une fois à la maison. Vous ne tuez personne lorsque vous marchez le long des rues de la ville qui est peut-être votre ville natale. Mais une fois à la maison, vous tuez votre voisin sur le plan acoustique, psychologique, physiologique, et ainsi de suite. Un jour, il n'y aura pas de suite ; c'est ce que je crains.

Tout outrepasse tout ce que l'on peut imaginer. C'est cela la métaphysique, comme dit Aristote. Quant à mes voisins, ils outrepassent leurs droits ; et ils le savent, étant donné que je l'ai dit au téléphone. Et je parlais à mes voisins, au téléphone ; et je pourrais le dire au procès en disant : « Je leur avais bien dit. » Vous dites ce que vous voulez, mais le monde et la terre – cela revient au même – continuent de tourner, si bien que tout tourne – les têtes, en premier lieu. On parle de la validité morale, ce qui veut dire que la morale est toujours valide, malgré toutes les transgressions et tous les voisins. Il s'agit d'un sacrement valide, comme on dit. Bref, je suis en proie au ressentiment. Tout est bref, à ce qu'il paraît, mais ce ressentiment n'est pas bref puisque rien ne l'apaise. Mes voisins ne s'orientent pas vers l'apaisement. Ils ne s'orientent pas vers la guerre non plus. Ils s'en foutent, ils s'en foutent ; et c'est ce qui me blesse par-dessus tout. Pour eux, je n'existe ni en tant qu'individu, ni en tant qu'ego, ni en tant que pianiste, ni en tant qu'être humain, ni en tant qu'être, ni en tant que créature de Dieu, ni en tant qu'image de Dieu, ni en tant qu'hommage à Dieu. Ceci est un hommage à Rabelais, et à Joyce que j'aimais autrefois.

L'autorité des commandements et des normes en vigueur. Cela existe, sinon on n'en parlerait pas ; mais pour mes voisins il n'y a rien en dehors des premiers ministres et un règlement local qui leur permet de faire du bruit, à condition qu'ils soient chez eux. Ils sont chez eux et ils font du bruit, en oubliant les normes cosmiques et les lois universelles. Oui, ces normes nous disent ce que l'on peut faire et ce que l'on ne peut faire sous aucun prétexte. Mes voisins ne cherchent même pas de prétexte car le premier ministre les dispense de ces tracasseries humiliantes. Ils font ce qu'ils veulent et ne se soucient guère ou pas du tout du cosmos qui communique avec nous par l'intermédiaire du langage familier, ce qui veut dire qu'il communique avec nous directement, sans intermédiaires. Grâce à ce premier ministre, mes voisins pensent qu'ils mènent une existence en droit : ils connaissent aussi le ministre de la justice. Mais il faut qu'ils *démontrent* cette existence en droit ou plutôt ce droit. (Eux, ils existent bel et bien, et ils n'ont pas besoin de le prouver.) Oui, je me révolte et je ressens un ressentiment assez fort. La révolte et les reproches que j'exprime à l'encontre de la violation des normes s'appuie sur un contenu cognitif et positif. Je sais de quoi je parle, autrement dit. Je signifie par là que le coupable peut, le cas échéant, se justifier en récusant, par exemple, l'attente normative que j'invoque sans cesse. Les coupables peuvent dire que mon attente n'est pas justifiée, que le règlement leur permet de faire ce qu'ils veulent dans le cadre de leur propriété. Ils ne se rendent pas compte que le bruit qu'ils font déchire ce cadre et empiète sur mon cadre, mon encadrement. Nous tournons en rond, comme d'habitude.

Oui, mes voisins réduisent la question d'ordre pratique : « que dois-je faire ? » aux questions : « que *veux*-je faire ? » et « comment *puis*-je faire ? » Je veux entretenir mon jardin parce que je veux que mon jardin soit plus beau que les jardins de mes voisins. J'engage donc un jardinier et il travaille à plein temps. C'est ainsi que raisonnent mes voisins ; c'est ainsi qu'ils agissent. Moi, je me rabats sur mon ressentiment. Je ne veux pas le faire, mais je n'ai pas le choix car mes voisins me privent de mon libre arbitre. Ils sont des arbitres de ma liberté et ils en font ce qu'ils veulent. Ils disent à ma liberté : « D'accord, tu es sa liberté. Tu es libre d'écouter notre souffleuse.

- Je ne veux pas l'écouter, disent ma liberté et aussi mon libre arbitre.

- Alors, tu peux partir. Personne ne te l'interdit, même pas le destin.

- Mais je ne veux pas partir. J'ai beaucoup à faire et pour ça je dois rester chez moi.

- Personne ne t'empêche de rester chez toi. Tu peux même dormir, si tu veux.

- Je ne peux pas dormir à cause du bruit.

- Les moines et les yogis le peuvent car ils savent faire abstraction du monde extérieur. »

Je fais des courses et j'achète *La Libre Belgique*, ce que je ne fais jamais car je n'achète pas de journaux, sauf en cas de catastrophes mondiales. Ni hier ni avant-hier il n'y a eu de catastrophe. Il y en a chaque jour et on en trouve des douzaines même sans les chercher. On les trouve, un point c'est tout. Et très souvent cela signifie que c'est vraiment tout et on n'a même pas besoin de points de suspension. On essaie toujours d'en mettre, un peu partout, comme si on les adorait par-dessus tout et tous les autres écrivains ; ce qui n'est pas le cas du tout. On met des points de suspension – ou plutôt on essaie d'en insérer une centaine dans notre vie – parce que l'on pense que ces points ou plutôt ces suspensions nous permettrons de vivre plus longtemps en franchissant une multitude d'obstacles. Un point, c'est vraiment tout : on ne peut aller plus loin. On s'arrête pile et on donne un coup de poing à ce point. On lui donne aussi un coup de pied ; et puis un coup de tête. On se cogne contre ce point – en pure perte. Par contre, si à la place d'un point, d'un seul, il y a des points de suspension, on continue à marcher en mettant les pieds sur ces points. Un point, deux points, trois points. On prend son élan et on continue sur sa lancée. On est lancé et les obstacles s'écroulent, les uns après les autres. On n'a même pas besoin de recourir aux pieds et à la tête : les points font leur devoir et on peut compter sur eux, à condition qu'ils soient fidèles au poste.

« Zaventem est le champion des nuisances sonores. » C'est ce que je lis dans le journal ci-dessus. Oui, l'aéroport de Bruxelles est assez bruyant et j'en sais quelque chose car, dans les années soixante-dix, j'habitais dans un quartier au-dessus duquel les avions circulaient librement ; et pourtant les avions ne jouissent pas toujours du libre arbitre. À dire vrai, ils n'en

jouissent jamais. On leur donne des couloirs qu'ils doivent suivre, sinon bonjour les dégâts. D'ailleurs, on n'a pas besoin de dire bonjour aux dégâts ; pour deux raisons. *Primo*, on n'est pas obligé d'être polis avec les dégâts : aucun code universel ne nous y oblige. *Secundo*, les dégâts sont toujours là, même s'il n'en pas. Parfois, on pense qu'on est heureux parce qu'il n'y a pas de dégâts aux alentours, dans le voisinage le plus proche. Mais on n'en sait rien, et on ne sait jamais : les dégâts sont toujours là, qu'on leur dise bonjour ou non. Qu'on leur dise au revoir ou pas du tout. Même si l'on ne dit rien et si l'on ne bouge pas, les dégâts sont là car ils n'ont que faire de nos invitations et de nos bonjours. Bref, Zaventem est le champion des nuisances sonores, ce qui n'est pas étonnant, étant donné que c'est un aéroport. Tous les aéroports sont bruyants, mais c'est le voisinage de ces aéroports, de tous les aéroports qui compte par-dessus tout. Et c'est de cela que parle l'article que je découvre en feuilletant *La Libre Belgique*. En passant, je me demande si la Belgique est vraiment libre ; autrement dit, si elle jouit du libre arbitre. Je ne le crois pas car elle fait partie de l'Union européenne, si bien qu'elle doit obéir aux lois – comme tous les autres membres de ladite union. Seuls mes voisins sont libres, me semble-t-il. À propos, ce n'est pas Zaventem qui est le champion des nuisances sonores. Je me demande, par ailleurs, s'il possède des broyeuses.

« Compte tenu de la forte exposition au bruit des populations qui l'entourent, l'aéroport de Bruxelles-National fait trop peu pour s'intégrer dans son environnement. C'est la conclusion générale des bureaux A-Tech et Anotec, mandatés par Céline Fremault (CDH), ministre de l'Environnement à la Région bruxelloise… » Arrêtons-nous ici. Pourquoi ? *Primo*, mon ressentiment a déjà doublé de taille car je me dis qu'il y a des gens qui arrivent à susciter l'intérêt d'un ministre. Ils habitent tout près de l'aéroport et ils se plaignent du bruit qu'ils entendent. D'accord, vous habitez près d'un aéroport. Que pouvez-vous entendre dans un endroit pareil ? Du bruit : ça tombe sous le sens. Si vous voulez entendre les chants des oiseaux, habitez près d'un étang, d'un lac. Un jour, vous entendrez peut-être le chant d'un cygne. Il y a aussi des bois et des bosquets, mais vous avez choisi la proximité d'un aéroport. Et à présent vous vous plaignez du bruit, ce qui serait normal si vous habitiez près d'un lac. Vous comptez sur les cygnes, mais, au lieu de leur chant et de leur mort, vous entendez des avions qui, pour une raison inconnue, atterrissent à la surface de ce lac. Ils y arrivent grâce à une paire de skis – en tout cas, la chose a l'air d'appartenir à la famille des skis –, mais ils ne comptent pas rester sur le lac pendant des jours et des jours. Par conséquent ils s'envolent grâce à la même paire de skis. En effet, il y a de quoi grogner, se plaindre et écrire au premier ministre ou plutôt à celui ou celle qui s'occupe de l'environnent. Vous habitez près d'un aéroport. De quoi vous plaignez-vous ?

Et moi ? Je n'habite pas au bord d'un lac et je ne demande même pas au temps de suspendre son vol. Qu'il ne suspende rien du tout : on meurt de toute façon et on n'y peut rien. Suspend, suspend. D'accord, il suspend tous les vols. Le temps est une sorte d'aéroport où les avions se reposent et se remettent en marche. Et puis il y a une grève et on suspend les trois-quarts des vols. Au lieu de deux heures de l'après-midi, votre montre montre dix heures du matin. Ne suspend rien du tout, cher temps. Fais ce que tu veux ; tu ne me déranges pas. Par contre, mes voisins font tout pour suspendre mon inspiration en créant une sorte de suspense. Il fait beau aujourd'hui et par conséquent rien n'arrêtera le jardinier s'il veut se mettre au travail. Travaillera-t-il ? C'est la question. Nos questions ne plongent pas toujours dans les mystères qui ne nous révéleront jamais leurs secrets. Parfois, nos questions sont superficielles et même ridicules, mais elles nous aident à vivre. À vrai dire, ce sont surtout les réponses à ces questions qui nous sortent de l'embarras où nous nous trouvons tout le temps, comme si ce maudit temps était en effet suspendu. Tout le temps, tout le temps ; et il s'agit toujours du même temps. Ne le comparons pas à l'épée de Damoclès : c'est trop facile et pas tout à fait vrai. Disons plutôt que le temps s'apparente à un lustre qui éclaire tantôt un livre, tantôt un visage. Nous scrutons ce visage et nous nous disons que nous pouvons en tomber amoureux un de ces jours. Pourvu qu'il ne bouge pas. Pour peu qu'il bouge, comme dit un poète, tous les désespoirs reviennent. Ne me quitte, ne me quitte pas ! Pourquoi faut-il toujours citer cette chanson ?

Je dévie de mon sujet, j'écris un paragraphe ; une fois le paragraphe fini, je reviens à la case départ, comme on dit. Après une lecture de cet article, comme dit Liszt à propos de Dante, je constate que mon ressentiment continue à grandir à vue d'œil. J'ai vraiment l'impression de le voir à œil nu. Ce n'est pas pour rien que l'on dit que la vue est bien plus importante que les autres sens. Considérons mon ouïe et ce qui s'y rapporte : mes oreilles, en l'occurrence. Et bien, je n'entends pas mon ressentiment. Pourquoi ? Est-ce à cause de la broyeuse ? Aujourd'hui, je ne l'entends pas non plus. Mes oreilles sont déjà endommagées, j'imagine. Je n'entends plus rien, même pas ma douleur. C'est mieux comme ça, peut-être. Les sourds sont plus heureux que les bienentendants. Je n'entends donc pas mon ressentiment, ce qui ne veut rien dire, comme d'habitude ; de sorte que l'on peut dire que rien ne veut dire rien. Mais c'est ainsi que l'on tourne en rond, et c'est pour cela qu'il vaut mieux aller en avant. En avant, sergent. Il n'est pas bien, le soldat qui ne veut pas devenir général, comme disent les Russes. (Ma traduction est littérale.) Disons plutôt : « En avant, mon général ! »

Cette méthode qui me fait dévier de mon sujet dans le but d'y revenir tôt ou tard, ne prouve pas du tout l'existence et même l'importance de ce que l'on appelle « la doctrine de l'éternel retour ». Il y a une sorte d'éternité qui existe, malgré la conviction des astronomes et

des physiciens que nous connaissons depuis des années et que nous appelons tantôt la deuxième loi de la thermodynamique, tantôt la mort de l'univers. Cette mort surviendra au moment où nous ne serons plus là pour la décrire. Nous pouvons supposer que cette mort sera, d'une manière ou d'une autre, liée à l'hiver, au froid, à l'immobilité. Et bien, c'est bien possible, probable et même certain, de sorte qu'aucun retour ne nous sauvera de ces beaux draps. Et même si, de ce point de vue, il y a une sorte de retour dont Proust ne parle pas dans son roman, il n'est certainement pas éternel. D'accord, César naîtra une fois de plus et le destin lui permettra de franchir le Rubicon, même s'il n'y a plus de Rubicon, ni de rubis, ni de rien du tout. Et alors ? D'accord, César gagne ses batailles, mais la terre ne tourne pas rond. Et même si elle tourne rond et danse tout en rond, comme d'habitude, elle se refroidit, de sorte que nous ne devons pas craindre le réchauffement de la planète ; en ce cas, pour une fois Luc Ferry a raison. Au contraire, nous devons nous en réjouir : plus la planète se réchauffe, plus elle résistera au refroidissement, à l'hiver nucléaire et à toutes sortes de choses liées aux frimas. Nous ne nous réjouissons pas assez – c'est notre problème, comme disait Nietzsche. Réjouissons-nous malgré les hivers et les nuisances sonores.

C'est facile à dire, comme on dit. Entre-temps mon ressentiment a triplé de taille. Jamais un sans deux ; jamais trois sans quatre. C'est pour cela que l'on dit si souvent : « et ainsi de suite. » On le dit, on le redit ; pour une fois, nos paroles reflètent la réalité. 89 000 plaintes liées aux nuisances sonores ont été enregistrées en 2014. On ouvre une enquête administrative et cette enquête parle d'équilibre entre les activités économiques et leur impact environnemental. Une fois de plus, on parle d'équilibre. Seuls mes voisins n'en parlent pas. Et je me dis que ma plainte n'aura aucun impact, étant donné que, pour qu'un impact ait lieu, le nombre de plaintes doit largement dépasser 50 000 ; au bas mot. Oui, je me plains, je me plains. Mais, pour une fois, il ne s'agit pas d'un aéroport qui tape sur une multitude de nerfs. Ces nerfs transmettent une multitude de signaux – ou de signes – à un nombre importants de cerveaux qui se mettent en rapport avec les mains, les doigts et les ordinateurs. C'est ainsi que 89 000 plaintes apparaissent à la surface de la terre et se dirigent vers le secrétariat du ministre – ou de la ministre – dont le cerveau les enregistre à son tour. Tout est enregistré et l'enquête est lancée. S'il vous plaît, venez chez moi. Votre cerveau comprendra tout de suite de quoi je parle. Ce n'est pas la peine de faire une enquête : tout cela prend beaucoup de temps et je n'ai pas le temps. Je veux vivre et je ne veux pas vivre *entre*-temps : entre la broyeuse et la souffleuse. *Tout* le temps, *tout* le temps. Mon « tout le temps », mon cri de désespoir est équivalent à 90 000 plaintes – croyez-m'en !

Le ressentiment renvoie à des critères suprapersonnels destinés à évaluer les normes et les commandements.

Parmi les amis il doit y avoir quelques ennemis, mais ce n'est pas encore clair, ce qui ne veut pas dire que rien n'est clair. Le soleil brille et vous voyez quelque chose, et la journée est claire et sera peut-être claire pendant quelques heures. Elle réussira à maintenir sa clarté pour que vous puissiez voir plus clair dans vos affaires et même ailleurs, dans les affaires d'état, même si cela ne vous concerne pas. Vous voyez que le gouvernement qui gouverne le pays est encore plus stupide et impuissant que le gouvernement précédent, ce qui veut dire que cela va de plus en plus mal. Mais vous n'y faites pas attention : vous vivez surtout dans le passé, si vous arrivez à vivre, si l'on ne vous rappelle pas la dure réalité d'aujourd'hui et de tous les jours huit heures par jour.

Espace-fumeur, espace-jeunesse. Il y a aussi des temps que l'on distribue librement, selon l'humeur du jour. On dit : « temps-jeunesse », « temps-vieillesse », « temps-sans-temps », « temps-avec-temps ». Comme d'habitude, vous dites « avec », si vous venez de dire « sans ». C'est cela l'équilibre et même l'harmonie. Appelez cela comme vous voulez. De toute façon, cela fait du bien d'appeler un chat un chat, surtout si vous en avez un. Et les Anglais parlent de pelles. D'accord, vous préférez un chat à une pelle, à une bêche. Mais vous dites que c'est une pelle ou une bêche parce qu'il s'agit effectivement de pelles et de bêches. Pourquoi ne pas le dire ? Après tout, vous pouvez profiter de ce que l'on appelle la « liberté d'expression », et vous en profitez au maximum. Vous dites « un piano est un piano », « Beethoven est Beethoven », et Roland Barthes dit que vous êtes un petit-bourgeois. Il ne rate aucune occasion pour le dire – même après sa mort. C'est cela la vraie immortalité. Pourquoi parler du corps astral ? Il nous survit, paraît-il, mais personne ne sait ce que c'est vraiment et pas faussement. On vous dit qu'il y a un corps rudimentaire qui ne compte pas vraiment, sauf si vous allez au restaurant. Où voulez-vous mettre tous ces plats, sinon dans votre corps, dans vos intestins ? Vous les y mettez et vous vous dites que votre corps sert à quelque chose et pas à rien, comme affirment les philosophes et les mystiques. Le corps astral est plus subtil, si bien qu'on l'appelle parfois le « corps subtil ». Et quand on regarde ce corps, on se dit : « Il est très subtil, aussi subtil que Flaubert. » Mais il suffit de dire et de répéter « petit-bourgeois, petit-bourgeois » et vous voilà immortel.

Vous ne connaissez l'éternité que par ouï-dire et par conséquent vous n'osez pas affirmer qu'elle existe d'une manière active, qu'elle est pleine de matière vivante. Parfois – et cela arrive assez souvent –, vous vous dites que tout est mort ; surtout la vie. La mort est morte aussi, mais parfois vous vous dites que la mort n'est pas si morte que cela, que l'on survit à la mort, comme on peut survivre à un accident de voiture. Les voitures s'écrasent ; vous vivez toujours. Il n'en va pas de même pour les avions, surtout s'ils s'écrasent vraiment ; s'ils tombent d'un nuage ou d'une étoile. En ce cas, il n'y a pas de survivants, mais rien ne dit que la mort s'apparente à ce genre de chutes et de catastrophes. Une voiture heurte un mur ; on meurt et on se réveille ailleurs. Il y a un point-virgule entre ces deux phrases ; pas un point, pas « c'est tout ».

Dorénavant, je ne dirai plus « mon for intérieur » pour la bonne raison qu'il est toujours for ; du moment qu'une chose est vraiment à l'intérieur, elle est toujours for, for, for. J'en ai déjà parlé. L'éternel retour n'existe pas, mais il existe dans le domaine qui se consacre aux thèmes et à leurs relations, de sorte que ce sont plutôt les liens qui comptent, qu'ils soient locaux ou pas locaux, et les objets et les personnages n'existent qu'en fonction de ces liens. Whitehead parle de *relatedness* ou la contiguïté. Cette traduction française ne rend pas compte des liaisons qui peuvent avoir lieu malgré les distances et les espaces. Les papillons posent des problèmes atmosphériques et météorologiques, étant donné que les ouragans leur prêtent attention et les écoutent plus intimement que les touristes qui craignent ces ouragans.

Nous ferions mieux de répéter le mot « sort » le plus souvent possible parce que rien n'est certain, rien n'est absolu, sauf l'Absolu. Et même notre Absolu n'est peut-être pas tout à fait Absolu, étant donné qu'il existe dans notre esprit, même si c'est Dieu Lui-même qu'il l'y a mis. Dieu met dans notre cerveau et aussi dans notre âme la notion d'un être parfait – de Lui-même, autrement dit. Notre cerveau accepte le don, mais il n'arrive pas à le garder intact. Si vous donnez un jouet sophistiqué à votre enfant, le jouet se voit détraqué le jour suivant ou peut-être sur le champ, quelques minutes plus tard. C'est ce qui s'est passé avec la notion de l'Être Absolu, Parfait, Immobile, Inamovible. Nous avons beau mettre des majuscules partout : cela ne fonctionne pas ainsi. Les majuscules n'y peuvent rien parce que notre cerveau est minuscule. Comment pourrait-il soigner l'image de Dieu ? Il la malmène sans arrêt. Pour commencer, il

nous dit que Dieu nous a créé à l'image de Dieu. Serions-nous parfaits, immobiles, absolus ? Nos fonctionnaires sont inamovibles ; en tout cas, certains d'entre eux le sont. Mais cela ne prouve rien du tout, et vous le constatez si vous vous donnez la peine de scruter leur cerveau, ne serait-ce que pendant un quart d'heure. La plupart du temps, il s'agit d'imbéciles. Ce matin, ma femme de ménage m'a dit que, d'après les sondages, la popularité du gouvernement belge tourne autour de quatre pour cent. Quant au président français, il continue à chuter dans les sondages, comme s'il s'entraînait pour les plongeons que l'on voit à la télévision pendant les jeux olympiques. Je pense aux piscines lorsque je parle des plongeons ; et je n'en parle pas souvent. Mais dès que je me mets à en parler, je vois un homme ou une femme qui saute sur une planche et plonge en tournicotant, en pivotant dans les airs. Mais il y a d'autres plongeons auxquels je ne pense pas d'habitude. Un homme se tient sur un rocher et puis il plonge, si bien que l'on se dit qu'il s'écrasera et ne se relèvera plus. Tout d'un coup il rebondit, avant de toucher le sol. À ce moment-là on se rend compte qu'il est attaché et que les attaches ne le laisseront pas tomber. Par conséquent, il s'envole vers le ciel et fait la navette entre ciel et terre à l'instar d'un yo-yo. « Quel dommage », disent la plupart des Français, en pensant à leur président. Il a tout intérêt à s'écraser.

On commence par dire que l'on ne ressent aucun ressentiment ; on finit par avouer que l'on déteste tout le monde. Une fois de plus, je suis tenté de dire que c'est ainsi que tout marche ; et c'est pour cela que cela ne marche pas. « Oh ! mes amis ! Il n'y a pas d'amis. » Aristote n'a pas ajouté : « Il n'y a que des ennemis », mais c'est tout comme. On dit une chose et on constate qu'elle est liée à une autre chose, de sorte que ce n'est pas la peine de parler de cette dernière chose parce cela va de soi. Et si cela ne va pas de soi, on le dit quand-même pour éviter toutes sortes de malentendus. Et même s'il n'y a qu'une sorte de malentendus, on essaie de l'éviter parce que les malentendus empoisonnent la vie au même titre que le ressentiment. On ne peut éviter tous les poisons, tous les empoisonnements, mais ce que l'on peut éviter, on l'évite pour vivre un peu plus longtemps sans être alité, sans souffrir de tous les maux de la terre et du ciel.

Si l'on dit « mes amis » et ensuite on précise qu'il n'y a pas d'amis, si l'on entend quelque chose comme cela, on commence à se poser des questions. Pourquoi s'adresse-t-on à ses amis ? On dit qu'il n'y en a pas ; et pourtant on s'adresse à eux ou à ceux qui font partie du groupe que l'on peut designer sous le nom d'« amis ». Et puis ces soi-disant amis apprennent qu'il n'y a pas d'amis, de sorte qu'ils ne sont pas amis non plus. Pourquoi s'adresse-t-on à eux ? Je répète souvent cette phrase que Dostoïevski met dans la bouche de son héros ; il la met aussi sur sa

langue, pour être précis car sans sa langue il ne pourrait la prononcer. La phrase nous dit : « Il faut aller quelque part. » Je l'ai déjà citée quelque part : j'ai tout fait quelque part, mais, une fois de plus ou de moins, il ne s'agit pas de la doctrine de l'éternel retour ou de l'éternel retour tout court. Il est trop court, ce retour ; il n'est pas assez long pour atteindre l'éternité. Je prends cette phrase et je la métamorphose parce que je trouve qu'elle ne reflète pas la vérité ; pas tout à fait. Moi, je ne trouve pas qu'il faille aller quelque part : on peut rester où l'on est, à condition d'être à l'abri du bruit dont je parle depuis des heures, depuis des mois. Je resterais à la maison, si je n'entendais pas ce que j'entends. (Encore une phrase petite-bourgeoise.) Dès que j'entends ce que je n'ai pas envie d'écouter, je quitte la maison pour aller quelque part. Je me promène ou je prends ma voiture pour faire des courses à Bruxelles. Donc, je paraphrase cette phrase – celle qui concerne « quelque part » – et je dis à sa place : « Il faut s'adresser à quelqu'un. » Il y a des moments où vous n'arrivez plus à vous parler à vous-même, ce qui ne veut pas dire que vous êtes dégoûté de vous-même, de votre ego et même de vos alter egos. Tout simplement, vous avez besoin de sortir de vous-même, même si vous ne comptez pas aller quelque part. Vous invitez donc quelques personnes à la maison et vous vous adressez à elles. Vous ne pouvez pas leur dire : « Oh ! mes ennemis ! Il n'y a pas d'ennemis ! » Ce serait ridicule et inexact pour la bonne raison qu'il y a des ennemis partout, où que vous regardiez ou alliez. Vous jetez un coup d'œil, un jour, quelque part, et vous voyez un ennemi. Ce n'est pas toujours un ennemi du peuple ; c'est un ennemi quand-même, si bien que vous ne voulez pas mentir en disant : « Il n'y a pas d'ennemi. » Vous n'êtes pas obligé de tout dire, mais ce que vous dites doit être correct. Vous ne répétez pas la phrase d'Aristote parce qu'elle a l'air absurde. Alors, quoi dire ? « Oh ! mes ami ! Il y a des amis. » Encore une phrase petite-bourgeoise. Tautologie, tautologie. Que me veux-tu ?

Une chose est certaine : tout cela commence quelque part et si un ami vous trahit, il vous trahira encore et encore. C'est ainsi que l'on peut connaître le futur : les trahisons se perpétuent et rien ne peut les arrêter à part une rupture définitive. Cela veut dire qu'il faut rompre avec beaucoup de gens et d'habitudes liées à ces gens, à leurs habitudes. Tant pis : une rupture est mieux qu'une trahison, une déception, une tristesse sans borne. Il est vrai que l'on attend toujours quelque chose, comme si le futur était toujours mieux que le présent. Les communistes le pensent, mais ils se trompent toujours. Il y en a va de même pour les utopistes et cela explique en partie leur disparition de notre globe. Il y a peut-être des utopistes sur Mars, mais nous n'en savons rien. Nous pensons même qu'il n'y a pas de vie sur Mars et pour une fois nous ne nous trompons peut-être pas. C'est à cause des utopistes que la vie s'y est éteinte peut-être ; à cause

des amis, à cause des déceptions. Il se peut que la vie elle-même soit déçue au point de vouloir disparaître. Et elle disparaît, un point c'est tout.

Les trahisons se répètent et une fois de plus on pense à l'éternel retour qui, une fois de plus, n'a rien à voir dans l'histoire. Les trahisons et d'autres tracas se répètent, mais le bonheur ne fait pas de même, comme s'il appartenait à un autre monde – à une autre dimension, comme on dit. À la cinquième peut-être : la quatrième dimension est remplie à ras bord, de sorte que l'on ne peut plus rien lui mettre sur le dos.

Vous naissez à un moment donné qui vous est vraiment donné, étant donné qu'il ne dépend pas de vous. Vous êtes né soit avant la deuxième guerre mondiale, soit après elle. Jules César est né avant cette guerre ; moi, je suis né en 1947. Je ne me souviens pas ce que Proust disait à propos de la naissance de Marcel. Sont-ils nés le même jour, Proust et son héros, son narrateur ? On peut remplacer tout le monde par tout le monde, mais la date de votre naissance ne dépend pas de tout le monde ; elle dépend exclusivement de vos parents. Et puis la théorie quantique et les mystiques interviennent pour vous dire que tout dépend de tout et que le moindre détail dépend de ce tout et vice versa. Vos parents connaissaient des gens qui étaient à l'origine de leur rencontre, de leur mariage, ce qui veut dire que ces gens se trouvent au tout début de votre vie et président en quelque sorte à votre naissance et aussi à votre mort. Vous n'êtes pas seul, contrairement à ce que vous pensez quand vous dites que vous êtes aussi seul que la seulette dont parle cette poétesse dont j'oublie toujours le nom ou le prénom. Pisan, Pisan. Pas paysan, pas paysan. Christine de Pisan ? Ou est-ce Louise Labé, Louise de Labé ?

On peut décrire un mouvement du duc de Guermantes pendant deux pages de l'édition de la Pléiade ; si l'on veut. Proust l'a voulu et les lecteurs voient le duc de Guermantes grâce à ce mouvement et à d'autres aspects visuels de sa personnalité. Je ne le vois pas ; je ne vois rien à part les sentiers qui bifurquent à l'intérieur des cerveaux. Ils bifurquent sans arrêt, comme d'habitude, et j'essaie de les harmoniser ; sinon cela n'a pas de sens. Les sens, il faut les harmoniser, eux aussi, sinon bonjour tout ce que l'on veut et que l'on ne veut pas. Je pense que les gens portent en eux une sorte d'équilibre et de justice qu'ils ne veulent pas reconnaître parce que cela les empêche de vivre. Vous vivez et vous ne vous dites rien. Il ne faut surtout pas se parler car on se dit trop de choses et ces choses se contredisent et perturbent le cours des choses. Vous ne vous dites rien et les sentiers continuent à bifurquer, à s'éloigner de vous et du monde.

Et puis vous vous rendez compte que vous avez besoin de l'harmonie. Vous mettez donc deux sentiers ensemble et les autres sentiers suivent l'exemple de ces sentiers-ci et aussi de ces sentiers-là. Vous êtes harmonieux à présent ; et la justice n'est pas loin car il ne se passe rien sans que la justice ne s'en mêle. Et si elle ne le fait pas, bonjour ceci et bonjour cela.

Une connaissance dit une chose ; une autre connaissance intervient et du coup une autre chose surgit du néant. Et cette chose, cette dernière chose, contredit la première chose, de sorte que nous ne savons pas que faire. Nous faisons tout ce que nous pouvons ; c'est ce que nous nous disons. Mais nous pouvons faire un millier de choses, contrairement à ce que nous pensons et faisons. Nous ne le savons pas. Nous ne faisons donc qu'une chose et pas les autres choses. Et ces choses-ci – les autres choses, cela va sans dire – nous attendent ; elles nous attendent en vain. Dommage, dommage, car notre bonheur était du côté de ces choses-là ; et même du côté de « là ». Nous ne le savions pas et nous étions du côté de « ci ». Nous avons perdu et nous sommes dans le néant, à présent. Tant mieux pour le « la » ; tant pis pour le « si », comme disent les musiciens.

Il y a des mortels qui sont immortels et aucun malheur ne s'abat sur ces mortels-là, de sorte qu'ils survivent à tout, même à la mort, même au Jugement dernier. Ils survivent à tous les jugements, même au jugement premier qui est aussi dur que le dernier jugement de cette série de jugements. Vous vous jugez vous-même et les psychiatres vous parlent de votre conscience qui vous juge sans arrêt, même si vous ne vous arrêtez jamais. Vous marchez, vous travaillez, vous écrivez des poèmes. Votre conscience vous juge et votre inconscient emmagasine ces jugements et le reste, de sorte que vous êtes toujours en présence des juges, comme les personnages de Kafka. La loi, comme disent ses admirateurs. Oui : loi, lois, conscience, règles, exception, options, non, déterminisme, minimalisme.

Parfois, vous dites tout ce qui vous passe par la tête. Vous ne regardez pas ; vous ne voyez pas ce qui se passe dans votre tête, de sorte que vous ne savez même pas s'il s'y passe quelque chose ou non. Il s'y passe peut-être quelqu'*un*, mais vous n'en savez rien. Vous ne pensez même pas qu'il ne se passe rien dans votre tête ; vous ne pensez pas, un point c'est tout. Mais il se passe toujours quelque chose dans votre tête ; il s'y passe même *quelqu'un*, mais vous n'en

savez rien. Ce quelqu'un passe et disparaît pour toujours. Ce n'est pas la peine de dire que c'était Dieu ou un dieu ou une déesse. C'était peut-être une comtesse, mais vous n'en savez rien. Et ce n'est pas la peine de répéter que, de toute façon, vous ne savez rien du tout car vous savez tout de même quelque chose. Vous savez que votre fourchette est par ici ou par là ; en tout cas, elle est sur votre table qui se situe dans votre salle à manger, dans votre chambre à manger, dans votre jardin à manger. Vous mangez et vous savez plus ou moins ce que vous mangez. Et vous digérez ce que vous mangez ; la plupart du temps. Mais il y a des temps où vous ne digérez pas ce que vous mangez ; par conséquent, vous allez aux toilettes, tout le temps ou le plus clair de votre temps que vous consacrez aux toilettes, au lieu de le consacrer aux lectures, aux connaissances, aux prières et à ceci et cela, comme d'habitude.

Nos mains ont la mauvaise habitude d'attraper et d'agripper tout ce se meut devant elles et même derrières elles, de tous les côtés qui ne sont pas loin de nos mains. C'est pour cela que l'on appelle tout cela « du côté de chez les mains ». D'accord, on appelle cela comme on veut et on se dit que ce n'est pas ce qui compte. Ce qui compte concerne surtout ce que l'on arrive à s'approprier. On s'approprie ceci, cela et même « on » que l'on approprie très souvent car il n'est pas difficile de l'avoir dans sa poche ou dans n'importe quel tiroir. On écrit « on » et on imprime cet « on » ou n'importe quel « on ». On peut aussi imprimer des millions d'euros ; et on les imprime pour ne pas perdre son temps qui est très précieux. Le temps est précieux et l'on ne veut pas le perdre pour gagner des milliards ; ou même pour gagner au billard. On imprime tout cela : boules, billards, milliards, billions. On est riche et on se repose sur un million des lauriers. On y dort, pour tout vous dire. On dort bien sur les lauriers, de sorte que l'on n'a plus besoin de somnifères. On va dans une pharmacie et l'on dit : « Donnez-moi un millier de lauriers. » On vous donne tout cela et vous dormez d'un sommeil de plomb ou d'un sommeil d'or : ce dernier est toujours mieux que ce premier.

Quelle est la différence entre ceci et cece ? Dans les années soixante, il y avait un équilibre de forces, et on en parlait lorsqu'on parlait des superpuissances : des États-Unis et de l'URSS. On se disait que ces pays avaient la bombe qui pouvait détruire tous les autres pays et aussi la terre ; et aussi le cosmos. Alors, on se disait que cela ne valait pas la peine, qu'il ne fallait pas tout détruire. On pouvait détruire la terre et la lune, mais l'on devait préserver une partie du

cosmos, n'importe laquelle, car on savait qu'à partir de cette partie du cosmos l'on serait capable de construire un autre cosmos ; un deuxième, un troisième.

« Les hommes ne peuvent s'accorder à la respiration des dieux. » C'est ce que Musil nous dit dans son roman. Et pourtant nous respirons comme les dieux, à leur manière ; sinon, d'après les mystiques, nous ne pourrions respirer. Et puisque nous respirons, nous le faisons parce que les dieux le font et comme nous en descendons, nous ne pouvons respirer autrement. Nous sommes les descendants des dieux, de Dieu, de la Trinité ou de la Dualité ; de n'importe quoi et qui, tant qu'à faire. Mais nous descendons et montons en même temps : si nous descendons des dieux, nous montons vers eux dès que nous nous rendons compte que nous sommes leurs descendants ; ou leurs montants, leurs grimpants, leurs grille-pain. N'importe quoi, n'importe qui ; comme d'habitude.

Parfois, on respire profondément, mais les profondeurs que l'on atteint ne sont pas les profondeurs qu'il faut atteindre, si bien qu'il vaut mieux ne rien atteindre du tout, au lieu d'atteindre ces profondeurs-là ou ci. On les atteint et l'on s'attend aux miracles ; tout d'un coup, on reçoit une catastrophe qui s'appelle « bonus ». Par conséquent, il faut savoir distinguer de fausses profondeurs des vraies profondeurs. Il faut connaître la différence entre le bien et le mal, entre le petit et le grand, entre Hercule et une poule. On apprend ce que cela veut dire et on se lance une fois pour toutes ; et l'on a tort, comme d'habitude. De sorte que ; si bien que. On ne sait que faire, que penser, que devenir. On devient ceci et l'on doit devenir cecececece. On devient ce et quelqu'un dit que l'on est inachevé.

Einstein voulait cet équilibre, cette harmonie ; lui aussi. Comment accepter le hasard ? Quelque chose vous tombe sur la tête ; quelqu'un vous tombe sur la tête. Cela et ceci viennent de n'importe quoi, n'importe comment. Comment, comment ? Dieu ne doit pas admettre cela, mais Il l'admet apparemment ou virtuellement. Un dé vous tombe sur la tête et vous vous rendez compte que Dieu joue aux dés, au lieu de sauver l'humanité au moyen d'une harmonie parfaite, indestructible. Si Dieu joue aux dés, nous pouvons le faire, nous aussi. En tout cas, ce n'est pas interdit. À Moscou, dans les années soixante, on entendait les dés dans les cours, sur les boulevards. Dieu joue aux échecs, et sur les boulevards de Moscou, l'image de Dieu se

multipliait à une vitesse incroyable. Certains jouaient aux dés, d'autres aux échecs, les troisièmes engageaient un combat avec les quatrièmes ; pendant ce temps-là, l'harmonie s'éloignait du monde. Que peut-elle faire dans ce monde désordonné et minable ? On boit de la vodka, on dort, on se réveille et on se promène le long des boulevards. On voit des joueurs et on se dit que Dieu joue aux dés, selon Nils Bohr et tous ses successeurs. Alors, on se souvient que l'on est créé à l'image de Dieu et c'est ainsi que cela marche. Dieu ne boit pas de vodka ; il boit du nectar. Mais il y a des Russes qui pensent que la vodka est un nectar et un morceau de hareng de l'ambroisie. Si l'on est créé à l'image de Dieu, on ne peut défaire cette création, même en se suicidant. Schopenhauer pense que le suicide est la suprême preuve et le signe de la volonté telle quelle. Quoi que l'on fasse, c'est l'image de Dieu que l'on porte sur soi, avec soi, dans ses bagages et même dans ses sous-vêtements. Ce n'est pas la peine de mettre une croix ou un médaillon sur son cou : Dieu est partout ; en tout cas, son image l'est et c'est pour cela que nous sommes, nous pensons, nous nous trompons, nous nous redressons, et ainsi de suite. Et la suite est aussi à l'image de Dieu, même s'il ne s'agit pas d'une suite française de Bach.

Il y a un équilibre des forces. Vous avez une bombe atomique, mais nous ne l'avons pas encore. Alors, nous envoyons des espions dans votre pays et ces espions vous espionnent par les trous des serrures. Vous bouchez les serrures, mais les espions trouvent d'autres trous car des trous, il y en a partout ; et derrière ces trous il y a des plans, des schémas, des chiffres, des formules. Nos espions les photographient et nos savants les étudient en s'exclamant de temps à autre : « Ah, c'est comme ça. Tiens ! C'est simple. Pourquoi n'a-t-on pas pensé à ça ? et à ça ? et à ça ? Ça tombe sous le sens et saute aux yeux. À présent nos yeux sont remplis de formules gagnantes. Tant mieux, tant mieux. Il faut passer un coup de fil au premier ministre. » Le secrétaire du premier ministre décroche son téléphone et quelques minutes plus tard, le premier ministre entend la voix d'un savant qui lui dit que la bombe est presque prête. « Ah bon ? ah bon ? dit le premier ministre.

- C'est très simple, dit le savant. Et il récite une formule qu'il connaît par cœur.

- Je vois, dit le premier ministre.

- On aurait dû y penser avant les Américains, dit le savant.

- Ce n'est pas encore trop tard, dit le premier ministre. La guerre froide est toujours à l'ordre du jour. On ferait mieux de la réchauffer un peu.

- Je suis d'accord avec vous, dit le savant.

- À vous de jouer, dit le premier ministre. Allumez vos réchauds.

- Ce sera fait », dit le savant.

Contrairement à ce que nous pensons, la guerre ne se réchauffe pas, malgré les efforts de plusieurs réchauds et plusieurs radiateurs qui marchent à plein régime. Non, la guerre se refroidit parce que les Américains ont peur de la bombe soviétique. Il y a encore quelques mois, ils auraient pu jeter leur bombe sur Moscou, sans craindre des représailles. Tout au plus, les Soviétiques auraient envoyé un parachutiste, quelque part ; au Texas peut-être. Moscou aurait été détruite et le moral soviétique aussi. Les Soviétiques avaient l'habitude de chanter ainsi : « Moscou, Moscou, tu es à moi, ma belle. Les étoiles du Kremlin touchent les étoiles. » À présent il n'y a plus de Moscou, plus d'étoiles. Seules les vraies étoiles irradient toujours leur lueur, comme si de rien n'était. Mais les Soviétiques n'ont pas besoin de vraies étoiles ; ils ont leurs étoiles : celles qui surplombent le Kremlin et aussi les étoiles du Bolchoï. Mais le Bolchoï est en ruine, lui aussi. Ce scénario était possible et même plausible à l'époque où les Soviétiques n'avait pas encore la bombe atomique, sans parler de la bombe hydraulique ou paralytique : la bombe qui fabrique des paralytiques. Elle est remplie d'un gaz qui vous paralyse et nous paralyse à tout jamais. Et nous regardons les étoiles sans pouvoir les atteindre ; c'est tout ce que nous faisons à présent. À présent – il s'agit cette fois d'un présent qui répond « présent » – les Américains et les Russes ont peur. Les premiers envoient une bombe ; les deuxièmes font de même. Il est vrai que souvent c'est le premier qui gagne ; il gagne du temps et les guerres. Mais pas toujours, pas toujours. Les Soviétique captent un signal, font leur calculs et voient une bombe, comme si elle était déjà sur leur bureau. Alors, ils donnent un signe saussurien et envoient une bombe à leur tour. Et toutes les tours de Babel s'écroulent en même temps. Pour ne pas recevoir des bombes sur la tête, on gèle tout ce que l'on peut geler ; et on crève de froid.

À qui la faute ? à qui ? Pas à Dieu, certainement pas. Comme dit Leibniz, Dieu est au-dessus de tout soupçon. D'ailleurs, il n'y a pas de soupçons et il ne peut y en avoir : soit vous croyez en Dieu – les croyants n'ont aucun soupçon au sujet de Dieu –, soit vous ne croyez qu'en vous-même, et en cas c'est vous-même que vous soupçonnez de temps en temps. Et puis vous enlevez tous les soupçons et vous buvez une bouteille de vodka. Et vous savez ce que vous buvez, si vous êtes en Russie. La faute en revient aux galaxies, apparemment. Elles font n'importe quoi, paraît-il. Leur vitesse devrait approcher les 350000 km/h. Or, les mesures des télescopes indiquent entre 900000 et 1 400000 km/h. Qu'est-ce que cela veut dire ? A quoi rime tout cela ? Cette vitesse est liée à l'énergie noire qui accélère l'expansion de l'univers. Les

circonstances ne nous permettent pas de méditer à l'aise, sans quitter notre fauteuil. Il y a des énergies noires un peu partout, et nous en savons quelque chose. D'accord, faites ce que vous voulez sur terre, mais laissez les étoiles tranquilles. Nous avons besoin de les contempler et même cela ne nous est plus donné, étant donné la vitesse à laquelle tout cela se déplace. Certes, nous ne voyons pas les étoiles courir en tous sens parce qu'elles sont plus ou moins fixes. Et si elles sont fixes, elles ne tombent pas sur notre tête, Dieu sois loué. Il ne s'occupe peut-être pas de nous, mais Il fait en sorte que les étoiles ne nous tombent pas sur la tête. Et c'est déjà cela, et nous savons – nos prêtres nous le disent – qu'il ne faut jamais demander trop de choses. D'ailleurs, nous n'avons rien demandé jusqu'ici. Et si les étoiles ne nous tombent pas sur la tête, c'est que Dieu a arrangé tout cela et beaucoup d'autres choses que nous découvrirons plus tard. Pour le moment nous savons que les bombes atomiques ne pleuvent pas sur nous. De temps à autre, nos têtes et nos corps subissent ce que l'on appelle « la pluie radioactive ». Mais cette pluie s'arrête toujours à la frontière française.

La première comtesse, elle aussi, recherche l'équilibre. Tantôt elle dit à un homme qui loue une partie de sa maison : « Partez. Vous êtes un repris de justice. J'ai peur de vous. Vous me tuerez un de ces jours. Partez au plus vite. Je ne veux pas entendre les coups du revolver que vous cachez sous votre oreiller et aussi dans vos bottes. » L'homme trouve une amie et il souhaite partir pour s'installer quelque part, loin de la première comtesse qui le sollicite sans arrêt, même quand il est malade. D'après elle, c'est un repris de justice, mais les repris de justice savent tout faire et il fait tout chez la première comtesse, malgré les insultes qu'il écoute et encaisse. Et puis il trouve une maison où il habitera avec son amie ; il le dit à la comtesse. Elle se met à pleurer, comme si elle avait enfin trouvé l'équilibre entre les insultes et les regrets, entre le rejet et les pleurs, entre une femme qu'elle expose au vu et au su de tout le monde et celle qu'elle abrite quelque part, peut-être dans son for intérieur. Comme dit un de nos amis communs qui connaît les deux comtesses : « La première peut nous attendrir. La deuxième jamais. » Elle pleure, elle supplie son jardinier et son homme à tout faire et à rien refuser de rester avec elle pour qu'elle puisse vivre sans crainte car elle craint le lendemain et aussi le surlendemain. Mais il part parce qu'il a déjà loué la maison où il habitera avec son amie. Il s'agit aussi d'une sorte d'équilibre : la plupart du temps il vit seul, mais de temps en temps il a besoin d'une compagne pour équilibrer ses nerfs et ses désirs.

Décidément, les étoiles se comportent mal, et nous le constatons de plus en plus ; et nous le regrettons, cela va sans dire. Les humains se comportent mal et c'est pour cela que cela va de mal en pis, jusqu'à ce qu'on arrive aux pitres qui nous gouvernent. Mais les étoiles sont beaucoup plus stables que les humains. Elles vivent plus longtemps et leurs frasques et bergamasques ne sont ni aussi visibles ni aussi insupportables que celles des humains et des êtres qui leur ressemblent. Il est d'autant plus étonnant que les étoiles les plus éloignées du plan galactique oscillent avec une amplitude deux fois trop grande. Nous, nous sautons comme des cabris et rien d'étonnant que nous en ayons par-dessus la tête. Quoi qu'il en soit, l'amplitude de nos sauts n'est pas deux fois trop grande, contrairement à ce que font les étoiles qui, en principe, sont plus posées et plus sages que n'importe quel Socrate. Pourquoi font-elles tout cela ? Ils oscillent comme des folles ; même les fous n'oscillent pas autant que les étoiles. Et on se demande pourquoi elles le font et quel phénomène déclenche ce phénomène hors normes. Tout a l'air d'être hors, dehors, et une fois de plus nous sommes perdus ; bien plus, nous ne savons pas que faire. Les étoiles oscillent et la tête nous tourne. Comment garder son équilibre ? Ce n'est pas la peine de répéter « dans ces conditions-là » : les conditions sont toujours effroyables, mais parfois nous ne nous en rendons pas compte. Nous pensons que tout va bien parce que nous sommes optimistes et que nous aimons la terre et la vie pour ne pas les détester, pour ne pas prendre trop au sérieux notre héritage chrétien qui, selon Nietzsche, nous ordonne de détester notre corps au profit de notre âme. D'accord, nous aimons notre âme parce qu'elle oscille beaucoup moins que notre corps qui a toujours besoin de secousses, de montagnes russes, de sensations fortes. Notre âme contemple les étoiles et elle se contente de cette contemplation qui la comble et lui montre et démontre l'existence de Dieu. Et puis les étoiles se mettent à osciller, à vaciller. Comme disent les Russes : « Promène-toi, Vassia », ce qui veut dire que rien ne va plus et que tout est permis. La vodka coule à flots et Vassia ou plutôt une multitude de Vassia et de Nastassia coulent, coulent, coulent. Ce n'est pas la peine de leur dire : « Cool, cool, cool. » Ils coulent, un point c'est tout. Le halo de matière noire ne s'organise pas comme prévu : il pourrait être aplati aux pôles, ce qui concentrerait la matière noire près du disque, ou bien il serait renforcé à l'équateur et formerait une sorte de bouée. Ce ne sont pas de bonnes nouvelles ni de bonnes alternatives car il ne s'agit certainement pas d'une bouée de sauvetage. Autrement dit : « Sauve qui peut. » Et qui ne peut pas ? celui ou celle ou ceux ou ceux-ci ? C'est la question que l'on pose toujours, mais la réponse se fait attendre. L'art pose des questions auxquelles il n'apporte pas de réponses parce que cela ne le regarde pas ; à son tour, il ne regarde ni ceci ni cela. Mais, pour une fois, il ne s'agit pas d'art ; il s'agit de la vie.

La deuxième comtesse recherche l'équilibre, elle aussi. Dans sa jeunesse, elle partait dans les pays lointains où l'injustice était flagrante et où les pauvres étaient encore plus pauvres qu'ailleurs. Elle pensait que Le Che pourrait les nourrir et rendre justice à tout ce qui était déséquilibré et traité injustement. Elle travaillait avec Le Che et La Che, sa secrétaire. Elle tapait ses lettres où le mot « justice » et aussi le mot « social » apparaissaient assez souvent, presque aussi souvent que les mots « tyran », « capital », « Marx », « Staline ». Ses amis l'appelaient « la comtesse rouge » et elle portait ce sobriquet avec fierté, de sorte qu'à cette époque-là, on se demandait si sa vie ne manquait pas d'équilibre. Mais l'équilibre n'est pas toujours présent dans n'importe quelle vie car cette vie peut être longue et l'équilibre ne tient pas le coup tout le temps. Parfois, il faiblit et risque même de disparaître de la circulation. Tout circule, mais l'équilibre n'y est plus, si étrange que cela paraisse. On se demande comment et pourquoi tout continue à circuler, à tourner. Même si tout tourne en rond, tout tourne et dès que l'on dit « ça tourne », on se souvient de Galilée. On se demande s'il s'agit une fois de plus de mémoire involontaire et d'un simple reflexe, mais cela n'a pas d'importance, vu les circonstances et la rougeur de la comtesse qui est à la recherche de son équilibre. Comme par hasard, elle le retrouve dans sa famille, de sorte que l'on peut dire à son sujet et au sujet de sa réussite : « l'équilibre retrouvé ». Le Che est oublié à présent ; en tout cas, il ne joue plus le même rôle dans la vie de la comtesse. Certains pensent que c'est sa mort qui se trouve à l'origine de cet oubli partiel, mais il s'agit aussi de l'âge de la comtesse. À son âge les gens s'assagissent et ne s'agitent pas autant que dans leur jeunesse quand ils étaient pleins de force, d'enthousiasme et d'espoir. On se demande ce qu'ils espéraient, mais ils ne le savent plus, de sorte que ce n'est pas la peine de leur poser des questions superflues. Ils sont rangés à présent ; en tout cas, la comtesse est vraiment rangée. Dans sa bibliothèque, elle range des livres qui lui parlent de sa famille. Elle est presque aussi snob que la première comtesse, sa cousine. Chaque dimanche, les membres de sa famille se réunissent quelque part pour évoquer leur passé glorieux ; mais le nom du Che ne prend pas part à ces conversations. À présent, notre comtesse s'appelle « la comtesse bleue » et elle y tient d'autant plus que l'équilibre l'exige et la noblesse l'oblige. L'équilibre peut agir et réagir à distance, à travers le temps et les époques. La comtesse contrebalance les élans de sa jeunesse en s'occupant de sa famille et de ses réunions de famille. S'il le faut, elle balance Le Che et aussi Salvador Allende ; ou elle ne les balance pas car ce n'est plus nécessaire. Ils ne sont plus là tandis que sa famille est toujours là ; et elle répond « présente ».

# LE TEMPS NON-RETROUVÉ

Ma jeunesse est enfouie quelque part et la mémoire involontaire est peut-être trop volontaire et même volontariste : je me souviens de peu de chose et lorsque ces choses-là reviennent, je ne sens pas grand-chose. Pas de révélation, pas de madeleines sublimées, portées à nu. Il paraît qu'il faut se souvenir de soi pour se souvenir d'autres choses qui se rapportent à ce soi, ce moi, cet ego et trente-six autres noms qui me désignent moi et peut-être toi. On se tutoie parfois ; et parfois on se vouvoie. Je me souviens par exemple d'un homme dont la fonction m'a toujours échappé. Je ne sais pas ce qu'il faisait au conservatoire de Moscou, mais il y était presque toujours et tout le monde se moquait de lui à qui mieux-mieux. Je me moquais peu de lui, pour la bonne raison que je ne le remarquais même pas. C'était peut-être une moquerie élégante, mais, une fois de plus, cela n'a pas d'importance : cela n'a rien à voir avec la madeleine, et seules les madeleines comptent dans ce contexte et à présent.

Un jour, pour une raison inconnue, je lui dis : « Juri Ivanovitch, les autres ont raison : vous êtes vraiment un con. » Les autres l'appelaient ainsi sans arrêt ; on pourrait même dire qu'ils ne s'arrêtaient jamais, qu'ils ne faisaient rien d'autre au conservatoire. Ils ne jouaient d'aucun instrument et ne dirigeaient aucun orchestre. Ils disaient « Juri Ivanovitch. » Et ils ajoutaient « con ». Moi, je l'ai fait une fois et ce soi-disant con m'a lancé un regard que je n'arrive pas à oublier. À ce moment-là, j'étais une sorte de machine et je ne faisais que réagir à ce que je voyais et entendais. J'ai dit « Juri Ivanovitch » et j'ai prononcé le mot « con ». Je m'en souviens, comme si c'était hier ou même il y a une heure. Pourquoi ? Je ne me souviens pas de choses importantes parce que, contrairement à ce que je dis parfois, il y a des choses importantes dans la vie, de sorte que, au lieu de dire : « cela n'a pas d'importance », je ferais mieux de dire « cela est autrement important ». Je ne le dis pas et je ne me souviens pas de moi-même. Je me souviens d'un homme qui ne mérite ni ma mémoire ni mes souvenirs. Cet homme se trouve à présent sous mes yeux, comme s'il se tenait en face de moi ; pour une raison inconnue. Et cette fois, la raison est vraiment inconnue. Et je me dis une fois de plus que je ne comprends plus rien, ce qui ne veut pas dire que je comprenais quelque chose, autrefois ou jadis.

Il est vrai que je me souviens aussi de mon premier baiser. Il a eu lieu dans mon appartement moscovite. Il y avait une bouteille de vodka dans une armoire ; elle était à moitié pleine. L'objet de mes désirs est venue ; elle n'était pas seule car j'avais invité plusieurs amis en l'absence de mes parents qui étaient au courant de notre soirée, de notre petite fête. C'était une grande fête pour moi parce que, pour la première fois, j'ai embrassé une fille. Nous étions dans la cuisine, près du frigo. Nos corps prenaient appui sur ce frigo pour s'enlacer ; et ils

s'enlaçaient à qui mieux-mieux, si je puis dire. Elle était ivre ; moi je l'étais, mais pas tout à fait. On pourrait dire que j'étais à moitié ivre, à l'instar de la bouteille qui était à moitié pleine. Moi, j'étais plutôt à moitié vide, étant donné l'énergie que je perdais en l'embrassant sans cesse, pendant une demi-heure, trois quarts d'heures. Me souvenais-je de moi à ces moments-là ? Ou me suis-je oublié au profit de notre amour ou plutôt de nos baisers ? Je ne suis pas sûr que je l'aimais. Je crois que non : je l'ai oubliée très vite, de sorte que je me dis aujourd'hui que je ne m'en suis jamais souvenu. Ce souvenir ne me veut rien ; et pourtant je me souviens de ce baiser, comme si c'était avant-hier. Je ne la vois pas très bien ; par contre, je vois très clairement le con qui m'a lancé ce regard-là. À propos, j'ai mis du thé à la place de la vodka que nous avions bue, mes amis et moi. Mes parents l'ont découvert, mais je ne me souviens pas de ce qu'ils ont dit à cette occasion.

Lorsque nous embrassons quelqu'un – et l'amour nous parle en ces moments-là – nous devenons ce quelqu'un et l'autre, de sorte que je me demande comment nous pouvons nous souvenir de nous-mêmes, ce qui en principe doit assurer un bon fonctionnement de notre mémoire. Nous nous souvenons de nous-mêmes et par conséquent nous nous souvenons de tout ; en tout cas, nous nous souvenons des moments où notre moi était en nous. Mais l'amour nous parle de notre disparition, de notre submersion dans l'autre. Alors, nous nous souvenons de cet amalgame qui est un autre nom de l'amour, si bien qu'au lieu de dire sans arrêt « amour, amour, amour », nous pourrions dire « amalgame, amalgame, amalgame » ou « mélange, mélange, mélange » ou « cocktail, cocktail, cocktail ». La plupart du temps, pendant ces moments-là, nous ne disons rien pour la bonne raison que nos lèvres ainsi que notre bouche sont très occupées – encore plus occupées que notre cerveau qui se repose et ne pense plus. J'aime, donc j'existe. Je ne pense plus, donc j'existe. Et si je continue à penser, je n'aime plus. Nous avons l'argent du beurre, pas le beurre lui-même. Nous avons l'argent et grâce à cet argent, nous pouvons acheter un bijou pour notre maîtresse, notre fiancé, notre femme, etc. À quoi bon avoir du beurre ? C'est mauvais pour le cholestérol.

Je me souviens des choses inutiles : à part quelques baisers et quelques amours, mes souvenirs ne contiennent rien de précieux. Par exemple, j'ai vu la foule qui se dirigeait vers la salle des Colonnes où reposait le corps de Staline, sa dépouille mortelle. La foule était immense et dense ; je l'observais depuis nos fenêtres. Ce souvenir ne sert à rien. À quoi bon se souvenir de Staline ? Pour se dire que cela ne doit pas se répéter ? plus jamais ? Je me souviens aussi que nous étions tous assez tristes quand Salvador Allende est devenu le président de Chili. Encore une victoire du communisme ; c'est ainsi que nous pensions. Et nous n'aimions pas les victoires du communisme, ce qui veut dire – logiquement, raisonnablement – que nous aimions ses

échecs, ses défaites, ses catastrophes. À un point inimaginable, d'ailleurs. Par exemple, je me suis réjouis lorsqu'un cosmonaute a péri dans le cosmos ; pas sur la terre, comme deux ou trois astronautes américains. Ce cosmonaute soviétique était peut-être antisoviétique. En tout cas, il n'avait rien à voir avec nos problèmes : les queues que nous faisions, les bêtises que nous entendions à la radio et à la télévision. C'était peut-être un homme respectable qui détestait le communisme autant que nous tous. Je me suis réjoui et je le regrette. J'en ai parlé, je crois. Je ne me souviens pas si j'en ai parlé ou non dans un de mes livres. Au moment où je l'écrivais, je ne me souvenais pas de moi ; je ne me souvenais même pas de ce que j'écrivais. Je m'en souviens encore moins que des écrits des autres. Alors, je me demande à quelle plume, à quel ordinateur on doit tous ces écrits. Je ne nie pas l'éternel retour de certains souvenirs, mais leur retour ainsi que leur éternité ne veulent rien dire, presque rien. Que ce soit volontaire ou involontaire ; de toute façon, les souvenirs ne me veulent rien du tout. Et ne m'en veulent pas, j'espère.

Non, il ne faut négliger aucun souvenir que l'on arrive à trouver dans les profondeurs et aussi dans les tréfonds de tout ce qu'il y a au fond d'un passé. On trouve un souvenir involontaire – on n'en a pas voulu, en tout cas – et ce souvenir contient un con. C'est pour cela qu'on n'en a pas voulu : à quoi bon avoir un con de plus ? Mais ce con ou cette connerie peut mener à un autre con et à une autre connerie. De cette façon, on procède par étapes vers le sommet, vers une nouvelle madeleine et une révélation de plus. On en a eu beaucoup, mais cela ne veut pas dire qu'il faille refuser l'avènement des révélations. Qu'elles viennent en foule, si elles veulent. C'est peut-être involontaire. Tant mieux, tant mieux : elles révéleront encore plus que prévu. On prévoit des révélations qui s'appuient sur la mémoire volontaire, sur la volonté et même sur la volonté de puissance. Et puis on constate qu'il y a un tas de souvenirs et même de choses involontaires dans la vie courante et non-courante. Alors, on se dit « tant mieux » et l'on accepte tout ça volontiers ou involontiers, d'autant que ça et même ceci apportent de l'eau au moulin. Et même si l'on ne sait pas de quel moulin il s'agit, on accepte cette eau parce qu'il ne faut rien refuser, d'après les hommes et les femmes pragmatiques, utilitaires et que sais-je.

On accepte cette eau car, pour une fois, il s'agit de l'eau de vie et pas de l'eau de mort. On n'en meurt pas, en tout cas. On l'a essayé à plusieurs reprises et l'on n'en est pas encore mort. On est mort peut-être, mais cette mort doit se situer dans une autre dimension et, pour le moment, on ne la connaît pas, cette dimension, cette décision de l'éternelle justice, injustice ; de l'éternel destin. À propos, cette eau existe en français et en russe ; ainsi que ce moulin. Et en anglais ? Que fera-t-on sans cette eau en Amérique ? On dira tout simplement : « *To bring some water to the windmill*. » Du moment que l'eau est là – pourquoi ne pas utiliser de l'eau

anglaise ? – on peut la porter, l'apporter ; et le moulin servira à une mise en scène de *Don Quichotte*. Il est vrai que les Anglais et les Australiens disent de temps à autre : « *It's all grist to the mill*. » Mais je préfère l'eau, d'autant que je ne connais ni le mot *grist* ni les autres mots de ce genre. Ils n'existent peut-être pas en dehors des expressions ; ou en dehors des moulins. J'ai soif en ce moment ; et je suis en train de boire de l'eau pétillante.

Quant à Allende, je me suis réjoui en apprenant sa mort et la victoire des généraux : à cette époque-là, tout et tous étaient mieux que le communisme que je détestais par-dessus tout ; même par-dessus Jacques l'Éventreur. Ce qui ne veut pas dire que j'aimais des truands : Bonny et Clyde et compagnie. Je ne les aimais pas du tout. J'étais romantique mais d'une autre façon ; par conséquent, je me réjouissais quand on coinçait soit Bonny, soit Clyde ; et je me réjouissais encore davantage quand on les coinçait tous les deux. Deux corps criblés de balles. Ce sont les jeunes qui s'amusent ou ne s'amusent plus. Ils ne sont plus là pour s'amuser aux dépends des citoyens honnêtes qui écrivent des poèmes à leurs moments perdus. Et ces deux houligans sèment la pagaille partout où ils passent ; et ils passent partout, cela va sans dire. Pourquoi ? Pour semer autant de pagaille que possible ; et même plus que ça. Ils en veulent toujours plus, ces jeunes-là, ces James Dean et autres acteurs du même acabit. Ils foncent droit sur la foule ou droit au but. On se demande quel est leur but et on se dit que ce sont des casse-cou et aussi des casse-tout-ce-qu'on-veut ; ou plutôt tout-ce-qu'on-ne-veut-pas. Allende, lui aussi, était un casse-cou, paraît-il. En tout cas, d'après sa nourrice et sa fille, c'était un bagarreur. Moi, je n'en étais pas un ; et je n'étais ni blond ni beau dans mon enfance. J'étais roux et laid. Mais les Américains ne me détestent pas : ils ignorent jusqu'à mon existence. Et puis je n'ai pas envie de me suicider, de sorte que je me souviens de moi tout en me souvenant d'Allende. Et je me dis que je ne lui ressemble pas du tout ; ni lui à moi.

Je me souviens des jours anciens, mais je ne pleure pas ; et pourtant je pleure assez souvent pour un oui et encore plus souvent pour un non, cela va sans dire. Je pleure même pour de bon, sans parler du mauvais. Comment traduire cela en anglais ? *I cry for yes and for no* ; tout le temps, même quand je dors. Je dors et je fais un rêve; et dans ce rêve je vois quelqu'un qui me dit : « Oui. » Mais ce quelqu'un est très laid et je me mets à pleurer, ce qui est logique, pour une fois. Puis la Belle Hélène arrive et me dit « non ». Alors, je me remets à pleurer, de sorte que je pleure tout le temps car tantôt je vois la Belle Hélène – ou son équivalent, son ersatz, pour ainsi dire –, tantôt je vois une sorte de Quasimodo qui essaie de me séduire. Mais les jours anciens ne sont liés ni à mes insomnies ni à mes rêves. Ils viennent parfois, volontairement et sans aucune volonté, comme si la volonté de Schopenhauer ne les concernait pas. Peut-être ne les concerne-t-elle pas. En tout cas, ils viennent et un jour – et ce n'était pas

un jour ancien mais le jour présent – j'ai vu un film qui s'appelle *Les sept mercenaires*. En anglais, ces mercenaires s'appellent *The Magnificent Seven*. En tout cas, ils tuent pas mal de gens qui représentent le mal car ce film ne se trouve pas au-delà du bien et du mal. Parfois, on croit que tout se trouve dans un domaine qui n'est pas touché par la morale, comme s'il était intouchable. Il l'est peut-être, mais ce film se trouve au-delà de ce domaine.

Je n'ai pas pleuré au moment où j'ai vu un DVD de ce film. Je n'ai même pas pleuré un peu plus tard, à la maison, à l'abri des regards indiscrets. Les regards indiscrets sont partout et ils vous atteignent et vous percent, même si vous n'êtes pas une star et n'apparaissez jamais à la télévision. Je me souvenais qu'il y avait des phrases qu'on avait envie de répéter à satiété, dès qu'une occasion se présentait. J'étais au collège où j'ai passé quatre ans avant d'entrer au conservatoire. Tout cela se passait à Moscou, à l'époque de celui dont je n'arrive pas à écrire le nom – en caractères latin. C'est Brejnev qui a succédé à ce fou qui voulait faire construire un métro aérien au centre de Moscou. (Brejnev n'était pas fou ; il n'était rien du tout.) On acceptait tout cela puisqu'on n'avait pas le choix. Il y a ceux qui acceptent tout, si on leur dit qu'il n'y aura pas de guerre. Personne ne nous a dit qu'il n'y aurait plus ni de Stalingrad ni de Leningrad. On faisait la queue, ce que l'on acceptait pour ne pas mourir de faim. Vous acceptez tout ce qu'il y a à accepter ou à rejeter, si vous ne voulez pas mourir. Je ne le voulais pas et c'est pour cela que je peux parler des mercenaires que j'ai revus il y a quelques jours.

Oui, j'ai retrouvé les phrases en question et je peux même dire que j'étais un peu ému. Inutile de parler de la mémoire involontaire car tout cela était volontaire et même plus que volontaire ; j'ai acheté le DVD et je l'ai même regardé. Une volonté ordinaire vous pousse vers le frigo où vous trouvez de quoi manger. Vous achetez ces aliments avant de les mettre au frigo. Et puis vous les mangez en regardant la télé ou une vidéo. Je ne regarde plus la télé parce que cela ne vaut pas la peine. Autrefois, j'écoutais les politiciens français et j'appréciais leur bagout, leur humour. À présent je ne supporte ni le président français, ni son premier ministre. Le président est un con et si l'on me dit que l'on n'emploie pas ce mot lorsqu'on parle d'un président français, je dirais à ce journaliste ou à un simple passant qu'il est con, lui aussi. Je prononce ce mot assez souvent en parlant du président actuel. Il faut que je m'habitue à le taper car je ne veux pas écrire le nom de ce président. J'écrirai « le con » et tout le monde – à quelques exceptions près – comprendra de qui je parle.

« C'est le meilleur coup que j'ai jamais vu, éprouvé et senti.

- Le pire.

- Que voulez-vous dire ?

- Le pire coup.

- Comment ça ?

- J'avais visé le cheval. »

Au conservatoire, après un concert, on disait à un pianiste avec qualité : « C'était magnifique.

- Non, je visais le cheval.

- Mais c'était superbe.

- Non, je visais le cheval.

- Personne ne joue les octaves comme toi.

- Je visais le cheval.

- Peu importe ce que tu visais. C'était splendide. »

- Je visais le cheval, pas les octaves. »

J'ai éprouvé quelque chose en regardant le mercenaire, les mercenaires, le film, parce que l'on éprouve toujours quelque chose en regardant un film : soit du dégoût, soit un plaisir mitigé ; s'il s'agit d'un film d'aujourd'hui. S'il s'agit d'un film d'hier, on peut entrer en extase ; et les extases peuvent durer un certain moment. En tout cas, mon passé m'est inaccessible car, pour rien au monde, je ne dirais aujourd'hui et demain : « J'avais visé le cheval », pour la bonne raison que je n'ai pas visé le cheval. Je n'ai visé ni le cheval ni le cavalier. Éventuellement, je pourrais viser le jardinier qui continue à galoper sur sa broyeuse, mais je ne tirerais pas pour la bonne raison que je ne sais pas tirer. Les raisons sont toujours bonnes quand on veut se reposer et s'écarter de la vie qui vous écrase de plus en plus, surtout quand on y prête attention. La voix de mon ange gardien me dit de temps en temps : « Attention ! Tu prêtes trop d'attention à la vie. » Comme d'habitude, mon ange gardien a raison ; et c'est une bonne habitude ; et c'est peut-être la seule chose qui se passe régulièrement et sur laquelle on peut compter. Mais je ne compte sur rien ni personne, même pas sur mon ange gardien, mon *daimonion* ou que sais-je. Je sais-je que je ne sais-je rien.

Salvador Allende est sur tous les murs parce que les travailleurs et même les non-travailleurs veulent que tout le monde voie son nom le plus souvent possible, ce qui est impossible. La plupart du temps vous dormez, et pendant votre sommeil, vous ne voyez pas le nom d'Allende, même s'il est sur tous les murs, même sur les murs de votre appartement. Vous vous réveillez et vous allez à la salle de bain. Même si Allende vous regarde droit dans les yeux, vous ne le regardez pas. Vous prenez votre bain tranquillement, sans penser aux noms et à la politique. Vous pensez à vos vacances qui vont venir car tout vient tôt ou tard, même la vie, si étrange que cela paraisse. Allende continue à vous fixer de son regard ; en fait, c'est son nom qui le fait, mais nous savons que les noms sont puissants. Parfois, ils sont plus puissants que

ceux qui les portent. C'était peut-être le cas d'Allende ; en tous cas, c'était le cas du Che. Il est mort depuis longtemps, et il n'a pas fait grand-chose durant sa vie. Il n'a même pas tué beaucoup de gens – pas autant que Staline, en tout cas. Mais si, même aujourd'hui, quelqu'un dit « Le Che », tout le monde dresse l'oreille ; pas seulement la deuxième comtesse. Même la première comtesse dresse l'oreille. Elle se dit sans doute : « Quel salaud » ; il n'empêche qu'elle dresse l'oreille en pensant peut-être à sa cousine.

Les partisans d'Allende continuent à mettre son nom un *peu* partout car on ne peut le mettre *partout*, contrairement à ce que pensent ses partisans. Si vous envisagez les murs d'Amsterdam et vous vous dites que vous voulez dessiner quelque chose sur ces murs, vous pourrez le faire pendant quelque temps ; et puis un policier arrivera et vous demandera ce que vous faites. Vous direz : « Je veux qu'on vote pour Allende. » Le policier vous dira que vous êtes Vassia et que vous feriez mieux de vous promener. Et vous vous promènerez jusqu'à ce qu'un sommeil de plomb tombe sur vous du ciel. Il tombe et vous tombez ; et vous avez de la chance si vous tombez sur un lit et pas sur le trottoir. Il vaut mieux être toujours à proximité d'un lit, ce qui veut dire qu'il ne faut pas dessiner les caractères qui composent le nom d'Allende sur tous les murs parce que la plupart de ces murs se trouvent loin des lits où vous pourriez dormir confortablement, sans avoir trop de cauchemars, trop de bombardements.

Allende n'était pas vraiment marxiste, contrairement à ce que nous pensions en URSS. Nous ne savions pas qu'il ne respectait pas la notion de « la dictature du prolétariat ». Chaque nation était censée soutenir cette doctrine en la criant sur les toits, et les Soviétiques loyaux se disaient qu'il n'y avait pas assez de toits pour cette doctrine. Elle méritait le toit du monde, se disaient-ils, ce qui voulait dire qu'il fallait grimper sur le Pamir ou Palmyre pour pouvoir annoncer cette doctrine à tous les capitalistes ; à tue-tête. Allende ne la criait pas ; il ne la chuchotait même pas, ce que nous ne savions pas du tout. Nous pensions qu'il la chuchotait peut-être. Sinon nous pouvons nous demander – nous pouvons le faire même aujourd'hui, cette nuit – pourquoi l'Union Soviétique soutenait d'abord la candidature d'Allende et ensuite sa présidence. (J'allais écrire « présidenture ».) Qui plus est – ou qui moins est, comme je dis d'habitude –, il n'était pas non plus d'accord avec notre parti unique ; avec n'importe quel parti unique. Il pensait – et dans les documentaires il le pense toujours – que c'était une injustice, que tous les partis et tous les citoyens, tous les concitoyens pouvaient s'exprimer librement, sans être envoyé au Goulag et sans ressentir des balles dans la tête. Et cela, nos dirigeants ne pouvait le supporter sans frémir et sans vomir. On leur disait : « Deux partis, trois partis » et ils se précipitaient vers les toilettes.

Je veux dire que je le trouve plutôt sympathique. Il apportait son support aux repris de justice tels que Le Che et Castro. Il n'aurait pas dû le faire. Moi, je n'aurais pas dû naître ; mais personne ne peut me reprocher ce fait, ce méfait et ce *fé*, comme disent les Russes. On dit aussi *fouï* pour dire que ce n'est pas bien. Et bien, ce n'est pas bien ; et ce qu'Allende faisait quand il invitait et embrassait les Castro, ce n'était pas bien non plus. Vous pouvez être bien dans tous les sens du terme, sauf un seul. Et ce sens vous permet d'embrasser les repris de justice et de nationaliser tout ce qu'il y a dans le pays ; ce qu'Allende a fait, paraît-il. On nationalise, on nationalise, on nationalise et la première comtesse dit : « Si on nationalise quelque chose, cette chose ne sera plus privée. Plus jamais. » Elle le disait en 1981 lorsque Mitterrand est devenu président de la République. Elle disait aussi : « Une fois au gouvernement, les communistes ne le quitteront jamais. Ils s'incrustent partout. Ce sont des incrusteurs. Et leurs incrustations durent éternellement, à la différence des autres incrustations. »

Si je compare ma biographie ou ma vie à celle d'Allende, je constate que nous sommes très différents, sauf qu'il portait des lunettes, lui aussi. Moi, je portais des lunettes jusqu'à l'âge de cinquante ans. Lui, il les a toujours portées, paraît-il. Mais il a dû les enlever avant de se suicider avec une mitrailleuse ou une Kalachnikov : je suis tellement habitué à ces Kalachnikovs que je ne m'imagine pas une mort ou un suicide sans leur concours. Il enlève ses lunettes et on les transporte dans un musée où elles sont exposées à présent, où on les a mises après la mort de Pinochet. Pinochet est en train de mourir et on se dit : « Il faut déterrer les lunettes d'Allende. C'est le moment, paraît-il. Il faut aussi déterrer l'album de sa famille que sa nourrice a enterré. Nous, nous avons enterré Salvador ; elle s'est occupée de l'album de sa famille. Nous, nous portions son cercueil, comme s'il s'agissait du cercueil de Lénine. Vous avez vu le documentaire ? Oui, nous l'avons tous vu. Nous avons vu Staline, lui aussi. À propos, avez-vous lu ses œuvres ? Le Che les lisait. Il disait que la Tcheka était un modèle pour tous les révolutionnaires. »

On feuillette l'album d'Allende et on le voit un peu partout, même sur une plage. Pourquoi faut-il se photographier sur une plage ? Si vous ne possédez pas une belle silhouette, si vous n'avez rien de tel en votre possession, ce n'est pas la peine. Apparemment, Allende pose sur une plage ; pour un photographe ou pour son père, son oncle, son beau-frère. Il doit être beau, mais je n'ai pas vu ces photos immortelles. Et tous nos albums – les albums de ma famille – ont disparu, à propos, à propos. Je ne dis pas qu'ils n'ont pas laissé de traces : il y en a quelque part, peut-être ; dans un KGB quelconque. Moi, je ne les ai ni sous les yeux ni sous la main. Ils sont sous, quelque part ; sous ceci et sous cela, de sorte qu'il faut creuser la terre ou ce ou là. Je ne creuse rien et par conséquent, je n'ai rien car le roi Lear nous dit que rien s'adresse à rien et

même l'appelle. Si vous dites « rien », vous n'aurez rien. Si vous ne creusez rien, vous n'aurez rien non plus. Il faut creuser sans arrêt ; il faut devenir un un chien terrier pour avoir quelque chose. Vous avez une paire de mains et une paire de jambes. Vous vous dites qu'il s'agit de quatre pattes. Alors, vous vous mettez à creuser ; à la longue, vous déterrez quelque chose ; votre album de famille, par exemple.

Nous avons même fait des films. Je parle de ma famille et pas d'un groupe de révolutionnaires. Nous bougions en tous sens et sur tous les écrans où nous projetions ces films. À quoi bon bouger ? Nous étions à la mer Noire, et si vous êtes à la mer Noire, vous bougez, ne serait-ce que pour aller jusqu'à la mer et plonger dans son eau qui vous accueille avec des vagues qui sont parfois très vagues ; et parfois, elles ne sont pas vagues du tout. Et une de ces vagues anti-vagues m'a donné un coup sur une joue ; et ce coup a laissé des traces ou plutôt une trace que je vois quand je me donne la peine de regarder mon visage dans un miroir. Il paraît que Toscanini ne se regardait jamais dans un miroir. Alors, un des journalistes s'est mis à l'espionner. Un jour, il l'a surpris en train de se raser. Et bien, même en se rasant, Toscanini ne se regardait pas dans un miroir ; ou il ne se regardait pas tout court. Je me demande comment il se rasait, quel en était le résultat ; d'autant qu'il n'avait pas de rasoir électrique. Était-ce trop court ou trop long ? En tout cas, moi, moi, moi, je ne me regarde pas lorsque je me rase. Et tout le monde sourit lorsque ce tout le monde regarde le résultat de mon rasage, du passage de mon rasoir qui effleure mon visage.

J'interromps toutes ces discussions, toutes ces solutions qui n'en sont pas une ou un ou zéro. On n'interrompt un programme de télévision – même s'il agit d'une série ou d'un jeu – que pour vous annoncer qu'il y a encore une bombe quelque part et quelque chose est en train de s'écrouler. Je viens de recevoir un coup de fil. Un de mes amis m'a dit que mon meilleur ami avait subi une opération ; on lui avait enlevé un poumon en Israël. Il est vrai qu'en Russie les cliniques ne valent rien et mon ami habite toujours en Russie, malgré tout ; et il y a beaucoup de tout dans ce malgré. Musil pensait qu'il avait de très bons gènes ; je ne sais pas si mon ami le pensait ou non, mais ses gènes étaient à toute épreuve – et elles le sont toujours, quoi qu'il arrive –, sauf qu'il y a des épreuves qu'aucun gène ne peut supporter, quelle que soit sa patience, sa résistance. Cette épreuve arrive au galop et le gène craque, même s'il n'est pas en question : n'importe quel gène peut craquer à n'importe quel moment, même s'il n'y a pas d'épreuve, de preuve, de n'importe quoi ; à part la mort, comme d'habitude. Cette dernière arrive et dit ce qu'elle a à dire, même s'il n'y a rien à dire. J'ai écouté la voix qui me parlait du cancer des

poumons et je me disais que mon ami ne fumait plus depuis très longtemps. Aucun argument n'est assez massue pour persuader un cancer de ne pas envahir le corps dont on a besoin. Tout le monde et toutes les maladies ont besoin de notre corps qui se défend et ne se défend pas. Les corps sont toujours faibles ; ce sont des corpuscules, des crépuscules qui précèdent la nuit des temps. Si bizarre que cela paraisse, il y a trois jours je me suis mis à la recherche du *Requiem* de mon ami. Je l'ai trouvé grâce à ma volonté ; ma mémoire n'y était pour rien car elle ne s'était pas souvenue de l'endroit où je l'avais mis après mon déménagement. Je le trouve et je me dis qu'il est encore plus beau que ne le pensais ; et ma réflexion n'a rien à voir avec le cancer de mon ami car je ne suis pas encore au courant de ce que lui arrive à des milliers de kilomètres de ma nouvelle maison. S'agit-il de télépathie et d'un couloir grâce auquel nous communiquons avec nos amis involontairement et parfois à notre insu ? Même notre inconscient n'en sait rien ; mais il y a une particule qui sait tout sur nous, sur nos amis et aussi sur l'univers. Dommage que nous ne sachions pas où elle se situe. Elle est beaucoup plus utile que notre inconscient et tout ce qu'on y enfouit à notre insu ou peut-être avec notre concours. Nous nous disons qu'il vaut mieux exclure un événement de notre conscience et nous le reléguons dans l'espace où se trouve notre inconscient où notre mère fait l'amour avec notre oncle – à notre insu et aussi à l'insu de notre père.

Celui-ci n'en sait rien car il n'a pas l'habitude de poser des questions à notre inconscient. *Primo*, il ne sait pas que certains éléments de notre inconscient le concernent personnellement. *Secundo*, il ne croit pas à la psychanalyse et rit chaque fois qu'il entend ce mot. Et de temps en temps il demande à son fils si celui-ci n'a pas envie de le tuer. « Je sais que tu aimes ta mère, dit-il à son fils.

- Je vous aime tous les deux, dit le fils en regardant ses parents.

- Non, tu me détestes. En plus, tu as déjà tué un père, le tout premier père, le père primordial.

- Quand ?

- À l'aube de l'histoire. Tu l'as tué avec tes copains et vous l'avez mangé. Moi, tu ne me mangeras peut-être pas. Je n'en sais rien. On verra.

- Je ne vous mangerai pas, père. Je vous le promets. Ma mère ne vous mangera pas non plus.

- Tant mieux. Mangez plutôt un bon poulet, un poulet jaune des Landes.

- D'accord. Et comme accompagnent ? Quel accompagnement préconisez-vous, mon père, notre père ?

- Trois courgettes ou deux aubergines. Et si vous n'arrivez pas à vous retenir et vous mettez à manger mon corps, le corps du père, alors vous le mangerez avec des pommes de terre rissolées.

- D'accord, dit la mère.

- D'accord, dit le fils. J'ai besoin de votre sagesse. Je sais que je suis un bon à rien, mais si je vous mange, je serai sage.

- Et moi, je serai une sage-femme », dit la femme qui est aussi stupide que tous ceux qui ont l'habitude de jouer avec les mots de cette manière plutôt vulgaire.

Je pense à mon ami et je me dis que n'importe quel coup de fil risque de m'annoncer sa mort. C'est pour cela que je ne réponds plus au téléphone ; et je ne réagis pas non plus lorsqu'on sonne à ma porte. Et je ne consulte plus mon ordinateur, mes emails et les messages qu'on me laisse parfois sur mon portable. Et je me demande quels messages les autres laissent sur mon portable que je ne porte jamais.

Ce n'est pas la peine d'expliquer que l'on se demande toujours quelque chose ; et parfois on sait de quoi on parle et l'on connaît la réponse à la question que l'on est sur le point de poser. On la pose quand-même parce que l'on aime poser des questions, surtout si l'on connaît les réponses. L'art pose des questions ; on pose des questions et on se pose des questions. Notre époque ne se prête pas à ce jeu car on pense que l'on n'a pas le temps de poser des questions. On a tout le temps ; on n'a rien à faire. Et ce que l'on fait ne vaut rien, rien du tout. Ce n'est pas la peine et cela ne vaut rien ; et pourtant on donne des réponses, même si l'on ne pose et ne se pose aucune question. On donne des chiffres, des nombres ; on nomme quelque chose ou quelqu'un. La terre et la tête continuent à tourner.

## LE TEMPS NON-RETROUVÉ II

Je me demande pourquoi on n'a pas mangé Staline, ce père des peuples. N'importe quel peuple pouvait avoir un tel repas, à condition de reconnaître Staline et l'appeler « notre père ». Il était plus sage que n'importe quel sage vivant et même mort ; il méritait le nom de père beaucoup plus que n'importe quel père, soit sur terre, soit dans les cieux. S'il avait eu un fils, son fils aurait été plus que n'importe quel autre fils, que ce dernier soit aux cieux, sur terre, sur une croix, etc. Il avait une fille et cette fille était moins qu'une fille pour la bonne raison qu'elle n'aimait pas sa patrie. Elle s'est mariée avec un hindou et elle a quitté l'Union Soviétique car

elle pensait que la vie était plus douce ailleurs. Elle avait sans doute raison, mais par moments elle oubliait qu'elle était la fille de son père et que son père était le père des peuples, même après sa mort, même malgré le XXe congrès du parti communiste. Sa mémoire involontaire lui montrait parfois son père. Elle ne le voulait certainement pas ; puis, tout d'un coup elle le voit. Au lieu de la tante Léonie et de n'importe quelle madeleine – même la place de la Madeleine ferait notre affaire – elle voyait Staline dans toute sa splendeur et laideur, avec toutes les taches de variole, de vérole, et ainsi de suite. Sur son visage, il y avait aussi des taches qui correspondaient à celles qui, depuis son enfance, entachaient sa réputation. On dirait que tous les meurtres que sa conscience portait inconsciemment s'étalaient sur son visage dans un élan d'exhibitionnisme.

Entre-temps, Allende continue sa compagne électorale. Son nom figure sur tous les murs, même sur le mur de Berlin. Mais les Berlinois – les deux catégories de Berlinois – se disent que pour rien au monde ils ne voteront pour lui. John Kennedy qui était, lui aussi, un Berlinois, se serait sans doute dit la même chose, s'il avait été en vie. Moi, j'aurais dit « non », même si j'avais habité au centre du Chili, juste en face d'un mur semblable. J'aurais sans doute détruit ce mur à cette époque-là ; à l'époque où tous les communistes étaient des criminels, aussi criminels qu'Hitler et ses *assistants*. (On ne dit plus « secrétaire », à ce qu'il paraît.) Il devient le nouveau président et une fois de plus embrasse Castro qui, entre-temps, s'est rendu à Moscou. Il a prononcé un discours sans consulter des papiers et des bouquins que nos dirigeants utilisaient sans arrêt. Brejnev, en entendant un coup de sonnette, sortait un papier d'un tiroir de son bureau et lisait à haute voix : « Entrez. » Il lisait tout ce qu'il fallait qu'il dise ou plutôt ne dise pas ; il parlait et les feuilles s'envolaient. Et il n'y avait pas de souffleuse à proximité du corps de Brejnev qui continuait à perdre des feuilles. Oui, c'était des feuilles mortes qui exposaient une doctrine qui était morte, elle aussi. Tout était mort, mais le corps de Brejnev continuait à vivre, comme pour suivre l'exemple de Lénine et de son corps que l'on voyait dans le mausolée, si l'on se donnait la peine de faire la queue pendant une heure ou deux. La plupart du temps, on préférait les queues qui se terminaient en face d'un comptoir où l'on vous donnait quelques tranches de saucisson. Au mausolée on ne vous donnait rien, pas même la momie de Lénine, comme si les dirigeants soviétiques ne voulaient pas que leurs sujets soient aussi intelligents que Lénine. Mais eux, ils mangeaient sa momie, ils picoraient toutes les nuits, à l'abri des regards et de visiteurs qui étaient là pour regarder et pas pour écouter : la momie ne respirait plus. Elle ne ronflait pas non plus, contrairement à ce que prétend une légende que tout le monde apprend à l'école. « Lénine ronfle, donc il vit ».

Les dirigeants grignotaient donc le corps de Lénine et devenaient de plus en plus stupides parce que la viande de Lénine était déjà pourrie. Les médecins lui ont coupé un bras pour en extraire un peu d'huile. Ils ont réussi leur coup, mais cette huile, l'huile de Lénine, était rance – encore plus rance que n'importe quel beurre. Même le beurre soviétique était moins rance que l'huile léniniste. Il n'empêche que, pendant les rites soviétiques, on nous mettait dans la bouche un morceau du corps de Lénine. En tout cas, on nous disait qu'il s'agissait de son corps, même si l'on n'utilisait pas le terme « transsubstantiation ». Mais personne ne coupait les cheveux en quatre : les gens voulaient manger pour ne pas mourir de faim et les mots ne comptaient pas tellement. Si on leur posait la question suivante : « Croyez-vous qu'il s'agit du corps de Lénine ? », personne ne répondait « non ». Personne ne disait non plus que le corps de Lénine était plus délicieux que le morceau que l'on mettait de force dans notre bouche. Bref, personne ne disait rien et les dirigeants continuaient à parler, en disant que Lénine était plus vivant que n'importe quel vivant parce que nous mangions son corps, faute de mieux. Les matelots du cuirassé Potemkine ont refusé de manger de la soupe parce qu'il y avait des vers dans leur assiette. Le corps de Lénine grouillait de vers, mais personne n'osait dire qu'il n'était pas bon, qu'il aurait fallu le mettre au frigo avant de le service pendant les réunions du parti. On ne parlait pas ; on mangeait. Rappelons-nous le dicton russe : « Celui qui mange est un sourd-muet. » Il en va de même pour celui qui ne mange pas : peu à peu il perd l'ouïe et le don de la parole. Je n'ai aucune envie de retrouver le corps de Lénine, que ce soit grâce au concours de la mémoire involontaire ou à cause d'un élan masochiste.

J'imagine que certains mystiques russes seraient capables de s'imposer cette tâche. Ils portaient des *vérigui* qui sont les synonymes de ce qu'on appelle « haltères » ou « poids et haltères ». C'était leur façon de pratiquer ce sport qui a beaucoup d'adeptes en Russie et partout ailleurs. Ils croyaient que ces haltères et ces poids pouvaient venir à bout de leurs désirs, de leur libido insatiable qui les empêchaient de devenir saints. Ils ne voulaient pas laisser de traces sur la neige, ce que faisait ou plutôt ne faisait Seraphim Sarovski. Ils ne comprenaient pas que les pas qu'ils laissaient sur la couverture blanche que l'on appelle « neige » étaient dus aux haltères et à tous les autres poids qu'ils portaient le long de leur corps. S'ils s'en étaient débarrassés, ils auraient pu s'envoler et imiter le vol des oiseaux et des anges. Mais ils ne pensaient qu'au salut de leur âme qui dépendait des haltères.

Musil, lui aussi, comptait sur les haltères ; et pourtant il ne pensait pas à sa sainteté ou même au salut de son âme. Il y pensait peut-être, mais sa manière d'y prêter attention dépendait de son œuvre ; et de sa santé qui, comme il le pensait, dépendait des haltères et de la gymnastique à laquelle il consacrait un certain temps. Sa femme l'a trouvé dans la salle de

bains, inanimé. Il tenait une paire d'haltères et souriait. La mort est sans doute une délivrance, mais il est permis d'avoir des doutes à ce sujet parce que le salut de l'âme et la délivrance du corps ne sont pas au-dessus de tout soupçon. Musil est peut-être mort d'une thrombose ou de sa gymnastique. Churchill est mort, lui aussi, mais il n'est pas mort de ceci et de la même chose car il n'aimait pas les haltères ni le sport en général. On peut pratiquer un sport sans pour autant recourir aux haltères. Ce n'était pas le cas de Churchill.

Revenons à Allende, même si aucune transition ne permet ce retour : le documentaire qui parle de cet utopiste passe sous silence tous les sports et tous les haltères. Il a un musée et je ne sais comment il s'appelle et de quoi il parle aux visiteurs. Il parle peut-être de la révolution pacifique qu'Allende voulait imposer au peuple chilien car il pensait que ce peuple ne pensait qu'au socialisme à visage humain. En face de ce socialisme il y avait des capitalistes, des multinationales et des putschistes. Tous ces gens et notions avaient un visage inhumain et c'est pour cela qu'Allende combattait tout cela : ces notions, ces visages, ces corps, ces âmes ou leur absence. Bref, dans le musée qui se consacre au combat qu'Allende a perdu, on est censé admirer les lunettes que Salvador Allende portait le jour de sa mort. Les lunettes que l'on voit sous une cloche de verre sont cassées, cela va sans dire ; étant donné les circonstances de sa mort, de son suicide. Je n'ai toujours pas compris comment il s'est suicidé. Quelqu'un parle d'une mitrailleuse ou d'une Kalachnikov. En principe, on a recours à cette dernière pour tuer les autres. Si vous voulez vous tuer, d'habitude vous sortez un revolver de votre poche ou de votre attaché-case. Vous le sortez et vous le pressez soit contre votre cœur, soit contre une de vos tempes. Parfois, vous prenez votre temps avant d'appuyer sur un petit objet qui déclenche le processus de la mort. Mais Allende n'avait pas le temps : il fallait soit sortir, soit mourir tout de suite, sur le champ. Il a donc appuyé sur quelque chose et le coup est parti, comme on dit. Et tout est parti avec ce coup, grâce à lui, à cause de lui. Une sorte de délivrance est arrivé au galop. À présent nous voyons les lunettes cassées et le guide nous dit que c'est tout ce qui reste de notre utopiste. Mais ce n'est pas vrai : il y a encore l'album dont j'ai déjà parlé. Et un souvenir involontaire accompagne l'image de cet album dans mon esprit car je me dis qu'il n'y a aucun album de cette sorte que je pourrais montrer à la télévision ou même à un ami. Tous les albums de ma famille ainsi que les films tournés à la mer Noire et à la mer Baltique ont été détruits pas le KGB après mon départ définitif de mon pays natal. Au XXIVe siècle on ne comprendra pas de quoi je parle. Ouvrez n'importe quelle encyclopédie et ouvrez-la à la lettre K. Puis il faudra trouver la notion qui s'appelle « asile politique ». J'ai été condamné à sept ans de prison et tout ce que j'ai laissé à Moscou, dans mon appartement, a subi le supplice du feu dans le bâtiment du KGB, au sous-sol. Ce n'est pas drôle ; ce n'est pas drôle du tout. Et aucune

paire des lunettes cassées – et j'en ai cassé pas mal – n'est exposée au musée de l'homme, dans un des musées de l'homme. On pourrait dire que toute la terre est le Musée de l'Homme, mais il ne faut pas exagérer ; il ne faut pas oublier les femmes, les plantes et les chats. Et les chauves-souris, ne serait-ce qu'en l'honneur de Strauss.

Au Musée Lénine – pour une fois, il ne s'agit pas d'un musée de l'homme – l'on voit un manteau criblé de balles. Et toutes les balles qui ont criblé ce manteau se trouvent à ses côtés, dans un petit vase. Même au XXIVe siècle on saura que Madame Kaplan a tiré sur Lénine pour le tuer. Mais Lénine était un saint et par conséquent il a survécu à ses nombreuses blessures. À côté de ce manteau, il y a un crayon ou plutôt un bout de crayon. Inutile de consulter les dictionnaires et les encyclopédies : même au XXVe siècle tout le monde saura que Lénine a beaucoup écrit : livres, lettres, condamnations à mort. Si étrange que cela paraisse, il écrivait tout cela à l'aide de ce crayon, de ce bout de crayon. En écrivant, Lénine rongeait ce crayon car il vivait en compagnie du stress, ce qui n'est pas étonnant, étant donné le stress que n'importe révolution fournit à ses leaders. Et cette révolution-là a bouleversé le monde et ses fondations, comme dit W. B. Yeats. Les fondations s'envolent et il ne reste que la famine et un monticule de revolvers et de mitrailleuses.

À côté du bout du crayon, il y a quatre dents et les visiteurs posent toujours des questions au sujet de ces dents. À qui appartiennent-elles ? C'est la première question, et elle est encore plus stupide que les questions qui suivent. Nous sommes au Musée Lénine et tout ce que l'on trouve dans ce musée appartient à Lénine. Oui, tous les objets et toutes les dents appartiennent toujours à Lénine parce que, comme on disait en URSS, Lénine est beaucoup plus vivant que tous les vivants. Et même si l'on mettait tous les vivants au même endroit, ils seraient moins vivants que Lénine qui est mort, en principe. Mais nous ne faisons pas attention à ces principes disaient les guides et les dirigeants du parti. C'est pour cela que Lénine vivait encore et toujours ; et comme d'habitude. (L'eternel retour de la vie de Lénine.) La vie de Lénine et Lénine lui-même appartiennent à ma mémoire involontaire car je n'ai vraiment pas envie de m'en souvenir. Mais quand je vais à Moscou et vois son monument et même le mausolée, je succombe à une nouvelle crise de mémoire involontaire. Il s'agit d'un temps que je ne veux pas retrouver et je peux même ajouter que je ne le retrouverai jamais et pour rien au monde ; sauf si la mémoire involontaire continue à me faire des misères.

Les quatre dents que l'on voit au Musée Lénine se rapportent directement à ce bout du crayon ; d'ailleurs, l'on voit les traces de ces quatre dents sur ce bout, sur ce qui reste du crayon en question. En réalité, l'on ne voit que trois traces ou trois dents sur ce bout, et lorsque les touristes recommencent à poser des questions, le guide ou la guide leur répond que la trace de

quatrième dent se trouvait sur le bout qui a disparu à cause d'un officier de l'Armée blanche qui voulait détruire les souvenirs qui nous lient au guide de la Révolution et à son immortalité. Cet officier a voulu casser le bout en deux, mais un des gardiens de la Révolution a sorti un revolver de sa poche ou une Kalachnikov de son étui pour tirer plusieurs balles qui ne se trouvent pas dans le musée en question pour la bonne raison que ces balles ne valaient rien. Après tout, elles se trouvaient dans le corps d'un officier blanc, d'un aristocrate qui n'avait rien à voir avec la dictature du prolétariat. Par conséquent, ses dents et ses balles sont enterrées dans une fosse commune.

Allende était un vrai galopin. Dans son enfance et aussi dans son adolescence, il faisait de beaux discours et tout le monde l'écoutait car personne ne pouvait faire autrement. Dès qu'Allende et Lénine ouvraient la bouche, tout le monde lâchaient leurs instruments, leurs crayons et leur linge sale pour écouter les discours destinés à la métamorphose finale du monde. Kafka a écrit qu'à cause de ces révolutions, les individus allaient devenir des insectes. Mais les révolutionnaires de tous bords pensaient autrement. Ils disaient : « À présent nous sommes des insectes. Non, c'est un malentendu. Vous, vous êtes des insectes, mais nous savons de quoi nous parlons et pourquoi nous vivons. Nous vivons pour que la justice triomphe dans le monde entier ou dans un seul pays, comme disait Staline. Vous n'êtes que des insectes, mais vous serez tout si vous nous écoutez et prenez des Kalachnikov. Pour les utiliser à bon escient, il faut d'abord les sortir de leur étui. Avez-vous compris ?

- Quel étui ? disaient les insectes.

- Vous ne voyez pas les étuis ?

- Non, disaient les insectes.

- Vous êtes vraiment des insectes. Et ça, c'est quoi ça ?

- C'est ça que vous appelez 'étuis' ?

- Oui.

- Ah bon.

- Bon, bon. Maintenant il faut sortir les Kalachnikovs de ces étuis.

- C'est ça que vous appelez 'Kalachnikov' ?

- Vous êtes vraiment des insectes, rien d'autre. Et les Kalachnikovs sont les géantes de la montagne, comme disait Pirandello.

- Ah bon ?

- Ah bon. Maintenant il faut viser les capitalistes et les bourgeois. Êtes-vous prêts ?

- Où sont les capitalistes ?

- Aux États-Unis.

- Où sont les bourgeois ?

- Partout. Surtout en France. Il faut que vous vous exerciez au tir car certains de ces bourgeois sont petits. Il est difficile de les abattre si on n'est pas un tireur d'élite. »

Eux, ils faisaient de beaux discours. Moi, je racontais des histoires. À présent je ne raconte aucune histoire parce que les histoires n'existent pas. Il y a des instants qui s'entrecroisent parfois ; et parfois ils ne s'entrecroisent pas. Et si vous racontez une histoire, vous racontez des histoires ; et je ne vois pas pourquoi il faut raconter des histoires. Je suis réaliste et je suis un chroniqueur. C'est une chronique des instants que je m'offre à moi-même. En voici un ; je parle d'un instant. Je me souviens de la haine que je nourrissais pour les chansons que chantaient des manifestants. Cela se passait en Espagne, à la fin des années trente ; et j'entends les mêmes chansons – ou presque – lorsque je regarde ce documentaire sur l'ascension et la chute d'Allende. Tous ces manifestants sourient et chantent ; c'est ce que l'on nous montrait en URSS. Et je retrouve ces sourires et ces chants. Pour quoi faire ? Pourquoi perdre mon temps avec tout ça ? Pour me dire que j'avais peut-être tort, que Franco était un salaud ? Après tout, après tant d'années.

Même le mot « travailleur » ne me plaît pas et je trésaille lorsque quelqu'un dit : « Travailleurs et travailleuses ! » J'ai tort une fois de plus, d'autant plus que je suis un travailleur moi-même. Je suis un travailleur de choc. Il paraît qu'Allende était un libertaire. Alors, une fois de plus, j'avais tort lorsque je souhaitais sa mort, comme la plupart des Américains. Il parlait aux gens ; je parle d'Allende et je pense – involontairement, involontairement – à l'actuel président de tous les Français. Il serre toutes les mains qu'il voit autour de lui. Et s'il ne voit aucune main, il va à la recherche de cette main perdue. Il la trouve sur une plage, par exemple ; ou ailleurs. Et dès qu'il la retrouve, il la serre, au lieu de faire quelque chose pour l'économie de son pays. Et tout ce qu'il fait pour cette économie la déséconomise pour ainsi dire ; et cette déséconomisation porte atteinte à l'Union européenne qui tolère tout cela, pour une raison inconnue. Encore un discours involontaire.

On ne fait pas toujours ce que l'on veut. On veut faire quelque chose et on s'applique, on le fait ; on la fabrique, cette chose. Et puis la mémoire involontaire arrive et un oncle surgit des ténèbres. Pourquoi ? Parce que l'on mange un steak et que l'oncle en question adorait les steaks. Et il nous disait de temps en temps : « Il faut bien manger pour devenir grand. Et il faut manger de la viande saignante. » Du coup, on arrête de travailler parce que l'on se dit que l'on touche à l'éternité ou à l'immortalité. Il s'agit d'une œuvre d'art et la mort disparaît dans les coulisses. Non, on sort une Kalachnikov et on tue la mort pour qu'elle soit morte, comme disaient les poètes anglais. Ils ne le disent plus, mais cela n'a pas d'importance.

Je n'ai rien contre les utopistes et je regrette leur absence de nos temps modernes qui ressemblent toujours aux temps que Chaplin nous montre dans un de ses films. Allende était un utopiste et les utopistes ne peuvent survivre au milieu des capitalistes, de l'argent et pas loin des Américains qui détestent les communistes autant que moi et mes amis russes. Moi aussi, je suis utopiste sur les bords, quoique je ne pense pas que l'on puisse distribuer l'argent de la manière adéquate qui est censée récompenser les talents et pas les arrivistes. L'argent est nécessaire, mais ceux qui en ont veulent passer pour des humanistes, de sorte qu'ils prêtent plus attention aux pauvres, petits ou grands, qu'à ceux qui méritent toutes les attentions possibles et imaginables. L'accomplissement de cette idée est inimaginable, je l'avoue, car personne ne se soucie des vrais talents ; par contre, les faux talents prospèrent et fleurissent partout. Ce sont de vraies fleurs du mal et les mécènes qui les soutiennent ne sont pas les fleurs du bien, contrairement à ce que pensent leurs amis.

Les utopistes d'autrefois étaient plutôt respectables. Prenons Campanella, par exemple. Il ne comprenait pas pourquoi le soleil, un être chaud et cordial, pouvait supporter la terre et sa froideur. Quand vous voyez un tel objet tourner autour de vous depuis des millénaires, vous avez envie de l'éliminer. Et le soleil n'a pas besoin de s'exercer au tir pour le faire. Un peu plus de chaleur humaine, comme on dit, et le tour est joué ; la terre n'existe plus. Mais le soleil tolère la terre ; il tolère aussi les terriens, ce qui est encore plus incompréhensible.

Campanella tolère l'inceste, mais il ne va pas jusqu'au bout de cette indulgence, de cette tolérance parce qu'il n'autorise pas les fils à coucher avec leur mère. Il n'a rien contre la liaison que Musil chante et prise dans son roman ; et pourtant je ne crois pas que Musil avait besoin de sa permission pour permettre à son frère et sa sœur de franchir tous les obstacles et toucher, entrer, pénétrer, interpénétrer : elle était en lui, lui en elle. Puis ils regardent le ciel, la mer, le monde et ils ne comprennent rien à rien. C'est le même monde et la même mer ; et pourtant tout est différent. Le silence est différent, lui aussi. On dirait même qu'il ne s'agit plus d'un silence des sphères, mais d'un trou, d'un trou de mémoire cosmique. Et puis un souvenir involontaire arrive et tout se remet à sa place, à l'intérieur de son espace.

Il y a ceux qui prétendent que la ministre actuelle de l'éducation – je parle de nouveau gouvernement de la France – est une utopiste. Je ne le crois pas. Elle ne tolère pas l'élitisme qui est lié dans son esprit et aussi dans son projet aux langues étrangères, à l'allemand, au grec ancien et au latin. Moi, je ne pardonne pas au régime soviétique son orientation vers le communisme qui, d'après ce régime, n'avait besoin ni de latin ni de grec. Lénine a dit un jour que le latin ne servait à rien ; il a peut-être ajouté qu'il comptait opérer des changements dans le monde actuel – au début du XXe siècle – et pas à l'époque où l'empire Romain régnait sur

le monde. Et la Grèce ne lui convenait pas du tout car la démocratie et Athènes ne s'inscrivaient ni dans le cadre de la dictature du prolétariat ni dans celui du système où régnait un parti unique. À propos, ce parti était unique en son genre, en son mauvais genre.

Madame la ministre pense que les pauvres petits doivent préserver leur tête intacte : pas d'efforts, pas de compétitions, rien que la joie de vivre. D'après elle, il n'y a qu'un seul genre d'école : l'école buissonnière. Ce n'est plus la peine de chercher des buissons : ils sont plantés dans les salles de classes. Encore un jeu de mots facile qui tente les étrangers et ceux qui s'intéressent à l'étymologie. Moi, je jouais au football et aux échecs, lorsque je ne voulais pas affronter l'école et la stupidité de certains instituteurs. Vous pouvez jouer aux échecs sur les boulevards, surtout si vous êtes à Moscou dans les années soixante, mais il n'y a pas de buissons sur les terrains de foot. Bref, Allende a dit à la fin du discours adressé aux membres de l'ONU que nous ne pourrions pas être détruits, que nous saurions préserver nos idéaux. Il n'a connu ni le président français ni sa ministre de l'éducation. Il n'a pas connu notre monde non plus, notre monde actuel. Il n'a pas compris que ses considérations sur nos idéaux, la préservation de notre identité était plutôt inactuelles, comme disait Nietzsche. Je me demande quel discours il aurait prononcé à New York en 2015. En un sens, j'aimerais retrouver ce temps-là – le temps de Nietzsche, s'entend –, grâce à la mémoire volontaire ; grâce à la volonté tout court.

D'après les pseudo-intellectuels, comme Madame la ministre les appelle – le parti socialiste a la mauvaise habitude d'insulter tous ceux qui ne sont pas d'accord avec lui d'une manière ou d'une autre –, cette loi, ou cet oukase débouchera sur un nivellement par le bas. Mais on est déjà si bas qu'il n'y a plus rien à craindre. Nous sommes bas, nivelés, repassés ; nous sommes à plat. Nous avons perdu notre latin avant de le perdre pour de bon.

Je pense à mon ami malade et j'écoute des œuvres de Varèse qui me permettent de ne pas entendre les sonneries de malheur et aussi la tondeuse du perfectionniste qui s'est remis au travail après une petite accalmie ou une trêve. Bref, il travaille ; moi, je travaille aussi et le disque de Varèse fait le reste en me privant des nouvelles qui ne sont jamais bonnes, d'après les Anglais. Ils ont raison. En tout cas, à présent les nouvelles ne peuvent être que mauvaises ou même très mauvaises. Oïstrakh disait : « Les pirojki ne peuvent être mauvais. Ils sont soit bons, soit très bons. » Les nouvelles ne peuvent même pas être mauvaises. Elles l'étaient autrefois, parfois ; ce temps est à jamais révolu, comme disait Proust lorsqu'il était lucide et n'avait pas trop d'imagination. Mon ami est malade. Pourquoi ? D'où vient cette maladie ? Comme Musil, il a des gènes à toute épreuve : son père est mort à l'âge de quatre-vingt-dix-

sept ans. En Suisse et en Belgique il n'aurait pas vécu aussi longuement : rien que nonante-sept ans. Presque la moitié. Cela vaut la peine de vivre en France ; de ce point de vue. Je pense à ce qui se trouve à l'origine du cancer de mon ami ; je pense aux causes et aux effets, comme d'habitude. Pourquoi ne peut-on pas penser autrement ? Il n'y a ni causes ni effets. Tout à coup vous apprenez que vous avez un cancer et que les métastases ont déjà envahi votre corps. Alors, on vous dit que vous avez fumé toute votre vie ; et on vous rappelle le nombre de bouteilles de vodka que vous avez vidées, sans penser aux conséquences de vos actes. À présent les conséquences sont là, mais vous vous dites que ce raisonnement est trop facile car il ne tient pas compte des phénomènes inexplicables, imprévisibles – des effets qui n'ont pas de causes. Il y a des choses, des mots et des êtres qui vous tombent sur la tête, de but en blanc ; et vous n'y pouvez rien, comme d'habitude. Le monde a pris une mauvaise habitude et rien – même pas les prières – ne sont en mesure de l'en défaire. Vous vous promenez et une brique vous tombe sur la tête ; comme s'il n'y avait pas d'autres têtes de par le monde. Mais ce monde-ci – et peut-être même ce monde-là – s'acharne contre vous et vous n'êtes pas en mesure de contrecarrer ses desseins. Il n'y en a peut-être pas, pas du tout ; aucun monde ne pense à vous. Tous ces mondes, qu'ils soient « ci » ou « là », ne tiennent pas compte de votre existence. Ils jettent des briques et divers artefacts ; du coup, vous ne vous promenez plus. Mon ami allait au Tibet ; c'était un grand voyageur. Il a toujours été un grand voyageur, mais on me dit que ses voyages se dérouleront dorénavant dans sa tête : on ne voyage pas facilement avec un poumon, surtout dans les montagnes où l'air n'est pas aussi généreux que dans la plaine. Et la source, l'origine du cancer dont mon ami souffre au point de se faire opérer ? C'est un compositeur très doué, pour ne pas dire génial. À la télévision russe, quelqu'un a dit : « Aujourd'hui, il n'y a pas de génie. Mais s'il y en a quelques-uns, M. en fait partie. » Il n'est pas reconnu à sa juste valeur et il le sait : ce genre de choses saute aux yeux, même si l'on s'aime outre mesure, comme mes voisins. Et cela vous ronge jour et nuit ; et le seul remède contre ce mal psychologique est le bavardage. Vous vous plaignez sans arrêt ; vous avez des bobos partout et personne ne reconnaît vos chefs-d'œuvre, à part votre femme et vos enfants ; et quelques amis qui vous veulent du bien. Et l'un de ces amis peut dire à la télévision russe que vous êtes génial, mais cela ne suffit pas. Mon ami a dit un jour : « Je veux qu'on érige un monument sur ma tombe avec cette inscription : 'A M. de l'humanité reconnaissante'. » La Russie n'est pas le monde entier, surtout s'il agit de la télévision et pas de l'homme de la rue. En ces circonstances, il ne faut surtout pas se bercer d'illusions. Il ne faut travestir ni faits ni la réalité en se disant que les défaites sont des victoires et que l'on vous fête déjà, au lieu de vous ignorer. Il est plus facile de dire que personne ne comprend rien que de reconnaître que vous échouez à tout bout de champ. C'est cela la

réalité, hélas, et il vaut mieux ne pas la travestir ; sinon bonjour les dégâts ou plutôt un cancer. Et il ne faut pas avoir peur de se plaindre. Montaigne nous conseille de crier, si nous avons mal au ventre ou ailleurs. Il faut crier – sur les toits et ailleurs. Si vous triomphez, ce n'est pas la peine de crier car la foule ou les intellectuels tiennent compte de vos triomphes. Mais si vous avez des soucis, si l'on ne vous remarque pas, il faut crier et même gémir. J'ai connu trois sœurs ; elles étaient assez âgées. L'une se plaignait sans arrêt car elle avait mal partout ; en tout cas, elle le prétendait. Elle est morte à l'âge de quatre-vingt-treize ans. La deuxième se plaignait de temps en temps, mais pas tout le temps – à la différence de sa première sœur. Elle est morte à l'âge de quatre-vingt-sept ans. La troisième ne se plaignait pas. Elle est morte à l'âge de soixante-quatorze ans.

Hier, j'ai livré une vraie bataille. Le jardinier de mes voisins recommence de plus belle ; moi, je sors les haut-parleurs pour les installer dans le jardin, en face de la maison de mes voisins. Et je mets le disque de Varèse dont j'ai déjà parlé à plusieurs reprises ; ou à une reprise. Mes voisins sont bombardés toute la journée ; et s'ils ne sont pas là, c'est le jardinier que je bombarde. Je bombarde le jardinier, sa femme et leurs enfants qui aiment se promener dans le jardin en criant. Je n'ai rien contre les cris des enfants : ils ont tous les droits de jouer, de se battre, de se pincer, de se tirer par les cheveux. Et je ne les prive de rien car les enfants doivent aimer la musique de Varèse. Ils ne comprennent pas les derniers quatuors de Beethoven, mais Varèse leur rappelle le bruit qu'ils font en jouant et ils aiment le bruit, d'une façon générale. Le jardinier qui s'appelle Adam sans Kadmon, aime le bruit, lui aussi ; mais il aime *son* bruit qui n'a pas grand-chose à voir avec Varèse. Il en va de même pour Ève qui s'appelle ainsi en l'honneur d'Ève. Pourquoi ? Parce que, d'après la papesse Jeanne, Ève a pris l'initiative dans le domaine de la connaissance, tandis qu'Adam ne voulait rien savoir du tout ; un peu comme saint Paul et les mystiques en général, surtout s'il s'agit des mystiques russes. Ils écoutent donc tous les œuvres bruyantes de Varèse ; moi, je me promène pendant ce temps-là, ce qui ne veut pas dire que je n'aime pas la musique de Varèse. La veille, mon jardinier à moi était chez moi pour embellir mon jardin et ma vie. Il a une camionnette où il met sa brocante, comme il dit, si bien que sa camionnette est plus spacieuse que ma voiture. C'est pour cela que nous nous mettons dans sa camionnette pour aller au supermarché où j'avais acheté une piscine gonflable. C'est peut-être une baignoire où l'on est censé se prélasser en exposant son corps aux bienfaits du jacuzzi. Comment ça s'écrit ? Pour une fois, mon correcteur ne m'aide pas et je suis perdu. Mais tout le monde comprend de quoi je parle, même si une partie de ce monde ne jouit pas de

mêmes bienfaits, de même jets d'eau. En rentrant, nous trouvons un camion stationné devant mon garage ; comme d'habitude. Mon jardinier klaxonne ; il klaxonne une fois, deux fois et même trois fois. Personne. Il klaxonne une quatrième fois et Ève fait son apparition dans la partie du jardin qui voisine avec le portail. Ensuite c'est le tour d'Adam, de sorte que l'on retrouve le temps et même le temps perdu. Pas tout à fait, pas tout à fait : au Paradis, il n'y avait ni camions ni camionnettes. Et personne ne klaxonnait au Paradis. Un peu plus tard, c'est le camionneur qui fait son apparition. Il insulte mon jardinier en disant : « Je stationne où je veux. Tu peux appeler la police.

- J'appellerai Robert, dit mon jardinier.

- Tu peux appeler tout le monde, dit le camionneur.

- Et j'enverrai une plainte à la police.

- Fais ce que tu veux. Je m'en fous. »

Le camionneur déplace son camion et la camionnette de mon jardinier se met à sa place. « Je connais cette société, dit mon jardinier. J'y ai travaillé il y a une dizaine d'années. J'ai claqué la porte, mais on ne m'a pas donné mon salaire. Alors, j'ai dit au patron : 'C'est ton camion qui est mon salaire.' Je me mets au volant, je roule vers une colline et laisse le camion tout seul. Il termine son chemin au pied de la colline. Maintenant, écoutez ce que je dirai. » Il téléphone à la société en question et dit qu'on l'a insulté et qu'il porterait plainte. Ensuite, il donne à une quelconque secrétaire le numéro de la plaque du camion en question et l'affaire est réglée. Le tout ressemble à un opéra de Puccini ; ou sonne comme Leoncavallo, comme diraient les Franglais. « C'est comme ça qu'il faut agir », dit mon jardinier. Sa réplique sonne comme le *rusticana* de Mascagni.

## L'AMOUR, TOUJOURS

L'amour n'est pas toujours, contrairement à ce que disent les rimes et certains poèmes. Vous tombez amoureux, mais vous ne tenez pas le coup car il n'est pas facile de tenir le coup lorsqu'on n'est pas seul. Vous faites une déclaration d'amour et du coup vous vous rendez compte que quelqu'un compte sur cet amour et manifeste des exigences liées à ce sentiment, à cette promesse. « Je t'aimerai toujours, quoi qu'il arrive. » C'est ce que vous dites et vous n'entendez peut-être pas la réponse ; mais vous sentez un corps qui soudain se colle contre votre corps et du coup vous n'êtes plus libre. On peut le savoir et beaucoup de philosophes le savent. Ils nous parlent de liberté et des conditions qui précèdent la liberté, cette conquête qui, de temps en temps, s'avère difficile – à un tel point que vous renoncez à la liberté et dites simplement :

« Laissez-moi tranquille. Ma liberté se limite peut-être à un sommeil profond. Mais ça me suffit, d'autant qu'après ce sommeil, je fais la grasse matinée et parfois elle dure des heures. »

Il est vrai que la liberté de sommeil est très importante ; parfois elle est bien plus importante que la liberté de parole. Vous dites que votre président est un con et personne ne vous met en prison. Mais le président en question continue à faire des conneries, quoi que vous disiez ; et de ce point de vue, il vaut mieux dormir que parler. Vous dormez un petit coup ou un grand coup et vous oubliez les conneries du président. L'oubli est un acquis de la liberté, contrairement à ce que pensait Proust qui ne faisait que se souvenir, se souvenir, et ainsi de suite. Mais la suite ou sa suite ne contenait pas l'oubli et c'est dommage, comme disent les lecteurs qui veulent oublier le temps présent et même les temps futurs ; qui veulent oublier tout et tout court ou plutôt tout long. Cette longueur est censée couvrir à la fois l'espace et le temps, et il ne reste plus rien, de sorte qu'il n'y a plus rien à retrouver. Sauf le paradis peut-être ; ou l'éternité, comme disait Rimbaud.

Donc, vous tombez, amoureux, et puis vous tombez hors de cet amour. (Nous savons qui dit cela dans sa langue maternelle.) C'est trop tard. Votre compagne ou votre compagnon vous dit qu'elle ou qu'il a perdu beaucoup de temps avec vous, si bien que vous lui devez une somme importante car le temps est de l'argent et vice versa. Vous vous éloignez de l'amour ; ce processus d'éloignement continue de plus belle. Et puis vous recevez un coup de fil de l'avocat de votre compagne ou de votre compagnon qui vous dit que vous lui devez un million de dollars parce que son client ou sa cliente est sous un choc psychologique, psychique et même physique. « Vous lui avez dit : 'L'amour, toujours' et vous en avez fait le serment. Et maintenant vous oubliez ce serment, comme si c'était une simple parole en l'air. Votre conduite provoque un choc qui risque de détruire la santé de ma cliente et celle de ses parents, de ses neveux et de ses petites nièces. » Vous payez une fois de plus, et cette fois et ce plus ne sont pas derniers, certainement pas. Vous continuez à payer et vous êtes ruiné. Vous voulez tomber amoureux une fois de plus car la vie sans amour est un visage sans moustache, comme disent les Français. Il y a des femmes qui portent des moustaches, mais ce n'est pas aux femmes ou plutôt à ce genre de femmes que les Français pensent lorsqu'ils entament une conversation qui est censée rouler sur les moustaches. Je crois que les Français parlent aussi de soupes à cette occasion, mais les femmes sont plus intéressantes, plus importantes que n'importe quelle soupe. Et si vous ne le dites pas, les féministes vous mettront en prison.

Vous voulez donc tombez une fois de plus ; encore plus bas, cette fois. Hélas, vous ne pouvez vous le permettre car vous n'avez plus d'argent. Comment voulez-vous séduire une femme si vous n'avez pas un sou, sans parler d'euros ? Vous êtes très beau ; vous êtes même

un génie. Et vous vous dites que vous avez toutes les chances d'épouser une reine de beauté que vous trouverez en Amérique Latine – au Venezuela, par exemple. Mais vous ne pouvez vous acheter un billet pour la bonne raison que l'argent dont j'ai parlé tout à l'heure est ailleurs et pas sur votre compte ou dans votre coffre-fort. Vous vous morfondez et envisagez de vous suicider. Pendant ce temps-là – cela dure un petit moment car il n'est pas facile de se suicider – les oligarques russes débarquent en Amérique Latine et raflent toutes les reines, les unes après les autres. Et vous, vous restez avec votre nez, comme disent les Russes, les mêmes Russes. Ils ne le disent peut-être pas à leurs reines qui ne parlent pas leur langue maternelle, mais ils se rattrapent en compagnie de leurs amis, à Moscou et à Pétersbourg ; de sorte qu'il y a une multitude de nez en Russie, même si on laisse le nez de Gogol tranquille et de côté.

C'est pour cela qu'on dit que l'amour n'est pas toujours pour toujours ; ou à tout jamais, si vous préférez. Parfois, il n'est pas du tout, même si votre cœur vous ne parle que de cela ; jour et nuit, jour et nuit. Mais il n'y a personne dans votre lit, à part vous-même et parfois ce n'est pas suffisant, surtout si, d'habitude et presque chaque nuit, vous êtes en proie à une série de cauchemars. En principe, on doit réveiller celui qui pleure et crie dans la nuit, dans son sommeil. Il risque de se faire mal – de s'étouffer, par exemple. Les sanglots vous secouent et puis les larmes ne coulent plus. Il est vrai que vous ne pouvez le constater, mais cela n'a pas d'importance parce que l'étouffement et la mort ne dépendent pas de votre conscience, de votre connaissance. Il paraît qu'il vaut mieux mourir dans son sommeil, mais pas à cet âge-ci, pas tout de suite. C'est ce que vous vous diriez, si vous étiez éveillé. Vous ne l'êtes pas et les larmes accompagnées de sanglots vous étouffent une fois pour toutes. Et même si vous croyez en Dieu et en votre propre résurrection, il n'est pas certain qu'un jour vous vous réveillerez quelque part. Vous vous dites qu'il vaut mieux se réveiller quelque part que ne se pas réveiller du tout – même s'il s'agit de l'enfer. « D'accord, dites-vous, dorénavant je vivrai en enfer. Mais je vivrai, je vivrai. Et il n'y a rien de plus important que la vie. Même l'amour est moins important. D'ailleurs, les morts ne s'aiment pas. Ils n'ont pas cette possibilité. Si vous vivez, vous avez toutes les possibilités à votre disposition. Certaines possibilités demeurent impossibles et ne se réalisent pas, mais ça n'a pas d'importance parce qu'il y en a d'autres. La vie est un grand possible, comme a dit quelqu'un. Ou un grand impossible, comme a dit quelqu'un d'autre. »

Bref, vous êtes amoureux et parfois l'amour que vous éprouvez ne concerne que le corps de votre partenaire, qui n'est pas encore votre partenaire, à dire vrai. Pour qu'il ou elle soit votre partenaire, il faut lui parler ; et s'il ne s'agit pas d'une prostituée – et il ne faut pas oublier qu'il y a des prostituées de l'âme, pas uniquement du corps – vous êtes presque obligé de faire une grande déclaration d'amour. Et vous feriez mieux de promettre à votre compagne virtuelle que

vous l'épouserez tôt ou tard ; pas sur le champ, peut-être. D'ailleurs, il vaut mieux peut-être ne pas le dire parce que votre partenaire virtuelle risque de vous dire : « Très bien. Je serai à toi après la cérémonie du mariage. » Il est vrai que vous pouvez rétorquer que vous n'achetez pas un chat dans un sac, comme disent les Russes ; ce sont surtout les oligarques qui le disent. Autrement dit les milliardaires. Quant à vous, vous dites qu'avant de vous lancer dans une aventure de grande envergure – vous pensez au mariage –, vous aimeriez en savoir un peu plus. Vous voulez dire que vous voulez savoir à quel corps, à quel cœur et à quelle âme vous aurez affaire pendant de longues années, voire toute votre vie. Et pour cela, vous avez besoin de passer quelques heures, voire quelques jours, en compagnie de ce corps, etc. Et vous invitez cette compagne et sa virtualité, sa potentialité chez vous où une caisse de champagne vous attend tous les deux, tous les trois, tous les quatre : si l'on compte tous les cœurs, et toutes les âmes, on arrivera à un nombre astronomique.

Je me souviens qu'au commencement de notre histoire était sa voix, la voix de Lisa. La même voix se trouve à la fin de la même histoire ; et pourtant j'espère que ce ne sera pas la fin. Le mot « fin » est lié surtout aux cancers, aux accidents de toutes sortes. On voit un cadavre sur la chaussée et on dit : « C'est fini. » Et puis on ajoute : « C'est fini pour lui. » On veut dire par là que c'est fini pour le cadavre et pour ce qu'il représente encore dans ce monde. Comme si, en l'occurrence, on avait besoin d'un représentant ; ou d'un cadavre. On peut disparaître sans laisser de traces, comme si l'on était Taoïste ou masochiste. Tout le monde veut laisser des traces soit dans les livres d'histoire, soit dans ses propres livres. Vous, vous disparaissez sans laisser quoi que ce soit ; à part un regret peut-être. On se pose des questions sur l'identité de celui ou celle qui émet ce regret, le matérialise par l'intermédiaire de sa voix. Mais un cadavre, quel que soit ce cadavre, ne s'intéresse plus ni aux identités ni aux identifications. Qu'on l'identifie ou non – quelle importance ! Il n'a pas eu de chance et ceux qui le regardent ou fouillent dans ses poches, ont de la chance car ils sont encore à la surface de la terre, comme on dit. Comme si c'était le meilleur endroit de l'univers. Ce n'est même pas la meilleure surface ; on se le dit quand on y pense, quand on pense aux surfaces. Et puis on approfondit ses pensées et l'on se met à penser aux cubes et même aux figures à quatre dimensions. Puis on passe à la cinquième dimension et l'on se dit qu'il s'agit de l'éternité. Et la sixième dimension – d'après quelqu'un – est le tout ; et le tout est le rien.

Les voix vieillissent rarement. La voix de Lisa n'a pas vieilli, à en juger par la transmission de cette voix que la ligne téléphonique et mon appareil ont entrepris pour que je

puisse entendre les pensées et les souhaits de mon amie de toujours, mon amour de toujours. Et pourtant je ne dois pas dire que je l'ai toujours aimée car ce ne serait pas vrai ; ce qui ne veut pas dire que je dise toujours la vérité et que nul mensonge n'a jamais sali ou terni mes lèvres. Les mensonges franchissent le seuil de ma bouche et ne laissent aucune trace ni sur mes lèvres ni ailleurs ; et l'air que je garde un instant dans mes poumons ne sait pas à quoi il servira : à un mensonge ou à une vérité sans faille. Il servira peut-être à une vérité avec faille car il y a des vérités partielles, même si nous ne visons que la Vérité Absolue qui doit nous garantir l'éternité et une sorte de sphère où l'on pourrait garder les pensées les plus illustres, les trésors de l'humanité. Il est vrai que n'importe quelle voix perd ses pouvoirs si elle n'est pas soutenue par un rythme approprié et une mélodie qui à la fois suit et révèle les sentiers de nos pensées. Même si nous ne pensons pas du tout et par conséquent nous n'existons pas, la mélodie peut nous rendre une sorte d'existence qui, quoique privée de la pensée digne de ce nom, a le droit de nous éveiller à la vie que nous continuons à vivre et à apprécier même s'il n'en reste que les instincts, le laisser-aller. Pourquoi ne pas jouir du hasard, de ce courant qui nous emporte et nous amène Dieu sait où ? Pourquoi faut-il toujours commander et se tenir près d'un gouvernail ?

Il est facile de dire qu'une voix vous caresse ; il est plus difficile de le faire. Lisa le faisait sans effort, sans peine, comme si elle feuilletait une sorte d'Assimil où tout se faisait sans peine et tout était léger, léger ; des petites histoires qui sont grandes parce qu'elles caressent. C'est à des moments comme ça que l'on comprend à quel point les caresses sont importantes. Il ne suffit pas de mettre la main sur l'épaule de quelqu'un ; il faut caresser ce quelqu'un en commençant par l'épaule. Vous la caressez et ensuite votre main descend, descend ; peu à peu, cela devient indécent, aux yeux de certains. Mais ces yeux ne comptent pas ; ces certains non plus, de sorte qu'ils sont incertains et presque invisibles. Lisa dansait au-dessus de moi ; j'étais assis par terre. Il n'y avait pas de mer dont Musil parle en parlant de l'union du frère et de la sœur. Il n'y avait même pas de ciel car le ciel n'est pas toujours au-dessus de nous ; ni au-dessus des toits. Il y a d'autres cieux, comme dit José dans l'opéra de Bizet ; comme il dit, comme il fait. Parfois il faut tuer quelqu'un pour retrouver ces autres cieux.

Après notre première rencontre au septième ciel, j'ai vu mes amis, et je leur ai dit que je ne savais pas comment je pourrais vivre sans elle ; comment je vivrais si elle me quittait. Souvent, on parle des séparations quand tout ne fait que commencer. On pense souvent à l'autre bout du chemin, comme si tout était déjà fait, accompli ; comme si tous les faits étaient étalés devant nous. Rien n'est étalé encore et le tout ne sera jamais étalé. Il y a des bribes par-ci, des bribes par-là ; au lieu de les regarder, de les étudier, on pense à d'autres bribes, à d'autres

existences et même à d'autres cieux. Il vaut mieux peut-être penser à ce que l'on a devant soi et même derrière, sans pour autant essayer de retrouver le temps perdu qui ne vaut pas grand-chose. Vous avez quelque chose ; vous prenez cette chose, cet être, et vous les caressez. Et puis vous multipliez tout cela et continuez votre caresse, répandez votre tendresse. C'est ainsi qu'il faut vivre, comme disent les sages. Mais ils ajoutent que l'on ne sait pas vraiment s'il faut vivre ou non. Il faut sans doute mourir dans cette vie pour y vivre ; ou vivre ailleurs. Si vous ne mourrez pas, vous ne vivrez pas. Si vous ne vous endormez pas, vous ne vous réveillerez pas. Et il faut vous réveiller, comme on dit. Vous êtes déjà endormi et vous ne comprenez rien à rien, même si vous êtes un mathématicien de renom. Les renoms ne comptent pas ; les noms n'ont plus car vous n'êtes pas encore éveillé et par conséquent vous ne connaissez pas la nouvelle vie. Il faut renouveler la vie tous les jours pour qu'elle vaille la peine d'être vécue ; et patati et patata. Il y a trop de patati et de patata dans la vie, qu'elle soit nouvelle ou ancienne. D'ailleurs, il n'y a que cela, que des pata et que des pati, des Patti, des Patti.

On ne sait jamais si l'amour durera ou non. C'est pour cela qu'il vaut mieux ne pas aimer ; il suffit de caresser les corps, les âmes et aussi les patati – tous les patati que l'on trouve sur son chemin. Une fois que ces patati sont finis, on s'attaque à d'autres patati, à d'autres cieux. Je pensais que je n'aimais pas Lisa, mais je la caressais et je subissais ses caresses. On dit qu'il faut agir et non subir. Je ne suis pas d'accord, comme si j'étais un mystique. Ils disent qu'il faut accepter ce qui se passe ; et il se passe beaucoup de choses, comme ils disent. Ils disent aussi que rien ne se passe parce que Dieu est immobile et si l'on est en Dieu – et ce n'est pas la peine d'ajouter que l'on est dans Son For Intérieur – on ne bouge pas. Tout se passe sans se lasser et sans bouger. On ne bouge pas et cela se passe ; et cela passe. On laisse passer les choses et certains appellent cela « amour ». On subit l'amour ; on n'agit pas car c'est l'amour qui agit. On le laisse agir car on sait – et c'est la seule chose que l'on sache vraiment – que l'amour sait mieux ce qu'il faut faire et ne pas faire. Il le sait mieux que n'importe quelle connaissance, même s'il s'agit de la connaissance de Socrate.

Je me souviens d'un jour où je préparais un récital. Lisa était au lit et elle écoutait ce que je faisais au piano. Je jouais mal et je savais que je ne jouerais pas mieux, même si je décidais de travailler  mon piano vingt-cinq heures sur vingt-quatre, comme disait un de mes amis. C'est ainsi qu'il créait son éternité personnelle. On pense que pour le faire, pour créer cette éternité, il faut simplement dépasser le temps, franchir sa frontière. Le temps sans frontières s'appelle « l'éternité » ; c'est ce que l'on pense d'habitude. Mais l'éternité n'est pas un dépassement du temps ; elle n'est pas non plus personnelle. L'éternité personnelle est trop courte pour que l'on s'en occupe sérieusement, ce qui ne veut pas dire qu'il faut penser à l'éternité universelle. On

dit aussi que l'éternité est un instant qui dure toujours – comme l'amour, apparemment. Cet instant, on l'a déjà vécu et dans la vie courante il court à sa perte pour se perdre parmi d'autres instants dans le domaine qui s'appelle « le temps perdu ». On perd son temps en essayant de retrouver cet instant et ses confrères, à moins que l'on n'écrive un roman génial. Mais on n'écrit pas toujours des romans géniaux.

Lisa était au lit ; elle était à l'écoute des sons que je créais en appuyant sur les touches. Je tapais n'importe comment, mais elle m'écoutait, au lieu de se mettre debout et de me montrer son corps. Si elle avait été nue devant moi, je me serais arrêté de jouer, ce qui n'aurait pas nui à la qualité de mon récital à venir car rien ne pouvait lui nuire. J'ai joué très mal, malgré le fait que le récital ait eu lieu dans ma ville préférée, dans mon Pétersbourg. Je le regrette amèrement, à présent, au futur, au passé. J'aurais dû la regarder, au lieu de jouer en pure perte. Il y a eu trop de pertes ce jour-là. Je perdais les instants et son corps qui s'inscrivait dans ces instants avant de disparaître pour toujours, de sorte que je me demande maintenant si son corps est toujours le même. Les voix changent rarement, mais les corps grossissent et deviennent difformes ou uniformes : vous voyez une forme et pas un corps. Vous voyez une boule, une bulle qui n'a ni jambes ni seins ni rien. J'espère que Lisa continue à prêter beaucoup d'attention à la forme. Je ne pense ni aux aérobics ni même au jogging qui parsème les chemins que je suis en me promenant tous les jours. Au cours de chaque promenade, je vois deux ou trois joggeurs ; parfois, il s'agit de jolies femmes qui courent le long de nos rues presque nues. En tout cas, on peut voir et admirer leurs jambes ; et je les admire dans la mesure du possible. Je me retourne sans me soucier des autres promeneurs qui doivent se dire que je suis vicieux et pervers. Je ne suis ni l'un ni l'autre. Je suis simplement un homme qui se retourne car il continue à vivre et à mourir ; sinon ce n'est pas la peine, comme on dit. Sinon ce n'est la peine ni de vivre ni de mourir.

J'espère que ses jambes et le reste de son corps – je parle toujours de Lisa – gardent leur charme et leur délicatesse malgré la vieillesse qui nous attend tous. Elle ne m'attend plus parce que je suis à sa disposition : je suis venu à son appel. D'ailleurs, elle ne m'a même pas appelé. Je venais, je venais, je venais ; on peut dire que ne faisais que cela. Je venais, je venais, je venais. Je suis venu ; je suis arrivé à bon port. Si l'on prête attention aux mots, comme disaient Sartre et tous les autres, on est tenté d'ajouter que l'on ne sait pas vraiment si l'on est arrivé à bon port ou à mauvais port. Lorsque les Russes entendent quelque chose de ce genre, ils disent « *slovobloudié* », ce qui veut dire que les mots se prostituent et que vous couchez avec eux, au lieu d'annoncer des vérités éternelles qu'elles contiennent en leur sein. Très bien, très bien. Vous coucher avec les mots, mais pas à la manière de Sartre car vous ne faites rien à sa manière ;

autrement dit, vous n'êtes pas un sartromaniériste car il ne vaut pas la peine de l'être ou de le devenir. D'ailleurs, ce n'est pas la peine non plus de devenir un sartromasochiste et même un sartrohédoniste. Il vaut mieux être un sarkoziste, comme on dit aujourd'hui. Je ne sais pas ce que l'on dira au XXIVe siècle. On ne dira sans doute pas Sarkozy. On dira peut-être Sartre ; et encore, et encore. Je ne suis même pas sûr que l'on dira « et encore ». Il n'y aura peut-être plus d'encores. Il y aura peut-être des toujours ; et des amours, cela va sans dire.

Dans quelques jours, je verrai Lisa dans ma demeure chaste et pure ; plus ou moins, en tous cas. Je ne suis plus un partisan de la libido ; en tout cas, je ne suis pas son inconditionnel. Cela ne veut pas dire que cela dépend des conditions où je me trouve. Oui, je me trouve dans ce groupe de conditions et je me dis que je ferais mieux de lire un livre de Whitehead, au lieu de perdre mon temps en compagnie d'une femme qui ne mérite ni mon temps ni mes lectures, ce qui revient au même : mes lectures sont mon temps. Pas l'argent ; un peu, un peu. Actuellement, Lisa est mariée et cela va presque de soi car elle vit en Belgique ; elle s'est installée en Belgique à la fin du siècle dernier, au fins fonds de ce siècle-là. Pour le faire, il fallait chercher un étranger et Lisa le faisait car elle voulait quitter notre pays natal, ce qui était nécessaire et fatal, en quelque sorte. Elle a trouvé un Belge et ce Belge l'a épousée ; et elle, elle a épousé ce Belge. Quand il s'agit d'un mariage blanc, il faut répéter plusieurs fois de quoi il s'agit et qui épouse qui et même comment ; sinon on ne comprend rien. Lorsqu'il s'agit d'un mariage naturel, organique ou bio, on dit simplement : « Ils s'aiment d'un amour tendre et éternel. » On ne dit même pas : « Lisa est en train d'épouser Matousafa. » On ne dit rien et on n'applaudit pas non plus car on se consacre entièrement aux caresses, qu'elles soient verbales, corporelles, intellectuelles, etc. Parfois, on a besoin de parler de ces etc., si l'on est résolu d'épuiser toutes les possibilités que les mots nous offrent. Mais comme dit Gourdjiev – pour une fois, Sartre n'est pas là, Dieu soit loué – : « Il y a des possibilités qui resteront toujours dans le domaine des possibilités car même l'éternité n'y peut rien. Elle n'arrivera jamais à les matérialiser. Malgré son éternité, *mind you*. » Parfois, Gourdjiev parlait anglais. C'était un homme remarquable, comme disait Peter Brook ou un autre réalisateur qui lui a consacré un film. Je parle de Gourdjiev et de sa consécration. Peter Brook est consacré de toute façon, mais je ne suis pas sûr que l'on parle de lui au XXIVe siècle. Je ne suis même pas sûr que l'on parle de lui au XXIIIe siècle : les siècles passent et ils se lassent, si bien qu'ils ne retiennent pas tous les noms, tous les mots. Quand vous êtes fatigué, vous ne retenez rien en dehors de votre fatigue ; et encore. Parfois, vous ne retenez même pas votre fatigue ; c'est elle qui vous retient.

On ne s'est pas quitté, pas vraiment. Il est vrai que l'on peut discuter indéfiniment à propos de ce qui est vraiment par rapport à tous les faussements que l'on imagine dans un

cauchemar éveillé. On ne se voyait plus, un point c'est tout. Il y avait un point quelque part ; moi, je le savais et je le sentais, un peu malgré moi. Je ne voulais rien sentir à ce sujet car je ne comprenais pas pourquoi je ne voyais plus cette femme qui était tendre et dont la tendresse débordait tous les cadres : celui de mon corps, celui de mon appartement et celui du monde peut-être. Quoi que l'on dise à propos de l'espace, on finit par le débordement du monde, ce qui est tout à fait logique. On déborde le monde et parfois on se retrouve dans un autre monde, un autre univers, sous d'autres terres : on ne peut parler des cieux sans arrêt. On s'arrête on se voit sous la terre, ce qui n'est pas si catastrophique que l'on pense. Il y a des individus qui veulent marcher jusqu'au centre de la terre. Si vous êtes déjà sous la terre, vous arriverez à son centre plus vite que ceux qui se baladent à la surface de la terre dont j'ai déjà parlé à plusieurs reprises. D'ailleurs, j'ai déjà parlé de sa surface et aussi de ce qui se trouve en-dessous, parmi les tombes. De quoi pourrais-je parler à présent ? et au futur, sans parler du passé, du temps perdu qui continue à se fourvoyer ?

Lisa et moi ; on ne se quitte pas vraiment. C'est ainsi que commence un nouveau paragraphe. On reprend le thème ou un des thèmes ; on renaît, on attaque une nouvelle vie par l'intermédiaire du même thème. On prend le dessus ou l'on subit une défaite. Cela dépend, comme on dit ; et cela ne dépend pas, comme on ne dit pas. Qu'on le dise ou non, cela n'a pas d'importance, comme on dit, car cela ne dépend pas de ce que l'on dit ; c'est comme si l'on ne disait rien du tout. Je ne sais pas si Sartre et Montmartre en ont parlé. Peu importe, comme d'habitude. On ne se quitte pas ; on ne se quitte ni avec Sartre ni avec Montmartre. Et pourtant je ne vais plus à Paris et Sartre est mort depuis trente ans et quelques, malgré son immortalité présumée ou effective. Bref, je reprends mon thème, mais Lisa est toujours hors de ma portée : je ne sais pas si elle viendra ou non. C'est elle qui a suggéré tout cela. Et tout cela se résume ainsi : « Si on se voyait ? » Mais d'abord je dois reprendre ce que je n'ai pas encore raconté. Je déteste ce procédé, et je ne comprends pas pourquoi je ne peux parler sans entrer dans les détails qui se rapportent au mécanisme du récit. Le mécanisme doit se cacher, sinon on ne voit que ce mécanisme et pas l'amour, sans parler de ce toujours qui accompagne l'amour et aussi la haine, étant donné que, la plupart du temps, ils vont ensemble ; en tout cas, il s'agit d'un bout de chemin le long duquel on voit l'amour et toujours et la haine ensemble, malgré toutes les divergences, toutes les séparations.

On ne se quitte pas ; on ne se voit pas non plus. Mes draps sont froids, comme dit le poète. Je ne sais pas de quel poète il s'agit et cela va de soi. Et ce n'est pas la peine d'ajouter « comme d'habitude » car j'ai déjà ajouté cette habitude à une multitude de paragraphes et de pensées. On ne se voit donc plus. Tu ne m'aimes donc plus, comme dit le même José. Il est intéressant

de constater que les mêmes personnes disent toujours la même chose, qu'il s'agisse des Anglais ou de Don José. On dirait qu'il s'agit de machines, comme dit une autre machine. Bref, on ne se voit plus ; long, on ne se voit plus. Un jour, Lisa vient chez moi – à l'improviste ou comme ça, comme on dit. J'ouvre la porte et je vois Lisa. Je ne dis pas : « Quelle surprise ! » Je ne le pense même pas, pour une raison inconnue que je ne connais toujours pas. (Ce toujours se rapporte à cette raison ; pour une fois.) J'avais un rendez-vous sans importance ; par conséquent, une fois de plus, je n'ai pas vu son corps nu. J'aurais pu la déshabiller ; j'aurais pu lui demander de se promener autour de ma chambre. J'aurais pu lui demander de danser, de chanter pour moi. J'aurais pu jouer le rôle d'un sultan et elle aurait pu devenir mon harem, ne serait-ce que l'espace d'une heure. Rien de tel n'a eu lieu. Je regrette, je regrette, je déplore, je pleure.

Je quitte Lisa et la maison pour tenir ma promesse qui me lie à ce rendez-vous ; il se solde par un échec presque total. Tout se solde par un échec car Lisa est venue pour rien ; et c'est la dernière fois qu'elle vient chez moi, à Moscou. Dix-huit ans après – j'habite déjà à Versailles – je joue à Moscou ; elle assiste à ce récital. C'est un ami qui me l'apprend et je la rencontre le soir même. Cette rencontre se solde par un échec, elle aussi. Une fois de plus, vous êtes tenté de dire que tout se solde par un échec ; et la même tentation vous pousse à ajouter « toujours, toujours, sans exception ». Vous ajoutez ce que vous voulez et ce que vous dites ajoute une touche finale au roman de vos malheurs. Vous pouvez enlever cette touche en disant que vous avez déjà donné ; pour une fois, vous avez raison et vous ne mentez pas. Mais la somme de vos malheurs reste la même, malgré tous les enlèvements que vous pratiquez pour ne pas se sentir trop malheureux. Vous prenez des leçons de yoga et vous vous sentez mieux. D'accord, vous n'aurez peut-être pas de cancer ; pas tout de suite en tout car vous n'êtes pas stressé et par conséquent, vous écartez la cause principale de tous les cancers. Mais la somme de vos malheurs reste la même et tôt ou tard vous l'apprendrez à vos dépens. À ce moment-là, vous vous direz qu'il vaut mieux peut-être ne pas se bercer d'illusions : ce genre de réveils fait des ravages dans votre vie et dans toute votre constitution en allant jusqu'à la plus minuscule cellule. Oui, c'est une nouvelle vie qui commence et attaque le monde extérieur. C'est une vie que vous débarrassez de n'importe quelle illusion, dès qu'elle apparaît à l'horizon. À présent vous savez que vous êtes malheureux et que la somme de vos malheurs dépasse toutes les limites, sauf ses propres limites qui sont indépassables et insurpassables. Et vous attrapez un quelconque cancer, comme on dit. Et n'importe quel cancer, quel que soit le nombre de ses métastases, n'est jamais quelconque.

Un jour, je me tiens à la sortie et aussi à l'entrée du conservatoire de Moscou. Un ami me tient compagnie. Soudain, je vois Lisa ; il la voit aussi et elle me voit, elle aussi. Tous ces aussi se déroulent en même temps, et je me rends compte que le mot « soudain » décrit bien la situation car on ne se voit plus avec Lisa ; et si je la vois, cela se passe soudainement. « Elle t'aime, tu sais, dit mon ami.

- Pourquoi ? Tu as vu cet amour dans son regard ?

- Oui. Où voit-on l'amour, d'après toi ? dans les jambes ?

- La façon de marcher compte aussi. Elle n'a pas trébuché en me voyant.

- C'est vrai. Elle n'est pas tombée. Elle n'est pas tombée dans les pommes non plus.

- Elle ne m'aime donc plus. Seuls ceux qui tombent dans les pommes connaissent le vrai amour.

- Son amour est peut-être faux, mais elle t'aime vraiment. Je peux te l'assurer. »

On peut dire tout ce que l'on veut, mais si les oreilles n'écoutent pas ce qu'elles entendent, elles ne transmettent aucune information au cerveau. Et même si ce dernier reçoit une quelconque information, il n'en fait rien, comme si de rien n'était, comme s'il n'avait rien reçu. Il n'accuse pas de réception et tout se passe comme d'habitude, comme prévu par quelqu'un ou par quelque chose ; par un ange, par exemple. Mais le même ange peut intervenir s'il voit que le cerveau fonctionne et qu'il se passe quelque chose dans ce cerveau qui va dans une direction et pas dans une autre. L'ange suit cette direction du regard et voit quelqu'un au bout de ce chemin. Et puis l'ange constate que le cerveau est incapable d'atteindre ce but par ses propres moyens. Alors, l'ange intervient parce qu'il est gardien ; il garde et favorise les intérêts du cerveau. En ce cas, tout se passe bien et pas n'importe comment. De tout façon, il se passe quelque chose, mais parfois il faut que cela se passe comme cela et pas autrement ; et l'ange veille à ce que cela se passe comme cela, sinon les ordres angéliques n'auraient pas de sens. En l'occurrence – dans la situation où Lisa trônait en bonne place – l'ange n'a rien dit parce que mon cerveau était silencieux. Mon cerveau ne disait rien à ce sujet, au sujet de Lisa et de notre rencontre ; l'ange non plus. Même si votre ange gardien est bavard de nature, il ne dira rien si vous n'êtes pas disposé à l'entendre ; si vous ne lui offrez pas un cadre où il pourrait mettre ses paroles. Tout le monde se tait et le problème est réglé, ce qui veut dire qu'il n'est pas réglé du tout. Par contre, une dizaine d'autres problèmes trouvent leur solution, leur réalisation et leur aboutissement. Mais ces problèmes ne font que vous nuire, de sorte qu'il vaut mieux ne donner aucune suite à leurs ébauches. Vous leur donnez une suite, votre ange gardien se met à l'intérieur de cette suite et, une fois de plus, vous vous rendez compte que votre vie est en danger.

Je crois que je n'ai plus jamais revu Lisa ; pas en Union Soviétique, en tout cas. Il y a eu un épisode que je pourrais appeler « l'escalier » ou « les jambes ». J'avais une mauvaise ou une bonne habitude de me mettre en bas des escaliers pour regarder les jambes de jeunes filles sans fleurs. Elles montent l'escalier en question et je les regarde ; un rite qui a toujours un sens, en ce qui me concerne, sauf qu'il suffit parfois de se retourner, au lieu de passer des heures en bas d'un escalier. Je me retourne et je continue mon chemin, comme s'il y avait un chemin qu'il valait la peine de suivre. Parfois, il n'y a ni chemins ni sentier, mais je continue mon bonhomme, ma bonnefemme, et tout le reste, tous les beaux restes. Je fais semblant de croire qu'il s'agit de beaux restes et j'ai peut-être raison. Inutile de préciser que l'on ne sait jamais si l'on a raison ou non. La plupart des philosophes le savent et en parlent, à l'exception des cas où ils veulent prouver à tout le monde qu'ils connaissent la vérité. Et puis ils disent à tout le monde : « Je ne sais rien. Allez au diable ! Et si vous ne voulez pas aller au diable, restez où vous êtes, mais ne m'écoutez surtout pas. » Ces philosophes-ci sont plus honnêtes que ces philosophes-là, mais, en définitive, cela revient au même. Mais comme rien n'est définitif, à l'exception du Jugement dernier, cela continue ; je continue aussi. Moi aussi.

Il en va de même pour mes relations avec Lisa. Personne ne pouvait prédire ce qui se passerait vingt ans plus tard, trente ans plus tard. Je pensais que j'étais amoureux d'une femme, d'une autre femme. La première est morte il y a longtemps, il y a des années de cela ; l'autre ne me dit plus rien, même si elle me dit quelque chose. D'ailleurs, elle ferait mieux de ne rien me dire du tout, sinon elle ne me dira plus rien ; elle sera silencieuse jusqu'à la fin de ses jours et de ses nuits. C'est ce que l'on devrait appeler « l'éternité ». Peut-être, peut-être. Tout est relatif, sauf l'éternité. Mais n'importe quelle définition de cette dernière est relative car elle émerge et s'installe à l'intérieur du temps qui ne sait que dire au sujet de l'éternité. Les Russes disent qu'un homme repu ne comprend pas son frère affamé. C'est vrai, c'est vrai ; il n'y a rien à dire ou à redire. Dans le cadre de cette discussion, le temps est affamé et l'éternité repue, gavée et même rassasiée ; ce qui veut dire qu'il ne peut y avoir d'entente cordiale entre l'éternité et le temps. Ils n'ont pas de commune mesure non plus car l'éternité n'est pas commune, loin de là ; par contre, de nos jours le temps est très, trop commun.

Il y a des ruines circulaires, comme disait Borges, et je ne me rappelle pas ce qu'il voulait dire par là. Il y a sans doute un temps circulaire, mais je ne crois pas que notre temps ou le temps tout court soit doté de la doctrine de l'éternel retour qui revient sur le tapis de temps en temps, même si personne n'en veut, contrairement à Nietzsche et tous les Zarathoustra passés et à venir. Pourquoi reviendrait-il ? D'ailleurs, si on le savait, si cet espoir était étayé, si le temps était obligé de revenir, quoi que l'on dise ou fasse, nous serions paresseux. Nous nous dirions :

« Pourquoi dois-je améliorer ma personnalité et fignoler mes œuvres ? Tôt ou tard, tout cela sera de retour et je m'en occuperai à loisir. » Mais le temps ne reviendra jamais et tout cela restera inachevé : vies, morts, espoirs, voyages au paradis. Autant en profiter aujourd'hui, à présent, en pensant que l'on ne vit qu'une fois et ce n'est pas la peine de dire : « Jamais une sans deux » parce que ce n'est pas vrai. Il vaut mieux répéter à satiété : « Jamais, jamais, jamais, jamais, jamais. » Nous le répétons et nous savons que nous disons la vérité, même si elle est partielle. Même si l'éternel retour existe bel et bien et si l'on peut ajouter bel et bien à cette existence, ce qui est de retour n'est pas exactement le même ou la même car Lisa est pleine de rides aujourd'hui. Je crois qu'elle reviendra et que je verrai une vieille femme. Elle le dit elle-même, d'ailleurs. Elle dit : « Tu ne sais pas de quoi j'ai l'air aujourd'hui. » « Ta voix est la même. Ta façon de parler aussi », lui dis-je au téléphone. Que pourrais-je dire de plus ou de moins ?

W. B. Yeats a écrit un poème au sujet de la femme qu'il a aimé toute sa vie. Dans sa jeunesse, cette femme était très belle ; et puis elle s'est mise à se couvrir des rides. Il y a une photo que l'on trouve dans la plupart de livres consacrés à la vie de Yeats. Elle est affreuse ; c'est une vieille sorcière. Et pourtant Yeats écrit qu'il l'aime toujours car les rides n'ont pas d'importance. Elles n'appartiennent pas à la substance ; elles ne font partie que du temps, de la personnalité, des humeurs, des circonstances, de tout ce qui est secondaire, comme disait Locke.

*Je t'aime toujours parce que*
*Je ne peux pas faire autrement.*
*Tu te couvres de ceci et de cela.*
*Ton visage est recouvert à présent.*
*Pour moi, ton visage est toujours à découvert.*
*J'aime ta substance et pas les circonstances*
*Qui nous entourent, nous rongent.*
*Elles rongent, entourent, durent.*
*C'est ta substance qui compte,*
*D'autant qu'elle ne compte pas car*
*Elle ne dit pas : « Un, deux, trois, quatre. »*
*Elle n'a rien à voir avec les nombres,*
*Avec le temps, quoi que disent les pythagoriciens.*
*Elle est éternelle, aussi éternelle que ton retour.*
*Cette fois, tu resteras. Pour toujours, pour toujours.*

C'est ce que je dirai à Lisa ; et je lui dirai que je n'ai rien d'autre à dire, ce qui est vrai, ne serait-ce qu'en partie. Et elle ? C'est peut-être la question la plus importante que l'on puisse se poser. On dit quelque chose, on parle à Dieu. On attend une réponse ou au moins un accusé de réception. On dit : « Et Toi ? *Und Du* ? *And Thou* ? » On pense à sa bien-aimée et on lui dit que l'on aime. On le dit dans ses pensées et puis on s'adresse à elle parce que l'on ne peut faire autrement : on a besoin d'une réponse. On dit : « Et elle ? *And she* ? » Une fois de plus, l'Autre, les Autres et les Outres. Passer outre, passer outre à. On ne reste pas à l'intérieur de soi, quel que soit cet intérieur. On aime cet intérieur et on s'y accroche car il est important de savoir ce qui s'y passe. Sans cet intérieur nous ne valons rien, paraît-il. C'est entre ces murs que se déroule notre vie intellectuelle, culturelle et ainsi de suite. C'est là que se déroule la suite des événements, quelle que soit cette suite. D'abord, nous pensons ; ensuite, nous agissons. C'est le schéma des choses et des mots. Si rien ne se déroule à l'intérieur de nous-mêmes, nous nous laissons porter par les circonstances et ce n'est pas bien, comme disent les mystiques et même les politiques, sauf s'il s'agit des tyrans qui vous disent : « Laissez-vous porter par le courant que nous vous offrons. Voici le courant qui vous amènera vers le paradis. Voulez-vous entreprendre un voyage au paradis, comme disait Musil ? Allons-y, embarquez-vous. Mettez vous dans le bateau qui ira sur l'eau. Il n'a pas de jambes et il a des moteurs à réaction. Rassurez-vous : ces moteurs ne sont pas réactionnaires. Et pour une fois, il ne s'agit pas d'un bateau ivre. Cette fois, vous aurez un bateau sobre. Pas de danger, autrement dit. Rien que le bonheur éternel. Il n'a même pas besoin de retourner vers vous, ce bonheur, ce plaisir sans fin. Il sera toujours avec vous. »

Lisa ou plutôt Nina me parle d'un personnage de Pouchkine qui s'appelle Naïna. Naïvement, elle pense qu'elle lui ressemble actuellement. Cette Naïna est une vieille sorcière qui tombe du ciel et fait son apparition à l'endroit où se trouve un homme dont j'oublie souvent le nom. Je l'oublie quand je pense à lui, et je n'y pense que rarement. Ah oui, il s'appelle Finn, si je ne me trompe. Il doit être d'origine finlandaise ; c'est la seule explication que je puisse fournir, quant à son nom et son origine. Ce Finn ou cette fin ou ce Finlandais tombe amoureux d'une jeune femme qui est aussi belle que le ciel. Je ne me souviens ni de la couleur de ses yeux ni de la longueur de ses cheveux ; ni de sa langueur, pour tout vous dire. Ce Finlandais fait une grande déclaration d'amour en s'adressant à cette femme qui n'est pas russe, d'ailleurs ; à en juger par son nom. D'ailleurs, cela n'a aucune importance : nous ne sont ni chauvins ni racistes. Nous aimons tout le monde et surtout les autres ; et surtout les outres car j'aime ce mot. Parfois, il n'est pas nécessaire d'expliquer pourquoi vous achetez des pommes. Et si on vous pose une

question qui se rapporte à cette habitude que vous avez depuis des années – vous achetez des pommes partout et toujours – vous répondez : « Je les aime », et tout le monde sourit. C'est ce qu'il a fallu prouver, comme disent les Russes.

Le jeune Finlandais fait sa déclaration qui s'apparente – ne serait-ce qu'en partie – à la Déclaration des droits de l'homme. (D'ailleurs, elle est universelle et par conséquent elle nous concerne tous, même si nous sommes des femmes.) Il est vrai que chaque homme a le droit d'aimer une femme. Il a le droit d'espérer que cette femme l'aime à son tour et au retour. Une fois de plus, il s'agit du grand retour de l'amour. Non, cette fois ce n'est pas le cas : Naïna rejette le jeune Finlandais et elle le fait méchamment, pour ne pas dire cruellement. Elle lui dit : « Pourquoi devrais-je t'épouser ? Tu n'es pas très beau. Tu n'es pas mal, mais personne ne dira que tu es beau. En tout cas, je ne le dis pas et c'est de moi qu'il s'agit en l'occurrence. Ce que les autres pensent, ça m'est égal. Ils peuvent penser ce qu'ils veulent. Moi, je dis que tu n'es pas assez beau pour moi. Et tu n'es pas assez riche. Pourquoi épouser un pauvre berger ? Il y a des milliardaires partout, même à Moscou, surtout à Moscou. J'irai à Moscou et j'épouserai un milliardaire. » C'est ainsi que Naïna parle à Finn et ce dernier se retire car il n'a rien d'autre à faire. Voulez-vous qu'il se mette à genoux ? D'accord, il se met à genoux. « Dehors », dit Naïna et Finn se trouve ou plutôt se retrouve dehors. Il n'a pas toujours vécu dehors : il possède une hutte actuellement. Mais il vit en dehors de Naïna ; autrement dit, il n'est pas en elle et elle n'est pas en lui. Et cela dure pendant des années, de sorte que l'on peut appeler cet état de chose soit « dehorisme », soit « durerisme ». Je crois qu'un jour Lénine a écrit un livre qui s'intitule *Anti-Dühring* ; ou *Anti-Dürer*. Je n'en suis pas sûr. De toute façon, la plupart du temps Lénine était un anti : il combattait tout le monde, à l'exception de Trotski. Et encore, et encore.

Bref, notre Finlandais est dehors ; et il pleut dehors, comme d'habitude. Alors, il se met à travailler pour conquérir Naïna. Naïvement, il pense qu'il saura la conquérir au moyen des moyens de la magie que les sorciers lui enseignent quelque part, peut-être dans le nord. Quelques années s'écoulent et nous voilà en présence d'un sorcier qui est au sommet de son art ; et cet art est en mesure de conquérir non seulement ladite Naïna, mais aussi le monde entier. Mais le Finlandais n'a rien à faire avec (du) le monde et par conséquent il n'en a cure. Il ne pense qu'à Naïna, mais il ne pense pas au temps. Il a tort pour une fois, pour deux fois, car il continue à ne pas penser au temps, de sorte que quand il rencontre Naïna, il voit une vieille sorcière ridée comme une vieille pomme ; pas comme une pomme de terre, quel que soit son âge. Il lui dit : « Naïna, est-ce toi ? Pas possible. Les cieux t'auraient-ils changée à ce point ? » Il s'agit du temps, pas des cieux, sauf qu'il y a des individus qui pensent que le temps ou plutôt sa substance se trouve dans les cieux, tandis que tout ce qui concerne l'espace se trouve sur

terre. Oui, son art – l'art du Finlandais, s'entend – en a trop fait. La sorcière est amoureuse de lui ; elle l'aime à la folie. C'est de la folie, comme on dit.

À son tour, le Finlandais rejette la vieille femme dont on ne connaît pas l'origine. Elle est peut-être finlandaise, elle aussi. Peu importe, comme on dit et cette fois c'est tout à fait exact et vrai. Très souvent on dit que cela ou ceci n'a pas d'importance, et puis, un peu plus tard ou beaucoup plus tard, on découvre l'importance de tout cela. Trop tard : jour et nuit on est bafoué et humilié ; on en tombe malade et on en meurt. Mais l'origine et la nationalité de Naïna ne comptent pas du tout et c'est pour cela que, pour une fois, on a raison et pas tort. Et on a raison de ne pas avoir tort, ce que l'on oublie très souvent. On se dit : « Il se peut que j'aie tort, mais tout ceci revient au même. Ce qui est en haut est aussi en bas : tous les Chinois le savent. Même Hermès Trismégiste le savait. Et pourtant il n'était pas d'origine chinoise. Alors, rien ne m'arrivera, même si j'ai tort. Et je dois me décider assez vite, sinon rien ne se fera. Je parie sur le wyz, mais il se peut que j'aie tort. » Oui, il a tort : il aurait dû choisir le mkn, comme tout le monde. Il n'en est pas encore mort et c'est ce qui compte en définitive. Faites ce que vous voulez et continuez à le faire, à condition de rester en vie. Vous pouvez tout faire en vous disant : « Pourvu que ça ne nuise pas à ma santé, à ma vie, à mes projets millénaires. »

Naïna se voit rejetée et elle n'est pas contente ; on l'imagine d'autant plus facilement qu'il s'agit d'une ex-belle femme qui croit qu'elle est toujours belle et que la beauté ne disparaît pas du jour au lendemain parce qu'elle est éternelle, immortelle et belle. Oui, la beauté est belle ; les tautologies sont parfois de mise – même en dehors des cercles petits bourgeois – car la vérité n'a pas besoin de preuve. On dit simplement : « Cette vérité est vraie » et on comprend qu'on dit la vérité parce que cela ne peut être autrement. Très souvent, les théologiens agissent de cette façon. Ils nous disent : « Nous n'écoutons pas Kant qui a rejeté toutes les preuves de l'existence de Dieu. D'ailleurs, il ne connaissait pas la meilleure preuve de Son existence : 'Dieu existe parce qu'Il existe.' » Et Descartes a dit : « Dieu existe parce que j'Y pense. » Naïna existe pour la même raison et il en va de même pour le Finlandais ; et pourtant il s'agit d'un conte de fées écrit par Pouchkine tout au début de sa carrière littéraire.

Nina existe vraiment et on n'a pas besoin de preuves de son existence. Je ne pense pas à elle tous les jours ; je n'ai pas pensé à elle pendant des années et même une décennie ; elle continuait son bonnefemme de chemin, comme je dis. (Les féministes le disent aussi, j'imagine.) Mais si, pour une raison inconnue, personne ne pense plus à Nina, elle existera bel et bien. Cela n'arrivera pas car elle a un mari qu'elle aime et avec qui elle rentre en Belgique ce soir. Elle a passé une semaine au Canada où ils ont une maison et peut-être quelques enfants – je ne sais pas s'ils ont des enfants ou non –, mais à présent ils sont sans doute dans un avion

qui les ramène vers leurs pénates. Et un de ces jours, elle me passera un coup de fil. J'espère qu'elle le fera assez vite car elle repart d'ici dix jours. J'espère aussi qu'elle passera deux ou trois jours chez moi, à l'intérieur de mes pénates ; sinon ce n'est pas la peine. Je n'ai pas envie de la voir dans un restaurant : un repas ne dure pas indéfiniment. Un jour, j'ai passé six heures à table. À cette époque-là – il y a trente ans à peu près – Pierre Gagnaire était au sommet de son art ; et il valait la peine de s'éterniser dans son restaurant. Et si l'on reprend le thème abordé dans la phrase précédente, on peut dire que c'est ainsi que l'on représente l'éternité : une table, un restaurant. Comme on dit, les portes sont ouvertes, la table est mise ; et cette table est recouverte de mets succulents. Les vins ne manquent pas non plus.

Pendant des années, Nina a eu l'air d'hésiter. Comme diraient des Fran-anglais, elle *sonnait* hésitante, ce qui serait plus correct, vu les circonstances : je l'ai eue *au téléphone* à plusieurs reprises, mais je ne l'ai pas *vue* pendant cette période d'absence et de résistance. Un jour, je la croise à un bal russe ; cela a lieu à Bruxelles. J'habitais à Versailles à ce moment-là ; je suis venu exprès à Bruxelles pour assister à ce bal. J'espérais peut-être trouver la femme de ma vie ou au moins la femme de ma fin : il n'est pas facile de mourir dans la solitude. Je n'ai trouvé personne, inutile de le préciser, mais j'ai retrouvé Lisa, l'espace de quelques instants. Elle est venue à ce bal en compagnie de son mari dont je ne parlerai pas car je l'ai complètement oublié. D'habitude, je ne décris pas l'aspect extérieur de telle ou telle personne : je ne regarde personne, sauf si cette personne s'habille de la manière criarde à laquelle la première comtesse est attachée autant qu'à sa nièce à qui elle laisse sa maison ou plutôt ses ruines ; et aussi le contenu de ces ruines qui est aussi en ruine. Une fois de plus, il est inutile de préciser une telle chose car j'ai déjà parlé des cacas que l'on trouve partout dès que l'on pénètre dans la maison de la comtesse numéro un. Parmi les comtesses, cette comtesse-ci se trouve peut-être à la dernière place, mais dans le cadre du livre elle est le numéro un, ce que ne lui fera pas plaisir. Mais elle ne se donnera jamais la peine de lire ce que je suis en train d'écrire parce qu'elle ne lit que les auteurs médiocres ou non-existants. Et elle a lu *L'Ulysse* de Joyce en une heure, à l'aéroport de Delhi.

Un jour, un jour, un jour. Je peux parler de Nina en ce termes ou plutôt au moyen de ce seul terme, mais cela ne veut rien dire parce que ce jour, malgré son éternel retour, ne dure pas une journée. À chaque fois, il ne s'agit que de quelques minutes – une demi-heure, tout au plus. Notre rencontre bruxelloise – j'allais écrire « notre rencontre balnéaire – n'a duré que cinq minutes ; peut-être même moins. Un jour, je lui téléphone depuis la Touraine où je séjourne dans la maison d'une amie. Je lui lis mes poèmes – une dizaine, pas plus –, et lui dit que je ne peux plus vivre seul. Je lui ai même dit que je ne pouvais vivre sans elle ; en tout cas, je le crois.

Je crois que je l'ai dit, mais je ne suis pas sûr que je ne puisse vivre sans elle. Après tout, j'ai vécu toutes ces années sans avoir de ses nouvelles et sans espérer de la revoir. J'ai oublié de dire que nous avions passé presque une heure dans l'appartement de mon ami, à Moscou. Il n'était pas là, mais il risquait de revenir d'un moment à l'autre. Je voulais la déshabiller – à tout prix, comme on dit. Je ne sais quel prix j'aurais payé pour revoir son corps nu, mais j'aurais donné beaucoup de choses et même peut-être tout pour le revoir, pour voir les ravages du temps et retrouver la pureté de son style ; autant que possible, autant que concevable.

J'avais beau lui dire que mon ami n'allait pas rentrer tout de suite, qu'il avait beaucoup à faire ce jour-là ; elle me barrait le chemin dès que je m'approchais de ses vêtements et de leurs boutons. Et puis elle a dit, en guise d'explication : « Si on était dans un hôtel, je te permettrais beaucoup de choses. Peut-être pas tout. Je n'en sais rien. Mais je ne te permets rien dans cet appartement. Et même si je savais que nous avons encore trois heures devant nous, je rejetterais ta demande. Je n'aime pas les appartements des amis. Ni leurs maisons, d'ailleurs. Tu sais de quoi je parle. »

J'ai encore quelques coups de téléphone à ma disposition. Chaque conversation est un paquet d'énergie dont je charge mes accumulateurs intérieurs ; c'est ainsi que je vis, d'après mon ami qui me parle d'expériences mystiques, de centres qui se situent dans notre corps. Les paquets d'énergie communiquent avec ces centres et leur prêtent de l'énergie que les centres canalisent selon leurs idées. Une grande partie d'énergie se consacre aux jeux sexuels et même les mystiques reconnaissent que le sexe joue un rôle primordial dans la vie des hommes et même dans la vie de tous les jours, sans parler des nuits. Si vous parlez d'une nuit sans recourir au mot « sexe » au moment crucial, il n'y pas de moment crucial. Tout s'étale indifféremment un peu partout, et vous ne voyez que la grisaille et l'aigreur de l'aurore ; et de l'horreur. C'est ainsi que je me sentais dans l'appartement de mon ami moscovite où nous attendions son retour sans bouger, sans entreprendre quelque chose. Je crois que je ne l'embrassais même pas en sachant qu'elle obéissait à une notion qui s'apparentait à ce que l'on voit aujourd'hui dans les aéroports et autres endroits publics : espace-fumeur, espace-adieux, espace-à-deux, espace-à-trois. Nous étions dans un espace-à-deux-sans-rien. C'est pour cela que l'on ne faisait rien et que l'on obéissait aux règles prescrites par les espaces que, d'après Alexander, on peut et il faut confondre avec le temps. Vous êtes trois et logiquement, conformément aux règles, vous passez votre temps dans un espace-à-trois, contrairement aux recommandations de Bergson qui préférait le temps-à-un.

Oui, je voulais jouer avec elle à Moscou. (C'est une altiste.) Elle avait créé un quatuor et exceptionnellement j'ai donné mon accord ; et pourtant je ne joue presque jamais avec des quatuors, des trios, sauf si je connais les membres de ces ensembles et leur valeur intrinsèque. En l'occurrence je ne savais rien à propos des musiciens, de leur valeur, de leur monde intérieur et extérieur. Je les vois et je fais un pas en arrière et mon comportement s'inscrit dans le domaine de la logique parce que Nina n'est pas là. Elle est en Belgique, aux côtés de son mari ; moi, je suis aux côtés de chaque membre de ce quatuor. Un des pires concerts de ma vie. Pourquoi m'a-t-elle fait ça ? Étais-ce une vengeance ? vingt ans après ? J'en ai déjà parlé, à plusieurs reprises, de sorte que cette histoire, elle aussi, s'apparente à l'éternel retour. Et je me promets à moi-même qu'elle ne reviendra pas, même si Staline et Lénine reviennent un jour en compagnie d'Hitler et de Pol Pot, Pot Pol, Port Royale. D'ailleurs, on peut prouver la vraisemblance de la doctrine de l'éternel retour en parlant du fils prodigue et du fisc qui reviennent toujours à la charge. Et puis, un jour, il ne revient pas à la charge et vous recevez un papier comme quoi vous ne devez rien payer du tout. Vous voyez même un zéro en bas de ce papier ; et vous vous dites que l'éternel retour n'existe pas, d'autant que vous n'avez pas de fils ; et si vous en aviez un, vous ne le laisseriez pas partir car vous connaissez la Bible par cœur et vous n'aimez pas les fils prodigues.

Et les filles prodigues n'existent pas : les filles sont toujours près de leur maman, de leur papa, de leurs tantes qui leur laissent leur fortune. Mais si vous partez, vous coupez le cordon ombilical et les comptes en banque dépendent de ce cordon. Vous partez en espérant que votre père sera ému à votre retour et que, par conséquent, il vous donnera le double de ce qu'il a prévu initialement. Il avait l'intention de tout partager entre vous et votre frère. Celui-ci reste à la maison ; vous partez à l'aventure car vous avez l'esprit d'aventure. La pluie, la neige et les malheurs vous tombent sur la tête et par conséquent vous rebroussez chemin pour retrouver la chaleur du foyer familial. Vous retrouvez cette chaleur dans les bras de votre père mi-aveugle, mi-sourd, mi-lourd, mi-paralysé. Ses bras demeurent sur votre dos pendant des heures, voir des siècles, étant donné qu'un groupe non-négligeable de peintres s'acharne à représenter vos retrouvailles pour l'éternité. Vous ne bougez pas. Vous vous dites toutes sortes de choses en attendant que votre père bouge pour ouvrir son coffre-fort. Vous vous dites que vous vous êtes fait désirer et que la Bible encourage cette attitude. Il y a les dernières brebis, les derniers moutons, et aussi les derniers fils et les derniers tout court. Ils ne sont pas si courts que cela : il y a une foule de derniers devant les portes du Paradis ou de son portail devant lequel se tient saint Pierre. Il est censé vous mettre les bras sur le dos pour indiquer que vous êtes accepté en tant que locataire d'un logis situé dans ce domaine, dans cette forêt domaniale.

Saint Pierre est notre père à tous, ce qui ne veut pas dire qu'il faut toujours se tenir tout près de lui – tout le temps, tout le temps. Non, il faut partir de temps en temps, sinon vous commencez à lui taper sur les nerfs. Vous êtes toujours là en train de jouer à la marelle. Vous le dérangez, vous le déconcentrez. Alors, il vous dit : « Allez au Diable. Vous m'empêchez d'accomplir mon devoir envers Dieu. » Obéissant que vous êtes, vous partez pour le pays du Diable et y passez quelque temps ou quelque éternité : tout est éternité dans l'au-delà, même le Diable et son passe-temps. Ensuite vous revenez à la demeure chaste et pure où habite saint Pierre et tous les anges gardiens. Vous vous agenouilliez et, selon la tradition, saint Pierre pose ses bras sur votre dos, de sorte qu'à présent vous avez saint Pierre sur le dos. Et ce saint Pierre est représenté par ses deux bras. Vous ne croyez tout de même pas que saint Paul en personne serait tenté de se mettre sur votre dos pour être transporté quelque part. Où ? Dans une autre région du Paradis depuis laquelle on voit la rose de Dante et aussi la Vierge Marie de plus près, face à face. C'est de cela que parle saint Paul lorsqu'il parle du face à face et du miroir. Et si vous n'avez ni l'un ni l'autre : ni une face ni un miroir ? Vous ne voyez rien et Nina ne téléphone pas.

Et même si elle téléphone, elle ne viendra sans doute pas car son mari lui dira qu'il ne faut détruire aucune famille, quel que soit son état lamentable. Pour appuyer sa thèse, il peut dire que n'importe quelle famille est lamentable parce qu'on ne peut vivre ensemble pendant des années, avec des enfants qui crient sans arrêt et courent en tous sens. Et même si l'on n'en a pas, si personne ne court en tous sens, à part vous-même, c'est fatiguant, barbant et insupportable. Et pourtant c'est la meilleure version de la vie, comme disait Churchill à propos de la démocratie. Elle est moins pire que les autres versions. Vous n'avez pas d'enfants et même votre mari ne court pas en tous sens. Personne ne court ; vous restez au lit toute la journée. Puis vous allez au Canada où vous restez au lit toute la journée. Puis vous rentrez en Belgique où quelqu'un vous met une paire de bras sur le dos. Et vous vous sentez heureux ; peut-être.

Avant-hier, j'ai assisté au Concours Reine Élisabeth. Encore un bout de temps retrouvé, mais il ne s'agit pas du même bout, malgré plusieurs ressemblances qu'il ne faut surtout pas négliger. Un sage ne néglige rien et même si on lui donne la lune au lieu du soleil, il rayonne, comme s'il était le soleil lui-même. Je n'ai jamais joué du violon ; et pourtant mon père qui jouait du piano, m'a offert un violon quand j'avais quatre ans. Je ne l'ai jamais touché. On avait un piano à la maison ; je ne le touchais pas non plus. D'ailleurs, je touche mon ordinateur mille fois plus que mon piano. Je pourrais peut-être dire que je le touche mille-et-une fois plus que le

piano parce que « et-une » produisent une bonne impression sur les gens qui écoutent les chiffres sans y prêter attention, sauf s'il s'agit de la bourse, s'entend. Mais en l'occurrence il s'agit de mon toucher qui n'a rien à voir avec la bourse et par conséquent personne ne prête attention à ce toucher.

Cette année, le concours nous offre une pléiade de violonistes qui jouent à qui pis est. On regarde et on écoute des somnambules. D'habitude, les violonistes et les pianistes se balancent dans tous les sens, lèvent les yeux au plafond ou plutôt vers la voûte céleste qui les accueille chaleureusement, cela va sans dire. La table est mise et le caviar les attend. Ces violonistes-ci font le contraire : ils regardent la terre, comme Aristote dans le tableau de Raphaël. Ils doivent jouer du Bach, du Paganini, du Schubert. Ils jouent et ne jouent pas. Ils passent à travers les mouvements, comme disent les Anglais, les Australiens, les Américains et les Russes qui parlent l'anglais américain ; ou l'américain anglais. D'ailleurs, en Belgique on peut vous servir un plat qui s'appelle de l'Américain préparé. Il y a aussi des pianos préparés, si vous êtes au courant. Je suis toujours terrifié par ce que j'ai entendu. Je suis un fils prodigue ; en quelque sorte, en quelques lieux. Je m'installe en Belgique ; je pars et je m'installe en France, à Versailles. Et puis je rentre en Belgique. Pour quoi faire ? Pour mourir, sans doute. Comme dit une cousine de la première comtesse : « Je ferai tout pour qu'elle meure dignement. » Je lui ai dit que c'était déjà raté à cause de quelques accidents et quelques incidents qui émaillent de fausses notes la sonate de sa vie quotidienne ; la vie de la comtesse qui, par parenthèse, joue du piano. (Malheureusement, elle ne joue pas entre parenthèses.) D'ailleurs, il ne lui reste plus que la vie quotidienne ; et les fausses notes. Je parle toujours de la première comtesse. Un jour, je parlerai de la même façon de la deuxième qui ne perd rien pour attendre, mais ce n'est pas encore le moment pour la bonne raison que je n'ai pas envie de lui téléphoner. On pourrait dire que je suis allergique aux comtesses, ce qui n'est pas vrai : je suis allergique à deux familles que je ne nommerai pas. Et je ne reviendrai jamais : ni en tant qu'un amant prodigue, ni en tant qu'un écrivain en quête d'inspiration, d'imagination, d'information. La première comtesse est connue pour ses chapeaux criards. Si elle était un peu plus grande, on pourrait dire que ses chapeaux crient sur les toits. Ce n'est pas le cas, mais cela n'a pas d'importance : on peut crier sur les pavés et même dans les gouttières.

Je rencontre une dame qui est bon chic, bon genre et pas du tout bobo. Elle est même assez belle, malgré son âge. La beauté peut exister malgré tout ce que l'on lui oppose : la laideur, entre autre. Mais la laideur est multiforme ; elle n'est pas toujours liée à un nez trop long, trop

court, etc. La laideur de l'esprit ou du cerveau compte énormément et, en l'occurrence, je ne m'appesantirai pas sur ce qu'on appelle « l'intelligence ». La première comtesse est stupide. Elle dit tout ce qui lui passe par la tête et grâce à ce défilé permanent, on se rend compte que parmi toutes les pensées qui circulent à droite et à gauche il n'y a pas une seule étincelle que l'on associe d'habitude à la notion de l'intelligence. Hélas, je n'ai pas d'indulgence pour ce genre d'absence intellectuelle, humaine et même génétique. À quoi servent vos cellules aristocratiques si vous êtes la honte de votre arbre généalogique et aussi de la race humaine ? La dame dont je parle n'est pas vraiment stupide, de sorte qu'on peut tenir le coup à ses côtés – une dizaine de minutes, peut-être ; à condition qu'elle n'expose pas ses vues et n'exhibe pas ses points de vue. Si elle se contente de sourire en disant : « Oui, je l'ai vu » ou « Oui, je l'ai entendu », tout va bien, d'autant que j'aime son sourire. J'aime même son visage, malgré les ravages de l'âge qu'il nous montre – pas en toutes franchise, je dois l'admettre. Son visage cache beaucoup de choses et même quelques années. Et je n'ai pas l'impression qu'une collection de produits cosmétiques y participe à la manière de l'artillerie lourde. Il s'agit plutôt d'une cavalerie légère, comme disait Zuppé ou Suppé ; mais pas Zappé. Et puis, enhardi par son élégance et l'intelligence de ses « oui, j'ai entendu », je lui pose une question qui concerne mon livre que je lui avais donné par l'intermédiaire de mes amis – il y a un an, si je ne me trompe. « Oui, j'ai lu. Quelques pages. » Cette fois, je n'ai pas vraiment apprécié son « oui, j'ai » ; à juste titre, d'ailleurs. Certes, il ne faut pas lire les livres d'un bout à l'autre, au cours d'une nuit blanche ou d'un jour noir. Seuls les livres pleins de suspense – le bas du panier, le ras de pâquerettes – sont lus de cette façon. Je lui ai dis : « Vous avez raison. Nabokov dit qu'il faut relire les livres. Un paragraphe aujourd'hui, un autre demain soir. » Tout d'un coup, sans crier gare – c'est mon âme qui criait à ce moment-là – elle s'est mis à parler du dernier pape, de sa dernière encyclique. « C'est clair et sans jargon », a-t-elle dit. J'aurais pu la questionner au sujet du pape précédent qui était sans doute trop intellectuel pour elle ; trop de jargon, trop de philosophie. Mais si elle lit : « Les pauvres, l'amour », elle est aux anges. Je ne lui ai pas posé de questions. Je ne parle pas aux vieilles dames laides.

Comprendre la littérature ? Ce n'est pas donné à tout le monde. La musique est beaucoup plus facile et même les gens qui ne comprennent rien à rien, peuvent éprouver du plaisir en écoutant l'*Art de la fugue*. Ils ne comprennent pas le comment, mais ils comprennent la beauté de la musique. Je me rappelle qu'à Moscou il était quasi impossible d'avoir des places pour les récitals d'orgue. On n'y rencontrait des physiciens, des mathématiciens et aussi des femmes de

ménage. Il est étrange de constater que l'intelligence ne compte pour ainsi dire pas dans le domaine des arts. Je connais un homme très intelligent ; en tout cas, il ne dit pas de bêtises à longueur de journée. Mais il ne supporte aucune mise en scène qui ne corresponde pas à l'époque où l'action se déroule. Cela veut dire que Don Juan n'est pas autorisé à porter des jeans. La même personne croit que si les acteurs ou les chanteurs ne bougent pas tout le temps, la mise en scène est statique, ratée, ridicule. Si la scène est divisée en deux parties, il crie au génie, ce qui n'est pas compréhensible non plus. D'accord, d'un côté on danse, de l'autre chante. Et alors ? Il est vrai que c'est l'espace qui compte, mais il faut élargir ou réduire cet espace par d'autres moyens qui révèlent le mécanisme caché de l'histoire et nous permettent de voir l'action et les personnages sous un autre angle. En lisant un livre, les gens ne pensent jamais au style ; ils croient sans doute que c'est une notion surannée. Ou ils la confondent avec les idées. Il faut multiplier l'espace et les dimensions. Si vous jugez sévèrement le côté commercial de notre époque – elle est commerciale jusqu'au bout des ongles –, vous n'êtes pas dupe des modes et des ventes. Mais vous n'êtes pas un grand écrivain pour autant. Un poète très connu affirme que le sujet ne compte pas. D'après lui, ce sont des transitions qui comptent. Il parle sans doute des liaisons qui s'établissent entre les situations. Non, c'est chaque phrase qui compte, chaque angle de vision, chaque liaison entre les angles ; et les anges, comme aurait dit Rilke.

L'autre jour je faisais la queue dans un supermarché. Je n'étais plus en Union Soviétique, mais même en Belgique on fait parfois la queue tout en poussant des caddies remplis de paquets, de légumes. Je fais une de ces queues et je constate une fois de plus qu'une fois de plus j'ai choisi la plus mauvaise queue. Elle n'avance pas parce qu'une vieille dame a acheté la moitié du magasin. Avec soin et exactitude, elle distribue ses achats entre trois énormes paquets en plastique et, une fois la corvée terminée, elle sort un paquet de tickets qu'elle pose devant la caissière. Celle-ci se met à les regarder et à mettre une croix dessus – dans le sens littéral du mot. Quant à moi, je continue à mettre des croix sur mon emploi du temps. Je n'irai pas aux bois, je n'écouterai pas les chœurs de Schoenberg, je ne lirai pas Whitehead et John Rawls. De guerre lasse – de quelle guerre s'agit-il ? – je me mets à regarder autour de moi. Au bout de quelques secondes – j'ai failli écrire : « Au bout de quelques mois » car le temps s'est étendu démesurément –, je vois une vingtaine de cartes postales. Une carte vous souhaite « bonjour », une autre « bon anniversaire ». Une troisième vous dit simplement : « Sincère condoléances. » Son image vous parle de la nature, surtout de la mer, comme si seule la mer pouvait mesurer

l'étendue de la mort – en compagnie du temps que j'ai déjà passé dans la queue. Je continue à le passer en compagnie de la vieille femme qui dépose un autre paquet devant la caissière. Je regarde une autre carte dédiée à la solennité de la mort. Il n'y a qu'une branche sur cette carte ; et le ciel derrière cette branche. Il serait trop facile de se contenter d'une image du ciel. Il nous faut une perspective, un espace créateur, un chemin à parcourir, un livre des morts.

Encore un acte de la mémoire involontaire. Je suis un taxi dans les rues de Bruxelles et ce taxi traîne en m'empêchant de rouler plus vite, ce qui pourrait me permettre de rattraper le temps perdu. Quoi que l'on fasse, on perd toujours le temps, mais parfois on le rattrape et même on le récupère. La plupart du temps, toutefois, on ne rattrape rien et on tombe malade. Et pendant trois mois on récupère dans un hôpital et ou dans une maison de repos. Ce taxi provoque une nouvelle explosion de mémoire involontaire qui se rapporte à mon enfance, ce qui aurait plu à Proust. Je me rappelle peu de choses lorsque je pense à mon enfance et même la mémoire involontaire n'a pas envie de m'aider dans ce domaine : ce n'est pas pour rien qu'elle s'appelle « involontaire ». Mais cette fois, un déclic se produit et je me rappelle un taxi que j'ai vu à l'âge de cinq ans, je crois. La voiture de mon père roulait vers un aéroport situé aux environs de Moscou. À cette époque-là – au début des années cinquante, après la mort de Staline – c'était le seul aéroport où l'on prenait l'avion. Le taxi en question dépasse notre voiture et mon père dit avec un sourire mélancolique : « Rien à faire. C'est un taxi.

- C'est quoi, un taxi ? Je ne le savais pas encore. À présent je le sais et je peux même dire que je le sais par cœur.

- Ces voitures vont toujours vite parce qu'ils ont des clients.

- Pourquoi ont-ils des clients ?

- Parce que peu de gens ont une voiture officielle ou privée. Les autres voitures transportent ceux qui n'ont pas de voitures. Et elles vont toujours très vite parce que les clients sont toujours pressés. S'ils ne le sont pas, ils prennent le bus et le métro.

- Pourquoi ?

- Parce qu'un trajet en taxi coûte cher.

- Nous sommes pressés, nous aussi, dis-je.

- Nous pouvons ne pas être pressés », dit mon père.

Il est vrai que lorsque votre mémoire involontaire s'occupe de votre famille – mère, grand-mère, tantes, oncles, nièces – vous ressentez une vraie chaleur humaine et le sentiment ou la sensation du bien-être vous rend visite et même séjourne dans votre être pendant un certain

temps. Et vous vous dites que tout est incertain, à part cette sorte d'immortalité qui est aussi liée aux œuvres d'art, d'une manière ou d'une autre. Et ce sont les œuvres d'art qui garantissent cette immortalité sans la garantir : vous mourez et elles, elles meurent aussi. Et comme d'habitude, nous le savons tous. Et si nous prenions de bonnes habitudes tous les jours et toutes les heures, au lieu de céder aux charmes des mauvaises habitudes, nous saurions peut-être tout sur le monde et ses environs. Nous ne savons rien, et cela, nous le savons grâce à l'*Internationale* qui nous dit : « Nous ne savons rien, sachons tout. » Nous restons au premier stade à cause de nos mauvaises habitudes. Mais la chaleur humaine persiste malgré tout, malgré toutes les déviations et les mauvaises inclinations et nous nous souvenons de notre père qui est aussi sur terre car il s'agit de notre père, notre propre père. Il nous dit que nous pouvons ne pas être pressés, et c'est une phrase précieuse. Pourquoi ? Parce que nous sommes assis dans une voiture et notre père nous parle d'une autre voiture qui nous dépasse parce qu'elle roule plus vite. Les clients de ce chauffeur de taxi poursuivent un but, ils vont droit au but à une vitesse incroyable. En tout cas, elle me paraissait incroyable à l'époque où les routes moscovites étaient encore plus déplorables qu'aujourd'hui. Le père dit que les taxis sont toujours pressés. À dire vrai, ce n'est pas vrai. Je me rappelle un taxi que j'ai pris à Versailles il y a trois ou quatre ans. Il traînait autant qu'il le pouvait ; le chauffeur obéissait à des règlements qui n'existent toujours pas. Résultat – j'ai raté deux trains à cause de lui. Il se peut aussi qu'un touriste prenne un taxi et demande au chauffeur de traîner autant que possible devant les monuments et même les maisons ordinaires qui représentent tel ou tel style, tel ou tel mode de vie. Rien n'est possible, dit un poète anglais, si je ne me trompe. Tout est possible en France, disent les Français. Mais cette situation peut avoir lieu dans n'importe quel pays car il y a des touristes artistiques partout, comme dit Musil ou plutôt comme les disent ses personnages. Ou touristes de l'art ; ou touristes des arts. Ils s'arrêtent partout et sortent leurs appareils photo. Et même s'ils ne sortent rien, ils s'arrêtent partout car c'est leur habitude ; et je crois qu'il s'agit d'une bonne habitude, pour une fois. Et encore, et encore. Quand notre mémoire involontaire – et c'est le cas actuellement – nous représente tous ces touristes asiatiques qui photographient tout en y insérant leur propre corps, nous nous disons qu'une fois de plus le monde ne tourne pas rond. Galilée aurait dû dire : « Et pourtant elle ne tourne pas rond » ou simplement « elle tourne en rond », au lieu de quoi il nous a sorti toutes ses théories et théorèmes. Quoi qu'il en soit, mon père pensait qu'il était possible de ne pas se précipiter à droite et à gauche, vers ceci et vers cela. Vers Sicile, Cécile, ou une île quelconque ; l'île joyeuse de Debussy, par exemple. Il pensait que l'on pouvait vivre sa vie, pas la vie des autres – celle des clients qui sont assis dans un taxi. Dans un poème de Goumiliov, il y a un tramway qui se perd, comme si un Anglais lui avait dit : « *Get lost*. » Il se

perd sans doute dans la nature. Mon père pensait sans doute que l'on pouvait voyager de la même manière, en se perdant dans la nature naturante et aussi dans la nature naturée ; ou ailleurs, ailleurs. N'importe où, comme on dit. On peut traîner à volonté car on ne peut s'en débarrasser : la volonté est toujours avec nous. Comme Lénine, comme on disait en Union Soviétique. Mon père voulait dire peut-être qu'il ne fallait jamais prendre un taxi car cette action nous parle des buts et des destinations. Il n'y a ni destinations ni buts ; nous avons entendu parler de tous cela mille-et-une fois. Ou mille-et-deux fois : il faut toujours renaître, recommencer – de plus belle, de plus belle. D'accord, nous recommençons. Nous sommes dans un tramway, dans une voiture qui n'a rien à voir avec un taxi. Dès que l'on prononce le mot « taxi » en ma présence, je vois jaune, à cause des taxis newyorkais, de leur couleur. Cette mémoire involontaire ne sert à rien : il vaut mieux voir rouge. Bref, nous allons quelque part et c'est le processus qui compte, cela va sans dire. Nous l'avons entendu dire plusieurs milliers de fois. Et tout cela n'est pas vrai ou vrai ; on ne sait jamais. Et c'est une habitude linguistique ; une sorte de fatalité.

## CONVERSATION PIEUSE

- Que ressentez-vous quand vous composez de la musique ?

- Je sens quelque chose qui est en dehors de moi.

- Mais tout est dans votre for intérieur – le monde entier, comme disent les mystiques.

- Oui. Et, en même temps, il y a quelque chose en dehors de moi. Il y a une main.

- Ah bon ?

- Oui, il y a une main. Elle me pousse dans le dos. Autrement dit, elle me guide.

- Cette main, ne vous prend-elle pas par la main ? Ce serait plus facile. Vous savez, quand on vous pousse dans le dos…

- Je sais, je sais. Si on vous pousse dans le dos, vous pouvez aller à droite et à gauche. On ne vous guide pas vraiment quand on vous pousse dans le dos.

- Exact. Mais si on vous prend par la main…

- Oui, je vois ce que vous voulez dire. D'accord, on me tient par la main. Mon ange gardien.

- Est-ce un ange gardien ou le *daimonion* de Socrate ?

- Je n'en sais rien. Je sais qu'on me tient par la main, c'est tout. En fait, je sens cette main sur ma tête.

- Ah bon ?

- Oui. Elle m'arrête quand je vais trop loin.

- Comment ? Elle vous donne un coup sur la tête ?

- Non, elle me donne un coup de main. Vous savez, j'ai besoin de ce coup et de cette main.

- Je vois.

- Je crois que chacun a besoin de ce genre de coups.

- Peut-être.

- Je sens une sorte de pression et je m'arrête.

- Au milieu d'une mélodie ?

- Oui. Au milieu de nulle part, parfois. C'est ainsi que disent les Anglais, je crois.

- Dans un bled perdu ? en pleine brousse ?

- Oui.

- Et aujourd'hui, ce matin ? Êtes-vous en pleine brousse ?

- Plutôt dans un bled perdu.

- Quel est le nom de ce bled ?

- Opus post. »

Nina n'a pas téléphoné. Elle est déjà de retour en Belgique, mais cela n'a rien à voir avec son éternel retour qui, en principe, doit se dérouler dans le cadre de ma vie. Mais le cadre de ma vie ainsi que son cadre n'ont pas de principes et c'est ce qui me pose des problèmes auxquels je fais face quand je fais face à quelque chose, au lieu de tourner le dos à tout le monde. Je tourne le dos à tout le monde et tout le monde me tourne le dos ; c'est ainsi que cela se passe d'habitude. Et cela se passe et cela ne se lasse pas, contrairement à ce que l'on croit d'habitude ou pas d'habitude. On se met à dérailler lorsque qu'un ami, petit ou grand, ne vous téléphone pas, de sorte que, une fois de plus, on se retrouve dans la brousse ; en pleine brousse, en pleine-moitié de brousse. Vous vous y trouvez, et vous ne savez que faire. Même quand vous êtes en pleine ville – que ce soit New York ou Tokyo – vous ne savez ni que faire ni rien faire. Et pourtant il faut faire quelque chose, puisque vous n'êtes pas à la maison. Quand vous êtes chez vous – il ne faut surtout pas répéter le mot « maison » pour plaire aux puristes – vous pouvez faire tout ce que vous voulez, comme disent mes voisins. Vous vous prélassez dans la chaise longue que vous avez mise dans votre jardin. Vous le faites et vous le voulez. Et vous savez ce qui se passe ensuite, un peu plus tard. Tondeuse, broyeuse, souffleuse. De ce point de vue, il vaut mieux être en pleine brousse. Mais pour atteindre ce but, il faut voyager. Il ne suffit pas de

prendre un taxi et dire au chauffeur : « Conduisez-moi en pleine brousse. » Même le tramway de Goumiliov ne vous y conduira pas. Il vous emmènera dans un bled sans nom ou sur un terrain vague qui est vague au point de disparaître dans le monde que vous vous représentez jour et nuit. À quoi bon vivre dans un bled que vous ne vous représentez pas ? Et puis Nina peut me téléphoner aujourd'hui pour me dire une fois de plus qu'elle m'aime et que tout le monde le sait. C'est ce qu'elle m'a dit l'autre jour et je ne comprends toujours pas cette phrase et cet aveu. Que voulait-elle dire par là, par ici ? Que son mari savait qu'elle aimait un autre homme ? Elle lui a peut-être dit quelque chose comme ça : « Tu sais, mon chéri, je connais cet homme depuis mon enfance. Ou ma jeunesse, si tu veux. En tout cas, je le connais depuis toujours. La nostalgie compte, tu sais. Et quand on pense au passé, on devient nostalgique. Tu es mon présent et mon avenir. Lui, il est mon passé. Mais, comme disait Proust, il faut rendre hommage au passé en le retrouvant de temps en temps. C'est ce que j'aimerais faire un de ces jours. Peut-être aujourd'hui, si tu me le permets. D'abord, je téléphonerai à mon ami de toujours, pas à mon ami du futur. C'est toi, toi, toi, mon ami, mon chéri, mon ami le plus cher. Je lui téléphone aujourd'hui et je le vois demain. Ça te convient ? » C'est ainsi que cela se passe ou ne se passe pas.

On rêvait beaucoup dans les années cinquante. Je parle du XXe siècle, mais je pourrais parler aussi du XVIIe siècle – du siècle des génies, comme dit Whitehead. Le XXIe siècle ne sera pas un siècle comme ça, quoi que l'on fasse. On ne fera rien de grandiose, de toute façon ; c'est mal parti et cela se terminera mal car cela ne peut se terminer autrement. Un bon début équivaut à une victoire, disent les Russes. Et un mauvais début équivaut à une défaite, cela tombe sous le sens. Et nos sens, contrairement à ce que disait Platon et ce que disent les platoniciens et les autres, ne nous trompent pas toujours, surtout si quelque chose tombe du ciel et se pose sous eux. Bref, dans les années cinquante on pensait que le monde visible allait changer du tout au tout. Voici un de nos rêves. « Au lieu de prendre des taxis et rouler dans d'autres voitures, on volera au-dessus des passants, de sorte qu'il n'y aura que des machines volantes qui tourneront autour des gratte-ciel. Quant aux passants, ce ne seront plus de vrais passants, qu'ils soient sans soucis, avec soucis ou au-dessus de tous les tracas et les fracas terrestres. Il y a aura des tapis roulants, de sorte qu'au lieu de marcher, nous *roulerons* le long des rues. Mais au lieur de rouler dans des voitures, nous roulerons à une vitesse raisonnable en nous *tenant debout* sur un trottoir roulant. Il y aura une série de trottoirs, de sorte que nous pourrons passer d'un trottoir à un autre pour rouler de plus en plus vite. Le premier trottoir

roulera à la vitesse de cinq kilomètres-heures, ce qui nous permettra de nous y mettre sans problèmes : un homme qui marche atteint cette vitesse s'il a un but précis. Il n'est ni pressé ni paresseux. Il marche comme quelqu'un qui veut atteindre son but sans s'essouffler. On appelle cela 'la force tranquille'. Le deuxième trottoir roulant atteindra la vitesse de dix kilomètres-heures, ce qui nous permettra de passer du premier trottoir au deuxième sans problèmes et sans soucis. Et ainsi de suite. En tout et pour tout, il y aura une dizaine de trottoirs, de sorte que nous pourrons atteindre la vitesse de cinquante kilomètres-heures. » Dans les villes d'aujourd'hui, on ne roule pas plus vite, sauf si l'on est dans un tunnel. Alors, on roule à soixante-dix à l'heure. Mais ce n'est pas nécessaire, puisque il n'y aura pas de bouchons dans les villes de la fin du XXe siècle. Les escaliers roulants ne créent pas de bouchons. C'est comme si je continuais à rêver de cette façon. Non, je ne rêve plus. Non, rien de rien. Il vaut mieux dire « tout de tout », mais on ne le dit pas. Tant pis pour tout le monde. Récemment, j'ai revu *Metropolis* de Fritz Lang. Dans ce film, les nantis flottent dans leurs machines volantes au-dessus des pavés où il n'y a personne. La plupart des citoyens de ce pays futuriste sont au sous-sol ; c'est ainsi que H. G. Wells et les autres imaginaient l'avenir. Les êtres humains sont soit dans les airs, soit sur la surface de la terre. Les travailleurs et les travailleuses sont sous la terre et ils n'ont pas le droit de faire des achats chez Vuitton. Dans le film de Lang, on vole, on tournicote autour des gratte-ciel, mais on continue à prendre des notes à la main. Autrement dit, il n'y a pas d'ordinateurs dans ce monde futuriste et volage. Mais il est bien plus facile d'inventer des ordinateurs que de changer le paysage urbain, de remplacer les voitures par les tapis roulants et les machines volantes. Et on pensait que l'on se promènerait sur Jupiter.

Un enfant se promène en compagnie de sa mère, de sa grand-mère ou de sa nourrice. C'est normal et tout le monde sourit parce tout le monde trouve cela normal, adorable. Cela donne envie de vivre parce que l'on se dit que l'on ne vit pas pour rien, que nos affaires – comme disaient les communistes soviétiques – iront au-delà de nous, mais pas dans l'au-delà qui n'existe pas. Non, ils iront vers le futur grâce aux nourrices, aux mères, aux grand-mères et aussi aux enfants qui apprennent tout toute de suite et disent : « C'est une affaire que nous reprenons. Et nous les porterons au sommet pour assurer le lien entre nos parents et nous. C'est le même business et il prospère. La vie continue, malgré la mort de nos parents, de leurs parents et de nos partenaires. La mort emporte presque tout, comme le vent, mais il reste quelque chose et ce quelque chose est nous. Et nous sommes quelqu'un, de sorte que nous pouvons prendre le relais et recréer le relief de la vie. Vive la vie ! Vive nos enfants ! Nous en avons aussi, nous

aussi ! Tant mieux pour nous et pour l'humanité ! » Quand je vois une femme qui sort un enfant de son landau et le prend dans ses bras, je pense à Staline. Quand deux amis se rencontrent et un ami voit que son ami se promène avec son enfant, le premier ami dit au deuxième : « Elle a encore grandi, ta fille ! Comme elle est belle ! Elle sera la Belle Hélène, ma parole ! Elle l'est déjà, à moitié ! » Le premier ami prend Hélène dans les bras et, une fois de plus, je pense à Staline et aux autres dictateurs – à Mao, par exemple – qui jouaient avec les enfants. Pour exploiter les enfants à leurs fins politiques, ils les mettaient sur les tables d'où ces enfants chantaient des hymnes au parti communiste. De temps à autre, tout le temps, on entendait tantôt « Staline », tantôt « Mao ». Cette horreur sort aussi de la mémoire involontaire. Personne ne peut prétendre que je veux revoir Staline, Lénine et autres amateurs d'enfants. Tous ces dictateurs n'étaient pas des pédophiles. Mais c'est tout comme, c'est tout comme.

Nina n'a pas encore téléphoné. Et pourtant elle est de retour depuis deux jours. Il est vrai qu'hier je n'étais pas là presque toute la journée. Une journée perdue, une de plus. Dans la matinée, j'ai rencontré une critique musicale qui était sans doute pas mal à l'âge de trente ans. Mais si vous multipliez cet âge par trois, vous obtenez un cerveau qui ne fonctionne pas bien. Et même s'il fonctionne à merveille, il se concentre sur son propre fonctionnement et ne veut rien écouter, aucun bruit extérieur. Pour une fois, pourtant, il ne s'agit ni d'une tondeuse ni d'une souffleuse, mais c'est tout comme, tout comme. Un tel cerveau n'entend rien à part son propre bruit. Et ce bruit est pire que la broyeuse de mes voisins. On vous dit qu'un pianiste est charmant, qu'il apprend très vite ce qu'on lui dit. On oublie une chose très simple : rien ne compte en dehors du résultat. On n'en parle même pas, de sorte que ce qui reste se résume en quelques mots : c'est un garçon adorable qui écoute ce qu'on lui dit. Le résultat est affreux, de sorte que je me demande ce qu'on lui a dit. Bref, Nina n'a pas encore pensé à moi. Il se peut qu'au Canada elle ait rencontré l'amour de sa vie, de sa vie dans l'au-delà : à son âge il faut penser à l'au-delà même quand on tombe amoureux ; surtout quand on succombe à cette maladie, comme on dit. On pense à l'au-delà et on se dit : « Je serais bien avec lui dans ma pyramide. Il se couchera à mes côtés, pas dans une autre chambre, pas dans une autre pyramide. D'ailleurs, il n'a pas assez d'argent pour en construire une. Et je ne lui donnerai rien, rien du tout. Je lui dirai : 'Viens par ici ! Installe-toit à mes côtés : c'est un sarcophage pour deux personnes, tu sais. Nous avons tout ce qu'il faut dans notre nouvelle demeure. Des œufs de cailles que tu aime tellement. Des œufs de saumon qui viennent de Russie. » « Attendre » est un verbe que Nina utilise assez souvent. Elle attend depuis quarante-cinq ans ; en ce qui me

concerne. Il est bizarre de constater que cela me concerne toujours, comme si j'étais encore jeune pour me lancer dans une quelconque aventure. Ou est-ce un signe de sénilité ? Il vaut mieux regarder des vidéos ; je l'ai toujours dit. Je crois que même dans ma jeunesse je me serais contenté de cela, s'il y avait eu des DVD à cette époque-là. Je n'aime pas le contact humain ; je ne l'aime dans aucun sens, sauf dans le sens spirituel, platonicien, intellectuel. Si je pouvais parler à Deleuze, j'accepterais cette conversation, cela va sans dire. Et où est Deleuze à présent ? Je suis tenté de dire qu'il est couché dans les profondeurs des neiges d'antan. Mais je ne le dirai pas : c'est trop facile et c'est de mauvais goût.

*Si le néant existe, il existe.*
*Moi aussi, j'existe ou pas.*
*Il y a un pas de deux et je suis*
*Un de ces pas, ou de ces deux.*

*Je suis un de toi. Ou un de t.*

Il était en elle ; elle était en lui. Je n'aime pas ce genre de choses. Même les dessins qui s'attardent sur ce processus me répugnent. Je me rappelle un livre que j'ai acheté à Bruxelles, il y a quarante-trois ans, mais même ma mémoire volontaire ne veut pas s'occuper de cet épisode, de ce livre, de ces dessins et même de mes desseins. J'utilisais ce livre pour ne pas prolonger les préambules que l'on appelle parfois « faire la cour ». Oui, même à cette époque-là où ma jeunesse fleurissait comme une fleur, je n'aimais pas le baratin destiné à conquérir toutes les Hélène et toutes les Nina. « Tu sais, nous irons au Paradis.

- Agathe et Ulrich y sont déjà allés. Ils ont tout raté, même leur suicide.

- Tu as-lu *L'homme sans qualité* ?

- J'ai tout lu. Et à propos de la mer, et à propos du ciel. Nous sommes an centre de Moscou. Que veux-tu de moi ?

- Je veux savourer ton corps.

- Tu veux entrer en moi ?

- Oui.

- Par quelle porte ?

- Tu sais, du moment que je suis…

- Tu n'y es pas encore. Et tu n'y seras jamais si tu ne me dis pas par quelle porte tu veux pénétrer dans mon for intérieur. D'ailleurs, on pourrait peut-être parler de Heidegger. C'est ainsi que l'on pénètre dans le for intérieur des gens. Les autres portes sont pour des ploucs. »

Non, je n'aimais pas ce genre de dialogues. Je n'aimais pas non plus les fors intérieurs. « L'âme grand-ouverte », comme disent les Russes. Il en va de même pour le corps, cela va sans dire. Un corps grand ouvert est à peine supportable. C'est, pourtant, ce que l'on voyait en regardant des estampes japonaises où il n'y avait que cela : il n'y avait que des gouffres béants dans cet album japonais. Les paysages humains, si vous préférez. Il y avait aussi des cascades : aucun album japonais ne peut se passer de cascades. Il faut donc admettre que chaque album japonais est un jardin et il faut y réciter des poèmes pour ajouter une touche poétique à la poésie des cascades, à leur murmure ; et aussi au murmure des feuilles. Les feuilles murmurent et vous leur répondez au moyen de votre propre murmure. Et tout cela nous fait penser aux chats : au chat Muhr, en tout cas. Un corps humain, surtout dans son état béant, est déplacé à l'intérieur de ce cadre, quoi qu'on en disent les estampes japonaises. Elles essaient de nous persuader que tout est beau, que tout est le monde. Permettez-moi de ne pas vivre dans le monde entier, avec tout le monde ou même avec ce tout qui m'envahit trop souvent – au point de me suffoquer de temps à autre. Je me contenterai d'une petite partie, de mon microcosme. Tant pis pour Walt Whitman et ses visions spacieuses où grouille l'humanité entière. Tout le monde, toutes les prairies, pionniers, pionniers. On sait ce que ma mémoire involontaire me montre lorsque je lis ou j'entends ces vers de Whitman. Et même ses prairies et ses espaces m'agacent parce que les chansons soviétiques en parlaient sans discontinuer. « Oh, espaces, temps, champs, travailleurs dans les champs, je suis avec vous, je suis vous, je fauche avec vous, je suis Tolstoï, notre pays que l'on chérit par-dessus tout, même par-dessus le cosmos où nos cosmonautes se promènent. Où pourrait-on trouver son pareil ? Je parle de notre pays, pas du cosmos. Un cosmos comme ça, il y en a partout. Mais notre pays est unique au monde et aussi dans le cosmos, dans n'importe quel cosmos. Voulez-vous que je vous énumère les régions de notre pays à la manière de Walt Whitman ? Voici la Sibérie. Vous venez d'où, cher soldat ? Je viens d'Irkoutsk. Et toi, cher soldat ? Je viens de Kamtchatka. Et toi, cher amiral ? Je viens de l'Oural. Il y a du maïs partout, et il y a des hommes à côté de ce maïs. Et j'aime ces hommes parce que je suis eux. Et je suis en eux. Je n'ai pas besoin d'estampes japonaises pour savoir que je suis en eux. Je ne lis pas Musil, mais je sais que je suis au paradis communiste et que je suis en tout et pour tous et partout. » Ce genre de chansons nous poursuivait partout parce qu'il y avait des haut-parleurs dans les rues, et pendant les fêtes on les entendait hurler leur amour pour notre patrie, pour leur parti, pour leur parti-pris. Il se peut que j'aie entendu quelque chose de ce genre le jour où un

violoncelliste devait l'amener chez moi. Je parle de Nina, cette fois. De la même façon, on m'a amené plusieurs femmes, et les hommes qui les amenaient n'étaient pas toujours des musiciens. Mais cela n'avait aucune importance et une fois de plus, je constate à quel point nous sommes entourés des choses insignifiantes. Seules les choses superflues ont une valeur, comme disait Anna Akhmatova. Mais je ne crois pas que la profession des gens qui m'amenaient soit des femmes, soit des hommes a une valeur intrinsèque et unique. Soit tout a de la valeur car tout fait partie de la vie, soit rien ne compte, ce qui veut dire qu'une fois de plus on retombe dans les généralités. Et ce n'est pas bien ; de ce point de vue, il vaut mieux être aristotélicien et s'occuper des particularités. J'attends toujours Nina et une fois de plus, je tombe sur l'éternel retour : je l'attendais il y a quarante-cinq ans ; je l'attends à présent et même *dans* le présent, pas dans le futur simple ou rempli d'enfants qui portent notre message à travers les temps. Et si elle vient aujourd'hui ou demain, il se peut que la même scène se produise ou se reproduise.

L'autre jour, l'autre année elle est venue ; moi, j'avais un peu peur. Et pourtant, à cette époque, je ne pouvais avoir les problèmes que les vieillards ont d'habitude, sauf s'ils se gavent de pilules qui leur permettent de retrouver la vigueur que représentent les estampes japonaises : grandeur nature, s'il vous plaît. Lorsqu'on ose représenter la nature dans toute sa splendeur, il faut que sa grandeur soit rendue « grandeur nature », si je puis dire. Je ne sais pas ce que je disais ce jour-là, mais je sais que je n'ai pas osé montrer à Lisa (Nina) les estampes japonaises qui me permettaient d'habitude de sauter les étapes. Je sais ce qu'elle a dit, elle. « Attends un peu. Je viendrai la semaine prochaine. Tout ira bien. »

Nous vivons soit d'une manière objective, soit d'une manière subjective, et nous ne connaissons pas la différence entre ces deux manières. Il y a des gens qui entrent et disent : « *Andiamo*, *andiamo*. » Cela se passe sans arrêt dans les opéras italiens. Les chanteurs ne courent pas en tous sens parce qu'ils doivent chanter, mais ils disent « *andiamo* » tout le temps, sauf quand ils disent : « Oh *madre* », ou « Ah *madre* ». La plupart du temps, la *madre* est là ; le *padre* jamais ou presque. Il est là pour punir Don Carlos ou tous les Posa ; de, di et des. Comme d'habitude, les rois sentent le poids de leur couronne, et on a envie de leur dire : « Donnez-nous cette couronne, si vous ne la supporterez plus. Nous la porterons et nous la supporterons. Nous vous le promettons. » Mais non, ils ne nous donnent rien parce qu'ils ont l'impression que nous ne savons pas chanter leurs airs. Et un roi n'est rien sans un air ou sans un discours. Un roi anglais le savait bien ; hélas, j'oublié son nom et aussi son numéro. Il bégayait, mais il a fait deux ou trois discours dans sa vie : royauté oblige. Il était obligé de dire :

« Nous devons vaincre ces bavards. Sinon nous mourrons. » Il ne chantait pas d'air à ce moment-là, mais il disait « *andiamo* » – en anglais. Il s'en allait en guerre, et quand il faut battre Hitler, il faut dire « *andiamo* » toutes les demi-heures. Et si on ne le dit pas, Hitler continuera à se promener sur les Champs-Élysées. Alors, on dit « *andiamo* » et aussi « oh, ah, eh, *madre* » ; mais il ne faut surtout pas dire « *lasce mi morire* » car il faut mourir sur le champ de bataille et pas dans un opéra, même si cet opéra est composé par Verdi. Oui, on chante et parfois on chante sans arrêt, de sorte que même la mort n'arrive pas à arrêter ce chant : « *Lasce mi morire*, o, o, o, o, *morta*, *morta*, *morta*, *un bacco*, *un bacco*, *due bacci*, *true bacci*. » On embrasse n'importe qui car Schiller insiste là-dessus, tandis que Shakespeare et Verdi ne nous permettent d'embrasser que Desdemona : une fois, avant de commettre un suicide. Desdemona, Desdemona, ah, ah, a, a, a. Peu à peu, le « ha » disparaît ; le reste aussi. On dit « a, a, a, » et ensuite on comprend que c'est ça la vie. Rien que a, a, a, a, a, a, a ; même pas ah, ah, ah, ah. On meurt et puis on arrive ; on tombe du ciel et cela recommence, comme on dit, même si on ne croit ni à l'éternité ni au retour dans tous les sens du terme ; dans aucun sens du terme ou du non-terme. On peut toujours dire « *maledictione* » et on le dit pour ne pas rater une belle occasion de le dire. On le dit, on le chante et on ajoute plusieurs « *maledetta* » – au singulier ou au pluriel ; cela n'a pas d'importance. Vous dites « *maledetta* » et puis vous mettez soit « x », soit « multiplié par ». Vous écrivez le mot « multiplié par » et puis vous mettez le chiffre qui vous passe par la tête. C'est ainsi que la première comtesse agit tout le temps et pas seulement entre parenthèses. D'ailleurs, elle est presque toujours à l'extérieur de toutes les parenthèses car elle est extravertie. Si vous avez donc besoin de plusieurs *maledetta* – d'une dizaine de *maledetta*, par exemple – vous dites qu'il faut multiplier une *maledetta* par dix. Vous dites « dix » ou « 10 » ou tout ce que vous voulez car vous pouvez changer d'avis : en tout cas, dans le domaine de l'opéra, tout est possible. Il en va de même pour la vie quotidienne qui se déroule tous les jours sous de bons auspices ainsi que sous de mauvais auspices, ce qui revient au même ; inutile de le préciser une fois de plus. Vous sortez, vous rentrez, vous expirez, vous respirez, et ma mémoire involontaire me parle de Paul Valéry dès que je prononce le verbe « respirer ». Je respire, je respire, comme dit quelqu'un dans une des ses œuvres. Moi aussi, je respire ; et pourtant je ne suis ni Paul Valéry ni un de ses personnages. Borges aurait pu dire que nous sommes tous les personnages de Valéry au moment où nous le lisons. Moi, je ne le lis pas en ce moment et pourtant je pense à sa respiration.

Nous sommes tout le monde, peut-être. Tout le monde le dit, tout le monde le répète à longueur de journée. Cela s'appelle Gaia et il paraît que Teilhard de Chardin avait raison lorsqu'il parlait d'Omega ou d'Alpha – du point où tout se rencontre et chante les hymnes à la gloire du Seigneur. Lui aussi, il parlait de l'harmonie ; je ne sais pas vraiment de quelle manière. J'en ai lu un compte-rendu dans *Newsweek*, mais il faut que je sois un peut plus professionnel pour une fois. Je ne me souviens pas de grand-chose ; seules les petites choses sont enfouies dans ma mémoire. Mais cette fois, je serai ferme ; j'irai dans une librairie pour trouver un des livres de Teilhard de Chardin pour savoir de quoi il parle et comment. Je me souviens que, dans les années soixante-dix, au cours de ma première vie belge, j'allais souvent chez trois sœurs – j'ai parlé de ces visites il y a une cinquantaine de pages –, et une de ces sœurs me parlait de lui sans arrêt. Il se peut même qu'elle m'ait donné un de ses livres, de sorte que, avant d'aller dans une librairie en traversant tout Bruxelles, je ferais mieux de vérifier si je n'ai pas le livre dont *Newsweek* parle avec ardeur dans ma bibliothèque. Je ne l'ai pas lu, hélas. À l'époque de ma première vie belge, je me méfiais de ceux qui prétendaient que la science moderne nous amène vers Dieu : non seulement elle ne nie pas son existence, mais elle fournit des preuves du contraire. D'après certains scientifiques, toutefois, elle nous amène plutôt vers le bouddhisme et le taôisme. En tout cas, c'est ce que je pensais à cette époque-là – sous l'influence de Fridjof Capra, sans doute. Mais je suis toujours à la recherche de l'harmonie car je ne l'ai trouvée ni dans le taôisme ni dans les filmes de Capra. Il n'empêche que j'espère toujours y parvenir grâce à tous les moyens que ma bibliothèque et aussi mes amis sont capables de mettre à ma disposition. En tout cas, il s'agit d'un point, si je ne me trompe ; et de l'harmonie où tout le monde s'embrasse à la manière schillérienne. Je ne sais pas d'ailleurs, si les animaux et les insectes et même les microbes sont censés s'embrasser dans le cadre de son *Ode à la joie*. On verra bien.

Nous vivons objectivement et cela ne veut pas dire tout simplement : on nous voit, on nous touche, on nous parle, les autres font attention à nous et même vont jusqu'à prendre tout cela en considération. Quoi ? Nos paroles, nos actes, nos non-actes, nos leçons de yoga, nos divagations au sujet de Dieu, nos prières, nos plaintes, nos cris et chuchotements – ces deux mots sont inséparables –, nos malheurs, nos pleurs, nos joies. Ces deux derniers mots sont inséparables, eux aussi, car nous pleurons de joie assez souvent, de sorte que les autres se demandent de quoi nous nous réjouissons. En effet, il n'y a pas de quoi se réjouir, mais nous nous réjouissons car nous pensons que c'est bon pour notre santé. Il est vrai que notre santé

s'améliore de jour en jour et même parfois du jour au lendemain. Et nous nous réjouissons davantage et encore plus, plus, plus, plus. Cela nous fait du bien. En tout cas, c'est ce que les autres nous disent sans cesse : « Ça vous fera du bien. » En effet, *ça* nous fait du bien ; mais *cela* et même *ceci* nous font mal. Que faire ? Il n'y a rien à faire. Hier, je suis sorti pour aller à la poste. Il faisait plus ou moins beau ; plutôt plus que moins. Je longe une rue, une autre rue ; je descends une rue et je monte une autre rue. Et tout à coup je tombe sans crier gare. Cette fois, je n'ai pas crié. D'habitude, je crie quand je tombe car la douleur que j'éprouve est insupportable. Elle est très aiguë – plus aiguë que n'importe quelle note. Et cette fois il ne s'agit pas de « moins ». Non, non, non. Cette fois, il s'agit de *plus* ; *une fois de plus*. Mais cette fois-là – je parle de la fois qui a eu lieu hier après-midi –, je n'ai pas crié ; pour une raison inconnue, sans doute. Parce que, cette fois-ci, j'aurais dû crier de la même façon ; je pense à mes cris d'autrefois. Le temps retrouvé, comme on dit, d'autant plus que je me suis cassé une côte ; une fois de plus. Autrefois, je me suis cassé quatre côtes ; cette fois, il s'agit d'une côte, de sorte que je peux me coucher et me lever sans problèmes. Je suis un coucheur sans soucis, pour ainsi dire. Je ne l'ai pas senti tout de suite ; je parle de ma côte, pas de ma vie ou d'un amour quelconque. D'ailleurs, Nina n'a pas encore téléphoné, mais je ne sens rien dans ce domaine que je pourrais appeler « zone-Nina ». Par contre, je sens ma côté fêlée, cassée et froissée ; quand je tousse, par exemple. Mon médecin me dit que cela veut dire qu'il s'agit d'un os, ce qui me paraît logique : chaque côte que nous portons en nous n'est autre qu'un os. Et cet os, ma dernière côte, est fêlée ou cassée ou froissée. Oui, je l'ai offensée, en quelque sorte ; je l'ai même blessée, et je ne le nie pas. Mais personne ne m'interroge à ce sujet ; à aucun sujet, pour être franc. Je suis à la maison et je baille de temps en temps parce que j'aimerais dormir, mais pas mourir. Les verbes et les rimes nous entraînent quelque part, dans une direction inconnue ou connue, comme on dit quand on veut rendre hommage à Kant et à ses antonymes. Tout est à la fois connu et inconnu, et nous vivons objectivement, subjectivement, à moins que nous ne vivions pas du tout. Mais cette affirmation n'est ni objective ni subjective, si bien que nous ne savons pas très bien quoi en faire. Les individus objectifs comprennent le monde et ils nous disent : « Le monde est comme ça et tel quel. Ce que vous dites est subjectif, tandis que nous connaissons la vérité. Regardez et écoutez nos œuvres d'art, et vous comprendrez ce qu'elles veulent dire. Vous comprendrez tous la même chose, et vous verrez toutes ces œuvres sous le même angle. Ne nous dites surtout pas que l'art est subjectif et énigmatique, et que chaque lecteur a sa vision d'un chef-d'œuvre. Il crée ce chef-d'œuvre une fois de plus, mais l'œuvre qu'il crée est ouverte de toute façon. Elle est ouverte à tous. Venez et regardez ; ce n'est pas la peine de frapper à la porte car elle est déjà ouverte. Il n'y a pas de table ni de zakouski. Vous

n'êtes pas venu par ici pour manger et boire. Vous êtes venu pour admirer un chef-d'œuvre et sentir ce que tout le monde sent et pense. C'est cela l'art objectif, tandis que l'art subjectif est mystérieux ; il est toujours entre deux, entre trois et quatre. Jamais trois sans quatre, comme disent les Kabbalistes. Non, une vraie œuvre d'art n'est jamais entre ceci et cela. Elle ne se prête pas à trente-six interprétations. Elle est là et elle vous regarde. Vous la regardez à votre tour, et vous voyez Dieu, cela va sans dire. Nous ne disons donc plus rien. »

## JUSTICE

Le sens de la justice et la conception du bien. Parlons-en, parlons-en. Il faut appliquer les principes de la justice, sinon cette dernière ne sert à rien. Mais avant d'appliquer quoi que ce soit – et où que ce soit – il faut savoir de quoi il s'agit, de quels principes il s'agit en l'occurrence. D'accord, nous savons déjà qu'il s'agit des principes de la justice, mais nous ne savons rien ni au sujet de cette dernière ni à celui de ces premiers. Et pourtant il faut que nous appliquions ces principes à la structure de base de la société où nous vivons. Nous connaissons cette structure de base ; elle met en place le mensonge, l'argent, les associations caritatives, etc. Elle les répartit selon les lois qui s'appellent « capitalisme », « libéralisme », « socialisme », « libertinage », etc. Une fois de plus, une multitude de « etc ». D'ailleurs, cette structure s'occupe de tous les etc., sans que nous puissions intervenir. Cela s'appelle la main providentielle, la providence tout cours, la main de Dieu, le bras de fer, le bras d'honneur, etc. En tout cas, nous savons que l'exercice des facultés morales est libre, informé et efficace. En tout cas, c'est ainsi que cela doit être et cela l'est ainsi ; peut-être, peut-être.

Bon, prenons mon cas. Je dis à mes voisins que le bruit que leurs instruments et leur jardinier sont capables de produire – et ils s'attellent à cette tâche tous les jours – me gêne dans mon travail et même dans mes loisirs. Je leur dis que je ne peux ni vivre objectivement ni vivoter subjectivement car notre subjectivité elle-même réclame une certaine quantité du silence. Ils me disent que chacun fait ce qu'il veut, à condition que ce chacun se trouve chez soi. De cette façon, ils exercent leurs facultés morales, mais cet exercice se déroule et opère son job au détriment de mes facultés ; de *toutes* mes facultés, pour être exact. Que faire ? Lénine s'est déjà posé cette question et il a fait assassiner un million de personnes. C'est ainsi que les Soviétiques réglaient leurs problèmes. Moi, je ne peux tuer ni mes voisins ni leur jardinier. Que faire ? Il faut que j'applique mes facultés de raisonnement et de pensée pratique à la formation rationnelle de ma conception du bien. En tout cas, c'est ce que John Rawls conseille à tous les citoyens sans exception. Et il s'adresse aux citoyens de tous les mondes : ceux du monde libre et ceux

du monde non-libre. Et les citoyens ou plutôt tout le monde s'adresse à lui, en disant : « Que faire ?

- Appliquez-vous.

- Comment ?

- Il faut que la justice triomphe.

- Comment ?

- Appliquez tous les principes.

- Où sont-ils ?

- Sous vos yeux. Il faut savoir regarder autour de soi et sous soi.

- Nous ne voyons rien.

- Voyons voir. Voyons. Avez-vous entendu parler des biens premiers ?

- Non.

- Et des biens seconds ?

- Non plus.

- Pensez-vous que les biens premiers dépendent uniquement des faits naturels ?

- Quels faits naturels ?

- Je parle des faits naturels de la psychologie humaine.

- Et alors ?

- Ou bien, croyez-vous plutôt que la définition des biens premiers dépende d'une conception morale de la personne qui incarne un certain idéal ? Est-ce cela ? Ai-je raison ?

- Vous parlez de Jésus Christ ?

- Non, pas cette fois.

- Mais vous parlez d'une incarnation ou plutôt de l'incarnation.

- Oui.

- Alors, c'est Lui, Jésus Christ en personne.

- Pourquoi Lui ?

- Parce que nos idéaux sont incertains et ce n'est pas la peine d'incarner ces idéaux-ci. Ce serait idiot. »

Je ne suis pas tout à fait d'accord avec ce dialogue. Mes idéaux sont certains et je peux les résumer en un seul mot : « silence ». Cette fois, je ne parle pas de la musique ou du silence des sphères ; je parle du silence tout court qui doit s'étendre autour de ma maison et même autour de mes promenades quotidiennes. C'est cela ma conception des biens premiers qui passent avant tous les autres biens. Je ne veux jouer ni avec les mots ni avec les antonymes et les opposés qui coïncident et se rencontrent, mais je dois constater que, dans mon cas, les biens

premiers sont des maux premiers. Et il n'y a rien à faire et seul le meurtre de mes voisins – le jardinier partirait tout de suite – pourrait arranger les choses et cet état de choses. D'après Rawls ou Royce – mon correcteur d'orthographe ne connaît pas le premier et connaît le second pour de mauvaises raisons –, les biens premiers doivent être définis par les besoins des personnes en raison de leur statut de citoyens libres et égaux, et en tant que membres normaux et à part entière de la société durant toute leur vie. Je suis un membre normal de la société parce que je ne suis pas encore dans un asile psychiatrique et que je paie mes impôts, comme disent les Américains et tous les autres. J'imagine que mes voisins ne payent pas les impôts qu'ils sont censé payer car ce genre de gens pratique cette sorte d'évasion dont les Américains parlent, eux aussi. Ils s'évadent et par conséquent ne payent que la moitié des impôts que leur conscience devrait les obliger de payer pour que la Grèce puisse sortir de la crise sans problèmes ; sinon, elle n'en sortira jamais. Il est vrai qu'ils donnent quelque chose aux associations caritatives et tout le monde se met debout ou à genoux et applaudit. Mais les impôts que l'on paie à l'État ne vous érigent pas de monuments. Personne ne dit : « C'est grâce à lui qu'un million d'Africains ne sont pas morts de faim. » Non, vous payez vos impôts et personne n'en parle ; on ne vous dit même pas « merci » parce que vous faites ce que n'importe quel citoyen honnête et même malhonnête doit faire, s'il ne veut pas se retrouver en prison.

Je ne sais pas si mes voisins blanchissent quelque chose et noircissent d'autres choses, par exemple, ma réputation. C'est le bruit qui m'intéresse, pas les impôts. En tout cas, ils ne sont ni en prison ni dans un asile, et en principe – je ne sais pas s'il s'agit de premiers principes ou de ceux qui se rangent du côté du chiffre « deux » – nous sommes égaux aussi bien devant la loi qu'ailleurs. Certes, il n'y a pas de commune mesure entre nos comptes en banque, d'autant que je ne garde mon argent ni en Suisse ni à Singapour. Mais le bruit qu'ils font n'a rien à voir dans l'histoire. Et c'est de ce bruit que parle depuis des mois et des mois. Et c'est moi qui suis en cause ; mon moi, mes oreilles, mon travail, mon inspiration.

Je n'ai aucune envie de citer un écrivain que je n'aime pas du tout : George Orwell ou John Orwell. Je sais qu'il est Orwell, mais je ne suis pas sûr qu'il soit George. *O well*, cela n'a vraiment pas d'importance, mais l'absence de n'importe quelle importance ne doit pas m'empêcher de le citer. Je crois qu'il a dit que certains sont plus égaux que d'autres et beaucoup de gens se pâment lorsqu'ils citent cette phrase pour stigmatiser les régimes communistes et les pays de l'Est en général. Il y a des gens et même des individus qui disent qu'en Union Soviétique les gens étaient vraiment égaux et qu'ils avaient leur ego, de sorte que l'on pouvait parler d'individus et pas de genre humain en général. Bon, ce genre de personnes est en voie de disparition, paraît-il. Et pourtant le président français – de tous les Français, sauf quatre-vingt-

cinq pour cent – a récemment rendu visite à Fidèle Castro en oubliant que celui-ci n'est plus à la tête de son pays. Il l'est peut-être, mais ce n'est plus sa tête que l'on voit lorsqu'on parle de Cuba. Il n'est donc pas nécessaire de lui rendre hommage, ce que l'on fait parfois pour éviter une catastrophe ou une autre. C'est-à-dire, on rend visite à un tyran parce qu'il connaît un autre tyran. Ce dernier veut faire la guerre à un pays démocratique. Alors, on conclut une sorte de pacte avec le premier tyran pour qu'il empêche son copain, alias le deuxième tyran, de faire la guerre à une démocratie naissante ou développante ou galopante. Cette fois, ce n'est pas le cas du tout, si bien que le président de la minorité des Français n'était pas obligé d'aller à Cuba pour faire photographier son sourire à côté de celui de Fidel Castro. Il paraît qu'il l'a fait pour soigner l'aile gauche de son parti qui se situe à gauche dans l'hémicycle.

Bref, mes voisins sont plus égaux que moi. D'ailleurs, je ne suis pas égal d'habitude. Je ne suis pas égal dans le cadre de l'espace qui inclut aussi mes voisins. Nous ne sommes ni d'égale force, ni d'égal mérite, ni d'égal orgueil. D'autre part, je ne peux traiter d'égal à égal mes voisins parce qu'ils ont plus d'argent, si bien qu'ils suscitent plus d'admiration dans le cerveau des gens pour qui l'argent compte plus que l'art et la philosophie. Ces gens continuent à mettre leurs camions devant mon garage parce que je ne compte pas. Les camionneurs de ces gens devinent qu'un garage de cette mincitude ne peut appartenir à un multimillionnaire ; par conséquent, ils font ce qu'ils veulent parce que je n'existe pas. Et même si je leur montre ma carte d'identité, ils diront que ce n'est pas ma carte d'identité, que j'ai volé cette carte quelque part. La photo de son propriétaire ressemble à mon visage, mais c'est une pure coïncidence car, selon Carl Jung, on ne peut exclure les coïncidences de notre vie. Il faut compter avec elles. Les camionneurs écoutent le conseil de Jung et disent : « Ce n'est pas votre carte d'identité. Vous n'existez pas.

- Mais si, mais si. S'il vous plaît, déplacez votre camion qui m'empêche de sortir de mon garage.

- Ce n'est pas un garage. C'est trop petit. Les garages sont bien plus grands. C'est un cagibi. Ou une cachette de KGB.

- C'est mon garage. Voulez-vous voir ma voiture ?

- Vous n'avez pas de voiture. Peut-être un vélo. Et encore. Un vélo à trois roues.

- Détrompez-vous. J'ai une BMW.

- Vous rêvez. Et nous, nous rêvons de vous parce que vous n'existez pas.

- C'est Dieu qui rêve de moi, pas vous.

- Dieu ne se donne pas la peine de rêver de ceux qui n'existent pas.

- Les biens premiers exigent que vous déplaciez votre camion.

- Et les biens de nos clients nous permettent de rester où nous sommes. »

Et ces biens, hélas, ne sont pas égaux aux miens. Il faut reconnaître que mes biens ne s'inscrivent pas dans la catégorie qui s'appelle « les biens premiers ». Ils ne sont peut-être pas derniers non plus, d'autant que, contrairement à ce que prétendent les évangiles, mes biens ne seront jamais premiers, ni au Paradis ni ailleurs. Ils seront peut-être cinquièmes ou troisièmes, mais jamais premiers, quoi que je fasse. Oui, je suis vertueux et presque saint ; et je suis aussi un enfant. En tout cas, je fais tout pour en redevenir un car Dieu aime les enfants, paraît-il. Bon, j'entre dans le Paradis par une porte grand-ouverte et pas par un chas, pas par une aiguille. On me dit : « Bienvenue au Paradis », et je salue celui ou celle qui me le dit. Et puis je dis : Où sont mes biens ?

- Quels biens ?

- Mes biens premiers.

- De quoi parlez-vous ? Tout est bien au Paradis.

- Je sais, je sais. Mais dans la vallée des larmes, mes biens étaient les derniers. En principe, en toute logique évangélique, ils devraient être les premiers par ici.

- Personne n'a de biens chez nous. Pas de biens personnels, en tout cas. Vous pêchez en parlant de biens matériels et même juridiques. Nous n'avons pas besoin de justice parce qu'elle règne d'office et sans partage. Prenez cet ascenseur. Il vous amènera en Enfer. »

Il paraît qu'il ne faut pas prier automatiquement en disant les mots qui signifient quelque chose ; mais ils signifient « moi, moi, moi », si vous pensez à vous-même, en le faisant. Par exemple, vous dites : « Père, Dieu, cieux », et si vous prononcez ces mots sans penser à Dieu et aux cieux, vos paroles ne signifient rien du tout, à part père, Dieu et cieux – à part les sons qui ne se rapportent à rien du tout. Ce sont des sons qui s'apparentent à d'autres sons, de sorte que vous dites « Dieu, cieux », mais cela veut dire « garage, voiture » ou toute autre chose. Autrement dit, cela ne veut rien dire ; tandis que si vous dites « Dieu » en pensant à Dieu, cela veut dire quelque chose ou quelqu'un. Et si vous dites « Dieu » en pensant à Dieu et à vous-même, c'est-à-dire, vous pensez que c'est vous qui dites « Dieu » et pas quelqu'un d'autre, à ce moment-là et à tous les moments qui suivent ce moment-là, les paroles que vous prononcez revêtent un sens. Donc vous vous dites : « Je parle à Dieu parce que je ne suis rien sans Dieu. Je ne suis rien si Dieu ne pense pas à moi. Même si je me mets à genoux, Dieu n'est pas obligé de me voir. »

Pour L'obliger à me voir, je dois penser ceci : « Dieu, regarde-moi, s'il Te plaît. Je suis à genoux. Tu le vois, j'espère. Et si Tu ne le vois pas, je Te le dis. Je Te dis : 'Dieu, je suis à genoux parce que j'ai besoin que Tu penses à moi. Pourquoi ? Parce que ça ne va pas. Pis

encore, ça ne va pas du tout. *Rien* ne va, sans parler de *tout*. Que puis-je faire ? Dis-moi quelque chose, sinon je sombre dans une dépression sans fin. Pourquoi Te T'es-Tu ? Parce que Tu es Têtu ? Non, je ne crois pas : c'est une explication humaine qui n'explique rien car les humains ne comprennent rien à rien. C'est Toi-même qui le dis quelque part. Dans la Bible sans doute. Je ne me rappelle pas où, dans quel verset Tu parles de cette façon. Les versets ne comptent pas. Les nombres ne comptent pas non plus, quoi que les Cabalistes en disent. Ce sont les paroles qui comptent, Tes paroles. Et si Tu ne dis rien, rien ne compte plus. C'est moi qui Te le dis car je pense à moi en Te parlant. Je me souviens de moi, en suivant les conseils des mystiques. Je me souviens de ce que je suis et je commence par mon enfance. Je suis un grand pécheur. Je sais que Tu aimes ceux qui le disent toute de suite : 'Je suis un grand pécheur, je suis un très grand pécheur. De ce point de vue, je suis encore plus grand que saint Augustin.' D'accord, je suis plus grand que saint Augustin et saint François. Si Tu les mets ensemble, je serai toujours plus grand qu'eux, tous les deux, parce que je pèche sans arrêt, même quand je ne pèche pas. Je pêche même lorsque je vais à la pêche. Oh pardon, pardon. Je ne dois pas dire des bêtises pareilles. Ces jeux ne sont dignes ni de Toi ni de Moi. J'espère que tu me permets d'écrire 'Moi' avec un M majuscule. C'est de cette façon que je me souviens de Moi et pas autrement. Même si je ne répète que la lettre M, sans ajouter ni o ni i, je me souviens de Moi. En tout cas, je me souviens de mes péchés, de mon école buissonnière, de ma libido débordante, des femmes que j'ai trompées avec d'autres femmes et aussi avec d'autres hommes. Et aussi avec des enfants et même avec des animaux. Trop de souvenirs, trop de temps retrouvés. Même si je ne cherche rien, comme Picasso, comme Picasso, je trouve tout : tous les temps, tous les espaces, toutes les œuvres d'art que je crée à tour de bras, en un tour de main. Seigneur, Seigneur. Fais en sorte que je ne trouve ni ne retrouve rien et même rien du tout. Je suis bien comme ça, sans toutes ces trouvailles. Merci, Seigneur. Merci d'avance. »

Dieu est toujours juste ; il n'en va pas de même pour les humains qui sont presque toujours injustes. On dit « l'amour toujours », mais on ne dit pas « l'homme juste toujours ». On ne dit rien à ce sujet parce qu'on ne veut pas avoir l'air pessimiste. Si l'on dit « l'homme est toujours injuste », on donne envie de mourir à tous ceux qui écoutent cette remarque. On dit : « Il n'y a que l'injustice » et tout le monde a envie de se suicider parce que ce n'est pas la peine de vivre dans un monde où seule l'injustice règne sans partage. Il y a des rois et des reines dans ce monde, dans notre monde ; l'injustice est là, elle aussi. Et elle dit parfois : « Je règne sans partage et vous n'avez rien à faire par ici ou ailleurs. Partez et ne revenez plus jamais. » C'est ainsi que le monde tourne et se retourne ; et il n'y a rien d'autre à dire ou à faire. Mes voisins font du bruit parce que leurs comptes en banque ne sont pas égaux aux miens. J'ai toujours un

compte dans une banque, mais ni mon compte ni ma banque ne sont à la hauteur de ceux de mes voisins. Ils ne sont même pas à la hauteur de mes voisins tout court car ceux-ci sont beaucoup plus hauts que mon compte en banque. C'est pour cela que tout le monde les respecte en disant : « C'est notre château et sans ce château notre rue ne serait rien du tout. Avec ce château, notre rue est tout atout. C'est la Rue, un point c'est tout. »

Il paraît que la justice est la première vertu des institutions sociales comme la vérité est celle des systèmes de pensée. Ce système est vrai parce qu'il est juste. Non, cela ne marche pas ainsi. Il y a des vérités premières, mais il y a aussi les vérités secondes ; et parfois les vérités secondes triomphent sur les premières. Pour une fois, les nombres ne signifient rien. D'ailleurs, ce n'est pas la première fois que cela arrive. Les derniers sont les premiers et « soyons tout » est toujours à l'ordre du jour, paraît-il. Parlons plutôt de la justice et des vertus. La tondeuse de mes voisins marche à fond et il y a des gens qui pensent qu'en l'occurrence, il s'agit d'une vertu incontestable. Il est vrai que je conteste cette vertu vigoureusement, mais ma vigueur n'est rien en comparaison de celle qu'exhibe la tondeuse en question et en réponse. Je lui dis : « Veux-tu te taire ? » Elle répond : « Je ne le veux pas. » Et mes voisins rejoignent leur tondeuse. Ils ne me disent rien : depuis quelque temps, ils ne me parlent plus. Ils ont un paquet d'argent qu'ils mettent sur une pelouse et je comprends que c'est leur réponse. D'abord leur jardinier tond cette pelouse et ensuite Natalie met un paquet sur cette pelouse tondue – et personne n'est tendu dans cette situation, à l'exception de moi-même –, et je comprends que je n'y peux rien. « Soyons tout » n'a rien à voir dans l'histoire. Ce qui se passe se traduit plutôt par la phrase « ne soyons rien » ou par la phrase « soyons au-dessous de tout », ce qui ne veut pas dire que je veux être au-dessous de tout ou de rien. Je veux être *au-dessus* de ce qu'il y a, mais mes voisins ne sont pas d'accord là-dessus. Ils disent : « Si élégante et économique que soit une théorie, elle doit être rejetée ou révisée si elle n'est pas vraie. » Ils veulent dire par là que ma théorie fondée sur le mot « silence » n'est pas vraie. Le silence dont je parle ne concerne que le bureau où ma voisine travaille et médite. Si l'on ne parle que de ce silence-là, on reste dans les normes et la théorie que l'on élabore en prenant en considération le silence qui entoure ma voisine est élégant et économique. Et bien, je mets mes haut-parleurs en face de ce bâtiment où ma voisine additionne son argent, et son silence vole en éclat. Il est difficile de vivre dans le monde du bruit.

Il paraît que les institutions et les lois doivent être abolies si elles sont injustes. Comment abolir la loi selon laquelle un pianiste ne peut travailler son piano, s'il vit dans un appartement ? On laisse tomber, on laisse tomber. On ne peut rien abolir et tout perdure, même quand Derrida dit que le Conseil de Sécurité ne sera plus le même d'ici quelque temps. Il parle en 2003. La

guerre en Iraq se profile à l'horizon qui n'en est plus un : cet horizon est sous notre nez. Derrida dit qu'il n'y a plus de consensus à l'intérieur des pays démocratiques et même dans leur cadre. Il faut donc revoir, réviser et changer, sinon cela va éclater. Rien n'éclate et nous continuons à vivre comme si de rien n'était. Il n'y avait rien et rien n'était, n'était. Cause toujours mon lapin. En l'occurrence, ce lapin est Derrida. Je crois que j'ai un lapin dans mon frigo ; un plat cuisiné que j'ai acheté il y a quelques jours. Je le mangerai un de ces jours. Et quand je le mangerai, je penserai à Derrida en rendant un hommage de plus à ma mémoire quasi involontaire.

Il paraît que chaque personne possède une inviolabilité fondée sur la justice qui, même au nom du bien être de l'ensemble de la société, ne peut être transgressée. D'accord et pas d'accord. On me viole par-ci et par-là, par-devant et de tous les autres côtés, étant donné que le bruit que j'entends, subis et encaisse se répand dans les airs, comme les parfums de Debussy. Ce bruit m'entoure, m'enlace, comme s'il m'aimait tendrement. Mais sa tendresse s'exprime brutalement, et je n'aime pas les brutalités, quelles que soient leurs intentions et leurs origines. La société qui se limite aux voisins de mes voisins ne jouit pas de la sensation ou du sentiment du bien être en écoutant le brouhaha des machines qu'enfourche le jardinier de mes voisins – j'en suis sûr et certain. Cette société pense peut-être que ce bruit donne un certain cachet à la rue où nous habitons. Vous roulez le long de cette rue et vous n'entendez rien ou presque rien. Alors, vous vous dites que cette rue ne vaut rien parce que personne ni rien n'entretiennent les jardins qui se trouvent au-delà des grilles, des haies, et ainsi de suite. Il y a plusieurs maisons à vendre dans cette rue, mais personne ne les achète parce qu'aucune tondeuse ne prend soin des herbes qui poussent un peu partout, comme d'habitude. D'habitude, les employés des agences immobilières font écouter à leurs clients les tondeuses qui travaillent obstinément dans les jardins d'un quartier. Il suffit d'écouter la broyeuse de mes voisins pour vouloir acheter tout ce qu'il y a à vendre dans leur quartier et aux environs de leur quartier, étant donné que le style que l'on observe dans une rue ne se perd pas dans les rues voisines et même dans les villes situées à vingt kilomètres de la rue en question, étant donné la cohésion de la mondialisation et de toutes ses parties.

Il paraît qu'une injustice n'est tolérable que si elle est nécessaire pour éviter une plus grande injustice. D'accord, mes voisins me font écouter leur broyeuse et c'est une injustice, d'après mon sens de la justice et de toutes mes notions qui s'y rapportent. Mais je me demande quelle injustice on évite une fois pour toutes grâce à cette injustice-ci. Le silence ? Est-ce une justice ? Si oui, on se demande si l'injustice que le silence représente est plus grande que l'injustice créée de toutes pièces par la broyeuse. Cette broyeuse – et toutes les autres broyeuses – consiste en une multitude de pièces, j'imagine. En tout cas, toutes ces pièces, quel que soit

leur nombre, créent une injustice intolérable, étant donné que je n'entends pas les préludes et fugues que je joue depuis quelque temps. Le disque de Varèse que je mets pour contrecarrer les desseins de mes voisins cause peut-être une sorte d'injustice – de *leur* point de vue : ils n'aiment ni la musique moderne ni la musique ancienne. Ils préfèrent sans doute la Callas à Varèse et un opéra de Puccini au *Sacre du printemps*, mais même *Les Puritains* sont capables de perturber leurs loisirs ; cela va sans dire. De ce point de vue, le disque de Varèse s'inscrit dans la rubrique de l'injustice. Il ne faut surtout pas oublier que cette injustice, quelles que soient ses dimensions, est plus petite que l'injustice à l'origine de laquelle se trouve la broyeuse. Elle trône au milieu de cette injustice et même Varèse n'arrive pas à la déraciner, à la mettre hors de mes horizons auditifs.

J'ai beaucoup d'arguments et je les étale dans mes écrits. Mais il paraît que les arguments, qu'ils soient massues ou non, ne suffisent pas. Il est nécessaire d'élaborer une théorie de la justice à la lumière de laquelle mes affirmations et mes arguments peuvent être interprétés, évalués et pesés. On pèse un argument et on dit, on se dit : « Il est lourd, cet argument. Il est très massue. Mais il ne s'appuie sur rien. Où est la théorie dans le cadre de laquelle on peut l'insérer ? Cette théorie n'existe pas et par conséquent cet argument ne vaut rien. Il n'existe pas non plus. Taisez-vous et écoutez plutôt la broyeuse. Vous devez l'écouter tout le temps, au lieu de dire n'importe quoi, n'importe comment et n'importe où. » D'accord, je suis en train d'élaborer une théorie de la justice, et cette théorie dit ceci : « Il faut que le bruit que vous produisez soit inférieur à celui produit par votre voisin et vos semblables en général. » Il faut que je parle aussi de la *qualité* des bruits. Les décibels comptent, mais il ne faut pas oublier l'aspect *culturel* de n'importe quel bruit, de n'importe quel phénomène. Vous n'êtes pas obligé d'aimer la musique de Varèse, mais il faut reconnaître que l'aspect culturel de cette musique est bien supérieur à la musique composée par les broyeuses, les souffleuses et compagnie, et compagnie. Si vous écoutez les œuvres de Varèse tous les jours, cinq heures par jour, vous les aimerez tôt ou tard car vous ne pouvez faire autrement. Vous pouvez devenir fou ; et bien, c'est à vous de choisir. Soit vous tombez amoureux de la musique de Varèse, soit vous devenez fou et on vous enferme, comme si vous étiez un dissident soviétique.

Par conséquent, ma théorie s'attarde sur l'aspect culturel de la chose en disant que, quel que soit le nombre de décibels produit par la musique de Varèse, le bruit qui en résulte ne constitue pas une menace dans le cadre de la société humaine et même animale. Par contre, une broyeuse est capable de vous rendre fou et en ce cas, en ce cas précis, votre folie advient bien avant l'avènement de la folie causée par la musique de Varèse. Selon ma théorie, on peut choisir entre deux folies – après tout, on vit en démocratie –, et si l'on a vraiment le choix dans ce

domaine, n'importe qui dira qu'il vaut mieux devenir fou un peu plus tard que bien plus tôt. De toute façon, tôt ou tard, tout le monde devient fou, sénile et enfantin. Vous avez l'eau à la bouche, cette eau coule à flots lorsque vous mangez au restaurant ou ailleurs. Il paraît que c'était le cas de Sartre qui continuait à manger dans le même café, malgré cette eau et ces flots.

Il paraît que n'importe quelle société est fondée sur la notion de coopération, et cette notion ainsi que cette coopération sont là en vue d'un avantage mutuel. Mais il ne faut pas oublier – surtout pas, surtout pas – que chaque notion a un but et des conséquences. Le but doit viser ce que l'on appelle des « avantages mutuels ». Quant aux conséquences, elles se caractérisent à la fois par un conflit d'intérêts et par une identité d'intérêts. Je m'intéresse aux préludes et même aux fugues de Bach ; mes voisins pensent à leur jardin et aussi à leur statut social. Ou plutôt c'est l'inverse qui se produit sous mes yeux et pas loin de mes oreilles. Mes voisins pensent d'abord à leur statut social et à tous les symboles qui s'y rapportent ; ensuite vient le jardin car c'est par l'intermédiaire de ce jardin et de son bruit intrinsèque que mes voisins érigent infatigablement leur statue social, le monument de leur splendeur, comme aurait dit Orson Welles. Il y a donc un conflit d'intérêts, mais, à mon humble avis, il n'y a pas d'*identité* d'intérêts. On peut me faire croire que je profite de la beauté du jardin de mes voisins. Montre-moi le jardin de tes voisins, et je te dirai qui tu es et de quoi a l'air ton propre jardin. Si tes voisins soignent leur jardin, tandis que toi, tu ne fais que jouer du Bach et du Beethoven, tes voisins ne seront pas contents. Supposons qu'ils invitent des amis parce qu'ils ne peuvent faire autrement : il faut que leurs amis et aussi leurs ennemis – surtout ces derniers – admirent leur statut, leurs statues respectives, leur monument et ainsi de suite. Les invités admirent la beauté du jardin et la propreté qui y règne. Et puis, par le plus grand des hasards, ils lancent un regard du côté de votre jardin et disent à leurs hôtes : « C'est quoi ?

- Quoi ?

- Ça.

- C'est le jardin de notre voisin.

- Ça ?

- Oui.

- Comment pouvez-vous tolérer tout ça ?

- Que voulez-vous qu'on fasse ?

- Il faut faire un procès à votre voisin. Il nuit à vos intérêts. Autrement dit, il y a un conflit d'intérêts. Et vous avez tout intérêt à résoudre ce conflit au plus vite, au plus vite. »

Il y a des dangers partout et mes voisins le savent mieux que quiconque. Leurs amis lancent un regard en direction de mon jardin et se disent que le quartier où habitent leurs hôtes

n'est pas si chic que cela ; sinon, quelqu'un comme moi ne pourrait y habiter. Puisque j'y habite, le quartier en question n'est pas tout à fait résidentiel ; il ne l'est pas du tout, pour tout vous dire. De ce point de vue – et tout dépend du point de vue, comme le prétend la mécanique quantique –, le jardin de mes voisins et de leurs hôtes n'est pas si beau que ça. Il en va de même pour la maison et le reste – pour la cuisinière, par exemple. Le dîner est raté parce qu'elle a mis trop de sel dans son plat portugais. Comme disent les Russes : « S'il n'y a pas assez de sel dans votre plat, vous trouverez tout ce qu'il vous faut sur la table. Mais s'il y a trop de sel, c'est le dos qui trinque. » Les étrangers ne comprennent pas ce dicton. Ils pensent tout de suite aux maladies du dos qui ont souvent leur origine dans le sel que l'on consomme. En réalité, il s'agit de la punition qu'encourt la cuisinière malhabile. Elle dénude son dos et un knout se met au travail. Ce genre de choses et de punitions n'existe pas en Occident où les cuisiniers portugais n'ont rien à voir avec les serfs russes. Et même si notre Ève s'avise de mettre trop de sel ou trop de poivre dans son plat portugais, elle ne dénudera pas son dos. Et personne ne la chassera parce qu'elle est mariée à Adam dont la perfection dans le domaine du jardin est unique au monde.

De ce point de vue, il y a un conflit d'intérêts, comme je l'ai dit plus haut. D'un autre point de vue, il y a une identité d'intérêts. Je montre mon jardin à mes invités et ils voient le jardin de mes voisins qui est beaucoup plus grand, si bien que l'on ne peut pas ne pas le voir. Ils le voient et se disent que ce terrain ainsi que ce jardin m'appartiennent peut-être, ne serait-ce qu'en partie. Leur regard s'attarde sur le jardin de mes voisins et ce regard ainsi que mes invités se nourrissent de la beauté de ce qu'ils voient. L'impression qu'ils ont par l'intermédiaire de leurs yeux est si profonde, si infatigable, qu'ils ne voient plus rien ; pas mon jardin, en tout cas. Ils peuvent jeter un regard vers le ciel car ils y sont habitués : leur piété leur fait lever les yeux toutes les dix minutes. Ils passent dix minutes dans mon jardin sans le regarder : il n'y a rien de particulier dans mon jardin. Mes invités ont déjà vu des bouleaux, ne serait-ce que sur des cartes postales qui nous parlent de la Russie. Ils ont vu aussi les magnolias et ils aiment beaucoup les fleurs que ce genre d'arbre produit au printemps. Mon magnolia est nu en ce moment et mes invités ne le regardent pas pour ne pas perdre leur temps et leur concentration qui s'occupe exclusivement du jardin de mes voisins que l'on voit assez bien depuis mon jardin à moi. Il se peut d'ailleurs que mes invités me demandent de leur montrer un autre morceau du jardin qu'ils admirent sans réserve. C'est pour cela que je mets toujours de l'ordre dans ma chambre avant que mes invités n'arrivent car je sais qu'ils me demanderont de leur montrer la splendeur des Amberson, alias de mes voisins. C'est ainsi que la vie continue et je me prête à toutes les épreuves qu'elle me propose – pour ne pas la quitter toute de suite.

Selon la théorie de Royce, il y a identité d'intérêts puisque la coopération sociale procure à tous une vie meilleure que celle que chacun aurait eue en cherchant à vivre seulement grâce à ses propres efforts. D'accord : grâce au jardin de mes voisins et à la perfection que les regards rencontrent de ce côté-là – du côté de mes voisins, comme d'habitude – j'ai une vie meilleure car personne ne regarde mon jardin et par conséquent personne ne fait attention à ses imperfections. Et le bruit ? Et si la perfection de mon jeu pianistique en souffre outre mesure ? D'ailleurs, il n'y a pas d'exacte mesure pour ce genre de souffrances : n'importe quelle interférence cause un énorme préjudice au travail d'un instrumentiste, quel que soit son instrument. Même les percussionnistes – en tout cas ceux que l'on inscrit sans hésiter dans la catégorie des perfectionnistes – souffrent des souffleuses et des broyeuses. Il faut donc que je choisisse entre le plaisir de mes invités et Bach, Beethoven, Chopin. Sans hésiter, je choisi ces derniers et par conséquent l'identité d'intérêts s'enfonce dans l'air menu et friable, comme disent les Anglais qu'il ne faut jamais oublier pour ne pas se priver de leurs métaphores et ainsi de suite. Oui, cette identité y disparaît – dans la minceur des airs, dans les profondeurs des cieux – pour ne plus jamais réapparaître.

Il faut avoir des principes qui pourraient fournir un moyen de fixer les droits et les devoirs dans les institutions de base de la société. À quoi bon parler des institutions ? Elles sont toutes pour les tondeuses et contre Beethoven et Schubert. On ne peut s'appuyer sur elles, sauf si l'on n'aime pas la musique à laquelle on préfère les broyeuses, les tracteurs et d'autres objets de ce genre. Si on préfère les tracteurs, on va à la police et on dit au premier policier venu : « Notre voisin joue du Beethoven. Il distrait notre jardinier à un tel point que le moteur de son tracteur commence à avoir des ratés. » Le policier envoie un autre policier sur place et ce dernier met de l'ordre dans le cadre où se trouvent plusieurs personnes et un jardinier ; de sorte que, dorénavant, on n'entendra que la souffleuse et ainsi de suite, *ad libitum*, *ad infinitum*. Mes voisins ont tous les droits de leur côté, du côté de leur jardin ; et du côté du même jardin, il n'y a aucun devoir, de sorte que ce n'est pas la peine d'en chercher un ou deux ou trois. Moi, par contre, je n'ai aucun droit ; et je dois me taire en laissant mes voisins tranquilles. C'est mon devoir le plus strict, comme on dit. Il paraît que les principes ci-dessus sont censés définir la répartition adéquate des bénéfices et des charges de la coopération sociale. Il faut que j'oublie le mot « coopération » : cela ne sert à rien de garder dans la mémoire des mots inutiles qui l'encombrent inutilement. Mais je dois me souvenir du mot « charges » pour payer mes impôts locaux, généraux et universaux. Et les bénéfices ? Chiffres d'affaires et bénéfices, comme disent mes voisins. Moi, je ne dis rien.

Je parle de Schoenberg qui, à la fin de sa vie, écrivait des psaumes. Il en a écrit un au sujet de la bombe atomique. Moi, je pourrais écrire un psaume au sujet des terroristes. Au cours d'une conférence, Derrida nous parle du terrorisme et du fait que même le secrétaire général de l'ONU n'arrive pas à définir cette notion, ce mot, cette calamité. Il y a terroristes et terroristes. En principe, ils sont censés bouleverser cet ordre public auquel nous tenons par-dessus les Mozart et les Mahler. Moi, je crois que mes voisins sont des terroristes ; eux, ils pensent que c'est moi qui le suis ou les suis. Ils pensent sans doute que je suis un symbole musical du terrorisme mondial, étant donné que je leur fait écouter la musique de Varèse. Une œuvre musicale peut tuer ; Gourdjiev n'est pas le seul à le dire. Même moi, je l'ai dit quelque part et peut-être même à plusieurs reprises, comme disent les musiciens. Ou à plusieurs codas, tant qu'à faire. Par conséquent, mes voisins peuvent dire aux policiers du quartier : « Ils nous tue avec sa musique. C'est pire qu'une Kalachnikov. »

Dans ce cas – dans quel cas ? –, même si les hommes émettent des exigences excessives les uns à l'égard des autres, ils reconnaissent néanmoins un point de vue commun à partir duquel leurs revendications peuvent être arbitrées. N'importe quoi, comme d'habitude. Mes voisins ne reconnaissent rien ni personne, à part le premier ministre et le président du Concours Reine Élisabeth. Mon voisin – s'appelle-t-il Pierre ? – téléphone au premier ministre et lui dit : « Notre voisin émet des exigences excessives. Il veut que notre jardinier se retrouve au chômage technique.

- Je combats le chômage, dit le premier ministre.

- Moi aussi, dit Pierre ou Paul.

- Nous avons un point de vue commun, dit le premier ministre.

- Oui, dit Pierre.

- Et nous arbitrons à partir de ce point de vue.

- Oui, dit Paul.

- Nous sommes les arbitres du sort de ton voisin.

- Oui, dit Nicolas.

- Nous sommes aussi les arbitres de sa vie et de sa mort.

- D'accord, dit Vladimir.

- Qu'il meure alors.

- Qu'il meure », dit Paul en faisant « oui » de la tête. Le premier ministre ne peut voir ce « oui », mais il le sent et cela lui suffit.

Il va sans dire que j'ai une conception différente de la justice. Pendant un an, mes voisins s'occupaient de leur nouvelle maison que les ouvriers mettaient en place en faisant beaucoup

de bruit. J'ai déjà parlé des camions qui se mettaient devant mon garage et quand je demandais quand je pourrais enfin sortir ma voiture pour faire des courses, pour ne pas mourir de faim, ils disaient : « Dans dix minutes. » Ils rigolaient et leur camion demeurait où il était – devant mon garage. Cela durait une heure, deux heures. Je ne mourais pas de faim, mais j'éprouvais une sorte de gêne qui me gênait pendant mon travail, et je n'aime pas être gêné ni pendant mon travail ni au cours de mes loisirs.

Un jour, mon amie française téléphone à mes voisins – à ma demande, à ma demande – pour leur dire que cela ne peut continuer ainsi. Quelques minutes plus tard, ma voisine sonne à ma porte. Je ne réponds pas à cet appel et elle repart *bredouille*. Pour une fois, ce sont mes voisins qui ont eu affaire à ce mot, au lieu de le laisser chez les autres. Et puis on me téléphone et cette fois, je réponds à l'appel. Et je dis que je dois leur parler au sujet de leur nouvelle maison ou plutôt à propos de sa construction. Et le lendemain je me retrouve dans leur salon avec une tasse de thé au lait que je tiens dans mes mains parce que je ne peux la tenir autrement. Je peux la déposer sur la table, mais je continue à la tenir, comme si je voulais, à l'occasion, l'utiliser en tant qu'argument massue. Vous faites un mouvement et le thé que vous étiez en train de boire atterrit sur le visage de votre ennemi. D'habitude, il s'agit de vin, de cognac, de whisky. Même un cocktail peut atterrir ou avisager sur le visage d'une personne que vous ne supportez pas. Le thé est plus élégant, à mon avis ; dans les circonstances, cela va sans dire.

À un moment donné, je dis à mes voisins que la vie ne se déroule pas en sens unique, qu'il y a deux sens dans chaque vie et que jusque là, notre vie commune – ou plus ou moins commune ou sociale – se déroulait dans un sens, dans *leur* sens. Je leur ai fait savoir que ma vie, elle aussi, avait un sens et par conséquent que tout ce que je faisais avait un sens aussi, également et à plus forte raison. Et j'ai prononcé le mot « justice » en pensant aux Juifs et aux anciens Grecs. Les Grecs d'aujourd'hui ne me paraissent pas être dignes de cette notion et de ma conception de cette notion, étant donné la façon dont ils traitent Angela Merkel et tous ceux qui leur ont prêté de l'argent. De leur côté, les Juifs sont toujours justes et dignes. Alors, Pierre et Paul me posent une question : « Combien ? » Et je réponds à cette question. Il y a des questions auxquelles on peut répondre sans problèmes ; et si, tout d'un coup, on constate qu'un problème persiste, un seul, on le résout assez vite et sans problèmes.

On parle à nouveau des institutions car on ne peut pas ne pas en parler lorsqu'il s'agit de justice. Vous pouvez aller chez votre voisin pour entendre sa question et y répondre. Il peut vous poser toutes sortes de questions auxquelles vous n'êtes pas obligé de répondre. Oui, il vous demande quand est votre prochain concert, et vous lui dites que votre prochain concert aura lieu en juin. Tout cela est gentil et même charmant, mais il arrive un moment quand vous

vous dites que vous n'avez plus le temps. Alors, vous regardez votre voisin et vous le faites fixement, de sorte que votre regard lui perce le cerveau et en élimine toutes les questions oisives et superflues. Et il vous pose enfin la question cruciale : « Combien ? » Et vous répondez à cette question car c'est pour cela que vous êtes allé chez lui. Ce n'est pas pour boire son thé imbuvable ou manger un petit biscuit de rien du tout. Vous pouvez manger ce biscuit n'importe où et, de toute façon, vous ne le mangerez nulle part, même pas en Union Soviétique. Et ce n'est pas la peine de parler des institutions car c'est vous qui êtes une institution et aussi une instance et un instant qui répond à la question – à la seule question qui soit digne de ce nom. Et votre réponse doit être digne de ce nom, elle aussi.

Les institutions dont on parle et on ne parle pas sont justes quand on ne fait aucune distinction arbitraire entre les personnes dans la fixation des droits et des devoirs de base. D'abord, il faudrait définir quels sont les droits et les devoirs de base. Mon droit de base s'exprime ainsi : « Foutez-moi la paix. » Ce n'est peut-être pas tout à fait exact parce que personne ne vient chez moi pour me poser des questions et me perturber dans mon travail. Il s'agit d'un jardinier qui ne viendrait jamais chez moi, même si je lui envoyais une invitation : il n'a pas besoin de venir chez moi pour me casser la figure. Mais tout cela n'a pas d'importance. Ce que je désire par-dessus tout est contenu dans le mot « paix », et je sais que les gens ne vous laissent pas en paix, si vous prononcez le verbe « laisser ». Si vous avez recours au verbe « foutre », les gens partent tout de suite parce qu'ils constatent que vous êtes grossier et que vous n'appartenez pas au meilleur monde ; de leur point de vue, du point de vue que l'on appelle « bourgeois ». J'aurais pu donc téléphoner à ma voisine pour dire à son répondeur : « Foutez-moi la paix. » Au lieu de cela, j'ai répondu à la question « combien ? » Et j'ai bien fait.

Et les devoirs de base ? Mes voisins volent trop haut pour savoir ce que cela veut dire. Ils ne connaissent pas de bases ; ils ne s'occupent que des sommets, de tops des tops. Et aussi du top du monde, comme disent leurs associés transcontinentaux. Au sommet, on n'a pas de devoirs ; on ne fait que jouir des devoirs des autres. Et les autres nous doivent tout, se disent mes voisins ; et ils agissent en conséquence. Et les conséquences sont graves, en ce qui me concerne. Ils pensent que c'est mon problème ; en tout cas, ils ne me posent pas la question à laquelle je pourrais répondre toute de suite. La deuxième comtesse m'a dit un jour : « Vous leur dites : 'J'ai annulé ma tournée au Japon parce que je ne peux travailler mon piano. Et je n'ai pas l'habitude de mal jouer, vous savez. Vous me devez…' » C'est une façon de parler et d'extorquer de l'argent. Mais je me dis que je ne dois pas m'abaisser à ce point pour me retrouver aux bas-fonds ou à la vie basique ; à la basilique de la vie. Il n'est pas sûr qu'à l'intérieur de cette base je trouverai mes droits et le silence auquel j'aspire. Silence, on tourne.

Silence, elle tourne. C'est ce que j'ai envie de dire. La terre tourne ; écoutons-là, au lieu de faire marcher nos souffleuses. Écoutons la terre, écoutons la terre.

Foucault nous dit que le pouvoir nous surveille et que le même pouvoir nous punit. C'est pour cela qu'il nous surveille, d'ailleurs ; il le fait pour pouvoir nous punir. Il ne le fait plus sur la place de la Concorde ; il le fait ailleurs et il le fait subtilement et d'une façon omniprésente. Le pouvoir s'arrange de façon que nous soyons visibles et lui, le pouvoir en question, il demeure invisible. Nous sommes exposés aux yeux du pouvoir, mais nous, nous ne voyons rien, comme si nous n'avions pas d'yeux. Cela s'appelle « panoptikum » ou quelque chose comme cela. Il y a une tour et les gardiens s'y mettent pour nous voir, pour nous épier. Et nous, nous sommes dans une sorte de cellule et nous ne voyons que les murs où nous avons déjà laissé nos traces – tout comme les autres, nos devanciers. Comme d'habitude, les mots qui ornent les murs sont simples et expressifs : « Connards », « La liberté est dans mon cœur », « Mon esprit vous méprise », « Salopards », et ainsi de suite. Et puis on vous dit que vous n'êtes pas un homme parce que cette notion n'existe plus. Elle a fait son apparition, à un moment donné, mais ce moment n'est plus donné ; il est parti, pour être exact. Personne ne nie que vous ayez laissé les traces de vos pas – sur le sable, sur une plage, dans la neige. À présent il s'agit des neiges d'antan et vos traces, les traces de votre cerveau, se rangent peu à peu dans la même catégorie, puisque vous n'êtes plus un homme. Vous êtes sans doute un fantôme, mais vous n'êtes pas un vrai fantôme, sinon les touristes se précipiteraient vers votre demeure pour vous regarder et vous photographier. On vous aurait mis dans un château il y a longtemps, juste au moment où la notion d'homme et tous ses musées ont disparu. Non, les musées sont toujours là et les hommes y sont exposés comme des dinosaures, comme les squelettes de ces derniers. Vous n'êtes ni dans un château ni dans un musée. Vous êtes chez vous, mais personne ne vous regarde ; personne ne se donne la peine de vous surveiller. L'état est terrifiant et son pouvoir est partout. Il se ramifie et touche tout le monde en ayant recours aux portables, aux murs et à tout ce que vous voulez. On met votre téléphone sur écoute et on vous écoute jour et nuit. Vous décrochez votre appareil et vous vous mettez au piano pour jouer quelques fugues, quelques mazurkas. On vous écoute attentivement ; on ne vous lâche pas une seconde, d'une semelle. Ce n'est pas mon cas. On ne me surveille pas parce que cela n'en vaut pas la peine, comme on dit, comme ils se disent. D'ailleurs, ils ne se le disent même pas car je ne mérite pas que l'on se dise quelque chose à mon sujet. Je ne suis pas un sujet ; je ne suis pas non plus un objet. Mes voisins s'inscrivent encore dans la notion d'homme – même Nathalie qui est un peu hommasse,

pour dire la vérité. Moi, je n'existe pas – ni en tant que fantôme ni en tant qu'homme qui joue du piano et écrit des bêtises. Je n'ai rien contre la surveillance. Les célébrités se plaignent des paparazzis et parlent de la terreur qui s'exerce dans leur espace, dans leur zone libre. Moi, je me plains de l'absence de cette terreur, de ce genre de terreur qui n'est pas si terrible que cela ; c'est une conclusion à laquelle on arrive quand on réfléchit ne serait-ce que l'espace de trois secondes. La vraie terreur est l'absence de terreur. Il n'y a rien, et même s'il y a quelque chose, cette chose n'écoute pas vos mots. Et si elle les écoute, elle dit : « Non, je ne peux pas, je ne le ferai pas, c'est tout ce que je peux faire. » Et il ne se passe rien. Vous entendez la même broyeuse et c'est à cela que votre existence est réduite. On dirait que vous êtes là pour écouter cette broyeuse. J'écoute la broyeuse, donc j'existe. La broyeuse a besoin de nous. Il y a des théologiens qui affirment que Dieu a besoin de nous, qu'Il se sentirait seul, si nous nous noyions dans un nouveau déluge. Donc, il ne faut surtout pas dire : « Après moi le déluge » parce que ce n'est pas gentil vis-à-vis de Dieu. Tant pis pour les humains, qu'ils se noient tous, d'autant qu'il n'y a plus de notion d'homme. Et les hommes ne valent rien sans cette notion. Mais Dieu doit exister et c'est pour cela qu'il ne faut pas Le prier d'envoyer un déluge sur notre terre. Alors, on compose d'autres hymnes, d'autres psaumes.

*Seigneur, Seigneur !*
*Fais en sorte que l'on me surveille.*
*Personne ne fait attention*
*À ce que je fais, ce que je pense.*
*Qu'on mette mon téléphone sur écoute !*
*Qu'on me suive pas à pas.*
*On ignore jusqu'à mon existence*
*Et même au-delà d'elle, ce qui veut dire*
*Que l'on ignore jusqu'à ma non-existence.*
*On pense sans doute que je ne mérite*
*Même pas une punition.*
*Ce n'est pas vrai, ce n'est pas vrai.*
*Il faut me punir car je suis un grand pécheur.*
*J'espère que cette notion existe toujours.*
*D'accord, il n'y a plus d'hommes,*
*Mais il y a une multitude de péchés.*
*Qui est-ce qu'un péché ?*

*On se le demande, on se le demande.*
*Plantes, animaux, insectes, boue ?*
*Non, non : seul l'homme peut pécher.*
*Et il ne manque pas de tirer avantage*
*De ce privilège. Chaque jour*
*Il recommence de plus belle,*
*De sorte que je pense que la notion d'homme*
*Existe toujours.*
*Tant mieux et tant pis.*
*Tant mieux et tant pis.*

Je n'ai pas besoin de demander à Dieu de me surveiller et de ne pas ignorer mon existence. Il m'a donné ou prêté cette existence et par conséquent Il ne peut l'ignorer. Et Il me punira s'il le faut. Il se peut, d'ailleurs, qu'Il me punisse déjà par l'intermédiaire du jardinier de mes voisins et de mes voisins eux-mêmes. Oui, c'est une punition, c'en est une ; il n'y a aucun doute là-dessus. Il y a des gens qui pensent que si l'on ne vous met pas en prison et si l'on ne vous guillotine pas au milieu de la place de la Concorde, vous n'êtes pas puni. Ce n'est pas vrai et c'est de cette façon que l'on se rend compte à quel point le pouvoir est omniprésent. Sa ramification fait appel à mes voisins qui participent à l'exercice du pouvoir par l'intermédiaire de leur jardinier qui s'adresse à ses machines pour exercer le même pouvoir à son tour. Tour à tour le pouvoir s'exerce et cet exercice m'empêche de vivre et même de mourir ; en tout cas, il m'empêche de mourir tranquille, de sorte que j'ai envie de dire à tout le monde : « *Lascate mi morire tranquillo*. » Et si mes voisins ne comprennent pas l'italien, je répéterai en français : « Tranquille, tranquille, tranquille, tranquille. » Et s'ils comprennent l'italien et aiment les opéras italiens, ils me diront : « Tu n'as qu'à te retirer du monde pour vivre dans un monastère. Mais ne pense surtout pas qu'il n'y a pas de broyeuse dans les monastères occidentaux. Tu entendras la même broyeuse, mais personne ne te permettra de jouer du piano. Dans la plupart des monastères, on observe le vœu de silence. On ne parle pas, on ne perturbe pas les prières de ses frères. Pas de piano, pas de pianoforte. *Silenzio*, autrement dit. » Il est vrai que je peux leur répondre que dans les monastères italiens – dans ceux que l'on voit et entend dans les opéras – on chante des airs et même les chœurs doivent participer à l'action et à la texture musicale ; sinon cela n'a pas de sens. Si vous voyez un chœur à genoux, et si ce chœur garde le silence pendant une demi-heure, il ne s'agit assurément pas d'un opéra italien. Il s'agit peut-être d'un vrai monastère perdu au fin fond des Ardennes. Bref, mes voisins n'ont même pas

besoin de passer un coup de fil au premier ministre. Ils ont le pouvoir car, d'après les gens du quartier, ils habitent dans un château. Et ils donnent de l'argent aux associations caritatives qui apportent leur secours aux enfants handicapés. J'ai l'impression que toutes les associations caritatives ne s'occupent que d'enfants handicapés ; en tout cas, en Belgique. Et les adultes malades ? Et le problème du cancer ? Qu'on ne me dise surtout pas que je n'aime pas les enfants : je les adore. Mais je ne peux m'empêcher de penser à Staline quand je vois un adulte montrer ses doigts à un enfant en disant : « Su, su, su, su, su. » Susuquer, comme disent les Russes. Ils disent plutôt « *susukat'* », mais cela n'a pas d'importance. D'ailleurs, je le fais moi-même. Dès que je vois un enfant de bas âge, je me mets à bouger les doigts. Ensuite j'approche ces doigts de son nez tout en disant : « Su, su, su, su, su, su, su. » Staline faisait la même chose, comme je l'ai déjà signalé plus haut. Et il mettait les enfants sur les tables pour que tout le monde les voie ; pour que l'on voie ses caresses. Ce n'est pas la peine de caresser les enfants sous une table, et Staline le comprenait mieux que quiconque. Et s'il n'y a pas de table dans le voisinage ? si vous êtes au milieu d'une rue, autrement dit ? et si, par-dessus le marché, ce n'est pas le jour du marché ? Alors, vous limitez vos caresses à « su, su, su, su, su » ; et à vos doigts, s'entend. Vous pouvez aussi donner de l'argent à une association caritative qui s'occupe exclusivement des enfants. En ce cas, vous pouvez faire marcher votre broyeuse tous les jours, dix heures par jours. Et vous pouvez mettre vos camions où vous voulez. On peut faire souffrir les adultes, à condition de donner de l'argent aux enfants que j'adore, inutile de le préciser. Inutile de le dire et cela va de soi. Moi aussi, j'ai été un enfant autrefois ; et on s'occupait de moi, probablement, visiblement. Sinon je ne serais pas là. D'après mes voisins et le reste de l'humanité, je ne suis pas là. Alors, on m'a négligé, autrefois, jadis. Pourquoi ? Parce que je n'étais pas handicapé ? C'est une plaisanterie de mauvais goût, mais il ne s'agit pas d'une plaisanterie. Un ami dont je n'ai pas parlé plus haut – et je ne suis pas sûr que je parlerai de lui plus bas – était insupportable lorsque j'allais bien. Mais quand je tombais malade, il m'apportait un kilo d'oranges et deux kilos de tendresse. Il faut être malade pour que l'on repère votre existence, ce qui ne veut pas dire que seuls les malades existent de par le monde. Mes voisins existent aussi. Et comment, et comment ! Et ils ne sont pas vraiment malades, que je sache. Et moi, je serai bientôt malade à force d'écouter ces appareils infernaux et forcenés. Seul Dieu peut parler aussi fort et avec cette énergie de persuasion. D'ailleurs, c'est peut-être Lui qui me parle ainsi. Cela me rappelle une belle histoire et, comme je dis d'habitude, il se peut que je l'aie raconté ailleurs ; plus haut, beaucoup plus haut, dans un autre livre qui est peut-être déjà aux cieux, faute de lecteurs sur terre. Un déluge s'abat sur un village juif. Sauve qui peut ; sauve qui veut. Abraham fait sa prière ; il demande à Dieu de le sauver. L'eau continue à monter. Il y

a une barque remplie de villageois qui connaissent et aiment Abraham. Ils crient : « Abraham, rejoins-nous. Nous te sauverons. » « C'est Dieu qui me sauvera », répond Abraham. Ensuite il y a un hélicoptère et le même dialogue s'engage entre Abraham et ses potentiels sauveurs. L'eau continue à monter, atteint le grenier où Abraham continue à prier. Et puis il ne prie plus. Une fois mort mais pas enterré, il rend visite à Dieu. « Je priais, je priais, dit-il. Pourquoi ne m'as Tu pas sauvé ? » « Comment ? dit Dieu. Je t'ai envoyé d'abord une barque, ensuite un hélicoptère. » Et moi ? Dieu me parlait dans mon enfance, dans ma jeunesse ; je ne l'entendais pas. Il me parlait par l'intermédiaire de la musique. Je jouais du Bach, du Schubert ; Dieu me parlait. Je ne l'écoutais pas car je faisais attention aux trilles, aux arpèges et aux octaves. Je ne faisais attention ni à Dieu ni même aux anges. À présent j'entends et j'écoute la broyeuse. Et Dieu me dit : « Tu ne m'as jamais écouté. J'étais désespéré. À la longue, j'ai dû recourir à l'artillerie lourde. Je n'avais pas le choix. »

J'attendais un coup de fil de Nina et puis je me suis arrêté : je ne l'attendais plus. Il y a un exercice mystique ou yogique, que sais-je, qui vous oblige à vous arrêter, quoi que vous fassiez. Supposons que vous soyez en train de nager et tout d'un coup votre gourou vocifère : « Arrête-toi », comme si vous étiez un instant, comme si votre gourou était Faust. Au moment où il vocifère ces mots magiques, il fait plutôt penser à Méphistophélès, mais cela n'a pas d'importance. Ce qui importe se rapporte à la position que vous occupez dans l'eau ou plutôt à la configuration à laquelle prend part votre corps. Vous pouvez tenir le coup si vous vous mettez sur le dos en remuant vos pieds de temps à autre – pour ne pas vous noyer. Mais, en l'occurrence, vos pieds sont liés ou paralysés par le commandement de votre gourou : autrement dit, ils se sont arrêtés. Il en va de même pour le reste de votre corps. Tout est arrêté ; les instants aussi. Vous avez l'impression de vivre dans une sorte d'éternité ; à la différence de la vraie éternité, cette éternité-ci ne peut durer car vous êtes sur le point de vous noyer. Vous êtes sûr que, dans l'au-delà, vous serez un yogi accompli, et c'est peut-être ce qui compte. Et la persévérance dont parle Spinoza ? Votre être ne peut persévérer à cause du commandement que vous avez entendu. Ce commandement venait et vient toujours de votre gourou – il ne l'a pas révoqué –, et il vous empêche de lui rappeler que son commandement contredit une des affirmations Spinoza : il ne vous est pas permis de crier car votre voix est arrêtée, elle aussi. Bref, je n'attendais plus l'appel de Nina et, comme d'habitude, cette non-attente a abouti à un résultat positif. C'est toujours ainsi que cela arrive. Vous n'attendez plus rien de la vie et tout d'un coup vous recevez tous les prix que l'on connaît dans le monde civilisé. Vous recevez

même un prix qui vous vient du monde non-civilisé parce que ce non-monde est sans doute lié à votre non-attente ; d'une manière ou d'une autre. Vous dites « oui » tous les jours, une centaine de fois par jour – tout comme *L'Ulysse* de Joyce. Cela ne sert à rien. De temps à autre, vous entendez comme un écho, une sorte d'écho : « oui, c'est ça », « oui-oui », « cause toujours mon lapin ». Alors, vous changez d'avis, de mots et vous devenez pessimiste et vous vous réfugiez entièrement dans la négation pure et simple. Vous dites : « Non, non, non, je dis 'non' », « non, pas du tout », « non, pas question », « non, non et renon ». Et tout d'un coup vous entendez dire que vous êtes un écrivain de renom que le monde entier admire, lit et apprend par cœur. On vous récite en plein rue, sans parler de parcs et de bancs où vos lecteurs se reposent. On vous cite même dans les banques, au lieu de penser à l'argent, aux actions et à la fraude fiscale. J'entends la sonnerie de mon téléphone fixe, mais je ne me presse pas car je n'ai pas l'habitude de me presser lorsque j'entends cette sonnerie. Le téléphone est aussi un gourou, en quelque sorte ; ou *of sorts*, comme disent les gens qui lisent Shakespeare dans l'original. Il sonne et vous vous arrêtez, où que vous soyez. Mais, contrairement aux élèves qui suivent *la voie*, vous n'êtes pas obligé de garder votre pose ; en d'autres termes, vous n'êtes pas obligé de vous noyer. Vous vous arrêtez, de sorte que vous ne faites plus ce que vous faisiez il y a encore quelques secondes. Vous vous précipitez vers le téléphone et vous vous arrêtez devant lui. Non, vous sortez votre portable de votre poche ; vous regardez le numéro qui s'y affiche et vous parlez à ce numéro ou remettez le portable dans votre poche. C'est ainsi que se déroule la vie quotidienne en 2014. Elle se déroulait de la même façon en 2010 et même en 2000. Moi, je vis toujours au siècle dernier ; ou plutôt au XVIIe siècle. Supposons que Spinoza entende une sonnette ; il ne sait pas d'où elle vient et ce qu'elle signifie. Il reste où il est ; il ne se précipite pas. Nina me laisse un message que j'écoute avec attention. Mon attention ne se précipite pas vers le message qu'elle écoute ; elle capte les ondes et déchiffre le sens du message. Tout se passe dans le calme et, comme on dit d'habitude, dans la volupté, en plein milieu de la volupté. Elle me dit qu'elle est de retour, qu'elle vient de rentrer. « Il faut que nous nous voyons » ajoute-t-elle. Je crois qu'il ne s'agit pas d'un ajout : c'est le reste qu'il en a l'air. J'entends une série d'ajouts au centre desquels s'élève un monument à notre amour. Il faut que nous nous voyions parce que nous nous aimons. Ce dernier ajout n'est pas nécessaire non plus : on comprend pourquoi elle veut me voir. N'importe qui le comprendrait en écoutant sa voix. Ce n'est donc pas la peine de la décrire. On dit souvent que les mots ne peuvent exprimer toutes les nuances de la pensée, mais la voix va plus loin parce qu'elle s'apparente à la musique. Cela ne veut pas dire que la musique peut tout car rien ne peut tout, sauf Dieu qui est au-delà de tout. Seul ce qui est au-delà de tout peut l'exprimer, de sorte que nous revenons à la même conclusion : pour

savoir ce que nous sommes, nous sommes obligés de sortir de nous-mêmes et aussi de notre monde qui nous abrite. Mais c'est impossible et même hors de question : où que nous allions, nous serons toujours à l'intérieur de notre monde. Nous pouvons peut-être sortir de notre « moi », contrairement à ce que prétendait Malebranche ou quelqu'un d'autre, mais, quoi que nous fassions et où que nous allions, nous ne serons jamais à l'extérieur de notre monde – même sur l'étoile la plus lointaine, même dans une autre galaxie. Et la voix de Nina ? Elle disait sans cesse « l'amour, l'amour, l'amour », sans le dire. Elle s'efforçait de dire quelque chose, et grâce à cet effort elle traversait des frontières, les unes après les autres. Il y avait des frontières qui l'arrêtaient pour qu'elle ne devienne pas un cri continu, un appel d'amour sans appel. Le discours de Nina aurait pu devenir un cri de douleur et de désespoir. Elle est mariée ; elle ne pourra pas me voir tous les jours. Elle ne se couchera pas près de moi tous les soirs. Elle ne se lèvera pas à mes côtés tous les matins du monde et tous les après-midi du même monde : je fais la sieste tous les jours. Sa voix n'est même pas devenue un cri ; elle s'est arrêtée à une des frontières qui nous sépare des cris déchirants, aigus, inarticulés, absurdes. Lisa (Nina) viendra à la fin du mois, après son second séjour au Canada.

## JUSTICE II

Il est plus facile de parler de l'amour que de la justice. Si l'on vous pose des questions à propos de l'amour, vous dites : « Il faut aimer son prochain, son semblable et même son dissemblable. Il faut aimer tout et tous et toutes, même les pierres, même si elles ne sont pas précieuses. Il faut surtout aimer les pierres non-précieuses parce que ce sont des pierres pauvres et de pauvres pierres. Les pierres précieuses n'iront jamais au Paradis, et pourtant certaines d'entre elles glissent facilement à travers le chas d'une aiguille. Il est vrai que, plus une pierre est précieuse, plus elle est grosse, de sorte qu'il y a des pierres précieuses qui n'iront ni au Paradis ni même au royaume des cieux. Alors, vous relisez l'*Apocalypse*, la description de la Jérusalem céleste, et vous constatez qu'il y a beaucoup de pierres précieuses sur les murs de cette ville inaccessible. Comment sont-elles arrivées jusque là ? On se le demande. En tout cas, je n'ai pas ce problème car je n'ai pas de pierres précieuses à ma disposition. Et si vous n'avez pas de pierres de ce genre dans votre coffre-fort, vous irez aux cieux, à condition que vous ne tuiez personne, même pas vos voisins. Bon, je ferai de mon mieux pour ne pas le faire.

Si vous parlez de la justice, par contre, on vous pose des questions à propos des principes sans lesquels vous ne sauriez donner la définition définitive de la justice. Vous êtes prêt à éclaircir votre voix pour vous embarquer dans un long discours à propos des principes de la

justice ; et vous dites même : « En principe… » Et puis vous vous dites que vous n'en savez rien. À dire vrai, vous savez trop de choses à ce sujet, ce qui veut dire que vous ne savez rien du tout. Souvent « trop » veut dire « rien » parce que les opposés se rencontrent, s'embrassent et vivent heureux dans le cadre de leur conte de fée en répétant « *happily ever after* », comme s'ils étudiaient l'anglais. On se demande pourquoi. On se pose souvent cette question, de sorte que très souvent on entend ce mot lorsqu'on essaie d'écouter l'air du soir : « pourquoi, pourquoi, pourquoi, pourquoi ». Parfois, on entend même « pas, pas, pas, pas » ; parfois, pas toujours. « Pas » n'est pas une réponse, et pourtant on se sent mieux quand on entend « pas » ; on ne sait pas pourquoi.

Lorsqu'on essaie d'analyser l'amour de tous les points de vue – sinon ce n'est pas la peine d'en parler –, on constate que l'on peut dire n'importe quoi à ce sujet car l'amour s'étend partout et touche à tout. Par exemple, on peut parler de la haine lorsque le sujet arrive sur le tapis. On dit que la haine fait partie de l'amour et l'on ne se trompe pas en le disant. Il y a aussi l'indifférence qui s'y mêle car on peut prétendre de ne pas aimer la personne que l'on aime. On l'aime mais on regarde ailleurs, et tout le monde se dit que ce regard qui ne s'arrête jamais sur la personne en question signifie l'indifférence la plus totale. Et puis on se rend compte que c'est le contraire qui arrive. Celui qui ne regarde pas une femme ne veut pas que l'on sache qu'il l'aime. Il n'ose pas la regarder : il a trop peur et son regard vagabonde pour ne pas s'arrêter sur le visage qui fait frémir son corps. Ses yeux vagabondent et tournent en rond. Bref, on peut dire ce que l'on veut au sujet de l'amour, et personne ne vous l'interdit parce que vous pouvez aimer un chien, un chat et même une fourmi. Vous le faites et cela ne nuit à personne. Et c'est ce qui compte en définitive : il ne faut pas détruire la vie de son prochain, et n'importe quelle nuisance – des nuisances sonores, par exemple – risque de la détruire.

Et c'est à ce moment-là que l'on se met à parler de la justice. Vous aimez le monde entier et tout ce qui s'y trouve, et vous détruisez la vie de votre voisin car vous aimez trop vos broyeuses et votre jardin qui ne peut survivre sans vos souffleuses. Il ne peut vivre sans leur souffle qui atteint les oreilles de votre voisin et portent atteinte à ces oreilles et aussi à leur possesseur. En principe, vous avez des oreilles pour écouter de la musique et aussi les discours de Cicéron ; c'est à cela qu'elles servent. Au lieu de quoi, vous écoutez des jardiniers qui ne vous parlent même pas. En principe, les discours des jardiniers peuvent vous instruire, surtout s'ils vous renseignent sur la nature, les fleurs, les plantes et les jardins. Mais le jardinier en question vous assomme avec ses souffles et ses brouhabroubroubrouhas. Ces brouhababas vous parlent de la nature, mais ils ne vous en parlent pas *directement*. Ils ne vous parlent pas des fleurs, et ils ne vous disent pas comment certaines de ces fleurs attrapent les insectes pour se

nourrir et vivre plus longtemps. Ils ne vous disent même pas pourquoi les fleurs adorent le soleil et lui chantent des hymnes tous les matins et même dans l'après-midi quand vous faites votre sieste et ne chantez rien du tout. Ils vous parlent de leurs broubrous et de leurs siflelflelflelfelflefles. Même dans le domaine de la musique ce langage ne signifie pas grand-chose.

Et vous vous dites que c'est injuste et que cela n'a rien à voir avec les principes que vous êtes sur le point d'exposer pour que tout le monde comprenne de quoi vous parlez lorsque vous parlez de la justice. Tout d'abord, pour commencer, vous dites qu'il y a des principes sans lesquels ni la justice ni la vie sociale n'existent parce qu'en dehors de ces principes elles n'ont pas de sens. Et ce qui n'a pas de sens ne doit pas exister : cela encombre la vie sans produire quoi que ce soit. Cela produit beaucoup de non-sens, mais nous n'en avons pas besoin : nous en avons déjà assez et c'est pour cela que nous cherchons plutôt l'opposé du non-sens qui s'appelle « sens », comme tout le monde le sait. Vous dites qu'il y a une multitude de principes et qu'il faut en choisir un certain nombre pour s'appuyer sur quelque chose, sinon aucune discussion à propos de la justice – à propos de n'importe quoi – n'est possible ni souhaitable. Il y a une multitude de principes, d'après ce que vous dites, et vous en choisissez un pour pouvoir commencer votre discours : vous ne pouvez parler de tous les principes à la fois. Vous choisissez donc le principe d'utilité et vous dites que ce principe est incompatible avec une conception de la coopération sociale entre des personnes égales en vue de leur avantage mutuel. Vous dites aussi que ce principe est en contradiction avec l'idée de réciprocité implicite dans le concept d'une société bien ordonnée.

Vous prenez un exemple. Vous dites que vos voisins engagent un homme qui devient leur jardinier à plein temps. Ils croient et maintiennent que ce jardinier et son plein temps sont d'une grande utilité pour eux et pour leurs enfants qui hériteront de leur maison et aussi du jardin où le jardinier exerce ses capacités et fignole son perfectionnisme. Quant à vous, le jardinier en question ainsi que ses instruments ne vous sont d'aucune utilité, ce qui n'est pas très grave, étant donné que presque la moitié du monde ne vous est pas utile : vous n'y allez pas, vous n'y mangez pas, vous n'y photographiez rien. Vous utilisez l'autre moitié du monde, mais la moitié qui demeure en dehors de vos préoccupations ne vous gêne pas. C'est cela le principe de la coopération : vous existez, mais votre existence ne nuit pas à la mienne. Par contre, si vous faites du bruit dans votre jardin, cela nuit à ma concentration, à ma vocation et à mon travail grâce auquel je gagne ma vie à la sueur de mon front. Il est vrai que grâce à vous et à vos nuisances sonores je n'ai plus de sueur à mon front, mais je préfère avoir un front mouillé plutôt que de ne pas pouvoir travailler et gagner ma vie.

Quels sont nos avantages mutuels dont toutes les Rolls et toutes les Royce nous parlent ? Votre jardinier travaille tous les jours et il le fait tout le mois de mai. J'annule ma tournée japonaise et vous m'apportez une enveloppe qui contient une fortune. C'est cela la coopération en question ; et ce sont aussi les avantages mutuels. Non, je ne suis pas d'accord. J'aime la musique et l'argent ne compte pas dans ma vie. En tout cas, l'argent est beaucoup moins important que Beethoven et Schubert. Aucune somme, aucun nombre de billets de banque ne peuvent compenser le manque que tout pianiste éprouve lorsqu'on le prive de ce plaisir inouï qui fleurit sous ses doigts lorsqu'il joue une sonate de Haydn. Comme on dit d'habitude : « Cela n'a pas de prix. » Et on a raison, mille fois raison. On a raison une fois, on a raison deux fois. On répète le mot « raison » mille fois, et on a de plus en plus raison ; tandis que ceux qui ne pensent qu'à leur jardins et les pleins temps ont tort.

Mais dans n'importe quelle société ces ceux-là l'emportent toujours sur les autres qui aiment la musique et pensent que l'on peut prendre soin de soi et de son jardin sans faire trop de bruit. Par contre, les autres qui s'appellent « ceux-là » dans le cadre de ce récit, pensent le contraire. Ils prennent soin d'eux-mêmes *bruyamment* et ils sont convaincus que l'on ne peut prendre soin de soi *autrement*. D'accord, d'accord. Il faut revenir aux principes, quels qu'ils soient, sinon on risque de s'enfoncer dans un espace sans principes, dans une zone *non-principita* où les riches triomphent toujours sur les pauvres et même sur ceux qui ne sont ni démunis ni misérables. En tout cas, ils ne sont pas aussi misérables que les héros de Hugo. Mais ils ne sont pas « ceux-là », et c'est cela qui compte.

Alors, vous avez recours au principe de l'inégalité  socio-économique. Vous prenez par exemple – et c'est un bon exemple – l'inégalité de richesse et d'autorité. Pourquoi ? Parce que cette inégalité est juste si et seulement si elle produit, en compensation, des avantages pour chacun et, en particulier, pour les membres les plus désavantagés de la société. Vous ne vous souciez pas de chacun parce que vous savez que votre voisine – l'autre voisine, celle de droite, pas Nathalie – n'entend pas le bruit qui détruit votre vie ; en tout cas, ce bruit ne la gêne pas. Tout compte fait, il n'y a pas beaucoup de chacun dans le cas qui vous préoccupe : il y a peu de gens qui entendent la broyeuse aussi bien que vous, vous l'entendez. « Si et seulement » peut servir à quelque chose, à condition que vos voisins y prêtent attention. Mais si vous leur dites « si », ils ne pensent pas aux compensations et vous, vous êtes si préoccupé par ce que vous jouez, par les sonates de Schubert et de Mozart, qu'au bout de quelques secondes, vous vous mettez à penser à la note qui se trouve à la fin d'une phrase ou d'une pièce que vous devez jouer en Allemagne au mois de juillet. Cette note est un « si », cela va sans dire ; par conséquent,

vous ne dites plus rien et vous partez bredouille, vous revenez bredouille ; vous êtes bredouille, un point c'est tout.

Quelle sorte d'avantage avez-vous ? On vous détruit ; on vous apporte une enveloppe. Non, on ne vous apporte rien du tout. Et même si l'on vous apportait quelque chose – un petit gâteau, par exemple – vous vous diriez qu'il ne s'agit pas de compensation ni de coopération. Ce n'est pas un vrai avantage et par conséquent, ce n'est pas la peine d'en parler. Si l'on raisonnait ainsi, on ne parlerait plus du tout ; mais on ne raisonne pas comme ça et on continue de parler. Comment raisonne-t-on ? On raisonne *comme ça*. On raisonne en pensant aux principes, sinon cela ne vaut pas la peine. Il y a un principe qui exige l'égalité dans l'attribution des droits et des devoirs de base. C'est trop vague, si bien que l'on a envie de dire : « Cause toujours mon lapin. » On le dit et la discussion est terminée. Par conséquent, il vaut mieux s'appuyer sur un autre principe. Quel est ce principe ? On ne le sait pas trop. On sait que n'importe quel principe exclut la justification d'institutions par l'argument selon lequel les épreuves endurées par certains peuvent être contrebalancées par un plus grand bien, au total. Si tu savais comme je m'en balance ! Pourquoi ? Parce que rien ne peut contrebalancer ce que j'endure depuis presque deux ans. D'abord il y a eu des travaux ; pour commencer mais pas pour terminer car ils ne se terminent jamais. C'est la sensation que j'ai éprouvée en regardant et en écoutant toutes les bétonneuses et d'autres tontontons qui se mettaient devant mon garage, à proximité de mes oreilles. Et j'ai l'impression que cela continue toujours, quoique il ne s'agisse plus de mon garage. Tout se passe autour de mon piano. Il y a des camions, des broyeuses, des jardiniers et leur femme ; et leurs enfants qui courent et crient. Qu'ils courent, qu'ils crient. Les enfants sont les enfants. Ils sont notre futur, notre avenir non-radieux, notre passé et tout ce que l'on veut ; même si l'on ne veut rien du tout. Mais nous, nous voulons encore quelque chose ; moi, en tout cas.

Mes voisins ont fait construire une maison parce qu'ils pensaient que c'était utile. Ils le pensent toujours et Nathalie y travaille pour prouver au monde entier que la maison est utile, qu'elle est belle et qu'elle s'inscrit très bien dans le cadre de la propriété et celui du jardin. Et moi ? Cette maison ne m'est d'aucune utilité ; elle est plutôt nuisible dans le cadre de ma vie. Je sais que plus mes voisins travaillent, plus ils gagnent de l'argent et plus ils deviennent insolents ; et la plénitude du temps de leur jardinier grandit en proportion. Et rien n'arrête cette progression, même pas la considération selon laquelle on peut admettre qu'un petit nombre obtienne des avantages supérieurs à la moyenne, à condition que soit par là même améliorée la situation des moins favorisés. Je ne suis peut-être pas le moins favorisé de tous, mais ce n'est pas ce qui compte en l'occurrence. Mes voisins continuent à s'enrichir et ma situation ne

s'améliore ni en proportion ni en disproportion. Elle ne s'améliore pas du tout ; au contraire, elle ne fait qu'empirer. Il serait juste de m'offrir une propriété avec une piscine afin de contrebalancer leur nouvelle maison et leur ancienne piscine ; mais ils ne le font pas, et cet acte ou ce non-acte ou cet acte manqué ne fait pas partie des principes qu'il faut observer lorsqu'on parle de la justice. D'ailleurs, il ne suffit pas d'en parler : il faut le faire, comme on dit.

On peut parler de la situation initiale. D'accord, on en parle. Ma voisine est née dans une famille riche et elle a hérité de ces richesses. Moi, j'ai quitté mon pays natal et je n'ai hérité de rien, à part quelques ennuis de santé associés au régime soviétique. Le concept de situation initiale peut paraître raisonnable si l'on rejette les principes particuliers qui sont proposés. Quels sont ces principes ? Vous êtes né, vous héritez, vous avez un jardinier à plein temps. Votre voisin est né – personne ne le prive de ce droit –, mais il n'hérite pas et il a un jardinier qui vient une fois par semaine. Alors, le principe que l'on propose avance la notion du statu quo. C'est ainsi et cela ne peut être autrement car il s'agit du destin. On ne peut lui inculquer la notion de justice : le destin n'écoute ni rien ni personne. Si vous êtes riche, vous faites ce que vous voulez ; si vous êtes pauvre, vous subissez ce que font les riches. C'est un raisonnement que les communistes et même les socialistes français adorent et mettent en avant lorsqu'on leur dit que leur politique ne rime à rien. C'est à la fois un argument, une notion et une proposition. Cette dernière prétend qu'il faut obliger les riches à payer parce que l'injustice sociale n'est pas juste. Je ne me souscris pas à ce raisonnement. Je pense que les riches peuvent boire des premiers crus – à condition qu'ils laissent leurs voisins tranquilles et en paix.

La conception la plus adéquate de cette situation conduit effectivement à des principes de justice qui sont à l'opposé de l'utilitarisme et du perfectionnisme et que, par conséquent, la doctrine du contrat fournit une solution de rechange à ces conceptions. Très bien. Je suis habitué au mot « contrat » et j'en ai signés pas mal dans ma vie. (Je parle des contrats et pas des mots.) Mais de quel contrat s'agit-il en l'occurrence ? Je suis d'accord que ce contrat ou plutôt son contenu doit être à l'opposé de l'utilitarisme et surtout du perfectionnisme, en admettant que ce dernier ait lieu dans le cadre du travail du jardinier de mes voisins. En revanche, s'il s'agit de mon perfectionnisme, à moi – qu'il s'exerce dans le domaine de la musique ou à travers les champs Élysées de la littérature – j'affirme qu'il faut définir les devoirs et les obligations des individus de telle façon qu'ils participent activement à la construction de la tour de Babel des arts. (Pas d'une maisonnette de rien du tout où travaille actuellement et activement ma voisine.) Il est évident que ce principe est d'autant plus exigeant que l'idéal correspondant est placé très haut. Les individus dont je parle – et je parle de l'humanité entière – doivent s'instruire pour comprendre Proust, Musil et peut-être moi-même. La vraie modestie m'oblige à ajouter ce peut-

être, ce grand peut-être, comme disait Rabelais. Espérons qu'au fil des années il rapetissera pour disparaître dans le même air anglais, dans le *thin air*.

Nathalie parle donc du principe de perfection et du coup on se rend compte que, dans son esprit et même dans sa vie, ce principe est reconnu comme un principe parmi d'autres, au sein d'une théorie intuitionniste. Pourquoi intuitionniste ? Pourquoi, pourquoi ? Parce que Nathalie ne peut s'appuyer que sur son intuition féminine : elle ne lit rien, ne connaît rien et ne prétend même pas à connaître quoi que ce soit. Il paraît que cela suffit pour passer pour quelqu'un de respectable et digne d'admiration. Elle ne prétend rien, elle dit qu'elle est ignare dans tous les domaines, sauf celui où les banquiers et les agents de change gagnent de l'argent. Elle dit qu'elle ne connaît pas une seule note de Bach pour la bonne raison qu'elle n'a jamais entendu aucune de ses œuvres. Elle dit aussi qu'elle ne connaît ni Flaubert ni Verlaine. Et puis elle dit : « Je vous ai tout dit. Je ne connais rien, un point c'est tout. Permettez-moi d'ajouter, que je ne connais rien dans le domaine des arts. Par contre, si vous voulez investir vos millions, venez dans ma petite maison. À l'intérieur vous trouverez un sauna, un mini-golf. D'abord, vous signez les papiers que je vous tends et ensuite nous passons au billard. »

En principe, c'est l'intuition qui doit évaluer le poids de ce principe par rapport aux autres. (Je parle du principe de perfection.) Et l'intuition de Nathalie l'évalue à la perfection, quoique cela se passe à son insu. D'ailleurs, la plupart du temps l'intuition fonctionne loin de la conscience et du cerveau. Elle se trouve dans le même corps, dans la même substance, mais cette substance est si grande – ce n'est pas pour rien que l'homme se situe au sommet de la création – que le cerveau ne sait rien de ce que l'intuition opère tout le temps. Par exemple, le cerveau de Nathalie ne sait pas que son intuition a déjà évalué le poids du principe de perfection. Et tout d'un coup il apprend que le poids de ce principe se trouve du côté du jardinier et de la souffleuse. Et puis ce poids se met du côté de la broyeuse qui est beaucoup plus lourde que la souffleuse. Le poids de ce principe devient encore plus important lorsque le jardinier lui-même enfourche cette broyeuse et circule triomphalement tout autour du jardin et peut-être du monde. Le poids de cette broyeuse n'est pas plus grand que celui de mon piano, mais je ne l'enfourche jamais. Si je m'asseyais dessus, je pourrai peut-être rivaliser avec la perfection du jardinier et même avec la notion de cette perfection que Nathalie et Pierre gardent précieusement dans leur esprit. Je ne le fais pas et je perds cette bataille du siècle – de mon siècle – tous les jours, à quelques exceptions près.

Je me rends parfaitement compte que je ne peux gagner cette bataille qu'en rejetant le principe de perfection, en le classant sous la rubrique de « l'imperfection ». Pour cela, je dois analyser la relation qui existe entre les principes de la justice et les deux types de théories

téléologiques : le perfectionnisme et l'utilitarisme. Nous avons des idéaux et nous les consultons de temps en temps pour savoir ce que nous devons faire. Notre idéal numéro un nous dit que nous devons vivre heureux et persévérer partout où nous nous trouvons, sauf si nous sommes en prison ou dans un camp de concentration. Nous sommes dans notre corps où se trouve aussi notre âme. Les deux continuent à vivre pour que nous prospérions et pour que notre bonheur persiste, malgré les déconfitures. Comme disent les enfants : « Nous préférons les confitures aux déconfitures », et ils ont raison car la vérité s'envole de la bouche des enfants. Les adultes attrapent cette vérité au vol, l'analysent, la décomposent, la recomposent et se disent que c'est ainsi qu'il faut agir. Ils mettent une dizaine de pots de confitures sur la table et les déconfitures disparaissent puisqu'il n'y a plus de place pour elles – ni sur la table ni ailleurs. Et les enfants anglais ? Ils apprennent le français et disent la même chose. Une raison de plus pour apprendre une langue étrangère, malgré le fait que votre langue maternelle résonne dans le monde entier. Sinon, vous aurez des déconfitures tout le temps et à tout bout de champ.

Oui, tous ces principes sont fondés sur un idéal, et la satisfaction de nos désirs est un idéal comme un autre. Si notre idéal était Schoenberg, certains membres de notre société pourraient refuser de nous suivre dans cette voie car le désir est plus idéal que la beauté intrinsèque d'un morceau de musique que notre voisin écoute ; moi, en l'occurrence. Notre principe nous apprend que les satisfactions ont une valeur égale quand elles sont également intenses et agréables, de sorte qu'un simple jeu d'enfant a autant de valeur qu'un poème ou une fugue de Bach. Supposons que le jardinier de mes voisins soit un enfant. Il est plus âgé que n'importe quel enfant ; il est même plus âgé que l'éternel étudiant de Dostoïevski. Mais sa mentalité le pousse vers la catégorie où nous mettons tous les enfants sans exception. Il y a une note démocratique dans notre approche de l'enfance et de la jeunesse. C'est pour cela que le jardinier est classé sous la rubrique « Enfants, enfance ». Après tout, ce qu'il fait est un simple jeu que n'importe quel enfant aimerait, s'il pouvait enfourcher une broyeuse et la manier à sa guise. Parfois, l'enfant est si petit que ses pieds n'arrivent pas à appuyer sur les pédales de la broyeuse. Quand un enfant de ce genre se met au piano, on sort un petit tabouret et on le met sous les pieds de l'enfant en question. Ainsi il peut poser ses pieds quelque part, de sorte qu'au lieu de gigoter, il joue une sonatine de Mozart. Et personne ne peut lui reprocher un usage surabondant de la pédale. Quant à la broyeuse, vous ne pouvez renoncer à l'usage de *ses* pédales, sinon elle n'avancera pas. En tout cas, elle n'avancera pas dans la bonne direction. Il se peut qu'elle recule, au lieu d'avancer. Vous reculez et la haie qui vous sépare de votre voisin – de moi, en l'occurrence – tombe raide, comme si on l'avait blessée à mort. Vous continuez à reculer et vous broyez le jardin de votre voisin – pas tout à fait à votre insu. Mais vous n'y pouvez rien

car vos pieds sont trop courts pour manipuler les pédales de la broyeuse et par conséquent la broyeuse elle-même.

Il est vrai qu'un certain idéal est inclus dans les principes de la justice, ce qui veut dire que la satisfaction de désirs incompatibles avec ces principes n'a aucune valeur. Mais nous ne savons toujours pas quels sont ces principes. La joie est un des principes dont nous parlons, sinon il n'est pas la peine d'écrire des odes à la joie. Si la joie ne vaut rien, rien ne vaut rien. Il se peut que ce soit Jésus Lui-même qui nous le dise, sinon il ne nous aurait donné ni poissons ni grands crus. Nous nous souvenons de Cana et de la Galilée et du mariage qui a eu lieu à cet endroit précis. Et si quelqu'un nous dit qu'il faut souffrir et manger des pierres dans un désert, nous répondons : « Et Cana ? » Et si on ne nous comprend pas, nous disons : « Et Kana ? » Khana veut dire « fin » en russe. Cela veut dire plus que cela. Cela veut dire que vous êtes foutu. C'est pour cela que la plupart des Russes ne comprennent pas de quoi vous leur parler si vous vous mettez à leur parler de la joie et de Cana. Mais si vous leur dites « vins », ils comprennent de quoi vous parlez. Et si vous dites « un très bon vin », ils le comprennent aussi : il ne faut surtout pas penser que les Russes ne comprennent que la vodka. Ils disent aussi « porto », et il ne faut surtout pas oublier ce fait et même ce liquide.

Jésus offre du vin et ce vin est bien meilleur que celui que l'on a bu au début de la cérémonie. Cette parabole ou ce fait historique nous présente toutes les ramifications du mot « joie » et aussi de cette notion, de cette catégorie et de ce signe. On boit donc du vin et on se promène sur les broyeuses. Nos pieds sont suffisamment longs à présent, et nous nous disons que le malheureux héros du roman de Günther Grass n'a pas connu cette joie – ni aucune autre joie car si vous ne connaissez pas *une* joie, vous ne connaissez *aucune* joie, d'après le Talmud. Ce héros qui s'appelle « Tambour » ou « Tambour-majeur » refusait de grandir car il n'aimait pas ce que les adultes faisaient. Ils étaient tous des nazis et des admirateurs de Goebbels. Alors, il dévale un escalier et ne grandit plus. Il voit des broyeuses autour de lui, mais il n'arrive pas à les faire fonctionner. Il joue du tambour, mais cela ne veut rien dire. Même s'il jouait des fugues – au piano, pas sur un tambour – il ne serait pas aussi heureux que le jardinier de mes voisins.

Il y a des désirs qui sont incompatibles avec la joie des autres. C'est surtout la satisfaction de ces désirs qui risque de nous gêner. Mon idéal est le silence qui entoure mon piano, mon cerveau, mes loisirs et mes plaisirs ; sauf si je désire écouter l'*Art de la fugue*. Mais aucun de mes plaisirs n'inclut le bruit de la broyeuse et le broye de la bruiseuse. Donc, il faut *éliminer*, comme le dit une publicité qui vante les mérites de l'eau d'Évian. Il faut éliminer la broyeuse et aussi le jardinier qui, en cas de disparition de son instrument de prédilection, risque de se

plaindre auprès de mes voisins. C'est ainsi que sa plainte se déroule dans l'air de l'après-midi : « J'ai perdu ma broyeuse, la broyeuse n'est plus avec moi. » Et l'on entend la mélodie que chante Orphée lorsqu'il constate une fois pour toutes qu'il avait perdu son Eurydice. « J'ai perdu mon Eurydi-ice », et ainsi de suite. N'importe quel gamin connaît cet air et ces paroles – en italien, s'entend ; ou en allemand. « J'ai perdu ma broyeuse, dit le jardinier.

- Comment ça ? demande Nathalie.

- Comme ça. Je me retourne et je ne la vois plus

- Elle n'a pas pu disparaître comme ça. Si ?

- Si.

- Mais où a-t-elle pu passer ?

- Je n'en sais rien.

- C'est le voisin, j'en suis certain. Quand il pense à nous, il dit sans arrêt : '*Go to hell, go to hell*.' Il parle mieux l'anglais que le français.

- Ça veut dire quoi ?

- Il nous envoie tous en enfer. Mais nous sommes au Paradis, quoi qu'il dise ou pense.

- Je ne suis plus au Paradis.

- Sans votre broyeuse ?

- Mais oui.

- Nous allons remédier à ce mal. »

Du coup, une nouvelle broyeuse fait son apparition dans le jardin de mes voisins. C'est le modèle au-dessus, par rapport à la broyeuse précédente. Contrairement à ce que l'on pourrait en conclure, elle fait encore *plus* de bruit que sa sœur aînée et décédée. Par conséquent, il faut éliminer la broyeuse et le jardinier. Il est vrai que, séance tenante, mes voisins engageront un autre jardinier, et rien ne dit qu'il sera moins bruyant que son prédécesseur. Alors, il faut éliminer aussi mes voisins : Nathalie et son copain. Pardon – son mari qui s'appelle Pierre, Peter, Pierrot, etc. On achète trois paquets d'Évian et on élimine toute cette racaille ; tutti quanti. Et les maisons ? et le jardin ? Supposons que mes voisins et le jardinier – on peut épargner la vie de sa femme – soient déjà en enfer. Et alors ? Un agent immobilier arrive, regarde autour de lui, prend quelques notes, et c'est reparti, comme on dit. Les maisons sont vendues ; le jardin aussi. Et cela recommence de plus belle.

Mes nouveaux voisins se disent que le jardin qu'ils possèdent actuellement est tellement beau qu'il faut l'entretenir d'une manière convenable. Et comme il est immense, immentissime, il faut engager un jardinier et son plein temps. On engage les deux et j'entends la même broyeuse ; ou une autre broyeuse : toutes les broyeuses produisent la même sonorité, comme le

rossignol de Keats. Il faut donc éliminer le jardinier, les voisins et même la femme du jardinier : elle cuisine trop mal. On élimine aussi la nouvelle maison : elle est trop clinquante et ne me plaît pas du tout. Il faut qu'elle vieillisse de cent cinquante ans, mais je n'ai pas le temps pour ce vieillissement authentique. De toute façon elle est trop encombrante. On laisse donc le jardin ou plutôt une sorte de terrain vague où l'on peut mettre une balançoire : cela ne dérange personne, que je sache. Vous vous balancez, si bien que tantôt votre tête est en l'air, tantôt elle est presque par terre. Pas de bruit, pas de brouhaha. Rien qu'un petit grincement. On l'élimine en mettant quelques gouttes de l'huile aux endroits indiqués et appropriés, et l'on n'entend plus rien ; rien du tout. Calme et volupté ; et luxe. On peut réciter un poème tout en se balançant dans son jardin. *Can't we* ? *Yes*, *we can*. *Yes*, *we can*.

Je suis dans ma tombe, dans ma pyramide. Tout va bien et rien ne va plus, ne vaut plus rien. Je me promène autour de ma maison où je vois des livres, où il y a des livres : mes yeux ne me trompent pas ; les autres sens non plus. Je sens un lit quand je le touche, et je dors dans ce lit. Mes rêves me trompent tout le temps, lorsqu'ils se donnent la peine de me tromper, d'apparaître sur l'écran de ma conscience ou de quelque chose de ce genre, de ce membre. La conscience est aussi un membre du corps, paraît-il. Vous pouvez remuez votre conscience, et vous le faites de temps en temps ; on se demande s'il faut le faire. Il vaut mieux la laisser dormir, tout comme un chat qui dort. Supposons que notre conscience soit une chatte. Elle dort, se promène dans le jardin, regarde autour d'elle, se souvient des portes et même des fenêtres. Je me demande si ma conscience se souvient des portes et des fenêtres. Je me demande si elle voit quelque chose, si je peux en sortir une fois pour toute ; mais pas par la porte de la mort, cela va sans dire. Il y a d'autres portes, même si elles ne s'appellent pas « porte de la vie », « portail de la vie », « port de la vie », « havre de la vie », « *haven* de la vie », « *heaven* de la vie ». Que ferions-nous sans les langues étrangères ? Rien, rien du tout. Nous serions enfermés dans notre propre langue, notre langue natale ; dans notre prison natale. Les langues étrangères nous permettent de vivre dans une pyramide, d'être mort et vivant en même temps. Et le temps qui coule et s'écoule n'est pas toujours le même. Voici un temps qui coule, de sorte que je peux même le sentir sous mes doigts. Je me lave dans ce temps, si bien que je n'ai pas besoin de ma baignoire ni même des sels de bain : le temps nous offre tout ce qu'il nous faut. Il faut savoir attendre et nous attendons, attendons. Il y a déjà de l'eau, mais il n'y a pas encore de sels ; cette eau n'est pas salée, autrement dit. Elle ne nous rappelle ni la mer Noire ni l'Adriatique. Pourquoi voulons-nous nous souvenir de la mer ? Moi, j'aimerais me souvenir de mon enfance – comme

tout le monde, paraît-il. Non, je ne suis plus un enfant : je n'ai pas la curiosité qui caractérise notre progéniture. Pas la mienne, pas la mienne. Et mon esprit de la découverte est émoussé à un tel point que je ne découvre plus rien. On ne me découvre pas non plus, c'est comme s'il n'y avait plus d'enfants de par le monde. Si, il y en a beaucoup, à en juger par le nombre de découvertes que les gens font tous les jours. Tous les jours ils découvrent un grand écrivain, un grand cinéaste, un grand peintre et ainsi de suite ; et patati et patata. Et aucune de ces découvertes n'est digne du mot « découverte ». C'est plutôt le mot « couverte » qu'il faudrait utiliser, quelle que soit sa signification. On se couvre de ridicule en couvrant les autres de gloire. Ce n'est pas le moment, c'est le moins que l'on puisse dire. Ce n'est pas l'époque, ce n'est pas le siècle. Il vaut mieux rester dans son petit coin sans rien dire, faire et prétendre. Aucune prétention, aucune attention. On ne fait plus attention à rien parce ce que ce n'est plus la peine. On fait attention à sa digestion : c'est tout ce qui compte, tout ce qui reste. On peut dire que ce sont de beaux restes. Si l'on veut. Pourquoi pas ?

Nous savons que rien ne tient plus. Ça va peut-être, d'autant que cela ça va quelque part ; tant bien que mal et tant mal que bien et même très bien. Mais la question n'est pas là. Dans le monde des anciens il y avait des assises et des doctrines sur lesquelles on pouvait compter ; ce que l'on faisait, sans y réfléchir. Puis les doutes cartésiens ont pris leur essor et notre édifice, comme on dit et comme on pense, a fini par s'écrouler. Ce n'est pas étonnant, étant donné que la science moderne ne nous offre que l'incertitude et l'instabilité. Et même cette instabilité n'est pas stable, contrairement à ce que l'on pourrait croire. Nous n'avons pas un savoir omniscient ; d'ailleurs, nous ne sommes pas assez prétentieux pour l'avoir et pour croire qu'un jour nous pourrons l'avoir. Tout chancelle et seul le jardinier de mes voisins ne se doute de rien parce qu'il croit en son métier et cela est suffisant. Il paraît que ce sont des gens comme lui qui nous servent d'appui aujourd'hui. Les poètes sont des clochards plus ou moins civilisés et ils disent n'importe quoi, vivent n'importe comment. Ils ne font rien, tandis qu'un jardinier tond une pelouse, deux pelouses, trois pelouses. Ensuite, il sort sa souffleuse et souffle jusqu'à ce que son sens de la perfection soit satisfait et plein de respect pour lui-même et pour celui qui l'entretient avec soin. Moi, je fouille dans ma pyramide à la recherche d'une inspiration, d'un temps qui n'est même pas perdu. En fait, nous ne perdons pas le temps parce que nous ne pouvons le perdre. Comment pourrions-nous perdre ce que nous ne possédons pas ? Vous perdez votre temps si vous lisez un lauréat du prix Goncourt ou même un heureux possesseur du prix Nobel. (Je parle des lauréats d'aujourd'hui. Pas de Beckett, pas de Milosz.) Vous ne

pouvez perdre le temps tout court et ses dimensions n'ont rien à voir dans l'histoire. D'ailleurs, l'histoire n'est pas le temps. Elle est peut-être un des fruits du temps, mais elle n'est pas le temps lui-même. Elle est une série de souvenirs – volontaires, la plupart du temps. L'histoire est une série des livres qui sont remplis de faits et d'histoires. L'histoire est une pyramide et nous la fouillons de temps en temps pour combler des lacunes. Celui qui mène une vie pleine à ras bord ne s'occupe de l'histoire que pour écrire encore un livre ou pour constater que le procès de Jeanne d'Arc est remarquable à plus d'un titre. La plupart de ces titres n'ont pas échappé aux chercheurs qui ont parlé de tout et de tous : de Dieu, de sainte Catherine, de saint Michel, des juges, des Anglais, et ainsi de suite. Ce qui me paraît incroyable, c'est le fait historique qui nous dit que tout le monde a eu raison – de son côté, dans le cadre de son optique. Robert Bresson dit que ce procès avait eu lieu avant de commencer – que tout avait été réglé d'avance. Je ne crois pas que ce soit vrai. Il dit aussi, si je ne me trompe, que ce procès et son injustice condamnent tous les procès ; mais pas le procès de Nürnberg, ne vous en déplaise. Tout le monde avait raison : les juges, Jeanne d'Arc, les saints, les voix, les apparitions, les révélations. Tout le monde, sauf le monde, le peuple. Comme d'habitude, le peuple est coupable. Et Dieu a toujours raison. Les juges ? Pas toujours ; cette fois, peut-être. Ils ont donné toutes ses chances à Jeanne d'Arc. En tout cas, ils lui ont donné tout ce qu'ils étaient en mesure de lui donner. Elle n'était pas vraiment obstinée ; elle ne cherchait pas son martyre, à l'instar des premiers chrétiens qui se précipitaient vers le ciel à la première occasion. Et toutes les occasions étaient bonnes. Ils préféraient une croix à la gueule d'un lion, mais la plupart du temps ils avaient affaire aux lions et très peu d'entre eux étaient aussi habiles et conciliants qu'Androclès. Jeanne a fait ce qu'elle a pu ; elle ne cherchait pas à en faire plus ou trop. Elle ne cherchait pas la sainteté. Elle n'était pas sainte pour elle-même, pour paraphraser Robert Frost. C'est le temps qui l'a rendu sainte. C'est cela le temps, peut-être. Au fil des jours et des nuits, vous devenez soit saint et immortel, soit éternel tout simplement, tout bonnement ; ou vous disparaissez, passez de mode. Vous passez, passez, passez, passez, passez. Vous avez perdu votre temps sur cette terre.

## RAGES, VOITURES, CHIENS, DIGNITÉ

La première comtesse ne sait pas quoi faire. Elle perd ses locataires, l'un après l'autre. Mon jardinier était son locataire jusqu'à ces derniers temps. Il y a les premiers temps ; ensuite viennent les derniers. Quelqu'un part, les autres restent, mais pas pour longtemps. On peut dire que personne ne reste, que tout le monde part, tôt ou tard. Ce n'est pas ce que l'on veut dire. On prend un cadre et on le remplit, même si l'on dit que c'est du remplissage. On remplit la vie

car on ne peut faire autrement. La vie est vide ; le reste aussi. Puisque l'on vit, et que personne ne le nie, même pas les nirvanistes, on se met à remplir tout ce qui est vide. On ne sait pas si la nature en général a peur du vide. Mais on en a et nous en avons peur. Nous voyons un vide – même s'il s'agit d'un verre – et nous le remplissons. Et dites ce que vous voulez. C'est du remplissage, du remplissage. Nous sommes des véristes en quelque sorte. Nous voyons la vérité de la vie qui consiste en ceci : il y a des vides partout. S'il n'y avait qu'un seul vide – peut importe ses dimensions et sa grandeur – on pourrait la remplir assez facilement. Même si nous et on ont affaire à l'infini, nous devons finir cet infini pour vivre tranquille dans le fini. On voit la vérité et on la remplit de détails. Et puis on remplit le verre qui se trouve à côté de la vérité – et pas à côté de la plaque – ou plutôt à l'intérieur d'elle, dans son cadre.

La comtesse n'arrive à remplir ni le cadre de sa vie ni sa maison. Elle a une grosse maison, mais elle n'a pas d'argent. Et même si elle regardait le film de Robert Bresson qui s'appelle *L'Argent*, elle n'en aurait pas plus. Le cinéma peut vous aider, à condition que vous suiviez certains conseils que vous trouvez dans les films. Dans le film en question, vous voyez des meurtres et des vols. Ce n'est pas un conseil que l'on peut donner à une comtesse et par conséquent, on ne le lui donne pas ; de sorte qu'elle n'arrive pas à se débrouiller et à sortir des beaux draps où elle se trouve. Dès qu'un locataire la quitte – et cela arrive assez fréquemment – elle se met à chercher un autre locataire. Le premier venu est le bienvenu. Ce premier venu – parfois il s'agit du deuxième venu – s'installe chez elle et se met à tout casser. En tout cas, il casse tout ce qui est cassable, comme il le pense. Il se dit : « C'est cassable et par conséquent je peux le casser. » Et il casse et ce et ça ; et tout le reste, tout ce qui est cassable.

Prenons un exemple concret. La comtesse fait confiance à un homme qui se manifeste près de sa porte ; pas loin en tout cas. Elle ne se renseigne pas à son sujet ; et pourtant la police connaît cet homme. Elle ne le connaît pas par cœur : la police n'a pas besoin de cela. Il est fiché, comme on dit ; fiché, mais pas encore fichu. Il y a une fiche qui lui est consacrée. En quelque sorte, il est déjà immortel. En tout cas, s'il meurt du jour au lendemain, dans la nuit, dans son sommeil, cette fiche parlera de lui pendant quelques heures ou quelques jours. Après cette période, on jettera la fiche et tout ce qui concerne cet homme, en commençant par son corps.

Pour le moment, il existe bel et bien. Il vit chez la comtesse et son chien fait caca partout. La comtesse n'est pas étonnée outre mesure car ses propres chiens – elle en a cinq – font de même un peu partout : dans le jardin, dans la maison, près de la cheminée. Le jardinier – il s'agit de mon jardinier – ne tolère pas ce genre de choses. Lui aussi, il vit chez la comtesse et par conséquent, il doit subir ses locataires, leur comportement et leurs chiens. Il marche dans le jardin et son soulier atterrit dans un des cacas. Il ne se demande même pas à quel chien ce caca

appartient de plein droit. Mon jardinier est un gentleman et il va droit au but sans passer par les détours qui pourraient éventuellement l'amener chez la comtesse. Son but est de casser la gueule du locataire qui, lui aussi, a un chien. Mon jardinier qui est un des locataires de la comtesse, croit que le caca où il a marché tout à l'heure appartient au chien du locataire que la police connaît par cœur et pas par cœur, et à propos duquel les policiers écrivent de temps en temps. Le jardinier frappe à la porte de l'autre locataire – ou de l'autre, tout simplement et bonnement – et dit à cet autre : « Je suis venu pour te casser la gueule.

- Pour quoi faire ?
- Pour te casser la gueule.
- Pourquoi ?
- Parce que ton chien fait caca.
- C'est normal. Tous les chiens le font.
- Mais pas dans le jardin. Pas dans le jardin de la comtesse.
- Ce n'est pas mon caca.
- Je ne dis pas que ce soit ton caca.
- Ce n'est pas mon chien.
- Si, c'est ton chien. Le voilà.
- Ce n'est pas lui qui a fait caca.
- S'il le fait encore une fois, je te casserai la gueule. »

Le chien le fait encore une fois. Il se peut qu'il ne s'agisse pas du chien de l'autre, mais le jardinier ne soupçonne pas la comtesse parce qu'il ne peut tout de même pas casser la gueule d'une femme, surtout si cette femme est une comtesse ou la duchesse de Guermantes. Le jardinier doit casser une gueule : c'est bon pour sa santé mentale, psychique et même biologique. Alors, il casse la gueule de l'autre qui, à son tour, casse quelque chose. Il ne voit pas de gueules dans le grenier où il habite : le jardinier et sa figure sont déjà partis. Il se met donc à casser les meubles qui ne lui appartiennent pas car il n'est qu'un locataire et il n'a pas amené de meubles au moment de son installation chez la comtesse. Il a amené sa voiture et même sa trousse de toilette, mais il n'a pas envie de les casser, de les abîmer.

Il abîme tout ce qui se trouve en dehors de ses affaires : la voiture du jardinier, par exemple. Il prend un caillou et dessine cinq cercles sur la voiture du jardinier, comme pour démontrer qu'il pense aux Jeux olympiques. (Ou s'agit-il de *six* cercles ?) Le jardinier le soupçonne ; il n'a pas de preuves, mais il soupçonne cet autre et aucun autre autre. Pour une raison bien connue, il ne soupçonne pas la comtesse. Alors, il dit à l'autre, à cet autre-ci : « C'est toi ?

- Non, ce n'est pas moi, dit l'autre. C'est quelqu'un d'autre.

- Ce n'est pas vrai. C'est toi qui as fait ce dessin. D'ailleurs, il n'est pas très joli. Tu ne sais pas dessiner, toi. Tu ne sais rien faire. Si, tu sais dessiner des cercles sur la voiture des autres, mais ces cercles ne sont pas beaux. Il faut que tu le saches.

- Pourquoi ?

- Parce que je vais te casser la gueule.

- S'il te plaît, ne la casse pas.

- Si, je la casserai une fois pour toutes.

- Non, pas une fois pour toutes, pas une fois pour toutes.

- D'accord, je finirai mon boulot la semaine prochaine. »

Le jardinier casse la gueule de l'autre, mais la gueule en question n'est pas tout à fait cassée, malgré les efforts du jardinier, de ses muscles et de ses poings. Il en reste quelques morceaux. (Je parle de la gueule de l'autre, pas des muscles du jardinier.) La comtesse s'y met, elle aussi. Elle commence à se rendre compte que cet autre locataire n'est pas tout à fait conforme aux règles qu'elle connaît et qu'elle veut qu'on observe. Elle n'a rien contre les cacas, mais les dessins que l'autre exécute sur les voitures ne lui plaisent pas du tout. Elle ne pense pas à la qualité de ces dessins : pour une fois, elle n'est pas dans un musée et elle ne visite pas une exposition, ce qu'elle fait assez souvent parce qu'elle aime les expositions et la culture en général ; et la culture générale. Non, les dessins de l'autre locataire ne lui plaisent pas parce qu'ils laissent des égratignures sur les voitures. Et un jour – et ce jour n'est pas au-delà des montagnes, comme disent les Russes – il s'agira de sa voiture ; elle en est sûre, d'autant qu'elle veut demander à ce locataire de déguerpir le plus tôt possible.

Personne ne sait quelle sera sa réaction. Il a déjà tout cassé à l'intérieur de son grenier qui n'est pas le sien, d'ailleurs : il s'agit du grenier de la comtesse. Elle en a trois, pour être exact, et un de ces greniers est déjà démoli à cause des rages folles où entre le locataire en question. Et il n'en sort que rarement, il faut le préciser. Le jardinier sait que cet autre – et personne d'autre – est capable d'exécuter un autre dessin sur sa voiture : il n'est pas à un dessin près. La comtesse, elle aussi, pense à sa voiture. Elle ne pense pas à la voiture du jardinier parce qu'elle n'aime pas ce jardinier ; elle le déteste, pour être exact. Et pourtant, de temps à autre, il l'aide d'une manière ou d'une autre. Il s'occupe non seulement de son jardin mais, à l'occasion, il peut même lui réparer son toit. Supposons qu'un arbre tombe sur ce toit – c'est déjà arrivé plusieurs fois – et le toit en question exhibe plusieurs trous, comme s'il s'agissait d'une exposition de toits et de trous. À ce moment-là ou un peu plus tard, mais dans la journée, dans la journée, le jardinier grimpe sur le toit troué et le répare. Pas une fois pour toutes, inutile de

le préciser : il y a beaucoup d'arbres dans le jardin de la comtesse que ses locataires partagent, d'ailleurs, ce qui permet à leurs chiens d'y faire caca à volonté. Et ces arbres son si pourris qu'un jour – et ce jour-ci n'est pas non plus au-delà des montagnes – ils sont capables de rompre les liens qui les rattachent au sol et de tomber, chuter, ~~dé~~choir, en cassant tout ce qui n'est pas encore cassé. Le toit est donc réparé – une fois et pas pour toutes.

Le toit est réparé, mais le reste ne l'est pas, d'autant que l'autre locataire reste où il est parce qu'il ne sait pas où il pourrait aller. Qui plus est, il ne cherche aucun endroit qui, éventuellement, pourrait abriter son chien, ses cacas et aussi son propre corps et les cassures à venir. Il reste donc planté là où il est et le jardinier n'est pas content. La comtesse partage ce sentiment, ce mécontentement, parce qu'elle ne peut pas faire autrement : n'importe qui partagerait ce sentiment avec elle en apprenant que ce locataire est bien connu de la police du coin et aussi de tous les coins où ce locataire a séjourné auparavant. Il casse encore quelque chose et le jardinier appelle la police. Un policier vient, regarde, constate les dégâts et dit à la comtesse : « Comment avez-vu pu louer votre grenier à cet individu ?

- Je ne savais pas, dit la comtesse.
- Vous n'aviez que vous adresser à nous.
- Je ne savais pas.
- Quoi ?
- Qu'il fallait m'adresser à vous.
- Maintenant vous le savez.
- Oui, mais c'est trop tard.
- C'est trop tard pour ce locataire. Mais vous en avez d'autres, j'imagine.
- D'autres autres, dit le jardinier qui n'est jamais très loin.
- D'accord », dit la comtesse.

Mais l'autre locataire n'est pas d'accord : il n'a toujours pas l'intention de partir. À vrai dire, il n'a pas l'intention de rester non plus ; il reste parce qu'il est cloué sur place. Et il est trop paresseux pour enlever les clous qui le clouent sur place, au sol de ce grenier. Il ne part donc pas et un mois s'écoule sans que l'on s'aperçoive des changements qui, en principe, doivent survenir dans la vie de chacun ; sinon la vie s'arrêterait et la mort s'ensuivrait. Pour le moment, tout le monde est là et, bizarrement, la mort ne s'arrête ni dans le corps de la comtesse ni dans celui de l'autre. La mort continue à rôder autour de la maison ; elle se promène dans le jardin et s'installe même à l'intérieur de deux chiens qui meurent d'un seul coup et tout d'un coup, malgré leurs maladies auxquelles tout le monde était habitué – même les policiers, même l'agent du quartier. Quoi qu'il en soit, le jardinier continue à marcher dans le caca dès qu'il

s'aventure dans le jardin. Et il doit s'y aventurer de temps à autre parce qu'il est gentil, gentilhomme et pas rancunier ; par conséquent, de temps à autre, il veut donner un coup de main à la comtesse qui utilise ses propres mains pour jouer du piano et pas pour élaguer les arbres qui tomberont un jour sur son toit.

Le caca auquel les souliers du jardinier ont l'air de s'habituer de plus en plus appartient également aux chiens de la comtesse : il y en a beaucoup et même trop, de sorte que n'importe qui se dirait qu'un chien, un seul, est incapable de produire tant de cacas pendant ses promenades dans le jardin et à l'intérieur de la maison. Le jardinier ne se pose pas de questions ; il casse une gueule par semaine et il ne sait pas toujours de quelle gueule il s'agit et à qui elle appartient. Mais il sait très bien que les gueules qu'il casse n'appartiennent pas à la comtesse. Ses ennemis disent que rien ne lui appartient de nos jours ; en d'autres termes, qu'elle est aussi pauvre que la souris d'une église, comme disent les Russes (et les Anglais, comme d'habitude). Mais son visage lui appartient, ainsi que son corps, qu'il soit décrépi ou non : ce n'est pas la décrépitude de son corps qui désigne son appartenance à sa substance. Bref, elle a encore quelques biens en sa possession, même si, d'après ses détracteurs, ils ne sont pas bien du tout. Par exemple, on admet que sa maison lui appartient jusqu'à nouvel ordre.

La comtesse téléphone à son avocat et lui ordonne – c'est ainsi qu'elle agit habituellement – d'écrire une lettre à mon et à son jardinier pour qu'il quitte les lieux séance tenante. « Il m'insulte », dit la comtesse et son avocat la croit car il est obligé de croire ses clients, sinon il les perdra. « Ah, vous ne me croyez donc pas », diront-ils et ils partiront soit en claquant la porte, soit en lui raccrochant au nez. La comtesse ne fait ni l'un ni l'autre car elle sait que son avocat la croit sur parole. Elle dit que le jardinier ne paie pas son loyer ou plutôt l'électricité. « Oui, il paie son loyer, dit la comtesse. Mais l'électricité est plus chère que le loyer. Et il ne la paie pas. » L'avocat promet à la comtesse qu'il téléphonera au jardinier et à l'homme orchestre « de ce pas », comme il dit. Il fait ce pas, comme il le pense, et il passe un coup de fil au jardinier qui l'écoute pendant une minute à peu près. Ensuite, il se met à parler en disant : « Mais si, je paie l'électricité. Voulez-vous que je vous montre toutes les factures.

- Ce n'est pas nécessaire, dit l'avocat.
- Que dois-je faire ? demande l'homme à tout faire.
- Comportez-vous en gentleman. Vous avez affaire à une très vieille dame.
- Je sais, dit mon jardinier. (Mais il n'ajoute pas qu'il n'est pas le seul à le savoir.)
- Elle a très peu d'amis.
- Ça ne me regarde pas, dit mon jardinier.
- Elle se sent toute seule.

- Ça ne me regarde pas non plus, dit mon jardinier.

- Soyez indulgent », dit l'avocat en guise de conclusion.

Hélas, il ne conclut rien du tout parce que la vie continue et par conséquent, notre comtesse continue à faire des bêtises et à dire et écrire n'importe quoi. Son avocat, lui aussi, écrit n'importe quoi lorsqu'il le fait à la demande de la comtesse parce qu'il ne peut faire autrement : si l'on vous demande n'importe quoi, vous faites n'importe quoi pour qu'il n'y ait pas de décalage entre ce que vous faites et les demandes de vos clients. Et l'avocat de la comtesse suit cette règle pour ne pas déroger à cette règle, et la comtesse continue à dire n'importe quoi à propos de mon jardinier qui ne répare plus rien du tout, de sorte que les arbres tombent et restent sur le toit parce que personne ne les dérange. Si vous ne dérangez pas les arbres, ils dorment où ils sont, à l'endroit où leurs racines poussent. Et même s'ils sont déracinés, ils continuent à dormir, les racines en l'air. Certains chats dorment les pattes en l'air ; certains arbres dorment les racines en l'air parce qu'ils sont installés sur des toits où ils se sentent bien, peut-être même mieux que dans l'air qui ne leur offre aucun appui, aucun soutien.

Bref, il y a des trous et des cacas partout, et les autres locataires se disent qu'il faut faire quelque chose pour que cela n'empire pas, ce qui peut arriver si la comtesse continue à donner des coups de pieds aux cacas qu'elle trouve sur son chemin. Les cacas bougent en suivant les lois de Descartes, de Newton et des autres ; ils se déplacent, de sorte que c'est un locataire qui marche sur un caca déraciné, déplacé, mais pas dépaysé. Il marche dessus et se plaint à son avocat qui écrit une lettre à la comtesse en disant qu'il faut enlever les cacas et les mettre à la poubelle, au lieu de leur donner des coups de pied. La comtesse envoie la lettre en question à son avocat qui répond à l'avocat du locataire. Il dit dans sa lettre que la comtesse est une vieille dame et qu'elle ne peut ramasser les cacas de ses chiens pour la bonne raison qu'elle n'arrive plus à manier son corps à sa guise. Elle garde toujours une certaine quantité de volonté, mais ni cette quantité ni cette volonté n'arrivent à pencher son corps perclus des rhumatismes. La seule chose qu'elle puisse faire et qu'elle fait, tout compte fait (se résume à ceci) : elle donne des coups de pied aux cacas parce que sa volonté arrive à faire fonctionner ses jambes. Elle ne peut courir et participer aux Jeux olympiques, de sorte que monsieur de Coubertin doit se retourner dans sa tombe ; mais elle donne des coups de pied aux cacas et cela prouve qu'elle est toujours en vie. Cette discipline – c'est ainsi que l'avocat de la comtesse appelle cette action – n'est pas inscrite au programme des Jeux olympiques, mais il y a une sorte de vie en dehors de ces jeux et il faut respecter cette vie car on vit dans une démocratie.

Les cacas se promènent partout ; les locataires aussi. Le résultat est désastreux, mais les avocats sont heureux ; et c'est le bonheur des avocats et des prêtres qui compte en définitive.

Ce sont eux qui nous font accepter l'inacceptable et c'est ainsi et pour cela que nous continuons à vivre ; grâce à leur intermédiaire. On dirait qu'ils communiquent avec Dieu, qu'ils Lui envoient des lettres et des prières. Ils disent que l'on ne peut faire autrement, que la vie est une collection de péchés et de fautes ; et que l'on n'y peut rien. On peut écrire des lettres et donner des coups de pieds à ce qui encombre le chemin que l'on doit suivre. Et si les objets et les sujets à qui on donne ces coups – sans pour autant donner des pieds – ne bougent pas, on enjambe les obstacles et on continue son bonhomme de chemin parce qu'il n'y a qu'un seul chemin à suivre, une seule règle à observer, une seule façon d'agir. Et l'on doit programmer sa volonté dans ce sens, pas dans un autre, parce qu'il n'y a qu'un sens unique ; ou un sens interdit, si vous voulez. Comme d'habitude, vous ne voulez rien et le chemin en question se suit de lui-même, lui-même, à votre insu, à notre insu. Puis on se rend compte que tout est indifférent, que les cacas sont ailleurs ; ce qui ne veut pas dire qu'ils ont disparu pour toujours, loin de là. Même s'ils sont loin, ils n'ont pas disparu, et plus vite on les repère, mieux ce sera pour tout le monde ; en tout cas, pour ceux qui les repèrent et par conséquent, ne marchent pas dessus.

Mon jardinier ne fait plus rien ni dans le jardin de la comtesse ni dans les autres parties de sa propriété. Elle lui dit : « Monsieur Alphonse, ma cuisinière ne marche pas.

- Quelle cuisinière ? demande Alphonse.

- La mienne.

- Vous avez donc une cuisinière. Une portugaise ?

- Non. À gaz.

- Ah bon. Et alors ?

- Elle ne marche plus.

- Et alors ?

- Vous ne pourriez pas la réparer ?

- Non.

- Pourquoi ?

- Parce que je ne répare plus rien pour vous.

- Pourquoi ?

- Parce que vous éteignez le chauffage.

- Quel chauffage ?

- Le mien. Je claque les dents tous les matins.

- Tous les matins du monde ? Avez-vous vu ce film ?

- Madame, je vous parle de mon chauffage. En hiver, il y a huit degrés dans ma chambre, dans mon soi-disant chalet.

- Vous n'avez qu'à augmenter le chauffage.

- Comment ? Vous le coupez. »

Et patati et patata. Souvent, au lieu de se lancer dans un grand discours à propos de la nature, de Newton et de notre nouvelle alliance avec la science – rien n'est immobile à présent – on dit tout simplement : « Et patati et patata. » Parfois il vaut mieux être simple, tout bonnement et simplement. Sois simple et le peuple viendra chez toi, comme disent les Russes. Tout bouge actuellement, ce qui veut dire qu'il n'y a plus de schémas immobiles et absolus sur lesquels on pouvait compter autrefois, à l'époque où il y avait les étoiles fixes et l'harmonie newtonienne qui savait tout au sujet de l'univers et de ses sujets. À présent ni les sujets ni l'univers ne savent plus rien et rien du tout. Ils bougent tout simplement et tout méchamment, de sorte que l'on ne sait pas à quoi s'attendre de leur part – et de toutes parts, somme toutes. Il n'y a plus d'harmonie dans l'univers, ce qui ne veut pas dire que cette harmonie a disparu au profit d'une mélodie schubertienne que l'on écouterait jour et nuit pour oublier ses tracas et tous les fracas que l'univers distribue dans sa générosité. Hier, le jardinier de mes voisins a mis le paquet, et ma voisine qui habite de l'autre côté – et cet autre côté ne se situe pas aussi loin que l'autre côté de la lune – l'a rejoint pour ne pas être en reste, je suppose. Je ne voulais pas demeurer en reste non plus. Je n'ai pas mis un disque rempli à ras bord de Schubert ou de Mozart. J'ai remis le CD où Varèse donne libre cours à son inspiration. Des deux côtés de mon jardin, les jardins se défoulaient et leurs deux cœurs s'adonnaient à la joie schillérienne à qui mieux-mieux. Moi, je faisais encore mieux car Varèse bat tous les jardiniers et leurs records ; et même leurs broyeuses. Schubert est faiblard et l'on n'en parle même pas ; sans parler de Mozart. Mais Varèse parle de lui-même, et c'est lui qui gagne les Jeux olympiques ; en tout cas, dans le contexte que je suis en train de décrire.

La comtesse n'a pas ce problème-ci, et je ne suis pas sûr qu'elle connaisse les œuvres de Varèse. Et pourtant elle se targue de sa connaissance de la musique. Elle joue même *Le Sacre du printemps* ; à quatre mains. Mais elle peut le jouer à deux mains ; j'en suis sûr aussi. Je n'en suis peut-être pas certain. Tant pis : j'en suis sûr et cela suffit, comme je dis. Il suffit de dire « cela suffit » pour que cela suffise à soi-même, à lui-même, à elle-même, à quoi que ce soit ; on n'a même pas besoin d'ajouter « amplement ». (En l'occurrence, je compte sur l'autoreproduction, l'autojustification, l'autorégulation et l'autoréplication de l'onde organique.) La comtesse peut tout jouer à deux mains parce que, quand elle joue du piano, on a l'impression que le monde s'écroule. La force qu'elle utilise pour taper sur les touches doit lui venir du cosmos ; sinon, on n'arrive pas à comprendre d'où cette force rejoint ses bras qui se lèvent et tombent sur le clavier. Parfois, ils ne se lèvent même pas parce que, en principe, ils

n'ont pas besoin de se lever pour taper. Ils tapent, ils tapent, ils tapent, et ce, de plus en plus fort. Et même ce ce devient de plus en plus fort ; en tout cas, pendant les récitals de la comtesse. N'importe quoi devient plus fort : ceci, celle-là, quelle que soit la femme dont on parle, ceux, sots, etc.

Si je mets un piano dans mon jardin, je demanderai à la première comtesse de me rejoindre, l'espace d'une semaine ; histoire d'embêter mes voisins. Elle joue *Le Sacre* et mes voisins s'embêtent ; ou plutôt, ils sursautent, sautent et quittent leur maison pour aller aux Seychelles ou ailleurs ; pour chasser le lion, soigner les enfants, ressusciter les morts et même les vivants. D'un côté, il est vrai que certains vivants ont besoin d'être ressuscités parce qu'ils dorment, meurent ou sont déjà morts. D'autre part, si vous vous mettez à ressusciter tout le monde, vous commencez par les morts, cela va sans dire. Mais une fois tous les morts ressuscités, vous vous dites que vous n'avez plus rien à faire sur terre, à moins que vous ne vous mettiez à ressusciter les vivants et même ceux qui ne sont pas encore nés. Vous ressuscitez tous les mondes et la terre devient un endroit où pullule tout ce qui peut pulluler. Et tout peut pulluler, croyez-moi, comme disent les prophètes. Par conséquent, tout ce qui peut pulluler pullule ; et ce qui risque de polluer pollue parce que ce ce prend ce risque. C'est cela le monde de demain, comme on dit ; comme disent les prophètes de malheur ou de bonheur. Ou les prophètes tout court.

Entre-temps, mon jardinier cherche une maison qui lui permettrait de se débarrasser de la comtesse et de ses cacas. Il ne veut pas claquer des dents non plus, ce qui ne veut pas dire que ses dents n'arrivent pas à subir cette épreuve avec dignité. Ses dents sont à toute épreuve, mais mon jardinier a envie de les utiliser d'une autre manière, et on le comprend d'autant mieux que n'importe quel mammifère assigne une autre tâche à ses dents, quel que soit leur état et leur beauté. En attendant, tous les matins, le jardinier claque des dents et lorsqu'il parle de ces claquettes à la comtesse, elle répond : « Vous n'avez qu'à acheter un radiateur.

- J'ai déjà un radiateur.
- Vous n'avez qu'à acheter un autre radiateur.
- Je n'ai pas d'argent.
- Moi non plus. Mais vous, vous avez un revolver.
- Moi ?
- Et vous êtes un repris de justice. J'ai peur de vous. Vous allez me tuer.
- Non, ce n'est pas mon intention.
- Que ce soit votre intention ou non, vous allez me tuer. Je le sais. »

Peu à peu, ses amis abandonnent la comtesse ; pas uniquement à cause des cacas. Ils disent et sentent qu'il y a des cacas mentaux et psychiques à l'intérieur de l'espace où habite la comtesse. « Et c'est ces cacas-là que nous craignons par-dessus tout », disent-ils. Ils ne disent pas que la comtesse est folle ou demi-folle parce qu'ils aiment les métaphores. Au lieu de dire : « Elle est stupide », ils disent qu'il y a un caca sur le tapis que l'on trouve au milieu du salon. Et par la même occasion, on trouve un caca au milieu de ce tapis ; et on marche dessus, cela va sans dire. Et s'ils veulent dire : « Elle se tient au seuil de la folie », ils confient à leurs amis qu'il y a deux cacas au milieu du salon et trois cacas en face de la cheminée. Et sa cousine se contente d'un hochement de tête, ce qui veut dire que sa cousine – la comtesse en question – est folle, stupide, vieille et insupportable. La cousine pense que la comtesse doit déménager pour se sentir mieux ; comme si ses chiens ne pouvaient la suivre partout. La cousine de la comtesse pense que cette dernière doit déménager à tout prix, ce qui n'a pas de sens. Cette phrase n'a pas de sens parce que la comtesse n'a pas d'argent ; par conséquent, le prix qu'elle pourrait payer, éventuellement, à l'occasion, est si minime que ce minimalisme ne mérite même pas qu'on en parle.

Autrefois, la comtesse donnait des concerts en compagnie de son copain, un musicien quelconque. Ils jouaient à quatre mains et chaque main recevait cinq cents euros. À présent elle ne joue plus car ses doigts sont ankylosés ; et ils s'ankylosent de plus en plus, de sorte que d'ici peu de temps elle ne sera pas capable de ramasser les cacas du tout. Plus de coups de pied, plus de ramassages. (Ses pieds s'ankylosent aussi.) Même si, pour nettoyer sa maison, elle condescend à se mettre à quatre pattes, elle ne pourra pas venir à bout des cacas. Sa femme de ménage non plus, d'ailleurs. Celle-ci dit à la comtesse : « D'accord, je nettoie votre maison, mais je ne touche pas aux cacas. Je n'aime pas ça.

- Vous n'aimez pas les cacas ? Comment faites-vous, alors ?

- Faire quoi ?

- Mais vous allez aux toilettes, n'est-ce pas ? De temps en temps, tous les jours.

- Oui. Et alors ?

- Vous ne supportez pas ce que vous faites. C'est ça ?

- Si, je supporte ce que je fais, mais je ne suis pas obligée de ramasser ce que je fais. Et puis, ce que je fais, c'est moi qui le fais et pas un chien que je connais à peine.

- Vous connaissez mes chiens depuis deux ans.

- Ce n'est pas suffisant. »

Malheureusement, lorsqu'on parle de la comtesse, on s'attarde surtout sur les excréments de ses chiens et sur la confusion de son esprit que l'on compare volontiers à ces excréments

parce que, sur le plan métaphorique, on marche dessus. Et on ne peut pas ne pas marcher dessus si l'on va chez la comtesse, si on la voit, si on lui parle. À la longue, cela devient scatologique, mais on n'y peut rien si l'on y va, si l'on entreprend cette démarche. Alors, on se demande pourquoi on y va car c'est incompréhensible, étant donné les circonstances : on sait à quoi s'attendre et on s'y attend. Alors, pourquoi y va-t-on ? « Parce que, nous dit une de ses cousines, c'est la seule cousine du côté de ma pauvre maman. La seule cousine qui me reste sur cette terre. De ce côté-là. » « C'est la seule cousine », dit une autre cousine. « C'est la dernière cousine », dit un cousin. « C'est l'avant-dernière cousine du côté de mon pauvre papa », dit un autre cousin. L'autre le dit aussi ; le chapitre est donc clos.

Il y a des lecteurs qui veulent voir les personnages dont on leur raconte la vie et les péripéties de cette vie et éventuellement de cette mort. S'ils ne voient pas le héros ou l'héroïne ou même leur fils et leur nièce, ils ne comprennent pas le roman, la nouvelle ou même la parabole en question. Ils commencent à se poser des questions et parfois ils posent même des questions aux auteurs, s'ils arrivent à les rencontrer dans une librairie ou même dans la rue. « Michel est comment ? » demandent-ils. Et vous leur expliquez que Michel est de taille moyenne, qu'il a des yeux qui ne sont ni beaux ni laids ; mais ils sont bleus et cela leur suffit. Vous décrivez les jambes de Michel, son allure, sa démarche, ses souliers et même ses pieds que les souliers risquent de cacher pour toujours, si vous ne les décrivez pas. Puis vous dites qu'il pèse soixante-sept kilos et que son pantalon lui va très bien. Par contre, sa chemise ne lui va pas du tout pour la bonne raison que sa couleur jure avec celles qui caractérisent son pantalon. Vous parlez même de ses boutons – de tous les boutons qu'il a soit sur sa chemise, soit sur ses joues et sur son front. Les lecteurs sont satisfaits : ils voient enfin Michel et comprennent pourquoi il aime Kierkegaard et préfère les vieilles dames aux jeunes garçons.

La comtesse est assez grande, mais cela ne veut rien dire. En tout cas, cela ne veut pas dire qu'elle aurait pu être mannequin à l'époque de Chanel ou même un peu plus tard, à la fin des années cinquante quand Yves Saint-Laurent parcourait les rues de Paris à la recherche de top modèles de toutes sortes ; si je ne me trompe. Il ne parcourait peut-être rien du tout parce que quelqu'un d'autre le faisait à sa place. D'ailleurs, ce quelqu'un d'autre ne le faisait pas non plus. Il décrochait son téléphone – il n'y avait pas de portables à cette époque-là – et disait sur un ton péremptoire : « Ce soir, j'aurai besoin de trois filles. » Et les filles venaient, se déshabillaient, tournaient en tous sens, ce qui veut dire qu'elles tournaient aussi bien dans le sens des aiguilles d'une montre que dans le sens inverse. On finissait par croire qu'il y avait un cadran dans le studio d'Yves Saint-Laurent et que les filles en question parcouraient la circonférence de ce cadran, de cette horloge cosmique, esthétique, commerciale et même

immortelle, étant donné que l'on se souvient toujours d'Yves Saint-Laurent dont les créations ont fait date dans l'histoire de la mode et même dans l'histoire tout court. On dit « même, même », ce qui veut dire qu'on s'étonne constamment et qu'on exprime cet étonnement pour ne pas le garder pour soi. On pense que l'image que l'on voit est auto-suffisante et qu'elle ne réclame aucun ajout. Autrement dit, elle est bien comme elle est. Elle est logique, compacte et suffisante. Et puis quelque chose s'y incruste et on renchérit sur ce que l'on vient de dire, en disant : « Même A. B. et C. font partie de cette image. »

Les mains de la comtesse sont hommasses. Je ne l'ai pas vue depuis un an, mais je suis sûr que ses mains sont toujours hommasses : la comtesse n'est pas sur le point de devenir un symbole de la féminité. Je suis sûr que même à sa naissance – le jour de sa naissance – elle avait les mains hommasses, de sorte que la sage-femme devait se demander si, par hasard, elle n'avait pas affaire à un garçon. « Madame, madame, c'est un garçon. Votre lignage cellulaire est assuré. » Et puis elle jette un coup d'œil sur les organes génitaux et se dit qu'elle s'était trompée. Le lignage cellulaire est toujours assuré, mais la sage-femme a d'autres critères et d'autres notions que lui inspirent les séries télévisées où figurent les rois et les reines et les princes qui naissent et meurent. Elle pense à un héritier du trône, mais il n'y a pas de trône dans le voisinage de la comtesse. Un roi belge habitait autrefois à un kilomètre de sa demeure, mais il n'habite plus nulle par car il est mort. On n'habite pas sous terre, comme disent les sages ; on y attend le Jugement dernier.

Je n'ai jamais compris cette obsession qui pousse les écrivains à décrire par le menu le physique de leurs personnages. Je l'ai dit et je le répète : quoi que vous disiez et fassiez, on ne les voit pas. Comment voulez-vous que je voie Anna Karénine ? Je me rappelle qu'elle est rondelette et c'est tout ce que je sais d'elle, de son physique, de son corps et ainsi de suite. De toute façon, personne ne peut croire qu'il s'agisse d'une blonde platinée, d'une grande bringue, de la rousse que l'on voit et entend à la télévision : « Je suis rousse. Et alors ? » Non, Anna Karénine ne fait pas de publicité et elle ne dit pas « je suis rousse ». Elle ne le dit ni dans le cadre du roman ni en dehors de ce cadre. Borges dit que le lecteur doit sentir que quelque chose se passe en dehors du roman qu'il est en train de lire. Et bien, quel que soit cet espace, cet au-delà du roman de Tolstoï, Anna Karénine ne dira jamais : « Je suis rousse. Et alors ? » Un jour, elle dira peut-être : « Je suis russe. Et alors ? » À l'étranger, en parlant à un étranger qui la prendra pour une italienne ou une espagnole. Elle ne dira jamais « je suis rousse ». Même si elle était rousse, elle ne dirait pas : « Je suis rousse. Et alors ? » Ce n'est pas la peine de décrire

son physique, son visage, ses yeux. On voit tout cela en l'écoutant parler, en suivant les péripéties de sa vie. Cette vie ne peut se dérouler dans une maison où règnent les blondes platinées et où n'importe quelle femme suit un régime vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Ce n'est donc pas la peine de dire qu'Anna Karénine est rondelette. On sent qu'elle est *un peu* rondelette, de sorte que personne ne l'appellera « *plump* pudding » – ni à l'intérieur ni en dehors du roman.

La comtesse ne séduit personne ; elle donne des ordres et les autres obéissent car, la plupart du temps, il s'agit des hommes et ces hommes – pour la plupart, pour la plupart – sont des gentlemen. Elle écrit par exemple à un ambassadeur qui a un poste au Chili en disant : « Prière de me trouver trois concerts. » Elle n'ajoute rien, même pas « à bientôt, j'espère », mais trois concerts l'attendent à son arrivée à Santiago. Puis elle demande à son cousin qui habite au même endroit : « Trouve-moi un logement et une voiture », et le cousin trouve tout ce qu'il lui faut parce qu'il est son cousin et il est encore plus gentleman que l'ambassadeur. Il trouve aussi un chauffeur qui conduit la comtesse d'une ville à l'autre, d'un musée à l'autre, d'un chien à l'autre. Elle choisit deux chiens et elle les ramène à Bruxelles pour qu'ils ne crèvent pas de faim. Il est vrai que sa cousine lui dit à un moment donné : « Je te le promets, ils ne crèveront pas de faim.

- Non, ils crèveront parce que tu n'aimes pas les animaux.
- Mais si.
- Tu n'aimes pas les hommes. Si, tu aimes les hommes, mais tu n'aimes pas l'humanité.
- N'oublie pas que je lui appartiens.
- Ah bon ? En tout cas, tu n'aimes pas les chiens. Tu ne m'aimes pas non plus, moi, moi.
- Si, je t'aime.
- Non. Tu ne m'as trouvé que deux concerts, cette fois. »

Ce n'est pas la peine de décrire le physique de la comtesse ; il suffit de voir les portraits qui ornent les murs de son salon et même de sa salle à manger ; et même de son hall d'entrée. Ils ne correspondent pas tout à fait à la vérité, mais nous ne recherchons ni la vérité ni le temps perdu. Comme on dit, il suffit de vivre sa vie qui cherche ce qu'elle veut et se débrouille elle-même aux moments voulus. La plupart de ces moments ne veulent rien ; en tout cas, aucun de ces moments ne veut voir la comtesse et admirer sa beauté, sa gentillesse.

Une de ses cousines me dit qu'elle la suivra jusqu'à la mort. Il ne faut surtout pas se méprendre sur ses paroles : elle ne suivra pas le cercueil de la comtesse et ne se couchera pas à

côté d'elle dans la même tombe, dans la même éternité. Son dévouement n'ira pas jusque là ; elle-même non plus car elle n'est pas plus dévouée à la comtesse que ne l'est son propre dévouement. Mais elle veut faire tout ce qu'elle peut pour que la comtesse meure dans la dignité. Elle me le dit et une fois de plus je lui réponds que c'est raté. « A cause des chiens et des coups de pied ? » Alors, je lui raconte une histoire qui nuit à la dignité de la comtesse et à celle de sa mort. Un jour, en roulant à toute allure – elle a de l'allure, comme on dit – elle accroche la voiture d'une habitante du quartier qui la connaît très bien et même personnellement. En tout cas, elle la connaît suffisamment bien pour reconnaître sa voiture. La comtesse ne s'arrête pas, ne sonne pas à la porte, ne s'excuse pas, ne dit rien d'autre ; elle rentre à la maison, comme si de rien n'était. D'ailleurs, d'après elle, rien, rien n'était. Et pour se persuader qu'elle a raison, elle répète le mot « rien » plusieurs fois ; et puis elle répète « ne, ne, ne » en y ajoutant une apostrophe de temps en temps, ce qui donne « rien, rien, rien n'était ». Ou « rien n'est », ou « le monde est ma représentation ».

Le monde est une représentation de la comtesse et il s'agit d'une de ses représentations, pour être exact. Elle représente plusieurs mondes et elle est heureuse dans tous ces mondes sauf un – sauf le monde où elle habite actuellement et pas virtuellement. *Actually*, comme disent les anglophones. Aujourd'hui, comme pensent les francophones. Mais dans aucuns de ces mondes elle n'a accroché la voiture de sa voisine, de sorte que quand la police arrive chez elle, elle nie tout ce qu'elle peut nier, sauf sa propre existence et celle de ses chiens, ce qui est plutôt charmant, touchant et même humaniste, malgré le fait qu'il s'agit des chiens et pas d'enfants nés dans une famille nombreuse et dont la mère frotte des parquets. Ces enfants-là sont accueillis par des sponsors qui pensent que seuls les enfants nés de cette façon – un père alcoolique, une mère syphilitique – peuvent devenir un nouveau Beethoven.

La comtesse nie tout et un policier lui montre une égratignure qui se trouve sur sa voiture, à elle. Et cette égratignure correspond exactement à celle que l'on voit et trouve sur la voiture de cette habitante du quartier qui la connaît personnellement et pas seulement par ouï-dire. La plupart des habitants du quartier connaissent la comtesse par ouï-dire et ils disent les uns aux autres : « Vous connaissez notre comtesse ?

- Pas personnellement.
- Et vous ?
- Pareil. Mais je la connais par ouï-dire. Et vous ?
- Non, même pas par ouï-dire. Ce ouï-dire, que dit-il ?
- Il dit qu'elle est folle.
- Ah bon ?

- Oui, oui, oui.

- Elle est folle comment ?

- Comme ça. »

En disant « comme ça », la plupart des gens lèvent les bras, comme s'ils s'adressaient à Dieu et Lui demandaient d'attester la vérité de leurs paroles. Dieu n'atteste rien et, au bout de quelque temps, ils baissent les bras, et on peut même dire que les bras leur en tombent. Non, ils ne tombent pas vraiment ; on dirait plutôt qu'ils s'inclinent devant la réalité. Ils se sentent obligés de la montrer à ceux qui ne la connaissent pas. Et on peut dire que très peu de gens connaissent la réalité. Et personne parmi eux ne connaît *la vérité*, sauf les prophètes du passé qui demeurent à l'intérieur du temps que l'on ne retrouve pas, mais il faut reconnaître que l'on rencontre le même état de choses dans le domaine de la réalité. Et ce n'est pas la virtualité qui est en cause. Ce n'est pas parce que nous nous occupons trop des mondes virtuels que nous ne connaissons pas la réalité qui s'étend devant nous et s'apprête même à nous embrasser. Non, nous écartons la réalité pour une autre raison. Nous pensons peut-être que nous ne sommes pas dignes d'elle. Nous sommes dignes de tous les arrières-mondes et de toutes les quatrièmes dimensions ; mais la réalité nous échappe parce que nous ne la regardons ni en face ni du côté gauche ou droit. Nous ne regardons pas la réalité du côté de la réalité et c'est pour cela que nous ne la voyons pas. Nous ne l'entendons pas non plus, même si, de temps à autre, nous avons assez de temps pour écouter les quatuors de Dvorak.

La comtesse regarde les deux égratignures et dit : « Alors, on fait un constat ? » Je crois que j'ai raconté cette histoire parce qu'elle est si pittoresque que je n'ai pas pu résister à la tentation de la raconter, me semble-t-il. J'ai très souvent cette sensation qui s'apparente à ce que l'on appelle le « déjà-vu ». Cela s'appelle le « déjà-entendu », « déjà-vécu », « déjà-raconté ». J'ai cherché le mot « constat » et je ne l'ai pas trouvé ; pas dans ce dossier, en tout cas. Pas dans ma *Pyramide*, autrement dit. (Peut-être l'ai-je inclus dans un de mes écrits anglais.) D'ailleurs, je crois que je n'ai jamais écrit ce mot auparavant ; mais je peux me tromper, comme je le dis par précaution, et j'ai raison, pour une fois. Et je suis capable de le faire sans l'aide du trompeur de Descartes.

La dignité de la comtesse. Qu'en reste-t-il ? L'amour des chiens sans doute. Elle crie sans arrêt en parlant à ses chiens. Elle crie quand ils aboient ; elle crie quand ils n'aboient pas. Elle ne les embrasse jamais. Je lui ai dit un jour : « Mon chat ne connaît que les caresses, les baisers. Il ne connaît pas la vie, la réalité. La réalité nous montre un chat écrasé, un chien écrasé, un chien tué à coups de bâton. La réalité nous démontre par a plus b que c'est ainsi que les choses se passent et se passeront dans les ans qui viennent. Ils ne viendront peut-être pas, mais les

choses se passeront de cette manière et pas autrement. Les chats seront noyés, les chiens écrasés. Ne criez pas quand vous vous adressez à vos chiens. »

Les animaux meurent dignement. Ils ne peuvent mourir autrement. Même les porcs meurent dignement.

## LE CONCOURS REINE ELISABETH

J'ai participé à ce concours et par conséquent, je peux en parler de l'intérieur. C'est ainsi que je parle, d'ailleurs, des deux années pendant lesquelles j'ai étudié la composition au collège où j'ai fait mes études avant d'entrer au conservatoire de Moscou. Tout de suite je me suis rendu compte que je ne saurai jamais rien faire dans le domaine de la composition pour la bonne raison que je n'étais pas doué pour cela. Je ne suis toujours pas doué pour ce travail, ce métier, cette vocation, de sorte que je ne suis même pas capable d'écrire une cadence pour un concerto de Mozart, ce que n'importe qui pourrait faire ; ou presque n'importe quel pianiste, violoniste. Mais je connais la musique de l'intérieur ; c'est-à-dire, je sais comment elle fonctionne et de quelle façon les voix se développent, s'entrecroisent, s'enchevêtrent, s'alignent. Claude Lévi-Strauss dit que la mélodie ou sa création est le plus grand mystère de la vie. J'ai créé pas mal de mélodies et je peux dire que ce n'est pas un grand mystère. Ou alors, tout est mystérieux ; la genèse de chaque phrase l'est, en tout cas. Pourquoi parler de cela et pas d'autre chose ? Et pourquoi parler de cela de cette manière ? N'y aurait-il pas d'autres manières de dire la même chose ? Non, une autre manière amène une autre chose. On choisit donc cette chose-ci et pas cette chose-là. Pourquoi ? A ce train-là, tout est mystérieux, chaque pas l'est parce qu'on se tient toujours debout et on ne s'écroule pas comme la tour de Babel. Pourquoi ? Parce que l'on n'est pas la tour de Babel. Cette réponse est trop simpliste. Dante n'est-il pas une tour de Babel ? Il a terminé son œuvre ; il a vu la sainte Vierge. Il s'est même agenouillé devant elle. Non, Dante n'est pas une tour de Babel. Sans doute saint Thomas l'a-t-il soutenu pendant son épreuve au point de lui épargner la chute et l'écrasement.

Et Musil ? Sa tour de Babel est inachevée. Ce n'est pas le créateur qui représente et symbolise la tour de Babel ; c'est son œuvre. Le roman de Musil est une tour de Babel et elle mérite ce nom bien plus que la *Comédie* de Dante. Mais Dante a construit le Palais de l'Harmonie, ce que Musil n'a pas fait. L'harmonie nous manque toujours et ni Einstein ni Musil n'ont trouvé la solution à ce problème. Schoenberg l'a trouvée peut-être ; et encore, et encore. Proust l'a trouvée sans doute, mais son palais m'intéresse de moins en moins. Il est trop tendre, trop humain. Quand il parle de Saint-Loup et de sa façon de prendre soin de lui – Proust

n'arrivait pas à le faire lui-même car il n'avait pas assisté aux conférences de Foucault –, on a l'impression qu'il est au bord des larmes.

Il essaie de nous persuader – Nabokov le fait aussi dans ses conférences sur Proust – que Marcel n'est qu'un personnage. Mais Proust ne se détache pas de Marcel ; il lui colle à la peau. C'est lui qui s'attendrit lorsque Saint-Loup exécute des bonds pour lui venir en aide ; et aussi quand ce dernier apporte son manteau pour lui couvrir les épaules et peut-être le reste de son corps. (Il ne faut jamais oublier le reste car tout est lié dans le cosmos, selon la théorie des lacets qui n'ont rien à voir avec les lacets de Proust.) Oui, Proust nous offre son autobiographie et il ne l'a écrit ni à la deuxième ni à la troisième ni à la quatrième personne. C'est lui qui est ému et il nous fait part de son émoi, de ses larmes, de ses joies liées à la prévenance du duc de Guermantes et des autres aristocrates qui ne connaissent pas son œuvre. Si on dit aujourd'hui à un duc : « Marcel Proust aimerait vous voir », le duc se précipitera vers la porte d'entrée de son hôtel particulier pour accueillir un des quatre meilleurs écrivains du XXe siècle. Et encore, et encore. Il faut que le duc soit éduqué, ce qui n'est pas évident à notre époque. Par contre, le duc de Guermantes collectionnait des tableaux d'Elstir et connaissait les œuvres de Bergotte, si je ne me trompe. Mais il ne connaissait pas *A la recherche du temps perdu*. Pourtant il recevait Marcel et lui montrait sa collection de tableaux. Il le laissait seul à seul avec ses tableaux en disant : « Prenez votre temps, cher Marcel Proust » – quitte à retarder le déjeuner ou le dîner de quarante-cinq minutes.

Ce n'est pas du snobisme à l'envers de la part du duc. C'est aussi une démonstration de pouvoir qui dit textuellement : « Voici un jeune homme qui n'est ni un prince ni un écrivain célèbre. Et pourtant je prends soin de lui parce que je crois en lui. Oui, je crois qu'il écrira un roman-fleuve qui sera admiré dans le monde entier. Je ne connais pas son titre. Je crois qu'en anglais il s'appelle *Remembrance of Things Past*. Je crois que cela vient d'un sonnet de Shakespeare. D'ailleurs, il s'agit de la *première* traduction du roman. À présent il s'appelle autrement. En anglais. » Un bon exemple du *Remembrance of Things to Come*.

Mais revenons au concours, d'autant que je devrai y revenir bientôt pour écouter deux violonistes qui, d'après les spécialistes, doivent briller en finale. D'ailleurs, ils ne peuvent faire autrement car ils ont accédé au stade final d'un des concours les plus prestigieux de la planète. Et ceux qui accèdent à ce stade sont déjà des grands artistes. Au fil des années, ils deviendront encore plus grands, et Dieu leur prêtera vie parce qu'Il aime les grands artistes et qu'Il veut que leurs efforts et leur art aboutissent en les portant vers le sommet de la création. (Sans pour autant leur permettre de bâtir une nouvelle tour de Babel.) J'assisterai donc à un des séances qui, j'en suis sûr, me prouvera une fois de plus que, de nos jours, rien de précieux ne peut être entendu

dans une salle de concert. C'est une dimension épique qui manque aux artistes d'aujourd'hui, quel que soit le domaine où ils exercent leurs talents.

Dans tous les domaines liés aux arts nous rencontrons des paradoxes qui sont peut-être amusants et significatifs, mais je n'en tire aucune satisfaction parce qu'ils appauvrissent considérablement notre vie de tous les jours et aussi notre vie des fêtes. Cela veut dire qu'il n'y a plus de fêtes dans notre vie ; il n'y a que tous les jours et tous les gens qui passent. Lundi, mardi, mercredi, jeudi. Il n'y a même pas de vendredi, sans parler des week-ends. (Ou de Robinson Crusoe.) On nous dit que nos écrivains sont doués et remarquables, et on nous montre leurs prix, leurs décorations. Mais l'évolution de la science, sa révolution et les éclats qui nous restent de la science classique où l'harmonie régnait sans partage ne se trouve pas dans leurs œuvres qui suivent scrupuleusement le même sujet, la même ligne de conduite et dont les péripéties ne reflète ni notre cerveau ni même notre vie quotidienne : nous ne sommes tout de même pas si ennuyeux et stupides que cela. Peut-être, peut-être ; on sait jamais, comme on dit et on fait.

Ces écrivains racontent une histoire. Et s'ils sont invités à la télévision, ce qui arrive de plus en plus rarement car personne ne s'intéresse à la littérature, même pas à la mauvaise littérature, ils se bornent à répondre à la question traditionnelle : « Quel est le sujet de votre livre ? » C'est peut-être la seule question qu'on vous pose aujourd'hui, si vous dites que vous venez de terminer un livre. Alors, ces écrivains à la mode nous racontent le début du sujet, de l'histoire qui préoccupe les lecteurs et les critiques littéraire. Il est vrai qu'ils ne racontent pas tout car le suspense compte toujours et même beaucoup plus que le reste. D'ailleurs, on ne sait même pas s'il y a des restes ou non ; s'il y a des beaux restes en dehors des sujets, des suspenses, des réflexions sur l'aspect commercial de notre époque. Si vous dites quelques mots à ce sujet, on dit que vous comprenez notre temps. Et vous recevez le prix Goncourt ou une autre récompense qui s'inscrit parfaitement dans l'esprit de notre temps. Moi, je m'intéresse aux beaux restes. D'ailleurs, il ne s'agit pas de restes : il n'y a rien à part le style, la luminosité de chaque phrase. Aujourd'hui, notre durée et notre vraie réflexion sont fragmentaires et elles n'ont rien à voir avec Homère, avec ses épopées.

Les instrumentistes, eux aussi, s'adonnent aux fragments, au lieu de construire une épopée musicale. Et même les concertos de Mozart sont des épopées, sans parler des sonates de Beethoven. Mais les instruments et les chefs se vautrent dans les nuances, coupent les phrases en deux, en trois, en quatre. Non, ils ne coupent pas les cheveux en quatre : ce qu'ils font est loin du perfectionnisme que représente le jardinier de mes voisins ; ou même mon jardinier, à moi. Ils font n'importe quoi, mais ils montrent à tout le monde qu'ils *sentent* la musique car ils

se balancent, balance leur tête ; et la musique, par la même occasion. J'en ai parlé mille-et-une fois et il se peut qu'il suffise d'en parler une fois. Mais si vous en parlez une fois, personne ne comprend rien. Même si vous en parlez deux mille et deux fois, cela ne changera rien, quant à la compréhension de ceux à qui vous parlez. Autant ne plus parler du tout, sauf si vous avez faim et voyez des œufs sur la table de la cuisine. Alors, vous pouvez demandez à votre cuisinière portugaise de vous faire une omelette au jambon. Et si elle vous répond qu'il n'y a plus de jambon, vous lui demandez de vous faire une omelette au saumon.

Je parle à une critique musicale qui met l'accent sur la personnalité de ceux qui jouent ou, comme j'ajoute, ne jouent pas. Ce n'est pas la peine de jouer comme ça, mais la critique maintien que le public entend quelque chose et que ce n'est déjà pas mal. Par exemple, il entend le *Concerto pour piano* de Schuman. C'est mal joué, mais le public l'a entendu. Il a entendu quelques mélodies fragmentaires, de sorte qu'il n'a entendu que les fragments de ces mélodies. Mais n'importe quel fragment de cette œuvre est si beau que le public aime cette œuvre en entier, de tout son cœur. Et si ce n'est pas le cas ? Supposons que le public en soit dégoûté une fois pour toutes. Supposons que, par la même occasion, il soit dégoûté de tous les concertos pour piano sans exception. Oui, l'orchestre est grand et il y a beaucoup d'instruments à l'intérieur de cet orchestre, tandis que le pianiste est seul et il n'arrive pas à s'en sortir. C'est une bataille, comme disait Glen Gould, et il faut gagner cette bataille, sinon vous risquez de la perdre. Et si vous la perdez, personne ne vous entend ni dans la salle où vous jouez ni ailleurs. De temps en temps vous jouez tout seul – lorsqu'il s'agit d'une cadence, par exemple. Mais l'orchestre n'est pas loin et il joue à son tour. Et il se rattrape, prend sa revanche, de sorte que, dorénavant, on n'entendra que lui, et le pianiste ou la pianiste se fera tout petit. C'est à une pianiste que je pense en ce moment. D'ailleurs, elle est toute petite de toute façon. Elle a des yeux bleus et c'est ce qui compte apparemment, à en juger par la réaction du public qui se dit que ses yeux sont beaux et que la musique que les doigts jouent est ratée. Pauvre petite. Pourquoi joue-t-elle cette musique ? Il ne vaut rien, ce concerto. Elle ferait mieux de jouer du Mozart. Elle joue du Mozart et une fois de plus, le public parle de ses yeux et de son décolleté.

La critique parle d'un jeune pianiste qui fait un malheur un peu partout. (Une fois de plus, le mot « malheur » nous frappe par sa justesse.) À la télévision, on montre une leçon que lui donne un chef célébrissime. D'après la critique, le pianiste est très doué car il saisit tout au vol. Et le résultat ? À qui faut-il imputer ce résultat minable ? Au chef, au cameraman dont l'art nous fait croire que le pianiste saisit tout au vol ? Il est facile de montrer une multitude de soucoupes volantes : il y en a des quantités non-négligeables dans les archives. Elles volent et le pianiste en question les attrape. Ce n'est pas facile d'attraper une soucoupe volante : personne

n'y est arrivé avant lui. Lui, il y arrive, ce qui veut dire qu'il est génial et que ce qu'il fait au piano est génial. Si vous êtes génial, vous êtes génial partout et toujours. Prenons Tolstoï, par exemple ; et patati et patata.

Pourquoi est-ce que je parle de tout cela ? La critique peut parler de ce qu'elle veut, d'autant qu'elle ne parle pas pour rien : elle s'entraîne en me parlant. Le jour suivant, son article paraîtra dans un journal de grande diffusion, comme on dit ; et ce n'est pas pour rien qu'elle écrira cet article : beaucoup de mélomanes prêtent une oreille attentive à ce qu'elle dit. (Mais pas à ce qu'ils entendent, hélas.) Moi, je parle pour rien – dans tous les sens du terme. D'ailleurs, on peut ajouter un autre terme à ce terme-ci pour qu'il y ait encore plus de sens ou plutôt de non-sens. Oui, j'écris pour rien, je parle pour rien. Si, par contre, je disais du mal de mon ancien professeur, Emil Gilels, on m'écouterait sans doute. Si je disais, par exemple, qu'il buvait comme un trou et que même les trous boivent moins, d'après mes investigations, tout le monde dresserait l'oreille.

# FRAGMENTS

## 1

Il nous reste quelques fragments de la science classique, mais ils sont dans le désordre, de sorte que l'on ne peut même pas les utiliser. On les regarde, on rit sous cape en pensant à la naïveté d'Aristote et aussi à celle de Newton, de Descartes. Ils étaient tous naïfs et, par rapport à nous, ils ne connaissaient pas grand-chose. Et si vous ne connaissez pas tout, vous ne connaissez rien – tel est le verdict de l'histoire et de la science. Ils avançaient des hypothèses et Laplace se vantait de son omniscience, mais tout cela est ridicule et les éclats qui nous restent ne sont même pas éclatants. Et ils sont dans le désordre car la théorie de relativité est passé par là ; et quand cette théorie passe quelque part, on trouve une sorte de chaos dans son sillage. On se dit que tout est relatif, et on se ridiculise, on a l'air malin. Les anciennes civilisations subissent le même sort à cause des armées qui sont encore pire que la théorie de la relativité et la mécanique quantique. Je ne suis pas allé en Syrie avant la guerre ; je n'y irai sans doute jamais. Je suis allé en Sibérie, mais c'est une piètre consolation car la Sibérie et même le lac Baïkal ne remplacent pas Palmyre.

On m'informe que la Syrie compte sept sites classés sur la liste du patrimoine mondial de l'Unesco, ce qui n'est pas rien car le jardin de mes voisins n'y est toujours pas. Depuis le début de la guerre civile en 2011, 290 sites archéologiques ont été touchés par le conflit, dont 24 détruits et 104 sévèrement dégradés. Parmi eux, Ebla, l'ancienne cité-État du XXIVe siècle av. J.-C. Je ne suis jamais allé à Ebla. J'ai rendu visite à Elbe, à Napoléon, peut-on dire, mais Elbe ne peut remplacer Ebla parce que rien ne peut le remplacer. Rien ne remplace rien, comme disent les sages, en pensant peut-être à Napoléon. C'était un tyran, un dictateur ; Chateaubriand pensait sans doute qu'il était un salaud. Connaissait-il ce mot ? L'employait-il souvent, jamais ?

Palmyre, célèbre cité caravanière du désert syrien, a subi à la fois le pillage des tombes antiques et la mise en place d'une route pour les chars à l'intérieur même de la nécropole. Je ne connais presque rien au sujet des anciennes civilisations et Palmyre, j'en ai entendu parler à cause de Pétersbourg que l'on appelait la « Palmyre du nord ». En décrivant Pétersbourg dans mon premier livre, je pensais à Palmyre et j'étais sûr que je la verrais un jour. Ce jour ne viendra jamais. Comme aurait dit Proust, ce jour est à jamais révolu ; il appartient de plein droit au temps qui est aussi perdu que les madeleines et les lacets. Autant porter des mocassins. Tout cela n'a rien à voir avec le civet de marcassin que j'ai mangé il y a six mois. Les mots tissent des toiles et la langue nous guide, si bien que, quand nous nous fourvoyons, nous savons à qui la faute et nous désignons la coupable. (Ou est-ce *le* langage ?) Nous nous retournons contre elle et décidons de ne plus l'utiliser, quoi qu'il nous arrive. Et puis il nous arrive quelque chose

de grave et nous nous mettons à parler, à discourir à n'en plus finir car rien ni personne ne peut remplacer la langue ; même pas notre mère, même pas la Vierge Marie.

J'en parle à une amie qui connaît les anciennes civilisations mieux que le monde d'aujourd'hui. Inutile de préciser qu'elle a entièrement raison : c'est la seule attitude logique que l'on puisse adopter. Je lui parle de toutes ces destructions et pour une fois, la langue ne me nuit pas, ne me dévoie pas, ne me déclasse pas, comme aurait dit Proust. Je lui dis : « Il y a cinq ans, j'aurais dû aller en Syrie, au lieu d'explorer le Maroc.

- À cette époque-là, on ne savait rien de cette guerre, répond-elle.

- Elle était en germe, je parie.

- Peut-être pas, répond-elle.

- Je ne verrai jamais Alep.

- C'est Palmyre que je regrette, dit-elle. Les colonnes. Comment-voulez vous remplacer ces colonnes ?

- Oui, je pensais souvent à Palmyre, dis-je. Mais je pensais aussi à Alep.

- Pourquoi ? »

En guise de réponse, je cite *Othello* :

*And say besides, that in Aleppo once,*
*Where a malignant and a turban'd Turk*
*Beat a Venetian, and traduc'd the state,*
*I took by the throat the circumcised dog,*
*And smote him thus.*

À un moment donné, Musil cite une pièce de Shakespeare, mais ma mémoire flanche de plus en plus – la perte de la mémoire est un de mes grands récits, de tout façon – de sorte que je n'arrive pas à me souvenir de quelle pièce il s'agit. Je me souviens, pourtant, qu'Agathe fournit une traduction de l'extrait et, une fois de plus, je ne me rappelle pas à quelle plume appartient cette traduction. N'oublions pas qu'à cette époque-là il n'y avait pas d'ordinateurs. Les gens de ma génération se souviennent des plumes et même des encriers ; et des taches d'encre, par la force des choses. Et W. B. Yeats parle même d'un cygne que l'on peut tuer avec une tache d'encre ; *a blot of ink*. Avec quoi tue-t-on les cygnes de nos jours ? Jette-t-on les ordinateurs dans les lacs, dans les étangs ?

Bref, j'ai demandé à la même amie de chercher la traduction de la mort d'Othello : elle a Shakespeare dans l'édition de la Pléiade où Robert Musil ne figure toujours pas, malgré une

présence envahissante des médiocrités plus ou moins contemporaines. Dans ma jeunesse – à l'âge de treize ans, je crois – j'ai lu *Othello* dans la traduction de Pasternak. À cette époque-là, je croyais ferme que ses traductions étaient à la hauteur des originaux. (Il y a même ceux qui prétendent qu'elles sont *supérieures* aux originaux.) À présent je ris lorsque j'entends Desdémone dire au seuil de la mort : « *Ne pominaïté likhom*. » Un cosaque pourrait dire quelque chose comme ça à ses camarades de combat. Du sang partout ; les tirs se multiplient. Le cosaque gît sur l'herbe. Il soulève la tête, ouvre la bouche et dit : « Ne dites pas du mal de moi derrière mon dos, après ma mort. Ne dites pas que j'étais un salopard. Ne dites pas : 'Bon débarras !' Ne dites pas 'merde' non plus. Ne dites rien. Pleurez un petit coup. *Commend me to my captain. And to my wife.* » Desdémone dit simplement: « *Farewell*. » Ou « adieu », comme on dit chez nous. Recommande-moi à mon bon seigneur. (Ou à mon capitaine et à ma femme.)

Au seuil de la mort, dans la traduction de Pasternak, Desdémone se métamorphose en cosaque, mais Kafka n'est plus là pour décrire cette métamorphose. Oui, lorsqu'on prononce le mot « métamorphose », on pense surtout à Kafka et c'est la même mémoire qui nous pousse dans cette direction. Cette mémoire nous fait oublier les choses les plus simples, mais lorsqu'il s'agit de lieux communs, elle est fidèle au poste. En l'occurrence, on pourrait penser par exemple à Richard Strauss, à la pièce qu'il a écrite à la fin de la Deuxième Guerre mondiale. Les deux œuvres parlent de la mort et pas d'une résurrection, d'une transfiguration. Mais le personnage de Kafka vit encore, malgré sa métamorphose. Qu'on soit un insecte ou une plante – peu importe. Il faut vivre à n'importe quel prix, le plus longtemps possible, d'autant que la même volonté soutient les plantes, les animaux et les humains. Elle est partout ; elle est puissante. Même les plantes sentent la vie et les pierres le font, elles aussi ; elles le font à leur manière. Peu importe la manière : on le fait, on vit, un point ce n'est pas tout. Et ce fait – ce n'est pas tout – n'est pas rien, contrairement à ce que l'on pense assez souvent. Parfois, on a envie de se dire que ce n'est pas la peine de vivre si l'on n'a pas des millions à sa disposition. On n'en a pas, mais on vit quand-même. Et cela s'appelle « l'élan vital ». Au lieu de se dire : « Je n'ai que trois cent mille euros et ce n'est pas suffisant pour nourrir ma soif de vie », on vit et on jouit même de cette vie – avec les moyens de bord. On dépense cent mille euros pour acheter une maison en Grèce et on relit Platon dans son jardin, avant de nager dans la mer où Aristote exécutait des plongeons bien avant l'avènement de Jésus Christ.

Par conséquent, cela vaut la peine de vivre, même si vous n'avez que trois cent mille euros ou dollars. (Ne parlons surtout pas de roubles.) Mais vous vous suicidez – à coup sûr, à coup sûr – si votre femme vous trompe et vous cédez à la tentation qui vous oblige à la tuer d'une manière ou d'une autre ; pas nécessairement au moyen de vos deux mains qui s'acharnent

contre son cou, l'espace d'une minute ou deux. Cet espace-temps s'écoule, sauf que l'espace ne s'écoule pas ; il ne coule pas non plus, si bien que vos mains sont toujours enfoncées dans sa gorge, dans ses veines et aussi dans les tubes où circule notre élan vital qui, cette fois, adopte les caractéristiques de l'air. Sur le plan écologique, cet air n'est pas de première qualité. Après tout, vous n'êtes pas dans la rue pour la bonne raison que seuls les kamikazes commettent ce genre de meurtre en pleine rue, en plein jour. Si vous voulez, vous pouvez à la rigueur recourir au parapluie bulgare, même si vos enfants ne savent pas de quoi il s'agit lorsque vous parlez à leur mère du parapluie bulgare. C'est un parapluie empoisonné, comme aurait dit le roi Claudius dans *Hamlet*. Mais à présent, nous parlons d'*Othello* : dans les tragédies de Shakespeare on trouve des meurtres partout et on s'en sert à volonté. Ce n'est donc pas la peine de chercher ailleurs, comme on dit : on trouve tout ce que l'on veut dans *Othello*. On y trouve, entre autres, trois meurtres, un suicide, un attentat. On n'y trouve pas un attentat à la bombe, mais on n'en a pas besoin pour le moment.

À propos, j'ai essayé de retrouver la citation dont j'ai parlé tout à l'heure en parlant de Musil et de Shakespeare. Je parle toujours de Shakespeare, ce qui ne veut pas dire que j'ai abandonné Robert Musil une fois pour toutes. Comme disent les Russes : « Ce qui tombe disparaît pour toujours. » Le roman de Musil n'est pas tombé, mais il y a des passages qui disparaissent, même si un millier de bibliothèques les contiennent, même s'ils figurent au milieu de la bibliothèque de Babel, sans parler d'Alexandrie. Il est étrange que l'on parle toujours d'Alexandrie lorsqu'une conversation roule sur les bibliothèques, ce qui veut dire peut-être que l'on parle toujours de destruction. Wim Wenders dit que tout ce que l'on dit ou pense nous parle de la mort. Ou plutôt ce sont nous qui parlons de la mort, quoi que nous fassions. C'est peut-être parce que nous ne faisons rien d'autre. Nous faisons la mort tout en pensant que nous faisons l'amour. Mais ceux qui détruisent Palmyre ne pensent sans doute pas qu'ils font l'amour. Et encore, et encore. Ils pensent peut-être qu'ils font l'amour avec Dieu.

Pour en revenir à Shakespeare, je me souviens de ma première lecture d'*Othello*. La ville d'Alep n'est peut-être pas aussi belle que la sensation que j'ai éprouvée ce jour-là en lisant la fin de la tragédie. Othello se poignarde pour montrer comment il a tué un turc qui portait un turban. D'ailleurs, un des commentateurs s'étonne que cet article vestimentaire déchaîne la colère d'Othello qui n'était pas si européen que cela. Dans son pays il portait sans doute des vêtements qui auraient paru ridicules aux habitants de Venise et a fortiori à ceux de la Venise du Nord. Oui, ce turc porte un turban, et ce qui paraît encore plus grave à Othello, il dit du mal de l'Etat. Othello dit qu'il s'agit d'un chien de circoncis. Aujourd'hui, les socialistes français l'accuseraient de racisme, si on leur donnait la chance d'assister à son suicide et à son dernier

discours. Vous dites que la ministre de l'Éducation est incapable et, en le disant, vous pensez au décret qu'elle a conçu et qui provoque à présent un tollé politique et syndical. Vous dites qu'elle est incompétente et on vous dit que vous êtes raciste. Pourquoi ? Parce qu'elle est arabe. Vous dites qu'Othello ne se comportait pas bien en présence de sa femme. Il l'insultait, l'injuriait, il lui donnait des coups, il la projetait à terre, il l'étranglait, il lui donnait des baisers d'adieu, au lieu de la laisser tranquille. Les socialistes disent que vous êtes raciste. Après tout, n'importe quel homme sur terre – quelles que soient ses origines et sa nationalité – a le droit d'être jaloux de sa femme. Et s'il est jaloux, il peut étrangler cette femme qu'il considère comme une traîtresse, une traînée, une prostituée, et ainsi de suite. Oui, une femme comme cela n'a pas le droit de souiller la terre. N'importe qui aurait fait ce qu'Othello a accompli. Pourquoi s'en prendre à Othello, à ce pauvre maure ?

Je ne pensais ni au turban ni à la nationalité d'Othello en lisant ce compte-rendu de sa mort. C'est la théâtralité de son geste qui m'a frappé, pas sa mort : il n'avait rien d'autre à faire. Supposons qu'on le ramène à Venise et qu'il se tienne devant le nouveau doge. Le doge lui dit : « Comment as-tu pu faire cela ?

- Je pensais qu'elle était coupable, qu'elle m'avait trahi avec ce lieutenant.

- D'accord, tu le pensais, tu le croyais. Tu as cru à ce que te disait ce salopard de Iago.

- Oui.

- Comment as-tu prendre au sérieux les dires de ce chien de Sparte ?

- Je ne sais pas.

- Pourquoi n'as-tu pas vérifié ses dires ?

- J'étais en proie à mon aveuglement.

- Regarde le cadavre de ta femme. Même son cadavre est beau, n'est-ce pas ?

- Oui.

- Non, pas de baisers cette fois. N'oublie pas que tu te trouves en ma présence et devant notre conseil d'état.

- Je ne l'oublie pas.

- Regarde la peau de ce cadavre. Elle est blanche, n'est-ce pas ?

- Oui.

- Regarde à présent ta propre peau. Qu'en penses-tu ?

- Je ne pense rien, à rien.

- Compare un peu ta peau à celle de ton ex-femme. Qu'en dis-tu ?

- Je ne dis rien, à personne. »

Othello n'était pas prêt à subir une telle humiliation. Il était prêt à tuer une centaine d'ennemis, tout seul, sans aucune aide – *single-handed*, comme on dit de l'autre côté de la Manche. Mais n'importe quelle humiliation est une autre paire de manche et cette paire-là était hors de sa portée psychologique et psychique. C'est pour s'épargner ce supplice qu'il s'est suicidé en public, au lieu de le faire à l'écart, en suivant le conseil de Flaubert qui dit : « Elle se tenait à l'écart modestement. » C'est le mot « modestement » qui l'échappait constamment. Il s'est toujours comporté de manière théâtrale, ce qui n'est pas étonnant, étant donné son amour du théâtre et de celui de Shakespeare en particulier. On peut toujours dire : « Ah, ces étrangers sont exubérants et indécents. Ils n'ont pas la retenue des Anglais qui ne crient pas au secours même quand ils se noient. Un Anglais est en train de se noyer. Il crie : 'Au secours, au secours ! Je ne sais pas nager.' Un autre Anglais se tient sur un pont, à portée de voix, à portée de cri. Il dit : 'Calmez-vous, voyons. Moi non plus, je ne sais pas nager. Mais je ne le crie pas sur les toits.' » Oui, c'est ainsi qu'il faut se comporter, mais Othello se comporte autrement. Il crie sans arrêt – sur les toits, sur les planches, dans les jardins, sur les champs de bataille. Vous pouvez et même devez crier sur un champ de bataille, surtout si vous êtes un commandant en chef, mais vous n'êtes pas obligé de le faire dans les jardins où vous vous promenez en compagnie de Desdémone. Othello crie tout le temps, même quand il chante un air car son rôle dans l'opéra de Verdi est toujours confié à des ténors dramatiques.

Othello commet un suicide à la Japonaise : il se poignarde dans le ventre. Je crois qu'il le fait avec un poignard qu'il cache dans les plis de sa toge ou à l'intérieur d'un autre vêtement. Le traducteur français parle d'une épée et je me demande d'où Othello la sort avant de porter un coup à son ventre. Peu importe : le traducteur français était sans doute féru du Japon, surtout des samouraïs qui utilisaient leurs épées à tort et à travers. Quel tort ? Quel travers ? Les opinions divergent sur ce point. Certains pensent que les samouraïs se servaient de leur épée dans le bon sens et faisaient le bon usage de leur arme lorsqu'ils en transperçaient leurs ennemis. Les autres, par contre, maintiennent qu'ils avaient raison car ils suivaient scrupuleusement le rite que l'on appelle « hara-kiri » ou « seppuku » ou quelque chose dans ce genre. En d'autres termes, ils avaient raison de se tuer au moyen de la même épée, ce qui épargnait la vie de leurs ennemis. Dans un sens, ils offraient l'autre joue à leurs ennemis ; et pourtant ils n'étaient pas chrétiens. Jusqu'à nouvel ordre : à cette époque-là, il fallait compter avec le zèle des missionnaires.

Peu importe ce qu'Othello fait ou ne fait pas. Il ne laisse pas son corps en vie et c'est son affaire. En quelque sorte, cela ne me regarde pas. Mais Alep demeure dans ma mémoire. C'est incroyable à quel point ce maure qui n'en est pas un – il ne faut surtout pas être raciste – élargit

l'espace de son action ; à quel point ce citoyen de Venise le théâtralise. Il aurait pu dire : « À propos, il y a quelques jours j'ai vu un Turc dans les rues de cette île. Il disait du mal de Venise et des doges en général. Je l'ai pris par la gorge et je l'ai tué de cette façon-ci. J'aurais pu le tuer d'une autre façon – il y a mille-et-une façons de tuer et de mourir –, mais j'ai choisi celle-ci parce que c'est la mort que je préfère à toute autre. Jules César préférait la mort inattendue, la mort-surprise. Un suicidé ne peut se surprendre lui-même. Dans *Le Feu pâle*, Nabokov analyse des différentes façons de se suicider et conclut que le suicide le plus logique, sinon le plus agréable, est un saut depuis le sommet d'un gratte-ciel. Comme vous le savez, les gratte-ciel n'existent pas encore, ce qui veut dire que nous ne savons ni gratter ni caresser le ciel. Alors, je n'ai pas le choix, d'autant que j'affectionne cette façon de mourir qui me rappelle le Japon que je n'ai jamais visité. Autant le visiter par procuration. » Il se poignarde.

Alep, Aleppo. J'étais fasciné par ce nom et même par cette ville que je ne visiterai sans doute jamais. À Alep, capitale de la Syrie du Nord, le centre-ville aurait été détruit à près de 60%. Le minaret de la mosquée des Omeyyades, daté du XI siècle, a été bombardé après avoir servi de position pour les tireurs isolés. La mosquée elle-même, la citadelle et le souk ont subi de très nombreux dommages à la suite de bombardements et de tirs d'artillerie. Ce qui me reste se limite aux livres et au mot Aleppo qui continue à m'envoûter, à m'embrasser, comme aurait dit Proust ; peut-être, peut-être. (Sa tendresse et son humanisme ne connaissaient pas de bornes.) Lépo. Les anciens Russes disaient ce mot assez souvent, j'imagine. « Lépo » veut dire « beau » et la Russie du XVe et du XVIe siècle était belle, j'imagine, quoique mon imagination ne se représente rien au moment où j'imagine que la Russie était belle à cette époque-là. D'ailleurs, cela n'a rien à voir avec Pierre le Grand ou plutôt avec son absence par laquelle il brillait alors, dans les mêmes siècles plus ou moins barbares, d'après les occidentaux et les occidentalistes russes. Je ne pense pas que Pierre le Grand ait porté un coup mortel à la vraie Russie. Il y a des gens qui prétendent que la Russie a toujours été morte. Je ne le pense pas non plus. À vrai dire, je ne sais pas ce que je pense ; mais j'imagine que la Russie était belle à cette époque-là. Même Moscou était belle – à cette époque-là et aussi au XIXe siècle, si étrange que cela paraisse quand on se promène à Moscou dans notre siècle, dans ce siècle-ci. Quand je parle de notre siècle, je pense au XXe siècle car je n'ai rien à voir avec les temps qui courent ou rampent, à mon avis. La vie contemporaine est trop lente, malgré les apparences, ce qui ne laisse aucun espoir à ceux qui prient la Vierge d'intercéder pour nous et faire enlever notre époque du calendrier divin.

Babylone a servi de camp de base à des troupes américaines puis polonaises. Le passage des véhicules blindés sur certaines parties du site et la mise en place d'un dépôt d'essence ont

provoqué d'importants dégâts. Babylone m'est chère pour une autre raison. J'aime beaucoup ce nom – pas autant que Proust, j'imagine – car il me rappelle toutes sortes de babioles, de bagatelles et de petits riens. Dans mon esprit, il est associé à tout jamais aux jardins suspendus et aux *Lieder*, op. 15 de Schoenberg ; et aussi au nom de Stefan George. Et bien, je ne verrai jamais cette ville non plus. Il y a deux choses qui me consolent dans cette non-aventure, ce non-voyage, cette non-révélation, cette non-extase. Primo, ni Alep ni Babylone ne sont identiques à ce qu'elles ont été à ces époques-là, qu'elles soient respectives ou non ; qu'on les respecte ou non. Après tout, il n'y avait pas de conseils de sécurité à ces époques-là, de sorte qu'un Nabuchodonosor pouvait envahir n'importe quel pays et tuer n'importe quelle quantité de gens. À présent, par contre, nous remettons les choses à leur place lorsque le Koweït est envahit par l'Irak.

Secundo, je suis un peu proustien de ce côté-là. Je ne m'attarderais certainement pas sur la façon dont un Saint-Loup serait capable de mettre son manteau à mon service. Mais je préfère les peintures et même les photos à la réalité dans le cadre de laquelle on se promène à Venise, à Palmyre qui est sans doute notre Venise du Sud, et à Alep. Umberto Eco dit qu'il est proustien parce qu'il aime son enfance. Dans cette optique, tout le monde est proustien, ce que je ne crois pas : pour être proustien, il faut lire ses œuvres. D'autre part, on peut lire ses œuvres et se dire de temps à autre : « Décidément, je ne suis pas proustien. » Mais il vaut mieux ne dénigrer ni Proust ni ses œuvres, sinon on ne vous écoutera plus ; on n'écoutera pas vos discours dirigés contre l'art contemporain. On dira : « Il critique tout le monde. Il critique même Proust. À quoi peut-on s'attendre de sa part ? Les ratés critiquent toujours tout pour se justifier, pour persuader le monde entier qu'on les comprendra au XXIVe siècle et même un peu plus tôt. »

2

Il y a des crimes que l'on n'oublie pas parce que, malgré toute notre insouciance et le passage inexorable du temps qui s'écoule, coule et s'écoule de nouveau, il y a des choses qu'il ne faut pas oublier. On oublie les empereurs dont les monuments, selon nos poètes, s'effritent et deviennent ce que nous avons toujours été : cendres, poussière. Et tout cela se passe dans un désert, de sorte qu'il n'y a que du sable autour de ces ex-monuments. Et ces grains de sable ? Ils étaient peut-être des hommes, eux aussi. À présent **ce** sont des grains de sable et ils remercient le temps pour cet état de choses. Les choses sont dans un état, mais cet état passe, lasse et nous laisse. Il en va de même pour les choses elles-mêmes. Aujourd'hui, elles sont là, sous les yeux et même sous les pieds ; demain elles feront partie du même désert qui s'étendra

du pôle nord au pôle sud ; et vice versa. Mais on n'oubliera pas la Shoah car même notre capacité à oublier n'en est pas capable. La Shoah dépasse les capacités de l'oubli et les défauts de la mémoire. Pour une fois, la mémoire se souvient et rien ne peut enlever ce souvenir qui nous veut, nous veut, nous veut ; car nous sommes tous coupables et incapables. Cette fois, nous sommes incapables d'oublier.

Je me demande si les jeunes ou même les vieux se souviennent encore des asiles psychiatriques où l'on internait les antisoviétiques, nos dissidents. Ils étaient normaux ; ce sont les autres qui étaient anormaux car ils toléraient et même acceptaient le régime soviétique ; parfois, ils applaudissaient et glorifiaient leur propre misère. Vous protestez d'une manière ou d'une autre, et ces manières sont parfois très douces, presqu'invisibles, inaudibles. Vous n'allez pas toujours sur la place Rouge en portant des pancartes où l'on lit : « Maudit soit le parti communiste ! », « Dégagez ! Dégagez ! » Vous ne le faites jamais parce que vous ne voulez pas être fusillé. Goering préférait ce genre de fusillade à la pendaison. Il a fini par prendre un poison pour échapper à la pendaison qui, d'après lui, aurait terni son image ; comme si quelque chose aurait pu la ternir. Mais vous, vous ne voulez être ni pendu ni fusillé ni électrocuté. Vous n'allez donc pas sur la place Rouge ; et si vous y allez – après tout, c'est une belle place – vous ne portez pas de pancarte. Et si vous en portez une, elle dit à la ronde : « Vive le communisme ! » ou « Lénine est immortel, éternel. Il est parmi nous ! » Mais vous n'êtes pas toujours d'accord parce que vous ne mangez pas à votre faim et faites trop de queues tous les jours, au lieu de vous consacrer à l'art, à la science ou à la religion. Alors, vous regardez quelqu'un de travers ; et ce quelqu'un s'avère important ou même très important. Par conséquent, on vous envoie dans un asile psychiatrique ; après tout, vous êtes fou. D'habitude, on aime le grand-père Lénine, le père Staline, l'oncle Brejnev. Et vous préférez l'oncle Vania. N'est-ce pas fou ?

Vous n'êtes pas vraiment un criminel car vous ne dites pas : « Brejnev est un fou et un con. » Non, vous regardez quelqu'un de travers, et ce quelqu'un vous envoie soit en prison, soit dans un hôpital psychiatrique, ce qui revient au même. En prison aussi bien que dans un asile on vous empêche de dormir : la lumière est allumée toute la nuit. Et vous écoutez le bruit d'une souffleuse qui souffle les morts, sur les morts et même au-dessus des morts. Elle est censée souffler jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de morts dans les parages. Mais c'est impossible parce que cet état de choses est au-delà du possible en URSS. Vous écoutez une souffleuse que l'on remplace par une broyeuse, au bout de quelque temps. Alors, vous vous mettez à écouter la broyeuse, comme si vous obéissiez à un ordre. « Écoutez cette broyeuse. C'est un ordre. » Non, personne ne le dit ; vous l'écoutez quand même. Un journaliste étranger vous rend visite en

prison. Il est curieux de savoir si on a recours à la torture qui porte le nom « jardin ». Il pense aux arbres, aux fleurs, aux buissons. Les autorités reconnaissent qu'ils ont recours à un traitement qui porte ce nom. Vous dites que vous écoutez des souffleuses. « De temps en temps, il faut ramasser les feuilles mortes », dit le journaliste en souriant.

Les autorités vont encore plus loin. Ils remplacent les engins du jardin par Beethoven – par ses sonates, de préférence. Vous écoutez ses sonates et peu à peu vous les confondez avec les engins du jardin. Le son est déformé ; il y a des rayures partout car il s'agit de vieux microsillons. Vous n'avez rien contre les vinyles ; vous les préférez de loin au CDs. Mais ces vinyles sont rayés d'un bout à l'autre, et ils sont aussi vieux que le monde ; le monde de la musique. Vous criez, comme le héros de *L'Orange mécanique* de Kubrick. Vous vomissez en écoutant Beethoven. Alors, vous vous mettez à genoux pour implorer vos bourreaux de vous faire écouter une broyeuse ; ou une souffleuse, faute de mieux. Et moi ? Je joue des sonates de Beethoven tout en écoutant une broyeuse. Et si j'arrêtais de jouer ? Trop tard. Trente-deux sonates pour une broyeuse. Non, j'exagère, comme d'habitude. Trente sonates pour la broyeuse. Deux sonates pour la souffleuse : op. 49 N°1, op. 49 N°2.

3

Ce n'est pas la doctrine de l'éternel retour qui nous incite à revoir les endroits sans lesquels notre vie n'a pas de sens. Il s'agit plutôt de la nostalgie que même les individus insensibles éprouvent de temps en temps. Moi, je m'entraîne dans cette discipline depuis mon enfance. La maison où je suis né a disparu quand j'avais cinq ans : même d'après les standards soviétiques, elle n'était pas en mesure d'abriter une quarantaine de personnes. Le bâtiment où notre famille s'est installée par la suite – un gratte-ciel stalinien – était autrement plus luxueux, mais cela ne m'empêche pas de penser à l'appartement communautaire où je suis né et au jardin où j'ai fait ma première promenade. En 1974, j'ai quitté Moscou ; c'était un départ définitif. Ma demande d'asile politique ayant été acceptée, je me suis installé en Belgique. Le dernier concert de ma tournée soviétique a eu lieu au château de Chimay. Pendant quarante ans j'ai souvent pensé à cette nuit, au château où, ayant échangé quelques propos avec l'ambassadeur soviétique, j'ai pris la fuite en changeant de voiture. Il n'y a pas eu de poursuite comme Madame Erat – c'est sa voiture qui m'a conduit à Bruxelles – le craignait à juste titre. Je suis heureux d'avoir retrouvé le château de Chimay dans les conditions qui ne sont pas identiques, mais qui me rappellent toutefois mon escapade ; pas seulement à cause du cadre. Dans la première partie de mon premier récital, j'avais joué la *Sonate en si-bémol*, D.V. 560 de Schubert. C'était la

seule fausse note de la soirée : je l'ai jouée très mal. Rien ne justifiait le mauvais traitement que j'ai infligé à cette sonate sublime – ni mon angoisse ni la solennité du moment. Un jour, à la fin de la deuxième guerre mondiale, Heidegger entendit cette sonate chez un ami. C'est sa femme qui la jouait. « Cela, nous ne pouvons pas le faire avec la philosophie », a-t-il dit après l'exécution. Nous ne pouvons pas le faire avec la poésie non plus. Il m'est d'autant plus douloureux de penser à mon crime musical. Le second soir, grâce à l'invitation du prince et de la princesse, j'ai eu l'occasion de me racheter.

4

Hier soir, j'ai revu *Le Pharaon* de Kawalerowicz. En Union Soviétique, on était privé d'art contemporain à l'exception des œuvres qui venaient des pays du bloc de l'Est, comme on l'appelle à l'Ouest. L'art polonais faisait partie des arts qu'il nous était permis d'admirer, même si, de temps à autre, il ne correspondait pas tout à fait aux normes culturelles que nous inculquaient la patrie, le parti et nos professeurs. Je me souviens d'un film du même réalisateur qui s'appelle *Joanne, la mère des anges*. J'ai vu ce film deux jours de suite, ce qui ne m'est arrivé que deux fois depuis ma naissance à Moscou : *La cité des femmes*, je l'ai vu également deux fois de suite. D'abord en version originale, ensuite en français.

*Le Pharaon* me plaisait moins parce qu'il ne contenait pas de séquences où l'on sent les abîmes et où l'on touche le fond des choses grâce à un rêve, à une éclipse surréaliste ou à une durée qui dépasse toutes les durées. (Pour une fois, je ne parlerai pas de Bergson.) Et pourtant c'est un bon film où l'on trouve justement la dimension épique qui manque dans les arts de nos jours, sauf si vous enveloppez le pont Neuf ou le Louvre. Une petite plaisanterie, comme disaient Staline et sans doute Pol Pot. Vous pouvez même envelopper la lune, si vous voulez ; votre art n'en deviendra pas plus épique. Et puis, dans le même film, il y a une séquence qui me trouble bien plus que la soi-disant réalité. En fait, la combinaison « soi-disant » et « réalité » ne fait pas partie des poncifs auxquels j'ai l'habitude de recourir de temps en temps. C'est Nabokov qui maltraite la réalité au point d'y ajouter toujours un grain de mépris que ce « soi-disant » contient sans aucun doute.

En l'occurrence, ma réalité – ma tranche de vie – se rapporte au voyage que j'ai effectué il y a quelques années. Pour la première et la dernière fois, je suis allé en Égypte et j'ai vu les monuments que Kawalerowicz nous montre dans son film sur un des Ramsès. Le peuple se soulève car il est appauvri et ne mange pas à sa faim. Il attaque un monument historique. On voit le mouvement de la foule et la tentative de briser le portail du temple où se trouve le trésor

des pharaons et des dieux. Tout à coup, on voit deux dieux impassibles ; on voit leurs yeux et l'on comprend que même les dieux chrétiens n'arriveront pas à supplanter cette allure majestueuse. Il va de soi que j'ai vu ces dieux : tous les touristes les voient, même si certains d'entre eux ne consacrent qu'une semaine au pays des pharaons, comme on dit. J'ai ressenti leur majesté, leur éternité, mais pas à ce point, pas à ce point. Il n'y avait ni foules ni révoltes ni envies de changer quoi que ce soit. Ce sont peut-être les contrastes qui nous parlent avec éloquence des allures majestueuses. Nous connaissons la vanité du monde plus que par cœur ; nous la connaissons par l'âme, par la substance, par nos transes. Il faut la voir, la sentir et monter avec une caméra au-dessus d'elle pour voir les dieux de plus près, face à face. Même les profils que l'on voit dans le film sont plus éloquents que la réalité.

À la même époque, j'ai vu *Les fraises sauvages* que l'on nous a permis de voir pour une raison inconnue. Sans doute ce film reflète-t-il un aspect de la culture bourgeoise qui la condamne sans appel, mais je ne sais toujours pas de quel aspect il s'agit. En tout cas, j'ai vu ce film trois fois, en Union Soviétique ; mais pas trois fois de suite. J'ai surtout aimé le rêve que l'on fait avec Bergman et son personnage au début du film. Il y a un cercueil qui roule, se cogne contre un obstacle et s'ouvre. Le héros voit son propre cadavre qui est peut-être en vie ; je ne m'en souviens pas. À présent je trouve ce rêve un peu enfantin ou trop cacochyme. C'est facile, comme effet. On peut voir un cadavre au ciel, sous terre ; ce n'est pas cela qui fait la valeur d'un film.

Je n'ai toujours pas trouvé le passage où Agathe cite Shakespeare en présence d'Ulrich. D'ailleurs, elle fait peu de choses en présence d'autres gens. En tout cas, elle n'aurait jamais cité une pièce de Shakespeare en présence de généraux. Et encore. Ai-je tout lu ? toutes les versions, toutes les variantes, tous les fragments, toutes les ébauches ? J'aimerais plutôt me pencher sur le cas « Bergman » ou sur celui que l'on pourrait appeler « fraises ». Il n'est même pas nécessaire d'ajouter « sauvages ». D'ailleurs, je n'ai pas mangé de fraises sauvages depuis mon déménagement en Belgique. Et un ami américain – il est mort il y a cinq ans – se plaignait du fait que l'on n'en trouvait pas à New York où l'on trouve tout, d'après tous les newyorkais et tous les étrangers. Même les Tibétains le croient, je crois.

5

Il y a une chose. Ce n'est pas une chose en soi ; c'est une chose en moi, sinon je n'en parlerais pas. J'en parle, par conséquent c'est une chose en moi. Elle n'est peut-être pas dans tout mon corps ; elle est dans une partie de mon cerveau et je ne veux pas savoir dans quelle

partie cette chose se trouve. Il faut que je la trouve et que je puisse la tenir. Ce n'est pas le Graal ; c'est une toute petite chose. Mais j'en ai besoin ; parfois, j'ai besoin de toutes petites choses, comme tout le monde. Je ne suis pas comme tout le monde, mais les petites choses me lient à l'humanité.; les clémentines, par exemple.

6

On vous donne un objet. Ce n'est ni une chose en soi ni une chose en vous. C'est un objet que vous tenez dans vos mains. Mais ce n'est pas ce que vous voulez. Vous dites que ce n'est pas ce que vous voulez. On vous répond que c'est ce que vous avez demandé. Vous entendez ceci : « C'est ça. » Que pouvez-vous répondre à ça ? Vous ne savez même pas si l'on vous parle du mot « ça » ou d'un quelconque objet. Vous dites : « Je ne sais pas de quoi vous parlez » et l'on vous répond que vous ne savez pas de quoi vous parlez non plus. Mais vous parlez de quelque chose, sinon vous ne parlerez pas. À quoi bon parler si vous ne désirez rien ? Vous désirez toujours quelque chose et vous parlez. Vous dites : « Ça, ça, ça, ça. » On ne vous donne rien.

7

Alors, vous parlez de l'amour. Tout le monde sait tout de suite de quoi vous parlez. On vous dit : « On sait de quoi vous parlez. Vous parlez de l'amour. Vous êtes bien. Vous n'êtes certainement pas par-delà le bien ou le mal. Vous êtes de ce côté-ci. Vous êtes du côté du bien, cela va sans dire. Et pour une fois, nous ne nous trompons pas. D'ailleurs, nous ne nous trompons jamais. Mais même si nous ne nous trompons jamais, nous sommes capables de nous tromper une fois. Pas une fois pour toutes, contrairement à ce que vous pensez et à ce que vous écrivez. Nous nous trompons une fois pour une fois, pas plus. Si vous parlez de l'amour, par contre, nous ne nous trompons jamais, même pas une fois de temps en temps. Même pas deux fois de temps à autre. Nous ne nous trompons jamais car il s'agit de l'amour. »

8

Il n'y a ni choses ni objets, mais la vie continue. Ce n'est pas un show ; c'est la vie tout court, rien d'autre. Elle continue parce qu'aucun astéroïde ne tombe sur la terre. Et la troisième guerre mondiale – une vraie guerre atomique – n'est pas à l'ordre du jour. Le jour n'a pas

d'ordre à recevoir et il se laisse traîner jusqu'à ce qu'un autre jour l'arrête. Il n'a pas d'ordre à donner non plus, le jour dont je parle. Ce jour n'est pas un tyran ; c'est un démocrate. Si vous voulez vivre, vous vivez ; sinon vous tombez dans l'oubli.

9

Je regrette toujours de ne pas avoir emporté en Belgique cet œuf de Fabergé offert à mon aïeul par la reine Victoria. À ce moment-là, je risquais d'avoir affaire aux douaniers soviétiques qui n'auraient pas compris mon attachement à cet œuf. « Vous ne pouvez donc pas vous séparer de lui pendant une semaine ? » On m'aurait reconduit à mes pénates. Pas d'asile politique, pas de vie en rose. De quelle couleur est ma vie actuelle ? A-t-elle changé de couleur depuis mon départ ? Une couleur n'a rien à voir avec mon essence éternelle. Je peux peindre mon essence de n'importe quelle couleur. Mais je n'ai pas de couleurs à ma disposition sauf celle qui colle à ma peau.

10

L'année dernière, j'ai rencontré une Géorgienne qui tenait le rôle de Médée dans un théâtre berlinois — en allemand, s'il vous plaît. Originaire de Saint-Pétersbourg, elle s'est installée en Allemagne il y a treize ans, si mes souvenirs sont bons : je me souviens rarement de ce que les femmes me racontent. Je ne suis pas cynique, je vous assure. Je ne me souviens même pas de ce que j'ai écrit il y a quelques secondes. Je peux reconstituer mon texte grâce à un ordinateur, mais une femme disparaît, comme d'habitude, et rien ne peut reconstituer l'odeur de sa peau, sa façon de regarder par la fenêtre. La solitude *est* insupportable, comme diraient les Anglais. Est, est, est. N'est pas. C'est ma vieille chanson. N'est pas.

11

Plus d'analyses. Plus de commentaires. Je sautille, je sautille, je sautille. Je danse, je tends le cou vers le Ciel. Je grimpe, je vole. Mais je ne regarde pas en arrière. À quoi bon regarder en arrière ? Je regarde toujours vers le haut, ce qui équivaut à un regard en arrière. Mais je ne regarde plus par la fenêtre. Je ne sais donc pas quel temps il fait aujourd'hui. Il faut que je rende visite à mon ancien professeur : je lui ai acheté des médicaments à Paris. Je mettrai mon imperméable. S'il ne pleut pas, je l'enlèverai. S'il pleut, je le garderai sur mon corps. S'il fait

chaud, je l'enlèverai. S'il fait froid, je le garderai sur mon corps. C'est ainsi qu'il faut vivre. Il est essentiel d'avoir un imperméable et de le prendre en sortant de chez soi.

12

Grosso modo, il y a deux opinions dont Leibniz nous fait part dans ce court extrait. Il parle d'une substance qui dure, perdure. Contre vents et marées, la substance protège ce moi que j'ai l'impression d'avoir perdu. Le deuxième point de vue me convient davantage : c'est un autre que vous regardez lorsque vos yeux s'arrêtent par mégarde sur mon visage, sur mes épaules. La matière ne demeure pas non plus, à en juger d'après la tension artérielle, la douleur aux bras, l'engourdissement du cerveau, la volonté de vivre qui s'émousse. Ma substance et mes attributs ne sont plus ce qu'ils étaient il y a quelques mois.

13

Il y a neuf ans, j'ai écrit plusieurs essais en russe. Pourquoi ne pas continuer ? Pourquoi ne pas écrire un essai interminable sur ma vie, sur mon présent, sur mon avenir ? Peut-être ai-je besoin d'autre chose. Écrire sans penser ou plutôt sans corriger. Écrire sans penser *encore une fois*. Les pensées ne s'écrivent pas ; elles se pensent. Alors le russe serait une langue idéale puisque la distance entre mes pensées et leur expression est minime dans ma langue maternelle. En anglais elle est énorme. Mais cette distance me permet de poétiser mes monologues intérieurs qui ne sont pas très poétiques, somme toute. J'ai besoin de la poésie. Au commencement était un poème que j'ai écrit à l'âge de neuf ans.

14

La nuit dernière — qui n'est pas encore terminée, d'ailleurs — j'ai fait un cauchemar. J'étais condamné à mort. Pas à sept ans de prison, comme autrefois. Dois-je en parler une fois de plus pour éclairer mes futurs lecteurs ? Ont-ils besoin de mes lumières, de mon quart d'heure de lumières ? C'est ce que je leur propose — un siècle des lumières. Ils continuent à s'enfoncer dans la nuit des temps, dans la nuit de *notre* temps. C'est moi qui m'enfonce dans la nuit des temps. Même quand je parle de cette nuit, je m'enfonce dans la nuit des temps. J'étais condamné à mort. Je *suis* condamné à mort, comme dirait un Anglais en mettant l'accent sur « suis ». Pas de sursis, hélas. Comment définir le silence, l'incompréhension qui m'entoure, m'engouffre,

m'engloutit ? Une condamnation à mort. Mais dans mon sommeil, je me suis rendu compte qu'une *vraie* condamnation était bien pire.

15

L'idée de l'Infini a toujours demandé la séparation d'avec les autres qui érigent des murs dans l'Espace, des bâtiments. L'Infini ressemble alors à la peinture dite métaphysique dont Giorgio de Chirico est un des représentants les plus illustres. Mais, à la différence de ses efforts, les constructeurs-destructeurs qui m'entourent de tous côtés ne me laissent pas entrevoir une perspective où les espaces se succèdent. Je vois un mur, deux murs — des murs sartriens, sans doute ; et pourtant je ne sais pas ce dont il parlait en évoquant les murs, leur pesanteur étanche. Il parlait des autres, j'en suis certain. Tant pis pour les autres, pour Sartre, pour ses murs : j'en ai suffisamment moi-même. Ce n'est pas ce qui manque dans ma vie. Tu en as construit plusieurs, ma chère disparue. À présent tes murs s'écroulent sans bruit, discrètement. Ma peinture métaphysique, la production de mon infinitude. Des femmes en nombre remplacent tes murs, et entre ces femmes, au bout d'une clairière qui traverse cette forêt humaine, se profile une femme, la femme.

16

Il y a des gens qui vous empêchent de tomber dans l'oubli. Ils vous disent : « Nous nous sommes vus à Majorque l'année dernière. » Ils ont raison, ces gens-là. Il y a des gens qui ont tort, mais ces gens-là ont raison : vous êtes allé à Majorque l'année dernière. Vous vouliez aller à Marienbad, mais cela n'a pas marché. Donc, vous êtes allé à Majorque. Cela a marché et vous étiez content, malgré toutes les rencontres que vous avez faites. Vous avez rencontré des gens qui vous parlaient ; vous avez rencontré d'autres gens. Ils ne sont pas là et vous remerciez Dieu de vous avoir guidé à l'endroit où vous êtes et où il n'y a qu'un couple qui vous connaît. Ou une divinité japonaise.

17

Il y a des gens qui vous connaissent. Vous leur dites « bonsoir » et ils vous parlent de Majorque. Vous faites des signes et vous ne vous posez pas de questions du genre : « Comprennent-ils mes signes ? » Vous faites des signes ; vous êtes poli et c'est ce qui compte.

Personne ne peut dire : « Qui est ce malotru ? » Personne n'appelle le majordome et personne ne vous pousse dans le dos, à part vos propres désirs. Ils veulent que vous quittiez la maison hospitalière sur le champ, mais vous êtes coincé et vous le savez. Et vous serez coincé jusqu'à ce que vous ne soyez plus coincé.

18

Il y a des gens et vous ne l'ignorez pas. Même si vous vous dites, en regardant par la fenêtre : « La vie est là », il y a toujours quelqu'un qui se promène dans cette vie-là – dans la vie dont vous vous parlez. D'accord, vous ne parlez plus d'aucune vie ; elles n'existent pas, ces vies, ces vices, ces vis. Même si vous regardez par la fenêtre, la vie n'est pas là. Elle est peut-être quelque part, mais vous ne connaissez pas ce quelque part. En tout cas, vous ne le voyez pas. Et puisque vous ne le voyez pas, vous pouvez dormir sur vos deux oreilles. Ce quelque part ne vous pose pas de questions. Il ne se souvient pas de vous car vous n'êtes pas allé quelque part. Vous n'êtes allé nulle part et ce nulle part ne se souvient pas de vous non plus. Tant mieux.

19

Vous n'êtes allé nulle part, mais ce nulle part vous a rendu visite à votre insu. Vous n'en savez rien ; lui ou elle en sait quelque chose. Et cela vous inquiète ; cela se comprend. La paix de votre esprit est rompue, cassée en mille morceaux, en deux mille morceaux. Vous ne comptez plus les morceaux ; vous comptez les dommages et intérêts. Comme d'habitude, il y a plus de dommages que d'intérêts et ce n'est pas la peine de compter quoi que ce soit car il y aura toujours plus de dommages. Et vous n'avez aucun intérêt à compter tout cela. Vous ne comptez donc rien, même pas vos doigts.

20

Pas de coups de fils ; pas d'emails. Voici que ce nulle part débarque chez vous. Ou un autre nulle part. Vous n'en savez rien ; vous ne le reconnaissez pas. Comment peut-on reconnaître quelque chose qui n'est nulle part ? Vous vous dites : « Il est là, je vais le toucher. En tout cas, je le vois. » Vous ne voyez pas ce nulle part – aucun nulle part – parce qu'il n'est ni sur votre commode ni sur les étagères qui abritent vos livres. Donc, vous vous dites que ce

nulle part n'est pas un livre. Qu'est-il ? En tout cas, vous savez qu'il est nul et il y a assez de nullités autours de vous. Pourquoi en avoir une de plus ?

21

Il y a une femme qui se déshabille à la télévision. Ce n'est pas la télévision qui la déshabille ; c'est un film porno. En tout cas, ce n'est pas moi qui la déshabille. Tant mieux, cela pose toujours problème~~s~~. Et j'en ai assez en ce moment ; je parle des problèmes et pas des femmes. J'aimerais parler des femmes en ce moment ; toujours. Au lieu de parler de problèmes, j'aimerais parler des femmes. Personne n'a envie de parler de problèmes, sauf si l'on vous dit : « Si vous parlez de vos problèmes, vous aurez beaucoup d'argent de notre municipalité. » On ne me parle pas d'argent, sauf s'il s'agit de l'argent que je dois à notre municipalité et à notre globe. Je préfère parler des femmes et cela se comprend.

22

Une femme se déshabille et je suis ses contours. Elle m'excite et je suis content. Pourtant cette femme est assez loin. D'ailleurs, je ne sais pas si elle est américaine ou française. Est-elle vraiment loin ? Ce qui compte c'est mon excitation. Elle n'est pas loin, autant que je puisse juger. Si mon excitation était loin, je ne pourrais ni en juger ni en profiter. Les astronautes vont dans la lune ; ils marchent sur la lune, ils boivent du whisky. Comment pouvez-vous en profiter ? Vous dessinez la lune dans votre petit coin et vous buvez du whisky. Ça y est. C'est le whisky qui compte ; ou la lune.

23

On vous raconte une histoire. Et puis on vous dit : « Suite au prochain numéro. » Vous attendez le prochain numéro, mais il ne vient pas. Comment devrait-il venir ? Il n'a pas de jambes ; vous avez une boîte aux lettres où on vous met le prochain numéro et d'autres numéros que vous n'attendez pas encore. Ce numéro-ci, vous l'attendez ; il ne vient pas. Vous n'avez pas besoin de ce numéro puisque l'histoire que vous avez envie de lire est là, dans votre salle à manger. Vous pouvez la manger, si vous voulez. Vous préférez la vivre. C'est une histoire qui se termine bien et vous la vivez jusqu'au bout. Et puis le prochain numéro arrive enfin.

24

Vous répondez à Paul Valery. Il ne vous a pas écrit. D'ailleurs, il est mort avant votre naissance. Il l'aurait pu attendre, mais il ne vous a pas attendu ; une impolitesse de plus. Il a écrit : « Être humain, c'est sentir vaguement qu'il y a de tous dans chacun, et chacun dans tous. » Je ne suis pas humain. Je ne sens ni vaguement ni autrement que les enfants qui jouent à côté sont dans mon corps ou dans mon esprit. Mon esprit est enfantin sans doute, mais il ne contient pas ces enfants-là : j'en suis certain. Il y a d'autres enfants et d'autres adultes qui n'ont rien à voir avec ma substance et les danses que j'exécute chaque jour pour survivre. J'appelle cela les danses. Elles peuvent s'appeler autrement, si elles veulent. Les jours qui viennent sont en moi, en principe ; sauf si mon corps décide de mourir brusquement. Les jours sont là, les chacun non.

25

Je continue à répondre à Paul Valery. Notre correspondance sera publiée dans les mois qui viennent. Même si ces mois ne viennent pas, notre correspondance sera publiée parce que Paul Valery est assez connu ; il est un peu oublié, mais il est assez connu quand-même. En tout cas, ces œuvres sont publiées dans la Pléiade. Et la Pléiade est assez connue. Il dit que chaque homme sait une quantité prodigieuse de choses qu'il ignore qu'il sait. Il pense sans doute à Socrate. Moi, je ne pense ni à Socrate ni à Paul Valery. Je pense aux choses que j'ignore et elles pensent à moi. Je reçois leurs pensées par le retour du courrier.

26

Il n'y a que des synonymes. On répète ce qu'on dit et même ce qu'on ne dit pas. On répète, on répète et on ne sait même pas ce qu'on répète. On répète, « C'est la vie, c'est la vie ». Et alors ? On continue de vivre, même après la mort.

27

Pas d'éternel retour. Je n'affirme rien ; je ne veux pas revivre. Je ne peux pas faire autrement : trente-deux variations, trente-trois variations. Trente-quatre synonymes.

28

Vie : destinée, aventure, chance, destin, étoile, fortune, lot, existence, être, sort, fatalité, prédestination. Macrocosme, microcosme. On dit que le monde est petit ; on dit ce qu'on veut. On veut dire que le monde est petit. Il est synonyme de lui-même. Pourquoi dire que la vie est synonyme de la mort ?

29

« Cher Valery, je suis votre voisine, Marie-Mousse. J'espère que vous vous souvenez de moi. On ne se voit pas souvent, mais on s'entend. Je veux dire que j'entends votre musique. Et permettez-moi de vous dire que je ne la supporte pas. Je ne sais pas ce que vous en pensez, vous, mais moi, je ne la supporte pas et j'ai tous les droits de ne pas la supporter. Votre musique me dérange au plus haut point. J'ai beau fermer toutes les portes et toutes les fenêtres. J'ai même fermé et condamné tous les judas. Rien n'y fait : j'entends toujours votre musique. Je ne sais d'ailleurs pas s'il agit de votre musique, à vous. Je sais que vous êtes pianiste, mais les pianistes composent souvent. C'est le même monde, la même musique. Vous êtes tous des musiciens, donc vous pouvez composer de la musique. Et si vous composez de la musique comme ça, je n'y comprends plus rien. Vous avez l'air gentil. Oui, en l'apparence vous êtes gentil, aimable et même doux, jusqu'à un certain point. Mais si vous composez une musique comme ça, vous ne pouvez être ni doux ni aimable. Vous êtes un monstre, mon cher voisin. Et vous cachez votre jeu à la perfection. Quand on vous voit, on ne se rend pas compte à quel point vous êtes monstrueux. Et même si vous n'êtes pas l'auteur de cette musique, vous êtes bizarre quand-même car j'ai l'impression que vous aimez cette musique, sinon vous ne l'auriez pas écoutée tant de fois de suite. On dirait que vous n'écoutez rien d'autre de toute la journée. Vous ne jouez pas vous-même non plus. Il n'y a que cette musique que j'entends et elle me casse les oreilles. Et même si j'avais trente-six oreilles, cette musique les casserait toutes. Heureusement, je n'en ai que deux. Ça limite les dégâts. Mais les dégâts sont considérables, croyez-moi. Je ne peux ni travailler ni vivre. Mon ami vient et je ne peux rien faire. Même quand je l'embrasse, j'entends cette musique. Je ne peux m'empêcher de l'entendre. Lui non plus, il ne peut s'en empêcher. Du coup, je le trouve froid. Il n'est pas aussi tendre que d'habitude, qu'il y a un mois. Quand avez-vous mis en marche cette horreur ? J'ai l'impression qu'il n'y a rien eu d'autre dans ma vie. Oui, rien que la musique, votre musique. Vous ne pouvez pas aimer cette horreur qui nous parle de haine et qui a l'air d'exclure l'amour de la vie des hommes et des femmes.

Que voulez-vous dire par là ? Qu'insinuez-vous ? Voulez-vous dire que nous sommes tous des insectes ? Pis encore – des plantes, des pierres, de la boue ? J'imagine que la boue n'a rien contre votre musique. Mais moi, je ne suis pas de la boue. C'est votre musique qui l'est. Quand je l'entends, j'ai l'impression de patauger dans la boue, me traîner dans la boue. Vous me traînez dans la boue, cher voisin. Je me demande pourquoi vous le faites. Je ne vous ai rien fait. Je veux dire que je ne vous ai rien fait de mal. Je ne vous ai fait que du bien. Pourquoi le faites-vous ? C'est moi qui entends votre musique. C'est moi que vous punissez. Pierre et Nathalie sont partis. Ils ne sont jamais là. C'est moi qui entends cette horreur. Et je me demande pourquoi je suis punie de cette façon abominable. Est-ce Dieu qui me punit ? Je ne crois pas. Je vais à la messe tous les dimanches. Je n'ai rien fait à Dieu non plus. Je sais qu'on ne peut faire du bien à Dieu parce qu'Il a tout ce que Lui faut. On ne peut rien Lui donner, à part son cœur. C'est ce que je lui donne tous les jours. Pourquoi me punit-Il ? Pourquoi vous permet-Il de me punir ? »

J'écoute le message ci-dessus – mon répondeur a une patience à tout épreuve – et je fais le numéro de Marie-Mousse pour répondre à ses accusations et à ses suppositions. Mais elle n'a pas le temps de m'écouter et je me rends compte que son ami ou son copain est là et qu'en sa présence elle a autre chose à faire. Même en son absence elle n'a pas besoin de m'écouter afin de tuer le temps et l'ennui : elle est sculpteur et j'imagine qu'elle passe son temps à créer les copies conformes de son copain à qui elle peut se joindre sur un piédestal, si elle le veut. Et elle le veut, j'en suis sûr, à en juger par les exclamations qu'elle pousse lorsqu'elle parle de lui. Elle prononce son nom et pousse une exclamation. Et si elle pousse une exclamation, je sais que c'est à lui qu'elle pense. Il va sans dire que je n'ai rien ni contre cette pensée, ni contre cette passion. Mais elle pense aussi au bruit de la musique qu'elle entend malgré les murs et toutes les fermetures qu'elle pratique dans sa maison depuis que mes nuisances sonores ont atteint ses oreilles. Il faut qu'elle comprenne qu'il ne s'agit pas d'une vengeance. À présent, elle n'a pas le temps d'écouter mes dissertations, mes élucubrations, comme diraient les autres voisins qui me détestent déjà, j'en suis certain. Elle me dit : « Vous savez, je suis occupée pour le moment. J'aimerais discuter avec vous, sinon je craque. Il faut que ça s'arrête.

- Vous n'avez rien contre la broyeuse, si je m'en souviens bien.

- Elle est plus loin, la broyeuse est plus loin.

- C'est une broyeuse. La musique que je vous propose est autrement plus belle.

- Vous voulez que je devienne folle ?

- Bien sûr que non. Mais ces gens ne comprennent rien. Et il faut faire quelque chose, vous le constatez vous-même.

- Pas comme ça, pas comme ça. De toute façon, ils sont partis. Ils sont toujours en voyage, tandis que moi, je suis là.

- Je pensais que vous voyagiez beaucoup.

- Pas en ce moment.

- Si vous signez ma pétition, ça ira mieux. Peut-être.

- On en reparlera.

- Quand pourrais-je vous téléphoner ?

- C'est moi qui vous téléphone.

- Quand ?

- Demain, au début de l'après-midi.

- Vers deux heures ?

- Vers deux heures. »

Les phrases que j'ai entendues l'autre jour – il s'agit de plusieurs jours et de plusieurs phrases – ne m'ont pas laissé un souvenir impérissable. Il est vrai que je m'en souviens toujours ; j'espère que ce souvenir mourra tôt ou tard, de sa propre mort, de sa mort naturelle. Pour le moment, j'en ai besoin pour combattre cette hérésie. Cette hérésie consiste en ceci : les œuvres musicales sont des nuisances sonores, tandis que les souffleuses sont des signes positifs qui nous parlent de nos jardins, de l'écologie, de l'air pur, de la beauté et du patrimoine mondial. Elles nous parlent de nous-mêmes car nous faisons partie de la nature et les souffleuses ainsi que leurs camarades agricoles nous font sentir ce lien d'une manière audible et presque tangible. Toutes ces machines nous empêchent de nous éloigner de la nature. La musique nous en éloigne, sauf si elle nous parle le langage des oiseaux, comme le fait la musique de Messiaen, par exemple. La musique de Varèse, par contre, ne nous parle ni d'oiseaux ni d'arbres. Elle nous parle de la technologie moderne et des horreurs qui détruisent la couche d'ozone que nos ancêtres appréciaient particulièrement. C'est ce que pense ma voisine, mes voisins et tutti quanti. Tous les tutti sans exception. Il faut que ma voisine comprenne que je ne peux pas faire autrement. Si j'écoute la broyeuse de mes voisins avec l'attention que je prête aux pièces de Brahms – et je ne peux écouter les sons autrement – tôt ou tard, je deviendrai fou. Et ce n'est pas le but de l'opération, comme on dit. Le but de l'opération est de devenir le quatrième homme, comme disait Gourdjiev. Je ne sais pas quel numéro je porte à l'intérieur de sa hiérarchie, mais je suis sûr je ne ferai aucun progrès, dans aucun domaine, si je continue à écouter le perfectionnisme de ce jardinier qui a deux traits distinctifs dans la vie : perfectionnisme et machisme. Et pour ne pas les écouter – le perfectionnisme et le machisme – j'insère le CD de Varèse dans mon appareil et j'augmente le volume jusqu'à ce que le bouton

se heurte contre un obstacle et ne tourne plus. Il y a un autre obstacle que je trouve sur mon chemin. Ce n'est pas tout à fait mon obstacle, à moi, car il s'agit des sons qui n'arrivent pas à suivre le chemin direct qui leur permettrait d'atteindre les oreilles de mes voisins sans obstacle. Je ne veux pas que, sur leur chemin, la musique de Varèse rencontre un obstacle qui, jusqu'à ici, l'a toujours empêchée de retentir librement, de se sentir à l'aise dans les airs. Nous parlons sans arrêt de notre liberté, ce qui prouve, en définitive, que nous ne sommes pas tout à fait libres. Comme disent les Russes : « Celui qui a un bobo quelque part, c'est de ce bobo qu'il parle. Ce bobo tourmente celui qui en parle parce qu'il en parle. Sinon il parlerait d'autre chose. » Si nous nous mettons à parler de liberté, nous nous embarquons dans un long discours où figurent les mots « lutte des classes », « intérieur », « mettez-moi en prison, je m'en fous » – et ainsi de suite. Vous pouvez m'enchaîner, comme si j'étais un nouveau Prométhée ; et patati et patata. On peut parler ainsi pendant des siècles qui seront considérés comme des siècles d'esclavage – par nos successeurs, par les connaisseurs et aussi par les jeunes, qu'ils soient connaisseurs ou illettrés. Bref, je veux que mes voisins entendent la musique de Varèse dans les meilleures conditions et c'est pour cela qu'il faut que j'installe mes haut-parleurs autrement, plus haut, sur un piédestal, ce qui permettrait aux sons de contourner tous les obstacles. Il ne faut surtout pas oublier que ces obstacles font aussi obstacle à mon bonheur sans nuage et sans partage. Mais ce n'est pas la peine de parler de mon bonheur à Marie-Mousse qui a un copain dont la tendresse lui procure des sensations à nulle autres pareilles. Je veux dire que la tendresse de son copain est incomparable, surtout lorsque elle ne se heurte pas à l'obstacle que représente la musique de Varèse. Dès que la tendresse de ce copain proverbial se met en route et atteint son paroxysme, elle entend la musique de Varèse que lui transmettent ses oreilles et autres appareils destinés à la transmission des sons. Et ils transmettent tout ce qui leur tombe sous la main car, dans le domaine des sons, ils sont au-delà du bien et du mal. En bons messagers, ils transmettent tout ce qu'on leur demande de transmettre. Je leur dis : « Portez l'*Amérique* de Varèse à Nathalie, avec les compliments du pianiste et du compositeur. Je sais que Pierre n'est pas là. Mais, contrairement à ce que pense ma voisine, Nathalie est là. La plupart du temps, elle travaille dans la maison qu'on a construite pour elle. Elle me l'a dit et j'ai quelques preuves de sa présence qui ne m'enchante pas outre mesure. Si, elle m'enchante quand-même, quoique ni sa beauté ni sa laideur ni les soins qu'elle porte aux enfants handicapés n'aient rien à voir dans l'histoire. Elle m'enchante parce qu'elle entend la musique de Varèse. Elle fait tout ce qu'elle peut pour ne pas l'entendre. Elle n'ouvre pas les fenêtres, et pourtant il fait beau aujourd'hui et l'air frais lui ferait du bien. Non, elle reste enfermée dans sa maisonnette, en compagnie de son air conditionné, car les murs la protègent de la musique moderne. Mais je change un peu mon

installation et rien ne la protège plus des sons du compositeur que Pierre Boulez a l'air d'aimer, sinon il n'aurait pas enregistré ce disque avec l'Orchestre symphonique de Chicago. (Cet enregistrement date de 2001.) Je suis dans mon bureau et j'entends deux variétés de sons. J'entends quelques bouts de Varèse et j'entends aussi la chienne de mon jardinier qui est venu ce matin car nous sommes mercredi. Il emmène d'habitude sa petite chienne à qui mon chat donne des tapes. Cela réjouit mon jardinier et je me réjouis aussi parce que j'aime les animaux et ce qu'ils font, même si les chiens aboient sans arrêt et mon chat me réveille au milieu de la nuit. Mon jardinier travaille dans le jardin et, de temps à autre, il baisse le son qui sort des haut-parleurs pour embêter les anti-mélomanes et même ceux qui pensent que la musique est morte avec Mozart. Je force la note, les notes ; autrement dit, une fois de plus je tourne le bouton pour que le son retentisse dans tous l'univers, pour que les Martiens arrêtent de tondre leurs pelouses et rendent hommage à Varèse, à Boulez et à la ville de Chicago. Il est vrai que je deviens de plus en plus sadique. Je me dis en m'endormant : « J'espère que le jardinier de mes voisins se mettra au travail à sept heures. Je ferai de même. Je mettrai le disque à sept heures et je me mettrai au travail au même moment. Cette musique est ma leçon de la gymnastique. Pas besoin d'aérobic. Mon tonus musculaire et mon tonus nerveux se portent de mieux en mieux lorsqu'ils écoutent cette musique tout en sachant que les autres l'écoutent aussi. Sinon ça n'aurait pas de sens. Ni le plaisir ni le tonus ne seraient les mêmes. Et si le jardinier ne fait rien ni demain ni après-demain ? Que ferais-je ? » Il vaut mieux que j'arrête ces pensées, ces interrogations à la frontière de ma conscience, sinon je ne dormirais ni sur mes deux oreilles ni même sur une oreille. C'est comme si je n'avais plus d'oreilles du tout. Mais j'espère que mes voisins ont des oreilles. En tout cas, Marie-Mousse a l'air d'en avoir plusieurs ; et aussi quelques oreilles de rechange. Il est vrai que je peux raisonner autrement. Au lieu de me dire : « Œil pour œil, oreille pour oreille », je peux tenir un long discours au bout duquel je dois me dire que je peux me permettre tout ce que je veux parce que, en l'occurrence, il s'agit aussi bien de l'espace que du temps. N'oublions pas la notion de l'espace-temps doit exister non seulement dans les livres que je ne comprends pas, mais aussi dans les livres de vulgarisation. Et ces livres-ci disent ceci : « Vous avez subi beaucoup de dommages. Depuis plus d'un an, vous écoutez un bruit insupportable et vous n'avez même pas pensé aux représailles, à votre réponse. Rappelez-vous le tableau d'un de vos anciens compatriotes. Il s'appelle Ilia Repine. Un jour, il a peint un tableau qui représente les cosaques écrivant une lettre au sultan. C'est leur réponse qu'ils écrivent en rigolant. Faites de même. Votre réponse doit prendre en considération le temps que vous avez passé à écouter la musique du jardin exécutée à la perfection par le jardinier de vos voisins. Ce temps fait partie de l'espace ou plus exactement de vos jardins respectifs qui peuvent

communiquer grâce aux sons produits par des instruments et par des machines. Vous insérez le disque de Varèse à l'intérieur d'une de ces machines et vous leur faites écouter ce chef-d'œuvre dix heures par jour, si nécessaire. Quant à Marie-Mousse, elle n'a qu'à quitter les lieux, cet espace-temps. Et si elle attend son copain qu'elle ne peut voir ailleurs – il se peut que son copain ait une copine qui vit chez lui et l'épie – elle doit faire contre mauvaise fortune bon cœur. La loi est la loi, et vous ne l'enfreignez pas. Vous êtes chez vous et la loi vous permet de faire tout ce que vous voulez du moment que vous êtes chez vous, dans votre maison et votre jardin. Cela ne marche pas dans un appartement, mais une maison vous octroie une liberté qui vous permet d'embêter non seulement ceux qui vous embêtent, mais même ceux qui ne vous embêtent pas et n'ont aucune intention de vous embêter. » Quant à mon jardinier, il dit qu'à la première occasion, il dira à Marie-Mousse que je n'ai rien contre elle et que c'est à l'autre voisine que j'en veux. Par conséquent, les haut-parleurs qui se trouvent dans mon jardin sont orientés vers l'autre jardin, celui des autres. Il y a beaucoup d'autres, comme nous le savons. Il y a autre, l'autre, les autres, les autres jardins, les autres voisins. Et tout cela se met sous la rubrique « Autre » ou « Autres ». Tous ces autres sont à l'étroit à l'intérieur de cette rubrique, mais comme disent les Russes : « À l'étroit, mais pas offensé. » On vous met dans un appartement communautaire où il y a déjà une trentaine de personne. Vous marchez les uns sur les autres – surtout sur les autres, d'après Sartre et Levinas –, mais personne ne vous insulte, ne vous blesse, ne vous offense, ne vous humilie. Par conséquent, Dostoïevski ne s'occupe pas de vous car il ne prête attention qu'aux humiliés, offensés, violés, écrasés, renversés, terrorisés, torturés, martyrisé, libérés – par la mort. Mais il faut que me prépare à la conversation téléphonique avec Marie-Mousse ; j'ai encore quelques heures à ma disposition. À cause de cet état de choses plutôt déplorables, je dois toujours me préparer à quelque chose : à un procès qui n'aura peut-être pas lieu, à une conversation, à une dispute, à une bagarre. Marie-Mousse me téléphone et me dit : « Il faut que ça cesse.

- Je suis d'accord avec vous.

- Cette musique me rend malade.

- Elle me rend heureux.

- Parfois, vous la mettez très tôt. Aujourd'hui, vous m'avez réveillée à sept heures et demie.

- À huit heures moins dix. Vous savez pourquoi ?

- Pourquoi quoi ?

- Pourquoi j'ai mis ce disque à huit heures moins dix.

- Parce que vous ne pouvez pas vivre sans cette musique.

- Oui, mais aussi parce que le jardinier de mes voisins s'est mis à travailler à huit heures moins le quart.

- J'ai failli appelez la police.

- Appelez-la. Il faut arrêter le jardinier. Dans tous les sens du terme. »

On se prépare à une conversation téléphonique. On note même quelques arguments pour ne pas les oublier au cours de la conversation. Et puis la conversation n'a pas lieu, pour une raison ou pour une autre. C'est ce qui s'est passé cette fois. À deux heures on sonne à ma porte. Je suis en pyjama japonais, en robe de chambre. Je n'attends aucun visiteur, mais les attentes ne débouchent presque jamais sur ce que l'on attend. On attend quelqu'un, mais c'est quelqu'un d'autre qui vient. Ou on vous apporte un paquet que vous n'attendiez pas. Vous voyez le nom de l'expéditeur et vous vous mettez à attendre une fois de plus. Vous savez à quoi vous pouvez vous attendre de la part de cet expéditeur et vous ouvrez le paquet. Et vous constatez que son contenu ne correspond pas du tout à votre attente. J'attendais un coup de fil ; au lieu de ce coup, j'entends une sonnerie qui n'a rien à voir avec la sonnerie de mon téléphone. J'ouvre la porte et je vois Marie-Mousse en personne. Elle n'est pas seule. Un homme l'accompagne et l'espace d'un instant je crois que cet homme est son copain. J'ai assez de temps pour me dire qu'à sa place j'aurais choisi un autre copain, mais le temps me manque, de sorte que je ne développe pas cette idée. Je ne me dis pas pourquoi je n'aimerais pas avoir cet homme à mes côtés dans la vie de tous les jours, sans parler des moments d'extase. Marie-Mousse intervient et met fin à mes réflexions avant qu'elles ne se mettent en route pour de bon. Elle dit qu'il s'agit d'un autre voisin ; et je sais que son copain n'habite pas dans le quartier. Je ne sais pas d'où vient cette assurance et il se peut que je ne parle pas en connaissance de cause ; cela n'a pas d'importance. Je me suis déjà penché sur le problème de l'importance dans notre vie, et je ne recommencerai pas, d'autant que ce problème n'a pas d'importance, étant donné le nombre de problèmes que l'on doit régler au cours de la conversation qui s'annonce plutôt mal. Les deux voisins sourient, mais je vois des intentions sinistres qui percent à travers la voile de ces sourires. Il paraît que seul un amant peut connaître le visage de sa bien-aimée et de son bien-aimé. Si cette assertion est correcte, je dois aimer non seulement Marie-Mousse que je connais depuis un an, mais aussi ce voisin. Et pourtant je le vois pour la première fois. Alors, il s'agit sans doute d'un coup de foudre, d'autant plus que je continue à lire toutes sortes de malices sur le visage de ce voisin. Et je ne parle même pas de Marie-Mousse qui est toujours malicieuse, quelles que soient les circonstances. Et cette fois – une fois n'est pas coutume – les circonstances se prêtent aux attitudes plutôt négatives, il faut l'admettre. Et je l'admets d'autant plus volontiers que moi-même, j'ai une attitude négative envers tout ce que se passe dans mon voisinage. Visiblement,

mes voisins n'ont aucune intention de signer la pétition dont je mijote le contenu où ma vengeance s'exprimera librement. Pour une raison inconnue – et cette fois, cette raison est vraiment inconnue – ils ne veulent pas se brouiller avec mes voisins – *my garden-oriented neighbours*. C'est ainsi que je les appellerais en anglais. À vrai dire, j'aimerais mieux ne pas les appeler du tout, ni par leurs noms, ni par leurs prénoms, ni par leurs professions, ni par leurs inclinations. Je serais heureux si l'on pouvait ainsi se débrouiller dans notre monde. Vous n'appelez pas les gens qui vous insupportent et ils disparaissent sans crier gare, sans crier quoi que ce soit sur les toits. Ce serait la meilleure solution à n'importe quel problème. Il est vrai que j'aurais pu dire à mes visiteurs inopinés, à ma voisine opiniâtre : « Désolé, mais je n'ai pas le temps. Je dois partir dans deux minutes. » C'était plutôt délicat : je portais une robe de chambre et personne, à part un champion du monde, ne peut s'habiller en un rien de temps pour sortir de chez soi et affronter le monde qui, d'après les Russes, juge les gens en regardant leurs vêtements. D'après les mêmes Russes, les gens vous accueillent en scrutant vos vêtements et en se demandant à quel point ces vêtements correspondent à votre statut social et même à votre mentalité. Mais lorsque le moment des adieux arrive enfin, on vous dit au revoir ou adieu en pensant à vos pensées, à vos facultés mentales. Moi, je portais une robe de chambre que j'avais achetée dans un supermarché. Je portais aussi un pyjama japonais, mais le voisin en question ne pouvait le voir, étant donné qu'il était presque entièrement caché par la robe de chambre bon marché. C'est en regardant mes pieds qu'il aurait pu voir deux bouts de ce pyjama. Hélas, il regardait mon visage, comme n'importe qui aurait fait à sa place : vous ne regardez pas les pieds de quelqu'un que vous voyez pour la première fois. S'il s'agit d'une belle femme, vous pouvez jeter un coup d'œil discret sur ses jambes, mais ce n'était pas le cas. Et même si mon voisin avait voulu émettre un avis au sujet de mes jambes, il n'aurait pas pu les voir à cause de la robe de chambre que j'allais enlever plus tard.

Bref, ils entrent chez moi et je leur dis textuellement : « Je vous prie de m'excuser, mais je vous quitte quelques instants pour me changer, pour vous recevoir dignement. » À ce moment-là, ma mémoire involontaire me fait penser à la première comtesse ou plutôt à la dignité de sa mort : la comtesse elle-même n'apparaît pas à mon œil mental. Je mets une bouilloire en marche – à l'instar de mes amis anglais, je sers du thé à mes visiteurs – et je me réfugie dans ma chambre. D'ailleurs, les Russes ont aussi cette habitude ; en tout cas, certains personnages de Dostoïevski proposent du thé à leurs visiteurs. Kirilov le fait, par exemple. Il doit se suicider un jour ou l'autre ; deux ou trois jours plus tard, pour être exact. En principe, on ne pense pas au thé lorsqu'on a l'intention de suicider. À vrai dire, je n'en sais rien. Je sais que je pense souvent au thé et cela veut dire peut-être que je n'ai pas envie de me suicider. Je

redescends et la conversation démarre sur les chapeaux de roue. Visiblement – cela se voit même sur sa figure – Marie-Mousse n'a pas eu le temps de repenser notre problème, de sorte qu'elle commence par ressortir les mêmes arguments. J'entends les mêmes phrases, les mêmes injonctions menaçantes : « il faut que ça cesse », « j'appelle la police », « la police m'appelle », etc. Au bout de quelque temps, je commence à mélanger les mots qui me parviennent parce que je n'arrive pas à les distribuer dans mon cerveau à cause de leur vitesse, à cause du débit de Marie-Moussesse que j'appelle comme cela pour la même raison inconnue. Les mots changent de place et moi, je m'éloigne une fois de plus pour mettre au point ma cérémonie du thé, comme je l'appelle pour faire plaisir aux Japonais. Et même si mes visiteurs n'ont rien à voir avec le Japon, je le dis automatiquement, ce qui provoque des vagues sourires et même des rires chez ceux qui me rendent visite – souvent pour une raison inconnue. Cette fois, cette raison n'est pas la même. Il faut admettre qu'il y a beaucoup de raisons inconnues de par le monde. Et cela vient peut-être du fait qu'il y a beaucoup d'inconnus tout court, et c'est pour cela que, de temps à autre, on parle de la soif de l'inconnu. D'ailleurs, il vaudrait mieux dire « la soif des inconnus » en précisant que l'on ne parle pas à des gens que l'on ne connaît pas. Moi, en tout cas, je n'ai pas envie de connaître ces gens-là. Je ne les connais pas et je dis : « Tant mieux pour tout le monde ». Quant à l'inconnu dont on parle en disant que l'on peut en avoir soif, il est multiple et l'on ne doit pas mettre tous les inconnus dans le même sac en disant « l'attrait de l'inconnu ». Il y a un inconnu physique ; il y a un inconnu métaphysique. Il y a un inconnu platonicien ; il y a un inconnu cartésien. On ne met tout de même pas les torchons et les serviettes dans le même sac en plastique !

« Vous aimez donc cette musique. Bravo !

- Oui, je l'aime.

- Vous êtes maso.

- Cette musique a besoin d'espace. Dans un salon, ça ne donne rien.

- C'est pour ça que vous l'écoutez dans le jardin. N'oubliez pas les boules Quies.

- Je l'écoute de loin. Comme vous Marie-Mousse.

- Ce n'est pas la peine de l'écouter, si vous l'écoutez de loin.

- N'oubliez pas l'espace, Marie-Mousse. D'ailleurs, je prépare un programme consacré aux œuvres de ce compositeur et à son époque. Aux années vingt et trente du XXe siècle.

- Bravo ! Il n'y aura personne à vos concerts. »

Je leur parle de l'insolence de mes voisins. Le jour viendra où je parlerai de leur propre insolence – de l'insolence de ces voisins-ci – à quelqu'un d'autre, à d'autres voisins peut-être. J'espère, toutefois, que je pourrai sortir du cercle vicieux de mes voisins pour parler aux autres

dans tous les sens du terme. J'ai besoin d'autres visages, d'autres cerveaux, d'autres mots, d'autres mentalités. On dit toujours qu'il faut entretenir de bonnes relations avec ses voisins. Pour quoi faire ? Bon, pendant quelques mois, j'ai entretenu de bonnes relations avec les jardiniers – appelons-les comme ça pour simplifier les choses –, mais cela n'a rien donné, comme vous le voyez, comme n'importe qui peut le voir et le comprendre. Cela n'a rien donné du tout et je crois même que cela a nui considérablement à ma vie, à mon bien-être et à mon confort. Je ne suis pas féru de *mal-être*, comme dit un de mes amis qui prétend que les artistes sont toujours malheureux. (Et ceux qui sont heureux ne sont pas des artistes.) Je ne suis pas du tout d'accord avec lui, mais ce n'est pas le moment de s'appesantir sur le rôle des souffrances dans la vie d'un artiste, comme dit Johannes Strauss. Cela a donc nui à tous mes biens et à tous mes êtres. Pourquoi ? Parce que les jardiniers, en constatant que je n'avais rien contre les travaux qu'ils avaient entrepris, contre les bruits qu'ils produisaient tous les jours, et que, malgré tout cela, je gardais mon sourire, ont résolu d'aller encore plus loin, sans se poser de questions et sans se soucier du fait que parfois – assez souvent, d'ailleurs – on peut aller trop loin. C'est ce qu'ils ont fait à de multiples reprises. En tant que musicien, je peux supporter une reprise et même plusieurs fausses reprises qui ne durent pas longtemps, d'ailleurs, mais je ne supporterai jamais leurs bruits, leurs insolences et tout ce qu'ils fabriquent de l'autre côté de la haie qui nous sépare. Une fois de plus, je dis : « Tant mieux pour tout le monde. » Leur jardinier ne me casse pas la figure tous les jours et toutes les nuits, et mon chat ne subit pas de mauvais traitement de la part de ces bandits de grand chemin ou plutôt de grand jardin. En tout et pour tout, il n'y a eu qu'un moment positif à l'intérieur de cette rencontre survenue à l'improviste. Une fois de plus, je prends le dernier mot de la phrase et je brode dessus ; un procédé comme un autre. Cela sent peut-être le procédé, mais cela m'est égal. Que cela sente ceci ou cela, je n'en ai cure. Je procède par ordre et sans prudence. Tout au début de cette rencontre oubliable, Marie-Mousse m'a posé la question suivante : « Où est votre chat ?

- Il se promène, je crois.

- J'ai très peu de temps, a dit le voisin que je voyais pour la première mais pas pour la dernière fois.

- Mais tu dois voir ce chat, a dit Marie-Mousse. (Dommage qu'elle ne dise pas toujours des choses comme ça.)

- Pourquoi ?

- Parce qu'il est très beau. Le voilà. »

Mon chat se promenait dans le salon et pas dans le jardin. Et pourtant, à ce moment-là, on n'entendait ni la broyeuse ni les autres horreurs dont j'ai déjà parlé à multiples reprises. « En effet, c'est un très beau chat.

- Récemment, il a eu des problèmes de santé, ai-je dit. D'abord, il a souffert d'une maladie de peau. Mon vétérinaire l'a même rasé pour pouvoir le soigner correctement. Mais je ne suis pas très content de mon vétérinaire.

- Je connais un très bon vétérinaire », a dit Marie-Mousse.

Dommage que la conversation ne se soit pas arrêtée à ce moment-là. Personne n'a réclamé cet arrêt, ni Faust ni moi-même. Dommage, dommage.

« Ah bon ? ai-je dit.

- Oui. Je vous donnerai son adresse. »

Effectivement, la conversation aurait pu et dû s'arrêter à ce moment-là – au moment que j'ai indiqué toute à l'heure – car Marie-Mousse ne m'a pas donné l'adresse de son vétérinaire.

Il n'est pas facile d'arrêter un moment, un instant et cette quasi impossibilité n'a rien à voir avec la physique, l'astronomie et la cosmogonie ; et aussi avec le temps biologique et théorétique. Vous vous dites que l'instant que vous êtes en train de vivre est beau. D'accord, vous avez le droit et même la permission de l'arrêter, mais avant de le faire pour de bon, vous vous mettez à réfléchir. Vous vous dites que l'instant en question est effectivement beau et c'est pour cela que vous aimeriez l'arrêter. Mais quelques instants plus tard, vous vous dites qu'il aura peut-être un autre instant, et cet instant-là sera encore plus beau que celui à l'intérieur duquel vous vous trouvez toujours, d'après vos sensations et vos calculs. Le dicton qui nous parle de la prudence que nous devons avoir avant de nous décider et de faire quelque chose d'important existe dans toutes les langues, étant donné l'importance de la chose. En russe on dit qu'il faut mesurer sept fois avant de couper. En l'occurrence, vous êtes censé – et c'est un peu insensé – couper un instant du reste du temps. Personne à part les prophètes et le Seigneur ne peut savoir ce que l'avenir nous prépare. Nous connaissons la magnanimité de l'avenir ; nous connaissons aussi sa méchanceté. On sait jamais, on sait jamais. Dans deux ans, nous pouvons vivre un instant encore plus majestueux et glorieux. La bonté de Dieu est inépuisable et imprévisible. Et pourtant cet instant où nous sommes toujours est si beau que nous craquons et nous nous disons qu'il faut l'arrêter avant qu'il ne soit trop tard. C'est déjà trop tard et nous n'arrêtons rien à part nos propres réflexions. La conversation qui se déroule dans mon salon ne s'arrête pas, malgré mes désirs et mes prières. Parfois, les prières sont impuissantes, surtout si vous tenez aux lois de l'hospitalité qui vous obligent à supporter n'importe quel visiteur, même s'il est votre ennemi héréditaire. Il a tué votre père, votre frère et votre oncle, mais vous ne

pouvez exercer votre vengeance à l'intérieur de votre maison, de sorte que vous attendez la sortie de votre visiteur, de votre ennemi mortel ; et immortel, pour le moment. Une fois dehors, il peut devenir votre cible privilégiée. Pour l'instant, vous vous tenez tranquille, et vous l'écoutez avec votre sourire habituel qui est tantinet inhabituel : il est hypocrite sur les bords. C'est ce que je faisais en écoutant mes visiteurs, en supportant leurs divagations. Tout au début, le voisin a dit qu'il n'avait pas le temps, qu'il devait partir un quart d'heure plus tard. Et quand j'ai dit que je voulais faire un petit discours pour que l'on comprenne pourquoi j'agis comme j'agis, il a dit qu'il n'avait pas le temps pour les discours, quelle que soit leur longueur. Il allait droit au but et son chemin était encore plus droit que celui de Marie-Mousse. Elle faisait parfois des détours pour me dire, par exemple, qu'elle connaissait un bon vétérinaire. Elle a fait un autre détour quand elle a dit que je la punissais parce qu'elle ne voulait pas signer ma pétition. Elle a dit que je l'avais « marquée ». C'était un vrai détour parce qu'il s'agissait de marques qui n'avaient rien en commun avec l'amour. Si vous marquez quelqu'un grâce à votre talent, votre génie ou votre beauté, ces marques s'approchent dangereusement du vrai amour qui, d'après les Russes et leurs sages, nous fait goûter les délices célestes. Il s'agit d'Aphrodite Céleste dont Platon parle dans son dialogue le plus célèbre. D'ailleurs, Aphrodite Céleste est célèbre grâce à ce dialogue. Si ce dialogue ou plutôt cette conférence n'avait pas eu lieu en Grèce il y a vingt-cinq ou vingt-six siècles, personne n'aurait jamais su qui est cette Aphrodite ou Aphrodite en question. On se serait posé des questions en entendant parler de cette Aphrodite. On aurait dit : « Vous parlez de quoi, de qui ?

- Je parle d'Aphrodite Céleste.

- Mais nous ne la connaissons pas. Nous connaissons une Aphrodite qui sort de la mer.

- Et nous, nous connaissons une Aphrodite qui sort de la terre. C'est notre mère, notre mère à nous tous.

- Non, cette Aphrodite-là sort du ciel. C'est pour cela qu'elle s'appelle 'Céleste'. Elle représente l'amour qui n'est pas lié à la race, à la procréation, aux tables de multiplication. »

Ce n'est pas le moment de parler de l'amour, d'autant que mes voisins sont toujours là et l'amour, quelle que soit sa teneur, n'a rien à voir avec ces voisins-ci. Dans quelques jours, je verrai d'autres personnes qui habitent dans cette rue car il s'agit d'une réunion annuelle où ils assistent pour prouver à tout le monde qu'ils sont des animaux sociaux ou sociables, comme disait Aristote, si je ne me trompe. C'est peut-être Rousseau qui le disait et répétait. Et bien, je le répète, moi aussi. Et j'ajoute que je ne suis pas un animal de cette espèce. Je suis sans doute un animal car j'aime les animaux plus que les humains. Quand je dis ce que je viens de dire, je ne pense pas uniquement aux chevaux que Tolstoï aimait particulièrement. On le voit souvent

sur un cheval ; moi, par contre, je tomberais tout de suite si l'on me mettait sur un cheval. Mon séjour sur son dos ne durerait même pas cet instant dont je parle lorsque je me donne la peine de parler des instants qu'il faut arrêter à tout jamais. Oui, je suis un animal, peut-être même un cheval ; mais dans ce cas, il vaut mieux que je ne me mette pas sur le dos. Bref, mes voisins sont toujours là et Marie-Mousse me parle de la musique, comme si elle s'y connaissait. Les gens parlent surtout de ce qu'ils ne connaissent pas ; c'est un sport national et international. Elle dit, entre autres : « Pourquoi ne pas écouter Vivaldi ?

- *Les Quatre Saisons* ?

- Oui.

- Pourquoi les écouter ?

- Parce que c'est agréable.

- Mais ni Mozart ni Vivaldi ne peuvent faire barrage à la musique de mes voisins. Si vous mettez une symphonie de Mozart, la broyeuse la détruira. Par contre, Varèse propose une autre vision du monde technologique. Et ces deux mondes cohabitent paisiblement, si on leur donne cette possibilité. Et nos jardins respectifs se prêtent à la perfection à ce genre de cohabitation. »

Et puis nous continuons à parler et je n'arrive pas à placer un mot parce que tout le monde est pressé et le temps de tout le monde est beaucoup plus précieux que mon temps, à moi. C'est un temps-pression, en quelque sorte. On ne le dit pas en Belgique, mais en Belgique le temps est très souvent comme cela. Et cela revient toujours au même parce que les gens n'arrivent pas à comprendre quelque chose de simple. Comme disent les sages, la simplicité échappe à tout le monde. C'est vrai, ne serait-ce qu'en partie ; et cette partie se trouve chez moi, comme par hasard. Le hasard ne fait pas bien les choses ; pas toujours, en tout cas. Cette fois, le hasard a mal fait les choses et nous nous séparons bredouilles, mains vides ou tout ce que ce hasard peut dire à ce sujet. Mais, avant de nous séparer, nous nous promettons de nous retrouver samedi prochain – ce qui veut dire demain – pour cette fête locale qui fête quelque chose, peut-être l'amitié, l'amour et je ne sais quoi d'autre. Qu'y-a-t-il à fêter par les temps qui courent ?

Je sais ce que l'on peut fêter et c'est ce que je fêterai demain ; et je suis en train de le fêter en buvant une bouteille de champagne. Pourquoi attendre ? Je n'aime pas les attentes qui nous trompent sans arrêt. Autant profiter du moment présent qui ne s'éternise pas – il n'y a rien à éterniser –, mais qui nous offre la possibilité de boire une bouteille de champagne sans sucre résiduel – zéro dosage, autrement dit. Hier, j'ai acheté *Le Monde*, et je lis dans ce monde : « Ce n'est pas aux ruines de Palmyre mais à ses habitants que l'État islamique, le nouveau maître de la cité antique syrienne, a entrepris de s'attaquer en premier. Les djihadistes, qui se sont emparés des lieux mercredi 20 mai, ont épargné pour l'instant les vestiges gréco-romains de l'un des

plus importants sites archéologiques du Proche-Orient. En revanche, ils se sont lancés dans une purge de grande ampleur, exécutant au moins 217 personnes dont 67 civils. » Je ne dois pas me réjouir d'un pareil événement ; et je ne me réjouis pas. Les gens que les djihadistes attaquent – mon ordinateur ne les connaît pas – ne sont ni mes frères ni mes sœurs. D'autre part – et cette part est toujours là, quoi que l'on fasse –, ils le sont parce qu'ils appartiennent à la race qui se multiplie et remplit la terre ; d'immondices, entre autres. Ils sont mes semblables, mais je bois du champagne parce qu'il reste quelque chose. Je pourrais retrouver le passé, si je le voulais. Et il y a un passé ou des passés que j'aimerais retrouver sans en faire quelque chose d'immortel et d'éternel. Je ne veux pas proustianiser le passé. Ou le bémoliser, comme il disait lui-même. D'ailleurs, il le dièsonisait plutôt. Moi, je le dionysoserais, s'il le faut. Il ne le faut peut-être pas.

30

Les habitants de notre rue se réunissent pour discuter de choses et d'autres. On discute surtout des choses et l'on boit n'importe quoi. Les Belges pensent que pendant les réunions de ce genre, il vaut mieux boire du vin que de la bière. Ils boivent donc un vin imbuvable, mais leurs bières qui sont plus que buvables, mille fois plus que buvables, restent à la maison. J'espère que les habitants de notre rue se rattrapent, une fois à l'abri de leurs murs et de leur toit. Ils boivent soit des bouteilles de Cheval Blanc, soit de la bière forte qu'ils boivent jusqu'à la lie, j'en suis sûr.

On a bloqué la rue – les mauvais souvenirs involontaires – et on s'est mis à discuter à propos de tout ce qu'intéresse tout le monde, surtout les habitants de notre rue. Marie-Moumousse est devenue très douce – pour une raison qui me paraît toujours inconnue. Et au début de cette douceur, je n'ai même pas reconnu Marie-Doudouce parce que vous reconnaissez surtout les caractères des gens, comme aurait dit La Bruyère. Vous ne reconnaissez pas leur visage parce que vous n'êtes pas physionomiste ; moi non plus d'ailleurs, et je vous comprends très bien. Je ne connais pas votre visage non plus pour la bonne raison que je ne vous connais pas du tout. Mais j'ai l'impression que si je voyais votre visage – pour la première fois –, je le reconnaîtrais.

Bon, pour une fois, elle disait du bien de moi. Elle a dit que j'étais fâché contre mes voisins. Et j'ai entendu « Ah bon » une dizaine de fois. Et puis le grand amour de Marie-Ladoucette a dit qu'il fallait emmerder les emmerdeurs. (Mon correcteur d'orthographe me parle des empereurs.) À ce moment-là, il est devenu l'ami grandissime de la Toute Doucette.

Tout allait pour le mieux dans le meilleur monde de Leibniz, sauf que j'étais en train de partir. J'étais en train, je partais et je ne partais pas parce que quelqu'un me disait « bonjour » et quelqu'un d'autre me disait « bonsoir ». Je répondais à ces salutations, et comme je n'arrivais pas à placer un mot – le verbe « partir » aurait suffit peut-être – je ne partais pas. Entre autres, j'ai vu un vieux monsieur qui habite en face de moi. Il m'a dit : « Vous souffrez ou non ?

- Oui, je souffre.

- C'est insupportable, n'est-ce pas ?

- Oui.

J'ai dit « oui » parce que réponds toujours de la même façon si l'on me dit que la vie est insupportable, même si elle est plus ou moins supportable, ce qui arrive très rarement, comme nous le savons tous. Cette fois, je me suis dit que la question pouvait se rapporter à nos voisins communs et à leur jardinier. Et quand notre mémoire involontaire nous parle de ce genre de choses et d'êtres, nous nous disons : « Cela ne nous étonne pas. » C'est ce que je me suis dit cette fois-ci. Et je me le dirai n'importe quand, si la même occasion se présente et si ma mémoire involontaire me parle du jardinier de mes voisins. Par parenthèse, il ne faut surtout pas chanter les louanges de cette mémoire involontariste en ma présence : je deviens rouge comme une cerise, comme un coq, comme un homard, comme une langouste, comme ainsi et aussi comme de suite.

Mon voisin d'en face me dit : « Ce jardinier aime les moteurs.

- Il aime leur bruit, dis-je.

- Quand ses patrons ne sont pas là, il s'en donne à cœur joie.

- Il le fait même quand ils sont là.

- Vous pensez qu'ils le savent ?

- J'en suis sûr. Quant aux moteurs et à leur bruit, ils ont tous le même cœur et la même joie.

- Vous avez raison. Il faut que ça s'arrête.

- Cette ode au cœur ? Cette ode à la joie ? Certainement.

- Nous ferons tout pour ça. J'ai envie de mettre quelques morceaux de sucre dans ses moteurs. Il partira. Il partira.

- Il ne partira pas.

- Alors, nous les tuerons tous. »

Il me caresse dans le sens du poil, mais je ne lui dis pas : « Vous ne partirez pas. » C'est un opéra que j'écoute en ce moment, et je dis : « Pars, pars, partez vous tous. Carmen, il est temps encore. Non, il n'y a plus de temps. Et s'il y en a encore, il n'est pas pour vous. Il y a le

temps qui part tout le temps. N'importe quel gamin le sait. Le temps part et nous partons avec lui. Partez toute de suite, partez avant moi. Partez pour que je puisse profiter de ma solitude. Vous êtes soit bons, soit méchants. Vous *êtes* et c'est ce qui me dérange. Vous n'appartenez pas à l'humanité que je connais, que je respecte, que j'aime par-dessus tout. Vous faites partie d'une autre humanité ou peut-être du journal *L'Humanité*. Vous faites partie de quelque chose ou de quelqu'un. Je ne fais partie de rien. Je suis là et ce là m'appartient, quoi que vous disiez. Je sais que vous ne dites rien ; vous ne remarquez même pas ce là. Et pourtant il est là ; et c'est peut-être le seul 'là' qui compte. Et sans ce 'là' il n'y a pas d'harmonie dont je parlerai sur mon lit de mort. Et si je n'entends pas ce 'là', cette harmonie, je ne partirai pas. Je ne partirai pas, je ne partirai pas. J'aurai tous les karmas que l'on peut imaginer dans tous les cauchemars sans exception. Je les aurai tous, tous. »

CINQUIEME PARTIE

# RE-RE-RECIDIVISTES

La vie continue et on est las de dire que la vie continue et ce n'est pas parce que ce n'est pas vrai. C'est peut-être vrai, qui sait. Ni qui ni que ni te ni tes ne savent rien et c'est de là que nous vient l'expression « ni queue ni tête ». Vous changez une ou deux lettres et votre vie change, comme disaient les Kabbalistes et sans doute les Jansénistes. Je n'en sais rien. Il y avait des nistes qui l'affirmaient ; les autres nistes le niaient et tout cela allait ensemble, comme cela se fait dans la bonne société. Et il n'y a pas d'autres sociétés de par le monde. S'il y en une société quelque part, c'est une bonne société à laquelle on pourrait avoir affaire, si on le voulait. Il y a une société de voleurs et cette société est bonne pour les voleurs qui ont deux meilleures sociétés à leur disposition : leur propre société et la meilleure société qui leur fournit des bijoux de toutes sortes. Ces deux sociétés sont inséparables ; il en va de même pour toutes les autres sociétés que l'on trouve sur notre planète car on ne peut vivre tout seul, dans sa tanière, à sa manière. Si l'on y vit, il y a des vins qui arrivent et remplissent les caves ; et il y a des victuailles qui vont avec ces vins. Et même la pyramide – ma pyramide, en l'occurrence – est remplie à ras bord. Je m'y promène à volonté, et ma volonté n'a pas de limites parce que les limites n'ont pas de volonté. Alors, vous leur imposez la vôtre et elles la suivent à la lettre, de sorte qu'il y a des lettres qui sortent et vous les consignez par écrit.

La vie recommence. Elle recommence soit de plus belle, soit de plus, de plus, de plus : à votre âge, vous ne pouvez vous permettre d'utiliser le mot « laid » à tort et à travers. Vous le gardez pour vos ennemis qui sont aussi laids que tous les péchés réunis dans une sorte de boîte de Pandore. Vous ouvrez la boîte et vous regardez vos ennemis. Ce n'est pas la peine de les égorger : ils sont déjà en Enfer, entre les mâchoires de Satan. Et vous, vous balancez entre les seins de votre maman qui, une fois de plus, vous chante une berceuse.

Et votre maman vous dit : « Tu es de retour. Félicitations !

- J'espère que ce n'est pas l'éternel retour, Maman.

- Mais non, mais non.

- De quoi s'agit-il ?

- C'est une nouvelle dislocation. Ou plutôt une nouvelle location.

- Je loue une petite place dans ce monde ?

- Tu loues ta propre pyramide. N'est-ce pas grandiose ? Tu pourras relire tous tes livres.

- Je les oublie très vite, Maman.

- C'est la mort qui te les fait oublier. La vie te les rappelle.

- Je ne veux plus vivre, Maman. Plus de karma, s'il vous plaît.

- Je te vouvoyais, autrefois. À présent, je te tutoie.

- Cela change quoi ?

- Cela change tout peut-être. Pas tout à fait. Je suis toujours ta mère. »

## ENFANCE, JEUNESSE, VIEILLESSE

Mon enfance surgit de n'importe où, n'importe comment. Je ne sais pas où elle loge et si elle loge vraiment quelque part. Le passé n'est nulle part, sauf dans les livres et dans les mémoires qui nous racontent n'importe quoi : leurs fantaisies, les péripéties qui n'ont rien à voir ni avec nous ni avec le temps ordinaire. Celui-ci s'écoule normalement, comme si de rien n'était, tandis que nous sommes plongés dans une mer Bleue des souvenirs. À part quelques malades, personne ne se souvient des mauvais jours anciens, de sorte que notre mémoire nous offre un bonheur que nous n'avons jamais mérité. Nous avons péché toute notre vie, du point de vue de Calvin et de saint Augustin. Et tout d'un coup, nous voyons la vie en bleu : la vie en rose est périmée et ridicule sur les bords. La vie en bleu est ridicule aussi, ce qui ne veut pas dire que le bonheur soit toujours ridicule, toujours et partout. Vous vous voyez dans votre berceau et vous vous dites que la vie n'est pas belle et qu'il vaut mieux se suicider tout de suite. Vous vous le dites l'espace d'un instant, mais cet instant ne dure pas car les instants ne durent jamais. Vous survivez parce que, dans votre berceau, vous n'aviez ni pistolet ni poison à votre disposition. À présent vous êtes heureux de revoir votre berceau qui vous garantit une nuit sans cauchemars, un sommeil profond, plein d'un bonheur inédit.

Je me vois et pourtant je ne me souviens pas de moi, si étrange que cela paraisse. Tolstoï entendait et comprenait tout, même quand il était un simple fœtus, j'imagine. Il entendait des voix qui disaient à sa mère : « Vous portez dans votre utérus un grand écrivain. Il écrira une œuvre où une femme se jettera sous les roues d'un train. Il préférera les chansons de ses paysans aux sonates de Beethoven. Il fauchera des céréales, du blé et du foin. » Je n'entendais rien ni en tant que fœtus ni dans mon berceau où je devais crier jour et nuit. Et pourtant mes parents m'ont toujours dit que j'étais un enfant plutôt silencieux, que je ne pleurais pas tant que cela. Je ne sais pas ce que « tant que cela » veut dire dans le contexte : je n'ai pas d'enfants et je ne sais pas comment ils crient et pleurent. Dans les avions où je passe parfois quelques heures pour aller d'un continent à un autre, j'entends des enfants crier, pleurer et se débattre. J'entends leurs pieds qui cognent des assiettes et les cassent, mais cela ne me permet pas de savoir ce que je cassais et comment je me débattais dans ma petite enfance ou dans ma grande enfance. À présent j'ai parfois envie de me débattre et de cogner tout ce qui me tombera sous les pieds – en guise de protestation. Mais ce n'est pas la peine de protester, de vouloir changer le monde ; et je me calme assez vite. Je ne sais pas ce que je faisais dans mon enfance. Je ne voulais peut-

être rien changer du tout. Je voulais crier tout simplement ; et je le faisais pour ne pas contrecarrer mes impulsions, mes élans.

Je ne criais pas tant que cela et je ne parlais pas du tout. On nous raconte beaucoup d'histoires à ce sujet. Il y a des bébés – aujourd'hui, on les qualifierait d'autistes – qui ne parlent pas car l'occasion ne se présente pas. Et ils ne veulent pas parler pour secouer l'air du temps que beaucoup de choses secouent ; les avions, par exemple. Les autistes attendent le bon moment et ce moment arrive. Il s'agit plutôt d'une tragédie que l'on évite grâce à ces enfants. Par parenthèse, aujourd'hui on croit que les enfants autistes – sans parler des enfants handicapés – sont tous des génies. Votre autisme ou votre handicap signifie que vous êtes une créature d'un autre monde, d'une autre planète où il n'y a que des génies et où le dénominateur commun est si élevé que seul Einstein aurait pu comprendre de quoi il s'agit. Une jeune femme joue du violoncelle ; elle répète avec vous, mais elle vous parle à peine. Et son sourire semble venir d'une autre dimension. Pourtant elle ne joue pas bien. Il n'empêche que tout le monde crie au génie parce que le monde aime crier sans raison. Si vous attendez une raison suffisante pour crier, vous risquez d'attendre longtemps. Et si vous ne créez pas de génies à tour de bras, vous n'en verrez aucun de nos jours et peut-être même des jours à venir. Alors, vous dites que cette jeune femme est géniale parce qu'elle parle à peine ; et son sourire est énigmatique. Par conséquent, elle est autiste, et tous les autistes sont des génies. Ce sont les équations d'aujourd'hui.

Ces génies ne parlent pas car ils attendent l'occasion en or qui leur permettra de dire quelque chose d'important. Un morceau du plafond se détache et se met à tomber en direction de la tête de la grand-mère. Alors, notre autiste – ou notre grande artiste – crie : « Attention », et la grand-mère évite ce morceau de justesse. C'est le premier mot que l'on entend de la bouche de l'autiste ; pas de « maman », pas de « papa ». Tout le monde applaudit et se dit que l'enfant est un futur Proust car celui-ci adorait sa grand-mère et pour rien au monde n'aurait gardé le silence en pareille situation. Mais supposons que ce morceau ait visé la tête du père de l'autiste. Il se peut que, dans ce cas précis, l'autiste ne dise rien. Il ne parle pas, mais il a déjà lu l'œuvre complète de Freud ; par conséquent, il sait que les fils assassinent leur père et que c'est un rite qui remonte à la nuit des temps. Il ne dit rien et le père est tué. On se demande si l'autiste le mangera ou non ; s'il suivra la théorie de Freud jusqu'au bout.

J'ai raconté cette histoire quelque part. J'ai déjà raconté mon enfance et ma jeunesse à plusieurs reprises. Et je suis en train de raconter ma vieillesse qui reçoit ces images parce qu'elle retombe en enfance, en adolescence ; c'est une chute libre et je n'y peux rien. Il faut que je raconte une histoire et je n'ai que ma propre histoire à raconter ; il n'y a rien d'autre à ma

disposition. Et même s'il y avait autre chose chez moi, dans mon jardin, je ne regarderais que moi ; Pierre et Paul ne m'intéressent pas. C'est une sorte d'éternel retour qui permet de ne pas aller trop loin. On amorce un cercle, et très souvent il s'agit d'un cercle vicieux. Mais comment peut-on savoir si la circonférence que l'on parcourt est vicieuse ou non ? Il est vicieux peut-être de penser à tout cela en ces termes ; en n'importe quels termes. Les souvenirs viennent et on revit l'enfance, la jeunesse, la naissance de la musique, de la poésie, de l'amour, de l'angoisse, de la mort. Et on ne peut s'empêcher de les revivre parce que c'est en revenant sur ses pas que l'on avance tant bien que mal, tant mal que bien.

Je ne voulais pas tuer mon père et j'adorais ma mère et ma grand-mère ; et aussi mes tantes. Et pourtant ni dans mon berceau ni même dans le jardin d'enfant je ne connaissais ni Proust ni ses amours. D'ailleurs, je rejoignais mes copains et copines dans un groupe qui s'appelait simplement un « groupe d'enfants ». À cette époque-là, ma famille habitait dans un gratte-ciel stalinien qui était un des immeubles les plus chics de Moscou. (C'est toujours le cas, d'ailleurs.) J'imagine que dans le cadre de cette quasi-institution, l'expression « jardin d'enfants » paraissait presque vulgaire : l'élitisme et le snobisme étaient les traits saillants du régime des Soviets. Cela peut paraître bizarre, étant donné que le mot « jardin » est plus élitiste que le mot « groupe » qui, de temps à autre, nous renvoie aux révolutionnaires, aux terroristes et autre racaille ; tandis que n'importe quel jardin évoque le jardin d'Épicure. Mais il y avait des jardins d'enfants un peu partout, tandis que ce genre de groupes était l'apanage de la classe privilégiée à laquelle mon père a appartenu pendant un an. Le poste qu'il occupait en 1952 lui octroyait les droits dont jouissaient les ministres.

Un de ses droits lui avait permis de choisir un appartement dans cet immeuble qui se trouve à proximité de la place Rouge. Mon père qui a fait ses études à l'Académie de Beaux-arts de Saint-Pétersbourg, aimait la peinture au point de sacrifier le silence relatif au bruit insupportable qui venait d'une série de carrefours située au-dessous de nos fenêtres. Nous habitions au douzième étage et, à cette époque-là, il y avait très peu de voitures à Moscou, sans parler du reste de l'Union Soviétique. Et pourtant le bruit était infernal et son intensité s'intensifiait au maximum lorsqu'un tramway amorçait la traversée du pont d'où l'on voyait la place Rouge, quelques églises et les cheminées d'une centrale électrique qui enfumait le Kremlin et aussi notre immeuble. Il enfumait même la Moskova, notre fleuve de poche – en comparaison de la majestueuse Neva –, et par moments j'avais l'impression que j'habitais à Londres et que la Moskova était plutôt la Tamise. Cette impression grandissait au fur et à mesure que j'avançais en âge. Elle témoignait de mon désir quitter mon pays natal dont je ne supportais ni le régime ni les dirigeants ni l'agriculture qui nous privait même de farine. Et quel

Russe n'aime pas les pirojki – pour paraphraser Gogol qui parlait de la vitesse des nos anciens équipages.

C'est dans mon enfance que prend son essor ma haine pour le bruit, mon amour du silence. Je suis actuellement au Japon, dans un hôtel où l'on peut jouir du silence presque à volonté. Mais parfois, vers trois heures du matin, j'entends quelqu'un parler ou pleurer derrière un de mes murs. Alors, je me mets soit à parler en russe, soit à pleurer dans une langue humaine et internationale : cela dépend de ce que j'entends. Mes paroles répondent aux paroles ; mes pleurs aux pleurs. Un peu plus tard, tout s'arrête et une fois de plus, je jouis du silence. Pour en finir provisoirement avec le silence, je dois raconter deux histoires que j'ai déjà racontées : pour une fois, je suis certain qu'il s'agit de déjà-raconté. Nous vivons dans le cadre d'une série télévisée. D'ailleurs, il paraît que ce n'est pas la pire solution à nos problèmes existentiaux. Il est vrai qu'à l'époque d'Homère on vivait dans le cadre d'une épopée, mais nos séries télévisées qui, d'après les Américains, s'apparentent à des bulles de savon, ne sont pas les pires produits de l'esprit moderne ou postmoderne. Je n'aimerais pas vivre dans le cadre d'un roman écrit par un prix Nobel récent ; mais, à la réflexion, je me dis que je n'ai rien contre les séries télévisées, tant qu'à faire. Il faut vivre quelque part. Pourquoi pas dans cette bulle de savon ? Et dans chaque nouvelle série, on vous dit ce qui s'est passé dans la série précédente; ou dans toutes les séries. C'est ce que je fais de temps en temps pour imiter le mouvement circulaire de ma vie. C'est Borges qui parlait des ruines circulaires, si je ne me trompe. En tout cas, mes cercles sont ruineux et ruinés – j'en suis sûr.

La première histoire se rapporte à ma grand-mère qui m'a abandonné au beau milieu de notre parc – de celui où l'on pouvait aller à pied, ce qui prenait cinq minutes tout au plus ; d'après mes calculs enfantins et cacochymes. À dire vrai, elle m'a abandonné dans un coin plutôt laid de ce parc immense que je ne me suis jamais donné la peine d'explorer à fond, malgré la durée impressionnante de ma vie soviétique : presque vingt-sept ans. Mais je détestais mon pays natal à tel point que je ne voulais rien y explorer du tout, à part mon cœur, mon cerveau et mes projets liés à l'Occident. L'équipe de NHK et moi, nous sommes allés dans ce parc et j'ai trouvé un autre coin laid ; et pourtant les arbres ne sont jamais entièrement laids, même s'ils le sont partiellement. J'ai raconté cette histoire devant les caméras. J'ai tout dit au sujet de la disparition de ma grand-mère qui m'avait permis d'écouter le silence et de voir les espaces dont Pascal avait tellement peur. Je parle de sa peur de temps à autre parce qu'il s'agit aussi de ma propre peur : toute ma vie j'ai eu peur du ciel à cause du vide créé par ma grand-mère. Au moment où j'ai constaté sa disparition, le monde est devenu vide et silencieux. Il ne l'est pas,

surtout si l'on prend en considération tout ce que l'on entend et la démographie galopante des pays en voie de développement.

Je regardais donc le ciel et pas la terre. À ce moment-là, j'étais platonicien et pas aristotélicien. Rien n'a changé depuis ce moment-là : je regarde toujours le ciel et je ne m'occupe pas de la terre parce que le ciel me fait toujours peur. Cette habitude n'a rien à voir avec la religion et mes croyances. La terre m'intéresse assez peu, un point c'est tout. Ce n'est pas tout à fait exact : la mer m'intéresse au plus haut point parce que, à l'âge de cinq ans, j'ai failli me noyer. Et cette noyade revient à chaque fois que le retour des choses se produit. N'importe quel retour nous rappelle le fils prodigue qui part pour une raison inconnue et passe une vingtaine d'années ailleurs, peut-être aux États-Unis – à l'instar des héros que les romanciers anglais nous présentent avec mélancolie et ardeur. Ils sont malheureux pour une raison ou pour une autre ; ils sont surtout mal-vêtus, mal-lotis et ce qui est plus important encore, ils sont tous des bâtards. Et puisque c'est ainsi, ils se disent qu'il faut tout quitter et recommencer leur vie ailleurs. Et le seul endroit où la vie peut recommencer et ne pas se terminer abruptement, sans crier gare, s'appelle les États-Unis. C'est le rêve américain qui les attire et ils se dirigent dans la direction que ce rêve leur indique. Ils reviennent une dizaine d'années plus tard, après une série de triomphes. Ils ont vaincu la pauvreté et la disgrâce. À présent personne ne parle de leur bâtardise et ils épousent la femme la plus riche et la plus belle d'Angleterre.

C'est ainsi que les choses se passent dans les romans anglais du XIXe siècle. Elles se passent autrement dans la vie courante – dans ma vie, en tout cas. Je n'ai pas suivi l'exemple de mes copains qui se sont installés aux États-Unis ; ils continuent à rêver, malgré leur âge. D'après les anglo-saxons, les rêves (américains) meurent en dernier lieu, après notre mort, de sorte que nous survivons à la mort grâce à nos rêves. Il est vrai que l'au-delà est à la fois un cauchemar et un beau rêve : tout dépend de l'endroit où vous vous trouvez après la mort. Et ma noyade dans tout cela ? Elle a eu lieu dans ce monde-ci ; peut-être aux confins de ce monde-ci, à la frontière entre ce monde-ci et ce monde-là. J'ai vu un monde gris ; il n'était ni bleu ni noir. Mais ce n'était pas une grisaille habituelle – pas celle que l'on voit dans la vie de tous les jours, surtout de nos jours. C'était une grisaille qui embrassait toutes les couleurs en les réduisant à leur expression la plus pure. On trouve cette pureté dans la couleur grise, pas dans la couleur blanche ; ni dans la couleur écarlate. On la trouve dans ce que l'on pourrait qualifier « d'absence des couleurs ». Comme dirait un taôiste : « La présence la plus pure est l'absence. » Au fait, je ne sais pas très bien qui pourrait le dire : un taôiste, un bouddhiste. Moi, je le dis et parfois il suffit de dire quelque chose pour que cela existe et pointe à l'horizon.

Donc, j'avance de plus en plus en regardant la surface de la mer et l'horizon qui organise cette surface et tout d'un coup, mes pieds ne sentent plus rien. À cette époque-là, je ne savais pas nager. À présent je nage un peu ; ou plutôt je me démène dans l'eau pour ne pas me noyer tout de suite. Pour une raison inconnue – il y en a trop de par le monde – je pense qu'il vaut mieux se noyer un peu plus tard qu'à l'instant où l'on se met à couler, comme le Titanic. (Comme si aucun autre navire n'avait jamais subi ce sort.) Au cours de ma première et ma dernière noyade – j'espère que ce n'est pas ainsi que je mourrai un jour – je ne me démenais même pas. Cela ne veut pas dire que je ne savais pas me démener. Je savais me démener, m'affairer et même à me débattre : la vie m'avait déjà appris pas mal de choses. Mais j'étais plus ou moins paralysé ; j'étais en outre dépassé par les événements. J'étais dépassé par les événements et aussi par ma propre vie qui continuait à avancer en m'oubliant dans un coin de la mer Noire. Tous les coins sont bons pour se noyer ; ou pour mourir, tout simplement. Je ne pensais pas à ma noyade en ces termes car je n'y pensais pas du tout. Je regardais le monde du silence, comme aurait dit le commandant Cousteau que je cite souvent lorsque je parle du silence et des poissons qui sont muets. Même les requins ne font pas trop de bruit en nous mangeant.

Dans le parc où j'ai vu le ciel pour la première fois, il y avait des arbres qui m'empêchaient de voir l'espace du ciel. Leurs branches intervenaient dans ma contemplation et je déplorais cette intervention d'autant plus vivement que pour une fois, j'étais enfin débarrassé des humains et pouvais donc compter sur le vide, sur son concours. Le vide va bien avec le silence et il ne fallait pas rater une occasion inestimable de les retrouver côte à côte ou plutôt l'un dans l'autre. Cette fois, dans les profondeurs de la mer, il n'y avait ni poissons ni arbres. Rien ne perturbait l'union du silence et du vide à laquelle j'avais inconsciemment aspiré depuis mon bref séjour solitaire dans le parc. Cette fois, s'est ma mère qui avait l'air de vouloir m'abandonner. Elle était assise sur la plage en compagnie d'une de mes tantes avec qui elle parlait sans doute de la pluie et du beau temps. D'ailleurs, elles parlaient plutôt du beau temps car le temps était vraiment beau et ce que l'on aurait pu dire à propos de la pluie ne pouvait s'appliquer ni à la mer Noire ni même au midi tout entier de la Russie. Au dernier moment de ma vie, ma mère m'a rattrapé par la peau du cou. J'étais sauvé ou anéanti une fois pour toutes. Je ne sais toujours pas si c'était une délivrance ou une malchance.

L'Union Soviétique me privait de livres, de partitions, de disques, de vins buvables et remarquables, de repas dignes de ce nom. Tout était indigne dans mon pays natal et même ses citoyens exposaient continuellement leur manque de dignité, de belles manières et d'éducation – à quelques exceptions près. Pour une fois, on peut dire pourtant que ces exceptions

confirmaient la règle car il s'agissait vraiment d'exceptions ; un homme ou une femme sur mille, comme on dit parfois. La plupart du temps, on se promenait parmi des gens mal élevés et maussades ; et souvent malades. Cet état de choses devenait encore plus évident en présence d'un étranger : même ses vêtements trahissaient ses origines. Les gamins tournaient autour de ces étrangers en répétant : « *Chewing gum*, *chewing gum*. » Quand j'ai regagné mon pays après ma victoire à Bruxelles, j'ai subi le même traitement de la part de ces gamins : je portais des vêtements achetés en Occident. Je ne crois pas que les gamins prêtaient attention à mes manières, à ma connaissance des langues étrangères. (Je leur répondais en anglais.)

Je me serais senti étranger dans mon pays, si Camus n'avait pas utilisé ce mot dans son roman. Il en va de même pour le mot « autiste ». Même si, en renonçant à ce mot, je renonce aussi au statut de génie, je le fais quand-même ; je n'en veux pas. Que cette notion existe sans moi, quelque part ; dans une autre dimension sans doute. J'ai toujours vécu dans ma dimension, et cette dimension est faite à ma mesure. Je ne sais pas qui l'a fabriquée de cette façon ; peut-être le destin, peut-être moi-même. Ce qui compte c'est ma façon de vivre et je vis comme je l'entends. Je l'ai toujours fait, même en Union Soviétique, si bien que ma vie n'a pas tellement changé. Je l'agrémente à présent ou plutôt je l'agrémente autrement, en descendant par exemple dans ma cave pour chercher une bonne bouteille, comme on dit. Je le fais aussi : je ne me contente pas de le dire ou de l'écrire. Je descends dans ma cave, je trouve une vieille bouteille qui ajoute une touche finale au dîner qui m'attend dans la salle à manger. À Moscou, j'avais aussi mes rites qui sont toujours les mêmes, même s'ils se déroulent différemment dans ma vieillesse. Bref, je suis toujours moi-même : ni autiste ni étranger. Je suis peut-être étrange. En tout cas, il y a des gens qui pensent que tous les artistes sont fous et par conséquent, que je suis fou, moi aussi ; un peu fou, complètement fou. Ils pensent sans doute que seul un fou est capable de passer sa vie à écrire dans deux langues étrangères, surtout s'il agit d'un pianiste qui pourrait jouer dans le monde entier s'il le voulait vraiment. Je ne le veux ni vraiment ni autrement.

Glenn Gould pensait que les concerts sont une perte de temps. Il parlait surtout de lui-même, des tournées qui lui tapaient sur les nerfs. Moi, je pense à deux aspects de ce problème. D'une part, je n'ai pas envie de passer ma vie dans les avions et dans les salles de concerts où n'importe qui se produit de nos jours. Et cela nous amène au deuxième aspect du problème gouldien. Je trouve qu'aujourd'hui ce n'est pas la peine d'aller au concert, que l'on s'installe sur scène ou dans le public. Il n'y a rien à écouter, rien ni personne ; et même si l'on peut jouer des chefs-d'œuvre pendant des années, sans quitter le piano et la scène, il vaut mieux ne pas perdre son temps. L'atmosphère est empoisonnée ; personne ne comprend rien, à quelques exceptions près. Et j'ai déjà dit ce que je pensais de ce genre d'exceptions. À l'époque de Gould,

tout était différent : il y avait des grands artistes et des grands mélomanes. À présent il ne nous reste que des autistes et des mélis-mélos. Et aussi des mélos. Les gens aiment écouter les invalides : les pianistes aveugles, les pianistes sourds. Ils sont sourds eux-mêmes, mais ils ne sont certainement pas aveugles. Ils regardent les corps qui se meuvent sur scène.

Nous n'en sommes pas encore là. En tout cas moi, je n'y suis pas encore. J'ai trois ans et je ne parle toujours pas ; par conséquent, je ne peux dire à mes parents : « Emmenez-moi dans la Grande salle du Conservatoire. Il y a des grands artistes qui s'y produisent. Dans quarante ans il n'y en aura plus et je n'irai plus au concert. Autant en profiter maintenant, tant qu'il est encore temps. » Je ne dis rien et mes parents s'inquiètent. Ils se demandent même si je ne serais pas sourd ; par hasard. Mais j'entends les assiettes qui tombent et se cassent en mille morceaux. J'entends même les morceaux que la radio joue pour toute la famille. Je ne dis rien, comme s'il n'y avait rien à dire au sujet de ce qui se passe.

Et pourtant, à cette époque-là, on pouvait parler de la cruauté de Staline. On ne pouvait le faire à la maison, sauf si l'on se réfugiait dans la salle de bain en ouvrant tous les robinets pour couvrir les paroles. Je suis né dans une maison qui, même d'après les standards soviétiques, n'avait pas droit à l'existence. Au moment dont je parle, ma famille habitait toujours dans cette maison, dans un appartement communautaire. (Inutile de préciser qu'il n'y avait aucune salle de bain dans cette maison.) On pouvait se parler dans les bois et même dans le parc situé à quelques centaines de mètres de notre maison, mais je ne parlais pas encore, et pour moi, en tout cas, ces discussions n'avaient aucune importance, d'autant que je ne connaissais pas Staline, pas encore. Et encore. Staline était partout et il était impossible d'ignorer sa présence. (Nous sommes en 1950.) Cette présence entrait en moi par les yeux, par les oreilles qui entendaient toutes sortes de slogans où le nom de Staline résonnait plus fort que n'importe quel mot – même plus fort que les mots « communisme », « patrie » et « paix ». Une chose est certaine : Staline et sa gloire ne s'attardaient pas à l'intérieur de ma conscience car je ne me souviens pas de lui lorsque j'essaie de me représenter cette maison et la vie que j'y menais. Je ne me souviens même pas du buste de Staline qui ornait une de nos étagères. Mais je me souviens du moment où mon père a cassé ce buste en mille morceaux. Je l'ai vu et je l'ai entendu.

Comment se fait-il que je garde cet épisode dans ma mémoire ? Pour me rappeler que même mon père qui ne portait dans son cœur ni Staline ni le régime soviétique, était obligé d'avoir un buste de Staline à la maison ; sinon ses collègues auraient pu le dénoncer. Et puis, à ce moment-là j'ai compris une fois pour toutes à quel point les symboles tangibles comptaient dans notre vie. Vous pouvez dire tout ce que vous voulez et votre tête est toujours remplie des

signes barthiens, foucaultiens et ainsi de suite. (Pour une fois, je pourrais aussi écrire le nom de Saussure.) Mais si vous ne confirmez pas vos dires par un symbole tangible – un buste brisé en mille morceaux, par exemple – vos paroles flottent dans l'air sans produire aucun effet ; il en va de même pour les signes qui flottent dans votre tête. Mon père a mis un point sur un i en brisant le buste de Staline. D'ailleurs, je me demande à combien de i il a fourni les points ce jour-là ; à un millier, au bas mot, vu l'importance que Staline jouait dans la vie de n'importe quel citoyen soviétique.

D'ailleurs, à l'annonce de la mort de Staline, mon père a eu un malaise. C'est en le voyant briser le buste de Staline – il l'a fait le jour-même – que j'ai compris qu'il y a des malaises de joie, liés aux larmes de la même espèce. On pleure de joie, on a un infarctus de joie, on meurt de joie. La joie est presque aussi omniprésente que la tristesse. Je ne risque pas mourir de joie ; ni de tristesse d'ailleurs. Je dis et je répète que l'Union Soviétique était la meilleure école de vie que je connaisse. Nous pouvions apprendre beaucoup de choses dans cette école, si on nous laissait en vie. Ce n'est pas la peine d'apprendre quelque chose si vous êtes obligé de mourir le lendemain. Et même si on ne vous oblige pas à mourir dans un camp de concentration, vous risquez de mourir à cause de la fatigue, des châtiments et du manque de nourriture. Vous n'apprenez la vérité absolue que la veille de votre mort. Quel usage pourriez-vous en faire dans l'au-delà ? À qui pourriez-vous en parler ? à Dieu ? Il la connaît ; Il l'a toujours sue. Rien d'étonnant à cela car c'est Lui-même qui l'a rédigée. Aux anges ? Ils la connaissent, eux aussi, sinon ils ne seraient pas des anges. Aux saints ? N'oubliez pas que le Paradis est la meilleure école de vérité absolue.

À cette époque-là – il y a eu beaucoup d'époques dans ma vie – je parlais et je pouvais même dire que Staline était un tyran. Même après sa mort on pouvait commencer à dire du mal de lui car il y avait d'autres dirigeants sur la tribune du Mausolée, et ces dirigeants ne voulaient pas que tout le monde continue à parler de Staline. Je ne disais rien ni à propos de Staline ni au sujet du régime soviétique car, même dans mon enfance, je transposais les paroles et ce que je disais n'avait presque rien à voir avec la soi-disant réalité. Le ciel et les profondeurs de la mer comptaient plus dans ma vie que Staline, Brejnev et tutti quanti. En Union Soviétique on montrait peu de films occidentaux ; ils franchissaient rarement l'obstacle érigé sur leur chemin par notre censure qui voyait partout des habitudes capitalistes et impérialistes, la décadence bourgeoise et la pourriture de toutes sortes. Si, dans les nouvelles télévisées, on s'attardait l'espace d'un instant sur la vie occidentale, c'était pour nous montrer et démontrer qu'il n'y avait que des manifestations dans les rues de Londres et de Paris. Et puis on se tirait dessus et

les cadavres gisaient au sol. Et s'il n'y avait pas de cadavres, la police utilisait du gaz lacrymogène et tout le monde pleurait à chaude larmes – de colère, cette fois.

Et puis, en 1957 ou en 1958, il y a eu une exposition américaine dans le parc au bord duquel je suis né. Je ne suis pas né aux États-Unis ; je ne suis pas né dans le cadre de cette exposition qui nous a tous bouleversés. Un journaliste américain – c'était aussi un communiste américain, une combinaison plutôt rare – a écrit un livre à propos de la révolution d'Octobre. Ce livre s'intitule *Les dix jours qui ont secoué le monde*. Je ne me souviens pas combien de jours a duré l'exposition américaine, mais les moscovites et même les habitants d'autres villes ont été secoués, bouleversés et littéralement aplatis au sol par ce qu'ils voyaient. Ils tombaient à la renverse et gisaient à terre, tandis que les autres visiteurs continuaient à marcher vers les voitures, les chemins de fer, les vêtements, les bijoux. Ils marchaient parfois sur les corps qui gisaient à terre, de sorte que tout cela pouvait nous rappeler les funérailles de Staline au cours desquelles plus de trois mille personnes ont trouvé la mort, piétinées, écrasées. Il n'y a rien à faire : même un événement joyeux s'apparente souvent au règne de Staline ; d'une manière ou d'une autre. Il y a mille et une manières pour nous rappeler Staline et cela aussi s'appelle le temps retrouvé.

Il y avait des gens qui faisaient d'énormes queues pour pouvoir boire du coca-cola. *Chewing gum*, coca-cola. Il y a peu de choses que l'on peut comparer à ce dénominateur commun. Il est si commun que l'on n'a pas vraiment envie de l'utiliser dans son autobiographie, d'autant que moi, je n'ai jamais rien éprouvé envers ces produits de base, sauf un certain dégoût mêlé aux souvenirs de cette exposition qui exposait autant les tares de notre régime que les triomphes de la technologie américaine et de l'American *way of life*. C'est ainsi qu'il faut vivre, me disais-je, mais entre les paroles et les actions il y a un chemin que l'on doit parcourir, sinon on risque de rester au stade des paroles. « La vie américaine est merveilleuse, la nôtre sordide. Que faire ? » Cette question est très russe et elle reflète notre caractère mieux que n'importe quelle autre question, de sorte que nous nous demandons parfois si nous avons besoin d'autres questions. Nous regardons le désordre qui règne dans notre pays et nous nous asseyons quelque part pour ne pas tomber sous l'effet de la fatigue physique et mentale que l'on observe parfois chez ceux qui sont confrontés à une sorte d'infini, à un état associé au prélude de la création du monde. Nous regardons cet état en nous disant que la création n'aura jamais lieu, qu'il est trop tard, que nous sommes damnés sans doute ; une fois pour toutes.

Les habitants du pays où vivaient toujours Pasternak et Akhmatova, Chostakovitch et Tarkovski faisaient la queue pendant deux, trois heures pour boire un verre de coca aux frais de l'oncle Sam. Et pendant des années ils rêvaient, se souvenaient de ce verre de coca en utilisant

à fond leur mémoire volontaire : dans des moments pareils on renonce à sa sœur involontaire car on n'a pas envie d'attendre un moment privilégié, un *chewing gum* qui va parfaitement bien avec un verre de coca. Il ne faut pas nécessairement aller dans le parc où l'exposition s'est déroulée ; et pourtant de nombreuses personnes – ceux qui avaient rendu visite à cette exposition et à ses merveilles – y allaient presque tous les week-ends pour retrouver les mêmes sensations, le même verre de coca. Ils prenaient n'importe quel verre et le remplissait d'un liquide pétillant dont la couleur leur rappelait plus ou moins vaguement celle du coca. Ou ils ne tenaient rien dans leurs mains : ils comptaient sur leur mémoire qui était sans doute capable de restituer le cadre de cette dégustation mémorable. D'ailleurs, si l'on donnait carte blanche à sa mémoire *volontaire*, *opiniâtre*, *résolue*, *délibérée*, *déterminée* et *acharnée*, on pouvait rester à la maison en attendant l'inspiration, la révélation, une visite de l'ange gardien qui était censé veiller sur le bien-être des victimes du régime soviétique. On regardait le ciel en attendant cette visite et aussi un autre verre du coca qui ne pouvait venir que du ciel. C'était un cadeau du ciel, cela tombait du ciel ; cela ne pouvait venir ni de la terre empoisonnée par le maïs de Khrouchtchev ni de nos usines où l'on fabriquait une bière imbuvable.

Moi, je pensais aux rues de New York où les passants n'avaient aucun souci, à en juger par l'expression de leur visage et même par leur démarche. Le gratte-ciel où ma famille habitait n'était pas moins beau que les gratte-ciel newyorkais, mais c'est aujourd'hui que je le pense. Je pense même qu'il est plus beau que l'Empire State Building. Mais je pense toujours que la beauté des immeubles dépend, ne serait-ce qu'en partie, de ce qui les entoure ; et l'entourage de notre gratte-ciel était au-dessous de tout. Seule la place Rouge sauvait la situation, d'autant que nous pouvions toujours en voir une partie. Ce plaisir des yeux n'allait pas durer. Rien ne durait en USSR, sauf les tortures, les humiliations, la misère. La vue de la place Rouge n'a pas résisté aux élans créatifs de nos dirigeants et de leurs architectes. Ils ont décidé de construire le plus grand hôtel du monde dans la capitale du communisme naissant. Par parenthèse, le communisme en Union Soviétique a toujours été naissant. D'après les calculs de Khrouchtchev il aurait dû arriver à maturité en 1980, mais contrairement à toutes les promesses, à toutes les grandes espérances, il est demeuré à l'état embryonnaire. Ou plutôt, c'était un enfant à propos duquel on ne pouvait employer le mot « adorable ». Mais nous aimons les enfants, même s'ils nous mordent et nous giflent, s'ils cassent notre vaisselle et nos vases. Ce sont les enfants et ils ne savent pas ce qu'ils font. Et même s'ils le savent, cela n'a pas d'importance car ce sont des enfants et nous leur pardonnons tout, même les crimes. C'est ainsi qu'une grande partie des soviétiques a vécu pendant plusieurs décennies. Ils caressaient l'enfant qui les détruisait.

Moi, j'étais déjà adolescent et, après mes trois visites à l'exposition américaine, j'avais envie de donner un millier de fessées à cet enfant chez qui je vivais, tout en étant privé de livres, de disques et aussi des nouvelles du monde. À l'instar des intellectuels et d'autres citoyens sceptiques, j'aurais pu écouter les radios étrangères : la voix de l'Amérique, les ondes allemandes. Je ne le faisais pas. Dans une certaine mesure, je restais muet, ce qui semblait rejoindre, ne serait-ce que symboliquement, l'enfance où je m'étais refugié dans le mutisme pendant trois ans et demi. J'entendais sans doute les oiseaux et même les trains – nous habitions tout près d'une gare –, mais je ne parlais pas. D'ailleurs, mes parents n'étaient pas sûrs que j'entendais quelque chose : ils pouvaient croire que j'étais non seulement muet, mais aussi sourd comme un pot. Je me souviens d'un film tchèque où la même situation s'est installée dans une famille où grandissait un garçon, un autre dépositaire de grandes espérances. Ses parents lui parlaient ; il faisait la sourde oreille. À dire vrai, il ne faisait rien, rien du tout. Son oreille ou plutôt ses deux oreilles étaient sourdes et il n'avait pas besoin de faire quoi que ce soit pour les rendre sourdes. D'ailleurs, elles étaient suffisamment sourdes pour le priver de tous les sons possibles et imaginables. Il n'entendait ni les sons destinés aux humains ni ceux dont profitent les chiens et autres animaux, sans que nous nous rendions compte de ce qu'ils éprouvent en écoutant les sons qui nous sont inaccessibles. Un jour, ses parents ont décidé de produire un son que n'importe quel animal ou insecte aurait entendu à quelques mètres de distance. Le père de la famille a pris une cuvette en métal et l'a laissé tomber derrière le dos de son fils. Le fils n'a pas bronché. Les mouches ont quitté la maison et le chien des voisins s'est mit à hurler. Le fils ne bronchait pas.

À un moment donné, excédé par mon mutisme volontaire ou involontaire – je ne sais toujours pas si je ne *voulais* pas parler – mon père a pu jeter quelque chose derrière mon dos pour voir si je réagissais ou non. À ce moment-là, j'aurais pu peut-être dire : « S'il vous plaît, laissez cette cuvette tranquille. Faites-moi plutôt écouter la *Cinquième* de Beethoven ou une mazurka de Chopin. Vous verrez que j'entends la musique mieux que la plupart des gamins qui habitent dans notre maison. » Je n'ai rien dit. J'ai raté une belle occasion de prononcer un petit discours. Grâce à ce discours, mes parents auraient su quelle était ma vocation, de sorte que, au lieu de se poser des questions au sujet de mon avenir, ils auraient pu se dire : « Notre enfant est un musicien-né. Il faut qu'il devienne un pianiste de renom. » Je n'ai rien dit ni à propos de musique ni à propos de littérature. Je ne disais rien en écoutant la radio et aussi ma mère qui jouait quelques extraits de *La Pathétique* et du *Clair de lune*. Elle n'était pas une pianiste professionnelle, mais elle pensait – elle avait tout à fait raison – que la musique doit faire partie de n'importe quelle éducation, qu'elle soit sentimentale ou aristocratique.

Elle jouait et je ne disais toujours rien, comme si ni la musique ni le monde ne me concernaient. Mon père me parlait en allemand, ma mère en français ; je ne répondais toujours pas ni en russe ni dans une langue étrangère. On aurait dit que toutes les langues étaient étrangères à ma nature qui se contentait de son mutisme qui lui allait bien, d'après la même nature, ma nature. C'était un circuit fermé, de sorte que j'étais enfermé en moi-même et cet état de choses continuent jusqu'à ce jour-ci. Les jours, les choses et même les mots changent sans cesse ; moi, je demeure. Et c'est pour cela peut-être que je demeure, que je suis toujours en vie. Beaucoup de mes amis sont soit mortellement malade, soit morts. Moi, je suis plus ou moins immobile et même s'il l'on voulait m'enterrer tout de suite, pour ne pas perdre de temps, on risquerait d'avoir des problèmes. Il est vrai que l'on peut toujours appeler une grue qui pourrait soulever mon piano, mon tabouret et moi-même au-dessus de la vie courante et de toutes les autres vies, qu'elles soient courantes, grimpantes ou rampantes. Je serais au-dessus de tout cela ; je serais une soucoupe volante ou plutôt une coupe volante. Je me remplirai de champagne et je volerai jusqu'à la dernière étoile que personne ne voit car on ne voit que les premières étoiles que l'on peut atteindre si l'on s'enfonce dans un trou blanc ou dans un corridor qui sert de raccourci aux voyageurs interplanétaires. Mais aucun corridor, aucun trou ne mènera vers mon étoile, la dernière de toutes. C'est ma seule consolation.

Entre-temps, je me suis mis à parler. Je ne sais pas pourquoi je l'ai fait. Je crois que mes parents ne sont pas tout à fait en dehors de ce coup. À un moment donné, ils ont dû se dire ceci : « Il a entendu la cuvette que j'ai jetée, a dit mon père.

- Tout le monde l'a entendue, a dit ma mère.

- Même les morts ?

- Oui, a dit ma mère. (Je suis sûr que mon père l'a entendu. Il avait l'oreille fine.)

- D'accord, d'accord. En tout cas, notre fils l'a entendue. Il a tressailli. Il a regardé dans la direction de la cuvette.

- Oui, a dit ma mère.

- Donc, il entend tout. Il a peut-être l'oreille absolue.

- Sans doute, a dit ma mère.

- Mais il n'a pas l'air d'aimer la musique.

- Cela viendra, a dit ma mère, J'en suis sûre.

- Moi, je n'en suis pas si sûr que ça, a dit mon père. En tout cas, il n'aime pas Beethoven.

- Il n'aime peut-être pas mon interprétation de Beethoven, a dit ma mère.

- Ne soie pas modeste, ma chérie.

- Il faut que notre fils se mette au piano.

- Il a peut-être peur de ses dimensions. Les pianos sont trop grands pour lui. Je lui achèterai un violon. »

Je suis sûr qu'au moment où mon père a décidé de m'acheter un petit violon, je ne parlais pas encore ; sinon je lui aurais dit que cela ne valait pas la peine. Une fois de plus, je n'ai rien dit et un jour j'ai vu un tout petit violon dans les mains de mon père. C'est aujourd'hui que je sais qu'il s'agissait d'un tout petit violon : j'en ai vu pas mal au cours de ma vie. À cette époque-là – ou ce jour-là, plutôt – je n'en savais rien. Je voyais une chose qu'un mot accompagnait, comme si cette chose ne pouvait exister sans ce mot ; comme si elle aurait disparu, si mon père avait cessé de répéter « violon, violon, violon ». Il voulait que je comprenne qu'il s'agisse d'un violon, d'un instrument de musique et pas d'une commode ou d'une peinture. D'ailleurs, c'est grâce à cette méthode que j'ai appris l'existence du piano. Je voyais ce piano droit et je me cognais contre lui de temps à autre, de sorte que je l'appelais « cognard » à chaque fois que je me cognais contre lui. Il va sans dire que je le faisais mentalement, sans remuer mes lèvres qu'aucun son articulé ne franchissait pour ne pas rompre mon soi-disant vœu du silence. Et puis, un jour mon père a mis sa main droite sur le piano et s'est mis à le caresser tout en disant : « Piano, piano, piano, piano. » A ce moment-là, j'ai compris que je m'étais trompé : le piano ne s'appelait pas « cognard ». D'ailleurs, je crois que j'ai appris le mot « connard » le jour même – le jour où mon père a donné une caresse au piano tout en parlant de lui. Connard. Cela s'adressait à qui ?

Mon père m'a dit entre autres choses que le piano était le meilleur instrument du monde ; en tout cas, il était le plus grand et pouvait remplacer tout un orchestre. Je ne savais pas de quoi mon père parlait et il a lu un point d'interrogation dans mes yeux ; deux points d'interrogation, pour être exact. J'ai dit plus haut – il faut que tout soit toujours plus haut, plus haut, à l'intérieur du ciel – que mon père avait fait ses études à l'Académie des Beaux-arts. Par conséquent, il a fait ce que n'importe quel autre peintre aurait fait à sa place – même Kandinsky, je suppose. Il a pris une feuille de papier et deux minutes plus tard j'ai vu un nombre de gens assis sur une scène ou plutôt à l'intérieur de la feuille sur laquelle se promenait le crayon de mon père. Ces gens tenaient des petits violons et des gros violons ; ces derniers étaient posés par terre et j'en ai conclu qu'ils étaient très lourds. Et puis mon père a pris une autre feuille de papier et, une minute plus tard, j'y ai vu un piano qui ne ressemblait pas tout à fait au nôtre car il ne s'agissait pas d'un piano droit. D'ailleurs, j'ai d'abord pris ce piano pour un accordéon que l'on voyait souvent dans les rues de Moscou : les Russes sont aussi férus de cet instrument que les Français. Toutefois, contrairement à Giscard d'Estaing, Staline ne jouait pas de l'accordéon, mais il savait imitait les mouvements des accordéonistes, si bien que, dans un documentaire, on le voit sur la

tribune du mausolée, souriant et pointant son index vers quelqu'un que l'on ne voit pas : si Staline se donnait la peine de monter sur cette tribune, on ne voyait et on ne montrait plus personne. Staline pointe donc son index vers quelqu'un et ensuite il fait de son mieux pour jouer de l'accordéon en l'air, comme s'il s'agissait d'une harpe éolienne ; ou plutôt d'un accordéon éolien. On n'entend pas les sons de cet instrument fantomatique mais, pour une raison évidente, à chaque fois que je vois cette séquence et les mains de Staline, j'entends l'accent géorgien.

En guise de conclusion, mon père a dit que cette fois, il s'agissait d'un piano à queue qui était un vrai piano, contrairement à celui que nous avions à la maison, dans notre appartement communautaire. « Nous n'avons pas assez de place pour un piano de cette taille, a-t-il ajouté en guise d'excuse. Mais un jour, si tu es sage et studieux, tu auras un vrai piano. » Mon père a pris la feuille où le vrai piano se tenait toujours, comme s'il voulait s'éterniser et rejoindre l'éternité par l'intermédiaire de l'art – à la manière de Proust, inutile de le rappeler. Ensuite, mon père a mis cette feuille dédiée au piano sur la feuille précédente, de sorte que je ne voyais plus ni l'orchestre ni les membres de cet orchestre. Je ne voyais rien à part le vrai piano, un vrai de vrai ; la vérité absolue. Et mon père de raconter un rêve que Franz Liszt avait fait au début de sa vie. Dans ce rêve hypothétique, Liszt voit un piano qui s'installe au milieu d'un orchestre. Le chef le regarde de travers ; les autres aussi. Tout le monde le regarde de travers ; tout le monde l'accable d'insultes et jette quelque chose dans sa direction : archets, violons, violoncelles, flûtes, clarinettes, trompettes, trombones, caisses, castagnettes, gongs, tambours, vibraphones, xylophones. Le piano est blessé ; il est malade, offensé, humilié, presque anéanti. Pour ne pas subir le sort de Jules César, il se retire de la scène et se met à vivre autrement. Il mène sa propre vie qui ne dépend ni des orchestres ni de leur chefs. Il y a un pianiste en face de lui et il fait confiance à ce pianiste. C'est pour cela peut-être que je n'ai plus envie de conduire un orchestre. Tout cela revient au même : vous avez une partition à qui vous essayez de rendre la vie, d'après certains mélomanes. Sans vous, les partitions sont mortes. Non. Il ne s'agit ni de la vérité absolue ni de la vérité partielle : les partitions n'ont pas besoin de vous ; la musique non plus. Et moi, je n'ai pas besoin de devenir chef d'orchestre. J'ai dirigé plusieurs symphonies, au Japon et ailleurs. Pendant tout un temps, cela paraît excitant : les moyens que l'on a à sa disposition s'apparentent à l'univers entier ; surtout si vous diriger du Mahler ou du Wagner. Et puis vous vous rendez compte que tout cela revient au même : piano, orchestre, violon. Plus fort, moins fort, *accelerando*. Une prison vivante. Vous jouez les œuvres des autres, vous essayez de deviner ce que les autres ont ressenti il y a quelque temps. Pour quoi faire ? Savez-vous ce que vous ressentez en ce moment ? Tous ces sentiments étrangers vous traversent le corps. Vous les chérissez, comme s'il s'agissait de vos enfants. Un enfant naît une fois ; ces

enfants-là naissent presque tous les soirs, surtout si vous êtes perfectionniste. Le même programme pendant toute une saison. Une saison en enfer. Les mêmes enfants sortent de votre corps. Vous modifiez légèrement leurs cris et leurs trajectoires. Les sages-femmes changent peut-être. (Un autre piano, un autre orchestre.) Mais les enfants sont toujours les mêmes. Vous avez envie de leur dire : « À quoi bon naître encore une fois ? Une résurrection, un éternel retour ? Cela ne rime à rien, sauf que je dois gagner ma vie. Et je suis sur ma lancée. Et c'est la seule chose que je sache faire dans la vie. Trop tard pour devenir peintre. Je peux écrire un livre au sujet de mes exploits artistiques. Et puis il faut penser au public. J'ai enregistré beaucoup de disques, mais cela ne suffit pas. Il faut que vous me voyiez, que vous voyiez mon corps et que vous sentiez les ondes qu'il produit tout seul et aussi par l'intermédiaire d'un piano, d'un orchestre, d'un violon. Les sons atteignent vos oreilles directement, sans passer par des hauts parleurs et des fils qui font de leur mieux pour déformer ce qu'ils transportent. Vous êtes donc dans une salle de concert et vous jouissez des ondes qui vous pénètrent et caressent votre corps de l'intérieur ; et aussi de l'extérieur. De la foutaise, comme on disait autrefois. Vous restez à la maison et écoutez Busoni, Bruno Walter. Et nous, nous répétons la même chose : mille fois, deux milles fois. Pourquoi ? Parce qu'il faut que nous remplissions notre frigo. Et puis les doigts nous démangent. Et certains d'entre nous pensent qu'il est excitant, exaltant et enivrant de soumettre à sa volonté une centaine de musiciens et un nombre impressionnant de chanteurs. Ces Jules César continuent à s'occuper d'*accelerandi* ; et de répétitions. Pour eux, n'importe quelle œuvre musicale est répétitive. Encore un passage à apprendre, encore une gamme à fignoler. Do, ré, mi, fa, sol, la, si – mon chaton prend un taxi.

Bref, le piano se débrouille tout seul ; comme moi. Il se peut que j'aie senti la solitude foncière du piano au moment où il fallait choisir entre le mutisme et le langage, entre les mathématiques et la poésie, entre la physique et la prose, entre la vie de famille et la vie d'un ours qui ne quitte que rarement sa tanière. J'ai choisi la vie de l'ours, mais il y avait un piano dans ma tanière ; et une bibliothèque. Ils sont toujours avec moi : le piano, ma bibliothèque. Je suis dans ma tanière, dans ma pyramide, dans ma vie privée qui ne dépasse jamais ses limites, même lorsqu'elle va à l'encontre des autres. Elle parle, se réfugie dans le mutisme et se retire, comme si elle n'avait rien d'autre à faire. Elle n'a rien d'autre à faire. Qu'y a-t-il d'autre à faire ? Donner deux cents concerts par an ? écouter les applaudissements ? Je n'écoute pas les applaudissements. Il y en a peut-être, mais les anges n'applaudissent pas. Ils regardent et ne font rien d'autre. Ils ne mettent même pas leur main sur votre épaule. Ils vous regardent.

Nina me laisse un message pour me faire comprendre qu'elle ne pouvait me téléphoner plus tôt. Elle ne parle pas de son mari ; elle dit simplement qu'elle n'était pas là, qu'elle est rentrée plus tard que prévu. Qu'est-ce que l'on prévoit ? On prévoit de grandes retrouvailles, un grand récit, un grand amour qui dure depuis des siècles. Les siècles ne durent pas ; cet amour non plus. Nous ne sommes ni Roméo et Juliette, ni Tristan et Iseult. Au bout d'un certain temps – et ce temps est plutôt incertain car je ne suis pas du tout certain qu'on se verra un jour ou l'autre – elle me dit qu'elle partira à la fin de la semaine ; cette fois pour la Bulgarie. « Vous avez des maisons partout, lui dis-je.

- Oui, nous avons plusieurs maisons et tout ça prend beaucoup de temps.

- La plupart des gens vous envient, je parie, lui dis-je.

- Tu sais, ce n'est pas toujours très agréable. Prenons les Bulgares, par exemple. Ce sont des gens malheureux.

- À l'époque soviétique, ils étaient encore plus malheureux, lui dis-je.

- Non, tu te trompes. Ils étaient plutôt heureux. Ils étaient dans une coquille.

- Ou dans une prison, lui dis-je.

- Ils étaient heureux, me dit-elle. »

Après cet échange de vues, je commence à me poser des questions. Je voulais que l'on se mette d'accord pour une rencontre au cours de laquelle je pourrais me délecter de son corps et de sa voix – *en direct*. Vous regardez une photo, vous écoutez la voix de votre bien-aimée que le téléphone vous offre pendant une heure, pour mettre les choses au mieux. C'est comme si vous écoutiez un disque. Et puis, vous allez au concert et cela s'appelle « *live performance* ». Après le concert, vous rendez visite à votre artiste adorée. Vous êtes enfin dans sa loge ; vous regardez autour de vous et fermez la porte à double tour. À présent vous faites de son corps tout ce que vous voulez. C'est cela la différence entre un enregistrement que vous écoutez à la maison et un concert, une loge, un corps qui bouge et vibre. Cette loge et surtout ce corps dont je rêve depuis quelque temps – un corps déformé par le temps – s'éloigne de moi à la vitesse du son ou plutôt de la voix que j'entends au téléphone. Ce que le temps déforme est parfois plus excitant que les exploits de la nature pure qui se trouve à l'abri du temps. Rien ne se trouve à l'abri du temps, mais vous vous dites que le corps d'un adolescent est pur parce qu'il a atteint les sommets où le temps doit le laisser tranquille. Jusque là il se développait tranquillement, posément pour matérialiser l'idéal de la beauté que l'on associe d'habitude à Narcisse et à la Belle Hélène. À présent le temps commence son travail destructeur et la plupart des amants abandonnent ce corps qu'ils aimaient tendrement. Ce n'est pas juste ; c'est vulgaire sur les bords. Les ravages du temps sont presque aussi sexy que nos idéaux esthétiques qui nous

attendent dans les musées où l'art grec s'expose avec insolence et opulence. Chaque ride est érotique en quelque sorte et le stade où votre excitation se trouve dépend de votre préparation – de votre maturité dans le domaine de l'éros. Pourquoi aimez-vous la jeunesse et rien d'autre ? La vieillesse a ses attraits, ses extases qu'il serait imprudent d'écarter sous prétexte que les rides gâchent tout et que le corps n'est plus le même si vous passez soixante ou soixante-dix ans dans ce monde où seuls la libido et l'amour nous divertissent.

Bref, mon ex-amie – petite ou grande – me parle indirectement de son mari qui est sans doute riche, sinon elle ne l'aurait pas épousé il y a vingt-cinq ans environ. Peu à peu je comprends ce qu'elle veut, mais je veux qu'elle me le dise elle-même. Parfois nous comprenons tout et nous voulons en finir une fois pour toute. Attendons la réponse du monde ; il se peut que cette réponse soit un peu différente de ce que nous pensons, de ce que nous prophétisons. Nous n'avons pas toujours raison et parfois nos prophéties s'avèrent fausses, à côté de la plaque, de sorte que nous nous rendons compte que nous ne savons pas exactement où se trouve cette fameuse plaque. Rien d'étonnant que nous soyons à côté d'elle. Et nous resterons à ses côtés tant que nous serons perdus dans le monde. Et cet état de choses risque de durer assez longtemps. Tout d'un coup – rien n'arrive tout d'un coup – mon ex-amie me dit qu'elle veut me rencontrer pour être déçue ; c'est cela le but de l'opération. « J'ai passé la moitié de ma vie en ta compagnie. Je ne fais que penser à toi. Je suis fatiguée. *Libera me*. » Moi, je suis déjà déçu, de sorte que je n'ai pas besoin de la rencontrer. Je le lui dis gentiment ; elle est déçue à son tour. Tout se solde par une déception, comme d'habitude. Même si vous éprouvez une joie de vivre sans pareille, quelque chose arrive et tout devient du pareil au même. Nina me parle de son mari et je lui dis « au revoir ». Les allemands disent « à réentendre », lorsqu'il s'agit d'une conversation téléphonique.

Je feuillette un livre consacré à l'architecture moderne dont on parle sans arrêt pour se persuader que l'art n'est pas encore mort. Regardez ces courbes, admirez ces conceptions ! Ce bâtiment se tient en l'air grâce à une série de roseaux pensants. Il n'y a ni fondations ni piliers ; il n'y a que des roseaux. Mais ces roseaux sont pensants et grâce à leurs pensées qui répètent sans discontinuer « tiens, tiens, tiens debout, tiens le coup » le bâtiment ne s'écroule pas. Et puis on nous dit que ce bâtiment-ci – et nous ne savons même pas de quel bâtiment il s'agit – s'inscrit dans la nature et en fait partie. Et Notre-Dame de Paris ne s'inscrit pas dans la nature. Aucune cathédrale ne s'inscrit dans la nature. Notre Dame s'inscrit sans doute dans la nature naturante ou naturée ; elle s'inscrit en Dieu, autrement dit. Je tourne autour de Notre-Dame et

cela me suffit. Il n'y a ni courbes ni conceptions. Il y a Notre-Dame de Paris. C'est la présence qui compte. Il n'y a qu'une seule présence ; le reste se rapporte aux courbes.

## ENFANCE, JEUNESSE, VIEILLESSE II

Mon père m'a fait comprendre que le piano était plus important que le violon – pour plusieurs raisons. Et tout d'un coup je me suis dit que les dimensions jouaient un certain rôle dans la vie des humains. Nous habitions dans un gratte-ciel moscovite et les bâtiments qui nous entouraient étaient écrasés en quelque sorte par la grandeur de notre bâtiment que je ne voulais même pas considérer comme un bâtiment. C'était un gratte-ciel – « *néboscriob* » – et il grattait les étoiles ; littéralement, à mon avis. Parfois, au cours de mes promenades qui dessinaient des cercles autour de ma nouvelle demeure, je regardais les étoiles et l'étoile qui se trouvait au sommet de cette maison dont les dimensions et la hauteur m'impressionnent toujours, malgré la distance qui nous sépare aussi bien dans l'espace que dans le temps. J'avais l'impression que l'étoile soviétique – le symbole de nos triomphes et espérances – se frottait contre les étoiles qui ne nous appartenaient pas ; elles appartenaient au cosmos, à l'univers, aux astronomes et autres scientifiques. Mais l'étoile qui appartenait à notre maison n'était pas loin, si bien que nous n'avions pas besoin d'envoyer des vaisseaux spatiaux dans le cosmos pour savoir ce qui se passait dans le reste de notre galaxie et ailleurs : grâce à ma maison, nous savions tout ce qu'il fallait savoir et dont nous avions besoin. Il suffisait donc de vivre dans ce gratte-ciel pour être heureux, immortel, éternel et infini ; aussi infini que le cosmos de Giordano Bruno que je ne connaissais pas à cette époque-là.

Je n'ai jamais touché le violon qui, pendant un certain temps, est resté pendu à un mur ; mais je ne crois pas que ce mur se trouvait dans le gratte-ciel où j'ai vécu vingt-et-un ans. D'après mes calculs, le violon a passé deux ans sur un mur qui faisait partie de la maison – elle ne mérite pas le nom d'immeuble – où je suis né et que les autorités soviétiques ont fait raser quand j'avais cinq ans. Et puis le violon a disparu, de sorte que je ne l'ai jamais revu ni sur un mur ni ailleurs. Je me demande toujours comment sa disparition s'est produite ; comment, dans quelles circonstances. Je ne crois pas qu'on l'ait mis dans le vide-ordures : il y avait un vide-ordures dans le gratte-ciel où, pendant cinq ou six ans, je pouvais admirer la vue de la place Rouge. Et puis on s'est mis à construire le plus grand hôtel du monde juste en face de cette place, si bien que les membres de notre famille ne voyaient que des échafaudages ; et ce pendant trois ou quatre ans. Ensuite les échafaudages ont disparu – comme le violon ; comme si on les avait jetés dans un vide-ordures. Les dirigeants soviétiques étaient férus de cette coutume : on

se met à construire une chose et puis on change d'avis. La manifestation la plus spectaculaire de cette manie a eu lieu à deux ou trois kilomètres de notre maison qui ne grattait pas le ciel, pas encore : cette manifestation – apparition, disparition – date du début des années trente. (Notre gratte-ciel n'a touché les étoiles qu'en 1952.) Il s'agissait d'un Palais du Communisme Triomphant, si je ne me trompe. Pour construire ce monument historique, on a rasé la cathédrale du Christ-Sauveur dont la construction avait été financée par tout le peuple : chaque Russe avait donné un kopeck pour que cette cathédrale se dresse à deux kilomètres de la place Rouge. On la démolit, on essaie de construire un palais communiste à sa place, mais le terrain est marécageux. Alors, on change d'avis et on construit une piscine à la place de la cathédrale et du palais.

Je ne crois pas que mon père a mis le violon dans le vide-ordures : il aimait la musique et respectait les instruments qui la produisaient tant bien que mal. Si l'on jouait mal, la musique était mauvaise ; dans le cas contraire, elle était belle et on pouvait l'écouter vingt-quatre heures sur vingt-quatre. C'est surtout aujourd'hui que le problème se pose ; à cette époque-là – à l'époque où mon enfance et ma jeunesse s'écoulaient paisiblement chez moi et dans les rues de Moscou – on jouait plutôt bien. Il y avait encore de grands chefs d'orchestre. Ils étaient si grands que j'ai résolu de les imiter – d'imiter Furtwängler, par exemple. En Union Soviétique, on avait un tas d'enregistrements qui étaient introuvables à l'Ouest ; pour une fois, mon pays natal était supérieur au reste du monde. Mais cette supériorité n'avait rien à voir avec le communisme naissant ou triomphant, sauf si l'on prétend que la victoire sur Hitler était due à notre régime, pas à notre courage et à nos sacrifices. Bref, il s'agissait d'un butin de guerre : les militaires ont pris les archives de la radio de Berlin pour les emmener à Moscou. Ils ont réussi leur opération et cette victoire de la musique est beaucoup plus importante que toutes les victoires de la musique et de l'art en général auxquelles nous assistons de nos jours. D'ailleurs, je me dis toujours que ces « nos jours » ne sont pas miens. Vous en faites ce que vous voulez ; moi, je n'y participe pas, faisant fi du slogan de Pierre de Coubertin.

Ce violon n'a jamais parlé ; moi, je ne parlais pas encore. Le violon était pendu sur un mur en face de moi ; je le regardais et nous nous taisions tout les deux. Non, ce rite ne se déroulait pas de cette façon : je ne regardais pas le violon en me disant que nous serions toujours silencieux, quoi qu'il arrive. D'ailleurs, je l'ai rarement regardé ; le ciel m'avait l'air plus excitant que ce petit violon, que n'importe quel violon. Le ciel était même plus excitant que le piano, malgré les dimensions imposantes de ce dernier. Et pourtant il s'agissait d'un piano droit. À présent je n'ai plus besoin de regarder le ciel tous les jours. Je n'ai même pas besoin de le voir à l'intérieur de moi-même – dans ma cage thoracique, par exemple. Je l'ai en moi et je le

porte. Si vous participez à quelque chose, vous n'avez pas besoin de parler de cette participation pour faire plaisir à Pierre de Coubertin. Vous portez tout ce à quoi vous participez. Vous le – ou les – portez sur le dos, dans les deux lobes du cerveau, dans tous les muscles de votre cœur ; et dans tous les pleurs de votre âme. Vous pouvez dire que vous portez votre croix ; ou votre étoile. Ou votre comédie de Dante.

Je ne parle toujours pas. D'ailleurs, je me demande si je ne ferais pas mieux de retomber en enfance de ce côté-là. Oui, je retombe en enfance et je n'ai rien contre ce processus. Il est vrai que, pendant un certain temps, je ne sentais plus mon enfance : je m'occupais trop de la maturité. Mais les choses changent aussi bien que les mots. Tout change peut-être, même s'il n'y a pas de fleuves dans les parages. Vous n'avez pas de symboles de changement sous les yeux ; pourtant vous changez imperceptiblement et aussi perceptiblement. (Pour une fois, ne parlons pas de rides. Pour deux fois, trois fois.) Aujourd'hui, je n'ai pas envie de parler, mais je ne sais pas si je n'en avais pas envie à l'âge de trois ans, de deux ans. Il ne s'agissait ni d'envie ni de son absence, d'après mes souvenirs à qui je me fie de temps en temps. Je ne parlais pas, un point c'est tout. Aujourd'hui, je n'en ai pas envie. D'ailleurs, il n'y a personne à qui je pourrais parler. Tant mieux.

Le premier mot que j'ai prononcé n'avait rien à voir ni avec maman ni avec papa. J'ai dit : « agou », et je ne sais toujours pas pourquoi j'ai dis ce mot-ci et pas un autre mot. J'aurais pu dire « aga », par exemple. « Agou » ne signifie rien ni en russe ni dans les autres langues que je connais plus ou moins. « Aga » par contre est une sorte d'acceptation : vous ouvrez les yeux, regardez le monde et prononcez ce mot qui prouve que vous comprenez à quoi vous avez affaire. Vous voyez un état de choses et vous dites : « D'accord, c'est comme ça. Il n'y a rien à faire. Il faut faire avec car je n'ai pas envie de me suicider. Pas aujourd'hui, en tout cas. » Au lieu de prononcer tous ces mots en parlant de toutes ces choses – du suicide, entre autres – vous dites simplement « aga » et vous vous mettez à travailler ; ou vous vous rendormez car vous pensez que votre participation à cet état de choses ne changera rien ni à l'extérieur de votre corps ni dans son for intérieur. Et vous avez sans doute raison : on ne peut changer le monde, quoi que l'on fasse. Même si un nouveau Napoléon voyait le jour aujourd'hui, ce matin, il regarderait autour de lui et dirait : « *Aga*. » Et puis il fermerait les yeux et continuerait à dormir, à mourir, à vivre à l'intérieur de sa tombe qui se trouve, si je ne me trompe, aux Invalides.

Ce qui me préoccupe à présent a trait à l'expression « *amor fati* » car je me dis que je ferais mieux d'aimer mon destin, au lieu de me dire sans arrêt que j'aurais dû naître au XVIIe siècle, au XVIII siècle et même au XIXe siècle. Même il y a cent ans, on pouvait encore vivre avec dignité. À cette époque-là, on n'était pas vraiment obligé d'accepter son destin ; on pouvait

s'en réjouir. Il est vrai que la mort était fidèle au poste, mais on l'oubliait parfois en compagnie de Proust, de Rachmaninov, de Nikisch. À présent on dirait que l'on ne se souvient que de la mort et ce souvenir involontaire et volontaire a peu de choses à voir avec les attentats qui ont lieu un peu partout : les terroristes connaissent bien la géographie et savent utiliser toutes sortes de transports ; même les transports en commun. On est effrayé et on se dit qu'il vaut mieux ne plus aller dans les pays du Maghreb, mais les terroristes nous guettent à Paris, à Bruxelles et partout ailleurs, de sorte qu'il vaut mieux rester chez soi ou plutôt dans sa chambre, barricadé et armé, car le reste de la maison est déjà occupé par les terroristes.

Mais la mort du cerveau humain, la mort à laquelle nous assistons presque tous les jours, est encore plus sinistre que n'importe quel terroriste. Dans ces conditions, l'expression « *amor fati* » ou le mot « aga » sont en mesure de nous apporter leur secours. Nous nous disons que de toute façon le destin est cruel et que cela ne peut être autrement, étant donné la mortalité de notre espèce et, d'une façon générale, de toutes les espèces qui nous entourent. Toutes les espèces – et les espaces – sont mortels et il y a toutes sortes de morts qui nous attendent à tous les coins de rue. Nous pouvons ne plus visiter ces coins, qu'ils soient petits, grands, moyens ou minuscules. Hélas, la mort nous attend même sous les plafonds car des morceaux de ces plafonds – ainsi que les lustres qui y pendent – tombent et nous écrasent avec une désinvolture désarmante.

Le mot « aga » est un peu vulgaire et je ne l'utilise jamais. Mais on n'a pas besoin de le prononcer ; il suffit de le laisser résonner dans le cerveau qui n'est pas encore mort. Il y a une autre solution à laquelle je recours de plus en plus souvent ; et c'est aussi ma façon – une de mes façons – de retomber en enfance. Je répète le mot « agou », intérieurement et extérieurement. Et si l'on me demande ce que cela veut dire et pourquoi je suis tellement attaché à ce mot, je réponds que c'est le premier mot articulé que j'ai prononcé dans ma vie. Les autres mots ne l'étaient pas ; d'ailleurs, je me demande même s'il s'agissait de mots ou de sons, purs et simples. Peu importe – d'après la légende composée par mes parents et surtout par ma grand-mère du côté de ma mère, mon premier mot était « agou ». Je me demande à présent si ce mot avait quelque chose à voir avec le mot français « dégoût ». Ma mère parlait français plus ou moins couramment et j'ai peut-être entendu ce mot à plusieurs reprises, ce qui est bien possible, étant donné qu'il n'était pas difficile de dégoûter ma mère qui trouvait que le monde était terriblement vulgaire. Elle n'allait pas au-delà de cet avis ; elle ne franchissait aucune limite, ce qui explique le fait que ni elle ni mon père n'ont terminé leurs jours en prison. Ma mère ne disait pas : « Ce régime est dégoûtant. Les citoyens soviétiques sont vulgaires et insupportables. Ils sont aussi dégoûtants que le régime. Rien d'étonnant que chaque aspect de notre vie soit

dégoûtant. Que peut-on faire dans un espace empoisonné et dégoûtant ? Comment peut-on y vivre ? »

Non, ma mère ne disait rien de tel, mais je voyais ce genre de discours imprimé sur son visage ; et sur celui de ma grand-mère dont les plaisirs et les jours se limitaient à ma vie, à mon éducation, aux mots que je prononçais extérieurement et intérieurement. Lorsque j'ai enfin prononcé mon premier mot – il sera peut-être mon dernier mot, comme dans un jeu télévisé – elle s'est précipitée dans le jardin où mes parents étaient en train de prendre du thé. (Ce jardin était aussi communautaire que notre appartement, ce qui ne nous empêchait pas de l'utiliser de temps à autre.) Quelques minutes plus tard, mes parents et aussi ma tante, si je ne me trompe, se sont mis à regarder tantôt ma bouche, tantôt ma grand-mère qui m'implorait de répéter le mot que je venais de prononcer. En m'implorant, en me caressant, elle prononçait toutes sortes de diminutifs que ma langue maternelle offre généreusement à tous ceux qui se donnent la peine de l'apprendre. Elle répétait mon premier mot toutes les dix secondes, comme pour me le rappeler ; comme si j'avais pu l'oublier en l'espace de cinq minutes.

Je ne me rappelle pas combien de temps j'ai mis pour faire l'effort surhumain grâce auquel j'ai finalement réussi à articuler ce mot pour la deuxième fois. J'ai donc fini par prononcer ce mot une fois de plus et, d'après les souvenirs de mes parents et de ma grand-mère, je l'ai fait à contrecœur. Tout le monde a entendu ma colère et personne ne m'a plus jamais demandé de prononcer ce mot. Et moi, je l'aurais oublié le jour-même, si la légende familiale qui se rapporte à ce mot ne me le rappelait de temps à autre. Mais lorsque ma grand-mère me le rappelait, elle ne le faisait pas pour me dire que, pendant tout un temps, ni mes parents ni elle-même n'étaient sûrs qu'un jour je parlerais pour communiquer avec mes semblables. Elle s'en souvenait pour me dire que même dans mon enfance on pouvait se rendre compte à quel point j'étais têtu.

Ma mère ne donnait pas libre cours à la libre expression du dégoût que lui inspirait la vie soviétique. Et pourtant, j'en suis sûr, elle prononçait le mot « dégoût » de temps en temps : elle croyait sans doute qu'à part sa mère et mon père, personne ne comprenait de quoi elle parlait et ce qu'elle voulait dire. Au milieu du XXe siècle, peu de gens parlaient français en Russie où la même langue avait résonné et raisonné dans les salons sans discontinuer ; mais c'était un siècle plus tôt et même un demi siècle plutôt, malgré la prépondérance de l'anglais dans certains milieux aristocratiques. D'après mes souvenirs, mes parents n'étaient pas anglophiles. Ma mère adorait la culture et la littérature françaises ; mon père préférait la culture allemande. Il lisait le *Faust* de Goethe et n'aimait pas Dostoïevski à qui il préférait Tolstoï ; de loin. Il me parlait en allemand en espérant que j'apprendrais cette langue dans mon enfance pour pouvoir la parler

couramment et sans accent. Pour quoi faire ? Ma tante du côté de mon père a passé une dizaine d'années en Allemagne de l'Est et, d'après ses dires, presque tout le monde la prenait pour une Allemande. Mais elle ne parlait pas cette langue et les allemands comprenaient tout de suite que la belle femme que l'on pouvait rencontrer dans un tramway, à Berlin de l'Est et à Leipzig, n'était pas leur compatriote. Moi, je détestais les langues étrangères ; j'allais même jusqu'à dire que c'était aux étrangères d'apprendre le russe, de sorte que lorsque ma mère me parlait en français, je lui répondais en russe ou je me bouchais les oreilles, ce qui n'était pas très courtois vis-à-vis de ma mère. D'après mes parents et même ma grand-mère dont l'austérité et les exigences ne connaissaient aucune borne, j'étais plutôt en enfant courtois. Mais les mots étrangers me mettait en rage et je n'y pouvais rien.

J'imagine que même la langue russe ne me plaisait pas car aucune langue ne me plaisait. La musique ne me plaisait pas non plus, mais je crois que mon amour pour la musique a tout de même sa source dans le dégoût que les langues m'inspiraient. Et ce dégoût m'a même détourné de l'expression la plus naturelle de l'amour que j'éprouvais pour mes parents : mon premier mot n'était adressé ni à papa ni à maman. Mon premier mot était plutôt musical ; en tout cas, il ne voulait rien dire. Même aujourd'hui je fais tout pour discréditer et démythifier les langues. Il ne s'agit même plus de déconstruction ; d'après une de mes amies, je m'adonne plutôt à une dislocation en règle. Il est vrai que je disloque tout, même mon enfance. La vie l'a déjà disloquée, si bien que il n'en reste pas grand-chose, et je pourrais la laisser telle quelle – sans la démythifier pour autant. N'importe quelle enfance – n'importe quelle vie, à ce train-là – est un mythe et nous ferions mieux de laisser ces mythes en paix.

Il est vrai que je ne supporte pas les manifestations extrémistes qui entourent la langue que l'on traite de « fasciste », par exemple. Roland Barthes excellait dans ce genre d'extrémisme ; ou dans les extrémismes de tous genres. Je n'aime pas les extrêmes et même le dégoût que j'éprouve envers notre époque n'est pas tout à fait extrémiste car il y a des tendances qui m'ont l'air plutôt sympathiques : tout ce qui est lié aux micro-ceci et micro-cela par exemple. Et puis cette singularité dont on parle sans arrêt et qui nous assure que vers 2014 notre intelligence sera dépassée par celle des robots. Ceux-ci se mettront à nous anéantir pour créer une race supérieure, une série de super-robots. La disparition de l'homme prédite par Foucault me paraît ridicule sur les bords ; d'ailleurs, cela n'a pas beaucoup d'importance car l'homme peut disparaître sans disparaître. C'est peut-être vrai à l'heure actuelle, si tant est que l'on puisse appeler cette heure « actuelle ». Tout se disloque et je n'ai même pas besoin de donner des coups à quoi que ce soit : tout s'écroule tout seul et c'est une tendance plutôt plaisante. À l'instar de Pascal, je n'aime pas cet homme qui est sûr de lui ou de son Dieu. Autrefois, il était tellement

fier de sa construction de Dieu que l'on peut concevoir un malin plaisir qui pousserait le même homme à s'occuper davantage du chaos ; mais pas en jetant des bombes, ce qui serait trop facile, trop primitif. Il faut prendre une pensée et la casser en deux, en trois. Il faut décroiser les pensées qui s'entrecroisent, en oubliant la déconstruction de Derrida. Ce n'est pas la peine de le déconstruire : il le fait lui-même. Il suffit d'acheter ses livres et voir comment ils se désagrègent sous les yeux, sous les doigts.

Je ne veux pas dire par là que tout se désagrège sans arrêt et sans retour. Prenons Tolstoï, par exemple. Son enfance – celle qu'il décrit lui-même – est charmante. Je ne sais pas à quoi elle ressemblait vraiment, et ce dont Tolstoï se souvient n'est peut-être pas un souvenir et n'a rien à voir avec la mémoire. Tout se mélange d'une façon inexplicable, de sorte que la vieillesse n'est pas loin de n'importe quelle enfance. (La mort vous accompagne partout. Vous la portez dans votre attaché-case.) Supposons que vous écriviez vos mémoires à un âge où vous n'avez pas l'air très vieux ; et vous pouvez en conclure que vos pensées sont jeunes, elles aussi. Ce n'est pas vrai : elles vieillissent terriblement dès que vous vous donnez la peine de vous pencher sur votre enfance. Vous créez un espace infranchissable, pour ainsi dire ; et cet espace vous éloigne de vous-même, du temps ordinaire où vous auriez pu vieillir normalement, comme la plupart des gens. Ils ne pensent ni à la durée bergsonienne ni à leur enfance quasi-proustienne. Elles vivent au jour le jour et ne pensent qu'à leurs occupations, de sorte qu'elles vaquent à leurs affaires le matin et l'après-midi ; et le temps marche à leur côté, même si elles se précipitent vers l'argent ou vers la gloire. Si elles le font sans s'enfoncer dans le temps, dans la durée, dans le passé, tout va bien. La mémoire involontaire et celle qui est liée à la volonté régularisent leurs mouvements qui se dirigent vers une multitude de buts sans s'occuper des neiges d'antan. C'est ainsi que l'on vit jusqu'à cent ans.

Au cours de ma vie, j'ai créé beaucoup de cieux sans soleil, sans lune : je n'en ai pas besoin. Ces ciels sont vides et même mon enfance est vide jusqu'à un certain point, et par conséquent je ne peux compter sur ma mémoire qu'en m'appuyant sur une autre enfance – sur celle de Tolstoï, par exemple. À la veille de mon départ de l'Union Soviétique, j'ai brûlé mon journal intime, de sorte qu'aucun document personnel n'est capable de m'aider au cours de mes recherches du temps perdu. D'ailleurs, je ne recherche ni le temps ni sa perte. On peut dire que le temps court à sa perte et, si c'est le cas, je le laisserai courir jusqu'à ce qu'il s'essouffle et tombe quelque part. Je ne cherche ni révélations ni extases ; ni la remontée des souvenir à la surface du présent. Et si un souvenir récalcitrant réussit à faire son apparition dans le cadre de ce récit, je ne ferai rien pour lui permettre de se dénuder entièrement, à l'instar de toutes les madeleines possibles et imaginables. Ces madeleines sont plutôt pénibles et je n'en veux pas,

un point c'est tout. Supposons que l'on vous montre une madeleine ; ou Madeleine, une belle femme. Vous voulez goûter les deux à la fois ou à quelques minutes d'intervalle, mais on vous dit : « Elles sont là. Regardez, c'est tout ce que l'on vous permet de faire. Bas les pattes ! » Vos pattes sont en bas et vous êtes malheureux.

Je prends donc appui sur l'autobiographie de Tolstoï. Je n'arrive pas à me débrouiller tout seul dans le domaine des souvenirs, surtout s'il s'agit de mon enfance. Dès que je me concentre sur lui, je vois une multitude des cieux vides, comme je l'ai dit plus haut. Ces cieux sont un peu partout : en haut, en bas, à droite, à gauche et même au milieu, comme pour rendre hommage à la voie moyenne de Bouddha et d'Aristote. Par ailleurs, je ne rends aucun hommage à Tolstoï lorsque j'ouvre son autobiographie à la recherche des points d'appui : je ne fais qu'ouvrir un livre, quitte à le fermer aussitôt. Je pensais que Tolstoï commençait par les souvenirs liés à son berceau ou même à la poitrine de sa nourrice. D'ailleurs, je ne sais qui l'a nourri ni comment. Je ne sais pas qui nourrissait Tolstoï à cette époque-là. Je sais que quelqu'un le nourrissait et cela suffit peut-être, étant donné que je n'ai pas l'intention de parler des seins de la femme qui s'est occupée de ma survie, de mon bien-être. Passons.

Tolstoï a dix ans lorsque ses mémoires se donnent la peine de prendre leur essor. J'ai commencé plus tôt, malgré les trous que ma mémoire exhibe sans arrêt. J'ai parlé du ciel et des arbres qui m'empêchaient de jouir du vide. Il faut préciser que ce vide n'a rien à voir ni avec le néant de Heidegger ni avec aucun autre néant : je ne me suis jamais intéressé au yoga. Si, j'ai lu quelques livres à ce sujet, mais je ne me suis jamais donné la peine d'imiter les lotus et de dormir sur des mandalas ; ou de dire « agou » ou « abou », en regardant un mantra. Lors de mon voyage en Inde, j'ai passé quelques jours chez un ami polonais qui travaillait à l'ambassade belge. Je lui ai fait part de mon intention d'aller à Abou, si mes souvenirs sont exacts. Je crois que cette ville porte ce nom, et qu'elle le porte toujours, malgré les tremblements de terre et autres horreurs naturelles et surnaturelles. Mon ami m'a dit, en guise de réponse : « Tu n'iras pas à Abou parce que tu seras à bout. » Je serais ravi si je pouvais limiter mon récit à quelques jeux de mots de ce genre.

Cela ne veut pas dire que j'aimerais être à bout. Non, pas du tout. Il est agréable de prendre appui sur Tolstoï. Il va sans dire que je parle de son autobiographie et pas de *La mort d'Ivan Ilitch*. Non, non : je n'ai pas envie de tomber d'une échelle. Seigneur, mon Dieu Tout-Puissant ! Permettez-moi de mourir autrement ! Je ne Vous demande pas une mort-surprise : je ne suis pas Jules César. Je n'aimerais pas non plus mourir sur un champ de bataille. Pas de Borodino ; pas de Waterloo non plus. Par parenthèse, hier après-midi, j'y suis allé avec des amis. Non, non et renon. Faites ce que Vous voulez, Seigneur ! Comme d'habitude. Mais je Vous en supplie :

épargnez-moi la mort d'Ivan Ilitch. Je n'aime pas les échelles. Je n'aime pas la tour de Babel non plus, je Vous assure. Je n'aime pas les chutes des corps, comme disait Galilée. Je n'aime pas les cancers, quel que soit leur genre. À vous de jouer, *mein Gott*, comme disait Tolstoï dans son enfance, lorsqu'il s'adressait à son gouverneur allemand dont le nom était Karl Ivanovitch. Ivan Ilitch, Karl Ivanovitch. »

Tolstoï nous dit que Karl Ivanovitch était à la fois gentil et méchant. Il était capable d'interrompre le sommeil profond du jeune comte qui voulait continuer à dormir pour faire encore un rêve, encore un cauchemar. Tolstoï ne s'intéressait pas tant que cela aux rêves, si je ne me trompe, si je ne prends mon propre rêve pour la réalité. Dans ce rêve que je suis en train de faire, je vois Tolstoï dans les champs, parmi les paysans. Il fauche tout ce qu'il peut faucher et les paysans sourient en le regardant parce qu'il ne fauche pas normalement ; en tout cas, les paysans ne fauchent pas comme cela. D'abord, ils crachent sur les paumes de leurs mains ; ensuite, ils prononcent quelques jurons qui se rapportent à la mère de leur ami ou de leur voisin. Et ils ne disent pas qu'ils aiment cette mère ; ils disent qu'ils ont déjà fait l'amour avec elle à plusieurs reprises. Tolstoï ne dit rien de tout cela ; il essaie simplement de tenir et manipuler la faux à la manière de ses paysans qui ont de mauvaises manières. Au lieu de leur apprendre les belles manières, Tolstoï les imite au point de jurer en leur présence. Il pense que de cette façon il pourra s'approcher des paysans et de leur mentalité, au lieu de quoi il s'éloigne d'eux à la vitesse de la lumière, comme on dit. Il s'éloigne aussi de ses proches et d'autres aristocrates – à la même vitesse. En tout cas, il s'éloigne du monde à la vitesse du son, ce qui est assez grave. Il s'éloigne de l'église, par exemple ; et celle-ci ne lui a toujours pas pardonné.

Karl Ivanovitch portait soit une casquette, soit une toque, soit un calot, soit un képi. Il me rappelle – c'est ainsi que je me sers du livre de Tolstoï – un de mes professeurs qui portait la même chose ou quelque chose de différent sur sa tête à lui. Même en été, Karl Ivanovitch avait froid, et il ne voulait pas que sa tête s'enrhume ; autrement dit, il ne voulait pas que sa tête attrape un rhume de cerveau. Notre professeur n'avait ni chaud ni froid. Éxposé à la canicule, il pouvait avoir très chaud, mais il n'enlevait jamais son calot ou sa toque ; en d'autres termes, il avait le culot de porter cette chose même en présence des femmes, même en présence de notre directrice qui était en outre sa supérieure. Pourquoi ? C'est la question que nous nous posions, mes camarades et moi. Parfois, ce genre de question stupide et superflue est plus important que la fameuse question d'Hamlet qui n'a pas de réponse, comme la plupart des questions sérieuses. Dès que l'on se met à se poser des questions sérieuses, on ennoblit l'image de la vie en lui attribuant quelque chose qu'elle n'a pas : la noblesse. À ces moments-là, on prend la vie au

sérieux et elle n'est pas vraiment sérieuse, tout compte fait. Elle n'est pas légère non plus, mais il vaut mieux la prendre à la légère, sinon bonjours les dégâts et surtout les larmes.

Nous sommes entourés des morts dans tous les sens du terme, et si nous prenons la mort au sérieux, nous nous sentons obligés de pleurer tout le temps pour nous lamenter et rendre hommage à ceux qui s'en vont ou sont déjà dans leur tombe. Nous oublions les tombes et disons aux mourants : « Tout va bien. Vous jouerez au football d'ici une semaine. » C'est ainsi que nous combattons la peur de la mort. Notre professeur la combattait à sa façon ; en tout cas, c'est ce que nous nous disions. Nous pensions ceci : « Il a peur que la mort ne lui tombe sur la tête, qu'elle ne l'écrase. C'est pour ça qu'il porte sa *tubétéïka*. Comme si elle pouvait la protéger contre la mort. » Une fois la réflexion terminée, nous riions à gorge déployée. Il n'empêche que nous voulions savoir pourquoi il ne se séparait jamais de sa *tubétéïka*. Et lorsque la radio nous disait que la température ambiante allait monter pour atteindre un nouveau record national, nous nous réjouissions parce que nous étions sûrs que notre professeur serait incapable de supporter cette nouvelle épreuve. Autrement dit, nous pensions qu'il enlèverait enfin cette chose multicolore et, après avoir sorti un mouchoir de sa poche, essuierait le sommet de sa tête ; ou sa couronne, comme disent les Anglais. D'ailleurs, nous étions sûrs qu'il était chauve, si bien que nous nous disions qu'il essuierait sa calvitie, plutôt que sa couronne. Mais notre professeur était beaucoup plus costaud et résistant que nous-mêmes. Je ne sais pas s'il s'agissait d'un ancien combattant – il en avait beaucoup autour de nous dans les années soixante –, mais il était en mesure de résister à toutes les épreuves ; en tout cas, dans le domaine de coiffure.

Je l'ai revu à la veille du XXIe siècle; c'est ainsi que je parle de ma vieillesse ou de ma maturité. Je n'ai brûlé ni les ponts ni les vaisseaux et grâce à leur concours je peux voyager dans le temps sans atteindre les époques par trop lointaines ; de sorte que je ne vois ni dinosaures ni hivers nucléaires. Je marche sur un de ces ponts et je tombe sur mon professeur et sa coiffure. D'ailleurs, s'il était vraiment chauve, il n'aurait besoin ni de coiffure ni de coiffeur, mais ce sont-là des réflexions plutôt oiseuses ; comme tout le reste, d'ailleurs. Même si je parle sérieusement de mon ancien professeur qui était formidable, par ailleurs, je tiens des propos oiseux. Personne n'a envie de savoir s'il portait quelque chose sur la tête ou non ; s'il enlevait quelque chose ou n'enlevait rien du tout. Personne ne s'intéresse même à ce qu'il nous enseignait. Et pourtant c'est grâce à lui que j'ai compris l'importance de Bach dans l'histoire de la musique. Je me rappelle qu'en parlant de Mendelssohn, il disait : « Un très bon compositeur. Il occupe une place privilégiée dans le contexte de ma vie parce que c'est lui qui a ouvert les yeux ou plutôt les oreilles du monde sur la musique de Bach. Et celle de Mozart. Tôt ou tard le monde aurait découvert Jean-Sébastien Bach, mais ça aurait pu être trop tard pour

Mozart. C'est grâce à Mendelssohn que nous admirons le final de *Jupiter* et l'*Adagio et fugue en do-mineur*. » Quoi qu'il en soit, j'aime beaucoup Mendelssohn, et j'ai envie de reprendre ces *Chants sans paroles* que je jouais il y a une vingtaine d'années. Encore un pont ou un vaisseau.

Si l'on continue à lire Tolstoï, on tombe sur des chevaux et c'est à ce moment-là que j'arrête de le lire. J'aime beaucoup les chevaux et je suis même d'accord avec Swift qui croit qu'ils sont plus intelligents que les hommes, mais je n'aime pas les relations que j'ai toujours entretenues avec eux et que ma mémoire étale devant moi dès que je vois un cheval ou lit une œuvre où Tolstoï parle des chevaux sans arrêt, malgré toutes les chutes qu'il a subies avec leur concours. Moi, je ne suis jamais tombé d'un cheval pour la bonne raison que je n'ai pas l'habitude de me promener sur les dos des animaux. Une fois – je devais avoir trois ans – mes parents m'ont mis sur le dos d'un poney. Je crois que je ne parlais pas à cette époque-là, sinon j'aurais supplié mes parents de ne pas le faire. Ils m'ont mis sur le dos de cet animal charmant et quelques jours plus tard, ils m'ont montré une photo où l'on ne voit que ma peur, mon angoisse, ma crainte et mon tremblement. On lit même la mort sur mon visage ; et pourtant je ne suis pas sûr qu'à cette époque-là je connaissais la mort, ne serait-ce que par ouï-dire. Au début du *Docteur Jivago* – je n'aime pas du tout ce roman – le jeune protagoniste assiste à l'enterrement de son père ou de sa mère ou de sa tante ou de son oncle. C'est plutôt touchant parce que nous avons droit à une description de la nature qui a l'air de participer à cet enterrement par l'intermédiaire du vent, des feuilles mortes. D'ailleurs, il se peut que cet enterrement ait eu lieu en plein été, mais j'ai envie de croire que la mort des feuilles a pris part au rituel pour donner le coup d'envoi aux élans poétiques du jeune héros. Moi, je n'ai assisté à aucun enterrement dans ma petite enfance. J'ai vu le ciel vide : pas d'étoiles, pas de feuilles mortes. La mort était là pourtant ; elle n'a besoin ni de feuilles mortes ni de cercueils pour être là.

Puisque je parle de Tolstoï, de la mort et du ciel, j'aimerais en profiter pour préciser que ce que j'ai ressenti en regardant le ciel pour la première fois n'a rien à voir avec les réflexions du prince Andreï après la bataille d'Austerlitz. « Ah, oh ciel ! Pourquoi n'ai-je jamais fait attention à toi ? C'est comme si je te regardais pour la première fois. » Moi, j'ai vu le ciel *pour la première fois* et par conséquent je ne pouvais me reprocher aucun manque d'attention à ce sujet. Ce n'est pas la beauté du ciel qui m'a frappé ; c'est le vide. Il n'y avait personne dans le ciel que j'ai vu ; rien, ni personne. Pas de nuages, pas d'étoiles, pas de soleil. Il n'y avait pas d'humains non plus. On en voit pas mal dans les tableaux de Chagall et de Magritte, de sorte que l'on pourrait en conclure que les hommes et les femmes se promènent souvent dans le ciel,

surtout s'ils sont las de la terre, de sa surface ; de ces pierres sur lesquelles on trébuche, etc. Il faut préciser que les personnages de Magritte ne *volent* pas dans le ciel ; ils s'y promènent, à la différence de Natacha Rostova qui avait envie de *voler*. À mon avis, il est beaucoup plus agréable de *se promener* dans le ciel, et je crois même que les saints s'y promènent et qu'ils n'ont pas d'ailes. C'est encombrant, les ailes. Et puis on est censé les battre. Si c'est le cas, au ciel on doit se sentir épuisé tout le temps ; à tout bout de champ.

On chasse beaucoup dans les œuvres de Tolstoï. Comme il était réaliste et même hyperréaliste, il se disait qu'il devait écrire à propos de ce qu'il voyait autour de lui, au-dessus de lui et en-dessous de lui : le cheval sur lequel il galopait d'un bout à l'autre des ses terres. D'ailleurs, je me demande s'il a vu le ciel d'Austerlitz. Il s'est sans doute rendu à Austerlitz pour décrire la bataille avec force détails, mais de toute façon il n'avait pas vu le ciel au moment où Napoléon avait aperçu le beau corps du prince Andreï. Par conséquent, sa description du ciel que le prince blessé admire et qu'une fois guéri et rétabli, il oublie complément, n'est ni réaliste ni hyperréaliste. Elle n'est même pas surréaliste car le prince ne se promène pas dans le ciel. Il se serait sans doute permis d'effectuer cette promenade s'il avait vu quelques tableaux de Magritte. De cette façon, il aurait pu échapper à toutes ses blessures. On voit quelques grenadiers avec leur fusil et on monte au ciel. Ils lèvent leur fusil, mais on est déjà très loin. On se confond avec les nuages, de sorte que les grenadiers se demandent s'il s'agit d'un nuage et d'un officier russe. Ils se disent qu'il n'y a que des nuages dans le ciel car les hommes ne volent pas. Les grenadiers non plus, ils n'ont pas vu les tableaux de Magritte. Et ils ne connaissent pas Natacha Rostova.

Moi, je n'ai jamais eu envie de voler ; ni de me promener dans le ciel. Le ciel est avec moi, autour de moi, si bien que je peux affirmer que je me suis toujours promené dans le ciel et pas sur la terre. Certes, je trébuche assez souvent au cours de mes promenades, et un jour j'ai même déchiré un pantalon en marchant dans les bois à Versailles. C'est pour cela que je préfère prendre l'air sur l'asphalte, même si elle est moins romantique que les sentiers qui bifurquent dans une forêt et ne mènent nulle part. Une fois de plus, j'aimerais donner des précisions au sujet de mon ciel. Oui, il s'agit de mon ciel, à moi, qui a peu de choses en commun avec le chouchou des astronomes et des mystiques. Mon ciel est vide et il n'y a personne dans ce ciel : ni Magritte avec ses tableaux ni Dieu accompagné d'une cohorte d'anges n'y habitent. Ce qui ne veut pas dire que Dieu n'est nulle part. Il est plutôt un cercle dont le centre est partout et la circonférence nulle part. Je ne sais pas pourquoi cette définition de Dieu continue à ravir tant de personnes. À mon avis, il suffit de dire qu'Il est partout ; et il vaut mieux ne pas parler de la circonférence, d'autant qu'il peut y avoir une circonférence quelque part. Einstein pense que

Dieu ne joue pas aux dés. Je pense que Dieu ne disperse pas Ses efforts. *He doesn't spread Himself thin*, comme disent les physiciens anglais. Lorsque j'emploie cette expression, j'imagine une tartine que je suis en train de beurrer. Il ne faut pas qu'il y ait trop peu de beurre sur cette tartine : ce ne serait pas bon. Mais si la couche de beurre est trop épaisse, je risque d'avoir des problèmes du côté du cholestérol. Cette vision n'est pas tout à fait juste : le trop-plein de Dieu n'existe pas. Et les problèmes de santé disparaissent, si vous vous retirez du monde et vous mettez à sucer des cailloux au milieu d'un désert.

Pour en revenir à Tolstoï, à ses hobbies et ses lubies, je ne suis allé à la chasse que deux fois – en compagnie de mon père. Je veux dire par là que je n'ai jamais chassé tout seul ; je n'ai jamais chassé ni tout seul ni en compagnie de qui que ce soit. Par conséquent les films qui nous montrent les rois et leurs fusils ne déclenchent aucune réaction dans mon cerveau. Je pourrais me souvenir de ces deux chasses auxquelles j'ai assisté en tant qu'observateur ; mais je n'ai aucune intention de m'en souvenir. C'est un refus volontaire du concours de la mémoire volontaire et aussi de son homologue involontaire. Mon père levait son fusil et tirait à droite et à gauche. Moi, je me bouchais les oreilles et j'essayais de m'enfuir le plus loin possible. Ces petites courses étaient bonnes pour ma santé, sauf que je trébuchais et tombais de temps en temps : comme d'habitude, il y avait des racines partout. Bref, je n'aimais pas la chasse, malgré la générosité de mon père qui m'a permis de prendre son fusil, à condition de ne pas tirer pour ne pas tuer un de ces personnages qui périssent derrière les arbres dans les films et certaines nouvelles. Pendant quelques secondes, le poids du fusil a poussé mon corps vers une flaque. Pour ne pas tomber une fois de plus, je l'ai rendu à mon père. Plus jamais je n'ai touché une arme à feu.

Même si mon père avait continué à aller à la chasse, je ne l'aurais pas accompagné pendant ses promenades dans les bois où les lièvres l'attendaient avec un effroi bien compréhensible. D'ailleurs, je crois qu'il ne m'aurait même pas demandé d'être à ses côtés pendant les massacres. Ni mon père ni ma mère n'étaient psychologues, mais on n'avait besoin de connaître ni la psychologie ni la psychanalyse pour comprendre que j'avais horreur de cette tuerie légale et royale. Heureusement que mon père y a renoncé sans rejoindre Brigitte Bardot et autres défenseurs des droits des animaux. Il ne l'a pas fait non plus après une conversation avec un jaïn, mais, une fois de plus, le chemin vers la vérité n'a pas d'importance, comme je le dis d'habitude en parlant des concerts et des répétitions. C'est le résultat qui compte et peu importe ce que vous faites avant le concert et comment se déroulent vos répétitions, sous quelles auspices. Vous êtes sur scène et le compositeur salue votre interprétation de ses œuvres, votre pénétration dans les tréfonds de sa musique. Peu importe ce que pensent les organisateurs qui

ne pensent qu'aux recettes. Ils téléphonent à leurs secrétaires et leur posent la question classique: « La salle est pleine ? » « Non », répondent les secrétaires et les organisateurs restent à la maison, de sorte qu'ils n'entendent pas les applaudissements du compositeur et des anges. C'est pour cela que la musique bat en retraite depuis une trentaine d'années.

Mon père a blessé un lièvre et ce dernier a crié comme un être humain. Bouleversé, mon père a renoncé à la chasse une fois pour toutes. J'aurais été bouleversé, moi aussi ; mais j'aurais été encore plus bouleversé si le lièvre avait crié comme un animal. Il a sans doute crié comme un lièvre : il se peut que les lièvres crient comme des humains et qu'ils ne puissent crier autrement. Il se peut aussi que tout le monde ou toutes les créatures crient de la même façon, quelles que soient la tonalité et l'intensité de leurs cris. Dans ce cas, nous n'entendons qu'un cri et rien d'autre – même pas les opéras de Wagner et les symphonies de Mahler. Nous entendons un cri et nous nous disons que Zadkine a eu tort d'attribuer ce cri à une bouche humaine. Il est vrai qu'il pensait aux victimes de la guerre, du nazisme, de l'horreur éternelle dont ni Joyce ni personne d'autre ne nous débarrasseront jamais. Mais le cri dont je parle est sans doute universel – pas seulement parce j'en parle en ces termes, de ce point de vue. Et il se peut que ce cri soit du pareil au même, qu'il soit le même et que même sa tonalité soit la même ; par exemple, ré-mineur. Et pourtant le *Requiem* de Mozart ne crie pas. Il ne se lamente pas non plus. Il constate le fait et il l'accepte.

En revanche, nous allions souvent à la pêche à la ligne, mon père et moi. Il y a des gens qui pensent que l'on peut tuer et manger les poissons sans éprouver le dégoût de soi-même, sans penser aux punitions que n'importe qui peut s'infliger. Vous pensez que vous méritez une punition et qu'il ne faut pas attendre le Jugement dernier pour soulager votre conscience. Vous prenez donc un knout et vous vous flagellez jusqu'à ce que le sang coule à flots de vos blessures volontaires, produites par un knout involontaire. Mais vous pensez que les poissons ne le méritent pas ; les animaux non plus d'ailleurs. Alors, on se demande pourquoi vous vous infligez une telle punition. Parce que, de temps en temps, vous pensez aux jambes de votre voisine. En ce moment, je ne pense certainement pas aux jambes de ma voisine – de Nathalie, pour être précis. Je n'y pense jamais, pour être franc. (Il ne manquerait plus que cela, comme dirait un de mes amis.) Lorsque mes désirs se réveillent, je ne pense jamais à elle ; cela va de soi, comme je le dis, moi. Je ne pense pas non plus à l'autre voisine dont les jambes ne sont pas exceptionnelles, loin de là : même son pantalon trahit leurs imperfections, leurs courbes anti-esthétiques et même anti-géométriques. Non, je pense à des jambes abstraites, si je puis dire ; ou en général. D'ailleurs, il se peut que notre flagellant pense aussi à des jambes d'une façon abstraite, d'autant qu'il n'a pas de voisines, surtout s'il se trouve dans un monastère ou au milieu

d'un désert. Mais il se doit de flageller son corps car n'importe quelle paire de jambes – générale ou non, imaginaire ou non – l'empêche de penser à Dieu sans discontinuer, sans encombre. Et dans ce domaine, les jambes vont de paire avec la poitrine, avec les seins, avec les nichons.

J'aimais la pêche et les poissons que j'arrivais à sortir de l'eau et de la vie ; de l'eau de vie, comme dirait un mauvais joueur de mots. Un jour, dans les Carpates, j'ai attrapé deux truites, triomphant sur mon père qui n'arrivait pas à attraper quoi que ce soit. C'est lui pourtant qui m'a dit qu'il fallait faire très attention : les truites n'aiment ni les ombres ni les lumières. Si vous projetez votre ombre sur la rivière, elles s'éloignent de l'endroit où votre ombre se prélasse à l'aise. Et la lumière du soleil est un peu trop chaude pour les truites et pour n'importe quel poisson, je suppose. Pour une fois, je me laisse aller en disant n'importe quoi parce que je parle dans le vide ; personne ne m'entend. Aucun connaisseur de poissons ne se trouve à mes côtés. Je suis en Touraine, chez l'amie qui a gardé mon chat pendant ma tournée japonaise. Je suis venu ici pour lui rendre visite et récupérer mon chat. C'est une historienne de l'art ; elle connaît la vie de François Ier par cœur. En sa présence, je ne parlerais pas de l'influence que le soleil et l'ombre ont exercée sur la vie du sujet de ses études. Je ne crois pas qu'il passait cette vie sur les plages, dans le Midi de la France ou en Espagne. Et je suis presque sûr qu'il n'exposait pas son corps au soleil sur les bords de la mer Noire. Mais en parlant des poissons, je vois ou plutôt je revois les poissons que j'attrapais en manipulant ma canne à pêche. Au soleil, hors de l'eau, ils ne se sentaient pas à l'aise ; c'est le moins que l'on puisse dire. Je ne parlerais pas de leur mort qui les attendait dans notre voiture et aussi dans notre cuisine.

Tolstoï allait à la chasse, embrassait ses cousines sur les épaules et ratait des lièvres car il s'occupait des fourmis, de leur vie qui allait inspirer ses visions du bonheur communautaire. Les fourmis ont inspiré beaucoup d'utopistes et de communistes. Moi, je reste en dehors de leur influence, à moins que l'on ne prenne en considération ma façon de travailler. Je ne supporte ni les communes ni les communards ; ni français ni russes. J'aime les communions pourtant ; je communie avec moi-même, avec mes auteurs préférés et aussi avec Dieu ; peut-être, peut-être. Je suis presque sûr que n'importe quel prêtre russe me dirait que je ne connais pas Dieu, que je ne connais ni le Dieu orthodoxe ni même le Dieu catholique. J'oublie toujours en quoi consiste la différence entre les orthodoxes et les catholiques, et je ne crois pas que ma vie et même mon salut dépendent de cette différence. Mais n'importe quel prêtre russe doit penser que cette différence joue un rôle primordial dans nos relations avec notre âme et son avenir. Et mon avenir ? Écrire, jouer, écrire. De ce point de vue, je suis une fourmi et j'en suis fier. Il n'est pas bien d'exposer son âme au péché de la fierté qui, d'ailleurs, ne rime pas avec orgueil, mais

j'ajoute tout de suite qu'il s'agit de ma parenté avec des fourmis, pas avec les supermen. Je serai pardonné peut-être.

## MORT-AUX-RATS

Le jardinier n'est pas encore mort et ma mémoire associative me dit que je devrais peut-être utiliser le poison appelé soit mort-aux-jardiniers, soit mort-aux-rats. Je ne dis pas que tous les jardiniers ressemblent aux rats : ce serait injuste et incorrect. Mon jardinier, par exemple, ressemble plutôt à sa petite chienne. On dit d'habitude que les animaux domestiques ressemblent à leurs maîtres, à leurs papas et mamans. C'est sans doute vrai et l'amour est sans doute pour quelque chose dans cette osmose, cet échange de qualités et même de gênes. Le jardinier de mes voisins ressemble à un rat et je ne sais pas si le fait est dû à ce qu'un rat est son animal domestique. Il se peut que les qualités du dernier déteignent sur le premier, de sorte que mon chat pourrait le manger ou en tout cas le tuer, si je me décidais de le lui permettre. Mon chat est très gros et à l'occasion il pourrait tuer un rat pour jouer avec lui en le lançant dans les airs. C'est ce qu'il fait avec les souris, en tout cas ; et parfois, j'assiste à ce jeu en me délectant, malgré l'amour que je porte à tous les animaux sans exception. En fait, je devrais protéger les souris contre l'instinct meurtrier de mon chat, mais je ne le fais pas parce que l'amour que je porte à mon chat me fait oublier les droits des souris qui sont là pour durer, perdurer, persévérer dans leur substance. D'ailleurs, je suis un peu las de cette persévérance chantée par Spinoza. Je suis à moitié endormi dans cette vie, dans son cadre étroit et ridicule. Seul le jardinier de mes voisins est capable de me réveiller. Je ne suis pas d'accord avec Darwin : la vie n'est pas une lutte pour la vie. Mais si l'on ne résiste pas, on s'endort. Le jardinier de mes voisins m'incite à un acte de résistance grâce auquel je continue à vivre et jouir de la vie. C'est agréable de résister à un débile mental et aussi à ses machines, à ses moteurs, à ses ta-ra-ta-ta. De cette façon on lutte contre la technologie, contre les robots qui sont sur le point d'envahir le monde pour triompher des humains ; une fois pour toutes. Non, ce jardinier n'est pas un robot : trop d'honneur, comme disent les Russes. C'est un rat. Et pour une fois il ne s'agit pas d'un rat de bibliothèque.

J'attendais des amis et ils sont venus. Je suis allé les chercher à la gare du Midi pour les emmener chez moi, dans mon coin plus ou moins perdu. Il y a un rat dans ce coin, mais les rats s'installent souvent dans les coins perdus ; ils les préfèrent peut-être aux coins retrouvés. Chemin faisant, je leur décris – à mes amis – la situation qui me réveille, me pousse et repousse vers la vie que j'aurais pu oublier il y a quelque temps, étant donné que ma mémoire n'accomplit

plus sa tâche d'une manière satisfaisante. Jusqu'ici, elle s'est contentée d'oublier les ingrédients de la vie, mais il se peut qu'un jour, elle oublie la vie elle-même. À ce moment-là, je me coucherai par terre et j'écouterai la mort, sa musique, sa non-musique. Y a-t-il des exemples de non-musique dans notre monde ? Certaines pièces de Morton Feldman appartiennent peut-être à cette catégorie musicale. (Et de Webern.) Je n'en sais rien et ce « je n'en sais rien » appartient sans doute à la catégorie du « non-savoir ». Il y a beaucoup de catégories de ce genre : non-vouloir, non-regarder, non-penser, non-prêter-attention. Oui, même si vous continuez à penser – vous n'êtes pas un yogi, autrement dit – vous pouvez au moins éteindre votre attention. Les rats s'affairent autour de vous, mais vous ne prêtez aucune attention à leurs manèges.

Je leur parle de mon rat. (Je parle de mes amis que j'emmène toujours chez moi.) Ils ne veulent pas me croire. Ils disent que des voisins ne se comportent pas de cette façon. En tout cas, ils ne disent pas qu'ils connaissent le premier ministre ; et s'ils le font, ils ne le font pas à tout bout de champ. Et puis mon ami – il est d'origine anglaise – me parle d'une série télévisée ou d'un livre qui parle des voisins et de l'enfer où l'on vit, si l'on a des voisins bruyants et insolents. Je lui parle des haut-parleurs que j'utilise pour contrecarrer et même étouffer dans l'œuf le bruit des broyeuses que j'entends six heures par jour. Mon ami sort son appareil-photo ou sa caméra et dit qu'il aimerait faire un film pour envoyer ce document à un magazine ou à l'auteur de cette série télévisée, si tant est que cette série existe vraiment et que l'on puisse la voir à la télé. Oui, on pourrait consacrer un volet entier à mes haut-parleurs, sans parler de toute cette histoire à laquelle je consacrerais trois séries télévisées au minimum. En tout cas, un roman-fleuve s'impose ou plutôt il s'est déjà imposé. Je n'ai qu'à continuer sur ma lancée qui me propulse le long de mon grand ou grandissime bonhomme de chemin.

Nous arrivons à la maison ; pas d'accident cette fois. Pas trop de bouchons non plus. En fait, nous sommes allés d'abord voir la Grand place. (Je suis toujours à Bruxelles. Pas en ce moment, d'ailleurs.) Nous avons bu quelques bières. Que peut-on faire d'autre en Belgique ? disent certains Français. On peut manger du chocolat, leur réponds-je. Non, c'est méchant et injuste : la Belgique est un pays merveilleux qui gagne à être connu et perd à être méconnu. En tout cas, il ne faut surtout pas le sous-estimer. Hier, j'ai envoyé un email à une amie japonaise ; une très jolie femme qui habite à Tokyo et à Paris. Nous avons voulu nous rencontrer à Tokyo ; cela n'a pas marché. Je lui ai écrit un email pour lui faire savoir que je serai à Paris au début du mois de juillet. Elle m'a répondu en disant qu'elle était au Japon. C'est ainsi que l'on rate des rendez-vous. Vous allez à Tokyo, mais la femme que vous voulez voir à tout prix a pris un avion dans la matinée. Il se peut que ce soit le même matin ou un autre matin : il y en a eu beaucoup dans l'histoire de l'humanité. Même dans ma vie je me suis réveillé un millier de fois

ou une dizaine milliers de fois. Parfois, je me réveille le soir, pour être franc. Je regarde autour de moi et je me demande quelle heure il est dans la région où je me trouve. Je regarde l'heure et je me dis que je pourrais peut-être regarder une vidéo : il est trop tard pour écrire un roman-fleuve et même un récit-ruisseau. Mais la plupart du temps je me réveille au milieu de la matinée ou tout au début de celle-ci ; ou d'une autre matinée. C'est ainsi que le temps s'écoule, passe et disparaît pour toujours.

J'ai écrit ceci à mon amie japonaise : « Nous ne nous sommes vus ni au Japon ni en France. Pourquoi ne pas essayer la Belgique ? N'est-ce pas le seul moyen de conjurer le sort et renverser cette tendance pernicieuse ? Nous pourrions aller à Bruges où se trouvent deux restaurants trois étoiles. Nous pourrions aussi aller à Durbuy que l'on nomme 'la plus petite ville du monde'. Au centre de cette ville, il y a un très bon restaurant qui s'appelle *Le sanglier des Ardennes*. Ou *Le chevreuil des Ardennes*. Ou *La biche des Ardennes*. Peu importe son nom et les noms en général. On y mange bien et c'est ce qui compte en définitive. Le cadre est magnifique : les montagnes, le terrain vallonné, les monuments historiques un peu partout. C'est cela la Wallonie. » (J'ai écris ceci en anglais.) Je me demande ce que cette jolie femme me dira dans son prochain email, si tant est qu'elle se donne la peine de m'écrire encore une fois. Elle dira sans doute qu'elle ne peut loger dans la maison d'un homme qu'elle connaît à peine. Elle fera peut-être une allusion à l'espace – et le temps – qui s'étend entre son âge et le mien. Je ne crois pas qu'elle ira jusqu'à me rappeler ma laideur. En tout cas, elle ne dira pas : « Vous êtes laid, cher ami ; moi, je suis belle. Vous êtes laid, mais vous n'êtes pas bête. Ce n'est donc pas la peine d'espérer qu'un jour je tomberai amoureuse de vous. » Non, elle n'ira pas jusque là ; après tout, elle est japonaise et tous les Japonais sont courtois, à en juger par leurs révérences. Comme disent les Européens et les Américains.

Nous arrivons à bon port et nous dormons jusqu'à six heures du matin. (Je parle de mes amis anglais et français ; pas de mon amie japonaise.) En tout cas, je me réveille à six heures et je me mets au travail. Mes amis dorment encore et j'entends un ronflement plutôt doux ; en tout cas, il n'a rien à voir avec le bruit produit par les machines du jardinier de mes voisins. Mentalement – je n'écris pas encore à ce sujet – je compare ce ronflement à ce bruit-là et je me dis que je n'ai pas encore entendu le jardinier de mes voisins ; pas après mon retour du Japon. Je ne me dis pas que je ne perds rien pour attendre. D'ailleurs, je ne peux pas dire que j'attends le bruit de toutes ces broyeuses : je ne suis pas masochiste et je ne compte pas le devenir ; pas dans l'avenir immédiat, en tout cas. Autrement dit, je ne pressens rien, ce qui veut dire sans doute que je n'ai pas de sixième sens et mon intuition n'a rien appris au cours de mes lectures successives de Bergson.

Mes amis se réveillent et le jardinier fait de même. En fait, il a dû se réveiller plus tôt : il est déjà habillé et son casque cache le quart de sa tête que je n'ai pas envie de voir, d'ailleurs. Je ne sais pas s'il a pris un bain ou non ; et je ne tiens pas à le savoir. Il y a des écrivains qui nous révèlent presque tout de la vie de leurs héros et héroïnes ; et aussi de celle de leurs enfants. Et même s'il s'agit d'une famille nombreuse, nous savons tout ou presque au sujet de chaque enfant, de chaque vieille tante, vieille cousine. Un écrivain de ce genre ou plutôt de cet acabit nous dirait à propos de mon jardinier : « Il s'est levé à sept heures, comme d'habitude. Et il n'a pas l'habitude de prendre un bain. Il est vrai qu'une fois par mois il prend une douche, mais cette fois il ne la prend pas parce que, d'après son agenda, il devra la prendre mercredi en huit. Il se lève, mange un morceau de pain, boit une tasse de café, deux tasses de café, trois tasses de café. Il s'excite et s'approche de sa femme. Cette fois, il décide de lui faire l'amour du côté A. D'après son agenda, le tour du côté B viendra lundi prochain. Ce matin, il s'occupe donc du côté A et sa femme supporte ses caresses – ou plutôt ce qu'il considère comme une série de caresses – sans protester. Et pourtant elle a mal partout, comme si son mari la battait, au lieu de lui faire l'amour et des mamours. D'ailleurs, parfois elle ne sait pas ce qu'il fait de son corps. « Me bat-il ou ne me bat-t-il pas ? » Elle se pose ce genre de questions assez souvent, mais pas ce matin, si étrange que cela paraisse. Ce matin, elle est sûr qu'il la bat ; pour une raison inconnue. Elle se trompe : il lui fait l'amour.

« Ensuite notre jardinier s'habille et se dirige vers le réduit où il garde ses machines. Il a quatre machines et il les utilise toutes tous les jours. Quel que soit le jour, il met en marche toutes ses machines, l'une après l'autre. Parfois, il fait marcher deux machines à la fois pour faire plus de bruit. Il a besoin d'un pied pour manipuler la première ; et la deuxième lui obéit au doigt et à l'œil ou plutôt à la main gauche. Les deux machines marchent de concert sans rien faire ; elles marchent tout simplement, et marchent, et marchent. Leur seul but consiste en ceci : marcher, marcher, marcher, marcher. Faire du bruit, faire du bruit, faire du bruit, faire du bruit. Le but est atteint, mais le jardinier n'arrête pas les moteurs ; il n'arrête pas son élan non plus. Il est déjà lancé et il lance les deux machines à travers le jardin. Elles roulent d'un bout du jardin à l'autre et il court après elles pour ne pas les perdre des yeux. Il ne les perd pas des yeux ; il ne les perd pas du tout. Il ne perd pas son temps non plus. Il continue à casser les oreilles des voisins, et peu à peu il se met à casser leurs nerfs. Quatre heures plus tard, il casse sa croûte ou la croûte de quelqu'un d'autre. D'ailleurs, il ne sait pas exactement ce qu'il casse, mais il casse quelque chose : il en est sûr. « Et ce n'est déjà pas mal », se dit-il. En tout cas, une fois de plus, le but est atteint.

« Dans notre monde, il y a toujours des casse-noisettes, surtout si vous aimez les ballets et la musique de Tchaïkovski. Mais il y a de plus de plus de casseurs en tous genres : casse-croûtes, casse-nerfs, casse-oreilles, casse-yeux, casse-arts. Le jardinier est un casseur professionnel et rien ne résiste à sa cassation, comme il appelle sa démarche. Il est d'origine portugaise et rien d'étonnant qu'il casse la langue française dès qu'il ouvre la bouche. Et il l'ouvre assez souvent parce que, contrairement à ce que l'on peut croire, il est à moitié endormi, quoi qu'il fasse. Il est plein d'énergie ; et pourtant il est presque aussi endormi que la belle et les bois où Carabosse l'a installée. Il est bête dans tous les sens du terme, mais les bêtes dorment aussi, même si elles sont intelligentes. Il ne l'est pas, loin de là, et c'est pour cela peut-être qu'il ne dort qu'à moitié. Il ouvre donc la bouche et baille une fois, deux fois, trois fois. Et à chaque fois qu'il ouvre la bouche, il dit quelque chose en cassant la langue française. On se demande pourquoi il ne s'exprime pas en portugais, dans sa langue maternelle. La réponse est très simple : il ne veut pas casser la langue de son enfance et de son adolescence. Il adore toujours sa mère qui continue à vivre dans un asile quelconque. Et il pense qu'elle ne serait pas contente s'il cassait sa langue maternelle. Il sait qu'il casse tout ce à quoi il touche : c'est le but de son existence. Il préfère donc casser la langue française que sa mère ne parle pas. Par conséquent, elle n'entendra jamais les cassures qu'il inflige à la langue française.

« Il casse une phrase française et un nerf russe car le voisin de ses patrons est d'origine russe. Il baille une fois de plus et prononce encore une phrase qu'il casse, comme d'habitude. Et tout de suite un autre nerf russe se casse en deux. C'est ainsi que cela fonctionne ; c'est automatique à présent. Même si les oreilles russes n'entendent pas ce que le jardinier se dit, tout en baillant, elles se cassent, elles aussi – en deux, en trois, en quatre. Les morceaux d'oreilles jonchent le sol et le jardinier les voit. Il est assez loin de ces morceaux, mais il aime les oreilles des cochons qu'il mange de temps à autre pour ne pas devenir sourd. Un médecin pour qui il tondait les pelouses dans sa jeunesse, lui a dit un jour : 'Si tu veux garder l'oreille fine, il faut que tu manges des oreilles de cochon. N'importe quelles oreilles, en fait. Plus tu en manges, mieux tu entendras le monde.' Le jardinier regarde les morceaux des oreilles du pianiste russe et se dit qu'ils valent plus que des oreilles de cochon parce qu'elles connaissent la musique. Les cochons ne connaissent que les cris stridents qu'ils poussent quand on les traîne vers l'abattoir. Le pianiste russe connaît les sonates de Beethoven ; entre autres. Ses oreilles sont plus fines et le jardinier est un fin gourmet, si étrange que cela paraisse. Il aime les oreilles de cochon, mais il leur préfère les oreilles des pianistes, ce qui prouve que son palais est aussi fin que celui de Brillat-Savarin. Nous ne savons jamais à qui nous avons affaire. Nous voyons

un voyou et pensons qu'il ne vaut rien ni d'un point de vue culturel ni d'un point de vue gastronomique. Et pourtant cette brute mange les oreilles des pianistes russes.

« Le jardinier s'arrête car il pense qu'il y a déjà assez de morceaux à quelques mètres de ses machines. Comme nous le disions plus haut, cette fois il s'agit d'oreilles humaines ; mais il ne s'agit plus d'un casse-croûte. Notre jardinier a une faim de loup ou celle d'un jardinier. Il saute par-dessus la haie qui sépare le jardin de ses patrons – ou plutôt son propre jardin – de celui du pianiste et ramasse les morceaux des oreilles de ce dernier. Il les met dans le panier prévu à cet usage et rentre à la maison. Il pose le panier sur la table de la cuisine et dit à sa femme : 'Tu nous fais une blanquette d'oreilles ?

- Oui, dit sa femme.

- Tu veux que j'apporte aussi quelques nerfs ?

- Oui, je veux bien.

- Sais-tu cuire les nerfs russes ?

- J'en ai l'habitude à présent.

- D'ailleurs, il ne faut pas les cuire. On les mangera comme de la ciboulette.

- D'accord', dit la femme.' »

On peut parler de la stupidité du jardinier et de son obstination obstinée : quoi qu'il fasse, on le voit double. Il est bouché tout court et il est bouché aussi à l'émeri. On peut le comparer à un bouchon qui saute quand on ouvre une bouteille de champagne. On n'a pas envie de le comparer à du champagne, surtout pas ; mais on le compare volontiers aux bouchons de champagne parce que, en ouvrant une bouteille de champagne, on les tourne, on les retourne et ensuite les bouchons sautent, pourvu qu'on fasse en sorte de les laisser sauter. Ils sautent et se heurtent au plafond ; ils se font mal en se cognant contre le plafond. C'est ce qui réjouit celui que le jardinier fait souffrir en faisant marcher toutes ses machines à la fois et à fond. Rien d'étonnant que celui qui se réjouit décide de continuer le lynchage du bouchon ou plutôt du jardinier. Le bouchon, alias le jardinier, comme on dit ou comme on ne dit pas. On peut le dire si l'on veut, et c'est ce qui compte.

Le pianiste russe continue à lancer le bouchon en tous sens, visant tantôt le plafond, tantôt un des murs de son spacieux salon. Le jardinier se cogne contre tous les murs et même toutes les vitres. Le pianiste casse même une de ses vitres et enfonce un éclat dans la chair du jardinier. Et il fait de même avec un autre éclat. Et il fait tout cela avec éclat, cela va sans dire. Ensuite, il donne le bouchon à son chat qui la prend dans sa bouche. Le pianiste russe connaît les dents de son chat, et il connaît aussi ses griffes. Il se réjouit une fois de plus en voyant que son chat sort ses griffes et les enfonce dans le bouchon. Il joue avec le bouchon pendant un quart d'heure,

et le pianiste se dit que son chat doit croire que le jardinier est une souris, rien d'autre, personne d'autre. Il se berce d'illusions, mais le pianiste n'aime pas Balzac, et par conséquent il pense qu'il ne faut pas priver son chat de ses illusions : pas d'illusions perdues, cette fois. Alors, son chat continue à jouer avec le jardinier. Lui aussi, il le lance vers le plafond et le pianiste constate que, cette fois, le jardinier ne se cogne pas contre le plafond. « Peu importe, se dit le pianiste. Les griffes ont déjà accompli leur tâche et ont fait leur devoir. »

Le pianiste attrape le bouchon et l'examine. Il trouve les traces des griffes et se réjouit une fois de plus. Il se dit qu'un des yeux du jardinier est déjà crevé : rien ne résiste aux griffes de son chat, surtout pas les yeux. Quelques secondes plus tard, le pianiste constate que le deuxième œil du jardinier est crevé, lui aussi. Ensuite, le pianiste examine les oreilles du jardinier et sourit une fois de plus. D'ailleurs, on pourrait dire que tout le corps du jardinier est couvert de haillons. « Tant mieux, tant mieux », se dit le pianiste. Et le *cœur* du jardinier ? et son *âme* ? Il est vrai qu'il n'a pas d'âme ; ni de cœur, d'ailleurs. Mais on peut lui offrir un cœur, tant qu'à faire. Et le pianiste ouvre une deuxième bouteille de champagne. Un deuxième bouchon saute et heurte le plafond. Cette fois, il s'agit du cœur du jardinier. Le pianiste l'attrape et le donne en pâture à son chat en espérant que celui-ci n'aura pas sommeil et par conséquent qu'il se mettra à jouer sur le champ. Il a raison : son chat s'en donne à cœur joie et met le cœur du jardinier en lambeaux.

« C'est surréaliste sur les bords », dit mon amie tourangelle. Voici une description *réaliste* de ce qui s'est passé en présence de mes amis. Nous nous installons dans le jardin, ce qui est bien compréhensible, étant donné que le temps est beau et mon jardin aussi. Quand deux beautés se mettent ensemble, il faut tirer avantage de cette conjonction rare et précieuse. Nous le savons et nous le faisons. Nous prenons notre petit déjeuner dans le jardin, non loin de la maison. Nous n'essayons pas de nous installer au fond de mon jardin ; ce n'est pas nécessaire : la partie où nous sommes déjà installés est aussi belle que le reste du jardin et de la maison où j'habite actuellement ; et où, tôt ou tard, je mourrai ; cela va sans dire. Tout d'un coup, nous entendons les moteurs du jardinier. Pour se déplacer, il n'a pas besoin de moteurs : il a deux jambes et la volonté schopenhauerienne pour le faire sans une aide extérieure. (Il est vrai que ce n'est pas la peine d'évoquer Schopenhauer dès qu'on a envie de parler de volonté, mais on le fait quand-même en rendant hommage à l'écriture automatique.) Nous entendons les moteurs et je dis à mes amis : « Je vous l'avais bien dit. »

Le jardinier se met au travail ; je rentre à la maison, je prends deux haut-parleurs, je les mets sur le rebord de la fenêtre, j'ouvre la fenêtre du côté du jardin, je sors les haut-parleurs et je les installe en face du jardin de mes voisins. Je les incline pour que l'acoustique soit parfaite

– mes voisins doivent profiter pleinement de la musique de Varèse –, et je tourne tous les boutons dans le même sens – dans le sens qui s'oriente vers les oreilles de mes voisins, celles de leur jardinier et celles de son épouse. Les ondes sonores se dirigent vers ces oreilles nombreuses et les frappent de plein fouet. Le jardinier porte déjà son casque, de sorte que les ondes frappent les écouteurs et pas les tympans de ses oreilles, mais sa femme entend tout : les moteurs de son mari et aussi la musique technologique d'Edgar Varèse qui aimait les machines, le progrès, les États-Unis, sans parler du bruit de sa propre musique ; sinon, il ne l'aurait pas composée. En tout cas, il ne l'aurait pas fait jouer par de nombreux orchestres – par l'orchestre symphonique de Chicago, entre autres.

Les deux bruits entrent en compétition et je dis à mes amis que Varèse vaincra à la longue et que ce sera une vraie victoire de la musique. Ils ne me croient pas ; ils ont l'impression que le bruit produit par les machines du jardinier est si puissant, si envahissant que rien ne peut le vaincre, sauf la mort. Quelle mort ? Celle du jardinier ou celle des moteurs. (Je me souviens des morceaux de sucre.) Je dis qu'ils se trompent et qu'ils verront que j'ai raison. Les moteurs s'éloignent, reviennent à la charge ; Varèse reste où il est, cloué au sol. Il est littéralement cloué au sol : je ne bouge pas les haut-parleurs et ils ne tombent pas, Dieu soit loué. Je n'aime pas les haut-parleurs qui tombent pour plusieurs raisons. *Primo*, ils risquent de se casser ; *secundo*, le jardinier serait ravi s'ils tombaient et devenaient aussi silencieux que les sphères de Pascal. J'aime Pascal mais pas au point de reproduire ses textes au moyen de mes haut-parleurs.

Le jardinier passe le plus clair de son temps dédié au travail à côté de mon jardin, dans le voisinage de ma maison. Il espère sans doute de triompher sur la musique que certains de mes voisins ne supportent pas. Nathalie, par contre, continue à prétendre qu'elle n'entend rien. Je n'en sais rien : elle ne prétend peut-être rien du tout ; plus maintenant. Mais j'imagine que sa fierté ne lui permet pas de reconnaître qu'un pianiste russe peut perturber sa vie avec sa musique malencontreuse. D'après elle, rien ne peut perturber une vie remplie d'argent à ras bord. C'est le cas de sa vie et l'argent qui la remplit sert de tampon entre ma musique et ses oreilles ; celles-ci demeurent fidèles à la musique de son ego, de sa joie de vivre, comme disent les Français aux moments où ils ne râlent pas.

Mes amis ne craquent pas encore. Ils n'ont pas de boules Quiès à leur disposition, mais la situation les amuse, et mon ami anglais me fait connaître la suite de la série consacrée à l'enfer que représentent les voisins : pas les autres de Sartre. Nos voisins ne sont pas n'importe quels autres. Ce sont nos voisins qui ont des broyeuses et des jardiniers à plein temps. Si vous vous voyez un autre en face de vous et que cet autre est n'importe quel autre, vous jetez un coup d'œil sur son visage, sur ses jambes, sur ses vêtements et vous continuez votre chemin, même

si ce chemin n'a rien à voir avec un bonhomme. Cette rencontre ne vous fait ni chaud ni froid – ni enfer ni paradis, en d'autres termes. Mais si cet autre est assis sur une broyeuse et s'il la met en marche à côté de votre maison et de vos oreilles – celles-ci ne sont pas toujours dans votre maison – vous vous mettez en rage et vous prononcez le mot « enfer » plusieurs fois de suite.

À ma connaissance, Sartre ne parle pas de broyeuses lorsqu'il entame le thème de « l'enfer et l'autre ». Je n'ai pas lu ses œuvres complètes. Je n'ai même pas lu ses œuvres incomplètes, de sorte que je ne l'ai lu ni partiellement ni impartialement. Mais je sais qu'il parle sans arrêt de la liberté, de l'enfer et de l'autre. Pour une fois, l'autre n'est pas Simone de Beauvoir, j'imagine. Je n'en sais rien. Quant à moi, je pense que l'autre n'existe pas. Vous donnez quelques concerts par an, vous gagnez un peu d'argent et l'autre disparaît jusqu' à la fin de l'année : vous n'avez pas besoin de lui. D'ailleurs, je me demande toujours pourquoi ma voisine de l'autre côté ne veut signer aucune pétition, aucune lettre. Pourquoi tient-elle à l'amitié qui la lie à mes voisins de l'autre côté ? Sont-ils des intellectuels qui lui racontent la vie ? Sont-ils des scientifiques ? Lui parlent-ils du cosmos ? Est-ce grâce à eux qu'elle connaîtra un jour le mystère de la vie ? Lui donnent-ils de l'argent ? pour qu'elle ne signe aucune pétition ? Je ne comprends rien dans cette histoire, et pour une fois je ne dis pas que je n'en veux *rien* savoir. Pour une fois, j'aimerais *tout* savoir à propos de quelque chose. Et pour une fois, il ne s'agit pas de la mécanique quantique. C'est beaucoup plus prosaïque que cela. Il s'agit de ma voisine ou plutôt de son envie de garder de bonnes relations avec mes voisins qui n'ont rien à part l'argent et un château de pacotille ; et un jardin de pacotille. Ils n'ont que des pacotilles et des vétilles, et je ne comprends toujours pas pourquoi ma voisine de l'autre côté tient à la fois à ces pacotilles et à ces vétilles.

Donc, l'autre n'existe pas, à moins qu'il n'enfourche une broyeuse et ne s'approche au maximum de mon jardin, de mes oreilles, de mon emploi du temps, de la paix de mon âme. Sa broyeuse s'approche de moi et je lui dis : « Enfer, hors de ma vue, hors de mon ouïe ! » Tantôt l'enfer s'éloigne, tantôt il se rapproche une fois de plus. Comment peut-on vaincre un enfer ? Au moyen d'un autre enfer – tous les mathématiciens le savent. Moins et moins font plus. Mais d'après Pierre Boulez et les responsables de *Deutsche Grammophon*, la musique de Varèse est un *plus*, ne serait-ce que dans le domaine du *profit*. Ou bien perd-on de l'argent quand on joue ou on enregistre sa musique ? Les gens se disent : « Cette musique nous casse les oreilles. » Et la publicité leur répond : « Si le jardinier de vos voisins vous casse les oreilles, la musique de Varèse lui en bouchera un coin. » Les gens achètent le disque en question et tout va bien.

Mes amis tiennent le coup et pourtant la musique de Varèse se trouve et retentit à quelques mètres de leurs oreilles et même de leur âme. Ils sourient et mon ami propose même de danser sous l'accompagnement de cette musique. Je lui dis que c'est une bonne idée car cela démontrerait l'attrait de cette musique, sa beauté intrinsèque. Et même si les gens refusent de croire en sa beauté, en la beauté de la musique qui résonnait dans nos salles de concert au début du XXe siècle, on peut toujours leur dire : « Regardez, nous dansons en écoutant cette musique.

- Mais vous dansez aussi sous la pluie. Nous, nous ne le faisons pas.

- Nous non plus. D'ailleurs, nous n'aimons pas danser. Et nous ne savons pas danser. Mais nos jambes nous emportent loin de nous lorsque nous entendons les sons de la musique de Varèse. Nous n'y pouvons rien, vous savez.

- Dansez, si vous voulez, disent les gens.

- C'est bon pour la santé. Nos médecins nous disent sans arrêt que nous devons bouger le plus possible pour que notre sang circule plus vite, plus régulièrement.

- Nous préférons les valses de Strauss, disent les gens.

- Nous ne savons pas danser la valse, hélas, disons-nous. Mais vous n'avez pas besoin de savoir quoi que ce soit pour danser au son de la musique de Varèse. »

Encore une publicité pour sa musique. Parfois on nous dit : « Mozart n'a pas besoin de publicité. » D'accord, ni Mozart ni Bach ni même Beethoven n'en ont besoin. D'ailleurs, ce n'est pas tout à fait vrai. Je me rappelle que quelqu'un m'a dit un jour : « Nous avons tous besoin de publicité. Un jour, Mercédès a décidé de ne plus en faire. Et bien, les ventes ont chuté. » C'est pour cela que nous parlons de Mozart dès que nos conversations se mettent à rouler sur la musique. Même ma voisine m'a parlé de Mozart, si je ne me trompe. D'abord, elle a dit que je pourrais mettre les *Quatre saisons*, au lieu d'écouter Varèse à longueur de journée. Et puis elle a parlé de Mozart, je crois. Les gens qui ne connaissent pas la musique parlent toujours de Mozart, de sorte qu'on se demande s'ils connaissent d'autres noms dans toute l'histoire de la musique. Bach, peut-être ; ou Beethoven, grâce au film de Kubrick. Pour la même raison, ils connaissent quelques mesures de la *Neuvième*. La publicité est une arme à double tranchant : la plupart de ces gens ont mal au cœur quand ils entendent de la musique, même s'il s'agit de Mozart.

Le jardinier s'arrête et moi, j'arrête Varèse parce que je crois que mes amis commencent à craquer – surtout mon ami anglais. Sa femme continue à tenir le coup, mais je ne crois pas que sa patience puisse durer encore une heure ; ou deux heures. Tout dépend du jardinier de mes voisins. Mon emploi du temps dépend de lui ; et aussi ma santé. Dès que j'entends *sa* musique, je mets le disque de Varèse et mets aussi mes chaussures de marche. Je m'éloigne de

Varèse, malgré le côté gymnaste de sa musique. D'accord, j'en ai profité un peu : mes jambes bougent sans que ma volonté ne leur ordonne quoi que ce soit. Mon corps est lancé, lui aussi. Il va jusqu'au portail et continue sur sa lancée, de sorte que je marche à présent dans la rue en écoutant un CD ; l'autobiographie de Tolstoï, par exemple.

Aujourd'hui, je ne le fais pas : mes amis sont là et je dois m'en occuper. D'ailleurs, je le fais avec plaisir, d'autant que notre conversation devient de plus en plus allègre – sous l'influence de Varèse, sans doute. Mais cette allégresse risque de s'arrêter d'un moment à l'autre – sous l'influence de la même musique. Donc je l'arrête, d'autant que l'on n'entend plus les moteurs du jardinier. Et puis cela recommence ; je parle des moteurs. On dirait que je parle toujours de ces moteurs – ou de moteurs en général. Oui, grâce à ce jardinier, je commence à me rendre compte que notre vie est pleine de moteurs ; qu'il n'y a rien dans notre vie, à part les moteurs. Notre volonté est un moteur ; notre puissance aussi. Que ferions-nous sans nerfs moteurs, sans muscles moteurs ? Et notre histoire ? Que ferait-elle sans ces multiples moteurs ? Elle ne bougerait pas, ce qui serait plutôt bien. Imaginons que nous sommes toujours en Grèce, à l'époque de Périclès. Nous visitons l'Agora et rencontrons Socrate. Il nous parle de la vertu, mais nous disons : « Socrate, tu parles en pure perte. Dans dix siècles, personne ne pensera à ta vertu, à la vertu que tu enseigne aux Athéniens et aux historiens de la philosophie.

- La vertu est éternelle, dit Socrate.

- Comment peux-tu savoir ce qu'il en adviendra dans quelques siècles ? Tu n'es pas un prophète de l'Ancien Testament.

- Je sais que je ne sais rien. La seule chose dont je sois sûr concerne la vertu, son utilité et son éternité.

- Si tu veux que cette vertu perdure, il faut éteindre les moteurs.

- Quoi ?

- Les moteurs de l'histoire. Les moteurs des guerres. Nous n'en voulons pas. Et toi ?

- Héraclites disait…

- Il se trompait. La guerre n'est ni notre père ni notre mère. »

Comme nous le savons tous, il est impossible d'éteindre le moteur de l'histoire qui se meut sur sa lancée et que rien ne peut arrêter. Même si on se dit qu'il n'y aura plus d'histoire, il y aura une histoire de l'absence de l'histoire. Nos jambes et nos pensées bougeront : nous ne serons tout de même pas tous des yogis. Nous tournerons en rond ou autour du pot, mais ces ronds et ce pot seront notre histoire. Nous compterons les ronds : un, deux, trois, quatre, cinq. Et nous décrirons le pot à n'en plus finir. Ce pot sera plus qu'ordinaire, laid, et insupportable. Nous le décrirons avec minutie et transport, comme s'il agissait d'une sculpture de Praxitèle. Il

s'agira plutôt d'une bombe, auquel cas l'histoire continue sa bonne femme de chemin. Oui, l'histoire n'a pas encore connu sa fin, vu le nombre d'attentats et de guerres qui se produisent un peu partout. On détruit un groupe de terroristes, mais avant de mourir, ce groupe donne naissance à un autre groupe ; et on se rend compte que le bébé est beaucoup plus dangereux que ses parents. Alors, on est obligé de conclure un accord avec un ennemi parce que cet ennemi est seul en mesure de détruire le nouveau groupe de terroristes. Puis on assiste à la naissance d'un super-terroriste qui grandit au sein de ce dernier groupe de terroristes. Alors, on se réconcilie avec le groupe en question et on offre même des armes à ce groupe, à condition que ce groupe détruise ce qui germe dans son sein : le super-terroriste, autrement dit. Certains disent qu'il s'agit du surhomme de Nietzsche. Nous savons tous qu'il n'est pas facile de définir ce symbole, de relever son mystère – de le comprendre, autrement dit. Certains disent qu'il s'agit d'Hitler ; les autres prétendent que c'est Beethoven ou Dante. Les autres affirment que c'est un homme, un homme presque ordinaire ; mais, contrairement à l'homme de la rue, il est très doué et c'est pour cela que l'on dit qu'il est un *sur*homme ; ou une sur*femme*. Bref, le groupe de terroristes se fait à l'idée de la suppression de son centre, mais il demande de l'argent ; encore et encore. Et si on lui dit : « On vous a donné plusieurs milliards », ils répondent : « Et les Grecs ? Combien de milliards vous doivent-ils ? Et vous continuez à leur donner des milliards, des dizaines de billions. Comment vous récompensent-ils ? Que font-ils pour vous ? en échange ? Pensez-vous que leur sein est plus vertueux que le nôtre ? Mais ils ne détruisent pas leur sein. Ils y tiennent, à ce qu'il paraît. C'est comme s'il s'agissait d'un sein de leur mère. »

C'est cela notre histoire : négociations, armes, bombes. Nous armons ceux qui nous tueront tôt ou tard. Faut-il nous dire que cela arrivera tôt, très tôt, trop tôt ? Et mon histoire personnelle ? Faut-il vous dire qu'elle dépend, ne serait-ce que partiellement, de ce jardinier ? Mais cela va mieux depuis que j'ai mis en marche mon arme absolue et secrète : Edgar Varèse et sa musique. Et depuis le même moment je me demande comment on peut diriger et jouer cette musique. Les profanes ont raison, ne serait-ce qu'en partie, et c'est peut-être le moment de dire et de répéter que tout est partiel dans le monde ; il n'y a donc rien d'absolu. Cette musique est inécoutable, injouable, insupportable. En fait, on ne peut l'écouter qu'avec le concours des broyeuses et autres outils de jardinage ; ou de n'importe quelles autres machines. Tout ce que l'on leur demande se limite au bruit. S'ils font assez de bruit, on les achète pour pouvoir écouter la musique de Varèse. Ces machines ne font rien ; elles restent au fond du jardin sans rien faire. Et puis on se dit que l'on a envie d'écouter les œuvres de Varèse. On n'a pas vraiment envie de les écouter, mais on veut les comprendre une fois pour toutes. Ou juste une fois, comme on dit en Belgique, en Allemagne et dans les Pays-Bas. Ces œuvres font partie de

la vie ; on ne peut pas le nier, étant donné qu'elles sont jouées par Pierre Boulez et l'orchestre symphonique de Chicago. Deutsche Grammophon les enregistre et les met sur le marché. Et le marché les accepte. Le marché ne les rejette pas sous prétexte de ne pouvoir rentrer dans ses frais. Le marché les garde dans ses tiroirs. Certes, j'ai acheté ce CD pour une bouchée de pain ; même cette bouchée proverbiale coûte plus cher, à mon avis, étant donné que j'ai payé moins d'un euro pour ce CD et la musique qu'il contient. Mais cette musique dormait dans un tiroir de la FNAC, pas dans la rue ; par conséquent, elle mérite tout notre respect.

Alors, nous nous disons qu'il faut l'écouter pour comprendre pourquoi le monde la tolère, la vénère, la joue et l'enregistre, au lieu de jeter tout cela par la fenêtre. On jette un tas de choses par la fenêtre, mais cette musique n'en fait pas partie. Elle demeure dans nos tiroirs, dans nos discothèques ; elle se cache aussi dans notre cerveau qui reflète tant bien que mal ce que l'on appelle « la révolution esthétique du début du XXe siècle ». À cette époque-là on restait bouche bée devant les machines américaines qui faisaient du bruit et créaient le monde. Une machine fait du bruit et un gratte-ciel pousse comme un champignon, de sorte que l'on peut dire que les États-Unis sont une forêt où il y a beaucoup de champignons. Alors, les Français – il s'agit de ceux qui détestent les États-Unis – en parlent à leurs enfants ainsi : « Tu veux savoir un peu plus sur les États-Unis ?

- Oui, papa.
- Ce sont des bois, tu sais.
- Ah bon ?
- Oui, des bois où il y a beaucoup de champignons.
- J'aime les champignons.
- Je sais. Mais il y a champignons et champignons.
- Ah bon ?
- Oui.
- J'aime tous les champignons, papa. Si nous allions aux États-Unis ?
- Pour quoi faire ?
- Pour cueillir des champignons.
- On ne peut pas manger ces champignons-là.
- Pourquoi ?
- Parce qu'ils sont vénéneux, hallucinogènes. »

C'est ce que l'on appelle « l'anti-américanisme primaire ». Il y a peut-être un anti-américanisme secondaire, mais pour le moment seul le morceau intitulé *Amérique* m'intéresse vraiment. Et elle m'intéresse *vraiment*, si vous voyez ce que je veux dire. Je commence à

apprécier cette musique sur le plan *musical*. Depuis quelque temps, je l'apprécie en tant qu' arme secrète dont je révèle le secret à chaque fois que le jardinier de mes voisins se met au travail. À ce moment-là, j'installe mes haut-parleurs, mes beaux parleurs ou mes laids parleurs – cela dépend de vos goûts musicaux – en face de la haie qui me sépare de mes voisins – pas tout à fait, pas tout à fait – et je mets Varèse ou plutôt sa machine en marche. Cela me rappelle un poème pour les enfants que j'ai appris partiellement dans mon enfance ; pour une raison inconnue. Mon père me parlait plutôt de Pouchkine, mais on entendait ce poème un peu partout ; et c'est pour cela sans doute que j'en connais quelques vers qui m'accompagneront jusqu'à mon lit de mort. Les voici : « 'Je n'ai pas de secrets / Écoutez-moi, enfants.' / La réponse de ce papa, / Je la mets dans le livre. » Lorsque je remets Varèse en marche, je me dis que je n'ai plus de secrets. Tout est là ; tout est là.

On ne peut aimer le monde d'aujourd'hui ; et même si l'on aime, on a des réserves vis-à-vis de ce monde. Et lorsqu'on parle du mal qui nous empêche de jouir de la vie, on pense surtout aux terroristes. On ne peut plus aller au Proche-Orient ; on ne peut plus aller nulle part, à part l'Extrême-Orient. Et encore, et encore. Je pense surtout au Japon. J'y suis allé récemment et j'y étais très heureux. Mais cela veut dire quoi ? On peut être heureux, ne serait-ce que partiellement, ne serait-ce qu'une fois, comme on dit en Belgique. Mais une fois n'est pas coutume, de sorte que l'on se dit que le bonheur n'est pas coutumier. C'est plutôt aux corvées que l'on réserve ce terme : les corvées coutumières et quotidiennes. Le bonheur est unefoisien, si je puis dire. Je ne le peux pas. On ne peut rien dire à ce sujet : il nous échappe toujours et partout.

Le jardinier de vos voisins recommence de plus belle ; vous mettez le CD de Varèse et vous ressentez un brin de bonheur. Vous entendez notre monde ; par conséquent, vous vivez pleinement. Pas partiellement, pour une fois. La techno n'est pas votre truc et les jeunes ricanent quand vous quittez les lieux où cette musique retentit à n'en plus finir. Mais vous prenez une éclatante revanche sur les jeunes, s'ils vous offrent une occasion de mettre en marche la Varèse-Machine, comme disait Heinrich Müller à propos d'Hamlet. Vous leur faites écouter du Varèse, après avoir fermé toutes les portes et toutes les fenêtres à double tour. C'est votre tour de ricaner, de triompher sur le temps, de l'espace et de la mort. Mettez Varèse en face de la mort et vous verrez le résultat. En tout cas, le jardinier de mes voisins ne sait plus quoi faire en face de cette musique. Il se démène, s'affaire, met toutes ses machines en marche – à la fois, pour une fois. Rien ne marche en face de cette musique ; tout rend les armes en face de cette arme secrète.

Pendant une dizaine de minutes toutes les machines du monde marchent à fond. Et je comprends enfin cette musique qui nous fait entendre les jardiniers et leurs patrons, leurs

jardins, tous les jardins du monde, tous les matins du monde, tous les mondes où il n'y a que des machines, des robots, des structures éternelles dont le bruit résonne dans nos cerveaux. (C'est pour cela que nous aimons les structuralistes.) C'est l'hymne à la vie et Mozart peut prendre un peu de reste, comme disent les Russes. Ce n'est pas lui qui nous fera aimer la vie d'aujourd'hui qu'il n'a pas entendu, hélas. S'il l'avait entendu, il aurait composé comme Varèse : *Amérique*, *Arcanes*. Plus de Suzanne, plus de comtesses.

Le moment du bonheur ne dure pas : le jardinier ne tient pas le coup. Il a mis toutes ses machines près de la haie ; elles ne faisaient rien à part du bruit. Mais elles ne marchaient pas toutes seules, de sorte qu'il fallait les animer, ranimer, soutenir physiquement et moralement. À la longue, le jardinier rendait les armes, de sorte que l'on n'entendait plus rien, même pas Varèse : j'ai arrêté la musique car mon ami anglais a commencé à craquer. Il connaît le monde de l'autre côté et il ne veut pas changer de côté ; pas pour le moment. J'ai suggéré une promenade à Bruxelles ; mes amis ont accepté ma suggestion avec joie qui avait quelque chose à voir avec la joie de vivre. Avant de partir, j'ai remis ma Varèsemachine en marche. En sortant, nous avons vu la famille du jardinier au grand complet. Tous les membres de cette famille se tenaient devant le portail du soi-disant château. Ils se tenaient ensemble, comme les familles et les amis le font pendant des bombardements. Le jardinier nous a lancé un regard qui en disait long sur ses états d'âme. *Looking daggers*, comme disent les représentants de la perfide Albion. Des poignards dans les yeux.

Il paraît que nous ne serons plus jamais malades. C'est Stephen Hawkins qui le dit. Ou plutôt nous serons guéris de n'importe quelle maladie, quelle que soit sa gravité et sa fatalité. Un médecin qui vient du passé nous dit : « Préparez-vous à la mort. Il ne vous reste que deux mois à vivre. À votre place, je consacrerai ce temps à la prière. » Un médecin d'aujourd'hui nous dit : « Nous sommes en train de chercher ce qu'il vous faut. Il s'agit de cellules-souches qui nous aident à mûrir dans le ventre de notre mère. Elles nous abandonnent à notre sort à la sortie de ce ventre. Si nous plantons ces cellules dans votre corps, vous serez guéri. » Vous lui dites que, d'après vos calculs, il ne vous reste que deux mois à vivre. Mais le médecin est convaincu que dans un mois on trouvera la cellule dont votre corps a besoin et sans laquelle il ne peut vivre jusqu'à cent ans. Mais il y a des complications. Parmi ces cellules-souches il y a des spécimens qui risquent de provoquer un cancer, au lieu de vous guérir pour toujours. Elles ne vous guérissent donc pas ; elles vous tuent car il est plus facile de tuer que de guérir. On prélève ces cellules sur des embryons en les privant de la vie, pour ainsi dire. On peut dire tout

ce que l'on veut en décrivant ce que l'on vit et on dit : « Désolé, j'ai dit une bêtise. Je ne le pense pas, croyez-moi. » Mais lorsqu'on a affaire aux cellules, aux organismes vivants, chaque bêtise peut être fatale et conduire à la mort, au cimetière, au crématorium, aux enfers. Il faut donc faire attention, et c'est pour cela que nous ne disposons pas encore de cellules régénératives qui pourraient régénérer n'importe quel corps, même celui que l'on voit en train d'enjamber une tombe. Non, ce corps a mis déjà une de ses jambes dans la tombe, mais tout d'un coup un médecin américain apporte une cellule et la met dans la bouche du demi-cadavre. L'espace d'un instant personne ne sait ce qui est en train de se passer. Demi-cadavre ou semi-vivant. Que deviendra-t-il ? un cadavre à plein temps ? Le demi-cadavre sourit et son cœur se met à battre pour nous, comme dit le poète. Et puis les médecins se rendent compte qu'ils ont confondu une cellule-muscle avec celle qui donne naissance aux vaisseaux sanguins, de sorte qu'il n'y a que des muscles à l'intérieur du corps à moitié guéri, à moitié mort. Il y a un tas de muscles, mais il n'y a pas de sang. Comment peut-on vivre sans sang ? N'importe comment ? Nous nous disons : « Nous sommes prêts à vivre n'importe comment, pourvu que nous puissions vivre toujours et à tout jamais. Non, cela ne marche pas comme ça, surtout lorsqu'il s'agit du sang et du cœur. Le cœur ne fonctionne pas sans sang, même s'il a un surplus de muscles. Les muscles ne peuvent rien sans sang. Même si nous mobilisons toute notre volonté et la dirigeons vers la puissance de la vie, notre cœur ne battra ni pour vous ni pour personne, si les médecins le privent de sang. Et puis on risque de confondre le cœur avec le foie. On implante un foie dans un organisme, mais il ne s'agit pas d'un foie, pas encore : c'est une petite cellule que l'on implante en espérant qu'elle se multipliera et créera un foie ; à la longue. Hélas, même si nous attendons un siècle – nous et nos médecins ont beaucoup de patience – la cellule ne donnera naissance ni à un foie ni à un estomac. À présent nous avons deux cœurs dans notre corps et tout le monde se réjouit – surtout notre femme et nos enfants. Ils pensent que nous les aimerons deux fois plus, que nous leur donnerons deux fois plus de cadeaux. Mais nous mourrons avant de donner quoi que ce soit aux membres de notre famille et aussi à nos oncles et à nos tantes. Pourquoi ? Parce que personne ne peut vivre sans foie, sans estomac, sans intestins, etc. Patience, patience, patience, patience, patience.

J'ai envie de sortir mon revolver lorsque j'entends parler de la lutte des classes. J'ai entendu cette expression dix mille-et-une fois en URSS, et je n'ai pas quitté mon pays natal pour l'entendre de nouveau – même de la bouche de Foucault. Aujourd'hui, la lutte des classes se déroule sur les ordinateurs : j'imagine qu'il y a un jeu qui porte ce nom. Un ouvrier joue

contre un bourgeois ou contre un prince. Tous deux s'installent dans un cybercafé et la bataille commence. Il y a des barricades et des portraits de Marx, des statues de Lénine. Les aristocrates déboulonnent ces statues ; les ouvriers entrent dans une académie des beaux-arts, apprennent la peinture et la sculpture et se mettent à peindre Lénine, Marx, Engels, Staline, Brejnev, une foule ouvrière, des usines, des taudis, des palais au sommet desquels se tiennent soit Lénine, soit Marx, soit un ouvrier inconnu. Les paysans arrivent aussi ; ils brandissent une multitude de faucilles. Les ouvriers ne sont pas en reste. Ils brandissent des marteaux et utilisent ces marteaux pendant leurs batailles contre les bourgeois. Lénine disait que les marteaux ne devaient pas se contenter de clous et d'enfoncement de ces clous. « Prenez des marteaux et tapez sur les têtes des aristocrates, des bourgeois et de tous les autres ennemis de votre classe. » Les marteaux tapent sur les têtes, mais les faucilles vont encore plus vite en besogne : elles *coupent* les têtes et c'est ce qu'il faut faire. Les révolutionnaires russes ont appris beaucoup de choses des révolutionnaires français, mais ils ont toujours dit que ces derniers avait commis beaucoup de fautes. Quelles fautes ? Ils n'avaient pas instauré la dictature du prolétariat. Je n'ai jamais rien compris à cette histoire. D'ailleurs, je me demande s'il s'agit vraiment d'une histoire ou d'une notion qui n'a jamais vu le jour sur le plan matériel ou réel. En Union Soviétique, les prolétaires ont été tués à la même cadence que les autres. D'ailleurs, s'il n'y a que des prolétaires dans votre société, ils n'ont pas besoin de dictatures. Qui sont-ils censés tyranniser ? les paysans ? D'accord, disent-ils, et ils se mettent à tyranniser les paysans. D'abord, ils exterminent les paysans riches, ensuite ils s'attaquent à ceux qui sont pauvres. Ils exterminent tous les paysans et, du coup, il n'y a plus de pain dans le pays. Alors les soviétiques se disent qu'ils peuvent vendre toutes les icônes pour pouvoir acheter du pain au Canada et aux États-Unis. Votre ordinateur vous propose un choix crucial : Voulez-vous acheter du blé aux États-Unis ou au Canada ? Vous cliquez sur les États-Unis et l'ordinateur de votre rival vous dit que vous avez fait une erreur : le blé est moins cher au Canada. Mais votre ordinateur ne rend pas les armes. Il riposte en disant qu'il est plus important de garder de bonnes relations avec les États-Unis. Et vous cliquez sur la touche « guerre froide » pour faire comprendre à l'ordinateur de votre rival que pendant les guerres froides le gouvernement des États-Unis compte plus que son homologue canadien. Tout d'un coup, vous voyez une bombe atomique sur votre écran ; au lieu des tonnes de blé. Vous vous demandez ce qui se passe et l'ordinateur de votre rival se met à parler de l'Iran et des Iraniens. Mais votre ordinateur n'abandonne pas l'Union Soviétique où les ouvriers continuent à crever de faim. En Occident, par contre, on oublie la classe ouvrière – à en juger par les boutons que votre adversaire pousse. Il pousse sur le bouton « homosexuels » et vous vous dites que les intellectuels de gauche s'occupent à présent des homosexuels et pas

de la classe ouvrière que l'on a oubliée après mai 68. Oui, on s'occupe des homos, des psychopathes, des invalides et des fous – au détriment des ouvriers. Certains ouvriers sont fous, mais la plupart des ouvriers ne le sont pas. Si un ouvrier est fou ou invalide, on s'occupe de lui ; sinon non. Alors, certains ouvriers se mutilent pour pouvoir profiter de la générosité que l'Union Européenne démontre envers les invalides de toutes sortes. Vous vous coupez une jambe – pas nécessairement avec une faucille – et on vous offre des repas dans un restaurant trois étoiles. Il y a une entrée prévue pour votre fauteuil roulant et vous roulez, roulez, roulez jusqu'à ce qu'un serveur ne pousse gentiment une chaise en direction de votre corps, de sa partie inférieure. Vous vous installez sur cette chaise et vous vous dites que vous avez gagné la bataille contre tous les ennemis de votre classe. À quelle classe appartenez-vous ? Vous êtes toujours un ouvrier. Mais de nos jours, il est plus avantageux d'être un invalide ou un homosexuel. Alors, vous vous réclamez de ces deux catégories de citoyens. Vous engagez une lutte contre les hétérosexuels et les biens portants. Et vous gagnez toutes les batailles sans lever le doigt. *Hands down*, comme disent les Anglais. Pattes basses, autrement dit ; doigts bas. C'est ce que Sartre voulait dire lorsqu'il parlait de la liberté. Oui, nous sommes condamnés à la liberté. C'est avec ce poids que nous naissons dans ce monde. Nous voyons la lumière – ce n'est pas la peine de dire qui le dit – et tout de suite nous sentons quelque chose sur notre dos. Nous tâtons cette chose et nous constatons qu'une fois de plus il s'agit de la liberté. Sartre nous dit que pour être totalement libre il faut soit aller en Union Soviétique dans l'espoir d'atterrir dans un camp de concentration – sur le champ, sur le champ –, soit se faire envahir par l'armée allemande dans le cadre de la Deuxième Guerre mondiale. Sinon ce n'est pas la peine, d'autant qu'Angela Merkel n'a l'intention d'attaquer ni les Français ni les Belges, sans parler des Polonais. Bon, vous portez votre croix, votre poids, votre liberté, et vous ne savez qu'en faire. Vous êtes libre de faire ce que vous voulez de cette liberté encombrante. Vous pouvez incliner votre dos pour qu'elle tombe par terre ou dans l'oubli. Cela vous êtes égal ; d'ailleurs, la liberté est libre de tomber où elle veut. Après tout, ce n'est pas pour rien qu'elle s'appelle « liberté ». Libre à elle de tomber par terre, dans l'oubli ou sur la tête. Cette notion-même présuppose un embarras de choix. C'est pour cela que nous sommes toujours dans l'embarras lorsque nous nous trouvons face à face avec la liberté. Nous la portons toujours sur notre dos, mais cela ne nous empêche pas de la voir en face ; de temps à autre. Résumons-nous à présent. Nous sommes nés dans une famille ouvrière. Notre père est au chômage ; il y en va de même pour notre mère. Lorsqu'ils se plaignent auprès des autorités, on leur dit : « Vous n'avez qu'à créer une entreprise. Ou émigrer aux États-Unis. Avez-vous entendu parler du miracle américain ? non ? Renseignez-vous auprès de nos secrétaires. » Les secrétaires donne une petite leçon à nos

parents ; il s'agit plutôt d'une petite conférence. Nos parents n'y comprennent rien. Cela ne veut pas dire que nos parents ne comprennent rien à rien. Pas du tout, pas du tout. Ils comprennent que la vie est dure. Ils comprennent qu'ils sont pauvres. Ils comprennent qu'ils n'ont pas de dictature à leur disposition. Et nous, nous comprenons que tout le monde nous a abandonnés après mai 68 – au profit des homosexuels et des invalides. Nous faisons les deux. Après tout, Sartre nous dit que nous sommes libres et c'est la seule condamnation dont nous ne nous puissions nous défaire, même si nous vivons jusqu'à cent-vingt ans. Nous nous décidons donc à prêter plus d'attention aux personnes de notre sexe. Nous le faisons et nous exposons notre amour dans les lieux publics. Du coup, nous recevons des pensions, de sorte que nous n'avons plus besoin de nous couper quoi que ce soit. Mais si nous trouvons que les pensions que notre État nous octroie ne sont pas suffisantes, nous nous coupons une jambe. Après cela, tout va très bien, madame la marquise. Plus de luttes, plus de batailles. Il n'y a plus que des restaurants trois étoiles et des ordinateurs.

Il faut que nous dialoguions. Avec qui ? Pas avec les martiens qui n'existent peut-être pas. Autrefois, nous pensions que les martiens étaient là et qu'ils nous attendaient, pour ainsi dire. Nous pensions même qu'ils nous entendaient. Nous disions : « Bonjours, martiens ! Comment allez-vous ? » Ils ne répondaient pas, mais nous pensions qu'ils nous entendaient et que, tôt ou tard, ils répondraient. En disant quoi ? « Bonjours, terriens », par exemple. Peu importe ce que l'on se dit ; l'essentiel est de dialoguer et de participer à un dialogue. Il y a ce que l'on appelle « la culture de la rencontre ». On peut s'exercer au style de cette culture même si l'on ne voit pas celui ou celle à qui on parle ; et si on ne les entend pas du tout. Nous et on doivent rester accrochés à cette culture, sinon personne ne nous comprendra. Et même si on nous comprend, on fera tout pour contrecarrer nos desseins ; pour nous faire du mal. Il faut se faire aimer car l'amour est ce qu'il y a de plus important sur terre et aussi sur Mars. Mais cet amour ne doit pas être trop grand parce que, s'il est omniprésent, nous nous mettrons à aimer n'importe quoi ; l'argent, entre autres. Nous érigerons le capital en idole : *Le Capital* de Marx et le capital tout court. Et il ne faut pas avoir des idoles ni chez soi ni ailleurs car Dieu n'aime pas cela. Nous voyons que même Dieu n'éprouve pas un amour sans frontières. Oui, il faut tracer des frontières que même l'amour ne doit pas franchir. Sinon, nous risquons de créer des idoles et ce n'est pas bien, comme nous le dit l'Ancien Testament. Ce n'est pas bien du tout ; et le capital n'est pas bien non plus. S'il commande toutes les options des êtres humains, ce n'est pas bien. Quand l'avidité pour l'argent et les produits de consommation oriente tout le

système socio-économique, ce n'est pas bien non plus car cela ruine la société. Les ruines sont belles, d'après ce que disait et écrivait Chateaubriand, mais il y a ruines et ruines. Il ne faut pas mélanger les ruines de Rome avec celles de la société. Les torchons et les serviettes, vous savez. Les produits de consommation condamnent l'homme et la femme à la mort spirituelle ; ou à la mort tout court. Nous courons après les biens de consommation qui nous font de plus en plus mal, et c'est ainsi que nous courons à notre perte. Nous nous perdons parmi ses biens ou plutôt ses mals ou maux de consommation, de sorte que personne ne sait où sont ces biens et où est notre personnalité, notre dignité, notre humanité, notre essence, notre existence. La consommation nous transforme en esclave et nous savons ce que cela veut dire car même à Rome il n'y avait pas mal d'esclaves, malgré le christianisme naissant et triomphant. Nous savons que, d'après Hegel, l'esclave devient le maître et vice versa. Mais nous ne voulons pas que le maître devienne un esclave parce que nous ne tolérons aucune présence d'esclave sur cette terre. Nous avons aboli tous les esclavages à l'exception de celui qui nous assujettit à l'argent, à la consommation et à ses produits, à ses biens et ses pas biens. L'argent et sa consommation détruit la fraternité entre les hommes qui sont frères et sœurs, mères et pères, frères et frères. Dès que les hommes, les femmes et les enfants voient de l'argent et les produits que l'on peut consommer grâce à cet argent, ils cessent de s'embrasser et se précipitent vers la consommation, vers le royaume où elle règne sans partage. Cette consommation oppose les peuples les uns aux autres. Trois peuples se précipitent vers la même consommation. Malgré sa grandeur intrinsèque, la consommation et son contenu ne sont pas démesurés ; autrement dit, ils gardent une certaine mesure, si bien que les biens de consommation ne sont pas infinis. Alors, un peuple dit : « C'est à moi. » Et un autre peuple répond : « Non, c'est à moi. » Le troisième peuple regarde les deux autres peuples, sort un revolver de sa poche et massacre les autres peuples car les actions – et surtout les *actions* – parlent plus haut que les paroles. Cette fois, on entend une action ; on entend des tires et des explosions. Bon. Ce n'est pas bien du tout. Comme nous le voyons, l'argent met même en danger notre maison commune. C'est quoi, Mars ? Arrêtons-nous et parlons plutôt de notre terre nourricière qui ne nous nourrit plus, paraît-il. En tout cas, elle ne nous nourrira plus si nous continuons à émettre les gaz carboniques ou quelque chose dans ce genre. C'est un mauvais genre, vous savez. Et vous le savez très bien. Mais vous ne voulez rien savoir car vous ne pensez qu'à l'argent. Et pour gagner de l'argent, il faut émettre ces gaz ; et d'autre gaz. Il y a beaucoup de gaz à l'intérieur de la terre et nous voulons les émettre tous pour gagner des millions et des milliards. Nous cherchons des excuses et nous en trouvons pas mal. Nous disons, « Vous savez, la terre souffre d'aérophagie et nous soulageons ses douleurs. » Ce n'est pas vrai et nous le savons mieux que quiconque. La

terre est notre maison commune ; elle est aussi notre maison communale et notre appartement communautaire. Il faut que nous prenions soin d'elle avant de déménager sur Mars. En attendant ce déménagement bénéfique, nous pensons à la classe ouvrière – sans oublier pour autant les homosexuels, les invalides et les psychopathes. Comment peut-on les oublier ? Ils sont gravés dans notre mémoire à tout jamais, ce qui ne nous empêche pas de penser aux ouvriers. Il est indispensable qu'avec la revendication de leurs droits légitimes, les peuples et leurs organisations sociales qui ne pensent qu'aux ouvriers et aux pauvres en général, construisent une alternative humaine (et pas inhumaine) à la globalisation qui exclut. Elle exclut quoi, cette globalisation ? Elle exclut la normalisation, l'humanisation, la fraternisation, l'égalisation, etc. La croissance économique et la création de richesse sont très nécessaires, encore plus nécessaires que l'on ne pense, mais il faut que celles-ci atteignent tous les citoyens et les citoyennes sans que personne ne soit exclu, de sorte que tout le monde soit riche. C'est une obligation honorable qui ne nous fait pas perdre notre dignité ; ni notre humanité, d'ailleurs. Il ne faut pas que les entrepreneurs et les économistes sacrifient les vies humaines sur l'autel de l'argent et de la rentabilité. D'ailleurs, si tout le monde est riche, le problème ne se pose même pas. Si tout le monde est riche, tout le monde est entrepreneur et économiste car on ne peut être riche qu'à ces conditions-là. Vous devenez un entrepreneur et vous voilà riche. Même si vous êtes un artiste, vous devez être un entrepreneur, sinon le marché vous éjecte car vous êtes abject sur le plan commercial et vital. Tout le monde doit donc devenir riche et pour cela il faut devenir un entrepreneur et entreprendre quelque chose de lucratif dans le domaine commercial et dans celui de la consommation. Vous consommez de plus en plus, mais vous devez aussi vous mettre de l'autre côté des barricades : vous devez *faire* consommer, au lieu de consommer tout court. Vous vous mettez donc de ce côté-là, grâce au processus de changement. Dès que nous entendons le mot « changement », nous nous disons tout de suite : « Maintenant. » (Il y a des reflexes dont on ne se débarrasse pas facilement.) Mais attention, attention ! Le changement dont nous sommes en train de parler n'est pas conçu comme quelque chose qui se réalisera un jour parce qu'on a imposé telle ou telle option politique ou parce que telle ou telle structure sociale a été instaurée. Nous n'imposons rien du tout parce que nous vivons dans une démocratie et pas à l'intérieur d'une tyrannie où l'on impose toujours quelque chose ; on impose tout ce que l'on peut imposer et on impose même ce que l'on ne peut imposer. C'est pour cela qu'il y avait beaucoup de gens dans les camps de concentration soviétiques : le régime imposait ce que personne ne peut imposer sans devenir un tyran, un dictateur et un assassin. C'est pour cela que nous disons qu'il faut dialoguer et que « monologuer » est un mauvais verbe qui s'apparente aux mauvaises herbes. Il faut dialoguer, autrement on risque de déboucher sur un

monologue extérieur – celui d'Hitler ou de Lénine, par exemple. Nous ne monologuons donc pas ; nous dialoguons et nous nous disons que c'est cela la vraie démocratie. Plus nous avons recours au mot « démocratie », mieux c'est, comme tout le monde le sait ; sinon tout le monde ne parlerait pas tout le temps de la démocratie. Nous dialoguons à n'en plus finir. Et puis, nous finissons tout cela un jour ; et nous commençons autre chose pour ne pas nous ennuyer à mort. Nous pensons à Dieu sans arrêt car l'absence de Dieu – sa mort, autrement dit – est un arrêt de mort. Et nous ne voulons pas mourir, même si c'est à ce prix que nous pouvons connaître la vérité absolue et face à face. La vérité absolue a une face et nous nous tenons face à cette face. C'est simple comme bonjour, comme révélation, comme solution, comme bonheur, etc. Qu'est-ce que le bonheur ? d'ailleurs ? Il ne s'agit pas d'un démon pour une fois. Nous voulons nous divertir et nous nous imaginons un démon ou deux démons. Ou Satan tout court, sauf que Satan est tout long, sinon il ne nous aurait pas importunés depuis le Big Bang. Alors, Satan s'introduit chez nous à la manière du Méphistophélès de Goethe ou de Marlowe. Ou il s'habille chez Prado. Peu importe : il est là et nous devons compter avec lui. Nous comptons avec lui, sur lui, et nous comptons de toute façon tout ce qu'il y a à compter : l'argent, par exemple. Comme d'habitude, comme d'habitude. Nous comptons notre argent – et aussi celui des autres – et Satan nous dit : « C'est bien, c'est bien. Comptez, mes enfants. Plus vous comptez, plus vous aurez d'argent et de biens de consommation. Vous vous dites : 'Un, deux, trois', et vous avez tout ça. Simple comme Satan, n'est-ce pas ? » C'est ainsi que Satan nous parle et pendant qu'il nous parle des bienfaits de notre civilisation, nous regardons ses vêtements et nous constatons qu'il s'habille chez Prado et qu'il n'est pas crado. Alors, nous renouvelons notre attention qui, une fois de plus, se dirige vers son discours. Et ce discours nous dit : « Je vous promets richesses, honneurs, gloire, pouvoir. Vous serez célèbres. Vous serez tous exaltés comme des dieux. » Et nous répondons à Satan sans mâcher les mots : « Oui, nous voulons être exaltés comme des dieux. Nous avons raté la construction de la tour de Babel, mais cela ne veut pas dire que nous ne sommes pas des dieux. Oui, nous sommes des dieux et nous devons être exaltés comme eux, sinon ce n'est pas la peine. Ce n'est pas la peine de se donner tant de peine pour être exalté en tant qu'humains. Non, nous ne sommes pas humains ; nous sommes surhumains. Ou des dieux, autrement dit. Alors, nous vous demandons de dire cela autrement et de nous exalter comme des dieux. Ou comme Dieu tout court, tout long, tout infini, tout éternel. » Mais Satan n'est pas seul au monde : c'est cela la dialectique à laquelle nous ne sommes pas encore habitués. Il y a Jésus que nous oublions régulièrement, à tout bout de champ. Et ce champ est interminable, hélas. Et Jésus ne nous promet ni pain ni vin ni gloire ni étoiles. Il nous invite à l'humilité, pas à l'humiliation. Il nous invite à l'amour, pas aux mamours qui ne servent à rien. Il nous parle

des services que nous devons rendre aux autres. Nous, nous sommes partout, de sorte qu'il n'y a pas d'autres. À qui devons-nous rendre service ? Avant de terminer, il faut signaler que chez Dostoïevski Satan embrasse Jésus sur la bouche. C'est cela l'amour, comme on dit. Ou le pardon ; ou le don. Ou dong-dong-ding.

## ENFANCE, JEUNESSE, VIEILLESSE III

Je reviens à mon enfance dans tous les sens. *Primo :* à mon âge on se met à faire un bilan pour comprendre ce que l'on a fait et ce que l'on a raté. On compte ce que l'on a fait et puis on s'attaque aux ratages. Pas pour les corriger, cela va de soi : il est trop tard pour tourner les ratages (et les pages) en tous sens jusqu'à ce qu'ils deviennent des réussites. Mais à l'instar de Guy Débord on peut se mettre à créer sa propre légende. D'abord, on fait en sorte que sa propre vie devienne une œuvre d'art et ensuite on en parle aux journalistes importants qui décrivent cette vie dans des articles. Tout le monde lit ces articles, tout le monde en parle et on devient une sorte de légende. C'est ce que l'on recherche en tout cas ; pas moi, pas moi. Il y a trop de mauvaises légendes autour de nous ; celle de Guy Débord, par exemple. Je ne veux pas que l'on dise en entendant mon nom : « Ah oui, c'est encore une légende de ce genre. » Je n'ai rien contre les légendes, mais je veux que ce que l'on dise à mon sujet soit d'un autre genre par rapport à tous les genres que l'on rencontre dans la vie de tous les jours, de nos jours. Je n'aime pas nos jours et je n'aimerais pas m'y inscrire, quelle que soit la manière dont je puisse y être inscrit. Et si quelqu'un a des velléités dans ce domaine, dans celui de l'inscription des noms dans le registre du temps ou celui de l'histoire, je lui dirai : « S'il vous plaît, inscrivez mon nom où vous voulez, mais pas dans la rubrique 'nos jours'. Vous pouvez par exemple le mettre dans la rubrique voisine. » Et puis j'apprends que la rubrique dont je parle s'appelle « leurs jours » ; elle ne me convient pas non plus, pour la bonne raison que je n'ai jamais fait partie de quelque organisation que ce soit. Mais j'ai connu des adhésions involontaires, tel le Conservatoire de Moscou. J'y suis entré pour apprendre à jouer du piano convenablement. Et aucun autre établissement musical ne pouvait être comparé à notre conservatoire à cette époque-là. Bref, j'aimerais être placé sous la rubrique « de mon jour » ou « de mon moi » ou même « de mon ciel ».

Aucun changement n'est survenu dans mon ciel depuis cette mémorable promenade au cours de laquelle j'ai été transporté au ciel – pas tout à fait comme Mahomet, je l'admets. Ceux qui se concentrent sur la figure de Mahomet doivent visiter le ciel de temps à autre. Cela se passe ainsi avec les disciples de saint Ignace qui passent le plus clair de leur temps sur les croix,

en compagnie de clous. Moi, je me contentais de mon ciel et ce contentement ne demandait aucun effort de ma part, de sorte qu'il me suffisait de penser au ciel – je ne disais même pas : « O ciel, mon ciel ! » – car celui-ci apparaissait devant mes yeux externes et internes. Dans une certaine mesure j'étais rempli du ciel et vidé de la terre. C'est pour cela que je connais très peu ma mère nourricière. Même les Russes d'aujourd'hui emploient parfois les termes suivants : « Ah, *Mat' Sïra Ziémla* » ce qui signifie que notre terre est humide et qu'elle est notre mère. Les habitants d'autres pays, eux aussi, associent la terre à la mère. Ils associent les fruits qu'ils mangent au sein de leur mère, quelles que soient la forme et les dimensions respectives de ces objets. Les Russes vont beaucoup plus loin. Souvent ils font l'amour avec la terre ; c'est un acte qu'ils ne se permettent pas d'accomplir avec leur propre mère. Il n'est pas exclu que, pendant cet acte sexuel, ils ne cessent de penser à leur vraie mère, ce qui veut dire qu'ils ne regardent pas les arbres, n'écoutent pas les oiseaux, ne font aucune attention aux fourmis, sauf si celles-ci se mettent à les mordre. Je ne me souviens pas si les fourmis piquent ou non. Je le savais dans mon enfance car j'avais l'habitude de passer beaucoup de temps en leur compagnie. Dans le sable où elles voyageaient, je construisais de grandes murailles de Chine ou des barricades dont on nous parlait lorsque le cours de l'histoire atteignait la commune parisienne ou la Révolution de 1905. Nos instituteurs nous parlaient des barricades ; ils en dessinaient des douzaines sur les tableaux noirs destinés plutôt aux chiffres, aux formules. À chaque fois que les barricades faisaient leur apparition sur ce tableau, j'étais déçu : j'attendais des formules, une leçon des mathématiques.

J'adorais les mathématiques au détriment des arts et même de la musique que j'entendais à la maison, car ma mère continuait à jouer du piano et mon père écoutait des opéras dès qu'il avait besoin d'un repos bien mérité : il écrivait des livres jour et nuit, de sorte que quand je me réveillais ou rentrais à la maison, je constatais que les piles de papier qui entouraient son bureau avaient grandi considérablement. La Bible était plus ou moins interdite en Union Soviétique. Si on en trouvait un exemplaire chez vous, dans votre appartement, vous risquiez de perdre votre travail et de recevoir en échange un ticket jaune qui, pour une raison ou pour une autre, est associé dans mon esprit aux maisons closes. Je ne sais pas si c'est vrai ou non ; je ne sais pas non plus de quelles prostituées il s'agit lorsque les spécialistes et les habitués nous parlent de tickets jaunes. Il s'agit peut-être d'une autre couleur ou d'un autre ticket. Il se peut aussi que je confonde les tickets parce que je pense rarement aux maisons closes et que je ne leur ai jamais rendu visite ; pas en Europe, en tout cas.

Je me demande à présent à quoi ressemblait le ticket en question. Avait-il l'air innocent, chaste et pur ? comme un ticket de cinéma ? Il était un peu plus imposant qu'un ticket d'autobus,

je parie. Seul le ticket qui vous donnait accès à un spectacle du Bolchoï pouvait y être comparé : j'en suis sûr. Sinon, ce n'est pas la peine de parler des tickets liés aux maisons closes. Chacun a sa dignité, d'après les révolutionnaires ; et vous ne la perdez pas même si vous vous trouvez face à face avec la guillotine. À propos, Dostoïevski était sans doute au courant des tickets qui me préoccupent en ce moment, mais je n'ai envie relire ni *Crime et Châtiment* ni un autre roman-refuge ; dans les refuges de Dostoïevski, les prostituées se sentaient plutôt bien. Et il ne faut pas oublier qu'elles étaient plus chastes et plus pures que les autres héroïnes du romancier russe ; de sorte que si le directeur d'une association caritative leur posait la question : « Où voulez-vous qu'on vous installe ? » elles répondraient sans hésiter un instant : « Dans une œuvre de Dostoïevski. » Il est vrai que la vie qu'elles mènent à l'intérieur de ces romans et ces nouvelles n'est pas de tout repos. Elles accompagnent leur mari en Sibérie ; elles sont maltraitées, sinon elles ne seraient pas de vraies héroïnes. Il y a trop de prostituées de par le monde, et un écrivain de cette envergure ne pouvait choisir n'importe quelle prostituée, n'importe quel destin. Pour faire partie de son œuvre, il fallait souffrir, être battu à mort et mourir. Et pourtant n'importe quelle prostituée aimerait vivre dans une œuvre de Dostoïevski parce qu'il avait l'habitude de rendre leur dignité à « ces créatures méprisables », comme disaient les autres. De nos jours, on oublie souvent la dignité, sa notion et sa signification. On n'oublie pas le mot « dignité », mais on l'emploie à tort et à travers. Et c'est ainsi qu'il perd sa signification.

Il est temps de mettre de côté Tolstoï et Dostoïevski, malgré l'amour que je porte à ces deux écrivains. Il s'agit d'un phénomène plutôt rare : peu de Russes les aiment tous les deux. On peut même comparer cette situation à notre attitude envers Platon et Aristote. D'un côté il y a des platoniciens ; de l'autre aristotéliciens. Je ne sais pas si ces côtés se situent loin l'un de l'autre. (Non, selon Hegel.) En tout cas, en ce qui me concerne, j'ai lu très peu de pages d'Aristote, tandis que l'on peut dire que j'ai consacré une grande partie de ma vie à Platon – à un tel point que je ne sais même pas si j'ai passé plus de temps en sa compagnie qu'en celle de Dante. De toute façon, à l'instar de Platon, je pointe le doigt vers le ciel où il n'y a ni étoiles ni planètes. Au début des années cinquante, tout le monde parlait de Mars car on se demandait si cette planète abritait des êtres vivants. Et puis on s'est dit qu'il n'y avait ni hommes ni martiens sur cette planète. Un peu plus tard, on a même éliminé les arbres et les arbustes. Au bout d'un certain temps, il ne restait plus rien sur Mars, à l'exception d'une surface qui n'intéressait plus personne, à part les astronomes qui s'intéressent à tout ce qui vole dans le ciel. Vous lancez une pierre et ils se précipitent vers leurs télescopes.

Moi, je n'ai même pas regardé Mars – ni à l'œil nu ni autrement. Je me rappelle qu'un jour mon père m'a demandé si je voulais avoir un télescope. Il ne parlait certainement pas du plus grand télescope du monde situé en Amérique ou en Angleterre. Il parlait d'un jouet car j'étais encore enfant et c'est peut-être dans cette enfance-là que je suis en train de retomber. Mais, contrairement à un personnage de Robert Frost, je ne veux toujours pas de télescope dans ma vie, ce qui ne veut pas dire qu'elle est encombrée et même remplie à ras bord. Non, les télescopes ne m'intéressent pas. Le ciel ne m'intéresse pas non plus. C'est le vide que j'ai entrevu grâce à l'absence temporaire de ma grand-mère qui m'intéresse vraiment. Et dans ce vide il n'y a pas de place pour Mars ; ni pour aucune autre planète. Il paraît que l'on s'apprête à lancer quelque chose en direction de Pluton, mais étant donné que même la lune ne m'intéresse pas outre mesure – elle m'intéresse en tant qu'objet poétique – je ne lirai jamais rien sur Pluton. J'aime les jeux de mots, mais je ne mettrai jamais Pluton à la place de Platon, même si, grâce à ce subterfuge, pour une fois, je pourrais réussir un jeu de mots assez drôle et stylistiquement impeccable.

Pour le moment, je mets Tolstoï de côté parce que sa mère, tout en jouant du piano pour elle-même, n'a jamais voulu donner des leçons de piano à son fils, à moins qu'il y ait des pages où le fils parle de ces leçons qui n'avaient rien donné, d'ailleurs. Supposons que la mère de Tolstoï lui ait donné quelques leçons et qu'il arrivait même à pianoter une sonatine de Mozart à l'âge de sept ou huit ans. Ou une étude de Clémenti. En ce cas, on se demande pourquoi il ne comprenait rien à la musique – à l'exception des chants exécutés par ses paysans. Et encore, et encore. On n'a pas besoin de savoir lire les notes pour comprendre et aimer la musique. D'autre part, cette aptitude ne garantit rien dans le domaine de la compréhension ni dans celui de l'amour. Vous regardez une partition, voyez « do, mi, sol, ré » et vous jouez ces notes sur un piano droit ou sur un Steinway de concert. Mais vous ne comprenez ni Beethoven ni Schubert ni Schoenberg. Ces notes que vous produisez ne servent alors à rien. Je ne sais donc pas si Tolstoï touchait ces touches ou d'autres touches. Une chose est certaine : il ne comprenait rien à la musique. Dostoïevski non plus, d'ailleurs ; jusqu'à nouvel ordre, jusqu'à la parution d'un livre où nous lirons que son œuvre préférée était la *Missa Solemnis* de Beethoven.

Mais les prostituées sont une autre paire de manche. Elles n'ont pas joué un rôle très important dans ma vie pour la bonne raison que le pays où je suis né ne voyait pas d'un bon œil leur métier. D'ailleurs, il ne les voyait pas du tout parce qu'elles ne vous attendaient pas dans les rues, au bois de Boulogne. Elles ne vous attendaient nulle part, de sorte qu'il fallait les chercher. Et elles ne s'appelaient pas « prostituées » ; en URSS, il n'y avait pas d'appellation contrôlée dans le domaine de la prostitution. En regardant la télévision, ma mère disait parfois :

« Prostituée », mais cela ne voulait pas dire que l'on nous montrait une maison close où des femmes se prélassaient sur les divans, les jambes croisées ; sauf s'il s'agissait d'une nouvelle de Maupassant. Nous savions qu'en Occident, surtout en France, il y avait des maisons closes, mais nous n'avions accès ni à ces maisons ni à la France. La question ne se posait donc pas. Quelle question ? Celle de l'éducation, comme on dit. Oui, en Occident, un père de famille peut prendre son fils par la main et l'emmener dans une maison close pour qu'une femme l'instruise, lui donne quelques leçons qui lui permettront d'aborder le problème du sexe avec audace, sans réserve, sans honte. Dans le meilleur des cas, en URSS les parents fermaient les yeux sur les vagabondages de leurs enfants qui s'initiaient aux arcanes du sexe sans l'aide de prostituées professionnelles qui connaissent toutes les ficelles. Elles sont prêtes à offrir leurs connaissances aux jeunes garçons qui tremblent de peur et n'arrivent même pas à déboutonner leur chemise.

Un jour, un ami m'a dit qu'il avait rencontré une prostituée. Je ne lui ai posé aucune question à ce sujet car je savais qu'il s'agissait simplement d'une femme qui couchait avec tout le monde ou presque. Ce n'était pas son métier ; il s'agissait plutôt d'une passion, d'une vocation. Il y a des gens qui vous diront qu'il est beaucoup plus intéressant d'avoir affaire à une femme de ce genre. Ce qu'elle fait dans le lit et même en dehors de celui-ci exhale la fraîcheur de la spontanéité. Elle *ne travaille pas* ; elle s'exalte en tournant son corps dans un sens ou dans un autre. Mais la soi-disant prostituée que j'ai rencontrée par l'intermédiaire de mon ami était plus professionnelle que n'importe prostituée occidentale ; à mon humble avis, en tout cas. Elle s'est déshabillée trop vite. Au lieu de faire appel à mon imagination en tergiversant, en traînant les pieds, elle me montrait tout tout de suite. Et pour la première fois, je me suis senti incapable de faire quoi que ce soit.

Je ne sais pas pourquoi je m'attarde sur les prostituées, comme si ma vie en dépendait, comme si j'avais appris quelque chose grâce à leur concours. À aucun moment ma vie n'a été exposée à l'influence de ce que l'on appelle la prostitution, malgré les remarques de ma mère, selon laquelle la plupart des femmes étaient des prostituées – sans s'en douter, parfois ; presque toujours, d'ailleurs. La place que ma mère occupe dans ma mémoire et dans ma vie n'a rien à voir avec les prostituées ; et pourtant j'aurais pu tirer une leçon de ces remarques de ma mère. Une leçon de morale, un aperçu du bien et du mal. Laissons tout cela de côté : les prostituées, la pitié éprouvée par Dostoïevski et Tolstoï en leur présence. Leur humanisme mérite notre attention et notre respect. Hélas, notre monde a tout perverti – même l'humanisme qui n'est pas hors d'atteinte, contrairement à ce que l'on pense d'habitude. Notre humanisme de pacotille est écœurant, et je suis capable de sortir de mes gonds (et un revolver) lorsque j'entends parler de pianistes aveugles et de pauvres rejetons de familles nombreuses qui entrent en scène pour jouer

un concerto de Chopin ; n'importe comment, cela va sans dire. Une fois de plus, je dis à tous les bienfaiteurs de l'humanité : achetez-leur des duplex à New York, mais laissez la musique tranquille.

Je suis un enfant unique et les enfants uniques n'intéressent pas nos humanistes. Ils ne s'intéressent pas non plus aux mères qui jouent du piano et parlent des langues étrangères. Ils préfèrent des femmes de ménage qui frottent des parquets et donnent naissance à une famille nombreuse. Nos humanistes organisent des concerts pour ces enfants, au lieu de leur donner de l'argent, purement et simplement. D'accord, ils ne veulent pas vivre à New York et ils préfèrent une maison à la campagne à un duplex dans un gratte-ciel. Achetez-leur une maison à la campagne – loin des salles de concert, s'il vous plaît. Surtout pas de concertos de Chopin ; pas de sonates de Beethoven non plus. Ma mère, par contre, jouait des extraits de *La Pathétique* et du *Clair de lune*. Ce qui m'enchante aujourd'hui – et même hier j'en étais ravi – c'est le fait que ma mère jouait beaucoup plus souvent l'introduction du premier mouvement de *La Pathétique* que le premier mouvement du *Clair de lune*.

Même mon embryon entendait ces sonates de Beethoven : ma mère ne s'est pas arrêtée de jouer du piano pendant sa grossesse. On interdit aux femmes de boire de l'alcool, mais elles peuvent continuer à jouer du piano. Bien au contraire – les médecins leur conseillent de jouer du piano le plus souvent possible ; et si elles ne savent jouer d'aucun instrument, les médecins parlent de disques, de concerts. Bref, l'embryon est censé écouter de la musique pour tomber amoureux d'elle avant de faire son entrée solennelle dans le monde. Oui, sans doute écoutais-je ces sonates avant ma naissance, et c'est pour cela peut-être que j'ai l'oreille absolue ; et pourtant notre piano droit a toujours été désaccordé. Après ma naissance, je continuais à écouter ces sonates et aussi un nocturne de Field, mais je ne m'en souviens pas. Et pour une fois, je n'ai pas envie de dire que ma mémoire me joue un mauvais tour : je ne prêtais aucune attention au piano et à Beethoven. Pour moi, le piano était un meuble, rien de plus. À cette époque-là, j'aurais été d'accord avec les nouveaux riches qui louent un appartement au centre de Moscou à la condition expresse que les propriétaires fassent enlever le piano. « C'est trop encombrant », disent-ils. C'est ce que je me disais sans doute dans mon enfance, d'autant que je me cognais souvent contre ce piano. La pièce que nous occupions dans l'appartement communautaire était trop petite ; par conséquent, on ne pouvait y marcher de long en large sans se cogner contre les meubles. D'ailleurs, il était impossible d'y marcher de *long* en *large*.

Oui, je me souviens de mes bleus et pas de Beethoven, ce qui prouve que notre corps est plus sensible aux coups et aux blessures qu'à l'art. Sans ces bleus, je n'aurais pas remarqué le piano du tout. Si je n'avais pas vu ma mère devant cet instrument ou plutôt devant ce meuble,

j'aurais pu lui poser la question suivante : « Ça sert à quoi ? » Cette question n'est pas si dénuée de sens que l'on pense. On ne peut s'asseoir sur un piano droit : son sommet se situe trop haut par rapport au parquet que frottent les femmes de ménage dont les fils jouent les concertos de Chopin. (J'ai toujours entretenu de très bonnes relations avec toutes les femmes de ménage.) Il est vrai que les masochistes peuvent l'utiliser pour augmenter le nombre des bleus sur leur corps ; mais il y a d'autres meubles qui sont capables de produire le même effet. Et, contrairement au piano, à ce pourvoyeur de bleus, ces meubles-là ne sont pas à usage unique. Prenons un large buffet sculpté, comme dit Rimbaud. Vous pouvez y ranger la vaisselle, l'argenterie, le linge de table, certaines provisions. Que pouvez-vous ranger dans un piano ? Un jour, un pianiste soviétique arrive dans une ville soviétique pour y donner un récital. Il entre dans la salle où son récital doit avoir lieu et s'assied devant le piano. Il joue quelques notes et entend quelques sons qui ne correspondent à rien – à aucun son de sa connaissance, en tout cas. Il se lève, ouvre le piano et se rend compte qu'il s'agit d'un cendrier. Dès qu'il se remet à jouer, les cendres montent vers le plafond. Après tout, un piano peut servir à quelque chose.

Oui, dans ma petite enfance, je suis passé à côté de Beethoven ; c'est le cas de le dire. Je passais devant le piano pendant que ma mère y jouait l'introduction du premier mouvement de *La Pathétique*, et je n'entendais rien, je ne comprenais rien ; je ne comprenais pas que mon avenir était de ce côté-là, pas du côté des jeux de construction que j'aimais par-dessus tout. Je continue à les aimer, mais aujourd'hui je construis des sonates et aussi mes œuvres littéraires. Je construis une dislocation. (Je parle de la littérature, cela va sans dire.) C'est le moment négatif dont Hegel nous rebat les oreilles et que les marxistes de tous bords utilisaient pour justifier les camps de concentration en URSS. Mon moment négatif est négatif autrement ; et il est autrement négatif. Je construis sans arrêt, jour et nuit. Je construis une location.

Un jour, ma mère m'a pris par la main et m'a conduit devant le piano. Je me suis assis sur un tabouret qui tournait en tous sens et ma mère m'a demandé de poser les mains sur le clavier. Tout cela était très pénible : je m'en souviens très bien. Une fois de plus, nous constatons qu'il est plus facile de se souvenir des souffrances que des joies. Il s'agit sans doute d'une mémoire involontaire et nos souffrances sont une œuvre d'art à part entière – d'après Proust, Bergson et toutes leurs mémoires. Mais parfois j'ai envie de ne me souvenir de rien. Et cela m'arrive de plus en plus souvent, de sorte que je ne serais peut-être pas contre une sorte d'amnésie ; ou contre l'amnésie tout court. (« Tout court » convient bien à l'amnésie.) Et même maintenant, quand j'entre en scène pour jouer une sonate de Beethoven ou une autre sonate ou un concerto, je me sens mal à l'aise, comme si la mémoire de la première leçon donnée par ma mère revenait pour une raison inconnue. (Cette raison n'est connue que dans le domaine de la

mémoire involontaire ; ou dans celle de l'inconscient.) Je me demande pourquoi je dois jouer devant tous ces gens. Ils entendent n'importe qui et n'importe quoi. Cela n'était pas le cas il y a quarante ans ; c'est le cas aujourd'hui. Je ne sais pas s'il s'agit d'un cas volontaire ou involontaire. Mais il s'agit d'un cas et je ne veux pas me retrouver une fois de plus à l'intérieur de ce cas.

Je continue à jouer, pourtant ; parce que c'est mon devoir. Quand je joue, je ne pense ni aux mères porteuses ni aux mères frotteuses. Je pense à la musique. Quand je parle de la musique, je ne pense pas à l'humanisme ambiant parce que le vrai humanisme est la musique – quand il s'agit de la musique. (Il s'agit toujours de la musique ; avant toute chose, après toute chose.) Quand je pense à la musique et à la littérature, je me dis que je compose mes œuvres littéraires comme s'il s'agissait de fugues de Bach. Il y a un thème – mes voisins, par exemple – et je suis ce thème à travers ses métamorphoses sans me soucier de sujet, d'histoire, de suspense. Il y a une histoire dans n'importe quelle symphonie de Beethoven ou de Mahler ; il n'y a pas d'histoire dans une fugue de Bach. Elle poursuit ses propres modifications et ramifications ; cela lui suffit. Cela me suffit aussi. Il y a des suspenses dans la vie des hommes et des femmes ; en principe, chaque attente est un suspense. Mais il y a surtout la vie de tous les jours et tous les jours de la vie. On vit chaque jour, chaque seconde qui se ramifie et donne lieu à d'autres secondes. Et ces secondes-ci, ainsi que ces secondes-là sont liées entre elles ; c'est cela qui débouche sur la vie. Ou plutôt cela *ne débouche pas* sur la vie ; cela entre dans la vie et longe la vie et tout le reste. C'est la vie, comme on dit. Pas de spectacles spectaculaires.

Si étrange que cela paraisse, je me souviens de ma première leçon du piano. On se souvient peut-être plus facilement de tout ce qui est premier ou dernier. On pourrait même se souvenir des derniers moments de sa vie, si cette vie continuait au-delà de ces moments. Mais elle s'arrête et on ne se souvient plus de rien, sauf si l'on retrouve ses esprits après la mort. Alors, on se dit : « Je me souviens des moments anciens. Oui, c'est ça. Je me souviens très bien des derniers moments de ma vie. Je me suis dit : 'J'ai beaucoup péché, mais j'irai certainement au Paradis.' Et j'ai eu raison. » On se souvient plus facilement des moments ou des époques où l'on a eu raison ; les autres époques, on les oublie tout doucement, de sorte que l'on se dit à la fin de la vie : « J'ai toujours eu raison. Je ne me suis jamais trompé. J'irais au Paradis – j'en suis sûr et certain. » Et puis on va en Enfer et saint Pierre ou quelqu'un d'autre dit : « Tu t'es toujours trompé. Tu es un grand pécheur. Tu as violé des jeunes garçons et des jeunes filles. Tu es un pédophile, un gangster, un terroriste, un sadique. » Voici le hic, voilà le hic. Même si l'on se souvient de quelque chose, on se souvient de cette chose de travers. Ou l'on oublie des tas

d'autres choses, comme si elles n'avaient pas existé. Mais saint Pierre ou quelqu'un d'autre sait tout. La mémoire de nos juges est à toute épreuve.

Je reviens à ma première leçon du piano ; cela fait partie de mon retour à l'enfance. Je retombe en enfance ; je tombe sur le piano droit qui accompagnait ma famille d'une ville à une autre. Il ne s'agissait pas de châteaux ; pas en Union Soviétique, en tout cas. Il s'agissait d'un appartement communautaire à Leningrad. (Pas à Pétersbourg, pas à Saint-Pétersbourg.) Et puis un appartement à Moscou ; et enfin le gratte-ciel stalinien dont j'ai déjà parlé, je crois. J'ai parlé à plusieurs reprises des funérailles de Staline que j'ai vues depuis ce nouvel appartement. Je me tenais derrière les fenêtres et je regardais la foule qui ne bougeait pas. Même une pomme n'aurait pas trouvé de place au milieu de cette foule, pour utiliser une expression russe. Je ne sais pas si c'est ainsi que j'ai parlé de ces funérailles. Encore une instance de l'éternel retour. Pourquoi faut-il que je retourne toujours aux mauvais endroits, aux mauvais espaces-temps ? Cela ne veut pas dire que tous les espaces-temps sont mauvais. Soyez optimiste ou réaliste. Un optimiste dit : « Tous les espaces-temps sont excellents et même extraordinaires. » Un pessimiste dit : « Tous les espaces-temps sont mauvais, pourris. » Un réaliste dit : « C'est fifty-fifty. Soit c'est l'espace qui est mauvais et en ce cas, le temps est bon ; soit c'est le temps qui est mauvais. » C'est le réaliste qui a sans doute raison ; ou un surréaliste.

Je joue ma première gamme ; ma première leçon du piano. Dommage que l'on ne puisse commencer par une sonate de Beethoven ; par une de ses dernières sonates. Ou même par la première sonate. Pourquoi pas ? On commence toujours par une gamme. Et on chante ; en Russie, en tout cas. « Nous avons glissé tout le long du monticule. Ensuite, une fois de plus, nous sommes montés à son sommet. » Tantôt j'étais au sommet de ce monticule ; tantôt je dégringolais. Je dégringolais ; je jouais cette gamme n'importe comment. Ma mère me disait : « Il faut entendre chaque note. Si l'on rate une note, on casse un jouet. » Je ne voulais pas casser mes jouets.

Mon jouet favori était un chemin de fer que mon père m'avait rapporté de l'Allemagne de l'Est. Si je ratais une note, je visualisais mon train hors des rails, ce qui veut dire que mon train déraillait quand je ratais une note ; quand je ne la jouais pas. J'appuyais sur une touche, mais cette touche récalcitrante ne répondait pas. Je créais un trou au milieu d'une gamme. Ce n'étais pas un trou noir. Et encore, et encore. Tout dépend de votre sensibilité, de la qualité de votre jeu. Parfois, j'ai l'impression que j'ai créé un trou noir, au lieu de jouer *La Pathétique*. Cela m'est arrivé récemment à Moscou ; et à Saint-Pétersbourg. Un trou noir au milieu de la Grande salle de la Philharmonie à Saint-Pétersbourg. Ce n'est pas beau.

Quand Stravinski est venu en URSS – c'était en 1962, je crois –, il a dirigé plusieurs concerts à Moscou et à Leningrad. (Cela me fait de la peine de me souvenir du nom que ma ville préférée, la ville de mes parents, a porté pendant quelques décennies.) J'ai assisté aux concerts qu'il a donnés à Moscou. Je n'ai donc pas assisté à ce concert à la fin duquel il a dit, en regardant une série de fauteuils qui orne toujours la Grande salle de la Philharmonie de Saint-Pétersbourg : « Mon père et moi, nous étions assis là-bas pendant que Tchaïkovski dirigeait sa dernière symphonie. » Quand je joue mal dans cette salle, j'ai l'impression que Tchaïkovski et Stravinski me regardent fixement. Et il n'est pas facile de supporter leur regard accusateur. D'ailleurs, il n'est jamais facile de supporter le regard d'un grand homme. C'est pour cela qu'il est facile de vivre à notre époque magnanime. À quelque chose le malheur est bon.

J'ai joué une gamme ; je l'ai répétée. C'est ce que je ne supporte pas quand je joue du piano : il faut toujours répéter quelque chose. C'est un éternel retour du même, sans variante ; et c'est de cela que Nietzsche parle dans son *Zarathoustra*. Le retour du même, sans changement. Marcuse et Deleuze ont falsifié cette doctrine en choisissant les moments qu'ils voulaient revivre ; ou en améliorant le passé. Je ne sais pas si l'on peut améliorer quoi que ce soit. Il faut poser cette question aux pessimistes, aux optimistes, aux réalistes. Peut-on améliorer quelque chose ? Faut-il accepter ce qui se passe, même si l'on se lasse de tout cela et même de ce qui se trouve au-delà de tout ceci, de tutti quanti ? Quand je réécris une phrase, un paragraphe, j'améliore le passé ; en tout cas, j'offre une autre version du passé. Quand je prépare un récital, je rends hommage à l'éternel retour de Nietzsche ; et je ne suis pas sûr que j'aime le processus. Et pourtant j'aime Nietzsche et même son éternel retour, son affirmation éternelle.

Ma mère me donne plusieurs leçons et je lui demande si je peux jouer les sonates de Beethoven que je commence à connaître. Je feuillette la partition et je vois beaucoup de notes. J'en comprends certaines ; les autres m'échappent. Elles sont perchées trop haut, bien au-dessus de la portée. Et je pense inévitablement qu'elles sont aussi au-delà du clavier, au-dessus du piano, qu'elles volent sous le plafond ou sous le ciel. Les lignes courtes qui les supportent ne sont pas suffisamment vigoureuses pour les retenir, de sorte qu'elles se promènent dans le ciel qui n'est plus aussi vide qu'autrefois, quand je l'ai vu pour la première fois. Même à présent, quand je regarde le ciel, je ne pense pas aux étoiles. Je me souviens de cette impression que j'avais en déchiffrant une partition. Les notes allaient de plus en plus haut, comme pour se libérer de la portée et d'autres lignes. Elles allaient aussi de plus en plus bas : tous les moyens étaient bons pour quitter la page, la partition, et vivre ailleurs, mais toujours au ciel que l'on trouve aussi sous terre.

Mon espace est assez large pour accueillir les notes un peu partout et c'est pour cela peut-être que j'utilise l'expression 'un peu partout', car elle reflète mon étal mental ou même l'état des choses. Quand on me parle de la musique des sphères, je ne pense pas aux planètes qui circulent le long de leurs ellipses ou autour du soleil. Je me souviens des notes que j'ai jouées dans mon enfance. Elles étaient plus ou moins indépendantes, de sorte qu'elles pouvaient quitter les pages et les partitions quand elles le voulaient. Et elles le voulaient assez souvent. C'est plutôt moi qui le voulais ; pour deux raisons. Je ne voulais jouer ni gammes ni arpèges ; je ne voulais pas non plus jouer les inventions de Bach et les sonatines de Mozart. J'arrêtais de jouer et je regardais les notes ; elles me regardaient à leur tour. Lorsqu'on nous parle de notre enfance, c'est le mot « curiosité » qui ressort le plus souvent : nous sommes curieux de savoir ceci et cela, et comment cela se fait ; et pourquoi cela ne se fait pas. Mais il y un autre mot qui n'est pas moins important ; ce mot est « regard ». Nous regardons les objets ; eux, ils nous regardent à leur tour. Les animaux domestiques nous regardent, même s'ils n'attendent rien de nous : pas de nourriture, pas de promenade. En l'occurrence, je regardais les notes qui ne tenaient pas debout ; elles ne se tenaient pas tranquilles non plus. Elles voulaient partir comme Rimbaud et Mallarmé, comme n'importe quel poète digne de ce nom. Elles partaient, se détachaient de leurs portées qui ne le portaient plus vers la fin de telle ou telle œuvre. Elles ne les portaient pas ailleurs non plus, car elles étaient attachées à une page et parfois à d'autres portées sans lesquelles elles ne signifiaient pas grand-chose. Bref, je ne me suis jamais posé la question que les enfants anglais se posent lorsqu'ils regardent le ciel nocturne. Ce sont plutôt leurs parents qui parlent de cette question et essaient de leur faire comprendre qu'elle est très importante. *Little, little, little star / How I wonder what you are*. La question est importante, mais il n'y a pas de réponse à cette question, sauf si on nous dit que ce sont des jouets qui descendront sur terre, si nous ne faisons pas trop de bêtises, si nous méritons les grands cadeaux célestes que les étoiles sont capables de nous offrir. Et puis on nous montre une étoile filante et on nous dit : « Voici un cadeau qui se précipite vers un petit garçon ou une petite fille qui le mérite. Si tu te comportes bien, tu auras un jour une étoile filante sur ta table, au milieu d'autres jouets. »

Les notes, j'en avais assez sur mon pupitre et aucun cadeau ne m'aurait fait moins de plaisir qu'une partition tombée du ciel. Je n'aimais pas la musique à cause de gammes et autres exercices stupides. Je ne comprends toujours pas Rachmaninov qui, d'après les témoignages, jouait presque tous les jours des exercices qui s'appellent Ganon en russe. Je crois qu'ils s'appellent Hanon en Occident. Je me trompe assez souvent et souvent je m'efforce à corriger mes erreurs. Cette fois, je ne corrigerai rien. J'ai déjà donné, comme on dit. Moi aussi, dans ma jeunesse j'ai joué ces exercices une heure par jour au moins, ce qui veut dire que je vivais une

heure de moins. Il faudrait décompter toutes les heures que j'ai passé au piano à jouer ces exercices, de sorte que je me rajeunis, grâce à ce tour de force. Si j'enlève de ma vie toutes ces gammes, diatoniques et chromatiques, et si je me tourne ensuite vers les arpèges de toutes sortes, et les trilles, et les mordants, je pourrais retomber en enfance une fois de plus. Mais sans ces trilles, arpèges et gammes, je ne pourrais jouer ni du piano ni les sonates de Beethoven. Je ne pourrais jouer qu'une chanson que la plupart des enfants pianotent et chantent pour montrer à leurs supérieurs et aussi à leurs inférieurs qu'ils savent jouer du piano, qu'ils savent déchiffrer des partitions. Cette chanson est très simple et tous les enfants la connaissaient par cœur. Et ils apprennent cette chanson avant même d'apprendre que « deux et deux font quatre ». Mon dictionnaire russo-français est dans ma bibliothèque qui se situe dans l'autre partie de la maison. Pour y accéder, je dois ouvrir une porte et faire quelques pas dans le jardin où, en ce moment, il pleut comme il pleure sur la ville. Je perds mes classiques, mais au moins je sais qu'il y a des classiques et que je les perds. Mais je sais que, d'après d'autres classiques, je peux retrouver ces classiques-ci pour savoir comment il pleut et quelle ville – ou quelle vie – subit cette douche céleste. Grâce aux mêmes classiques, je saurai une fois pour toutes qui pleure et où ; et comment.

Sans recourir au dictionnaire, je peux dire qu'il y a un oiseau au bord de la route, et cet oiseau est très inquiet. Étant privé de ce dictionnaire, je peux simplement dire qu'il s'agit d'un oiseau qui est assez audacieux pour s'asseoir au bord d'une route où roulent des voitures de toutes sortes. Il y a des camions, des Pobeda, des Volgas, etc. Et ces voitures ne sont par assez perfectionnées pour tenir compte des oiseaux. Elles n'en tiennent donc pas compte et les oiseaux périssent au bord des routes soviétiques. (Il n'y a toujours pas d'autoroutes en Russie.) L'oiseau en question – il s'appelle *tchibis* en russe – voit une bande de voyous et se met à crier : « Qui êtes-vous? Vous venez d'où ? Pourquoi êtes-vous venus par ici ? » Et les enfants de répondre : « N'aie pas peur. Nous sommes des amis de tous les êtres ailés qui appartiennent à la classe des vertébrés tétrapodes à sang chaud, au corps recouvert des plumes. Nous espérons que tu comprends que nous ne parlons pas d'anges en qui nous ne croyons pas. Si nous voyions un ange, nous le tuerions sur le champ. Mais tu es un oiseau. La conjoncture est différente. Nous te protégeons parce que tu fais partie de la nature visible, naturaliste, réaliste et socialiste. En plus, nous sommes des pionniers. Et nos supérieurs sont des membres du komsomol et aussi du parti communiste. Tu n'as donc rien à craindre. »

Les notes se détachent et s'envolent. Certes, elles sont attachées à la portée, aux lignes qui les retiennent. Ces lignes les tiennent à la manière de cette petite tour au sommet de laquelle saint Sébastien ou quelqu'un d'autre, un autre saint – ce n'est pas les saints qui manquent – a

vécu pendant des mois et peut-être même des années. J'ai vu le film de Buñuel qui traite ce sujet et même le développe : à la fin il y a Satan ou plutôt sa femme – Satanikha – qui fait son apparition sur scène, dans le décor, dans l'œil de la caméra. Le saint reste aussi inébranlable que mon gratte-ciel qui fait fi de vents et de marées, et de jeunes mariés qui grimpent jusqu'à son sommet et se mettent à danser, à boire.

Pour moi, les notes étaient des êtres vivants – non seulement parce que j'étais un enfant et que chaque tache d'encre se transformait sous mes yeux en sorcier, en cygne noir, en Odile que Plissetskaïa dansait si merveilleusement dans le *Lac des Cygnes*. (Et partout ailleurs, j'imagine.) Elle est morte il y a quelques mois et j'ai sans doute écrit une sorte de nécrologie privée pour lui rendre hommage au milieu des pages qui parlent de la stupidité, de la médiocrité, de la fin de toutes les belles époques. Mais la stupidité continue sa marche funèbre ; ou triomphante, ce qui dépend de l'angle de vision, du coin de la rue où nous nous tenons. Ou des clins d'œil. Je clignais les yeux en la regardant danser : je pleurais et rien ne pouvais arrêter mes larmes, ni Schopenhauer ni Nietzsche ni le Bouddha ni dada.

Si j'entends parler de la danse à ce stade de ma vie, je pense soit au Bolchoï, soit à Béjart, soit à Plissetskaïa. Et je m'exalte en pensant aux instants où j'étais en contact direct avec ces phénomènes, ces hommes et ces femmes, ces théâtres inoubliables. Mais dans mon enfance je ne connaissais rien de tout cela, de sorte que je me demande pourquoi mes doigts se mettaient à danser lorsque je touchais le clavier de notre piano droit. Je ne connaissais pas non plus Zarathoustra. À présent, je le connais et je me mets à danser maladroitement lorsque j'entends son nom. Heureusement que je ne l'entends pas trop souvent, étant donné que je danse très mal. On peut même dire que je ne sais pas danser du tout, mais je sais bouger mes jambes. Je bouge mes jambes en entendant le nom de Zarathoustra, et c'est pour cela peut-être que je ne relis plus le chef-d'œuvre de Nietzsche : je n'aime pas bouger les jambes. J'aime bouger de façon générale, quand tout mon corps se met à bouger ; c'est ce que j'appelle « façon générale ». Mais je n'aime pas bouger les jambes, si le reste de mon corps ne bouge pas.

Mes doigts bougeaient sur le clavier. Je crois qu'à cette époque-là – j'avais cinq ans et demi – je n'aimais pas bouger mes doigts sans que le reste de mon corps ne participe à cette bougeotte. (Les pianistes d'aujourd'hui ne l'aiment pas non plus.) En effet, on se demande pourquoi un être humain doit s'asseoir devant un meuble et parcourir une partie de ce meuble au moyen de ses doigts. Cela paraît anormal et inutile. Il est vrai que cet être humain ainsi que ses doigts produisent des sons. Mais à quoi riment-ils ? Que veulent-ils dire ? On vous demande souvent : « Que voulez-vous dire par là ? » sauf si vous exprimez une pensée très simple. Par exemple, vous dites : « Je vais acheter du pain », et tout le monde comprend ce que vous voulez

dire. Vous voulez dire qu'il n'y a plus de pain à la maison et que par conséquent il faut aller dans un supermarché ou plutôt dans une boulangerie pour en acheter ; sinon le repas ne sera pas ce qu'il doit être, surtout si vous comptez manger du fromage après le plat principal. D'autre part, si vous êtes au régime – pour une raison ou une autre – votre frère ou quelqu'un d'autre peut vous dire : « Pourquoi veux-tu acheter du pain ? Tu ne dois pas en manger pour ne pas grossir, pour ne pas augmenter le taux du sucre dans ton sang et dans ton urine et dans ton organisme en général. » Une discussion s'engage et cela devient de plus en plus difficile : on n'arrive pas à arriver à une conclusion, à une solution.

Comme d'habitude, nous pouvons dire que rien ne rime à rien – même les boulangeries où nous pouvons trouver du pain et aussi des croissants de toutes sortes. Mais tout cela fait partie de la vie quotidienne et nous nous débrouillons pas mal dans cette vie, sinon nous serions déjà morts il y a quelques siècles, comme je dis. Et nous ne sommes pas encore morts, à en juger par notre désir d'entretenir nos jardins et d'écouter des sonates de Beethoven, même si nous ne pouvons les écouter qu'en entendant en même temps des broyeuses et des bétonneuses. Le pain et le vin riment à quelque chose et personne ne peut le nier. Même ceux qui suivent un régime et ne boivent que de l'eau ne le nient pas, sauf si la mauvaise volonté triomphe de toutes les autres volontés, ce qui arrive de temps en temps. Mais le clavier où se déplacent les doigts ne rime à rien. Si nous ne mangeons pas de pain – cette fois, le pain est un symbole et un signe qui veut dire « foie gras » – nous mourrons de faim. Si nous n'écoutons pas les sonates de Beethoven, nous ne mourrons pas de faim ; cela va sans dire. Attention, attention : il y a faim et faim. Il y a des nourritures terrestres, d'après Gide ou quelqu'un d'autre, et il y a des nourritures célestes – d'après Pascal, par exemple. Or, nous avons besoin des nourritures célestes, sinon nous resterons sous la terre toute notre éternité ; ou toute notre mort, si vous préférez.

Bon, nous ne voulons pas rester sous la surface de la terre – après notre enterrement. Nous ne voulons pas rester sous cette surface *avant* notre enterrement non plus. Et c'est pour cela que nous nous mettons devant un piano, qu'il soit droit ou de biais, de travers, et nous jouons les sonates de Beethoven et d'autres sonates. Nous jouons une sonate après une autre pour ne pas vivre sous la surface de la terre. D'ailleurs, il se peut que sous cette surface proverbiale il y ait un tas de pianos sur lesquels nous pouvons jouer tout ce que nous voulons. Mais rien ne dit que nous voudrons jouer quelque chose après notre mort ; même la chanson dont j'ai parlé tout à l'heure. Elle parle d'un oiseau assis au bord de la route. Il n'y a pas de routes sous la surface de la terre. Il y a peut-être quelques oiseaux morts dans les tréfonds de la terre, dans son sein, comme on dit. (Moi, je ne le dis pas.) Mais je ne suis pas sûr qu'il y ait des oiseaux dans ces

contrées-là. À moins qu'on ne les enterre. Il y a des milliardaires qui laissent leurs milliards à des chats et des chiens. Et un de ces milliardaires peut préférer un oiseau à un chat. Et si cet oiseau meurt, il le fait enterrer avec les honneurs militaires ; ou oiseautières.

Mes doigts bougeaient sur le clavier ; ils le parcouraient tant bien que mal. Je ne comprenais pas ce qu'ils faisaient sur ce clavier. Ils jouaient des gammes et même des arpèges, mais cela ne rimait à rien, d'autant que je n'aimais pas la musique ; *à cette époque-là*. Je suis obligé de répéter cette expression – je ne sais pas s'il s'agit d'une expression ou d'une notion – tout le temps parce que je parle de mon enfance et certaines de mes habitudes enfantines n'ont plus de cours, malgré la constance philosophique, psychologique et biologique de ma substance qui ne bouge pas, à la différence de mes doigts. Mes doigts continuent à bouger ; ma substance demeure immobile. Ce n'est pas gai, comme on dit : j'aimerais que tout bouge, tant qu'à faire. J'aimerais devenir quelqu'un d'autre : je suis las de moi-même. Il ne faut pas oublier que dans un mois et quelques j'aurai soixante-huit (68) ans. Il vaut mieux utiliser des chiffres lorsqu'on parle de son âge : c'est moins effrayant.

Non, il faut que je reste ce que je suis. Je ne peux devenir ni Jules César ni Dante ; autant rester ce que je suis, comme dit un personnage de Shakespeare qui était un capitaine, si mes souvenirs sont bons. Je parle du personnage ; pas de Shakespeare. Et encore, et encore. Il était peut-être un capitaine ou un caporal, un général. S'il avait été un général, il n'aurait pas écrit tant de pièces, me semble-t-il. Une chose est sûre : il ne jouait pas du piano. Il ne voyait pas ses doigts parcourir un clavier ; il ne les entendait pas non plus. Devrais-je le plaindre ? Peut-être, peut-être. C'est un grand bonheur, après tout ; après tout ce que j'ai subi dans mon enfance, dans ma jeunesse. Chaque été nous louions une datcha : nous n'en avions pas. Et il fallait qu'il y ait un piano à proximité de cette datcha. J'en ai parlé à plusieurs reprises à haute voix et dans mes écrits parce que je n'arrive pas à me retenir : je dois me plaindre sans arrêt, sinon je tomberai malade, comme disent les médecins. Il faut déverser sa bile pour se débarrasser de tout ce qui risque d'atterrir dans l'inconscient et d'y rester pour toujours – même au-delà de la mort. D'après certains théologiens, dans l'au-delà nous n'aurons que notre inconscient – au lieu de notre corps qui pourrait faire l'amour avec une multitude d'autres corps. Encore une paire de beaux draps ; au lieu du Paradis. Ou plutôt l'absence de draps.

Mes doigts bougeaient sur le clavier, mais ils ne le parcouraient pas, contrairement à ce que je dis. (Clopin-clopant seraient les mots justes en l'occurrence.) Comment auraient-ils pu le parcourir ? Je regardais la télévision où l'on montrait de grands pianistes dont les doigts courraient d'un bout du clavier à l'autre et ma mère attirait mon attention sur la vitesse de leur déplacement. D'après elle, je pourrais atteindre le même résultat, à condition de travailler deux

heures par jour. Ensuite, elle répétait le début de la phrase, mais elle disait « trois heures », au lieu « deux » – à la fin, tout à la fin. À cette époque-là, je préférais mes jambes à mes doigts, de sorte que je courais en été autour de nos datchas successives, et j'organisais même de petits tournois pour montrer à tout le monde à quel point que je courais mieux que n'importe quel autre *datchnik*. Je rivalisais même avec les villageois, avec les garçons qui venaient nous rejoindre de temps à autre. Ils couraient plus vite que moi, et je me disais qu'ils n'avaient rien d'autre à faire. Moi, j'aimais les mathématiques et par conséquent je passais le plus clair de mon temps penché sur des feuilles recouvertes de formules. Je jouais aux échecs, j'étudiais les défenses et les gambits, tandis que les villageois ne faisaient que courir. Autrement dit, ils s'entraînaient tous les jours, pendant que moi, je jouais du piano.

Après chaque défaite, je leur expliquais que les doigts étaient plus importants que les jambes. Et j'ajoutais que le jeu d'échec était plus intellectuel que les courses, même s'il s'agissait des courses de haies. Un jour, un villageois m'a dit : « Apporte l'échiquier.

- Pour te montrer comment ça marche ?

- Je sais comment ça marche. On fera une partie

- Où as-tu appris à jouer aux échecs ?

- Dans le village. Mon père est le champion du village, tu sais. »

Je savais qu'en USSR tout le monde jouait aux échecs ; même ma mère jouait un peu. Seule ma grand-mère tournait la tête dès qu'un échiquier pénétrait dans son champ de vision. « Je ne comprends rien à tout ça », disait-elle en partant. Quelques minutes plus tard, elle revenait pour s'installer en face des joueurs, un livre à la main. Le rite de la lecture nous empêchait de parler pendant le jeu, ce qui rendait le processus – ou le rite – encore plus intense. Quand nous étions seuls, mon père me disait parfois : « On court à sa perte, on court à sa perte. » En présence de ma grand-mère, je ne savais pas en quelle direction je courais, et cela me rendait plutôt nerveux. Malgré tous les obstacles – le piano entre autres, les exercices continuels – la qualité de mon jeu s'améliorait, de sorte qu'un jour j'ai pris mon courage à deux mains pour dire à mon père que j'aimerais jouer un match contre lui. Mon père a souri et son sourire avait un sens : il a gagné huit parties sur douze. Mais un mois plus tard, le résultat était inverse et mon père n'a plus jamais joué avec moi – ou avec qui que ce soit – aux échecs. Mon père ne jouait ni aux cartes ni aux dominos qu'il méprisait ; ni au jeu de dames. Il le méprisait aussi, mais pas autant que les dominos.

Pour en revenir à mon villageois et à notre partie d'échecs, il faut que je me souvienne de l'humiliation que j'ai subie ce jour-là. C'était une vraie humiliation ; pour plusieurs raisons. J'avais sous-estimé mon rival car, dans mon optique, un villageois ne pouvait être supérieur à

un citadin. Et ce n'était pas bien, ce n'était pas bien, comme disait ma tante, une cousine de mon père. À en juger par la fréquence et la quantité de ces « pas bien », je n'étais bon à rien. Quoi qu'il en soit, c'est ce que j'ai ressenti ce jour-là. Le villageois m'a battu à plates coutures, malgré ma connaissance des parties d'Alekhine, de Capablanca, de Steinitz. Le villageois ne connaissait même pas ces noms-là. Peu à peu, je suis arrivé à la conclusion suivante : il a un don, moi pas. Ce jour-là, j'ai abandonné plusieurs choses. C'est plutôt l'inverse. Comme dit un personnage de Tchekhov : « J'ai plaqué dix femmes. Vingt femmes m'ont plaqué. » Le rêve que j'avais nourri pendant quelque années dans mon for intérieur s'est évaporé sans laisser de traces. Ce rêve concernait les échecs et la couronne d'un champion du monde. J'ai compris que je ne serais jamais champion du monde, quoi que je fasse, quoi que je me dise. J'aurais pu me dire : « J'abandonne le piano. Je concentre toute mon énergie sur l'échiquier et les figures qui y bougent. Je ne lis plus rien, sauf les livres consacrés aux échecs et aux champions. Je prouverai à ce villageois et aussi au monde entier que je suis le meilleur de tous. En tout cas, dans le domaine des échecs. Oui, je sacrifie ma vie sur l'autel des échecs. Après une série d'échecs viendra une victoire, la victoire, la couronne. »

Je crois que je ne me suis rien dit du tout. J'ai abandonné les échecs une fois pour toutes. J'ai encore joué quelques parties ; et j'en ai même gagné une. Mais je n'éprouvais plus aucun intérêt pour ce jeu. D'ailleurs, ce que je fais dans le domaine de la littérature est autrement plus complexe et excitant. Une fois de plus, je ne regrette rien. D'ailleurs, ce n'est pas la peine de regretter quoi que ce soit. On peut le chanter pour persuader le public qu'il ne faut surtout pas regretter les amours perdus et la tristesse retrouvée. Et il faut que le public sache que cela vaut la peine de le crier sur les toits ou sur les scènes parce que cela rapporte beaucoup. Le public le sait et on se demande pourquoi il pleure.

Je continuais à courir. À cette époque-là, je ne savais pas que c'était bon pour la santé et qu'il y avait des gens qui couraient tous seuls sans se soucier de victoires, de chronomètres et de rivaux. Un jour, j'ai aperçu un coureur qui longeait la Moskova en s'éloignant du Kremlin. Je me demandais pourquoi il ne courait pas en sens inverse : il faut toujours s'approcher de la place Rouge. Le coureur dirigeait ses pas vers la banlieue. Cela me paraissait curieux car j'étais convaincu qu'il fallait habiter près du centre du monde. (L'adresse est importante, me disais-je.) Et le centre du monde était la place Rouge. J'étais encore trop petit pour comprendre que tout cela ne valait rien et que n'importe quelle rue de Paris ou de Londres était plus précieuse que la place Rouge avec toutes ses cathédrales et ses cloches. Je ne parle pas de sa valeur architecturale, historique et même nostalgique. Mais pendant des années je ne pouvais plus supporter ces tours, cette image d'Épinal qui me privait de la vraie vie. Et la vraie vie était

ailleurs. Un roman pathétique et stupide contient ces mots : « La vie n'est donnée aux hommes qu'une fois et il faut la vivre de telle sorte… » Nous étions censés apprendre ce long passage par cœur. Dans ce passage, l'auteur nous explique qu'au seuil de la mort, on ne regrette rien si on a consacré toutes ses forces et toute son énergie à la tâche la plus ardue et la plus noble : la lutte pour la libération de l'humanité. (Herbert Marcuse aurait été d'accord avec cette remarque, j'imagine.) Nous riions en récitant le texte. Et nous le détournions de son sens communiste, socialiste et patriotique. « La vie n'est donnée aux hommes qu'une fois et il faut la vivre… » Mais au lieu de dire « de telle sorte que l'on ne regrette pas les années perdues, sans but, » nous disions « il faut la vivre là-bas ». « Là-bas » voulait dire « à l'étranger », en dehors du bloc soviétique. Pas en Bulgarie, pas en Tchécoslovaquie. En Angleterre, en France, aux États-Unis.

Mais à cette époque-là – j'avais neuf ans sans doute – je me croyais heureux et au centre du monde. Pas au centre d'attention, hélas : à l'école, je n'ai jamais été à la tête de quoi que ce soit. On ne faisait pas attention à moi, sauf si je répondais à une question ou faisais un petit discours devant le tableau noir. Parfois, ils étaient marrons, ces tableaux. Parfois, j'y écrivais quelque chose ; surtout les formules mathématiques. J'ai dit tout à l'heure ou il y a quelques mois que j'adorais les mathématiques et que je voulais devenir un mathématicien ; et un champion d'échec. (Je suis devenu un champion d'échecs, hélas.) Je n'ai jamais voulu devenir un pilote ou un pompier ; à la différence de la plupart des enfants. Nos instituteurs m'aimaient et m'appréciaient parce que je répondais à leurs questions. Il y avait deux variétés de réponses : soit vous vous en donniez la peine et vous offriez à toute la classe une réponse *complète*, soit vous vous contentiez d'une réponse *incomplète*. À cette époque-là, je ne savais pas qu'il n'y avait que des réponses incomplètes un peu partout. Et les réponses complètes nous attendent au Paradis où nous verrons tout face à face. Vous voyez une réponse en face et vous récitez cette réponse. Et la vérité absolue sort de votre bouche. Sur notre terre – et sur n'importe quelle terre, à moins qu'elle ne soit au Paradis – la vérité absolue ne sort même pas de la bouche des enfants, quoiqu'on dise. On dit que l'enfant ne dit que des vérités absolues. Et l'enfant en question vous demande un bonbon. C'est cela la vérité absolue ; en tout cas, sur terre on ne peut jouir d'une autre vérité absolue ni d'aucune autre vérité, à dire vrai.

Donc, à l'école seuls les instituteurs m'appréciaient, de sorte que j'avais toujours de bonnes notes. Mes camarades de classe ne m'appréciaient pas du tout, à en juger par leurs réactions. Comment peut-on juger les gens ? On leur dit quelque chose et on guette leurs réactions. Si on ne leur dit rien, ils risquent de ne pas bouger pendant des heures, sans produire aucun son. Cela n'arrive pas tous les jours parce que les gens ont la bougeotte, mais cela peut

arriver ; et cela arrive parfois. Pour éviter ce genre de situations – vous ne voulez pas perdre votre temps et vous avez raison –, vous dites quelque chose aux gens et ils réagissent. Je crois que j'ai déjà abordé ce problème il y a un mois ou deux, et même si cela est arrivé il y a quatre mois, je n'ai pas honte de poursuivre mon discours ; c'est ce que je suis en train de faire. Les gens réagissent et vous vous dites : « Il faut que je parte au plus vite, sinon bonjour les dégâts. » Ou vous vous dites : « Je suis amoureux de cette personne, et j'espère que cette personne est amoureuse de moi. Et nous aurons beaucoup d'enfants. » Et même si vous n'entamez pas ce sujet où les enfants fourmillent littéralement, vous parlez de l'amour. Et même si personne d'autre ne vous en parle, l'amour figure dans votre existence ; et c'est bien suffisant, comme se disent des gens qui se contentent de peu.

Il y avait des élections dans notre classe ; et dans toutes les autres classes. Un jour, on disait : « Aujourd'hui, nous allons élire le chef de classe. » À cette époque-là, dans mon pays natal – en France aussi, j'imagine – on parlait sans arrêt de classe ouvrière. Mais on parlait aussi des classes qui se déroulaient, avaient lieu et se trouvaient dans les bâtiments destinés à ce genre d'exercices ou à ce passe-temps ; ou à ce tue-temps. Il y a des gens qui prétendent que nous sommes nés dans le seul but de tuer le temps ; nous le tuons et nous nous trouvons à l'intérieur de l'éternité. Et puis les mêmes personnes nous disent que l'éternité n'a pas d'intérieur : elle est partout, sauf dans le domaine du temps. Peu importe : l'éternité est sans frontières, comme disent les agences de voyages. D'accord, d'accord. Nous sommes tous sans frontières car nous appartenons au village absolu où la vérité règne sans partage.

*All right*. Il n'empêche que j'aie subi pas de mal d'humiliations dans mon enfance puisque on n'a jamais voté pour moi à l'intérieur de notre classe. J'imagine que j'aurais subi la même humiliation en dehors de notre classe – sur toute étendue de notre pays, de son espace sans pareil. (Nos chansons nous en parlaient sans discontinuer.) Heureusement, ma tristesse était limitée à notre classe. Je devenais triste lorsque je me souvenais de ces humiliations, de cette inimitié ou inimamour sur lesquels je butais durant n'importe quelle élection, mais c'est surtout au moment des élections que j'éprouvais cette tristesse. Et il faut souligner que c'était peut-être les seules élections libres dans mon pays natal. Il fallait aller à l'école primaire pour voter sans contrainte. Dommage que Brejnev n'aie pas fait partie de notre classe. Et encore, et encore. Il paraît que, dans sa jeunesse, c'était un tombeur de femmes. Dans sa vieillesse il est devenu tombeur de la Russie. Les tombeurs sont toujours des tombeurs : on ne change pas, comme dit une chanson russe. Et c'est peut-être vrai.

Un jour, on nous a dit : « Aujourd'hui chacun de vous sera le membre d'un groupe. Et il y aura cinq groupes dans votre classe. Il faudra choisir un chef pour chaque groupe. » Je me

suis dit que cette fois j'avais une petite chance d'être élu. Après tout, je faisais partie de meilleurs élèves de la classe ; en outre, j'étais gentil. Je le suis toujours, j'imagine ; mais cela n'a plus aucune importance parce qu'il n'y a plus d'élections dans ma vie, ni libres ni non-libres. On choisit toujours quelque chose et cela s'appelle le libre arbitre, j'imagine. Dostoïevski en parle dans sa légende consacrée au Grand Inquisiteur. C'est le seul Grand Inquisiteur que je connaisse et c'est pour cela que j'utilise des majuscules lorsque j'ai l'occasion d'en parler. Et j'aurai une grande occasion d'en parler : Le Grand Inquisiteur mérite la Grande Occasion. Pour le moment j'aimerais m'appesantir sur mes échecs électoraux. D'ailleurs, ce sont ces échecs qui s'appesantissaient sur moi. Passons, passons.

Passons : je n'ai plus envie de m'appesantir sur ces échecs ; sur le jeu d'échecs non plus. Ils sont tous à jamais révolus, comme dit Proust ; comme d'habitude. (Sauf la tante Léonie.) J'ai d'autres échecs à ma disposition ; et ils ne sont pas révolus, loin de là. Cela ne fait que commencer, comme on dit. (Pour une fois, ce n'est pas Proust qui le dit.) Ou cela ne fait que continuer. Bref, à l'école j'étais un mal-aimé ou pas aimé du tout ; un pas-du-tout-aimé, somme toute. Quand quelqu'un traduit Heidegger ou un autre phénoménologue en français, cette personne ou ce traducteur est tout à fait capable de sortir une construction linguistique de ce genre : un n'est-jamais-élu, un n'est-jamais-pris-en-considération. C'est ce que j'étais sans doute. Un sans-doute-étais. Mais, d'après les théologiens, il vaut mieux être que ne pas être. J'étais un sans-ceci-et-cela, donc j'étais. Je suis toujours, d'ailleurs. Je ne sais pas ce que je suis en ce moment. Peut-être un avec-ceci-et-cela ; peut-être un arc-en-ciel. Je n'en sais rien. En tout cas, je suis heureux en ce moment. Peut-être pour une raison inconnue.

Dans mon enfance j'ai pris une mauvaise habitude dont je n'arrive pas à me défaire. Je ne peux pas dire que je fasse des efforts surhumains pour me défaire de cette manière de traiter des gens par-dessus la tête (ou par-dessus *leur* tête). (Pas par-dessus leur ou ma jambe.) Dans la fresque de Raphaël et ailleurs, Platon pointe son index vers le ciel ; et il regarde le ciel, au lieu de s'occuper des terriens qui attendent ses solutions aux problèmes qui les assaillent de tous côtés. Et ces problèmes n'ont rien à voir ni avec les idées ni avec nos connaissances qui nous attendent quelque part, au fin fond de notre mémoire. Mais notre mémoire est trop paresseuse : elle ne se souvient de rien. Elle se souvient des repas, de la viande, des poissons que l'on doit chercher au marché, sinon ils ne seront pas frais. Elle se souvient même de l'argent et des coffres-forts, mais elle n'a aucune notion des vies antérieures et des connaissances dont on doit se souvenir. Alors, on se souvient des tirelires et on laisse les connaissances tranquilles dans leur coin.

Bon, toutes ces connaissances se trouvent dans ma bibliothèque et je n'ai pas besoin de savoir si j'étais Jules César ou Brutus dans une de mes vies antérieures. D'ailleurs, j'aurais pu être à la fois César et Brutus. En ce cas, j'ai dû commettre suicide et m'écrier : « Et toi, et moi, et Aleff, et Valery ! Alors, fini ! À bientôt ! » Ce n'est pas ce qui m'excite en ce moment. Je pense au ciel ; en tout cas, je pense au plafond de mon bureau, d'autant je n'ai pas envie de tourner la tête pour voir un morceau du ciel gris et sans doute pluvieux. Je sais qu'il est là ; je sais aussi qu'il est dans ma tête – non seulement au sommet de ma tête, à proximité du crâne, mais aussi tout en bas, près de la gorge, de sorte qu'un jour, je pourrais peut-être avaler tout le ciel, si je le veux. Je ne le veux pas ; pas pour le moment.

Je regarde par-dessus les têtes ; je pense par-dessus les têtes, ce qui ne veut pas dire que je pense toujours au ciel ou à Dieu ; ou à tous les deux. Je ne vois pas les gens et Platon y est sans doute pour quelque chose. Au moment où ma grand-mère m'a abandonné à mon propre sort, j'ai vu le ciel et mon destin l'a vu aussi, sur le moment et pour toujours. Il y a quelques humains dans le ciel ; et je ne parle pas de saints et autres habitants du Paradis. Je parle entre autres des pilotes et des passagers qui se promènent dans les avions par-delà les nuages. Je les regardais souvent dans mon enfance. Je regardais le ciel, et puis je constatais que le ciel n'était pas tout seul. À part les nuages qui le sillonnaient en tous sens, il y avait aussi des avions et même des oiseaux. Tout cela se mouvait en tous sens – pour me tenir compagnie, sans doute. Même à cette époque-là – j'avais six ans, sept ans – je tenais les êtres humains à distance. « Qu'ils volent dans les airs ! me disais-je à grand renfort de points d'exclamations. Mais ne marchez pas autour de moi ; ne me touchez surtout pas. » J'ai l'impression que les humains avaient compris tout cela avant que je n'entame mon monologue intérieur.

Mon chat aime mon jardin où il se promène plusieurs heures par jour. Il répond à mes appels, mais parfois je suis obligé de l'appeler plusieurs fois avant qu'il ne comprenne qu'il faut regagner ses pénates pour manger et dormir sur une bergère ou sur le canapé Louis XV. Depuis une semaine, il ne se promène plus. D'abord, je constate le fait, ce qui n'est pas difficile, étant donné que je le regarde très souvent et que je le caresse sans arrêt ; et je commence à me poser des questions. Parfois, des questions surgissent devant vous à grand renfort de points d'interrogation et vous n'avez qu'à répondre à ces questions, sinon vous ne pourrez pas avancer. Et vous voulez avancer à tout prix parce que vous êtes ce que l'on appelle un « *go-getter* » ; autrement dit en français, vous allez quelque part et vous obtenez quelque chose – par la force, la plupart du temps. Aucune question ne surgit devant moi parce que je n'ai aucune envie de quitter ma maison et d'obtenir quelque chose dans le monde extérieur. Il n'empêche que je commence à me poser des questions à propos de mon chat. Pourquoi ne se promène-t-il pas

dans le jardin ? Je pense tout de suite au jardinier. Entre le début de mon questionnement et cette pensée qui contient le jardinier avec toutes ses machines et tous ses poisons il ne s'écoule qu'une seconde. Une seconde plus tard – par rapport au début de mon questionnement – je pense au jardinier de mes voisins, à sa cruauté, à son regard sans pitié. Ses yeux ne sont pas très grands, de sorte qu'il n'y a pas assez d'espace dans ces yeux pour la pitié, étant donné que la malice et la destruction y trônent sans partage.

Et puis je pense aux guêpes. Mon jardinier m'a dit qu'il y avait un nid de guêpes près de la haie qui me sépare de mes voisins. (Mais pas de leur bruit.) Je me demande si ce n'est pas la faute du même jardinier. Je suis sûr que, grâce au progrès technologique, on peut acheter aujourd'hui un essaim de guêpes, le nid approprié – qui va avec, comme on dit – et installer le tout dans le jardin de votre voisin pour qu'il se fasse piquer dans la nuque, dans l'oreille, dans l'œil, etc. Puis on donne de la nourriture à ces guêpes et le tour est joué. Chaque jour on leur apporte des croquettes ou plutôt du Sheba et tout fonctionne à merveille : le voisin est piqué au vif dans tous les sens du terme ; son chat aussi ; dans tous les sens du terme. Mais mon jardinier m'a dit que lui, il avait aussi un nid de guêpes dans son jardin. Et son jardin est assez loin par rapport au corps du jardinier de mes voisins. Après tout, c'est peut-être la nature qui se venge sur nous après tous les crimes que nous avons commis à son endroit, comme on dit. À tant d'endroits. Tantôt il s'agit des arbres que l'on abat pour les vendre aux Chinois, tantôt c'est une centrale nucléaire et ses atomes qui sortent par tous les trous pour entrer dans nos pores ; et aussi dans celles des arbres et des arbustes. La nature riposte en nous envoyant des guêpes qui nous piquent et, d'une façon générale, ne nous laissent pas en paix au cours de nos repas champêtres.

Je prends mon chat et je le mets dans le jardin. Il regarde autour de lui, lance un regard en direction de la haie de mes voisins et s'enfuit à toutes pattes. Une fois de plus, je pense au jardinier et à ses poisons. Tout ce qu'il touche devient poison, de sorte que je me demande pourquoi je vois toujours un bout du jardin, lorsque je regarde par la fenêtre de ma chambre. Oui, c'est le jardin de mes voisins, un de ses bouts. Comment cela se fait-il ? Pourquoi est-il toujours en vie ? malgré tout ces poisons ? malgré la haine de ce jardinier ? malgré son antihumanisme, son antinaturisme ? Puis je sors de chez moi par la porte donnant sur l'autre bout de mon jardin qui se situe du côté de la rue et la longe en quelque sorte, et j'entends un bourdonnement. Ce bruit n'est pas une question : c'est une réponse à toutes les questions que l'on se pose d'habitude en ce domaine. Il s'agit d'un autre nid de guêpes. En effet, je vois une guêpe, deux guêpes. Mon chat ne peut donc sortir ni du côté droit ni du côté gauche. Il ne peut

sortir ni par-devant ni par-arrière. Au lieu de faire caca dans le jardin, il le fait dans la maison, dans sa petite maison.

Dans mon esprit – et dans mon corps – ces guêpes s'apparentent aux humains. Les humains sont des guêpes, mais ils ne sont pas capables de disparaître aussi vite qu'un essaim de guêpes – quoi que vous fassiez. Si vous prenez une Kalachnikov et tirez dans la foule, vous disperserez cette foule. Mais je préfère les moyens du bord aux moyens des forts, si bien que certaines personnes partent, les autres restent. Mon jardinier a brûlé la reine ; du coup, on ne voit ni le premier essaim ni le deuxième. Les guêpes sont parties : elles n'arrivent pas à se débrouiller sans leur reine. Prenons nos reines. Elles vivent ; elles meurent. Leurs sujets demeurent. Ils crient : « Vive la Reine » et tout recommence, comme si de rien n'était.

D'ailleurs les guêpes n'ont pas disparu : je les ai entendues tout à l'heure. J'ai entendu le zzzzzzzzzzzzz ou le jjjjjjjjjjjjjjjjjjj, et seules les guêpes et autres insectes de ce genre sont capables de produire un tel son. Mais quand les humains parlent, ils produisent aussi le même genre de son – à la longue, à la longue. Vous les écoutez et, au bout de quelque temps, vous commencez à entendre ce z et ce j, et vous vous dites que vous ne comprenez plus rien de ce qu'ils disent ; ce qui est tout à fait normal, étant donné qu'eux, eux-mêmes, ne le comprennent pas non plus. Ils parlent soit pour ne *rien* dire, soit pour *tout* dire, et ils vous disent tout ; et vous ne comprenez rien. C'est ce que l'on appelle la « communication ». Mais il faut communiquer, sinon il ne se passe rien, et rien n'est aussi lamentable que ce rien-ci. Donc vous continuez à communiquer et vous entendez : « Bonne continuation, bonne continuation. » Et vous continuez ; et vous êtes bon.

C'est pour cela que je regarde par-dessus les têtes. Dans mon enfance, je ne savais pas qu'il n'y avait que du blablabla un peu partout ; ou même partout, si vous voulez. Et dans le ciel, il n'y a que du blablabla. Même si vous ne regardez pas le ciel, vous pouvez vous débarrasser de tout ce blablabla, pourvu que votre regard passe par-dessus les toits où tout est calme, comme dit le poète. Il faut reconnaître qu'il y a beaucoup de gratte-ciel de par le monde ; et par conséquent il faut parfois continuer à lever la tête jusqu'à ce que le regard dépasse tous ces toits – tous ces toits du monde, comme disent les Anglais (et les Français aussi) – pour se fixer dans un vide hospitalier, dépourvu de blablabla de toute sorte. On peut aussi lever les yeux – en même temps ; de sorte qu'on lève la tête, et que les yeux accompagnent la tête au cours de ce mouvement. Comme cela, cela va plus vite et au bout de quelques secondes vous sentez que vous êtes débarrassé du blablabla, ne serait-que l'espace de quelques minutes. Mais c'est déjà ça, comme on dit ; et on a raison.

Aristote fait le contraire de ce que fait Platon : il regarde la terre. Mais on peut regarder la terre sans se heurter aux humains – à leurs pieds, par exemple. Oui, le regard se heurte aux pieds et l'on se dit que se regard capte les pieds de ceux qui vont quelque part et obtiennent quelque chose ; parfois au prix d'un effort surhumain. Peu importe la quantité de ces efforts dont on n'a cure. Ce sont les pieds qui comptent et ces pieds sont une sorte de blablabla qui n'est pas supérieur au blablabla dont on s'est déjà débarrassé, ne serait-ce que l'espace d'un après-midi. Alors, on ne sait pas qui est Charybde et qui est Scylla. Peut-être les deux à la fois. Oui, pour une fois vous avez affaire à Scylla et Charybde en une personne, en une substance, en un ego. Peu importe : il faut s'en débarrasser et c'est ce qui compte en définitive. Ces *go-getters* ne sont pas les compagnons de route que l'on aimerait avoir le long de cette route. C'est pour cela que l'on regarde par-dessus les têtes, les toits et même les nuages qui, eux aussi, sont assez bavards. En tout cas, les gens de toute sorte – même Hamlet a succombé à cette tentation – se demandent à quoi ressemblent les nuages qu'ils voient. Même s'ils ne voient aucun nuage, ils se mettent à réfléchir à propos de leurs formes. Ils se disent qu'un nuage peut ressembler à une baleine ; ils se disent aussi qu'une baleine peut ressembler à un nuage. Et patati et patata ; et blablabla et blablableu.

À propos – je vais parler des pieds –, je me souviens de l'époque où il fallait s'habiller le plus mal possible, comme on dit quelque part. Je suis en train de parler de l'Union Soviétique, mais je crois que c'étais aussi le cas en Chine dont les habitants n'étaient pas censés bien s'habiller, de sorte qu'ils portaient tous les mêmes vêtements ; plus ou moins. En tout cas, ils portaient quelque chose de gris et en URSS, dans les écoles russes, nous portions aussi un uniforme gris. Les garçons étaient habillés en gris ; les filles en noir ; plus ou moins : il y avait quelque chose de blanc le long de leur uniforme, mais je ne me souviens pas de quoi il s'agissait. Bizarrement, nous faisions nos études ensemble : les garçons et les filles. D'ailleurs, si je me souviens bien, l'année où je suis entré à l'école était celle où les filles se sont mises à cohabiter avec les garçons dans les espaces qui leur enseignaient l'histoire, les mathématiques, etc. Et je tombais amoureux assez souvent ; et parfois j'étais amoureux de trois filles à la fois. Mais cela n'a pas d'importance dans le contexte qui me préoccupe actuellement : les pieds et les chaussures. D'ailleurs, il me faut une nouvelle paire de chaussures, sinon je me promènerai avec des trous ; pas dans mes pieds, pas pour le moment.

À cette époque-là, il y avait une notion en URSS où les notions et les mots avaient prépondérance sur les choses. Par exemple, le mot « égalité » avait plus de poids que l'égalité elle-même qui n'existait pour ainsi dire pas. Mon père m'a dit un jour : « Aujourd'hui, j'ai entendu un homme simple dire qu'il y avait des inégalités dans notre pays. Il regardait notre

gratte-ciel. Il avait sans doute raison. » Il n'y avait donc ni égalité ni liberté ni fraternité en Union Soviétique, ce qui veut dire que nous ne vivions pas en France. Nous vivions en URSS, mais la période que le destin nous avait octroyée dans sa magnificence ou son indifférence, n'était pas celle où les ouvriers couraient de droite et de gauche avec leurs fusils. Les historiens se demandent si les ouvriers avaient des fusils à ce moment-là ; ou s'ils courraient dans les rues de Petrograd ou d'ailleurs. Ils ne couraient peut-être pas ; ils étaient sans doute allongés par terre dans des taudis, ivres mort, comme on dit. Peut-être, peut-être.

Bon, revenons aux mots. Certes, nous ne nous séparons jamais d'eux, sinon il n'y aura plus de récits ; et plus de chaussures peut-être. En tout cas, pas en l'occurrence. Et en l'occurrence – en cette occurrence-là – j'avais des chaussures que mon père avait rapportées de Suède. Oui, parfois les fonctionnaires russes étaient autorisés à faire des voyages à l'étranger. Et ils faisaient ces voyages d'autant plus volontiers que ces voyages leur permettaient d'acheter des robes, des costumes et des chaussures dont leur épouse et leurs enfants étaient dépourvus dans leur pays natal. Mon père était un fonctionnaire – pas un propriétaire terrien, comme on aurait pu le croire et le savoir avant la Révolution. Il était un fonctionnaire soviétique et par conséquent il avait profité de ce voyage en Suède pour m'acheter une paire de chaussures que j'ai mis sur mes pieds tout de suite – au moment où mon père les a mises à ma disposition. Il les a sorties de sa valise et je les ai vues juste en face de mes pieds. Tout de suite, sans crier gare et sans attendre quoi que ce soit, je les ai chaussées. À ce moment-là, je me suis dis que je ne me séparerais jamais de ces chaussures. Heureusement que je ne l'ai pas juré sur la tête de mes parents : je les porterais aujourd'hui. Et je ne les porte pas aujourd'hui, Dieu soit loué. Encore une occasion pour louer Dieu, ma parole ; ou mes mots.

Donc, je mets ces chaussures et je regarde mes pieds que je ne reconnais pas, étant donné qu'ils sont chaussés différemment. Vous ne vous reconnaissez pas si vous portez des vêtements que vous venez d'acheter. Vous avez l'air de ces vêtements et les gens que vous rencontrez dans la rue et ailleurs regardent vos vêtements et se disent que vous devez correspondre à ces vêtements, sinon vous ne les porteriez pas. Personne ne vous dit : « Mettez ces vêtements, sinon on vous fusille. » Même en Union Soviétique on ne le disait pas, de sorte que vous pouviez porter n'importe quel vêtement. Vous portiez un vêtement soviétique et ceux qui vous voyaient – et il y avait des gens qui vous voyaient de temps à autre – se disaient nécessairement : « C'est un homme soviétique. » Mais si vous portiez un vêtement étranger, les mêmes gens se disaient : « C'est un étranger. » Les gamins vous demandez du *chewing-gum* et les adultes vous regardaient avec respect.

Non, je confonds les temps. Il est facile de confondre les temps, même quand il s'agit de la vie de tous les jours et pas de celle de tous les verbes. Dans les années cinquante, vous n'étiez pas censé porter des vêtements suédois et cette loi concernait aussi les chaussures suédoises que j'ai portées pendant une semaine, pas plus. Je mets ces chaussures et je vais à l'école, accompagné par ma grand-mère qui avait peur que je ne me fasse écraser par une voiture. Ma mère avait exactement la même peur. Mon père qui était toujours plongé dans des livres – certains de ces livres étaient dus à sa plume – avait la même peur, mais la quantité de cette peur n'était pas la même ; de sorte qu'il pensait que je pourrais aller à l'école tout seul, d'autant que cette école n'était pas située loin de notre maison qui grattait le ciel. Elle continue toujours à le gratter, malgré mon absence. On pense parfois que ces gratte-ciel grattent le ciel à cause de nos efforts et nos pensées spirituelles. Je crois que l'on se trompe quand on pense ainsi : les objets, les constructions et les bâtiments ont leur vie et leur « en-soi ». Une fois abandonnés à leur propre sort – et on les abandonne, tôt ou tard – ils vivent comme bon leur semble. Ils grattent le ciel à longueur de journée et aussi à largeur de nuit. Ils grattent aussi la terre, quoiqu'ils préfèrent gratter le ciel, d'après nos mystiques : les mystiques croient que tout le monde, inconsciemment, gratte le ciel. Et parfois le même monde, ou une partie de ce monde, le fait *consciemment*. Mais nous grattons aussi la terre, sinon nous serions dans les nuages. Il est vrai que nous sommes souvent dans les nuages ; pas de cette façon-ci.

J'arrive à l'école et mes chaussures me précèdent en quelque sorte. Je les regarde et je me dis que je marche comme si je n'avais jamais marché auparavant. Si vous marchez pieds nus sur une plage située aux Seychelles, votre dignité ne souffre pas. Au contraire, la plage rehausse votre dignité et la met sur un piédestal. Rien d'étonnant à cela : vous êtes sur une plage prestigieuse ou piédestaleuse, et vos pieds acquièrent une allure que vous admirez vous-même. Et pourtant il s'agit de vos pieds que vous connaissez depuis votre enfance ; ou presque. Vos secrétaires ou plutôt vos assistantes – il faut employer le jargon d'aujourd'hui – s'occupent de vos millions, tandis que vous, vous vous prélassez sur une plage où le bronzage est de rigueur. Mais pour accéder à cette plage, vous devez marcher, ne serait-ce que l'espace d'une seconde. D'accord, vous y arrivez en Rolls et vous descendez de cette Rolls pour accéder à cette plage privée. *Of course*, *of course*. Mais une fois sur cette plage, dans son for intérieur, vous vous déshabillez, si bien que vos pieds sont nus à présent. Et ces pieds marchent sur le sable prestigieux.

Je n'étais pas sur du sable ; ni sur une plage. J'étais dans une école soviétique parce que j'étais un garçon soviétique. Je suis né dans le pays des soviets, mais je ne mourrai pas à Moscou ; et pourtant je peux y aller sans me demander quel genre de vêtements je porterai. Je

peux même porter des chaussures suédoises. À présent je porte plutôt des chaussures anglaises ou françaises, mais peu importe. Je parle des années cinquante qui me voyaient à l'intérieur de l'Union Soviétique. Et à l'intérieur de cette union et de ce soviétique, il valait mieux ne pas porter des chaussures suédoises parce que, en voyant ces chaussures – on ne vous regardait même pas en ces moments-là – on s'écriait : « *Stiliaga*. » Cela voulait dire que celui qui portait de telles chaussures ne se conformait pas aux règles qui mettaient tout le monde dans le même bateau. Et dans ce bateau on ne portait pas de telles chaussures; parce que ce bateau n'était pas ivre, peut-être. Ou parce qu'il l'était, étant donné que tout était ivre en Union Soviétique.

Je change d'époque ; comme de chemise, j'imagine ; ou comme de chaussures. Je crois que, malgré tous mes déménagements, toutes mes métamorphoses aleffiennes, je suis toujours un *stiliaga*. C'est le style qui compte avant tout ; en ce qui me concerne. Je suis sans doute un ringard, mais les étiquettes ne m'intéressent pas, sauf quand il s'agit des vêtements. Bref, aujourd'hui on peut porter n'importe quelles chaussures à Moscou ; et partout ailleurs, j'imagine. Bon, je porte des chaussures et des vestes. Je ne sais pourquoi je pense en ce moment à Wittgenstein. Oui, je le sais, je le sais. Parfois, on se dit : « Je ne sais pas pourquoi », mais on sait très bien pourquoi ; et on sait aussi pourquoi on le sait. Je ne sais pas quel genre de vêtements Wittgenstein portait. Je sais que lorsqu'on lui posait une question à propos de ce qu'il voulait manger ou éviter, il disait : « Je peux manger n'importe quoi, pourvu que ce soit la même chose. » C'est à peu près cela : je mange à peu près la même chose que j'achète dans les trois supermarchés qui se trouvent à côté de ma maison. Pas tout à fait à côté. C'est toujours *presque*, comme dirait un kantien. Et je porte n'importe quels vêtements ; et c'est pour cela que je pense que Wittgenstein faisait la même chose.

Mais je n'écris pas n'importe comment ; c'est pour cela que je prononce haut et fort le mot « *stiliaga* ». Il en va de même pour ma vie, sauf si l'on pense que la vie concerne surtout le jardinage, les associations caritatives et l'amitié avec le premier ministre qui s'appelle Michel ; en Belgique, en tout cas. Pendant notre conversation téléphonique, mon voisin a dit qu'il connaissait ce premier ministre ; et il a dit son nom. Je n'ai retenu que Michel. Alors, quand le jardinier de mes voisins fait des siennes, je crie : « Je connais le deuxième ministre – Michaux. Je connais le troisième ministre – Michelet. » Ce n'est sans doute pas spirituel ; mais c'est efficace. Les enfants de mes voisins se promènent dans le jardin ; et ils doivent se dire que leurs parents ne sont pas très intelligents. Je connais le premier ministre. Je connais le premier ministre. Michel, Michel.

# LE MATCH

Nous donnons naissance à beaucoup de choses et d'êtres. Nous avons des projets et des plans ; ils se trouvent dans notre tête et un jour nous leur donnons naissance, sinon ce n'est pas la peine de les avoir à l'intérieur de la tête. Il faut qu'ils soient à l'extérieur, tôt ou tard, sinon c'est une perte de temps et d'énergie ; et du reste, au reste. Nous donnons aussi naissance aux enfants et de cette façon nous nous multiplions et nous immortalisons. Si nous n'avons pas d'enfants, nous demeurons mortels. Et, en quelque sorte, chaque individu qui n'a pas d'enfants est un demeuré mental ; ou plutôt un demeuré corporel. Il est impuissant et par conséquent il ne peut avoir d'enfants. Et s'il est puissant et si, malgré cette puissance, il n'a pas d'enfants, il est un demeuré mental parce que c'est stupide et ridicule. Il est ridicule d'être sur cette terre et passer pas mal de temps sur sa surface sans avoir une progéniture. Comment peut-on vaincre le temps qui s'écoule et coule de toutes parts ? On peut compter sur le temps retrouvé de Proust. Et si nous n'y comptons plus ? Si nous nous disons que ce n'est pas ainsi que nous pouvons devenir immortels ? Nous nous le disons et nous décidons d'engendrer des enfants. Plus nous travaillons dans ce domaine, mieux c'est. Un enfant peut mourir : on n'a pas encore vaincu toutes les maladies enfantines. Un autre enfant risque de devenir un criminel et de violer plusieurs adolescents. Mais notre troisième enfant sera un savant et c'est grâce à cet enfant-ci que nous serons immortels.

Nous donnons donc naissance à un enfant. Il est né et nous l'embrassons plusieurs fois, et nos baisers couvrent et recouvrent toute l'étendue de son corps. D'accord, c'est très bien. Notre enfant se comporte comme n'importe quel enfant : il pleure, crie et fait pipi. D'accord, d'accord. Nous devons assumer la tâche des éducateurs et nous l'assumons en pleine conscience. Mais pour pouvoir éduquer un enfant, il faut qu'il puisse comprendre quelque chose. Et pour cela, il faut qu'il comprenne les paroles que nous prononçons de temps en temps ; ou tout le temps. Au début, l'enfant entend les paroles, mais il ne comprend rien. Ensuite il commence à comprendre les paroles que nous prononçons en le regardant droit dans les yeux, mais il ne sait pas à quoi riment ces paroles. Il ne sait pas encore que les paroles et aussi les actions doivent rimer à quelque chose. D'ailleurs, il ne comprend pas encore la grande poésie. Il sait que les bateaux qui vont sur l'eau ont beaucoup de jambes, mais il ne connaît ni Rimbaud ni Rilke ni W. B. Yeats. Donc, nous nous contentons pour le moment d'une série d'images parce que les images sont plus facilement assimilables que les paroles. Mais il n'y a rien de plus important que la langue et le langage. Tout s'enracine dans les mots ; et tout sort par les mots, de sorte que l'on peut dire que notre vie nous sort par tous les mots. Mais pour le moment, nous

nous contentons d'une série d'images ; et d'une autre série d'images. On appelle cela « imagerie sérielle ».

Nous sommes sur une plage. Nous construisons un château et nous disons à notre enfant : « Tu vois ce château ? Il est beau, n'est-ce pas ? Veux-tu vivre dans un château comme ça ? Oui, tu veux, tu le veux. Pour ça il faut avoir de l'argent, tu sais. » À ce moment-là, nous sortons quelques billets de banque de notre portefeuille et nous les montrons à l'enfant. L'enfant voit l'argent, mais il ne comprend toujours rien. Nous lui faisons tâter cet argent et il regarde son ours en pluche qui est plus doux, plus agréable. Bon, d'accord, très bien. L'enfant ne comprend rien, rien du tout. Alors, nous lui montrons un vrai château et nous lui disons que c'est ainsi qu'il doit vivre. Puis nous l'emmenons à New York et nous lui montrons quelques gratte-ciel en lui disant : « Il faut que tu aie un duplex dans une de ces tours. » L'enfant commence à comprendre quelque chose. New York l'impressionne et il se dit qu'il doit vivre dans cette ville du progrès et de l'avenir, sinon sa vie ne vaudra rien du tout. À présent il comprend ce que vous vouliez lui dire en lui montrant des billets de banque. Mais vous ne lui montrez plus rien. Pourquoi ? Parce que ce n'est pas bien ; ce n'est pas bien de lui montrer des billets de banque. C'est le moment d'expliquer à votre enfant la différence entre le bien et le mal.

Vous lui montrez quelques billets de banque – pas beaucoup, pas trop – et vous lui dites que le bien est ailleurs. Le mal n'est pas ici, pas tout à fait ; mais le bien est ailleurs. « Où ? » demande l'enfant. Alors, vous lui parlez de Jésus Christ et vous lui dites que le livre qu'il doit consulter tous les jours s'appelle La Bible. Vous lui lisez La Bible et il ne comprend rien, comme d'habitude. Alors, vous lui parlez du Pape. Il faut que La Bible soit vivante, sinon cela a l'air d'être mort. Oui, tous les écrits et tous les enseignements ont l'air mort – et ils sont bel et bien morts, d'ailleurs – si personne ne les représente à la surface de la terre. C'est ce que l'on appelle l'« enseignement vivant ». Très bien. Alors, nous nous mettons à suivre le Pape dans tous ses déplacements. Il se déplace et c'est très bien, comme disait Maïakovski, en montrant son passeport rouge, parce que notre enfant ou nos enfants – nous devons nous multiplier – écoute la parole vivante. (En montrant son *passeportina* rouge dont il était fier.)

Il écoute cette parole vivante qui lui dit : « Je sais que vous êtes stupide. C'est tout à fait normal car à votre âge on ne peut comprendre les arcanes de la religion et de la vie. Vous aimez sans doute le foot. Alors, vous devez savoir que chaque équipe a un drapeau. Vous êtes trop jeunes pour comprendre notre vérité, mais vous savez que chaque équipe a un drapeau. Vous savez, il faut toujours se mettre au niveau de ceux qui vous écoutent, sinon personne ne comprendra rien du tout. Vous-même perdrez le fil de votre raisonnement en essayant d'expliquer la vérité à ceux qui ne peuvent pas la comprendre. Je vous dis donc qu'il y a deux

équipes et par conséquent nous voyons deux drapeaux sur le terrain de foot. Ou deux genres de maillots, si vous préférez. Vous préférez peut-être jouer au foot, au lieu de m'écouter. Mais j'ai fait un long voyage pour vous parler. Et n'oubliez pas que je représente la vérité. Et la vérité compte, vous le savez, surtout s'il s'agit de la vérité absolue. Et cette fois il s'agit de la vérité absolue, croyez-moi. Si vos parents vous disent : 'Il faut manger tout ce qu'on peut avec sa fourchette', vous vous dites que vos parents ont raison. Et vous mangez tout ce que vous voyez sur la table de la salle à manger avec votre fourchette. Même une glace, mes chers enfants. Mais ce que je vous dis en ce moment est la vérité absolue, et on ne badine pas avec cette vérité. C'est moi qui vous le dis. Revenons à nos drapeaux. Il y en a deux. D'un côté il y a le drapeau du démon et de l'autre, le drapeau du Christ. Comme les maillots de deux équipes, vous savez. Vous le savez, j'en suis sûr. Vous n'êtes peut-être pas très intelligents, mais vous savez ce que je veux dire quand je parle de deux équipes et de deux maillots. Maintenant je vais vous dire quelque chose de très important. Malgré l'étroitesse de votre esprit, vous devez comprendre ce que je suis en train de vous dire. Il vous demande dans quelle équipe nous aimerions jouer. Savez-vous de qui je parle quand je dis 'Il' ? Je peux dire aussi 'Lui'. Je peux même dire 'Le'. Quoi que je dise, je parle toujours de la même personne. Et cette personne est Il, Est, Toi, Moi, Le, La, Les. Cette personne est tout le monde et tout à la fois. Il s'appelle Jésus, mes chers enfants. Ou la Foi, ce qui revient au même.

« Il nous demande donc dans quelle équipe nous voulons jouer. D'un côté, vous avez l'équipe du Satan, de l'autre celle de Jésus-Christ. D'habitude, on répond tout de suite : 'Je veux être avec le Christ.' Minute papillon. Vous pensez à Jésus-Christ parce que, depuis votre enfance, vous entendez la même chanson qui vous dit que Jésus est gentil et Satan méchant. Minute papillon. Ce n'est pas si simple que cela, vous savez. Ce n'est pas la peine de vous parler de saint Ignace parce que vous ne le connaissez pas. D'ailleurs, vous connaissez très peu de saints et ce n'est pas bien. Vous connaissez sans doute notre saint en titre, Jean-Paul II. C'est très bien, c'est très bien. Mail il y a d'autres saints de par le monde. Tous ces saints sont déjà morts et nous souhaitons la paix éternelle à leur âme. D'ailleurs, saint Ignace en fait partie. Prions pour lui l'espace de quelques secondes. Nous n'avons pas beaucoup de temps, vous savez. J'ai encore trois discours à faire, selon mon agenda. Et mon agenda ne ment jamais. Si vous voulez vous guérir du mensonge, vous devez commencer par de petites choses – par votre agenda, par exemple. Chaque matin, vous devez dire : 'Aujourd'hui, je noterai dans mon agenda tout ce qui me passera par la tête, sauf les mensonges.' Les mensonges arrivent en masse et ils ont l'intention de s'installer dans votre tête, sans doute définitivement. Alors, vous leur dites : 'Passons, passons', et les mensonges continuent leur bonhomme de chemin. Ils sortent de votre

tête et vont en direction d'autres têtes et d'autres âmes. Mais votre tête ainsi que votre âme sont pures et simples. Elles sont simples d'esprit, vous savez.

« Résumons-nous. Vous êtes très simples, et votre esprit est encore plus simple que vous tous. Tant mieux. Alors, je lui pose la question suivante : 'Dans quelle équipe jouerons-nous aujourd'hui et aussi toute notre vie ?' Connaissez-vous la réponse de votre esprit, chers enfants ?

- Oui, nous la connaissons.

- Quelle est cette réponse, chers enfants ?

- Nous jouons avec Jésus.

- Minute, minute. C'est trop simple. Vous ne savez pas à quoi vous vous exposez.

- Nous le savons.

- À quoi vous exposez-vous ?

- À l'amour de Mai 68.

- Minute, mes très chers papillons. Réfléchissez un peu. Vous regardez les séries télévisées, j'imagine.

- Oui.

- Que voyez-vous dans ces séries ?

- Argent, richesse, Ferraris.

- Voulez-vous être aussi riches que Bill Gates ?

- Oui, oui, oui.

- Mais vous ne voulez pas être aussi pauvre que saint François, si je ne m'abuse.

- Non, non, non.

- Si son assistant voyait une pièce d'or, il la prenait dans sa bouche et la déposait sur un tas d'excrément. C'est ce que les membres de l'équipe de Jésus font sans arrêt. D'ailleurs, il s'agit aussi d'un exercice – ou d'excrément – recommandé par saint Ignace. Chaque matin, son assistant éparpillait des pièces d'or sur les pelouses du monastère, et les moines s'agenouillaient devant ces pièces. Mais ne pensez surtout pas qu'ils agenouillaient devant elles parce qu'ils les prenaient pour des idoles. Pas du tout, pas du tout ! Ils ramassaient les pièces avec leurs dents et leur langue pour les porter jusqu'à des poubelles remplies à ras bord d'excréments de toutes sortes. Cette perspective vous enchante-t-elle ?

- Non, non, non.

- Bon, comme vous voyez, Jésus ne vous promets pas les étoiles. Cela veut dire que vous ne deviendrez pas des stars – pas du jour au lendemain, en tout cas. Jésus ne vous promet donc ni étoiles ni stars. Que vous promet-Il ?

- Des excréments.

- Ne soyez pas si directs, si scatologiques, voyons. Pour recruter des joueurs, Jésus nous offre une invitation à l'humilité. Savez-vous ce que c'est, l'humilité ? Il ne faut surtout pas la confondre avec les cocktails et les robes de cocktail. L'humilité porte d'autres robes. Et les robes qu'elle porte sont fanées, trouées. Et elles puent, par-dessus le marché. Quand on consacre sa vie à l'humiliation, on ne se lave pas, vous savez. On se laisse pousser une barbe et cette barbe pue et grouille de poux. Vous n'aimez pas vous laver tous les jours, n'est-ce pas ? Alors, pourquoi ne pas adopter le rite de l'humiliation qui vous dispense des salles de bains et des brosses à dents ?

- D'accord, nous jouerons avec Jésus, à condition d'avoir de belles voitures et des duplex.

- Ça ne va pas mes chers enfants, mes chers papillons. Comme vous voyez, dans chaque équipe on trouve un certain nombre d'avantages et de désavantages. Satan promet à ceux qui joueront avec lui richesses, honneurs, gloire, pouvoir. Si vous jouez dans son équipe, vous serez célèbres et vous passerez le plus clair de votre temps sur les écrans de la télévision. Pas *devant* ces écrans – dans leur *for intérieur*.

- Et si nous jouons du côté de Jésus ?

- En ce cas, vous n'aurez rien de tout ça. Mais vous aurez l'humilité et l'amour.

- L'équipe de Jésus ne gagnera jamais contre l'équipe de Satan.

- Pourquoi ?

- Parce qu'elle n'a pas d'argent. Les bons joueurs coûtent très cher. Comment voulez-vous gagner un championnat si vous n'avez pas un équivalent de Messi dans votre équipe ?

- Et l'amour ?

- Mais les femmes aiment les gagnants et les stars.

- Certaines femmes aiment les perdants, vous savez. Leur instinct maternel s'éveille. On vous chouchoute, on vous apporte votre petit-déjeuner au lit.

- Elles préfèrent les gagnants. Les hommes aussi. Tout le monde préfère l'argent aux excréments.

- Pas saint François, pas saint François. Vous oubliez le personnage le plus remarquable de l'histoire humaine. Lui, ainsi que Jésus, sait que le bonheur, le vrai, celui qui remplit le cœur et le reste et l'âme, n'est pas dans des habits d'une marque déterminée. Je connais une marque, d'ailleurs. Elle s'appelle Prada ou Pravda ou Prado. Non, je dois confondre avec le célèbre musée où les tableaux du Greco nous parlent de Jésus, et de Sa Croix, de Son humilité. Et de son habit. Pas de Prada ni de Rada ni de Dada.

- Et les Rolls ?

- Il y en va de même pour les voitures. Notre Jésus Christ et ses saints savent que le vrai bonheur est d'être sensible, d'apprendre à pleurer avec ceux qui pleurent.

- On peut être sensible à l'intérieur d'une Rolls. Et on peut toujours demander à une reine de beauté de pleurer un petit coup. D'ailleurs, n'importe quelle Rolls la guérira tout de suite de tous ses soucis.

- Et un habit puant ?

- Jamais. »

## DEMENTELLEMENT

Pour pouvoir déconstruire, il faut d'abord construire. On peut aussi prendre quelque chose en se disant : « C'est déjà construit. Je crois qu'il s'agit de la métaphysique. Alors, je vais la déconstruire. Je crois que les Allemands appellent cela '*Abbau*'. » D'abord, vous faites ce qui s'appelle *ein* « *Bau* » ; en d'autres mots, en termes français, vous construisez quelque chose, par exemple le Bauhaus. Vous l'avez construit et il est déjà là. À ce moment-là – vous le voyez et vous vous dites qu'il est construit – vous vous dites que c'est le moment de le déconstruire. Pourquoi ? Parce que tout cela ne marche pas. Si cela marchait, le monde marcherait ; mais le monde ne marche pas et par conséquent *cela* ne marche pas non plus. Alors, vous vous mettez à déconstruire ce fameux Bauhaus et ce malfameux monde qui s'appelle peut-être Baumonde. Il ne s'appelle peut-être pas du tout, mais il est là ; comme on dit, il est *Da-Sein* et par conséquent, il faut le déconstruire, sinon il sera toujours « da », ce qui veut dire « oui » en russe. Il sera toujours oui-da ou dada, et on n'aime ni l'un ni l'autre.

Mais il faut faire quelque chose, sinon on ne fait rien. En Union Soviétique, on vous mettait en prison si vous ne faisiez rien. On venait chez vous et on constatait que vous étiez assis près de votre poêle qui réchauffait vos vieux ou jeunes os. Alors, on vous demandait ce que vous faisiez près de ce poêle. Vous répondiez : « Les dieux sont aussi près de ce poêle. Ils sont partout dans la maison.

- Alors, vous croyez en Dieu ?

- J'ai dit 'dieux', au pluriel. Sans majuscules.

- Mais pourquoi parlez-vous des dieux dans notre pays athée ?

- Je parle de nos dirigeants. Ce sont des dieux, n'est-ce pas ?

- Ce sont des sages qui nous gouvernent.

- Pour moi, ce sont des dieux. Avec un D majuscule. »

Vous pouviez arriver à vous débarrasser de ces agents du KGB ou de GPU. (Nos GPS sont bien supérieurs à toute cette racaille.) Mais comment se débarrasser du monde ? Faut-il s'en débarrasser ? Je ne suis pas content de ce monde ; et je ne suis pas ravi de constater que j'en fais partie. On dit que les révolutions n'ont commencé qu'avec la Révolution Française. Il y avait eu des résurrections avant cette révolution et nous connaissons tous ces résurrections ou ces révoltes, si vous voulez. Et si vous ne voulez pas de révoltes et de Spartacus, il n'y en aura pas. Tout cela est mental, comme on dit. Quelqu'un mantèle quelque chose ; et puis vous démantelez cette chose et beaucoup d'autres choses. Une fois sur votre lancée, vous démantelez le monde entier – pas seulement la métaphysique – et vous êtes content. Puis vous vous demandez si vous êtes vraiment content, et vous vous dites que vous ne l'êtes pas. Tant pis pour le monde.

Tout est mental, comme disait Schopenhauer et tous les autres, à part Démocrite et Épicure. Ils parlaient des atomes. Moi aussi, je peux parler des atomes. On vous demande d'imaginer quelque chose. Vous imaginez une pâte dentifrice. On vous demande de l'acheter. Vous l'achetez. Vos dents continuent à pourrir ; il y en va de même pour vos gencives et votre corps en général. Mais votre cerveau marche à merveille, de sorte qu'il enregistre tout ce qu'on lui montre. On lui montre un lave-vaisselle. Il enregistre ce lave-vaisselle et votre corps l'achète. Ce n'est pas la peine de décrire le processus. Vous poussez sur quelques boutons et c'est votre corps qui pousse sur ces boutons par l'intermédiaire de vos doigts qui, eux aussi, font partie de votre corps. Ensuite on sonne à votre porte et patateu et patatras ; pour changer un peu.

Je suis né dans un pays qui déconstruisait sans construire. On avait construit beaucoup de choses dans ce pays avant la fameuse Révolution qui n'en était pas une ; un coup d'état, rien de plus. Tout le monde le sait maintenant, à part quelques personnes qui croient toujours que Mao était un grand homme. Ni Mao ni Lénine n'étaient des bienfaiteurs de l'humanité, contrairement à ce que croyait Anna Arendt. On croit ce que l'on veut. On croit à ce que l'on veut croire. On veut croire à ce que l'on veut croire. On veut croire à son vouloir. Et ainsi de suite. Et il y a beaucoup de suites, même si le monde entier est déjà dans la tombe. On continue à dire : « Tout le monde, tout le monde. » Mais ce monde-ci, ainsi que ce monde-là, est dans sa tombe, et on continue à parler, comme si de rien n'était ; et rien n'est.

Je suis né dans un pays qui m'a tout démantelé et dans tous les sens de ce terme. On a démantelé la maison où je suis né. J'ai vu peut-être quelque chose dans cette maison. Je pourrais lui rendre visite, si elle était encore là ou ailleurs. Inutile de dire qu'elle n'est plus nulle part. On l'a démolie ou plutôt démantelée ; on m'a enlevé une partie de ma mentalité. C'est un mot

complexe, mais c'est pour cela qu'il faut chérir toutes ses parties. Si l'on vous démentalise, vous restez sans votre mentalité. Lorsque je parle de ma mentalité, je sais à peu près de quoi il s'agit. Tout cela est compliqué et même Freud et ses successeurs ne pourraient venir à bout de ce problème, si je les laissais faire. On a démoli la maison où je suis né. Il paraît que nos contemporains aiment des drames. Il faut leur dire : « On m'a démoli complètement. Ces bourreaux ont tué mes parents. Ils ont violé et égorgé mes enfants. » Non, ces bourreaux n'ont pas tué mes parents. Ils l'ont fait ; indirectement. Mais si vous prononcez le mot « indirectement », on vous dit toute de suite : « Que voulez-vous dire ? » Alors, pour faire de la publicité, vous dites qu'on arrachait les vêtements et qu'on battait votre père ; à mort, naturellement. Avant de le battre, on mettait quelque chose dans sa bouche ; et aussi dans celle de votre mère. Vous ne vouliez pas regarder ce que l'on faisait pour ne pas vomir et mourir, mais vous saviez qu'ils le faisaient. Et ils étaient des membres du GPU, du GPS, de l'URSS.

Je n'ai rien vu de tout cela. Je sais qu'il n'y avait rien de spectaculaire dans les drames que j'ai vécus pendant vingt-six ans dans ce pays lamentable. Mais je sais qu'il ne fallait pas être un agent de quoi que ce soit pour torturer mes parents, pour les mener directement à la mort. Pas de détours, pour une fois. Je n'entrerai pas dans les détails ; pas pour le moment. Je ne sais pas s'il y a du temps pour tout et si tous les moments arrivent quand il faut qu'ils arrivent, mais je sais qu'il y a des choses qui auraient pu ne pas arriver. C'est banal. Mais ce qui n'est pas banal, c'est ceci : il y a des moments qui ne doivent pas arriver. Ils doivent se retenir. Le temps a ses responsabilités, comme disent les politiciens français qui sont assez irresponsables. Il y a des moments qui doivent s'abstenir. Nous sommes stupides et les papes ont raison lorsqu'ils nous traitent comme des demeurés mentaux. Mais les moments ? Vous, très chers moments ? Pourquoi vous comportez-vous ainsi ? Pourquoi ne prenez-vous pas vos responsabilités ?

Oui, c'est arrivé la veille du Concours Reine Élisabeth. L'organisation qui s'occupait de nos allées et venues – nous ne pouvions pas aller à l'étranger quand nous le voulions et nous voulions toujours aller à l'étranger – reçoit une lettre anonyme où l'on dit que j'aimerais m'installer définitivement en Occident ; et que je profiterais du concours, ou plutôt de l'occasion qu'il m'offrirait, pour mettre mon projet à exécution en demandant l'asile politique. Le concours a lieu à Bruxelles, en dehors des frontières soviétiques. Vous quittez donc votre pays natal pour vous rendre à ce concours. Vous ne pouvez faire autrement. Vous ne pouvez pas téléphoner aux membres du jury pour leur dire : « Chers membres du jury ! Je vous invite chez moi pour que vous puissiez m'écouter. Je veux participer à ce concours, mais pour le faire, il faut nécessairement quitter le pays où je me trouve actuellement. Je préfère rester dans ce

pays car c'est mon pays natal. Je suis né dans ce pays et ce pays m'a nourri. Pourquoi ? Parce que notre pays, à la différence des pays que vous avez en Occident, nourrit ses enfants, de sorte que nous devenons les meilleurs pianistes et violonistes du monde. C'est pour cela que nous raflons les premiers prix à tous vos concours sans exception. Cette fois, il n'y aura pas d'exception non plus. S'il vous plaît, n'oubliez pas d'apporter la médaille d'or que j'ai déjà gagnée. Pas la peine de faire un voyage supplémentaire, un deuxième aller-retour. »

Cela n'aurait pas marché de cette façon. Et les gens qui sont en charge des concours internationaux se mettent à réfléchir. Ils se disent : « Si nous n'envoyons pas Valery Aleff à Bruxelles, nous n'aurons qu'un seul candidat à ce concours. Et ce n'est pas la peine d'envoyer à l'étranger qui que ce soit, s'il s'agit d'une personne. S'il agit d'un ministre des affaires étrangères, nous pouvons le faire. Mais il s'agit d'un pianiste. Notre délégation est déjà trop petite : il n'y a que deux candidats dans cette délégation. Si nous enlevons un candidat de cette somme de candidats, il ne restera qu'un seul candidat, si les mathématiques ne nous jouent pas un mauvais tour. C'est trop peu. Nous ne pouvons envoyer un seul candidat dans un pays étranger. Ça coûte trop cher et ce n'est pas la peine. » Alors, les responsables hésitent entre la participation et la non-participation. Comme d'habitude, quelqu'un se souvient de Pierre de Coubertin qui a toujours préféré la participation, quelles que soient les circonstances. Entre-temps, un jeune homme qui joue un tout petit rôle dans cette organisation, de sorte qu'il n'est qu'un demi-responsable, téléphone à ma mère et lui pose la question suivante : « Connaissez-vous votre fils ?

- Oui, dit ma mère.

- Êtes-vous sûr que vous le connaissez bien ?

- Oui. Que voulez-vous dire ?

- Je veux dire que votre fils veut vivre à l'étranger. Êtes-vous au courant de ce projet ?

- Non.

- Votre fils ne vous parle donc jamais de son projet de s'installer dans un pays étranger ? en Belgique, en l'occurrence ?

- Non.

- Il est cachottier, votre fils. Il n'est pas sincère avec sa mère.

- D'habitude, il me dit tout.

- Il vous parle sans doute de ses conquêtes dans le domaine du sexe.

- Non, pas du tout.

- Quoi qu'il en soit, il ne met pas sa mère au courant de son grand projet. Il veut abandonner sa mère à son sort, et il ne dit rien à ce sujet. Il parle de la pluie et du beau temps,

mais il ne parle pas de sa future défection. Il vous laisse donc tomber. Il vous plaque, si vous préférez. Comment comptez-vous vous débrouiller dans la vie ? dans la vie de tous les jours ? Il paraît que vous ne voyez presque rien. Vous êtes aveugle, autrement dit. Comment comptez-vous chercher votre chemin dans cette vie ? Ne savez-vous pas que cette vie est pleine d'obstacles ? A dire vrai, il n'y a que des obstacles dans cette vie. Vous risquez donc de tomber et on se demande si vous arriverez à vous relever. En plus, vous souffrez d'hypertonie. Supposons que vous tombiez. C'est comme si c'était fait. Vous gisez à terre et une trombe voyage à travers votre cerveau. Savez-vous ce que ça veut dire ? Vous comprenez le mot 'mort', j'imagine. Oui ou non ? Bon, d'accord. Vous vous enfermez dans votre silence. Mais votre silence est éloquent, vous savez. Bon, vous connaissez le mot 'mort'. Et vous continuez à gésir à terre. Ne l'oubliez surtout pas. Je sais que vous souffrez de troubles de la mémoire, mais je vous demande de ne pas oublier que vous êtes par terre. Pas dans votre lit. Pour une fois, vous êtes ailleurs ; notamment par terre, loin de tous les téléphones. Je sais qu'il y a deux appareils téléphoniques dans votre appartement, mais vous êtes loin de ces appareils, très loin, étant donné que vous êtes par terre et il vous faudra les atteindre à quatre pattes. Parlons un peu de vos pattes. Dans quel état sont-elles ? Il paraît que vous avez la goutte. »

C'est ainsi que ce jeune homme parlait à ma mère. Il le faisait devant moi et j'étais incapable de mettre fin à cette conversation. À ce moment-là, il n'y avait qu'un seul drapeau devant moi et par conséquent je ne pouvais choisir un autre drapeau, une autre attitude, une autre vie. Aucun pope ne me disait à ce moment-là, dans cette pièce-là : « Le vrai bonheur est d'être sensible, d'apprendre à pleurer avec ceux qui pleurent, d'être proche de ceux qui sont tristes, d'épauler, d'embrasser. » Ma mère était triste ; elle pleurait à l'autre bout du fil. Qu'aurais-je pu faire ? Le jeune homme était à portée de ma main. Il souriait ; il était aux anges. Et les anges avaient l'air d'accepter sa compagnie. En tout cas, on ne le foudroyait pas. Et ma mère continuait à l'écouter, à pleurer, car elle n'osait pas lui raccrocher au nez. Elle savait que si elle le faisait, ma vie serait brisée une fois pout toutes. Et moi, je savais que je ne pouvais insulter ce jeune homme ; ni le frapper. Pour la même raison.

Oui, à ce moment-là, j'aurais dû me souvenir de l'exercice suivant : « Regarder comment je me rends de plus en plus petit par des comparaisons. » Oui, c'est cela que saint Ignace nous recommande avant de parler des équipes de foot dont il ne parle pas, d'ailleurs. Oui, nous nous disons que nous ne sommes rien en comparaison de tous les hommes. J'aurais dû me dire : « Je ne suis rien en comparaison de ce jeune homme qui est en train de parler à ma mère. Il dit un mot et on m'envoie dans un hôpital psychiatrique ou en prison. Ou au Goulag. Tout dépend du mot que je dirais à cette occasion. Une occasion se présente. Le jeune homme est là, en face de

moi, à portée de ma main. Je peux l'insulter et le frapper : on ne m'a encore ni attaché ni bâillonné. Je ne le fais pas parce que je suis très petit en comparaison de cet homme. Il en va de même pour ma mère. Elle aussi, elle est très petite en comparaison de ce jeune homme. Et nous sommes tous petits en comparaison de tous les anges et de tous les saints du Paradis. D'accord, d'accord. Nous sommes tous très petits, très humains, trop humains. Mais les anges ? Ils sont mille coudées au-dessus de nous. Pourquoi ne battent-ils pas cet homme à plate couture ? Ne sont-ils pas au courant de ce qui se passe dans son cabinet ? Oui, il appelle cette pièce 'mon cabinet', mais je ne suis pas sûr qu'il soit assez important pour avoir toute une pièce à sa disposition. En tout cas, les anges peuvent le battre et l'abattre à volonté. Ils n'ont pas besoin de permission pour cela. Dieu serait d'accord, j'en suis sûr. » Le jeune homme continue à parler, bâille et raccroche sans prendre congé de ma mère.

Saint Ignace nous propose un autre exercice, et ce dernier nous amène droit au but, puisqu'il nous demande de voir par le regard de l'imagination la longueur, la largeur et la profondeur de l'enfer. D'accord, on le fait sans problèmes ou sans soucis, comme on dit aujourd'hui et comme on dira sans doute demain ; mais pas après-demain. C'est ainsi que vivent et meurent les expressions, les idiomes, les mots et même les langues, malgré leur éternité apparente. Un pessimiste se dit : « L'enfer n'est pas l'autre car celui-ci est trop petit. Ce n'est pas la peine de mesurer la longueur et la profondeur de tous les autres que l'on retrouve sur notre planète. Par contre, dès que l'on quitte les limites de notre planète, on a un champ de vision élargie, de sorte que l'on peut se dire (pour répondre aux exigences du saint Ignace) : 'L'enfer est aussi grand et aussi profond que le ciel.' Du coup, le problème est réglé et tous les soucis aussi. Et l'exercice est accompli en un rien du temps, sans aucune aide de l'imagination. Il suffit de regarder le ciel, ce que j'ai fait dans ma petite enfance qui, compte tenu de ce geste digne des chansons de geste, peut et doit paraître grande. Bon, l'enfer est le ciel et vice versa : pas la peine de les marier, à l'instar de William Blake. Pourquoi vouloir marier des jumeaux ? Même nos humanistes modernes ne l'ont pas prévu, me semble-t-il.

Je n'avais pas besoin de cet exercice, n'en déplaise aux Jésuites et autres admirateurs de saint Ignace. J'étais dans le bureau de ce jeune homme qui parlait à ma mère. L'enfer n'était pas lui ; ni son bureau. Mais j'aurais pu réussir l'examen de saint Ignace en décrivant ce bureau, en le mesurant du regard et de ma conscience ; et de mon corps qui, dans ces matières, est même plus important que l'âme. Il mesure la bassesse, la cruauté et l'humanité mieux que n'importe quelle philosophie, n'importe quelle morale ; ou n'importe quel Socrate. Je mesurais la profondeur, le déshonneur, le terrorisme. Mais il n'y avait pas de démantèlement dans tout cela. Il y avait une sorte de mentalement abject.

Les adolescents à qui le Pape est en train de faire un discours ne savent rien de tout cela. Le Pape leur dit qu'il faut choisir une équipe, mais il faut se rendre compte qu'il ne leur parle pas d'un des premiers exercices de saint Ignace – de celui où il nous demande de devenir de plus en plus petits : comme une fourmi, pour rendre hommage au jeune Tolstoï qui aimait les fourmis même plus que les cigales. Alors, un de ces admirateurs de Messi regarde un membre de l'équipe adverse et se dit : « Je suis plus petit que ce petit. Je suis deux fois plus petit que lui. Je suis aussi bien plus insignifiant que lui. C'est un bon footballeur. Moi, je suis exécrable dans tous les domaines. Je suis un mauvais fils, un mauvais élève, un mauvais citoyen et *so on*. Et je ne connais que quelques mots d'anglais. Mais comme footballeur, je suis au-dessous de tout et de tous. » Supposons que chaque membre de cette équipe se dise la même chose. On se demande quelle équipe triomphera à la fin du match ; et même à son début.

Oui, je continue à développer le thème du match, mais le démantèlement est partout ; démentiellement, pourrait-on dire. Et pour une fois je n'ai même pas envie de dire « *un peu* partout ». C'est ainsi que je vois le monde ; ou plutôt je le construis de cette façon. Je construis un monde en dentelles. Oui, c'est une tour de Babel en dentelles ; un démantel, en quelque sorte.

## ENFANCE, ADOLESCENCE, VIEILLESSE

Je crois que je voulais devenir vieux ; en tout cas, je voulais avoir une dizaine d'années de plus. Il s'agit naturellement de mon adolescence : dans mon enfance, je ne pensais pas à ces choses-là. On grandit, on grandit ; on est insouciant jusqu'à un certain point. Les parents sont là et cette insouciance ne débouche sur rien de fâcheux. On continue à pivoter ou à tourner en rond ; on se met à vivoter pour de bon. Et tout le monde pense que l'on grandit. Mais, d'après les philosophes d'aujourd'hui, on ne grandit plus. Les adultes se rajeunissent ; ou rapetissent, plus exactement. Ils regardent les enfants et se disent : « Je suis encore plus petit que mon petit. Et il faut que je sois encore plus petit que ce petit-ci. C'est ainsi que je deviendrai immortel. »

À l'école on vous invite à vous amuser : il faut jouer partout et toujours. Et une fois de plus, je ne suis pas tenté de dire : « Un peu partout. » Non, on le fait partout, on apprend tout en jouant et les instituteurs disent que c'est ainsi que saint Augustin apprenait la vie. Il ne pouvait jouer avec la langue grecque, et c'est pour cela qu'il ne l'a pas vraiment apprise. Très bien ; on joue, on joue. Il paraît que les instituteurs ne jouent plus aucun rôle dans le domaine de l'enseignement. (Parfois je me demande combien de domaines il y a dans le domaine de la vie.) C'est avec vos copains qu'il faut compter dorénavant. Mes copains ne m'aimaient pas. En

fait, je ne peux même pas dire qu'il s'agissait des copains. C'étaient des camarades de classe qui n'étaient pas vraiment des camarades. Et il n'y avait pas de classe non plus, de sorte que je me demandais de qui il s'agissait vraiment ou n'importe comment.

J'ai eu un ami qui n'était pas vraiment un ami : nous nous voyions rarement en dehors de l'école. Et pourtant nous habitions dans le même gratte-ciel. (Et nous grattions peut-être le même ciel d'idées.) Un jour – j'avais peut-être dix ans – je lui ai envoyé un poème qui était un de mes premiers poèmes ; ou mon tout premier poème. Tout cela est à la fois premier et dernier, comme dirait quelqu'un comme T. S. Eliot. On lit les Taôistes ou tout simplement les Chinois, et tout se mêle, s'entremêle. On dit que c'est le début ou la fin, ou quelque chose de dernier ou rien de premier, et tout passe, tout casse, tout lasse et tout se masse, au lieu de disparaître une fois pour toutes. Il est vrai que, d'après les mêmes Chinois, la mort est semblable à la vie et l'hiver n'est qu'une saison, même si vous la passez en enfer. Bon, je parle de mon poème qui ne parlait ni de T. S. Eliot ni de ses passants avec soucis. Je parlais de ma grand-mère. Dans ce poème, je me demandais quand je la verrais. Et pour cela, pour la rencontrer, la voir et lui parler, il fallait aller quelque part. En fait, ma grand-mère habitait dans le même gratte-ciel et même dans le même appartement – celui de mes parents. Alors, il s'agissait d'une réflexion plutôt rhétorique. Mais si l'on patauge dans le même genre de considérations, on peut toujours se dire qu'il n'y a rien que de la rhétorique de par le monde ou de par une partie du monde. D'accord. Et alors ? comme on dit.

Mon ami a lu mon poème – tout cela se déroulait et roulait et s'arrêtait au cours d'un cours –, et il m'a répondu tout de suite par un poème qui était mille coudées au-dessus du mien. Après la première et la dernière lecture de son poème, je me suis dit que je ne serai jamais un poète. J'avais peut-être raison. Une chose est certaine : je voulais devenir plus grand, plus mûr, plus adulte pour pouvoir écrire des poèmes supérieurs à celui de mon ami ; ou de quelqu'un que je connaissais et admirais.

Je faisais abstraction du reste de notre classe, ce qui n'étais pas difficile, étant donné que ces beaux ou plutôt laids restes faisaient abstraction de moi, comme s'il s'agissait d'une peinture abstraite, art que l'on ne connaissait pas en URSS ; pas à cette époque-là, en tout cas. Pour tous ces soi-disant camarades de classes, il n'existait que des portraits tout à fait réalistes. Chaque camarade de classe voyait devant lui un groupe d'écoliers et chaque écolier qu'il voyait était peint par Repine, en quelque sorte. Repine est un peintre réaliste qui était prisé non seulement par les autorités soviétiques, mais même par les Russes ; même par mon père qui serait devenu peintre, si la révolution d'Octobre n'avait pas éclaté sans éclat. Quant à moi, pour

tous ces écoliers, dans leur optique, je n'étais qu'un tableau abstrait, un zigzag sur fond blanc ; ou un point sur un autre fond. Ou même un fond sans point, sans virgule, sans rien du tout.

Bizarrement, en URSS, on pouvait être égocentrique sans s'exposer à la censure d'un groupe, ce qui se passe actuellement dans les écoles, paraît-il. Les profs vous laissent faire et les copains se tiennent les coudes. Moi, je n'avais pas de coudes pour ce genre de choses, et par conséquent j'étais très égocentrique. Il paraît que c'est ainsi que l'on parle des philistins. Ils vivent dans leur monde sans faire attention au reste de la planète. De ce point de vue, de ce côté-ci, je suis un philistin. Mais il paraît qu'ils utilisent les arts à leurs fins. Et leurs fins sont très simples : gagner de l'argent, parler à leurs copains ou plutôt aux membres de leur coterie. Si vous allez dans telle ou telle salle de concert, vous appartenez à telle ou telle coterie. Et vous utilisez les mêmes termes, même si vous parlez de concerts différents. Par exemple : « Tu sais, j'ai entendu un chef merveilleux. Il est jeune et il est Suisse. » Vous pouvez aussi dire qu'il est Danois ; ça dépend, ça dépend. Et c'est très fatiguant.

Pour ne pas être perpétuellement fatigué, je me suis détaché de ces groupes, de ces coteries dès mon adolescence. Et je voulais être mûr, expérimenté : pour écrire de beaux poèmes et pour plaire aux femmes. Je n'aimais pas les situations où je risquais d'entendre : « Tu es encore trop petit. Plus tard, tu comprendras. » Je voulais comprendre tout et tout de suite. Et quand j'en avais vraiment envie, je regardais le ciel ; ou l'Enfer. Mais pas le Purgatoire qui ne jouit pas de même statut dans le monde des idées, des sensations et des visions. Tout s'entremêle et c'est ce que je n'aime pas. Enfer, Paradis, coteries, individualisme. C'est cela la vieillesse peut-être ; vous confondez tout avec tout le reste car vous vous dites que tout revient au même. Il faut mourir ; c'est presqu'une obligation. Vous n'avez pas besoin de faire un effort quelconque pour mourir. Il est vrai que vous pouvez boire trois bouteilles de vodka par jour pour brusquer les choses. Il paraît qu'il y a un homme qui le fait ; ce n'est pas la peine de préciser qu'il s'agit d'un Russe car ce genre de choses n'arrive qu'en Russie. C'est de la vodka que je parle.  Il y a des hommes qui ne font que boire de l'alcool ; et ce genre d'hommes se trouve un peu partout. (En principe, les Juifs et les Arabes ne boivent pas.) Mais la vodka ? J'ai une bouteille de vodka dans le congélateur. Pour rien au monde je ne boirais cette bouteille. Je sais comment elle y a atterri, mais cela ne change rien. Quoi qu'il en soit, ce Russe d'origine et de souche buvait trois bouteilles de ce liquide par jour. Il ne mangeait rien parce que ce liquide le nourrissait. Si vous décidez de ne boire que de l'eau, pour pourrez tenir le coup huit jours, d'après les calculs scientifiques. (Si je ne me trompe.) Il n'en va pas de même pour le régime à la vodka. Vous pouvez tenir trois ans.

Je mantèle mes dentelles. Mais pour pouvoir manteler, il faut d'abord démanteler, comme diraient les révolutionnaires ou les révolutionistes, comme disait Hanna Arendt. Et puis il y a ce fameux *Aufhebung* : vous surpassez quelque chose ; vous-même, par exemple. Vous surpassez le passé, mais vous en gardez quelque chose ; un petit élan peut-être. Un élan vital et minuscule. Mais nous savons que, sans ce légendaire élan vital chanté par Bergson et aussi par Bernard Show – celui-ci l'appelait différemment, si mes souvenirs sont bons – il n'y aurait eu ni le présent où nous vivons tant bien que bien, comme disent les Américains, ni le futur où les communistes n'ont pas vécu, pas un instant. On surpasse quelque chose et tout le monde, mais on garde quelque chose et un tout petit monde. Grâce à ces corpuscules ou crépuscules, on peut construire l'avenir pour pouvoir le déconstruire, comme les révolutionnaires et les admirateurs de Derrida.

Mon élan mental reconstitue le passé ; sans le reconstruire. Il reconstitue les dentelles de ma tour de Babel : n'importe quelle tour d'ivoire est trop petite. C'est de la petite musique ; moi, je préfère Beethoven. Ma grand-mère tricotait beaucoup pour soigner le temps : elle ne voulait pas le tuer. Je l'aidais quand je ne jouais ni gammes ni arpèges. Je tenais un écheveau et ma grand-mère en tirait ce qu'elle voulait. J'ai l'impression qu'elle a toujours tiré des dentelles, même si son but se situait loin des dentelles. Non, elle n'a jamais été loin des dentelles : tout ce qu'elle faisait, elle le faisait dans la dentelle. Mais je me demande pourquoi elle ne m'a jamais parlé français. Je ne crois pas qu'elle l'ait vraiment oublié. Et pourtant elle parlait russe avec ma mère ; et ma mère n'a jamais essayé de lui parler français, même pour dire qu'elle était dégoûtée de la vie soviétique. (Ma grand-mère a peut-être voulu tout oublier ; ou presque.) Ma mère aurait été dégoûtée de n'importe quelle vie, j'imagine ; je parle de la vie de tous les jours. Un jour, nous étions assis devant la télévision, ma mère et moi, et nous voyons notre cher Nikita dont je n'arrive pas à épeler ni à *speller* le nom en caractères latins : Khroustchev, Khrouschev, Khrou-Khrou. (Pas Frou-Frou, *mind you*.) Sur l'écran que nous regardions, notre détestable et vulgairissime Nikita – il n'a rien à voir avec le film *Nikita* que je n'ai pas vu – parlait avec un journaliste américain. Autrement dit, il donnait une interview. Comme d'habitude, il disait des bêtises, mais au moins ses bêtises étaient-elles énergiques, pleines d'un élan vital, patriotique et soviétique. Ma mère était fascinée par le journaliste. Elle écoutait à peine ce que les deux interlocuteurs disaient. Elle, elle disait de temps à autre – assez souvent, d'ailleurs – : « Quel bel homme, quel bel homme. » À un moment donné, ce journaliste se met à se gratter le dos. Sans dire mot, ma mère est partie. C'était cela mon éducation sentimentale. Ma mère, elle aussi, préférait les dentelles aux laides manières.

Au-dessus du lit de ma grand-mère – juste au-dessus de sa tête – il y avait une vieille photographie et chaque fois que je me penche métaphoriquement sur cette photo, je me demande si c'en était une. Oui, je sais que la photographie existait déjà à l'époque où cette photo a été prise. Cela s'était passé dans les années 1910. Disons que c'était une photo ; d'ailleurs je suis sûr que c'en était une. Mais je me demande toujours comment elle avait été prise. Sur la photo on voyait un bâtiment de guerre avec un trou. Si vous avez une chaussette trouée, vous ne coulez pas ; sauf si, à Kyoto, vous allez dans un restaurant traditionnel. Et c'est votre impresario potentiel qui vous invite. Vous vous déchaussez ou démantelez et, par mégarde, il regarde vos chaussettes et constate que vos chaussettes n'existent pour ainsi dire pas. Plus d'engagements, plus d'argent. Vous coulez, comme disait Schubert dans une pièce de Bergman. (Je l'ai déjà dit, mais il faut le rappeler de temps à autre ; sinon on oublie que l'on coule.) On peut même dire qu'il agit du naufrage de vos espoirs. Mais un vrai naufrage se passe dans la haute mer, dans la basse mer – dans un endroit, autrement dit, et vous ne pouvez regagner votre équilibre en passant un coup de fil à un autre impresario ; ou une autre : tout dépend de la personne qui vous laisse tomber.

Depuis ma petite enfance et malgré notre déménagement, je voyais ce bâtiment de guerre au-dessus de la tête de ma mère qui me disait de temps en temps : « Ton grand-père était un sous-commandant de ce navire. » Ma grand-mère disait : « Le deuxième capitaine » parce que, j'imagine, elle ne voulait par prononcer le mot « sous » pendant qu'elle parlait de son mari. Je ne sais toujours pas comment on appelle cette fonction – ni en russe ni en français. En tout cas, ma grand-mère n'a jamais dit que mon grand-père avait été le capitaine de ce bâtiment de guerre. Je ne sais pas si, à cette occasion, je peux dire que ma grand-mère n'a jamais menti.

À cause de ce trou, ma famille est restée dans mon pays natal, au lieu de tenter sa chance en France, en Angleterre, aux États-Unis. En quelque sorte – il s'agit plutôt du sort – ma vie est trouée à plusieurs endroits. Si j'étais un roi, on ne dirait pas en me regardant: « Le roi est nu. » On dirait : « Le roi est troué. » Quoi qu'il en soi, le navire a été sauvé, sinon mon grand-père serait resté à bord, j'imagine. Si étrange que cela paraisse, je n'ai jamais voulu devenir cosmonaute. À cette époque-là – à la fin des années cinquante – tout les gamins voulaient devenir cosmonautes à cause de la conquête de l'espace qui se déroulait sous nos yeux. En fait, il s'agissait plutôt de la conquête du monde et de la guerre des étoiles menée contre les États-Unis. Non, je voulais devenir un marin, à l'instar de mon grand-père. Et pourtant je n'ai pas le pied marin et j'ai mal au cœur – bien plus que cela – même s'il ne s'agit que de la traversée de La Manche. Et La Manche à la nage ? Parlons-en, parlons-en.

Parlons-en un petit peu. Il va sans dire que je ne suis pas du tout sportif et l'admiration que j'éprouve à l'endroit de Churchill englobe cette phrase merveilleuse : « *Absolutely no sport*. » Rien que pour cela on aurait dû lui donner le prix Nobel de littérature. Ou bien, on aurait dû, à cette occasion, créer un nouveau prix Nobel – celui de la vie que le sport encombre de toute part. Et tout le monde participe, comme d'habitude. Bref, je n'ai pas l'esprit sportif, mais je me souviens que, même à l'âge de six ans, j'étais capable d'organiser un tournoi ou un match ou une compétition entre quelques jetons. (On ne trouvait pas grand-chose dans mon pays natal, mais les jetons étaient disponibles.) J'organisais des courses pour ces jetons, et ils portaient les noms de coureurs de fond et aussi de sprinters.

Ces courses pouvaient durer une demi-heure – s'il s'agissait de Zatopek et de son rival soviétique dont je risque d'écorcher le nom en caractères latins. Kuz ? (Pas Kurz, en tout cas : il était coureur de fond.) Mon correcteur d'orthographe n'interrompt pas mon travail, ce qu'il fait tout le temps car même le mot « orthographe » me pose des problèmes. Il n'y avait que deux jetons sur la table de la salle à manger. Ils sautaient au lieu de courir, mais c'était tout comme. Si vous faites quelque chose mentalement, c'est toujours tout comme : seules les actions comptent. Ou les révolutions, comme le pensent les révolutionnaires et les révolutionnistes. (Mais pas les évolutionnistes.) Je me souviens toujours de ces jetons, comme s'ils étaient mes madeleines. En les faisant sauter autour de la table, je me souvenais – encore une madeleine – de la course que j'avais vue un jour dans un vrai stade où couraient les athlètes, où sautaient de vrais athlètes ; Kuz, entre autres. Cette fois, mon correcteur n'aime pas le mot Kuz.

Je revois cette course – comme si c'était hier, comme si c'était avant-hier. Et j'entends une voix qui dit : « Cette fois, Kuz n'a pas battu le record de Zatopek, mais il s'en est rapproché. » Nous savons tous, que les petites choses sont plus grandes que les grandes choses qui nous ennuient avec leur grandeur. Elles pontifient et révèlent le sens de la vie avec tous les grands « s » et « v » que l'on trouve dans les ordinateurs. Et puis nous nous rendons compte que tout cela est faux et une fois de plus, nous sommes déçus, déçus, déçus. Mais s'il s'agit des jetons qui sautent autour de la table, nous nous réjouissons et nous sourions, au lieu de pleurer. On peut toujours extraire un sens et une grande révélation de n'importe quoi. On peut dire, par exemple, que c'est ainsi que Dieu nous gouverne ; que nous ne faisons que sauter autours du monde. Et la voix de Dieu dit à la fin de cette course effrénée : « Cette fois, vous n'avez pas atteint le but, mais vous vous en êtes rapprochés. » Je ne pense pas comme ça lorsque je me souviens de mes jeux enfantins. Et je m'en souviens comme ça, comme on dit. Je ne le fais pas pour retrouver la naïveté et la spontanéité de mon enfance. J'ai plutôt horreur de cette naïveté

– et aussi de cette spontanéité – qui m'a fait perdre beaucoup de temps pour rien. Je ne suis pas d'accord avec Montaigne : nous perdons le temps et très souvent nous le perdons tout le temps. En lisant de mauvais romans, en regardant des films ridicules. Oui, nous pouvons nous dire que nous avons vécu cette journée-ci et ce n'est déjà pas si mal que ça. Si, c'est si mal que ça. Si nous passons notre temps à lire un dernier prix littéraire, c'est si mal que ça et mal comme ça. J'ai perdu beaucoup de temps dans mon enfance ; et je continue à en perdre pas mal. Un peu moins ; un peu moins mal.

Soit vous faites tout, soit vous ne faites rien. À présent, en écrivant tout cela, j'essaie de faire tout ce que je peux. En faisant sauter des jetons, je ne faisais rien ; c'était bien et pas mal. Cela aussi, c'était un passe-temps respectable et honorable. Et l'amour ? Un jour, je suis tombé amoureux d'une femme qui était plus âgée que moi. C'est arrivé plusieurs fois, d'ailleurs, mais cette fois j'étais très jeune. Il paraît que les enfants tardifs – Brahms, entre autres – n'aiment que leur mère qui les poursuit à travers le temps. Je suis un enfant tardif, mais je ne peux pas dire que ma mère me poursuive, de sorte que je ne peux tomber amoureux que d'octogénaires. À vrai dire, je ne tombe plus amoureux de qui que ce soit, mais je préfère les jeunes femmes aux femmes trop mûres. Les femmes mûres – c'est ainsi que les films pornos les définissent – sont parfois très excitantes. Mais il y a des limites à n'importe quelle excitation.

Bref, je suis tombé amoureux d'une femme, et cet événement s'est produit dans une maison de repos. Je me souviens du séjour dans cette maison reposante à cause d'un rhume des foins qui s'était manifesté pour la première fois ; avec une violence inouïe. Je passais le plus clair de mon temps sous la couverture et pas dans le parc qui nous offrait toute une variété de repos : une série de bancs, entre autres. Mais il ne s'agissait pas de mourir de faim. J'aurais pu manger quelques sandwiches sans quitter mon abri, la couverture qui me protégeait contre toutes les senteurs nuisibles. Non, j'étais amoureux et j'étais presque obligé de sortir de ma tanière. Je sortais, déjeunais, dînais ; je guettais la femme de mes rêves dans une énorme salle à manger où l'on nous servait des repas qui ne sentaient pas bon. Mais les odeurs que mes narines captaient à l'intérieur de cette salle à manger ne provoquaient pas de crises que tous ceux qui souffrent d'allergie connaissent par cœur et par corps : éternuements, larmes. Ça picote, ça chatouille, ça gratouille ; partout.

Une fois de plus, j'aborde le thème qui s'appelle soit « mûrissement », soit « vieillissement ». Ou les deux, si l'on veut. Je n'osais pas parler à cette fille qui était sans doute en fleur. Mais à cette époque-là, je ne connaissais pas Proust et je ne savais pas que les fleurs se rapportaient plutôt aux jeunes garçons. Si j'avais connu Proust, si j'avais pu en parler durant notre séjour dans cette maison de repos, j'aurais peut-être impressionné la jeune fille. Je lui

aurais dit qu'elle était en fleur ; et pourtant, tout le long de ce séjour presque maudit, je ne supportais même pas le mot « fleur ». Ou « arbre », ou « plante ». Je ne sais pas d'où me venait cette souffrance qui m'empêchait de jouir d'un repos que je n'avais peut-être pas mérité. Et encore, et encore. Il ne faut pas oublier que je fréquentais deux écoles et que je n'avais pratiquement pas le temps pour jouer au foot. Et pourtant j'étais un bon gardien de but. Par ailleurs, le foot m'offrait une occasion presque unique de frayer avec les garçons de mon âge. Je ne voulais le faire sous aucun prétexte ; en d'autres circonstances. Mais ma passion du foot était capable de vaincre ma résistance. Je gardais le but plutôt bien et on jouait au foot même au conservatoire de Moscou. On jouait avec une balle de tennis : un vrai ballon aurait pu nous abîmer les mains et les pieds dont nous avions besoin pour manier les pédales.

Je n'étais pas assez mûr ou vieux pour draguer la jeune fille qui était plus âgée que moi ; et moi, je n'étais même pas au conservatoire. D'ailleurs, je me demande si j'étais déjà au collège où j'ai passé quatre ans avant d'entrer au conservatoire. Je ne sais pas où j'étais sur le plan professionnel, mais je sais que le côté romantique se situait dans la salle à manger où je voyais la jeune femme. Et puis je l'ai vue au bal d'adieu. D'ailleurs, je ne crois pas qu'il s'agissait d'adieu. On dansait, c'est tout ; on se reposait et on se relaxait, comme on dit et comme on fait. Même les Soviétiques avaient le droit de se reposer, malgré tous les stakhanovistes qui nous tapaient sur le système par l'intermédiaire des médias, comme on dit aujourd'hui. Ils tapaient sur tout : sur les parois de leurs mines, sur nos nerfs et même sur nos têtes. Les autorités soviétiques n'étaient pas prêtes à oublier l'ordre le plus précieux et important de Lénine : « Taper sur les têtes. »

Les citoyens soviétiques – ceux qui se trouvaient dans le cadre offert par la maison de repos – dansaient et même riaient, malgré la pénurie qui les attendait un peu partout ; même dans la salle à manger où l'on nous servait des repas immangeables. Pas de caviar, pas d'esturgeon. Ce n'était pas la meilleure maison de repos du monde soviétique. Mon père n'était pas un membre du polit bureau. (Encore un mot rejeté par mon ordinateur. Moi, je le connais bien, ce mot ; et cette chose, inutile de le préciser.) À cette époque-là, on ne trouvait plus de caviar dans les magasins normaux ; et les magasins anormaux – ou plutôt les buffets, comme on les appelait – étaient hors de notre portée. Donc, en rentrant à la maison, mon père ne tendait à ma mère ni quelques pots de caviar, ni quelques kilos d'esturgeon. Et pourtant on s'amusait comme on pouvait. Et on savait s'amuser, ne serait-ce qu'en faisant sauter des jetons autour d'une table. D'ailleurs, la table en question était ronde.

Nous ne dansions pas à la maison ; et pourtant, à plusieurs reprises, mon père a essayé de m'apprendre à danser la valse. Et c'est une valse que la jeune femme sans fleurs dansait dans

la salle à manger de la maison de repos. Elle dansait cette valse avec un marin, et je me souviens qu'à cette époque-là je ne voulais plus devenir un marin, à l'instar de mon grand-père. Je les regardais danser et je me disais que je n'étais pas assez mûr pour cette jeune femme ; ni assez beau, ni assez viril. Ce marin-là était viril et je visualise à présent les scènes d'amour qui se déroulaient à quelques pas de cette salle à manger, dans un des pavillons où séjournaient les soviétiques en vacances. Et je n'ai pas besoin de regarder de film porno pour m'imaginer toutes ces scènes.

Quelques années plus tard, j'ai commencé à draguer les filles dans la rue. Parfois, je les entendais dire que j'étais trop petit, et je savais qu'elles ne parlaient pas de ma taille. Un jour, j'ai dit quelque chose à un passant. Je n'étais pas grossier, mais le passant en question n'a pas apprécié ma remarque. Il m'a dit que j'étais un *molokosos*, ce qui veut dire : « Tu continues à sucer et à boire le lait de ta mère. Et j'imagine que tu le suces jusqu'à la moelle. » Quoi qu'il en soit, il a prononcé plusieurs phrases qui me faisait de la peine au point de m'inciter à lui répondre. Et je lui ai dit très franchement : « Je me rase depuis un an. » Je pensais que ce fait pouvait prouver ma maturité et me fournir une sorte d'autorisation à draguer les filles dans la rue et parler aux adultes sur les places publiques. L'inconnu a mis sa main sur mon visage, sur mes joues et même sur mes lèvres. Quelques secondes plus tard, il a dit : « Tu ne te rases pas. Et le lait n'a pas encore séché sur tes lèvres. » Un adulte peut vous insulter dans les rues de Paris et de partout ailleurs, mais c'est en Russie qu'on vous parle tout le temps de lait. Et il s'agit du lait de votre mère, ce qui ne veut pas dire qu'il n'y a pas de lait dans les magasins ni à Moscou ni ailleurs. Même à l'époque soviétique il y en avait – à Moscou, en tout cas. Et je me rappelle même qu'un de nos ministres a dit à la télévision que nous avions atteint le niveau des États-Unis dans le domaine du lait. Il voulait dire que chaque citoyen soviétique pouvait acheter autant de lait que n'importe quel citoyen américain. À cette époque-là, l'objectif de nos dirigeants pouvait se résumer ainsi : « Rattraper et dépasser les États-Unis dans les domaines du lait, du beurre et de la viande. » On parlait aussi des âmes de la population. On parlait rarement des âmes en Union Soviétique. Nous étudions *Les âmes mortes* à l'école, mais en dehors de Gogol, il y avait peu d'âmes autour de nous. Quand il s'agissait de la viande et du lait, on parlait des âmes car chaque âme était censée recevoir autant de beurre que n'importe quel estomac américain.

Bref, j'étais petit et je voulais devenir grand. Je ne pensais pas au fait que, pour devenir grand, il faut recevoir un prêt de Dieu puisque, dans mon pays natal, on ne parlait ni de Dieu ni de La Fontaine. Dieu m'a prêté assez de vie pour que je comprenne que suis toujours seul, malgré mes conversations téléphoniques et des rencontres qui n'aboutissent jamais à rien. Et

pourtant je ne crois pas que la vie soit absurde. Trop d'honneur, comme disent les Russes. Je ne veux pas dire par là que la vie n'est rien. Elle est peut-être quelque chose. Chaque objet est précieux et la phénoménologie nous plonge au cœur des sujets et surtout des objets. Voici une choppe de bière et je peux la scruter pendant des heures. Mais je n'ai pas envie de le faire pour la bonne raison que je n'ai pas l'habitude de scruter quoi que ce soit ; ou qui que ce soit. Au cours de mes promenades, je ne scrute ni les visages ni les fleurs. Pour quoi faire ? L'air frais est capable de m'accueillir aux bras ouverts et il le fait d'autant plus volontiers après la pluie. Et puis je pourrais me dire : « Ah, quelles senteurs ! Oh, quelle allée percée par les rayons du soleil couchant ! » De toute façon, je préfère le soleil dormant. Qu'il dorme sur ses deux oreilles. Il y en va de même pour la lune. Je pourrais dire « bonne nuit » au monde entier, en faisant exception pour ma bibliothèque et les lumières de ma pyramide. Les lumières des grandes et des petites villes peuvent s'éteindre, si elles le veulent ; et même si elles ne le veulent pas. Mais je vous demande de ne pas porter votre élan d'extinction jusqu'à ma pyramide. Laissez-moi tranquille, autrement dit. Je suis déjà un adulte et même un vieillard. Il n'y a plus de lait sur mes lèvres.

Il y en a, à vrai dire : chaque matin, je bois quelques tasses de thé au lait. Le lait que je verse dans ma tasse n'a rien à voir avec ma mère, sauf que ma mémoire involontaire peut me conduire – par l'intermédiaire de quelques pages – au lait dont je me nourrissais en tant que nourrisson. Et à cette occasion, je pourrais me souvenir de ma mère qui disait souvent : « Quel bel homme ! » Mais elle le disait dans l'abstrait, d'une façon générale. Une fois de plus, il s'agissait d'une idée car ma mère ne s'intéressait pas aux hommes, à leur chair et à leurs os. Elle le disait surtout en regardant la télévision. Elle aurait pu regarder par la fenêtre, mais elle ne le faisait pas : nous habitions trop haut pour juger de la beauté des passants. Pis encore, on ne voyait même plus la place Rouge. D'ailleurs, ni la place Rouge ni aucune autre beauté architecturale n'avait prise sur ma mère. Elle est était devenue indifférente à tout ; et contre tout. À l'exception de ma personne sur laquelle elle concentrait toute son énergie. J'aurais eu un frère ou une sœur, s'ils n'étaient pas morts pendant la guerre. L'amour maternel, le trésor entier, presque intact, de cet amour, s'est donc reporté sur moi. Mais cela ne concerne que moi : je n'aime pas les effusions d'un Proust ou d'un Tolstoï qui ont les larmes aux yeux lorsqu'ils nous parlent de leur mère. En russe, on appelle ce genre de chose ou ce phénomène « *susucat'* ». En français, nous pourrions dire « sursucrer ».

Je n'ai pas l'habitude de franciser mes pensées : elles sont devenues françaises il y a une trentaine d'années. Il y en va de même pour mes pensées anglaises. Les pensées russes et leur *susucanié* demeurent là où elles doivent demeurer sans déranger rien ni personne. Je ne sais pas

s'il s'agit de ma tête, de mon cœur ou de mon âme morte ou immortelle. Mes *susucania* sont à leur place, et leur place n'est pas dans ce livre. Ah, ma mère ! J'attendais son baiser traditionnel, mais pour une fois elle ne venait pas dans ma chambre pour se pencher sur mon lit, sur mon front, sur mes lèvres où son lait traînait encore, de sorte que je pouvais en sentir quelques gouttes. Non, elle ne venait pas, comme si, une fois pour toutes, elle avait préféré ces éternels invités à son fils. Je pleurais en espérant que mes larmes issues du même lait, de ces gouttes nourricières, la ferait venir illico presto. Elle ne venait toujours pas. Ma vie avait l'air de tourner dans le mauvais sens. Depuis ce jour-là, je sais que nous sommes mortels et qu'un jour, malgré tous ses efforts et son envie irrésistible, ma mère ne pourra me rendre visite dans ma chambre. J'ai compris aussi que je suis mortel, moi-même, de sorte qu'un jour, je ne serai plus dans cette chambre, que quelqu'un d'autre prendra ma place. Certes, cet autre se couchera dans un autre lit : dans mon testament, j'exigerai que l'on brûle ce lit après ma mort. Peu importe, peu importe. Après moi, après ma mère et ma grand-mère le déluge !

Je n'ai donc pas l'intention de susuquer, d'autant que j'ai trop de choses à faire sans recourir à ces susususu que les Russes détestent autant qu'ils les aiment. Tantôt ils susuquent à n'en plus finir ; tantôt ils disent aux susuqueurs : « Cessez de susuquer ! C'est énervant, à la longue. Faites-le chez vous, si vous voulez. Regardez vos enfants et vos mères avec dignité. Pas de minauderies, s'il vous plaît. Si vous le faites avec votre chat, ça nous paraît logique et acceptable. Mais ces éternels mamours que vous pratiquez avec vos proches nous écœurent. Vous savez, les enfants sont les fleurs de la vie, mais il y a un moment où l'on cesse de faire pipi dans les pots. Et ce n'est pas la peine de vous agenouiller devant votre mère et votre grand-mère. Nous savons que vous les aimez et que vous n'avez pas l'intention de les empoisonner pour hériter leurs villas. Et ne les embrassez pas tout le temps, ni dans le cou ni sur les joues. Vous avez notre permission de leur faire un baisemain. C'est tout. »

Tolstoï lave tout le linge qui lui tombe sous la main en public et pas en famille, comme le recommande la sagesse populaire. Il ordonne à un domestique d'acheter du linge dans une boutique, salit ce linge à loisir, à volonté, et lave tout cela en public. Lorsqu'il s'agit de sa mère, pourtant, il s'agit aussi de linge propre. On se demande d'ailleurs pourquoi laver le linge qui est propre. Si vous lavez trop souvent votre linge, ou quoi que ce soit, il devient délavé ou troué. Vous continuez à laver cet article et il n'en reste qu'un trou sale. C'est que Tolstoï fait lorsqu'il parle de sa mère. Elle se penche vers lui et il voit son épaule à proximité de ses lèvres. Il profite de cette occasion pour embrasser l'épaule de sa mère, pour lui donner un baiser digne d'un fils aimé et de celui qui adore sa mère par-dessus tout le monde et toutes les choses. Cette fois, nous avons affaire à du linge propre qui est peut-être trop propre, de sorte que nous ne demandons

pas quand il sera délavé et disparaîtra pour céder la place à un trou, au néant. Et puis, c'est le tour de son père ; du coup, le linge sale fait son apparition.

La grand-mère de Tolstoï avait l'habitude, elle aussi, de laver son linge sale en dehors de la famille. Elle parlait du père de Tolstoï à son cousin ou à un ami d'enfance ; à un prince quelconque. Et le grand écrivain, comme on l'appelle, au lieu de dire simplement « Tolstoï » – il est vrai que « tolstï » veut dire « gros » en russe – était par hasard dans la pièce où la conversation en question se déroulait. La grand-mère disait au prince : « Le mari de ma fille est un bon à rien. Il joue aux cartes, il est paresseux. Et il ne pense qu'au plaisir et à la ruine de sa famille. Il n'y pense peut-être pas, mais il la ruine quand-même. » Le linge est assez sale et la grand-mère de Tolstoï le lave soigneusement – mieux que n'importe quel domestique. Tolstoï fait de même : tel grand-mère, tel petit-fils.

Bien plus, il fait quelque chose de pire encore car sa grand-mère lavait le linge sale en présence d'une personne ; et il s'agissait d'un vieil ami de la famille. En quelque sorte, elle lavait le linge sale en famille ; dans une certaine mesure. Tolstoï le lave devant le monde entier. Tout le monde est à l'écoute de Tolstoï et par conséquent toute sa sagesse se répand de plus en plus à travers le monde. Gandhi – pour ne prendre qu'un seul exemple – sait qu'il ne faut en aucun cas combattre la violence au moyen de la violence. Et il le sait grâce à Tolstoï qu'il vénère par-dessus beaucoup de choses. Mais Gandhi sait aussi – après tout, c'est un lecteur assidu de son maître – que le père de Tolstoï était un bon à rien. Si vous voulez connaître un écrivain – pas superficiellement, mais à fond – vous devez lire tout ce qu'il a écrit. Il ne suffit pas de savoir qu'il était pacifiste et qu'il disait à ses partisans : « Mes enfants ! Ne touchez pas aux armes. Marchez vers l'ennemi les mains vides et votre ennemi reculera devant votre force tranquille. » Non, il faut savoir aussi que le père de l'écrivain était un salopard ou presque. En tout cas, il vivait aux crochets de la mère d'un grand écrivain et il n'était pas bien, somme toute, malgré ses titres de noblesse. Et si vous ne le savez pas, vous risquez de vous méprendre sur le sens des mots que vous lisez dans les livres du grand écrivain. En ce cas, il se peut que vous ayez recours aux armes destinées à tuer les ennemis aussi bien que les amis : tout le monde, autrement dit.

Tolstoï trouvait du linge partout – dans tous les coins et les recoins de la vie. Tantôt il lavait ce linge, tantôt il le recouvrait de boue. C'est ce que l'on appelle le réalisme, j'imagine. (En partie, ce réalisme est aussi socialiste que n'importe quel réalisme socialiste. Ce n'est pas pour rien que Lénine disait : « Tolstoï est le miroir de la Révolution. ») Ceux qui aiment le linge sale tiennent souvent un journal qu'ils ne brûlent pas à la veille de leur mort. Ils espèrent que, tôt ou tard, leur journal frayera son chemin jusqu'à une maison d'édition. Autrement dit, ils

n'aiment pas laver le linge sale pour rien – dans leur famille ou dans un tiroir de leur bureau. Ils portent un monceau de ce linge vers une grande place quelconque et se mettent à le laver, même s'ils n'ont pas d'eau à leur disposition. Il est vrai que parfois ils le font pendant une journée pluvieuse. La pluie tombe sur le linge et les passants regardent les culottes et les chaussettes qui leur révèlent un secret de Polichinelle ou un secret tout court ou plutôt tout long. Nous pensons que le secret s'arrêtera dans une minute, mais il continue à se dérouler sous nos yeux, et nous suivons le déroulement de ce secret. « Mon père se mettait à boire de la vodka dès qu'il ouvrait les yeux. Et puis il fermait les yeux et ronflait pendant une heure ou deux. Ensuite, il ouvrait les yeux et buvait une troisième bouteille de vodka. Et il refermait les yeux une fois encore. » Il est vrai que ce secret n'en est plus un : on sait que le père en question avait l'habitude de boire quatre bouteilles de vodka par jour. Par conséquent, ce secret tout long devient peu à peu un secret de Polichinelle, de sorte que les passants se regardent et se disent : « Mais nous savions tout ça. Il buvait comme un trou, comme un Polonais, comme un ivrogne, comme un salopard, comme un bon à rien. Il n'était bon que dans le domaine de la vodka. Et encore. »

Mon père ne buvait de la vodka qu'une fois par mois – pour ne pas offenser ses collègues. Il ne jouait pas aux cartes et il ne vivait pas aux crochets de ma mère. Il est agréable de raconter sa propre vie par ricochet, en quelque sorte. Il y a toutes sortes de ricochets et cette sorte-ci fait partie de ces sortes. Il faut que j'aille chercher l'autobiographie de Tolstoï pour pouvoir continuer sur ma lancée car cette lancée est sans doute trop courte : elle ne me permet pas de continuer sans support et sans effort. Je ne me souviens de rien ; mon enfance est voilée du « brouillard bleu de la mer », comme disait un poète. (Je crois qu'il s'agit de Lermontov.) Ce brouillard est assez beau et je n'ai pas vraiment envie de continuer mon récit ; ni d'aller où que ce soit, sans parler de randonnées en voiture. Il est dangereux de rouler au milieu du brouillard ; même si l'on roule au bord du brouillard, on risque d'écraser un animal ou de s'écraser soi-même. Et je ne sais pas ce qui est mieux ou pire.

Je me souviens pourtant d'un camp des pionniers où j'étais censé apprendre à vivre avec mes semblables. Mais je n'avais pas de semblables ni dans ce camp ni ailleurs. Ce n'est pas du tout une affirmation quasi romantique. Que voulez-vous faire si vous ne vous entendez avec personne ? Vous voulez vous entendre avec une femme. Tout à coup, elle rit et frappe la table de la salle à manger avec son poing. Vous pensiez qu'elle avait un petit pied gracieux ; du coup, vous vous rendez compte que son pied est aussi puissant que son poing. On dit toujours que, pour connaître les jambes d'une femme, il faut regarder ses bras. (Et pour connaître son caractère, il faut regarder sa mère.) Vous écoutez le boum produit par le poing de la femme

dont vous êtes en train de tomber amoureux, et vous arrêtez ce processus ; volontairement ou involontairement. Par conséquent, vous ne tombez plus amoureux de cette femme et de nulle autre femme, d'ailleurs. Vous vous dites que n'importe quelle femme risque de vous taper sur la tête soit avec son poing, soit avec son pied qui est encore plus redoutable que son poing. Alors, vous ne vous dites plus rien, vous ne faites plus rien. Vous restez assis en face de cette femme qui continue à taper sur la table ; ou sur un piano, si elle est pianiste. Vous ne bougez pas ; par politesse, sans doute.

La première comtesse est pianiste et je suis sûr que je bougerais, si je l'entendais jouer du piano à quelques mètres de mon corps. J'ai entendu un de ses enregistrements, et mon corps n'était loin ni du disque ni des sons produits par mes haut-parleurs. Mais il était très loin de Schubert que la comtesse jouait en cassant toutes les oreilles et tous les corps. Et il y en a toujours, étant donné que la comtesse donne ses enregistrements à tous ceux qui la logent et la transportent d'une répétition à une autre. Personne ne s'attend à une récompense appropriée, d'autant que tout le monde le sait à présent : la comtesse pense qu'il n'y a rien de plus *approprié* que ses propres enregistrements. Et personne ne se demande plus quel sens elle attribue à ce mot. D'ailleurs, pour elle, ce n'est plus un mot ; c'est un disque qu'elle donne en disant : « C'est mon dernier enregistrement. » Ou il s'agit de son avant-dernier enregistrement. On se demande comment les gens qui l'enregistrent arrivent à supporter tout cela. Sont-ils professionnels ? Sans doute pas. Ils savent qu'il faut pousser sur un bouton et ils poussent sur ce bouton. Et la comtesse joue son Schubert qui n'a rien à voir avec Schubert. D'après Nietzsche, elle raconte sa propre histoire qui se limite à un nombre impressionnant de boum-boum-boum-boum-boum. Tout s'écroule autour d'elle ; le plafond lui tombe sur la tête. (Aucun plafond ne peut résister à ces boums.) Elle continue à jouer. Elle aime les chapeaux ; parfois elle porte des plafonds.

Je n'ai pas besoin de Tolstoï pour raconter une histoire qui concerne la comtesse. Elle pourrait concerner une duchesse, si notre comtesse était duchesse. Elle ne l'est pas et je ne crois pas que la duchesse de Guermantes aurait pu agir de cette manière. Donc, notre comtesse reste la première comtesse et une fois de plus, tout va très bien, Madame la marquise. L'histoire de notre ou de ma comtesse s'inscrit dans ma vie, mais pas dans la partie qui s'appelle « vieillesse » : je ne vois plus ni la première comtesse ni la deuxième. Je pourrais éventuellement voir une troisième comtesse, mais ce n'est pas le but de mon existence. Je ne sais pas si c'était un des buts de l'existence de Proust : après tout, on ne s'intéresse pas aux chapeaux que portent les ouvriers. (Sauf si on est Zola.) En tout cas, je n'ai pas envie de manifester un quelconque intérêt pour les titres, les robes et les chapeaux ; à moins qu'il ne s'agisse de plafonds.

Il y a des gens qui ont trop de choses à raconter. Ils racontent, par exemple, comment ils passent leurs nuits en compagnie de leur époux ou épouse qui ronfle. Il paraît qu'un de ces époux a enregistré les ronflements de son épouse qui prétendait qu'elle ne ronflait pas. Il disait : « Voilà, je suis dans la cuisine. Je ne suis donc pas tout près de la chambre où nous nous couchons. Et pourtant on entend distinctement les ronflements de ma femme. À présent je suis dans le couloir. Avez-vous entendu ce crescendo ? On dirait que nous allons entendre le final de la *Cinquième* de Beethoven. J'entre dans la chambre ; je suis près du lit. Le micro n'arrive plus à supporter les décibels qui sortent de la bouche de ma femme. »

On raconte tout ce que l'on peut raconter et on appelle cela « narration » ou « narrateur ». D'accord, pour le moment j'en suis un. J'espère que cela ne durera pas. On peut raconter chaque seconde, mais je me demande à quoi cela rime. On peut raconter n'importe quelle chaise et cela s'appelle de la phénoménologie. Je n'en ai cure parce que je vis dans un brouillard et je tiens à y rester. Dans le brouillard bleu d'une mer où une voile est en train de disparaître. Il n'y a ni voiles ni mers dans la maison où je me trouve ; le brouillard est là. Et je ne veux surtout pas que ce brouillard se dissipe. Pas de vision claire et nette ; pas de face à face, d'autant que je n'aime pas la plupart de ces faces. Et même si je les aime, je n'aime pas les voir en face. Cela ne veut pas dire que j'ai peur de la vérité qui tue tout de suite et à tout jamais. La vérité doit être beaucoup plus douce que tous les mensonges. Sinon à quoi servirait-elle ?

Tous ces brouillards et ces souvenirs s'embrouillent, de sorte qu'il n'y a ni la durée bergsonienne ni l'utilité donc il parle. Si je dois m'asseoir pour une raison ou pour une autre, je cherche une chaise, la trouve et m'y assois. Tout cela n'est ni utilitaire ni durable. Cela se passe et je ne sais pas s'il s'agit de la phénoménologie ou d'un simple passage. Une chienne ne veut pas manger ce qu'on lui apporte ; et pourtant nous sommes dans un grand restaurant, la comtesse et moi. La chienne aussi. Tout cela est assez lointain ; en tout cas, je ne me souviens pas de la façon dont la chienne mangeait ou ne mangeait pas ce qu'on lui servait près des pieds de notre table. Je me souviens d'autres choses, et je ne suis pas sûr que je doive m'en souvenir.

Mais il faut raconter quelque chose, sinon on dira que vous n'êtes pas un narrateur. On dira que vous êtes un profanateur de la littérature et de la vie. La vie n'est qu'une communion permanente avec les autres, les autruis, etc. Vous vous rencontrez ou plutôt vous ne vous quittez jamais. Et puisque vous ne vous quittez pas, vous racontez des histoires. Et toutes ces histoires sont à dormir debout, sauf si l'on tue plusieurs personnes au cours de ces histoires. S'il n'y a pas de suspense, on dort debout. Ce n'est pas la peine de raconter quel poisson vous avez attrapé

le week-end dernier. Il ne faut surtout pas montrer ses dimensions parce que l'on vous dira que vous dites n'importe quoi. Alors, vous parlez des ronflements de votre épouse ; et tout le monde vous écoute. Pourquoi ? Parce que tout le monde se demande quand elle vous giflera. Et si elle ne vous gifle pas, tout le monde est déçu. Alors, elle vous gifle ; une fois, deux fois.

Je n'ai jamais giflé la comtesse. J'aurais dû le faire, peut-être. Mon jardinier m'a dit un jour : « Ma chienne voulait faire des mamours à la comtesse. Celle-ci l'a repoussé violement. Ma chienne s'est fait mal, je crois. » J'ai dit : « Si elle avait fait quelque chose comme ça avec mon chat, je l'aurais giflée. » « Ah non, a dit mon jardinier. Je ne peux pas. Elle est beaucoup plus vieille que moi. » Une autre approche du thème de la vieillesse. Ou est-ce toujours la même approche ?

J'ai un collègue qui dit sans arrêt : « On se ramifie en vieillissant. » Oui, au lieu de parler de bonification, il parle de rameaux, de branches ou plutôt des associations qui surgissent dans cette maudite durée qui nous empêche de prospérer dans le monde de *go-getters*. Ceux-ci vont quelque part et obtiennent quelque chose. Ensuite, ils rebroussent chemin et obtiennent une autre chose ou la même chose – en double exemplaire. Ensuite ils vont à droite et la même chose se produit, même s'ils obtiennent une tout autre chose. Tandis que vous, vous êtes un poète, un partisan de Bergson et de Proust. Vous êtes assis dans votre fauteuil et vous regardez le plafond. Une mouche vole autour de ce plafond ; vous ne la voyez pas. Ce serait lié à l'utilitarisme que vous ne supportez pas, en tant que poète et proustien. Si vous voyez la mouche, vous seriez tenté de la tuer pour vous en débarrasser une fois pour toutes. Mais vous êtes ailleurs.

## LE DÉPART DE LA COMTESSE

Elle est partie en claquant toutes les portes. J'avais l'impression qu'elle claquait aussi quelques portes imaginaires. La comtesse est une malade imaginaire, et les malades imaginaires vivent dans le monde où il y a plus de portes que dans notre monde, dans celui où nous vivons plus ou moins normalement. Par conséquent, si ces malades se mettent à claquer les portes ou taper sur les murs, cela ne s'arrête qu'au bout d'une petite éternité. Ils sont envahis d'offenses imaginaires et il faut que toutes ces offenses soient vengées trois fois minimum. Le nombre de portes et de murs – et de statuettes – augmente à mesure que le ou la malade avance ou recule vers la sortie. La comtesse pensait qu'il lui restait encore quelques offenses à venger et pour établir cet équilibre imaginaire, elle continuait à claquer les portes. Il va sans dire qu'elle a aussi claqué la porte de ma voiture. Ensuite elle est redescendue pour claquer les trois autres portes

et aussi le coffre. Elle ne m'a pas demandé d'ouvrir le capot. De toute façon, je ne l'aurais pas fait : il y a des moments où un gentleman doit oublier ses manières.

Les portes continuaient à claquer ; je n'ai jamais entendu autant de portes de ma vie. Je sais qu'il y a des portes fermées et des portes ouvertes. Tout le monde préfère la dernière option. Cela fait penser aux cieux, à la porte derrière laquelle il y a une table couverte de caviar et de foie gras ; et autres zakouski succulents. Les autres portes nous font penser aux prisons et à ceux qui parlent sans arrêt de la liberté. Ces gens-là n'arrivent pas à comprendre que, dès que vous vous mettez à parler de la liberté, elle disparaît ; peut-être pas à tout jamais. Il faut cesser d'en parler et surtout de dire : « Nous sommes condamnés à la liberté. » En Union Soviétique, nous étions condamnés à mort et à une perpétuité.

DOSTOÏEVSKI

Je ne sors pas mon revolver lorsque j'entends le mot « liberté ». Et pourtant il est encore pire que le mot « culture ». Le mot « culture » sent mauvais parce qu'il englobe trop de phénomènes, et l'on peut même dire que tout est culture. Tout le monde sait qu'il y a une haute culture, une moyenne culture et une basse culture, mais ces notions n'ont plus cours car n'importe quelle culture est bonne et même très bonne à prendre. Et toutes les cultures se valent, de sorte que Britney Spears n'est pas moins grandiose que Bach. (Soit mon ordinateur ne la connaît pas, ce qui me paraît impossible ; soit, une fois de plus, je ne connais pas l'orthographe du nom d'une star.) Alors, je me demande pourquoi on parle toujours de la haute couture, ce qui veut dire que toutes les coutures ne se valent pas. Par conséquent, la haute couture est plus haute que la basse couture que l'on appelle « prêt à porter ». On porte cette couture, mais on se rend compte que la haute couture est supérieure et que c'est ce que l'on porterait, si l'on avait des moyens de la porter. On n'a pas de moyens et on porte donc n'importe quoi. Parfois, on lance la mode de n'importe quoi pour épater les bourgeois et consoler les pauvres. On ne les console pas vraiment et tout se remet en ordre.

Je ne sors donc pas mon revolver en entendant le mot « liberté » pour la bonne raison que je n'ai pas de revolver. C'est la raison la plus évidente et parfois on a recours à l'évidence et à la simplicité pour ne pas s'empêtrer dans des problèmes. Le seul problème crucial, d'après Camus, est celui du suicide. Soit vous vous suicidez, soit vous devenez un homme absurde. Pourquoi absurde ? Parce que vous continuez à vivre, au lieu de vous suicider. Le suicide s'impose et vous le savez mieux que quiconque parce que c'est à vous qu'il s'impose et aussi à l'humanité entière. Vous le savez et cela vous pèse encore davantage. D'une part vous savez que vous devez vous suicider parce que cet acte s'impose pour un tas de raisons que personne

n'oserait énumérer parce que même la Bible – ou plutôt un livre de même format – n'arriverait à les contenir. Tout le monde se suiciderait, si tout le monde se donnait la peine de réfléchir, ne serait-ce qu'un peu, l'espace de dix minutes maximum. Mais la plupart des gens réfléchissent pendant trois minutes et se disent : « Ça suffit ! La vie est belle ! » Ils continuent de vivre et de s'empoisonner la vie pour eux-mêmes et pour les autres.

Vous dites : « Je ne ferai pas cela », si vous n'avez pas les moyens de le faire. Vous ne pouvez sortir un revolver de votre poche parce vous n'avez pas d'armes noires – comment s'appellent-elles ? – en votre possession. Vous pourriez dire : « Dès que j'entends le mot 'liberté', je sors un couteau de ma poche. » Parfois, vous n'avez même pas de poches, sans parler des couteaux appropriés. D'autre part, vous pouvez avoir un couteau approprié, mais vos poches sont trop petites pour contenir ce couteau ; et vous ne pouvez tout de même pas porter ce couteau dans la rue au vu et au su de tout le monde, surtout des policiers qui risquent de vous poser la question suivante : « Pourquoi portez-vous ce couteau ? » « Parce que je suis boucher », pourriez-vous répondre. Mais tout cela pose des problèmes car on risque de vous emmener au commissariat pour vérifier le métier que vous exercez dans la vie de tous les jours. Si vous êtes pianiste, vous n'avez pas besoin de couteau, sauf si vous devez couper les pages, ce qui arrive très, très rarement.

Bref, je ne supporte pas le mot « liberté ». Quand les gens et tous les Sartre se mettent à en discuter et à parler de condamnation à mort, j'ai mal au cœur et on peut même dire que je l'attrape. Lorsque j'entends ce mot et tout ce qui se lie à ce mot d'une façon naturelle ou surnaturelle, j'attrape des nausées sartriennes et n'importe quelliennes. J'attrape les nausées, un point c'est tout. Et la pire nausée est celle – tous les ivrognes le savent – qui ne permet pas de vomir. Vous avez des nausées, mais vous ne vomissez rien. Vous êtes dans les toilettes et vous voulez vomir le mot « liberté » et toutes les libertés possibles et imaginables que ce mot empoisonne tous les jours un peu partout. Vous n'y arrivez pas, de sorte que la liberté vous reste au travers de la gorge, comme disent les Russes et un tas d'autres gens appartenant à un tas de nationalités et de pays. Elle vous reste aussi sur l'estomac puisque vous n'arrivez pas à digérer ce mot indigeste, cette piquette. Oui, si la liberté était un vin, ce serait une piquette notoire. Ne me parlez donc plus de liberté. Vivez-là.

Mais les discussions vont un bon train ; depuis l'Antiquité. Les Stoïques nous disent : « Vous pouvez m'enchaîner littéralement, mais figurativement je resterai libre. Mes pensées se déchaîneront une fois de plus et vous, cher tyran, serez leur cible privilégiée. Vous me tabassez par l'intermédiaire de vos laquais qui sont aussi des laquais du féodalisme et du capitalisme, et moi, je vous réponds par mon ode à la liberté. Je vous dis textuellement que mes chaînes

tomberont toutes seules et que la liberté m'accueillera à ma sortie de prison. D'ailleurs, je n'ai pas besoin d'attendre ma sortie de cette prison de pacotille. Je suis déjà libre et je chante ma liberté parce que je suis son chantre.

Je chante la liberté parce que je suis libre.
Seuls les hommes libres savent la chanter
Et je la chante très bien. Je ne chante pas
Faux parce que ma liberté n'est pas fausse.
Ma liberté est vraie, vraie de vraie.
Elle résonne partout : dans ma cellule,
Dans ma cage thoracique,

Dans mes connaissances encyclopédiques.
Je sais que je suis condamné à la liberté.
Je sais aussi que je suis libéré à la liberté.
Par conséquent, je suis doublement libre,
Mais je ne suis condamné qu'une fois.
Et puisque je suis condamné à la liberté,
Je suis triplement libre.

Nous sommes enfermés dans une prison. Nous pouvons l'appeler « la prison de la vie » ou « la prison de l'amour », comme l'appellent certains chrétiens. Ils disent que nous sommes effectivement dans une prison, mais il s'agit de la prison de l'amour et par conséquent nous ne pouvons nous plaindre. Nous ne pouvons échapper de cette prison parce que l'amour nous entoure de partout. Nous ne voulons pas aimer l'humanité, mais nous l'aimons parce nous ne pouvons faire autrement. C'est Dieu qui le veut ainsi et personne n'échappe aux commandements de Dieu. Il y a en dix, comme tout le monde le sait. Mais c'est l'onzième commandement qui emporte sur tous les autres. C'est l'amour, de sorte que vous pouvez convoiter la femme de votre voisin si vous l'aimez vraiment ; si vous ne l'aimez pas sur le papier, comme on dit. Vous pouvez affirmer que vous l'aimez, mais en réalité vous la convoitez. Il est vrai qu'il ne faut pas la convoiter, mais on peut la harceler et lui faire l'amour, si on l'aime. Vous l'aimez et par conséquent vous pouvez lui faire l'amour en l'absence de son mari : il ne faut pas blesser les gens inutilement.

Oui, nous sommes condamnés à l'amour. En fait, nous sommes condamnés à toutes sortes de choses ; à l'amour, entre autres. Nous nous disons que nous ne voulons pas aimer nos semblables s'ils font trop de bruit dans leur jardin et ailleurs. Nous sommes condamnés à les aimer et c'est une autre condamnation à mort, encore une. Le jardinier de votre voisin enfourche sa broyeuse et vous quittez votre maison. Vous la quittez parce que vous ne supportez pas le bruit produit par la broyeuse ou une tondeuse quelconque. Mais vous n'allez pas en ville, loin de votre maison et de tous les bruits qui sont la grande spécialité de vos voisins. Non, vous sonnez à la porte de vos voisins et vous les embrassez sur toutes les joues qu'ils vous tendent. Et s'ils ne vous tendent aucune joue, vous prenez leur tête entre vos mains et vous la tournez jusqu'à ce qu'une des joues se trouve à proximité de vos lèvres. Alors, vous embrassez cette joue et vous ne vous essuyez pas les lèvres, comme le font les paysans du Danube. Non, vous continuez à tourner la tête en question jusqu'à ce que votre voisin sente que la tête lui tourne. Il a des vertiges et au bout de quelques secondes il s'écroule et reste au sol pendant que vous lui donnez des coups de pieds à n'en plus finir.

Non, c'est un mauvais scénario. Vous lui tournez la tête, mais vous ne la tournez pas pour lui donner des coups de pieds dans la tête ; vous la tourner pour l'embrassez sur l'autre joue. En principe, c'est lui qui doit tendre cette autre joue vers vos lèvres pour que vous puissiez l'embrasser sans problèmes. Mais votre voisin a oublié les prescriptions et les recettes de notre religion, et il faut les lui rappeler – de force, si nécessaire. Et vous les lui rappelez. Vous tournez sa tête, vous l'embrassez sur les joues, sur les lèvres, sur les yeux, sur les oreilles. Vous mettez votre langue dans ses oreilles et y fouillez jusqu'à ce qu'il s'écroule de rire : il n'aime pas les chatouilles. Bref, vous l'aimez et c'est ce qu'il fallait prouver ; et vous l'avez prouvé avec brio. Et le jardinier de votre voisin continue de tondre toutes les pelouses qu'il trouve sur son chemin.

Bref – une fois de plus –, vous êtes en prison et par conséquent vous êtes condamné. Vous êtes peut-être en garde à vue, mais ce sont des détails que l'on peut négliger pour le moment. L'essentiel est de savoir que vous êtes condamné. À quoi ? Peu importe. Vous êtes en prison pour la vie et c'est ce qui compte. Mais vous voulez être libre. Vous chantez votre liberté à tue-tête. D'abord, vous composez plusieurs hymnes à la liberté et ensuite vous les chantez, un à un. Il faut noter que vous ne vous mettez pas à composer ces hymnes sans réflexion préalable. Vous réfléchissez d'abord, et le sujet de votre réflexion concerne le sujet de vos hymnes à venir. Que voulez-vous chanter ? Voulez-vous chanter la liberté, l'égalité ou la fraternité ? Ce n'est pas la peine de chanter la fraternité parce que l'amour peut la remplacer assez facilement ; et avantageusement. Vous aimez vos semblables, au lieu de fraterniser avec eux. Si vous fraternisez, cela peut vouloir dire que vous étiez en guerre ; et ce n'est pas le cas, certainement

pas. Alors, pourquoi fraterniser avec votre semblable ? Vous ne fraternisez donc pas avec lui. Vous l'embrassez tout simplement ; et s'il ne veut pas que vous l'embrassiez, vous lui tournez la tête jusqu'à ce qu'il le veuille, et à ce moment-là c'est l'amour qui prend la place de la fraternité. Tant mieux, tant mieux.

Donc, vous n'écrivez pas un hymne à la fraternité. Pourquoi perdre votre temps ? Vous pouvez le consacrer et le dédier à l'amour, au lieu de chercher des frères et des sœurs. Vous n'en avez pas besoin si vous aimez tout le monde. Et vous aimez tout le monde sans exception, surtout s'il s'agit de la femme de votre voisin. (Je ne parle pas de la femme de *mon* voisin, cela va sans dire.) D'ailleurs, ce n'est pas la peine de fraterniser avec elle : effectivement, vous n'avez pas besoin d'une sœur, surtout si vous en avez une. Vous en avez par-dessus la tête. Vous détestez votre sœur qui avait la mauvaise d'habitude de casser vos jouets. À présent elle vous casse les oreilles : sa voix est très déplaisante. À quoi bon avoir une deuxième sœur ? Par contre, vous aimez les jambes de votre voisine ; c'est ainsi que votre amour envers elle se manifeste. Et même si sa voix vous déplaît, vous pouvez la supporter pendant une demi-heure, surtout que d'habitude on ne parle pas pendant le rite de l'amour.

Bref, pas de fraternité. Passons une fois de plus à l'égalité. Hanna Arendt dit que les révolutionnaires français pensaient surtout à l'égalité ; et c'est pour cela qu'ils décapitaient tous ceux qui n'étaient pas égaux aux autres. Un homme n'est pas égal à un autre homme ; par conséquent, vous devez décapiter un des ces hommes, sinon l'inégalité régnera jusqu'à la fin des siècles. Quel homme choisir ? Celui qui est plus haut que l'autre, son semblable et son frère. Vous les mettez côte à côte ; vous les regardez l'espace d'une seconde. Ensuite, vous transportez un de ces hommes dans une charrette ; et tout le monde est au courant de la destination de cette charrette. Cette destination s'appelle « place de la Concorde ». L'égalité est liée à la concordance et aucune inégalité n'est en mesure de détruire ce lien sacré. Pourquoi ? Parce que ce lien est lié à l'Être Suprême.

L'égalité est également liée à la notion qui s'appelle le nivellement par le bas. À la notion ou à la nation ? Les révolutionnaires français parlaient de la nation sans discontinuer, mais ce n'est pas une raison pour faire un mauvais jeu de mots. Alors, on ne le fait pas et on passe directement au mot « liberté » qui est si cher aux Américains et à leurs pères fondateurs. Ils ont tout à fait raison, d'après Hanna Arendt, car ils tiennent à sauvegarder la personnalité de tout un chacun ; tandis que les Français pensent à une masse uniforme ou plutôt informe. Tandis que les Américains pensent aux individus éparpillés sur le territoire des États-Unis. Vous voyagez à travers cet immense pays et vous voyez des arbres isolés. Vous dites à votre compagnon de route : « Et les forêts ? Où sont-elles passées ? Les aurait-on vendues aux

Chinois ? Les Chinois aiment le bois, tous les bois. Ils aiment surtout les feux de bois. » Et votre compagnon de route vous dit : « Vous vous trompez. Vous voyez des individus. Il n'y a pas de forêts humaines aux États-Unis. »

Vous êtes toujours en prison et vous composez un hymne à la gloire de la liberté. Une fois la composition terminée, vous vous mettez à chanter cet hymne. Votre geôlier vous regarde à travers le trou de la serrure ou à travers le judas, ce qui revient sans doute au même – je n'en sais rien puisque je n'ai jamais fait de prison – et ouvre la porte. « Que fais-tu ? dit-il.

- Je chante l'hymne.

- Quel hymne ?

- L'hymne à la liberté.

- On ne chante pas ce genre de choses en prison.

- Pourquoi pas ? (Il faut toujours poser cette question : c'est un signe et un symbole de liberté.)

- Parce que vous irez tous à la guillotine.

- Tu veux dire que je ne pourrai pas y échapper ?

- Non.

- Donc, d'après toi, je ne suis pas libre ?

- Non.

- Et je ne peux même pas chanter un hymne à la liberté ?

- C'est ridicule. Et c'est interdit.

- Vous pouvez me guillotiner, si vous voulez. Mais mes pensées sont libres. Je me rends compte que ma tête roulera par terre. Mais même dans ma tête coupée et isolée il y aura des pensées. Et ces pensées seront libres. Vous ne sauriez décapiter mes pensées.

- Je peux te tabasser, non ? »

Et le geôlier vous tabasse. Vous n'aimez pas être tabassé. Vous aimez tout le monde et tout ce qui vous arrive : « *amor fati* », comme on dit. Il n'empêche que vous n'aimez pas être tabassé. Et vous savez que si vous entonnez votre hymne à la liberté, vous serez tabassé une fois de plus. Et vous ne le voulez pas. D'ailleurs, à quoi cela rime ? C'est la question que vous vous posez. Plus de questions vous vous posez, mieux c'est car lorsque vous vous posez une question, ne serait-ce qu'une question, une seule, vous questionnez votre existence entière et vous affirmez ainsi votre liberté. Vous avez votre libre arbitre et il n'aime pas ce qui se passe. Alors, vous dites « pourquoi pas » ou simplement « pourquoi », et votre liberté se met à respirer à pleins poumons. Il est vrai que vous ne pouvez pas toujours dire : « Non, je ne veux pas. Bas les pattes ! » En ce cas, ces pattes risquent de vous tabasser. Mais si vous dites « pourquoi » sur

un ton plutôt timide et modeste, vous ne risquez pas grand-chose. Les tyrans vous tabassent pour un oui et pour un non. Même si vous leur dites « oui », ils vous font tabasser par l'intermédiaire de leurs laquais. Alors, vous ne dites plus rien, rien du tout. Votre mutisme ne vous empêche pas de chanter vos hymnes à l'intérieur de votre tête ; ce que vous faites, d'ailleurs.

Vous êtes toujours libre, quoi qu'il arrive. On vous emmène place de la Concorde et quelques minutes plus tard, votre tête roule sur les pavés. Votre tête est libre et personne ne peut guider son roulement. Quelqu'un pourrait donner un coup de pied à votre tête pour changer son itinéraire, mais personne ne le fait parce que ce n'est plus la peine : vous êtes mort et c'est ce qui compte pour tous ces gens. Ils ne savent pas que vous êtes libre. Rien d'étonnant à cela : ils ne savent rien sur la liberté. Par exemple, ils ne savent même pas qu'eux-mêmes, ils sont libres. Mais vous, vous le savez, et c'est pour cela que votre tête roule librement sur les pavés dans une direction que tout le monde ignore. Et vos pensées, elles aussi, continuent à rouler dans votre tête à qui mieux-mieux, de sorte que vous n'êtes pas vraiment mort. Vos ongles continuent à pousser et vos pensées composent un nouvel hymne à la liberté. C'est la vie, comme on dit ; et on a tout à fait raison.

Je sortirais donc mon revolver, si j'en avais un. Je le sortirais assez souvent – en entendant la broyeuse de mes voisins, par exemple. Je le sortirais et je le montrerais au jardinier pour qu'il sache de quel bois je me chauffe. Mais il serait dommage de tuer Dostoïevski qui parle de la liberté presqu'aussi souvent que Sartre, de sorte qu'on se demande si ce dernier n'était pas un successeur de Dostoïevski. D'habitude, on dit que c'est Camus qui l'était puisque il parlait de Kirilov et de la vie absurde que l'on peut interrompre pour devenir homme-dieu ou dieu tout court. Pour une fois, la longueur de ce « court » ne nous gêne pas. Ce Dieu tout court est tellement long que n'importe quel humain serait au comble de joie pour pouvoir parcourir cette longueur à longueur de l'éternité.

Oui, la vie est absurde, mais j'assume, j'assume. Je n'espère pas et je continue à noter les détails de la vie. Plus il y a des nuances, plus ma vie contient de richesses. Voici un oiseau ; il n'est pas très beau. Mais cet oiseau est un détail ou une nuance que je mets dans mon trésor, *my treasure house*. C'est ainsi que je vis en ma qualité d'homme absurde : je collectionne les moments, les brins d'herbe, les foudres de Zeus. C'est cela l'intensité de la vie, et cela vaut la peine de vivre cette intensité et cette vie, au lieu de se suicider tout bêtement. Voici ce que dit Camus, si je ne me trompe.

Dostoïevski parle autrement ; en tout cas, Kirilov le fait à sa place avant de se suicider. Je crois qu'il dit qu'il faut devenir Dieu car seuls les dieux sont libres. Vous ne savez pas que

vous êtes libre et que tout est beau. Vous vous dites : « Tout est beau et je suis libre. D'ailleurs, je suis Dieu ; il ne faut surtout pas oublier ce détail. » Vous tuez un enfant et vous vous dites que c'est beau, même si le cadavre de cet enfant n'est pas beau. Vous êtes allé trop vite en besogne : il y a du sang partout. Il faut être plus professionnel la prochaine fois. De toute façon, votre acte est beau parce qu'il fait partie d'un tout qui est beau de toute façon. De ce point de vue, le sang est beau, lui aussi. Ce n'est pas la peine de fignoler votre technique meurtrière : continuez sur votre lancée.

Bon, Kirilov n'ira nulle part, comme disent les Russes. Il ne perd rien pour attendre. C'est-à-dire, nous nous occuperons de lui plus tard car il s'agit d'une autre facette de la liberté – de celle qui s'apparente à la tête qui roule sur les pavés de la place de la Concorde. Aujourd'hui, nous nous proposons une autre tâche : nous attaquer à *La légende du Grand Inquisiteur*. Une fois de plus, il s'agit de la liberté et cette fois, je ne comprends plus rien. D'accord, Kirilov veut se suicider – et il le fait, contrairement à des tas d'autres individus –, mais il veut le faire pour se démarquer des esclaves qui continuent à croire en Dieu et à vaquer à leurs affaires sur cette terre qu'il faut quitter au plus vite pour devenir Dieu et libre de toute entrave. Mais cette légende et son Inquisiteur me rendent perplexe.

Commençons par le début car c'est ainsi qu'il faut commencer, d'après tous les dictons. (Si vous commencez par la fin, vous êtes un homme fini.) Jésus revient et la foule le reconnaît, ce qui est étonnant en soi : il y a beaucoup d'hommes au visage lacéré, au corps malmené. Et si l'on disait que chaque homme de cette espèce est Jésus Christ, on aurait trop de Christs sur terre. Il est vrai que l'on peut avoir trop de Christs, mais d'autre part, l'on ne doit pas dire que plus de Christs nous aurons, mieux ce sera pour nous et pour le reste de l'humanité. Et pour les animaux, et pour les plantes. Non, Jésus est unique et tout le monde le sait. Et pourtant la plupart des gens continuent à voire Jésus partout, comme si l'on pouvait en avoir des milliers dans chaque ville et même dans chaque village. Nous nous contredisons tout le temps. Tantôt nous disons que Jésus est unique et que c'est pour cela que la terre est la seule planète habitable : s'il y en avait plusieurs, Jésus serait obligé d'être sur toutes ces planètes à la fois. La croix n'est pas un problème, mais les théologiens ne pensent pas à la croix ; ils pensent à Jésus, à cette table de multiplication qui frise le blasphème ou même se vautre dans celui-ci.

Jésus apparaît et tout le monde le reconnaît. Il est vrai que nous sommes tous malades ; chacun a un bobo dont il veut se débarrasser. Comment se débarrasser d'un bobo ? Cela dépend des bobos et parfois nous pouvons guérir, à condition que le bobo en question soit facile à guérir. Une petite égratignure, par exemple. Pourquoi ne pas la guérir sur le champ ? Vous allez dans une pharmacie et un pharmacien ou plutôt une pharmacienne vous vend une pommade que

vous mettez sur votre doigt, vos jambes, votre poitrine et ainsi de suite. Vingt-quatre heures plus tard, vous êtes guéri : plus de bobo, plus d'égratignure, plus de sang. Et si le bobo est grand ? Si votre bobo est aussi grand qu'un cancer ? Vous allez chez un médecin et il vous dit : « Vous n'avez plus que deux mois à vivre. » En ce cas, vous vous mettez à prier parce que, comme dit Laertes, aucun remède ne vous sauvera de la mort. Vous priez, vous regardez par la fenêtre et vous voyez Jésus. Vous vous habillez et descendez votre escalier quatre à quatre. Vous voilà sur la place et il se peut que ce soit la place de la Concorde. Peu importe le nom de la place et même son emplacement. Disons qu'il s'agit de la place de Dostoïevski ou de celle de l'Inquisiteur. Et vous faites ce que tout le monde fait depuis quelque temps. Tout le monde dit à Jésus : « Merci d'être venu. Puisque Tu es là, guéris-moi, guéris-moi, guéris-moi. Je sais que Tu sais tout faire. Encore un miracle, s'il Te plaît. Je T'en supplie à genoux. » Et tout le monde tombe à genoux.

Même les biens portants tombent à genoux. Ils se disent qu'ils risquent de couver une maladie dont ils ne savent rien ; pas encore. Il vaut mieux, par conséquent, prévenir que guérir. En tombant à genoux et en s'adressant à Jésus, ils préviennent les bobos à venir. Dans le roman de Dostoïevski, Jésus guérit un aveugle qui s'exclame : « Je vois, je Te vois, je vois tout le monde et le ciel. Oh comme le monde est beau. Je ne pensais pas que la beauté du monde était à ce point évidente. » Puis Jésus ressuscite une petite fille qui ne parle pas de la beauté du monde pour la bonne raison qu'elle est trop petite pour dire quoi que ce soit. Elle ne pleure pas de joie non plus. Elle ne sait peut-être pas qu'elle vient d'échapper à la mort qui est le pire fléau de tous. On peut avoir tous les bobos possibles et imaginables, mais si l'on n'en meurt pas, on est heureux ; sauf si l'on se met à penser à l'euthanasie. Il vaut mieux ne pas y penser pour affirmer la beauté et l'harmonie du monde ; et pour pouvoir composer encore une ode à la joie et à la liberté.

Et voilà que le Grand Inquisiteur – ce Grand Rabat-Joie – fait son apparition. Tout le monde tombe à genoux. D'ailleurs, on se demande comment ces gens réussissent à tomber à genoux deux fois. La première fois ils le font en voyant Jésus ; la deuxième fois, leurs genoux se plient d'eux-mêmes : ils sont tellement habitués à se plier devant le Grand Inquisiteur qu'ils ne peuvent faire autrement. D'accord, très bien. Il nous reste pourtant à résoudre le problème des chutes qui frise l'absurdité, comme pour nous inviter à suivre les conseils de Camus. Comment peut-on tomber à genoux deux fois de suite ? Et même si on n'a pas de la suite dans les idées et si l'on tombe à genoux après une pause de dix minutes, on n'arrive pas à expliquer le phénomène suivant : un homme agenouillé s'agenouille une fois de plus. Comment serait-ce possible ? D'accord, c'est impossible, mais la question n'est pas là. Ce qui nous intéresse en

l'occurrence concerne la liberté et la mort, pas les génuflexions. Tout le monde est à genoux. Tout d'un coup, le Grand Inquisiteur fait son apparition. Du coup, tout le monde se prosterne devant lui. Voici une suite logique des événements.

À présent nous pouvons nous occuper tranquillement du problème de la liberté ; ou plutôt de celui de la mort. D'ailleurs, je ne crois pas que les gens s'étaient agenouillés en voyant Jésus. Ils l'ont fait en présence du Grand Inquisiteur, ce qui veut dire que ce dernier est plus grand que ce premier. Il est vrai que la plupart des gens – même en discutant de la grandeur de Jésus – l'imaginent tout petit ; sur le plan psychologique. Jésus est modeste, discret, poli, feutré. Par conséquent, sur le plan psychologique, il est plutôt petit. En tout cas, il se fait petit en regardant les petites gens et leurs malheurs. Il veut les aider et il fait tout pour satisfaire ce désir qui le guide vers les démunis et les malades. Les grands ne peuvent aider les petits, à moins qu'ils ne se fassent petits. Tout le monde le sait et la plupart des gens pensent aux saints et surtout à mère Térésa que l'on connaît plus que les autres, étant donné qu'elle a vécu il y a une vingtaine d'années et pas aux siècles précédents, comme la plupart de ses collègues. Nightingale, par exemple.

Il guérit donc un aveugle et ressuscite une fille morte, comme aurait dit Schubert. Et puis le Grand Inquisiteur fait son entrée sur une scène qui se situe sur une quelconque place dont le seul mérite concerne l'espace : elle permet à beaucoup de gens de voir les miracles de Jésus et de constater une fois de plus qu'il s'agit de Lui et pas d'un imposteur. Le Grand Inquisiteur est tout petit par rapport à Jésus et Ses miracles. Même si Jésus est petit et l'Inquisiteur grand – je parle de leurs tailles respectives – l'Inquisiteur est infiniment petit en comparaison de Jésus qui est là, telle une montagne ou la tour de Babel. Ou ce gratte-ciel à Dubaï dont j'oublie toujours le nom ; d'ailleurs, je ne l'ai jamais mémorisé. À quoi bon encombrer ma mémoire ? De toute façon, ce n'est pas à Dubaï que Jésus a fait son apparition. D'ailleurs, je suis presque sûr que Dostoïevski ignorait Dubaï – jusqu'à son existence, je veux dire. Alors, pourquoi en parler ? Pourquoi comparer Jésus Christ à ce gratte-ciel-là ? Parce qu'il est plus grand que tous les autres gratte-ciel ? Mais si l'on met tous les autres gratte-ciel ensemble, l'un sur l'autre, ils seront beaucoup plus hauts que leur équivalent dubaïen.

Tout le monde se prosterne devant le Grand Inquisiteur ; et pourtant il n'a guéri personne, jamais, nulle part. Et ne parlons même pas des résurrections qui sont un apanage de Jésus, comme tout le monde le sait. Si vous ne ressuscitez pas vous-même, vous ne pouvez ressusciter personne. Ce n'est pas une question d'entraînement, contrairement à ce que disent les athées et les amateurs des blasphèmes. Vous mourez et vous vous dites qu'il faut que vous ressuscitiez. Vous pouvez le faire, si Dieu le veut. Vous pouvez faire tout ce que vous voulez, pourvu que

Dieu le veuille. Mais si vous voulez ressusciter des autres, vous devez observer le processus et mémoriser ses stades. Vous devez noter tous les détails, soit sur un bout de papier, soit sur le disque dur de votre mémoire. N'espérez pas pouvoir utiliser des ordinateurs dans votre tombe. Dans l'au-delà, c'est sans doute possible : le progrès technique se répand partout et touche tous les mondes. Mais vous n'êtes pas encore dans l'Au-delà, et il ne faut surtout pas l'oublier. Vous êtes dans un espace qui s'appelle « l'entre-deux-mondes ». C'est un antre où vous séjournez dans l'attente de votre résurrection à la suite de laquelle vous irez au Paradis, cela va sans dire. Pour le moment vous êtes dans cet entre-monde et vous commencez à bouger, ce qui signifie que vous êtes déjà en train de ressusciter. Alors, c'est le moment de sortir votre calepin et de noter tout ce qui se passe, sinon vous ne ressusciterez personne, même si l'on vous appelle « Messie ». Les gens sont capables de tout ; et ils confondent le tout avec le tout et même avec le rien, les riens et les restes, qu'ils soient beaux ou non. N'y faites pas attention : on peut vivre sans ces gens, sans leurs engagements, sans leur argent. On peut vivre seul, dans une pyramide. Et vous n'êtes certainement pas obligé de ressusciter ni qui ni quoi que ce soit.

Notre liberté nous préoccupe à un tel point que nous ne cessons d'en parler, en ajoutant le mot « démocratie » à tous nos discours. Si nous ne le faisions pas, nos discours n'auraient aucune valeur car les gens n'entendent que quelques mots dans leur vie ; et si vous ne prononcez pas ces mots de temps à autre ou tout le temps, ils disent que vous êtes fasciste et qu'il faut vous bannir de la société. Alors, vous vous mettez à répéter ces deux mots et tout va bien, même si rien ne va nulle part. D'après Dostoïevski, le Grand Inquisiteur répète surtout les mots « pain », « vin » et « cirque ». La foule l'écoute et après ses discours tout le monde mange à sa faim ; et boit à sa soif. Tout le monde est ivre et on entend les cris : « Où sont les gladiateurs ? On ne les voit pas. » Du coup, on commence à voir des gladiateurs qui s'installent dans l'arène et se battent jusqu'à la mort. C'est cela la vie du peuple et le peuple tient à cette vie, tandis que Jésus – toujours d'après Dostoïevski – leur offre la liberté, à tous ces gens. Ils demandent du pain et il dit : « Liberté, liberté, liberté. » Et ses actions ne se limitent pas à ces répétitions verbales car il y a aussi les actions qui, comme nous le savons, grâce à notre connaissance de la langue anglaise, parlent plus fort que les mots. D'ailleurs, d'après les spécialistes, les mots ne parlent plus ; ils sont trop usés, trop surannés ; tandis que les actions ne vieillissent pas. Si vous tuez quelqu'un, ce quelqu'un sera mort jusqu'au nouvel ordre que Dostoïevski décrit dans sa *Légende du Grand Inquisiteur*. Mais le nouvel ordre – c'est aussi l'ancien ordre – ne dure pas car Jésus repart le lendemain ou le jour-même, ce qui n'a pas d'importance. On dit toujours : « Peu importe, peu importe », et puis on meurt d'un infarctus.

Le Grand Inquisiteur parle à Jésus et il lui reproche son obsession de la liberté. « Ils voulaient du pain, mais tu leur a donné la liberté. Ils n'en ont cure, ils n'en ont cure. » Lors de son monologue, l'Inquisiteur répète quelques mots : « cure », « liberté ». Le problème n'est pas là, à mon avis. Je me demande toujours – je me le suis toujours demandé, après la première lecture des *Frères Karamazov* – pourquoi le peuple se prosterne devant l'Inquisiteur. Certes, il le connaît et vénère, étant donné que le pain arrive sur des chariots et que le vin coule à flots. Et la mort ? et les maladies ? Cela ne compte plus ? D'accord, la foule ne peut faire autrement : elle se prosterne toujours devant quelqu'un, que ce soit le pape ou Elvis Presley. Qu'arrive-t-il après la prosternation ? Supposons que la foule se prosterne devant Jésus et aussi à l'arrivée du Grand Inquisiteur. La foule ne sait ni lire ni écrire, mais elle sait se prosterner, et c'est ce qu'elle fait sans arrêt pour recevoir du pain, du vin et une série de combats de gladiateurs. Mais pourquoi laisse-t-elle arrêter Jésus ? Et les bobos ? il n'y a plus de bobos ? Et les morts ? Les cimetières sont-ils déjà vides ? Tous les morts sont là. Est-ce ce que la foule pense ? Est-ce cette pensée qui inspire ses actions ou plutôt ses non-actions ? Jésus est conduit en prison, mais la foule ne bouge pas et ne dit rien. La même situation nous accueille à la fin du *Boris Godounov* de Pouchkine. (Pas de celui de Moussorgski.) Le peuple ne bouge pas, comme pétrifié. C'est cela la foule, son essence. Tantôt elle court en tous sens ; tantôt elle ne bouge pas. Il paraît – d'après Oswald Spengler – que la foule obéit au rythme cosmique qui pousse les planètes le long de leurs orbites. Cette fois, le même rythme ou plutôt le cosmos lui-même abandonne Jésus à son propre sort. C'est le moment de dire : « Cosmos ! Pourquoi m'as-tu abandonné ? » Jésus ne dit rien ; Il ne dit rien jusqu'à la fin ; pas un traître mot ne quitte sa bouche. Comme d'habitude, Il a tout à fait raison. À quoi bon parler à cette foule, à ce Grand Inquisiteur ?

Quelqu'un ressuscite quelqu'un en votre présence. Et puis il y a quelqu'un d'autre qui arrive sur la scène de la résurrection et arrête le ressusciteur. Et vous ne dites rien. On vous donne un morceau de pain et un verre de vin ; vous mangez, buvez et ne dites rien. Pourquoi ? Parce que l'on ne parle pas la bouche pleine ? D'accord, avalez tout ce que vous mangez et videz votre verre de vin. À présent vous pouvez parler et personne ne dira que vous êtes un grossier personnage. Mais vous ne parlez pas. Vous essuyez votre bouche avec votre serviette, mais votre bouche demeure muette. Et quoi ? comme aurait dit Léon Bloy ? Vous oubliez la mort, les cancers, l'Alzheimer ? Ce n'est pas le Grand Inquisiteur qui vous guérira de tout cela ; et même si vous trouvez un médecin génial et si vous avez assez d'argent pour passer votre temps à l'Hôpital américain, personne ne vous ressuscitera, même pas le propriétaire de cet hôpital ; même pas un milliardaire russe. Et Jésus est déjà en prison ; et demain ou même aujourd'hui il quittera la ville. Et vous laissez faire le Grand Inquisiteur et ses laquais.

D'accord, vous devez vous dire que Jésus ne vous donnera pas de pain. Il vous ressuscitera à l'occasion, mais on ne meurt qu'une fois ; et on mange tous les jours, sinon on meurt de faim. On peut ne pas manger pendant sept ou huit jours, mais ensuite on meurt de faim. Par conséquent, on a besoin du Grand Inquisiteur et de ses chariots, de ses tonneaux. C'est ainsi que vous raisonnez. Et Jésus ? Il ne vous offre que la liberté dont vous ne savez que faire. Oui, d'après d'autres spécialistes, les gens fuient leur liberté ; ils ne font que cela, d'après ces spécialistes et analystes. On leur montre un bout de liberté et ils se mettent à courir. D'ailleurs, c'est ainsi que l'on entraîne les champions olympiques : on leur montre un morceau de liberté et ils battent tous les records. En l'occurrence, on ne pourra les comparer aux taureaux qui se précipitent vers des chiffons qu'on leur montre, pourvu que ces chiffons soient rouges ; tandis que les athlètes fuient les chiffons qui s'appellent « liberté » ou s'apparentent à celle-ci. Ils voient rouge et courent à toutes jambes. Faudrait-il parler du dopage dans ce cas ?

Nous fuyons la liberté et nous nous approchons d'un tyran qui nous tend les mains et ses bras s'ouvrent de plus en plus. C'est cela, le schéma de l'histoire. Nous avons peur de la liberté, tandis que Jésus nous l'offre. Quel genre de liberté ? celle de Dostoïevski ? Nous pouvons le suivre et nous humilier de plus en plus. Nous sommes déjà humiliés parce que nous n'avons pas de milliards et par conséquent ne pouvons nous offrir des villas un peu partout ; sans parler de yachts. Mais il faut s'humilier encore plus. L'essentiel est de ne pas vouloir le pouvoir qui nous permettrait avoir des yachts et des villas. Et il ne faut surtout pas devenir un PDG parce que Jésus a refusé l'offre de Satan qui lui proposait le monde. « Tu seras le Tsar du monde », ou quelque chose dans ce genre, *along these lines*. « Tu seras la tsarine du monde, » comme dit Satan ou le Démon ou Lucifer à Tamara, l'héroïne du poème de Lermontov intitulé *Le Démon*. Non, nous ne devons pas rêver de trônes ; c'est cela notre liberté. Et notre vin quotidien ? Pas de vin, rien que l'humiliation. Un milliardaire nous dit : « Vous faites ceci, sinon vous n'aurez pas de pain. » Et nous faisons ceci pour ne pas mourir de faim. Nous sommes libres, plus libres que tous les vents mis ensemble. Nous nous taisons ; nous ne disons rien au milliardaire par crainte de perdre le morceau de pain qu'il nous jette ; à nous et à ses chiens. Nous ne lui disons pas : « Vous avez des milliards, tandis que nous, nous sommes libres.

- Vous êtes quoi ?
- Nous sommes libres et la liberté vaut plus que les richesses.
- Ah bon ? Ça vaut combien ?
- Ça n'a pas de prix.
- Comment ça ?
- Comme ça. Ne savez-vous pas qu'il y a des choses qu'on ne peut pas acheter ?

- La lune.

- Non. Les choses qu'on trouve sur terre. Vous êtes attaché, lié, enchaîné.

- À quoi ?

- Ne vous méprenez pas sur nos paroles. Vous n'êtes pas Prométhée. »

C'est ainsi qu'un dialogue de ce genre pourrait se dérouler. Le milliardaire est un oligarque russe. Il est stupide, par conséquent. D'après les Occidentaux, les Russes sont stupides et paresseux. En tout cas, les Slavophiles pensent que les Occidentaux pensent ainsi : les Occidentaux russes et les Occidentaux occidentaux. Ces oligarques naissent dans de petits villages. Puis ils voient Moscou à la télévision ; ou Pétersbourg. Ils se disent qu'ils doivent s'y installer ; ce qu'ils font quelque temps après. Il y a une trentaine d'années c'était quasi impossible : il fallait épouser quelqu'un pour avoir la permission de vivre dans une des capitales de l'Union Soviétique. À présent vous vous y installez, si vous le voulez. Et vous le voulez, cela va sans dire ; à moins que vous ne vouliez vous installer à l'étranger, en Occident. Laissons tomber l'Occident pour le moment, d'autant que c'est en Russie que vous pouvez rencontrer Poutine.

Vous le rencontrez et devenez son laquais. Il vous nomme à un poste-clé et, deux ans plus tard, vous voilà milliardaire. Vous mettez votre argent à l'étranger ; aux États-Unis, entre autres. Vous volez le peuple russe et détruisez la Russie en faisant abattre des arbres, en vidant les entrailles de la terre. Vous êtes enchaînés à ces arbres qui vont directement en Chine ; pourtant vous restez en Russie pour faire abattre d'autres arbres auxquels vous êtes enchaînés, une fois de plus. Vous êtes aussi enchaînés aux entrailles de la terre, comme si vous étiez déjà dans la tombe. Oui, d'après les Chrétiens, vous *êtes* dans la tombe parce que vous avez fait le mauvais choix. Ils vous disent : « Vous avez choisi la mauvais équipe.

- Comment ça ? Mon équipe de foot est une des meilleures du monde.

- Vous n'avez pas choisi l'humilité. Et vous ne pleurez pas avec ceux qui pleurent. Vous riez trop et Jésus n'a jamais ri.

- Le rire est bon pour la santé. Il rajeunit, d'après mon médecin.

- Notre médecin est Jésus Christ et notre équipe est la meilleure du monde.

- Vous avez Messi ?

- Nous pleurons tout le temps ; seuls, et aussi avec ceux qui pleurent. Et nous gagnons tous les matchs.

- Alors, de quoi pleurez-vous ? de joie ? »

Il y a un don. On est né. On voit la nature, tout ce qu'on veut. On voit, on entend. Tout ce qu'on voit, entend, touche est une réception. Au moment de la réception, on donne à son tour. C'est cela l'éternité. Il n'y a pas d'interstice entre le don et sa réception. Le temps est la compréhension de ce don. On est dans ce monde et on ne sait rien sur le reste. La réception est le temps, en tant que compréhension. Ailleurs, on n'aura peut-être pas besoin de comprendre.

Recevoir. Sans extase. Oh, oh, oh, oh. Ce n'est pas la voie moyenne. La voie est h, sans o. L'*Amor fati* n'est pas la voie moyenne. Même les saints n'aiment pas. Ils reçoivent. Et ils savent recevoir. Pas d'effort, pas de sourires que guettent les photographes. Vous êtes là. Vous êtes dans votre jardin ou au milieu de la rue. Il y a ceci et vous n'essayez pas de comprendre ce que c'est. Parce que vous êtes là et c'est cela la compréhension, la réception. Pas d'étant, pas d'êtres, pas de phénomènes. Il y a un passant. Vous l'embrassez ou vous ne l'embrassez pas.

Recevoir. Pas chercher. Ce qui est reçu est dû.

Pas de passé. Pas d'avenir. Un point. C'est tout.

Mon ancienne maîtresse. J'en ai parlé. J'ai parlé de tout. Elle est venue. Elle était en pantalon. Je lui ai dis que je voulais voir ses jambes. Elle a dit : « Je vais mettre une jupe. » Elle l'a mise. Et puis elle a dit : « Tu ne veux tout de même pas que je retrousse ma jupe ! » Je ne suis pas Scot of the Atlantic. Mais je crois que je ne peux plus écrire.

Vous revoyez quelqu'un. Elle est ridée, cette femme. Comme une pomme. C'est une pomme que vous voyez. Alors, le temps et les retrouvailles. D'accord, cela se passe dans la mémoire. Mais elle corrige tout. Ce n'est pas comme ça. C'était plus ou moins comme çà. Pourquoi ce tourment ? Et si ce n'est pas comme ça ? Si c'est presque la même chose ? la même ? Ce corps traîne avec lui tous les autres corps. Tous les corps qu'on a connus autrefois. Et ma mère. Pourquoi ? dans cette galère ? Elle aurait dû se déshabiller, cette femme. J'aurais vu les ravages du temps. C'est la justice. Nous sommes habitués au temps, au changement.

L'éternité nous terrifie. Si nous retrouvons le corps d'une ancienne maîtresse, il vaut mieux qu'il soit défiguré.

L'immortalité est différente. Je ne suis pas digne de l'éternité, comme l'entend Spinoza. Je n'entends rien à l'éternité. Mais je n'ai rien contre l'immortalité ; et je l'entends, dans tous les sens du terme. Je l'entends dans l'*Art de la fugue*. Et je l'entends dans cet instant. Il ne faut surtout pas qu'il s'arrête. Il passe et je l'entends. Il ne vole pas et il ne doit rien suspendre. Il ne suspend rien. Moi non plus. Je ne suspends ni mes croyances ni mes incroyances. J'aimerais perdurer. Sans durée, sans rien. Sans les notions bergsoniennes ou proustiennes ou iéniennes. Borges et Swift ridiculisent les immortels. Ils salivent, ils ne se souviennent pas de leur *Iliade*. Je n'ai pas besoin de mon *Iliade* et des autres mons. J'ai besoin des sons. Laissez-moi vivre.

La mémoire est un fléau. Je ne me souviens même pas de moi. Je ne le veux pas. Parfois je dormais sur le corps de ma mère. J'étais toujours avec elle. Ce n'est pas un souvenir. C'est un attachement viscéral. Dormir sur le corps de la mère.

Oui, maman. Je ne peux pas t'embrasser.

# *AUS DEM NACHLAß*

Rien ne se termine, malgré les menaces et les pressentiments ; et les scènes de ménage. Tout continue comme si de rien n'était, si bien que l'on se demande si quelqu'un ou quelque chose était. Peut-être pas. Il n'y aura rien non plus, malgré les espoirs et les pressentiments. On pressent quelque chose et cette chose ou cet être arrive, tombe du ciel et parfois sur la tête ; sur sa tête et celle des autres. Ou rien et personne n'arrive et ne tombe ; et ne sort même pas des tréfonds de la terre. Et alors ? Rien, rien, rien du tout. Cette femme que j'ai reçue dans ma pyramide s'appelle Nina. C'est le seul personnage ou plutôt la seule personne qui porte son vrai nom dans cette chronique. En tout cas, dans cette partie de ma chronique : au début elle s'appelait Liza. À quoi bon jouer à un cache-cache proustien ? De toute façon, je ne la verrai plus ; personne ne la verra. Et si une personne la voit, elle dira peut-être : « C'est Nina. » Mais, contrairement à un personnage de Pouchkine, cette personne n'écrira pas la « belle Tatiana ». Cela ne rime à rien, mais je peux écrire et c'est bien, cela fait du bien. En tout cas, cela ne fait pas mal. C'est le silence qui fait mal ; surtout aux oreilles. Je l'ai conduite à l'aéroport. Chemin faisant, nous avons parlé de son mari. C'est elle qui parlait et disait qu'il n'allait pas bien. En quoi cela me concerne-t-il ? En rien et une fois de plus cela ne rime à rien. Son mari ne va pas bien sur le plan psychologique. Il y a d'autres plans dans la vie humaine, comme on dit. Il se peut qu'il aille bien sur un de ces autres plans, mais cela ne me concerne ni me regarde aucunement. Elle parlait de lui avec tendresse. À la fin, elle a dit : « Attends un peu. » Elle a peut-être même ajouté : « Sois patient. » Je ne l'écoutais plus vraiment ; je l'écoutais peut-être faussement, par politesse. Je ne sais pas s'il s'agit d'une politesse de roi ; il s'agit en tout cas d'une politesse d'homme poli.

Nous sommes dans le brouillard. Il est vrai qu'il n'est pas prudent de conduire au milieu de cet état de choses. Les choses sont brouillées ; leur état aussi. Si l'on conduit, on risque de rentrer dans un arbre ou un mur et même dans la grande muraille de Chine. On rentre dans ce mur et on meurt. Et les pensées ? Elles sont dans le brouillard, elles aussi ; pour la bonne raison qu'elles font partie des êtres humains. Ces êtres naissent et se disent : « J'ai quelques pensées dans ma tête ; donc je suis un être. Je suis un être humain et tout ce qui s'ensuit m'appartient de plein droit. Je suis plein et j'ai tous les droits. » Et la pagaille se met en route. Mais on ne comprend pas qu'il vaut mieux être dans le brouillard. Ou plutôt, il faut le reconnaître, au lieu de se dire sans cesse : « Il y a une vérité de par le monde et je la trouverai tôt ou tard, avec application. » On s'applique et on trouve une sorte d'application, rien d'autre. Alors, on se dit qu'il vaut mieux continuer, chercher et s'obstiner, sinon on risque de tomber dans le domaine

du scepticisme et, pire encore, du pyrrhonisme. On tombe dans un de ces domaines ; ou dans plusieurs de ces domaines et royaumes. Puis on se lève ; on époussette d'une chiquenaude un grain de poussière sur la manche de son habit, comme disait Victor Hugo. Et cela recommence ; de plus belle peut-être.

Il vaut mieux se dire que l'on ne voit ni face à face, ni âme à âme. Corps à corps, parfois ; peut-être. Laissez-moi en paix avec votre clarté. Vous voyez clair et vous dormez tranquille. Et vous mourez dans votre sommeil. Et votre sommeil est aussi clair que toutes les eaux de roches et de moches. Vous voyez le Paradis et vous subissez plusieurs révélations. Et vous vous dites qu'elles se déroulent dans la réalité. D'accord, c'est le cas, pour une fois ; cela se déroule dans la réalité et pas dans le brouillard d'un demi-sommeil. Vous rencontrez un ange qui vous dit : « Vous êtes immortel. » Et du coup, vous le devenez. Vous devenez même plus que cela : vous devenez à la fois immortel, éternel, jeune et beau comme Paris. Vous donnez des pommes à toutes les jolies femmes que vous rencontrez un peu partout et plusieurs sacs de pommes vous suivent dans un caddy. Voici le Paradis. Et toutes les Hélène sont dans les lits qui parsèment votre parcours.

Vous êtes à moitié endormi en présence d'un cadavre ; un prêtre lit un extrait de la Bible. C'est ce qui se passe dans *Les Frères Karamazov*. C'est peut-être la meilleure vie que vous puissiez espérer sur cette terre et même ailleurs. En tout cas, vous êtes à moitié endormi ; c'est certain. Vous entendez la Bible ou un poème. Personne ne vous empêche d'écouter un extrait de la Bible ; ou d'un poème. Vous écoutez cet extrait et vous êtes heureux. Pourquoi ? Parce que vous n'êtes pas éveillé ; et vous ne voyez rien ni en face ni derrière votre corps. Il n'y a pas de faces, faces, faces, comme disent les Anglais. Il y a peut-être ce calme et cette volupté ; ou un autre calme, une tout autre volupté. Les voluptés sont toujours bienvenues. Elles viennent, s'installent dans votre palais d'un milliard ou de trois milliards, et vous jouissez de toutes les jouissances lacaniennes et cancaniennes ; ou cananéennes peut-être.

Vous êtes à moitié endormi ; ou aux deux tiers, aux trois quarts. Ou simplement au quart quart. Et vous entendez la vie qui s'exprime de la façon suivante : « Regardez cette chambre où vous venez de vous réveiller. Elle est belle, n'est-ce pas ? Et même si elle n'est pas belle, vous

devez l'admirer parce qu'elle fait partie du décor de la vie. Et ce décor consiste en ceci. D'abord, il y a cette chambre où vous dormez. Et puis il y a une fenêtre derrière laquelle il y a un monde ou plutôt le monde. Et ce monde-ci ou cet univers-là est très beau. Bon, vous ouvrez les yeux et vous voyez des arbres ; et ces arbres sont très beaux. Il y a des arbres qui sont plus beaux que les autres, mais tous les arbres sont beaux car ils sont situés à l'intérieur de la nature qui est belle ; par définition. » Si vous voulez définir la nature, vous dites : « La nature est belle », et c'est cela la meilleure définition de la nature ; et de la Création en général. Vous vous dites : « La Création est belle parce qu'elle a été créée pendant quelques jours. » Et vous avez toujours raison, si vous parlez dans ce sens et de cette façon. Si vous parlez d'une autre façon et dites : « Elle est laide et cruelle », vous n'avez pas raison. Vous déraisonnez complètement, un point c'est tout. Mais n'oubliez surtout pas que vous voyez tout cela dans une sorte de brouillard, de sorte que vous vous dites : « Il y a du brouillard. Et ce brouillard m'empêche de voir tout ce qu'il y a à voir. Par exemple, je ne peux pas voir toutes les feuilles de cet arbre. Et si je suis ailleurs, si je puis transporter cet arbre en camion, en direction de la clarté absolue, je verrai toutes les feuilles et je verrai la beauté de chaque feuille sans exception. » Vous pouvez vous dire aussi que vous direz à chaque feuille : « Que tu es belle ! Tu es aussi belle que la vie car tu la reflète. Tu es le miroir de la vie. Tu es la vie-même. » Et vous embrassez la feuille plusieurs fois de suite.

Si quelqu'un – c'est toujours le même quelqu'un – vous dit une énormité, ne serait-ce qu'une fois au début d'une éternité, vous feriez mieux de le ou la mettre à la porte une fois pour toutes ; pour toutes éternités. Je ne l'ai pas fait. Après la mort de ma mère, Nina me téléphone et dit : « Il paraît que ta mère est morte. » Je lui ai répondu, « Oui. » Je ne lui ai pas parlé de la justice, de Camus. Je n'ai pas dit que la justice n'était pas morte parce qu'elle n'était pas encore née ; et de toute façon tout cela m'était égal, étant donné qu'après la mort de ma mère, la vie n'avait plus de sens. Je ne lui ai pas dit non plus que la vie n'avait jamais eu de sens ou de non-sens. J'ai dit : « Oui. » Je ne lui ai pas dit non plus que la vie n'avait rien eu, jamais ; ou peut-être autrefois. Et cette fois est tellement autre que l'on ne s'en souvient pas. J'aurais pu lui dire que la vie n'avait que la beauté, parce qu'elle est belle. Je ne lui ai dit que « oui ». Elle a dit : « Tu dois être content. Maintenant que ta mère est morte, tu peux amener chez toi toutes les femmes que tu veux. » Je ne sais pas ce que je veux. Pas *toutes* les femmes en tout cas.

Oui, le passé refait surface, même si on ne le sollicite pas ; ni volontairement ni autrement. Oui, il dort dans quelques profondeurs, et puis vous recevez une visite qui vous parle de votre mère. Et des autres car on n'existe pas sans les autres. J'en parle sans arrêt. Le visage de l'autre ; et aussi son corps et le reste de sa constitution, de sa consistance. Qui consiste en quoi ? Je me le demande ou plutôt je ne me donne plus la peine de me le demander. Que les autres se le demandent et se disent ce qu'ils veulent. Ma mère est sans doute plus importante que le passé où elle continue à exister. Vous existez quelque part, même si ce quelque part n'existe pas. C'est cela, le vrai humanisme. Le monde n'existe pas, mais l'homme et sa femme existent. Il y a une autre femme qui est déjà morte. Les morts existent, cela va de soi. À ce train-là, tout existe ; même le monde. Je pensais que j'aimais cette femme ; pas le monde, inutile de le rappeler. Et puis, un jour, elle dit à mes amis, au cours d'un dîner : « Vous savez, sa mère était dans la pièce â côté. Pour aller aux toilettes, j'étais obligée de passer à côté de sa chambre. Je longeais ce couloir et à chaque fois je me disais : 'Sa mère me fera un croc-en-jambe.' »

Vous êtes endormi ; à moitié ou à plein temps. Vous entendez des voix. Non, vous n'êtes pas un saint ni une petite fille douce et immaculée. Ce ne sont donc pas des voix divines. Ce sont donc des voix humaines car il n'y a que, soit des voix divines, soit des voix humaines ; il n'y a pas d'autres voix. Si votre chien aboie, il n'a pas de voix ; il a un aboiement. Vous ne pourriez dire à votre ami ou à votre maîtresse : « Tu sais, la nuit dernière j'ai entendu la voix de mon chien. » Non, ce n'est pas bien ; cela ne fait pas de bien en tout cas. Ce qui fait du bien est lié à une voix. Il ne faut pas dire nécessairement : « Dieu est venu et j'ai entendu Sa voix. Je ne Le voyais pas bien, mais j'entendais Sa voix. Très bien, et très clairement, comme disait Boileau. » Oui, Dieu s'exprime bien, sans doute. Et si l'on fait tous les paris pascaliens, on se dit que Dieu conçoit clairement tout ce qu'Il conçoit et s'exprime aisément. Mais il ne faut pas aller trop loin, même si l'on a bu deux bouteilles de vin. Il ne faut pas aller trop loin parce qu'on ne peut pas toujours s'arrêter. Et si l'on ne s'arrête pas, on va vraiment trop loin. Vous regardez autour de vous et vous vous dites : « C'est trop loin. » Par rapport à quoi ? à votre vie ? à une vie normale, saine et sauve ? Par rapport à rien. Mais par rapport à ce rien, vous êtes trop loin. Vous regardez en arrière et vous voyez ce rien ; et vous vous dites que vous êtes trop loin par rapport à ce rien ou tout. Ce qui revient au même ; ou à rien.

Le jardinier recommence ces travaux qui frisent la perfection ou sont même au-delà de toute perfection et imperfection. Mais ce bruit et cette fureur ne sont plus que des bruits. Et les bruits ne sont que le chancellement de l'air. Il chancelle et tombe dans les oreilles ; et les oreilles tombent, elles aussi. On les ramasse et on les remet à leur place ; et leur place se trouve de deux côtés de la tête. Et on recommence à écouter le bruit de toutes les tondeuses ; et on coupe les oreilles, on les détache de la tête pour qu'elles tombent. Elles tombent, mais, même par terre, elles entendent quelque chose. On sait ce qu'elles entendent ; tout le monde le sait, en tout cas. C'est une broyeuse, une souffleuse. Elle souffle dans les oreilles et elles entendent ce souffle. Ce souffle leur dit : « S, s, s, s. Ouf, ouf, ouf, ouf. L, l, l, le. » Elle leur souffle aux oreilles la Vérité Absolue.

Et l'aspirateur que ma femme de ménage est en train de passer ? C'est aussi la Vérité Absolue parce que les sages affirment que tout est cette vérité. Chaque feuille, naturellement. Mais il y a aussi les branches qu'il ne faut pas oublier. Si vous oubliez une branche, elle vous fera tomber un jour. C'est pour cela que l'on parle de la coupure des branches sur lesquelles on est assis. Bon, l'aspirateur ne dit pas la Vérité Absolue ; il dit la Vérité Partielle parce qu'il y a des serpillières qui ont leur mot à dire dans tout ça. Elles disent leur mot et la cuisine est propre. Il en va de même pour les autres pièces de votre château ; et de tous les autres châteaux que vous avez en votre possession. Tout est Vérité. Elle est sans doute partielle, mais si l'on met toutes ces vérités ensemble, on aura la Vérité Absolue ou la Vérité Ensemble. On prend cet ensemble et on le coupe ; et on obtient des vérités partielles. On tombe sur des tranches de vie. C'est une vie au jambon, se dit-on, et on le pense vraiment et sincèrement. On mange cette vie et ce jambon ; et même ce pâté qui est délicieux. Puis on souffre d'une indigestion. Puis on se met à digérer tout cela.

Mon chat fait pipi partout. Diogène faisait de même. Il faisait caca aussi et toute la Grèce sentait mauvais. Il se masturbait aussi et son sperme tombait partout, même dans les endroits où il ne pouvait tomber. Il tombait quand-même, au lieu de demeurer suspendu au bout de son pénis. Son pénis était à un bout, tandis que son sperme était à l'autre bout, peut-être au bout opposé. Tous les deux tombaient, mais Diogène ne tombait pas. Il se couchait dans son amphore ou que sais-je. Et quand Alexandre et tous les César venaient le voir, il disait : « Partez. » Et ils repartaient.

Après cette visite d'une dame, comme disait un dramaturge, je n'arrive plus à retourner à la vie, qu'elle soit normale ou qu'elle ne le soit pas. Elle s'étale devant vous – et devant moi, par la force des choses – comme une nappe, de sorte que nous avons envie d'y mettre toutes sortes de choses ; nous-mêmes, par exemple. Nous nous y mettons ; nous nous étendons sur cette nappe et les vautours viennent nous rendre visite. Ce ne sont pas les meilleurs visiteurs du monde et nous leur disons : « Attendez un peu. Soyez patients. Allez-vous nourrir et vous rassasier ailleurs. Il y a beaucoup de nous un peu partout et même aux environs de nous. » Et les vautours s'en vont. Il n'y a pas de vautours autour de moi et même dans les alentours ; je n'arrive pas à revenir à la vie. Je ne reviens pas et rien ne revient. Le passé est dangereux car il nous prive non seulement de lui-même, de notre passé personnel, mais aussi de tous les temps ; même d'Homère. Homère n'est rien pour moi, actuellement ; ses Hélène et ses Madeleine. Il n'y a qu'un morceau de laine quelque part ; un morceau, rien de plus.

Il vaut mieux que le passé nous prive de tous les autres temps et surtout de la durée qui dure par nature. La vie peut durer autant qu'elle le veut – autant que nous le voulons –, à condition de préserver nos illusions en privant de tous les faces à faces. Que nos illusions perdurent – sans bouger, pour autant. Nous avons besoin de la perdurée, pas de durée qui se divise et change de nature en se divisant. J'ai offert à la vieille, à Nina, une durée ; rien d'étonnant qu'elle ait changé de nature. Sans la changer, d'ailleurs. Mais je ne connaissais pas cette nature-là ; je n'y avais pas fait attention à Moscou, dans ma jeunesse. Petite-bourgeoise, petite-bourgeoise.

La veille de notre dernière rencontre, j'ai dis à un ami : « C'est la femme la plus délicate que je connaisse. » Mais la durée est implacable : elle opère une synthèse entre la délicatesse présumée et la petitesse dont je subis des conséquences.

Kirilov dit que tout est beau ; l'homme absurde de Camus pense que tout est laid. Mais il faut vivre avec cette laideur, et on n'a pas tellement envie de vivre. On n'a pas envie de mourir non plus, ce qui veut dire qu'on n'a pas envie de quoi que ce soit. Quelques chocolats peut-être.

Ça fait grossir et le diabète n'est pas loin. Mais les maladies ne sont jamais loin ; alors, on vit avec les maladies et on se dit que les maladies sont belles et qu'elles sont absurdes, elles aussi. Elles sont un peu moins absurdes que les joies et les extases, mais elles sont absurdes quand-même. Un petit bobo est absurde ; un grand ceci ou cela est absurde aussi. Un peu plus peut-être. Un peu plus est aussi absurde qu'un peu moins. Il est vrai qu'il faut accepter cette absurdité pour vivre avec elle éternellement ; en tout cas, maintenant. On se dit : « C'est absurde, mais je ne me suicide pas car il faut supporter tout ça, surtout cette absurdité. » On la supporte un jour, deux jours ; on la supporte au cours de plusieurs vies. On vit plusieurs vies parce qu'on ne se suicide pas. Grâce à l'absurdité qu'on supporte à tout bout de champ, on devient immortel. Tant mieux. On est immortel et lorsqu'on sort un revolver d'un tiroir de son bureau, on se dit : « J'assume l'absurdité et toutes mes responsabilités. » Et on remet le revolver à sa place.

D'après Platon, les sages tuent tout le monde dans les rêves. Je ne sais pas si c'est sage ; je ne dis pas non plus qu'il faille tuer tout le monde dans la réalité. Surtout pas, sinon on vous attaquera dans les journaux et partout ailleurs. On vous traitera de Nazi et on dessinera une moustache au-dessus de votre bouche. Ou au-dessous de celle-ci. Vous vous promenez dans la rue et les gens ricanent en disant : « Il lui manque une moustache. » Puis un quidam prend la peine de prendre un pinceau et de dessiner une moustache sur votre visage. À présent vous avez une moustache sur une joue ; et aussi sur l'autre joue. Vous avez aussi deux moustaches sur un de vos bras et vous ne savez même pas de quel bras il s'agit. D'ailleurs, il ne s'agit peut-être pas d'un bras. Il s'agit peut-être de rien ou d'une moustache. Vous existez parce que vous avez une moustache. Les Français disent ou disaient qu'un homme sans moustache est comme une soupe sans sel et sans poivre. Et bien, vous voilà pourvu d'une moustache ; et si vous voulez, vous pouvez mettre un peu de poivre par-dessus. Et votre vie sera plus belle et plus salée.

Et tout s'écroule ; une fois de plus ou de moins. Il n'y a que des ruines, comme disait quelqu'un ; et ces ruines sont belles. Il y a de belles ruines et de moins belles ; ou de moins ruines. Et tout le monde se dit que c'est beau ; et cela va sans dire. Tout va sans dire, surtout ce qui est le plus loin possible ; et puis on arrive aux ruines parce qu'il n'y a rien plus loin. Tout est beau, comme d'habitude, mais cette fois il s'agit de ruines. Il s'agit de ruines et elles sont là, comme disait Chateaubriand. Elles sont belles, comme toutes les autres ruines. Et vous vous couchez au milieu d'elles pour être une belle ruine. Et vous l'êtes, sauf que vous n'êtes pas très

beau. Vous êtes même laid ; mais puisque vous êtes une ruine, vous êtes beau. Alors, vous restez au milieu des ruines, ce qui est logique : vous en faites partie. Il n'y pas de vautours qui ne sont pas très beaux, d'après les standards universels. Vous restez donc là, étendu et perdu ; et retrouvé par la mort. Mais votre mort est belle, comme dit Napoléon dans un roman de Tolstoï.

Nina me téléphone de Bulgarie, si je ne me trompe. Et si je me trompe, tant pis pour elle. Elle y restera aussi longtemps que je me tromperai. Elle est donc en Bulgarie et elle y reste jusqu'au nouvel ordre. À vrai dire, je n'ai pas vraiment envie de donner cet ordre parce que le seul ordre que je me donne la peine de donner à l'endroit de cette femme et de l'endroit où elle se trouve se résume ainsi : « Reste où tu es. Ne bouge pas. Cet endroit te convient très bien parce qu'il est loin de moi. Hélas, il n'est pas assez loin dans l'absolu parce que les centrales téléphoniques y existent, de sorte que tu peux m'appeler. Alors, va encore plus loin – au pôle Nord, par exemple. Enfouis ta tête dans un monticule de neige. Enfouis y aussi tes oreilles et surtout ta bouche. Tu peux aussi prendre un tas de linge sale et t'enfouir dans ses profondeurs. Et n'oublie pas de jeter au préalable tous les téléphones, surtout ceux qui sont mobiles et portables. » Elle me téléphone et dit d'une voix haletante : « Je ne suis pas encore à la maison. Je te téléphonerai dans six jours. » Encore une guerre de six jours entre ma santé et le vin. Elle tient parole. Les gens tiennent rarement leur parole ; et s'ils la tiennent, c'est précisément au moment où il ne faut pas la tenir. « Comment te portes-tu ?

- Pourquoi me poses-tu cette question ?
- Parce que la dernière fois, ta voix était bizarre.
- Quand ?
- Quand j'ai téléphoné il y a six jours.
- J'avais mal dormi, sans doute.
- Tu dors mal ?
- Non, je dors bien. D'habitude. J'ai aussi de bonnes habitudes, tu sais.
- J'étais très inquiète.
- Pourquoi ?
- À cause de ta voix.
- J'étais sans doute enrhumé.
- J'imagine que tu as déjà rendu ton verdict.
- Si tu veux.

- Je veux que tu sois heureux.

- Je le serai.

- Je te demande pardon. J'ai tout fait de travers.

- Peut-être.

- J'étais émue, angoissée.

- Moi aussi, j'étais ému.

- Mais pas angoissé.

- Non.

- *That makes all the difference*.

- Peut-être. Nous ne devrions plus nous parler au téléphone ni autrement. Pourquoi défaire notre passé merveilleux ? pourquoi l'assombrir ?

- D'accord. Je ferai ce que tu veux.

- Merci. Sois heureuse et en bonne santé, comme on dit. »

Une guerre de six minutes entre mon calme et ma fureur. J'ai fait de mon mieux pour ne pas céder à la tentation de lui dire mes quatre vérités en anglais où ces vérités consistent en une série de mots de quatre lettres. J'aurais pu aussi recourir à un mot russe de cinq lettres (*blad'*), mais je ne l'ai pas fait non plus. « Qu'elle vive », comme disent les Russes.

## DEVENIR TOUS LES CHATS ET QUELQUES HOMMES

Mon chat, mon très cher Musil, ne se promène plus dans le jardin. Pis encore, il ne veut pas quitter la maison ; sous aucun prétexte. Quel pourrait être ce prétexte ? Manger de l'herbe, attraper et tuer un oiseau, une souris, respirer l'air frais à pleins poumons. Il reste à la maison et même si je le prends dans mes bras en lui disant : « Mon petit, tu seras bien dans le jardin et tout se passera bien car je serai près de toi », il résiste à mon invitation. Et même si j'ajoute : « Si nécessaire, je te protégerai contre les rats », il ne bouge pas, comme s'il avait vraiment peur des rats. Mon jardinier m'a raconté une histoire – c'est un historien des rats – qu'un jour, un rat se battait contre un chat et le premier a gagné. Je ne veux pas que mon petit perde une bataille contre un rat et c'est pour cela que je suis prêt à me munir d'un bâton. Et je suis même prêt à enfoncer quelques clous dans ce bâton pour que le rat en question puisse saigner à profusion. Et je dirai à mon petit : « Regarde, Musil, c'est le sang de ton ennemi et il abreuve nos sillons. Il n'a pas plu depuis une semaine environ et l'herbe est trop sèche ; le reste aussi. Il faut par conséquent que le sang de cet ennemi se répand sur l'herbe et même sur les cimes

des arbres, sur toutes les feuilles que Leibniz et Dostoïevski ont tant aimées et pendant tant d'années. »

Dans un livre de Deleuze et Guattari j'ai lu une histoire au sujet d'un film où il y a beaucoup de rats et pas assez de chats, à mon avis. Mais il y a un homme qui aime les rats, les sauve de tous les joueurs de flûte et va jusqu'à tomber amoureux d'un petit rat qui s'appelle « bedon » ; ou quelque chose dans ce genre. De temps à autre, il appelle ce rat en disant : « Viens par ici, mon bedon. » Ou il lui conseille de se promener dans le jardin car un bédouin n'a peur ni des chats ni même des chiens. L'amoureux des rats finit par devenir un rat afin de comprendre la substance de cette espèce de l'intérieur. Entre-temps son amant continue à réduire tout le monde en petits morceaux ; et il finit par manger son bienfaiteur – au moment où ce dernier décide de redevenir humain parce que les hommes-rats sont trop fidèles à Freud ; ainsi que les femmes-louves, d'ailleurs. Par conséquent, il se dit qu'il aura plus de chance dans le monde des hommes-hommes et des femmes-femmes. Mais il n'a pas de chance, comme cela arrive de temps à autre. Vous passez d'un monde à un autre en espérant trouver celui qui vous conviendra à la fin et à la longue. Ou, si vous ne voulez pas quitter notre monde qui est sans doute le meilleur des mondes possibles et inimaginables, vous demeurez là où vous demeurez et vous passez dans une autre société – dans celle du spectacle, par exemple. Vous franchissez le seuil de cette société et vous devenez si spectaculaire que tout le monde vous remarque ; même les impresarios qui, à vrai dire, ne sont plus des dénicheurs de talents. Ils ne les voient pas. Et s'ils en voient un, ils ferment les yeux tout de suite. Mais ne pensez surtout pas qu'ils ferment les yeux sur le reste – sur les fautes, entre autres. Ils disent : « *I'm no talent scout* », et tous les talents partent toute de suite.

On pense que chaque humain est un être à part : c'est Aristote qui le pensait. Il ne pensait pas qu'il y avait des idées. À la rigueur, il pouvait admettre que chaque humain avait quelques idées dans sa tête, mais les idées de Platon lui étaient étrangères, comme si elles n'étaient pas humaines, ces idées. Moi, je crois que chaque homme fait partie d'une meute d'hommes qui courent tantôt en tous sens, tantôt dans un sens. Et si vous vous trouvez sur le chemin de cette meute, elle vous déchire, cela va sans dire. Il est vrai que vous pouvez monter sur un tabouret et étendre votre bras dans une direction quelconque. Et si, en plus de cela, vous criez quelques paroles, par exemple : « C'est ça », la meute courra dans la direction indiquée par votre bras. Mais vous, vous êtes un individu puisque vous êtes sur une sorte de piédestal. Et si l'on y mettait Moby Dick ? Il serait aussi un individu. Mais Guattari pense qu'il n'y a que des meutes dans le monde des animaux. Et dans le monde des humains ? *The common herd*.

Laissons les meutes tranquilles ; c'est peut-être la seule façon de s'en débarrasser. Si vous êtes poursuivi par une meute de chiens, vous ferez mieux de vous asseoir par terre. Les chiens s'assiéront, eux aussi. Je n'ai jamais essayé ce stratagème, mais il paraît que cela marche. Dès que vous bougez un doigt, tous les chiens bougent les pattes, ce qui ne présage rien de bon. C'est peut-être le moment de dire que rien ne présage rien de bon. Et nous, nous ne faisons attention qu'aux éclipses du soleil et aux comètes. On voit une éclipse et on renonce à une guerre. Si le soleil brille, notre armée avance triomphalement et perd deux batailles de suite. Ni le soleil ni la lune – qu'ils brillent ou non – ne présagent rien de bon. Il en va de même pour tous les astres et aussi pour les chats noirs. Laissons donc cette meute de chiens tranquille, même si tout le monde continue à remuer les pattes. Je ne sais pas comment cela se passe avec les chiens, mais je sais que quelques humains vous poursuivent et si vous vous asseyez par terre, ces humains vous donneront des coups de pied dans les endroits les plus sensibles, les plus vulnérables. Vous me direz que tout le corps humain est vulnérable, et je serai d'accord avec vous. Vous devez admettre, pourtant, qu'il y a des endroits dont la vulnérabilité dépasse de beaucoup celle des autres endroits.

Prenons un individu, une femme dont j'ai déjà parlé – à plusieurs reprises, hélas. J'aurais pu ne pas en parler : personne ne m'obligeait à le faire. Personne ne disait : « C'est ton devoir. Tu dois en parler. » Et je ne répondais pas : « Pour quoi faire ? Ça me ferait de la peine.

- Si, tu dois en parler parce que les hommes du monde entier doivent savoir se protéger contre de telles femmes, contre des petites bourgeoises de cette médiocrité.

- Il y a d'autres exemples de par le monde. Et ces exemples-là sont encore plus éloquents, je parie.

- Peut-être. Mais ton exemple est intéressant à plusieurs titres. Tout d'abord, tu prouverais par son intermédiaire que l'éternel retour ne vaut rien du tout.

- Ce n'était pas un exemple d'éternel retour. Elle était différente il y a quarante ans.

- Pas tellement. La mentalité petite-bourgeoise ne change pas.

- Je parlerais plutôt du temps perdu que l'on ne perd jamais assez. Il faut le perdre plusieurs fois. Et dès qu'il refait son apparition, il faut le reperdre, le jeter à la poubelle, jeter la poubelle à la mer.

- Non, non. Il ne faut surtout pas polluer les océans.

- Alors, on peut l'enterrer une fois pour toutes.

- On n'enterre rien une fois pour toutes, surtout pas le passé.

- En tout cas, il ne faut surtout pas le recycler. »

Moi, je voulais recycler mes relations avec Nina. Et les relations auxquelles je pensais se situaient dans le passé ; ni dans le présent ni dans le futur. Involontairement, ma mémoire avait ajusté ce passé à mes besoins et mes aspirations présents ; et aussi à ma libido, inutile de le préciser. Et inutile de préciser que cette image (et le dommage qu'elle portait en elle) était purement subjective : je n'avais pas besoin de Bergson pour savoir que Nina me paraissait entièrement et adéquatement connue. (Ce n'est pas pour rien que nous avons fait l'amour une centaine de fois.) Mais les éternelles retrouvailles risquent de nous faire passer de l'autre côté des miroirs et des barricades – du côté de l'objectivité où nous substituons une multitude toujours croissante d'impressions nouvelles à la fausseté subjective et souvent idéaliste de nos souvenirs.

Analysons notre rendez-vous du point de vue de la structure dont nous parlent Deleuze et Guattari. Si on s'arme de la structure pour structurer le monde, pour en relever les derniers secrets, on dit « *a* est à *b* ce que *c* est à *d* ». Dès que l'on parle d'Orson Wells, on pense aux flashbacks. Une fois de plus, je reviens à notre rendez-vous qui s'est soldé par un désastre. (Je pèse mes mots autant que l'on peut les peser.) Nous sommes dans le jardin parce qu'il fait beau. Tout est beau pour une fois : le jardin, le temps. Tout est beau sauf Nina qui n'est pas trop laide ; elle est laide quand-même, mais je la désire malgré sa laideur. Oui, je l'ai dit déjà, je crois. Parfois, le décalage entre ce que l'on voit actuellement et le passé qui s'étend sur une quarantaine d'années peut vous mettre dans tous vos états parmi lesquels la tentation de saint Antoine est la plus forte. Il ne s'agit surtout pas de retrouvailles du bon vieux temps ; c'est plutôt notre impuissance dans ce domaine qui peut nous guérir de l'impuissance. On voit une très belle femme, mais on ne la désire pas. Ce n'est pas la peine d'ajouter « pour une raison inconnue » car cette raison est bien connue. Et puis on voit ce fameux décalage entre la jeunesse et la vieillesse, et une fois de plus on est sur le qui-vive.

Nous sommes donc dans le jardin et ce n'est pas au milieu de mon jardin que je lui ai demandé de retrousser sa jupe. Mon jardin est clos et il est impossible de voir ce qui se passe dans son for intérieur, auquel je reviens une fois de plus. (Il n'y a que des for intérieurs dans ma vie.) Mais si je lui avais demandé de le faire au milieu du jardin, elle aurait été très étonnée, voire choquée ; d'autant qu'on était à proximité de ma maison. D'ailleurs, il est plus commode de retrousser les jupes à l'intérieur des maisons : à l'extérieur, on risque d'être piqués par une guêpe. Nina ne sait pas que récemment j'ai été littéralement assailli par des guêpes et que même mon jardinier n'arrivait pas à venir à bout de leur agressivité. En les regardant, il hochait la tête et disait : « Elles sont habituées au diesel. » Une semaine plus tard, il disait : « Elles sont habituées à l'essence aussi. » Il a réussi à la longue, de sorte qu'il n'y a presque plus de guêpes

dans mon jardin. Il y en a une ou deux – comme dans tous les jardins du monde. En tout cas, il n'y a plus de nid de guêpes dans mon jardin.

Je n'ai rien demandé à Nina à ce moment-là, d'autant que nous n'avions pas encore déjeuné. En principe, si vous voulez voir une femme exécuter un striptease domestique, il vaut mieux le faire après un repas arrosé de champagne. On ne se jette pas sur une femme dès qu'elle franchit le seuil de la maison. On attend un peu ou même beaucoup : cela dépend de l'emploi du temps des partenaires. On ouvre une bouteille de champagne et on se met à arroser les zakouski. J'étais donc en train de mettre la table située à proximité de la maison ; pas au milieu du jardin, en tout cas. J'ai pris du papier torchon pour essuyer la table et les deux chaises qui ne quittent jamais cette table. Nina me regarde et puis elle dit : « Tu veux que je m'asseye sur cette chaise ?

- Ce sont des chaises de jardin.

- Mais elles sont sales.

- Je viens de les essuyer.

- Tu ne vois pas que j'ai un chemisier blanc ? Tu veux qu'il soit noir ? Et que penserait mon mari ? Je le revois dans quelques heures. En Bulgarie. De toute façon, même si je suis seule, je ne m'assieds jamais sur de telles chaises. »

Supposons que cet épisode soit *a* qui doit se lier d'une sorte d'amitié avec *b*. Ils peuvent même coucher ensemble, ce qui, hélas, ne serait pas le cas de le dire car ni Nina ni moi n'avons couché ensemble. Oui, il faut que les relations de ces deux termes soient pareilles à celle qui lie *c* à *d*. Je crois que l'épisode ci-dessus est un bon exemple du comportement petit-bourgeois. (On dirait que ce livre est un hommage à Flaubert ; un de plus.) Dans ce cas, le *b* en question s'appelle bourgeoisie. *B* comme bourgeoisie, autrement dit. Il faut que je mette un *p* quelque part parce qu'il ne s'agit pas de *gb*. (Ni de la Grande Bretagne, d'ailleurs.) Ni même de *mb*. Passons au deuxième élément de cette structure élémentaire –à *c* et à *d*.

Voici une autre scène qui se rapporte à ce déjeuner désastreux. Je dis à Nina : « Désolé, je dois faire un petit somme. » À ce moment-là – le dîner était déjà fini – j'avais peur de craquer et de recourir à une série d'insultes, ce que je n'aime pas faire, même si la personne que je dois supporter m'agace au-delà de tout ce que peut imaginer un bon narrateur – Lesskov, par exemple. (Ou Dostoïevski, à plus forte raison.) Je pique ce roupillon – au lieu de piquer une dizaine de crises –, et je m'assieds à la table de la salle à manger : nous ne sommes plus dans le jardin. Je vois qu'il reste quelques gouttes dans la deuxième bouteille de champagne. Les verres à vin blanc n'étant plus là, j'agrippe la bouteille et je bois les beaux restes au goulot. « Comment ! s'exclame-t-elle. Tu bois du champagne au goulot ? » Je crois que ce nouvel

épisode se rapporte au premier de la façon suivante : « Un exemple du comportement petit-bourgeois se rapporte à la notion de petite-bourgeoisie de la même façon, quelles que soient les situations. Vous vous comportez en petit-bourgeois aujourd'hui et vous le faites demain, comme si le temps s'était arrêté. Dieu arrête le soleil et les petit-bourgeois jouissent pleinement et éternellement de leur petite-bourgeoiséarie. Pour une fois, il ne s'agit pas d'une guerre mais plutôt d'une récréation ; ou d'une création perpétuelle des valeurs petite-bourgeoises. D'ailleurs, pour faciliter les choses à tous ces braves gens, il faut leur permettre de s'attaquer d'abord à la notion 'petit'. Ensuite ils peuvent passer à la bourgeoisie tout court ; surtout pas de grandeur. Surtout pas. »

Reprenons donc la formule : *a* est à *b* ce que *c* est à *d*. Notre *a* est une chaise qui n'est pas sale, même si l'on y voit quelques petites taches noires. Ces taches y sont incrustées, de sorte que ni le papier torchon ni une serpillière n'y pourraient rien. En tout cas, ces taches ne tachent pas et on n'a pas besoin de passer la main dessus pour le savoir. Notre *b* est la notion « petite-bourgeoivienazri ». Notre *c* est la bouteille du champagne ou plutôt quelques gouttes qui y restent malgré nos efforts conjoints. Notre *d* est la même notion. Pourtant on risque de nous signaler que le *d* en question n'est pas le *b*, même si le *b* est aussi en question. Alors, on nous signalera que même si le *b* est en question, il ne s'agit pas de la même question. D'accord, d'accord : il ne s'agit pas de la même question. Il ne s'agit pas non plus de la question posée par Hamlet. (Dès que l'on prononce le mot « question », on pense à Hamlet.) D'accord. Alors, dans le premier cas il s'agit de la chaise et de la petite-bourgeouniasérie, et dans le deuxième de la petite bourgeoinavitizi. Ou de m'as-tu-vu ; ce qui revient au même. Bref, une petite-bourgeoise ne change pas de nature, quel que soit le nombre des situations où elle se trouve et se divise, en quelque sorte.

On tourne en rond dans un cercle qui s'appelle « petite-bourgeoise ». Il y a une bouteille de champagne au fond de laquelle il y a quelques gouttes. La petite bourgeoise est là et la notion réapparaît, comme si de rien n'était. D'ailleurs, que peut-il se passer ? Tant que la petite-bourgeoise est là, il se passera toujours la même chose. Il y aura le même cercle vicieux et on n'a même pas besoin de donner un prédicat à ce cercle. On sait de quoi il s'agit puisque la petite-bourgeoise est toujours là. Il faudrait la conduire à l'aéroport ; le plus vite possible. Mais la politesse tient en bride tous les instincts et toutes les fureurs. On tergiverse, on traîne les pieds et tout ce que l'on est capable de traîner ; et cela traîne et devient une sorte de train-train. En tout cas, je n'arrive pas à me remettre de cette expérience. Et dès que je m'en remets un peu, cela recommence de plus belle ; ou de plus laide, étant donné la laideur de la femme en question.

C'est ainsi que l'on structure le monde. Il y a une petite-bourgeoise et ce à quoi elle touche – même si elle ne touche ni à ce « ce » ni à ce « quoi » – devient petit-bourgeois ; même s'il s'agit d'un grand champagne ou d'un Mouton 1947. Et même s'il s'agit d'une bergère ou d'une marquise Louis XV, elle devient petite-bourgeoise, elle aussi. Même François I devient petit-bourgeois si, par hasard, il est dans les parages d'une manière ou d'une autre. Que ce soit l'abécédaire ou l'alphabet, cela devient petit-bourgeois et toutes ces lettres communiquent de la même façon, de sorte que *k* est à *f* ce que Kafka est à Flaubert. Il y a des petits bourgeois partout et Homais fraternise avec n'importe quel fonctionnaire du *Château*.

Les faits et les gestes de Nina se ressemblaient, si bien que ses regards ne différaient pas de ses bras qui m'écartaient prudemment, mais avec fermeté. Quand je lui ai dit : « Nous sommes dans l'intimité depuis une belle lurette », elle m'a lancé un regard qui en disait long sur tout ce que peut se dire assez vite ; parfois en cinq lettres. Et le reste était à l'avenant, de sorte qu'on n'avait même pas besoin de quatre ou cinq lettres. Une lettre aurait suffi, pas nécessairement un « m ». Il n'y avait qu'une lettre et elle était à une autre lettre ce que celle-ci était à cette lettre-là. Disons ou crions : « AAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAA. » On n'a même pas besoin de traits d'union. On n'a besoin de rien dans les cas pareils ; sauf le départ immédiat.

Les regards de Nina ressemblaient à son chemisier aussi blanc que Blanche-Neige. Nina elle-même, par contre, ressemblait plutôt à Noire-Neige, étant donné quelques taches qui parsemaient sa peau. Et ces taches étaient bien plus alarmantes et désagréables que celles que l'on voyait sur mes chaises. Après tout, ma femme de ménage pourrait les enlever, si je le lui demandais avec ma politesse coutumière. Mais rien n'enlèvera les taches de Nina, ces taches épidermiques, sauf une opération qui lui coûterait la vie. Quoi qu'il en soit, il s'agit cette fois d'une série : celle de la bévue et celle des malentendus. En tout cas, il s'agit d'une série : une déception, deux déceptions, trois déceptions, quatre déceptions, et ainsi de suite.

Après tout, il s'agit peut-être de devenir femme. Oui, je devrais en devenir une pour comprendre pourquoi Nina a agi de cette manière. Guattari parle de plusieurs devenirs et c'est celui de l'enfant qui m'intéresse le moins. (Et pourtant j'adore les enfants.) Nietzsche nous chantait la même chanson dans son *Zarathoustra* : enfant, enfant, enfant, enfant, enfant. Il joue, il est libre, il danse, il chante : « Nia-nia-nia. » D'ailleurs, j'ai oublié quelles qualités il attribue à ces enfants chéris. Buvez trois bouteilles de vin et vous deviendrez un enfant, pourvu que vous ne vous endormiez pas trop vite. Vous dansez, vous balbutiez, vous jouissez de la vie en toute innocence ce qui trahit votre fraîcheur enfantine et bénigne. Enfantigne, enfantigne.

Il faut que je devienne femme pour comprendre Nina, si tant est qu'il faille la comprendre. Sa conduite plutôt. Pourquoi me téléphoner ? pourquoi venir ? Elle aurait pu épouser un homme riche ; elle a épousé un ni chair ni poisson. Ce n'est ni un intellectuel de haute volée ni un milliardaire. Quelques investissements par-ci par-là ; le dernier refuge des pauvres. Un terrain vague par-ci, une vague maison par-là. En Bulgarie ; un bon investissement. Pourquoi avoir fait des études ? pour être un homme d'affaire à la traîne ? Traînez, traînez, chers amis. Avant de venir, Nina m'avait dit qu'elle voulait être déçue ; pour se débarrasser de moi une fois pour toutes. Enterre-moi ; et ne me déterre surtout pas.

## DOSTOÏEVSKI II

Il y a un récit dans le *Journal d'un écrivain* qui parle d'une centenaire. Elle va d'un endroit à l'autre, ce qui veut dire qu'elle n'est pas encore paralysée. Elle connaît quelques personnes et ces personnes sont tantôt ses neveux, tantôt n'importe qui. Mais à cet âge-là, cela n'a pas vraiment d'importance, surtout si vous vivez au XIXe siècle. Vous savez que vous avez battu tous les records de longévité, même celui de Goethe, et vous allez à droite et à gauche parce que vous n'avez rien d'autre à faire. Vous allez à droite et vous rencontrez un passant. Et vous dites à ce passant : « Comment ça va, passant ?

- Ça va, dit-il. Et toi ?
- J'ai plus de cent ans, tu sais.
- Ah bon ? dit le passant.
- C'est bon, répond la vieille. Et c'est bien, très bien.
- Félicitations, dit le passant.
- Merci, dit la vieille.
- Veux-tu un bonbon ? dit le passant.
- Je veux bien. Je le donnerai à un de mes petits-neveux.
- Tu en as combien ?
- Je ne sais pas compter, répond la vieille.
- Comment sais-tu alors que tu as plus de cent ans ?
- On me l'a dit. Il y a une nièce qui dit que j'ai plus de deux cents ans.
- Ah bon ?
- C'est bien. »

La vieille prend le bonbon et continue son bonhomme de chemin. Ce chemin s'interrompt à un moment donné, mais ce n'est pas encore la fin : on donne encore quelques moments à la

vieille. C'est le bon Dieu qui lui donne ces moments parce que personne d'autre ne peut le faire à Sa place. Le bon Dieu lui donne ces moments et elle voit ses petits-neveux ; et aussi son arrière-petite-toute-pièce-nièce. Elle sort le bonbon de son corsage et commence à le couper en quatre. « Nous sommes plus nombreux que ça, disent les petits-neveux et la toute-petite-nièce.

- Ah bon ?

- Ce n'est pas un cheveu, mamie.

- Ah bon ?

- C'est un bonbon.

- Alors, coupez-le vous-mêmes. »

Les neveux et la nièce se mettent à couper le bonbon d'abord en huit, ensuite en neuf. Puis ils se disent qu'ils sont dix et par conséquent ils coupent le bonbon en dix. Entre-temps, la vieille s'assoupit. On lui apporte un peu de soupe, mais elle est assoupie et l'on décide de ne pas la réveiller. On ne la réveille pas et on se dit même que si elle ne se réveille pas d'elle-même, ce sera mieux pour elle car elle mourra dans son sommeil. Et si elle meurt dans son sommeil, cela voudra dire que Dieu l'aime parce que seuls ceux qui meurent dans leur sommeil sont les élus de Dieu, comme disait saint Augustin. Il vaut mieux ne pas mourir dans son sommeil à l'âge de douze ans, même si l'on dit à vos parents : « Dieu avait besoin de votre enfant, vous savez. Il y a très peu d'enfants comme ça à l'intérieur de la Création. Et même dans une autre galaxie. » Quoi qu'on dise à ce sujet, il faut mourir à l'âge de cent ans – dans son sommeil, de préférence.

La vieille se réveille et regarde autour d'elle. Elle voit tous ses petits qui sucent le bonbon. Alors, elle dit : « Je ne suis pas encore morte, vous savez. Vous pensiez sans doute que je l'étais. Vous vous êtes trompés, pour une fois. C'est la première fois que vous vous trompez, mais il y a toujours une première fois. La seconde fois, ça dépend. Parfois il y en a une, parfois il n'y en a pas. » Tout le monde admire la sagesse de la grand-mère ou de la grand-grand-grand-mère arriérée. Et puis elle se met à mourir, tout doucement. Et tout le monde se dit : « Regardez, elle est en train de mourir.

- En effet, disent les autres, ceux qui appartiennent à un autre groupe de tout le monde. Elle nous quitte.

- Pas pour toujours. On la retrouvera au moment de l'éternel retour.

- Son mari la retrouvera, son feu mari. Parce qu'il s'agit de l'éternel mari.

- Et nous ? Sommes-nous ses éternels petits-petits ?

- Oui, nous sommes tous éternels.

- Pourquoi ?

- Parce que nous vivons dans notre sommeil. »

C'est par hasard que je suis tombé sur ce récit que j'ai modifié abondamment, comme le fait chaque narrateur né, inné ou mort. Il entend quelque chose et raconte sa version de la même chose à un passant qui, à son tour, continue à immortaliser cette histoire, comme aurait dit le même Orson Welles. Au bout de cinq générations, cela donne Homère ; deux cents ans plus tard, cela donne une vingtaine d'Homères qui s'appellent Homère. C'est ainsi que les histoires naissent et rien ne peut les empêcher de naître car elles sont immortelles par définition. Comment définit-on une histoire ? C'est une chose immortelle. Il en va de même pour les idées, d'après Guattari. Par exemple, l'idée qu'il ne faut surtout pas essayer de retrouver le temps est immortelle parce que le temps l'est, sauf si les astrologues nous assomment avec d'autres hypothèses, encore plus invraisemblables et ridicules.

Dostoïevski nous parle surtout des prostituées vertueuses qui sauvent un criminel ou se pendent parce qu'elles sont vertueuses et que leurs nombreuses vertus ne leur permettent pas d'offrir leur corps aux passants. Mais certains passants se soucient de leur âme, de l'âme de ces prostituées. Ils ne prennent pas leur corps et leur donnent de l'argent, sans prendre leur corps. D'abord, les prostituées ne comprennent rien : elles pensent qu'elles reçoivent leur salaire. Et pourtant elles ne sont même pas déshabillées. Alors, elles se mettent à se déshabiller à toute vitesse, tout en pleurnichant. « Cesse de pleurnicher, dit le client. Voici cent roubles. Tu dois avoir une mère, un frère.

- J'ai un frère, dit la prostituée.

- Tu donne dix roubles à ton frère, cinquante roubles à ta mère. Et tu gardes quarante roubles.

- Mais j'ai aussi deux sœurs.

- Bon, d'accord. Voici vingt roubles pour tes sœurs. Que font-elles dans la vie ?

- Elles sont dans la rue.

- Dans quelle rue ?

- Dans la rue voisine.

- J'irais les voir.

- Je compte sur vous, cher Monsieur. »

Et puis il y a des prostituées qui se mettent à pleurer et, au lieu d'accepter l'argent de la honte, se jettent par la fenêtre. À ces moments-là les fenêtres nous montrent des clients penchés au dehors, des liasses de roubles tremblant dans leurs mains. C'est ce que l'on appelle « le style de Dostoïevski ». Il y a aussi des saints dans ses romans, et ils nous expliquent qu'ils sont pires que n'importe quel criminel. Il est vrai qu'ils commencent par des débauches, comme Lev

Nikolaévitch Tolstoï. Celui-ci, dans sa jeunesse, ne faisait que harceler les filles consentantes ; plus il en harcelait, plus elles consentaient. De sorte que c'est devenu une sorte de jeu. Tolstoï avançait vers une jolie femme et lui disait : « Attention, je suis sur le point de vous harceler.

- Sur quel plan ? demandait la dame.

- Vous savez de quel plan je parle, disait le comte.

- De celui de Guattari et ou de celui de Deleuze ?

- De celui de Sexeuze.

- Ah bon ? Très bien. Je suis d'accord.

- Mais je ne vous harcelle pas encore, Madame.

- Cela n'a pas d'importance. Je suis déjà prête. Pourquoi perdre le temps ? Voulez-vous que je me déshabille toute de suite ?

- Voyons ! Vous savez que j'aime beaucoup la musique, surtout les dernières sonates de Beethoven, les mouvements lents. N'allons pas plus vite que les violons, d'autant qu'il n'y a pas de violons dans les dernières sonates pour piano de Beethoven.

- Allons plus vite que les pianos », dit la dame.

Et puis il se range. D'abord, il perd aux cartes sa propriété et tous ces chevaux, et puis Dieu intervient – au bon moment, comme d'habitude ; avant que le comte n'attrape le *s i f i l i s*, comme disent les Russes. D'ailleurs, ils ne disent pas toujours ce mot en entier. Ils disent ou plutôt chantent « si, si, si, » et tout le monde sait de quoi il s'agit. En Russie ancienne, si on entendait chanter « si, si, si », personne n'enchaînait en chantant le « la » ou le « do », sans parler des sauts pour lesquels les compositeurs romantiques étaient particulièrement connus. Consultez, par exemple, la coda du deuxième mouvement de la *Fantaisie* de Schuman pour piano.

Donc Tolstoï se range et rejoint son ranch pour écrire un nombre impressionnant de chefs-d'œuvre. Je me demande à quel moment il voulait se suicider. D'habitude, on parle à Dieu avant de prendre une telle décision. Je ne suis pas sûr qu'il ait jamais parlé à Dieu. Et Dieu ? Les ecclésiastiques russes le nient fermement. Quand on leur pose la question, ils disent à l'unisson : « Non, Dieu n'a jamais parlé à Tolstoï.

- Et Tolstoï ? A-t-il essayé de parler à Dieu ?

- Plusieurs fois. Avant de quitter sa propriété et sa famille. Mais Dieu n'a pas répondu à ses questions.

- Quelles questions posait-il à Dieu la veille de son départ ? Lui parlait-il des femmes violées ?

- Avec leur consentement.

- D'accord. Ça tombe sous le sens.

- Ça ne tombe pas *toujours* sous le sens. D'ailleurs, il vaut mieux que ça ne tombe *jamais* sous le sens ou plutôt sous *les sens*, à Dieu ne plaise. »

On fait les quatre cent coups ; on en fait même beaucoup plus. Puis on se retire dans un monastère ou dans sa propriété et l'on apprend à se servir de faucilles, de marteaux et de tous les autres outils communistes. Aux communistes, ces outils sont très utiles. Vous ne comprenez pas ce qu'ils vous racontent et ils vous tapent sur le crâne avec leurs marteaux. Et si vous avez l'audace inouïe de leur dire « non », ils vous coupent la tête avec leur faucille. Cela ne ressemble pas beaucoup à ce qui se passe dans les livres de Lewis (Louis) Carroll où la reine dit sans arrêt : « *Off with her head*. *Off with his head*. » Mais cela n'a pas vraiment d'importance. Encore un leitmotiv. Après tout, je suis très wagnérien.

Pour en revenir une fois de plus aux saints russes, ils sourient sans arrêt, comme s'ils savaient tout ce que l'on peut savoir, jusqu'à la dernière molécule et que sais-je. On découvre une particule et un sage sourit. Il n'a même pas besoin de vous dire qu'il connaissait cette particule nanannatomique avant sa naissance. Cela va de soi. De toute façon, pour lui tout va de soi. Au début, il aimait et voulait se battre en duel ; mais au lieu de tuer son adversaire, il a tué une feuille en tirant dans une autre direction. (Et la feuille était sans doute plus précieuse que son adversaire.) Et puis il a dit : « Embrassons-nous. La vie est belle et Dieu nous aime car Il ne peut faire autrement. Nous nous aimons aussi, d'ailleurs : nous ne pouvons faire autrement. » À ce moment-là, j'aurais pu faire un geste dostoïevskien – quelque chose de semblable arrive dans les *Frères Karamazov* –, en reculant et en disant : « Non, je ne vous aime pas. Et je ne suis pas Dieu. »

Pourquoi disent-ils : « Je suis plus criminel que n'importe quel criminel ? » Pourquoi s'agenouillent-ils devant tout le monde ? Un criminel leur dit : « Je suis plus criminel que toi.

- Non, c'est moi, dit un saint russe.

- Comment ça ?

- Comme ça.

- J'ai tué dix personnes.

- Moi, j'ai tué cent personnes.

- Comment ça ?

- Parce que je ne les ai pas sauvées. Si j'avais vécu autrement, ils n'auraient tué personne. Ils auraient embrassé tout le monde.

- Mon frère a tué vingt personnes.

- Je suis encore plus coupable que lui.

- Parce que tu as tué mille personnes ?

- J'en ai tué dix mille, cent mille. Je n'ai pas fortifié la structure du monde. »

Et la série continue.

Et puis on butte à la structure du crime. On sait que l'on tue le père depuis les temps immémoriaux. Mais on ne sait pas toujours que l'on tue la mère aussi. Que ce soit Œdipe, Ariane, Athéna. On tue, on expie, on sacrifie. Il y a sans doute d'autres mots pour expliquer tout cela, mais pour une fois Dostoïevski n'a pas de mots. Sa petite fille – toute petite, toute petite – lève un poing. Ce n'est pas mai 68. D'ailleurs, j'aimerais que l'on me laisse tranquille avec ce mai et tous ces octobres et décembres. On se demande pourquoi les mois n'arrivent pas à se tenir tranquilles dans leurs moisières ; ou monastères, tout simplement. Un pied bouge, une pierre, et nous voilà en plein mois de septembre, par exemple. Il en va de même pour les saisons, par exemple : « Le printemps de Prague. » Il y avait aussi le printemps arabe et russe, nord-américain et sud-américain. Et celui de Botticelli.

## LA CENTENAIRE

Une femme vient chez vous. Vous vous réjouissez parce que, pour une fois – et cette fois n'est certainement pas une coutume – vous n'êtes pas seul. Elle vient et vous vous dites : « Tiens, j'ai connu cette femme il y a quarante ans. Ou il y a cinquante ans. Elle a vieilli, mais ça n'a pas d'importance puisque j'ai vieilli, moi aussi. Je n'ai pas pu faire autrement ; elle non plus. On fait ce que l'on doit faire. Vieillir est notre devoir. Si l'on ne vieillit pas, on nous dit : 'Que faites-vous là.

- Nous vivons.

- La réponse n'est pas exacte.

- Nous mourons.

- C'est vrai. Mais ce n'est pas exact non plus.

- Nous vieillissons.

- C'est ça.' »

C'est ainsi que se déroulent les conversations avec le destin. Parfois il pose des questions ; parfois on se met à genoux et le destin fait ce qu'il veut. Bref, la vieille est venue parce que je lui ai demandé de venir. Je ne sais pas pourquoi j'avais pensé que, grâce à sa vieillesse, je retrouverais ma jeunesse ; ou mon temps, pour être plus précis. Mais le temps n'est jamais du côté de la jeunesse. Si l'on parle du temps – Proust et ses madeleines sont des exceptions – on pense toujours aux maladies et à la mort. La centenaire qui me rend visite n'est pas encore

morte, loin de là. Vous pouvez embrasser la morte sur les lèvres et même faire l'amour avec elle. Je n'ai pas fais l'amour avec ma centenaire ; ni avec ma bicentenaire. Bref, je n'ai pas fais l'amour ce jour-là. D'ailleurs, je ne suis pas sûr que je fasse l'amour ce jour-ci. Passons, passons.

Elle vient et dit : « J'aime ta maison. Je me sens chez moi.

- Tu es chez toi.

- Pas tout à fait.

- Pourquoi ?

- Parce que je ne veux pas que tu me déshabilles. Chez moi, je me promène nue.

- D'accord, tu n'es pas chez toi.

- Tu me tends ta patte ? Ta main gauche ?

- Oui.

- J'aimerais la caresser. »

Elle vous caresse la patte gauche, la patte droite. Elle vous caresse toutes les pattes et, au bout d'un certain temps, vous êtes écœuré parce qu'il y a des moments où l'on ne veut être ni caressé ni cajolé. Mais ce n'est pas un conte ; c'est une réalité rude et crue. Dans un conte – même s'il ne s'agit pas d'un conte de fées – on se tient les mains et même si ces mains ne sont ni lisses ni agréable à toucher, comme celles d'un grand pianiste, on sourit et on plonge dans le puits du bonheur où Thalès comptait ses étoiles.

Il est difficile de réécrire l'histoire qui s'écrit d'elle-même et n'a pas vraiment besoin de chroniqueur. L'histoire de ma rencontre avec Nina s'est inscrite dans l'espace de ma maison, de sorte que l'on peut même la lire sur les murs. On s'approche d'un d'eux et on lit : « Ici, je voulais l'embrasser. Elle m'a écarté gentiment, mais avec fermeté. Je pensais qu'elle allait enlever ses vêtements. » Sur un autre mur, on peut trouver le dialogue suivant : « Oui, tu me verras. Si tu veux voir une vieille femme à poil, tu verras toutes mes prothèses.

- Je les enlèverai, dis-je.

- Ah bon ? Encore un striptease ?

- Il n'y a rien de plus excitant qu'un striptease comme ça. Tu sais, dans les librairies on vent souvent des DVD érotiques et même pornographiques. Parmi les femmes que l'on y trouve, il y a des femmes mûres. Parfois elles ont soixante ans. Je préfère ces femmes-là.

- Tu penses qu'elles portent des prothèses ? un peu partout ?

- Sans doute. Mais je ne peux les enlever. C'est ça la différence.

- D'accord. Enlève-moi cette prothèse-ci.

- Et celle-là ?

- Non. Si tu l'enlèves, mon corps s'écroulera.

- Laisse-toi aller. Je te ramasserai.

- Tu le promets ?

- À moins que tu ne veuilles rester sur ce tapis pour toujours.

- Pas en mille morceaux.

- Je recollerai les morceaux.

- As-tu une bonne colle ?

- Une très bonne colle.

- Quel genre de colle ?

- Une colle pour corps mûrs.

- Je suis peut-être trop mûre pour cette colle. Il en faut une pour les corps décrépis, avachis.

- Tu permets un instant ? Je fais un saut à ma pharmacie. Je serai de retour dans dix minutes.

- Vas plutôt à Carrefour. Il y a tout ce qu'il faut pour les vieilles biques. »

Lorsque je regarde un film d'Ozu, je me dis que ses personnages vivent dans un monde à deux dimensions. Il y a n'a pas d'aspérité dans ce monde. C'est comme si l'on vivait sur un mur. Pas comme un pendu : il n'est pas encore le moment d'écrire une ballade en son honneur. Non, comme un homme bidimensionnel. Pas d'aspérités, pas de sauts kierkegaardiens. Si l'on recule, ce n'est pas pour mieux sauter ; c'est pour ne pas sauter du tout. Le temps s'écoule normalement, même s'il y a des drames dans tous les coins. Parfois on lance un regard vers un de ces coins, mais le regard revient à sa place, et la place de ce regard se trouve dans le monde où il n'y a ni tragédie ni comédie. En quelque sorte, il s'agit d'une pièce *Oui*. On ne dit pas « oui » à tout ce qui se passe ; et on ne l'accepte même pas, sans parler de l'amour, de l'*amor* ou du *fati*. Cela se passe et ceci se passe. Et passe, passe, passe. On n'a besoin ni de dire ni d'accepter quoi que ce soit. Cela s'accepte tout seul ; cela s'aime tout seul. Il ne faut pas oublier que le temps et le destin sont majeurs et vaccinés. Ils n'ont pas besoin de notre concours.

# AUS, OUT, OUST

La structure de l'ADN avait quatre bases ATGC. À présent elle a non seulement une cinquième, mais aussi une sixième base ou lettre. Quand elle n'avait qu'une base, elle s'écroulait tout le temps et nous mourions comme des mouches et même plus vite. Nous n'avions qu'une jambe et un bras. À présent nous en avons six. Nous pouvons courir plus vite que n'importe quelle gazelle. Mais nous ne courrons pas car cela ne sert à rien. C'est comme dans un film d'Ozu. Vous allez à Tokyo ou en vacances et vous arrivez quelque part. Et tout va bien car rien ne peut aller mal, même pas la mort. On dit même que la mort se porte mieux que la vie. Ce n'est pas tout à fait vrai. Elles sont à égalité dans le domaine de la santé ; et dans la plupart des autres domaines, d'ailleurs. Cette égalité ne ressemble pas à celle à laquelle les Français tiennent tellement, au point de ne plus enseigner les langues anciennes dans leurs établissements. Il est vrai que dans ce domaine, la vie et la mort ne sont pas tout à fait sur pied d'égalité : la mort connaît toutes les langues mortes, la vie non.

Un souvenir qui se rapporte à l'école. Un épisode ridicule qui aurait pu être encore plus ridicule si la porte s'ouvrait dans l'autre sens. Dans chaque classe il y avait un « houligan », comme nous les appelions en russe. D'habitude ces houligans étaient assis tout au fond de la *classe*, comme nous disions en russe. Il y avait classe A, classe B et classe V. Je faisais partie de la dernière classe. Je n'étais pas *class*, en quelque sorte ; j'étais classé, en une autre sorte. Un jour, notre houligan notoire a fait quelque chose. Il ne faisait que cela : quelque chose, quelque chose, quelque chose. Je n'ai pas vu le début de la scène. La suite s'est déroulée de la façon suivante : il court, l'institutrice court après lui, il donne un coup de pied à la porte qui mène vers l'escalier, vers la sortie, vers la libération, mais elle ne s'ouvre pas ; parce qu'elle s'ouvre *dans l'autre sens*. Il l'aurait ouverte, s'il lui avait donné un coup de pied dans le derrière, de l'autre côté. Oui, cet épisode s'appelle *De l'autre côté de la porte*. Mais la porte ne s'est pas ouverte et par conséquent tout le monde – les acteurs aussi bien que les spectateurs – sont restés de ce côté-ci de la porte. L'épilogue est plutôt banal. Le coupable se réfugie dans un coin – on ne peut pas vraiment appeler cela un refuge – et l'institutrice l'attrape par les cheveux. En le tirant par les mêmes cheveux, elle le ramène dans la classe pour qu'il ne rate pas la leçon des mathématiques. C'est ce que l'on retrouve dans l'amas du temps. J'aurais préféré une autre suite, un autre final. Son coup de pied ouvre la porte, il s'élance vers la rampe d'escalier, s'y installe et se met à glisser en zigzags. Pour ne pas être en reste, pour ne pas perdre la bataille, l'institutrice suit son exemple et aussi son corps qui zigzague en suivant son itinéraire. Chemin faisant, l'institutrice perd sa jupe et même son jupon. Elle finit par tomber et se casser une

jambe. Tout le monde se penche sur son corps dénudé et sur sa cassure. N'est-ce pas plus spectaculaire ? Le temps n'est pas inventif.

D'après Leibniz, le monde est normal et régulier. Il y a des séries ou des sérials qui se composent, convergent, divergent et ainsi de suite. Et la suite des sérials est aussi régulière que le reste ; de sorte que, lorsqu'un film américain essaie de nous persuader que le monde est *crazy* – ou fou, autrement dit –, nous pouvons lui répondre : « Fou, toi-même. » Le problème consiste en ceci : nous ne voyons pas tous les éléments de ces séries à la fois. Les séquences sont mélangées. Elles nous apparaissent par petits morceaux et par-ci, par-là, si bien que nous nous disons : « D'où sort, celle-là ? » Tout se mélange et le monde devient une sorte de travesti. Nous ne nous reconnaissons pas nous-mêmes non plus. Nous nous disons : « Je n'ai jamais dit ça », parce que ce que nous avons dit s'est passé hier et pas ce matin. Et nous nous disons : « Ce matin, ce matin. » Nous composons même une chanson au sujet de ce matin. « Ce matin la vie est belle / Et les fleurs, et les fleurs / Ce matin est le bonheur… » Mais nous nous trompons. Il n'y a rien d'exceptionnel à ce que nous voyons devant nous, sauf qu'à la place du bonheur, il y a un gros malheur et une fois de plus, nous voilà fourvoyés. Nous prenons une série pour une autre, un élément pour un autre. Et puis nous nous disons qu'il n'y a pas d'éléments du tout car tout disparaît tout d'un coup. Ce n'est pas vrai : rien ne disparaît. Nous ne voyons plus rien, c'est tout. Mais cela passera et se passera. Et voilà le monde, une fois de plus. Ce n'est plus le matin dont nous parle notre chanson. Mais cela n'a pas d'importance : tous les matins se ressemblent comme deux gouttes d'eau ou deux soirées. C'est pour cela que nous disons : « Tous les matins du monde. » Et aussi : « Toutes les soirées du monde. » Et aussi : « Toutes les soirées de Vienne. » Et ainsi de suite.

Encore une histoire liée à ma jeunesse, à ma vieillesse – à tous les temps sans exception ; mais pas à tous les espaces. L'espace est toujours le même, comme d'habitude : la Russie. J'ai pris cette mauvaise habitude avant même ma naissance, de sorte que je ne pouvais naître qu'en Union Soviétique. Depuis une quarantaine d'années, je fais de mon mieux pour me défaire de cette habitude. Elle est défaite, ne serait-ce qu'en partie. Ce qui va suivre est une autre partie de cette habitude qui reste en parti en Union Soviétique, comme si le temps n'arrivait pas à me débarrasser de tous ces temps retrouvés, encombrants, embêtants. Les aristocrates russes qui avaient fui leur patrie après la Révolution ont pris la mauvaise habitude de retourner dans leur

pays natal. À l'arrivée, ils n'embrassaient pas tous le sol natal, mais c'est tout comme. Parfois, d'ailleurs, ils se jetaient par terre et embrassaient les pierres, les mottes de terre, la terre sainte et insane. Parmi eux, il y avait la famille de Volkonski à laquelle Tolstoï a consacré beaucoup de pages dans *Guerre et paix*. Moi, je n'y consacrerai qu'un paragraphe car je ne suis pas un biographe de cette famille. D'ailleurs, je ne m'intéresse qu'à un des ses membres qui s'appelle Andreï. Comme le prince Andreï. Tout est logique dans la vie, comme disait Leibniz. Ce sera un paragraphe assez long, mais je crois qu'Andreï ainsi que sa famille le mérite. L'appel de la patrie étant irrésistible, ils ont pris le train et je ne sais vraiment pas si on les a fouillés ou non. Après tout, je ne suis pas le biographe attitré des Volkonski. Je ne suis le biographe de personne, même pas de moi-même ; ni auto ni bio. La famille atterrit donc en Union Soviétique. Elle *arrive* plutôt : après tout, elle n'avait pas pris l'avion. Je ne sais pas si on la fouille à la frontière, si on brûle toutes les affaires de tous les membres de cette famille. On dit un peu n'importe quoi à propos de ces voyages. On dit, par exemple, que même dès la gare du Nord on était surveillé par les gardes soviétiques. Et une fois dans le territoire des soviets, les fouilles, les perquisitions se mettaient en marche. Et les feux s'allumaient spontanément. Pour le moment – pour le moment éternel du temps – on ne brûlait pas les êtres humains. On brûlait leurs affaires et aussi leurs espoirs. Ils espéraient de retrouver le palais d'Hiver. Ils retrouvaient l'hiver – dans les camps. Pas la famille Volkonski pour la bonne raison que leur ancêtre était un décembriste célèbre – presqu'aussi célèbre que le personnage de Tolstoï. Andreï et sa mère s'installent à Moscou et pas dans un goulag quelconque, et le premier commence à montrer ses compositions aux compositeurs ébahis. Puis on exécute ses œuvres au lieu d'exécuter leur auteur ; pour une fois, pour une fois. Et pour de nombreuses fois, une fois n'est pas coutume. Puis Andreï se met à faire découvrir des œuvres anciennes aux Soviétiques habitués surtout à Beethoven, Chopin et Moussorgski. Il crée un ensemble qui s'appelle *Madrigal*, et j'ai assisté à un des concerts de cet ensemble. L'atmosphère spatiale était impeccable : bougies, bougies, bougies. J'étais impressionné car je ne pouvais faire autrement ; personne ne le pouvait. Je n'écoutais pas ses compositions, mais je sais qu'à un moment donné – en 1973, si je ne me trompe – il a quitté l'Union Soviétique ; je ne sais pas comment. Il vivait à Florence, à Avignon, ailleurs. On est tenté de dire qu'il vivait toujours ailleurs, mais ce ne serait pas vrai : il avait des pieds sur terre. Il ne savait pas où cette terre était située ; peut-être nulle part ou dans le roman de Tolstoï. Au seuil de la mort, il reçoit deux musicologues qui le questionnent sur son passé ; il serait bizarre de le questionner sur son avenir. Il veut leur parler d'Okeghem. Ils le questionnent sur sa famille, sur son départ de l'URSS. Alors, il dit : « Je n'ai jamais voulu rentrer. Un de mes collègues le voulait : Valery Aleff. Je lui ai passé plusieurs coups de fils pour l'en dissuader. »

Je n'ai pas connu Andreï personnellement et je le regrette. Je n'ai jamais voulu rentrer en Union Soviétique. On peut dire n'importe quoi ; ou pas n'importe quoi. Cela dépend ; ou cela ne dépend pas.

Une amie m'a dit qu'il fallait s'adresser à un avocat. Le livre est publié ; on pensera que je suis un menteur. Il y a des gens qui pensent que des princes ne mentent pas. Les autres ne pensent pas du tout ; en tout cas, pas au sujet des princes. Mais ils se disent que je suis un menteur. Il y a des gens qui pensent que les morts ne mentent pas ; parce qu'ils ne parlent pas. Par conséquent, ils ne peuvent mentir. Je continue à parler et même à écrire ; jusqu'au nouvel ordre, comme d'habitude. Donc, je peux mentir. Et, en quelque sorte, je ne peux m'empêcher de mentir car dès que l'on se met à parler, on ment, pour la bonne raison que l'on ne connaît pas la vérité. Et tout ce qui n'est pas la vérité est un mensonge. Tandis que les morts se taisent ; ils savent que la vérité n'existe pas et que la seule vérité qui existe est la mort. Les morts représentent la vérité et tout ce que les vivants peuvent dire à n'importe quel sujet est un mensonge, si un mort a dit quelque chose dans un livre ou sur un disque. Le mort dit : « Vous avez menti », et tout le monde le croit, pourvu qu'un journaliste se donne la peine de noter ses paroles. Je vis, donc je mens. C'est cela la vérité. Et si je demande à mon avocat d'insister sur le fait que ce mensonge est nuisible à mon existence, on dira : « Il a honte de reconnaître qu'il était malheureux, qu'il avait fait une erreur. Il voulait rentrer ; c'est un raté. » Raté ou non, je ne voulais pas rentrer en Union Soviétique et je ne comprendrai jamais pourquoi Andreï en parlait avant sa mort. Il y a des sujets plus intéressants, de toute façon. Okeghem, par exemple.

C'était peut-être une autre série, un autre sérial, une autre dimension et un autre que sais-je. C'était un autre monde ou un autre antimonde. De toute façon, avant de parler de quelqu'un de cette façon, on téléphone à ce quelqu'un pour lui demander si l'on peut parler de lui de cette façon ; si l'on peut dire qu'il était un raté. En tout cas, à un moment donné, il s'est senti raté ; par conséquent, il voulait rentrer dans un pays maudit, au lieu de rester dans un pays béni. Il était un raté ; il l'est toujours peut-être. On lui téléphone et on lui dit : « Tu veux toujours rentrer dans ton pays d'origine ?

- Non.
- Alors, tu n'es plus un raté.
- Je ne l'ai jamais été.

- C'est ton orgueil qui parle.

- C'est moi qui parle.

- Tu voulais rentrer en URSS parce que tu avais compris que tu n'étais pas assez grand pour l'Occident, pour le monde béni par Dieu.

- Je ne voulais pas rentrer en URSS.

- Tu mens. Tu en a honte. Tous les lecteurs du livre qu'on m'a consacré croient que tu es un menteur. D'ailleurs, ce livre sera publié aux États-Unis et partout en Europe. Et aussi au Japon. »

Ozu filme cet épisode et l'on voit deux amis qui se parlent en buvant du saké.

Je suis dans ma pyramide et il y a des textes sur les murs. Il y a des textes qui disent ceci, mais je constate avec étonnement qu'il n'y a pas assez de textes qui disent cela. En fait, il y a des textes qui ne disent rien du tout. Il fait chaud aujourd'hui, mais aucun texte n'en parle. Je ne suis pas sorti de chez moi, de sorte que je n'ai pas d'information au sujet d'aujourd'hui. Je sais ce qui s'est passé en Russie il y a deux cents ans, mais je ne sais rien à propos de Poutine. Il est facile de dire que je ne veux rien savoir, et ce ne pas pour la bonne raison que l'absence de nouvelles est une bonne nouvelle. Toutes les nouvelles sont bonnes ; ou mauvaises, comme disent les Taoïstes. Ou ils ne disent rien du tout. Je ne sais pas ce qu'ils disent à présent. Tout est bien et bon, de toute façon ; et tout se vaut. En français, on pense tout de suite aux veaux pour qui, effectivement, tout se vaut. Et je n'ai pas envie de traduire tout cela en d'autres langues, d'autant qu'aucune langue ne changera quoi que ce soit. Je viens de lire un texte qui parle d'un prêtre qui prêche quelque part ; pas au milieu d'un désert, pour une fois. Au début, il y a quelques personnes dans l'assistance ; ensuite, ces personnes-là disparaissent peu à peu. Peu à peu, le désert s'installe. Le prêtre ou qui sais-je continue à prêcher ou que sait-il. Un passant s'arrête et lui pose la question suivante : « Pourquoi continues-tu ? » Le prêtre lui répond : « J'ai voulu les changer. Cela n'a pas marché. À présent je parle pour qu'ils ne puissent pas me changer, moi. »

J'ai voulu rendre hommage au projet de Walter Benjamin, à ses *Arcades*. Moi aussi, à un moment donné, je pensais à composer un livre où l'on ne trouverait que des citations et mes commentaires. À présent je ne cite que rarement ; et je ne cite pas littéralement, exactement. Comme nos institutrices disaient dans nos écoles soviétiques : « Raconte-le avec tes mots. » Je

raconte tout avec mes mots et je me rends compte qu'ils ne correspondent qu'à une partie de ce qui doit être dit. Peut-être à rien du tout. Je ne serais pas étonné d'apprendre que tout ce que je dis ne correspond à rien : ni à mon enfance ni à ma jeunesse ni à ce que j'appelle ma vieillesse. Je viens de revoir *Printemps tardif* d'Ozu. Un homme insiste pour que sa fille se marie. Il lui parle du bonheur familial. Il dit que sa vie tire à sa fin ; il n'a pourtant que cinquante-six ans. Et moi ? Dans quelques jours j'aurai soixante-huit ans. Je ne suis pas encore marié et personne ne me parle de bonheur conjugal. Et si quelqu'un me parle enfin du projet qui s'appelle « mariage » ou « arcades », ce quelqu'un me dit que je ne devrais pas me marier, qu'il est trop tard. C'est mon printemps tardif ; ou mon automne tardif. Ou mon hiver tout court. J'aime beaucoup l'hiver russe et je skiais souvent aux environs de Moscou et aussi en Suisse. Puis je suis tombé et je me suis dit qu'il valait mieux ne pas me casser les doigts, les bras. Le piano est plus important que les promenades dans les forêts enneigées où les skis glissent et ne glissent pas. Parfois ils s'arrêtent et l'on tombe. Ou tout d'un coup ils se mettent en marche et l'on tombe aussi, une fois de plus. La neige ne vaut pas toutes ces chutes. Et les poumons peuvent respirer l'air glacial dans les parcs ou même sur une chaussée. Pas loin de ma maison, par exemple.

« Un livre n'a pas d'objet ni de sujet, il est fait de matières diversement formées, de dates et de vitesses très différentes. Dès qu'on attribue le livre à un sujet, on néglige ce travail des matières, et l'extériorité de leurs relations. On fabrique un bon Dieu pour des mouvements géologiques. Dans un livre comme dans toute chose, il y a des lignes d'articulation ou de segmentarité, des strates, des territorialités ; mais aussi des lignes de fuite, des mouvements de déterritorialisation et de déstratification. » Voici un passage que j'emprunte à Deleuze et Guattari. *Mille plateaux*. Je me demande combien de plateaux il y dans mon livre. Récemment j'ai parlé à un critique qui n'aime pas ce que je fais dans le domaine littéraire. Elle dit que mes livres partent dans tous les sens. Voyage à Tokyo, comme aurait dit Ozu. Pourquoi ne pas voyager ? D'ailleurs, il s'agit plutôt des plateaux. Cette critique veut que je fabrique un bon Dieu et que ce Dieu soit bon au point de marcher droit devant Lui, du début à la fin. Pas de détours, pas de forêts enneigées. Si l'on va à Tokyo, l'on va à Tokyo. Ce n'est pas la peine de passer par Kyoto. On atterrit à Narita et l'on va directement à Ana Intercontinental. La chambre n'est pas encore prête. Et voici un petit détour que l'on ne peut éviter. On a sommeil, mais on est obligé d'attendre. Mon impresario n'est pas assez riche pour me payer une nuit supplémentaire. Seul le bon Dieu peut s'offrir ce genre de luxe. Je constate une fois de plus que

mon bon Dieu n'est pas si bon que cela. Certes, il m'offre un jus de tomate que je sirote en attendant le moment où ma chambre sera prête. Dans cet hôtel, la vie d'un nouveau client commence à trois heures de l'après-midi. J'attends, je tombe du sommeil. Il faut que je fabrique un autre bon Dieu. Ou rien du tout.

Ce jus de tomate est un plateau. Il y en a beaucoup d'autres. Mes voisins, par exemple. Ils sont peut-être un des fils conducteurs. Mais il faut reconnaître que tous ces fils ne mènent nulle part, comme aurait dit Heidegger. Et une fois de plus, on est tenté de dire que rien ne mène nulle part, même pas Ozu, malgré tous ses voyages ; et ses plateaux. Un des plateaux est le temps qu'il ne faut pas confondre avec l'espace, comme disait Bergson. Il s'agit d'un plateau, mais ce n'est pas un plateau spatial. Et de toute façon, il s'agit toujours d'un monde bidimensionnel : délivrez-moi des sauts, des soubresauts et aussi des arrière-mondes avec leurs espoirs et leurs désespoirs ; et aussi leur absurdités et leurs révoltés. Toutes les utopies et tout ce qui y mène se situent dans les arrière-mondes, dans ces quatrièmes dimensions dont je suis las depuis longtemps. Le temps en est las aussi, j'imagine. Pourquoi doit-il s'occuper de nos espoirs, de nos projets, de nos souvenirs, comme disait saint Augustin ? Le présent représente un sacré boulot et ce n'est pas la peine de surcharger le temps, de le mener droit à des problèmes qui sont toujours dus au surmenage. Il n'y a rien de pire que le temps fatigué. Parfois, nous sommes guillerets, mais le temps est un rabat-joie par excellence. Il nous fait comprendre qu'il est fatigué et du coup nous tombons littéralement de fatigue. Et ce n'est pas la peine de chanter avec Offenbach : « Soyons gais, soyons gais, soyons gais, soyons gais, tralaloulou. » Prenons le plateau-temps duquel j'ai déjà parlé : mon rendez-vous avec Nina. Nous étions à table, attablés ; il ne faut pas confondre cette table avec un plateau quelconque, surtout s'il s'agit du plateau-temps. Et pourtant je ne suis pas sûr que Nina se serait comportée comme ça si nous avions été ailleurs – dans ma chambre, par exemple. Dans ma chambre, elle ne n'aurait pensé qu'à ses boutons qu'il fallait protéger à tout prix. Et puis elle aurait sans doute gardé une de ses mains sur sa jupe pour m'empêcher de la soulever. À table, elle consultait sa montre toutes les cinq minutes. Je n'aime pas quand on consulte une montre en ma présence, même si l'action ou le temps ne se déroule pas chez moi. Plus elle regardait sa montre, plus le temps s'allongeait ; plus il devenait fatigué et par conséquent insupportable. C'est pour cela – pour abréger toutes ces souffrances – que j'ai proposé de la conduire à l'aéroport sur le champ. Encore un plateau ? Mille champs. Champ fertile, stérile ; champ d'expérimentation. Ce jour-là, le champ était sans doute stérile. Mais c'était aussi un champ d'expérimentation. Je m'étais dit qu'il fallait donner

au temps retrouvé encore une chance. L'expérience a échoué d'une manière plutôt spectaculaire. Ce champ-là n'était ni électrique ni magnétique. Peut-être était-il électrique, par moments ; mais il n'était certainement pas magnétique. Le champ de la conscience. Il est toujours là, sauf si l'on décide de le supprimer. Oui, je possède encore un champ consacré à Nina, sinon je n'en parlerais plus. Mais je parle d'elle pour construire quelques plateaux supplémentaires : je suis encore loin de *mille* plateaux. Pourquoi ne pas utiliser le matériau qui vous tombe sous la main ?

Qu'est-ce qui nous tombe sous la main ? Il faut ramasser ce qui tombe ; c'est cela le secret du bonheur. Contrairement à ce que dit un personnage d'Ozu, le bonheur ne se construit pas pendant des années. Et s'il se fait de cette façon, ce même bonheur – et tout autre bonheur – peut disparaître du jour au lendemain, pendant la nuit ou une minute. Le bonheur est ce qui tombe sous la main. Il est vrai que les choses qui tombent de cette façon risquent d'être nocives et de nous détruire. Mais comme dit un autre personnage qui ne vient pas d'un film : « Si Dieu veut m'empoisonner, Il m'empoisonnera. » Pour le moment, Dieu ne le veut pas et le personnage continue à vivre. Il vit dans un monde bidimensionnel où il n'y a ni hauts ni bas. Si nous voulons construire le bonheur, nous prenons un chemin et nous savons – en tout cas, nous espérons – que ce chemin mène vers le bonheur. Nous avons beau nous dire que c'est le chemin qui compte, pas le but ; pas le bonheur, en ce cas. Mais le chemin devient un but dès que nous nous mettons à penser que c'est lui qui compte. Le but est de trouver le chemin et de le suivre. Que le bonheur soit au bout ou non, cela nous est égal. Le chemin est là et il paraît qu'il constitue ce fameux bonheur. Et puis nous nous disons qu'il n'y a pas de bonheur ; il n'y a pas de chemin non plus. Nous suivons quelque chose : un sentier, un conseil. Nous allons quelque part. Nous ne savons pas où nous allons, mais nous allons, glissons le long des routes. Qu'est-ce qui s'ensuit ? Rien. Il paraît que sur la pierre tombale d'Ozu il n'y a pas de nom. Il n'y a que le mot « RIEN » écrit en anciens caractères chinois. (Ou en un seul caractère.) Cela veut dire peut-être qu'il n'y a pas de bonheur ; il n'y a pas de chemin qui y mène. Il n'y a pas de chemin du tout. Même le chemin qui mène au cimetière n'existe pas. Nous y arrivons le moment voulu ; et nous ne savons pas comment. Peut-être n'y arrivons-nous pas du tout. Il se peut que tous les cimetières soient loin et que nous gisions dans les champs en offrant notre corps en pâture aux vautours du monde entier. Il n'y a *rien* de grave, *rien* de particulier. Nous pouvons y ajouter autant de mots que nous voulons : le mot « rien » nous offre cette possibilité. En tout cas, il faut éviter les hauts et les bas, les montagnes et les précipices. Que Zarathoustra danse où il veut !

On peut danser à l'intérieur de deux dimensions, par terre. Pourquoi ne pas danser de temps en temps ? Quelques contorsions et la danse est terminée. Il paraît que nous ballottons d'un pôle à un autre. Nous avons un pôle en notre possession, mais nous ne sommes pas contents de ce pôle. Nous nous disons que c'est l'opposé qu'il nous faut. Alors, nous nous mettons en quête de cet opposé. Nous cherchons le chemin qui y mène, nous mettons les pieds et les pensées sur ce chemin et nous avançons tant bien que mal ; et parfois très bien. Au bout d'un certain temps, nous arrivons à l'autre pôle et l'espace de quelques minutes nous nous y sentons bien. Et puis une nouvelle déception arrive au galop. Et nous constatons que c'est l'autre pôle qui contient notre bonheur ; en tout cas, notre sensation de bien-être. Nous rebroussons chemin et au bout de quelques années nos pieds et aussi nos pensées arrivent à l'autre pôle. La même chose se reproduit : au bout de quelques heures, nous sommes déçus une fois de plus. Et une fois de plus le processus recommence. Et puis nous constatons avec amertume – ou sans amertume – que nous ne sommes heureux qu'entre deux pôles. C'est ce qu'on appelle « la voie moyenne ». Ce n'est pas tout à fait cela. Ce n'est pas une voie choisie, un nouveau chemin. Il ne mène à rien, mais c'est un chemin quand-même et c'est ce qui est insupportable. Chaque chemin est pernicieux ; même celui qui mène à Dieu ou à la béatitude. Pas au bonheur pur et simple. C'est pour cela que les mystiques disent qu'aucun chemin ne mène au Paradis. C'est l'absence de chemin qui y mène. Parfois, ils disent que c'est un *non*-chemin qui y mène. Et puis ils se contredisent en disant qu'un non-chemin est aussi un chemin : un chemin négatif. Ce qu'il nous faut se définit comme une « absence de chemin » ou un « rien de chemin ». Non, non, non – pas un *petit rien* de chemin. Rien-chemin – voici la formule exacte.

Mon livre n'imite pas le monde, et ce n'est pas un livre-racine. C'est plutôt un livre déraciné – tout comme son auteur. Un arbre renversé ? D'accord, il puise sa force dans le ciel. Mais le ciel est partout et si l'on s'y abandonne, il nourrira même un mécréant. Pourquoi imiter le monde ? Il s'imite lui-même à n'en plus finir ; moi, je suis las de ces interminables imitations du monde produites par le monde lui-même ; ou par les artistes.

Quand je voyais Nina il y a quarante-trois ans, je voyais surtout ses jambes ou plutôt une de leurs courbes, comme disait Dimitri Karamazov. À cette époque-là elle était aussi une petite-bourgeoise par excellence, mais je prêtais attention à l'excellence de cette courbe et ne voyais rien d'autre ; autrement dit, mon désir devançait mon jugement. D'ailleurs, il n'y avait pas de

jugement ; il n'y avait pas de chemin non plus. Il n'y avait que les jambes qui dansaient pour moi en se dénudant. C'était bien suffisant. Cela se passait dans un monde bidimensionnel, sauf que ce monde n'était pas horizontal. J'étais assis par terre ; elle dansait au-dessus de moi. Nina n'imitait ni le monde ni Zarathoustra ; elle imitait mon désir. Ou elle répondait à mon désir. Ou cela se passait autrement, tout naturellement. Cela se passait, comme disent les Taoïstes et les Chinois en général. En tout cas, j'associe ce genre de pensées à leurs contrées. En Occident, on force la main de tout le monde et à tout le monde, y compris la nature. On ne doit pas forcer un verre de vin à se lever et s'incliner ; il le fait tout seul.

Je deviens un, deux, trois. Même pour devenir un, il me faut du temps. Et c'est ce qu'il y a de plus difficile, selon les mystiques et les critiques : vous pouvez devenir dix, mais devenir un demande un effort surhumain, hégélien, platonicien. Et si vous ajouter « sur » à « humain », vous devenez deux. En Russie, on vous demande parfois : « Tu seras le troisième ? » Cela veut dire que l'on veut boire une bouteille de vodka. La plupart des citoyens russes peuvent boire trois bouteilles de vodka sans avoir recours à l'aide de qui que ce soit. Mais pour acheter de la vodka – et du vin, cela va sans dire – il faut avoir de l'argent. Et la plupart des citoyens russes n'ont pas assez d'argent pour acheter une bouteille de vodka. Ils ne peuvent en acheter qu'un tiers. Pour pouvoir boire ce tiers, il faut trouver deux autres citoyens qui payeront les deux autres tiers ; sinon cela ne marche pas. Et cela ne marchera jamais puisque, malgré tous les efforts de Lénine qui voulait imposer le rite du troc et supprimer l'argent, l'argent continuera à circuler. Et même s'il ne circule pas jusqu'à la fin des temps, il circulera suffisamment et assez longuement pour embêter tout le monde, sauf les millionnaires. L'argent circule et une bouteille en devient deux. Mais je ne vois pas ce que la nature a à voir dans l'histoire. Je regarde la nature et je me dis : « Voici mon corps et mon 'moi'. Et là-bas est la nature. » Ou bien je me dis : « Je plonge dans les objets puisque je suis un phénoménologue. Chaque objet est infini. Qui plus est – qui pis est – il est en soi. Comment le sortir de cet en-soi, pour-soi, comme-chez-soi ? En lui disant : « Tu n'es pas en soi ; ni en toi, d'ailleurs. Tu es en moi. » Tous les objets et même le monde entier deviennent des en-moi ; ou simplement l'en-moi. ENMOI. À ne pas confondre avec un émoi quelconque : pas de troisième dimension. Je ne comprends pas cette histoire. Pourquoi un devient deux ? Parce qu'il voit un visage en face de lui ? une face en face ? Il se dit : « Je suis humaniste et j'embrasse tout le monde. Alors, je suis deux. » Et puis le même un se dit : « Non, j'ai trop bu. Il n'y a personne en face de moi. Je vois le double, c'est tout. Il n'y

a rien, rien, rien. À part moi, il n'y a rien. Et pourtant je ne suis pas un solipsiste. Je suis réaliste et je dis qu'il n'y a rien parce qu'il n'y a ni quoi ni qui que ce soit. »

Il y a nous et il y a le monde. Nous voulons créer quelque chose parce que nous sommes créatifs. Et les créatures créatives créent quelque chose tout le temps, sinon elles ne seront ni créatives ni créatures. Elles voient le monde et se disent : « C'est le monde. Je le perçois et je l'aime. Je me souviens d'une publicité qui disait : 'Yaourt bulgare, j'aime.' Supposons que le monde soit un yaourt bulgare. Et même s'il n'est pas ce yaourt, je l'aime de tout mon cœur. » Alors, nous nous mettons à décrire le monde en en donnant tous les détails parce que nous sommes classiques et traditionnels. Nous sommes un et le monde est toujours là-bas. Pour pouvoir le décrire, nous devenons deux et nous le décrivons à qui mieux mieux. Le monde se décrit et nous le décrivons ; ou décrions, ce qui est mieux ; cela va sans dire. Mais nous sommes toujours deux. D'une part et d'un côté il y a le monde, de l'autre côté des barricades ; et de l'autre côté des barricades nous dressons notre bilan et critiquons tous ce qui se trouve de l'autre côté de ces mêmes barricades. Puis nous commençons à jeter des pierres et ainsi de suite. Nous finissons par jeter des bombes.

Je ne regarde pas le monde : il n'y a pas de monde. Comme dit Tolstoï, il n'y a qu'une tache noire et on s'agrippe à cette tache. On est dans un équipage, dans une voiture ; et puis on voit une tache et on se dit que c'est le monde et la vie. Ce n'est ni l'un ni l'autre et ce n'est pas la peine d'ajouter « cela va de soi » ou « ceci va » ou « ceci ne vas pas ». Rien ne va, sauf ce rien, justement. Le personnage de Tolstoï voit ce rien et se dit qu'il est toujours en vie et que ce rien ou cette tache est sa bouée de sauvetage. Mais il n'est pas sauvé parce que la neige et le froid sont plus forts que n'importe quelle bouée. À ce moment-là, les personnages de Tolstoï – et beaucoup d'autres personnages, comme on peut l'imaginer – se disent que tout cela est impossible. Ils rêvent ou quoi ? C'est la question qu'ils se posent et, comme toujours, on se demande si n'importe quelle question est plus importante que celle d'Hamlet. Si vous êtes sur un rocher et vous jouez avec un poignard, qu'il soit *bare* ou *bodkin* ou rien de tout cela – comme Laurence Oliver le fait dans son film –, vous pouvez jouer avec cette question en vous disant qu'après tout, la vie est belle. En tout cas, elle n'est pas assez laide pour vous inciter à la quitter une fois pour toutes. Mais si vous êtes au milieu d'une tempête de neige – vous êtes toujours au milieu de tout se qui se passe –, c'est une autre paire de manches.

Comparons la tombe de Tolstoï à celle d'Ozu. La tombe du premier a l'air d'un monceau de terre ; une petite colline, comme pourraient dire les Russes. La tombe du second nous offre une pierre qui nous dit : « Rien. » On peut le dire ; on peut dire qu'il dit « rien » puisque il y a des caractères chinois qui le disent. Ils ne l'insinuent pas ; ils le disent vraiment. Ils ne disent rien si vous ne comprenez pas cette langue. Vous ne connaissez pas toutes les langues, surtout pas le chinois. Ce n'est pas pour rien que l'on dit : « C'est du chinois. » D'ailleurs, vous connaissez à peine votre propre langue qui vous permet de ne pas mourir de faim. Vous dites : « Donnez-moi du pain, s'il vous plaît », et l'on vous donne du pain. Si l'on ne vous comprend pas, vous dites : « *Bread*, *please* », et on vous donne du pain. Ou on ne vous donne pas de pain. En russe, « *bread* » signifie délire. Il est vrai que l'on peut vous donner un peu de délire ; ou beaucoup, si l'on est généreux. Vous n'avez pas besoin de ce genre de don : vous en avez suffisamment vous-même. Vous pouvez même distribuer votre délire aux pauvres, si nécessaire ; je ne crois pas que ce soit nécessaire. Vous en avez pour tout le monde ; et pour le monde aussi. Pour le monde entier. Vous voulez du pain et vous dites : « Pain, pain, pain, pain. » Ceux qui vous écoutent se disent : « Il dit n'importe quoi. C'est un Martien. » Et puis quelqu'un leur dit que vous parlez français et va jusqu'à traduire le mot pain en anglais et aussi en d'autres langues. Au début il ne vous comprend pas très bien. Il pense que vous parlez de la peine que vous éprouvez, et comme tout le monde éprouve quelque peine, personne n'écoute les peines des autres. Et puis il comprend que vous parlez du pain et finalement on vous apporte un morceau de pain. On ne vous apporte rien d'autre : pas de jambon, par exemple. Mais vous mangez le pain et vous ne mourez pas. Cela dénote l'importance des langues, de sorte que le mot « rien » signifie quelque chose. Supposons que l'on vous demande : « N'avez-vous besoin de rien ? » Que voulez-vous répondre à cette question ? Si c'est Dieu qui la pose, vous dites : « J'ai besoin de tout. » Si c'est un passant qui s'enquiert de votre ego ou de votre go-go et igo, vous ne dites rien puisque ce passant – ou n'importe quel passant – ne peut vous offrir les milliards dont vous aves besoin pour acheter plusieurs villas sur la côte d'Azur. Et si c'est un sponsor qui vous parle, vous répondez : « Cinq milliards. » Mais la pierre tombale d'Ozu dit : « Rien. » Vous admirez Ozu ; vous admirez Tolstoï, lui aussi. Alors, vous creusez votre propre tombe – au lieu de creuser celle de l'autre – et vous vous mettez dans cette tombe en vous disant : « Ça ne fait rien, ça ne fait rien. »

Continuons la comparaison entre les deux tombes. En fait, pour aller vite en besogne, on peut dire que toutes les tombes se ressemblent, même si elles ne s'assemblent pas. La terre est un vaste cimetière et tout ce que l'on y voit en fait partie : immeubles, meubles, hommes, femmes et même enfants. La simplicité est une bonne chose, mais il ne faut pas toujours vouloir tout simplifier et généraliser. Par conséquent, la terre n'est pas un vaste cimetière, bien qu'il y ait beaucoup de cimetières à la surface de la terre ; et aussi sous sa surface : il ne faut pas oublier les morts. Parfois, on ne pense qu'à la beauté de tel ou tel cimetière. On lui rend visite et on se promène le long des allées en regardant à droite et à gauche, en s'arrêtant devant des pierres tombales. À chaque fois, on se dit : « Tiens», et puis on ajoute « c'est beau ». Parfois on ne pense qu'aux pierres et à leur beauté sculpturale. Parfois on offre une pensée aux morts, en disant : « Elle était si jeune » ou « il était si vieux ». Que se dit-on si l'on voit les caractères chinois qui ne signifient rien ? Et puis, grâce à un Chinois qui se balade dans le même cimetière, on comprend que cela signifie « rien ». Ou s'agit-il du mot « vide » que les Taoïstes affectionnent particulièrement ? Wim Wenders adopte la première version qui lui permet de discourir à propos de ce « rien » dans le train dont les roues et les voitures le ramènent à Tokyo. Wenders s'intéresse à la vie, si j'ai bien compris. Il filme les gamins qui dansent comme des Américains accompagnés par une musique américaine. Leurs jambes sont américaines ; et même leurs visages –grâce aux grimaces et sourires appropriés – sont américains, à s'y méprendre. L'espace d'un instant, on se demande s'il s'agit d'Américains ou non. Et puis on se dit : « Oui, il s'agit d'Américains d'origine japonaise. » Wenders filme des machines à sous qui donnent des sous à un nombre impressionnant des gens ; ceux-ci passent leur vie dans les salles de jeu et dans leurs bureaux. Tout cela est sans doute plus intéressant que rien, surtout si l'on se souvient du début du *Roi Lear* où Cordelia dit « rien » et son père lui répond : « Rien n'attire rien d'autre qu'un rien ou plutôt le grand Rien. Tu n'auras donc rien du tout. »

Je feuillette un livre consacré au vide parfait. Ma vie est un vide imparfait : je reçois encore des coups de fil ; de temps en temps. Si aucun appel ne retentissait dans ma pyramide, ce serait un vide *presque* parfait. Et les souvenirs ? Ils me veulent quelque chose et m'en veulent. Ma tête n'est pas encore vide ; il y en va de même pour la pyramide en question. Il y a beaucoup de livres dans cette pyramide, et certains de ces livres parlent du vide ; les autres s'étendent sur le trop-plein. Je me rappelle qu'à l'école nous avions une mauvaise habitude de toquer sur la tête de nos camarades en disant : « C'est vide, parfaitement vide. » Hélas, ces têtes n'étaient pas vides et par conséquent aucun de mes camarades de classe ne pouvait affirmer :

« Je suis Taoïste. » Mais si l'on donne quelques coups de pieds à une tombe et même si l'on entend un son plutôt creux, on ne dira jamais : « C'est vide » parce que l'on sait que les os sont toujours là. À moins qu'on les ait volés. Pourquoi ? pour quoi faire ? S'agirait-il de la tombe de Charlie Chaplin ? ou d'un saint ? A-t-on encore besoin des reliques ? N'y a-t-il pas assez d'ossements un peu partout ? Entre nous, je crois parfois qu'il n'y que des squelettes de par le monde, en commençant par moi-même. Et nous ne sommes pas toujours dans des placards. Mais une fois de plus je me dis qu'il ne faut pas généraliser. Il ne faut pas particulariser non plus. Il faut manœuvrer entre Platon et Aristote, entre une idée générale et un cas particulier, entre l'idée qui s'appelle « homme » et un individu libre, unique. Il l'est en effet, même s'il s'adonne à tous les instincts grégaires ; et il en rajoute encore pour compléter la collection. Quoi qu'il en soit, personne ne vous permettra de donner des coups de pieds à la tombe de Tolstoï. Et pourtant les ecclésiastiques russes pensent qu'il a mérité quelques coups de pied. Et ils auraient pu lui donner ces coups de pied – de son vivant, s'entend. Tolstoï est sur son cheval. On lui dit : « Descend.

- Je ne suis pas à tes ordres, répond Tolstoï.

- Descend, sinon je donne des coups de pieds à ton cheval.

- Pourquoi ?

- Parce que tu dis n'importe quoi dans tes œuvres. Tu réécris les Évangiles, tu insultes l'Église.

- Mais mon cheval n'y est pour rien. Mon cheval est innocent.

- Alors, descend. Sinon je sors mon knout. »

Tolstoï se dit qu'il ne faut pas *combattre* le mal, par conséquent il ne faut pas *battre* cet homme insolent qui veut le rosser. On résiste paisiblement et s'il faut répondre aux coups, on y répondre au moyen d'un sourire. Tolstoï descend de son cheval et dit à son attaquant : « Tu vas voir une belle démonstration de ma doctrine que Gandhi admire énormément. Frappe-moi. » L'homme en question met ses menaces à exécution : il sort le knout et frappe le grand écrivain de la terre russe, comme on dit en Russie. Tolstoï sourit ; il ne résiste pas au mal. L'inconnu continue à rosser l'auteur d'*Anna Karénine*. Celui-ci – je parle de Tolstoï, pas de Karénine – ne bouge pas. Il est vrai qu'il ne sourit plus, mais il ne bouge pas. D'ailleurs, je crois que Karénine se serait comporté de la même façon ; à la place de Tolstoï. Rien d'étonnant à cela : sur le plan physique, Karénine était faiblard ; même un écolier aurait pu le battre à plate couture. Mais Tolstoï était fort, très fort, grâce au travail physique qu'il pratiquait tous les jours soit dans les champs, soit sur son cheval. Sa passivité est d'autant plus remarquable, et tous ces biographes soulignent ce fait en exprimant leur admiration sans bornes. Tolstoï a subi plusieurs punitions

de ce genre. Même ses propres paysans le rossaient parfois parce qu'ils étaient tous très croyants. Par conséquent, ils ne pouvaient supporter la présence d'un homme excommunié, ce qui est bien logique. Tolstoï avait la mauvaise habitude de se joindre à ses paysans dans les champs et ailleurs. S'il était resté sagement à la maison, personne ne l'aurait jamais rossé. Mais il sortait sans arrêt parce que les promenades étaient bonnes pour sa santé. Quelques coups de knout ne nuisent pas à votre santé, même s'ils laissent quelques traces sur votre visage. Votre visage est défiguré, mais vous êtes en pleine forme ; et c'est ce qui compte. C'est ainsi que Tolstoï raisonnait en allant aux champs ou en se promenant à l'orée des bois. Et puis il se disait que la vie d'un paysan était enviable et saine. Et le knout en faisait partie. Les paysans battaient leurs chevaux, leur épouse, leurs enfants. Tolstoï était un paysan-né ; ou un serf-né. « Il faut assumer », se disait-il. Et il assumait.

Je feuillette le livre sur le vide. Mais il n'y a pas de livres sur le vide. S'il y a le vide, qu'il soit parfait ou imparfait, il n'y que le vide qui est vide ; sinon ce n'est pas la peine d'en parler. Et si l'on en parle, ce n'est plus le vide. On dit : « Il faut que l'on se vide, que l'on crée un vide à l'intérieur de soi et aussi à l'extérieur. Supprimez les passions, les attaches et les attachements. » Il n'y a rien à supprimer parce qu'il n'y a rien, et de ce point de vue la pierre tombale d'Ozu a tout à fait raison. De ce point de vue, « le rien » est mieux que « le vide ». La notion du vide est un peu tendancieuse. Et puis on se met à parler du nirvana ; à n'en plus finir. Mais souvent Buddha pointait le doigt vers le ciel, au lieu de bavarder. Vous vous laissez faire et cela se laisse faire. Et il ne faut surtout pas que vos raisonnements rappellent les traités qui nous parlent de suprématie et de suppression. Il n'y a rien à supprimer. Oui, il y a la mort, peut-être ; Tolstoï en parle, en tout cas. Oui, on passe des ténèbres à la lumière, comme d'habitude. Tous ces tunnels avec leurs lumières à tous les bouts. J'en suis las. Mais il ne faut même pas être las. Il ne faut être rien du tout. C'est ce que l'on appelle « l'être », peut-être. Et puis Heidegger survient et on est las une fois de plus. Ces « plus » sont très fatigants. L'oublie de l'Être avec toutes les majuscules qu'on peut imaginer. Il n'y a ni oubli ni souvenirs. Vous vous souvenez de quoi ? de Nina ? Une fois à la maison, nous sommes allés à la cuisine puisque elle voulait prendre du café. Je bois du thé, mais j'ai une machine qui, à l'occasion, peut produire un ersatz du café. J'ouvre le buffet où je range des tasses et je lui montre ces tasses pour qu'elle puisse en choisir une. Elle choisit une tasse, mais elle oublie la soucoupe. Je n'aime pas les gens qui oublient les soucoupes. Cet oubli est plus important que celui de l'être que je refuse d'écrire

avec des majuscules. Comment peut-on oublier l'être ? Il faut ne pas le remarquer. Si on le remarque, on est perdu. Il est vrai que cela fait du bien de se perdre ; pas de cette façon.

« Le système-radicelle, ou racine fasciculée, est la seconde figure du livre, dont notre modernité se réclame volontiers. Cette fois, la racine principale a avorté, ou se détruit vers son extrémité ; vient se greffer sur elle une multiplicité immédiate et quelconque de racines secondaires qui prennent un grand développement. Cette fois, la réalité naturelle apparaît dans l'avortement de la racine principale, mais son unité n'en subsiste pas moins comme passée ou à venir, comme possible. » Je cite toujours le même livre, les mêmes plateaux, comme s'il n'y avait ni d'autres livres ni d'autres plateaux à ma disposition. J'ai lu tout cela il y a une semaine ou deux, et je me suis dit que mon livre représente quelque chose comme cela. À présent je n'en sais rien. Cela m'ennuie profondément. On pourrait dire, évidement, que la réalité de la mort est beaucoup plus réelle que ces élucubrations. La réalité est réelle partout, étant donné qu'elle est réelle ; ou elle ne l'est pas. D'accord, je peux écrire quelques commentaires au sujet de ces extraits dont je me soucie assez peu. Je n'ai aucune idée sur ce dont notre modernité se réclame volontiers ou non. Et cela m'est égal, cela va sans dire. Je ne sais pas ce que le mot « modernité » veut dire dans le contexte. S'agit-il d'aujourd'hui ? Et si ce fameux aujourd'hui n'est pas vraiment moderne ? s'il est plus ancien que tous les jours anciens ? La racine principale a avorté. Il s'agit peut-être de mes voisins. J'espère que cette racine a avorté, sinon bonjour les dégâts. Une multiplicité se greffe sur tout ce que je raconte. Comme je ne pense pas à l'Un et même pas à l'Unique, cette multiplicité est organique, et les racines secondaires sont aussi importantes que les racines primaires. Je regarde à droite et je vois une chose ; je regarde à gauche et je vois tout autre chose. C'est cela la vie ou la mort ; appelez cela comme vous voulez. Ou ne l'appelle pas du tout, et c'est cela peut-être que l'on pourrait appeler « le vide parfait ». Mais si on donne un nom au vide, il se remplit de ce nom ; et ce n'est pas bien, comme dirait n'importe quel gourou. Et Tolstoï dans tout cela ? Est-il toujours sur son cheval ? Oui, mais ce n'est pas ce qui compte dans le cadre de ce récit. Qu'il soit à cheval ou dans les champs, il a peur de la mort. Il décrit les sueurs, les ténèbres et les gens qui entourent le lit du mourant. Et ces gens se disent : « Dans quelques années, je serais comme lui ou comme elle. Peut-être demain, d'ailleurs. » Et ils meurent le lendemain ; tous, sans exception. C'est cela la vie, d'après Tolstoï. Et puis Dieu fait son apparition et la vie acquiert un sens qu'elle n'avait pas jusqu'alors. Jusqu'alors, il n'y avait que des cartes et des femmes. Et tout d'un coup, Dieu est là et Tolstoï devient végétarien. Il se promène pieds nus dans son village. C'est de cela, entre autres, que

parle la chanson que chacun connaît en Russie. Ce n'est pas une chanson soviétique, contrairement à ce que l'on pourrait penser. Elle date d'avant la Révolution, et il n'est pas exclu qu'elle ait fait son apparition du vivant de Tolstoï. Cette chanson nous dit ceci : « Dans la propriété de Yasnaya Polyana / Vivait comte Lev écrivain Tolstoï / Il ne mangeait ni poisson ni viande / Se promenait dans le village pieds nus. » Cette chanson est plus éternelle que n'importe quelle œuvre littéraire qui se réclame de la modernité. Tans pis pour la multiplicité et les racines avortées. Mais le premier type de livre – le livre-racine, autrement dit – est encore pire. Ces livres-là sont vraiment vieux et fatigués. Encore plus que moi ; encore plus vieux, encore plus fatigués et inutiles. « Sa femme, Sofia Andrevna / À l'inverse (*obratno*) aimait manger / Et mangeait et poisson et viande / Gardait donc (*dé*) l'honneur comtal. »

# OUT, OUST

Paul Celan parle des chants que l'on peut chanter par-delà la Création. Ou il dit simplement : « Il y a des chants par-delà la Création. » Cela veut dire que ce n'est même pas la peine de les chanter. Ils surgissent tous seuls ou ils sont éternels : ils n'ont même pas besoin de surgir, de naître. Nous les écoutons, au lieu de les composer, de les corriger et de les fignoler. Ou il y a des mondes au-delà du monde ; et pour une fois il ne s'agit pas de l'au-delà. Il y a des livres par-delà la littérature. On peut laisser son livre tranquille et continuer sur sa lancée en dépassant ce livre, les mondes, les chants et les champs. Rien n'est infini, mais ce qui est par-delà l'est par définition. Il faut savoir s'arrêter ; il faut aussi savoir continuer. Pourquoi terminer sur un grand accord solennel, à l'instar de Proust ? Les pièces de Shakespeare s'estompent, comme pour imiter le sort des soldats chantés par MacArthur. *They fade away*, si je ne me trompe. Comment vérifier s'ils le font ou non ?

La vérité est la souffrance, comme disait Bouddha. Il y a quatre vérités et elles composent une grande souffrance. Il ne faut rien retrouver, même pas le fils prodigue. Qu'il vagabonde où il veut ! Et s'il revient, il faut fermer la porte à double tour. J'ai souffert en revoyant Nina. Pourquoi ? À cause d'une courbe dont parle Dimitri Karamazov. Il ne pouvait vivre sans la courbe dessinée par les jambes de Grouchenka. Ou Chen'ka. Moi, je voulais revoir les jambes de Nina. Retrouver le temps, les jambes. Retrouver l'espace, en quelque sorte : les jambes créent un espace précieux. Je n'ai pas vu ses jambes, malgré ma prière adressée à leur possesseur. Elle n'a pas retroussé la jupe. Je reviens bredouille ? d'où ? Du temps retrouvé ou mi-retrouvé. Le temps retrouvé moins les jambes. Ou moins la moitié des jambes : je voyais la moitié inférieure. Mais la courbe est au-dessus ; en tout cas, elle y était il y a quarante ans. Cette fois, je ne l'ai pas vue. À vrai dire, la portion du temps que j'ai retrouvé me dégoûte à tel point que je n'ai plus envie de retrouver la courbe. Pour ne pas avoir mal au cœur.

Comment se débarrasser de la souffrance ? Il ne faut pas regarder les jambes, même quand on se promène dans la rue. Il ne faut surtout pas se retourner. Les jambes passent et l'on n'y fait pas attention ; comme s'il n'y avait pas de jambes. Les bateaux ont peut-être des jambes ; pas les humains. Ils se propulsent le long des trottoirs et l'on se demande comment ils le font. Ont-ils un moteur quelque part ? dans la partie inférieur de leur corps ? C'est quoi, cette partie ? Qu'y a-t-il à la place des jambes ? Il y a un moteur à explosion ou à carburation. Et ce n'est pas la peine de regarder ce moteur. Ce n'est pas excitant, sauf si l'on est bricoleur. Alors, on a envie

de démonter le moteur pour voir comment il est fabriqué et avec quoi. Mais on n'accoste pas les gens pour démonter la moitié inférieure de leur corps. J'aurais pu dire à Nina : « Tu sais, je suis un bricoleur. S'il te plaît, montre-moi ton moteur. Je ne vois que sa moitié inférieure. Ça ne suffit pas. Pour pouvoir fabriquer le même moteur, il faut le voir en entier. Et j'aimerais fabriquer exactement le même moteur. Retrousse ta jupe, chère amie. »

Schopenhauer prétend que les souffrances sont nécessaires. Mais avant de s'infliger quoi que ce soit, il faut comprendre qu'il y a des souffrances positives et négatives. Si vous avez mal aux dents, il s'agit d'une souffrance négative, puisque vous ne pouvez rien en tirer ; sauf, peut-être, la conviction que le corps est constamment exposé aux souffrances de toutes sortes. Ce n'est pas suffisant pour désirer que vos dents pourrissent. La souffrance que j'ai éprouvée en compagnie de Nina est positive car elle me pousse à la réflexion, et cette réflexion me dit qu'il ne faut pas vouloir revoir les courbes que les jambes offrent aux regards avides. Schopenhauer pense que si les êtres humains ne devaient pas consacrer le plus clair de leur existence à leurs tourments psychologiques, ils ne sauraient que faire de leur temps. Ils se battraient tous les jours soit en duel, soit sur les champs de bataille. Ils s'ennuieraient à mort et par conséquent mourraient encore plus vite que dans le cadre de la vie que nous menons. Paradoxalement, les souffrances psychologiques prolongent la vie. C'est pour cela qu'on les appelle « positives ».

Il y a un film soviétique qui s'appelle *Encore une fois au sujet de l'amour*. Donc, encore une fois au sujet du temps. Supposons que la mémoire involontaire nous montre un épisode du passé. Nous ne pouvons le retrouver parce que l'on n'entre pas deux fois dans le même fleuve. Il n'est plus le même ; nous non plus. Nous ne pouvons retrouver le temps parce que le temps coule, s'accumule et se place entre nous et cet épisode du passé. Nous ne pouvons le vivre de la même façon. Nous sommes différents ; cet épisode aussi. Le temps l'altère tout le temps, à longueur de journée. Tout est différent, ne serait-ce parce qu'il est impossible de retrouver la même madeleine : le boulanger est mort et ses héritiers se sont installés ailleurs. La tante est différente, elle aussi. Avant sa mort, elle a réussi à faire pleurer notre père qui a succombé à une crise cardiaque après avoir écouté une série de ses insultes.

Les Chinois font de leur mieux pour ne pas retrouver le temps – même au prix d'une destruction de la culture. Pendant une révolution culturelle, ils se débarrassent de leur culture et des artistes qui « contribuent à cette culture en se produisant partout et en écrivant n'importe quoi », comme disent leurs journaux et tous les livres rouges. Et leur premier empereur a fait brûler tous les livres – bleus, rouges, verts, jaunes – parce que le temps n'a existé ni avant la naissance de Dieu, ni avant celle du premier empereur. Et ils détruisent les temples qui auraient l'air dépaysés au milieu des gratte-ciels et de casse-croûtes des touristes ; dépaysés, dépassés, démodés. Supposons que l'on garde un temple, une cour et une pierre posée au milieu de cette cour. Si l'on se met sur cette pierre, le ciel entend une voix, d'après les prêtres d'autrefois ; la voix humaine, comme disait Poulenc. Aujourd'hui, on se met sur cette pierre pour se faire photographier, pas pour faire une prière ou faire durer le rite (en faisant durer la durée). Autant détruire la pierre et le temple en coupant court à la durée. Mais je garde la grande muraille pour protéger mon cerveau et structurer le monde. Par l'intermédiaire de cette muraille et des paysages où elle s'inscrit, je parlerai aux Martiens tout en me protégeant des terriens.

La cité interdite. Il y avait beaucoup de cités comme ça en Union Soviétique. On voyait une barrière et on demandait : « C'est quoi, ça ? » Et l'on répondait : « Une cité interdite.

- Encore une bombe atomique ?

- Non, une bombe à hydrogène.

- Et une fusée cosmique, j'imagine ?

- Oui. Et un satellite cosmique, aussi grand que le cosmos lui-même. »

Et les Chinois ont construit une cité pleine d'harmonies interdites, introuvables : le palais de l'harmonie définitive, le palais de l'harmonie infinitive, le palais de l'harmonie intuitive, le palais de l'harmonie intermédiaire qui s'appelle *the go-between palace*, *in English*. Pendant des siècles, seul l'Empereur se sentait en harmonie avec lui-même et l'univers qui répondait « oui » à toutes ses questions. Et puis Mao arrive et l'harmonie se répand dans tout le pays et même au-delà de ses frontières. À Moscou, on ressentait aussi cette harmonie, surtout quand on chantait : « Moskva – Pékiiiine, Moskva, Moskva, Moskva – Pékine, Moskva – Pékiine, nos relations sont sont sont harmonieuses. » D'abord, il y a tout ce qu'il y a de plus définitif : un grand palais où l'Empereur recevait des ambassadeurs. Et puis il y a un petit palais – comme à Paris. Paris – Beijing, Paris, Paris, Paris – Beijing. Et puis il y a quelques arbres et on se dit que l'on se dissout dans la nature et que c'est cela la vraie harmonie que l'on éprouve, surtout lorsqu'un papillon se pose sur une épaule.

Il paraît qu'il n'y a pas d'événements en Chine, et depuis quelque temps je me fie aux apparences qui sont peut-être trompeuses. Mais comme tout est trompeur, sauf le Grand Trompeur de Descartes, autant s'appuyer sur les apparences et pas sur un raisonnement, une déduction, une conclusion. D'ailleurs, en Chine il n'y a pas de conclusions ; il n'y a qu'un procès qui dure et perdure – comme un procès kafkaïen. Comme s'il n'y avait pas de procès en dehors de Kafka ; comme s'il n'y avait pas de lois dans son for extérieur. Appelons cela « processus », si nous le voulons ; et je le veux, pour le moment. Pas de création, pas de conclusion. Les yins et les yangs se rencontrent, s'embrassent, se séparent, reculent pour mieux sauter, sautent, et tout recommence une fois de plus. On ne compte plus ni les fois ni les recommencements. Il n'y a pas de mort, cela va sans dire ; et on ne le dit plus. On ne dit ni la mort ni la vie ; celles-ci ne disent rien non plus. Cela dure, glisse, progresse, processe ; sans prouesses, sans buissons ardents. Sans chapelles ardentes non plus. Sans mal, car il n'y a pas de mal ; ni de malin. Et mes voisins ? Ils ne s'opposent pas à moi : nous faisons partie du même processus ou de la même procession. Nous passons en chantant sous les arbres.

Et le jardinier ? Serait-il une incarnation du mal ou du malin ? Non, non, non. Ce n'est pas bien. Quoi ? Ce qu'il fait, le boucan qu'il produit par l'intermédiaire de ses machines et de ses cordes vocales. Ce n'est pas bien, je vous l'accorde, mais cela n'a rien à voir avec le malin. Une inadéquation momentanée, rien de plus ni de moins. Il n'est pas adéquat, comme disent les Russes. Ce n'est même pas la peine d'ajouter qu'il est inadéquat : ce serait inadéquat. On n'ajoute donc rien et le jardinier demeure « pas adéquat » ; et « demeuré ». Une espèce de crétin et de demeuré, comme dit Proust, mais je ne suis pas sûr qu'il faille l'ajouter. Des ajouts de ce genre risquent de perturber notre équilibre chinois, notre yinyangisme ; ou itsinisme, si vous voulez. Bref, le bruit que j'entends ne remet pas en cause les « régularités statistiques », ce qui serait irrégulier, inutile de le dire. Les Chinois dénoncent toute irrégularité de fond des actes de processus.

Je vais dans une librairie où d'habitude j'achète des journaux anglais. Je vois une queue énorme et je me mets dans la queue. J'entends le dialogue suivant : « Vous êtes sûre, Madame, qu'il faille acheter des billets de loterie dans cette librairie ?

- Oui, Monsieur.

- Vous en êtes sûre et certaine ?

- Tous mes amis le pensent. Ils ne vont nulle part ailleurs.

- Bon, je me fie à vous. Merci pour le tuyau.

- J'achète des billets toutes les semaines. Dans cette librairie.

- Vous croyez que ça marchera ? cette fois ?

- Il faut toujours croire, Monsieur. La foi nous sauve.

- Vous avez raison, Madame. »

Et l'homme se met dans la queue. Tout les gens qui la composent font la queue pour acheter quelques billets de loterie. Une scène à la manière d'Ozu, sans doute. Dans ses films on joue beaucoup et on débite des banalités – parfois sur le fond d'un drame. Pas toujours. Est-ce ainsi qu'il faut vivre ? Échanger quelques propos avec un passant ? sur un banc ? dans un parc publique ? Surtout pas de Kant ; même pas de Leibniz. Les billets de loterie sont un bon sujet pour une conversation volatile.

Personnages, personnages. Nous faisons tous partie d'un tout que l'on appelle soit Dieu, soit la mythologie humaine. De ce point de vue, je suis non seulement Charlie, mais aussi Charlus, Agathe, Ulrich, tante Léonie. D'ailleurs, lorsqu'Agathe et Ulrich se parlent, on a l'impression d'entendre une personne, une seule. Et pourtant ils sont souvent en désaccord. Chacun sait que l'on peut être en désaccord avec soi-même. Pourquoi créer ou décrire tout cela ? tous ces individus ? C'est moi et nous tous qui pensons plus ou moins la même chose ; tout dépend du temps. Si nous donnons assez de temps à nos réflexions, à nos faits et gestes, tôt ou tard nous dirons ce qu'Ulrich dit à Agathe, ce que Charlus dit à Marcel ; et nous ferons les mêmes promenades. Il faut prendre son temps et ne pas le rendre trop tôt. Tout ce qui s'est passé avec Nina est en moi. C'est un de mes « moi » qui m'a déçu. Malheureusement, ce moi inculte et ridicule se comporte parfois en petite-bourgeoise. Chaque prince contient une partie petite-bourgeoise parce qu'il fait partie d'un tout. Même Dieu est petit-bourgeois ; jusqu'à un certain point.

Quatre milliardaires américains financent les recherches médicales les plus pointues sur la longévité. Comme d'habitude, nous commençons par les animaux et les labos. Nous attrapons des mouches et les mettons sous une cloche. À l'état naturel, la drosophile vit une trentaine de

jours. En laboratoire, cette durée a pu être triplée. On n'a pas besoin de nous attraper. Nous nous mettons volontairement sous une cloche et disons à nos médecins : « Faites en sorte que je vive jusqu'à deux cents ans au moins. » Mais les médecins nous demandent de quitter la cloche. Nous leur demandons pourquoi ils nous le demandent. « Parce que nous ne savons pas quel âge nous devons tripler.

- Triplez mon âge actuel, disons-nous.

- Mais vous n'avez que soixante-huit ans.

- Et alors ?

- Si nous triplons cet âge, vous ne vivrez que jusqu'à deux cent quatre ans. Si nous faisons la même opération dans douze ans, vous vivrez jusqu'à deux cent quarante ans.

- Et si je meurs ? accidentellement ? entre-temps ? »

En fait il vaut mieux imiter les méduses – *turritopsis nutricula*, par exemple – qui sont *à priori* immortelles. Elles peuvent revenir à leur forme juvénile après avoir atteint leur maturité sexuelle. À *priori* car, en pleine mer, elles seront dévorées par un prédateur.

Il paraît que nous vivons dans un cube. En ce qui me concerne, je vis dans une pyramide. Leur cube – ou leur univers – est gouverné par quelques équations. Ma pyramide se plie à mes caprices qui la rendent invulnérable aux influences extérieures ; à *leurs* équations, autrement dit. Ils disent et écrivent : X=bonheur. Moi, j'affirme : JE=bonheur. Et mon jeu n'a rien à voir ni avec leur X ni leur Y. Ils reconnaissent que leur cube propose les visions du monde qui souffrent de zones obscures. Il n'y a pas de coins sombres à l'intérieur de ma pyramide dont le socle s'étend jusqu'aux limites de mon jardin. D'ailleurs, je me demande parfois si mon jardin a des limites. Il est peut-être aussi infini qu'un livre qui se situe au-delà du livre ; et au-delà du monde. Et même au-delà de l'au-delà. Leur cube cosmique – d'après ses propres équations – est rempli en grande partie de matière et d'énergie noires que l'on n'arrive pas à détecter. Ma pyramide postule une lumière douce qui me permet de lire et d'écrire ; et de voir les touches de mon piano. C'est bien suffisant. Il y a des mystères à l'intérieur de ma pyramide ; peu à peu, ces mystères s'abandonnent à cette lumière. Ce « peu à peu » déchiffre la vie organique du temps.

Il y a trop de foules dans les documentaires, qu'il s'agisse des années trente ou des années vingt. Et toutes ces foules se meuvent en tous sens et puis deux foules se rencontrent à Paris, à

la Nation. Les historiens considèrent cela comme un grand événement. Il y a des orateurs qui vocifèrent : « Travailleurs, à la lanterne, ça ira, ça n'ira pas, pour que ça aille, il faut que ça aille. » Tout le monde sourit et le même monde lève les bras, brandit les poings. Il y a trop de poings et les membres d'un gouvernement se disent qu'il faut couper la moitié de ces poings ; au moins. Sinon ça deviendra insupportable et ça n'ira pas ; bien au contraire. C'est terrifiant de voir tous ces leaders, toutes ces fureurs. Ce sont des machines à crier, à gesticuler. Ce sont des machines à sou, à rouble. Il y avait de grands artistes ; dans les années vingt et trente. Il y avait deux pôles. À présent il n'y a presque plus de poings ; pas en Europe, en tout cas. Il y a quelques doigts qui se lèvent, pointent. Il y a une foule de migrants, mais leurs membres ne brandissent rien. Ils sont dans les cales des bateaux, dans les tunnels. Il y aura toujours des foules, mais il n'y aura plus ni Hitler ni Staline. (Un petit Pol Pot, peut-être.) Faut-il remercier l'histoire ? notre ange gardien ? Et l'art, la philosophie, la littérature ? Notre ange gardien s'en fiche comme de l'an quarante.

Une machine bat l'homme ; en tout cas, dans le domaine des échecs. Il y a des écrivains qui prétendent que la vie n'est qu'un jeu d'échec, et ce sont les dieux qui gagnent toujours. Nous sommes des pions, naturellement. Tantôt il s'agit d'un oligarque qui nous bouscule, de sorte que nous passons d'une case à une autre ; tantôt le destin se met au travail, lentement mais sûrement. Et parfois sûrement, sans lentement. Soudainement, comme on dit. Les briques tombent sur notre tête de temps en temps ; ou tous le temps. C'est pour cela que nous sommes abattus, obtus, amoindris. Bref, une machine gagne toujours, même si elle joue contre un champion du monde. Elle ne lance pas de briques dans sa direction, en visant sa tête. Elle gagne, c'est tout. C'est un effet psychologique qu'elle vise. Une sorte de choc, comme on dit. Le champion secoue sa tête, met ses mains sur cette même tête, comme si une brique lui était tombée sur la tête, et s'en va bredouille. Il est vrai que son cachet l'attend dans les coulisses, mais le cachet ne compte pas quand l'honneur est en jeu. La machine gagne parce que son champ de vision logique – et aussi mathématique – est beaucoup plus grand que celui de n'importe quel homme. En quelques secondes, un milliard de variantes lui passe par la tête ou par le disque dur. Et cela ne dure pas, contrairement à ce qui se passe avec des joueurs humains. Ils pensent, ils pensent, ils pensent ; cela dure, cela dure, cela dure. Leurs mains sur la tête, tantôt ils sont assis tout près de leur pendule, tantôt ils se promènent sur la scène. Il y a quelques décennies, ils fumaient comme des sapeurs. Les machines n'ont jamais fumé, par conséquent elles ne risquent pas d'avoir un cancer du poumon. Mais la question n'est pas là. D'après Alain

Turing, les machines et les humains sont différents. Ils pensent différemment, si tant est que les machines pensent *at all*. Pour une fois, je ne suis pas d'accord avec lui. La plupart des humains pensent – et écrivent – comme des machines : ils calculent les variantes, c'est tout. Ils ne s'écartent pas du monde pour l'élargir, pour le diversifier. (Pas comme Dieu de Louria, en tous cas.) Il ne faut peut-être pas essayer de le changer, sinon bonjour les dégâts ou une nouvelle révolution d'Octobre. Moi, je crée une toile d'araignée qu'aucune machine ne pourra imaginer. Cette toile reflète le monde et le crée en même temps. Et aucune machine ne saurait ni l'imiter ni la déchirer. Jamais.

Eux, ils ne vivent pas dans le meilleur des mondes. Et ce n'est pas la peine de parler des ombres sans lesquelles le tableau n'a ni relief ni profondeur ; ni beauté, entre parenthèses. Mais si l'on met l'affirmation de Leibniz entre parenthèses, si l'on se met à chercher un monde meilleur – une fois de plus, il ne s'agit pas de l'au-delà, mais de l'au-deci – on doit commencer par s'attaquer à l'énergie noire. Il ne faut surtout pas qu'elle envahisse le tout, l'ensemble des phénomènes. Il paraît qu'il y a un univers où cette anti-énergie qui est capable de saper la force de notre énergie, n'est pas une constante ou une permanence. Elle est un fluide dont le pouvoir répulsif varie au cours du temps. Et il y a des trous dans ce fluide que l'on appelle soit des trous blancs, soit des trous gris. Cela dépend de votre élévation spirituelle. Si les citoyens du monde où vous vivez se trouvent sur une haute marche de l'échelle spirituelle que l'on appelle parfois l'échelle de Jacob, il y a plutôt des trous blancs dans le fluide en question ; sinon il s'agit de trous gris ou gris foncé. Vous descendez deux marches et la grisaille vous recouvre des pieds à la tête.

Le meilleur des mondes est dur en affaires ; il est pratiquement inaccessible. Certes, vous pouvez améliorer votre situation : ce n'est pas pour rien que vous avez votre libre arbitre. Et cet arbitre vous permet de franchir un autre stade sur le chemin qui conduit au meilleur des mondes. Votre cerveau vous informe que le monde où vous vivez n'est pas le meilleur ; il ajoute même : « Loin de là. » Alors, vous avez recours à votre libre arbitre qui vous communique l'information suivante : « Soit vous pensez que le monde où vous êtes est le meilleur de tous, soit vous pensez qu'il n'y a rien de pire. Dans ce dernier cas, il faut grimper. » Les gens pensent toujours que plus ils grimpent, mieux ils se portent sur le plan spirituel ; même les archéologues et les géologues le croient sincèrement. Donc, vous commencez à vous entraîner. Vous achetez une

échelle et vous grimpez sur elle. C'est un exercice qui vous permettra de franchir un autre stade et d'atteindre un autre monde. Sa qualité est supérieure à celui où vous avez vécu jusqu'ici. Il ne s'agit pas encore du meilleur des mondes possibles, mais c'est un monde meilleur – même les perfectionnistes et les saints doivent l'admettre. Il est vrai que l'on peut l'améliorer. Par exemple, cet arbre-là n'est pas parfait. Vous en coupez deux branches et il devient plus beau. Il n'est pas encore parfait, mais il est sur la bonne voie. Ensuite, vous vous attaquez à un lac.

Il paraît que les étoiles qui tournent ensemble autour du trou noir central n'ont pas une trajectoire plane – ce qui n'est pas bien. Pourquoi ? Parce que cela n'aplanit pas nos problèmes. Au contraire – cela les secoue et les rend encore plus embrouillés ou brouillons. Elles montent et descendent, de sorte que les astronomes sont tentés de les comparer soit aux chevaux de bois d'un manège, soit à quelqu'un qui est en train de se noyer. Tantôt on voit sa tête, tantôt on ne la voit pas. Cette personne monte, descend, monte, descend ; et puis elle ne monte plus. Mais les étoiles en question continuent à monter pour pouvoir redescendre. Par conséquent, la deuxième comparaison des astronomes n'est pas tout à fait acceptable. Par contre, on peut laisser la première comparaison – celle qui concerne les chevaux. Laissons-là où elle est et occupons-nous de la vitesse de ces étoiles qui n'est pas normale non plus. Les astronomes disent que le chemin qui mène vers le meilleur des mondes se situe à l'intérieur de ce problème : il faut aplanir la trajectoire de ces étoiles. Et puis il faut normaliser leur vitesse, sinon bonjour les dégâts. À vrai dire, les dégâts sont déjà là : nous leur avons dit bonjour il y a des siècles. Mais il ne s'agit pas de bonjours et de bonsoirs ; il faut résoudre le problème du meilleur des mondes. Il ne suffit pas de répéter sans arrêt : « Démocratie, démocratie. » Il faut s'occuper des étoiles en question. Comme d'habitude, les sages ne sont pas d'accord. Ils disent que tout se trouve dans notre for intérieur, si bien que qu'il nous faut nous attaquer à nous-mêmes – aux étoiles qui tournent dans notre âme. Ce sont nos étoiles qui ne tournent pas rond ; ou plutôt elles tournent rond, comme les chevaux de bois d'un manège. Mais elles sursautent – c'est là le problème. Et il ne faut pas qu'elles sursautent.

Normalement, les galaxies devraient ressembler à un œuf sur le plat ; d'après les magazines spécialisés. Même les magazines non spécialisés nous disent la même chose parce qu'il s'agit de la vérité et pas d'une opinion. D'ailleurs, c'est parfaitement logique. La vie recommence tous les jours ; c'est un continuel recommencement, comme disent les philosophes

et même les médecins. Elle ne recommence peut-être pas *ab ovo* – nous ne sommes pas nés de la dernière pluie –, mais elle recommence quand-même ; sinon nous risquons de ne plus ressembler aux enfants qui découvrent la vie tous les jours, surtout quand ils sont touts petits. Ensuite, ils risquent de devenir cyniques et des adultes qui ne pensent qu'au confort des créatures, comme disent les Anglais. (Ceux-ci n'ont pas parlé depuis longtemps.) Mais pour le moment, ils renaissent tous les jours ; et quand ils sont tous petits, on peut les décrire au moyen de cette expression « *ab ovo* ». Ils découvrent tout, sauf les tétons de leur maman – ou de leur nourrice – qu'ils connaissent par cœur. Donc, notre vie-modèle ressemble à un œuf, mais il ne s'agit peut-être pas d'un œuf sur le plat. Et cela ne dépend pas du tout du plat. Disons qu'il s'agit d'un œuf suspendu dans l'espace. Qu'il s'appelle « galaxie » ou autrement importe peu. Que faire de cet œuf ? Il faut le manger, sinon nous mourrons de faim. Nous n'avons pas besoin de symboles : une fois de plus, ils sont tous dans notre âme. Nous pouvons, par exemple, brûler une statue de Bouddha en bois, si nous avons froid ; quelle que soit sa beauté.

Et l'élévation spirituelle ? Nous avons déjà parlé d'une échelle qui est celle de Jacob, cela va sans dire : chaque échelle digne de ce nom est l'échelle de Jacob, sinon elle n'a pas de raison d'être. Vous prenez une échelle et vous êtes sur le point de l'utiliser – pour peindre le plafond, par exemple. Même en peignant ce plafond, vous vous élevez ; pas seulement sur le plan physique. Vous êtes plus près du Paradis de Dante, même si ne vous voyez que le plafond. Mais vous pensez peut-être un peu plus aux étoiles du poète quand vous êtes au sommet de l'échelle qui vous sert d'un support pendant votre lutte contre le plafond et sa laideur. D'autre part, il y a une élévation purement spirituelle qui s'apparente à celle dont parlent les Bouddhistes. Leur voie est trop difficile ; nous le savons tous. Il en va de même pour les yogis. Même leur position nous est presque inaccessible. Nous gémissons et nous nous levons au bout de deux minutes. Et la respiration nous échappe complètement – sa technique, plutôt. Nous respirons tous les jours et même toutes les secondes, mais nous respirons *incorrectement*. Tandis que les Bouddhistes ne respirent pas du tout ; parfois. Et parfois ils respirent comme un cheval au galop. Et nous, nous faisons le contraire : au moment où il faut retenir sa respiration, nous respirons comme un cheval ou un chien, et vice versa. La méditation est plus facile d'accès. Nous voulons nous débarrasser de la lubricité dont le symbole éternel est une courbe que l'on voit en regardant les jambes d'une femme. Nous méditons sur cette courbe en essayant de la rectifier, de la redresser. Cela risque de prendre des heures. Nous persistons, nous signons tous les stades de notre méditation, et à la fin de ce tunnel quasi-interminable, nous voyons une ligne droite. Pas

de courbes, rien du tout. Nous n'aimons pas les jambes qui forment presque un angle, mais si nous voyons deux lignes droites, nous ne sommes pas contents non plus. « Des piliers », dit-on à propos des jambes de ce genre. Nous ne sommes plus excités ; nous ne désirons plus les femmes. Nous voyons un temple grec et cela nous suffit largement.

Que tous les autruis vivent dans un œuf ou en dehors de lui, cela m'est égal. Qu'ils fassent ce qu'ils veulent, à condition que leurs actions ne fassent pas trop de bruit. Il y a des broyeuses symboliques qui font encore plus de bruit que la broyeuse de mes voisins. Oui, ils sont peut-être sortis de l'œuf ; ils sont peut-être majeurs et vaccinés. Non pas grands, mais majeurs et sans doute vaccinés. Ils pensent d'abord à leur santé – aux vaccins, autrement dit – et ensuite ils passent aux pensées ; à moins qu'ils ne demeurent sans pensées, ce qui n'est pas exclu. On ne peut rien exclure de ce monde, comme disent ceux qui s'adonnent aux généralisations, sans modération. Quoi qu'il en soit – c'est mon expression préférée –, je n'ai besoin ni d'eux ni d'œufs, d'autant que ces derniers influent sur mon cholestérol. Et les premiers me donnent des boutons, cela va sans dire. Il paraît que cette galaxie dont les journaux parlent de temps en temps a un bulbe central qui s'apparente au jaune d'œuf. Je préfère des omelettes ou plutôt les œufs brouillés. Ce n'est pas le moment de parler du fait que tout se brouille dès qu'on se met à discuter de l'humanité, de son histoire, des communistes français qui chantent la Carmagnole à Moscou, en présence de Staline. Encore un morceau d'anthologie. Elle est grande, cette anthologie, et je n'ai même pas envie de la feuilleter, sans parler d'une lecture approfondie. Léon Blum s'adresse à une foule épaisse en face de l'Assemblée Nationale. Ce n'est pas mal non plus. Du sublime au ridicule il n'y a qu'un pas. Le sublime – c'est Montaigne, Pascal, Flaubert, Bossuet, Proust, Ronsard. Le reste est l'histoire ou des histoires. À quelques exceptions près.

Je me promène tranquillement dans le quartier. D'ailleurs, je me demande pourquoi je me promènerais autrement. Cela me fait du bien et c'est bon pour la santé. Si l'on se promène intranquillement, comme aurait dit Pessoa, on n'atteint pas le but de la promenade. Alors, ce n'est pas la peine de se promener : je peux écouter *Les conférences* de Hegel à la maison. Il parle d'Anaxagore ; qu'il en parle chez moi ou dans les rues ne change rien, quant au contenu desdites conférences. Tout d'un coup, je vois un chien qui évite de justesse une voiture. J'adore les animaux et par conséquent je ne peux regretter qu'il ne se soit pas fait écraser par la voiture.

La voiture passe ; le chien ne passe pas, ne disparaît pas. Il a l'air plutôt amical et je lui envoie même un baiser. Et puis j'entends un aboiement et je tressaille, ce que je n'aime pas. Je n'aime ni tressaillir ni avoir froid à la poitrine. (Pour une raison inconnue, les Russes ne sentent pas le froid dans le dos, si je ne me trompe.) Il commence à tourner autour de moi et instinctivement je lève les mains. Je ne me rends pas à ce chien ; le mouvement de mes bras demande et reçoit une autre explication. Après tout, je suis pianiste et je ne veux pas que les chiens ou n'importe qui d'autre abîme mes doigts ; ou mes poignets. Je n'aime pas cela, un point c'est tout. Et puis j'entends un sifflement, ce qui signifie que le maître de ce chien a consenti finalement à le rappeler à l'ordre. J'aurais dû entrer dans son jardin pour lui dire toutes ses vérités. Il doit se dire : « Mon chien est parti ? Qu'il se promène un peu. Ça ne lui fera pas de mal. Il connaît les voitures et il les évitera à coup sûr. Il est très intelligent. Quant aux gens, aux promeneurs solitaires, ils comprendront que mon chien se sent à l'étroit dans un jardin. Il doit courir un peu partout, sinon il risque d'avoir une dépression. » Je ne lui ai pas rendu visite ; je n'ai rien dit. J'ai eu tort. Bobby Fisher ne jouait pas souvent ; mais toujours il exigeait quelque chose. Et ses exigences, son intransigeance ont eu raison des nerfs de Boris Spassky. Le premier a gagné, le second a été second. Moi, j'ai perdu, cette fois.

On parle de nos capacités d'anticipation. Nous ne pouvons prévoir un crash boursier, mais nous sommes capables de prédire l'avenir. En tout cas, notre cerveau en est capable parce qu'il a des capacités insoupçonnées. À présent nous soupçonnons notre cerveau de vouloir jouer à cache-cache avec nous. Nous lui disons : « Tu nous caches quelque chose. Tu as des capacités que nous ne connaissons que par ouï-dire ; ou par ouï-lire. Je lis des textes consacrés aux prophètes qui sont tous morts, paraît-il. Ils sont morts il y a longtemps. Et les prophètes qui parlent aujourd'hui sont de faux prophètes et des faux jetons. Les autres textes m'apprennent que certaines actions motrices sont programmées plusieurs secondes avant que l'on n'en prenne conscience, ce qui veut dire que tu peux réagir au quart de tour. Bon, je te donne un peu de temps – une heure. Je pars en vacances, tu sais. Tu le sais parce que c'est toi qui as eu cette idée. Est-ce une bonne idée ? Je dois me reposer et c'est pour ça qu'il faut que je prenne des vacances. Mais où ? C'est la question. Dis-moi dans quel pays je ne serai pas tué pas des terroristes. » Hélas, les travaux actuels révèlent des anomalies dans la « perception » des événements futurs. Notre cerveau ne peut nous rien dire au sujet des terroristes. Ils apparaissent sur une plage et tuent tout le monde. Et aucun cerveau n'a anticipé cette attaque. On dirait que tous les cerveaux étendus sur la plage étaient morts avant que les balles ne s'y logent.

Autrefois, j'aimais les machines. J'étais un enfant et à présent il se peut que je retombe en enfance, mais pas à ce point : je n'aime pas les machines. Dans mon enfance, je tripotais des radios ; j'en ai assemblé une et elle marchait de temps en temps. À présent je ne sais pas comment fonctionne un téléphone portable ou l'outil le plus simple. Et je ne veux pas le savoir. Cela ne m'intéresse pas et je n'ai pas envie de perdre mon temps. Einstein n'avait pas envie de mémoriser son numéro de téléphone ; je ne connais pas mon numéro de téléphone. Je n'imite pas Einstein ; je ne crois pas que tous ceux qui ne connaissent pas leur numéro de téléphone le font ou ne le font pas en hommage à Einstein. Tout simplement, je n'ai pas envie de surcharger ma mémoire qui ne supporte plus aucune surcharge. Elle ne supporte même pas les charges les plus minimes, les plus insignifiantes. Elle ne supporte rien du tout ; moi non plus, j'imagine. Je ne perds pas la mémoire : il n'y a plus rien à perdre. Cela s'appelle le rasoir d'Ockham, je crois. Et je crois que je sais ce que cela veut dire. On se débarrasse de tout ce qui est superflu ; sauf le superflu lui-même, comme aurait dit Anna Akhmatova. Je vis dans un monde superflu où il n'y a rien de superflu. C'est cela la sagesse ; ou la vieillesse. Dans le domaine du langage, j'ai trouvé mon *modus operandi* et je ne cherche pas d'autres mots qui sont superflus ; en tout cas, dans le cadre de mes dernières œuvres. Ces œuvres sont peut-être superflues, elles aussi, mais il ne faut pas oublier que je vis dans un monde superflu.

Je ne sais pas si mes camarades me haïssaient à l'école ou ailleurs – dans le camp de pionniers, par exemple, où je suis allé un jour ; où j'ai séjourné presque un mois. Je suis parti avant la fin du terme, sinon on m'aurait étouffé avec des oreillers. En tout cas, c'est ce qu'a dit un de ces « camarades » : « Dommage que tes parents soient venus te chercher. On t'aurait battu à mort. » Ce n'étaient pas des camarades, d'ailleurs ; je n'en avais que deux, à l'école. Je les voyais rarement en dehors de l'école. Pour quoi faire ? pourquoi se voir ? J'avais mes jouets, mes radios, mes petites voitures ; et mon piano, naturellement. Un de mes vrais amis – notre amitié a vu le jour plus tard – est malade aujourd'hui. Nous ne parlons jamais de l'école primaire, de l'enfance. Il écrit au sujet de son enfance ; moi aussi. Cela ne veut rien dire. On l'a pendu dans les toilettes, il y a presque soixante ans. (On a aussi pendu notre enfance, j'imagine.) Nous portions une ceinture qui faisait partie de notre uniforme. Il n'en est pas mort : il ne s'agissait pas d'une corde que l'on voit d'habitude autour du cou d'un pendu. C'est sa ceinture qui avait servi de corde. Il y avait un clou dans les toilettes de son école et il a passé quarante-

cinq minutes à la hauteur de ce clou, accroché à ce clou rouillé. Ce clou ne l'a pas laissé tomber. On l'a délivré au début de la récréation. On ne m'a jamais fait cela. Cela ne veut pas dire que l'on m'aimait. On me tolérait, c'est tout. C'est déjà suffisant ; ou pas mal.

Mon jardinier me pose des questions à propos de ma santé. Je lui dis que je ne me porte pas mal pour mon âge. « J'ai presque soixante-huit ans.

- Quand est votre anniversaire ?

- Dans cinq jours.

- Venez chez moi dans six jours. Vous aimez les spaghettis bolognaise ?

- Oui.

- Venez. »

Un peu plus tard il me parle de la première comtesse. Il me demande de l'emmener chez lui, puisqu'elle est invitée, elle aussi. « Sinon elle se perdra, dit-il. Elle n'a pas de GPS. » (Sinon elle se pendra.) J'ai dit « oui » parce que je dis « oui » la plupart du temps ; ce qui ne veut pas dire que je sois un « *yes-man* », un « oui-homme », un « *da-tchelovek* ». Aujourd'hui, la comtesse me téléphone et j'écoute son message. « Nous sommes censés y aller ensemble, mais ça ne m'arrange pas du tout. J'ai des tas de trucs à affaire. Avec mes avocats, par exemple. Allez-y seul, si vous voulez. Moi, je n'y irai pas. » Tout cela sur un ton péremptoire, tranchant ; comme d'habitude ou presque. Encore une tranche de vie. Je n'y suis pour rien. Je ne lui ai pas dit qu'il fallait y aller pour qu'il ne nous laisse pas tomber. Je n'ai pas insisté. Je n'ai pas dit : « Je n'y irai pas sans vous parce que ça n'a pas de sens. » C'est mon voyage en sa compagnie qui n'aurait pas de sens. Je n'ai rien dit du tout. Je ne lui parle que très rarement. Il en va de même pour la deuxième comtesse. Si une troisième comtesse se manifeste, je lui parlerai peut-être. Elle ne se manifeste pas. La première le fait de temps en temps. Aujourd'hui, par exemple. Pourquoi ce ton ? ce discours ? ces quasi-accusations ? Cet ensemble est aussi disproportionné que la broyeuse de mes voisins. La comtesse est à côté de la plaque, mais son écart n'enrichit pas le monde, ne l'élargit pas. C'est un mauvais côté de la plaque. Et il faut être du bon côté : du côté de chez Swann, par exemple.

Dans mon enfance, j'aimais les mathématiques. Je continue à les aimer, mais en pure perte : je ne comprends rien du tout lorsque je vois une équation que n'importe quel élève plus ou moins doué comprend tout de suite. À un moment donné, j'y ai renoncé et à présent je suis

ravi de l'avoir fait. Il paraît que les mathématiciens vieillissent plus vite que les poètes ; ou qu'ils s'essoufflent. Mathématiciens, physiciens. Einstein est un bon exemple. Les joueurs d'échecs s'essoufflent aussi au bout de quelque temps qui ne dure pas vraiment ; comme si le temps lui-même s'essoufflait parmi les chiffres, les pions. Il est vrai que nous vivons dans le monde où le nombre est roi, comme disait Pythagore. La musique est soumise aux nombres, elle aussi. On dit que la musique est un monde à part, mais notre monde et le monde de la musique sont liés grâce aux nombres et par leur intermédiaire. Le chiffre « un » est partout ; tout est un et multiple. N'importe quelle substance, n'importe quelles stances rendent hommage à Un et aux nombres. Aujourd'hui, j'ai ajouté un à mon âge. Je continue à écrire et j'espère que je ne m'essouffle pas. C'est le meilleur cadeau que je puisse m'offrir. Jusqu'à la fin, jusqu'à la fin. À l'infini. Comme la dernière mazurka de Chopin. *Senza fine*.

Je ne comprends pas pourquoi nos amis et nos collègues nous souhaitent bon anniversaire. Qu'est-ce que cela veut dire ? Bonne journée ? Nous sommes censés passer une bonne journée en fêtant notre anniversaire dignement. Et puis ? Qu'est-ce qui se passe après tout cela ? Pourquoi ne pas nous souhaiter bonne année ? Ainsi il y aurait deux bonnes années. Il y a une année qui commence le 1er janvier ; l'autre prend son élan le jour de notre anniversaire. Mais pour qu'elle puisse prendre son élan, il faut qu'on nous la souhaite. On peut même dire : « Bon élan », au lieu de parler de la bonté d'une année. Mais un élan risque d'être court. C'est pourquoi il faut ajouter : « Bonne continuation. » On peut même dire : « Bonne suite des événements » ou « bonne continuation sur la lancée ». Un autre vœu s'exprime ainsi : « Que la lancée soit durable ! » Tout cela signifie quelque chose ; seul cet anniversaire qui, d'après vos amis et vos collègues, doit être bon, n'a pas de sens.

Quel film peut-on regarder le jour de son anniversaire ? Une comédie de Tati ou de Lubitsch. Moi, je viens de voir un documentaire sur la mort de Staline, le plus petit père de tous les peuples de l'histoire. Le petit père était effectivement assez petit et dévoré par la petite vérole. Sur le portrait il était beau, mais il paraît que dans son cercueil il ne l'était pas, malgré les efforts des esthéticiens que l'on appelait « égyptiens », puisqu'ils avaient déjà fabriqué de toutes pièces la momie de Lénine et s'apprêtaient à appliquer les mêmes méthodes au cadavre de Staline. Ce demi-cadavre, maussade et malade, a passé les derniers mois de sa vie cloîtré à l'intérieur de sa datcha. Il ne sortait même pas dans son jardin. En été, quand il fait beau, je

passe le plus clair de mon temps dans mon jardin. À l'intérieur de sa datcha il n'y avait ni jolis meubles ni objets de valeur : aucun tableau, aucun vase chinois. L'ameublement était simple, tout ce qu'il y a de plus simple. Il y a des ameublements encore plus simples, mais pour pouvoir les contempler et les tâter – on se demande pourquoi – il faut visiter les maisons des paysans russes ; en plein période de la collectivisation. On se demande pourquoi ? On n'a rien d'autre à faire ? Il vaut mieux rester chez soi, dans son jardin. Les saints vivaient encore plus modestement que Staline ; saint François, par exemple. (Quand on parle de pauvreté, on pense tout de suite à saint François ; pas aux clochards et aux mendiants.) Si l'on pouvait visiter le domicile de saint François, on le ferait avec plaisir, j'imagine. Mais il vivait surtout en plein air, si mes souvenirs sont bons. Bref, Staline vivait comme un saint, sauf qu'il avait huit chambres à coucher à sa disposition, toutes identiques. Il en disposait tour à tour : tantôt il dormait dans une chambre, tantôt dans une autre. Et il faisait son choix à la dernière minute pour ne pas être assassiné ; comme d'habitude. Il avait aussi peur des médecins – des blouses blanches, comme on les appelait. Comme s'il avait peur de leur uniforme et pas d'eux-mêmes, de leur connaissance ou méconnaissance de la médecine. Moi, je n'ai pas peur de mon médecin, et ce n'est pas à cause de ses vêtements. Staline se méfiait des médecins au point de les exclure de sa vie. Il se faisait soigner par un vétérinaire qui lui prescrivait toujours la même chose : trois gouttes de teinture d'iode. Le vétérinaire donnait les mêmes gouttes aux chiens et aux chevaux ; elles ne les tuaient pas. Elles ont peut-être tué Staline, mais on n'en sait rien. Moi, je prends trois médicaments contre l'hypertension ; et un cachet par jour pour soigner un diabète très léger. De toute façon, à mon âge, un diabète ne peut plus faire de ravages : il n'a pas assez de temps pour cela. Tout compte fait, je vis mieux que Staline ; ou je meurs mieux que Staline. Je n'ai que trois chambres à coucher, mais elles ne sont pas identiques. Et puis je dors dans ma chambre, en pyjama, tandis que Staline dormait plutôt comme Raskolnikov : sans enlever son manteau. (Il se peut que tous les meurtriers dorment de cette façon.) Parfois il dormait dans un fauteuil ou sur un tapis ; ou sur le coin d'un lit. Ce n'est pas mon cas. Il est vrai que, je suis plus ou moins cloîtré chez moi ; en tout cas, je vais rarement à Bruxelles, sans parler de Paris ou de Londres. Mais je peux y aller quand je veux ; et pour cela je n'ai pas besoin de trois mille policiers.

Le petit père des peuples. Le XXe congrès – ou la durée, si vous préférez – a su opérer une synthèse entre le petit père et l'exterminateur sans pareil.

Les fauteuils de Staline étaient recouverts de housses ; c'est ainsi qu'on les a trouvés à sa mort. Cela ne correspondait pourtant pas à un linceul car on avait l'intention de mettre le corps de Staline dans un sarcophage. Et il fallait que son corps soit exposé, qu'il soit là au vu et au su de tout le monde. On ne pouvait entrer chez Staline ; même son garde n'en avait pas le droit. On n'avait pas droit d'entrer dans la chambre où il dormait ou méditait sur le coin d'un lit, recouvert d'un manteau. Si l'on sonne à ma porte, on entre chez moi, à condition que j'ouvre le portail. D'habitude je l'ouvre ; presque toujours, je dois dire. Staline gisait à terre et pour une fois, il ne s'agissait pas d'un sommeil de plomb ; d'autant qu'il souffrait d'insomnie. Que faisait-il pendant ses nuits blanches ? Il regardait son clown préféré, Nikita Serguéévitch Khru ou Hru ou Srustchev qui dansait pour lui. Les autres boivent du vin ou de la vodka parce que peu de gens ont la possibilité de voir Nikita Serguéééévitch danser le gopak. Staline avait cette chance. C'est ainsi qu'il passait les nuits blanches. Parfois il allait au Kremlin pour voir un film. Moi, je n'ai pas besoin d'aller au Kremlin pour voir un documentaire sur Staline ; ou un film d'Ozu. Ce n'est pas la seule différence entre moi et Staline. J'ai des fauteuils Louis XV et Louis XVI ; ils ne sont pas recouverts de housses. Et si je ne suis paralysé qu'à moitié, je peux toujours appeler mon médecin qui viendra le jour-même. Pendant des heures et des heures, Staline est resté sans aide médicale, malgré son hémorragie cérébrale, mentale, fatale. Son fils pensait que Stchev que l'on appelait « Nikita » l'avait empoisonné. Le même Nikita ne peut m'empoisonner ; c'est hors de question. Il y a un film qui s'appelle Nikita, mais même ce ou cette Nikita-là ne peut m'empoisonner. Encore une différence entre Staline et moi. Mais il se peut que je reste couché sur un de mes tapis pendant des jours et des jours. Le garde du corps de Staline est entré dans sa chambre vers trois heures de l'après-midi, si je ne me trompe. Et si je me trompe – tant pis. Cela ne tuera pas Staline une seconde fois. Et pourtant le film que j'ai vu s'appelle *Les deux morts de Staline*. Dans mon cas, la question ne se pose pas : je n'ai pas de garde du corps.

Encore une différence. Aux funérailles de Staline les gens s'écrasaient. On aurait dit que ses funérailles n'avaient été organisées que dans ce seul but : écraser un nombre impressionnant de gens. Les autres gens – ceux qui n'on pas été écrasés – sont toujours impressionnés, jusqu'à nos jours. Ils se disent : « Comment est-ce possible ? Comment est-ce possible ? » Parfois ils ne vont pas plus loin, de sorte que personne ne comprend rien. On leur demande : « De quoi parlez-vous ? » Et ils répondent : « Nous parlons des funérailles de Staline.

- Mais il est mort et enterré depuis longtemps.

- C'est exact, disent les premiers.

- Alors, pourquoi en parlez-vous ? Pourquoi ne parlez-vous pas du onze septembre, par exemple ?

- Nous pouvons aussi parler du onze septembre et de *Charlie*. Et de l'affaire Dreyfus. Si vous voulez nous en parlerons demain. Mais pour le moment, nous pensons aux funérailles de Staline. »

Il est vrai que le nombre des morts a dépassé toutes les limites. Je ne sais pas s'il y a des limites à ce nombre ; peut-être pas. Vous allez aux funérailles de quelqu'un et l'on vous écrase. C'est comme si vous étiez allé à vos propres funérailles. Vous dites à vos amis : « Je suis las de la vie, mais je n'ai pas envie de commettre un suicide. Je n'aime ni la tour Eiffel ni les poisons. Aidez-moi à organiser mes propres funérailles. Invitez tous vos amis. Il faut qu'il y ait une foule, sinon ce n'est pas la peine. Il y aura un orchestre, bien sûr ; et Chopin avec sa marche. L'orchestre jouera et vous m'écraserez. Harmonieux, n'est-ce pas ? » Staline n'a pas organisé ses propres funérailles ; ses collaborateurs l'ont fait à sa place. Il y avait cinq millions de personnes ; ou quatre millions – je ne m'en souviens pas. De toute façon, je n'ai pas vu le cadavre de Staline, sinon je n'écrirais ni aujourd'hui ni demain ; ni hier, d'ailleurs. Je ne sais pas si les organisateurs ont aussi pris soin de cet écrasement presque général. Ils auraient pu se dire : « La vie de nos concitoyens n'est pas facile. Ils font la queue, ils subissent les retombées de nos pénuries. En plus de cela, ils enterrent leurs proches parce qu'ils ne peuvent pas faire autrement. Ils ne peuvent pas les laisser pourrir dans leurs appartements communautaires. Nous ne pouvons les aider que dans ce domaine. Écrasons leurs proches et jetons-les n'importe où. D'ailleurs, les survivants auront moins de bouches à nourrir. » C'est ce qui s'est passé : on écrasait les gens contre les grilles ou contre d'autres gens. Les petites filles étaient prises dans un étau ; leurs os craquaient. Les adultes contre qui elles étaient serrées entendaient ce craquement et se disaient : « Pour le moment, ce sont les os de ces filles qui craquent. Ils sont jeunes et fragiles, ces os. Nos os sont plus solides. Mais tôt ou tard ils craqueront aussi. » Parfois ces os craquaient tôt ; parfois ils le faisaient tard. Mais les os savent qu'il n'est jamais trop tard pour craquer. « Mieux vaut tard que jamais », se disent-ils en craquant. On écrasait les colonnes vertébrales ; pour cela on utilisait les grilles car les corps humains ne sont pas assez solides pour venir à bout de toute une colonne vertébrale. Moi, je n'écraserai ni personne ni rien. À mes funérailles, on ne trouvera pas d'os au sol. Dix personnes, pas plus. Après la cérémonie, ils descendront dans ma cave et prendront quelques bouteilles des années cinquante.

Il faut profiter de mon anniversaire pour naître ou renaître. On peut renaître n'importe quand et pour cela il ne faut pas attendre son anniversaire. Mais il est plus commode et plus logique de renaître le jour de son anniversaire. Je veux renaître pour redevenir un enfant gâté ; sinon ce n'est pas la peine. Si personne ne vous gâte, si vous souffrez tous les jours parce que l'on vous bat tous les soirs, vous faites mieux de rester un vieillard vénérable. On ne bat pas les vieillards, comme dit un personnage dans le film de Buñuel qui s'appelle *Tristana*. Il faut décider dans quel corps mon âme doit renaître. Dans le corps d'un homme naturellement. Pourquoi ? Parce que dans le règne animal, l'homme préside à tout grâce à sa capacité à parler un langage riche, complexe et au potentiel infini. En raison de sa biologie, l'homme est né pour parler. Il n'est pas né pour tondre les pelouses ou manger les fruits défendus ou même autorisés. Il parle, il écrit et tout le monde le lit et l'écoute. Et le monde parle aussi ; le monde des humains ou l'humanité. C'est ainsi que cela se passe depuis des millénaires. Au XXe siècle plusieurs théories ont vu le jour et ont fait réfléchir les humanistes qui ne parlent que de l'homme. Et s'ils daignent parler des animaux, ils disent simplement qu'il ne faut plus les écorcher vifs. Mais à présent tous ces gens réfléchissent parce que les théories en question prétendent que de nombreuses recherches sur les animaux relativisent le monopole du langage attribué à l'être humain. Prenons, par exemple, Karl Von Frisch qui nous parle des abeilles. Alan Turing a décrypté les messages des nazis qui étaient des êtres humains, quoiqu'inhumains. Karl Von Frisch a fait la même chose avec les abeilles. D'après lui, au moyen de diverses danses aériennes, les abeilles s'indiquent respectivement l'emplacement des zones de butinage. Quels sont ces danses ? que dansent-elles ? Nous créons tout à notre image et, comme nous le savons presque tous, notre image est celle de Dieu. La chaîne correspond donc au schéma suivant : Dieu nous crée à son image, nous créons Dieu à notre image, et tout ce que nous pouvons créer à notre image se fait de cette façon, grâce à notre imagination. Les abeilles sont visibles et même audibles ; et même tangibles, parfois. Nous ne pouvons donc pas les créer sur le plan visuel. Mais si l'on nous dit : « Les abeilles dansent, vous savez », nous nous mettons à représenter leurs danses de notre point de vue. Nous nous mettons à *créer* les danses des abeilles, sauf si nous sommes Karl Von Frisch qui *observe* les abeilles, au lieu de créer quoi que ce soit. Nous nous disons que les abeilles se parlent ainsi, tout en dansant : « Tu danses quoi ?

- La princesse Aurore.

- Pourquoi ?

- Parce que dans les bois où je dors il y a beaucoup de miel potentiel.

- Bon, très bien. On arrive. »

On dit à l'âme : « Il faut que tu apprennes à danser.

- Pour quoi faire ?

- Tu le sauras en temps voulu.

- Je veux le savoir maintenant. À quoi bon perdre son temps ?

- Mais il ne s'agit pas d'une perte de temps de toute façon. Tu es un animal social et la société danse, tu sais.

- Je me suis toujours demandé pourquoi.

- Parce que cela s'appelle 'communication'. Il faut communiquer et séduire. Si on ne danse pas, on doit se lancer dans de longs discours pour persuader tout le monde que l'on est intelligent. Et au cours de ces discours, il ne faut surtout pas oublier qu'il ne faut pas paraître *trop* intelligent. Toujours la voie moyenne, tu sais. Et ce n'est pas si facile que ça. Quand on danse, il suffit de sourire et de débiter des banalités. »

Si l'on tient tellement au langage et par conséquent, si l'on n'a aucune envie de devenir un ver de terre, il faut étudier la liste de ceux qui se parlent d'une manière ou d'une autre. Il paraît que des expériences les plus poussées sur des primates supérieurs (chimpanzés, gorilles) ont montré que certains parvenaient à manier des dizaines de symboles pour former des messages simples. Il paraît que ces primates qui, entre parenthèses, ne sont pas si primaires que cela, arrivent à les combiner de manière inédite. Mais je n'ai envie de devenir ni primate ni primaire ; et pourtant je ne pense pas que mon futur langage doive être très riche. Souvent, les gens se disent en lisant un livre : « Comme c'est bien écrit », parce qu'ils voient beaucoup d'adjectifs et constatent que toutes les métaphores sont élaborées. De ce point de vue, Shakespeare écrivait mal. Il sautait sur toutes les occasions et profitait des rimes internes et de la possibilité de répéter les mots. Par exemple, Iago dit à Othello : « Tu sais ce que tu sais. *You know what you know*. » Faut-il travailler pendant des heures pour que Macbeth voie un poignard flotter dans les airs ? Il est vrai que le vocabulaire de Shakespeare est très vaste ; celui de Dante ne l'est pas. On peut naviguer entre Shakespeare et Dante ; cela ne fait pas de mal. (D'ailleurs, il n'y a pas de métaphores dans la *Comédie*.) Il paraît que les primates ne sont pas en possession d'une syntaxe complexe. Je n'en ai pas besoin. Ils ne sont pas capables de parler de choses absentes, de situations passées ou à venir. Je n'en ai pas besoin non plus. Pourquoi retrouver le passé ? J'ai déjà prouvé à maintes reprises l'inutilité d'une telle entreprise. Et puis il y a des

phonèmes et des monèmes, mais je n'ai pas le temps de décrypter ces termes. Et je suis presque sûr que je n'en ai pas besoin non plus. Je n'ai besoin ni de ces termes ni de ce qu'ils représentent. D'ailleurs, après tout, il ne faut pas exclure les humains : les dauphins sont bien, mais les humains sont mieux, comme dit le dicton. Pourquoi ne pas devenir un bébé humain ? En tout cas, je sais à quoi cela rime ; je parle de l'existence humaine. Quant aux dauphins, je n'aime pas nager, à la différence de certaines de mes amies. Si je suis déjà ce bébé, il faut que j'apprenne une langue humaine ; une ou deux de ces nombreuses langues que les humains utilisent pour communiquer, survivre et jouir de la vie. Ils disent : « Une bouteille de Mouton, s'il vous plaît », et on leur donne une bouteille de Mouton-Rothschild. On pourrait leur donner un vrai mouton, mais ils connaissent le mot « bouteille » qui indique clairement de quoi il s'agit. C'est ainsi que l'on se débrouille dans la vie. D'accord, je connais les deux mots nécessaires : « bouteille » et « mouton ». D'ailleurs, il faut que je dise d'abord « bouteille », sinon je risque de recevoir un mouton, comme cadeau d'anniversaire.

D'après Chomsky, j'ai un dispositif cérébral susceptible de répondre à des règles grammaticales. Il ne faut pas oublier que les règles en question ne sont pas seulement grammaticales ; elles sont aussi universelles, de sorte que n'importe quel enfant venant de n'importe quel pays dit tout de suite : « Oui, je connais cette règle. Voulez-vous que je vous le démontre ? » Et l'enfant se met à débiter des discours à n'en plus finir, malgré le fait qu'il a déjà prouvé qu'il connaît la règle en question. Il y a d'autres règles et d'autres questions, et il tient à répondre à toutes les questions et prouver de cette façon qu'il connaît toutes les règles grammaticales, universelles et cosmiques. Donc, la théorie de Chomsky tient la route ; et pourtant les sceptiques pensent que ce n'est pas le cas. Ceux-ci insistent sur le rôle fondamental de l'interaction du nouveau-né avec son milieu. Les médecins et les sceptiques sont unanimes : le milieu social est important car sans son aide l'enfant dira n'importe quoi à longueur de journée. Mais la mère de l'enfant dit : « Je n'aime pas le monde moderne et ceux qui y vivent. Si je permets à mon enfant aller dehors et jouer avec ces brutes mal-élevées, il ne sera jamais bien-élevé et dira 'merde' toutes les cinq minutes, au lieu de dire 'zut', par exemple. » Les autres disent que la mère a tort. On lui explique que l'enfant a besoin de mécanismes. « Mon enfant n'est pas une machine, répond la mère.

- Non, bien sûr que non. Mais il doit faire appel à des mécanismes spécifiques pour apprendre à parler.

- Non, puisque Chomsky dit que la grammaire universelle est déjà dans sa tête et même dans son corps.

- D'accord, mais votre enfant ne pourra pas utiliser cette grammaire pour apprendre les conventions sociales.

- Mon enfant ne sera ni conventionnel ni conformiste. Et puis Pythagore pense que les nombres et les chiffres sont à l'origine de tout. Ils sont partout, autrement dit. Vous êtes un chiffre, par exemple ; et un nombre. Il y en va de même pour la grammaire universelle : tout y est.

- De quel tout parlez-vous ?

- Je parle des conventions sociales, par exemple. Mon enfant utilisera les règles de la grammaire au milieu des cocktails et autres réceptions.

- D'abord il faudra *enregistrer* les conventions sociales.

- Tout est déjà enregistré, comme disent Chomsky et Platon. Et je veillerai à ce que mon enfant se souvienne de cet enregistrement. »

Il est vrai que je ne pourrais écrire ce matin, si je ne connaissais pas les règles en question. Il est vrai qu'un vrai écrivain est toujours à la limite de la grammaire, si je puis dire. Autrement dit, il faut connaître ces limites pour pouvoir jouer avec elles, sinon la langue demeure statique et presque morte. Il s'agit donc de désapprendre la grammaire universelle en disant à Chomsky et aux autres : « J'ai ma grammaire, à moi. Si vous ne me comprenez pas, tant pis pour vous. » Céline descend sans arrêt dans la rue et pense que c'est bien suffisant, que c'est ainsi qu'on libère le langage. Mais il y a des écarts qui n'ont rien à voir avec les conversations que l'on peut entendre au café du commerce ou dans une boucherie-charcuterie. Il ne suffit pas de lancer quelques mots en l'air, par-ci, par-là. Et puis on se heurte aux points de suspension, comme si tous les personnages et l'auteur lui-même bégayaient avec de petits arrêts. D'ailleurs, quand les critiques littéraires prétendent que les livres de Céline bégayent sans arrêt, on doit leur répondre : « Vous avez tort. Les livres de Céline et leur auteur bégayent, mais pas sans arrêt. Au contraire, ils s'arrêtent tout le temps et ces arrêts sont marqués par les points de suspension. » On ne renouvelle pas une langue en utilisant les mots que l'on entend dans les bas-fonds, pas dans les hautes-sphères. Tout cela est un peu primitif et dépassé. C'était déjà dépassé à l'époque de Rabelais.

Je me rappelle qu'au collège où j'ai fait mes études de pianiste, il y avait une dame qui nous enseignait quelque chose ; comme d'habitude, je ne me souviens pas de quoi il s'agissait

et s'agit toujours, puisque j'en parle. Si nous bavardions trop en parlant trop fort, elle disait : « Mes chers étudiants, mes chères étudiantes. Je suis toute entière à l'intérieur de la musique. Entièrement, absolument. Vous me dérangez, vous savez. » Alors, ne parlons plus ni de conventions sociales ni d'environnement.

Je pourrais dire que je vis tout simplement ; ou sans simplement, sans aucun supplément : on n'a pas besoin de suppléments quand on vit pleinement. On ne peut rien ajouter à la plénitude, comme aurait dit Parménide. Je n'y ajoute donc rien ; mon destin ne le fait pas non plus. Il a compris enfin que je n'avais pas besoin de lui.

L'homme est génétiquement programmé pour parler. On se demande pourquoi il n'est pas programmé pour se taire. En tout cas, les amateurs de dictions doivent se le demander en pensant que l'or est tout de même mieux que l'argent. Le silence est d'or. On se tait et on voit l'or arriver dans des caisses. C'est ainsi que les mères parlent à leurs enfants qui crient à tue-tête et tout le temps. Un enfant crie et tout d'un coup la porte de sa chambre s'ouvre en grinçant. L'enfant voit une caisse qui avance vers lui. La curiosité proverbiale des enfants se réveille et l'enfant se met à découvrir une autre facette du monde qui l'entoure de tous côtés. Il n'y a pas un seul côté où le monde ne se manifesterait pas ; il tape sur tous les systèmes – partout, de tous côtés. Mais les enfants supportent cela très bien. D'abord, ils ne s'imaginent pas que tout cela cessera un jour : plus de cadeaux, plus de maman, plus de seins, plus de lait, plus de yaourts, plus de je ne sais quoi. Ensuite ils sont curieux et frais ; en tout cas, ils ne sont pas encore décrépits. Alors, les yeux de notre enfant dévorent littéralement la caisse qui avance de plus en plus. Nos yeux feraient de même probablement, surtout si nous savions ce qu'il y a dans la caisse. Nous ne sommes pas encore las de l'or. Alors, la mère dit à l'enfant : « Regarde cette caisse. Tu la vois ?

- Oui, dit l'enfant.
- Tu veux qu'on l'ouvre ?
- Oui, dit l'enfant.
- Tu vois, j'ouvre la caisse. Vois-tu ce qu'il y a à l'intérieur de cette caisse ?
- Oui.
- Sais-tu ce que c'est ?
- Non. J'ai tout vu dans la vie. C'est la seule chose que je ne connais pas.

- Tu ne connais pas encore toutes les règles de la grammaire universelle, à ce que je vois. Il faut dire : 'C'est la seule chose que je ne *connaisse* pas.' N'oublie jamais le subjonctif. »

L'enfant regarde l'or et comprend que sa beauté peut attirer quelques regards. Il pense, pourtant, que le soleil est encore plus beau. Il est sans doute plus grand que cette caisse et tout ce qui s'y trouve. Son père lui a déjà parlé du soleil. Il lui a dit : « On a l'impression qu'il est tout petit. Mais ce n'est pas vrai, mon fils. Le soleil est plus grand que la terre. On ne peut pas le retirer du ciel pour le tenir dans la paume de sa main. Je sais que tu es tenté de le faire, mais tu n'y arriveras pas, je t'assure. Et puis, le soleil est très chaud. Tu t'en rends compte, j'espère. Quand tu es dans l'ombre, tu as froid, mais dès que tu t'expose aux rayons du soleil, tu sens sa chaleur. Si cette exposition dure trop longtemps, tu seras en nage et tout çà risque de nuire à ta santé, surtout à ta peau. L'or ne nuira pas à ta peau. Bien au contraire : grâce à cet or, tu pourras aller dans un sauna où on te fera des massages. Et puis tu t'achèteras une belle voiture et un bel avion. Et une île. » La mère n'est pas d'accord avec le père : ce n'est pas pour cela qu'elle a montré la caisse à l'enfant. D'abord, elle lui a fait comprendre que la caisse contenait son silence à lui, pas des lingots d'or. « C'est ton silence », a-t-elle dit à plusieurs reprises. Elle a même demandé à l'enfant de répéter cette phrase ; à plusieurs reprises. « Répète, répète, répète », dit-elle. Au début, l'enfant refuse d'obéir à l'ordre de sa mère sous prétexte que cet ordre contient une contradiction. « S'il s'agit de mon silence, dit-il, je ne dois plus parler. » Sa mère lui explique que s'il répète ce qu'elle lui demande de répéter, il parlera pour la dernière fois. « Pas dans la vie, ajoute-t-elle en le caressant. Aujourd'hui. Et on recommencera demain. » Mais l'argumentation de l'enfant finit par la convaincre, de sorte que l'enfant ne dit rien. Il ne parle ni à table ni dans son lit. La mère laisse la caisse remplie de lingots à proximité de son lit et l'or luit dans la nuit pour que les rêves de l'enfant soient plus clairs et lumineux. Le lendemain, l'enfant continue à garder le silence, malgré le fait que la caisse n'est plus là : son père en avait besoin avant de partir pour son bureau. Apparemment il veut acheter quelques bijoux pour sa femme qui s'apprête à fêter son anniversaire. Mais avant de mettre sa robe du soir, elle se met à expliquer à l'enfant l'énorme importance que les êtres humains attribuent à l'or. Son approche se situe à l'opposé de l'endroit où gisent l'approche et le point de vue de son mari. Elle dit, par exemple, que chez les Aztèques, l'or est associé à la *peau neuve* de la terre, au début de la saison des pluies, avant que celle-ci reverdisse. Il est un symbole du renouveau périodique de la nature. Elle fait remarquer à l'enfant que la nature renaît au printemps, après avoir subi une sorte d'enterrement en hiver. Elle lui explique que la mort existe et elle ajoute même : « Certes, certes, certes. » Mais elle ajoute aussitôt que la résurrection existe, elle aussi, de sorte l'enfant

n'a rien à craindre. Il ne mourra jamais, même s'il lui arrive de passer quelques mois par an au sous-sol, sous la surface de la terre. L'enfant ouvre enfin la bouche et dit : « Dans un cercueil ?

- Comme tu veux. Tu peux y vivre sans cercueil, à condition de porter des vêtements chauds. Il ne faut surtout pas attraper un rhume au cours de ton séjour dans le royaume des morts.

- Comment serai-je à la sortie de la tombe ? pareil à ce que je suis à présent ?

- Pas tout à fait. Regarde les feuilles de ces arbres-là. Vois-tu une différence entre ces feuilles-ci et celle que tu as vues l'année dernière ?

- Non. Mais je sais qu'il s'agit d'autres feuilles. Ce ne sont pas les mêmes feuilles. Ça, je le sais.

- Et bien, tu auras de nouvelles dents. »

La mère explique ensuite que dans certains pays, la chair des Dieux est faite d'or. Celle des Pharaons égyptiens l'était également. Et elle ajoute : « Si tu es sage, tu seras un Pharaon d'ici une dizaine d'années. » Elle montre à son fils une icône de Bouddha et le fils se rend compte que cette icône est dorée. En tout cas, elle ressemble à s'y méprendre aux lingots qu'il a vus il y a quelques heures. La mère lui explique qu'il s'agit d'un signe d'illumination et d'absolue perfection. Elle ajoute : « Si tu est absolument parfait, tu seras Bouddha.

- Quand ? demande l'enfant.

- D'ici trois, quatre décennies.

- Pourquoi faut-il attendre si longtemps ?

- Parce que, pour devenir Bouddha, il faut être illuminé. Mais attention – il ne faut surtout pas que l'on dise à ton sujet : 'C'est un illuminé.'

- Pourquoi pas ?

- Parce que, en ce cas, il s'agirait d'un esprit chimérique qui ne doute pas de ses inspirations.

- Pourquoi devrais-je douter de mes inspirations ?

- Parce qu'il y a des inspirations divines et non-divines. Les dernières viennent du Diable. »

La mère se met à discourir au sujet de la transmutation. Elle dit que la transmutation est une rédemption ; celle du plomb en or. Elle dit aussi qu'or et argile ne font qu'un. Elle n'ajoute pas que cette pensée appartient à Shrî Râmakrishna. Elle pense que les noms ont moins d'importance que les pensées. Elle pense aussi que la plupart des pensées qui nous viennent de l'antiquité n'ont pas d'auteur ; autrement dit, elles sont anonymes, ce qui ne diminue en rien leur importance. Et puis elle se dit qu'il ne faut pas mettre trop de choses dans le cerveau de

son enfant ; il ne faut pas lui bourrer le crâne, autrement dit. Par conséquent, elle ne lui dit pas d'où vient la notion suivante : « La transformation de l'homme par Dieu en Dieu. » Elle n'ajoute pas que cette pensée a pris son élan dans le cerveau de Silesius. Le crâne de son enfant est déjà bourré. À quoi bon ajouter à ce bourrage ? D'ailleurs, l'enfant ne l'écoute plus, de sorte qu'il ne se rend pas compte qu'à la fin du siècle prochain il deviendra Dieu en Personne. Ou simplement Personne, ce qui revient au même. Non, il pense déjà aux voitures et aux avions qu'il pourra s'offrir au moyen des lingots en compagnie desquels il a passé dix heures. Il ne parlera pas outre mesure : ce n'est pas nécessaire. Mais il fera son possible pour doubler et même tripler le nombre des lingots qu'il a vus dans la caisse proverbiale. L'or, disent les brahmanas, c'est l'immortalité. L'enfant, quant à lui, pense que l'or est la vie ; et il a peut-être raison.

Je parle au téléphone à la première comtesse ; elle me parle de ses locataires. Elle en a plusieurs et tous ces locataires se comportent comme des goujats ; même s'il s'agit de femmes. Entre eux, ils se comportent comme des goujats tout courts : ils se tapent dessus et crient à tue-tête. Avec la comtesse ils sont odieux ou doublement goujats ; des goujats doubles ou même triples. Ils lui disent qu'elle est folle, et menacent de tuer ses chiens pour qui, comme je l'ai déjà dit plus haut, les toilettes se trouvent partout où ils passent ; et ils passent partout et c'est pour cela qu'on les appelle « passe-partout ». Pour une fois, il ne s'agit pas d'un jeu de mots car même la comtesse les appelle comme ça. Elle joue peut-être avec des mots, mais il est vrai que ses chiens ne connaissent pas ou ignorent les clôtures. Ils passent au travers de tout ce qui se dresse sur leur chemin et continuent leur bonchien de chemin au-delà de tous les obstacles, comme si pour eux il n'y avait que des au-delàs. Un jour la comtesse prend sa voiture et roule vers la ville la plus proche. Elle s'arrête devant un feu, ce qui est étonnant car elle ne s'arrête jamais devant rien ; ou plutôt rien ne l'arrête. Tout d'un coup elle voit la femme d'un de ses locataires les plus odieux. La voiture de cette femme se trouve à côté de celle de la comtesse. La femme en question en profite pour montrer un doigt à la comtesse ; le doigt d'honneur, somme toute. Et la comtesse d'expliquer que les différences sociales sont plus importantes et plus grandes en Belgique qu'en France. Elle affirme qu'il y a plus d'aristocrates parmi les ambassadeurs français que parmi leurs homologues belges. « Il y a beaucoup de jalousie en Belgique, précise-t-elle. » Et en France ? les aristocrates à la lanterne ?

Moi aussi, je prends parfois ma voiture pour aller à la ville la plus proche. Sur le chemin du retour, je rencontre un camion et un panneau qui interdit l'accès à l'autoroute. Je prends un autre chemin au début duquel il y a un passage à niveau. Je prie Dieu en Lui demandant de me permettre de passer avant l'arrivée du train. Je ne suis pas loin, mais j'entends une sonnerie qui signifie que le train n'est pas loin non plus. On dirait que le monde entier s'agglutine autour de ce passage, de ce *level crossing*, de ce *grade crossing*. (Les Anglais et les Américains sont là aussi ; cela va sans dire.) Je me dis que je passerai coûte que coûte. J'ai sans doute tort ou je suis même fou, mais je me le dis quand-même. Dans des moments pareils, on se dit que c'est de la folie et que la vie est plus précieuse que trois ou quatre minutes. Même si l'on meurt demain, on aura plus de temps pour jouir de la vie qu'en traversant un *crossing* au moment du passage d'un train. Dostoïevski aime décrire cet état de choses et d'âmes. Tout d'un coup, on se précipite Dieu sait où – vers le fond d'un précipice, entre autres –, on s'envole, on piétine sa propre raison et ses arguments. On piétine tout sauf le désir de faire quelque chose – par exemple, tuer Nastassia Philipovna. Moi, je ne voulais tuer personne. Il est vrai qu'aujourd'hui j'ai tué une souris que mon chat avait amenée à la maison. J'ouvre la porte et mon chat pénètre à l'intérieur de la maison. Quelques minutes plus tard je le retrouve avec une souris dans la bouche. Il la dépose par terre et la regarde. Il n'a plus envie de jouer, de jongler avec elle. La souris, elle non plus, n'a pas envie de jouer. Alors, je la tue d'un coup de balai pour ne pas avoir une nichée de souris à la maison. Et si Musil l'avait mangée, il aurait eu des coliques ou des vers. Ni l'un ni l'autre ne m'arrangent. C'est ainsi que l'on commet les meurtres ; et le meurtre d'une souris s'étend peut-être sur tout le règne animal. Il n'y a plus d'animaux sur terre parce que j'ai tué une souris. Mes voisins sont toujours là ; quelques insectes aussi. Le monde est sauvé. Les personnages de Beckett seraient étonnés. Pas encore la fin de partie. Ce n'est pas de chats et de souris que je voulais parler au départ. Une fois de plus, je voulais me concentrer sur moi-même. Pourquoi parler des insectes si vous êtes sur le point de mourir ? Je l'étais peut-être. Il faut que je raconte cette histoire et que je devienne ainsi un narrateur ; l'espace de quelques minutes. Je m'approche de ce passage à niveau ; j'entends une sirène ou une simple sonnerie, mais qui a l'air d'une sirène. En tout cas, c'est de cette façon que j'écoute ce son. Je me dis une fois de plus qu'il faut passer – *passaram*, pour une fois. Mais pour cela, il faut zigzaguer car on a mis n'importe quoi à travers la route. Soit on commence des travaux interminables, soit on termine des travaux terminables. Les beaux restes sont toujours là ; moi, je les contourne. À ce moment-là – et les moments comme ça durent une éternité, tout le monde le sait – la barrière se met à s'abaisser. Elle s'abaisse, elle s'abaisse. Pour une fois, il ne s'agit pas d'une baisse du dollar ; il s'agit du crépuscule de ma vie. Je suis toujours sur les rails, comme aurait dit un

cinéaste français ; un cinéaste, en tout cas. (Ou s'agit-il d'une bataille du rail ? ou des râles ?) La barrière s'abaisse de plus en plus ; elle est déjà sur sa lancée et rien ne peut l'arrêter, comme on dit à propos d'un sportif qui laisse tous ses collègues dans les choux. Instinctivement, je klaxonne. Mon esprit n'aurait jamais fait cela ; ni mon cerveau, d'ailleurs. C'est mon instinct qui est au gouvernail, en ce moment, et je me laisse guider par mon instinct, par mon intuition bergsonienne. Rien d'autre ne compte ; je n'ai pas le temps de réfléchir. Dans quelques secondes, je n'aurai plus le temps du tout. Il faut agir ; il ne faut surtout pas baisser les bras, comme dit une de mes amies. Je ne baisse pas les bras et ceux-ci poussent sur le gros bouton qui met en marche le klaxon. Et la barrière s'arrête : elle a entendu le klaxon, paraît-il. En tout cas, j'ai cette impression et je me fie à elle parce que je n'ai rien d'autre à faire. Je ne peux tout de même pas me laisser envahir par le doute cartésien, en me disant : « Non, j'ai la berlue. La barrière ne peut pas s'arrêter. Elle n'est pas maniée manuellement. C'est une machine qui la meut. Et rien n'arrête les machines, comme disait Chaplin. Elles nous envahissent, elles nous remplacent, elles nous remplissent, elles se moquent de nous. Bref, elles nous écrasent. Même un petit ordinateur – et il s'agit sans doute d'un tout petit ordinateur – peut nous écraser ; sans parler de superultraordinateurs. Quoi qu'il en soit, pour une fois c'est l'homme qui gagne ; tant mieux pour l'humanité. C'est peut-être un bon signe ou ce n'est pas un signe du tout. Comme nous le savons, la vie est pleine de signes, de signifiants et de signifiés. Pour une fois, pourtant, il s'agit d'un vide, sauf que j'ai la vie sauve. Et cela compte, étant donné que ma vie n'est pas vide. Ma voiture n'est plus sur les rails. Certes, j'aurais pu m'enfuir en sacrifiant ma voiture et le poisson que j'avais acheté au supermarché. Bon, ma maison n'est pas très loin. J'aurais pu y aller à pied, en laissant un tas de ferrailles sur les rails. Et la police ? et tous les constats possibles et imaginables ? et toutes les amendes impossibles ? Il vaut mieux être sain et sauf ; il en va de même pour la voiture. Et si vous avez un accident, il vaut mieux l'avoir sur une autoroute, dans la nuit, quand il n'y a personne, nulle part. Alors, une question se pose. La barrière, la barrière. Comment et pourquoi s'est-elle arrêtée ? Mon ange gardien. Y est-il pour quelque chose ? Pour une fois, ne parlons pas de Dieu Lui-même. Après tout, Il a des émissaires à sa disposition, et tous ses anges et archanges se rangent à l'intérieur de la raison suffisante : ils ne sont pas là pour rien. Ils font tous quelque chose et c'est pour cela que nous ne sommes pas écrasés toutes les deux minutes. Cela nous arrive, mais pas tous les jours ; en tous cas, pas toutes les minutes. Supposons que mon ange gardien soit là, fidèle au poste. À cet instant, son poste est près de cette maudite barrière. Le train s'approche et l'ange gardien constate que la barrière se met à baisser. Il tend la main, attrape la barrière et rien ne baisse plus, à part l'Euro. Mais j'ai eu peur, moi. Merci, mon très cher ange. Toutefois, je me pose la question suivante : Pourquoi n'est-il

pas intervenu une minute plus tôt ? Il aurait dû simplement arrêter ma voiture. Comment ? Une panne d'essence, par exemple ; une panne momentanée. La voiture s'arrête ; je descends et je regarde tantôt la voiture, tantôt le passage à niveau. Un train passe et la voiture redémarre. Au lieu de ce beau scénario, je suis passé par le feu et les tuyaux en cuivre, comme disent les Russes. J'ai éprouvé une peur qui aura des répercussions néfastes à l'intérieur de mon corps ; et aussi peut-être dans son for extérieur. Ma vue baissera peut-être ; mon ouïe aussi. Chaque incident se répercute et même résonne dans notre substance. C'est un glas de plus qui sonne. Il y a beaucoup de sonneries dans notre vie. Tantôt ce sont les glas qui se mettent en route ; tantôt il s'agit de barrières ou de dollars. Et les anges se promènent autour de tout cela, mains dans les poches. Ils sourient, quoi qu'il arrive. Ils n'ont rien à craindre. Chaque ange gardien a un ange gardien ; et ainsi de suite. C'est ainsi qu'ils vivent ; c'est pour cela qu'ils ne meurent jamais.

La plupart du temps, dans les films d'Ozu, les personnages – et même les hommes et les femmes de la rue – demeurent où ils sont ; c'est-à-dire, à Tokyo. Ils partent parfois en laissant une partie de leur famille sur la même place. La plupart du temps, le temps s'écoule autrement : ils ne partent pas, mais ils regardent des trains passer devant leurs yeux. Ils sont assis près d'un passage à niveau, par exemple, et ils entendent un train. Ils savent qu'il passera tôt ou tard ; même les cigognes passent de temps à autre. Pourquoi pas les trains ? Après tout, c'est leur vocation ; ils doivent atteindre leur destination, sinon ils ne servent à rien. Et ils doivent servir à quelque chose parce que des gens les fabriquent dans leurs usines et que d'autres êtres humains veulent aller quelque part parce que là où ils sont actuellement, ils sont malheureux. Leur salaire est misérable ; leur vie aussi. Il ne s'agit pas d'ascètes ou de moines ; ces gens-là sont plus ou moins normaux. Ils ne vivent pas d'aumônes ; ils vivent de leur salaire. Et si leur salaire ne leur permet pas de vivre normalement – dans les films d'Ozu, on ne pense pas au luxe – ils partent en espérant trouver une autre destinée à un endroit qui s'appelle « la destination du train ». Les autres regardent les trains passer. Ils ne pensent pas au temps ; en tout cas, pas en termes techniques et philosophiques. Ils se disent : « Nous avons vécu. Nous avons vu beaucoup de choses. Nous avons entendu beaucoup de *chimes of midnight*, comme disent Shakespeare et Orson Welles. Après tout, la vie est belle. Nous sommes beaux, nous aussi. » Ils ne savent pas que le temps est à la fois éternité et temps, car n'importe quel objet et n'importe quelle notion contiennent leur propre négation. (Bergson et Platon pensent que non. Sans arrêt, ils demandent des précisions : quel objet, où, quand, comment ?) L'éternité nie le temps et le confirme en même temps. Le temps est toujours le même, mais il change sans arrêt. Vous êtes assis en face

d'un passage à niveau. Vous pouvez vous asseoir ailleurs, si vous voulez. Vous pouvez vous asseoir dans les champs, pas loin d'un troupeau de moutons. Vous aimez les moutons – tous les moutons sans exception – et c'est pour cela que vous vous tenez tout près de leurs troupeaux ; quand vous êtes en mesure de le faire. Aujourd'hui, vous êtes à l'intérieur de cette mesure et par conséquent les moutons ne sont pas loin. Ils ne sont pas exactement à portée de la main, mais vous n'avez pas besoin de les toucher. Vous les regardez et cela vous suffit largement. Les moutons ne sont pas seuls et lorsque vous pensez à votre champ de vision, vous vous dites que les champs où vous êtes assis ne sont pas loin d'un chemin de fer. Et ce chemin de fer n'est pas abandonné à son sort ; pas encore. Tôt ou tard vous verrez un train destiné à passer sous vos yeux – ou plutôt à l'horizon de votre champ de vision – pour aller ailleurs. Et le train répond à cette demande qui n'en est pas une : vous ne demandez rien du tout. Vous êtes las des demandes. Toute votre vie, vous ne faisiez que demander quelque chose soit à Dieu, soit aux membres de votre famille et à vos collègues. Vous n'avez jamais rien reçu de leur part ; ou d'autre part. Par conséquent, vous n'avez rien ou presque rien. Quand vous dites que vous n'avez rien, les gens vous répondent : « Vous n'êtes pas encore mort, à en juger par l'action de votre bouche qui s'ouvre et laisse vos paroles rejoindre l'air libre. Vous avez donc de quoi manger. Vous ne mangez pas des sashimis, mais quelques grains de riz suffisent pour vous maintenir en vie. Et c'est ce qui compte. » Les gens qui vous parlent mangent des sashimis et même du bœuf célèbre dans le monde entier. Ce bœuf est très cher, cela va sans dire, et par conséquent, vous ne pouvez pas vous permettre d'aller dans un restaurant approprié et commander un menu où ce bœuf occupe la place d'honneur. Mais vous mangez une poignée de riz et vous vous installez dans les champs. D'un côté il y a des moutons ; d'un autre côté il y a un train qui passe. Parfois il s'agit du même côté, de sorte que vous n'avez même pas besoin de tourner la tête pour voir les deux phénomènes à la fois. Vous ne tournez donc pas la tête et vous attendez un train qui ne tardera pas à passer pour s'enfoncer dans l'espace et même dans le temps, si étrange que cela paraisse. Il passe et s'enfonce, et vous ne vous dites pas qu'il s'agit d'une image du temps. Pourquoi se dire ce genre de choses ? Vous n'êtes pas un philosophe ; vous n'êtes certainement pas saint Augustin. Alors, pourquoi penser au temps en termes philosophique ? Et pourtant vous faites partie de cette image du temps. Vous êtes immobile ; le train bouge. Il ne bouge pas en tous sens parce que, s'il le faisait, il n'atteindrait jamais sa destination. Et son dessein ainsi que son destin se limitent à sa destination. Les trains qui passent ne s'occupent ni de moutons ni d'humains assis dans les champs ou ailleurs. Ils passent et le temps coule ou s'écoule. Qu'il fasse ce qu'il veut ; vous n'en avez pas cure. Vous êtes assis dans vos champs que vous vous appropriez en quelque sorte. Peu importe à qui ces champs appartiennent. Vous y êtes et par

conséquent c'est à vous – et aux moutons – qu'ils appartiennent en ce moment. Vous n'avez rien contre les moutons ; au contraire, vous les aimez en quelque sorte. Par conséquent, vous n'avez rien contre l'idée de partage. Oui, vous partagez ces champs avec les moutons, et vous partagez avec eux le train qui passe. Ils ne regardent même pas ce train : ils ont d'autres occupations et ces occupations absorbent toute leur attention. Vous n'avez pas d'autres occupations. Vous en avez pas mal, mais vous vous dites que ces occupations ne vous apportent, ne vous rapportent rien. À quoi bon s'en occuper ? Vous les laissez de côté et vous consacrez votre temps – et votre éternité – aux moutons et aux trains. Les deux bougent ; vous ne bougez pas. Vous faites ce que vous voulez en profitant de votre libre arbitre. En ce moment vous ne voulez pas bouger ; et vous ne bougez pas. Le reste bouge ; les nuages, par exemple. Eux non plus, ils ne bougent pas en tous sens, comme s'ils se disaient que bouger en tous sens n'a pas de sens. Et bouger dans *un* sens ? Cela rapporte quoi ? Supposons que vous bougiez dans le sens des aiguilles d'une montre ; symboliquement et métaphoriquement parlant. Vous marchez avec le temps ; vous vous adaptez à lui et à votre époque. Vous vivez avec votre temps et avec celui des autres ; sinon vous risquez d'échouer. Si vous vous réfugiez dans votre temps personnel, dans votre soi-disant durée, vous risquez de perdre quelque chose plusieurs fois par jour ; tout le temps, en d'autres termes. Vous voulez éviter ce genre de situation et c'est pour cela que vous bougez dans le sens des aiguilles d'une montre. Il est vrai que vous pouvez bouger dans le sens *inverse* des aiguilles d'une montre. Mais à quoi bon vous enfoncer dans le passé ? Le passé est dans le passé et de toute façon les montres ne fonctionnent pas de cette façon. En tout cas, vous n'avez jamais vu une montre de ce genre : les aiguilles ne rebroussent jamais chemin. Autrement dit, elles ne bougent pas à rebrousse poil. Les montres ne sont pas seulement une des images du temps ; elles représentent aussi la sagesse du monde. Les aiguilles bougent dans le bon sens et elles n'exécutent pas de sauts. C'est cela la sagesse.

J'ai toujours mal au cœur. Je suis allé dans la pharmacie pour soulager ma douleur, mais la pharmacienne ne comprenait pas de quoi je lui parlais. C'est comme si je ne lui parlais pas du tout ; comme si j'étais là à la regarder. D'ailleurs, elle n'est pas si moche que cela ; on pourrait même dire qu'elle est assez jolie, sauf qu'elle est grassouillette. Il y a des gens qui aiment cela et depuis quelque temps, j'appartiens à ce groupe des gens. Il y a des clubs partout, mais je ne crois pas qu'il y ait un club exclusivement composé d'hommes qui aiment les femmes grassouillettes. Je suis un mauvais organisateur et par conséquent je n'ai ni l'envie ni la capacité de créer un tel club. Bref, je lui parle de ma nausée et elle ne comprend rien. Je prononce même

le mot « nausée » ; elle ne fait pas « oui » de la tête. Il n'y a pas de oui ni dans sa tête ni dans son corps. Et pourtant son corps grassouillet a l'air de dire « oui » à la vie. J'imagine que Nietzsche imaginait ce genre de personne lorsqu'il parlait éternellement de son éternel retour, de ce « oui » que nous sommes censés crier tous les jours pour que la vie nous entende et nous fasse du bien d'une manière ou d'une autre. Tous les matins, je dis « oui » en quatre langues, mais ni le matin en question ni la vie ne m'entendent. Il m'arrive même d'être malheureux durant la même matinée, ce qui prouve que les paroles ne servent à rien. Il faut s'agenouiller, ce que Pascal conseillait. Pour une fois, il ne s'agit pas d'une prière. Vous vous agenouillez et vous dites « oui » trois fois de suite. Et tout se met à marcher comme sur des roulettes. Et si cela ne marche ni sur des roulettes ni autrement, vous vous agenouillez une fois de plus : cet exercice est bon pour la santé. Et n'oubliez surtout pas de dire « oui », pendant que vous êtes à genoux. Si vous ne le dites pas, cela ne marchera jamais ; même si vous vous agenouillez dix fois de suite en l'espace de vingt secondes. Bref, cette femme me regarde et je me mets à écouter son corps et ces « oui », puisque la femme elle-même ne dit rien du tout. Et puis elle dit : « Envie de vomir ? » Je réponds « oui », mais je ne m'agenouille pas : on n'est pas censé s'agenouiller à chaque fois que l'on prononce le mot « oui ». Et on ne doit pas courir lorsqu'on prononce le mot « non ». Si on le prononce, on a envie de rejeter quelque chose. Il n'est pas facile de rejeter ce que l'on nie, déteste et condamne, si bien que la seule solution que l'on puisse adopter consiste à courir à toutes jambes. La femme me tourne le dos et se met à marcher en direction d'une pièce que je ne vois pas. Je sais que c'est dans cette pièce que cette pharmacie garde ses médicaments. Elle s'éloigne et je vois ses jambes qui sont aussi grassouillettes que le reste de son corps. Ce serait étonnant si ce n'était pas le cas. Je ne peux pas dire que ses jambes soient laides ; elles ne sont pas belles non plus. Disons qu'elles sont acceptables. Hélas, la question ne se pose même pas : je ne verrai jamais ces jambes à l'intérieur de ma maison ni dans mon jardin. Alors, ce n'est pas la peine de me poser la question : « Est-ce que j'accepte ces jambes ou non ? » Disons que je réponds : « Oui, je les accepte. » Et alors ? Je les accepte où, comment, pourquoi ? Il vaut mieux par conséquent de ne pas les accepter afin de ne pas souffrir une fois de plus. D'accord, je les accepte dans le cadre de cette pharmacie ; pas ailleurs. D'ailleurs, c'est dans le cadre de cette pharmacie qu'elle m'apporte le médicament susceptible de me guérir de mes nausées. Et c'est hors du cadre de cette pharmacie que je le prendrai, quoique j'aie envie d'en prendre tout de suite un cachet. J'aurais pu demander un verre d'eau à la pharmacienne ; je ne l'ai pas fait. J'ai regagné ma voiture où il y a toujours une bouteille d'eau pétillante. Je l'ai ouverte, ce qui m'a permis d'avaler un cachet et de boire quelques

gorgées d'eau. Je ne savais pas qu'une heure plus tard, dans le cadre de mon jardin, je serais encore plus malade ; encore plus que dans la matinée.

Jakob Böhme dit que notre chair est morte. Par conséquent elle ne peut recevoir la lumière ou la vie ou les deux. Mais il ajoute que la vie de la lumière en Dieu s'élève dans la chair morte. Et de cette chair morte naît un autre corps ; il est céleste et vivant parce qu'il comprend la lumière. Quant à moi, je ne crois pas que je comprenne cet extrait, cette pensée et surtout sa conclusion. Lorsque j'ai des nausées, j'ai l'impression que ma chair est morte et qu'il vaut mieux l'enterrer quelque part. Pas chez moi, d'ailleurs : je n'ai pas envie de sentir mon propre cadavre. Une question se pose ; et un problème. Comment se débarrasser de ce corps débile et défunt ? Ce n'est qu'une écorce d'où croît le nouveau corps. C'est ainsi qu'il faut naître, tandis que moi, je concentre toute mon attention sur les langues et leur apprentissage. Tant pis pour les langues : je ne parlerai ni n'écrirai jamais rien, quoi qu'il arrive. Je préfère sentir et contempler mon corps céleste ; et de le toucher. Quand on touche son corps céleste, on éprouve à coup sûr une sensation agréable. Et c'est cela qui me manque dans la vie : des sensations agréables. On parle souvent d'harmonie et, comme je l'ai déjà signalé il y a quelques mois, le mot « harmonie » est le dernier mot prononcé par Schoenberg. Comment voulez-vous jouir de l'harmonie si vous avez une centaine de sensations désagréables ? Vous pouvez atteindre cette harmonie et en jouir, à condition que le même nombre des sensations agréables contrebalance les nausées, etc. Où trouver ce nombre ? Parfois on a l'impression et la sensation que tout est désagréable. Il paraît que certaines personnes – pas toujours des saints et des mystiques – éprouvent la sensation contraire : ils ont l'impression que tout est agréable ; même la stupidité et la cruauté. Ils voient la cruauté et disent : « Ce n'est qu'une erreur de parcours. Le parcours lui-même est tellement beau que nous oublions le reste qui n'existe pas, d'ailleurs. Il n'y a que le parcours qui est beau, très beau. » Je suis sûr, pourtant, que le corps céleste est agréable d'un bout à l'autre. On le parcourt d'un regard et on se dit que tout est beau, même les cicatrices et les boutons ; même les traces de la petite vérole que Staline a eu au début de sa vie. (Quant aux traces, il les a gardées jusqu'au bout.) Staline ne possédait pas un corps céleste, loin de là ; son corps n'appartenait même pas à la terre. J'espère que la terre ne tolère pas de tels corps. Son corps était celui d'un démon. Il y en va de même pour son cerveau et ainsi de suite. Il n'y avait pas de lumière dans son corps et ailleurs – rien que la nuit. Böhme dit que, sur terre, l'homme porte continuellement avec lui l'habitation du démon. Il la porte dans son corps. Où pourrait-il la porter, sinon dans son corps ? Dans une cassette, comme Harpagon ? D'ailleurs, cette idée n'est pas si mauvaise que l'on pourrait le croire à première vue. Vous mettez cette habitation du démon dans votre mallette et vous sortez de chez vous. Il y a des voleurs partout et vous le

savez mieux que quiconque. Vous marchez dans la rue et vous vous dites que chaque passant ou presque est un voleur potentiel. Et quels que soient votre trajet et votre destination, votre mallette sera volée tôt ou tard. Pourquoi ? Parce que tout le monde pense que vous portez un ordinateur ; ou des documents précieux qui valent une fortune. On vous vole votre mallette et vous voilà débarrassé de tous vos démons.

« On se laisse porter », dit un personnage d'Ozu. Porté par quoi ? par qui ? pourquoi ? On ne se pose pas de questions ; on se laisse porter, un point c'est tout. Autrefois, la terre se laissait porter par trois baleines ; elle ne volait pas toute seule dans l'espace. Grâce à ces baleines, elle ne tombait pas. À présent elle tombe de plus en plus bas, faute de support. On ne doit pas suivre l'exemple de la terre ou du monde, parce que c'est un mauvais exemple. On doit se laisser porter, sinon on périt, on tombe très bas et on fouille dans les bas-fonds à la recherche d'un tout petit coin. On se laisse porter, comme dit le personnage d'Ozu. Il se peut que ce soit Ozu lui-même qui le dise. On parle de soi-même par l'intermédiaire des personnages et des collaborateurs. Il est vrai qu'après le discours d'un collaborateur, on peut toujours dit : « Ce n'est pas moi. C'est mon collaborateur qui a créé tout cela de toutes pièces. Il est vrai que je lui ai fourni quelques pièces. Les autres pièces, pourtant, n'étaient pas dans ma collection. C'est lui qui les a trouvées. Et il les a disposées autrement, vous savez. Ce n'est pas par conséquent mon discours. Je ne pense pas ainsi. Je ne pense pas du tout. Je suis un yogi, vous savez. » Ozu ne le pensait peut-être pas. Il se disait peut-être qu'il ne fallait pas se laisser porter, qu'il fallait foncer coûte que coûte. Dans ses films, on fonce rarement ; en tout cas, les spectateurs – moi, en l'occurrence – se laissent porter par la musique de la narration et des images. Dès que l'on veut dire quelque chose de positif à propos d'une œuvre d'art, on évoque la musique. J'en ai ras-le-bol. La plupart des gens ne comprennent rien à la musique, et je me demande pourquoi ils en parlent si souvent, au lieu de parler de golf, par exemple. Mais les films d'Ozu sont musicaux, harmonieux. Les dissonances et les consonances alternent. Il y a un rythme que l'on trouve rarement dans les romans ou dans la peinture. On se laisse porter par ce rythme, par les trains qui passent et que l'on entend, que l'on voit. Parfois on prend ces trains, mais la plupart du temps on se contente de les voir de loin en se disant : « Si je prenais ce train, demain matin je serais à Tokyo. » Dommage que je ne puisse être à Tokyo ni demain matin ni dans l'après-midi. En tout cas, s'il s'agit des après-midi de cette année-ci, on ne m'y trouvera pas à l'intérieur de Tokyo ; ou même à Kyoto. Et pourtant je me laisse porter. Je suis peut-être sur le dos d'une de ces baleines que la terre a sans doute oubliées ; après tant d'années, tant de siècles. Que puis-

je faire ? Je ne peux dire à cette baleine : « Écoute-moi, je veux aller à Tokyo. Où m'emmènes-tu ? » La baleine ne comprend aucune langue et ce n'est pas la peine de lui taper sur la tête. Elle continue son bonhomme de chemin et ce chemin ne mène pas à Tokyo. Et pourtant cette ville est située au bord de la mer et même de l'océan. Il ne serait pas difficile de m'y porter. Par contre, Moscou pose des problèmes : Moscou est loin de la mer. Et c'est à Moscou que je dois aller dans quelques jours. Je n'ai pas envie d'y aller, mais comme dit mon amie tourangelle : « Il faut donner des concerts pour que Musil puisse manger des croquettes. » Je crois qu'il en mangerait même si je n'allais pas à Moscou. Je n'y peux rien : c'est la baleine qui m'y porte, malgré l'absence de mers et d'océans. Que faire ? Sauter dans l'eau ?

Si quelque chose vous traîne dans la tête, vous vous dites que c'est vieux ; sinon cela traîne sous vos yeux, à portée de la main. Dans la tête tout vieillit et tout est présent. La vieillesse et la présence s'opposent. La vieillesse nie la présence et vice versa. Puis elles s'embrassent de nouveau, de sorte que vous sentez une sorte de méli-mélo dans votre tête et aussi dans votre vie, car votre tête projette tout cela dans la réalité, comme elle le fait d'habitude. Et on dit dans le sillage de toutes ces projections : « Le monde est ma représentation. Tout est dans ma tête : mes maladies, mon amour, ma mort. Il n'y a rien à l'extérieur. Si je me dis que je suis immortel, je suis immortel, un point c'est tout. » Dès que l'on se met à parler de la représentation et du monde qui en découle, on pense tout de suite à la mort, car il n'y a rien d'autre dans la vie : on ne pense qu'à la mort. Si l'on pense à l'amour, on se dit : « Tant pis, qu'elle s'en aille ! J'aurai d'autres femmes à ma disposition. Je n'ai que l'embarras du choix. » On sort de chez soi, on voit ce choix et on est dans l'embarras : il y a trop de belles femmes un peu partout et on ne sait laquelle choisir. Mais la mort est seule et on n'a pas le choix. C'est pour cela qu'on ne peut s'empêcher de penser à elle. C'est une vieille histoire et une nouvelle histoire. C'est notre histoire. Et à côté de la mort – je parle de l'intérieur de ma tête – il y a cette vieille histoire qui date de la semaine dernière, si je ne me trompe. Je dis « vieille » et cela suffit largement ; en tout cas, je sais qu'elle ne s'est pas passée ce matin. Je suis invité par mon jardinier ; la comtesse aussi. Mon jardinier était aussi son jardinier, et il l'est toujours peut-être. En tout cas, il l'invite chez lui. Elle me téléphone pour me dire qu'elle ne peut y aller à cause de ses avocats et autres soucis. (J'évoque les faits, comme on le fait dans les séries télévisées.) Puis je lui téléphone et elle me dit qu'elle pourrait y aller, si quelqu'un pouvait s'occuper de ses chiens en son absence. Elle connaît ce quelqu'un et, en principe, elle doit aller le chercher à la gare vers dix heures et demie. (Je crois que je n'ai pas parlé de ces faits-ci.) La comtesse change d'avis comme de

chemise ; ou plutôt comme de chapeau. Je suis plutôt embêté par la suite des événements : je ne veux pas avoir la comtesse sur le dos, pendant plusieurs heures. Heureusement qu'elle me téléphone le lendemain pour me dire que sa voiture ne démarre pas. « Vous avez sans doute laissé les phares allumés, lui dis-je.

- Je ne les allume jamais, dit-elle.

- Ah bon ? dis-je. Et dans l'obscurité ? la nuit ?

- Je ne les allume jamais pour ne pas oublier de les éteindre. »

Cette tranche de vie est plutôt pittoresque. En tout cas, elle ne fait de mal ni à l'âme ni à l'inconscient. Mais elle est absurde et je me demande s'il faut s'en réjouir. Il y a des écrivains qui recherchent les gens pittoresques pour créer un nouveau *Pickwick club*. Je ne suis pas sûr que je m'intéresse au côté pittoresque de la vie. Certes, cela distrait des vieilles histoires, du temps retrouvé ou perdu ; et, comme d'habitude, de la mort. Vous écoutez la comtesse et vous oubliez votre mort. Plus vous l'écoutez, moins vous pensez à la mort. À un moment donné, vous vous rendez compte que vous ne pensez pas à la mort du tout. C'est pour cela que vous ne vous en rendez même pas compte. Vous écoutez la comtesse et vous êtes heureux. La vie n'est certainement pas absurde ; c'est un petit babil agréable et désagréable. Il n'y a rien à faire : nous aimons les définitions, les formules. Si nous avons un « deux » quelconque, tout de suite nous y ajoutons un autre « deux ». Nous avons tout les deux à notre disposition, et nous en profitons. Et nous obtenons un des « quatre » qui se baladent de par le monde. Et nous sourions.

Ozu est à Singapour. Nous assistons à la fin de la deuxième guerre mondiale. Lui aussi, il y assiste – tout comme tout le monde, d'ailleurs. Les autorités – j'ignore de quelles autorités il s'agit – rapatrient les Japonais. Comme Ozu est Japonais, il fait partie de ceux qui doivent être rapatriés. D'ailleurs, je ne crois pas que tout cela se fasse contre leur volonté. On ne les pousse pas dans le dos ; ils courent vers les avions de leur propre gré car ils sont presque sur le point de revoir leur patrie. Ozu ne court pas ; il demeure où il est, et pourtant il ne s'agit pas de sa patrie, de Tokyo qu'il aime par-dessus tout. (Il s'agit de Singapour.) Et pourtant il a tous les droits de quitter le sol étranger avant les autres. Il n'en profite pas. Pourquoi ? Parce qu'il n'appartient pas à la catégorie des profiteurs, à cette gent de gens qui vous arrache un morceau de pain de la bouche parce qu'ils peuvent le faire impunément. Ozu ne court donc pas ; il ne court ni vers les avions ni vers le Japon, vers Tokyo qui doit l'attendre avec impatience. Tokyo sait qu'elle sera encore plus connue dans le monde entier si Ozu réalise tous les rêves qui lui passent par la tête. Un jour, ces rêves passeront à travers les écrans des cinémas et Tokyo

pressent cet événement. On oubliera assez vite cet événement. Dans le film qui s'appelle *Tokyo-ga*, Wim Wenders parle à un vieil acteur qui était l'acteur fétiche d'Ozu. Puis ils vont à la gare et tout d'un coup on voit une flopée de vieilles femmes qui entourent l'acteur en lui demandant un autographe. Elles se font photographier avec lui. Une fois les femmes disparues, comme aurait dit Hitchcock, l'acteur dit à Wenders : « Elles m'ont reconnu à cause d'une série télévisée où j'ai joué récemment. Elles n'ont jamais entendu parler d'Ozu. » A présent on admire Tokyo à cause de l'intimité et la grandeur que cette ville nous offre. Et nous tenons compte de la qualité de ses restaurants. Je l'aime aussi à cause des films d'Ozu, même si cette ville-là n'existe plus. Bref, Ozu ne part pas tout de suite. (Moi, je vais à Moscou ; dans cinq jours.) Il dit : « Je peux attendre. » Il n'ajoute pas : « J'ai tout mon temps. » Il le fait peut-être, mais nous n'en savons rien. Nous nous rendons compte que nous ne savons pas grand-chose d'Ozu, de qui que ce soit ; par rapport à ce que tout le monde dit dans sa vie. Il y a des gens qui parlent tout le temps. Connaissons-nous toutes leurs paroles ? Nous connaissons beaucoup de paroles de Tolstoï, grâce à un homme qui les notait. Dès que Tolstoï ouvrait la bouche, l'homme sortait son stylo et son calepin. Et il notait toutes les paroles qui sortaient de la bouche de Tolstoï. Parfois il notait même des paroles qui ne sortaient pas de la bouche de ce dernier ou de ce premier ; parce que, pour lui, cela allait de soi. Si vous dites « A », vous devez dire « B », sinon cela n'a pas de sens. Inutile de préciser que tout ce que Tolstoï disait était plein de sens ; il y avait même un trop-plein de sens. Grâce à ce biographe dont j'ai déjà parlé – son nom est Makovitski, je crois – ce trop-plein devenait un trop-trop-plein. C'est un tremplin qui nous permet de sauter vers le cerveau de Tolstoï et même d'y atterrir. Bref, Ozu attend, et je ne suis pas sûr que son attente soit brève. Pourquoi attend-il ? Comme d'habitude, il faut chercher la sagesse où elle est : dans la populace. Tout vient à point à qui sait attendre. Cela dépend de ce que vous appelez « à point ». Quel est ce point ? Vous vous attendez à un départ et c'est une maladie qui arrive au galop. Et nous avons du mal à arrêter le galop des maladies, surtout s'il s'agit du cancer, d'Alzheimer. Elles galopent, elles galopent, et nous subissons ce galop et ses conséquences. Ce n'est certainement pas ce que nous attendons ; que ce soit à point ou non. Nous attendons tout autre chose ; cette autre chose ne vient pas, malgré toute notre attente. Nous faisons un grand effort en direction de notre patience ; à son tour, notre patience fraternise avec notre attente et tout va bien. C'est ce que nous pensons, en tout cas. Contrairement à ce que nous pensons, rien ne va bien ; rien du tout. Nous savons que dans notre vie à laquelle nous ajoutons souvent le mot de cinq lettres, tout ne peut aller bien. Quelque chose oui ; une toute petite partie. Mais le tout va toujours de mal en pis. Il n'y a rien à faire : nous attendons toujours le beau temps et

pas la pluie. Je n'ai rien contre l'attente ; et je peux attendre, moi aussi. Je *sais* attendre : je me suis suffisamment entraîné dans ce domaine.

Il est vrai que nous attendons toujours quelque chose. Il est vrai aussi qu'il y a des gens qui vous disent – ils le disent à eux-mêmes aussi, de temps en temps – : « Je n'attends plus rien de la vie. » Cela ne veut rien dire parce qu'ils attendent soit leur neveu, soit une promotion. Ils sont déçus, mais ils continuent à attendre, d'autant qu'ils ont aussi une nièce qui se trouve actuellement en Sibérie. L'attente se traduit par l'espoir, l'angoisse et un tas d'autres choses. Il y a tant de choses autour de nous, sans parler des contrées lointaines, que nous ne pouvons nous empêcher de penser que, tôt ou tard, ces choses seront à nous ou s'éloigneront de nous une fois pour toutes. Nous ne voulons pas qu'elles s'éloignent : nous voulons profiter de la vie au maximum. Mais souvent la vie et ses choses nous encombrent, de sorte que nous choisissons la voie moyenne ou plutôt la distance moyenne, en suivant les préceptes de Schopenhauer : ces choses ne doivent être ni trop loin ni trop près. Et la lumière de Dieu ? On ne peut pas dire qu'il en va de même pour la lumière de la claire divinité, comme l'appelle Jakob Böhme. Nous pouvons l'appeler aussi « la lumière divine » ou « la lumière » tout court. Quand nous nous donnons la peine de parler de la lumière, nous parlons rarement de ce genre de lumière. Nous parlons par exemple de la façon dont les Belges éclairent leurs autoroutes ; ou nous changeons une ampoule dans la salle de bain. En tout cas, nous savons de quoi nous parlons lorsque nous changeons une ampoule chez nous ; que ce soit dans la salle de bain ou à la cuisine. Il est plus difficile de parler de la clarté divine et de la lumière légendaire que nous attachons au nom de Dieu, même si nous reconnaissons que nous ne connaissons pas ce nom. En tout cas, les adeptes du Judaïsme le reconnaissent et ils ont raison, dix fois raison. Parlons-en quand même, sinon j'aurais du mal à trouver quelque chose que j'attends. Je n'attends plus une quelconque reconnaissance ; même une reconnaissance quelconque, comme disent tous ceux qui profitent de chaque occasion pour tourner les mots en tous sens. (Les puristes disent que les mots ne sont pas des girouettes.) Je n'attends plus un petit amour ni quelque chose de grand. J'attends la lumière divine et personne ne peut m'interdire de l'attendre. Elle perce au travers, paraît-il. Au travers de quoi ? Au travers de notre corps ? de notre insensibilité ? de notre indifférence ? de notre obscurité personnelle ? de notre stupidité ? Il est vrai que l'on peut être stupide ; personne ne l'interdit. Et pourtant j'aimerais l'interdire. Mais on me répond : « Rien d'étonnant que vous le vouliez. Vous êtes un ex-soviétique et vous avez tout cela dans la peau. Vous voulez toujours interdire quelque chose. Et vous nous enverriez dans les camps, si vous

pouviez le faire. » D'accord, tous ces gens m'interdisent de les envoyer dans les camps ; ils sont par conséquent toujours chez eux. Moi aussi, d'ailleurs. J'attends toujours la lumière de Dieu. Les mêmes gens prétendent d'ailleurs qu'il vaut mieux être stupide pour recevoir cette lumière. « Si vous voulez lui réserver un accueil chaleureux, vous devez oublier votre intelligence.

- Vous me croyez donc intelligent ? (C'est la question que je leur pose ; je ne sais pas si cette question est intelligente ou non.)

- Oui. Mais c'est une mauvaise intelligence.

- J'aimerais savoir si, d'après vous, toutes les intelligences sont mauvaises.

- Presque, répondent-ils. C'est l'intelligence de Böhme qu'il faut avoir. Ou celle de Thérèse d'Avila. Parlez de la lumière de Dieu. N'allez pas plus loin. Ça ne sert à rien, de toute façon.

- Pensez-vous que cette lumière puisse percer mes livres, ma bibliothèque ?

- Jetez-les. Jetez tout ce que vous avez. Soyez nu devant Dieu et sa lumière. Ils perceront votre peau.

- Voulez-vous dire que j'ai une peau plutôt fine ?

- Ce n'est pas l'épaisseur de la peau qui compte dans ces matières, répondent-ils. C'est l'épaisseur et la grandeur de votre espoir, de votre amour. »

Je ne peux pas dire que je sorte mon revolver dès que j'entends le mot « amour », mais c'est tout comme. Je crois que j'en ai déjà parlé, ce qui ne veut pas dire que je parle toujours d'amour et de revolvers. On parle de l'amour à tort et à travers. (Et on porte les revolvers, au lieu de les jeter à la poubelle.) Certains pensent qu'il suffit de dire « l'amour » pour que tout soit pardonné. Un brut, un homme qui insulte tout le monde et bat son fils unique vous parle d'enfants handicapés, en faisant paraître une larme – elle coule le long de sa joue droite – et vous lui pardonnez tout ce qu'il a fait, même s'il s'agit de quelques meurtres. On peut donc laisser l'amour de côté, d'autant que, pour le moment, personne n'essaie de me rappeler les paroles de saint Paul. (Je parle des paroles qui se rapportent à ce sujet.) Ce n'est pas la peine, d'ailleurs : je les connais par cœur. Ce n'est pas difficile : tous les prêtres et tous les papes les répètent tout le temps. Je n'ai jamais parlé à un pape ; pas d'audience pour moi. De temps à autre, je vois des prêtres. Et je sais que si je leur parle de la lumière divine et de mon attente, ils me diront : « Au lieu d'attendre passivement, vous devez aimer activement. Avant tout, aimez vos voisins.

- Mes voisins ? D'accord. Mais je ne pourrais jamais tomber amoureux de leur jardinier.

- Il faut que vous tombiez amoureux de ce jardinier.

- Même si je réussis ce coup, je ne pourrais jamais tomber dans ses bras. C'est lui qui ne l'acceptera jamais.

- Ce n'est pas la peine de tomber dans ses bras. Vous n'avez même pas besoin de témoigner votre amour. On vous demande de l'aimer intérieurement. Et la lumière naîtra dans votre for intérieur. »

Comment reconnaître cette lumière ? Supposons qu'elle arrive tout d'un coup ou plutôt à la suite des exercices d'Ignace de Loyola. (Une fois de plus, j'ai oublié l'orthographe de son nom.) Nous allons dans un magasin et nous voyons une affiche qui nous dit ceci : « Le beaujolais nouveau est arrivé. » Dans la plupart des cas, nous pouvons même déguster ce vin ; sur place, sans perdre trop de temps. Et la lumière divine ? Elle est déjà là, mais nous n'en savons rien. Nous voyons mieux dans le noir, ce qui nous permet de conduire la nuit sans craindre le décor rempli de fossés et d'arbres. Avons-nous vraiment besoin de cela ? Il ne faut pas oublier que les autoroutes en Belgique sont éclairées. Mais le chemin qui représente et symbolise notre vie n'est pas éclairé, même si notre maison est située en Belgique. (C'est mon cas.) C'est ce chemin-là qu'il faut éclairer, et on peut le faire grâce à la lumière divine. Cette lumière arrive et nous nous disons : « Ça y est. J'y vois clair. » Ou nous nous disons simplement : « Je vois clair. » Ou encore plus simplement : « C'est clair. » Mais nous disons ce genre de choses sans arrêt, même si nous ne sommes pas Allemands. Oui, en Allemagne on nous dit sans cesse : « *Alles klar*, *alles klar*. » Et nous tombons dans un trou. Il est vrai que ce n'est pas le moment de parler de trous, surtout s'il s'agit de trous de mémoire : je ne veux pas oublier la lumière divine. Et je veux la reconnaître à son arrivée. À quoi bon perdre son temps ? Supposons que nous reconnaissions cette lumière sur notre lit de mort. À la suite d'une maladie incurable, nous avons perdu le don de la parole. Nous n'arrivons pas à expliquer ce qui nous arrive ; et pourtant il s'agit de l'événement le plus important que notre vie connaisse et reconnaisse. Et nous voulons partager cette joie avec nos proches. La joie appelle le partage, comme aurait dit Bergson ; surtout s'il s'agit de la joie divine. Il est vrai qu'il y a des gens qui prétendent que n'importe quelle joie est d'origine divine. « Joie, joie, joie », répètent-ils en se mettant à chanter un hymne au soleil qui est leur cousin. Mais laissons cela de côté. Revenons à notre lit de mort. La lumière arrive et notre regard s'éclaire ; sans parler de nos yeux. Mais notre langue ne s'éclaire pas, de sorte que nous n'arrivons pas à exprimer notre joie divine qui doit nous mener directement au Paradis, d'après le calcul des mystiques et des saints. (Sont-ils des mystiques aussi ? les saints ? tous les saints ?) Nous ne disons que ceci : « Ah, ah, ah, ah. » Nous ne réussissons même pas à y ajouter quelques points d'exclamation. Nos parents et nos amis nous regardent et disent : « Quoi ?

- Ah, ah, ah, ah.

- Que veux-tu ?

- Ah, ah, ah, ah.

- Tu veux de l'eau ?

- Ah, ah, ah, ah.

- De l'eau de vie ?

- Ah, ah, ah, ah.

- Tu veux nous parler de ton testament ?

- Ah, ah, ah, ah.

- Tu as mal ?

- Ah, ah, ah, ah.

- Où ?

- Ah, ah, ah, ah.

- Partout ?

- Ah, ah, ah, ah.

- Attends un peu. Sois patient. La mort nous libère des souffrances et des angoisses.

- Ah, ah, ah, ah.

- C'est une grande libératrice, tu sais. C'est pour ça qu'on parle de la mort, quand on parle de la Libération. »

Je n'en suis pas encore là, et si la révélation – ou son signe qu'on appelle « lumière » – arrive à l'improviste, je prononcerai quelques sons de plus. Ou je serai complètement paralysé. Cela dépend, cela dépend. N'allons pas plus vite que les violons et même que le piano qui ne jouent pas encore. Attendons, attendons, comme dit Ozu. Lui, il attendait son départ pour le Japon ; moi, j'attends l'arrivée de la lumière divine. Dans le cadre de la vie d'Ozu, le Japon et surtout Tokyo étaient plus ou moins identiques à la lumière – même au cours du tournage de *Crépuscule à Tokyo*. Pour moi aussi, Tokyo est une lumière ; et cette ville était lumineuse même après la catastrophe de Fukuyama, lorsqu'on n'allumait la lumière qu'en cas d'extrême nécessité. Quoi qu'on dise à ce sujet, il ne s'agit pas de la lumière divine. Même Ozu l'aurait admis, j'imagine. Les panthéistes nous disent que n'importe quelle lumière est divine, de sorte que, quand on allume un lampadaire, on peut se dire : « Dieu s'est allumé. » On oublie en le disant que Dieu est toujours allumé, mais laissons cela de côté ; cela aussi. La lumière que j'attends avec plus ou moins d'impatience est associée dans mon esprit à la chaleur ; au soleil, si l'on veut. Je n'ai rien contre le soleil et je n'ai pas peur d'être accusé de paganisme lorsque je me mets de parler de ses rayons. Je dis tout de suite : « Saint François l'aimait comme un

frère. Vous savez, Eugène Onéguine aimait Tatiana comme un frère. C'est-à-dire qu'il se mettait à la place de son frère virtuel lorsqu'il parlait de l'amour fraternel. Saint François aimait le soleil d'une autre façon. C'est le soleil qui était son frère. Et d'habitude, on aime ses frères, sauf au moment où l'on partage un héritage.

- Nous savons que saint François disait au soleil : 'Mon frère', me répond-on. Mais ça veut dire que Saint François était le frère du soleil. Si vous avez un frère, vous êtes son frère, n'est-ce pas ? »

Parfois, quand j'entends « n'est-ce pas » – on entend cette expression de plus en plus rarement – j'ai envie de répondre « spa ». C'est ce que j'ai fais au cours de la conversation que j'essaie de transmettre à la postérité.

- Spa, dis-je. (En Belgique ce mot est très populaire.) Pour ne pas être en reste, de son côté le soleil sentait, lui aussi, qu'il avait un frère. Il savait que ce frère s'appelait saint François.

- Nous y voilà, me répond-on.

- Étant donné que le pape actuel s'appelle François, lui aussi, dis-je, on a tous les droits de comparer la lumière divine au soleil.

- Puisque le pape actuel est un grand admirateur de saint François, me répond-on, nous pouvons nous comporter comme des cadavres.

- Je sais de quoi vous parlez, dis-je. Tout le monde sait que saint François prônait les qualités et les vertus des cadavres.

- C'est çà, me répond-on.

- Je sais à quoi vous pensez, dis-je. Vous pensez à vos impôts !

- Comment-ça ?

- Vous ne remplissez pas votre déclaration. Vous ne répondez pas aux lettres recommandées. Sourde oreille, aveugle œil. On sonne à votre porte ; vous n'entendez pas la sonnerie. On pénètre chez vous ; vous ne voyez rien. On vous dit : 'Vous n'avez pas payé vos impôts.' Soit vous ne répondez rien – après tout, vous êtes toujours un cadavre –, soit vous dites : 'Je suis un cadavre, vous savez. Saint François nous dit qu'il faut imiter les cadavres. Pourquoi ? Parce qu'ils tombent si on les élève. Pas d'arrogance, pas de concupiscence. De toute façon, les cadavres ne payent pas les impôts.' Vous pouvez dire aussi que le pape actuel approuve votre comportement. Carte blanche, feu vert. »

Quoi qu'il en soit, je sais que la lumière divine réchauffe le cœur. Le cœur humain est surgelé, comme disent les mystiques. Il faut par conséquent le dégeler. Comment le fait-on ? On vous dit tout de suite qu'il faut le sortir du congélateur et le laisser à la température ambiante pendant quelques heures. Ensuite vous le fourrez dans un four, vous attendez dix minutes, vous

sortez la cocotte du four et vous y ajoutez de la choucroute. Pour une fois, il ne s'agit pas de choucroute de poisson. Vous préférez le saumon aux cœurs humains qui sont durs, durs, durs, durs, comme tout le monde le sait et le répète. Mais on ne peut manger tout le temps la même chose. Seul Wittgenstein le faisait, comme nous le savons, grâce au chapitre où j'en parle. Ce n'est pas bon pour la santé ; et aussi pour notre joie de vivre, comme disent les Français, ce qui ne les empêche pas de grogner et de râler tout le temps. Mais une fois de plus, il ne s'agit pas de cela ; il ne s'agit ni de four ni de choucroute ni de Wittgenstein. Parlons sérieusement, comme disait un de mes ex-amis ; d'autant qu'il s'agit de la lumière divine dont Böhme nous parle très sérieusement. Böhme est toujours très sérieux. Jésus ne riait pas ; Böhme non plus. Bref, la lumière divine doit nous réchauffer le cœur. Le contraire est impensable. Cette lumière ne doit tout de même pas glacer notre cœur en le mettant dans un congélateur quatre étoiles ou cinq étoiles. Böhme ajoute textuellement ceci, entre autres : « La lumière s'engendre un *corps* selon l'espèce de chaque corps ; dans l'homme selon son corps, et dans la terre selon son corps ; car telle qu'est la mère, tel est aussi l'enfant. » Cela donne quoi ? Grâce à cette lumière, le corps d'homme engendre l'âme, ce qui veut dire que je n'ai pas d'âme, pas encore : la lumière n'est toujours pas, si l'on omet de penser au soleil, et nous fermons les rideaux pour ne pas y penser. Nous ne mélangeons jamais les torchons et les serviettes. La lumière du soleil est rangée du côté des torchons, par conséquent celle de Dieu trouve un refuge parmi les serviettes. Il faut être concret et pratique, sinon nous risquons de tout mélanger et de tout rater. Autrefois, on apprenait les textes par cœur plus vite que de nos jours ; et plus facilement, cela va sans dire. Par exemple, on nous disait : « Vous devez apprendre par cœur la phrase suivante : 'Dieu créa la lumière.' Vous n'arriverez jamais à vous en souvenir, si vous n'associez pas cette phrase à un objet. Prenez n'importe quel objet – cette commode, par exemple. Dorénavant, cette commode n'est pas une simple commode Louis XV. Elle correspond à la phrase : 'Dieu créa la lumière.' »

Notre corps engendre une âme ; tôt ou tard. Cela contredit les théories qui nous enseignent la métempsychose en disant que l'âme est immortelle et qu'à la mort du corps elle prend des vacances pendant lesquelles elle cherche un autre corps. Il va sans dire qu'elle aspire trouver un corps à sa convenance. Mais son choix est limité et elle est au courant de cet état de choses. Si le corps qu'elle habitait précédemment s'adonnait aux vices de toutes sortes, elle ne peut continuer son existence qu'à l'intérieur d'un crapaud. Supposons qu'elle vienne de quitter le corps d'un ivrogne dont le décès est dû à l'excès de l'alcool : whisky, vodka, vodka, whisky, cirrhose du foie. Par parenthèse, les médecins s'amusaient en prenant soin de son corps car sa bouche disait n'importe quoi. En fait, sa bouche aimait jouer avec les mots – surtout en français.

Sa bouche connaissait plusieurs langues, mais c'est surtout en français qu'elle jouait avec les mots ; pour une raison inconnue. Même à présent, après la mort du corps, ni les médecins ni les parents du corps ou plutôt du cadavre ne savent pourquoi il jouait à la française. Bref, il disait ou marmonnait : « Je sais ce qui se passe. Je suis au courant. Je sais que j'ai une cirrhose du foie. Mais ça n'a aucune importance. Ce qui importe concerne notre *foi*, notre foi en Dieu. Et je n'ai pas une cirrhose de la foi en Dieu. *God forbid* ! » Cet individu a toutes les chances de devenir un des crapauds pour la bonne raison que ceux-ci vivent dans l'eau. De son vivant, il vivait dans la vodka ; ou dans le whisky. Résumons-nous : l'enfant de l'homme est l'âme ; les enfants de la terre sont l'herbe, les plantes, les arbres, l'or, l'argent, et toute espèce de minéraux. Selon Böhme.

Vous parlez à une comtesse, vous regardez son chapeau et même sa collection de chapeaux – pour écrire un chapitre de plus – et votre travail est presque terminé. Si vous créez tout cela de toutes pièces, on dira : « Il ne connaît pas la vie de la haute société. C'est un ouvrier qui ne connaît que la vie des bas-fonds. D'ailleurs, il a un casier judiciaire. » Mais si vous écoutez les comtesses soit au téléphone, soit dans le cadre d'un cocktail, on dira que vous décrivez à la perfection la vie sociale – si vous vous donnez la peine de noter les phrases et d'y ajouter quelques adjectifs, quelques comparaisons et quelques métaphores. N'oubliez pas de décrire les sourires que les comtesses et les duchesses vous offrent en sachant qu'elles retrouveront leurs sourires et leur temps dans votre roman. C'est une vie agréable que mène un écrivain à la mode, surtout s'il se donne la peine de mélanger et de combiner des individus, ce qui est nécessaire si vous écrivez des méchancetés à leur sujet. Si vous ne le faites pas, s'il n'y a que des portraits crachés qui se mettent sur le disque dur de votre ordinateur, alors vous risquez d'avoir un procès sur le dos. On vous dira : « Ce n'est pas moi. Je ne suis pas comme çà.

- Alors, ce n'est pas la peine de piquer une crise.

- Mais votre personnage a mes cheveux et porte mon costume.

- Vos cheveux ne sont pas uniques au monde.

- Leibniz pense que oui. D'ailleurs, toutes les femmes que je rencontre me disent qu'elles n'ont jamais vu aussi beaux cheveux de leur vie.

- D'accord, vos cheveux sont uniques.

- Je suis unique et c'est pour ça que je me suis reconnu. Vous vous permettez de vous moquer de moi, de ma façon de dire : 'Mon Dieu.' C'est ainsi que je dis 'mon Dieu'. Personne

d'autre ne le fait de cette façon. Par conséquent, c'est moi que vous avez mis dans votre roman. Vous aurez affaire à mon avocat. »

Si vous vous donnez la peine de cocktailiser les individus – les jambes de Pierre, les yeux de Paul –, personne ne pourra vous faire un procès. Il est vrai que l'on peut toujours dire à n'importe quel écrivain : « Vous avez décrit mes jambes. » Mais cet écrivain vous répondra que vous ne dites jamais « zut », tandis que son personnage le fait sans arrêt. Ce travail littéraire est d'une subtilité extrême. Vous entendez le mot « zut » plusieurs fois de suite. Vous notez les intentions et les intonations qui l'accompagnent. Puis vous vous mettez à la recherche des jambes : pour pouvoir dire « zut » à la ronde et à tout le monde, votre personnage a besoin de marcher. Il pourrait se déplacer dans un fauteuil roulant, et il est plus facile de décrire ce genre de fauteuil – n'importe quel fauteuil – qu'une paire de jambes. Mais vous n'avez pas peur des problèmes qu'un vrai écrivain professionnel rencontre tous les jours. Vous décrivez donc les jambes, vous mettez plusieurs « zut » dans une bouche que vous ne décrivez pas – les jambes et les zut suffisent largement – et voilà un portrait qui n'est pas craché. Par conséquent ce portrait ne nécessite pas l'intervention d'un avocat. Et encore, et encore. Il y a des gens qui n'aiment pas les jambes des autres pour la bonne raison qu'ils croient qu'il n'y a rien de plus beau que leurs propres jambes. Alors, ils disent à l'écrivain en question : « Je reconnais mes zut, mais pas les jambes que vous avez collées au-dessous des zut. Ou plutôt, je les reconnais. Ce sont les jambes de Paul. Pourquoi avez-vous fait çà ? Tout le monde pense que j'ai de belles jambes. Ils penseront autrement, après une lecture de votre roman. Ils se diront : 'Après tout, ses jambes ne sont pas si belles que ça. Elles sont trop courtes, trop courbées.' Vous aurez un procès sur le dos. » Il y a aussi des individus qui veulent paraître tels quels – où qu'ils paraissent. Ils pensent que leur personnalité est irremplaçable, mais, malgré leur confiance en eux, ils ne sont pas sûrs qu'ils soient immortels. Ils ont des enfants et la plupart des gens se contentent de cette immortalité et ne se préoccupent donc pas d'autres genres d'éternité. Les individus en question ne se contentent pas d'une immortalité de pacotille que n'importe quelle femme de chambre peut obtenir dans un lit ou même par terre, dans une voiture ; et dans une maternité. Non, il leur faut quelque chose de plus chic. Donc, une série de duchesses sonnent à la porte de Proust et disent à l'écrivain : « Vous êtes un de trois meilleurs écrivains du XXe siècle. Si vous nous décrivez, nous serons immortelles. C'est pour cela que nous sommes là. Voulez-vous que nous posions pour vous ? Faut-il que nous nous déshabillons ?

- Ce n'est pas nécessaire, dit Proust.

- Penseriez-vous que notre corps est laid ? Nous n'avons pas honte de notre nudité.

- Je n'en doute pas un instant. Mais je ne décris pas des seins nus dans mon roman. Et si je le fais, il ne s'agit pas de seins de la duchesse de Guermantes.

- Il n'est jamais trop tard pour commencer.

- Si vous le permettez, je me contenterai de vos paroles, de votre façon de parler.

- Pourquoi ? Voudriez-vous révéler au monde entier notre incapacité à réfléchir, notre stupidité ? Nous sommes stupides, vous savez. Nous n'avons pas le temps de lire les philosophes. Et si l'on nous parle de la philosophie, nous disons : 'Nous savons que nous ne savons rien.' Alors, tout le monde se dit que nous connaissons Socrate. Et si nous connaissons Socrate, nous connaissons Xénophon et Platon. Pas mal, non ? Et si nous connaissons Platon, nous connaissons Aristote et saint Augustin. Et si nous connaissons Aristote, nous connaissons saint Thomas. »

Proust note tout cela et demande aux dames de sortir tous les chapeaux que leurs domestiques portent sur le dos et dans les mains. On sort aussi une quantité de robes. Les duchesses vont dans la salle de bain pour se changer ; les comtesses attendent leur sortie sur un divan conçu dans cet esprit. Cet esprit s'appelle l'absence d'imagination ; et aussi le « réalisme ». Les duchesses reviennent et les comtesses prennent leur place dans la même salle de bain. Quelques minutes plus tard, elles en sortent aussi et Proust note ses observations dans un carnet sur la couverture duquel on voit deux mots : « Robes, chapeaux. » Ensuite Proust se met à parler à ses invitées qu'il n'a jamais invitées. « À présent je vous demanderai d'échanger vos robes.

- Pour quoi faire ?

- Pour que je puisse créer un mélange – un cocktail, si vous préférez.

- Pour quoi faire ?

- Je ne veux pas avoir un procès sur le dos.

- Vous n'aurez rien sur le dos, à part vos vêtements. Nous vous le promettons solennellement.

- Il faut être prudent.

- Et puis je n'ai pas envie de porter la robe d'Ariane, dit Marianne. Elle est très belle, mais je suis blonde, vous savez. Il n'y a que des brunes qui portent des robes de cette couleur.

- Et moi, je n'ai pas envie de porter la robe de Marianne, dit Ariane. Pour la même raison, d'ailleurs.

- J'aime les mélanges, dit Proust. Pour une fois, je ne parle pas de café viennois. Je parle de mes personnages. Même moi, je suis un mélange. Je suis moi et pas moi, ma propre négation.

- Pourquoi ? Parce que vous aimez Hegel ? Parce que vous n'aimez ni Bergson ni Platon ?

- Parce je n'aime pas Sainte-Beuve.
- Qui est-ce ? Nous connaissons saint Augustin, saint Thomas d'Aquin… »

Pour une fois, je ne me dis pas que je dois déménager, sinon toute ma vie je serai persécuté par le bruit venant du jardin de mes voisins. Et si le bruit lui-même ne vient pas, pour une raison ou pour une autre, c'est le jardin lui-même qui vient en me disant : « Voici mon bruit le plus cher et je vous l'offre. Je suis très généreux, vous savez. Je suis presque aussi généreux que le jardin d'Éden. »

Pour le moment je ne regarde pas à travers mes fenêtres qui sont d'une matière qui s'appelle « le verre ». Et cette matière nous permet de voir ce qui se passe au-delà des fenêtres et des frontières. Grâce au verre, à tous les verres, qu'ils soient compacts ou non, nous voyons l'univers que nous ne voyons peut-être ni face à face ni en face, de sorte qu'il y a toujours du brouillard entre nous et la vérité, d'après tous les saints et surtout saint Paul qui nous parle sans arrêt de ce brouillard et du Seigneur qu'il appelle « L'Enleveur des brouillards ». D'accord, je ne vois qu'un brouillard, mais j'entends la broyeuse et le Seigneur ne doit rien enlever pour que je puisse l'entendre clairement, distinctement et aisément, comme dit Boileau. J'entends cette broyeuse et je peux même noter son son, à condition que je prenne mon magnétophone et que je l'enregistre. Je conçois ce son très bien, très, très bien. Il se peut que, si je le concevais moins bien, je l'entendrais moins bien aussi. Aussi. Mais pour le moment je l'entends clairement et distinctement, même si je ne vois pas le jardin de mes voisins. D'ailleurs, je n'ai aucune envie de le voir. Pourquoi le voir ? Pourquoi l'entendre ? Un jardin me suffit largement, comme je dis d'habitude. Je ne vois ni n'entend mon propre jardin, mais je me rattrape dès que je me concentre sur celui de mes voisins. Inutile de préciser que je n'ai même pas besoin de me concentrer. Il est là et je dois l'accueillir, comme je le peux. Je l'accueille très bien car je peux accueillir beaucoup de choses. Et toutes les choses que j'accueille, je les accueille bien car je suis un perfectionniste.

Lorsqu'on parle des enfants qui naissent aveugles ou sourds, on dit qu'il faut les soigner plus tendrement que les aveugles qui ont connu la lumière et les couleurs. « Ces enfants ne connaissent pas la splendeur du monde. » Il y a des individus qui nous disent que la terre n'est

pas aussi splendide que cela, étant donné le nombre et la gravité des ravages écologiques. Mais même ces individus-là ne vont pas jusqu'à dire que ce n'est pas la peine de voir la terre et que, par conséquent, il vaut mieux naître aveugle. « Il ne manquerait plus que çà », comme disent les autres. Bref, la terre est toujours belle ; en tout cas, les cosmonautes et les astronautes nous l'assurent à tout bout de champ : « Comme elle est belle, notre terre. Elle est plus belle que le Mars et le Saturne. Et même si on ajoute Jupiter à cet amas de planètes, la somme de leur beauté n'atteindra même pas la moitié de la beauté de la terre. » D'accord, il vaut mieux voir que ne pas voir. Par conséquent la question « Voir ou pas voir » ne se pose même pas. Hamlet aurait préféré ne pas voir le spectre de son père pour ne pas ressentir le poids de sa mission, de son devoir filial. « Ce qui est fait est fait », se disait-il ; et il avait raison. Supposons que pour une raison ou pour une autre, Hamlet devienne aveugle. S'il faisait partie de la tragédie intitulée *Le Roi Lear*, on pourrait lui crever les yeux. Mais sa vie ou un bout de celle-ci ne se déroule pas dans le cadre de cette tragédie-là. À chacun sa tragédie, comme disent les dramaturges. Mais notre supposition tient. Elle tient la route car n'importe quelle supposition peut accomplir cette tâche, du moment qu'elle ne franchit pas ses propres limites en devenant un fait, une vérité. Donc, Hamlet est aveugle à présent. Que dit-il à Horatio ? Il dit : « Quel dommage que je ne puisse plus voir les étoiles. Tu te rappelles ce que je disais à leur sujet ?

- Oui. Tu disais que les étoiles étaient très belles. Mais tu as changé d'avis, tu sais.

- J'étais déprimais. Je disais n'importe quoi à propos de l'homme, des étoiles et de mon oncle. Je ne me rendais pas compte qu'il n'y a rien de plus précieux que la vie. On peut s'asseoir quelque part, n'importe où, et regarder, regarder tout ce qui se présente et se reflète dans les yeux, dans le cerveau. Je comprends à présent pourquoi j'étais si indécis. Je regardais le monde. Aujourd'hui, je peux tuer n'importe qui. Toi, par exemple. Tout se confond dans l'obscurité. Rien n'a de sens. Les autres sens ne comptent pas. »

Si Dieu nous prive de la vue au moment de notre naissance et même avant, de sorte que nous ne voyons rien dans le ventre de notre mère, nous ne savons pas à quel supplice notre soi-disant destin nous expose. On peut même nous dire, comme le fait un personnage de Tchaïkovski qui chante un tas de louanges à la splendeur de l'univers : « Tu sais, le monde est très beau. Tu ne peux t'imaginer à quel point il est beau. Ta main ressent une fleur, sa présence. Mais il faut voir tout cela, sinon ce n'est pas la peine de vivre. Je me demande, ma chère Iolante, pourquoi tu ne t'es pas encore suicidé. » Nous disons à ce personnage que la vie est tissée de malheurs. Et nous ajoutons qu'elle est un tissu de mensonges et les voir ne vaut pas la peine. Si l'on entend un cri déchirant, on souffre et on se tortille sur le sol ; si l'on voit à quoi correspond ce cri, on meurt sur le champ. Le personnage de Tchaïkovski n'en démord pas : « Sans couleur,

la vie est insupportable. Tu ne la vois même pas en noir et blanc. Tu n'a aucune idée de ce que cette vie nous offre – parfois en noir et blanc. Prenons les films d'autrefois. Ils sont en noir et blanc, mais nous sommes tellement habitués aux couleurs, nous les aimons à tel point que nous ne pouvons nous en passer. C'est pour ça que nous colorons les vieux films. Et si, pour une raison ou pour une autre, ils demeurent en noir et blanc, nous ne les regardons pas. C'est trop déprimant, tu sais. Et toi, tu ne vois rien, rien du tout ; même pas en noir et blanc. Même pas en blanc, ma chère Iolante. D'ailleurs, tu ne vois rien du tout, même pas la couleur noire. La vie dont nous parlons t'est inaccessible, même en noir. Alors, tu ne vis pas, un point c'est tout. C'est simple comme bonjour. Tu es capable de nous dire 'bonjour'. Et tu le dis car les aveugles sont souvent bien élevés. Leur aveuglement ne concerne pas la politesse. Ça ne sert à rien, tout ça. Tu es poli et même courtois, mais tu ne nous vois pas. Et nous sommes beaux, tu sais ; très beaux. Tu serais encore plus courtois, si tu nous voyais.

- Je vous vois, répond l'aveugle.

- Comment ça ?

- Je ne vois rien, mais je le sais – grâce à vous. Je trouve que le vide est beau. Mais je me dis constamment que le monde est encore plus beau que le vide. Peu après, je me mets à contempler ma représentation du monde.

- Le monde n'est pas ta représentation.

- Je sais, je sais. Alors, je me dis que ma représentation n'est qu'un pâle reflet du monde réel, tel que vous le voyez ; tel que n'importe quel voyeur ou cameraman le voit. Je fais donc un effort supplémentaire et, grâce à cet effort, je vois un autre monde.

- L'au-delà ?

- Non, l'au-deçà. C'est ainsi que je m'imagine votre monde. C'est comme si j'y étais.

- Tu n'y es pas. Notre monde est mille-et-une fois plus beau que ce que tu t'imagine.

- D'accord, j'essayerai encore une fois.

- Ce n'est pas la peine. Repose-toi. »

C'est une tragédie et personne ne le conteste. Même ceux qui prétendent que notre société fait plus attention aux enfants qu'aux vieillards sont d'accord pour confirmer l'horreur de la situation. Et la situation de celui qui perd le monde à la suite d'un accident ? Vous connaissez le monde et vous voulez aller en Syrie pour voir Palmyre. On vous dit que Palmyre est déjà à moitié détruite, mais vous dites que vous y irez quand-même, une fois la guerre finie, comme disaient Alain Resnais et Yves Montand. Mais, contrairement à vos prévisions et vos visions – vous voyez Palmyre dans vos rêves nocturnes et diurnes – la guerre ne se termine pas. Vous attendez, vous attendez et un accident arrive car les accidents n'attendent pas, comme nous le

savons tous. L'accident arrive et vous voilà aveugle. Vous avez perdu non seulement la moitié de Palmyre, mais aussi le monde entier ; en tout cas, il s'agit d'une perte irréparable de l'aspect visible de ce monde. N'est-ce pas terrifiant ? Vous dites à un enfant aveugle : « Tu ne verras jamais Palmyre.

- Et alors ? répond l'enfant. La voix de ma mère me suffit amplement.

- Nous savons que tu aimes ta mère, lui répondez-vous. Mais Palmyre est très belle, tu sais. Et puis il y a aussi une ville qui s'appelle la 'Palmyre du Nord'. En fait, elle s'appelle autrement. Elle s'appelle 'Saint-Pétersbourg'. Tu ne la verras pas non plus.

- Je m'en fous, dit l'enfant. Toutes ces villes ne sont pas aussi belles que la musique de Bach et celle de Richard Strauss. »

Mais vous, vous savez que ces villes sont aussi belles que la musique de Richard et Jean Strauss. N'oublions pas que vous êtes un *newborn* aveugle (aveugle nouveau-né). Vous savez *exactement* ce que vous avez perdu ; dans les *moindres* détails. Vos visions internes n'arrivent pas à reconstituer les sensations que vous éprouviez durant vos visites à la capitale de la Russie tsariste. Vous faites un effort, un autre effort, un effort supplémentaire, un effort suprasuplémentaire. Vous ne ressentez même pas *la moitié* de ce que vous ressentiez autrefois, c'est-à-dire il y a un an ou deux ; ou il y a deux mois. Alors, vous vous mettez à pleurer : c'est à cela que vos yeux vous servent actuellement. Vous pleurez à chaudes larmes, à froides larmes ; vous pleurez à froid, ce qui est encore plus terrifiant que des larmes bouillantes. Même les larmes sont incapables de vous restituer la présence visible et colorée du monde. Je crois que c'est dans le *Boris* de Moussorgski – et peut-être aussi dans celui de Pouchkine – que l'on assiste à la résurrection de la vue, de ce sens que l'on apprécie par-dessus tout. Il y un starets, comme d'habitude : il y a beaucoup de vieillards dans les œuvres russes. Ce vieillard visite une tombe et se met à pleurer. Il va sans dire qu'il ne s'agit pas de n'importe quelle tombe. C'est la tombe d'un tsarévitch qu'il visite. Il ne s'agit pas non plus de n'importe quel tsarévitch. C'est un tsarévitch que Boris Godounov a fait assassiner pour porter le chapeau de Monomakh. Oui, au lieu de le faire porter à quelqu'un d'autre – à ce tsarévitch, par exemple – il le porte lui-même. On connaît la suite de l'opéra et de l'histoire ; tandis que le vieillard en question voit le monde. Une fois de plus, après tant d'années. En tout cas, il voit son petit-fils. Inutile de préciser que ce genre de résurrection partielle n'arrive pas tous les jours pour la bonne raison qu'il n'y a plus de tsarévitchs en Russie.

Nous consacrons notre temps aux enfants qui n'entendent rien depuis leur naissance. Il y a des gens qui vont jusqu'à dire que, dans ce cas précis, ce n'est pas la peine de naître. Pourquoi ? Parce que la vie est le bruissement des forêts et des robes ; et aussi la musique de Beethoven et de Schubert. Si, cela vaut la peine de naître parce que la vue compte plus que l'ouïe, d'après beaucoup de philosophes et de simples humains. Vous voyez le soleil et vous êtes heureux ; surtout si vous êtes sur une plage. Vous n'entendez pas les vagues qui s'écrasent sur les galets, mais cela n'a pas d'importance ; après tout. Après tout, vous pouvez vous baigner dans ces vagues, dans l'eau qui est censée soigner votre corps. Et elle le soigne bien, surtout si elle est salée. Tant pis aussi pour Beethoven et Schubert. Et ceux qui les connaissent ? Vous écoutez la *Cinquième* de Beethoven jouée par la Philharmonie de Berlin. C'est Furtwängler qui dirige cet orchestre de légende. Et puis, tout d'un coup – sans crier gare, comme on dit – vous devenez sourd. Vous n'êtes pas muet, mais vous êtes sourd. Vous préféreriez être muet, cela va sans dire. À quoi bon parler à tous ces gens ? Personne ne demande votre avis à ce sujet. D'ailleurs, vous vous demandez si, à d'autres occasions, quelqu'un vous demande votre avis. Jamais et personne ; c'est ce que vous vous dites. Votre désarroi et les généralisations auxquelles vous vous adonnez sont tout à fait compréhensibles : vous êtes sourd et par conséquent vous n'entendez plus ni Furtwängler ni l'Orchestre Philharmonique, qu'il vienne de Vienne ou de Berlin. À la différence d'un enfant qui n'a jamais entendu ni l'un ni l'autre ni Beethoven – cette fois, il s'agit d'un enfant sourd-né et pas d'un enfant inculte – vous savez ce que vous avez perdu. Mais personne ne s'occupe de vous parce que, à la différence des sourds-nés, vous connaissez cet aspect de la vie. « Vous les avez entendus et ça suffit comme ça, dit-on.

- Non, dites-vous. Ça ne suffit pas.

- Ah bon ? Pourquoi ?

- Parce que c'est superbe.

- Et votre oreille interne ? et votre mémoire ? Grâce à elle, vous pouvez entendre tout ce que vous avez emmagasiné.

- Mais je veux entendre tout ça par l'intermédiaire de mon oreille *externe*.

- Pour quoi faire ?

- C'est plus réel, plus tangible. Les ondes, vous savez.

- Nous savons, nous savons. Les ondes et les particules. Nous savons que ça compte, surtout après l'avènement de la mécanique quantique.

- Oui, c'est ça. C'est horrible. Dès que je me mets à écouter tout ça à l'intérieur de mon cerveau, je me rends compte à quel point je suis loin de la réalité, des microsillons que j'écoutais

autrefois. L'acoustique de mon cerveau n'est pas parfaite, vous savez. Et la sonorité que j'entends s'apparente plutôt à celle des CD que je ne supporte pas. J'ai toujours opté pour les 78 tours, vous savez.

- Nous savons tout cela. Mais les enfants souffrent beaucoup plus que vous. Nous espérons que vous vous en rendez compte. »

Il va sans dire que vos interlocuteurs communiquent avec vous ou plutôt avec votre cerveau par l'intermédiaire d'un ordinateur ; tandis que vous, vous répondez de vive voix, étant donné que vous ne l'avez pas perdue. Après tout, vous n'êtes pas un sourd-muet ; ni un sourd-né. Par conséquent, on vous plaint beaucoup moins que les enfants que l'on range dans ces catégories. Il est vrai que ces enfants ne connaissent pas la beauté des sons et on peut toujours leur dire que les sons n'existent pas. Les hommes et les femmes ouvrent la bouche, mais rien ne sort de cette bouche, de ces bouches, quelle que soit leur quantité. Rien du tout, rien du tout. Ce sont les lèvres qui parlent, et votre vue vous permet de déchiffrer le message de ces lèvres ; et des autres lèvres. Mais ceux qui deviennent sourds *après* avoir entendu les sons produits par les bouches et les tournes disques, sont autrement plus malheureux ; peut-être.

Ni en France ni en Belgique on ne se donne beaucoup de peine pour métamorphoser une vulgaire publicité en une œuvre. On se contente d'un sourire et du nom du produit qui incite une actrice à étaler ce sourire sur les écrans. Dans les pays Anglo-Saxons on continue à s'amuser dans ce domaine. En Russie on écrit des textes et même des poèmes : la réclame est une nouveauté et la plupart des nouveautés provoquent des élans créateurs. Le carton que je regarde porte l'inscription « La maison du village ». (En russe.) C'est le nom des produits laitiers qui sont censés venir de la nature car le village en question est situé au sein de la nature, loin des villes et de la pollution. On voit la maison en question ; on voit aussi une vache. Toutes deux se situent à l'arrière plan. Ce que les consommateurs voient tout de suite concerne une femme qui porte des lunettes, ce qui veut dire qu'elle prend tout cela au sérieux. C'est une babouchka qui s'occupe des vaches et de notre santé qui ne peut se passer des babouchkas : elles seules se tiennent à l'écart de notre civilisation pernicieuse. Oui, cette civilisation rend notre lait imbuvable, tandis que les babouchkas tiennent au dogme de l'Immaculée Conception, même dans le domaine des produits laitiers ; sans parler d'autres domaines. Le premier texte me fait part de la vérité suivante :

Quand je rends visite à ma babouchka qui vit dans un village, je dors mieux que dans les villes et mes rêves s'apparentent aux dessins animés. J'aime beaucoup les dessins animés car il n'y a rien de mieux dans le monde, à l'exception de ma babouchka, de sa vache et de son lait.

Le deuxième texte est encore plus éloquent. Il me rend un service proustien car il parle de l'enfance en général liée pourtant à la même babouchka car personne n'est plus gentille que cette vieille femme et sa vache ; et sa maison.

L'enfance est chère à notre cœur, même si nous ne connaissons ni Proust ni Tolstoï. Même si nous ne connaissions que notre babouchka, nous serions heureux toute notre vie. Notre mémoire continue à nous raconter notre enfance, même si nous sommes octogénaires. Nous le sommes, mais les souvenirs de notre enfance sont toujours dans notre cœur à l'intérieur duquel nous les gardons avec soin. Et la porte de notre cœur est toujours fermée à double tour. C'est le seul vrai trésor que nous possédions. (Je parle toujours de mon enfance et de ma babouchka.) Je me rappelle surtout les soirées liées au village où ma babouchka est née ; où elle a rendu l'âme. Gogol, lui aussi, parle de ce genre de soirées lorsqu'il décrit la vie des habitants de Dikagnka. Je suis d'accord avec lui : ces soirées sont inoubliables. Vous courez toute la journée. Vous jouez d'abord à cache-cache. Vous courez très vite pour vous cacher dans un endroit situé très loin de la personne qui est censée vous trouver et vous punir pour votre maladresse : vous ne savez pas vous cacher d'une manière parfaite. Par conséquent, vous n'êtes pas perfectionniste, et il faut être perfectionniste, comme les babouchkas le sont. Quoi qu'elles fassent, nos babouchkas atteignent la perfection, une sorte de conception immaculée. Qu'elles tirent du lait de leurs vaches ou qu'elles tondent des pelouses de leurs jardinets, elles démontrent à quel point un être humain peut être parfait. C'est pour cela que je n'arrive pas à oublier ma babouchka, d'autant que je ne fais rien pour l'oublier. Bien au contraire – je soigne les souvenirs qui me lient à son lait que je buvais après une journée remplie de jeux de toutes sortes. (À cette époque-là, je jouais même à la marelle.) Je rentre et ma babouchka verse du lait dans un verre qu'elle me tend. (C'est comme si c'était hier, hier soir.) Je prends le verre et je le porte à mes lèvres qui l'attendent avec impatience car elles savent que ce lait est très bon. Il est bien supérieur au lait que l'on trouve dans les supermarchés. Il est vrai que ce lait-ci qui s'appelle « La maison du village » ne se tient pas à l'écart des

supermarchés non plus, de sorte que vous en trouver un peu partout, si vous vous donnez la peine de fouiller dans les piles des cartons qui parsèment les supermarchés de notre pays. Si vous vous donnez cette peine – et cela vaut la peine de se donner cette peine, je vous assure – vous tomberez sur notre lait qui n'a rien à voir avec l'industrialisation et la destruction de la nature. N'oubliez surtout pas que les vaches, elles aussi, lui appartiennent. Elles appartiennent à la nature et à la pureté de l'air dont elles ne jouissent pas toujours, hélas. Mais la vache de ma babouchka en jouissait vingt-quatre heures sur vingt-quatre. C'est pour cela que son lait était très bon. Il était bon à tel point que je m'en souviens encore, au point d'oublier toutes les autres laits qui me dégoûtent, de sorte que je ne bois plus de lait. Depuis la mort de ma babouchka, je ne bois que du thé noir, sans lait, sans sucre, sans crème, sans rien. Pourquoi ? Parce que je ne veux pas être déçu. Le lait de ma babouchka était incomparable. En tout cas, je ne peux le comparer au lait que l'on boit à présent et que je ne bois pas pour ne pas sombrer dans la dépression nerveuse. Il est vrai que la présence de ma babouchka me guérirait de n'importe quelle dépression, quelle que soit sa force et ma faiblesse, mais ma babouchka n'est plus là ; son lait non plus. Par conséquent, je ne peux compter que sur moi-même. Je compte plutôt sur une partie de moi-même – sur ma mémoire qui reconstitue les jours anciens où je rendais visites à ma babouchka et à sa vache. Toutes les deux habitaient dans un village qui n'existe plus. Pourquoi ? Parce que dans l'espace où ce village existait et prospérait on a bâti une centrale nucléaire. C'est cela l'écologie, comme on dit. À la place du lait et de babouchkas, il y a un atome qui vous tue. On nous dit : « Notre atome ne tue pas parce que nous l'utilisons dans l'intérêt de la paix et pour promouvoir celle-ci. Notre atome guérit, au lieu de tuer. Notre machine atomique se penche sur votre corps malade et une série d'atomes se précipite vers votre tumeur qui, à première vue, paraît inguérissable et même fatale. Mais, grâce à notre atome, nous avons une deuxième vue qui nous dit que vous pouvez être guéri, à condition de vous allonger sous notre machine que nous appelons 'pourvoyeuse d'atomes' ou 'fournisseuse de santé'. Grâce aux efforts de nos scientifiques, cette machine est capable de métamorphoser le mal en bien, de sorte qu'au lieu de mourir, vous devenez immortel. » Il est vrai que cette machine peut vous guérir d'un cancer. Mais elle remplace ce cancer-ci par un autre cancer – par ce cancer-là, comme on l'appelle ; de sorte que vous passez votre vie sous ce machin, exposé en permanence à ses rayons. Qu'on me laisse tranquille avec cette immortalité de pacotille. Ce dont je rêve n'a rien à voire avec les atomes, qu'ils soient hostiles ou paisibles. J'ai besoin du lait de ma babouchka que vous trouverez dans ce carton, si vous vous donnez

la peine de l'acheter. Je vous assure que ce n'est pas difficile : le carton ne coûte pas cher. De toute façon, il n'y a rien de plus cher que la santé et le bonheur. Tous deux se trouvent dans ce carton, dans son for intérieur. Votre enfance est là, dans le même intérieur ; elle aussi. En tout cas, la mienne est là ; je vous en donne ma parole. Ma parole d'honneur. Je rentre à la maison et je vois ma babouchka qui se tient au milieu du salon ou plutôt en plein centre de son izba. Elle tient un *stakan moloka*, en d'autres termes et dans une autre langue. Je prends ce verre et je remercie ma babouchka. Et puis je lui raconte ma journée et je lui parle de mes réussites. À cette époque-là, grâce au lait et à la gentillesse de ma babouchka, je ne ratais jamais rien. À présent je rate tout, ce qui prouve que le lait des babouchkas joue un rôle très important dans la vie de chacun de nous. Il est même plus important que le lait de notre mère, quelle que soit son importance et sa force naturelle, bio, irremplaçable. Moi, je continue à parler à ma babouchka et elle m'écoute. Personne ne m'écoute aujourd'hui ; ma babouchka m'écoutait attentivement. De temps à autre, elle faisait « oui » de la tête. Oui, sa tête exécutait un nombre impressionnant d'oui et chaque oui de ma babouchka me mettait du baume au cœur. Oui, nous rions ensemble, ma babouchka et moi. Nous rions et nous pleurions de joie. Pourquoi ? Parce que ma jeunesse était parsemée de réussites, grâce au lait de ma babouchka. Ce lait-là contenait aussi des atomes, mais ces atomes-là étaient gentils – aussi gentils que la babouchka elle-même. On aurait dit que la gentillesse de ma babouchka influençait tout ce qui se trouvait autour d'elle. Même sa vache était gentille. Et l'on ne peut pas dire que toutes les vaches soient gentilles. Certaines sont méchantes, surtout s'il s'agit de taureaux. Ils se précipitent sur vous, surtout si vous portez un chandail rouge ; tandis que la vache de ma babouchka broutait l'herbe et regardait les trains passer. Hélas, le train de ma jeunesse s'est éloigné il y a longtemps. Mais ma mémoire restitue l'image de ma babouchka et sa main qui tient toujours un verre de lait. Et le goût de ce lait proverbial ? Même ma mémoire n'arrive pas à le restituer. Et si je bois un verre de lait moderne, j'ai mal au cœur. Malgré l'amour que je porte à Proust, je crois que lui même n'aurait rien ressenti du tout en buvant ce lait. En tout cas, il n'aurait pas vu l'image de sa babouchka ; sans parler de ses tantes. Je ne bois donc rien du tout, sauf du whisky et du cognac. Je vois ma babouchka et je pense à sa gentillesse et à l'amour qu'elle me portait. Je pense aussi à sa vache et à mon herbe natale sur laquelle mon corps se prélassait de temps à autre.

Tout cela est inscrit sur le carton de lait qu'on achète à Moscou, dans la Russie de Poutine. Pour une raison évidente, on n'exporte pas ce lait : on est trop paresseux pour traduire ce texte

en anglais, en français. Et sans ce texte, ce paquet ne vaut rien. Il ne vaut rien non plus en compagnie de ce texte car mon enfance et ma jeunesse ne correspondent pas du tout à son contenu. Il y en va de même pour des milliers de gens qui boivent du thé au lait dans le monde entier. Leurs babouchkas n'habitaient pas dans un village et n'avaient pas de vache à portée de la main. Elles habitaient à New York ou à Londres, et elles offraient du *chewing gum* à leurs petits-enfants. Elles regardaient les genoux de leurs chouchous et soignaient leurs cicatrices, mais le lait était absent de tous ces rituels. Et ma babouchka ? Elle me donnait plutôt du foie de morue. Elle me tenait compagnie lors de mes promenades dans Moscou. D'ailleurs, il ne s'agissait pas vraiment de promenades : tantôt j'allais à l'école primaire, tantôt je marchais le long des boulevards qui me guidaient vers l'école musicale où je jouais, entre autres, le *Premier concerto en do majeur* de Beethoven. Et le lait ? Un an avant mon départ définitif de mon pays natal, j'ai loué une datcha à proximité de Peredelkino où habitaient des écrivains, des poètes ; Boris Pasternak, entre autres. Je ne l'aime pas vraiment et j'en parle parce que j'ai oublié les autres poètes, écrivains et essayistes. La propriétaire de cette datcha – une vieille femme qui ne ressemblait pas à ma babouchka – avait une vache. Cette vache lui donnait du lait que la vieille femme m'apportait tous les matins ; vers six heures, si je me souviens bien. Elle disait qu'il fallait boire ce lait très tôt, à l'aube, sinon il ne servait à rien. Ce lait était imbuvable.

Je sors de chez moi et c'est à n'importe quel moment que je choisis pour le faire. Je ne sors pas à trois heures du matin, surtout si le but de ma sortie se limite aux courses que je dois faire pour ne pas mourir de faim ; ou plutôt pour jouir de la vie. Je n'achète pas toujours du foie gras, contrairement à ce que je peux écrire à ce sujet, mais j'achète des poissons qui me font plaisir, surtout si je les accompagne – et je le fais, à quelques exceptions près – d'un verre ou d'une bouteille de vin blanc digne de ce nom. Ce n'est pas le moment de discourir à propos de noms, de villes et de tout ce qui se rapporte à la sonorité de ces noms et aux associations que ces villes – ou produits alimentaires – peuvent faire surgir dans la mémoire. J'allais écrire : « Et ailleurs. » Mais il n'y a rien en dehors de la mémoire car ce qui se déroule aujourd'hui en fait partie. Un souvenir, rien de plus. Bref ou long, je sors de chez moi et je vois le jardinier de mes voisins. Tout à l'heure, il travaillait dans le jardin de mes voisins, des mêmes voisins, en faisant du bruit. Je ne sais pas si ce bruit était grand ou non. Il était peut-être moyen, après tout. Après tout, il y a des bruits moyens qui n'ont rien à voir avec la voie moyenne, étant donné que celle-ci est beaucoup plus noble. Laissons tout cela en paix ; que tout cela se repose tant qu'il ou elle ou cela peut se reposer. Il se peut que dans quelque temps rien ne pourra se reposer ; même pas

le repos. Je sors – et c'est mon sort, d'après la langue française – et je vois le jardinier qui chante à tue-tête et faux. Pourquoi ? Il veut contrecarrer l'impact de la musique qu'il entend. Et cette musique-ci vient de mon jardin. Il s'agit toujours de Varèse et de son Amérique, de son Europe. Il s'agira toujours de Varèse car je n'ai pas envie de changer mes habitudes dans ce domaine : je n'ai ni le temps ni l'énergie de les changer pour faire taire le jardinier de mes voisins ; ou mes voisins tout court. J'aimerais raccourcir mes voisins, mais tôt ou tard je le ferai sans dépenser trop d'énergie. Je dépenserai un peu d'argent ; peut-être. Pour acheter une paire d'enceintes plus puissantes. Bref, je l'entends chanter. Il chante pour contrecarrer l'attaque orchestrée par Edgar Varèse. Un signe de faiblesse ? une reddition inconditionnelle ? Vous vous rendez et vous dites à tout un chacun : « Je me rends parce que je suis sans ressources. Donnez-moi du pain et des jeux auxquels je pourrais assister sans encourir la peine de mort. »

Bref, je sors, mais les œuvres de Varèse ne sortent pas, ne me suivent pas : elles demeurent dans le jardin. Et les haut-parleurs qui les sonorisent sont tournés vers le jardin de mes voisins. Mais en sortant, je vois le jardinier qui a l'air de diriger un orchestre – les œuvres de Varèse, en l'occurrence. Il lève et baisse les bras, et il chantonne quelque chose en dirigeant les œuvres de Varèse – comme le faisait Toscanini, par exemple. Il est vrai qu'il ne s'occupait ni de Varèse ni du destin de ses œuvres, mais il chantonnait en dirigeant le *Requiem* de Verdi, par exemple. Et le jardinier de mes voisins ? pour qui se prend-il ? jouirait-il du style varèsien ? Il finira par me demander de le lui faire écouter vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Bientôt il ne pourra plus s'endormir sans son soutien inconditionnel.

J'envie les crapauds. Les crapauds voient ce qui bouge et sautent sur tout ce qui bouge. Je crois que l'on parle ainsi des coureurs de jupons. On fait de même lorsque la conversation roule sur les crapauds. Si l'on pose une mouche morte en face d'un crapaud, à sa portée, il ne bouge pas. Mais si la mouche bouge, le crapaud bouge aussi. Il attrape la mouche et la mange. Sinon le crapaud ne voit ni la mouche ni le monde qui se présente comme une grisaille sans fin. Si le crapaud bouge, le monde se met à bouger, lui aussi. Les crapauds voient les couleurs du monde ; je ne sais pas s'ils les admirent ou non, s'ils se disent : « Comme c'est beau, le monde où je vis. » En tout cas, ils voient les couleurs. Puis ils s'immobilisent et ne voient que la grisaille. C'est pour cela que j'ai envie les crapauds. Moi, que je bouge ou pas, je vois des couleurs ; et cela ne sert à rien. Il est vrai que je vois la grisaille quotidienne. Ce n'est pas ce

qu'un crapaud voit. Il voit la couleur grise et c'est ce que j'aimerais voir. Pas de nuances psychologiques.

Si je vivais tout ce que j'entends, je ne tiendrais pas le coup ; même pas jusqu'à ce soir. Imaginons que puisse vivre la *Huitième* de Bruckner ou la *Neuvième* de Mahler. Il vaut mieux ne pas y penser. Je me promène donc dans les rues de Moscou. D'ailleurs, cela se passe tout au centre de ma ville natale – tout près du monument dédié à Pouchkine. « Je me suis érigé un monument… » et ainsi de suite ; comme d'habitude. On s'érige un monument et l'histoire de l'humanité entière y donne suite. Ou il n'y a pas de suite et le monument demeure dans une sorte de désert ; ou de poussière. Je passe et j'entends ceci : « C'était trop lourd. Elle l'a donc laissé tomber. » Je n'ai pas écouté la suite de la conversation ; et pourtant je n'étais pas pressé, loin de là. Je n'étais loin de rien : on n'est jamais loin de quoi que ce soit, si l'on est tout près du monument dédié à la gloire et à la poésie de Pouchkine. En tout cas, il y a des Russes qui le pensent. Ils se tiennent près de la poésie tout court ou au centre de cette même poésie et pensent que c'est ainsi qu'il faut vivre – poétiquement, en d'autres termes. Ils ont peut-être raison. Et si ces Russes-là entendent une phrase que j'ai citée plus haut, ils l'interprètent à leur manière, d'une manière poétique. Du coup, ils deviennent japonais. Dostoïevski prétendait que Pouchkine comprenait le monde entier de l'intérieur : il était tantôt anglais, tantôt japonais. Ces Russes-là sont comme Pouchkine, cela va sans dire. Ils entendent une phrase comme celle-là et se disent qu'elle reflète le monde. L'action se déroule en quelques secondes et d'une manière plutôt symbolique. C'est comme si l'on écrivait un haïku. « Le monde est lourd ; je le laisse tomber. » Ou ceci, ce haïku-ci : « Mon humeur est lourde ; je la laisse tomber. » Ou ceci : « Je suis triste et je ne laisse pas tomber ma tristesse. » « Je ne laisse tomber ni ceci ni cela. Le soleil matinal. » Ou simplement : « Le soleil nocturne. » La bonne femme que je croisais parlait peut-être d'un sac en plastique, mais on n'est pas obligé de penser aux sacs, surtout s'ils sont en plastique. On pense à la soie, à la route de la soie ; ou à la route vers soi. On ne laisse tomber ni cette route ni soi. Pourquoi pas ? Voici mon soi ; et voici la route avec quelque chose au bout. Ils gisent tous deux au sol. Je ne marche pas dessus parce que je ne bouge pas.

Il est difficile de décrire un paysage. On peut parler des gouttes qui perlent sur une feuille ou ailleurs ; ou d'un oiseau dont le bel canto retentit un peu partout, même au ciel. Ozu met une caméra devant un paysage et on regarde ce paysage qu'une musique quelconque accompagne,

sans accompagner quoi que ce soit. Il ne s'agit ni de Bruckner ni de Mahler parce que, pour une fois, on n'est ni en présence de Bruckner ni en compagnie de Mahler. (Ou de Visconti.) C'est une musique que n'importe quel mortel risque d'entendre dans sa grisaille, s'il ne fait pas attention et se laisse aller. Oui, au lieu d'écouter de grandes symphonies, ce mortel-là ou ci écoute n'importe quoi. Il prend un bouquin qui se trouve à portée de la main, parfois par hasard, et il se met à lire tout en entendant cette musique. Il ne se concentre ni sur l'un ni sur l'autre. C'est peut-être aussi une sorte de haïku ; ou simplement une sorte. Cela veut dire ceci : « Je suis là, je ne suis pas là. Un bouquin, une mélodie. Je ne les laisse ni tomber ni s'envoler ni s'élever vers le ciel. » Cela ne veut pas dire : « Je les laisse où ils sont. L'oiseau de mort. » Non, on ne pense pas à la mort dans de pareils moments. On ne pense à rien du tout et on ne ressent rien. Par contre, si l'on entend une symphonie de Mahler, on sent toutes sortes de choses. Le cœur bat toutes les chamades possibles. Il faut éviter tout cela. C'est ce qu'Ozu essaie de faire comprendre à ceux qui regardent ces paysages, ces trains, ces vieillards. Voici un paysage ; et voici un cœur qui ne bat presque pas. Oui, un paysage ; un arbre et ainsi de suite. Ou un train qui passe. On lit tout cela, et l'on ne se rend même pas compte que le train en question et hors de toute question n'est plus là.

Et le sol natal ? Il me dit quelque chose ou non ? Je regarde un film qui me fait comprendre à quel point j'aime le Kremlin. Je vois les cathédrales que je connais, que j'ai vues des milliers de fois ; non, une dizaine de fois. Même pas. Cela ne m'a jamais intéressé, si étrange que cela paraisse. Plutôt, cela ne paraît pas : aucune cathédrale, aucune icône n'apparaît ni dans ma vie ni dans mes écrits. Et puis je vois ce film où l'on montre la sainte Vierge. Je regarde son visage et je le vois pour la première fois. Il est difficile de voir la Vierge pour la première fois, mais j'accomplis cet exploit qui n'en est pas un : il n'y a pas d'exploits dans ce domaine. Il n'y a qu'une réception ou plutôt que le verbe « recevoir ». Si vous dites « réception », on pense à des hôtels, à Londres où vous séjournez pour gagner quelques milliards supplémentaires.

La nuit dernière j'étais à Moscou pour parler à des jeunes qui ne m'écoutaient pas. Je leur ai dit en russe que je n'étais pas d'accord avec une présentatrice de la télé russe qui disait que nos enfants seraient bien supérieurs à nous. Je leur ai dit : « Trouvez trois jeunes qui soient supérieurs à moi. Je vous donne un an. Dans un an je reviendrai et j'examinerai ces jeunes. Et si je trouve qu'ils sont mille coudées au-dessus de ce que je représente, je changerai d'avis et

même mon fusil d'épaule. » En Russie, on constate assez souvent que tout est de travers. Il en va de même pour mes souvenirs ; même quand je ne dors pas. Je parle une autre langue ; je parle à ceux que je ne connais pas et ne veux pas connaître. Akhmatova en parle dans une des élégies. Et pourtant elle demeurait en Union Soviétique, au lieu d'habiter à Paris ou à Londres. Elle parle de trois stades de souvenirs ou plutôt des stades que l'on parcourt lorsqu'on se souvient de quelque chose. On parcourt quelque chose, qu'il s'agisse d'un souvenir volontaire ou involontaire ; ou d'un volontarisme pur et simple. Le premier stade permet de voir le passé sous un angle très familier, que l'on peut appeler « hier » –, comme si c'était hier, en d'autres termes. Le baiser laisse des traces sur les lèvres et aussi dans le cœur ; et ces traces sont tangibles ou quasiment. Non, d'abord elles sont tout à fait tangibles, mais un peu plus tard elles deviennent quasi, comme aurait dit Beethoven. *Quasi una fantasia*. En effet, on ne sait pas si l'on cueille un fruit plus ou moins mûr de l'imagination qui collabore souvent avec la mémoire ; ou si l'on se souvient *vraiment* – et pas *quasiment* – de quelque chose. Mais d'abord, il faut savoir de quoi l'on se souvient et si l'on veut s'en souvenir ou non. (On ne peut pas se souvenir toujours de ses vieilles tantes ou de Venise.) Si l'on ne veut pas, on dit simplement, « Oust, oust ! » et le souvenir disparaît ou ne disparaît pas : cela dépend du souvenir et de sa nature. Si le souvenir est opiniâtre, il ne disparaît pas tout de suite, malgré le nombre d'oust que l'on profère à son égard. Mais revenons au premier stade de cette souvenance, de ce processus qui risque de s'étendre sur plusieurs années, si l'on n'y fait pas attention ; si l'on ne dit pas « oust » tous les matins, avant de quitter le lit. Quand on écrit à propos des souvenirs, on fait tout ce que l'on veut : on rebrousse chemin, on parle aux amis disparus il y a des décennies. Comme si c'était l'année dernière, comme dit Alain Resnais. On leur dit : « Es-tu allé à la pêche ce matin ?

- Non.

- Pourquoi ?

- Parce que je suis mort il y a plusieurs décennies.

- Et pourtant l'année dernière tu es allé à la pêche.

- C'est vrai. Je l'ai oublié.

- À quel stade de ta souvenance es-tu ?

- Je ne m'en souviens pas. »

Dans la vie réelle et quotidienne – la vie réelle n'est pas toujours quotidienne – on ne fait pas ce que l'on veut. Il est vrai que parfois on ne veut rien du tout, mais même cela n'est pas toujours faisable car il y a des volontés involontaires qui surgissent par-ci, par-là et on veut quelque chose malgré soi. Mais pas ça, comme dit Akhmatova qui dit que le retour vers les ombres ou des ombres est effrayant ; ce que Proust, envoûté par l'immortalité de pacotille ne

comprend pas. Oui, les noms des villes dont il parle dans son roman n'existent plus – comme Leningrad, par exemple. Il y a des noms qui remplacent ces noms-là et ce n'est pas la peine de parler de la sonorité de certains noms : ils ne méritent pas cet honneur. Leningrad, par exemple. On peut dire que « len » est plutôt beau, surtout si on y ajoute deux lettres : « g » et « e ». En russe, cela donnerait « *legne* », ce qui veut dire « paresse ». Et paresse est toujours belle, quoi que l'on ne fasse pas. Même s'il s'agit de quelque chose de passionnant, on peut se dire que l'on n'a pas envie de le faire, et on ne le fait pas. Et si l'on parle de retour, je n'ai pas envie de retourner à la ville de Lénine, comme on disait, car je déteste Lénine et si l'on prend la linguistique de Proust au sérieux, on doit éviter Leningrad, même si l'on adore Saint-Pétersbourg. Moi, je suis indifférent à cette linguistique et c'est pour cela que je serais allé à Saint-Pétersbourg, même si la ville continuait à porter ce nom détestable. Mais je lancerais quelques pierres en direction des monuments dédiés à Lénine. D'ailleurs, je me souviens qu'un jour j'ai écrit « con » sur un des ses bustes. C'est un souvenir plutôt agréable et même volontaire, de sorte que ce souvenir se porte volontaire quand je veux me souvenir de quelque chose d'agréable.

Akhmatova parle d'une maison que l'on reconnaît car il y fait froid en hiver et chaud en été, de sorte que l'on comprend que le chauffage n'y marche pas, étant donné qu'il n'y a plus de mazout dans la citerne. Rien d'étonnant à cela : personne ne met de mazout dans les souvenirs. On n'appelle plus les ombres, à cause de leurs affinités avec la mort, la pourriture, les morts-vivants. On ne visite plus la maison en question : on n'a pas envie de tomber malade et cette envie n'a pas besoin d'être comprise ou expliquée. Cela s'explique tout seul. C'est agréable d'avoir affaire à ce qui s'explique tout seul ; et à la compréhension sans paroles. On regarde quelqu'un et tout est dit, expliqué ; on n'a même pas besoin de regarder ce quelqu'un droit dans les yeux. Et puis on se précipite vers cette maison, poussé par la mauvaise conscience. Comment a-t-on pu la négliger ? On est sans cœur, sans mémoire. Et si quelqu'un – toujours le même quelqu'un – prononce quelques paroles de reproche, on dit : « Alzheimer, Alzheimer. Que me veux-tu ? » Même si l'on souffre de cette maladie, il faut pouvoir prononcer cette phrase qui justifie n'importe quel méfait et fait. Une fois que les autres ont compris de quoi il s'agit, les justifications ainsi que les explications deviennent inutiles. On se couche et on ne dit même pas « bonsoir » ou « bonne nuit ». À personne.

Akhmatova dit que nous ne sommes pas capables d'installer le passé dans le cadre de notre vie pour la bonne raison qu'il dépasse ce cadre. Nous sommes dépassés, autrement dit. Nous sommes dépassés par notre propre passé, et il n'y a peut-être rien de plus terrifiant que cela. Si les morts quittaient leur tombe, nous ne les reconnaîtrions pas. Moi, je ne reconnais même pas ceux qui sont toujours en vie. Ils disent ce que je ne comprends pas, et ils me regardent de travers, même s'ils me regardent droit dans les yeux et approuvent ce que je pense. Le problème n'est pas là, et d'ailleurs il n'y a sans doute pas de problème du tout. On glisse, on glisse et cette glissade met dans son cadre tantôt ce regard-là, tantôt cette remarque-ci, et ce qui compte n'a rien à voir avec les accords, les approbations. D'ailleurs, il ne s'agit plus d'approbations : que nous approuvions ou non nos amis, leurs dires et leurs actions, ils glisseront le long de leurs chemins qui ne croiseront plus jamais les nôtres. Et tant mieux, comme dit Akhmatova. Peut-être, peut-être. Le problème n'est pas là ; et même s'il n'y a ni problème ni souci, je suis privé d'une chose ou d'un passé que je ne regrette pas. Akhmatova dit qu'elle n'échangerait pas son passé contre un autre passé – plus heureux, plus harmonieux. Il y a d'autres harmonies dans son passé ; et dans celui de Chostakovitch, par exemple. Il est bizarre de constater à quel point les victimes côtoient leurs bourreaux, dans ces passés-là. Pas dans le mien, hélas ou heureusement. Chostakovitch compose sa *Onzième* symphonie ; et même la *Douzième* qui est dédiée à Lénine, si je ne me trompe. En tout cas, les deux symphonies parlent des horreurs liées à Lénine – pas seulement à son nom que j'exècre, mais aussi à ses crimes. (Ce n'est pas la peine de décrire mon attitude envers ces crimes-là.) D'après les témoignages, Chostakovitch prenait ces symphonies au sérieux. Il n'était pas du tout obligé de les dédier ni à la révolution ni à Lénine ni à Staline ni à Beria. On ne l'aurait pas mis en prison à cause de l'absence de ces symphonies dans les salles de concert et dans les magasins. Et son fils n'aurait pas passé quelques années en prison, ce qui était le cas du fils d'Akhmatova. Et pourtant ces symphonies sont là ; de temps à autre, j'écoute même la *Onzième*. (Pas la *Douzième*.) C'est une tranche de vie. Vous ne faites pas votre choix, comme on dit. Il y a une tranche et vous ne la divisez pas en tranches. Cette tranche concerne la vie et votre vie ou plutôt les deux à la fois car ces deux là – celles là – sont indivisibles. Il y a des victimes et des bourreaux, des joies et des souffrances. Les souffrances ne vous aident pas à écrire une belle symphonie, un beau poème. Ils s'écrivent tout seuls, en quelque sorte. Ils ne sont pas toujours dictés par les anges ; peut-être jamais, d'ailleurs. Vous êtes là ; ils sont là. C'est ainsi que cela se passe, si tant est que les faits se passent, adviennent, surgissent du néant ou d'une autre substance ou non-substance. Ils sont tous là, un point c'est tout. Vous êtes là, vous aussi. C'est sans doute paradoxal ; ou non. En quelque sorte, d'un certain point de vue, vous aimez vos

bourreaux parce que vous n'arrivez pas à vous en débarrasser dans vos œuvres ; dans votre vie. Vos bourreaux deviennent sublimes ; ils sont aussi sublimes que votre harmonie et même que la joie que vous ressentez en regardant autour de vous, en scrutant votre vie et le paysage qu'elle crée à son insu. Cette création vous réjouit ; et pourtant vous ne savez pas si c'est votre création ou non. C'est peut-être une création de vos bourreaux qui se reposent à présent. Après tout, il s'agit du septième jour ; ou de la septième année, de la septième décennie.

Akhmatova aimait la *Onzième* de Chostakovitch. Elle y entendait et voyait des ailes ; des ailes noires, sans doute ou peut-être. Des corbeaux, un corbeau ; pas celui d'Edgar Poe. Et encore, et encore. En tout cas, elle pouvait demander à son lecteur – et aux autres, aux amis ainsi qu'aux ennemis – de prier pour elle. Elle l'a fait dans son *Requiem*. Je n'ai pas droit de le faire ; je n'ai pas le droit aux prières des autres. Je suis heureux ; je suis dans une prison volontaire, pas dans celle d'un état quelconque ; qu'il s'agisse d'une dictature, d'une tyrannie, d'un nouveau nazisme. Et encore : on peut prier pour tous, pour n'importe qui. Je ne suis pas le pape, et si l'on tire sur moi, je ne dirai pas : « Je lui pardonne. Je prie pour lui. » Il est vrai que je peux le dire : personne ne m'empêche de le faire. Mais personne ne répétera mes paroles un peu partout en disant : « Le pape a pardonné son assassin. C'est un vrai pape, un vrai chrétien, un vrai martyr. » N'importe qui ne peut devenir un martyr. Et même si ce n'importe et ce qui le deviennent, personne n'en parlera ; et il n'y a pas de martyrs sans bavardages ambiants. En tout cas, on peut se dire que ce n'est pas la peine de devenir martyr si personne ne le constate. Dieu voit tout et constate tout ce que l'on peut constater ; et même davantage, étant donné que Dieu est en mesure de constater beaucoup plus de faits et de méfaits que n'importe quel mortel, comme on dit. Même si le mortel en question est immortel.

Akhmatova a passé dix-sept mois dans la queue qui se formait tous les jours devant une prison dont j'oublie toujours le nom. Il y a un ami qui vient chez moi. C'est un demi-ami, un quart. C'est peut-être ce quelqu'un dont je parle de temps en temps ; et peut-être de plus en plus. Qui que soit cette personne ou non-personne, je me sens obligé de m'en occuper ; ce que je fais automatiquement ou presque. Et ce presque ne compte pas en l'occurrence. Je passe deux heures en présence de ce quelqu'un ou de ce non-quelqu'un. Il ou elle ou ce part et je me dis que j'ai perdu deux heures. Akhmatova faisait la queue et le temps continuait à couler car il ne peut faire autrement, comme on dit lorsqu'on parle du temps. Il coulait dans son moule et peut-

être même en dehors de lui. On peut dire que le moule du temps est partout. (Un moule de forme typographique, dans le cas d'Akhmatova. Et dans le mien.) En tout cas, elle était dans le voisinage de cette prison et à l'intérieur de cette queue ; sinon elle n'aurait pas parlé de ces dix-sept mois. Les a-t-elle perdus ? Non, certainement pas. Au bout de la queue était son fils emprisonné. Grâce à sa patience, à son sens du temps, elle voyait son fils – au bout de cette queue, de sa patience ; et aussi au bout du temps qui a des bouts un peu partout, contrairement à ce que l'on pense. C'est cela la différence qui pose des questions et crée des problèmes. Le temps d'Akhmatova était utile ; moi, je perds un temps qui est inutile, de toute façon. Il faut changer de façon, peut-être. Mais que peut-on changer à cette heure-ci ?

Si je me donnais la peine de peser les insultes que j'ai subies dans mon pays natal, je pourrais faire une comparaison entre ma vie orientale ou soviétique et celle que je mène actuellement. Je ne pèserai rien ; en tout cas, je ne ferai rien de tel avec les insultes pour la bonne raison que je sais que les insultes occidentales sont beaucoup plus lourdes. Le doute n'est plus permis, comme on dit ; si étrange que cela paraisse. En Occident on m'insulte plus et d'une manière plus raffinée. Les autorités soviétiques ne se donnaient pas cette peine : ils ne pratiquaient pas les bonnes manières et par conséquent ne fignolaient pas leurs insultes. Les Occidentaux sont plus subtils – dans tous les domaines. En tout cas, ils le sont dans le domaine des insultes. Les Orientaux aussi, d'ailleurs ; je pense surtout aux Japonais. Quoi qu'il en soit, je vis toujours, tel Boris Godounov qui rappelle ce fait – le fait qu'il est toujours en vie – aux boyards ; au seuil de la mort qu'il franchit quelques instants plus tard. En tout cas, c'est ainsi que l'action se déroule dans l'opéra de Moussorgski. Oui, je suis toujours en vie et par conséquent ces insultes me fortifient. Akhmatova dit que ce n'est pas la peine de la consoler car elle est inconsolable. Moi, je suis le cuirassé Potemkine. Hélas, tout cela n'est pas très charismatique. À dire vrai, ce n'est pas charismatique du tout. Il vaut mieux paraître fragile, sans défense. Alors, on vous défend, on vous chouchoute. Cris et chouchoutements. Ou plutôt gémissements et chouchoutements.

Supposons qu'il y ait une machine qui puisse écrire ce que j'écris. On lui dit qu'elle doit écrire sur tout et sur rien. On précise qu'il y a quelques fils conducteurs – le jardinier de mes voisins, entre autres. Mais c'est surtout la vie qui s'étend partout car elle est toujours à l'étroit. C'est la compensation qu'elle peut avoir, étant donné qu'elle est privée d'éternités de toutes sortes. Inventez ce que vous voulez, chers Spinozas – nous n'avons pas d'organe susceptible de

capter votre troisième connaissance. Et même si nous avions à notre disposition une septième connaissance, nous pourrions mourir demain. Nous pourrions pourrir demain et même cette nuit ; la nuit qui vient. *To come*.

Aucune machine ne pourra écrire mes œuvres, ce qui n'est toujours pas le cas ailleurs. Il y a d'autres écrivains sur terre et ils reçoivent le prix Nobel. Vous mettez leur thème – Paris à la fin de la Seconde guerre mondiale, par exemple – dans un ordinateur et quelques années plus tard, il reçoit le prix Nobel. Ma pensée est imprévisible et aucune machine n'est capable de reproduire la moindre nuance de mon imagination qui n'a pas besoin de chapeaux et de châles proustiens. Mes œuvres n'ont presque rien en commun avec le jeu d'échecs qui permet aux ordinateurs de battre tous les champions. Mes œuvres ne sont pas des jeux, quel que soit le sens que l'on attribue à ce mot aujourd'hui. Il ne s'agit même pas de jeu divin parce que Dieu ne joue pas aux dés. Il joue peut-être tout le temps, mais pas aux dés, pas aux dés ; j'en suis sûr. À ma place, une machine écrirait : « Dieu joue aux dés parce que Nils Bohr avait raison. » Cette fois, c'est la machine qui se trompe : Dieu ne joue pas aux dés. Il joue peut-être au « é ».

Encore une tranche de vie ; ou une croquette de vie, comme dirait mon chat. D'ailleurs, ce que je dis à propos des machines concerne aussi mon chat qui est bien plus complexe que les lauréats du prix Nobel ; je pense aux lauréats récents, pas à Beckett. Même moi, je n'arrive pas à prévoir ses réactions, sinon je ne me serais pas fait griffer il y a quatre jours. Quand mon chat est en extase, il se sent obligé de me témoigner sa reconnaissance par une manifestation de cette extase. Il se met sur le dos et lève les pattes. Les pattes et les griffes en l'air, il essaie d'attraper ma main pour y laisser une sorte d'hommage dont je peux me passer. Pendant sept ans, je n'ai pas souffert de l'absence de cet hommage sur ma peau. Il y a quatre jours, mon chat a levé une de ses pattes avant de se mettre sur le dos, de sorte que je n'ai pas eu le temps de retirer ma main. Un de mes doigts s'est trouvé sur la trajectoire d'une patte et le coussin de ce doigt me montre quelques gouttes de sang, ce qui n'est pas bien, étant donné que je suis pianiste. Et les coussins des doigts sont fragiles à un tel point que l'on risque de tout perdre – les doigts, le piano, et même les coussins que l'on met sous la tête et les fesses – si la blessure donne lieu à une infection que l'on appelle le « poison des chats ». Comment punir mon petit ? S'il s'agissait d'une machine, je la casserais en un rien de temps. Ou plutôt je mettrais du temps pour la casser, la démonter, la déconstruire, l'écarteler, la brûler en pensant à Giordano Bruno. Je pense à

Giordano Bruno et j'épargne mon chat ; cela va sans dire. Je le mets simplement dehors, de sorte qu'il se promène dans le jardin en jouant avec des papillons. Puis il se met sur le rebord de la fenêtre pour me signaler qu'il veut regagner ses pénates. Je ne réagis pas ; c'est ma punition. Un peu plus tard, il regagne la même fenêtre ou plutôt le même rebord. Je ne réagis toujours pas. Jamais deux sans trois, ce qui veut dire en l'occurrence que sa troisième visite est couronnée de succès. J'ouvre la porte et il rentre. Mais je ne lui parle pas, comme s'il était devenu invisible, inaudible, transparent dans tous les sens du terme. Il se dirige vers moi dans l'intention de se frotter contre mes mollets. Puis il se ravise et se dirige vers les croquettes qu'une machine aurait enlevées pour le punir une fois pour toutes. (Dans l'ensemble, les machines sont plus catégoriques que les humains.) Moi, je ne le fais pas. Je le punis autrement – par rapport à n'importe quelle machine et à mes semblables qui ont la mauvaise habitude de donner des tapes à leurs animaux et de leur fourrer le nez dans tous les cacas qu'ils trouvent. Moi, je me contente de mon propre silence : je ne lui parle pas du tout. Alors, il s'installe sur une chaise qui se trouve à un mètre de la mienne. Il ne bouge pas en attendant la suite des événements. Et la machine ? qu'aurait-elle fait ? Elle aurait passé un savon à mon chat. Elle l'aurait plongé dans une baignoire remplie d'eau pour pouvoir lui passer du savon. Et tout en le savonnant, elle lui aurait dit : « Qu'as-tu fait, gros coquin ? C'est à ça que servent tes griffes ? d'après toi ? Non, ce n'est pas pour ça que Dieu t'a pourvu de ces instruments. Ce n'est pas pour griffer ton papa qu'Il t'a offert ce cadeau inestimable. Alors, il sert à quoi ? d'après toi ? Supposons qu'il y ait un chien dans les parages. Le jardin où tu te promènes est clos, de sorte qu'aucun chien ne peut y pénétrer. Mais supposons qu'un chien y pénètre, l'espace d'un instant. Cet instant se rapporte à la supposition, pas au séjour du chien dans le jardin. Supposons que le chien y reste un quart d'heure. Ton papa n'est pas là et par conséquent tu ne peux compter sur lui, sur son aide. Autrement dit, il ne chassera pas le chien de son jardin. Que dois-tu faire ? Comment sauver ta vie ? Sauve qui peut, comme on dit. Pour suivre cette règle à la lettre, tu dois grimper sur un arbre. Il y a plusieurs arbres dans le jardin de ton papa, mais tu n'a pas le temps de choisir le plus beau : les chiens courent très vite. Donc, tu grimpes sur l'arbre le plus proche au moyen de tes griffes. Tu te mets sur une branche et tu attends le retour de ton maître. Compris ? »

Ce n'est pas la tranche de la vie que je voulais présenter au lecteur ou à son absence. Il y a quelques jours, je suis tombé sur quelques lignes d'André Chénier que je connais surtout à cause de l'opéra de Giordano Bruno ou d'un autre Giordano. Il y a un an, j'ai entendu cet opéra

et j'ai pleuré en écoutant La Callas et Mario del Monaco, si je ne me trompe. Bref, voici les lignes sur lesquelles je suis tombé :

Ainsi donc, dans les arts, l'inventeur est celui
Qui peint ce que chacun peut sentir comme lui ;
Qui, fouillant des objets les plus sombres retraites,
Étale et fait briller leurs richesses secrètes ;
Qui, par des nœuds certains, imprévus et nouveaux,
Unissant des objets qui paraissaient rivaux,
Montre et fait adopter à la nature mère
Ce qu'elle n'a point fait, mais ce qu'elle a pu faire

On parle sans arrêt, depuis des siècles. On ne peut aller très loin ni dans le cosmos ni ailleurs. Et les objets dont on a besoin pour cette harmonie proverbiale et légendaire que l'on ne trouve ni sur terre ni ailleurs – ni dans cet ailleurs-ci ni dans cet ailleurs-ceci – n'existent que dans une sorte d'amalgame que l'on crée savamment en allant chercher ce qui est loin pour le rapprocher des objets, des transes et des substances que l'on trouve à portée de la main. Mais les artistes d'aujourd'hui trouvent un fil conducteur et s'accrochent à ce fil pour ne pas tomber dans l'oubli et dans le domaine de l'indifférence universelle. Cet univers des consommateurs ou cet *universum* cherche un fil, le suit, trouve un suspense, le suit en haletant, en passant une nuit blanche ; et une star est née ; ou plutôt une anti-art, une anti-vie.

« L'inventeur est celui / Qui peint ce que chacun peut sentir comme lui. » Cela va de pair avec ceci : « … fait adopter à la nature mère / Ce qu'elle n'a point fait, mais ce qu'elle a pu faire. » Qu'a-t-elle pu faire ? Elle a fait beaucoup de choses ; et en même temps on a envie de dire qu'elle n'a pas fait grand-chose. Il est vrai qu'elle l'a fait exprès : elle était soucieuse de notre libre arbitre. Quand quelqu'un écrit ou compose n'importe quoi, tout le monde sent la nature. On parle du cœur, du pouvoir d'observation. C'est ça la vie ; c'est ce qu'on dit. Mais la nature n'a pas tout dit ; la vie non plus. On peut discuter longuement sur un sujet qui touche à la fois la nature et la vie. Sont-elles identiques ? Spinoza nous dit – et tout le monde le sait – que la nature engendre la nature et, en ce cas, qu'elle s'appelle « nature naturante ». Il se peut qu'elle ne veuille rien engendrer, qu'elle se dise : « Je me suffis à moi-même. Je suis Dieu après tout. Ces humains qui sont presque toujours inhumains pensent que Dieu a besoin d'eux ; qu'ils

ne sont pas eux, mais qu'ils sont Dieu. En tout cas, ils le créent, selon eux. Et ils ajoutent à cette définition et à cette réflexion les mots : 'Tout puissant.' C'est tout à fait faux, cela va sans dire. Hélas, les humains ne comprennent pas ce qui va sans dire. Ils pensent que rien ne va, si les dires ne sont pas là ; surtout s'il s'agit de *leurs* dires. » Donc, la nature n'est pas à la hauteur des humains qui fabriquent tout ce qu'ils veulent et « ce qu'ils veulent » dépasse de loin les aspirations de la nature, si tant est qu'elle aspire à quelque chose. Donc, nous créons la nature, nous la naturons et, tant que nous y sommes, nous naturons le Seigneur, Lui-même. (Ou nous le seigneurons.) Nous naturons tout ce que nous pouvons naturer – et nous naturons tout ce qu'il y a –, de sorte que même la nature à qui nous empruntons le terme « nature » et ce qui s'appelle « naturer » s'agenouille devant nous et se trouve à nos pieds depuis quelque temps. Nous ne voulons pas mesurer ce temps parce que nous nous disons que la nature est éternellement soumise à nos caprices. Nous naturons la nature et nous y empreignons l'harmonie dont elle a besoin. Elle représente n'importe quoi ; et parfois n'importe qui. Et nous nous disons que ce n'importe qui est nous, si étrange que cela paraisse. Et bien, rien ne nous représente, à part nous-mêmes. Nous sommes libres et par conséquent nous n'avons pas d'intermédiaires. Nous disons ce que nous voulons ; nous représentons ce que notre cerveau et notre âme veulent représenter ce matin. Nous représentons ceci et cela. Nous les joignons, nous les mettons ensemble en nous disant que la nature était incapable de le faire. Nous sommes plus forts et plus intelligents que la nature. Par conséquent, nous pouvons joindre les deux bouts, quels que soient ces bouts. Et les trois bouts, cela va sans dire. Cela dépend du nombre de bouts que nous avons. Il y a des individus qui n'ont qu'un seul bout ; par conséquent, ils n'ont même pas besoin de le joindre. À quoi pouvez-vous joindre un bout ? à lui-même ? Penseriez-vous qu'il s'agisse de la connaissance de soi-même ?

# APPUIS

*Non seulement toutes les vertus sont élevées par les vices opposés, mais sans cette comparaison, elles ne mériteraient point d'éloges.*

Scot Érigène

Si l'on fait quelque chose, on le fait soit pour faire quelque chose, au lieu de simplement se tourner les pouces (comme si l'on ne faisait rien, en se tournant les pouces) ou on le fait pour apprendre quelque chose ou pour réussir une prochaine action, une prochaine intervention dans la vie de tous les jours. À la télévision, on dit « lire utile » pour souligner l'importance des conséquences que l'on appelle, je crois, « conséqualisme » ou « utilitarisme » ou « pragmatisme ». Moi, j'appellerais cela « pragma », si j'étais tenté de donner un nom à ce phénomène dont le nom est sans conséquence en comparaison du phénomène lui-même, de son contenu. « Pragma » me rappelle ma mère, et « pra » (en russe) se rapporte à tous mes ancêtres qui ont l'air de vouloir venir à mon secours, à être utile à ma cause, à ma lutte pour la vie, pour la mort, pour le lendemain et pour l'instant que je suis en train de vivre. Il suspend son vol et je vole dans son for (fol) intérieur pour me connaître plus profondément encore, pour ne pas mourir en laideur. (En russe on ajoute « pra » à grand-père, par exemple, pour signifier arrière grand-père.)

On sait que l'on doit mourir, même si l'on garde toujours cet espoir que l'on décrit d'habitude par des syllogismes du genre : « Tout le monde meurt, mais je suis exceptionnel, unique : je n'ai jamais suivi aucun courant. Donc, je ne mourrai pas. » C'est sans doute ridicule, et tout espoir est non seulement ridicule, mais nuisible, selon Spinoza qui a presque toujours raison. On mourra donc, malgré les syllogismes et leur pouvoir, bien inférieur à celui des lois et des dieux. Alors, autant mourir en beauté, même si personne ne dira en regardant le cadavre : « Quelle belle mort ! » De toute façon, ma beauté physique ne me préoccupe pas depuis ma naissance. Autrement dit, je n'ai jamais prêté la moindre attention à mon extérieur, sauf quand je me rendais à des réceptions solennelles, pareilles à celle qui m'attend ce soir à l'ambassade de France.

Pourtant il ne faut pas oublier la beauté du dernier geste et celle des dernières paroles, et c'est à cela qu'on pense d'habitude lorsqu'on parle de la terminaison en beauté, pas en laideur. Apparemment, la laideur n'est pas à craindre dans ces matières, ni dans aucune autre matière, tant qu'on y est, tant qu'on pense aux contrastes – aux ombres et aux clairs-obscurs d'un tableau. Et tant que l'on garde cette attitude réconciliatrice, on accepte la laideur qui, paraît-il,

contribue à la beauté de l'ensemble où l'on vit, lutte, et meurt à la maison ou dans la boue du monde que l'on voit depuis ses fenêtres. Pour cela il suffit de se laisser convaincre par les mystiques, théologiens et philosophes médiévaux. Et cela en vaut la peine, étant donné l'importance de la fin de cette vie qui, la plupart du temps, traîne les membres de son club dans la boue. « Quelle que soit la fin de ce traînage, elle s'apparente au lavage », proclament les mystiques médiévaux.

Par ailleurs, si l'on examine les proportions, ce fondement indiscutable de la beauté et de la laideur, on constate (comme le fait Edmund Burke) qu'elles sont voisines, voir identiques chez les laiderons et les Vénus. « Le cou d'une belle personne devrait, dit-on, se mesurer à son mollet et avoir deux fois la circonférence du poignet. » Ne nous perdons pas dans les détails, d'autant que toutes ces idées reçues, imposées et proclamées sur les toits ne valent rien à cause de leur fausseté foncière. Toutes ces proportions se rencontrent dans des corps beaux et laids. Et Burke de conclure que les laiderons exhibent des proportions bien plus parfaites que les Aphrodite.

La vie et la mort sont pleines de contradictions. Les uns affirment : « La vie est belle et il n'y a presque pas de boue sur le chemin que l'on suit pour arriver à un cimetière. » Les autres parlent d'immondices. « Même les clairières qui portent la lumière dans leur sein, disent-ils, ne sont là que pour accentuer le côté obscur de notre existence. » Bref, tout n'est qu'obscurité, laideur et désordre ; l'ordre n'existe qu'en fonction du désordre. Tout cela est vieux comme le monde et aussi fatiguant que la vieillesse qui n'est pas une kermesse, comme je l'ai dit un jour.

Si un enfant est né avec six doigts, on dit que ce défaut ne fait pas partie du plan divin : il s'agit d'un défaut matériel. Que ce soit matériel ou spirituel, cela revient au même, et ce même est plein de boue, de déceptions, d'irritations, d'opprobre. De ce point de vue, toute lecture est inutile ; seuls les livres de cuisine servent à quelque chose. Mais le plan divin ne s'y trouve pas, quoi qu'en disent les gourmets, les hédonistes et les optimistes. Ce plan loge dans la tête de Dieu et Sa tête se cache dans l'œuf cosmique. Si l'on veut connaître ce plan et profiter de sa cargaison, il faut casser cet œuf, au lieu de jouir d'omelettes triviales, inutiles.

Dans tous les cas, il faut chercher Dieu, et cette recherche ressemble (à s'y méprendre) à une leçon d'anatomie, si l'on vous dit que Dieu est en vous. Par contre, si vous êtes en Dieu – une autre version de la même chanson – il faut sortir, et l'histoire de l'œuf recommence de plus belle. « Tout ce qui est, est en soi ou en autre chose », dit Spinoza. On peut aussi être à la fois en soi et en autre chose car ce soi ne couche pas à la belle étoile : il y a un toit au-dessus de ce soi et des murs autour de lui. D'ailleurs, quand on parle du soi, on ne sait pas exactement de quoi ou de qui l'on parle, ce qui arrive d'habitude lorsqu'on parle et ~~on~~ pense. On dit que Dieu

gît sur la route du soi, et l'on peut même prouver cette thèse, si l'on se donne la peine de suivre cette route. Mais on ne sait pas par où commencer, et l'on finit par avaler un morceau de poisson qui, d'après nos réflexions, suit cette route du soi (ou du moi) bien mieux que n'importe quel raisonnement, n'importe quelle méditation. Dommage que l'on ne puisse interroger ce morceau au bout de sa route, de sorte que l'on n'est pas plus avancé, même après un repas abondant et succulent.

« À part Dieu, il ne peut y avoir ni se concevoir de substance », ce qui faciliterait la tâche des chercheurs : quoi que l'on voie et touche est Dieu, même si l'on ne réussit pas à toucher et entendre l'œuf cosmique. Comme d'habitude, on se rabat sur une fleur ou un brin d'herbe. On dit : « Je touche ces herbes qui sont Dieu en personne. » (Même si l'on touche un comprimé homéopathique.) Mais où est la solution de nos problèmes ? S'il avait une substance à part Dieu, il existerait deux substances de même attribut, ce qui est absurde.

Si l'on s'attaque au problème des attributs, on est perdu une fois de plus. « Il ne faut pas s'enfoncer dans la jingle » est une règle d'or. Il vaut mieux s'enfoncer en soi en se disant que l'on s'enfonce en Dieu et dans tous ces attributs dont le nombre et l'étendue sont infinis. « Hormis Dieu il ne peut y avoir ni se concevoir de substance. » Sinon, bonjour les dégâts – ou l'absurdité, autrement dit. Par conséquent, si l'on conçoit un soi quelconque, on devient un philosophe de l'absurde, ce qui est absurde – cela va de soi.

> *Quoi de mieux, en effet, que tirer de la confrontation entre les opposées la louange ineffable et de l'univers, et du Créateur ?*
>
> Scot Érigène

Tout cela paraît bien inutile, comme tout raisonnement, somme toutes ; ou somme riens, comme disent les sceptiques. Mais la séance du magnétisme à laquelle une spécialiste a soumis mon corps tout à l'heure est autrement utile, étant donné le nombre de chakras qui gisent dans le corps des hommes et des femmes.

Au début de la séance, elle promène son pendule au-dessus de mon corps, et deux minutes plus tard, elle annonce : « Les chakras ne sont pas alignés.

- Veux-tu dire qu'ils ne sont pas sur la même longueur d'onde.
- C'est exact. Je vais mettre de l'ordre dans ce chaos indescriptible. »

Il n'en va pas de même dans le domaine des pensées : même Spinoza n'arrive pas à y mettre de l'ordre, malgré la clarté géométrique de ses propositions, démonstrations et corollaires. Avant que la séance ne démarre, je me couche sur un lit qui n'a rien à voir avec les divans des psychanalystes où l'inconscient se déchaîne, tel Fantômas ou Dieu au moment du big bang ; d'autant que, pendant les séances, ni mon inconscient ni ma conscience ne se déchaînent. Bien au contraire – tout s'enchaîne, et pour une fois, le moteur de cet enchaînement ne doit strictement rien à une alliance indescriptible de mots. Par ailleurs, cette alliance, quelle que soit son indestructibilité, est fragile, voir inutile : après tout, il ne s'agit pas toujours de livres de cuisine, d'une alliance des goûts.

Et puis il y a des pervers qui jouent avec les mots et s'adonnent à la création de leur mésalliance qu'on appelle le modernisme ou le dadaïsme ou le post-modernisme. Je ne sais pas si le post-dadaïsme existe, si quelqu'un enfourche de temps à autre ce dada-là. Un ami moscovite disait souvent : « Dala, mandala », et quand on lui demandait ce qu'il voulait dire, il répondait : « Rien. C'est du dadaïsme pur et simple. »

Le mot chakras, lui aussi, se prête aux mésalliances, si bien que parfois on se contente de « cha » car on adore les chats, et le reste (tous ces cra, cra, cra) paraît inutile et même ridicule. D'autre part, ceux qui, il y a un demi-siècle, se réjouissaient de la chute du chah d'Iran, disaient : « Chah – krah. » Cra, cra, cra imite le croassement des corbeaux, et je me dis que tous ces jeux, même lorsqu'ils voient le jour aux dépends du chah d'Iran, sont reposants et permettent de reprendre haleine au moment où la persévérance dans notre être revient à l'ordre du jour, au lieu de nous laisser dormir dans notre tombe.

Je cherche mon moi, mon soi et aussi les chakras – leur emploi, utilité et signification. Pour atteindre ce but que je me propose, il suffit sans doute de consulter les index de tous les livres que j'ai dans ma bibliothèque. Je consulte ces index, mais parfois, las de ces recherches indexées, je feuillette un livre en me disant que saint Augustin avait raison. C'est en feuilletant la Bible que l'on trouve ce que l'on cherche. Mais rien ne m'interdit de feuilleter d'autres livres et même des journaux qui parlent du désordre que l'on note dans les chakras des nations, de leurs tentations. Et aussi de leurs renoncements. Pour le moment, je n'ai pas de journaux sous la main. Seule une phrase arrachée de son contexte me tombe sous les yeux : « Malgré la peine qu'elle doit ressentir, elle doit renoncer, le cœur meurtri. » Chaque phrase est une monade leibnizienne qui contient l'univers entier. Les étoiles renoncent, elles aussi, et les étoiles filantes nous démontrent la vérité de cette thèse. Ressentent-elles la peine du renoncement ? Elles me rappellent une danseuse étoile qui renonce à sa carrière au profit de sa famille, d'un enfant qui naîtra et l'occupera pendant des années.

Je feuillette donc un livre et je trouve Sarasvatî. (C'est en ne cherchant pas que l'on trouve.) Elle est à la fois la blanche déesse du savoir et de la musique. Devrais-je méditer sur la spécialiste assise à mon chevet ? Incarne-t-elle Sarasvatî au cours de ses séances ?

*Sarasvatî me protège,*
*Blanche comme la neige.*
*Ses mains me guérissent,*
*Mes maux périssent.*
*La musique s'installe,*
*À chaque intervalle.*

Méditer sur les déesses fait du bien, et j'aimerais un jour consacrer quelques heures à l'image, aux personnages de Marlene Dietrich que j'ai revue récemment dans un film d'Hitchcock. On se concentre sur un point, sur une déesse, et l'on s'éloigne ainsi de toutes les non-déesses, des immondices du monde. Il est vrai qu'il y a neuf obstacles à la concentration (*Yoga-Sûtra*), et parmi elles je distingue la langueur, l'insensibilité et la mollesse. Je sais que ma mollesse actuelle s'interpose entre mes demi-décisions, demi-solutions et l'indifférence totale, sceptique et sans doute biologique : cela doit être écrit dans mes veines et mes tendons (et aussi là-haut). « À quoi bon ? Tout se vaut » est un rengaine qui, malgré son aspect « déjà-vu », « déjà-entendu », me convient mieux que les élans d'espérance et les ambitions sans limites. Mais comment pourrait-on trouver un appui sans concentration ?

J'imagine que la spécialiste prend appui sur les chakras. Moi, je ne sais toujours pas ce que cela veut dire ni comment définir ce phénomène, cette chose en soi. D'après la spécialiste, cette chose est aussi en moi, en mon soi, et c'est pour cela en grande partie que je ferais mieux de découvrir ce que cela veut dire et comment on manie tous ces soi, moi et routes. Soit, moite. En entendant cette mésalliance de mots, un riche Américain penserait sans doute à Don Pérignon.

Une fois de plus, je feuillette des livres, comme s'il s'agissait de l'Arbre de Vie, et je tombe (le mot dangereux et fatal) sur deux apparitions du mot « chakra » qui m'éloignent de mon but. On ne dit pas : « Les chakra sont des piliers du soi qui structurent et maintiennent en bonne santé toute l'architecture de l'être. S'ils sont de travers, l'édifice de l'être s'écroule et on se retrouve au milieu de ses propres débris. » Non, on parle des tableaux qui précisent la position de chaque dieu dans les différents lotus (chakras). Si je me mettais donc dans la position du lotus (ce dont je suis incapable), je serais un chakra moi-même.

La spécialiste me parle de mes chakras pendant que son pendule vole lentement tout le long de mon corps. Elle ne dit pas : « Toi, mon cher chakra. Tu n'es pas très beau ce matin. Tu es de travers. » Elle parle par contre d'un certain nombre de chakras qui se conduisent mal à l'intérieur de mon corps. Ils font la nouba, je ne sais pourquoi (il n'y a rien à célébrer), et j'espère (encore un espoir) que ce n'est pas une nouba à tout casser. Qu'ils cassent quelque chose, une ou deux choses en soi, mais pas mon Soi. Qu'ils ne réduisent pas mon Soi à oi, à i, à un simple point que l'on appelle « un point c'est tout ».

Sur une autre page, on dit que chaque chakra est un disque, ce qui correspond à la maladie dont je souffre depuis un an ou deux : des disques déplacés. Je marche difficilement, péniblement – pas gaiement, de sorte que je n'éprouve aucune gaîté de cœur en marchant le long de ma rue ou dans un paysage. C'est une grande tristesse que mon cœur manifeste, et j'irai même jusqu'à emprunter à Spinoza sa notion des passions tristes. Mon corps et mon esprit sont passionnés : ils veulent voir le monde, jouir de la beauté de toutes les créations, de toutes les infusions de la bonté divine, supérieure. Je ne jouis pas de la douleur que mes jambes me communiquent – surtout lorsque je monte ou descends les escaliers.

La fragilité du corps nous amène insensiblement (et aussi sensiblement, douloureusement) à l'âme qui préserve son intégrité, malgré la faillite de tous nos membres ; ou peut-être même *grâce* à cette faillite puisque, dans de telles circonstances, nous ne pouvons nous appuyer que sur notre âme. Nos jambes nous lâchent et nous tombons dans les escaliers et aussi sur l'herbe embellie par nos assiettes, tranches de jambon et de saumon, ailes et cuisses de poulet. L'âme tient bon et nous constatons avec joie qu'elle est plus importante que n'importe quelle quantité de jambes, de pattes et d'ailes. « L'âme de l'homme, écrit Shri Aurobindo, est un monde plein d'êtres divers, un royaume dans lequel des armées s'affrontent pour aider à une suprême conquête ou l'empêcher, une maison où les dieux sont nos hôtes et dont les démons s'efforcent de s'emparer. »

Tantôt mes chakras ne sont pas sur la même longueur d'onde ; tantôt la spécialiste les rappelle à l'ordre. À présent, à la suite de son intervention d'hier, ils sont alignés tout au long de mon corps et de mon âme. (À moins que mes cauchemars n'aient tout chamboulé.) L'armée des chakras parade dans mon Soi-Moi-Oi-I-I pour me défendre contre les démons qui sévissent dans mes jambes et m'empêchent de participer au marathon de New York et même au Tour de France.

Le disque, alias le chakra, dont j'ai parlé tout à l'heure devient un disque bien tangible que je pourrais manier à ma guise, au lieu de ressentir ses méfaits et ses travers dans mon dos et dans mes jambes. Arjuna va accomplir une grande mission avec Krishna armé du disque. Au

lieu de subir la mauvaise volonté de mes disques, de mon hernie dorsale, je ferais mieux de lancer un certain nombre de disques à droite et à gauche pour nettoyer les environs grouillant de démons. Dans mon âme, je les combat quotidiennement, mais ils quittent mon âme, se regroupent autour de ma maison et m'attaquent, soit par le bruit de leurs tondeuses et broyeuses, soit par les regards sinistres qui me menacent de mort ou au moins d'une mutilation supplémentaire. Parfois, j'ai envie de marcher clopin-clopant au milieu de tous ces gens pour leur montrer que je suis déjà atteint d'une maladie incurable. Je n'ai pas envie de me faire opérer : le succès d'une telle opération n'est pas garanti (même pas à soixante pour cent). C'est quoi le succès, en l'occurrence ? Le marathon de New York au bout de la table opératoire ? à la sortie de la maison de repos ?

Ce n'est pas la peine de pacifier mon esprit et mon environnement car les combats intérieurs et extérieurs doivent continuer pour assurer mon équilibre décrit par Empédocle (par le menu). Comme dirait un yogi : « Ces combats ne sont qu'une décharge continuelle de *vâsanâ* qui se manifeste par les *vrtti*. » Une fois de plus, je laisse de côté le déchiffrage de ces termes que l'on trouve sur Wikipédia, je suppose. (Partir en vrille.) De toute façon, cela ne changerait rien quant à la teneur de mes propos et la bataille continuelle que je dois livrer pour survivre ou mourir en beauté.

Je suis donc arrivé à la conclusion que cela ne valait pas la peine d'ordonner mes états de conscience, de leur imposer une discipline et une harmonie dont rêvent tous ceux qui s'aventurent dans le royaume du yoga, du Bouddhisme et même du Christianisme. Je n'étais pas seul sur le chemin de mon raisonnement : j'ai consulté *Le yoga* de Mircea Eliade où l'on puise la sagesse orientale, et même quelques bouts de l'harmonie universelle. « Tous les états de conscience sont 'douloureux' (*kleça*). Cette modalité 'douloureuse' des états de conscience explique d'ailleurs leur dynamise frénétique ; on dirait que les états de conscience essaient, par leur apparition fulgurante, polymorphe, vibratile, de compenser leur 'impureté' (*klista* peut être traduit également par 'état de péché', 'souillure'). » *Kleça*, *klista* – un bel exemple d'allitération. À propos, *klister* en russe signifie « lavement ». (En français aussi : clistère.) C'est à l'aide d'un *klister* spirituel que l'on se débarrasse des *kleças* et des *klista*. À propos, *glista* en russe se rapporte à un ver que l'on trouve dans le ventre. Du pareil au même.

Il n'y a rien de plus impur qu'un être humain qui se prélasse dans un fauteuil ou, pire encore, dans un hamac. C'est comme s'il se disait : « Je suis parfait, pur et tranquille. Rien ne peut me salir, me faire sortir de mes gonds. » Mais cet être n'est pas tout à fait immobile. De temps à autre, il lève un doigt et même une jambe. Par conséquent il n'a atteint ni le nirvana ni la paix universelle qui se reflète dans les étoiles fixes, pas dans les étoiles filantes. Même les

étoiles qui scintillent dans une chanson anglaise (*twinkle, twinkle little star*) jurent affreusement avec mon image de possesseur du nirvana. D'ailleurs, lorsqu'on possède le fameux nirvana, on ne possède rien du tout : aucune passion, aucune notion de quoi que ce soit. C'est cela, le vrai nirvana.

## TOLSTOÏ

Même en Union Soviétique, il n'était pas interdit de penser aux Tolstoï, d'autant que Lénine avait dit que Léon symbolisait la révolution d'Octobre. Vous pensez à Léon, puis vous vous dites qu'on a déjà tout dit à son sujet. Même son aversion pour les relations sexuelles se trouvait dans les écrits où sa barbe noircissait les pages. Il rendait hommage à cette activité naturelle et organique aussi souvent qu'il le voulait, mais cela ne l'empêchait pas de condamner tout ce qui entourait la libido dans le sens étroit du terme – même la masturbation.

Alors, le regard qui continue à glisser le long de l'arbre généalogique de cette famille (dont les représentants offrent tout un éventail de caractères) passe d'un génie à un vrai salaud – un des salauds les plus remarquables de l'histoire soviétique. Un historien a dit : « L'histoire soviétique est le plus grand concours de salauds que l'on puisse imaginer. » Lénine l'emporte sur Staline, mais Alexeï Nicholaïévitch Tolstoï, le comte rouge, comme on l'appelait, continue à se battre avec Staline pour la médaille d'argent. Il est vrai qu'il y a d'autres prétendants à cette médaille ; Trotski, par exemple. Mais laissons-les de côté. J'espère qu'un jour, les esprits les plus radicaux les laisseront de côté, eux aussi – dans les latrines des salauds.

Mais en Union Soviétique un livre sur les salauds aurait passé sous silence les agissements de notre comte rouge qui n'était ni duc ni marquis. On aurait dit (et on l'a dit mille-et-une fois) qu'il était patriote, communiste et un digne successeur de Léon qui, malheureusement, n'a pas connu le paradis auquel il avait consacré tant de pensées et d'espoirs. Et pourtant, en lisant sa biographie (celle d'Alexis) relativement courte, je me demandais si l'on devient un salaud pour ne pas mourir dans un camp de concentration (ou de faim, chez soi ou dans la rue) ou si on l'est à cause de ses gènes où, dans le cas de cet Alexis, un certain nombre de génies ont laissé leur signature.

Dans le domaine littéraire, il n'était ni génial ni complètement médiocre. Il était incomplètement médiocre, comme aurait dit Pouchkine ('J'espère qu'il sera complet, un jour'), mais il a surpassé beaucoup de salauds dans le domaine de l'ajustement. Admirablement ajusté à la politique de Staline, pourrait-on dire. La plupart de ses collègues ajustaient leur plume aux décisions du parti, aux pactes, aux procès, aux ordres et à leur exécution. Mais sa plume adhérait

à la ligne du parti, si bien que parfois, en regardant droit devant soi, on ne savait pas si l'on voyait la plume d'Alexis ou la ligne du parti.

Cette concordance, cet unisson lui ont permis d'avoir une villa près de Pétrograd (Pétersbourg, Léningrad) avec une grande terrasse qui dominait un jardin où il aimait faire un tour le matin et tailler ses rosiers s'il y avait lieu. Ce lieu a souvent eu lieu ; et ses rosiers et ses tours. D'habitude, après avoir peint une image idyllique située en Union Soviétique, on ajoute : « À dix kilomètres de cette datcha, les gens crevaient de faim. » D'autres écrivent que la famine commençait à cinq kilomètres de la datcha, mais cette affirmation ne reflète pas la vérité. Elle n'est pas le miroir de la vérité, comme aurait dit Lénine : notre comte avait demandé à Staline de faire nettoyer les environs de sa datcha « pour que la misère n'entre pas dans mon foyer ». L'espace de cinq kilomètres n'aurait pas été suffisant pour épargner la famille comtale les cris déchirants des citoyens soviétiques. Leurs cris franchissaient sans peine la distance de dix kilomètres. Alors, sur l'ordre de Staline, on a construit un mur pour protéger la famille comtale des sons indésirables qui sont capables de perturber n'importe quelle fête, n'importe quel aristocrate.

Alexis téléphone à son domestique et dit : « Dans une heure, vingt-cinq à trente personne arriveront par le train. Il faut que tout soit prêt pour les faire dîner. » « Qui sont ces gens ? demande le majordome.

- Je t'ai dit mille-et-une fois que tu n'as pas le droit de me poser cette question.
- Mais…
- Aucune question, m'entends-tu ? Ne m'ennuie pas ! Je me baladais en ville ; je ne me rappelle plus qui j'ai invité. Ce sont des gens bien, comme d'habitude ! Tu verras toi-même. »

On chantait, on dansait, les toasts résonnaient dans l'air du soir, dans l'air du matin. Le vacarme de la fête étouffaient tous les cris que l'on entendait en Union Soviétique – au sud aussi bien qu'au nord. « Ton crédit est tel que tu peux tirer sur toutes les banques sans limitation », criait un invité. « Le pays mourait de faim, crie Soljenitsyne. Des millions de personnes avaient été massacrées, vingt autres millions, réduits en esclavage, trimaient dans les mines d'or et de la Sibérie. » Tolstoï prenait cet or et le mettait dans ses poches. Moi, je n'en ai jamais voulu.

« Ici, on va planter des rosiers, disait la femme d'Alexis à son mari. Et là on fera passer un sentier.

- Je crois qu'il vaudrait mieux qu'il passe par ici, répondait le mari.

- Par ici ou par ici ?
- Par ici.
- Et ici, qu'est-ce qui passera par ici ?
- La route vers le communisme, disait le comte. (Une plaisanterie matinale.)
- Et ce sentier-là ? Où mènera-t-il ?
- Vers ma tombe. Comme à Yasnaïa Poliana. »

Soljenitsyne continue à crier : « En cette époque de chaos et de terreur où Moscou était secouée par les purges et où tout le monde vivait dans l'angoisse d'être arrêté… » Par une porte coulissante à soufflets, Tolstoï amène ses invités dans un grand salon doucement éclairé. Comme dans le reste de la maison, on admire des meubles, des portraits et des bibelots hors pair. Les élus pénètrent dans la bibliothèque. « Le long des murs lambrissés, se souvient Nikolaï Tolstoï, s'alignaient des milliers de livres sans prix, avec ça et là des vitrines exposant des manuscrits autographes de Pierre le Grand lui-même ! Une gigantesque peau d'ours blanc, symbole de l'antique noblesse moscovite, s'étalait devant l'âtre. »

« Voulez-vous écouter un disque ? demande le comte.

- *La Neuvième de Beethoven* sous la direction de Furtwängler, suggère un invité.
- Et si l'on écoutait plutôt les cris de Soljenitsyne ? »

Pendant une demi-heure, tout le monde écoute les cris de Soljenitsyne. « Voilà, nous venons d'accomplir notre devoir, dit Alexis. Chaque nuit il faut se mettre à l'écoute de son pays. »

En 1934, lors d'un échange de vues à la maison d'édition des écrivains de Léningrad, le comte se fait gifler par le poète russe d'origine juive, Ossip Mandelstam. Pas de duel, contrairement à ce que l'on pourrait penser après avoir lu *Guerre et paix*, *Eugène Onéguine* et *Le Bel ami*. Tolstoï pousse un hurlement, part sur-le-champ pour Moscou, court chez Gorki et lui raconte cet incident par le menu. Il conclut avec fureur : « Nous allons lui apprendre à frapper des écrivains russes ! » (Si on écoutait un hurlement de Valery Aleff ?) Dans la nuit du 13 mai 1934, des agents du commissariat du peuple aux Affaires intérieures arrêtent Mandelstam. Quatre ans plus tard, il meurt dans un camp de la Kolyma.

En mars et avril 1940, à Katyn, l'armée soviétique massacre des milliers d'officiers polonais. L'Union Soviétique accuse les Allemands qui amènent sur les lieux une commission internationale d'experts juridiques. Le gouvernement soviétique envoie sa propre commission à Katyn. Tolstoï en fait partie – comme d'habitude : il faisait partie de toutes commissions, de toutes les réunions, de toutes les célébrations. Il tripote les os, interroge les témoins tout en écoutant les coups de revolver et appose sa signature au bas du rapport qui inculpe les

Allemands. Pourtant il savait comment les choses s'étaient déroulées dans la réalité réelle. Cinq mois après avoir posé, souriant, au milieu des cadavres pourris des officiers polonais, il est pris de nausées. Il meurt un an plus tard.

Ses funérailles dépassent largement par leur faste celles de Léon Tolstoï. Dostoïevski récite un extrait de *Crime et châtiment*.

Au cours des premiers siècles chrétiens, plusieurs saints se sont rendu comte que, pour survivre dans les prisons, il fallait couper la peau pourrie, à moitié dévorée par la vermine, le moisi et le froid. Ils prenaient un couteau et coupaient leur propre corps jusqu'à ce qu'il devienne relativement propre. Un an avant la cérémonie où Dostoïevski a lu un extrait du *Crime et châtiment*, Alexis Tolstoï avait déjà l'air d'un cadavre – avant la lettre (avant la terre). « Sur sa lourde carcasse, se souvient Nikolaï Tolstoï, la peau pendait, flasque. » Il aurait dû aller chez le coiffeur de Staline et se faire couper la peau. L'imitation d'un saint fait du bien.

En 1974 j'ai quitté l'Union Soviétique. Je fais tout ce que je peux pour suivre la voie du départ. C'est mon dharma.

> *Un affect à l'égard d'une chose contingente dont nous savons qu'elle n'existe pas à présent est, toutes choses égales d'ailleurs, plus relâché qu'un affect à l'égard d'une chose passée.*
>
> Spinoza, *Éthique*

Je ne sais pas ce qui est présent ; en tout cas, je ne distingue pas ce présent de toutes les absences que j'imagine lorsque je consacre un bout de temps à mon imagination. On peut toujours dire que j'y consacre tout le temps car les autres ne s'inscrivent pas dans les bouts dont je dispose ; à quelques exceptions près. Il y a plusieurs bouts d'exceptions. Je ne sais donc pas si la chose sur laquelle j'attire ma propre attention est contingente ou non, existante ou non. Est-elle passée, présente ou future ?

Ce que je sais avec certitude me rend plutôt triste parce que je n'aime pas me sentir mal à l'aise, et mon assiette, quelle que soit sa qualité, me convient mieux que n'importe quelle autre assiette. Et je n'étais pas dans mon assiette hier après-midi, pour la bonne raison que je m'étais penché sur une canaille exemplaire qui ne devrait mériter aucun compliment, aucune indulgence, d'autant que cette canaille faisait partie d'une armée des canailles. Hier, j'avais l'impression que cette armée s'avançait vers moi pour me tuer, m'enterrer sans honneurs

militaires. Je n'ai rien contre un enterrement sans honneurs, mais la présence de cette armée lors de mon dernier soupir me gênerait outre mesure.

Bref, il est difficile d'évoquer le pays où je suis né. La naissance est douloureuse en soi, mais si en plus de tout le reste on renverse un seau de sang sur tous les membres de votre corps, vous risquez de mourir avant la lettre – c'est-à-dire, avant de naître pour de bon. Vous avalez le sang, vous étouffez et on dit à votre mère : « Nous ne sommes pas sûrs que votre enfant se remettra de cet étouffement, de cette gorgée de sang. »

Quand je lis au sujet de mon pays natal et que je m'appesantis sur les horreurs qui passent sur l'écran de ma télévision, je me dis que ces horreurs ne passent pas. Elles se sont arrêtées une fois pour toutes. Le sang que j'ai bu dans mon enfance, dans ma jeunesse, me reste sur l'estomac, et chaque fois que je tousse, ce sang gicle de ma gorge et éclabousse les écrans, les tapis, les draps. Il n'y a rien de contingent dans ce monde où le sang coule à flots à l'intérieur des corps, des cerveaux, des mémoires. Je relâche tout ce qui existe au profit de mon moi ensanglanté qui ne respire plus de peur d'étouffer. C'est ainsi que l'on se débarrasse de tous les karmas : on boit le sang de sa vie à la satiété et l'on étouffe pour toujours, parce que l'éternel retour est marqué par les mêmes effusions, infusions. Dès que le retour s'amorce, on rebrousse chemin. Une petite agitation au point de départ ; on danse une gigue. Encore une fois ou pas du tout ? Le pas du tout l'emporte sur les fois et même sur la foi, mais tout recommence parce que les racines ne sont pas des ailes.

Il paraît que Spinoza a gardé son manteau ensanglanté qui témoignait de l'attentat dont il avait été l'objet dans sa jeunesse. On passe dans la rue et l'on voit un homme qui porte un couteau. Il dit qu'il a soif et il fait quelques trous dans votre corps. C'est ainsi que les bolcheviks buvaient le vin dans les caves du Palais d'Hiver, le jour du coup d'état. Ils entrent, ils disent à l'unisson : « J'ai soif », et ils percent des trous dans les tonneaux qui parsèment la cave du palais. Ils sabrent les bouteilles, et si quelqu'un leur dit : « Attendez, n'en buvez pas trop. Il n'y aura pas assez de place dans vos corps pour le sang.

- Il y aura toujours assez de place pour le sang dans nos corps et nos cerveaux, répondent-ils.
- Mais il y en a beaucoup. Des mers du sang.
- Nous fabriquerons un autre corps pour le boire à volonté. Et nos mères nous aideront à boire cette mer. »

Dans le film d'Eisenstein, *Octobre*, on voit une armée de soldats qui se précipitent vers le palais d'Hiver, grimpent sur le portail, renversent tout, le régime compris, et s'emparent du palais. Mais Eisenstein ne montre pas les caves où le vin coule à flots. Puis le sang le rejoint :

on traîne les membres du gouvernement provisoire jusqu'à la cave, on les perce à l'aide des baïonnettes et l'on boit leur sang à satiété. Les autres continuent à boire du vin, c'est ainsi que l'on peut enfin distinguer les autres des nôtres. On nous parle toujours des autres qui sont là pour nous dire qui nous sommes. Moi, je dis : « Vous buvez du sang. Nous, les autres, nous buvons du vin. »

Qu'il y a-t-il de contingent dans tout cela ? L'ivresse sans doute. On se réveille, on regarde autour de soi, et on se demande où est le sang, où est le vin. C'est le choix primordial qui détermine l'avenir de l'humanité et peut-être même de cette journée que l'on est en train de vivre. On est perdu au milieu des groupes sanguins qui ne correspondent ni aux désirs ni à la santé à laquelle on tient par-dessus tout, selon Spinoza. Que faire pour produire en soi des affections actives ? Il faut descendre dans les caves du Palais d'Hiver pour éprouver la soif décrite plus haut. Parfois, cette soif est décrite si haut qu'il faut sauter à plusieurs reprises pour l'atteindre. Mais puisqu'on a soif, on saute, on saute jusqu'à ce qu'on atteigne les corps qui attendent les perceuses.

Nous avons donc amorcé le problème des affections actives. Et les affections passives ? Quelqu'un (votre domestique, de préférence) ouvre un robinet, et vous buvez du vin rouge – à volonté : votre volonté ne cède en rien à celle de Schopenhauer. Bien plus, elle la dépasse, vu la quantité de vin que vous aves déjà bu et rendu. Il faut donner et *rendre*, comme disent les chrétiens. Vous ne donnez rien, mais vous rendez abondamment. Et si quelqu'un dit : « Vous ne nous avez rien donné », vous répondez : « Je vous ai rendu pas mal de choses. » Et si l'on vous demande ce que vous avez rendu, vous montrez le sang qui remplit non seulement la salle de bain – vous n'êtes pas Sénèque, *are you* ? – mais aussi votre salon, votre piano. Vous jouez une suite ensanglantée et quelqu'un vous applaudit : Staline, Mussolini ?

Soit vous buvez du sang qu'on vous apporte dans un gobelet, soit vous percez un trou dans un corps et mettez votre bouche à un endroit approprié pour ne pas perdre une goutte de ce sang précieux. Moi, je ne bois pas de sang, et je ne perce même pas de trous pour pouvoir jouir des vins délicieux qui m'attendent dans ma cave où personne à part moi ne touche à mes bouteilles. Une bouteille de vin que je bois n'est pas contingente : elle existe à présent et c'est pour cela que je la bois jusqu'à la lie ; dans mon lit parfois. Que faire pour produire en soi des affections actives ? Il faut boire du vin ou du sang. Il y a une dizaine de jours, on m'a mis trois implants à la fois. À un moment donné j'ai bu mon sang, mais sa quantité était si minime que je n'ai pas senti l'impact symbolique de cette action. On sent les symboles, on sent les actions, et puis on meurt entouré des fleurs que l'on ne sent pas.

# APPUIS II

*Un Désir qui naît de la Joie est, toutes choses égales d'ailleurs, plus fort qu'un Désir qui naît de la Tristesse.*

Spinoza, *Éthique*

Quand je suis joyeux, je partage un repas avec une jolie femme et nous disons des bêtises, car il n'y a rien de plus joyeux qu'une bêtise réussie : il ne faut surtout pas que l'intellect s'y mêle et que Giles Deleuze intervienne au milieu de cette bêtise monumentale. Je ne suis pas sûr qu'une bêtise parfaite s'inscrive dans un cadre monumental qui nous gâche souvent la vie en imposant une grandeur à tout ce que nous voyons, même à une simple fourmi. On dit : « Regardez ce travailleur infatigable. Regardez ses camarades qui s'unissent pour nous prouver que les prolétaires peuvent et doivent s'unir. » On chante l'*Internationale* et le monument est prêt. On peut l'installer à côté des créations staliniennes, mussoliniennes et hitlériennes qui sont toutes remplies à ras bord de monumentalisme. C'est le contraire d'une vraie joie, d'autant que ce gigantisme s'accompagne des crimes atroces qui continuent à nous obséder – pas seulement au milieu de la nuit, au cours des cauchemars. Mais c'est au cœur de ces cauchemars que naît l'inspiration, l'action et les voyages intérieurs.

Au cœur-même de ma joie, j'ai parfois envie de marcher cinq kilomètres (plus maintenant : mes jambes se révoltent contre ce parcours joyeux), mais je n'écris pas de poèmes. Un désir lié à une promenade est bien inférieur à tout élan poétique, même si les promeneurs solitaires marmonnent par moments des poèmes de Pouchkine et de Ronsard.

Dans le film *Je me promène, marche dans Moscou*, on voit un homme qui danse sous la pluie, ce qui nous fait comprendre que les Américains ne constituent pas une exception dans cette sphère de la danse. Cette danse et le Moscou des années soixante me rendent tristes, malgré la joie que je vois sur mon écran de télévision et dans le livre de Spinoza. Sans cette tristesse, je n'aurais jamais écrit quoi que ce soit, à part des lettres destinées à ceux qui ne répondent pas à mes lettres. C'est de la tristesse et de la colère que naissent tous mes élans. Si vous êtes joyeux, vous regardez le ciel en vous disant : « Comme c'est beau ! Dieu est là, au milieu de cette beauté, tout au long de cette beauté. Et aussi tout au large. » Et puis vous sentez quelques gouttes de pluie, et vous agissez, au lieu de regarder le ciel, la bouche grand-ouverte. Vous vous dites : « Aïe, aïe, aïe. Mes vêtements, mes vieux os, mon rhumatisme. » Le désir de se mettre à l'abri d'un toit est plus fort qu'une admiration béate, que les yeux grands-ouverts, que n'importe quel comble de n'importe quelle joie. Vous lisez le mot « joie » sur le visage d'un bouddhiste, et vous mettez dix roubles dans sa main tendue.

Et c'est au cœur de l'horreur (le contraire du bonheur), que naît le désir de le contrecarrer, de l'enterrer sans honneurs militaires. On a envie de l'enterrer de telle façon que l'on ne puisse pas retrouver sa tombe. Pour une fois, il ne s'agit pas d'une tombe de soldat inconnu : l'horreur est connue, bien connue, et c'est pour cela qu'on la plante au-delà de tous les champs de vision, d'attention ; sauf celui de création. Et la création commence. Je suis doublement triste lorsque je ne dois rien contrecarrer, rien balancer dans tous les sens du terme. La Joie, quelle que soit sa durée (ou sa diarrhée) est toujours fausse : il n'y a pas de quoi se réjouir, de jouir, de sourire, de pavoiser. La Tristesse est toujours vraie parce que même la finale de la *Neuvième* de Beethoven est triste – encore plus triste que tout le reste.

« Un Désir qui… naît de la Tristesse se trouve diminué ou bien réprimé par l'affect même de Tristesse. » À mon avis, la Tristesse n'a rien à voir avec le phénomène que l'on désigne par l'idiome « baisser les bras ». C'est au contraire en proie à la Joie que l'on baisse les bras pour manger deux cents grammes de caviar ou s'adonner à cœur joie au plaisir solitaire. La Tristesse nous pousse vers le haut, vers Dieu à qui l'on peut toujours reprocher l'abandon connu grâce à une phrase que Jésus prononce sur la Croix. On lève les bras pour prier : ce n'est pas la peine de marmonner « Notre Père » à genoux, en s'adressant au plancher ou à l'herbe. L'herbe convient parfaitement aux déjeuners, pas aux prières. Ou bien il faut avoir devant soi le Mur des Lamentations qui est une source inépuisable d'énergie, d'élans vitaux. Ce n'est pas du Mur de la Joie que nous nous approchons pour prier.

« La force du Désir qui naît de la Joie doit se définir par la puissance de l'homme et en même temps par la puissance de la cause extérieure. » Au Goulag, on était capable de vous broyer dans une brouette, et souvent on faisait une démonstration instructive de cette capacité propre au régime soviétique, à Staline, à Lénine. Si l'on vous broie le corps et les pensées, vous n'êtes plus en mesure d'écrire ni même de lire. (Rien que du délire.) Mais la terreur molle que j'ai subie au début de ma vie continue de m'aider à explorer la nature des hommes, des femmes et des enfants. Toute passion véritable, durable et significative a pour origine la tristesse mère de toute chose.

« Il ne suffit donc pas que les passions joyeuses s'accumulent » (Deleuze). Surtout pas, surtout pas. « Il ne suffit donc pas » est une moquerie amère où perce l'impuissance humaine. (Une remarque schopenhauerienne.) Si vous laissez les passions joyeuses se multiplier et remplir votre corps ou pire encore, votre esprit, vous devenez obèse. Votre sourire béat est si nauséabond que vous vous mettez à vomir quand vous êtes au comble de béatitude. Certains disent que l'accumulation des passions positives ne viendra jamais à bout de votre vie : il vous faudra un revolver ou un gibet au milieu du salon. D'accord, mais la vie qui s'apparente à celle

d'un légume ne sert à rien car on ne peut même pas manger ce légume. Il est vrai qu'au Conservatoire de Moscou, on m'a un jour posé la question : « *Viçit groucha*, *nel'zia skouchat'*. C'est quoi ? » Voici une traduction littérale de cette devinette : Groucha (une poire) est pendue, on ne peut la manger. » Réponse : « *Tetia* (tante) Groucha (un nom féminin) s'est pendue. » On retrouve ce prénom dans les *Frères Karamazov*, mais c'est Smerdiakov qui se pend, pas une des héroïnes.

Il faut plonger dans la tristesse du monde, dans sa misère, comme le faisait Dostoïevski, en évitant tout de même le rassemblement de prostituées que l'on trouve dans ses œuvres. Il y a de la misère en dehors des prostituées, d'autant que, même en Russie, certaines prostituées étaient plus riches que les marchands, que les collectionneurs des tableaux. Elles fréquentaient les empereurs et seul Alexis Tolstoï était plus riche que les tsars de toute la Russie. Il se peut qu'il donnait des bijoux aux prostituées, lui aussi, mais l'histoire que j'ai lue n'en parle pas ; à cause de sa timidité, peut-être. Les histoires rougissent assez souvent et puis, de but en blanc, deviennent pâles, blanches comme certaines roses. C'est la couleur blanche que je vois quand je regarde les documentaires russes qui dissèquent le cadavre de l'Union Soviétique.

En 1939, un agent provocateur ou simplement un provocateur envoie chez ce rougeau de comte une prostituée – pour le tester sans doute. En voyant la femme, le rougeau de Moscou se dirige vers la cheminée, prend un tisonnier chauffé à blanc et dit : « Si tu ne quittes pas ma propriété sur le champ, sale putain, je mettrai feu au Kremlin. »

Il paraît qu'un jour (ou une nuit) Staline a dit à Alexis Tolstoï : « Tu as bien décrit mon règne et ma personnalité hors pair. Je promets de satisfaire tes trois désirs les plus chers. » Tolstoï dit : « Trois datchas, trois voitures. » « D'accord, dit Staline. Et le troisième désir ? » « C'est vous, Joseph Vissarionovitch. Tout ce que j'ai écrit ne vaut rien à côté d'une rencontre avec votre altesse sérénissime. » Staline s'est dit : « C'est ainsi que saint Thomas a discuté avec Dieu. » Ce parallèle lui a fait plaisir et il a donné quatre datchas à Alexis. Et cinq voitures. Mais il n'a rien donné à l'homme qui s'efforçait d'imiter le comportement de saint Dominique.

Choqué et dégoûté par la misère des misérables, saint Dominique couchait à la dure – dès son enfance. Il est aussi mort par terre pour souligner l'atrocité de la vie. Son imitateur ne pouvait dormir ni dans son lit ni même par terre car la plupart des prisonniers soviétiques passaient le plus clair de leur temps dans la poussière, dans les cendres et aussi au milieu des obscurantistes staliniens. Cet homme prenait quelques barres de fer et les alignait dans les champs en dépit des pluies et des flocons de neige. Une fois la construction du chemin de fer terminé, il se mettait à creuser un canal en l'honneur de Staline. Il imitait saint Dominique et les prisonniers du Goulag. Son imitation était une digne rivale de toutes les imitations de Jésus

Christ que vingt siècles de Christianisme ont l'air de connaître par cœur. Un jour (ou plutôt une nuit : Staline n'aimait pas le jour) il prend un marteau et écrase la moitié de sa dentition. Ce marteau accomplit donc la tâche dont se chargeaient les gardiens des prisons et du Goulag. Aussi ce marteau s'est vu décoré de l'ordre du travail socialiste.

À l'instar des mêmes prisonniers, ce héros de l'Union Soviétique voulait passer deux heures par jour dans la chambre froide que les connaisseurs appelaient « le congélateur ». Au départ, il voulait se mettre dans un frigidaire, mais les frigidaires que l'on trouvait dans les magasins soviétiques n'étaient pas à sa taille. Alors, il a rendu visite à un officier du KGB pour lui demander la permission d'utiliser la vraie chambre froide. L'officier lui a répondu que le congélateur était occupé vingt-quatre heures sur vingt-quatre. « Même la nuit ? » « Surtout la nuit. »

Mais les agents du KGB et leur leader ont compris à quel point le désir triste de ce héros correspondait à l'enseignement de Lénine et de Staline. Les gens, disaient-ils, seront volontaires aussi bien au Goulag et dans ses travaux forcés que dans les usines métallurgiques où les étincelles dévorent le corps des travailleurs. Ils étaient volontaires dans les mines où les pierres faisaient de leur mieux pour les enterrer vivants. « C'est un pays de volontaires », écrit un visiteur étranger, fasciné par le volontarisme des citoyens soviétiques. On se demande, d'ailleurs ce que ce visiteur aurait écrit si on l'avait mis au courant du zèle de notre héros qui, malheureusement, ne faisait partie d'aucun roman où, en principe, les héros pullulent pour chanter la gloire du socialisme marxiste, léniniste, staliniste et brejnévien.

Chaque jour (ou plutôt chaque nuit) notre héros du communisme pénètre dans le bâtiment central du KGB où se trouve la chambre froide. Il y passe deux heures en faisant un clin d'œil à la vie et à la mort. « À qui faites-vous ce clin d'œil », demande un gardien. « À l'existence de tout ce qui existe », répond le héros. Une fois de plus, les philosophes soviétique se lèvent, applaudissent et crient : « Bravo. » Ils ont entièrement raison : les remarques tautologiques ont toujours joui d'une grande estime dans les milieux marxistes et léninistes. Un jour, Lénine a dit : « L'enseignement de Marx est vrai parce qu'il est correct. »

« Les souffrances ne constituent pas de mérite », a dit un grand homme. La joie non plus, la tristesse non plus. Mais on ne recherche pas ses élans vitaux au sein d'une joie sans bornes car ce sont les bornes qui nous envoient en l'air vers des cieux si lointains et si obligeants. La libido joyeuse s'essouffle assez vite : on se couche sur le dos et on regarde le plafond. Et il faut être hors de soi pour composer un texte, un opus musical. On ramasse tout ce que l'on peut à l'intérieur de soi et on se lance hors de soi en portant la valise où toutes les pensées, toutes les

sensations et la tristesse dans toute sa splendeur s'étendent de tout leur long ; et continue même de grandir, de mûrir dans l'attente de la rencontre avec Dieu.

Pourquoi lancer une valise vers les cieux ? On peut converser avec Dieu en tenant le cône mâle d'un cèdre. (D'après Spinoza, comme d'habitude.) Pourquoi la valise bombarde-t-elle les cieux ? Tout à l'heure, Archi a dit : « J'espère que notre altesse sérénissime est en train d'emmerder les anges. » (Notre altesse est morte il y a cinq jours.) Encore une remarque gratuite entièrement due au vagabondage des pensées. Quatre jours après une tentative de suicide, elle m'a dit : « Mon pauvre ami, ce n'est pas pour vous que je l'ai fait. » Je ne suis pas un ange, mais je ne vois pas pourquoi il faut m'insulter, m'humilier et me rabattre un caquet qui n'existe même pas.

Archi me pose la question rituelle : « Hitler, Lénine, Staline. Lequel est le pire ?

- Celui qui gouverne un pays doit aimer sa population. C'est la moindre des choses. Lénine méprisait les Russes. Il comptait sur les Allemands : seuls les Allemands ou les Anglais pouvaient, à son avis, donner des titres de noblesse à la révolution mondiale. La révolution d'Octobre n'était qu'une répétition – même pas la répétition générale. Heureusement pour nous ils ont raté le concert. »

> *Des affections actives, si elles existent, sont nécessairement des affections de joie : il n'y a pas de tristesse active, puisque toute tristesse est diminution de notre puissance d'agir ; seule la joie peut être active.*
>
> Deleuze, *Spinoza et le problème de l'expression*

Il paraît qu'il faut détruire avant de construire et même avant de déconstruire. Qu'éprouve-t-on en détruisant quelque chose, que ce soit un monument historique ou un jouet ? Je l'ai dit et je suis prêt à le redire : je n'avais pas l'habitude de détruire mes jouets. Il y avait parmi eux un chemin de fer que mon père avait ramené d'Allemagne. Une locomotive munie de trois wagons (je les appelais « wagons-lits ») trottinait autour de ma chambre pour aller des champs imaginaires à une gare qui était là. La gare était tangible et presque réelle, à ceci près qu'il n'y avait pas de passagers ni à l'intérieur ni à l'extérieur de cette gare. Et une gare sans

passagers ne sert à rien, même au milieu d'un salon où un enfant se défoule comme il peut. Et il se défoule, se déchaîne : c'est la seule action qui lui soit accessible.

Dans un livre d'Italo Calvino, il y a un enfant qui boude, se morfond dans un château. C'est Noël qui attend tous les enfants, mais les cadeaux que l'on donne à cet enfant-ci ou cet enfant-là ne le réjouissent pas. Et puis il reçoit par la poste un marteau, une petite hache et une boîte d'allumettes. Il saccage tout ce qu'il peut, même ce qu'il ne peut ni saccager ni détruire (les mondes virtuels) et toutes les sociétés de consommation se mettent en branle pour vendre des haches, des poisons et des torches à tous les enfants qui aspirent à la joie que l'on associe à la période de Noël. Moi, je pourrais détruire beaucoup de choses, l'humanité entière, mais je n'éprouverais aucune joie en détruisant un enfant ou une maison ridicule ; il y en a pas mal de par le monde et même dans mon quartier résidentiel. C'est la tristesse qui serait capable de m'envahir d'un bout à l'autre, des pieds à la tête, de ma première vie jusqu'à la dernière prestation.

Je ne me rappelle pas quel personnage parle de la tristesse dans les œuvres de Dostoïevski. C'est peut-être Raskolnikov qui se distingue dans le domaine de la tristesse. Svidrigaïlov aussi, d'ailleurs. Avant-hier je parlais à notre Archi de la Russie qu'elle aime à cause de et grâce à un ou deux de ses ancêtres. Elle m'a dit qu'elle avait lu *Guerre et paix* à l'âge de huit ans. Moi aussi, j'ai lu ce roman océan (qui ne coule pas, à la différence de n'importe quel fleuve) assez tôt dans ma vie. Le reste était trop tard, mais ce roman se situe dans le royaume du trop tôt. Ce royaume m'est inconnu, entre parenthèses : je ne connais que les royaumes du trop tard. Et aujourd'hui, dans ce monde-ci (pas dans ce monde-là), je ne connais que des parenthèses. Et il ne faut surtout pas les supprimer au profit du style. Par contre, on peut supprimer les points d'exclamation, comme disait mon amie Tatiana Tolstoï ; elle ne les supportait pas. Elle disait qu'il fallait écrire de façon à ce que l'on *sente* des points d'exclamation. Autrement dit, il faut les sentir, pas les lire. Autrement senti.

Si l'on ressent la tristesse de Raskolnikov, on peut tuer une vieille dame qui garde ses dollars sous son lit, sous son oreiller, dans ses tiroirs, au-delà de ses miroirs. Je ne me rappelle pas où elle gardait son fric. Dans son frac, j'ai envie de dire et d'écrire. Ou dans sa queue-de-pie : cette pie gardait son fric dans sa queue. Et pourtant elle n'était pas homme. Je n'en sais rien : elle aurait pu se faire opérer pour devenir un homme, un travesti, un vestige de notre époque. À ma connaissance, elle ne l'a pas fait et Raskolnikov tue une vieille femme, pas un vieil homme qu'il n'aurait peut-être pas tué. Pourquoi pas ? On les tue tous et toutes, comme disait Bakounine et quelqu'un d'autre. Non, c'était Netchaïev ; il l'est toujours. Il ne me plaît pas.

Nietzche dit que seule une tragédie peut nous débarrasser du bouddhisme. Qu'est-ce que le bouddhisme ? Il y a quatre vérités et l'octuple sentier, si je me souviens bien (je me souviens mal, très mal, aussi mal que possible). Les quatre vérités, qu'est-ce ? La souffrance, l'entrée dans l'empire de la souffrance, la sortie de cet empire, la destruction de toutes les entrées et toutes les sorties. Et le sentier ? Vous pensez bien, vous agissez bien, vos pensées sont alignées sur une ligne droite, vos agissements vont droit au but et tapent dans le mille, tous les mille ne sont qu'un mille, on vise l'œil du faucon, on ne vise rien, bye-bye. Ce sentier est septuple, pas octuple. Où est l'oct ? « Tais-toi » est le huitième élément de l'octuple sentier.

La tragédie russe nous a débarrassés du bouddhisme, du christianisme, du judaïsme. Elle nous a proposé le communisme à la place de tous les autres ismes, de sorte qu'il n'y avait pas de fascisme, de nazisme dans nos parages, à moins qu'on se mette à comparer les camps de concentration des deux côtés. Il paraît que les camps concentration hitlériens étaient plus humains, moins mécaniques. Certes, vous traversiez le seuil de la mort à l'aide d'une chambre à gaz, mais du côté de l'Union Soviétique on vous broyait littéralement, jour et nuit, si bien que, dans la nuit, on entendait souvent un bruit qui ne pouvait venir ni d'une gare ni d'une ~~a~~autoroute. On se disait à mi-voix : « On broie Alexis. » « Ils n'ont pas assez de café », disait quelqu'un en pensant qu'une boutade pouvait alléger l'atmosphère. « Ils ont peut-être besoin de semoule », disait quelqu'un d'autre. Et puis le rire s'élevait des gorges sèches, vite remplacé par des quintes de toux.

Quand rien ne marche plus, les durs se mettent à marcher (la sagesse anglaise). Rien ne marche plus, personne ne marche plus. Soudain, plusieurs hommes et femmes se lèvent et on se dit : « Ce sont des durs. Ils se mettent déjà à marcher, bien avant le début des travaux. » En effet, les durs marchent autour des baraques, quittent l'abri offert par les toits et continuent leur marche à l'intérieur du camp. Ils s'aventurent jusqu'au fer barbelé, attends un tir de fusil, se retire et continuent à marcher autour des baraques. Deux voix chantent la marche militaire qui enjolive le finale de *la Neuvième* de Beethoven. Certains marcheurs s'enlacent, s'embrassent, comme s'ils pouvaient faire l'amour au vu et au su de tout le monde. À ces moments-là, on se pose une question spinozienne : « S'agit-il d'affections adéquates ou inadéquates ? »

Vous suivez une femme et vous vous dites que ses jambes ne sont pas à la mesure de vos exigences : elles ne sont pas assez longues. Mais votre cerveau vous rappelle qu'il s'agit d'une idée, pas d'une femme en chair et en os, d'autant qu'il y a trop d'os dans son corps et pas assez de chair sur ses os. Mais l'idée accepte tous ces défauts en se disant que l'on peut les corriger en un rien de temps. Vous faites encore un tour et vous constatez que tous ces défauts ont disparu : une belle brune marche devant vous et même se retourne de temps à autre pour vous

jeter un coup d'œil éloquent. Vous constatez aussi que cette femme a lu Spinoza et connaît certains passages par cœur. Elle sait que pour conquérir le cœur d'un homme, il faut que son esprit soit déterminé de l'intérieur à comprendre les convenances entre les choses et les humains, et aussi les différences et les oppositions. L'homme qui continue à la suivre a déjà compris les différences et les oppositions : ses goûts dans le domaine du sexe ne correspondent pas entièrement à la femme spinoziste. Elle ne peut pas lui dire : « Oublions mes jambes et faisons l'amour » : se serait trop direct, presque brutal et pas du tout spinoziste. Elle ne lui dit même pas qu'il doit comprendre les convenances entre son corps féminin et son désir masculin. Et quand il lui pose la main sur l'épaule, elle sait qu'il a tout compris.

Dans un camp de concentration, tout se passe très vite ; par conséquent, votre cerveau et ses idées bouillonnent à la vitesse de la lumière, ou de la libido, plutôt. Si vous vous promenez à Moscou (en marchant, en marchant, cela va sans dire), vous vous dites : « Celle-là n'est pas mal. Tant pis, je continue. J'aurais pu la croquer, mais il y en aura d'autres, une foule. » Dans un camp de concentration, le choix est limité, comme dans les magasins soviétiques : quelques boîtes de conserves cancérigènes, rien d'autre. Un jour, un client est allé voir l'administrateur du magasin. Il lui a dit : « Je vous demanderais de mettre dorénavant sur chaque boîte de conserve le nom du cancer qu'elle provoque.» La réponse de l'administrateur : « Vous confondez les produits, cher citoyen. Il s'agit d'une boîte de conserve, pas d'une boîte de cancer. »

J'étais un petit enfant, mais je n'allais pas glaner aux champs : il n'y avait pas de champs à proximité de notre maison. Et à cette époque-là, je ne pouvais pas marcher pendant des heures pour arriver à l'endroit où j'aurais pu glaner quelque chose, sous la pluie ou sous le soleil d'un dieu païen. Il y avait des pionniers autour de moi ; j'espère qu'au XXIVe siècle on se souviendra toujours des pionniers – pas uniquement grâce au poème de Walt Whitman. « Pionniers, pionniers, o pionniers. » Je crois que je chantais ce poème sans le connaître : j'adorais la cravate rouge que nos pionniers exhibaient partout, même dans les toilettes de notre école. C'est à dix ans que l'on pouvait devenir un pionnier, mais je ne voulais pas attendre. Il me fallait toujours tout tout de suite. Et je l'ai eu tout de suite, cette cravate des pionniers. Je ne comprenais toujours pas dans quel enfer je vivais, dans quel cercle. Le feu pleuvait sur ma tête, mais je ne le sentais pas ; je ne pleurais pas. Le ciel pleurait, comme pour me faire comprendre qu'il avait pitié de moi. Pas seulement à cause des champs où je ne pouvais rien glaner. D'ailleurs, à cette époque-là, à l'époque stalinienne, vous risquiez d'être fusillé pour ce genre de glanage. Vous glanez aux champs, vous entendez un coup de revolver et vous tombez sur ce que vous glanez. Voici, voilà notre cher enfant / qu'on a tué, tué aux champs. Sur le champ.

J'imagine que dans mon enfance je supportais les mots « commune », « communards ». On entendait ces mots partout ; on les voyait aussi, surtout au cinéma. Les communards se réfugient dans une grange et les soldats de Thiers avancent : ils sont en marche. Et leur marche les mène directement vers le refuge des communards. Je n'avais rien contre leur avance, mais quelques secondes plus tard, quand j'ai vu leurs fusils, quand j'ai entendu leurs tires, j'ai compris qu'il fallait les arrêter à tout prix. Quel était le prix de cet arrêt ? Le prix de mon billet. Je me lève et je crie : « Arrêtez-vous, arrêtez-vous. Ne voyiez-vous pasqu'il y a des gens dans cette grange ? qu'il y a une grange tout autour de ces gens, de ces communistes avant la lettre ? Ne tirez pas, ne tirez pas, sinon je déchire l'écran ! » Une femme m'a sorti du cinéma ; je crois que c'était notre institutrice. Le jour suivant, elle m'a dit devant tout le monde : « Tu as bien fait. Il faut déchirer les vêtements de nos ennemis. Il faut laisser des traces de notre knout sur leur dos et même sur leurs organes génitaux. Mais ce n'est pas la peine de le faire au cinéma. Il faut le faire dans la réalité. » Ce jour-là, j'ai compris la différence entre la réalité et la fiction.

À cette époque-là j'aimais les communards et leur commune. À présent je ne supporte ni l'un ni l'autre. Hier, j'ai demandé à une amie française ce que cela voulait dire, les communards. Je ne savais même plus s'ils avaient existé un jour, deux jours, ou si c'était une invention soviétique. « Il y avait des communards en France. Nous descendons en ligne directe de ces communards. C'est pour ça que nous nous appelons communistes.

- Et pourquoi nous appelons-nous marxistes ? Parce que nous venons de Mars ?
- Non. Nous venons de Marx. Au XIXe siècle il y avait un philosophe qui s'appelait Marx. Nous venons de lui.
- Est-ce que les hommes peuvent donner naissance à d'autres hommes ?
- Oui, naturellement.
- Un homme peut-il être enceint ?
- Non. Nous sommes ses filles et ses fils spirituels.
- Le cerveau d'un homme, peut-il devenir enceint ?
- Oui. »

Les adolescents lisaient *Les douze chaises*, un ~~vrai~~ best-seller soviétique. Sur une des pages de ce livre, un personnage dit à un autre ~~personnage~~ : « Tu te prends pour qui ? pour Spinoza ? » « Qui est Spinoza ? demandaient les adolescents à leur professeur.

- Un philosophe, répondait le professeur.
- Comme Marx ?
- Non.

- Pourquoi non ?
- Parce que Spinoza n'était ni marxiste ni léniniste ni même hégélien. Par conséquent, son éthique est antisoviétique. »

Dans son livre sur Spinoza, Deleuze parle de notions. En feuilletant ce livre, j'ai vu le mot « commune » avant le mot « notion ». De toute façon, le mot « notion » est à tout jamais lié au mot « nation » car en Union Soviétique on parlait sans arrêt des nations, de la question nationale. Et dans notre passeport on indiquait notre nationalité, ce qui voulait dire « gare aux juifs ». Lorsque je pense à l'influence pernicieuse que cette union continue à exercer sur moi, je pense que Freud a tort : si mes parents avaient fait l'amour avec tous mes oncles et toutes mes tantes, j'aurais été peut-être plus enclin à la participation aux partouzes que je déteste : même un corps à mes côtés est à peine supportable. C'est tout : pas d'Œdipe, pas de Clytemnestre.

« La main de Moscou », comme on disait autrefois, s'accroche à ma gorge et m'empêche de comprendre les notions dont les philosophes se délectent lorsqu'ils disent, entre autres : « Spinoza dit que les notions communes sont plus ou moins utiles, plus ou moins faciles à former ; et aussi plus ou moins universelles, c'est-à-dire qu'elles s'organisent suivant des points de vue plus ou moins généraux. » La plupart des mots me blessent. (Quel dommage qu'en prononçant ou en écrivant le mot « mot » on est presque obligé de penser à Sartre.) Certes, « Spinoza dit » ne me blesse pas, bien au contraire : j'aime Spinoza et ce qu'il dit, même si je trouve la tristesse plus productive que la joie, qu'elle soit molle ou folle. Et puis cela démarre : « notions », « commune ». Les communards démarrent, eux aussi. Ils courent dans tout Paris, construisent des barricades, mettent à feu des monuments historiques, les cuisent à feu vif, donnent des coups de pied aux Gavroche qui placent des peaux de banane sous leurs pieds. Le mot « gavroche » (qu'il reste au niveau des mots !) me fait tressaillir et mourir un peu. Comme si je partais tout le temps, même aux moments où je me trouve sous le baldaquin de mon lit. Si, à ces moments-là, quelqu'un dit « gavroche », « commune », je risque de tomber de ce lit qui n'est pas au ras du sol.

Pourtant je n'ai rien contre les anarchistes qui aiment la destruction autant que Gavroche. Bakounine dit que la passion pour la destruction est « le seul chemin vers le vrai christianisme ». On nous dit : « D'accord, vous pouvez détruire quelques bâtiments, etmême un monument historique. Mais d'abord, assurez-vous qu'il n'y a personne à l'intérieur de ces bâtiments. » Les bâtiments ne m'ont rien fait. (J'emprunte une des expressions fétiches d'Archi. Dès qu'un demi-reproche se détache de mes lèvres, elle dit : « Je ne vous ai rien fait. ») Par contre, des quantités industrielles de gens méritent leur propre mort, et ce n'est pas la peine de la leur épargner au

nom de la correction politique. « Faisons confiance à l'éternel Esprit qui détruit et annihile », disait Bakounine. Je crois que l'éternel Esprit est trop sensible aux dadas que nous enfourchons quand nous n'avons rien à dire et à nous dire. Autrement dit, l'éternel Esprit est devenu politiquement correct, si bien qu'Il n'appelle pas un chat un chat. Et il ne faut surtout pas céder à la tentation boutadière et dire: « Il appelle un chat un chien » : Il n'appelle pas un chat du tout. Pis encore : Il n'appelle pas un con un con. Et Il ne dit jamais « merde ».

Je ne sais pas s'il est important de s'appeler Ernest (je crois que non), mais Lacan n'est pas seul à affirmer que la langue est le fondement de toutes les névroses, de toutes les bêtises qui nous accablent (ainsi quenos proches et collègues). Nous sommes dans un landau et nous entendons un mot. On nous met un bonbon entre les dents et même une glace, un sorbet. Mais c'est le mot qui compte : il nous poursuivra toute notre vie, même si nous déménageons, changeons de pays et d'habitudes. Malheureusement le mot « communisme » ne limite pas sa persévérance à l'espace de la langue russe, et c'est pour cela que même entendant « point com » je pense à mon pays natal et aux tortures qu'il berçait dans son sein.

Je me demande si l'on peut avoir une pensée sans langage, sans point com ? Il paraît que le cerveau possède un réseau d'aires cérébrales impliqué dans les mathématiques de haut niveau comme dans les opérations arithmétiques les plus simples. Et ces zones n'ont rien à voir avec celles dédiées au langage. Par conséquent, une pensée peut s'exprimer ainsi :823484954056°32°295R738402°5R°2°95°923°95°29°_592°58340P985908. Une pensée comme ça ? Elle me servirait à quoi ?

Une pianiste russe parle cinq langues, mais on doit l'opérer pour lui enlever une partie de son cerveau. Je ne sais pas de quoi souffrait cette partie ; elle était peut-être trop gonflée, pas assez modeste et correcte. On ne pouvait préserver ce savoir : cela aurait demandé des mois, et même un an sans doute. Ni la pianiste ni son chirurgien n'avaient tant de temps à leur disposition. La pianiste décide de garder sa langue natale ainsi que le français et l'anglais. Grâce à la méthode d'opération dite « *du patient éveillé* », la pianiste ne perd que l'italien et l'espagnol ; et quelques sonates de Beethoven. Que l'on m'enlève l'Union Soviétique. Pas toute l'Union, pas toute Soviétique. Je tiens à garder Platonov, Akhmatova, Mandelstam, Eisenstein, Prokofiev, Chostakovitch, Gilels, Rostropovitch et moi-même.

Revenons à nos communes, à nos communards (comme si l'on pouvait s'en éloigner). Jusqu'à mon départ de l'Union Soviétique, j'entendais le mot « communisme » une dizaine de fois par jour. Ce mot était très à la mode au début des années soixante quand *La Pravda* s'est mise à nous annoncer tous les jours que le communisme s'approchait à pas de géant. Nous savions déjà que le communisme était un géant ; il était même plus fort qu'Hercule. Et nous

n'avions besoin d'aucun oracle pour apprendre que les enfants nés de la dernière pluie vivraient sous le joug du communisme. Oui, en 1980 nous étions censés voyager pour rien (à l'intérieur de nos villes), manger du pain à volonté, boire du lait à volonté. On nous promettait même l'abondance des confitures. Nos dirigeants savaient que même le pain ne serait ni gratuit ni abondant. Quant aux confitures, les membres du Politburo se disaient : « Nous leur dirons que les confitures provoquent le diabète. Et il n'y a rien de pire que le diabète, sauf un cancer foudroyant. Vous êtes debout et puis vous tombez. Et pourtant il n'y a ni foudre ni éclair ni tonnerre. »

Dans le Mahabharata, le narrateur à qui les auditeurs demandent sans cesse : « Et après ? et après ? » annonce une fois pour toute : « L'avenir n'existe pas. » Les hindous ont mis mille ans pour composer cette épopée, et l'avenir n'existait pas pendant ces années-là. Quand vous composez une œuvre, il n'y a que le présent, et ce mot, et cette virgule. Il n'y a ni Virgile ni Kafka. En Union Soviétique, l'avenir radieux n'existait pas ; aucun avenir n'existait, pour être exact. On disait : « Nos enfants verront, nos petits-enfants entendront. » Ils entendent la voix de Poutine qui dit : « On a fait pour le mieux dans le pire des mondes. »

Et ceux qui sacrifiaient leur vie sur l'autel (comme on dit) du communisme. Althusser, entre autres. Il renouvelait toujours et Marx et le capital et peut-être même son compte en banque. Et sa femme était pleine d'énergie ; elle était semblable à une boule de feu quand elle parlait du communisme, des idéaux insurpassables et de la pureté des idées issues de la plume de Marx, d'Engels, de Lénine et de Staline qui continuait à signer les condamnations à mort (trois mille par nuit). Révolution *sive Natura*. La révolution est dans la nature des choses. Les choses se révoltent, sursautent, sautillent au-dessus des arbres et un drapeau rouge fait son apparition sur un toit. Althusser est là, sa femme aussi. Et puis Althusser dit à sa femme : « Si l'on descendait du toit ? J'aimerais faire l'amour avec toi.

- Avec moi ?
- Oui.
- Pas avec Rosa Luxembourg ?
- Non.
- Pourquoi pas sur le toit ?
- Non. Je déteste les voyeurs.
- Moi, aussi », dit sa femme.

Ce jour-là met un terme à leurs relations sexuelles et au voyeurisme d'Althusser. Il aimait regarder sa femme matin et soir ; et même dans l'après-midi, si l'inspiration n'était pas au

rendez-vous et un chapitre du *Capital* demeurait sans commentaire. (Althusser qui détestait les jeux de mots – « Ce n'est pas sérieux », disait-il – appelait ces chapitres-là « les demeurés mentaux ».) Sa femme donc s'accoutrait d'une robe longue qu'elle raccourcissait au fur et à mesure que le désir d'Althusser montait en grade. Il disait en haletant : « Retrousse ta robe, retrousse ta jupe. » Son regard suivait le retroussement, et le regard n'était pas seul à ces moments-là, aux moments de l'ascension.

Puis les seins faisaient leur devoir : ils apparaissent en plein jouir et Althusser toussait de plaisir. Quand il avait une quinte de toux, on lui disait : « Vous mourrez comme la Mimi de Puccini. » « Je préfère mourir comme Moumou », répondait Althusser en faisant allusion à un célèbre récit de Tourgueniev – à son chien. Althusser toussait de plus en plus, et il continuait à tousser dans son lit, ce qui ne l'empêchait pas de faire son devoir.

« Le jour du toit » (comme on l'appelle dans les biographies du philosophe), Althusser, une fois par terre, dit à sa femme : « Un petit effeuillage me ferait du bien. » « Cet effeuillage me ferait du mal », répond sa femme en lui tournant le dos. Elle est habillée de pied en cap : on ne voit même pas ses chevilles, ses orteils, les ongles de ses orteils. Il est vrai qu'Althusser aurait pu se contenter des ses ongles tout court qui, entre parenthèses, n'étaient pas si courts que cela. Mais il avait droit à un effeuillage complet, comme il disait, comme il pensait : ce n'est pas pour rien qu'il était un grand penseur.

« Où est l'effeuillage ? (Cette question résonne dans le salon des époux.)

- Nulle part, répond sa femme.
- Comment ça ?
- Comme ça, répond sa femme.
- Je suis ton mari. C'est écrit quelque part.
- Là-haut ? demande sa femme.
- Là-bas ou plutôt ici, par ici, dans ce salon.
- Non », dit sa femme et son dos se tourne vers Althusser.

Entre-temps, en Amérique Latine, l'avant-garde prolétarienne éclairée par les projecteurs exprime le souhait de vivre bien, au lieu de vivre mal au crochet des capitalistes qui prennent tout pour eux en laissant quelques billets de banque sur le pavé. L'avant-garde se dit qu'il faut « penser Marx », sinon « on n'en sortira jamais ». Mais en Amérique Latine, on ne peut penser Marx sans se référer à Althusser, de sorte que si quelqu'un dit « Marx », quelqu'un d'autre dit : « Althusser », sinon personne ne comprend de quoi il s'agit, s'il s'agit vraiment de quelque chose ou de quelqu'un ou d'une doctrine ou d'un doctorat. Ou d'un docteur, tout simplement. On se souvient qu'Althusser est devenu fou et c'est pour cela que la chaîne du discours avant-

gardiste est une chaîne à rallonges. On dit à présent : « Marx, Althusser, doctrine, docteur, folie, assassinat, femme. »

Les Mexicains avouent : « Le marxisme d'Althusser nous a enseigné à déconstruire le discours marxiste de l'intérieur. » Pendant ce temps là, la femme du philosophe s'acharne à le déconstruire de l'extérieur : elle ne se déshabille toujours pas. Qui plus est, elle détourne ses lèvres lorsque les lèvres de son mari s'approchent dangereusement de sa bouche. C'est comme si elle entendait une sirène d'alarme : « Attention, attention, il va planter un baiser sur ta bouche innocente. » Oui, à cette époque-là, sa femme se disait qu'il ne suffisait pas de construire des théories et de vivre dans l'abstrait – dans les catégories de Kant, par exemple. C'est la pratique qui comptait, la vie quotidienne. Si l'on est pur, on est pur sur papier et aussi dans le salon où la femme du philosophe se promène en manteau de vison. Son mari ne voit plus rien – même pas les contours de son corps de rêve. « Tu as un corps de rêve, disait-il autrefois, avant le toit.

- Non, j'ai un corps d'Ève, répondait sa femme.
- Pourquoi ? demandait le mari.
- J'ai un corps d'Ève d'avant la chute. »

De quoi a-t-il l'air, son corps de rêve ? après le toit ? se demandait le marxiste. Sa femme n'était plus à ces côtés ni pendant les réunions du Parti ni dans les rues où les flâneurs regardait un homme solitaire en disant : « C'est Althusser qui, tôt ou tard, tuera sa femme. » Et les flâneurs discutaient des modalités de cet assassinat. À la réponse « pourquoi ? » la plupart des communistes répondaient : « À cause de la dictature du prolétariat. L'homme y tient, tandis que sa femme veut l'abandonner au profit de l'égalité et de la liberté. On n'est jamais libre en présence d'un dictateur, quel qu'il soit. Même s'il s'agit d'une avant-garde prolétarienne, on ne se sent pas libre en son omniprésence. » Personne ne connaissait la cause véritable de l'assassinat qui marchait à grands pas en direction du couple.

Il est vrai que ce couple n'était plus un couple. On aurait dit qu'il personnifiait la lutte des classes. Cette lutte, on peut la présenter de différentes façons. On peut mettre sur un lutteur un teeshirt portant le mot « ouvrier ». L'autre portera le mot « bourgeois » – sur sa poitrine et aussi sur son dos. « J'ai un bourgeois sur le dos », dit le deuxième lutteur. « Et aussi sur la poitrine », dit le juge. Les lutteurs luttent et la poussière les recouvre, de sorte que personne ne sait qui est en train de gagner la lutte pour la suprématie politique et économique.

On peut également jouir d'un spectacle d'une autre nature. Un homme annonce : « Je suis un ouvrier. » De l'autre côté du salon, une femme proclame : « Je suis une aristocrate. » Ces représentants de la race humaine ne couchent pas dans la même maison, ne se promènent pas dans les mêmes rues. Et puis l'homme tue la femme. C'est ce qui s'est passé en 1917, en

Russie : les ouvriers se sont mis à tuer les aristocrates. « Regardez, encore un ! » criait un ouvrier. Quelques secondes plus tard, cet « encore un » chancelait et tombait. Et Althusser de conclure : « Pour un 'marxiste', la lutte de classes ne doit pas rester indéfiniment 'abstraite'. La 'théorie' se transmue donc en politique représentée auprès des sciences, en lutte de classes dans la théorie » et ainsi de suite.

Cette aristocrate (Madame Althusser), pourtant, n'a jamais été n'importe qui. On la comparaît à une boule de feu et on ajoutait en levant l'index : « Et tenez-vous bien – cette boule est très intelligente. Elle mène des combats. » Quand on dit qu'une boule de feu mène des combats, on imagine un canon et une boule qui en sort en compagnie de flammes. Elle vole, atterrit, incendie une forêt. Telle une folle furieuse, elle vole à travers les champs et peu après la récolte brûle sous les yeux de l'avant-garde paysanne et sans culottes. « Où sont vos culottes ? » demandent les curieux. « Elles ont brûlées », répondent les sans.

L'histoire du communisme n'intéresse plus personne ; la lutte des classes non plus. On préfère de loin les lutteurs de sumo. Pourquoi parlez-vous de tout ça ? demande-t-on. Parce que c'est amusant et tragique – tout comme les croisades. La croisade des enfants est doublement amusante et triplement tragique, et je ne crois pas qu'on l'ait déjà oubliée. Et Althusser est plus amusant et tragique que Donald Trump. Les clowns ne comptent qu'au cirque et dans les films de Fellini, de Bergman.

Le philosophe fait une dernière tentative. Il dit à sa femme : « Déshabille-toi.

- Non, dit la femme.
- Enlève ta robe. Pas d'un seul coup, doucement.
- Non.
- Brusquement ?
- Non. Bas les pattes ! »

Alors, Althusser lève les pattes et étrangle Georgette. (J'ai oublié son nom.)

La crise du marxisme était pour Althusser l'occasion de profonds changements, au sens d'un renouvellement. (La crise matrimoniale aussi.) Il y avait des renouveaux en série, en Russie ou plutôt en Union Soviétique. Au début des années soixante, on s'attaque aux terres vierges. Les terres perdent leur virginité et les récoltes sont à la hauteur des espérances, mais deux ans plus tard il n'y a plus rien : les terres ne sont plus ni vierges ni fécondes. Alors, on plante du maïs et on en parle à la télévision. On chante des chansons du genre : « Oh, maïs, maïs, maïs / Je veux une douzaine blinis. » Il y a une douzaine de blinis sur la table, mais le caviar et le saumon ont disparu une douzaine d'années plus tôt. Les blinis disparaissent, eux aussi ; deux ans plus tard.

Les enfants chantent des hymnes tout en marchant vers Jérusalem, vers la Terre Promise. Ils se roulent dans l'herbe, dansent et s'embrassent. Puis tout s'embrase et on les vend aux Turcs ou aux Syriens. Pas de Graal, pas de Jésus – rien du tout. Ou rien du tut, comme disait un diplomate. Il trouvait cela drôle et ses convives riaient poliment. Cela s'appelait « la politesse diplomatique ». Je crois que cela s'appelle toujours ainsi.

Nous descendons dans la rue. Nos yeux n'irradient plus la pureté, quelle que soit la profondeur de l'enfance où nous continuons à tomber. Nous portons une banderole de la coordination syndicale des Écoles Normales. « Pour les libertés », dit la banderole. Nous disons la même chose. Nous nous divisons en deux groupes. Un groupe scande : « Ai-je faim ? Ai-je faim ? » Le deuxième groupe scande : « Oui, j'ai faim ! Oui, j'ai faim. » Trois ans plus tard, nous nous rendons compte que notre révolution était une révolution bourgeoise, pas une révolution sans-cullotienne. Hélas, ce qui est fait est fait. Et ce qui n'est pas fait n'est pas fait. Il paraît que ce genre de redondanisme est très bourgeois.

> *Les moins universelles (mais aussi les plus utiles) sont celles qui représentent une similitude de composition entre corps qui conviennent directement et de leur propre point de vue. Par exemple, une notion commune représente « ce qui est commun à un corps humain et à* certains corps extérieurs ».
>
> Deleuze, *Spinoza et le problème de l'expression*

Tantôt on vous dit : « Ne vous suicidez pas. Vous êtes unique et votre mort rendra le monde incomplet. » Tantôt on essaie de vous convaincre que vous avez beaucoup en commun avec la plupart des corps qui tournicotent sur votre chemin. Puisqu'une fois de plus, il s'agit de Spinoza, je me suis dit que cette doctrine n'a rien à voir les effeuillages ratés auxquels Althusser assistait presque quotidiennement. Non, nous avons affaire à l'étendue, à une table où, grâce à son étendue, nous pouvons mettre quelques mets succulents et aussi plusieurs bouteilles de vin. Il y a aussi une étendue (un jacuzzi) où je plonge mon corps qui ne supporte pas la chaleur que la Belgique, la France et d'autres pays de la communauté Européenne supportent plus ou moins stoïquement.

Dans le sillage de mon récit où l'amour (des nudités) côtoyait quotidiennement la mort– les mains d'Althusser vagabondaient sans cesse dans le voisinage de la gorge de Georgette – je deviens encore plus allergique aux corps humains ; et surtout aux esprits qui juchent sur ces corps. On dit que le corps participe activement à la vie de l'esprit, et c'est pour cela que la répugnance que j'éprouve à l'égard de ces corps ne cesse de grandir. Toutes les pensées que j'entends, sur lesquelles je tombe en ouvrant les journaux, sortent peut-être de la rate d'un raté, pas de sa tête. Hélas, ce ne sont pas des ratés qui m'entourent dès que je quitte mes pénates, ma bibliothèque d'où je devrais enlever les livres de Graham Green et autres milligrammes. (« Pureté oblige », comme disait Georgette.) Non, ce sont des célébrités qui se pavanent sur les pages et à travers les écrans. C'est écœurant, d'autant que nous partageons la même étendue, la terre.

Chaque fois qu'Althusser se trouvait à proximité du corps de Georgette, elle pensait à un sujet susceptible de mettre son époux et persécuteur (et futur assassin) en rage. Un de ces sujets s'appelait « La commune et sa teneur ». En effet, Georgette était persuadée – et elle le disait tout le temps – que l'événement marqué par la présence de Gavroche était une fête « qui est toujours avec nous », ajoutait-elle. Son mari, de son côté, n'aimait pas la commune parce que Marx ne l'aimait pas non plus. « Ce que Marx n'aime pas n'est pas bien », disait Althusser en touchant la gorge de Georgette du bout de deux doigts. (L'art d'étranglement passe d'un stade inférieur à un stade supérieur.) « Ton Marx ne comprenait rien à la vie quotidienne, répondait sa femme. Et n'oublions pas que les communards ont brûlé la guillotine. » « C'est pour ça qu'ils ont loupé la révolution », disait Althusser en ajoutant un troisième doigt au futur supplice de Georgette.

Dans le livre de Deleuze, il y a des phrases qui me rassurent et ne me font pas penser (une fois de plus) à Schiller et ses embrassades. « Les notions communes les plus universelles représentent une similitude ou communauté de composition, mais entre corps qui conviennent d'un point de vue très général et non pas de *leur propre* point de vue. » Je constate avec soulagement qu'il y a des échappatoires partout – même dans les livres qui nous poussent littéralement vers nos (dis)semblables et nos frères (nos *big* et *smallbrothers*). De *mon* point de vue, il y a très peu de similitudes entre mes soi-disant frères et sœurs et ce que je représente, y compris ma représentation. Certes, nous avons le même nombre de mains et de jambes (la plupart du temps), et la faiblesse que mes jambes exhibent sans vergogne ne diminue pas encore leur nombre. Il y a des manchots qu'il faut prendre en considération, et je le fais d'autant plus volontiers que le frère de Ludwig Wittgenstein était le co-créateur des concertos de Ravel et de

Prokofiev dédiés à sa main gauche. Parfois je me sens plus proche de ce pianiste-manchot que de Bouddha dont le nombre de bras dépasse l'imagination – même si on les voit devant soi.

Mon propre point de vue exclut beaucoup de membres du club qu'on appelle – à tort – « l'humanité » car il n'y a rien d'humain au sein et sur le pourtour de ce club. Il y a beaucoup de trop humain ou de faux humain, ce qui n'est pas digne d'un homme. Se sont des salamalecs auxquels on donne les légions d'honneur, et ils sont légion, naturellement. Oui, le mouvement et le repos nous caractérisent presque tous, à l'exception des paralytiques et des manchots qui ne peuvent ni bouger ni reposer un de leur bras. Un crétin bouge et cela ne me gêne pas, quoiqu'il bouge d'une façon idiote. Mais il bouge et il dort, et nous partageons ses occupations, malgré les divergences que l'on note quand on étudie nos mouvements et immobilités respectifs. Tout cela est général, et en général je suis pareil à n'importe quel être humain, ne serait-ce qu'à cause de nos visites aux toilettes sauf s'il s'agit d'un paralytique. Il est vrai que de temps à autre, après la visite d'une connaissance, vague ou pas, je constate avec horreur que cette connaissance ne sait pas manier les accessoires des water-closets, de sorte cette personne s'éloigne non seulement de mes toilettes, mais aussi de ma mémoire – pour toujours. Pas d'éternel retour, pas d'éternel manque de savoir-vivre. J'ai envie d'intituler ce paragraphe *La destruction créatrice*.

« Nous pouvons, par une expérience de pensée, faire varier un rapport jusqu'au point où le corps correspondant revêt en quelque sorte une nature 'contraire' à la sienne. » J'imagine qu'Althusser imaginait trop de choses à propos de sa femme qui était pure et simple, et que sa ressemblance avec une boule de feu n'a jamais porté atteinte à sa chasteté foncière. Althusser se disait que sa nouvelle Desdémone était démoniaque, qu'elle était fourbe, hypocrite et tout bonnement sadique. Comment pouvait-elle le priver des images dont son élan créateur et destructeur avait besoin pour s'alimenter, pour persévérer dans son super-être ? (Lorsqu'Althusser avait recours à la notion du super-être, ses étudiants riaient sous cape et disaient : « Sa superette. »)

Je ne sais pas dans quel sens le philosophe changeait la nature de sa femme : je ne les ai pas connus personnellement. Par ailleurs, je les connais à peine *littéralement* : je n'ai presque rien lu à leur sujet. Je sais que Georgette, était une boule de feu. Dans ce cas, son mari faisait de son mieux pour la métamorphoser en boule de neige. Desdémone était frigide et pouvait rappeler aux spectateurs une boule de neige, surtout si le metteur en scène voulait qu'elle porte une robe blanche. Une fois la métamorphose achevée, Althusser recommençait de plus belle : un vrai marxiste ne se tourne jamais les pouces. Il travaillait cette fois sur la boule de neige qui, peu à peu, redevenait la boule de feu.

Au lieu d'effectuer ces métamorphoses anti-kafkaïennes, il aurait dû simplement la caresser dans le sens du poil, en disant par exemple : « Tu as raison : la commune était une fête. Pas très scientifique, plutôt bordélique. Mais éminemment sympathique. » *Lo and behold*, Georgette est nue. Mais Althusser était en proie aux idées abstraites et soi-disant scientifiques. Et d'après Deleuze et Spinoza son raisonnement abstrait avait deux aspects qui ne pouvaient s'inscrire dans ce que l'on appelle « suffisance », par opposition à l'insuffisance. Oui, ces deux aspects témoignaient de l'insuffisance de l'édifice structurel construit par Althusser et ses admirateurs.

Tous ces penseurs ne retiennent entre les choses que des différences sensibles et grossières. Ils voient un ouvrier et une paysanne sur un piédestal. Alors, ils disent : « C'est la dictature du prolétariat et de la paysannerie. » « C'est la dictature de l'ânerie », répondent les Soviétiques. (Ils aiment des calambours.) Les althussériens ne voient rien d'autre. Ils négligent la différence entre la réalité et les monuments que l'on érige pour bercer et se bercer. Onberce de vaines promesses (le pain gratuit) et on se berce d'illusion. On voit bien un althussérien dans les bras de l'ouvrier ; un autre se repose dans les bras de la paysanne. On les berce, ces althussériens. L'on s'y berce, l'on s'y berce, l'on s'y berce tout en rond.

Au cours de sa visite en Union Soviétique, Bernard Shaw n'a vu que du caviar sur les tables. Les gens mouraient de faim : dans les champs, dans les rues et même sur la place Rouge. Lui, il a écrit dans ses mémoires : « Je n'ai jamais aussi bien mangé qu'à Moscou, à la table du Politburo. » Et Spinoza écrit au sujet de l'étroitesse : « Ceux qui ont plus souvent considéré avec admiration la stature des hommes entendront sous le nom d'homme un animal de stature droite. » Ils ne penseront ni aux rires des hommes et des femmes, ni à l'absence de plumes sur leurs pieds. Et les communistes du monde entier ne pensaient qu'aux monuments, à ces innombrables Lénine qui tendent un bras vers un avenir idiot. Et ils se souvenaient du caviar que Bernard Shaw mangeait en compagnie de Zinoviev et Kamenev. À propos, en russe le mot « *kamen*' » signifie « pierre ». Et Monsieur Kamenev ? Pierreux.

Moi, je pense aux pierres, à leur souffrance. « Une pierre n'a pas d'intérêt, parce qu'elle ne peut pas souffrir. Rien de ce que nous pouvons faire ne peut avoir de conséquence pour son bien-être. Une souris, au contraire, a un intérêt à ne pas être tourmentée, parce que si on la tourmente, elle souffrira. » On va trop vite en besogne, à mon avis. Et les pierres que l'on a mises – sans leur en demander la permission – sur la place Rouge pour qu'elles gardent la dépouille de Lénine ? Ne continuent-elles pas de souffrir à cause de cette dépouille qui pue, malgré les litres d'eau-de-Cologne que l'on verse sur elle presque tous les jours ? « C'est quoi,

cette odeur ? » demandent les visiteurs. « C'est de l'eau-de-Cologne », disent les connaisseurs. « Mais Lénine n'a jamais vécu à Cologne. » « Vous avez raison : c'est l'eau-de-Zurich. »

Et les pierres grâce auxquelles le bras de Lénine montre toujours l'idiotie de l'avenir ? Les pierres savaient que c'était faux, que quelque chose de radieux ne nous attendait ni au XXe siècle ni au XXIe siècle. L'avenir hideux, comme disaient les antisoviétiques et peut-être les pierres qui traçaient la route vers cet avenir par l'intermédiaire du bras de Lénine. Maître Eckhart dit (je cite cette phrase depuis une trentaine d'années) : « Les pierres croient en Dieu, mais elles ne le savent pas. » En tout cas, les pierres qui indiquaient la route vers le communisme ne croyaient ni au communisme ni à sa route.

Admettons que les pierres croient en Dieu et que c'est leur inconscient qui se charge de cette foi. Une séance d'hypnose et les pierres disent : « Oui, Dieu existe et nous croyons à Son existence et à Sa bonté. Spinoza a tort : Dieu s'occupe de nous et nous aime comme une mère ~~qui~~ adore son enfant. » Et si nous faisons mal à une pierre ? Si, par exemple, nous la lançons à la figure d'un policier ? Tant pis pour le policier et sa piètre figure. Mais la pierre, la pierre ? Certes, elle ne se dit pas : « C'est pour la bonne cause. La fin justifie les moyens. » Elle sent la peau du policier et aussi le sang qui coule de cette peau. La pierre est par terre, et la figure blessée à mort verse sur elle (sur la pierre) le sang du policier. La pierre souffre car elle n'aime ni l'odeur ni la saveur de ce sang. Singer pense que nous ne pouvons augmenter la quantité de son bien-être. Je suis en désaccord avec le philosophe australien : on peut enlever la pierre de l'endroit où elle gît pour la mettre à l'abri du sang du policier. On peut aussi casser la statue de Lénine, ramasser les pierres et les mettre sur les tombes juives où elles se sentiront à l'aise.

Et Michel-Ange ? ses pierres, ses sculptures ? Le sculpteur voit un bloc de marbre et dit : « Mon chef-d'œuvre est déjà là. Il suffit d'enlever la matière superflue. » « Non, non, crient les pierres que le bras impitoyable du sculpteur arrache du chef-d'œuvre à venir. Nous voulons en faire partie. Nous voulons que l'on nous regarde pendant des siècles et des millénaires. » Au contraire, les pierres qui demeurent où elles sont ne cessent d'augmenter leur bien-être et se disent : « Comme il est facile de faire grandir ce fameux bien-être quand on est entre les mains d'un grand artiste de la Renaissance. » Il est vrai que Singer a écrit son texte il y a quelques années ou décennies, et je ne vois vraiment pas quel sculpteur ou quel architecte pourrait rendre heureux une pierre, ordinaire ou extraordinaire. À présent les pierres se consacrent entièrement à leur vocation première : elles symbolisent l'instinct de la mort.

Par ailleurs, je me demande sur quel critère on s'appuie au moment de l'analyse des douleurs et de leurs manifestations. Faut-il se fier à « aïe » ou à son équivalent – drrrrrrrrrrrrrrr, par exemple ? Faut-il attendre des sons en faisant mal à un insecte ou à un octogénaire avachi

dans un fauteuil roulant ? On le pince et on n'entend rien du tout. On le pince encore et encore, de plus en plus fort. Toujours rien. Alors, on se dit qu'il est paralysé. Soudain, il lève la main droite et la porte vers sa bouche. On se dit qu'il a faim et on va chercher un sandwich. On trouve un sandwich et on le montre à l'octogénaire. L'hypothèse se confirme : au moment où le sandwich apparaît dans son champ de vision, il exhibe un sourire. On cache le sandwich et on pince le vieillard. Cette fois, on entend une sorte d'aïe. Mais à quoi, se demande-t-on, se rapporte cet « aïe » ? à la disparition du sandwich ou au pinçage, à la douleur ?

Encore une séance psychanalytique – une pierre est étendue sur un divan – et l'inconscient se met à crier : « TRRTR, RRRRRRRR, RRRRRRRR, OOOOOOOOOO, AAAAAAAAAAAAAAAAAAA. » Un peu plus tard, l'inconscient de la pierre se met à discourir au sujet de la religion : « Je ne crois plus en Dieu, parce qu'Il admet l'existence de la douleur. Je n'ai rien contre la douleur abstraite qui se situe dans l'absolu, mais je ressens cette douleur et je trouve cela non seulement insupportable, mais aussi inadmissible. » Nous savons qu'aujourd'hui, on parle beaucoup de l'écologie et de la douleur que les humains infligent aux animaux pour agrémenter leur repas « et raccourcir leur espérance de vie », comme disent les végétariens. Il y aussi les gagatiens qui défendent les fruits. On les cueille sans faire attention à la douleur qu'ils éprouvent d'abord dans la paume de notre main et ensuite sous nos dents. On dit que cette tendance a vu le jour il y a quelques décennies. On oublie la forêt de Dante où les branches hurlent de douleur. Un commentateur italien affirme que les brindilles se tordent de douleur.

Les adversaires de cette tendance disent que la forêt de Dante est unique : aucune autre forêt ne fait étalage de ses sentiments et sensations. « Même la forêt qui marche dans *Macbeth* ne proteste pas contre cette marche », disent-ils. Si mes souvenirs sont bons, Tolstoï décrit la dignité d'un arbre qui meurt bien plus dignement que le roi d'Ionesco.

## OUST

Ce n'est pas la peine de parler de la quadrature du cercle. Il y a un cercle et nous essayons de mesurer sa surface. À quoi cela sert-il ? Ce cercle n'est pas notre vie, loin de là ; sauf s'il s'agit de l'éternel retour. Alors, nous nous accrochons à ce cercle ; d'après Proust et Nietzsche. (Pas d'après nous-mêmes. Pas d'après moi, en tout cas.) Nous nous disons : « Il ne faut surtout pas lâcher ce cercle, sinon nous serons privés de toutes les éternités et de l'art en général et en particulier. Et de la vie, cela va sans dire. » Il y a un carré et on ajoute quelque chose à ce carré ; ou on le fignole. Je n'ai jamais compris comment ça marche. D'ailleurs, ça ne marche pas parce

que je ne comprends pas de quoi il s'agit et pourquoi on doit le faire. On mesure quelque chose ; et il ne s'agit pas d'un pantalon. Alors, de quoi s'agit-il ? D'un cercle. D'accord, très bien. Mesurez ce que vous voulez, mais laissez-moi tranquille. De toute façon – et c'est une façon comme une autre – ce carré ne sera jamais un cercle, quoi que vous fassiez ; sauf si vous dessinez un cercle à sa place. Rien de plus facile, d'ailleurs. Prenez un instrument qui exécute ce genre de manœuvre et dessinez un cercle parfait – mieux que celui qu'aurait pu faire Léonard de Vinci. Essayez de mettre votre vie à l'intérieur de ce cercle, de l'y inscrire. Et vous serez heureux, une fois pour toutes. Ou deux fois pour toutes : deux est mieux qu'un ; plus sûr en tout cas. Comme on dit en anglais, en parlant de têtes.

Voici notre soleil qui est un peu perdu dans l'espace privé de Dante. Il s'agit d'une boule de lumière blafarde entourée d'un nuage de poussière et de gros rochers. C'est la scène finale, comme chante notre chère *Internationa-a-a-a-le*. Mais il ne faut surtout pas oublier la suite : « Groupons-nous et demain. » Une fois de plus, nous sommes en face de l'éternel retour ou plutôt dans son très très fort intérieur. *Hopefully*, *hopefully*. (Comme d'habitude, l'éternel retour ne parle que l'anglais.) Certes, la boule lumineuse qui vole au-dessus de nos têtes ou plutôt à l'intérieur de celles-ci, n'est pas une jeune étoile en fusion nucléaire, mais une sphère ultra dense de carbone et d'oxygène de la taille de la Terre. Que voulez-vous ? Ni l'accord de Tokyo ni celui de Paris n'étant respectés, nous sommes en présence d'une pollution interplanétaire. Les débris en question – et nous les questionnons en ce moment – sont autant de lambeaux de Mercure, de Vénus et de la Terre. Courage, courage. (Le même mot en anglais.) Ces nuages pourraient (et devraient, en toute logique) s'accréter pour former de nouvelles planètes, un système solaire de seconde génération.

Il y a d'autres tests et d'autres choses. Il y a un liquide qui a une couleur ; et on voit cette couleur puisqu'on regarde le liquide. Cette couleur est bleue et on pense au bleu du ciel ou à un autre bleu – celui qu'on a au genou. Et puis cette couleur cède la place à une autre couleur. Supposons que cette nouvelle couleur soit rouge. On se dit qu'une sorte de réaction – qu'elle soit chimique ou psychique – a eu lieu. À présent on contemple une autre couleur. Et puis cette couleur disparaît à son tour. C'est la première couleur qui réapparaît. Comment cela se fait-il ? C'est ainsi que commence une expérience connue sous deux noms : Béloousov et Jabotinski. La première couleur est ma vie ; la deuxième correspond à ma mort. C'est moi qui le dis ; eux,

ils ne le disaient pas. Et puis ma vie revient ; ma couleur, mon sang. Je vis de nouveau ; c'est à cela que cela revient car la vie revient. Il y a des foyers d'énergies un peu partout ; en moi, en vous. Qu'ils se cachent en vous ou non, cela m'est égal : je ne suis pas un humaniste à tout crin. Moi, je dois ressusciter. Et c'est ainsi que je le fais. Il y a une couleur, une autre couleur, la première couleur, celle de la vie. L'énergie est là et elle se manifestera tôt ou tard. C'est ce qu'on appelle « Résurrection », si j'ai bien compris la vie. Je ne comprends peut-être rien à rien ; mais je comprends la vie. Et cela suffit, comme on dit. En tout cas, il y a un foyer d'énergie quelque part ; dans mon corps. Je ne le sens pas, mais ce n'est pas nécessaire de le sentir : c'est lui qui me sent et c'est ce qui compte. À un moment donné et voulu, il surgit et alimente ma vie à moitié éteinte ; ou tout à fait éteinte. Et cela recommence de plus belle. Et la vie devient encore plus belle qu'auparavant.

Je vois si peu de choses. Il paraît que les yeux nous disent tout ce qu'il faut savoir. Et si l'on se dit qu'il ne faut rien savoir du tout ? Le dernier prix Nobel de littérature dit qu'elle se passionne pour le réel. Alors, on commence à se poser des questions. On se demande ce que c'est et une fois de plus on prononce le mot « réel ». On peut le répéter, si l'on veut. On le veut, comme d'habitude – on veut toujours tout – et on dit « le réel ». On dit aussi que l'on se passionne pour ce réel. On ne se dit pas que l'on se passionne pour un réel ou pour un autre – il n'y a qu'un seul réel et on y est confronté tous les jours et toutes les nuits, surtout s'il s'agit des nuits blanches. S'il s'agit des nuits noires, on dort paisiblement et on voit quelque chose d'irréel, si tant est que l'on consacre une partie de cette nuit noire aux rêves. Mais non, le réel n'est pas là ; il n'est pas dans l'irréel. Il y a des catastrophes partout – notre cher Tchernobyl, entre autres. Et c'est à ce sujet-ci qu'il faut écrire si l'on veut décrocher un prix quelconque. Les gens n'aiment pas souffrir, mais ils aiment les souffrances des autres : ils savent que si les autres souffrent, ils ne souffrent pas eux-mêmes. Il y a un quota de souffrances que même notre cher Satan n'a pas envie de dépasser. Même Lucifer soigne ce qu'on appelle « l'harmonie » ou « l'équilibre ».

Je suis sorti, pour une fois ; depuis quelques semaines, je ne sortais plus. J'ai raté un déjeuner auquel on m'avait invité il y a assez longtemps. Ce qui se passe il y a longtemps, je ne le retrouve pas facilement ; ou je ne le retrouve pas du tout, de sorte que l'on peut dire que cela ne se passe pas. Cela s'est passé un jour : j'ai reçu un coup de fil d'un ami que j'aime beaucoup.

Il m'a demandé si j'étais libre le 4 octobre. J'ai dit que je ne le savais pas car je devais aller à Moscou, mais je ne savais pas quand j'y irais. D'ailleurs, je me demandais si le concert auquel je pensais n'avait pas été annulé, purement et simplement. En Russie, un tas de choses se passe purement et simplement. On vous tue purement et simplement ; ou tout simplement simplement : la pureté du travail n'est pas toujours visible à l'œil nu. Et ainsi de suite. Bref, mon ami me demande de lui faire signe dès que j'ai des nouvelles de Moscou ; ce qui veut dire que le déjeuner auquel je suis convié n'a rien à voir avec la bonne franquette. Je reçois des nouvelles de Moscou et je téléphone à mon ami séance tenante pour lui dire que j'accepte son invitation avec plaisir. C'est vrai que j'ai éprouvé du plaisir au moment où il m'a invité et aussi lorsque j'ai compris que je pourrais assister à ce déjeuner. Je cherche à me marier et cette recherche n'a rien à voir avec du temps perdu : il faut au contraire le temps et surtout l'espace où votre épouse se trouve à un des moments voulus. Et puis j'effectue ce voyage qui me fait revoir ma ville natale. Le même voyage – au lieu de se terminer à Moscou une fois pour toutes – me ramène à Bruxelles où mon chat m'attend avec impatience ; où il me voit avec plaisir. Et ce plaisir est peut-être plus intense encore que celui que j'éprouve en écoutant la voix d'un de mes meilleurs amis qui m'invite quelque part. Et puis j'oublie l'invitation parce que le déjeuner en question se trouve loin sur le plan temporel et aussi en termes spatiaux. Et puis, une nuit, je me réveille et je me demande quelle date nous sommes ; en l'occurrence, mes amis et moi. Et bien, c'était déjà le 5 octobre, ce qui voulait dire que j'avais raté le déjeuner auquel j'avais pensé avec plaisir. À présent j'y pense avec déplaisir et je m'adresse toutes sortes de reproches. Si je veux que ma vie s'arrange du point de vue social et même commercial, il faut que je quitte mon bureau et ma tanière dès qu'une occasion se présente. Je téléphone à mon ami et lui dit que je mérite une punition exemplaire. « As-tu été pris dans des embouteillages ?

- Non, lui réponds-je.

- Il y avait des manifestations. Nous nous sommes dit que tu étais coincé du côté du ring.

- Non. Il s'agit d'un oubli, purement et simplement. Désolé. J'attends la punition.

- C'est dommage. Il y avait deux femmes à qui je voulais te présenter.

- Tu sais, je ne sors que deux fois par mois. Et ce n'est pas la peine d'acheter un agenda.

- Je vois. »

Nous nous parlons de nos rencontres futures. Je raccroche et je me mets à penser à ces deux femmes. Dans une telle conjoncture, il faut sans doute préférer « jamais » à « tard », étant donné le nombre de tourments que la conscience et les remords fournissent avec une implacabilité inhumaine, quasi sadique.

La vie n'est pas ce qu'elle est parce que tout le monde veut savoir ce que c'est que la vie. Tout le monde sait ce que c'est et personne ne le sait, mais tout le monde trouve cela normal parce que tout le monde se concentre sur un problème ou un autre ; et ces problèmes-là n'ont rien en commun avec la vraie vie, comme on dit. Et la vraie vie est ailleurs ou elle n'est pas ailleurs ; elle n'est peut-être nulle part et personne ne sait où ce nulle part se trouve. Il (ou elle) ne se trouve peut-être nulle part et personne ne le sait ou plutôt personne ne sait où se trouve ce nulle part parce que tout le monde pense à ce qui se trouve devant tout le monde, à côté, derrière, devant. On touche ceci ou cela et c'est cela qui compte ; et on compte tout ce qu'on peut compter. On compte, on compte, on s'épuise, on va à l'église et on prie pour se distraire.

Si la mort fait partie de la vie, comme dit un multimillionnaire, en éloignant l'une, on éloigne l'autre par la même occasion. Proust ne fait que rapprocher la vie du lecteur, de la mettre sur son étagère. Il serait plus amusant de mettre la vie ailleurs – sur un bahut quelconque, par exemple. Les personnages de Proust sont tristement vivants ; ceux de Gogol mythologiquement morts. Il y en va de même pour les personnages de Musil. Mythologiquement morts.

Les gens meurent partout, même dans les films d'Ozu qui esquivent la grandiloquence ; et la mort est toujours grandiloquente, surtout s'il y a des enfants autour de votre lit de mort. Ils pleurent ; vous pleureriez volontiers, vous aussi, mais vous êtes déjà inconscient ou dans le coma, purement et simplement. De toute façon, il est trop tard pour pleurer. Il y a un temps approprié pour les larmes de joie et pour celles de tristesse, comme aurait dit l'Ecclésiaste. Si vous êtes inconscient et si en outre vous vous trouvez sur votre lit de mort – ou sur un lit de mort quelconque, dans un hôpital – il est trop tard pour les deux sortes de larmes. Dans *Le voyage à Tokyo*, il y a une femme et tout le monde dit qu'elle est vieille. Et pourtant elle n'a que soixante-huit ans – comme moi, autrement dit. Et je ne suis pas vieux, loin de là. Je ne sais pas à quel point je suis loin de la vieillesse, mais une chose est certaine : elle est loin. Moi aussi, je suis loin ; par rapport à la vieillesse et au reste. On dit toujours que c'est l'esprit qui compte, pas le corps. Si votre esprit est jeune, vous l'êtes aussi, même si votre corps se détraque et que ses nombreux moteurs ont de plus en plus de ratés. Et bien, l'esprit de la femme est assez jeune, à en juger par le nombre de sourires qu'elle affiche en présence de ses enfants et de leur progéniture. Et puis elle n'arrive pas à se lever car elle a des vertiges. Moi, j'ai aussi des vertiges de temps en temps ; lorsque je me baisse, par exemple. Je me baisse pour ramasser quelque chose et, en me redressant, je sens une sorte de vertige ; ou l'approche de la mort, autrement

dit. En tout cas, la soi-disant vieille femme meurt quelques jours plus tard. Je souffre de ce genre de vertiges depuis une vingtaine d'années. C'est plutôt bon signe. Pourvu que je puisse en souffrir encore une vingtaine d'années ; au moins. Il est vrai qu'à cette époque-là – au début des années cinquante – l'espérance de vie n'était pas ce qu'elle est aujourd'hui. À force d'entendre : « Tu es vieille », « tu es cacochyme » on devenait les deux. On devenait aussi « âgé » et même « antique » en quelque sorte. D'après les psychanalystes et leurs patients, la psychologie joue un rôle important dans notre vie. Les paroles que l'on entend s'installent un peu partout : dans l'inconscient, entre autres. Et l'inconscient, soutenu par la conscience et l'environnement, se met au travail. Il sape la confiance en soi, la santé en soi et pour soi. Rien d'étonnant que tous ces acteurs aient l'air d'appartenir au monde des morts-vivants qui, tout compte fait, ne font de mal à personne. Certes, ils sont capables de céder à ce que l'on appelle le « virus voyageur » et ils vous tombent dessus soit à Tokyo, soit à New York ou à Moscou ou à Saint-Pétersbourg. Cela peut arriver n'importe où et l'on doit s'occuper de tous ces voyageurs qui veulent tout voir et tout goûter. On leur achète des gâteaux ; on les gâte, ces gâteux. Comme d'habitude, les jeux de mots viennent à la rescousse des hôtes. Ils plaisantent et rient pour ne pas pleurer. Ils pleurent quand-même.

La femme en question a un malaise dans un train. Moi aussi, j'ai eu un malaise ; dans un train. Il y a vingt-cinq ans environ.

Les jeunes s'adonnent à toutes sortes de plaisirs qui les affaiblissent, les détruisent, les dégradent, et ainsi de suite. Et puis ils deviennent vieux et faibles dans tous les sens du terme ; non seulement psychologiquement, éthiquement et religieusement. Les voluptés, quel que soit leur potentiel extatique, ne leur disent plus rien. Même les ordinateurs les laissent froids : ils sont trop paresseux, trop las pour les manipuler. Ils passent leur temps devant un téléviseur et zappent lorsque les images se mettent à les bousculer. Trop de violence, trop de sexe. Ils parlent de la vertu, en disant qu'elle se récompense par elle-même. Leurs enfants sont rivés aux ordinateurs. « Ils ne font de mal qu'aux mondes virtuels », disent leurs parents en les regardant, en souriant. Ils savent que les mondes virtuels nous guident vers la vertu, la seule vertu qui nous soit accessible : ne pas faire mal à une mouche. Et les enfants achètent d'autres ludiciels ; et ils se droguent. Mais ils ne font pas de mal aux mouches.

Ai-je aimé mes parents ? Je ne crois pas. Je n'aimais pas mes parents, j'étais mes parents. Un attachement viscéral. C'est plus qu'un amour. Tout cela est par-delà l'amour, la haine, le meurtre du père, l'amour que l'on fait avec sa mère. Je ne suis peut-être pas Jacques ou Pierre. J'étais mon père ; j'étais ma mère. Je le suis toujours. C'est ma mère qui écrit tout cela ou ceci. Ma mère écrit ceci, mon père cela.

Et il y a une tranche de vie dont j'ai voulu parler il y a quelque temps ; ou il y a quelque. (Comme un chien sauvage, je saute sur n'importe quel morceau.) Je suis dans un supermarché ; ni mon père ni ma mère n'y sont, de sorte que c'est moi qui parle. C'est moi qui m'adresse à une femme qui fait la queue avec moi. On me dirige vers une caisse en pensant que je pourrai régler mes achats plus vite à cette caisse-là. Je vois une femme qui est devant moi. Je pourrais ne pas la voir, mais je regarde droit devant moi ; et je la vois, inévitablement. J'aurais pu éviter tout cela. J'aurais pu ne pas aller dans ce supermarché : après tout, je ne crevais pas de faim. J'aurais pu tenir le coup encore deux jours au moins. Je n'ai pas tenu le coup et je suis allé dans ce supermarché – pour acheter des fleurs peut-être. Oui, toutes les semaines j'achète des roses. Je regarde les roses et je les sens ; et je me sens chez moi d'autant plus que je regarde aussi mes pénates et je me dis que ce sont mes pénates et pas les pénates de quelqu'un d'autre. Mais je vais au supermarché ou dans les boutiques, de temps en temps ; même si je ne crève pas de faim. Et parfois je vois une femme devant moi. Et cette femme fait n'importe quoi. Elle se met à vider son porte-monnaie qui porte un certain nombre de monnaies. Alors, elle se met à sortir toutes ces monnaies et elle se met à les compter devant moi, comme si j'avais besoin de savoir combien de pièces et de monnaie elle a dans son porte-monnaie. Elle compte, elle compte et je réapprends les mathématiques. Puis elle s'arrête et demande à la caissière combien elle lui doit. Elle me doit déjà quelques minutes, mais elle ne s'en doute pas. Par conséquent, je ne dis rien et la caissière dit : « Deux euros. » La femme dit qu'elle ne les a pas. Elle inspecte son caddy et dit qu'il faut déduire deux euros de la somme qu'elle doit à la caissière. Elle lui pose plusieurs questions. Une de ces questions concerne un bonbon. La caissière dit : « Non. » Pourquoi ? Parce que le bonbon coûte un euro vingt centimes. À ce moment-là je me mets à m'énerver ; après tout, je ne suis ni bouddhiste ni yogi ni saint ni François. Je dis : « Madame, je n'ai pas le temps.

- Moi non plus.

- Je sais. Personne n'a le temps. Le temps n'appartient à personne.

- Foutez-moi la paix.

- La paix n’appartient à personne, elle non plus.

- Foutez-moi le tout.

- Un poète russe nous dit que la paix ne nous apparaît que dans nos rêves.

- Foutez-moi…

- Madame, les feuilles tombent déjà, comme dit un chant russe.

- Le beurre vaut combien ?

- Ne pourriez-vous pas sortir une de vos cartes bancaires ?

- Ma carte a été refusée.

- C’est vous qui êtes refusée, Madame. La vie renonce à vous. »

La vie renonce et refuse ; moi aussi. Je suis la vie.

**T**

Le nouveau prix Nobel de littérature a « la passion du réel ». Mais il faut d'abord définir ce réel pour savoir de quoi on a la passion. On regarde autour de soi et on ne voit que des souffrances. En tout cas, ce prix parle des souffrances et cela plaît à tout le monde. Un humaniste de plus. De quoi peut-on parler, sinon de souffrances ? On ouvre les yeux et on voit une plante qui souffre ; on voit une rose qui se fane dans un vase parce que l'on a oublié de changer son eau. D'abord on pensait qu'il ne fallait pas la changer ; on comptait sur un petit sachet contenant une poudre qui prolonge la vie des plantes au-delà de toutes les limites imaginables. D'ailleurs, il y a des humains qui préfèrent dissoudre cette poudre dans un verre d'eau. Ils boivent cette eau en espérant vivre éternellement ; en tout cas, plus longtemps que prévu. Il prévoit une longue vie et ensuite boivent cet élixir tout en ajoutant une dizaine d'années à cette vie prévue, imprévue. Les fleurs se fanent malgré les sachets et l'eau. Est-ce ce que l'on appelle la « passion du réel » ? Et si l'on mettait les humains dans un vase ? Ils boivent de l'eau et ils avalent des médicaments ; les Français sont champions dans ce domaine. Mais les humains ne se mettent pas dans les vases. Pourquoi ? Parce qu'ils pensent que les vases sont réservées aux fleurs. Et pourtant ils disent souvent que les enfants sont les fleurs de la vie. Mais même les enfants ne sont pas mis dans des vases. On les met dans des coins où ils passent un certain temps pour expier telle ou telle faute ; on ne les voit pas dans des vases, sauf s'il s'agit d'une mise en scène futuriste, d'une pièce avant-gardiste. C'est pour cela que les humains ne sont pas encore immortels. Les fleurs se fanent, qu'elles soient dans un vase ou en dehors de lui. Mais les humains sont différents et leur étoffe doit leur permettre de tenir le coup plus longtemps et même éternellement ; avec un peu de chance. On les met dans un vase, de sorte que l'eau atteint leurs genoux. Il ne faut surtout pas que l'eau les empêche de marcher. Oui, on attache les vases à leurs jambes pour leur permettre de se promener dans les parcs et même de faire du jogging qui est toujours bon pour la santé ; jusqu'au nouvel ordre. Il s'agit d'un double coup de pompe : vase, jogging. C'est cela la troisième connaissance de Spinoza.

Il y a des gens qui ne vous laissent pas parler. Comme d'habitude, ils sont légion. Ils pensent qu'ils vous comprennent à demi-mot. En fait, c'est eux qui veulent parler à tout prix ; et ce prix est votre silence. Et il ne s'agit pas de demi-mots : s'ils se mettent à parler – et ils le font dès qu'une occasion se présente – vous entendez mille-et-un mots et autant de contes. Dommage que vous ne puissiez pas les mettre à mort. D'ailleurs, vous ne le souhaitez même

pas : cela demanderait un effort supplémentaire de votre volonté et de votre conscience qui est censée sanctionner une telle action. Vous ne faites donc rien, à part ce que vous êtes en train de faire : vous écoutez un baratin qui n'a pas l'air de vouloir se terminer. Tous les airs nous trompent d'habitude : les airs d'opéras nous disent n'importe quoi ; il en va de même pour tout ce qui se présente comme tel et ne ressemble à rien de tel. Bref, vous écoutez le baratin et puis on vous pose une question à laquelle vous êtes censé répondre, sinon on vous taxera de vanité, d'indifférence, et ainsi de suite. Comme vous ne voulez pas connaître la suite, vous répondez à la question, mais dès que vous vous mettez à y répondre, votre interlocuteur vous répond à son tour, ce qui veut dire qu'il vous a compris à demi-mot. Il n'a rien compris du tout. Il n'aurait rien compris, même si vous aviez prononcé deux mille mots. Il vous répond quand-même, comme s'il avait compris vos pensées les plus intimes auxquelles vous ne donnez accès à personne, même pas à vos maîtres et maîtresses. Il vous pose d'autres questions qui se rapportent à ses divagations, pas à votre raisonnement. Pour ne pas faillir aux règles qui dictent notre comportement dans le cadre de la vie sociale, vous vous occupez de ses arguments, en laissant tomber les vôtres. Vous avez quelques morceaux à votre disposition, mais vous ne connaissez pas leur disposition, leur emplacement dans le tout. Vous vous mettez à coller et à racoler ces morceaux. À la longue qui dure quelques secondes, vous arrivez à composer un tout. Vous présentez ce tout à votre interlocuteur qui vous fait comprendre que vous n'avez pas compris grand-chose à ce qu'il vous a confié. Vous avouez que vous n'avez pas tout compris, mais que vous êtes tout à fait prêt à faire encore un effort pour comprendre l'ensemble des données et des conclusions. À la suite d'une telle conversation, vous passez une nuit blanche qui porte beaucoup de conseils que vous ne suivrez pas.

Il y a un réel. Et puis un autre réel fait son apparition. Il y a beaucoup de suites à cette apparition : chaque phrase est une suite de ce genre, en quelque sorte. Et certaines de ces suites sont royales ou même impériales. Oui, il s'agit d'un abîme que l'on comble fictivement par d'autres mondes. Résumons-nous. Il y a un monde ; il est caduc et l'on cherche un monde plus ample, plus riche, plus meilleur.

Supposons que Leibniz ne se soit pas trompé : notre monde est le meilleur de tous les mondes concevables. C'est pour cela que notre imagination atteint ses limites et les dépasse. C'est-à-dire que notre imagination est la meilleure imagination de toutes les imaginations

inconcevables et par conséquent elle cherche à se dépasser ; si elle ne le faisait pas, elle ne serait pas la meilleure des meilleures. Donc, elle dépasse ses propres limites et débouche sur un autre monde qui bouche un trou entre le monde que nous possédons et celui qui est le meilleur de tous les meilleurs des meilleurs et ainsi de suite. Ainsi nous complétons la réalité objective que Bergson appelle « les données immédiates de la conscience » par celui qu'on appelle – à tort ou de travers – subjectif. Le nouveau monde – il s'agit d'une Amérique métaphorique et presque métaphysique – élargit la réalité objective ; un point c'est tout. Il est vrai qu'à l'aide d'autres mondes l'on peut étendre ce point à l'infini ; ce que nous faisons, à la réflexion. (Il vaut mieux l'éte*i*ndre.) Hegel parle d'une notion qui surgit d'elle-même et devient le reste – ce monde élargi, enrichi, bio. Il n'y a rien en face de nous. Ce qui croît devient ce qu'il doit devenir. Je suis mes voisins. Je ne décris pas leur comportement parce que je ne décris rien. Tout naît dans ma conscience, dans ma présence, et chaque notion, concept, naissance s'appuie sur l'énergie qui surgit dans mon corps, à mon insu. C'est cela la vraie mémoire involontaire : l'énergie retrouvée, tout d'un coup. Tout cela se passe sans crier gare. Au plus bas se trouve l'ascension, disent Hölderlin et Heidegger.

Il est difficile de suivre ce qu'on appelle « le mouvement » parce qu'à présent, le seul mouvement concerne les migrants. Ils se cachent dans les tunnels, voyagent sur les toits des trains et il faut les suivre pas à pas pour décrire les nuances de leurs souffrances et recevoir le prix Nobel de littérature. Ils vont à droite et disent : « Nous n'avons pas de pain. » Ils vont à gauche et disent : « Nous voulons une carte d'identité. » Ils grimpent sur un arbre et disent : « Nous voulons du boulot. » Ils avancent à quatre pattes et disent : « Nous voulons la sécurité sociale parce que nous sommes malades. Et si nous ne sommes pas malades aujourd'hui, nous le serons demain, étant donné que nous n'avons pas de logement. Nous ne pouvons pas vivre sur les toits, qu'il s'agisse de trains ou de bâtiments. Nous risquons de tomber et nous tombons. Nous ne pouvons pas vivre au raz du sol. Au raz du sol il y a toujours des rats. C'est la sagesse humaine qui nous le dit, et il n'y a rien de plus humain que la sagesse. » On se promène avec un magnétophone et un ordinateur qui enregistrent tout cela. Au bout d'un jour, on a une dizaine de dossiers. Dossier I : Souffrance A. Dossier II : Souffrance B. Et ainsi de suite. Un dossier est consacré aux barrages ; tantôt ils s'ouvrent, tantôt ils se referment. Madame Merkel se tient sur le balcon de la chancellerie où Hitler avait l'habitude de faire de la gymnastique en levant le bras droit. Il levait ce bras et la foule suivait son exemple. À présent madame Merkel lève son mouchoir et deux barrages s'entrouvrent. Elle répète ce geste ; les barrages s'ouvrent

entièrement et des millions des migrants affluent vers l'ouverture et passent les frontières. Les Allemands de souche poussent des cris déchirants ; du coup, madame Merkel lève son mouchoir et une dizaine de barrages se referment en distribuant des coups sur les têtes et les épaules. Les enfants que l'on porte dans les bras – et dans le cœur – reçoivent certains de ces coups, eux aussi. C'est pour cela qu'on peut lire à l'entrée des barrages : « Ne portez pas d'enfants dans les bras. » « Ne portez pas vos animaux domestiques dans les bras. » « Enlevez talons et bottes. » « Descendez de vos vélos. » « Ne sursautez pas. Vous ne verrez rien de toute façon. »

Entre-temps, Mandelstam discute de la Rédemption. Il dit qu'elle nous libère entièrement, de sorte que nous sommes plus libres que les Grecs anciens – et même modernes. (Il ne savait rien de leur dette.) Et si je me mettais au milieu de la foule ? Serais-je plus libre que dans mon jardin ? Pour se sentir libre, il faut être contrarié ; c'est vieux comme le monde. Il y a eu la Rédemption. L'ai-je sentie ? Puis-je dire après avoir écrit un poème : « Je l'aurai écrit différemment, si la Rédemption n'avait pas eu lieu ? » J'écris n'importe quel poème. Par exemple :

Ce n'est pas le matin dont je rêvai hier soir.
À vrai dire, je n'ai pas rêvé. À quoi bon rêver ?
On rêve la nuit. On voit de beaux corps.
On les touche parfois. Le soir on pense,
Si l'on se donne la peine de penser.
Aujourd'hui je peux dire que le matin
Ne correspond pas à mes pensées d'hier.
Une chose est certaine :
La Rédemption n'y est pour rien.

Je prends mon petit déjeuner. La Rédemption n'y participe pas non plus. Je ne crois pas que mon omelette aurait été différente – des œufs pourris – si j'avais pris la Rédemption en considération. Mandelstam de quoi parle-t-il ? Je porte l'humanité sur mon dos, sur mes épaules – cela dépend du poids de cette humanité. Et puis je mets sur mon dos le poids de ses péchés. Je m'écroule, la terre fait de même, entraînant dans sa chute la moitié du système solaire. Comment peut-on écrire un poème dans ces conditions ? sans parler d'une omelette ? Dans cette chute spectaculaire, tous les œufs seraient écrasés. Une omelette cosmique. Moi, je préfère

une omelette classique – beaucoup de légumes – dans un hôtel cinq étoiles ; à Pétersbourg, par exemple. À l'hôtel Europe. D'ailleurs, j'aime beaucoup leur brunch. Et je compte fêter le Nouvel An dans cet hôtel. Avec la Rédemption ? sans Elle ?

On demande à Dieu d'engloutir ses ennemis. Comment ? Contrairement à ce que l'on peut penser, on ne les met pas dans l'eau parce qu'ils aiment cet élément et ils nagent partout, pas seulement aux Seychelles. Il y a des piscines partout, surtout dans leurs jardins. Mais même s'il n'y avait plus de piscines sur terre, ils nageraient dans les flaques. Ils attendraient la pluie et ils nageraient dans les flaques pour ne pas perdre la forme, la santé et la vie. Ces gens-là ne veulent rien perdre, rien du tout ; ils trouvent et retrouvent tout ce qu'ils veulent, sauf le temps, contrairement à ce que dit notre écrivain favori. Non, ils ne retrouvent pas le temps car on ne peut le retrouver. Et on n'a pas besoin de le prouver parce que c'est évident. Et ceux qui ne le voient pas n'ont qu'à se contenter de lectures et de relectures en se disant que les livres qu'ils lisent sont immortels, que l'art l'est aussi et qu'eux le sont également parce qu'il suffit de toucher à l'immortalité pour que tout devienne immortel, même votre corps périssable et pourrissable. C'est comme si vous voyiez Dieu, tout d'un coup. Vision, genoux, mains jointes. Tous les « Ah » et les « Oh » que l'on entend dans les monastères. En l'occurrence, il s'agit d'art et de la même madeleine. N'en mangez pas trop, sinon vous aurez le diabète, tôt ou tard.

Vivre au jour le jour. Il faut vivre tant que l'on peut dire « jour » ou même « au jour ». Persévérer, comme d'habitude. Dans son être : ce n'est pas la peine de persévérer dans les autres êtres. D'autre part, la persévérance n'a pas de sens si l'on ne persévère pas dans *tous* les êtres : je suis social et je ne peux limiter cette persévérance à moi-même. Je persévère dans mes voisins et j'entends le bruit qui m'empêche de persévérer. Alors, je préfère ne pas persévérer. Cela n'a pas de sens ; mais on peut peut-être vivre sans ce sens, sans aucun sens. Sans les cinq sens, les six et les sept.

Je vis au jour le jour et ce jour doit être rempli, même s'il s'écoule à l'intérieur d'une pyramide. Cet écoulement n'est pas vide : il est rempli à ras bord, comme d'habitude. Vous allez d'un point à un autre le long d'une rue ; ou vous traversez un champ. C'est ce que Tolstoï entendait par la vie, j'imagine. Vous vivez, vous allez dans les champs et vous fauchez le blé

ou autre chose. Vous faites ce qu'il faut faire, de votre point de vue. Faites, faites, dit votre point de vue ; et vous l'écoutez. Comment trouver – ou retrouver – *l'extérieur* du temps ?

L'essentiel est de ne pas participer. Si vous assistez à un mauvais concert en pensant que, privée de votre présence, la salle serait vide, vous nuisez à la musique. Il vaut mieux que la salle soit vide. On sauve la musique du péril en restant à la maison. On ne sauve pas la vie si l'on demeure dans sa demeure. Sauve qui peut. Cela signifie quoi ? Que ou qui peut-on sauver ? Que peut-on faire *correctement* ? rester chez soi ? garder le lit ? Mais cela ne sert à rien : on peut garder le lit *incorrectement*.

Ce n'est pas le moment de parler de la pierre philosophale ; ou c'est toujours le moment d'en parler. De quoi d'autre peut-on parler ? des souffrances humaines ? des migrants ? Oui, naturellement. Notre humanisme est à toute épreuve et, une fois de plus, à la lumière de ce qui se passe, on choisit le genre humain, quel que soit l'état de ce genre ; quel que soit le genre de ce genre. Et la pierre philosophale – ou la prière philosophale – recule une fois de plus, puisque cela ne sert à rien et n'existe même pas ; sauf dans les esprits dérangés. On dérange un esprit et on y voit une des pierres philosophales. Alors, on se dit : « Voici la preuve de ce qu'on avance. Regardez ce dérangement. Il est clair comme l'eau de roche. » On transmute en or tout ce que l'on voit et ne voit pas. C'est cela une tâche digne d'un écrivain, d'un artiste. Le pape Jean XXII interdit l'alchimie dès 1317. Mais il n'interdit pas la littérature. Isaac Newton tente de trouver « la plus parfaite substance » dans son athanor (four). Elle est là.

PERSONNAGES

A : Quand on me demande qui je suis, je ne sais que répondre. Je sens une sorte de vibration, mais je ne veux pas dire : « Je suis une vibration. » Je veux être un être humain. Je n'y parviens pas. J'y parviendrai peut-être un de ces jours. Par où commencer ? Par cette vibration : je n'ai rien d'autre à ma disposition.

B : Regardons ce qui se passe en français, dans la Bible qui nous aide à détruire nos ennemis pour instaurer le royaume de Dieu dans notre village, sur toute étendue de sa globalité. « Il change les fleuves en désert et les sources d'eau en région de soif. » C'est ce que dit la Bible française. D'accord, mes ennemis ne pourront plus nager dans leurs piscines ni même dans leurs

flaques. Et moi ? Je n'ai pas envie de mourir de soif et cela ne va même pas sans dire car rien ne va plus s'il n'y a plus d'eau sur terre.

C : Marcel.

D : Proust.

E : On dit que je suis égoïste. C'est un mot à la mode, j'imagine : on l'utilise même à la télévision pour lancer un produit quelconque dans tous les sens du terme. En Russie, j'aurais prêté attention aux autres, à leurs souffrances : on ne pouvait faire autrement. En Belgique on s'occupe surtout des enfants handicapés. En Russie il n'y a que des enfants handicapés. Et même les adultes le sont car on les a privés de soins et de vivres. Ici – pour le moment – je ne suis ni un enfant handicapé ni un migrant. Je m'occupe de moi-même. Rien que de moi. Peu importe si je reflète le cosmos ou non. Adam Kadmon ou pas – c'est le cadet de mes soucis. Je suis un cosmos dans tous les sens du terme.

F : Ce que j'ai au fond de moi, dans les tréfonds de mon être ou de mon non-être, est trop beau pour être vrai. D'ailleurs, je ne sais pas exactement si c'est trop beau ou trop laid. Mais je sais que ce n'est pas vrai. Par conséquent, je ne suis pas vrai.

G : Je m'aime. Mais est-ce que j'ose m'aimer ? Le mérité-je ? Je ne crois pas, je ne crois pas en moi. Je crois que je suis mauvais et même très mauvais. Et je ne vaux rien du tout. Je suis « G », comme disent les Russes. Et « G » est un diminutif du « *Govno* ». « Merde », autrement dit. Si je le suis, je ne dois pas aimer ce que je représente. Je suis de la merde dans un bas de soie. Je peux aimer ce bas, n'est-ce pas ?

H : Je tremble de tout mon corps. Si l'on me demande qui je suis, je réponds que je suis mon corps. Et ce corps tremble tout le temps. S'il ne tremblait pas, je ne saurais pas qui je suis. C'est par conséquent grâce à mon corps que je sais beaucoup de choses et je connais la vie. Je sais que la vie tremble. Pourquoi ? Parce que la vie à peur des tsunamis. Elle a aussi peur de la bombe à hydrogène. Mon corps existe car il tremble. Il ne tremble plus. Je n'ai plus qu'une âme à ma disposition. Nous sommes dans l'au-delà, moi et mon âme. Mon moi tremble, lui aussi. Seule mon âme est intrépide. Par conséquent, je peux compter sur elle. Quel corps va-t-elle choisir ? Un corps malentendant : mon moi a peur des broyeuses. Un corps sourd, celui de Beethoven.

I : J'ai peur de tout, de cette immensité. Je suis si petit et l'immensité est immense. Elle couvre et recouvre tout ce qu'elle peut, et elle peut tout, sinon elle ne serait pas si immense, si impénétrable. Je pense que c'est le destin. Où que je me tourne, je le vois, j'y plonge et j'y nage. Je ne sais pas nager, vous savez. Si vous me demandez qui je suis, je vous réponds : « Je suis

quelqu'un qui ne sais ni nager ni voler. » Comment peut-on vivre au milieu de cette ignorance ? Par conséquent, je ne vis pas.

J : Le temps se limite à trois jours. Au-delà des ces jours, il n'y a plus de temps. J'attends, j'attends. Encore un jour. Je suis toujours où je suis, dans ma tombe. Il y a des livres autour de moi. Pourquoi ne pas les lire ? En attendant, en attendant. Beaucoup d'états exaltés sont allés et venus par mon corps. C'est pourquoi tout cela lui arrive maintenant. Au moment de l'extase on ne remarque rien, mais plus tard, le corps est frappé. Il est frappé à mort. On pense que l'on vit, que l'on regarde un jardin, que l'on se couche et dort. On est frappé sans arrêt puisqu'on crée la vie et c'est une création douloureuse. Elle passe par le corps ; par le cerveau aussi. Le cerveau traverse le corps à la recherche de la vie, d'autres vies. Elles sont là, mais il faut les trouver ; sinon, on risque de mourir prématurément. Il y a une vie au fond des poumons. Il y en a une autre dans les intestins. Encore un jour. Cette fois, la vie viendra de l'extérieur qui se trouve à l'intérieur.

K : Kafka.

L : Dans le système de l'alchimie intérieure, les transformations s'effectuent en trois étapes : fondre l'essence séminale et la transformer en souffle (*qi*), fondre le souffle et le transformer en force spirituelle, fondre la force spirituelle et la réintégrer au Vide cosmique. On frappe le luth, on tape sur le bambou.

M : Musil.

N : Musil.

O : Ô ciel ! Ô terre ! Ô eau ! Ô vie ! Ô eau de vie ! Ô beauté ! Ô Léonard ! Ô Fragonard ! Ô enfant ! Ô deux enfants ! Ô jeunesse ! Ô rage ! Ô désespoir ! Ô vieillesse ennemie ! Ô adolescence amie ! Ô monde ! Ô arrière-monde ! Ô mort ! Ô trépas ! Ô dernier souffle ! Ô premier souffle ! Ô zu.

P : Chaque foi que je m'approche de moi, j'ai une émotion. Pourquoi ? Parce que je suis plein à craquer. Ce sont les autres mois qui m'encombrent. Gourdjieff dit que ce n'est pas bien. Je ne vois pas pourquoi il condamne la multitude qui m'habite. Oui, j'ai plusieurs cordes à mon arc et même plusieurs arcs à mon arc. Je suis un monarque qui a beaucoup de sujets. Et chaque sujet est un monarque. À l'intérieur d'une seule minute, je vois la vie sous différents angles, de tous les côtés. Je suis l'Axe du monde, l'Arbre Cosmique. La Terre et l'Eau me nourrissent. Je dépasse le septième ciel. Mes branches sont d'autres moi. Mois, années, siècles. J'ai retrouvé l'Arbre de Vie. Je pousse, je perds mes feuilles, je les récupère, je me régénère. Je meurs et renaît d'innombrables fois.

R : Rien.

S : Tout ce qui est perçu comme son est **shakti** (Puissance divine). Ce qui est dépourvu du son est le Principe lui-même. Le son peut être non manifesté (**parâ**), subtil (**pashyantî**) ou articulé (**vaikharî**). Le son est perçu avant la forme, l'ouïe est antérieur à la vue. La solitude n'effraie pas une âme de soixante-dix ans. Qui ne sait pas peupler sa solitude…

T : Non-retrouvé. Non-cherché. Non-perdu.

U : Il fa*u*t accepter to*u*t ce qui se passe et ne se passe pas. Il fa*u*t acc*u*eillir tout cela à bras ouverts. Et même si l'on ferme les bras, ça viendra, ça passera et se passera. Ce n'est donc pas la peine de fermer quoi que ce soit : jambes, bras, yeux, oreilles, pensées, espoirs. Il faut savoir accueillir et cueillir – lorsque ça vient. Ou on se baisse et cueillie des fraises des bois. On accepte les fraises et les bois. Et le soleil qui prête ses rayons aux feuilles et fruits rouges. Il faut accepter les sourires et les larmes, et la longueur du temps ; et son retour inopiné. Il faut savoir attendre et mourir sur le champ. Il faut savoir couper les ponts et construire des tours. Se tourner, se détourner. Dire « bon jour » et « bon vent ».

V : Mémoire volontaire. Volonté. Valery.

W : On m'assigne la lettre « W ». Que puis-je en faire ? Je l'accepte et je l'accueille chaleureusement. Après tout, il ne s'agit pas d'un arrêt de mort. Par contre, si je me mets tête en bas, je risque de mourir dans les vingt-quatre heures. En français, en tout cas ; et en italien. En anglais je serais vivant. Mahler. Wagner. Et en russe ? *Smert'*. Schoenberg. Harmonie.

X : $1 – x + x^2 – x^3$…

Y : $y = A + Bx + Cx^2 + Dx^3$… J'ouvre et clore les Célestes Battants.

Z : Zeus est l'éther, Zeus est la terre, Zeus est le ciel. Oui, Zeus est tout ce qui est au-dessus et au-dessous de tout.

Il se peut que je sois un cadavre vivant. Pas un cadavre exquis, que Dieu m'en garde. (Pas de costards non plus.) D'après Tolstoï, pour mériter cette dénomination ou appellation, on n'a qu'à délaisser sa femme et passer son temps en compagnie des tsiganes ; en compagnie du champagne aussi et une fois de plus, cela va sans dire. Quand il s'agit du champagne, c'est toujours cela va sans dire. Je regarde *Le cadavre vivant* de Tolstoï. Comme d'habitude, il y a des tziganes ; ils chantent, ils dansent. Une jolie femme chante et le protagoniste dit : « On atteint tout ce que l'on veut : ravissement, enchantement, extase. Et puis rien, pas de suite. » « Non, dit quelqu'un d'autre. On peut continuer. Question de rythme. » On continue sur sa lancée, pourvu que le rythme soit là et qu'il porte tout cela. Quel est ce rythme ? N'importe quelle lettre pourrait le devenir. Kafka s'approprie la lettre « K ». Et moi ? « S » ? Ou un « T » ?

Toi, *Thou*, *tï*. Même en russe on arrive à exprimer la même idée – toi qui est là, que voilà. Un toit. Pas d'autrui, cela n'a rien à voir. Pas d'autres non plus ; autre, autres. Tendresse, *tenderness*. Et en russe ? *Troïka*, un équipage, trois chevaux. Une pièce de Tchaïkovski jouée par Rachmaninov. Et les autres langues ? On trouvera bien quelque chose pour que cette tendresse soit internationale ; pour que les millions s'embrassent enfin. Il y a de la neige ; il y a des chevaux qui s'éloignent. Tintement de grelots.

**S**

)

# SOUCI DE SOI, PAS DE SOUCI

Il paraît qu'on doit prendre soin de soi-même. Pour une fois, on ne vous dit pas que vous devez vous occuper des enfants handicapés qui ont besoin des ours en peluche et même du pain ou plutôt des brioches que Marie-Antoinette ne leur envoie plus, coupée du monde actuel par le temps et la guillotine. Vous mangez donc ces brioches en suivant le conseil de Foucault qui vous donnait des conférences sur le souci et le soi. Vous faites de la gymnastique, comme des Grecs, pour plonger ensuite dans une baignoire où l'eau n'obéit pas à la règle édictée par Héraclite l'Obscurcisseur : elle ne coule pas, de sorte que vous entrez dans la même eau, si tant est que vous en ressortiez un jour. Supposons que vous avez oublié votre sel de bain préféré sur le lavabo, et que vous ne jouissez ni de Foucault ni d'Héraclite ni de la philosophie en général, si cette eau parfumée vous fait défaut. Vous quittez donc la baignoire et faites quelques pas vers le lavabo où le sel en question se prélasse. Vous le prenez et replongez dans l'eau qui reste la même, malgré les secondes qui se sont écoulées entre votre sortie du bain, entre le moment où vous avez mis une sortie de bain pour ne pas marcher tout nu à travers la salle de bain, entre votre prise du sel de bain, entre le moment où vous vous êtes débarrassé de la sortie de bain et le replongeon dans la baignoire. L'eau de votre baignoire ne coule pas ; elle stagne, comme pour nier le mouvement, le temps ; pour affirmer l'espace et l'éternité. Rien d'étonnant que je passe le plus clair de mon espace-temps dans ma baignoire en compagnie de mon sel (self) préféré.

Une fois en dehors de la salle de bain, je dois continuer mes soins pour que mon corps rajeunisse tous les jours au lieu de tomber dans la tombe au ralentie ou en raccourci. La tombe est toujours en face et si l'on fait un pas de plus, on tombe et on s'enterre tout doucement, sans brusquer les choses. D'abord on s'enterre la tête, ensuite les épaules et peut-être les omoplates qui ne veulent pas demeurer en reste de courtoisie avec la mort. La courtoisie et les codes règnent partout, de sorte que l'on s'enterre pour ne pas faillir à son devoir, à sa place sur l'échelle sociale. Et puis on se rend compte que cette échelle ordonne de prendre soin de soi, et même les fous se sentent libérés puisqu'on leur dit qu'ils font partie de la société correcte et démocratique. Et ils se mettent à prendre soin d'eux en prenant des bains et en courant dans les bois où les oiseaux les observent avec envie : ils sont toujours emprisonnés dans leurs nids, dans leurs chants insignifiants. (Pas de signes, pour une fois.) Ils n'ont pas le droit de vote et c'est pour cela que nos présidents sont si terre à terre et ne prennent jamais leur envol.

Je continue donc les soins que je me prodigue à moi-même pour ne pas tomber ni en désuétude ni dans la tombe où les autres (les petits vers de terre) sont censés prendre soin de nous en nous débarrassant définitivement de notre corps qui constitue un obstacle sur le chemin

de salut. Ce qui nous ramène une fois de plus à notre âme ; moi, en tous cas, je me sens presque obligé de m'occuper de mon âme qui mérite mes soins autant que mon corps ; voir plus, trente-six fois plus. Je soigne mon âme en lisant les pères et les mères de l'Église, et ensuite je passe aux philosophes qui passent au crible la vie de tous les jours dont il ne reste que la vertu et la bonne conduite. Socrate nous rebat les oreilles et le reste de notre corps, de notre âme, avec ces vérités que nous consumons au lieu de consommer du foie gras en face de la télévision. Nous ne prenons, par conséquent, ce soin proverbial, ni de la télévision ni du foie gras car nous ne pouvons privilégier tout le monde et toute chose ; il faut faire notre choix qui tombe nécessairement sur nous-mêmes. Nous persistons et perdurons dans notre être coûte que coûte, souvent au détriment de nos proches. Nous persistons, nous signons, et nos signatures sont visibles un peu partout. Et nous espérons que même les Martiens peuvent les voir, grâce à leurs télescopes.

Je ne mange pas ceci et je ne bois pas cela. Et puis on me dit que je serai jeune jusqu'à 90 ans. Pourquoi vieillis-je ? Parce qu'un group de recherche soutient l'idée selon laquelle le vieillissement est un programme génétique. Et ce programme est nécessaire au changement des générations et à l'accélération de l'évolution. Quelle évolution ? Je n'en ai cure. Je ne me soucie d'aucune évolution. Pas de soucie, pas d'évolution. Mais on me dit et on me répète que ce programme que je suis censé connaître par cœur altère le fonctionnement de l'organisme en l'empoisonnant lentement, par le biais des radicaux libres. Je n'aime ni les radicaux de gauches ni ceux de droite. Les radicaux de tous bords n'excitent ni mon cerveau ni mes muscles. Et je me demande si les radicaux libres sont libres : si vous êtes radicale, vous êtes emporté par la passion de votre radicalisme loin du juste milieu. Ou même de l'injuste milieu – de tous les milieux que l'on puisse imaginer. Et c'est au milieu – si votre être est situé au milieu – que vous êtes libre car vous pouvez aller à droite et à gauche ; et même en biais.

Nous sommes tous disparates, dépareillés : chaussettes, hommes, femmes, machines, médicaments. Les maladies nous trouvent, mais les médicaments nous échappent, à moins que Dieu ne se donne la peine de nous marier, dans un sens ; ne serait-ce que dans un sens. S'Il ne nous laisse pas dans le flou non-artistique où nous perdons constamment les repères et les pédales. Le flou devient d'abord artistique – personne ne peut nier que Dieu est un grand artiste – et puis nous nous mettons à nous chausser, à nous remettre sur pied, à nous marier pour de bon. Tout dépend de l'angle de vision que notre prédestination nous octroie dans sa générosité ou mesquinerie. Dieu tripote Ses lentilles de contacte et les angles de toutes sortes. Il quadrature

les cercles et encercle les cadres. Et nous embrassons nos femmes, nos maris, nos enfants et même les passantes sans soucies qui deviennent nos douces amantes. Je me demande pourquoi Dieu a mis dans tête notre accouplement incongru : mes voisins et moi. Il aurait pu choisir un autre télescope afin de mettre le jardinier et ses maîtres à l'autre bout de la terre ; par rapport à mon corps. Ou Il aurait dû jeter une de Ses lentilles à la mer – comme une bouteille portant le message d'un naufragé. « C'est quoi ? » demandent les nageurs. « C'est une lentille de Dieu », répondent les baigneurs. Tout le monde arrive à la conclusion suivante : Dieu existe bel et bien. Il est beau, mais Il ne voit pas bien.

Il est vrai qu'une petite partie (ou un petit bout) de philosophes prétend que Dieu ne s'occupent pas de nous. Il nous voit assez bien – trop bien, pourrait-on dire, et c'est pour cela qu'Il nous laisse tomber de plus en plus bas. L'or va vers l'or et la bassesse s'approche de plus en plus de la Grande Bassesse. Rien d'étonnant qu'à bout de mon chemin – à bout d'un de ses bouts – je suis tombé assez bas pour rencontrer ce Jacques le Jardinier. Mais Dieu n'y est pour rien ; ce sont les choses qui y sont pour quelque chose. En l'absence de l'œil et des soins de Dieu, les choses s'arrangent comme elles peuvent, et leurs arrangements ne sont pas toujours au top niveau, d'autant qu'elles sont tout en bas de toutes les échelles. Et le hasard fait mal les choses en mêlant les mélis, en démêlant les mélos. Il mêle un méli et construit un mélodrame. Vive le mélodrame où Valery a pleuré.

D'autre part, à un autre bout, on me dit que je suis enfantin ou carrément un enfant qui est fermement convaincu que les choses et les mots s'acharnent contre lui. Pour une raison inconnue, cet armoire-là lui en veut et l'attaque par conséquence, pendant trois nuits consécutives. « Qu'es-tu en train de faire, toi que voilà ? demande l'enfant.

- Je t'attaque, dit l'armoire.
- Pourquoi ? demande l'enfant.
- Parce que je n'aime pas les enfants.
- Pourquoi n'aimes-tu pas les enfants ?
- Parce qu'ils crient souvent et leurs cris sont stridents. »

Le monde des enfants n'est pas infini : il limite ses ambitions à deux armoires, à un lavabo, à une baignoire, à un pain de savon, à un pain qui se renouvelle à chaque repas, à un repas ressuscité. « C'est ça la Résurrection », disent les parents en mettant du vin et du pain dans la bouche de leurs enfants. On ne met rien dans ma bouche : je m'en occupe moi-même, à la perfection. Presque chaque jour on met du bruit dans mes oreilles, et si je dis que ce bruit m'attaque et me fait mal, on me dit que je suis un enfant et que ma maturité n'est pas pour demain ; ni pour une série d'après. « Le monde s'en fiche », me dit-on. Et cet « en » qui est

sans doute en compagnie de son âne, son âme ou son Verlaine (Rimbaud) se concentre sur moi, pour une foi. Même mon lit ne sait que faire de mon corps. Il aimerait s'en débarrasser, ce qu'il a déjà fait à plusieurs reprises. Autrement dit, je tombe du lit une fois par an. Je retombe toujours sur mes pattes.

J'ai toujours repris mes esprits ; j'ai toujours fait la reprise non seulement dans les sonates de Schubert, mais aussi dans ma vie. Droit de reprise, comme on dit à tort et à travers.

Le jardinier de mon voisin est une armoire : il lui ressemble et on a l'impression qu'il est rempli de linge sale. On a aussi l'impression qu'il ne bouge pas, si on ne l'ouvre pas. Mais si on l'ouvre, même sans vouloir y prendre quelque chose, il commence à émettre des sons qui se situent entres les armoires (et les meubles en général) et les humains, leur bouche et leur ameublement intérieur et extérieur. Mais si une armoire et ses sons avancent pour m'anéantir, je dois me dire que je ne suis plus un enfant et que tout cela est un cauchemar, rien de plus ni de moins. C'est toujours moins, moins, moins, moins, comme disent les sages et les psychologues. C'est moins, c'est rien du tout, votre prise de sang est parfaite, votre prise de nerfs aussi. Il y en va de même pour votre prise de vie. Et de votre prise de vue – ha, ha, ha, ha, ha, ha, ha. Et ha, ha, ha, va très bien aussi, à condition qu'il, elle et on prenne soin de vous. En somme, si les ha, ha, ha vous accompagne où que vous alliez, ça vous fait du bien ; tandis que les ah, ah, ah vous assomment.

Je suis une sonate et je tiens la route grâce à ma structure.
Je n'ai rien contre une neige et même contre sa tempête
Qui se déchaîne, déchaîne, haine, nain, amour, amourrr.

Proust a l'air de tripoter un microscope lorsqu'il nous décrit les gestes et les habitudes du duc de Guermantes. À la recherche de la mythologie humaine et des lois qui s'y rapporte, il nous propose des centimètres que nous devons parcourir pour comprendre comment cette loi ou mythes se manifeste dans la personne du duc. Pour cela, il lui faut un télescope, si bien que nous assistons à un va-et-vient incessant : du côté d'un doigt, du côté de la loi, nous avançons, nous recoulons.

La loi qui se tapit au-delà du duc et ses simagrées se reflète aussi dans une chansonnette que les enfants russes entendent dans un dessin animé :

La queue à droite,
La queue à gauche,
C’est la polka Karrabass.

Proust parle du « détachement de nous-mêmes qui nous a permis de connaître en nous ce qui est aussi dans les autres, et ce que ne connaîtront jamais ceux qui pensent d’une façon égoïste et écrivent avec amour-propre ». Je ne sais pas avec quoi j’écris : cela pourrait être un amour-sale, vu le nombre de films érotiques que je regarde par jour et par nuit. (Je regarde aussi ma femme, mais cela doit être mis entre parenthèses.) Je pense, donc je suis, est aussi périmé que la plupart de mes pantalons à cause desquels, à cause de leurs innombrables trous, je perds mes clés, mon argent et aussi ma fortune – toutes les fortunes que j’ai en vue et dont j’ai envie. Je pense, je pense, je pense. Je ne suis pas sûr que je pense. Je me promène dans mon jardin. C’est mon jardin qui pense que je me promène. Je n’ai aucune envie de me détacher du jardin et de moi-même : je suis mon propre jardin. C’est peut-être un jardin pensant ; je n’en sais rien. Et JE est peut-être J, rien de plus ni de moins. On pourra donc écrire : CI-J. Le jour J, le moi(s) J, la (le) vie (t) J.

Comme si Dieu n’avait créé que moi, rien que moi, d’après Descartes. D'après Descartes, il n’y avait rien, rien du tout ; et puis, boum, big, baf, bang-bing, et je sors en habit blanc. Et moi, pour ne pas être en reste, je crée Dieu, à mon tour, tous les jours, au réveil. Dieu est mon réveil, ma sonnerie d’alarme ; la larme que je verse en guise de conclusion.

VIE, VIE, VIE, VIE,
TU AS VECU,
TU AS DORMI,
DORS,
DORS,

DORS,

DORS,

DOR,

DO,

D,

I

D

E

P

A

R

i

Chers amis, chers voisins,

Votre perfectionniste à plein temps a trouvé du temps pour détruire ma serrure. Je dois admettre que, dans l'art de la destruction, il est bien plus parfait que dans celui du jardinage. J'ai appelé la police ; deux policiers sont venus. Ils ont fait un constat. Vous devinez ce qui se passera, si votre macho continue à parfaire son art sur mon territoire.

## DEUX ENTREVUES

Notre Smerdiakov local, je l'ai rencontré deux fois ; récemment. À la longue – et cette longue était un peu trop longuette, à mon avis – j'ai trouvé une riposte à la musique du jardinier que John Cage aurait appréciée, sans nul doute. Au lieu de leur faire écouter les œuvres de Varèse (je parle de mes voisins d'à côté), je recours à présent à la radio flamande, et je ne lésine

pas sur les *fortissimi*, inutile de le préciser. Mon enceinte beugle à n'en plus finir, même après la fin de tous les programmes : elle continue de résonner dans toutes les mémoires, dans tous les jardins.

J'entame ma promenade journalière et je tombe, comme par hasard, sur mon voisin dont j'ai oublié le nom car ni son nom ni son prénom ne méritent aucune parcelle de ma mémoire, si minime soit-elle. Il me dit : « Bonjour, cher voisin. Comment ça va ?

- Très bien, merci, lui dis-je. (Et pourtant ça ne va pas du tout.)
- Pourquoi mettez-vous cette affreuse musique ? (Il m'a toujours tutoyé : les Belges vous tutoient de but en blanc, sans crier gare.)
- Oh, pardon, j'ai oublié une fois de plus. (Il savait très bien pourquoi je profitais sans gêne de la puissance sonore de mon enceinte. J'ai répondu à une question qu'il aurait dû me poser : 'Pourquoi votre musique continue à beugler quand vous n'êtes pas là ?')
- Je vous demande de l'éteindre. »

Je continue sur ma lancée : « Je vis à l'intérieur de ma tête ». C'est une explication logique de mes oublis : j'oublie toujours éteindre mon enceinte lorsque je quitte ma maison et je ne peux, par conséquent, profiter d'aucun son qui résonne à l'intérieur. Je crois qu'il m'a remercié pour mon désir de me conformer strictement à son ordre.

J'ai continué ma promenade au bout de laquelle j'ai retrouvé mes pénates et aussi l'enceinte que j'ai mis hors de tous ses états, sauf celui du silence respectueux.

Je l'ai remise en marche le jour suivant, inspiré et même encouragé par le bruit des camions et des tondeuses, voire des broyeuses. Notre deuxième entrevue a eu lieu deux jours plus tard. À la veille de cet événement, quelqu'un sonne à ma porte ou plutôt à mon portail ; après trois heures d'écoute assidue du vacarme radiophonique, comme aurait dit Liszt. Je ne bouge pas, cela va sans dire – comme on dit d'habitude, lorsqu'on n'a rien à dire et même à se dire, comme aurait dit Beckett. On sonne encore, encore et encore. Pour recommencer encore. Je continue à ne pas bouger. On sonne à ma porte une cinquantaine de fois. Et puis la sonnerie se coince, comme si elle ne pouvait supporter aucun silence, si court soit-il.

Je téléphone à une amie qui se précipite à mon secours. Elle arrive, décoince la sonnette et la sonnette s'arrête pour faire place au silence si cher aux mélomanes éclairés. Je lui demande de passer un coup de fil au voisin ; elle passe ce coup de fil ou ce coup tout court, en disant ceci : « Je suis comtesse Machine de Tartempion. Je suis témoin de votre méfait. Je viens de décoincer la sonnette détraquée par vos soins. Si vous avez besoin d'explications et d'éclaircissements, vous pouvez me joindre au numéro 1111111. »

Le jour suivant, mon jardinier se pointe à sept heures, et à neuf heures je m'apprête à partir pour trouver quelques bouteilles de Volvic qui deviennent de plus en plus introuvables en Belgique, à l'intérieur de cette morne plaine. Nous sortons ensemble et nous voyons un camion qui fait un bruit épouvantable. Ce n'est pas le même camion, mais le bruit est toujours épouvantable, même si sa tonalité change de temps à autre. On décharge, comme d'habitude, sauf que parfois on charge, pour changer. Mon jardinier jette un coup d'œil sur cette charge ou décharge et dit d'une voix professionnelle : « Ils vont dégager dans quelques secondes. »

Ils dégagent, le camion et le camionneur ; le dernier nous dit même : « Bonjour. » Le premier change de tonalité et même de timbre. Le voisin arrive à grands pas et dit : « Bonjour, cher voisin. Comment vas-tu ? » Lui aussi, il change de tonalité : il recommence à me tutoyer. Sans attendre la version sonore de mon bulletin de santé, il me pose la question traditionnelle : « Pourquoi mets-tu cette musique ? cette radio flamande ? (L'odeur de son désodorisant est insupportable. Son accent aussi.)

- L'explication en est très simple, lui dis-je. (De toute façon, il ne comprendra jamais un traité philosophique.) Comme vous le savez, je suis un pianiste professionnel. Schubert, Beethoven, Beethoven, Schubert. Un peu lassant, à la longue. Pour me changer les idées et recharger mes batteries, je dois absolument écouter quelque chose de différent, de diamétralement opposé. Et il n'y a rien de plus différent de Brahms que cette radio. Rien à voir avec Mozart, vous savez. (Je ne suis pas sûr qu'il connaisse Debussy.) Pourquoi la langue flamande ou le néerlandais, si vous préférez ? Parce que je ne connais pas cette langue. Et elle me dépayse encore plus que n'importe quelle autre langue que je connais ou ne connais pas.
- Pourquoi ouvres-tu la fenêtre ?
- Vous voulez dire 'le vasistas' ?
- Si tu veux.
- Parce que, si je le ferme, je n'entendrai pas bien les paroles flamandes.
- Et ta femme ? Qu'en pense-t-elle ?
- Nous avons d'autres sujets de conversation. (Je ne sais pas si j'ai parlé de ma femme dans ce livre. De toute façon, elle n'est pas vraiment ma femme.)
- De quoi parlez-vous, alors ?
- De Debussy. Par parenthèse, elle habite dans la maison d'en face.
- Pourquoi ne vivez-vous pas ensemble ?

- Parce qu'elle a besoin de son espace. Elle est magnétiseuse et ses séances prennent beaucoup de place. Le cosmos, vous savez. (Ça te regarde ? j'aurais dû lui dire.)
- Je suis triste pour toi, Valery. Tu n'a pas le courage de me dire que tu fais tout ça pour m'embêter.
- J'ai assez de courage pour jouer devant deux mille personnes. À Pékin, par exemple. Pourquoi ne vous dirais-je pas vos quatre vérités ? À propos, as-tu vu l'armée en terre cuite ?
- C'est quoi, cette armée ?
- Tu as un bureau en Chine, si je ne me trompe. Je suis triste pour toi.
- Pourquoi ?
- Parce qu'il faut voir et ressentir ce mouvement d'un néant vers un autre néant.
- Ton bruit radiophonique gêne quelqu'un qui travaille à la maison.
- Votre bruit mécanique est insupportable, mais je ne me plains pas. Le bruit en question, ne gêne-t-il pas la personne qui travaille chez vous ?
- Non.
- Et la radio flamande la gêne ?
- Oui.
- Aurait-elle quelque chose contre les Flamands ? Je connais beaucoup de gens qui écoutent la radio flamande toute la journée. Ils ont besoin de se changer les idées, de se mettre à l'écoute du monde. En un mot, cela les distrait, les amuse, les dépayse. Je ne connais personne qui écoute des camions pour se divertir. À part John Cage, peut-être. Un compositeur américain qui écoutait des camions tantôt près des salles de concert, tantôt au milieu des près.
- Mes employés travaillent et le boulot, c'est le boulot.
- Moi, je travaille aussi et cette radio flamande fait partie de mon boulot : sans elle, je ne saurais me rafraîchir le cerveau et l'âme. Pour mieux sauter.
- Si ça continue comme ça, je me mettrai en rapport avec l'agent du quartier. Il passera trois jours ici.
- La police ? Cette démarche serait d'autant plus facile qu'un dossier nous concernant existe déjà. On l'a ouvert à la suite de la démolition de ma serrure exécutée avec brio par votre jardinier. La police est venue chez vous le lendemain, mais vous n'étiez sans doute pas là. D'ailleurs, je vous ai mis au courant de cette infraction dans

une lettre que j'ai placée dans votre boîte aux lettres. Puisque vous n'en savez rien, je ne puis m'empêcher de croire que votre jardinier l'a interceptée.

- Ah bon ?
- Permettez-moi de vous rappeler une de vos remarques. 'Du moment que l'on est chez soi, on peut faire tout ce que l'on veut.' Je suis allé à la police où deux agents ont confirmé vos dires, en abondant dans votre sens. Je suis chez moi, n'est-ce pas ? Je suis propriétaire de cette maison. Les locataires n'ont pas le privilège d'embêter leurs voisins de huit heures à vingt-deux heures. D'ailleurs, le 29 mars dernier, votre jardinier s'est attaqué à vos pelouses à sept heures vingt-trois. Je sais que vous obtenez toutes les permissions possibles et imaginables grâce à vos relations presque intimes avec le premier ministre. Avez-vous obtenu la permission de faire du boucan à sept heures du matin ?
- Ce n'est pas nous qui avons sonné à ta porte. C'est la femme qui garde les enfants de ta voisine de gauche. (Il aurait pu dire : « ton amie. » Les bourgeois, grands, petits ou moyens, sont fiers lorsqu'une comtesse les appelle. Ils crient sur les toits : « Comtesse, princesse. » Ou « baronne », comme aurait chanté Offenbach.)
- Pourquoi a-t-elle sonné cinquante fois ?
- Parce qu'elle espérait que tu ouvrirais la porte.
- À la longue, sa persistance a démoli la sonnette. C'est ce que vous voulez dire, *I presume*.
- J'espère que nous réglerons ce problème sans souci. »

Ainsi parlait Smerdiakov. Et mon jardinier dont l'amour pour les gens aisés est incontestable et infatigable, ne cessait de répéter : « Les voisins doivent s'entendre. À tout prix, il faut éviter les conflits ouverts. » Ce n'est pas ainsi qu'il parlait, mais je ne suis ni son biographe ni son admirateur.

Un jour, je sors de chez moi. On s'expose à tous les dangers quand on sort de chez soi, d'où que ce soit ; ou quand on rentre. Une voiture passe comme un bolide et s'arrête pile devant mon garage. Je vois une femme et deux mains sur le volant. « Madame, vous avez failli m'écraser.

- Désolée, Monsieur. Je ne vous avais pas vu.
- Vous rendez-vous compte que votre voiture se trouve juste devant mon garage ?
- Non.

- Ah, les riches…
- Je ne suis pas riche.
- J'imagine que vous allez chez mes voisins.
- Oui.
- Eux non plus, ils ne sont pas riches. Ils sont à l'aise. Mais de nos jours on se prosterne devant tous ceux qui possèdent vingt millions. Trente millions, tout au plus. En Russie, il faut au moins un milliard. S'il vous plaît, ne soyez pas trop intimidée par ce soi-disant château. Mettez votre voiture dans la cour de cette demeure bourgeoise. »

Stupeur, terreur, partons, c'est l'heure. Je reprends ma promenade. D'après l'absence du bruit de son moteur, je constate qu'elle est clouée à la même place : devant mon garage. Je me retourne, elle démarre. Je ne sais toujours pas où elle a garé sa Volkswagen.

Un jour, on entre chez moi ; c'est un inspecteur de police. J'entends des klaxons qui jouent leur symphonie répétitive pendant au moins cinq minutes. Je m'habille, je sors dans le jardin et je crie : « Un peu de patience, par pitié : je n'ai pas encore boutonné ma braguette. » J'ouvre le portail et je vois cet inspecteur qui, me dis-je, est un agent du quartier, jusqu'à nouvelle ordre. Cet ordre n'arrive qu'à la fin de notre conversation quand, à ma demande, il me tend sa carte, grâce à laquelle je me rends compte que, pendant une demi-heure, j'avais parlé à un inspecteur qui avait tous les droits de me donner des ordres, malgré l'omniprésence de notre démocratie populaire.

Une fois le portail franchi dans le mauvais sens (le bon sens guide mes visiteurs dehors), il me dit : « J'entends votre radio depuis la rue. C'est interdit.

- Vous parlez de qui ? de quoi ? d'un promeneur solitaire ? de ma radio flamande ?
- Oui.
- Qui voulez-vous protéger de mes décibels ? J'espère que ce n'est pas la langue flamande qui stimule votre instinct de protectionnisme.
- Vos voisins.
- Mes voisins ne sont pas à la rue. D'ailleurs, même dans la rue, personne ne peut entendre ma radio, sauf un promeneur solitaire qui s'intéresse aux radios, pas aux oiseaux ou aux arbres. S'il s'agit de deux promeneurs, ils n'entendent rien, sauf leur conversation. Sauf s'ils sont brouillés à mort.
- Votre radio marche trop fort. Elle dérange les voisins.

- C’est ma femme qui habite la maison d’en face. Elle n’entend rien. Et même si elle entendait quelque chose, elle ne dirait rien. Mes voisins de gauche se concentrent sur leurs travaux. Ils ne sauraient entendre ni la radio flamande ni la télévision wallonne. Quand à ma voisine de droite, Marie-Hypocoristique, il faudrait lui poser la question ou lui demander la permission de jouir de ma radio flamande depuis son double living. Savez-vous exactement le nombre de décibels qui réussit à franchir la ligne blanche ? »

L’INSPECTEUR : À votre place j’achèterais une maison isolée. Dans les Ardennes, par exemple. Là-bas vous n’auriez sur le dos ou dans les oreilles ni les broyeuses ni les tondeuses.

MOI : Déménager ? Et mon piano, mes livres, mes meubles anciens ? Pourquoi mes voisins n’achèteraient-ils pas un château authentique ? et un parc à perte de vue et de son ? Là-bas ils pourraient s’adonner à cœur joie aux broyeuses, aux bulldozers.

L’INSPECTEUR : Ils ont tous les droits de le faire là où ils sont.

MOI : Et les acquis de la Révolution française ?

L’INSPECTEUR : Nous sommes en Belgique.

MOI : Liberté, égalité, fraternité ? Leur jardinier décide de tondre la même pelouse, celle qui longe la haie qui nous sépare, tous les jours ouvrables. Ainsi je fraternise avec ses machines et leurs efforts. Une fraternité abusive, me semble-t-il. Résumons-nous : le jardinier en question est libre de ses mouvements, de ses actes et de ses bruits. Moi, il m’est interdit d’écouter la radio flamande, ne serait-ce que quelques minutes par semaine. Nous ne sommes pas à égalité. Quant à la fraternité, elle se limite à mon écoute assidue de ses ricanements, de ses brou-brou-bull.

L’INSPECTEUR : Le règlement n’est pas de votre côté.

MOI : Une petite commune triomphe sur les impératifs moraux, sur l’histoire de l’humanité.

L’INSPECTEUR : Si vous continuez, il y aura une saisie.

MOI : Saisissez toute ma maison et transportez-là dans les Ardennes.

L’INSPECTEUR : Tous les ans, les habitants du quartier se réunissent chez vos voisins. C’est ainsi qu’ils fraternisent. Et vous, vous ne participez jamais à ces fraternisations.

MOI : J’y ai pris part une fois. Mais cela n’a pas suffit pour m’épargner le bruit et la fureur des moteurs.

L’INSPECTEUR : Ne ratez-pas la réunion de cette année.

MOI : Aura-t-elle lieu après la saisie ou avant ? À propos, pourquoi ne pas saisir le jardinier ? Il m’a menacé à plusieurs reprises. Ma vie serait-elle moins importante que les pelouses de mes voisins ? Le jardinier a démoli ma serrure. N’est-ce pas une infraction, une vraie de vraie ? Il

ricane lors de ses promenades le long de la haie qui ne nous sépare plus. Un jour il s'est mis à marcher vers moi le poing levé, en pleine rue, au vu et au su de tout le monde. Mes voisins ne veulent pas me croire. Faudrait-il que je jure sur la Bible ? J'en ai une dizaine versions dans ma bibliothèque, en quatre langues. Vous choisirez la version qui vous convient. Dommage que je n'aie pas de version flamande.

L'INSPECTEUR : Au cours des réunions annuelles et en d'autres occasions, tout le monde témoigne du respect pour vos voisins.

MOI : Peut-on respecter des gens qui mentent sans discontinuer ? Ils ont dit que la construction de leur nouvelle maison ne durerait que trois mois. Elle a duré un an.

L'INSPECTEUR : Ils ont le droit de ne pas vous mettre au courant de leurs projets et de leur durée.

MOI : S'ils m'avaient dit la vérité, je me serais installé à Kyoto pour y enseigner les littératures française et russe. Pendant un an. Flaubert et Gogol sont plus beaux que le bruit d'une bétonneuse – que n'importe quel bruit, pour être exact.

L'INSPECTEUR : C'est leur droit le plus strict.

MOI : Récemment, j'ai demandé à une amie de me trouver un médecin. Le mien était très malade et par conséquent ne pouvait m'envoyer les ordonnances dont j'avais besoin pour tenir le coup et de ne pas me trouver sur mon lit de mort. Elle a rendu visite à son médecin à qui elle a exposé mon cas. « Malheureusement, je suis pris jusqu'à la fin du mois. » Puis il touche le clavier de son ordinateur, regarde l'écran. « Pour dépanner votre ami, dit-il, ce soir je quitterai mon cabinet à sept heures. Il pourra toujours compter sur moi. » Vous tapez le nom de mes voisins. Que voyez-vous ? une pelouse ? le jardinier ?

Chers amis, chers voisins,

Votre jardinier a pris la mauvaise habitude de ricaner, lorsqu'il pense que je suis à portée de sa voix. Lundi dernier, je sors de chez moi et j'aperçois malencontreusement sa silhouette trapue. Un balai à la main, il limite la démonstration de son art à la propreté parfaite du territoire situé à proximité de votre portail. À la vue de ma silhouette, il ricane une fois de plus. (Il croit sans doute qu'il s'agit d'une arme redoutable.) Je ris parce qu'il me fait rire. Il arrête le balayage et dit : « Ne rigole pas avec moi. » Pour une fois, je comprends son dialecte belgo-portugais. Hélas, le reste de son monologue m'échappe : je ne comprends que des petits bouts de ce dialecte. À la fin de son monologue, pourtant, je réussis à capter le mot « visage ». Et sa gestuelle internationale me dit qu'il veut me casser la figure.

Ce nouvel élan destructeur trouvera place dans le dossier que la police consacre à notre voisinage. J'espère que je n'aurai pas besoin de recourir aux services d'un garde du corps.

Je ne suis pas sûr que la curiosité de votre jardinier ne vous aie pas privé d'un certain nombre de lettres que l'on vous adresse. Je vous rappelle donc le début du dossier en question :

Chers amis, chers voisins,

Votre perfectionniste à plein temps a trouvé du temps pour détruire ma serrure. Je dois admettre que, dans l'art de la destruction, il est bien plus parfait que dans celui du jardinage. J'ai appelé la police ; deux policiers sont venus. Ils ont fait un constat. Vous devinez ce qui se passera, si votre macho continue à parfaire son art sur mon territoire.

Votre dévoué,

V. A.

SANCTION ADMINISTRATIVE

MONSIEUR,

Conformément à l'article 4, §1er, 1° de la loi 2013 (ci-après : « la Loi ») relative aux sanctions administratives communales, vous trouverez en annexe à la présente, la décision du Fonctionnaire sanctionnateur provincial prononçant une amende administrative pour infraction aux dispositions du Règlement général de police de la Commune de WAVRE.

Je vous invite dès lors à verser le montant de 200 euros au plus tard dans le mois à dater de la notification de la présente sur le compte n°BE11 0971 2655 1048 en mentionnant la communication structurée 802/1900/05454. Passé ce délai, la perception de l'amende administrative sera poursuivie par voie d'huissier.

Règlement Général de Police de Wavre  Chapitre III : Atteintes à la propreté, à la salubrité, à la sécurité et à la tranquillité publiques – Section 2 : Lutte contre le bruit – Article 17 Événement survenu le 30/08/2019 à 14h08, à : 1300 Wavre.

Monsieur,

Je vous remercie pour la lettre recommandée que je viens de découvrir dans ma boîte aux lettres.

Le « tapage » auquel vous faites allusion a son origine dans mon désir de me protéger contre les bruits mécaniques qui nuisent à ma concentration et m'empêchent de préparer mes

concerts et mes enregistrements. Je suis pianiste. J'ai fait mes études au Conservatoire de Moscou. En 1972, j'ai gagné le Concours Rein Élisabeth et depuis lors la Belgique occupe une place privilégiée dans ma vie. En 1974, j'ai décidé de quitter l'Union Soviétique et c'est en Belgique que j'ai demandé l'asile politique. C'est de plus notre pays qui a assuré ma sécurité, alors que j'étais condamné pour cette défection à sept ans de prison dans mon pays natal.

Je n'ai jamais eu de conflit avec mes voisins qui respectent tous ma vocation, ma profession et la concentration dont j'ai besoin pour l'exercer. Monsieur et Madame Mairlot ne semblent pas tenir compte du silence d'où la musique est censée naître. Dans notre pays où trois langues partagent les discussions et les affaires, la radio flamande qui me protège ne doit porter aucune atteinte aux oreilles des habitants. Je fais marcher cette radio aux moments où une tondeuse, une broyeuse, une souffleuse ou toutes ces machines ensemble rendent l'exercice de ma profession difficile, voir impossible. Les programmes de cette radio créent un écran sonore qui épargne ma sensibilité et la musique que j'interprète à travers le monde.

Chaque concert que je donne, chaque enregistrement rendent hommage au Concours Reine Élisabeth qui est sans doute le concours le plus important au monde. J'en ai fait l'éloge dans les livres et le film qui me sont consacrés et dans les programmes que l'on distribue au cours de mes concerts. Je ne sais à qui et à quoi rendent hommage les machines de mes voisins.

Je n'allume jamais cette radio sans nécessité vitale. Je connais des gens qui écoutent la radio pendant des heures entières. Je ne connais aucune fanatique des bruits occasionnés par les broyeuses.

En vous remerciant par avance pour votre compréhension, je vous prie d'agréer, Monsieur, l'expression de mes respectueuses pensées.

**NON-LIEU**

Monsieur,

Concerne : Procédure administrative pour infraction aux dispositions du Règlement général de police de la Commune de WAVRE.

La présente fait suite au procès-verbal administratif portant le n°NI.92.L5.003392/2019 réceptionné par le bureau des fonctionnaires sanctionnateurs provinciaux relatif à une sanction administrative.

Sur la base de l'ensemble des éléments de votre dossier, de vos moyens de défense du 23/07/2019 et dudit procès-verbal, je vous informe de ma décision de ne pas poursuivre l'action engagée à votre égard.

Je vous prie de croire, Monsieur, à l'assurance de ma considération distinguée.

RELATIONS DES FAITS

Le 30/08/2019 à 14.48 hrs, Nous nous présentons devant la porte d'entrée de Monsieur ALEFF Valery afin d'entrer en contact avec lui et de régler la situation. Personne ne se présente pour nous ouvrir la porte d'entrée.

Le 30/08/2019 à 14.50 hrs, un homme qui se promène dans la rue avec un casque audio sur les oreilles se présente à nous en nous disant qu'il est l'habitant de la maison située au numéro 56 de la rue de Goussard.

Monsieur nous informe avec un sourire narquois qu'il a oublié de couper sa musique avant de partir en promenade dans sa rue puis, il nous avoue qu'il met de la musique chez lui pour camoufler le bruit de la tondeuse de sa voisine, bruit qu'il ne supporte pas.

Nous lui demandons de couper sa musique sans délai et l'informons qu'il est en infraction et qu'un procès verbal sera rédigé à sa charge.

Nous constatons que Monsieur ALEFF Valery s'exécute en éteignant la musique.

RENSEIGNEMENTS

Il nous revient de l'Inspecteur QUENON que le nommé ALEFF Valery aurait monté un système d'échafaudage afin de placer son baffle au plus près du vélux ouvert en direction du jardin du requérant.

La seconde verbalisante absente à la clôture ne signe pas.

Madame,

Je vous remercie pour votre lettre. Et je profite de cette occasion pour vous remercier encore de votre compréhension dont témoigne le non-lieu que vous m'avez envoyé. L'Inspecteur Quenon a dit que vous étiez de bonne humeur, ce jour-là.

Depuis lors, la situation demeure *statu quo* ; je n'ai même pas recours à une autre station de radio. L'échafaudage auquel le rapport que vous m'avez envoyé fait allusion était en place lors de la première inspection. Je l'ai montré à l'Inspecteur Quenon pour lui expliquer le

fonctionnement de ce système dont le but consiste à créer un écran sonore qui me protège du bruit mécanique des tondeuses, broyeuses, souffleuses et tronçonneuses. Je n'ai pas le moyen de faire autrement pour ne pas subir les ravages du bruit mécanique qui intervient outrageusement dans mon travail musical et littéraire. En effet, je suis aussi un écrivain, et chacun peut comprendre que toute création littéraire (ou musicale et picturale) requiert le silence. À défaut d'un silence absolu, on peut travailler, comme le faisait Claude Lévi-Strauss, en écoutant les opéras de Wagner. À ma connaissance, aucun créateur raisonnable ne travaille en écoutant des tronçonneuses.

Éventuellement, au cours de mes travaux littéraires, je pourrais, moi aussi, écouter du Wagner, mais le piano ne tolère aucun voisinage sonore. Je ne peux donc faire marcher une radio dans mon salon ou même dans la cuisine. De toute façon, cela ne servirait à rien : le bruit mécanique vient de l'autre côté. Il paraît que la station flamande à laquelle je recours pour la protection de mon travail, de mes oreilles et de mon cerveau gêne la personne qui travaille chez Monsieur et Madame Bairlot. Par contre, le bruit inhumain des machines ne la dérange pas du tout. Je suis musicien, écrivain, et je me permets de ne pas être d'accord avec cette personne. Ce bruit inhumain étouffe dans l'œuf à la fois mon imagination littéraire et les sons du piano que je suis censé entendre. Parfois, je ne les entends même pas ; quand je joue pianissimo, par exemple. Et de toute façon, un pianiste ne touche pas le clavier tout le temps. Il s'arrête, il écoute son oreille interne, il reprend. Et si, au lieu du silence ou d'un bruit humain, j'entends une souffleuse, j'ai l'impression que l'on ramasse les feuilles dans mon cerveau.

Comme je vous l'ai dit, je ne vois pas d'autre moyen de construire une muraille sonore autour de mon piano, de mon bureau. J'ai montré cette installation à l'Inspecteur Quenon pour le démontrer, non pour m'exposer à des amendes. Il se peut que je passe quelques heures par semaine dans les nuages, mais il faut être bien au-delà des nuages pour dénuder ses élans vengeurs de cette manière. J'espère que je ne suis ni fou ni stupide. L'Inspecteur Quenon s'est exclamé, en regardant mon installation : « Je vois que vous vous vengez. » Je lui ai expliqué qu'il s'agissait d'un instrument de protection, pas de vengeance. Et j'ai ajouté que je n'étais pas obligé de lui montrer ni mon installation ni même le vasistas ouvert car il n'avait pas de mandat de perquisition. « Je n'ai ni le temps ni l'énergie de me venger, lui dis-je. Je travaille vingt-quatre-heures sur vingt-quatre. » Par parenthèses, le travail que j'effectue dans mon sommeil est plus fructueux encore car je n'entends aucun bruit mécanique. Mais je ne peux dormir vingt-quatre heures sur vingt-quatre. D'ailleurs, si je ferme le vasistas, l'écran sonore s'évanouira. Sans cet écran protecteur, ni le vasistas ouvert ni l'enceinte n'ont aucune raison d'être. L'enceinte pourrait conserver sa force protectrice, à condition que j'ouvre la porte de ma

bibliothèque. Si je le fais, ma voisine de l'autre côté, Marie-Mousse d'Absenjet, en sera dérangée. Elle est d'une politesse exquise et me passe des coups de fil pour me prévenir de tous les travaux qu'elle fait, même si leur ampleur n'a rien à voir avec les tronçonneuses de Monsieur et Madame Bairlot.

Ma promenade décrite par les policiers que j'ai accueillis chez moi le 30/08/2019 s'est déroulée selon leur description qui, par ailleurs, ne manque pas de qualités littéraires. Mais sa minutie ne reflète la réalité que partiellement : mon sourire n'était pas narquois. Il était plutôt aimable et même coupable : j'étais sur le point de présenter des excuses pour mon absence. Leur ton agressif a mis fin à mon élan courtois.

Souvent, aux cours de mon travail, je coupe les cheveux en quatre, ce qui est plutôt un bon signe. Je comprends donc le perfectionnisme de la police. À mon avis, toutefois, ce perfectionnisme pourrait surtout s'appliquer à mes voisins dont le jardinier m'a menacé à plusieurs reprises sur la voie publique. Je me demande pourquoi il ne subit aucune sanction de votre part. Je crois que le poing dont il ma menacé sur la voie publique n'est pas moins important que les décibels de la radio flamande. Ou faudrait-il attendre qu'il passe à l'action ?

Ce n'est pas la peine de revenir là-dessus : vous avez toutes les informations à votre disposition. Je fais également grief à Monsieur et Madame Bairlot d'avoir menti sur la durée des travaux lors de la construction de la maison qui surplombe à présent la mienne. D'abord ils ont dit que les travaux dureraient trois mois, pas plus. Ensuite ils ont ajouté quatre mois à ce terme. Finalement, les travaux ont duré un an. S'ils m'avaient mis au courant de leur durée réelle, j'aurais pu faire un séjour de quelques mois dans une université de Kyoto, ce que mon ami Akira Asada, un philosophe éminent, aurait pu arranger facilement. Je suis resté à proximité de la construction, à deux pas des bétonneuses et autres casseuses d'oreilles. J'en ai parlé à l'Inspecteur Quenon qui m'a répondu : « Ils ne sont pas obligés de vous mettre au courant de quoi que ce soit. Je règlement ne le prévoit pas. » Et les relations humaines, leur valeur ? Et les règles du voisinage ? Le philosophe américain, John Rawls, en parle abondamment, et ce qu'il préconise tranche avec le mécanisme schématique du règlement auquel je suis contraint de faire face. Il est inutile, pourtant, de parler de John Rawls, d'Américains, d'Anglais et d'Allemands aux policiers. « Nous sommes en Belgique », répondent-ils invariablement. « J'adore notre pays, dis-je, mais permettez-moi de vouloir ajouter quelques touches humaines au règlement. »

Aujourd'hui, l'être humain et sa vie sont sacralisés à tel point que mourir pour la patrie ou pour ses idées paraît non seulement superflu, mais grotesque. N'importe quelle nullité est plus précieuse que le plus beau jardin du monde : le Sambo-în situé aux environs de Kyoto. Je

me demande donc pourquoi, dans ce contexte sacral, le jardin de mes voisins est considéré avec plus de respect que ma vie et ma vocation.

Tous les personnages de Dante et Shakespeare sont grands, qu'ils soient criminels ou saints. Tous les personnages de Molière sont petits, qu'ils soient vieux ou jeunes. Dante et Shakespeare offrent des catharsis. Il n'y a pas de catharsis chez Molière. Le monde ne mérite ni Dante ni Shakespeare. Il mérite Molière. Schématique, pas poétique. Il mérite aussi la musique. Peut-être.

Cher Pierre,

Je t'envoie une enveloppe que j'ai mise dans les boîtes aux lettres de nos voisins. Je t'en fais part car mon devoir éthique ne me permet pas de passer sous silence cet acte protecteur. En effet, je ne me venge pas – je me protège. Je n'ai pas envie de recourir à des actions qui risqueraient de remettre sur le tapis tes amis haut placés. Je me contente, par conséquent, de te signaler mon intention de continuer sur ma lancée, si tu persistes à me priver de l'écran sonore que j'ai dressé contre la cacophonie produite par votre perfectionniste – selon la définition de Véronique – en appelant la police par l'intermédiaire de ce même homme-orchestre. J'espère que notre amitié résistera à toutes ces déconvenues.

Ton Valery

P. -S. Le même devoir éthique m'oblige à t'envoyer le petit mot qu'il y a quelque temps, j'ai mis dans votre boîte aux lettres et dont l'agilité de votre perfectionniste vous a apparemment privés, hélas.

V.

Chers amis, chers voisins,

Votre perfectionniste à plein temps a trouvé du temps pour détruire ma serrure. Je dois admettre que, dans l'art de la destruction, il est bien plus parfait que dans celui du jardinage. J'ai appelé la police ; deux policiers sont venus. Ils ont fait un constat. Vous devinez ce qui se passera, si votre macho continue à parfaire son art sur mon territoire.

Votre dévoué,

V. A.

Chers habitants de la rue de Pierges,

Je me permets d'attirer votre attention sur le contentieux qui m'oppose à mes voisins immédiats, Monsieur et Madame Bairlot (Madame Rook). Depuis mon installation en Belgique, il y a six ans, je suis en butte aux différents bruits que mes voisins produisent au moyen des machines qui entretiennent sans arrêt leur jardin. Il y a une quarantaine d'années, du vivant de l'Empereur Hirohito, j'ai dit à un ami russe : « Il n'y a que des nullités et l'Empereur du Japon pour soigner leur jardin avec un tel acharnement. » Mais cette boutade n'a rien à voir avec la situation qui me préoccupe en ce moment.

Il y a quelques mois, la nuisance sonore étant devenue insupportable non seulement pour l'exercice de mes deux professions (la musique et la littérature), mais aussi pour ma vie de tous les jours, j'ai eu recours à une station flamande dévolue à la musique pop et rock, et où la langue flamande retentit de temps à autre. J'ai installé une enceinte qui diffuse cette radio dans ma bibliothèque située à proximité du terrain de mes voisins, et j'ai ouvert le vasistas pour créer un écran qui me permet de neutraliser les bruits de moteurs. Au cours d'une rencontre dans la rue, Pierre Bairlot m'a dit que cette station empêchait quelqu'un de travailler chez lui. Je lui ai demandé si le bruit des machines ne dérangeait pas cette personne. « Pas du tout », a-t-il répondu. « Pourquoi la langue flamande ? » a-t-il ajouté. Une fois de plus, j'ai constaté que mes voisins ne prenaient au sérieux ni mon travail ni ma vie. Ensuite ils se sont mis à passer des coups de fil à la police, si bien que j'ai reçu deux visites d'un inspecteur qui m'a conseillé d'acheter une maison isolée dans les Ardennes car « c'est la seule solution à votre situation malencontreuse. » (Il n'a pas employé le mot « malencontreuse », cela va sans dire.) Apparemment, dans la commune de Wavre, les machines ont toujours le dernier mot. Mes amis français disent que ce mot est un belgicisme, que tout ce qui m'arrive est une histoire belge. Je leur réponds catégoriquement : « J'aime la Belgique. »

Je suis toujours en activité, malgré mon âge plutôt vénérable (72 ans). Par parenthèse, cet âge rendrait bien difficile mon déménagement dans les Ardennes, sans compter mes 15 000 livres, mon piano à queue, mes meubles anciens et ma cave à vin. Mes voisins n'ont rien de tout cela, ce qui pourrait leur faciliter le départ de la rue de Goussard. Mais, contrairement aux policiers de Wavre, je ne suis pas féru de pareilles suggestions. Tout ce que je demande se limite à la permission de créer contre l'envahissement des bruits mécaniques l'écran sonore dont j'ai besoin pour ne pas renoncer définitivement à la musique et à la littérature.

Je ne sollicite ni votre aide ni votre compassion. Je voulais simplement vous mettre au courant des humeurs de mes voisins et de notre police. Après tout, nous vivons tous à Pierges.

Amicalement,
Valery Aleff

RENSEIGNEMENTS

Il nous revient de l'Inspecteur QUENON que le nommé ALEFF Valery aurait monté un système d'échafaudage afin de placer son baffle au plus près du vélux ouvert en direction du jardin du requérant.

La seconde verbalisante absente à la clôture ne signe pas.

Monsieur,
Je suis chargé par LA VILLE DE WAVRE, représentée par son Collège Communal poursuites et diligences de son Directeur Financier de vous réclamer le paiement des sommes dont vous lui restez redevable selon le décompte ci-dessous :

| | |
|---|---|
| sanction administrative | 350,00 |
| Sous-Total : | 350,00 |
| 04/06/2020 : sommation | 30,15 |
| Droit de recette : 15,22 | |

**Total :**
**395, 37**

Je vous mets en demeure de me verser INTEGRALEMENT cette somme endéans les DIX JOURS sur le niuméro de compte de l'étude BE 37 0013 6521 9628 avec la référence +++200/0117/19082***

A défaut, j'ai reçu pour instructions de vous signifier avec commandement de payer ladite contrainte et d'en poursuivre l'exécution par la saisie de vos biens.

Veuillez agréer, Monsieur, mes salutations distinguées.

L'Huissier de Justice

Maître,

Je vous remercie encore d'avoir accepté de me donner un conseil pour que je puisse m'orienter plus sûrement dans cette affaire qui commence à me peser.

Par téléphone, je vous ai fait part de l''essentiel de notre contentieux. Je peux ajouter que le jardinier de mes voisins se comporte à mon égard d'une manière insolente et menaçante: il n'hésite pas à lever les poings et se diriger vers moi dans l'intention de faire une démonstration de sa brutalité et de sa stupidité. J'en ai parlé à plusieurs reprises à Daniel Quenon, l'inspecteur de la police qui m'a déjà rendu trois visites. J'en ai parlé aussi aux sanctionateurs. Jusqu'à présent, personne n'a l'air de prendre ce comportement au sérieux. Madame Paque, la première sanctionnatrice, m'a envoyé pourtant un non-lieu que je vous fais parvenir. Ce non-lieu n'est pris au sérieux ni par la sanctionnatrice qui l'a remplacée, ni par les policiers qui continuent à me rendre visite. Tantôt ils disent que le non-lieu n'existe pas, tantôt ils affirment qu'il se rapporte uniquement à la premiere amende. Quand je leur rappelle que dans les pays civilisés (les États-Unis, l'Allemagne) un non-lieu met fin aux poursuites judiciaires, ils répondent que nous sommes en Belgique, comme si Bruxelles n'était pas la capitale de l'Europe.

Le chaos qui règne à la police de Wavre se manifeste de différentes manières. Tantôt on me dit que l'amende s'élèvera à 60 euros, tantôt on me parle d'une saisie de mon matériel, tantôt on m'inflige une amende de 200 euros. Et personne – à part Madame Paque – ne respecte le métier que j'exerce. Le jardinier de mes voisins s'adonne à toutes sortes de provocations – ricanements, la mise en marche d'une tondeuse qui ne tond rien – dont ma femme qui habite en face est témoin.

La question qui m'intéresse par-dessus tout se rapporte à non-lieu. Peut-on continuer les poursuites, si l'on y renonce officiellement, dans une lettre recommandée?

Je vous remercie encore, et je vous prie croire, Maître, en l'expression de mes sentiments les plus respectueux.

Valery Aleff

**Objet: À l'attention de Madame Audrey Paque**
**Date:** 30 juillet 2020 10:06:11 UTC+2
**À:** info@brabantwallon.be

Chère Madame,

Récemment, je vous ai envoyé un e-mail où je m'appesantis sur l'injustice que mon compagnon subit de la part de votre administration depuis plus d'un an. Vous n'avez pas répondu, ce qui ne veut pas dire que vous ne l'avez pas lu. En principe, le règlement que nous respectons tous nous oblige à répondre aux lettres que nous recevons, surtout s'il agit d'une injustice criarde. En l'espace de quelques heures ou de quelques minutes, vous avez changé d'avis au sujet des soi-disant infractions perpétrées par Monsieur Afanassiev. Le règlement vous oblige à expliquer les raisons de ce revirement inopiné.

Comme je le signale dans mon e-mail précédent – vous le trouverez ci-dessous – la situation était exactement la même. Dans votre avant-dernier e-mail, vous évoquez l'information fournie par l'inspecteur Quenon à propos de l'installation destinée à protéger les oreilles et le cerveau de mon compagnon des bruits mécaniques qui ne cadrent ni avec ses activités artistiques ni avec la politesse de rigueur dans tout voisinage. En tous cas, dans ce domaine, le règlement est très strict aux États-Unis, en Angleterre, en Allemagne. Mais dès que l'on parle d'autres pays, les représentants de l'administration et de la police rappellent qu'on est en Belgique. Cet argument porte atteinte à l'honneur du pays auquel nous appartenons.

Monsieur Afanassiev a montré cette installation de bonne volonté : il n'était pas du tout obligé de le faire puisque l'inspecteur Quenon n'avait aucun mandat de perquisition. Il est illégal de se servir d'informations obtenues dans ces conditions. J'espère qu'il n'est pas superflu de parler

d'étique dans le monde où règnent les richesses, si modestes soient-elles, et le pouvoir, si modeste soit-il. Mais les abus de ce pouvoir ne sont pas modestes.

À la vue de l'installation, l'inspecteur Quenon s'exclama : « Vous vous vengez. » Pris par la musique et la littérature, Monsieur Afanassiev n'a ni le temps ni l'énergie pour la vengeance. Et votre acharnement ? Comment le qualifierait-on ? De toute façon, le complexe d'infériorité n'est pas le meilleur compagnon de route.

À nouveau, j'attire votre attention sur mon e-mail où j'explique en détail la situation qui nous préoccupe. Le voici :

Chère Madame,

Je me permets de vous écrire au sujet de mon compagnon, Valery Afanassiev, qui a des problèmes avec la justice de notre pays parce que, tout simplement, il voulait se protéger contre le bruit des machines qui s'occupent obstinément du jardin de ses voisins. Moi, j'habite en face, et je constate avec soulagement qu'à la longue les voisins de mon mari ont compris à quel point il avait besoin du silence pour exercer ces deux métiers: celui de pianiste et celui d'écrivain. Je vous rappelle que mon compagnon a gagné le Concours Reine Élisabeth en 1972. Il se produit dans le monde entier et il vient de sortir un coffret de six disques chez Sony Classical pour lequel il a eu un important prix au Japon – the Geijutsu Record Academy Award, l'équivalent d'un Oscar. Il est aussi connu comme écrivain et l'année dernière une fondation de réputation mondiale créée par Jung, Eranos, a fait appel à son concours pour sa conférence annuelle.

L'année dernière, le 2 août, il a reçu deux lettres recommandées qui portent votre signature. La première est un non-lieu, la deuxième contient une des sanctions dont l'avalanche accable sa boîte aux lettres et aussi son ordinateur depuis plus d'un an. Je me demande pourquoi votre professionnalisme vous a permis de commettre l'erreur qui nuit, hélas, à la beauté de ladite sanction. En effet, à la fin de la deuxième lettre recommandée ne figure pas le souhait qui couronne les autres lettres du même genre. Les membres de votre administration qui consacrent leur vie à la distribution des sanctions ont omis de demander à mon mari de leur faire connaître sa version des faits. D'ailleurs, ce n'était pas la peine, puisqu'il s'agissait des mêmes faits qui avaient mérité votre pardon ou le non-lieu dont nous fait part la première lettre. On se demande

pour quelle raison vous avez changé d'avis au cours d'une heure ou même de quelques minutes, en remplaçant le pardon par une amende de deux cents euros. Puis cette amende est passée à trois cents cinquante euros – pour la même soi-disant infraction. D'après le règlement que vous nous avez fait parvenir, il s'agit d'une amende maximale. C'est comme si nous dansions et chantions à tue-tête jour et nuit sans faire attention aux sonneries et aux sirènes. C'est tellement injuste que cela vaut la peine de faire intervenir un avocat. Les avocats que nous connaissons, grâce à nos amis du Cercle Gaulois – ils travaillent pour la Commission Européenne – sont trop distingués pour s'acquitter de cette besogne. On ne peut s'empêcher de se demander pourquoi vous vous en préoccupez. Votre administration n'a-t-elle rien d'autre à faire? N'y a-t-il pas d'autres moyens pour remplir les caisses de l'État? Les autres moyens permettraient sans doute de lutter plus efficacement contre la covid 19.

Depuis mon enfance, je suis une royaliste convaincue. Dans une des sanctions dont je parle plus haut, figure la formule suivante: « Au nom du Roi de tous les Belges, je vous engage de verser sur notre compte la somme de quatre cents euros. » Il n'est ni louable ni recommandable de mettre le nom de notre Roi à toutes les sauces, d'autant que, cette fois, la sauce est hautement indigeste.

Les plaintes que vous avez reçues avaient été envoyées par le jardinier des voisins, Monsieur Ribeiro, qui, entre parenthèses, a deux fois menacé mon compagnon sur la voie publique. En outre, il ricanait en passant à quelques mètres de sa maison, de l'autre côté de la haie: j'en suis témoin. Quand nous recevions des amis, il faisait marcher sa tondeuse sans tondre quoi que ce soit, rien que pour nous embêter. Mon compagnon a mis les policiers au courant de ses méfaits, mais ils n'en ont pas tenu compte, pour une raison inconnue. En plus de tout cela, le jardinier en question a détraqué la serrure de la maison de mon compagnon en y mettant de la colle.

Mon compagnon a expliqué en détail les raisons de son comportement centré sur la protection de ses oreilles et de son cerveau. Après tout, peut-être a-t-il été si sévèrement puni pour sa hauteur de vues et l'élégance de sa langue française. Voici le dernier paragraphe de son dernier e-mail adressé à la commune de Wavre:

Aujourd'hui, l'être humain et sa vie sont sacralisés à tel point que mourir pour la patrie ou pour ses idées paraît non seulement superflu, mais grotesque. N'importe quelle nullité est plus précieuse que le plus beau jardin du monde: le Sambo-în situé aux environs de Kyoto. Je me

demande donc pourquoi, dans ce contexte sacral, le jardin de mes voisins est considéré avec plus de respect que ma vie et ma vocation.

Je vous prie de croire, cher Madame, à l'expression de mes sentiments distingués.

M. W.

**Concerne : Vos courriels relatifs aux amendes administratives WAV/2019/00940, WAV/2019/00941 , WAV/2019/1118 et WAV/2019/1119.**

Monsieur,

Je fais suite à vos différents courriels concernant les tapages constatés à votre adresse par la police de Wavre.

Le service des fonctionnaires sanctionnateurs provinciaux a rendu plusieurs décisions concernant ces faits dont vous trouverez une copie en annexe, comme demandé.

Comme déjà indiqué, il ne nous appartient pas de nous prononcer sur les devoirs et prérogatives de la police. Nous vous suggérons d'en référer à votre conseil.

Quant aux sanctions infligées, je vous rappelle que vous disposez d'un droit de recours dont les modalités sont très clairement indiquées dans chaque décision.

Ces dossiers sont en tout état de cause clôturés en notre office.

Je vous prie de croire, Monsieur, à l'assurance de ma considération distinguée.

**Loïc FOSSION**
Juriste – Fonctionnaire sanctionnateur
Service des Affaires générales
Parc des Collines – Bâtiment Archimède

Chère Madame Paque,

Avant de vous quitter, j'exige que vous me répondiez à deux questions : j'en ai le droit. Pourquoi ai-je reçu votre non-lieu et votre condamnation le jour-même, au cours de la même visite à la poste ? En d'autres termes : pourquoi avez-vous changé d'avis en l'espace de quelques minutes ? *Secundo* : pourquoi m'avez-vous condamné à la peine maximale ? Je vous

demanderais de ne plus utiliser le mot « sanction » dont la signification vous échappe, sans aucun doute. De toute façon, vous pouvez m'écrire en flamand, puisque vous n'arrivez pas à vous exprimer correctement dans la langue française. Ma compagne est d'origine flamande. Elle me traduira votre texte. Je crois, toutefois, qu'il serait préférable de nous voir. Donnez-moi un rendez-vous. En raison de l'intervention bénéfique de la covid, je suis tout à fait libre en ce moment.

Je vous signale que je ne lâcherai pas prise avant de recevoir vos réponses.

Dans l'attente de vous lire ou de vous entendre de vive voix, je vous prie d'agréer mes salutations ô combien distinguées.

Cher Monsieur le Sanctionnateur,

Je viens d'écrire à Madame Paque qui n'a toujours pas répondu à mes questions. Comme vous l'avez déjà compris, vous ne vous débarrasserez pas de moi aussi facilement. Votre dossier est peut être clos. Le mien ne l'est pas. Ce n'est pas la peine de citer le règlement: il ne s'applique pas au cas qui nous préoccupe. Je ne travaillais pas mon piano. Et le boucan créé par les travailleurs de mes voisins ne permettait ni aux habitants de leur propre territoire ni à leurs voisins de se reposer. Heureusement qu'ils ont compris à quel point le respect mutuel est important, lorsqu'on n'habite pas dans un château isolé. Je protégeais mon cerveau et mes oreilles. C'est à votre tour de comprendre l'importance du silence dans ma vie. Et si vous n'avez aucune envie de comprendre quoi que ce soit dans ces domaines – dans le domaine du voisinage, dans le domaine de la musique et de la littérature – ce n'est pas la peine d'intervenir pour écrire n'importe quoi dans un français incertain.

Cordialement,

Valery Aleff
P. S. J'aimerais vous orienter dans un domaine qui vous concerne personnellement : votre identité. L'emploi erroné du terme « sanction » vous a fourvoyé, vous et vos collègues de l'administration. Sachez que vous n'êtes pas un sanctionnateur. Vous êtes un amendateur. Ou un amandier, si vous préférez. Il est utile de le savoir avant de mourir.

V. A.

**DISPOSITIONS LÉGALES APPLICABLES :**

Vu la loi du 24 juin 2013 relative aux sanctions administratives communales ;
Vu le Règlement général de police de la Commune de WAVRE qui dispose en son article 17 que:
*"§ 1 Sont interdits tous bruits ou tapages diurnes de nature à troubler la tranquillité des habitants, lorsque ces bruits ou tapages sont causés sans nécessité ou dus à un défaut de prévoyance ou de précaution, qu'ils soient le fait personnel de leurs auteurs ou qu'ils résultent d'appareils en leur détention ou d'animaux sous leur garde.*
*§ 2 Sont interdits tous bruits ou tapages nocturnes de nature à troubler la tranquillité des habitants, lorsque ces bruits ou tapages sont causés sans nécessité ou dus à un défaut de prévoyance ou de précaution, qu'ils soient le fait personnel de leurs auteurs ou qu'ils résultent d'appareils en leur détention ou d'animaux sous leur garde."*

## PROCÉDURE :

Il a été proposé par lettre recommandée à Monsieur Valerij AFANASSIEV de présenter ses moyens de défense ;
Par courrier du 24/10/2019, Monsieur Valerij AFANASSIEV a fait valoir, en substance, les éléments de défense suivants :
- il soutient que l'échafaudage a pour but de créer un écran sonore qui le protège du bruit mécanique des tondeuses, broyeuses, souffleuses et tronçonneuses utilisées par ses voisins ; il explique être écrivain et, à défaut d'un silence absolu, avoir besoin de l'écran que lui génère la station radio flamande ;
- le bruit des engins de jardinage l'empêcheraient, par ailleurs, de pratiquer le piano ;
- il estime que le dispositif qu'il a mis en place est un "instrument de protection, non de vengeance" ;
en outre, il affirme que le vasistas doit être ouvert pour que l'écran sonore fonctionne et qu'à défaut, le bruit dérangerait son autre voisine car il serait contraint d'ouvrir la porte de sa bibliothèque ;
- il affirme, enfin, avoir été menacé par le jardinier de ses voisins, et ne pas avoir été correctement informé de la durée des travaux réalisés par ses voisins ;
A ce jour, la prescription de la présente cause n'est pas acquise ;


## MOTIVATION :

Il résulte des éléments objectifs du dossier, notamment des faits relatés dans le procès-verbal n°NI.92.L5.005515/2019, que la prévention telle que qualifiée ci-avant, est établie ;
En effet, le 20/09/2019, l'intervention des services de police a été requise pour des faits de tapage diurne à Bierges, Rue d'Angoussart 56 ; arrivés sur place, les policiers ont constaté que de la musique était diffusée à un volume sonore élevé depuis le premier étage de l'habitation du contrevenant, avec un velux ouvert en direction de l'habitation voisine ; les policiers ont pris contact avec le contrevenant, qui leur a montré une décision de non-lieu rédigée dans un autre dossier de tapage diurne, en leur affirmant que dans un pays démocratique, il a le droit de "profiter de la musique comme bon lui semble" ;
Or, tout citoyen doit pouvoir bénéficier d'une tranquillité publique ; contrairement à ce qu'a affirmé le contrevenant aux policiers, toute personne a, dans un pays démocratique, le droit d'écouter de la musique pour autant que cette activité ne nuise pas à la tranquillité d'autrui ; or, en l'espèce, le volume de la musique diffusée par le contrevenant était de nature à nuire à la tranquillité du voisinage ;
Il ne peut, en effet, être toléré qu'une personne incommode son voisinage et nuise ainsi à la qualité de vie ou au repos des riverains ;
Le contrevenant n'est, ainsi, pas autorisé à écouter de la musique à un volume tel qu'il incommode son voisinage, fût-ce dans le but de couvrir d'autres bruits ; il importe peu que l'"écran sonore" que souhaite créer le contrevenant lui semble nécessaire pour exercer son activité de création ; les voisins n'ont, en effet, pas à souffrir des désagréments liés à la profession du contrevenant ;
En tout état de cause, il doit être relevé que l'utilisation d'un casque audio, ou d'un casque anti-bruit, pourrait tout aussi bien créer l'"écran" dont le contrevenant affirme avoir besoin, sans incommoder ses voisins ;
Les autres circonstances invoquées par le contrevenant, à savoir les relations conflictuelles avec ses voisins et le jardinier de ceux-ci, n'ont pas d'incidence sur l'infraction de tapage diurne ;
Il découle de tout ceci que les éléments de défense invoqués par le contrevenant ne sont pas de nature à contester la matérialité de l'infraction ; dès lors que le volume de la musique diffusée par le contrevenant est de nature à nuire à la tranquillité de son voisinage, l'infraction est établie ; le contrevenant ne consteste, du reste, pas être l'auteur du tapage ;

Il appartient à l'Autorité communale de prendre toutes les mesures utiles pour éviter que la tranquillité publique ne soit troublée par de quelconques tapages, peu importe leur origine ;
Elle a donc pris des dispositions règlementaires en la matière ;
L'infraction constatée procède manifestement d'un tapage diurne au sens du Règlement général de police ;
Conformément aux dispositions légales applicables, la sanction administrative doit être proportionnée à la gravité des faits qui la motivent ;
Pour fixer le montant de l'amende à infliger au contrevenant, il est notamment tenu compte :
- de la nature et de la gravité des faits,
- de l'absence de civisme caractérisé par le comportement incriminé,
- du trouble social causé le cas échéant,
- des éventuels antécédents du contrevenant
Il est également tenu compte du fait que Monsieur Valerij AFANASSIEV a pris la peine de présenter des moyens de défense ;
4/4
Il ressort du dossier que Monsieur Valerij AFANASSIEV est récidiviste au sens de la loi du 24.06.2013 puisqu'en date du 2 août 2019, il s'est vu infliger une amende administrative d'un montant de 200 euros pour des faits similaires ;

**DECISION :**
**PAR CES MOTIFS,**
**LE FONCTIONNAIRE SANCTIONNATEUR,**
- **déclare établie l'infraction** mise à charge de Monsieur Valery Aleff, 1301 Bierges, Rue d'Angoussart, 56, né le 08/09/1947 ;
- inflige une **amende administrative** d'un montant de 350 euros ;
Une copie de la présente décision est transmise au Collège communal de WAVRE et au Directeur financier de la commune chargé de procéder à l'exécution de la sanction ;
En cas de difficultés de trésorerie, un plan d'apurement de l'amende peut être convenu avec le service du Directeur financier de la Commune de WAVRE (tel: 010/23 03 91).
Le contrevenant a le droit d'interjeter appel de la présente décision devant le Tribunal de Police du Brabant wallon. A cet effet, il convient de déposer une requête à l'encontre de la Commune de WAVRE au greffe du Tribunal de Police du Brabant wallon, division Wavre (Place de l'Hôtel de Ville, 1300 Wavre) dans un délai d'un mois à compter de la notification de la présente décision.
Fait à Wavre, le 12/12/2019

Loïc Fossion

Madame la Bourgmestre,

Je prends la liberté de vous écrire car pendant un an j'étais en butte à une série de persécutions de la part de l'administration et la police de Wavre.

Je suis pianiste. J'ai fait mes études au Conservatoire de Moscou. En 1972, j'ai gagné le Concours Reine Élisabeth et depuis lors la Belgique occupe une place privilégiée dans ma vie. En 1974, j'ai décidé de quitter l'Union Soviétique et c'est en Belgique que j'ai demandé l'asile politique. C'est de plus notre pays qui a assuré ma sécurité, alors que j'étais condamné pour cette défection à sept ans de prison dans mon pays natal.

Je suis aussi un écrivain. J'écris en français, en anglais et en russe. Il va sans dire que mes vocations requièrent une atmosphère appropriée pour que leur exercice ne soit ni vaine ni

ridicule. Mes voisins se passionnent pour leur jardin, et pendant six ans je subissais les suites de cet engouement fétiche. Je suis heureux de constater que depuis dix mois environs, leur passion a trouvé un équilibre presque parfait qui me permet de me consacrer à mes travaux, sans recourir aux moyens de protection contre le bruit de tondeuses, de tronçonneuses, de broyeuses, etc. L'année dernière je me suis vu dans l'obligation de créer un écran sonore me permettant de ne pas passer mon temps en compagnie des bruits mécaniques qui insupportent tous les musiciens. Ces bruits m'empêchent de préparer mes concerts et mes enregistrements. Ils m'empêchement également d'écrire des livres.

Je n'ai jamais eu de conflit avec mes voisins précédents qui respectaient tous ma vocation, ma profession et la concentration dont j'ai besoin pour l'exercer. Mes voisins présents les ont rejoints à la fin de l'année dernière, de sorte qu'aujourd'hui ils tiennent compte du silence d'où la musique et les paroles sont censées naître. Mais l'année dernière, pendant une courte période, je me suis protégé au moyen des programmes transmis par la radio flamande. Dans notre pays où trois langues partagent les discussions et les affaires, la radio flamande qui me protégeait ne doit porter aucune atteinte aux oreilles des habitants. Je faisais marcher cette radio aux moments où une tondeuse, une broyeuse, une souffleuse ou toutes ces machines ensemble rendaient l'exercice de ma profession difficile, voir impossible. Les programmes de cette radio créaient un écran sonore qui épargnait ma sensibilité et la musique que j'interprète à travers le monde.

Chaque concert que je donne, chaque enregistrement rendent hommage au Concours Reine Élisabeth qui est sans doute le concours le plus important au monde. J'en ai fait l'éloge dans les livres et le film qui me sont consacrés et dans les programmes que l'on distribue au cours de mes concerts. Je ne sais à qui et à quoi rendaient hommage les machines de mes voisins. Je n'allumais jamais cette radio sans nécessité vitale. Je connais des gens qui écoutent la radio pendant des heures entières. Je ne connais aucune fanatique des bruits occasionnés par les broyeuses.

Vous trouvez sans doute bizarre de recevoir une lettre qui vous entretient d'une affaire révolue : elle n'est plus à l'ordre du jour. (En tous cas, je l'espère.) Pourtant j'ai payé environs 1400 euros d'amende, et je continue à trouver cela injuste. Les plaintes que la police a reçues avaient été envoyées par le jardinier des voisins, Monsieur Ribeiro, qui, entre parenthèses, m'a deux fois menacé sur la voie publique. En outre, il ricanait en passant à quelques mètres de ma maison, de l'autre côté de la haie. Quand je recevais des amis, il faisait marcher sa tondeuse sans tondre quoi que ce soit, rien que pour m'embêter. J'ai mis les policiers au courant de ses méfaits, mais ils n'en ont pas tenu compte, pour une raison inconnue. En plus de tout cela, le jardinier en question a détraqué ma serrure en y mettant de la colle. J'ai signalé cette infraction

à la police, mais une fois de plus aucune mesure n'a été prise à l'encontre des élans destructeurs du jardinier de mes voisins.

Un jour c'est l'inspecteur Quenon qui me rend visite. Il confirme la prééminence des machines et dit : « Vous n'avez qu'à déménager. Achetez une maison isolée dans les Ardennes. » « Et mon piano, son déménagement ? » « Mon ami, dit-il, a déménagé son piano sans problème. » Quel piano ? un Steinway ? un piano droit ? Et l'inspecteur d'ajouter : « Quand vous tapez sur votre piano, vous ne devez pas entendre les machines. » Je ne touche pas le clavier tout le temps. Je m'arrête, j'écoute mon oreille interne, je reprends. Et si, au lieu du silence ou d'un bruit humain, j'entends une souffleuse, j'ai l'impression que l'on ramasse les feuilles dans mon cerveau.

Un jour je reçois deux lettres recommandées signées par Madame Audrey Paque. La première me fait part d'un non-lieu qui concerne mes soi-disant tapages diurnes. La deuxième m'inflige une amende de trois cents cinquante euros – pour la même soi-disant infraction. (Comment a-t-on réussi à métamorphoser un non-lieu en une somme non-négligeable ? en l'espace d'une heure ou de quelques minutes ?) D'après le règlement que Madame Paque m'a fait parvenir, il s'agit d'une amende maximale. C'est comme si je dansais et chantais à tue-tête trois jours et nuits sans faire attention aux sonneries et aux sirènes. Et lorsque j'exige une explication de ce revirement, Monsieur Loïc Fossion m'informe que les dossiers sont clôturés. Et lorsque je parle à nos policiers des États-Unis, de l'Angleterre et d'autres pays civilisés où les problèmes du voisinage sont résolus dans le respect et la compréhension mutuels, ils me répondent invariablement : « On est en Belgique,' comme si la Belgique n'appartenait pas à la catégorie des pays civilisés. Ils ne se rendent pas compte qu'ils portent atteinte à l'honneur du pays auquel nous appartenons.

Donc, d'après Monsieur Fossion les dossiers sont clôturés. De toute façon, ils n'ont jamais été ouvert de mon côté, du côté de l'art. Il est inutile de m'envoyer vers d'autres instances, vers mon avocat. Je souhaite que tous mes persécuteurs, tous ces destructeurs de l'art comprennent à quel point la musique et la littérature sont importantes dans notre vie qui, privée de leur concours, n'aurait pas de sens.

Je n'ose pas retenir davantage votre attention. Permettez-moi, toutefois, d'ajouter que je tiens énormément à la notion même de la justice. J'espère sincèrement que cette notion ne sera pas bafouée dans mon pays adoptif.

Veillez agréer, Madame la Bourgmestre, l'expression de mes sentiments les plus distingués.